

BIOGRAPHIE

UNIVERSELLE.

GRA. — HOP.

BRUXELLES. — IMPRIMERIE DE J. B. TIRCHER.

BIOGRAPHIE UNIVERSELLE

OU

DICTIONNAIRE
DE TOUS LES HOMMES

QUI SE SONT FAIT REMARQUER PAR LEURS ÉCRITS,
LEURS ACTIONS, LEURS TALENTS, LEURS VERTUS OU LEURS CRIMES;

DEPUIS LE COMMENCEMENT DU MONDE JUSQU'A CE JOUR;

d'après la Biographie universelle ancienne et moderne de MICHAUD;
la Biographie universelle historique de WEISS; l'Encyclopédie nouvelle; l'Art de vérifier les dates, etc.;

ÉDITION AUGMENTÉE DE VINGT MILLE ARTICLES;

PAR UNE SOCIÉTÉ DE GENS DE LETTRES.

TOME NEUVIÈME.

GRAINVILLE. — HOPPERS.

BRUXELLES,
CHEZ H. ODE, BOULEVARD DE WATERLOO, N° 34,
AU BUREAU DE LA MACÉDOINE LITTÉRAIRE.

1845

BIOGRAPHIE UNIVERSELLE.

G

GRAINVILLE (Jean-Baptiste-Christophe), littérateur, né à Lisieux le 15 mars 1760, mort à Paris le 19 décembre 1805, membre de plusieurs sociétés savantes, avait été destiné au barreau, mais suivit son penchant pour les lettres, et se fit une réputation par différents ouvrages, au nombre desquels on cite: *le Carnaval de Paphos,* Paris, 1784, in-12; *Aventures d'une jeune Sauvage, écrites par elle-même,* ibid., 1789, 5 vol. in-12, roman traduit de l'italien de l'abbé Chiati; *Ismène et Tarsis, ou la Colère de Vénus,* roman poétique, suivi de quelques poésies fugitives traduites de Métastase, ibid., 1785, 1 vol. in-12; enfin le texte explicatif (traduit de l'italien) des *Monuments inédits* de Winckelman, ibid., 1789, 11 liv. in-4°. Grainville a inséré dans la plupart des ouvrages périodiques de son temps une foule de morceaux tant en vers qu'en prose, et il a rédigé pendant deux ans (1788-89) les *Étrennes du Parnasse.* Familiarisé avec l'espagnol et l'italien, il a traduit de ces deux langues plusieurs morceaux imprimés de 1792 à 1801, et laissé manuscrits un *Poëme sur la chasse,* et une traduction de l'*Araucana* de Ercilla.

GRAM (Jean), un des savants qui ont le plus honoré le Danemark dans le 18e siècle, naquit en 1685, dans un village de Jutland, dont son père était pasteur. Après avoir fait sous lui ses premières études, il alla, en 1705, les continuer à l'université de Copenhague. De 1706 à 1710, il publia des dissertations latines sur l'origine de la géométrie chez les Égyptiens; sur l'époque de la vie d'Archytas, et le fragment qui porte son nom; des observations d'après les auteurs anciens, et un *specimen* de remarques sur les Phénomènes d'Aratus. Encouragé par le succès de ces travaux, il renonça à la carrière ecclésiastique, à laquelle il était d'abord destiné, et se voua aux études philologiques, auxquelles il associa ensuite celle de l'histoire, qui devint enfin sa principale occupation. Il fut nommé, en 1711, co-recteur de l'école latine, ou collége de Copenhague; puis, en 1714, professeur de langue grecque à l'université, et successivement historiographe du Danemark, archiviste et bibliothécaire du roi, avec le titre honorifique de conseiller d'État. Il mourut en 1748. — Son frère, Laurent, a fait imprimer quelques opuscules et a laissé en manuscrit la *Vie* de son frère.

GRAMAYE (Jean-Baptiste), né à Anvers, sur la fin du 16e siècle, a cultivé avec quelque succès la poésie latine, mais il s'est principalement fait connaître par des recherches historiques, relatives à l'histoire de sa patrie. Ayant étudié le droit à Louvain, il y enseigna ensuite; il y professa également l'éloquence. Créé historiographe, il fouilla avec soin les anciennes archives. Il avait la passion des voyages: il parcourut la Hollande, l'Allemagne, l'Italie et l'Espagne, et fut fait prisonnier par les Barbaresques, ce qui lui fit connaître une partie de l'Afrique. Comblé de distinctions flatteuses à son retour dans sa patrie, il ne résista pas au désir d'aller visiter la Moravie et la Silésie; et il fut attaché par l'évêque d'Olmutz, François de Diétrichstein, au collége de cette ville. Ses affaires l'ayant appelé dans la Belgique, il y fit un voyage, au retour duquel il trouva la mort à Lubeck en 1635. On lui doit des *poésies latines,* dans le nombre desquelles on distingue quelques pièces de théâtre dans le goût du temps.

GRAMBERG (Antoine), poëte allemand, naquit, en 1772, à Oldenbourg, où son père exerçait la profession de médecin, et mêlait à ses études médicales celles de la littérature. Ses premières études finies, Gramberg se rendit à la haute école de droit d'Erlangen; et, après avoir subi les épreuves accoutumées, il endossa la robe du légiste, fut successivement procureur, juge dans sa ville natale, et enfin conseiller à la cour impériale du département des Bouches-de-l'Elbe. On éprouve à lire les vers de Gramberg le même charme qu'à la prose de Gessner. On a de lui des *poésies diverses* parmi lesquelles on distingue son *Dialogue avec l'Amour,* des *Chansons,* des *Idylles* dont quelques-unes sur des sujets tirés de la Bible. Gramberg mourut en 1816, à Oldenbourg.

GRAMBERG (Charles-Pierre-Guillaume), né le 27 novembre 1797, à Seefeldt, dans le duché d'Oldenbourg, fut un littérateur et un critique laborieux. Ayant perdu son père à 10 ans, il avait été placé à Stœden, puis à Oldenbourg, où il joignit à l'étude des langues classiques celle des idiomes modernes; et de là, se consacrant à la prédication, il se mit à l'hébreu et aux dialectes orientaux, se fit remarquer des Gesenius, des Wegschneider, approfondit spécialement l'Ancien Testament, et, après avoir été maître à l'école d'Oldenbourg, devint professeur de première classe à l'établissement royal d'instruction de Zullichau (1822). Il mourut le 29 mars 1830, laissant, indépendamment de beaucoup d'articles et d'analyses, soit dans la *Gazette littéraire d'Allemagne,* soit dans la *Gazette universelle des églises et des écoles: Nouvel examen de la Chronique; Libri Geneseos secundum fontes rite dignoscendos adumbratio nova; Proverbes de Salomon* (traduction nouvelle); *Histoire critique des idées religieuses de l'Ancien Testament.*

GRAMBERT (Joseph), littérateur, né en 1761, à Villeneuve près de Lons-le-Saulnier. Après avoir terminé ses études, il se rendit à Paris, et son cousin l'abbé Giraud, dont on a quelques jolies pièces de vers dans les *Recueils* du temps, le plaça comme précepteur. Comme tant d'autres, il adopta les principes de la révolution et se fit affilier à la société des jacobins. Mais, effrayé de la marche des événements, sa raison s'égara. S'étant persuadé qu'il était placé sous la surveillance d'un espion invisible qui ne le quittait ni jour ni nuit, et qui lisait même dans sa pensée, il prit le parti de revenir à Lons-le-Saulnier où il recouvra

peu à peu la tranquillité. Plus tard il obtint un emploi dans les bureaux de l'administration départementale ; il le quitta pour entrer comme professeur de rhétorique dans un pensionnat ; et finit par ouvrir à Lons-le-Saulnier une école de grammaire latine. Il fit paraître au mois de février 1815 un opuscule intitulé : *la Voltairiade*. Grambert mourut le 11 janvier 1829, à 68 ans. On a de lui des *Mémoires,* conservés par ses héritiers, mais qui vraisemblablement ne seront jamais imprimés.

GRAMIGNA (Vincent), né vers 1580, à l'Ariccia, dans le royaume de Naples, entreprit plusieurs voyages, chercha des protecteurs, et parvint à la place de secrétaire du cardinal Muti. Mais, soit par indépendance de caractère, soit par d'autres motifs qu'on ignore, il ne put jamais améliorer son sort, et mourut pauvre à Rome vers 1630. Il avait été président de l'académie des *Oziosi* à Naples. On a de lui : *Dialoghi e discorsi,* Naples, 1615, in-8°; *Del governo tirannico e regio , libri II,* ib., 1615, in-4°; *Il segretario, dialogo,* Florence, 1620 , in-12; *Opuscoli,* ib., 1620, in-4°; *Orazioni*, Trente , 1625, in-4°; *Fantasie varie,* publié par Foppa, Rome, in-4°.

GRAMMATICO (Nicaise), jésuite, né à Trente vers la fin du 17e siècle, s'appliqua avec beaucoup d'ardeur à l'astronomie, et fit des observations successivement à Fribourg en Brisgau, à Ingolstadt, à Madrid et dans sa ville natale. Il mourut à Ratisbonne le 28 septembre 1736. On a de lui : *Methodus nova solis et lunæ eclipsium in plano organice delineandarum; Problema geographicum de longitudine locorum terræ per acum nauticam indaganda ; Exercitatio de cometâ anni* 1723, etc.

GRAMMONT ou **GRAMOND** (Gabriel de BARTHELEMI, seigneur de), en latin *Gramundus,* historien, né vers la fin du 16e siècle, mort à Toulouse en 1654 , fut président au parlement de cette ville, et ensuite conseiller d'État. On a de lui : *Historiarum prostratæ à Ludovico XIII sectariorum in Galliâ rebellionis ,* Toulouse, 1623, in-4° : dans cet ouvrage, l'auteur fait l'apologie de la St.-Barthélemi ; *Historiarum Galliæ ab excessu Henrici IV, libri XVIII,* ibid., 1643, in-fol., réimprimé à Amsterdam chez Louis Elzevir, 1653, in-8° ; Mayence, 1673, et Leipzig, 1674, in-8°. Cette histoire, au jugement de Lenglet-Dufresnoy, est peu exacte et peu judicieuse.

GRAMMONT (Antoine-Pierre Ier de), archevêque de Besançon, était issu d'une illustre maison du comté de Bourgogne. Né en 1615, il embrassa jeune l'état ecclésiastique et fut pourvu successivement de plusieurs bénéfices considérables. Nommé haut doyen du chapitre de Besançon, il fut ensuite élu archevêque. Sous la domination espagnole, l'archevêque avait une grande part au gouvernement de la province. La double conquête de la Franche-Comté par Louis XIV (1668 et 1674) fournit à Grammont l'occasion de donner des preuves de son courage et de sa fidélité. Le prélat, après la conquête de sa patrie par Louis XIV, s'occupa de ranimer le goût des études dans son diocèse, dévasté par les guerres depuis plus d'un demi-siècle. Il y rétablit des écoles de théologie. On lui doit de nouvelles éditions plus correctes du *Missel* et du *Bréviaire*. Il fit imprimer le premier les *livres de chœur,* un *Rituel* pour l'administration des sacrements, et un *Catéchisme,* que tous ses successeurs ont conservé jusqu'à ce jour, et qui est regardé comme un modèle en ce genre. Il mourut le 1er mai 1698.

GRAMMONT (François-Joseph de), neveu du précédent et son coadjuteur sous le titre d'évêque de Philadelphie, lui succéda sur le siége de Besançon. Il reconstruisit le palais archiépiscopal tel qu'on le voit aujourd'hui, donna de nouvelles éditions du *Bréviaire* et du *Rituel ;* publia un recueil de *statuts synodaux,* et mourut le 20 août 1715, léguant toute sa fortune à son séminaire.

GRAMMONT (Antoine-Pierre II de), neveu du précédent, né en 1685, acheva ses études à Paris au collége de Louis le Grand, et fut à 17 ans, choisi pour aide de camp par son oncle le marquis de Grammont, qui commandait alors sur le Rhin. Il fit, comme capitaine de cavalerie. la campagne de 1702, se signala dans plusieurs rencontres, mais, blessé gravement devant Spire, resta prisonnier. Après son échange il rejoignit l'armée, obtint un régiment de dragons de son nom, et continua de donner des preuves de sa valeur. En 1709, il eut un cheval tué sous lui à la bataille de Malplaquet. Quand son régiment fut réformé à la paix, il revint dans sa province; et peu de temps après il adandonna la carrière des armes pour embrasser l'état ecclésiastique. Ayant été pourvu, par son oncle, d'un canonicat du chapitre de Besançon, il parvint bientôt aux premières dignités ; et fut, en 1735, nommé par Louis XV à un siége illustré déjà par des archevêques de son nom. Le nouveau prélat administra son diocèse avec sagesse, protégea les lettres, et mourut le 7 septembre 1754, directeur de l'Académie de Besançon, où son *Éloge* fut prononcé par le secrétaire perpétuel Courbouzon.

GRAMMONT (NOURRY, dit), comédien médiocre et grand partisan de la révolution, naquit à la Rochelle en 1752. Sous le nom de Roselli, il débuta au Théâtre-Français, le 5 février 1779, par les rôles de Tancrède, de Vendôme, de Gengis, d'Orosmane, de Mahomet, etc., et même par celui du Glorieux dans lequel il obtint quelque succès. Il avait une belle taille qui lui donnait de la noblesse sur la scène, mais une figure plate et commune, qu'il ne savait pas embellir par son jeu. Sifflé dans Orosmane en 1782, et expulsé de la scène à cause de son insolence, il y reparut un mois après, dans *Pierre le Cruel,* par la protection de la reine Marie-Antoinette, envers laquelle il fut depuis si ingrat. Ayant renoncé au théâtre en 1792, il se livra à tous les excès de l'époque, et devint l'année suivante chef d'état-major de *l'armée révolutionnaire.* C'est en cette qualité qu'il assista au supplice de la reine le 16 octobre 1793 ; et son fils, qu'il avait pour aide de camp, étant monté sur l'échafaud, trempa un mouchoir dans le sang de cette princesse. Le 13 avril suivant, le père et le fils furent guillotinés avec Ronsin, Hébert, Vincent, etc.

GRAMONT (Scipion de), en latin *de Grandimonte,* sieur de Saint-Germain, né en Provence, fut secrétaire du cabinet du roi Louis XIII, eut la confiance du cardinal de Richelieu, fit plusieurs voyages en Italie, et mourut, dit-on, à Venise vers 1638. On a de lui : *l'Abrégé des artifices, traictant de plusieurs inventions nouvelles,* etc., Aix, 1606, in-12; un *Poëme* latin sur l'élection d'Ant. Memmo, doge de Venise, 1612, in-4°; *la Rationnelle, ou l'Art des conséquences,* Paris, 1614, in-8°; *Traité de la nature,*

des qualités et prérogatives des points où se voient plusieurs belles et admirables curiosités, 1619, in-8°; c'est un écrit de géométrie; *le Denier royal, traité curieux de l'or et de l'argent,* 1620, in-8°; *Rupella capta,* poëme sur la Rochelle, dédié au cardinal de Richelieu, 1628, in-4°, etc.

GRAMONT (Gabriel de), cardinal, fils de Roger, seigneur de Bidache et ambassadeur de France à Rome sous le règne de Louis XII, fut chargé par François Ier de plusieurs missions délicates, et s'en acquitta avec habileté; mais il échoua dans son ambassade auprès de Henri VIII, et, après avoir conseillé le divorce de ce prince dans l'espoir de lui faire épouser la duchesse d'Alençon, il eut la douleur de voir Anne de Boulen monter sur le trône. Ses efforts toutefois et ses services furent récompensés par le titre d'ambassadeur du roi à Rome, par l'évêché de Poitiers, et ensuite par l'archevêché de Toulouse. Il mourut dans son château de Balma, près de cette ville, le 26 mars 1534.

GRAMONT (Philibert, comte de), fils d'Antoine II et frère du maréchal, entra fort jeune au service, fit ses premières armes sous Condé et Turenne, et se signala par sa bravoure chevaleresque à plusieurs batailles et siéges mémorables, notamment à la journée des lignes d'Arras, à la conquête de la Franche-Comté et dans la guerre de Hollande. Exilé de la cour pour avoir osé disputer à Louis XIV le cœur de Mme Lamotte-Houdancour, Gramont se rendit en Angleterre, où sa gaieté, son amour du plaisir, son esprit, la légèreté de son caractère et de ses mœurs, et surtout son adresse au jeu lui rendirent son exil très-agréable. Son caractère enjoué ne paraît l'avoir abandonné que vers les dernières années de sa vie, à la suite d'une maladie grave, dont il avait relevé à 75 ans. Il mourut le 10 janvier 1707. Saint-Évremont, Bussy-Rabutin, Hamilton (*Mémoires de Gramont*), etc., ont donné d'amples détails sur le caractère et les aventures de cet illustre épicurien. Il ne faut pas confondre la famille de *Gramont,* qui vient de la Navarre avec la famille de *Grammont* qui vient de la Bourgogne et de la Franche-Comté. Le comte Hamilton lui-même, ayant défiguré le nom de son beau-frère, a trop souvent fait autorité.

GRAMONT (Antoine duc de), pair et maréchal de France, frère aîné du précédent, porta les armes, jeune encore, et se signala, en 1630 à la défense de Mantoue, où il fut blessé. Le cardinal de Richelieu lui fit épouser une de ses parentes, et se chargea de sa fortune. Il servit avec distinction en Allemagne, dans l'année 1635, et, les deux années suivantes, en Flandre et en Alsace. Il commanda en Piémont sous le cardinal de la Valette, en 1638; il secourut Verceil l'année d'après, et prit part au siége de Chivas en 1639. Sa conduite aux siéges d'Aire, la Bassée et Bapaume, en 1641, acheva de lui mériter le bâton de maréchal de France qu'il obtint la même année. Les Espagnols lui firent éprouver un échec, un an plus tard, près de l'abbaye d'Honnecourt en Flandre. Plus heureux en Allemagne, il concourut avec le grand Condé à la prise de Philipsbourg en 1644; mais il fut fait prisonnier à la bataille de Nordlingen en 1645. A son retour, il seconda de nouveau le même prince au siége de Lérida en 1647, et se fit remarquer encore à la bataille de Lens en 1648. Louis XIV l'envoya, en 1657, comme ambassadeur extraordinaire, à la diète tenue à Francfort, pour l'élection d'un nouvel Empereur. Il le chargea, deux ans après, d'aller demander en mariage Marie-Thérèse, infante d'Espagne. Il fut, en 1661, décoré du collier des ordres, et nommé colonel des gardes-françaises; enfin il fut reçu, en décembre 1663, duc et pair de France. Il suivit Louis XIV dans la campagne de Flandre, en 1667, et mourut à Bayonne le 12 juillet 1678, âgé de 74. Nous avons des *Mémoires du maréchal de Gramont* en 2 vol. in-12 (1716), publiés par son fils, Antoine duc de Gramont, celui qui mourut en 1720.

GRAMONT (Antoine, duc de), petit-fils du précédent, fut d'abord colonel du régiment d'infanterie de son nom, sur la démission du duc de Gramont son père. Nommé aide de camp du Dauphin en 1688, il servit au siége de Philipsbourg, et se fit honneur à d'autres siéges et combats, jusqu'en 1694 qu'il fut créé brigadier. On le nomma mestre de camp général des dragons en 1696. Il se démit alors de son régiment d'infanterie. Il fut ensuite employé en Flandre sous les maréchaux de Catinat et de Boufflers, ainsi que sous le duc de Bourgogne. Il devint maréchal de camp en janvier 1702, et fut pourvu de la charge de colonel général des dragons en 1703 : il reçut en même temps des provisions de la charge de mestre de camp général de la même arme. Il se signala au combat d'Eckeren dans cette année 1703. Il fut nommé en 1704 lieutenant général et colonel général des gardes-françaises. Le roi le choisit, la même année, pour être son ambassadeur en Espagne, à la suite des négociations qui avaient amené la digrâce de la princesse des Ursins. Il revint en France vers le milieu de 1705, et reprit son service militaire. Il suivit en Flandre, dans l'année de son retour, le maréchal de Villeroi, et se trouva au siége de Huy. Il chargea plusieurs fois les ennemis à la bataille de Ramillies, le 25 mai 1706, fut blessé dangereusement la veille de la bataille de Malplaquet en 1709, et prit part en 1713 au siége de Landau et à celui de Fribourg. Il fut appelé aux conseils de régence en 1715. N'ayant été désigné jusque-là que sous le nom de comte de Guiche et de comte de Gramont, il prit le titre de duc en 1720, à la mort de son père. Louis XV le nomma maréchal de France, le 12 février 1724. Le maréchal de Gramont avait épousé en 1687 la fille du duc de Noailles, et il mourut le 16 septembre 1725, âgé de 54 ans. Il était père du duc de Gramont, qui fut tué à la bataille de Fontenoy.

GRAMONT (Béatrix de CHOISEUL-STAINVILLE, duchesse de), née à Lunéville en 1730, épousa le duc de Gramont en 1759, se fit remarquer à la cour des rois Louis XV et Louis XVI par son affabilité, son obligeance et d'autres belles qualités. L'une des nombreuses victimes du gouvernement révolutionnaire, elle mourut à Paris sur l'échafaud le 17 avril 1794, avec un courage et un sang-froid remarquables.

GRAMONT (Antoine-Louis-Raymond-Geneviève, comte de), pair de France, né à Paris en 1787, de l'illustre famille de ce nom, entra au service comme volontaire à 22 ans, dans le 30e régiment de dragons, et gagna sa première épaulette en 1809, sur le champ de bataille de Raab. Trois ans après, il accompagna comme aide de camp le lieutenant général Grouchy dans la désastreuse

campagne de Russie, obtint à la bataille de la Moskowa le grade de lieutenant et la décoration de la Légion d'honneur, mais ne put prendre part aux deux campagnes suivantes par suite d'une blessure assez grave. Envoyé à Hartwell pour annoncer à Louis XVIII le rétablissement de sa famille, il eut l'honneur de faire partie de l'escorte de ce prince jusqu'à son entrée à Paris, et obtint le grade de colonel. Le comte de Gramont fut chargé en 1815 de présider le collége électoral des Basses-Pyrénées, fut élu par ce département, et vota avec la minorité dans la chambre de 1815. L'année suivante, il fut envoyé de nouveau, malgré son défaut d'âge, pour présider les élections dans les Basses-Pyrénées. A l'époque de l'organisation régimentaire (1820), le comte de Gramont, laissé sans emploi dans l'armée, vint siéger à la chambre des pairs, où il avait été promu par ordonnance du 6 mars 1819; mais il ne tarda pas à être envoyé à la Martinique pour y commander le 49e régiment. C'est sur cette terre étrangère qu'il périt en 1825, de la cruelle épidémie qui décima la garnison du Fort-Royal, et dont il fut une des premières victimes. *L'Éloge funèbre* du comte de Gramont fut prononcé à la chambre des pairs par le duc de Gramont, son oncle, capitaine de la première compagnie des gardes du corps.

GRAN (Olaus-Étienne), missionnaire suédois en Laponie, vivait au 17e siècle. Le gouvernement le récompensa de ses travaux, en le nommant pasteur de la ville de Pitéa en Norlande. On a de cet ecclésiastique quelques ouvrages composés pour l'instruction des Lapons dans la langue de ce peuple, que Gran avait apprise avec soin. Il rédigea aussi une description de la Laponie en latin, restée manuscrite, mais dont J. Scheffer et d'autres ont tiré parti.

GRAN (Nicolas), né en Suède, devint professeur à Helmstadt, où il publia plusieurs dissertations latines, et des discours dans la même langue, dont l'un a pour titre: *Oratio de causis roboris ac indolis bellicosæ gentium borealium*, Helmstadt, 1615.

GRAN (Pierre), Suédois, est connu par une dissertation sur le renne, intitulée : *Exercitatio de rangifero*, Upsal, 1685, avec figures.

GRANBY (Jean MANNERS, marquis de), l'aîné des fils du duc de Rutland, naquit le 13 janvier 1721, et mourut le 29 octobre 1770. Lors de la déplorable expédition de Charles-Édouard Stuart, dans la Grande-Bretagne, en 1745, il signala son zèle pour la maison de Hanovre, en levant, à ses propres frais, un régiment d'infanterie, qu'il mena contre les insurgés. Cette preuve de dévouement lui valut, quelques années plus tard, le grade de major général et le régiment des gardes à cheval. Vers le milieu de la fameuse guerre de 7 ans, en 1759, il obtint le titre de lieutenant général, et le commandement en chef des troupes britanniques aux ordres du prince Ferdinand de Brunswick, à qui, dans la même année, il présenta la décoration de la Jarretière, en qualité de premier plénipotentiaire du roi George II. Pendant toute la durée de son commandement, le général Granby ne se distingua pas moins par sa valeur que par son attention paternelle à pourvoir aux besoins de son armée. Sa table fut constamment ouverte aux officiers anglais; et souvent les soldats furent entretenus et nourris à ses dépens. A son retour en Angleterre, Granby fut nommé membre du conseil privé, et, dans l'année 1764, lord lieutenant du comté de Derby. Ce seigneur ne se borna point à la carrière militaire; il voulut aussi partager les honneurs de la représentation nationale. Dans trois divers parlements, il fut élu député de la ville de Grantham; et dans ceux de 1754, 1761 et 1768, il représenta le comté de Cambridge.

GRANCOLAS (Jean), docteur de Sorbonne, aumônier de Monsieur, frère de Louis XIV, né à Paris, mort chapelain de Saint-Benoît le 1er août 1732, se distingua par son zèle à repousser les nouvelles doctrines qui de son temps affligeaient l'Église, et par une connaissance approfondie des antiquités ecclésiastiques et des liturgies. On a de lui un assez grand nombre d'ouvrages, dont les principaux sont : *Traité de l'antiquité des cérémonies des sacrements*, Paris, 1692 ; *le Quiétisme contraire à la doctrine des sacrements*, 1693, in-12; *l'Ancienne discipline de l'Église sur la confession et sur les pratiques les plus importantes de la pénitence*, 1697; *la Tradition de l'Église sur le péché originel et sur la réprobation des enfants morts sans baptême*, 1698 ; *Traité des liturgies, ou la Manière dont on a dit la messe dans chaque siècle dans les églises d'Orient et d'Occident*, 1697; *Ancien sacramentaire de l'Église où sont toutes les pratiques qui s'observaient dans l'administration des sacrements chez les Grecs et les Latins*, 1698 et 1699; *Critique abrégée des ouvrages des auteurs ecclésiastiques*, 1716, 2 vol. in-12; et Venise, 1734, in-4°.

GRAND ou **GRANT** (Jacques le), religieux augustin, en latin *Jacobus Magnus* ou *Magni*, né à Toulouse vers 1350, professait la philosophie et la théologie à Padoue lorsque, sur le bruit de ses talents, il fut appelé à Paris. Les ennemis du duc d'Orléans, favori de Charles VI, trouvèrent en lui un auxiliaire d'autant plus puissant, qu'il ne craignit point d'attaquer en chaire la reine Isabeau de Bavière et le roi lui-même. Le duc de Bourgogne ayant remplacé le duc d'Orléans, le Grand fut chargé de négocier avec l'Angleterre un envoi de troupes destinées à forcer Charles VI à congédier son nouveau favori : il ne réussit que trop bien dans cette honteuse mission, et prépara la guerre civile pendant laquelle la France perdit ses plus belles provinces. On ignore l'époque de sa mort; on sait seulement qu'elle est postérieure à 1422. On a de le Grand quelques ouvrages dont on trouvera le détail dans le *Mémoire sur quelques écrits d'auteurs français qui ont fleuri au 14e siècle*, par l'abbé Sallier, imprimé dans le tome X du *Recueil de l'Académie des inscriptions*.

GRAND. *Voyez* **LEGRAND**.

GRANDAMI (Jacques), jésuite, né à Nantes en 1588, entra dans la société à l'âge de 19 ans, et, après avoir enseigné les belles-lettres, la philosophie et la théologie pendant plusieurs années, fut nommé successivement recteur des colléges de Bourges, de Rennes, de Tours, de la Flèche, et enfin de Rouen. Il mourut à Paris le 12 février 1672. On a de lui : *Nova demonstratio immobilitatis terræ petita ex virtute magneticâ; Tractatus evangelicus de summâ Dei gloriâ in Christo Jesu; le Cours de la comète qui a paru sur la fin de l'année* 1664; *Parallèle de deux comètes qui ont paru les années* 1664 *et* 1665, etc.

GRANDCHAMP (de), officier au service de la répu-

blique batave, tué à l'attaque de la citadelle de Liége en 1702, a publié des *Mémoires* sur la guerre d'Italie, 1701, in-12, réimprimés en 1707. On cite encore de lui un livre intitulé : *le Télémaque moderne*, etc.

GRANDET (Joseph), hagiographe, né à Angers en 1646, embrassa l'état ecclésiastique, et, après avoir passé quelques années au séminaire de St.-Sulpice à Paris, fut ordonné prêtre par son évêque, Henri Arnauld. Il fut nommé curé de Ste Croix d'Angers en 1685. Cependant il ne cessa pas d'habiter le séminaire, dont il était déjà supérieur. Sur la fin de sa vie, il résigna sa cure et mourut à Angers, le 1er décembre 1724. On a de lui : *la Vie de Mlle Anne de Meleun, fondatrice des hospitalières de Baugé; la Vie d'un solitaire inconnu, qu'on a cru être le comte de Moret*, etc.

GRANDFONTAINE (René-Philippe-Louis BINETRUY de), né à Besançon, le 26 août 1723, d'une bonne famille de robe, annonça dès sa jeunesse d'heureuses dispositions pour les lettres. Après avoir terminé le cours de ses études classiques, il apprit l'anglais et l'italien, et se rendit bientôt familiers les meilleurs auteurs qui ont écrit dans ces deux langues. Destiné à suivre la carrière du barreau, il y marqua ses premiers pas par des succès. Nommé conseiller à la cour des aides, il alla habiter Paris, et y demeura jusqu'en 1789. Il fut jeté dans une prison, d'où il ne sortit qu'après la journée du 9 thermidor (28 juillet 1795). Il mourut à Besançon le 2 décembre 1795. Il était membre de l'Académie de cette ville, depuis sa fondation (1752); et il en fut le secrétaire de 1762 à 1771. Les registres de cette compagnie contiennent de lui un grand nombre de pièces.

GRANDI (Jacques), médecin et naturaliste italien, né à Gajato, dans le duché de Modène, en 1646, mourut à Venise le 11 février 1691. Il a laissé quelques ouvrages de médecine et d'histoire naturelle, notamment un traité *sur la vérité du déluge universel, et sur l'origine des testacés qu'on trouve loin de la mer*, Venise, 1676, in-4°; et un autre, *De stibio*, Nuremberg, 1688. On lui a attribué les *Observations sur le vocabulaire della Crusca*, publiées par Apostolo Zeno, Venise, 1698, sous le nom d'Alessandro Tassoni.

GRANDI (François-Louis-Guido), religieux camaldule, né à Crémone le 1er octobre 1671, mort le 4 juillet 1742, fut successivement professeur de philosophie à Florence et à Pise, puis intendant général des eaux en Toscane, et laissa un grand nombre d'écrits dont on trouvera la liste à la suite de son *Éloge* par Bandini dans les *Memoriæ Italorum*, tome IV, et dans les *Vitæ Italorum* de Fabroni, t. VIII. On ne citera que les suivants : *Geometrica demonstratio Vivianeorum problematum*, Florence, 1699, in-4°; *Geometrica demonstratio theorematum Hugenianorum*, etc., ib., 1701, in-4°, réimprimé dans le recueil d'Huygens; *Quadratura circuli et hyperbolæ*, etc., Pise, 1703, in-8°; 1710, in-4°; *De infinitis infinitorum infinitéque parvorum ordinibus*, ibid., 1620, in-4°; *Systema del mondo terraqueo geograficamente descritto*, Venise, 1716, 2 tomes in-4°; *Epistola de Pandectis*, Pise, 1726, in-4°, 2e édition augmentée; *Flores geometrici ex rhodonearum et clœliarum curvarum descriptiones resultantes*, etc., 1728, in-4°; *Elementi geometrici piani e solidi*, Venise, 1739, in-8°. Il a laissé un grand nombre de biographies, de dissertations, d'opuscules dans différents recueils, et principalement dans celui de Calogera.

GRANDI (Antoine-Marie), barnabite, né vers 1761 à Vicence, mort à Rome le 6 novembre 1822, vicaire général de son ordre, consulteur de l'inquisition des rites et pour la correction des livres orientaux, fut l'un des premiers membres de l'académie catholique, à laquelle il lut six mémoires sur des matières d'érudition et de critique sacrée. Il a publié une *Oraison funèbre du cardinal Gerdil*, Macerata, 1802, in-4°, et une *Notice sur le P. Marcien Fontana*, frère du cardinal, sur lequel il avait également préparé une notice, qu'il se proposait de placer en tête des œuvres posthumes de ce savant religieux. Grandi fut l'éditeur des tomes XVI et XIX de la 2e édition in-4° de la collection des œuvres du cardinal Gerdil, publiée en 1819. L'abbé Baraldi lui a consacré une *Notice* dans ses *Mémoires de religion, de morale et de littérature*.

GRANDIDIER (Philippe-André), historien, né à Strasbourg le 9 novembre 1752, mort le 11 octobre 1787, eut pour protecteur le cardinal de Rohan, devint successivement archiviste de l'évêché, chanoine du grand chœur de sa ville natale, et historiographe de France. On a de lui : *Histoire de l'évêché et des évêques de Strasbourg*, Strasbourg, 1775-1778, tome II, in 4°; cet ouvrage devait avoir 8 vol.; mais il n'en a paru que 2; *Essais historiques et topographiques sur l'église cathédrale de Strasbourg*, ibid., 1782, in-8°; *Vues pittoresques de l'Alsace* (texte historique), les planches gravées par Walter, ibid., 1785, 7 livraisons in-4°; *Histoire ecclésiastique, militaire, civile et littéraire de la province d'Alsace*, ibid., 1787, in-4°, tome Ier; c'est le seul qui ait paru; *Notice sur la vie et les ouvrages d'Ottfrid, poëte allemand du 9e siècle*, dans la *Bibliothèque du Nord*; *Mémoire pour servir à l'histoire des poëtes allemands du 13e siècle connus sous le nom de minnesingers*; et plusieurs autres opuscules, les uns insérés dans divers ouvrages périodiques tant français qu'allemands, les autres restés inédits. Son *Éloge historique*, par Grappin, a paru à Strasbourg en 1788, in-8°.

GRANDIER (Urbain), prêtre du diocèse du Mans, né à Rovère près Sablé, fut pourvu de la cure de Saint-Pierre et d'un canonicat de l'église de Sainte-Croix à Loudun. On croit que la réunion de ces deux bénéfices entre les mains d'un prêtre étranger au diocèse donna naissance à de cruelles inimitiés qui, envenimées par la hauteur et la causticité de Grandier, et secondées par ses mauvaises mœurs et par l'animosité personnelle du cardinal de Richelieu, amenèrent l'horrible catastrophe dont ce malheureux fut la victime. Accusé d'avoir jeté un maléfice sur les religieuses ursulines de Loudun, Grandier porta plainte en calomnie devant l'archevêque de Bordeaux, Sourdis : celui-ci prit de sages mesures qui calmèrent les prétendues possessions. Cette affaire commençait à s'assoupir lorsque le conseiller d'État Laubardemont, envoyé à Loudun pour la démolition du château fort de cette ville, prit des informations auprès de la supérieure des ursulines, sa parente, en rendit compte au roi et au cardinal, et se rendit à Loudun avec une commission royale en date du 30 novembre 1633, qui l'autorisait à informer contre Grandier. Dès le 17 décembre,

celui ci était arrêté, et traduit au château d'Angers : ses papiers avaient été saisis; et la seule pièce qu'on y eût trouvée à son désavantage, était un manuscrit contre le célibat des prêtres, composé à dessein d'étouffer les scrupules d'une femme séduite. Il fut immédiatement procédé à l'audition des témoins : deux femmes avouèrent un commerce criminel avec Grandier; et l'une d'elles dit qu'il lui avait proposé de la faire *princesse des magiciens*. Six autres femmes et 60 témoins déposèrent d'adultères, d'incestes, de sacriléges commis par Grandier. Les ursulines l'accusèrent de s'être introduit de jour et de nuit dans leur couvent, *sans toutefois, dirent-elles, qu'on l'y ait jamais vu entrer;* et les historiens du temps conviennent que jamais il n'avait vu ces religieuses. Les exorcismes recommencèrent avec plus de fréquence que jamais; et Grandier y fut constamment accusé d'avoir fait des *pactes* avec le diable, et jeté un sort sur le couvent. Cette étrange procédure dura 7 mois. Laubardemont en porta les pièces à la cour, où on les fit examiner. On crut y trouver assez de preuves pour faire le procès à Grandier; et par lettres patentes du 8 juillet 1634, une commission de 14 magistrats, pris dans différentes juridictions, fut nommée pour le juger souverainement. Le 18 août de la même année, elle le déclara atteint et convaincu du crime de magie, maléfice et possession, arrivés par son fait ès personnes d'aucunes religieuses ursulines, et autres séculières, et condamné à faire amende honorable, nu-tête, et être son corps brûlé vif avec les pactes et caractères magiques restés au greffe, etc. Le malheureux Grandier, avant son supplice, fut appliqué à la plus rude question pour l'obliger à déclarer ses complices. Il protesta qu'il n'en avait point, et qu'il n'était pas magicien, confessant d'ailleurs qu'il avait commis de grands crimes, mais seulement de *fragilité humaine*, dont il se disait repentant: il demanda pour confesseur le gardien des Cordeliers, qu'on lui refusa, et en place duquel on lui proposa un capucin, dont il ne voulut point, alléguant que c'était un de ses ennemis. Conduit au lieu du supplice, il persista dans ses dénégations. Une corde avait été préparée pour l'étrangler, au moment où le feu serait mis au bûcher : soit accident, soit qu'elle eût été nouée par malveillance, comme quelques-uns l'assurent, elle ne put servir, et Grandier fut brûlé vif. Entre un grand nombre d'ouvrages pour ou contre la possession de Loudun, on citera : l'*Histoire des diables de Loudun, ou Cruels effets de la vengeance du cardinal de Richelieu*, Amsterdam, 1716, in-12; *Examen et discussion critique de l'histoire des diables de Loudun, de la possession des religieuses ursulines et de la condamnation d'Urbain Grandier*, Paris, 1747, in-12. On a de Grandier : *Oraison funèbre de Scévole de Sainte-Marthe*, dans les *OEuvres* de Sainte-Marthe, Paris, 1629; *Factum de Grandier pour sa défense*, etc. Dans le beau livre d'Alfred de Vigny intitulé : *Cinq-Mars*, un épisode intéressant retrace le procès et la mort de Grandier.

GRANDIN (Martin), savant docteur de la maison et société de Sorbonne, né à Saint-Quentin en 1604, fit ses premières études à Noyon et à Amiens. Ayant pris le bonnet de docteur, il exerça pendant quelques années les fonctions pastorales; mais en 1638, une des chaires de Sorbonne ayant vaqué, elle lui fut offerte : il vint l'occuper, et ne quitta plus cette maison. Il mourut en 1691. On a de lui une théologie, sous le titre de *Martini Grandini disputationes theologicæ*, Paris, 1710, 6 volumes in-8°.

GRANDIN, bachelier en théologie de la Faculté de Paris, et professeur de philosophie au collége de Navare, a donné en 1724 une nouvelle édition des *Récréations mathématiques*, d'Ozanam, dont il a retouché le style en plusieurs endroits, et retranché plusieurs propositions peu dignes d'un philosophe. Il a aussi ajouté les problèmes de musique. On a encore du même Grandin un discours *De la nature du feu, et de sa propagation*, présenté à l'Académie des sciences pour le prix de 1718, et dont on peut voir l'extrait dans le *Journal des savants*, de 1739.

GRANDIS (Jean-François), écrivain que Morhof nomme *Vir eruditissimus*, naquit à Paris au commencement du 17e siècle, et s'appliqua particulièrement à l'étude de la philosophie. On a de lui : *Dissertationes philosophicæ et criticæ*, 1° *in Epicuream philosophiam Gassendi;* 2° *De rerum communi vivendi ratione;* 3° *De variis Dei nominibus;* et 4° *De solutione ænigmatum duorum Hippocratis et Capelæ*, Paris, 1658, in-4°.

GRANDJACQUET (Pierre-Augustin), littérateur, né vers 1730, à Pontarlier, en Franche-comté, embrassa la règle de Saint-Ignace, et, à la suppression des jésuites, fixa sa résidence à Besançon où ses talents comme prédicateur l'avaient fait connaître. Obligé de se cacher pour ne pas prêter serment, il fut découvert et conduit dans les prisons de Besançon, d'où il fut dirigé sur Rochefort, avec plusieurs de ses confrères, condamnés comme lui à la déportation. Dans le trajet il tomba malade et mourut à l'hôpital d'Angoulême vers la fin de 1795. Grandjacquet est un des écrivains que Rivarol a ridiculisés dans son *Petit almanach des grands hommes*. Il a publié sous ce titre : *la Muse d'un théologien du Mont-Jura*, Lausanne, 1776, 2 vol. in-8°. Il avait composé d'autres ouvrages, notamment un *Traité sur la magie, les maléfices, les magiciens, les sorciers, vrais ou supposés*. Mais tous ses manuscrits sont perdus.

GRANDJEAN (Henri), oculiste, né en 1725 à Housse, province de Liége, mort à Paris en 1802, exerça son art avec une très-grande distinction, et mérita par les cures heureuses qu'il opéra sur des aveugles-nés, une récompense flatteuse du roi Louis XVI, qui le créa chevalier de Saint-Michel. — Guillaume Grandjean, son frère, mort en 1795, exerça aussi l'art de chirurgien-oculiste avec beaucoup de succès.

GRANDJEAN. *Voyez* **FOUCHY**.

GRANDMÉNIL (Jean-Baptiste FAUCHARD de), acteur du Théâtre-Français, né à Paris en 1737, suivit d'abord la carrière du barreau, et plaida quelques causes remarquables, notamment celle du fameux Ramponneau, cabaretier de la Courtille. Quelques contrariétés de famille l'engagèrent à quitter la France; il s'engagea au théâtre de Bruxelles, puis aux grands théâtres de Bordeaux et de Marseille. Appelé à Paris en 1790, il débuta à la Comédie-Française par les rôles d'Arnolphe (de l'*École des Femmes*), de Francaleu (de *la Métromanie*), du commandeur (du *Père de famille*), et fut bien accueilli du public; il excellait surtout dans les rôles à manteaux, tels que ceux de l'Avare, de Géronte dans *le Dissipateur*, de Chrysale dans *les Femmes savantes*. Après les divers change-

ments qui eurent lieu dans l'organisation des grands spectacles de Paris, Grandménil se trouva définitivement sociétaire du Théâtre-Français, et y resta attaché jusqu'en 1811; il fut en outre nommé professeur de déclamation au Conservatoire, membre de l'Institut, et mourut le 24 mai 1816. On a de lui : *le Savetier joyeux,* opéra-comique en un acte (non représenté), Paris, Prault, 1759, in-8°.

GRANDMONT, fameux flibustier, né à Paris, d'une bonne famille, perdit son père de bonne heure. Sa mère s'étant remariée, et un officier qui faisait la cour à sa sœur, l'ayant, dans une certaine circonstance, traité comme un enfant, Grandmont, quoique très-jeune encore, contraignit cet officier de mettre l'épée à la main et le blessa mortellement. Ayant obtenu sa grâce par la sollicitation même du mourant, il entra dans la marine, où il se distingua par sa bravoure et son intelligence. Commandant un bâtiment armé en course, il s'empara, dans les parages de la Martinique, d'une flûte hollandaise de la valeur de 400,000 francs; mais ayant dépensé, au jeu, ou en débauche, non-seulement le cinquième de cette somme, qui lui revenait pour sa part, mais encore la totalité, il s'enfuit à Saint-Domingue, où il se réunit aux flibustiers. Sa bonne mine, son éducation, ses manières généreuses et surtout son audace, lui méritèrent bientôt la confiance et l'amitié de ses nouveaux compagnons d'armes. S'étant mis à la tête d'un certain nombre d'entre eux, il réussit à s'emparer, en 1685, de la ville de Campêche dans la Nouvelle-Espagne, où il fit un butin considérable. Pour obtenir la liberté de deux de ses compagnons, qui avaient été faits prisonniers par le commandant de Mérida, il lui fit offrir en échange de rendre, non-seulement le gouverneur de Campêche, mais aussi toute la garnison. Ce commandant n'ayant pas voulu y consentir, et ayant même répondu à la menace qui lui fut faite de détruire la ville et d'en massacrer tous les habitants, qu'il avait de l'argent pour la rebâtir et des hommes pour la repeupler, Grandmont fit couper la tête à 5 Espagnols, brûla la ville, en fit sauter les fortifications, et consomma, le jour de la Saint-Louis, en l'honneur du roi, pour 200,000 écus de bois de Campêche. Louis XIV, qui, pour récompenser son rare courage et ses talents militaires, l'avait fait lieutenant du roi, voulut le nommer gouverneur de la bande du sud de Saint-Domingue : mais cet intrépide marin désirant, pour se rendre encore plus digne des faveurs du roi, faire une nouvelle campagne, partit en octobre 1686 avec 180 hommes embarqués sur un seul navire, qui vraisemblablement a péri, puisqu'on n'en a point entendu parler depuis cette époque. Grandmont, cruel, même irréligieux et débauché comme presque tous les flibustiers, était d'une audace et d'une intrépidité à toute épreuve : il avait de l'élévation dans l'âme, ainsi que de la générosité; et s'il n'eût pas péri si jeune, il aurait poussé loin sa fortune dans la carrière des armes.

GRANDPRÉ (Frédéric-Vincent DARUT de), grand vicaire de l'évêque de Vaison, né à Valréas le 22 janvier 1738, embrassa les principes de la révolution de 1789, présida l'assemblée représentative de Carpentras en 1792, devint membre du conseil général du canton de Valréas en 1799, et mourut le 11 décembre 1809. Cet ecclésiastique, connu par sa philanthropie et son amour pour les lettres, a laissé des mémoires manuscrits sur différents points historiques, sur les sciences exactes, et enfin quelques projets d'amélioration dans le mode administratif de son canton.

GRANDPRÉ (François-Joseph DARUT, baron de), lieutenant général, né à Valréas en 1726, mort à Charleville vers 1792, est auteur de *Mémoires sur les moyens de parvenir à la perfection dont le militaire en France est susceptible,* 1787, in-8°; 1789, 3 vol. in-8°.

GRANDVAL (Nicolas RACOT de), né à Paris en 1676, fut attaché dans sa jeunesse à une troupe de comédiens ambulants : de retour dans la capitale, il obtint l'emploi d'organiste d'une paroisse, et mourut le 16 novembre 1753. Il est auteur d'un petit poëme intitulé : *Cartouche, ou le Vice puni,* suivi d'un petit dictionnaire d'argot, c'est-à-dire du langage que les gueux et les filoux parlent entre eux (Paris), 1725, in-8°; d'un *Essai sur le bon goût en musique,* 1732, in-12, et de quelques pièces de théâtre, représentées en province.

GRANDVAL (Charles-François RACOT de), fils du précédent, acteur du Théâtre-Français, né à Paris en 1711, débuta à l'âge de 18 ans par le rôle d'*Andronic* dans la tragédie de Campistron, et eut un succès extraordinaire. Après avoir rempli pendant quelques années les seconds rôles tragiques, il succéda à Dufresne dans le premier emploi, joua les petits-maîtres et les caractères dans la comédie, et acquit la plus grande réputation; il renonça au théâtre à l'âge de 50 ans, et mourut à Paris le 24 septembre 1784. On lui attribue quelques pièces de société, un peu graveleuses, mais spirituelles et plaisantes. Quelques-unes sont insérées dans le *Théâtre de campagne, ou Recueil des parades les plus amusantes,* Paris, 1758, in-8°, dont on croit que Grandval fils a été l'éditeur.

GRANDVAL (de), conseiller au conseil supérieur d'Artois, né au commencement du 18e siècle, est auteur d'un mémoire intitulé : *Réflexions sur l'usage des machines dans les poëmes dont les héros sont chrétiens,* dans le premier recueil de l'académie de Montauban. Lacombe en a emprunté plusieurs idées pour son *Spectateur des beaux-arts,* 1757, in-12.

GRANELLI (Charles), jésuite italien, né au commencement du 18e siècle, enseigna les belles-lettres dans plusieurs colléges de la société, avec beaucoup de réputation. Appelé à Vienne pour y professer l'histoire, il se lia bientôt d'une étroite amitié avec le savant P. Frœlich son confrère, et s'appliqua dès lors presque uniquement à l'étude de la numismatique. Son titre de confesseur de l'impératrice lui donna accès à la cour; il profita de la faveur dont il jouissait, pour faire faire des fouilles dans différentes provinces, et se procura de cette manière une quantité assez considérable de médailles, la plupart inconnues aux antiquaires, et qui lui fournirent le sujet de plusieurs dissertations. Le père Granelli mourut à Vienne en 1740. Outre les dissertations dont nous avons parlé, le P. Granelli a laissé un ouvrage estimé : *Topographia Germaniæ austriacæ.*

GRANELLI (Jean), jésuite, théologien, orateur et poëte italien assez distingué, naquit à Gênes en 1703, et fut élevé à Venise, où ses parents avaient transféré leur domicile. Nommé professeur de belles-lettres à l'uni-

versité de Padoue, il s'y fit une telle réputation d'éloquence, que non-seulement les professeurs des autres facultés, mais encore les principaux habitants de la ville s'empressaient d'assister à ses discours d'apparat, et aux exercices académiques qu'il présidait. Le P. Granelli partagea les 20 dernières années de sa vie entre le ministère de la chaire et l'enseignement de la théologie, dont il fut fait professeur à Modène. Il était recteur du collége de cette ville, bibliothécaire et théologien du duc François III, qui se plaisait beaucoup dans ses entretiens, lorsqu'il fut enlevé par une courte maladie, le 3 mars 1770. Voici ses principaux ouvrages : *Lezioni morali, historiche, critiche e cronologiche sul Genesi, sull' Esodo, de' Numeri, del Deuteronomio, di Giosue, de' Giudici, dei Re; Carême et panégyriques,* en italien, Modène, 1771.

GRANET (François), littérateur, né à Brignoles en 1692, embrassa l'état ecclésiastique, mais, entraîné par son goût pour les lettres, vint jeune à Paris, où il se mit aux gages des libraires, et mourut le 2 avril 1741. On a de lui : *le Spectateur inconnu,* Paris, 1724, in-12; la traduction de l'*Essai sur les guerres civiles de France,* composé en anglais par Voltaire, la Haye, 1729, in-8°; *Réflexions sur les ouvrages de littérature,* ibid., 1736-40, 12 vol. in-12 ; *la Chronologie des anciens royaumes,* corrigée, traduite de Newton, ibid., 1728, in-4°; *Recueil de dissertations sur plusieurs tragédies de Corneille et de Racine,* etc., ibid., 1740, 2 vol. in-12. On doit aussi à l'abbé Granet plusieurs éditions avec des préfaces. Il a travaillé aux *Nouvelles littéraires* et à la *Bibliothèque française* qu'on imprimait en Hollande. On trouvera de plus grands détails sur cet écrivain dans les *Observations sur les écrits modernes,* tome XXIV, et dans les *Mémoires de Trévoux,* mai 1747. Son *Éloge* a été publié en latin par Ch.-Fr. Garnier, in-12.

GRANET (Jean-Joseph), qu'il ne faut pas confondre avec le précédent, né à Aix en 1685, mort à Paris en 1759, avocat aux conseils et censeur royal, est auteur de l'*Histoire de l'hôtel royal des Invalides,* Paris, 1736 et 1756, in-fol.

GRANET (Pierre), avocat à Grenoble, a publié : *Stylus regius Galliarum juridicus, olim Salucianis præscriptus,* Bourg, 1630, in-4°.

GRANET (François-Omer), conventionnel, né à Marseille en 1755, exerçait la profession de marchand à l'époque de la révolution, dont il embrassa les principes avec ardeur. Après avoir figuré au nombre des prévenus dans l'enquête qui fut dirigée contre les auteurs des premiers désordres de Marseille, il devint successivement administrateur des Bouches-du-Rhône, député à l'assemblée législative, puis à la Convention, où il vota la mort de Louis XVI sans appel et sans sursis. Nommé membre du comité de salut public avec Billaud-Varennes et Collot d'Herbois, il quitta ce poste pour revenir au sommet de la Montagne, et se fit remarquer parmi les plus tenaces suppôts du système démagogique, par la violence de ses motions et le cynisme de sa personne : sous le gouvernement impérial il fut nommé maire de Marseille, et on lui doit la justice de dire qu'il remplit ces fonctions avec probité ; il rendit même à plusieurs émigrés d'assez importants services, en retour desquels ils eussent dû songer, en 1815, à défendre sa maison et ses biens contre la populace. Atteint par la loi du 12 janvier 1816, Granet se réfugia à Bruxelles, et après deux ans d'exil obtint l'autorisation de rentrer dans sa patrie, où il mourut le 10 septembre 1821 d'une apoplexie foudroyante. On a de Granger qu'un *Rapport et projet de décret sur les consulats de France en pays étranger, présenté au nom du comité de marine,* Paris, 1792, in-8°.

GRANGE (Jean-Baptiste-A.), né à Marseille, le 9 février 1795, était fils d'un notaire de cette ville. Appelé à lui succéder, il étudia le droit, mais en consacrant ses loisirs à la littérature. Quatre fois, dans l'espace de deux ans, il obtint des couronnes ou des mentions honorables aux concours ouverts par les académies de Marseille, de Lyon et d'Aix, qui bientôt le comptèrent parmi leurs membres. Au moment d'exercer les fonctions du notariat, il vint dans la capitale et y fit imprimer le recueil de ses productions sous ce titre : *Essais littéraires*, Paris, 1824, 2 vol. in-18. Le premier volume contient les poésies de l'auteur. Grange mourut dans sa ville natale le 25 février 1826.

GRANGE. *Voyez* **LAGRANGE.**

GRANGENEUVE (Jacques-Antoine), député à l'assemblée législative et à la Convention nationale, naquit à Bordeaux vers 1758. Il embrassa la carrière du barreau qu'il suivait avec distinction, lorsque le zèle ardent qu'il déploya, en 1789, pour la cause populaire, le fit nommer par ses concitoyens procureur de la commune. Porté, en 1791, à l'assemblée législative par le collége électoral de la Gironde, le 1er janvier 1792, il présenta, au nom du comité de surveillance, un rapport virulent contre les émigrés, et spécialement contre les princes refugiés à Worms où à Coblentz. Grangeneuve reparut un mois après à la tribune, pour dénoncer le ministre de la marine, Bertrand de Molleville, l'artisan infatigable de toutes les trames contre-révolutionnaires et de toutes les intrigues de la cour. Il appuya aussi l'accusation de Dubois-Crancé contre le ministre de la guerre, Louis de Narbonne, et demanda une amnistie en faveur de Jourdan Coupe-Tête et de ses complices. Aux approches du 10 août, Grangeneuve insista pour faire ouvrir la discussion sur la question de la déchéance du roi. On assure aussi qu'à la même époque il prit, avec l'ex-capucin Chabot, la résolution de s'entretuer, pour jeter sur la cour la responsabilité d'un double assassinat, et fournir ainsi un prétexte au parti républicain pour soulever le peuple contre le roi constitutionnel. On ajoute que Chabot manqua au rendez-vous, mais que Grangeneuve fut fidèle à sa parole, et qu'il attendit longtemps son collègue. Quoi qu'il en soit, la ville de Bordeaux l'ayant réélu à la Convention, il y suivit la direction de la *Gironde,* perdit insensiblement son exagération, et vota pour l'appel au peuple dans le procès du roi. Compris, au 31 mai, dans la proscription des girondins, Grangeneuve parvint d'abord à se soustraire au décret d'arrestation, et se refugia à Bordeaux ; mais il y fut découvert au moment où la Convention venait de le mettre hors la loi, et y fut exécuté le 21 décembre 1793, par arrêt d'une commission militaire, chargée de constater seulement l'identité. M. de la Touche a publié *Grangeneuve,* roman historique, Paris, 1835, 2 vol.

GRANGER (Tourtechot), voyageur, né à Dijon,

exerça la chirurgie dans plusieurs villes, notamment à Marseille et à Toulon pendant la peste de 1721. Il fut ensuite appelé à Tunis par les religieux trinitaires espagnols, qui lui offrirent la place de chirurgien-major de leur hôpital. Revenu en France dans l'espoir d'être nommé chirurgien-major d'un régiment, et trompé dans son attente, Granger accompagna le consul français au Caire, visita Candie, Chypre, la Caramanie, la Palestine, la Syrie et la Perse. Il mourut à 2 journées de Bassora, en 1734, laissant un journal de ses observations, d'après lequel on a publié : *Relation d'un voyage fait en Égypte par le sieur Granger en* 1730, etc., Paris, 1745, in-12.

GRANGER ou **GRAINGER** (Jacques), médecin et poëte, né vers 1723 à Dunse, dans le midi de l'Écosse, commença par être chirurgien d'un régiment de l'armée anglaise sous le commandement du comte de Stair. Ayant vendu sa commission en 1748 lors de la paix d'Aix-la-Chapelle, il alla résider à Londres, où il prit le degré de docteur en médecine : il exerça cette profession avec peu de succès, à ce qu'il paraît, puisqu'on le voit accepter ensuite l'emploi de gouverneur d'un jeune homme d'une famille opulente. Il publia, en 1753, le résultat de son expérience, dans un volume intitulé : *Historia febris anomalæ Batavæ annorum* 1746, 1747, 1748, etc., in-8°. Ayant accepté l'invitation d'aller s'établir comme médecin à l'île de Saint-Christophe, il eut le bonheur, dans son passage, de guérir, d'une petite vérole alarmante, une dame dont la fille lui avait inspiré de l'amour, et qui se trouva être la femme du gouverneur de l'île. Il épousa cette jeune personne, après son arrivée à la Basse-Terre. Cette alliance favorisa beaucoup ses succès dans sa profession : mais il ne négligea pas cependant la littérature ; et ce fut là qu'il composa le plus connu de ses ouvrages, *la Canne à sucre,* poëme en IV chants, en vers blancs. Il publia ensuite, sans y mettre son nom, un *Essai sur les maladies les plus communes des Indes occidentales, et sur les remèdes que produit cette contrée,* suivi de quelques idées sur le gouvernement des nègres. Une fièvre épidémique, qui régnait à la Basse-Terre, l'enleva le 24 décembre 1767.

GRANGER (Jacques), biographe anglais du 18e siècle, fit ses études à l'université d'Oxford, et, étant entré dans les ordres, fut nommé vicaire de Shiplake dans le comté d'Oxford. Entraîné par son goût vers la recherche des portraits des hommes célèbres, et s'étant attaché en même temps à connaître l'histoire des personnages que ces portraits représentaient, il entreprit de composer sur ce sujet un ouvrage où les portraits devaient être accompagnés de notices biographiques. Cet ouvrage fut publié en 1769, en 4 vol. in-4°, sous le titre d'*Histoire biographique d'Angleterre, depuis Egbert le Grand jusqu'à la révolution.* L'auteur y ajouta, en 1775, un 5e vol. in-4°, et donna, la même année, une 2e édition de l'ouvrage complet en 4 vol. in-8°, une 3e édition parut pendant sa vie : mais ce n'est qu'après sa mort que ce livre a joui de toute sa réputation ; il est aujourd'hui recherché, et se paye très-cher. En 1773 ou 1774, il accompagna lord Mountstuart, nommé depuis lord Bute, dans un voyage que ce seigneur avait entrepris en Hollande pour se former une collection de portraits. Granger, frappé d'une attaque d'apoplexie le dimanche 14 avril 1776, dans son église, au moment même où il administrait la communion, mourut le lendemain matin, à l'âge d'environ 60 ans.

GRANGER (Antoine), comédien distingué, naquit à Paris en 1744. Il débuta en 1763 par le rôle d'Égisthe dans *Mérope*, et obtint quelques succès. Mlle Doligny ouvrait alors sa carrière dramatique qui est devenue si brillante ; et ils étaient prêts à se marier, lorsque Grandval, par sa rentrée, s'emparant de la demi-part de Granger, força ce dernier de quitter le Théâtre-Français et de partir pour la province. De retour à Paris, il entra à la Comédie-Italienne, et parut, le 5 mars 1782, dans Dorante de *la Coquette fixée,* et dans Dorimon de *l'Apparence trompeuse.* Il fut reçu sans délai comédien du roi. En 1790, le Théâtre-Italien se bornant à l'opéra-comique, Granger se distingua auprès de Michu, Solié, Mmes Dugazon et Saint-Aubin. Bientôt Méhul et Chérubini opérèrent une révolution dans la musique, et Granger fut réduit à des rôles accessoires, qu'il savait rendre intéressants. Il parcourut, en 1796, la province où il joua les rôles à caractère de la Comédie-Française. En 1801, il remplaça, comme directeur du théâtre de Rouen, le malheureux Michu qui venait de se noyer. Il céda sa direction en 1818, et revint dans la capitale, où, nommé membre du jury d'examen du Théâtre-Français et professeur de déclamation au conservatoire de musique, il transmit à ses élèves l'ancienne tradition, qui semble tout à fait perdue aujourd'hui. Il se remaria en 1824, se retira à Vernon, et y mourut le 25 octobre de la même année.

GRANGES. *Voyez* **DESGRANGES.**

GRANGIER (Balthasar), aumônier du roi, chanoine de Notre-Dame de Paris et conseiller d'État, a donné, sous le titre de : *la Comédie du Dante, de l'enfer, du purgatoire et du paradis, mise en rimes françaises et commentée* (Paris, 1596, 3 vol. in-12), la première traduction française de la *Divinia Comeda.* On connaît encore de lui une traduction des *Césars* de Julien, Paris, 1580, in-8°.

GRANGIER (Jean), recteur de l'université de Paris, né à Châlons-sur-Marne vers 1576, fut successivement professeur de rhétorique et principal de plusieurs colléges, professeur d'éloquence latine au collége de France, et mourut en 1643. On a de lui plusieurs ouvrages dont on trouvera la liste dans le *Mémoire historique et littéraire du collége royal,* par Goujet, tome II. Les plus remarquables sont : *De Franciâ ab Henrici IV interitu vindicatâ exercitatio scholastica,* en vers et en prose, Paris, 1614, in-8° ; *De loco ubi victus Attila fuit olim Dissert.*, 1641, in-8°, édition rare ; réimprimé à Leipzig, 1741, in-8°, avec des notes.

GRANGIER (Pierre-Joseph), avocat, puis subdélégué de l'intendant de Berry, né à Sancerre le 12 mars 1758, fut député du tiers état de sa province aux états généraux qui prirent le nom d'assemblée constituante, et y siégea avec la minorité, dont il signa les protestations collectives. Le 14 septembre 1791, jour de l'acceptation de la constitution par Louis XVI, il publia un écrit dans lequel il faisait de cet acte la critique la plus sévère, et cessa dès lors de prendre part aux affaires publiques jusqu'en 1796, époque à laquelle il fut élu membre de l'ad-

ministration centrale du Cher, puis député de ce département au conseil des Cinq-Cents. Exclu du conseil législatif au 18 fructidor, il fut en 1802 nommé membre du conseil général, puis en 1804 conseiller de préfecture. A la restauration il reçut des lettres de noblesse et la croix d'honneur, qui lui fut donnée par le duc d'Angoulême à son passage à Bourges en 1815. Il mourut le 25 juin 1821.

GRANIÉ (Pierre), né à Béziers, en 1755, suivit la carrière du barreau, fut admis, en 1800, au nombre des avocats près la cour de cassation, et reçu, en 1814, avocat aux conseils du roi. Nommé, au commencement de 1819, vice-président du tribunal de première instance de Bordeaux, il mourut subitement dans cette ville le 22 juin de la même année. On a de Granié : *Observations sur les lois maritimes dans leurs rapports avec le code civil,* Paris, 1799, in-8°; *Histoire des états généraux ou Assemblée constituante en* 1789, *sous Louis XVI*, ibid., 1814, in-8°; *Histoire de Charlemagne, roi de France et empereur d'Occident au renouvellement de l'empire*, précédée d'un précis historique sur les Gaules, 1819, in-8°.

GRANJON (Robert), habile fondeur et graveur de caractères du 16e siècle, exerça d'abord son talent à Paris, où son père était imprimeur; il se rendit ensuite à Lyon, y grava des poinçons pour l'impression de la musique, passa de là en Italie, s'y appliqua à la gravure des caractères orientaux, travailla à Rome et à Florence, puis revint à Paris, où il s'attacha surtout à perfectionner les caractères grecs. Son alphabet, ainsi que ceux de Garamond, peuvent soutenir le parallèle avec ce qu'on a fait de plus beau en ce genre. Granjon avait pour marque un marais dans lequel croissaient de *grands joncs*.

GRANT (Charles), homme politique anglais, connu surtout comme directeur de la compagnie des Indes, était né en 1746, en Écosse, la veille même de la mémorable bataille de Culloden (26 avril). Peu de temps après sa sortie du collége d'Elgin, il embrassa la carrière militaire, et partit pour l'Inde (1767); mais dès son arrivée il déposa l'épaulette et l'épée, pour accepter un emploi subalterne. A son retour en Europe, 1770, il se maria, sollicita un poste meilleur, et obtint, sinon la place qu'il demandait, du moins la promesse de la place. Sur la foi de ces paroles, il se rembarqua pour l'embouchure du Gange. D'abord placé en qualité de facteur, il fut ensuite secrétaire du bureau de commerce; puis résident commercial de la compagnie, et enfin chargé de gérer la riche fabrique de soie de Melda. En 1787, il revint à Calcutta où Cornwallis le rappela pour le créer quatrième membre du bureau de commerce. En 1790, Grant revint dans sa patrie où sa fortune, après 18 ans de fonctions lucratives, le plaçait parmi les riches, même en Angleterre. Lors donc qu'après 3 ans donnés au repos et à des affaires particulières, il se mit sur les rangs pour un siége parmi les directeurs de la compagnie des Indes, deux mois à peine se passèrent qu'il fut élu à l'unanimité. Bientôt les frais énormes du nolis que la compagnie payait pour louage de navires subirent, en grande partie par ses soins, des réductions presque inimaginables. L'innocence, jusque-là un peu problématique, des principaux actionnaires de la compagnie dans le trafic des places aux Indes, fut mise en lumière par sa persévérance et son habileté (1809). Grant, à la suite de quelques indiscrétions qu'il saisit au vol à la chambre des communes, suivit à la piste et pied à pied les opérations qui compromettaient la compagnie, et muni de ces renseignements il déposa sur la tribune de la chambre une pétition de son frère, tendante à demander la création d'un comité spécial qui fût chargé d'instruire sur ces abus. L'enquête eut lieu, et le comité fut réhabilité aux yeux de Londres et de l'Europe. A cette époque Grant était depuis 7 ans membre de la chambre basse. Envoyé en 1802, comme représentant de la ville d'Inverness, il fut réélu en 1804 par le comté de ce nom, et siégea 15 ans à ce titre. Cette participation du directeur à la puissance législative ne pouvait manquer d'accroître sa sphère d'action. Aussi prit-il part à tous les débats relatifs aux Indes, tant sous le rapport économique et social que sous le point de vue militaire. Rarement il approuvait. Lord Wellesley (aujourd'hui duc de Wellington) avait en lui un censeur impitoyable. Lorsque, en 1808, commencèrent les discussions relatives au renouvellement de la charte de la compagnie, les connaissances pratiques de Grant furent d'un grand secours; aussi on ne manqua pas de le nommer membre de la députation chargée du double soin de conférer avec les ministres et de porter la parole aux chambres. Bien que Grant s'occupât surtout des affaires de l'Inde, il était loin de dédaigner et d'ignorer le reste. Son nom se retrouve joint à une foule de décisions et d'entreprises utiles. Il appuya la proposition faite au parlement en 1820 et 21, d'ouvrir un commerce avec la Chine. Dès 1807, il seconda les nobles efforts de Wilberforce pour l'émancipation des nègres; il contribua à faire exécuter avec célérité ce magnifique projet de 400 ponts et de 1,000 routes dans les sauvages Highlands. Directeur de la compagnie de la mer du Sud, membre de la société Londinienne, pour la propagation des sciences chrétiennes, vice-président de la Société biblique anglaise et étrangère, etc., etc., en correspondance ou en relation avec des milliers de notabilités politiques, scientifiques, financières, il s'occupait de tout, et partout il portait une influence bienfaisante. L'homme de talent en lui le cédait encore à l'homme de bien. Charles Grant mourut le 31 octobre 1823. Il avait renoncé à la carrière politique et abandonné la chambre en 1819, voulant quitter les affaires avant que les affaires le quittassent : il réussit au gré de ses vœux : deux commissions parlementaires diverses, une de la chambre haute, une des communes, le mandèrent en 1820 et 21 pour avoir de sa bouche des renseignements sur l'Inde, et il eut le plaisir de voir ses idées dominer dans l'un comme dans l'autre rapport. On n'a de Charles Grant que quelques opuscules, précieux du reste, surtout à l'époque où ils parurent. Le principal est intitulé : *Observations sur l'état social des sujets asiatiques de la Grande-Bretagne,* Londres, 1797.

GRANT (Guillaume), magistrat anglais, naquit en Écosse, au comté de Murray, en 1754. Après avoir achevé au vieux collége d'Aberdeen une éducation commencée à l'école d'Elgin, il se rendit à Londres, et là, se livra à l'étude des lois. Grâce à sa persévérance et à son goût naturel pour ce genre de travaux, il devint très-fort; et moitié par son mérite, moitié parce que peu de solliciteurs recherchaient alors un poste trop voisin des colonies anglo-américaines, il fut nommé, en 1779, avo-

cat au Canada. Après 8 ans d'exercice il résigna son poste et retourna dans la capitale de l'Angleterre, où bientôt il acquit une grande réputation. En 1790, lors des élections générales, il se mit sur les rangs à Shaftesbury; et son élection appuyée par le ministère réussit. On peut croire qu'il ne fut point ingrat : ses votes et plus encore ses paroles servirent utilement le système de Pitt. Un rapide avancement récompensa son optimisme ministériel : en 1793, il eut une des places de juge dans la principauté de Galles. En 1794, il devint procureur général de la reine; 4 ans après il fut nommé grand juge (chef de justice) de Chester; et l'année suivante il remplaça comme procureur général lord Redesdale; enfin, en 1801, le poste brillant et lucratif de maître des rôles lui fut confié. Obligé de se soumettre à la réélection, lors de sa nomination en 1793, il avait échoué devant les électeurs indépendants de Shaftesbury. Sept mois après, le bourg-pourri de Windsor lui rendit son siége aux communes. Plus tard (en 1796), le comté de Berk le choisit pour son représentant, et comme les votes lui restèrent fidèles en 1805, il traversa inamovible toutes les sessions jusqu'en 1812. Il n'occupa guère moins longtemps sa place de maître des rôles : nommé en 1807, il ne donna sa démission qu'en décembre 1817. Depuis il vécut tantôt à Waithamston, tantôt à Barton-House, résidence ordinaire de sa sœur, veuve de l'amiral Franck. C'est là qu'il mourut le 25 mai 1832.

GRANT (mistress ANNA) naquit en 1756 à Glascow. Fille d'un officier nommé Campbell, elle fut dans son enfance emmenée en Amérique par son père qui resta pendant plusieurs années en garnison dans un fort bâti pour tenir en respect les Mohawks. Cet officier, ayant quitté le service, revint en 1768 dans son pays, avec sa femme et sa fille, et il obtint en 1773 une sorte d'emploi demi-militaire dans le fort Auguste. En 1779, miss Anna Campbell épousa M. Grant, ministre presbytérien de Laggan, qui la laissa veuve en 1801, et mère de plusieurs enfants. Pour subvenir aux besoins de sa jeune famille, elle chercha des ressources dans la littérature qu'elle avait jusqu'alors cultivée seulement pour son plaisir. Les ouvrages qu'elle a donnés au public ont fait sensation. Elle est morte dans les premiers jours de novembre 1838. Ses ouvrages sont : *Les Montagnards* (the Highlanders), et autres poëmes, 1801, in-8°; *Mémoires d'une dame américaine,* 1808, 2 vol. in-12; *Lettres écrites des montagnes,* 3 vol. in-12; *Essais sur les superstitions des montagnards d'Écosse,* Londres, 1811.

GRANT. *Voyez* **GRAUNT.**

GRANUCCI (NICOLAS), conteur italien, né à Lucques vers 1530, a publié : l'*Eremita, la carcere e il diporto, opera nella quale si contengono novelle, ed altre cose morali,* etc., Lucques, 1569, in-8°, rare; *la Piacevol notte el lieto giorno, opera morale,* Venise, 1574, in-8°. Granucci a mis en prose la *Théséide* de Boccace, précédée d'un petit dialogue, Lucques, 1579, in-8°.

GRANVELLE (NICOLAS PERRENOT DE), chancelier de l'empereur Charles-Quint, n'était pas, comme l'ont assuré Strada et quelques autres historiens ses copistes, le fils d'un maréchal ferrant. Des titres authentiques prouvent que Jean Perrenot, son aïeul, remplissait, avant 1481, la charge de juge châtelain à Ornans, et qu'à cette époque, sa famille était alliée à plusieurs maisons nobles de Bourgogne. Nicolas, né à Ornans, en 1486, fit ses études à l'université de Dole. Après avoir reçu le doctorat, Granvelle exerça quelque temps les fonctions d'avocat du roi au bailliage d'Ornans. En 1518, il fut nommé conseiller au parlement de Dole, et, l'année suivante, maître des requêtes de l'hôtel de l'Empereur. Député en 1521 à la conférence de Calais, il y déploya tant d'habileté que, dès ce moment, l'Empereur lui accorda toute sa confiance. Pendant la détention de François Ier, il fut envoyé en France pour sonder les dispositions de la régente; mais il y fut arrêté, et ne recouvra sa liberté qu'après le retour du roi. Il succéda, en 1530, au chancelier Gattinara. Il présida, en 1540, les diètes de Worms et de Ratisbonne; il assista, en 1545, à l'ouverture du concile de Trente, où il prononça une harangue éloquente. Il était parvenu à suspendre les troubles religieux en Allemagne, et il travaillait à rapprocher les partis par des concessions mutuelles, lorsqu'il mourut à Augsbourg, pendant la tenue de la diète, le 15 août 1550. Il eut de son mariage avec Nicole, sœur de François Bonvalot, ambassadeur d'Espagne en France, onze enfants, dont cinq fils, qui tous ont occupé des emplois ou possédé de riches bénéfices. Le plus célèbre de tous est le cardinal de Granvelle. On peut consulter, sur cette famille, éteinte dans celle de la Baume, l'*Histoire du comté de Bourgogne,* par Dunod, tome III.

GRANVELLE (ANTOINE PERRENOT, cardinal DE), ministre de Charles-Quint et de Philippe II, et l'un des plus habiles politiques du 16e siècle, était fils du précédent, et naquit le 20 août 1517 à Ornans, petite ville du comté de Bourgogne. Il fit ses premières études à l'université de Padoue, avec un succès assez grand pour mériter l'attention du célèbre Bembo, retiré dans cette ville. L'excès du travail ayant altéré sa santé, son père se hâta de le rappeler auprès de lui, et, ne voulant plus s'en séparer, lui fit faire son cours de théologie à Louvain, et l'initia enfin dans les affaires du gouvernement. Le jeune Granvelle, à 20 ans, possédait sept langues, et les parlait avec une égale facilité. Doué d'une rare pénétration et d'une patience infatigable, il joignait à ces qualités tous les avantages extérieurs, et séduisait, par ses manières, ceux qu'il n'avait pu réussir à convaincre : mais, témoin de la fortune rapide de son père, il sentit accroître son ambition naturelle, et il ne voyait point de place si éminente dans l'État à laquelle il ne put aspirer. Craignant que son peu de naissance ne fût un obstacle à son avancement, et pour mieux tromper ceux qui auraient fait valoir ce moyen contre lui, il sollicita un des canonicats du chapitre de Liége, l'un de ceux qui étaient les plus difficiles sur les preuves de noblesse; et ayant supposé la perte de ses titres, il se fit admettre à y suppléer par des témoins. Nommé évêque d'Arras, à 23 ans, il accompagna son père aux diètes de Worms et de Ratisbonne, où les deux négociateurs cherchèrent vainement à étouffer les troubles religieux qui venaient d'éclater. Il assista aussi à l'ouverture du concile de Trente, et y prononça un discours dans lequel il parut s'occuper moins de l'objet de cette assemblée que de la guerre contre la France, à laquelle il eût voulu intéresser le monde chrétien. Les premiers succès de François Ier déterminèrent les Pères

du concile à se séparer ; et Granvelle retourna dans les Pays-Bas. Le traité de Crespy (1544) permit à Charles-Quint de réunir ses forces contre les protestants d'Allemagne. Vaincus à Muhlberg, ils demandèrent la paix ; et Granvelle, chargé d'en rédiger les conditions, trompa, dit-on, le landgrave de Hesse, qui se trouva prisonnier, quoiqu'on lui eût promis de ne point attenter à sa liberté. Dans le même temps, Granvelle enleva Constance aux protestants, par surprise. Une première tentative, faite par ses ordres contre cette ville, échoua. Un officier nommé Vivès, qui commandait l'expédition, fut tué avec son fils : mais Granvelle, ferme dans son projet, se ménagea de nouvelles intelligences dans la ville, et y fit entrer des forces assez considérables pour ôter aux habitants tout moyen de résistance. En 1550, il succéda à son père dans la place de conseiller d'État, et eut la garde des sceaux de l'Empire ; il n'avait alors que 32 ans. La nécessité où était Charles-Quint de retirer ses troupes de l'Allemagne, l'obligeait de ménager les protestants, qui employaient les moments de calme à fortifier leur parti ; de sorte qu'une alternative de revers et de succès laissait ce vaste pays en proie à des troubles sans cesse renaissants. Les alliés, en 1552, après une victoire, marchèrent sur Inspruck, où se trouvait l'Empereur ; et si cette expédition eût été plus secrète, ils se seraient emparés de la personne de ce prince, qui se sauva à la faveur de la nuit. Granvelle se tint, dit-on, à cheval, à côté de sa litière, armé de toutes pièces, et la lance en arrêt. Le traité de Passau, conclu quelques mois après, sauva l'Allemagne, et fit le plus grand honneur à l'habileté de Granvelle. Il négocia, en 1553, le mariage de don Philippe avec Marie d'Angleterre. Cette union, selon lui, devait porter au plus haut degré la puissance de l'Espagne. Le parlement anglais y vit la possibilité de réunir les Pays-Bas à l'Angleterre. Marie mourut sans enfants, et tous les calculs d'une politique ambitieuse s'évanouirent ; mais le zèle qu'avait montré Granvelle contribua à lui assurer la faveur de Philippe II. Ce prince lui donna une première preuve de son estime en le chargeant de répondre à la harangue prononcée par Charles-Quint en présence des états de Flandres, le jour de son abdication. Jamais champ plus vaste n'avait été ouvert à l'éloquence. Le discours de Granvelle fut trouvé digne du sujet ; il est impossible d'en faire un plus grand éloge. Philippe voulut demeurer quelque temps dans les Pays-Bas pour y affermir son autorité. Il avait à redouter, à la fois, le mécontentement des peuples et les projets de la France. La trêve de Vaucelles, conclue pour cinq années, ne devait durer que le temps nécessaire à chaque parti pour réparer ses pertes. Henri II la rompit le premier. Granvelle proposa de renoncer à la défensive. Saint-Quentin fut assiégé (1557) ; et la bataille gagnée sous les murs de cette ville semblait promettre de nouveaux succès aux Espagnols. La fortune en décida autrement ; et Granvelle renoua les négociations pour la paix, dont l'Espagne n'avait pas moins besoin que la France. Elle fut signée en 1559 à Cateau-Cambresis ; et Philippe se prépara aussitôt à retourner en Espagne. Il confia le gouvernement des Pays-Bas à Marguerite d'Autriche, duchesse de Parme en lui donnant Granvelle pour ministre. L'extrême sévérité de Philippe lui avait aliéné le cœur des Flamands. Les grands voyaient avec peine l'autorité passer entre les mains d'une femme, et de Granvelle, qu'ils regardaient comme un étranger. La présence du roi ne put contenir leurs murmures ; ils éclatèrent lorsqu'il leur fit demander par ses ministres une somme pour payer les troupes espagnoles. Les états ne l'accordèrent qu'à des conditions que le roi n'osa rejeter. Il hâta son départ ; et Granvelle resta seul, obligé de lutter contre un peuple indocile, avec à peu près 4,000 hommes dont la solde n'était point assurée, et qui manquaient d'un chef capable de les conduire. Les ennemis du ministre cherchèrent à captiver l'affection de la gouvernante, par une soumission apparente à ses volontés : ils rendirent, en même temps, Granvelle odieux au peuple, en rejetant sur lui toutes les mesures de rigueur. On lui reprocha d'avoir provoqué l'établissement des nouveaux évêchés, pour satisfaire sa haine contre les protestants ; et tandis qu'on le signalait à ceux-ci comme un persécuteur farouche, on le représentait à Philippe comme un homme dont *la faiblesse encourageait les progrès de l'hérésie*. Le roi, loin d'écouter ces faux rapports, le nomma à l'archevêché de Malines ; et son zèle pour la réception du concile de Trente et l'extinction du baïanisme, fut récompensé par le chapeau de cardinal. Ces nouveaux honneurs ne firent qu'augmenter le nombre de ses ennemis. Le prince d'Orange en était le chef ; il demanda le titre de protecteur du Brabant assurant qu'avec ce moyen il y maintiendrait plus facilement la tranquillité. Granvelle démêla son dessein, et le fit échouer : le prince irrité de la résistance du ministre n'en chercha qu'avec plus d'ardeur l'occasion de le perdre : tout ce que la haine la plus furieuse peut imaginer, fut employé pour y parvenir. Marguerite, naturellement faible, se lassa de défendre un ministre dont la clameur publique demandait le renvoi ; elle le sollicita de Philippe, qui refusa son consentement : mais on eut l'art d'intéresser la vanité de ce prince, et Granvelle reçut, en 1564, l'ordre de retourner en Franche-Comté. Marguerite reconnut la faute qu'elle avait faite de se priver d'un serviteur si zélé ; et elle écrivit à Granvelle pour l'engager à venir reprendre ses fonctions auprès d'elle : mais il la supplia de ne point le presser à cet égard ; et le duc d'Albe, nommé à sa place, fit bientôt repentir les Flamands de n'avoir pas mieux apprécié les vertus du ministre qu'ils avaient perdu. Granvelle, de retour dans sa patrie, s'y délassait de ses travaux par la culture des lettres. Il y avait amené Juste Lipse, son secrétaire, et Suffride Petri, habile helléniste. Son palais était d'ailleurs constamment ouvert aux savants ; et c'est dans leur société qu'il passa cinq années, qu'avec moins d'ambition il aurait regardées comme les plus heureuses de sa vie. Il avait assisté au conclave où Pie V fut élu souverain pontife. Philippe le renvoya à Rome en 1570, pour négocier un traité avec le pape et les Vénitiens, contre les Turcs. Les lenteurs de Philippe arrêtèrent les effets de la coalition. Les Turcs, maîtres de l'île de Chypre, menaçaient le royaume de Naples d'une invasion : ce fut dans ces circonstances que Granvelle en fut nommé vice-roi. Il succédait au duc d'Alcala, chéri pour la douceur de son gouvernement ; pouvait-il espérer de le faire oublier ? Il s'occupa d'abord de mettre les côtes à l'abri des insultes des pirates, assura, par de sages règlements, la tranquil-

lité intérieure du royaume, et réprima l'audace des nouveaux hérésiarques qui s'y étaient introduits; mais, en même temps qu'il prouvait son attachement sincère à la foi, il sut, quoique prince de l'Église, se garantir d'une déférence aveugle aux volontés de la cour de Rome, et refusa d'admettre aucune de ses prétentions qui pût blesser les droits des souverains. La garde du royaume de Naples était confiée aux troupes étrangères : il fit rendre des armes aux habitants, les forma en milices réglées, et sut en tirer de grands secours. Il proscrivit le jeu et l'usure, deux sources de la misère publique, défendit qu'aucun ecclésiastique s'immisçât dans des fonctions civiles, empêcha le trafic honteux des bénéfices, régla le prix des denrées, et fit renaître l'abondance dans un pays longtemps malheureux. On attendait, dit Gianone, de plus grands avantages encore de l'habileté et de l'intégrité du cardinal de Granvelle, lorsqu'il fut appelé, en 1575, au conseil d'Espagne. Philippe, jaloux de la réputation de gouverner par lui-même, se contenta de donner à Granvelle les titres de président du conseil suprême d'Italie et de Castille; de sorte que sans avoir le nom de premier ministre, ce cardinal en eut les honneurs et les fonctions. Il négocia, avec plus de dextérité que de bonne foi, l'union du Portugal à l'Espagne; fut témoin de la révolte des Pays-Bas, qu'il avait prévue et qu'il ne put empêcher, et conclut le mariage de l'infante Catherine avec le duc de Savoie, alliance justement regardée alors comme un chef-d'œuvre de politique, puisqu'elle mettait un obstacle presque insurmontable aux vues que la France conservait sur le Milanais. Granvelle fut élu, en 1584, archevêque de Besançon par le chapitre de cette ville : il fut sensible à cette preuve d'affection de ses compatriotes, se démit de l'archevêché de Malines, et sollicita la permission d'aller finir ses jours dans le sein de sa famille; mais il ne put l'obtenir, et mourut de phthisie, à Madrid, le 21 septembre 1586. Ses *Lettres et Mémoires* ont été recueillis par l'abbé Boisot, en 35 vol. in-fol.; dom Berthod en a donné une analyse en 2 vol. in-4°. Depuis 1834, une commission nommée par M. Guizot, alors ministre de l'instruction publique, s'occupe avec activité de la publication des *Mémoires* de Granvelle, qui doivent jeter un nouveau jour sur l'histoire de la réforme et sur les troubles des Pays-Bas.

GRANVILLE (George), vicomte de Lansdowne, poëte et homme d'État, né en 1667, mort le 10 février 1735, s'était fait remarquer dès l'âge de 13 ans par une pièce de vers en l'honneur de la duchesse d'York, depuis reine d'Angleterre. Deux fois il fut élu député à la chambre des communes, il fut chargé en 1710 des fonctions de secrétaire d'État de la guerre, puis élevé successivement au rang de pair de la Grande-Bretagne, de membre du conseil privé, et enfin nommé trésorier de la maison de la reine. Disgracié à l'avénement au trône de George Ier, il se vit accusé d'avoir voulu favoriser une descente du prétendant en Angleterre, et subit une détention à la Tour de Londres en 1715. En 1722, il passa en France, y demeura plusieurs années uniquement occupé du soin de reviser ses ouvrages; et, de retour dans sa patrie, il en donna une édition complète, 1732, 2 vol. in-4°.

GRANVILLE SHARP, un des philanthropes les plus actifs du 18e siècle, naquit le 10 novembre 1735, à Bradford-Dale, 5e fils d'un archidoyen de Northumberland. La vieille noblesse de sa famille, comptant parmi ses membres l'amiral Richard Granville, qui sous Élisabeth découvrit la Virginie, et l'archevêque d'York Thomas Granville, était la moindre de ses illustrations. Une haute capacité, une charité sans bornes semblaient y être héréditaires. Jean Sharp, frère aîné de Granville, éleva la tour de Bamburgh-Castle (en Northumberland), qui est en même temps un grenier d'abondance, un hôpital, un établissement de bains et un secours contre les naufrages. Mais c'est chez Granville Sharp que ces nobles sentiments éclatèrent le plus. Son père, bien qu'attaché à l'Église épiscopale, lui donna des leçons de tolérance. Son éducation fut en harmonie avec ces préceptes. Il se voua à l'adoucissement du sort des esclaves. La négresse Hylas (1768), le nègre Lewis (1769), puis quantité d'autres durent la liberté à ses infatigables démarches. Enfin le 7 février 1772, dans l'affaire du nègre Jacques Somerset, fut proclamé comme axiome juridique, par lord Mansfeld lui-même, le célèbre principe que tout esclave qui met le pied sur le sol de la Grande-Bretagne est libre. C'était un grand pas de fait. Déjà Fothergill, Beregetˢ'étaient associés à son zèle et poussaient de toutes leurs forces et par tous les moyens à l'abolition de l'esclavage; les quakers la réalisaient sur leurs terres. Granville bientôt étendit sa bienveillance et sa théorie à la race cuivrée, et réclama nommément pour les Caraïbes de Saint-Vincent (1772). En 1780, il fut un des premiers à prendre part de sa bourse et de ses veilles à la société biblique. Trois ans après, un de ces épouvantables événements, qui viennent de temps à autre révéler que d'atrocités secondaires implique un système inique, mit Granville à même d'en revenir à son sujet favori, l'abolition de l'esclavage. Le capitaine Luc Collingwood avait jeté à la mer 132 nègres, dans la crainte de n'avoir pas suffisamment d'eau pour son équipage et pour eux. En vain le champion des nègres voulait qu'il fût mis en accusation comme assassin : il n'y eut procès qu'entre les assureurs et le propriétaire du navire assuré, et pour savoir qui des uns ou des autres supporterait la perte des *marchandises* jetées à la mer. De tels faits en disent plus que des commentaires. Granville les exploita savamment. C'est encore à Granville Sharp que l'humanité est redevable de la première idée d'une colonie qui a longtemps offert des symptômes de prospérité, en même temps que le modèle du régime philanthropique. Il s'agit de la colonie de Sierra-Leone en Afrique, sur la côte de ce nom (derrière la baie de Saint-George), 1787. Elle fut fondée par une compagnie dite *Société de Sierra-Leone*, dont il eut le premier la présidence, mais dont enfin il fut obligé de résilier la direction. En 1787 aussi se forma une *société pour l'abolition de la traite*. En 1807, Fox se prononça si hautement en faveur des idées de Granville, que les deux chambres votèrent l'abolition de l'esclavage. Granville Sharp mourut le 6 juin 1813. On lui doit divers opuscules, tels qu'un *Traité sur le duel, une Démonstration du droit naturel qu'a le peuple de participer à la confection des lois, un Plan pour l'abolition générale de l'esclavage dans les colonies, une Introduction à la musique vocale*, etc.

GRAPALDI (François MARIUS ou MARIO), savant italien, né à Parme vers 1465, fut nommé secrétaire de

l'ambassade que les Parmesans envoyèrent au pape Jules II pour le féliciter des avantages qu'il venait d'obtenir contre les Français (1512). Le pape ayant réuni les ambassadeurs à un grand repas, Grapaldi fut introduit dans la salle du festin, et prononça un discours en prose, suivi de quelques vers sur la délivrance de l'Italie. Alors Jules II le couronna et le créa chevalier en 1515. Grapaldi mourut cette année-là à Parme. Son principal ouvrage est intitulé : *De partibus ædium, Dictionarius longè lepidissimus nec minus fructuosus.* La première édition, qui est fort rare, fut imprimée à Parme, par Angiolo Ugoletto, 1494, in-4°.

GRAPHÆUS (Corneille), appelé *Scribonius*, en flamand *Schryver*, né en 1482, à Alost (Belgique), acquit, par son mérite, le droit de bourgeoisie de la ville d'Anvers, dont il fut ensuite nommé greffier ou secrétaire; et il y mourut en 1558. Il avait de la célébrité, de son temps, comme poëte, orateur, historien, et aussi pour la musique vocale. Outre différentes pièces de poésie ou de prose latine, relatives aux événements de son temps, et qui ont été la plupart recueillies dans les *Deliciæ poetarum Belg.*, il a laissé : *Sacrorum Bucolicorum Eclogæ III*, Anvers, 1536, in-8°; *Conjugandi et declinandi regulæ*, ibid., 1529, in-8°; *Flosculi ex Terentii comœdiis*, Paris, 1533, in-12.

GRAPHÆUS (Alexandre), fils du précédent, avait les mêmes goûts et a exercé les mêmes fonctions que son père. De ses poésies latines éparses, le morceau le plus considérable est une pièce de plus de 600 vers, en tête du *Theatrum urbium*, de George Bruyn.

GRAPIUS (Zacharie), célèbre philologue, né le 6 octobre 1671 à Rostock, mort dans cette ville le 11 février 1713, pasteur de l'église de Saint-Jacques, a laissé entre autres ouvrages, dont on trouvera le détail dans les *Acta erudit.* de Leipzig : *Histor. litterar. Tamuldis Babylonici et Hierosolymitani*, Rostock, 1696, in-4°; *Histor. litterar. Alcorani*, ibid., 1701, in-4°, etc.

GRAPPE (Pierre-Joseph), jurisconsulte, né en 1755 à Trebief près de Salins, acheva ses études à l'université de Besançon, où il succéda, en 1790, au savant professeur Seguin, dans la chaire de droit romain. A la rentrée des cours, en 1792, il prononça sur les lois pénales un discours dans lequel il s'attacha surtout à démontrer que leur adoucissement ne pouvait qu'avoir une influence salutaire sur les mœurs. Grappe concourut à la rédaction du journal *Le 9 thermidor.* Il était président du district de Besançon lorsqu'il fut député par le département du Doubs au conseil des Cinq-Cents (mai 1797). Quoiqu'il fut lié très-intimement avec plusieurs d'entre eux, notamment avec le général Pichegru, il échappa cependant aux proscriptions de fructidor, et son élection fut maintenue. Après le 18 brumaire, il passa au corps législatif dont il fut élu l'un des secrétaires. Il en sortit en 1804, et, s'étant fait inscrire au tableau des avocats de Paris, il fut bientôt l'un des jurisconsultes le plus employés pour la consultation. A la réorganisation des facultés de droit, Fontanes, alors grand maître de l'université, le plaça sur la liste des professeurs de l'école de Paris ; mais Napoléon qui n'avait point oublié les liaisons de Grappe avec Pichegru, raya lui-même son nom. Ce ne fut qu'en 1819, lorsque l'affluence croissante des élèves nécessita la création de nouvelles chaires, que Royer-Collard le fit nommer professeur de code civil. Peu de temps après il reçut la décoration de la Légion d'honneur. Grappe mourut le 15 juin 1825. On a de Grappe des *Consultations* qui sont regardées comme autant de traités complets sur la matière. Merlin en a inséré une dans ses *Questions de droit*, au mot *Subrogation*. Grappe se proposait de publier un *Cours complet de code civil* ; il en avait recueilli les matériaux; et l'on doit regretter que le temps lui ait manqué pour accomplir ce projet.

GRAPPIN (Pierre-Philippe), doyen du chapitre de la métropole de Besançon, ecclésiastique aussi remarquable par sa science que par sa piété, né le 1er février 1738 à Ainvelle-les-Conflans, bailliage de Vesoul, mort le 20 novembre 1833, était doyen de l'Académie de Besançon. Parmi ses nombreux ouvrages on distingue: *Histoire abrégée du comté de Bourgogne*, 2e édition, 1780, in-12; *Mémoire sur l'abbaye de Faverney*, 1771, in-8°; *Recherches sur les anciennes monnaies, poids et mesures*, 1782, in-8°; *Mémoire sur les guerres du 16e siècle*, 1786, in-8°; *Mémoire où l'on essaie de prouver que Granvelle n'eut point de part aux troubles des Pays-Bas*, 1788, in-8°.

GRAS (Claude-Lupicin), chirurgien, né en 1738 à Moyrans (Franche-Comté, mort le 17 mars 1805 à Besançon, où il exerçait depuis un grand nombre d'années les fonctions de chirurgien en chef de l'hospice des enfants trouvés et de médecin des prisons, a laissé manuscrit un *Cours de chirurgie*, et un recueil d'*Observations pratiques.* Son *Éloge*, par Bouchey, se trouve dans les *Mémoires de la Société d'agriculture du département du Doubs*, tome VI.

GRAS (le). *Voyez* **LEGRAS.**

GRASER (Jean-Baptiste), savant ecclésiastique italien, naquit à Roveredo dans le Tyrol, en 1718. Dès ses premières études, il parvint de lui-même à comprendre les démonstrations géométriques d'Euclide. Quand il eut été fait prêtre, il s'adonna particulièrement à la littérature, et fut choisi parmi ses concitoyens, en 1748, pour enseigner la rhétorique dans leur collége public. La réputation qu'il avait acquise, le fit appeler à Inspruck par le conseiller de Sperges, pour y être conservateur de la bibliothèque dite *Teresiana*, et professeur de morale. Il remplit successivement, à Inspruck, les chaires d'histoire universelle et de patrilogie, c'est-à-dire, de la doctrine des saints Pères, et y fut grand recteur de l'université. Ses travaux affaiblirent sa santé; il revint à Roveredo, où il termina sa carrière en 1786. Les principaux ouvrages de Graser sont : *De philosophiæ moralis ad jurisprudentiam necessitate ; De historici studii amœnitate; De præsbyterio et in eo sedendi jure*, dédié au cardinal Garampi.

GRASLIN (Louis-François de), financier, né à Tours en 1727, mort en 1790 à Nantes, où il avait rempli pendant 33 ans les fonctions de receveur général des fermes, est auteur d'un écrit intitulé : *Essai analytique sur la richesse et l'impôt*, Londres, 1767, in-8°. C'est à son zèle infatigable que les habitants de Nantes doivent l'érection du quartier Neuf, aujourd'hui le plus beau de cette ville.

GRASS (Charles), peintre et poëte allemand, né vers 1781, apprit la peinture du paysage chez un mai-

tre, son compatriote; ensuite il se rendit à Rome, où il est mort vers 1822. Les recueils périodiques d'Allemagne ont inséré un grand nombre de pièces de vers de sa composition, entre autres un poëme intitulé : *Agnès*, contenant des scènes de la vie de couvent. Il rédigea pour le *Morgenblatt* des articles sur les arts et sur les mœurs à Rome ; et, en 1815, il fit paraître à Stuttgard la relation de son *Voyage en Sicile*, 2 vol. in-12, ornés de gravures au trait représentant les paysages de cette île.

GRASSALIO (Charles de), savant jurisconsulte, né à Carcassonne en 1495, était fils d'un avocat d'origine noble, et montra de bonne heure l'étendue de son esprit. Son père l'envoya continuer ses études à l'université de Toulouse, qui jouissait alors d'une grande réputation. Grassalio répondit aux espérances de son père, et devint en peu de temps célèbre dans l'un et l'autre droit. Des affaires domestiques l'ayant contraint de revenir à Carcassonne, il y commença son ouvrage célèbre sur les prérogatives des rois de France et sur le droit de régale. Sa réputation continuant à croître, il fut sollicité de revenir à Toulouse, où il acheva cet ouvrage (*Regalium Franciæ, libri duo*), qui fut imprimé, pour la première fois, à Lyon, en 1538. Ce jurisconsulte revint à Carcassonne, vers l'an 1551, pour occuper la place de premier conseiller au présidial. Il était alors seigneur de Brousses. Après avoir composé plusieurs autres ouvrages de jurisprudence, il mourut à Carcassonne en 1582.

GRASSE (François-Joseph-Paul, comte de), marquis de Grasse-Tilly, lieutenant général des armées navales, né en 1723, passa successivement par tous les grades de la marine. Nommé chef d'escadre, il partit de Brest, en 1779, avec quatre vaisseaux de ligne et plusieurs frégates, pour joindre le comte d'Estaing, à la Martinique, et se trouva, le 6 juillet de la même année, au combat naval de la Grenade. Le manque de vent n'ayant pas permis à sa division de se mettre en ligne avant la fin de l'action, cette circonstance préserva l'animal Biron d'une défaite totale. De Grasse se trouva l'année suivante dans les mêmes parages, aux combats que M. de Guichen livra à l'amiral Rodney, le 17 avril et le 15 et 17 mai. De retour à Brest, à la fin de cette campagne, il en repartit le 22 mars 1781, avec 20 vaisseaux de ligne, ayant sous son escorte l'escadre de M. de Suffren, destinée pour l'Inde, et une flotte de bâtiments de transport et de commerce : il rencontra, à son atterrage à la Martinique, l'amiral Hood, qui bloquait la rade du Fort-Royal avec 17 vaisseaux de ligne. Ayant rallié l'escadre de M. d'Albert St.-Hippolyte, composée de 4 vaisseaux, M. de Grasse attaqua la flotte ennemie : mais l'amiral anglais manœuvra avec tant d'habileté qu'il ne put être entamé. Cette même année, M. de Grasse contribua à la prise de Tabago, dont M. de Bouillé fit la conquête le 2 juin. Ayant fait voile ensuite pour la baie de Chesapeak, il seconda les opérations des généraux Washington, Rochambeau et la Fayette, qui forcèrent, le 19 octobre, le général Cornwallis, retranché à Yorktown, à mettre bas les armes. Cette glorieuse capitulation avait été précédée, le 5 septembre, d'un combat contre l'amiral Graves, qui venait au secours du général anglais, avec un gros corps de troupes embarqué sur 80 transports, escortés par 20 vaisseaux de ligne. L'amiral anglais n'ayant pu pénétrer dans la baie de Chesapeak, défendue par le comte de Grasse avec 24 vaisseaux de ligne, se vit contraint de retourner à New-York, trop heureux d'en être quitte pour la perte d'un vaisseau de 74 canons, qu'il fut obligé de brûler de crainte que les Français ne s'en emparassent. Après le succès de cette expédition, l'amiral français retourna aux Iles-du-Vent. Ayant ravitaillé sa flotte à la Martinique, et pris à bord 6,000 hommes de terre, commandés par M. de Bouillé, il fit voile vers la Barbade pour s'en rendre maître : contrariés par les vents, les deux généraux se virent forcés de renoncer à cette entreprise. Étant ressortis de la rade du Fort-Royal de la Martinique, le 5 janvier 1782, ils arrivèrent le 11 à la vue de l'île de St.-Christophe, où l'armée fut débarquée et la forteresse de Brimstomhill investie. L'amiral Hood ayant été signalé le 25, le comte de Grasse leva l'ancre de la rade de la Basse-Terre, où il était mouillé avec 32 vaisseaux de ligne, pour présenter le combat à l'ennemi, qui n'en avait que 23. L'amiral anglais, par une manœuvre hardie, vint prendre le mouillage que son ennemi quittait, et s'y embossa. Le comte de Grasse, l'ayant attaqué le lendemain matin sous voile, assez mollement, ne réussit point dans son attaque, ni dans celle qu'il renouvela dans l'après-midi. Cependant l'île ayant été prise par les bonnes dispositions du marquis de Bouillé, et les 1,500 hommes que les Anglais avaient mis à terre, trop heureux de pouvoir se rembarquer, l'amiral anglais se trouva alors dans une position difficile, dont pourtant il sut se tirer aussi heureusement que de la précédente. La conquête de l'île de St.-Christophe fut suivie de celle de Névis et de Montserrat. Au commencement d'avril de cette même année, M. de Grasse, chargé de conduire un corps de troupes françaises à St.-Domingue, et de s'y réunir à la flotte espagnole pour tenter de concert une expédition contre la Jamaïque, fit voile de la Martinique. Ayant eu connaissance de la flotte anglaise, commandée alors par l'amiral Rodney, il eut l'avantage d'engager, avec presque toute sa flotte, l'avant-garde ennemie, le reste de l'armée n'ayant pu prendre part au combat faute de vent. M. de Grasse ne tira point parti de cette heureuse position, et se trouva à son tour, le 12 du même mois, dans une situation critique, dont Rodney sut habilement profiter. Il avait fait filer son convoi devant lui, escorté par quelques vaisseaux, et il était hors des atteintes de l'ennemi. Sa flotte avait aussi une avance considérable sur celle de Rodney; et rien ne paraissait pouvoir contrarier sa jonction avec les Espagnols, lorsqu'un de ses vaisseaux, *le Zélé*, en ayant abordé un autre pendant la nuit, se trouva dégréé, et hors d'état de suivre l'armée. Au lieu de le faire relâcher à l'une des îles françaises, dont il était fort près, ou même de le brûler après avoir fait recueillir l'équipage par ses frégates, il se détermina à se porter à son secours avec toute sa flotte. Rodney, qui avait 38 vaisseaux de ligne, sut mettre à profit sa supériorité, et attaqua vigoureusement M. de Grasse, qui n'en avait plus que 30. Après un combat très-vif et très-sanglant, la flotte française fut défaite, et l'amiral fait prisonnier sur son vaisseau *la Ville de Paris* de 100 canons. Arrivé à Londres, M. de Grasse y fut reçu avec beaucoup de distinction ; et les Anglais surent honorer son courage. Cet officier général s'est plaint avec

amertume de quelques-uns de ses capitaines; il a même publié un mémoire justificatif; mais cette affaire n'a point eu de suite. Le comte de Grasse est mort à Paris le 11 janvier 1788.

GRASSER (Jean-Jacques), théologien protestant et historien suisse, né à Bâle le 21 février 1579, résida longtemps en France pour y étudier les antiquités, et fut pendant trois ans professeur à Nîmes. Étant à Padoue en 1607, il y reçut le titre de comte palatin, de chevalier et de citoyen romain. Il fit ensuite un voyage en France et en Angleterre: à son retour en Suisse, il accepta la place de pasteur à Bennweil, et fut, en 1615, appelé à Bâle pour y exercer les mêmes fonctions. Grasser mourut le 21 mars 1627. On trouve dans ses ouvrages quelques particularités assez intéressantes, quoiqu'ils prouvent en général une grande crédulité.

GRASSER (Jean-Jacques), fils du précédent, naquit à Bennweil en Suisse, le 20 décembre 1610. Il reçut comme son père le titre de comte palatin, exerça de même les fonctions de pasteur, d'abord à Dietz dans la Wetteravie, ensuite à Bielstein en Westphalie. Il a publié en latin quelques sermons et des oraisons funèbres.

GRASSET DE SAINT-SAUVEUR (Jacques), littérateur, né le 16 avril 1757 à Montréal, ville du Canada, fit ses études à Paris, embrassa la carrière diplomatique, fut pendant longtemps vice-consul de France en Hongrie et dans le Levant, et mourut à Paris le 5 mai 1810. Il a publié les ouvrages suivants : *Costumes civils actuels de tous les peuples connus* (avec Sylv. Maréchal), 1784 et années suivantes, 4 vol. petit in-4°, ornés de 305 planches: il y a une édition in-8°; *Tableaux de la Fable représentés par figures, et accompagnés d'explications,* 1785, in-4°; *Tableau cosmographique de l'Europe, l'Asie, l'Afrique et l'Amérique,* 1787, in-4°; *l'Antique Rome, ou Description historique et pittoresque,* etc., 1795, in-4°, en 50 tableaux; *Encyclopédie des voyages,* 1795-1796, 5 vol. in-4°, avec 432 planches; *les Amours du fameux comte de Bonneval,* etc., 1796, in-18; *le Sérail, ou Histoire des intrigues secrètes et amoureuses du Grand Seigneur,* 1796, 2 vol. in-12; *Fastes du peuple français,* etc., 1796, in-4°; *Warejulio et Zelmire,* roman traduit de l'anglais, 1796, in-12; *Costumes des représentants du peuple,* etc., 1796, in 8°; *les Trois Manuels, ouvrage moral écrit dans le goût d'Épictète,* etc., 1796, in-18; *Esprit des ana,* etc., 1801, 3 vol. in-12; *Voyages pittoresques dans les quatre parties du monde,* 1805, in-4°; *Muséum de la jeunesse,* etc., 1812, in-4°, en 24 livraisons, ouvrage posthume dont l'auteur n'avait publié que 6 livraisons; les suivantes l'ont été par Rabié; *Archives de l'honneur, ou Notice sur la vie militaire des généraux,* etc., 1805, 4 vol. in-8°. Grasset a publié, avec M. J. Roques : *Plantes usuelles, indigènes et exotiques,* 1807, 2 vol. in-4°.

GRASSI (Achille de), savant canoniste, né à Bologne en 1465, reçut en 1511 le chapeau de cardinal en récompense des services qu'il avait rendus au pape Jules II dans diverses négociations en France et en Allemagne, fut élevé à l'évêché de Bologne, et mourut à Rome le 22 novembre 1523 avec le titre de trésorier du conclave. On a de lui en manuscrit un *Recueil des décisions de la cour de rote.*

GRASSI (Achille de), neveu du précédent, nommé évêque de Montefiascone, puis auditeur de rote, fut envoyé auprès du roi de Naples pour engager ce prince à travailler avec le saint-siége au rétablissement de la paix en Italie, et mourut à Rome le 8 mars 1558. Il a augmenté le *Recueil de décisions* commencé par son oncle.

GRASSI (César de), de la famille des précédents, chanoine de Saint-Pierre de Bologne, puis protonotaire apostolique et auditeur de rote, mort à Rome le 14 avril 1580, a recueilli également des décisions de la cour de rote: cette collection a été mise au jour à Rome, 1601, in-4°.

GRASSI (Paris de), évêque de Pesaro, frère du cardinal Achille, né à Bologne dans le 15e siècle, mort à Rome le 10 juin 1528, après avoir rempli les fonctions de maître des cérémonies et de prélat du palais sous les pontificats de Pie II, de Jules II et de Léon X, a laissé, entre autres ouvrages, un *Journal* manuscrit de tout ce qui s'est passé à la cour de Rome depuis 1504 jusqu'à la mort de Léon X; on en trouve des fragments dans les *Annales ecclésiastiques,* d'Oderic Rainaldi, et 2 extraits par Brequigny, dans le tome II des *Notices des manuscrits de la bibliothèque du roi à Paris.*

GRASSI (Horace), jésuite, mathématicien, né à Savone en 1582, mort à Rome le 23 juillet 1654, est moins connu par le mérite de ses productions scientifiques que par sa dispute avec le célèbre Galilée.

GRASSI (Giuseppe), membre de l'académie de Turin et ancien rédacteur de la *Gazette piémontaise,* mort en 1833, à 56 ans, est auteur d'un ouvrage sur les *Synonymes italiens,* qui eut un grand nombre d'éditions. Il préparait depuis longtemps un *Dictionnaire sur l'art militaire,* qui sera terminé par l'académie de Turin.

GRASSI (Candide-Frédéric-Antoine de), médecin, né à Dresde en 1753, suivit son père à Bordeaux. La révolution l'obligea d'émigrer. Il se rendit en Amérique en attendant qu'il put revenir à Bordeaux. A son retour dans cette ville il fut nommé administrateur de l'institut des sourds-muets et des hospices civils, médecin pour les épidémies, membre du conseil général du département, et président du comité de vaccine, de l'Académie de médecine et de celle des sciences. Dès que la vaccine fut introduite en France, Grassi employa l'autorité dont il jouissait à propager la nouvelle méthode, et il publia même en 1804 une instruction claire et précise sous le nom de *Manuel des vaccinateurs,* seul ouvrage ou plutôt opuscule qu'il ait fait imprimer. Grassi mourut le 20 avril 1815.

GRASSI (Séraphin), historien, né en 1769 à Asti, fit ses premières études et sa philosophie dans sa ville natale, et obtint une bourse au collége royal de l'université de Turin. En 1792, il reçut le bonnet de docteur. Ce fut en 1794 qu'il publia, sous le titre de *li Bacci* (les Baisers), un recueil de poésies érotiques fort remarquables pour la grâce et la facilité, mais trop licencieuses. Lorsque la victoire de Marengo eut amené la division du Piémont en départements français, et que la ville d'Asti devint le chef-lieu du Tanaro, il fut nommé conseiller de préfecture, et il s'occupa de l'histoire de son père, pour la rédaction de laquelle il disposa de documents très-précieux, et qu'il n'aurait pas pu obtenir dans d'autres temps. Le département du Tanaro ayant été supprimé en 1806, par suite de la réunion du Génois à la France, Grassi,

dégoûté de cette instabilité, refusa tout autre emploi et continua de rédiger son histoire, qui était sur le point de paraître, lorsque la restauration de 1814 et le retour du roi Victor-Emmanuel en retardèrent la publication. Il fallut, selon les anciens usages, soumettre le manuscrit à un censeur; mais enfin cet ouvrage, rempli de faits très-curieux et écrit avec élégance, parut en 1817, sous le titre de *Storia d'Asti*, 2 vol. grand in-4°. Admirateur de son concitoyen Alfieri, Grassi publia, en 1819, un *Éloge* de ce poëte, qu'il avait envoyé au concours ouvert à Turin; mais ce ne fut pas lui qui obtint la médaille. Grassi allait passer les hivers à Pise ou à Nice pour y soigner sa santé. Ce fut en retournant à Turin, au mois de mai 1835, que, surpris à Ventimiglia par une grave maladie, il y termina ses jours.

GRASSI (Alfio), né en 1774 à Aci-Reale en Sicile, embrassa l'état militaire, et fut fait colonel en 1800, puis nommé commandant militaire de Syracuse. Un navire français ayant été jeté par la tempête dans la rade de cette ville, Grassi accourut à la tête d'un escadron et parvint à préserver l'équipage de la fureur populaire. Ce dévouement pour les Français le fit soupçonner d'être d'intelligence avec eux; il fut arrêté, conduit à Palerme, mis en jugement à deux reprises différentes et successivement acquitté, sauf la confirmation royale qu'il ne jugea pas prudent d'attendre. Il se rendit en France, prit du service dans l'armée, se distingua en plusieurs occasions, reçut la croix de la Légion d'honneur et fut nommé chef d'escadron. Ayant cessé d'être employé activement en 1815, il consacra ses loisirs à la composition d'ouvrages politiques, et mourut en mai 1827. On a de lui : *Charte turque, ou Organisation religieuse, civile et militaire de l'empire ottoman*, Paris, 1825, 2 vol. in-8°, figures; *la Sainte-Alliance, les Anglais et les Jésuites*, etc., ibid., 1826, in-8°. Grassi travaillait à une *Histoire politique du Portugal*, que la mort l'a empêché de terminer.

GRASSI (Joseph), philologue piémontais, secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences de Turin, né dans cette ville le 30 novembre 1779, embrassa l'état ecclésiastique qu'il abandonna en 1798. Il obtint, après l'organisation des préfectures, en Italie, une bonne place dans celle du département de l'Éridan. Au milieu de ses importantes occupations, il rédigea en italien : *Éloge historique du comte Joseph-Antoine Saluzzo, général d'artillerie*, etc., décédé en 1810. Cette biographie ne fut imprimée qu'en 1831. Grassi, familiarisé avec la langue française, composa encore : *Aperçu statistique de l'ancien Piémont*, Turin, 1813, in-4°. A la restauration du mois de mai 1814, Grassi, dépourvu d'emploi, mais jouissant d'un bien-être modeste, fut chargé, avec son collègue l'avocat Rabbi, de la rédaction de la *Gazzetta piemontese*, occupation très-lucrative. En même temps il s'appliqua à composer un *Dizionario militaire italiano*, Turin, 1817, 2 vol. in-8°. Cet ouvrage l'avait mis en rapport avec le poëte Vincent Monti et avec son gendre le comte Perticari; tous trois de concert publièrent, en 1817, l'ouvrage classique intitulé : *Proposta di alcune correzioni ed aggiunte al vocabolorio della Crusca*, Milan 6 vol. in-8°. Grassi est mort le 22 janvier 1831. Outre les ouvrages déjà cités, on lui doit : *Saggio intorno ai sinonimi della lingua italiana*, Turin, 1821; *Aforismi militari del Montecuccoli, ossia memorie intorno all' arti della guerra*, Turin, 1821.

GRASWINCKEL (Théodore), jurisconsulte et publiciste des plus distingués de son temps, naquit à Delft en 1600, d'une famille patricienne. Après avoir terminé ses études à l'université de Leyde, il se fit remarquer au barreau. Il voyagea en France, et se trouva à Paris en 1624 auprès de l'illustre Grotius, son parent et son concitoyen. Il s'y occupait à mettre au net pour lui son immortel traité *De jure belli et pacis*. La carrière des honneurs ne pouvait pas manquer de s'ouvrir pour un homme de ce mérite. Il fut successivement avocat fiscal des domaines des états de Hollande, et greffier et secrétaire de la chambre mi-partie de la part des États-Généraux. Jean de Witt faisait le plus grand cas de lui, comme de l'un des défenseurs les plus zélés de la souveraineté des états de Hollande. La république de Venise, à laquelle il avait rendu des services signalés, le créa chevalier de l'ordre de St.-Marc. Surpris à Malines d'une attaque de paralysie, il y mourut en 1666. On a de lui : *Libertas veneta, sive Venetorum in se ac suos imperandi jus assertum*, Leyde, 1634, in-4°; *Dissertatio de jure præcedentiæ inter rempublicam Venetam et ducem Sabaudiæ*, ibid., 1644, in-8°; *Dissertatio de jure majestatis*, la Haye, 1642, in-4°, etc.

GRATAROLI (Guillaume), l'un des plus célèbres médecins du 16ᵉ siècle, né à Bergame en 1516, acheva ses études à l'université de Padoue, et quitta l'Italie à l'époque de la guerre occasionnée par la ligue de Cambrai; il se rendit en Suisse, professa la médecine à Marbourg, acquit la réputation d'un habile praticien, et mourut à Bâle le 17 avril 1568. Le catalogue de ses ouvrages, donné par Niceron, tome XXXI, est moins exact que celui qui se trouve à la suite de la notice *Della vita e delle scritti di Gulielmo Grataroli*, par le comte J. B. Gallizioli, Bergame, 1788, in-8°. Nous citerons comme un de ses meilleurs ouvrages : *De medicinæ et rei herbariæ origine, progressu et utilitate*, Strasbourg, 1564, in-8°; réimprimé dans les *Opuscula Grataroli, ab ipso autore denuò correcta*, Lyon, 1558, in-16. Ses *Discours notables sur les moyens pour conserver et augmenter la mémoire*, ont été traduits par Ét. Coppé, Lyon, 1586, in-12.

GRATAROLI (Bongianni), contemporain et parent du précédent, a écrit une description topographique des environs de Salo sur le lac de Guarda. On a aussi de lui 3 tragédies dont l'une, *Polyxène*, imprimée à Brescia en 1728, est citée dans le *Teatro italiano* de Maffei.

GRATELOUP (Jean-Baptiste), né à Dax en 1735, et mort le 18 février 1817 dans la même ville, où il fut conservateur du cabinet de minéralogie, était aussi membre de plusieurs sociétés savantes. Il s'occupa toute sa vie de l'étude des lettres et des sciences physiques et se distingua par des inventions ingénieuses dont la principale consiste dans sa belle manière de graver, qui n'a pas eu encore d'imitateurs. Il a gravé beaucoup de portraits. Une autre découverte qui ne lui fait pas moins d'honneur est celle du perfectionnement des objectifs achromatiques, dont l'invention est due au célèbre opticien anglais Dollond. Dans l'année 1793, l'académie fut d'avis que, conformément à la loi du 12 septembre 1791, Grateloup méritait le maximum des récompenses

nationales et la mention honorable, ce qui fut adopté.

GRATIEN (Flavius GRATIANUS), empereur romain d'Occident, fils de Valentinien Ier et de Valeria Severa, naquit à Sirmium le 18 avril 359. Son père lui donna le titre d'Auguste dès l'âge de 8 ans, et le maria à une fille de Constance. A la mort de Valentinien, le jeune prince entrait dans sa 17e année; et ses vertus justifiaient les espérances des peuples et des soldats: mais tranquille dans la ville de Trèves, il n'apprit la fin de son père, que lorsque les chefs de l'armée avaient déjà fait proclamer empereur le jeune Valentinien son frère, né de la seconde femme de Valentinien Ier. La modération de Gratien épargna une guerre civile à l'empire; et tandis que Valens son oncle régnait seul dans l'Orient, il consentit à partager l'empire d'Occident avec son jeune frère, dont il devint le tuteur. En 376, Gratien, abusé par de fausses accusations, laissa condamner et exécuter, à Carthage, le comte Théodose, père du grand Théodose, et l'un des meilleurs généraux qui aient défendu l'empire romain. En 378, Gratien qui portait déjà son attention vers l'Orient envahi par un déluge de barbares, fut obligé de se défendre lui-même dans la Gaule contre une invasion des Allemands: il les battit près d'Argentaria (Colmar) en Alsace, les poursuivit en Allemagne, et les força de lui livrer en otage leurs soldats les plus jeunes et les plus vigoureux. Aussitôt après cette victoire, Gratien partit pour l'Orient que ravageaient les Goths, et où l'empereur Valens venait de périr sous le fer des barbares, ainsi que les deux tiers de l'armée romaine. A cette nouvelle, Gratien chercha un homme capable de rétablir les affaires presque désespérées dans cette partie de l'empire; il jeta les yeux sur Théodose, fils du général décapité à Carthage. Théodose se montra digne de son choix; il marcha contre les Goths, les tailla en pièces, revint faire hommage à Gratien de sa victoire, et reçut pour récompense le sceptre d'Orient. Avant d'avoir accompli sa 20e année, Gratien avait acquis une réputation égale à celle des princes les plus célèbres; mais la tranquillité dont jouissait l'empire, sembla bientôt énerver le caractère du jeune empereur. Les plaisirs de la chasse auxquels il se livrait avec ardeur, parurent, à ses fiers soldats, indignes de son courage; et le zèle imprudent avec lequel il poursuivit les restes de l'idolâtrie rétablie par Julien, lui fit perdre l'affection du peuple. Les légions de la Grande-Bretagne se révoltèrent, et proclamèrent Maxime empereur. Gratien, tranquille à Paris, apprit bientôt que les révoltés avaient franchi le détroit, et marchaient contre lui: l'armée des Gaules se joignit à eux. L'empereur, abandonné, s'enfuit à Lyon, où il tomba dans un piége que lui tendit Andragathe, un des généraux de Maxime. Gratien fut assassiné, suivant les uns, auprès du Rhône, où il rencontra Andragathe; selon les autres, au sortir d'un souper. Son corps fut refusé aux instances de Valentinien son frère. Gratien périt le 25 août 383, dans la 25e année de son âge, après s'être montré digne du trône et de l'amour de ses sujets. On ignore le nom, le sort et le nombre des enfants de Gratien: l'histoire se borne à en faire mention.

GRATIEN, tyran. Les Romains, presque constamment victorieux jusqu'alors, venaient enfin d'être obligés de céder aux efforts des barbares: la Gaule était envahie, et l'Italie menacée. Les soldats demandaient un chef habile qui pût venger les affronts qu'ils avaient reçus. Les légions, cantonnées dans la Grande-Bretagne, élurent empereur, en 407, un officier nommé Marcus, et le firent périr au bout de quelques jours, pour mettre à sa place Gratien. Celui-ci était déjà avancé en âge, lorsqu'il parvint à l'empire, si, comme on l'assure dans le dictionnaire de *Moreri*, il avait épousé, dès l'an 354, une fille posthume de l'empereur Constance: mais il est évident que Moreri l'a confondu avec celui qui fait le sujet de l'article précédent. Gratien ne conserva l'empire que quatre mois, et fut massacré par ses troupes qui lui donnèrent Constantin pour successeur.

GRATIEN, en latin *Gratianus*, célèbre canoniste, né à Chiusi, petite ville de Toscane, embrassa la vie religieuse dans le monastère de Saint-Félix et de Saint-Nabor à Bologne, et y mourut vers le milieu du 12e siècle. Il est auteur d'une compilation des textes de l'Écriture sainte, des canons des apôtres, des canons des conciles, des décrétales des papes, des extraits des SS. PP., des livres pontificaux, des décrétales, etc., dans laquelle il s'attache à concilier les canons qui se contredisent. Cette collection est connue sous le nom de *Décret*; la première édition avec date est de Strasbourg, 1471, in-fol. Ant. Augustin, archevêque de Tarragone, a publié un livre *De emendatione Gratiani*.

GRATIEN (Jean-Baptiste-Guillaume), lazariste, né en 1747 à Crescentino en Piémont, était supérieur du séminaire de Chartres au moment de la révolution. Élu en 1792 au siége métropolitain de Rouen, il courut les plus grands dangers pendant la Terreur, siégea en 1797 à l'assemblée des évêques constitutionnels à Paris, et mourut en juin 1799 à Rouen. On a de lui: *Traité ecclésiastique sur les contrats usuraires*, en latin, Chartres, 1790; *Exposition de ses sentiments sur les vérités auxquelles on prétend que la constitution civile du clergé donne atteinte, et recueil d'autorités et de réflexions qui la favorisent*, 1791, in-8°; *Instruction pastorale sur la continence des ministres de la religion*, 1792, in-8°; *Contraste de la réformation anglicane par Henri VIII, et de la réformation gallicane par l'assemblée constituante*, 1792, in-8°; *Lettre théologique sur l'approbation des confesseurs*, Chartres et Paris, 1791, in-8°; *la Vérité de la religion chrétienne démontrée par les miracles de Jésus-Christ*, Rouen, 1795, in-8°.

GRATIEN. *Voyez* **MONTFORT**.

GRATIUS, poète latin, surnommé *Faliscus*, de Faléries, lieu de sa naissance, fut contemporain et ami d'Ovide, qui le cite avec éloge. Son poëme sur la chasse avec les chiens, intitulé: *Cynegeticon*, longtemps perdu pour les lettres, et retrouvé, dit-on, vers 1503, par Sannazar, dans une bibliothèque de France, fut imprimé pour la première fois à Bologne, 1505, in-fol.; il a été souvent réimprimé, et presque toujours avec celui de Némésien sur le même sujet: on estime surtout les éditions de P. Burmann, Leyde, dans les *Poetæ latini minores*, 1728, in-4°, et de Wernsdorf, tome Ier de sa réimpression, singulièrement améliorée, du travail de Burmann sur les poëtes latins du même ordre.

GRATIUS ou **GRAES** (Ortwinus), théologien, né au 15e siècle à Holtwick, diocèse de Munster, mort le 22 mai 1541 à Cologne, où il professait depuis 1509, a rendu

son nom célèbre par le zèle avec lequel il prit la défense de la religion contre les novateurs. On a de lui : *Orationes quodlibeticæ*, Cologne, 1508, in-4°; *Fasciculus rerum expetendarum ac fugiendarum*, ibid., Cologne, 1535, in-fol., recueil de pièces relatives au concile de Bâle; *Gemma prænosticat.*, ibid., 1577, in-4°, et quelques opuscules théologiques dont Hartzheim a donné la liste dans sa *Bibliotheca coloniensis*.

GRATTAN (Henri), célèbre orateur, né vers 1750 à Dublin, suivit d'abord le barreau de cette ville, et n'y était guère connu que de ses amis, lorsque en 1775 il fut, par la faveur de lord Charlemont, élu représentant du bourg de ce nom au parlement d'Irlande. Son début dans la carrière politique justifia les espérances de ceux qui lui en avaient ouvert l'entrée ; et bientôt le barreau de Dublin et le parlement irlandais se réunirent pour voter des récompenses au jeune et brillant orateur, au citoyen fidèle qui avait fait révoquer le statut de la 6e année de George Ier, par suite duquel l'Irlande allait perdre son indépendance et ses droits. A la tête du club whig, Grattan prit la résolution avec tous ses compatriotes et ses collègues, de n'accepter aucune fonction administrative jusqu'à ce qu'un bill eût déclaré les officiers de la couronne responsables de leurs actes, et les employés des finances déchus du droit de vote aux élections. Ses attaques contre les dîmes, ses réclamations pour la liberté des catholiques, sa modération à la veille de la guerre civile, ses efforts pour réconcilier les deux partis qui s'égorgeaient, enfin sa retraite du parlement pour rester étranger aux horreurs qu'il n'avait pu prévenir, constatent à la fois la pureté de ses vues et l'indépendance de sa conduite. Il reparut à la tribune pour combattre violemment, mais en vain, le projet de Pitt, si fatal aux intérêts de l'Irlande : son discours, célèbre dans les fastes parlementaires, lui valut les honneurs de l'ovation à l'issue de la séance, et une insulte de M. Gorry qui fut effacée par un duel. En 1815 Grattan, qui vota avec le parti ministériel pour la guerre, perdit sa popularité : jamais il ne l'a regagnée, quoique dans les discussions sur l'*income-tax* et sur la suspension de l'*habeas corpus* il se soit placé de nouveau dans les rangs de l'opposition. Grattan mourut à Londres le 14 mai 1820. Orateur parfois un peu prolixe ou froid dans le début de ses improvisations, il s'animait par degrés, et alors des paroles énergiques, des idées profondes remplaçaient ces formes parlementaires qu'il maniait avec tant d'art. Ses discours politiques ont été recueillis en un vol. in-8° : ils avaient été imprimés séparément de 1788 à 1812, même format. M. T. Barnes a très-ingénieusement qualifié les talents et le mérite de ce courageux avocat de l'émancipation des catholiques d'Irlande dans son ouvrage intitulé : *Parliamentaries portraits*, etc., Londres, 1815, in-8°, dont il existe une traduct. française par M. Ch. Malo, Paris, 1820.

GRAU (Chrétien-Théophile), philologue allemand, naquit à Allendorf dans la Hesse, en 1656. Après avoir étudié dans six universités allemandes, il accepta, en 1687, une place de professeur de théologie à Herborn, et y exerça aussi, quelques années plus tard, les fonctions de ministre de l'Évangile dans l'église des réformés ; mais il quitta bientôt après la ville de Herborn, et devint pasteur à Bessa en Hesse, où il mourut en 1715, après avoir publié : *Demonstratio paradoxa de nostræ linguæ vernaculæ in docendis discendisque artibus et scientiis possibili usu doctiore et publico*, Herborn, 1692, in-4°. Cet écrit a été aussi publié en allemand.

GRAU (Jean-David), médecin allemand, naquit en 1729 à Volkstaedt, près de Rudolstadt; il étudia les sciences médicales à Iéna, et les y enseigna jusqu'en 1763. Depuis cette époque il fut professeur à Gœttingue, où il mourut en 1768. Voici les titres de quelques-uns de ses écrits: *De plethoræ causis et affectibus*, Iéna, 1756, in-4°; *De mutationibus ex aeris calore diverso in corpore humano oriundis*, ibid., 1758, in-4°; *De ichnographiâ pathologiæ*, ibid., 1760, in-4°; *De vi vitali*, Gœttingue, 1758, 1763, in-4°; *Éléments de l'art des accouchements*, ibid., 1764, in-8°; *Des amollissants*, ibid., 1765, in-8°. Ces deux ouvrages sont en allemand. L'*Histoire littéraire de Gœttingue* par Pütter, pag. 261, donne des détails sur les travaux scientifiques de Grau.

GRAU (Abraham), mathématicien hollandais, naquit à Wanswerd dans la Frise en 1632, étudia les mathématiques dans les universités de Franeker et de Groningue, et les enseigna dans la première depuis 1659. Quand le nombre des amateurs des sciences mathématiques diminua, Grau obtint la permission d'ouvrir aussi un cours de philosophie. Il mourut le 8 septembre 1683. Il a publié plusieurs ouvrages en latin et en hollandais; le plus important est son *Historia philosophiæ*, Franeker, 1674. Cette histoire ne s'étend que jusqu'au temps d'Aristote. Grau est aussi l'auteur d'une *Algèbre* écrite en latin, et d'un ouvrage élémentaire sur l'arithmétique, en hollandais.

GRAUMANN (Jean-Philippe), conseiller privé des finances et des domaines, et directeur général de la monnaie de Berlin sous le règne de Frédéric II, né en Prusse vers 1710, mort en 1762, fut le réformateur du système monétaire en Allemagne. Il a publié sur le commerce et les monnaies plusieurs ouvrages en allemand, parmi lesquels on distingue : *Lettre concernant le système de monnaies en usage en Allemagne*, etc., Berlin, 1749, in-4°, traduite en français, ibid., 1752, in-8°; *le Flambeau du négociant*, etc., ibid., 1754, in-4°; *Recueil de lettres sur la monnaie*, etc., ibid., 1762, 2 vol. in-4°; *Lettre sur la proportion entre l'or et l'argent, sur les monnaies de France*, traduite par J. B. L. Beyerlé, Paris, 1788, in-8°.

GRAUNT (Jean) naquit à Londres en 1620. Son père, qui le destinait au commerce, se borna à lui faire apprendre à lire, écrire et calculer. S'étant établi marchand mercier, son sens droit, son esprit pacifique et son intégrité, lui méritèrent la plus grande considération parmi ses confrères, qui le choisissaient pour arranger les différends qui s'élevaient entre eux. Il fallait qu'il jouît de beaucoup de crédit, même avant d'être connu par l'ouvrage qui a fait sa réputation, puisqu'il obtint en 1650, âgé alors de 30 ans, pour son ami le docteur Petty, la chaire de musique du collége de Gresham à Londres. Il fut élu membre du conseil commun. Ce ne fut qu'en 1661, qu'il publia, in-4°, ses fameuses *Observations naturelles et politiques sur les listes mortuaires*. Ce travail sur un genre de science dont il peut être regardé comme le père, et qu'on a depuis appelé l'*Arithmétique politique*, fut reçu avec un empressement égal à son importance, non-seulement en Angleterre, mais en

différents pays de l'Europe. Il donna, en 1662, une 5e édition de ses *Observations,* quitta sa boutique, et fut nommé en 1666 l'un des commissaires pour l'entretien de la nouvelle rivière. Graunt était né de parents puritains; il devint ensuite socinien, et mourut catholique, le 18 avril 1674.

GRAUNT ou **GRANT** (Édouard), savant instituteur anglais, fut nommé vers 1572 maître de la célèbre école de Westminster, où un grand nombre de jeunes gens, qui occupèrent par la suite des places éminentes dans le gouvernement et dans l'Église, reçurent ses leçons. Il publia en 1575 à Londres, in-4°, *Græcæ linguæ spicilegium.* Graunt, élu en 1577 prébendier de l'église collégiale de Westminster, résigna sa place de maître de l'école en 1591, et fut ensuite ministre de Barnet dans le Middlesex, et recteur de Toppersfield en Essex. Il mourut le 4 août 1601. On lui doit l'édition des Lettres et Poésies de Roger Ascham, qu'il accompagna d'une notice biographique et critique. Quelques pièces de vers de Graunt prouvent du talent pour la poésie latine.

GRAUTOFF (Ferdinand-Henri), savant lubeckois ou hambourgeois, naquit le 27 mai 1789, dans le village de Kirckwalder qui appartenait en commun aux deux villes de Hambourg et de Lubeck. Son père le destinait au commerce, mais les dispositions que manifestait le jeune homme firent changer cette résolution, et il fut mis au collége Johanneum de Hambourg, où il fit de grands progrès, surtout en mathématiques. Il alla en 1809 à l'université de Leipzig, où à de sévères études théologiques il joignit celle de l'enseignement et des méthodes; mais les circonstances le forcèrent de quitter Leipzig et de se rendre dans le nord de l'Allemagne. Nommé, en 1815, aide-professeur au gymnase de Lubeck, il obtint quatre ans après le titre de troisième professeur à ce gymnase et de bibliothécaire de la ville. Grautoff avait au plus haut degré toutes les qualités qui font le professeur, lucidité dans l'expression, méthode, art de captiver un auditoire superficiel et de raviver les attentions assoupies. Il mourut le 14 juillet 1832. Les ouvrages de Grautoff sont : *Exposé de la réforme des églises chrétiennes,* par Luther, Lubeck, 1817; *Livre du chrétien,* véritable *Vade mecum* des aspirants à la confirmation; *Traité de l'état des établissements d'instruction publique à Lubeck avant la réforme de Luther,* 1830; des articles dans les *Archives de l'ancienne histoire d'Allemagne.* De plus Grautoff a complétement refondu et beaucoup augmenté les *Tablettes géographiques et statistiques* de son prédécesseur, Frédéric Herman.

GRAVANDER (Laurent-Frédéric), médecin et poëte suédois, né à Sund en Westmanie l'an 1778, fut nommé en 1804 médecin du district de Fahlun en Dalécarlie, fit les plus grands efforts pour la propagation de la vaccine, reçut du gouvernement une récompense de 3,000 francs et une médaille d'encouragement, et mourut le 7 mars 1815, emporté par une maladie épidémique. Il a publié des *Mémoires* sur la vaccine et sur divers objets de police médicale, et laissé des poésies parmi lesquelles on remarque la traduction de deux morceaux des *Métamorphoses* d'Ovide, et l'imitation de l'*Épisode* de Virgile et de l'*Ode* d'Horace sur le bonheur de la vie champêtre. On cite encore de lui un poëme d'*Hercule,* un intitulé : *la Source de la sagesse,* et quelques pièces dans le *Journal de la littérature et du théâtre* de Stockholm.

GRAVE (Henri de), ainsi nommé d'une petite ville de la Gueldre prussienne, où il prit naissance au commencement du 16e siècle, portait aussi le nom de *Vermolanus.* Il entra fort jeune dans l'ordre de Saint-Dominique, s'appliqua avec beaucoup d'ardeur à l'étude, et acquit une connaissance très-profonde du latin, du grec et de l'hébreu. Il professait la théologie à Nimègue en 1548, et mourut sous-prieur du couvent de cette ville, le 22 octobre 1552, dans un âge peu avancé. On lui doit des *éditions* des œuvres de saint Cyprien, de saint Jean Damascène, de saint Paulin, évêque de Nole, et des *Notes* sur saint Ambroise, insérées dans l'édition des œuvres de ce père, Bâle, 1555, in-fol.; des notes et des corrections sur les *Lettres* de saint Jérôme, etc.

GRAVE (Charles-Joseph de), né à Ursel en Flandre, fit ses études à Louvain, s'adonna surtout à la jurisprudence et aux langues, puis vint s'établir à Gand, où il eut bientôt une grande réputation comme jurisconsulte. On lui proposa une place de conseiller au grand conseil de Flandre. Grave n'avait pas l'âge requis pour cet emploi, qu'il refusa par ce motif. Mais dès le moment où il ne put alléguer la même excuse, il fut à l'unanimité élu membre de ce conseil. Lorsque la Belgique eut été réunie à la France, Grave fut nommé, par le département de l'Escaut, député au conseil des Anciens; et peu s'en fallut qu'il ne fût enveloppé dans la proscription du 18 fructidor an V (4 septembre 1797). Il se retira alors des affaires politiques, et revint aux études qu'il avait aimées dans son jeune âge. Il s'occupa tout entier d'un grand ouvrage pour lequel, pendant son séjour à Paris, il avait fait beaucoup de recherches dans les bibliothèques de cette ville. Cet ouvrage était à peine achevé, et la 7e feuille du premier volume venait d'être imprimée, quand l'auteur mourut subitement, le 11 thermidor an XIII (30 juillet 1805). M. G. B. Liégeard, son ami, qui en avait revu le manuscrit sous le rapport du style, veilla à l'impression du reste de l'ouvrage, et y ajouta un *Avis de l'éditeur,* une *Notice sur de Grave,* et un *Discours préliminaire.* Cet ouvrage est intitulé: *République des Champs Élysées,* etc., 3 vol. in-8°, 1806.

GRAVE (le vicomte de), capitaine de dragons au régiment de Cambis, né à Narbonne, a publié ses *OEuvres,* 1777, in-12, contenant deux tragédies : *Varon,* imprimé déjà séparément en 1752; *Phordime, ou la Piété filiale,* et des *Poésies fugitives.*

GRAVE (Pierre-Marie, marquis de), lieutenant général et pair de France, né en 1755, d'une famille ancienne du bas Languedoc, combattit dans sa jeunesse à Gibraltar, et en 1783 fut pourvu de la charge de premier écuyer du duc de Chartres, actuellement Louis-Philippe. Le parti qu'il allait suivre dans l'orage politique, déjà imminent, fut tracé dès lors par son attachement au jeune prince. Appelé en 1792 à remplacer M. de Narbonne au ministère de la guerre, il ne remplit que deux mois ces fonctions, auxquelles il était peu propre sans doute, mais dans le court exercice desquelles il ne laissa pas de témoigner au roi sa fidélité et son dévouement; ce qu'aucun parti n'a pu lui contester,

c'est une probité intacte et les plus nobles qualités privées. Décrété d'accusation le 27 août 1792, sur un rapport de Cambon, il passa en Angleterre, et, après avoir traversé loin de toute intrigue l'époque la plus désastreuse de la révolution, il rentra en France en 1804, fut employé dans son grade de maréchal de camp jusqu'en 1814, comme commandant de l'île d'Oléron, et mourut au Palais-Royal le 10 janvier 1823, chevalier d'honneur de la duchesse d'Orléans. Son *Éloge* à la chambre des pairs par le comte de Ségur se trouve dans le *Moniteur*, 8 mars même année, etc. On lui attribue : *Essai sur l'art de lire*, Twickenham, 1816, in-12, et *la Folle de Saint-Joseph*, dans les *Folies sentimentales*, 1787, 2 volumes in-12.

GRAVE. *Voyez* **PONCET DE LA GRAVE.**

GRAVELOT (Hubert-François BOURGUIGNON), dessinateur, frère du célèbre géographe d'Anville, né à Paris en 1699, mort le 20 avril 1773, suivit les leçons de Restout et de Boucher, et se livra exclusivement au dessin. S'étant rendu en Angleterre, où le manque d'artistes habiles lui donna une assez grande vogue, il y séjourna 13 ans, puis revint en 1745 à Paris, où il composa successivement les dessins des gravures pour l'édition de Voltaire, par Panckouke, de Racine, par Luneau de Boisjermain, de Corneille, etc., etc. On lui doit également la plupart des cartouches des cartes de d'Anville, qui lui a consacré une *Notice* dans le *Nécrologe* de 1774.

GRAVEROL (François), avocat au présidial de Nîmes, né dans cette ville le 11 janvier 1644, allia la culture des lettres à celle de la jurisprudence, fut membre de l'académie de *Ricovrati* de Padoue, l'un des fondateurs de celle de Nîmes, et mourut le 10 septembre 1694, après avoir publié un grand nombre d'écrits, dont les plus remarquables sont : *Observations sur les arrêts du parlement de Toulouse, recueillies par la Roche-Flavin*, Toulouse, 1682 ; *Miles missicius*, Nîmes, 1674 ; *Mémoire pour la vie de Tanneguy-Lefèvre*, 1686 ; plusieurs *Dissertations* sur des médailles et des monuments antiques ; *Sorberiana, sive excerpta ex ore Samuelis Sorbière*, 1691, in-12 ; *Notice et abrégé historique des 22 villes, chefs de diocèse de la province de Languedoc*, ouvrage posthume publié par les soins de Colomiès, 1696, in-fol. Barbier lui attribue la traduction de la *Vie de Frà Paolo*, par le P. Fulgence, Leyde, 1661.

GRAVEROL (Jean), frère du précédent, ministre calviniste, né à Nîmes le 28 juillet 1647, exerça à Lyon, à Amsterdam et à Londres, fut lié avec Bayle, les deux Spon, etc., et mourut à Londres en 1718. On a de lui : *De religionum conciliatoribus*, Lausanne, 1674, sous le nom de *Role Gravius* (anagramme de *Graverolius*) ; *l'Église protestante justifiée par l'Église romaine sur quelques points de controverse*, Genève, 1682 ; *Instructions pour les Nicodémites*, Amsterdam, 1687, in-8° ; *De Juvenilibus Th. Bezæ poematis epistola ad N. C.*, etc., Amsterdam, 1683, in-12 ; *Moses vindicatus*, etc., ibid., 1694, in-12, à l'occasion du système de Burnet sur la Genèse ; *Des Points fondamentaux de la religion chrétienne*, Amsterdam, 1697 ; *Histoire abrégée de la ville de Nîmes*, etc., Londres, 1703, in-12 ; *Réflexions désintéressées sur certains prétendus inspirés... dans Londres*, ibid., 1707 ; *Éloge de J. Spon*, dans les *Nouvelles de la république des lettres*, février et juin 1696, mal à propos attribué à F. Spon.

GRAVEROL (Henri-François de), de la famille des précédents, né à Bernis vers 1728, a publié : *Dissertation sur l'origine de la loi Papia-Poppea*, 1765, in-12.

GRAVES (Richard), né en 1715, à Mickleton, comté de Glocester, fut curé de Claverton, près d'Oxford, où il ouvrit une école qu'il dirigea pendant 30 ans, y joignit un autre bénéfice et la place de chapelain de lady Chatham, partagea son temps entre ses devoirs et la culture des lettres, et mourut dans un âge avancé le 23 novembre 1804. Il a laissé un grand nombre d'ouvrages, parmi lesquels on distingue : *Invitation à la race emplumée*, 1763, poëme estimé ; *le Don Quichotte spirituel*, 1772, 3 vol. in-12, contre un prédicateur méthodiste ; *Columelle ou le malheureux Anachorète*, conte dialogué en 2 vol. ; *Euphrosine*, recueil de poésies, 2 vol. ; *le Fils du fermier*, conte moral en vers ; *Récréations d'un vieillard, ou Amusements solitaires*, en prose et en vers, 1801, in-8° ; *l'Invalide, avec les moyens probables de jouir de la santé d'une longue vie*, par un nonagénaire, 1803, in-12.

GRAVESANDE (Guillaume-Jacob 'S), physicien, géomètre et philosophe hollandais, né à Bois-le-Duc, le 27 septembre 1688. Le nom de sa famille est proprement *Storm van 's Gravesande*. C'était une ancienne famille patricienne de Delft, qui a donné de magistrats à cette ville dès l'année 1419. 'S Gravesande fit ses premières études dans la maison paternelle ; et dès lors il annonça les dispositions les plus heureuses, comme la passion la plus vive pour l'étude des sciences mathématiques. A l'âge de 16 ans, il fut envoyé à l'académie de Leyde pour étudier le droit : mais il continua avec ardeur son étude favorite ; et il n'avait pas encore atteint l'âge de 19 ans lorsqu'il publia son *Essai sur la perspective*, production qui fixa l'attention des géomètres. Reçu docteur en droit à la fin de 1707, 's Gravesande fut un des collaborateurs les plus zélés du journal littéraire publié à la Haye depuis 1713 jusqu'en 1732. En 1715, 's Gravesande accompagna, à Londres, en qualité de secrétaire d'ambassade, les députés des États-Généraux, chargés de complimenter George Ier sur son avénement au trône ; il s'y lia avec Burnet, le célèbre évêque de Salisbury, dont les fils étaient ses amis, et fut reçu à la Société royale de Londres. Revenu à la Haye l'année suivante, il fut nommé, en 1717, professeur ordinaire de mathématiques et d'astronomie à l'académie de Leyde. En 1736, il joignit momentanément à son enseignement ordinaire celui de l'architecture civile et militaire, en hollandais : en 1734, il fut aussi chargé de l'enseignement de la philosophie, et embrassa, dans son cours, la logique, la métaphysique et la morale. Il mourut le 28 février 1742. Ses ouvrages les plus remarquables sont : *Physices elementa mathematica, experimentis confirmata*, etc., la Haye, 1720, 1721, 1725, 1742, 2 vol. in-4° ; traduits en anglais, puis en français par Joncourt, Leyde, 1746 ; *Philos. newtonianæ institut. in usus acad.*, abrégé du précédent, Leyde, 1723, 1728 et 1744 ; *Introd. ad philos. metaphysicam et logicam continens*, Leyde, 1736, 1737, 1756, traduit en français (par Joncourt), Leyde, 1737, etc. 'S Gravesande a eu part au *Chef-d'OEuvre d'un inconnu*, de Saint-Hyacinthe.

GRAVESON (Ignace-Hyacinthe AMAT de), reli-

gieux de l'ordre de Saint-Dominique, naquit au village de Graveson, près d'Avignon, de parents nobles, vers 1670. C'est dans le couvent des dominicains d'Arles, qu'il embrassa leur institut, n'étant âgé que de 14 ans. Ayant reçu le bonnet de docteur, il fut appelé à Rome par son général, et nommé à l'une des six places de théologiens de Casanate, fondées par le savant cardinal de ce nom pour enseigner la doctrine de saint Thomas. Benoît XIII honorait Graveson de son estime. Il le nomma l'un des théologiens qu'il appela au concile tenu à Rome en 1725, où la soumission à la bulle *Unigenitus* fut ordonnée de nouveau. Graveson eut aussi baucoup de part dans les négociations entre le cardinal de Noailles et le saint-siége, à la suite desquelles le prélat donna son adhésion à la bulle. L'air de Rome et le travail ayant considérablement altéré sa santé, il demanda et obtint la permission d'aller la rétablir à Arles, où il mourut en 1733. Ses ouvrages ont été imprimés à Venise en 1740 sous le titre d'*Opera omnia,* 7 vol. in-4°.

GRAVIER (Laurent), antiquaire, né à Marseille en 1657, s'appliqua avec beaucoup d'ardeur à la recherche des médailles et des anciens monuments, et parvint de cette manière à former un cabinet très-curieux. Il était lié avec les archéologues les plus instruits de son temps; et plusieurs d'entre eux lui ont dédié différentes dissertations : il en avait composé lui-même sur des points intéressants de l'histoire de Provence; mais sa modestie le détourna toujours de les donner au public, et l'on soupçonne qu'il les supprima peu de temps avant sa mort, car on n'en trouva point de copies dans son cabinet. Il avait été l'un des fondateurs de l'Académie de Marseille; et la rigidité de ses principes empêcha quelquefois cette compagnie de couronner des pièces de vers où l'on trouvait moins de respect pour les mœurs que de talent poétique. Gravier mourut à Marseille, le 9 janvier 1717.

GRAVILLE (Barthélemi-Claude GRAILLARD de), écrivain périodique, né à Paris en 1727, mort en cette ville en 1764, a cultivé la littérature avec plus d'ardeur que de succès. On a de lui : *Journal villageois*, 1759, in-12; *le Mage de Chica,* Paris, 1759, in-12; *Entendons-nous, ouvrage posthume de M. Gobemouche,* aux Boulevards, 1760, in-12; *le Génie de la littérature italienne*, Paris, 1760, 2 vol. in-12; *l'Homme vrai,* ibid., 1761, in-12; *l'Ami des filles*, ibid., 1761, in-12; édition renouvelée en 1776.

GRAVINA (Dominique de), historien, ainsi nommé du lieu de sa naissance dans le royaume de Naples, vivait au 14e siècle. Il exerçait l'état de notaire; il prit part aux troubles qui agitèrent sa patrie, et se montra fort attaché aux intérêts du roi André. Aussi, après la mort de ce malheureux prince, sa maison fut pillée par la populace; on déclara ses biens confisqués, et il fut obligé de s'enfuir, emmenant avec lui sa mère, déjà avancée en âge, son frère, sa sœur, et quatre petits enfants. Il a écrit en latin le *Journal des événements qui se sont passés dans la Pouille depuis* 1332 *jusqu'en* 1350. Ce morceau d'histoire est très-précieux, parce que l'auteur n'y parle que de choses dont il a été le témoin; et l'on regrette avec raison qu'il ne nous soit pas parvenu entier.

GRAVINA (Pierre), bon poëte latin, né à Palerme vers 1453, après avoir terminé ses études, visita l'Italie, embrassa l'état ecclésiastique, se fixa à Naples, se lia d'amitié avec Jov. Pontanus, Sannazar et d'autres personnages de mérite, et mourut en 1527 ou 1528. Ses poésies éparses, recueillies par Scipion Capèce, ont été imprimées à Naples, 1532, in-4°, avec la *Vie* de l'auteur par Paul Jove; ce livre est devenu rare. On a encore de Gravina : *Epistolæ et orationes*, Naples, 1589, in-4°, réimprimé en 1748. On regrette la perte de plusieurs de ses ouvrages, entre autres d'un poëme: *De Gonzalvi Cordubæ rebus gestis.* Gonzalve, pendant son gouvernement de Naples, avait été le *Mécène* de Gravina.

GRAVINA (Dominique), savant théologien, né à Naples vers 1580, entra dans l'ordre fondé par son patron, et s'appliqua avec tant d'ardeur à l'étude des lettres divines et humaines, que sa réputation s'étendit bientôt au dela des limites du royaume. Après avoir professé la théologie dans différentes maisons de son ordre, il reçut le doctorat, et fut appelé à Rome au collége de la Minerve, où il enseigna pendant plusieurs années. Il remplit les fonctions de maître du sacré palais, en l'absence du titulaire, et mourut à Rome en 1643. Il a laissé un grand nombre d'ouvrages, dont on trouvera la liste dans les *Addizioni* à la *Bibl. napoletana,* de Toppi.

GRAVINA (Jean-Vincent), jurisconsulte et littérateur distingué, né à Roggiano dans la Calabre ultérieure le 20 janvier 1664, se rendit jeune à Rome, où il fut en 1695 l'un des fondateurs de l'académie *Arcadienne*, obtint en 1699 la chaire de droit civil, devint le maître et l'ami de Métastase, et mourut le 6 janvier 1718. Ses ouvrages ont été réunis, Naples, 1756, 4 vol. in-4°, avec les notes de l'éditeur Mascovius; les plus remarquables sont: *De Ortu et progressu juris civilis*, en 3 parties, imprimé à Naples en 1713; Requier en a extrait l'*Esprit des lois romaines,* dont la meilleure édition est celle de Paris, 1821, in-8°; *De instauratione studiorum*, dédié à Clément XI; *Delle favole antiche,* traduit en français par J. Regnauld; *De romano imperio*, Naples, 1712, in-12; cinq tragédies : *Palamède, Andromède, Appius Claudius, Papinianus* et *Servius Tullius,* ib., 1712, in-12; *Della ragione poetica,* Rome, 1708, traduit en français par Requier, Paris, 1754, 2 vol. in-12; *Della tragedia*, Naples, 1715, in-4°, etc. J. A. Serrao, hiéronymite, a publié : *De Vitâ et scriptis J. V. Gravinæ comment.*, 1758, in-4°, ouvrage estimé. On trouve aussi la *Vie* de Gravina dans les *Vitæ Italorum,* par Fabroni, tome X.

GRAVINA (Charles, duc de), né à Naples, en 1747, passait généralement pour fils naturel de Charles III qui lui conféra le titre de duc. Il suivit ce monarque lorsque en 1758 il quitta le trône de Naples pour celui d'Espagne, fit ses études à Carthagène, dans l'académie des gardes-marines, et se distingua, dès son entrée au service, contre les Algériens, sous les ordres de l'amiral Barcelo, et obtint, fort jeune encore, le commandement de deux frégates. Il fit ensuite plusieurs campagnes sous les amiraux Cordova et Mazarredo, et donna des preuves de talent et de bravoure. En 1793, il commandait une division de la flotte de l'amiral Langara, et lorsque Toulon fut livré aux Anglais, Gravina y débarqua les troupes espagnoles, combattit plusieurs fois à leur tête, et fut blessé, le 1er octobre, à la reprise du fort Pharon. En 1794, il fut chargé de secourir Collioure avec son esca-

dre, mais il arriva trop tard, et ne put empêcher la place de se rendre aux Français; cependant il parvint à sauver Rosas, et reçut en récompense le grade de contre-amiral. Sur la fin de 1795, il fut disgracié, mis, pendant quelque temps, en arrestation, et bientôt réintégré, et commanda, en 1802, une escadre destinée à protéger la malheureuse expédition française, dirigée contre les noirs de Saint-Domingue. En mai 1804, il se rendit à Paris en qualité d'ambassadeur extraordinaire du roi d'Espagne, et y reçut l'accueil le plus distingué et les honneurs et prérogatives d'amiral français. Il fut également ambassadeur de la reine d'Étrurie auprès de Napoléon, au couronnement duquel il assista. Il reprit ensuite le service de la marine, et, en 1805, il commanda la flotte espagnole qui se réunit à celle de France, aux ordres de l'amiral Villeneuve. Les deux escadres sortirent de Cadix, le 21 novembre de la même année, d'après des ordres formels de Napoléon, et malgré les avis de tous les officiers qui prévoyaient un grand désastre pour les flottes combinées, en raison de l'inexpérience des équipages et du défaut d'ensemble qui devait en résulter pour les grandes manœuvres. Mazarredo, à qui le commandement avait été offert, refusa, en se fondant sur le manque de marins habiles, de maîtres d'équipage et de bons canonniers. Napoléon, croyant que le courage peut suppléer à la discipline sur mer, comme cela arrive parfois sur terre, menaça le malheureux Villeneuve de le faire remplacer, et nomma en effet l'amiral Rosilly pour aller prendre le commandement des escadres combinées. La bataille eut lieu à Trafalgar, et l'amiral Nelson, par une tactique habile, mit en désordre les escadres combinées et détruisit ou prit la plus grande partie des vaisseaux. Gravina combattit vaillamment et parvint à rentrer à Cadix, où il mourut, en janvier 1806, des blessures, qu'il avait reçues dans l'action. Il avait été nommé capitaine général des armées navales de l'Espagne, avait beaucoup encouragé les études relatives à la marine, et fait établir plusieurs écoles de pilotage et d'artillerie. C'était un brave marin, un habile amiral et un homme plein de loyauté et de noblesse. Quoiqu'il ne fût pas très-bien vu du prince de la Paix, il ne cessa d'être reçu à la cour avec la plus grande distinction. Il était décoré des principaux ordres d'Espagne et de France. En consentant à partager le sort de l'escadre française, il a fait preuve d'un dévouement chevaleresque et s'est dévoué pour l'honneur du nom espagnol. La bataille de Trafalgar sera à jamais mémorable par la mort des trois amiraux. Nelson, atteint d'une balle, mourut après la victoire; Gravina eut le malheur de survivre quelques mois à la défaite, et l'infortuné Villeneuve mit fin à ses jours en apprenant en Bretagne que Napoléon avait juré sa perte.

GRAVIUS ou DE **GRAUW** (IDSARD), ainsi appelé du nom d'un village auprès de Leeuwarde en Frise, dont il était originaire, vivait vers le commencement du 16e siècle. Il avait été ordonné prêtre, et il se livra particulièrement à l'étude de l'histoire de sa patrie. Les guerres dont il la voyait déchirée, l'ayant engagé à la quitter, il se retira à Rome, et augmenta encore par de nouvelles recherches dans la capitale du monde chrétien les matériaux qu'il avait recueillis. Il y découvrit, entre autres, certains privilèges accordés aux Frisons par Charlemagne, et les mit en tête de sa chronique, en gémissant de voir la Frise cruellement opprimée par les Saxons. Sa chronique remonte à l'an 765, et s'étend jusqu'à 1514. Suffridus Petrus s'en est servi pour ses annales; et il a honorablement mentionnné Gravius dans la 9e de ses 16 décades *De scriptoribus Frisiæ*, ouvrage dans lequel il a plutôt fait preuve d'application que de critique.

GRAVIUS. *V.* **GRAU**, **GRAVE** et **GREAVES.**

GRAY (THOMAS), poëte anglais que ses compatriotes placent au rang des premiers lyriques du 18e siècle, né à Londres en 1716, étudia d'abord à Éton, et alla faire ensuite son droit à Cambridge, où en 1768 il obtint une chaire d'histoire moderne. Dès 1734 il avait commencé sa réputation par une pièce intitulée: *Luna habitabilis*, qui a été insérée dans les *Musæ Ætonenses*; et il fit paraître successivement, dans la même langue, des traductions ou imitations de divers fragments où l'on reconnut un talent fort distingué. Mais ce n'est réellement que dans ses *Odes* et *Élégies*, en anglais, que le génie poétique de Gray se montra dans tout son éclat; aussi, quelque peu nombreuses que soient ces compositions, elles ont suffi pour immortaliser leur auteur. La vie privée de ce poëte n'offre rien de très-remarquable. Il mourut le 30 juillet 1771 après avoir fait pour sa santé différents voyages dont il a rendu un compte intéressant dans ses lettres. Les poésies de Gray ont été recueillies et publiées par Gilbert Wakefield, 1786, in-8°, avec des notes, et par Th. J. Mathias, Londres, 1814, 2 vol. in-4°, augmentées d'un choix de diverses pièces que Gray avait laissées manuscrites. L'édition donnée par John Milford, Londres, 1816, 2 vol. in-4°, renferme des variantes, des notes critiques, une *Vie* de Gray, un *Essai* sur sa poésie, ses lettres, etc. La plus récente est celle de Londres, 1825, 2 vol. in-8°. Il existe 2 traductions françaises de ces poésies, l'une par Lemierre, Paris, 1798, in-8°, l'autre par M. Dubois, curé d'Angers. Son *Élégie écrite dans un cimetière de campagne*, a été traduite dans toutes les langues modernes; on en cite plus de douze traductions en vers français, parmi lesquelles on distingue celle de Chénier; elle a été imitée très-heureusement en vers français par Fontanes, sous le titre de *Jour des Morts*.

GRAY (ÉTIENNE), habile physicien anglais, né vers la fin du 17e siècle, doit sa réputation à ses belles expériences sur la matière électrique. Il est le premier qui ait découvert que les corps durs, à l'exception des métaux, peuvent être électrisés, et que la propriété qu'ils ont acquise par le frottement est transmissible à une grande distance. Il a également reconnu la possibilité d'électriser l'eau par communication, la permanence de l'électricité, etc. Le premier, il tira des étincelles d'une barre de fer suspendue sur deux cordons de soie, et remarqua qu'elles étaient plus fortes à l'extrémité la plus grosse; observation qui a conduit à la découverte des paratonnerres. Les diverses expériences de Gray sont détaillées dans plusieurs *Dissertations* qu'il lut à la Société royale de Londres et qui ont été insérées dans les *Transactions philosophiques* de 1720 à 1736. Gray était si passionné pour les progrès de la science, qu'il dictait encore ses dernières observations à Mortimer, son ami, la veille de sa mort, qui eut lieu à Londres le 15 février 1736.

GRAY (Robert), évêque de Bristol, naquit à Londres en 1762, passa de l'école d'Eton à l'université d'Oxford, entra dans les ordres, et obtint successivement le vicariat de Farringdon au comté de Berk, le rectorat de Craike (York), et le beau bénéfice de Wearmouth. De plus, il avait été nommé, en 1804, chanoine de la cathédrale de Durham. Saisissant toutes les occasions de produire du bien, il vit, dans une visite que lui rendit Davy à Wearmouth en 1815, celle de provoquer sa pitié en faveur des malheureux mineurs frappés au fond des mines par l'explosion du feu grisou, ou du moins de joindre sa voix à celle du comité qui bientôt devait demander au célèbre chimiste le moyen de prévenir de pareils accidents. Gray était plus que sexagénaire, quand enfin, en 1827, son ami lord Liverpool le plaça sur le siége épiscopal de Bristol ; ce fut le dernier acte du ministère de cet homme d'État. Le vieillard signala son passage dans le diocèse par un grand zèle, tant pour l'extension de la religion et le soulagement des pauvres, que pour le temporel de son clergé. A la chambre il eut le tort de se montrer partisan un peu trop entêté des opinions surannées et des priviléges exagérés dont la constitution investissait l'Église anglicane. Il mourut le 28 septembre 1834, à Rodney-House. Peu de temps avant sa mort il avait reçu, du duc de Wellington, l'offre de l'évêché de Bangor. On a de l'évêque Gray : *la clef de l'Ancien Testament et des livres apocryphes,* 1790, in-8° ; *Voyage en diverses parties de l'Allemagne, de la Suisse et de l'Italie en* 1791 *et* 92, 1794, in-8° ; *Josias et Cyrus ; Dialogue entre un membre de l'Église anglicane et un méthodiste,* 1808, etc. ; *Théorie du rêve,* 1808, etc.

GRAY (Jean), chirurgien anglais, naquit en 1768 à Duns (Berwick), et, après avoir ébauché ses études classiques, fit son apprentissage médico-chirurgical chez un praticien de province. En 1790 il fut attaché à la marine en qualité d'aide-chirurgien. Depuis lors, jusqu'en 1809, il fut attaché à diverses expéditions. Pourvu de la place de second médecin à l'hôpital royal d'Haslar, il en fut le médecin unique de 1819 à 1821, époque à laquelle il donna sa démission. Il mourut le 26 mars 1825, à Londres. Il a laissé manuscrit un journal que ses amis ont dit très-piquant et qu'on peut regretter de ne pas avoir vu imprimé.

GRAY (Jeanne). *Voyez* GREY.

GRAZIANI (Antoine-Marie), né le 25 octobre 1537 à Borgo San-Sepolcro, petite ville de Toscane, fut d'abord secrétaire du cardinal Commendon, qu'il accompagna dans ses nonciatures d'Allemagne et de Pologne, puis secrétaire du pape Sixte V, et enfin nommé par le pape Clément VIII, évêque d'Amélia. Chargé de différentes négociations, il s'en acquitta avec prudence et habileté; et, retiré quelques années après dans son diocèse, il y mourut le 16 mars 1611. On a de lui les ouvrages suivants justement estimés : *De Bello Cypro, lib. V,* Rome, 1614, in-fol., Nuremberg, 1661, in-12 ; *De Vitâ Commentonis, card., lib. IV,* Paris, 1669, in-4° ; *De Casibus virorum illustrium,* publié par les soins de Fléchier, Paris, 1680, in-4°, traduit en français par Lepelletier ; *De Scriptis invitâ Minervâ, lib. XX,* Florence, 1725, 2 vol. in-4°, etc., etc.

GRAZIANI (Jérôme), poëte italien, né en 1604 à Pergola, dans le duché d'Urbin, fut secrétaire de François Ier, duc de Modène, reçut de ce prince le comté de Sarzano, situé dans le duché de Reggio, et mourut le 10 septembre 1675. Tiraboschi, dans sa *Bibliotcca Modenese,* donne la liste des ouvrages de J. Graziani, dont les plus remarquables sont : *la Conquista di Granata cogli argomenti del Calvi,* Modène, 1650, in-4°, Venise, 1789, 2 vol. in-12; *Il Cromvello,* Bologne, 1671, trag. qui obtint un très-grand succès ; *Varie Poesie,* Modène, 1662, in-12.

GRAZIANI (Jean), historien italien, né à Bergame vers 1670, mort vers 1730, professeur d'astronomie et de philosophie à l'université de Padoue, a laissé : *F. Mauroceni, Peloponnesiaci, Venetiarum principis, gesta ab anno nat.* 1618 *ad annum* 1694, *lib. IV,* Padoue, 1698, in-4° ; *Thermarum patavinarum examen,* etc., ibidem, 1701, in-8° ; *Histor. venetarum lib. XXXII,* ibid., 1728, 2 vol. in-4°.

GRAZIANI (Jean-Baptiste BALLANTI, dit), sculpteur italien, naquit à Faenza en 1762. Après lui avoir donné une éducation élémentaire, son père, le destinant à l'art de la gravure, l'envoya à l'école de dessin tenue par Boschi, dit le Carloncini, graveur en taille-douce ; mais le jeune homme, au lieu de répondre aux soins de son maître, s'amusait à modeler de petites figures en terre ou en cire. Alors ses parents, comprenant que son génie l'entraînait vers la sculpture, ne contrarièrent pas sa vocation. Il se livra donc avec ardeur à cette étude, et, pour perfectionner ses talents, il visita Rome et parcourut l'Italie, dont les principales villes possèdent quelques-uns de ses ouvrages. Il fit en plâtre une statue de *saint Michel,* pour l'église de ce nom à Faenza, œuvre qui se recommande par la pose de l'archange et l'exactitude du dessin. Appelé à Imola pour travailler dans l'église de Saint-Cassien, il y exécuta en plâtre une statue de l'*Assomption de la Vierge.* Étant venu à Assise, il fit pour l'église de Notre-Dame-des-Anges un groupe remarquable, représentant *saint François soutenu par un ange.* Nous citerons encore de lui 12 statues de la plus grande beauté, qu'on voit dans l'église du monastère de Fagnano. Graziani mourut à Faenza en juillet 1835.

GRAZIOLI (Pierre), littérateur, né à Bologne en 1700, fut admis chez les barnabites à l'âge de 19 ans, et professa d'abord avec succès la philosophie à Lodi, et les belles-lettres à l'université de Milan. Nommé ensuite recteur du collége de son ordre à Bologne, il fut placé bientôt après, par le pape Benoît XIV, à la tête du séminaire de cette ville. Il mourut dans l'exercice de ses fonctions, en 1753. On trouve une notice détaillée des ouvrages tant imprimés que manuscrits du père Grazioli, rédigée par le P. Philippe-Marie Toselli, son confrère dans les *Scrittori Bolognesi* de Fantuzzi, tome IX, page 269.

GRAZZINI (Antoine-François), poëte italien, né en 1503 à Florence, où il mourut en 1583, a fondé dans cette ville une académie devenue célèbre sous le nom de la Crusca, et composé un assez grand nombre d'ouvrages qui ne sont pas tous parvenus jusqu'à nous. La meilleure édition de ceux qui subsistent a été imprimée à Florence en 1746, 2 vol. in-8° : elle contient différents poëmes, 21 *nouvelles,* 6 *comédies,* des *satires,* etc. Ses *Nouvelles* ont été imprimées séparément, Paris, 1756, in-8°, et

in-4°, sous la rubrique de Londres; et il en a paru en 1775, en 2 vol. in-8°, une traduction française, par Lefebvre de Villebrune. Les autres ouvrages de Grazzini sont : *la Guerra de' Mostri, poema giocoso,* Florence, 1584, in-8°; *Tutti i Trionfi, Carri, Mascherate o canti carnascialeschi dal tempo di Lorenzo de Medici a questo anno* 1559, in-8°.

GREATHEAD, ou *Grosse tête* (ROBERT), savant évêque anglais, ami et contemporain de Roger Bacon, naquit vers 1175, de parents si pauvres, qu'il fut d'abord réduit à mendier. Le maire de Lincoln, frappé de son esprit naturel, lui donna asile dans sa maison, et l'envoya aux écoles publiques. Il étudia successivement à Cambridge, à Oxford et à Paris, où il acquit une profonde connaissance des langues française, latine, grecque, hébraïque, et des sciences qui existaient alors. Il donna à Oxford, avec beaucoup d'éclat, des leçons publiques de théologie, obtint plusieurs bénéfices dans l'Église, et, sacré, en 1235, évêque de Lincoln, se fit autant remarquer dans cette dignité, par son éloquence et par la pureté de ses mœurs, que par la fermeté qu'il opposa aux entreprises de la cour de Rome. Il mourut à Buckden, en 1253.

GREATHEED (BERTIE), de Guy's Cliff au comté de Warwick, naquit en 1759, voyagea en Italie, se trouvait à Florence en 1785, et à son retour fit jouer à Drury-Lane, un drame intitulé : *le Régent* (le fils de George III). Cette pièce fut écoutée avec froideur, et l'auteur cessa d'écrire, se retira dans ses domaines et mourut le 16 janvier 1826, laissant une petite-fille dont la mère était Française, mariée au comte de Beverley.

GREATOREX (THOMAS), organiste de l'abbaye de Westminster, naquit à North-Wingfield, près de Chesterfield, le 5 octobre 1758. Son père avait confié son éducation, en 1772, au docteur Cooke. Quatre ans après, lors de l'établissement des concerts de l'ancienne musique, il chanta dans les chœurs; et, en 1780, il fut nommé organiste de la cathédrale de Carlisle. En 1786, il se rendit en Italie, et visita particulièrement sir William Hamilton, ambassadeur d'Angleterre à Naples, et le comte de Cawdor, résident à Rome. C'est pendant son séjour dans cette dernière ville qu'il fut présenté au prétendant, Charles-Édouard, qui le pria de lui chanter un air. Greatorex choisit l'air *Farewell to Lochaber* (Adieu au Lochaber). Le prince fondit en larmes, et serra la main du chanteur avec une vive émotion. Greatorex se rendit ensuite à Florence et à Venise, où il séjourna quelque temps. Passant en Hollande, il retourna en Angleterre, à la fin de 1788, et se fixa à Londres. En 1793, Bates ayant donné sa démission, il fut élu chef d'orchestre aux concerts de l'ancienne musique du roi. Il garda cet emploi 39 ans, ne fut jamais absent une seule fois aux répétitions, aux exécutions publiques et aux assemblées des directeurs. En 1819, Greatorex remplaça son ami le docteur Cooke à l'abbaye de Westminster, dans les fonctions d'organiste, qu'il a remplies jusqu'à sa mort arrivée le 18 juillet 1831.

GREATRAKES (VALENTIN), empirique irlandais, né dans le comté de Waterford le 14 février, servit quelque temps dans le régiment d'Orrery contre les rebelles; mais ayant été licencié en 1656, il se livra à la contemplation, et crut, dans ses moments d'extase, entendre une voix lui dire qu'il avait le don de guérir les écrouelles. Sa réputation se répandit en Angleterre; il fut appelé à Londres, et y opéra des cures que l'on jugea merveilleuses; mais il s'ennuya d'occuper le public, retourna en Irlande en 1667, et mourut obscur après 1680. Il avait publié un *Exposé* succinct des cures qu'il avait opérées, Londres, 1666, in-4°, en réponse au livre du D. Lloyd. Le procédé dont il usait a beaucoup de rapport avec le magnétisme.

GREAVES (JEAN), en latin *Gravius,* savant orientaliste, né en 1602 à Colmore dans le Hampshire, professa plusieurs années la géométrie et l'astronomie au collége de Gresham à Londres, puis à l'université d'Oxford, passa deux années à visiter l'Égypte, rassembla une collection précieuse de manuscrits, de pierres gravées, de médailles et d'autres antiquités, et mourut à Londres le 8 octobre 1652. On a de lui des traités sur divers sujets, des poëmes, des observations faites en Égypte, en Turquie, etc. Ses principaux ouvrages sont : *Elementa linguæ persicæ,* 1649, in-4°; *Epochæ celebriores ex trad. Ulug-Beigi, arab. lat.,* 1650, in-4°; *Astronomica quædam pers. lat.,* 1652, in-4°. Birch a publié ses *OEuvres mêlées,* 1737, 2 vol. in-8°.

GREAVES (THOMAS), frère du précédent, docteur en théologie, mort le 22 mai 1676, est auteur d'une dissertation *De Linguæ arab. utilit. et præst.,* Oxford, 1637, in-4°. Il a fourni à la Polyglotte de Walton des notes sur la version persane du Pentateuque et des Évangiles.

GREAVES (ÉDOUARD), frère des précédents, professeur de médecine au collége de Merton, puis médecin ordinaire du roi Charles II, mort le 11 novembre 1680, a publié : *Morbus epidem. anni* 1643, Oxford, in-4°; *Oratio habita in ædibus collegii medicorum, Lond.,* 1667, in-4°.

GREBAN DE COMPIÈGNE (SIMON), religieux de St.-Riquier en Ponthieu, secrétaire de Charles d'Anjou, comte du Maine, né vers la fin du 14e siècle, est le principal auteur du *Triumphant mystère des actes des apôtres,* mis en vers et joué par personnages, à Bourges en 1536, et à Tours en 1541 : cet ouvrage a eu 4 éditions la 1re est de 1537 ou 1540; la dernière, imprimée par les frères Angeliers, in-fol., est la plus complète. On a encore de Simon des *Élégies, Complaintes* et autres poésies.

GREBAN (ARNOUL), frère du précédent, chanoine du Mans, travailla à la composition du *Triumphant mystère,* dont le plan et le commentaire lui appartiennent suivant Pasquier; il a aussi publié diverses autres poésies.

GREBEL (CONRAD), célèbre anabaptiste, naquit à Zurich vers la fin du 15e siècle; en 1516, il se rendit à Paris, et de là à Vienne. De retour à Zurich, il se fit partisan zélé de la secte des anabaptistes. Vadian, beau-frère de Grebel, donne quelques détails sur son compte et sur celui de ses compagnons, dans son *Antilogia ad G. Schwenkfeldium.* Grebel mourut fort jeune en 1526. On peut croire que la haine fanatique contre le fanatisme du fils causa le supplice du père, le conseiller Grebel, qui fut décapité à Zurich dans la même année, pour avoir reçu, contre la défense des constitutions de cette ville, et au nom de son fils Conrad, des pensions étrangères. Les écrits de Grebel en faveur de la secte des anabaptistes sont tombés dans un profond oubli.

GREBNER (Paul), visionnaire allemand, naquit à Schneeberg en Misnie, vers le commencement du 16e siècle. Il étudia la théologie, fit des vers latins, fut maître d'école à Brême vers 1560, entra ensuite dans le service militaire en Hollande, puis devint professeur à Lunebourg. Ce fut alors qu'il commença à faire du bruit par ses prophéties, lesquelles il prétendait lui avoir été révélées par Dieu même. Dans toutes ses prédictions, qui s'étendaient sur les événements qui devaient arriver de 1630 à 1640, il n'eut pas le bonheur de deviner un seul des faits de la guerre de trente ans. Il mourut en 1621. On a de lui : *Paraphrasis elegiaca Cantici Salomonei et Threnorum Jeremiæ*, Anvers, 1562, in-4°; *Oda de conjunctione fidelium cum Christo*, 1563; *Vaticinium Europæ, seu fata tristia et bella cruenta anno* 1573, *junii* 25; *Pronosticon*, ou *Éclaircissements sur la comète qui a paru en* 1618 (en allemand), 1621, 1631, in-4°.

GRECO (Gioachino), plus connu sous le nom du *Calabrais* (*il Calabrese*), fameux joueur d'échecs du temps de Louis XIV, a publié : *le Jeu des eschets, traduit de l'italien*, Paris, 1669, in-12. Ce livre, souvent réimprimé, a été traduit dans diverses langues et inséré dans les anciennes éditions de l'*Académie des Jeux*. On y a depuis substitué celui de Philidor.

GRÉCOURT (Jean-Baptiste-Joseph VILLART de), né à Tours en 1684, fut pourvu très-jeune d'un canonicat de l'église St.-Martin, mais préféra constamment ses plaisirs aux devoirs de son état, acquit une triste célébrité par la licence de ses vers, et mourut le 2 avril 1743. On croit qu'il eut part au *Recueil de poésies rassemblées par les soins d'un cosmopolite*, 1735, in-4°; tiré à un très-petit nombre d'exemplaires. La première édition des *OEuvres complètes* de Grécourt parut en 1747, quatre ans après la mort de l'auteur, qui avait eu la pudeur de ne pas entreprendre lui-même cette publication. Parmi les suivantes on distingue celles de 1764, 4 vol. petit in-12, et de 1796, 4 vol. in-8°.

GREDING (Jean-Ernest), médecin allemand, né à Weimar le 22 juillet 1718, fit ses études à Iéna, puis à Leipzig et à Zwickau; prit le grade de licencié en médecine à Iéna, en 1742, et fut nommé médecin de l'hospice de Waldheim en Saxe. Ce fut dans l'exercice de ces fonctions qu'il put développer son goût pour l'observation et pour les recherches d'anatomie pathologique qui ont rendu son nom célèbre. Comme il y avait beaucoup d'aliénés et d'épileptiques dans l'hospice de Waldheim, il fit des essais nombreux sur les divers remèdes qu'on peut employer dans ces maladies. Il ouvrit les cadavres de tous les malades qui succombaient, et ces autopsies furent faites avec la plus grande exactitude. Greding mourut le 27 février 1775. Ses ouvrages consistent en divers mémoires sur les vertus des différents remèdes et sur les maladies mentales. Quelques-uns ont été imprimés dans le recueil de Ludwig intitulé : *Adversaria medico-practica*. Plusieurs furent publiés en allemand, Altenbourg, 1781, in-8°. L'édition la plus complète parut sous le titre de *Saemmtliche medicinische schriften*, Greitz, 1790-1792, 2 vol. in-8°.

GREDING (Charles-Guillaume), neveu du précédent, né à Greitz, en 1759, exerça la médecine à Asch en Bohême, puis à Newstadt, et enfin à Kennat, dans le haut Palatinat, où il mourut d'une chute de cheval en 1819. Il est principalement connu par la publication des écrits de son oncle. On a de lui : *Dissertatio de primis variolarum initiis earumque contagione admodum virulenta*, Leipzig, 1781, in-8°; *Observations sur la variole naturelle* (allem.), Hof, 1796, in-8°; *Tres morborum historiæ in nosocomio Pragensi fratrum misericordiæ conscriptæ cum epicrisi*, Prague, 1788, in-4°.

GREEN (Samuel), le premier imprimeur qui se soit établi dans l'Amérique septentrionale, exerçait son art à Cambridge (Massachusett) dès 1639. On cite comme les premiers ouvrages sortis de ses presses : *le Serment de l'homme libre*, un *Almanach* pour la Nouvelle-Angleterre, enfin la *Bible* complète du missionnaire Jean Eliott, 1665, in-4°, suivie d'une traduction en vers des *Psaumes*.

GREEN (Mathieu), poëte anglais, né vers 1677, occupait un emploi dans l'administration des douanes, et ne cultivait la poésie que comme un délassement. Il mourut en 1737, laissant des morceaux de peu d'étendue, mais qui le placent à un rang distingué parmi les poëtes de sa nation. L'édition du *Spleen et autres poésies de Matt. Green*, 1796, in-8°, est précédée d'un Essai biographique et critique par le doct. Aikin.

GREEN (John), prélat anglais, né en 1706 à Beverly dans le comté d'York, mort en 1779, évêque de Lincoln, a laissé entre autres écrits: *Athenian letters*, dont une partie seulement a été publiée par le comte de Hardwicke, 1798, 2 vol. in-4°, traduit en français par Villeterque et Mathias Christophe.

GREEN (William), dessinateur et graveur anglais, né en 1761, mort à Ambleside en 1823, a publié entre autres recueils: *Studies from nature*, Londres, 1809, in-fol.; *The Tourist's new guide, containing a description of the lakes, mountains and scenery in Cumberland, etc., vith some account of their bordering tows and villages*, ib., 2 vol. in-8°.

GREEN (Thomas), littérateur anglais, né en 1769, près d'Ipswich en Suffolk, suivit d'abord la carrière du barreau; mais la mort de son père, arrivée en 1794, l'ayant rendu possesseur d'une fortune suffisante, il se retira du tracas des affaires, et partagea dès lors son temps entre la culture des lettres et la fréquentation de la société. Les curiosités avaient toujours un vif attrait pour lui; et la Vénus Hottentote figurait sur ses tablettes aussi bien que le tableau d'un grand peintre. Thomas Green est mort dans la résidence de ses pères, à Ipswich, le 6 janvier 1825. On a de lui les écrits suivants : *The Micthodion, or a poetical Olio*, Londres, 1798, in-12; *Examen du principe essentiel du nouveau système de morale tel qu'il est établi et appliqué dans la* Recherche sur la justice politique, par M. Godwin, Londres, 1798, in-8°, 2e édition, 1799; *Extraits du Journal d'un ami de la littérature*, Ipswich, 1810, in-4°.

GREENE (Robert), poëte anglais, né à Norwich vers 1560, dissipa son patrimoine, et composa, pour vivre, un grand nombre d'ouvrages qui lui valurent beaucoup d'argent, mais ne lui donnèrent aucune considération. Il mourut le 5 septembre 1592 des suites de son intempérance. Parmi les écrits de cet auteur infatigable ceux qui ont eu le plus de vogue sont: *l'Arcadie, ou Ménaphon*, etc., 1587, et réimprimé six fois de 1589 à 1634; *Ciceronis amor*, etc.,

5e édition, de 1592 à 1639 ; *Les quatre sous d'esprit de Greene achetés par un million de repentir,* 1592, 1600, 1616, 1617, 1621, 1629, 1637 ; réimprimé par Egerton Brydges avec une *Vie* de l'auteur ; *le Repentir de R. Greene,* 1592 ; *Adieux de Greene à la folie,* 1617, etc.

GREENE (Maurice), musicien anglais, mort en 1755, a laissé un grand nombre de *Services* et *Antiennes,* composés pour l'église de St.-Paul, pour la chapelle du roi, etc. La plupart de ses œuvres ont été recueillies et publiées après sa mort en 2 vol. in-fol. par le docteur W. Boyce, son élève et son successeur comme maître de la musique du roi.

GREENE ou **GREEN** (Nathaniel), général américain, né à Warwick (Rhode-Island) vers 1741, entra fort jeune au service, fut envoyé avec trois régiments au secours des habitants de Massachusett, se distingua dans plusieurs occasions, et fut appelé en 1780 à remplacer Gates comme commandant en chef de l'armée du Midi dans la Caroline du Nord. Après quelques revers, que l'on doit attribuer à l'indiscipline des troupes et au défaut de vivres, Greene reprit l'offensive, et par la glorieuse victoire du 7 septembre 1781 à Eutaw-Spring, à 60 milles au nord de Charles-Town, il termina la guerre sur cette partie du continent. Un étendard pris sur l'ennemi et une médaille d'or lui furent décernés par le congrès en récompense de ses services. En 1785 Greene se retira en Géorgie, où il possédait un bien considérable, et mourut le 19 juin de l'année suivante. Un monument lui a été élevé dans le lieu des séances du gouvernement fédéral.

GREENE (Édouard BURNABY), écrivain anglais du 18e siècle. Il ajouta le nom de Greene à celui de Burnaby, en succédant à son oncle M. Greene, riche brasseur de Westminster. Les distractions que lui donnait son goût pour la littérature, et des circonstances fâcheuses, embarrassèrent ses affaires, au point qu'il fut réduit en 1779 à laisser vendre le fonds et la propriété de sa brasserie. Ayant une femme et plusieurs enfants, il subsista probablement du produit de ses ouvrages. Il mourut en 1788 à Northlands, près de Kensington. Voici les titres de ses principales productions: *Anacréon,* traduit en vers anglais, 1768 ; *Essai critique,* 1770, in-8° ; *Essais poétiques,* 1772, petit in-8° ; une traduction de *Pindare,* 1778, etc.

GREENVILLE ou **GRANVILLE** (Richard), navigateur anglais, avait fait plusieurs voyages à l'Amérique septentrionale pour y former des établissements lorsque la reine Élisabeth envoya en 1591 une flotte de 7 vaisseaux sous le commandement de Th. Howard, à l'effet d'intercepter les galions d'Espagne. Greenville fit partie de l'expédition en qualité de vice-amiral. Séparé du reste de la flotte qui, à la vue des forces imposantes, qui servaient d'escorte aux galions, avait repris la route d'Angleterre, l'intrépide Richard engagea seul le combat avec l'ennemi, se battit pendant près de 16 heures, et repoussa 15 attaques successives de ses adversaires. Enfin, couvert de blessures, voyant son vaisseau désemparé, la plus grande partie de son équipage hors de combat, il proposa aux hommes qui lui restaient de mettre le feu à la sainte-barbe plutôt que d'amener pavillon. Mais l'équipage ne partageant pas cette résolution, Greenville fut contraint de se rendre, et mourut trois jours après des suites de ses blessures, sur le vaisseau amiral espagnol ; il emporta l'estime et les regrets de tous les officiers de cette nation, à l'exception de leur chef, furieux d'avoir perdu dans ce combat inégal quatre vaisseaux et près de 1,000 hommes. Peu de temps après sa reddition, le vaisseau de Greenville avait coulé bas avec 200 Espagnols qui le montaient.

GREENVILLE (sir Bevil), petit-fils du précédent, habitait la province de Cornwall, lorsque les troubles éclatèrent sous le règne de Charles 1er ; il prit parti pour la cause royale. Son zèle le porta, de concert avec plusieurs de ses compatriotes, à lever des troupes à leurs frais. Il fit, avec lord Hopeton, preuve de bravoure et d'habileté aux combats qui se donnèrent à Saltash-Down, et à Stratton. Malgré la pénurie d'argent et de munitions, Greenville et ses compagnons repoussèrent les troupes du parlement. Ils avancèrent jusque dans le Sommersetshire, et rencontrèrent à Landsdown, près de Bath, une armée envoyée contre eux. Après quelques escarmouches, on en vint aux mains le 5 juillet 1643. L'action fut sanglante, et la perte d'hommes égale des deux côtés : les royalistes, ayant ensuite marché en avant, réclamèrent l'honneur de la victoire ; mais elle fut chèrement achetée par la mort de Greenville, qui fut tué en combattant vaillamment. Son ami Hopeton fut dangereusement blessé.

GREEVE (Egbert-Jean), orientaliste, né à Deventer, en Hollande, vers 1754, se fit une réputation dans l'université de Franeker. Aimant à juger d'après lui-même, il se flattait d'avoir deviné le rhythme des chants hébraïques, principalement de ceux des prophètes. Déjà, lorsqu'il habitait Deventer, il avait donné au public les derniers chapitres de *Job* avec des notes et une dissertation sur le rhythme des Hébreux. Cet ouvrage parut en 1788, in-4°. Il essaya ensuite d'appliquer son système aux prophéties d'Isaïe, de Balaam et d'Habacuc qu'il publia avec des traductions latine et hollandaise. Cet hébraïsant mourut en 1811.

GRÉGOIRE (St.), surnommé *Thaumaturge* (faiseur de miracles), né à Néocésarée dans le Pont au 3e siècle, suivit d'abord, sous le nom de Théodore, les leçons d'Origène à Césarée, puis se convertit au christianisme, fut baptisé à Alexandrie, et se fit bientôt distinguer par son savoir et sa piété. Élevé à l'épiscopat, il établit la foi chrétienne dans toute la province du Pont, malgré les persécutions qui s'élevèrent sous le règne de l'empereur Déce, et mourut en 264, ou, selon d'autres critiques, en 270 ou 271. Le martyrologe romain fait mention de ce saint prélat le 17 novembre. Il reste de lui un *Discours* de remercîment à Origène ; un *Symbole ;* une *Paraphrase sur l'Ecclésiaste ;* une *Épître canonique.* Ces ouvrages, avec la *Vie* de l'auteur et des scolies, ont été publiés par G. Vossius, Mayence, 1604, in-4°, et ensuite dans un recueil intitulé : *SS.PP. Gregorii Thaumat., Macharii Ægypti et Basilii Seleucensis, opera gr.-lat.,* Paris, 1622, in-fol.

GRÉGOIRE (St.), surnommé *Lousavoritch* (l'Illuminateur), premier patriarche d'Arménie, convertit ce royaume à la foi chrétienne au commencement du 4e siècle, et mourut, dit-on, vers 336, dans une caverne où

il s'était retiré pour y terminer sa carrière évangélique. Il existe en arménien plusieurs homélies portant le nom de ce saint; mais on croit qu'elles sont supposées ainsi que sa *Vie*, attribuée par quelques hagiographes à saint Jean-Chrysostôme. — Voyez pour les autres patriarches d'Arménie portant le nom de Grégoire, les articles qui suivent celui de Grégoire Magisdros.

GRÉGOIRE (St.) *de Nazianze*, où il naquit en 328, fit ses études à Césarée de Palestine et à Alexandrie d'Égypte, puis se rendit à Athènes avec saint Basile, son compatriote. D'abord ordonné évêque de Sasima, Grégoire concourut ensuite au gouvernement de l'Église de Nazianze, dont son père était évêque; plus tard il vint à Constantinople, opéra un grand nombre de conversions, et fonda une congrégation qui professait les principes de la foi arrêtés au concile de Nicée, et dont l'empereur Théodose se déclara le protecteur. Ce prince installa lui-même Grégoire sur le siége archiépiscopal de Constantinople, et assembla un concile dans cette capitale pour faire confirmer cette élection. Mais bientôt les évêques d'Égypte attaquèrent le nouvel archevêque, et Théodose, soit par ennui de ces débats ou par faiblesse de caractère, accepta la démission presque forcée que crut devoir donner son protégé. Grégoire rentra alors dans sa solitude, s'y livra à la composition des nombreux ouvrages qui encore aujourd'hui attestent la beauté de son génie, *Sermons*, traduits en français par l'abbé de Bellegarde, et mourut vers l'an 389. On a de lui 50 *discours* ou 1698, 2 vol. in-8°; 158 *poëmes* ou pièces de vers, et 235 *lettres*, la plupart sur des sujets intéressants. Tous ces écrits ont été imprimés sous le titre d'*OEuvres*, à Bâle, en 1550. L'abbé de Billy en a donné une version avec le texte grec en regard, Paris, 1609-11, 2 vol. in-fol. Les bénédictins de Saint-Maur en avaient commencé une belle édition grecque-latine, dont le 1er vol. parut en 1782. Interrompue par les événements, cette édition a été reprise après 50 ans, et a été terminée en 1839. Baronius a, dans ses *Annales*, inséré le *Testament de saint Grégoire*. Un autre ouvrage de ce Père, *Discours contre Julien*, a été traduit en français par l'abbé Troïa d'Assigny, avec des remarques, Lyon, 1735, in-12; quelques autres pièces et 10 lettres inédites, ont été publiées en grec par R. Montaigu, Eton, 1610, in-4°. J. Tollius a inséré dans ses *Insignia itinerarii italici*, Utrecht, 1696, in-4°, 20 poëmes de saint Grégoire, sous le titre de *Carmina cygnea*, qui ne se trouvaient pas dans la collection de ses œuvres. Son poëme des *Vicissitudes de la vie* a été traduit par le Franc de Pompignan dans ses *Mélanges*, Paris, 1779, in-8°. Muratori a encore publié du même Père 228 épigrammes inédites dans ses *Anecdota græca* (Padoue, 1709, in-4°), d'après les manuscrits de la bibliothèque de Médicis, de l'*Ambrosienne* de Milan, et de celle du roi à Paris. Il existe plusieurs *Vies* de saint Grégoire de Nazianze: la plus étendue est celle de Hermant, Paris, 1675, in-4°.

GRÉGOIRE (St.), évêque de Nysse, né à Sébaste vers l'an 331 ou 332, frère de saint Basile, fut forcé par les persécutions des ariens de quitter son siége épiscopal, qu'il ne reprit qu'après la mort de Valens. En 379 il assista au grand concile d'Antioche, et reçut la commission d'aller visiter les églises d'Arabie et celle de Jérusalem, où s'étaient élevées de fâcheuses dissensions. Il se trouva en 391 au 2e concile œcuménique de Constantinople, y prononça l'éloge de saint Maxime, fit encore partie de plusieurs autres conciles dans la même ville, et mourut vers l'an 400. L'Église célèbre sa fête le 9 mars. Ce saint prélat a laissé de nombreux ouvrages dont on trouve une notice exacte et une ample analyse dans le tom. VIII de l'*Histoire des écrivains sacrés et ecclésiastiques*, de dom Cellier. Les *OEuvres* de saint Grégoire de Nysse ont eu un grand nombre d'éditions. La première parut en latin, Cologne, 1537, in-fol. Fronton du Duc les publia en grec et en latin, Paris, 1615, 2 vol. in-fol.; une autre édition parut en 1618, avec un 3e volume, contenant divers écrits jusqu'alors inédits: une 3e, qui parut en 1638, est moins correcte que celle de 1615.

GRÉGOIRE (St.), le plus ancien des historiens français, appelé communément *Grégoire de Tours*, né en Auvergne en 539, appartenait à une famille illustre et puissante depuis plusieurs générations, et l'une des premières qui eût embrassé la religion chrétienne. Élu évêque de Tours à 34 ans, Grégoire sut, au milieu des troubles qui désolaient la France, faire respecter son caractère et l'asile révéré du tombeau de saint Martin. Il eut même le courage de prendre la défense de Prétextat, évêque de Rouen, au moment où tous les évêques paraissaient disposés à abandonner ce prélat à la vengeance de Chilpéric et de Frédégonde. Ce courage faillit perdre Grégoire : des calomniateurs l'accusèrent de discours injurieux au roi et de complots contre son autorité; mais le saint évêque n'eut pas de peine à se justifier. Il continua jusqu'à sa mort, arrivée en 595, d'exercer dans les affaires une salutaire influence, eut la principale part au traité d'Andelot, qui, en réunissant Childebert et Gontran, rendit à la France quelque repos. Son *Historia Francorum*, en XVI livres, renferme l'histoire des Francs depuis leur établissement dans les Gaules jusque vers l'an 591 : la meilleure édition est celle de dom Ruinart, Paris, 1699, in-fol., reproduite avec des améliorations et des corrections dans le *Recueil des historiens de France*, de D. Bouquet, et en français dans la collection des *Mémoires relatifs à l'histoire de France*, par M. Guizot, Paris, 1823, in-8°, dont elle forme les deux premiers volumes. Cette histoire avait été déjà traduite en français par Claude Bonnet, Paris, 1610, in-8°; par l'abbé de Marolles, ibid., 1668, 2 vol. in-8°; par de Sauvigny dans le recueil intitulé : *Essai historique sur les mœurs des Français*, Paris, 1785, 10 vol. in-8°, etc. La *Vie* de saint Grégoire de Tours a été écrite par Lévesque de la Ravaillière, et insérée dans le recueil de l'Académie des inscriptions, tome XXVI.

GRÉGOIRE (St.), évêque d'Agrigente, né vers 559 près de Palerme, mort dans les premières années du 7e siècle, est honoré par l'Église le 23 novembre. La plupart de ses ouvrages ne nous sont point parvenus. On cite parmi ceux qui subsistent un *Commentaire* (grec) *en VI livres, sur l'Ecclésiaste*, Venise, 1791, in-fol., avec une traduction latine en regard, etc.

GRÉGOIRE, prince de la race des Mamigonéans, vivait au milieu du 7e siècle, et fut emmené en otage à Damas en 653, lorsque les Arabes firent la conquête de

l'Arménie. Son frère Hamazasb, qui était patrice de l'Arménie, mourut en 658. Alors le patriarche Narsès III et les grands demandèrent au calife Moawiah, pour prince, Grégoire, qui était alors à sa cour. Le calife reçut avec bienveillance la demande des Arméniens et donna à Grégoire le titre de patrice : celui-ci prit possession de sa dignité en 659. C'était un homme bon, pacifique et très-pieux. Il fit bâtir un grand nombre de monastères dans diverses parties de l'Arménie; le plus célèbre est celui qu'il fit élever en 661, dans le bourg d'Aroudj, au pied du mont Azakadz, dans la province d'Aurod. Grégoire gouverna tranquillement l'Arménie pendant 24 ans. En 683, une grande multitude de Khazars franchirent le mont Caucase pour ravager l'Arménie : Grégoire réunit ses forces et marcha à leur rencontre pour les repousser; il fut vaincu par eux et tué dans la bataille. Sa mort livra l'Arménie sans défense aux déprédations des barbares; elle fut remplie de troubles et de désordres pendant plusieurs années.

GRÉGOIRE *Aneponymus*, philosophe grec, n'est connu que par l'ouvrage : *Compendiosæ philosophiæ syntagma*. C'est, comme l'ouvrage de Nicéphore Blemmidas qui porte le même titre, une espèce d'abrégé de l'*Organon* d'Aristote.

GRÉGOIRE (Gregorius ou Georgius CYPRIUS), patriarche de Constantinople, fut l'un des écrivains les plus éloquents de son siècle. George, c'est le nom qu'il portait dans son enfance, naquit vers 1240, dans l'île de Cypre, de parents opulents. Il fut envoyé de bonne heure aux écoles de Nicosie; mais il y fit si peu de progrès qu'à 15 ans il connaissait à peine les éléments de sa langue maternelle. Après la prise de Constantinople par Michel Paléologue (1262), il s'empressa de venir dans cette ville, persuadé qu'il y trouverait plus de ressources pour son instruction. Pendant sept ans il fréquenta l'école de George Acropolite, qui le comptait au nombre de ses premiers élèves. En 1283 il fut élevé par Andronic sur le siége de Constantinople. Ce fut alors que, suivant l'usage de l'Église grecque, il quitta le nom de George et prit celui de Grégoire. Après s'être montré partisan de l'union avec les Latins, il en devint l'adversaire le plus déclaré. Il soutint des disputes non moins vives sur des points de doctrine avec d'autres membres de son clergé. Pour mettre fin à ces querelles, l'empereur l'obligea de se démettre de son siége en 1289. Accablé de chagrins, il mourut peu de temps après, à l'âge d'environ 50 ans. Parmi ses ouvrages, on indiquera : *Encomium in mare sive in universam aquarum naturam gr.*, Leyde, 1591, in-8° ; la *Vie* ou l'*Éloge de George Acropolite,* son maître. Les ouvrages inédits de Grégoire sont pour la plupart des panégyriques ou des biographies.

GRÉGOIRE DE RIMINI (GREGORIUS ARIMINENSIS), l'un des plus célèbres scolastiques du 14e siècle, était né dans la petite ville dont il porte le nom. Ayant embrassé la règle de Saint-Augustin, il vint à Paris attiré par la réputation dont jouissait déjà l'université. Doué d'un esprit vif et pénétrant, il ne tarda pas à se signaler dans les cours; et après avoir reçu le bonnet de docteur il fut chargé d'expliquer le *Maître des sentences* (Pierre Lombard). Grégoire s'en acquitta d'une manière si brillante qu'il ne se trouvait plus personne pour argumenter contre lui; et toutes ses décisions étaient regardées comme autant d'axiomes. Ses élèves lui décernèrent le surnom de *docteur authentique,* qui lui fut confirmé par l'assentiment de toute l'école. Il était de retour en Italie avant 1351. Cette année il occupait la première chaire dans son couvent à Rimini. Élu supérieur général de son ordre à Montpellier, le 28 mai 1357, il mourut dans les premiers mois de l'année suivante, à Vienne en Autriche. De tous les ouvrages de Grégoire, le plus connu est son commentaire sur les deux premiers livres des sentences : *Lectura primi libri sententiarum,* Paris, 1482, in-fol., *In secundum librum,* Milan, 1494, in-fol.

GRÉGOIRE, patriarche grec de Constantinople, né en 1739 à Dimitzana, ville d'Arcadie en Morée, appartenait à une famille opulente qui, le destinant à l'état ecclésiastique, lui donna une éducation brillante, le fit étudier dans divers monastères, et enfin l'envoya à celui du mont Athos où il reçut les ordres sacrés. Procope, archevêque de Smyrne, l'admit dans son clergé; lorsque ce prélat fut élu patriarche de Constantinople, Grégoire le remplaça sur le siége de Smyrne; et, après la mort de Procope, en 1795, il lui succéda encore dans le patriarcat. Mais cette haute dignité fut pour lui une source de tribulations : chaque fois que la Porte était en guerre avec une nation chrétienne, la vie du patriarche était menacée. Lors du débarquement des Français en Égypte (1798), les musulmans demandèrent la tête de Grégoire; mais Sélim III le prit sous sa protection, et, de son côté, le patriarche, par une lettre encyclique, empêcha les Grecs de se soulever et de se joindre aux Français qui les excitaient à prendre les armes contre le sultan. Vers la fin de 1806 il courut de nouveaux dangers; d'abord pendant la guerre entre la Porte et la Russie, quoiqu'il eût encore adressé des lettres pastorales à la population grecque, qui demeura tranquille; puis quand la flotte anglaise, sous les ordres de l'amiral Duckworth, se présenta devant Constantinople. Alors Sélim, pour le préserver de la fureur des Turcs, l'exila au mont Athos. La paix rétablie dans l'empire ottoman mit pour quelque temps un terme aux persécutions exercées contre le patriarche. Mais en 1821, sous le règne de Mahmoud III, l'insurrection grecque provoquée par le prince Alexandre Ypsilanti, ayant éclaté, Grégoire fut mandé à la barre de l'*Apostrophe impériale,* où, après avoir été injurié et menacé, il reçut l'ordre d'employer son autorité pour faire déposer les armes aux insurgés. Il y parvint alors en lançant l'*anathème* contre Ypsilanti; la veille de Pâques il adressa encore aux dignitaires et à tous les membres de l'Église grecque une encyclique dans laquelle il les exhortait à demeurer soumis au sultan. Mais la faction persécutrice qui dominait dans le divan ne tint aucun compte des mesures que prenait le patriarche pour calmer les esprits, et obtint contre lui un arrêt de mort. On l'arracha de sa maison, on l'accabla d'outrages; enfin on le pendit à la porte de la basilique. Les Juifs mutilèrent son corps, et, après l'avoir traîné dans les rues, le jetèrent dans le Bosphore avec une pierre au cou. Cette mort fut le prélude du massacre d'un grand nombre de chrétiens grecs : on les égorgeait sans distinction d'âge ni de sexe, on pillait, on brûlait leurs maisons, et ces atrocités, commencées à Constantinople, se renouvelèrent

avec la même fureur sur les autres points de l'empire ottoman. La pierre qu'on avait mise au cou du patriarche s'étant détachée, le corps du malheureux Grégoire revint sur l'eau et fut reconnu par un de ses domestiques réfugié sur un vaisseau qui se trouvait dans le Bosphore. Le capitaine ayant recueilli le corps à l'insu des Turcs, le transporta à Odessa, dont le comte de Langeron était gouverneur. Celui-ci s'empressa d'en informer la cour de Saint-Pétersbourg; et l'empereur Alexandre ordonna qu'on fît au patriarche de Constantinople des obsèques dignes de son rang; elles furent célébrées le 29 juin 1821. Pendant les intervalles de tranquillité dont le patriarche Grégoire put jouir, il rétablit l'imprimerie patriarcale. Outre des *sermons* et des *lettres pastorales,* il publia une *Homélie sur la charité ,* et un *Traité sur les Épîtres de saint Paul,* traduit en grec moderne avec un commentaire.

GRÉGOIRE Ier (St.), dit *le Grand,* pape, fils du sénateur Gordien, fut préteur de la ville de Rome à l'âge de 30 ans, abdiqua la magistrature pour dévouer à la vie religieuse sa fortune et sa personne, et succéda en 590 à Pélage II sur le trône pontifical. L'invasion des Lombards dans la haute-Italie ayant réduit les exarques ou gouverneurs pour l'empereur d'Orient à se renfermer dans Ravenne, Grégoire s'occupa de la défense des pays menacés; mais, préférant les voies de la douceur et de la religion, il négocia avec Théodelinde, reine des Lombards, une paix que les intrigues de l'exarque de Ravenne ne tardèrent pas à troubler. Le pontife triompha de ces difficultés, malgré les préventions fâcheuses de l'empereur Maurice, et maintint la trêve avec les Lombards. S'il reconnut plus tard l'autorité de Phocas, lorsque celui-ci usurpa l'empire sur Maurice, c'est qu'alors il avait à combattre dans l'Empire le schisme ou l'hérésie, l'ignorance ou la corruption du clergé : presque partout le succès couronna ses efforts. Saint Grégoire mourut à Rome le 12 mars 604, dans la 62e année de son âge, et la 14e de son pontificat. Il a recueilli les prières qui doivent composer la célébration de la messe et l'administration des sacrements. On lui doit aussi l'*Antiphonaire* qui porte son nom; il établit une école de chant; enfin il a laissé plusieurs écrits. La meilleure édition de ses *OEuvres* est celle de Paris, 1705, 4 vol. in-fol., publiée par les pères Denis de Sainte-Marthe et G. Bessin, de la congrégation de Saint-Maur: on y trouve la *Vie* du saint auteur, écrite 300 ans après lui par Jean le Diacre. Le Père Maimbourg a donné une *Histoire du pontificat de saint Grégoire,* Paris, 1686, in-4°. De tous les papes, saint Grégoire est celui dont il nous reste le plus d'écrits. Les principaux sont : *le Pastoral,* traduit par J. le Clerc, Paris, 1670, in-12; par l'abbé Prévost, chanoine de Melun, Paris, 1694, in-12 : cette dernière traduction, publiée sous le pseudonyme Antoine de Marsilly, est préférable à la précédente : elle a été réimprimée en 1739, petit in-12; *Homélies,* traduites par le duc de Luynes, Paris, 1669, in-4°; *Morales sur le livre de Job,* traduites par le même, 1666 et années suivantes, 3 vol. in-4°; *Dialogues,* traduits par L. Bulteau, Paris, 1689, in-12, etc.

GRÉGOIRE II (St.), élu pape le 19 mai 715, 40 jours après la mort de Constantin, auquel il succédait, était natif de Rome et fils de Marcel. Renommé pour son savoir et considéré pour sa vertu, il avait été élevé dans le palais de Latran, sous les yeux du pape Sergius, et avait suivi Constantin à Constantinople, où l'empereur avait été extrêmement satisfait de son érudition et de sa manière de s'exprimer. Il y joignait des mœurs pures, un grand courage, et le zèle le plus ardent pour les droits de l'Église. Dès le commencement de son pontificat, il entreprit de réparer les murs de Rome; mais les circonstances qui survinrent, l'empêchèrent d'achever. Jean, patriarche de Constantinople, lui écrivit une lettre synodique, à laquelle il répondit; mais cette liaison ne fut pas de longue durée, Jean fut destitué par l'empereur Anastase II, qui fut bientôt déposé lui-même par Théodose III, auquel succéda, en très-peu de temps, Léon l'Isaurien. Ces révolutions fréquentes ébranlaient le trône impérial d'Orient, et favorisaient l'invasion des musulmans, qui, dès le temps d'Anastase, menaçaient les côtes d'Italie, ayant à leur tête Soliman, frère et successeur du calif Valid. Cette expédition n'eut point de suites. L'armée qu'Anastase envoyait au secours de Rome était commandée par un diacre; ce fut un sous-diacre qui défendit une des principales villes du royaume de Naples. Quelque temps auparavant, un diacre s'étant revêtu des armes du roi Cunibert, s'était fait tuer pour lui dans un combat. Telles étaient les mœurs du temps. Les Lombards désolaient l'Italie : Grégoire avait employé vainement les prières et les menaces. La ville de Cumes fut surprise et le pape obligé de la racheter à prix d'argent. Grégoire n'en donna pas moins d'attention aux affaires religieuses. Il s'occupa des conversions en Germanie, et eut à ce sujet des communications intimes avec Charles Martel. En Italie, il rétablit le fameux monastère du Mont-Cassin, et, dans Rome même, plusieurs églises ruinées. Au concile tenu en 725, Grégoire fit des règlements importants sur le mariage des chrétiens, et notamment sur celui des clercs. Grégoire eut à souffrir des persécutions violentes de la part de l'empereur Léon, protecteur ardent des iconoclastes, qui envoya des assassins pour se défaire du pape. L'Italie était divisée. Le nouveau patriarche de Constantinople, Anastase, écrivit à Grégoire, qui refusa de le recevoir dans sa communion, parce qu'il soutenait les iconoclastes. Au milieu de ces troubles, Grégoire II mourut le 2 février 731, après un pontificat de 15 ans et 8 mois. L'Église l'honore ce jour-là même, au nombre des saints. On a 17 lettres de ce pape dans la *Collection des Conciles* du père Labbe.

GRÉGOIRE III, Syrien de naissance, fut élu pape 35 jours après la mort de Grégoire II, auquel il succéda. Quelquefois il est nommé Grégoire le Jeune, ou confondu avec son prédécesseur. Il est vrai que tous deux eurent à souffrir de l'inimitié de l'empereur Léon. Grégoire était consolé de ces chagrins par les progrès que faisait la religion en Allemagne, grâce aux soins de saint Boniface, auquel il envoya le *pallium,* et par les vertus et les talents du vénérable Bède, dont la conduite et les ouvrages honoraient l'Église d'Angleterre. La France, envahie en partie par les Sarrasins, venait enfin de voir leurs phalanges fuir devant Charles Martel, sous les murs de Tours et de Poitiers. Grégoire imagina de se faire un appui du héros français contre les entreprises des Lombards qui

menaçaient Rome, il lui envoya des légats, chargés de lui porter des présents, et les clefs du tombeau de saint Pierre. Le pape offrait en secret, à Charles, de se soumettre à sa domination, et de se soustraire à celle de l'empereur d'Orient, qui abandonnait Rome dans cet état de détresse; mais il était réservé au fils de Charles Martel d'accomplir les vœux du pontife. Le vainqueur des Sarrasins avait encore besoin des secours du roi lombard, pour chasser les musulmans, qui avaient pénétré en France d'un autre côté. Il ne fit donc aucune réponse positive à Grégoire, et se contenta de lui envoyer de riches présents : il mourut au moment de recevoir une seconde légation du pape; celui-ci ne tarda pas à le suivre, et termina sa carrière la même année 741, après 10 ans et 9 mois de pontificat. On trouve 7 lettres de ce pape dans la *Collection des Conciles* du père Labbe.

GRÉGOIRE IV, élu pape en 827, 3 mois après la mort de Valentin, ne fut sacré que le 5 janvier suivant, parce qu'on avait attendu le consentement de l'empereur Louis le Débonnaire. Grégoire était Romain, fils d'un patricien nommé Jean : son mérite reconnu le fit élire malgré sa résistance. Il répara plusieurs églises, et les enrichit d'offrandes. Les musulmans avaient pénétré en Sicile, et menaçaient les côtes de l'Italie. Grégoire fit fortifier Ostie, afin de défendre l'embouchure du Tibre contre leurs incursions. La plus grande partie du pontificat de ce pape fut remplie par l'intérêt qu'il prit dans la querelle de Louis le Débonnaire et de ses enfants, et appartient par conséquent à l'histoire de France. Lothaire, roi d'Italie, et portant aussi le titre d'Empereur, sollicita l'appui de Grégoire dans le démêlé scandaleux qu'il eut avec son père. Le pape vint en France, sous prétexte, et sans doute avec le désir sincère de rétablir la paix entre le père et ses enfants. Lothaire séduisit les troupes et la plus grande partie des seigneurs qui composaient le conseil du roi de France; il sépara Grégoire de son père, et les empêcha de se voir. Il parait que le pape eut la faiblesse de consentir à la dégradation de Louis, et qu'il revint à Rome, très-affligé de l'inutilité de sa médiation. Depuis cette époque, on ne voit rien de remarquable dans son pontificat : il mourut à Rome au commencement de l'année 844, après avoir occupé le saint-siége pendant 16 ans; il eut pour successeur Sergius II. On trouve quelques lettres de ce pape dans la *Collection des conciles*.

GRÉGOIRE V, né en Allemagne dans le 10e siècle, neveu de l'empereur Othon III, s'appelait Bruno ou Brunon avant son élévation au souverain pontificat le 17 janvier 996, après la mort de Jean XV. Ce fut lui qui couronna son oncle empereur d'Occident, huit jours après sa propre élection, qu'il devait aux démarches de ce prince. Un sénateur puissant, nommé Crescentius, oubliant les services que lui avait rendus Grégoire auprès d'Othon, conspira contre ce pontife, le chassa de Rome, et fit élire à sa place un Grec nommé Philagate, qui prit le nom de Jean XVI. Grégoire, après avoir tenu cette même année (997), à Pavie, un concile où Crescence et l'antipape furent excommuniés, rentra à Rome sous la protection de l'Empereur son oncle, montra peu de générosité envers son adversaire, qui avait été arrêté et mutilé par les soldats d'Othon, et s'attira, à ce sujet, de vifs reproches de saint Nil, dit *le Jeune*. L'année suivante, lorsque le roi de France Robert eut épousé sa cousine Berthe, ce pape assembla un concile dans lequel on imposa au monarque sept années de pénitence, et l'obligation de répudier sa femme. Grégoire mourut le 18 février 999, après un pontificat de 2 ans et 9 mois. On a de lui quelques lettres et diplômes dans les *Miscellanea* de Baluze (tome VI), dans l'*Italia* d'Ughelli, dans le *Spicilége* de D. Luc d'Achery, et dans la *Collection des conciles* du P. Labbe (tome IX).

GRÉGOIRE VI ou LÉON, antipape, fut (après la mort du pape Sergius IV) le concurrent de Benoît VIII, força ce pontife de s'éloigner de Rome, occupa quelque temps la chaire de Saint-Pierre, et en fut chassé à son tour par l'empereur Henri II, dont Benoît avait été solliciter les secours en Saxe. On ne sait pas ce que devint ensuite cet intrus.

GRÉGOIRE VI, élu pape le 8 avril 1045, remplaça Benoît IX; il était Romain de naissance, et s'appelait Jean Gratien. Les circonstances déplorables dans lesquelles il accepta la tiare, ne permettaient pas à l'homme le plus vertueux d'opérer le moindre bien. La licence des mœurs privées ne pouvait être comparée qu'à la monstruosité des désordres publics. Les grands chemins et la ville de Rome étaient infestés de voleurs et d'assassins. On commettait des meurtres jusqu'au pied des autels. Grégoire employa les exhortations, ensuite les censures; enfin il eut recours aux moyens de force. Tout cela ne fit qu'irriter les coupables. Ils murmurèrent en l'accusant de cruauté. Henri le Noir, appelé en Italie par ces clameurs, assembla un concile à Sutri. On trouva l'élection de Grégoire VI, non pas tout à fait simoniaque, mais irrégulière, parce que Benoît IX avait effectivement reçu de l'argent pour s'éloigner; sacrifice jugé nécessaire pour se débarrasser de cet odieux pontife. Il paraît d'ailleurs que ce n'était pas Grégoire qui avait donné cet argent. Quoi qu'il en soit, fatigué de tant d'horreurs, dégoûté de tant d'injustices, il abdiqua vers la fin de décembre 1046, après un pontificat de 20 mois environ. Il avait été le premier bienfaiteur de la jeunesse d'Hildebrand. Il eut pour successeur Clément II. On ne connait de Grégoire VI qu'une lettre, insérée dans l'*Italia* d'Ughelli.

GRÉGOIRE VII, connu d'abord sous le nom d'Hildebrand, fit ses études en France, entra dans l'ordre de Cluni, et remplit sous Léon IX plusieurs négociations importantes qui lui valurent à la cour de Rome un immense crédit. Après avoir fait élire successivement les papes Nicolas II et Alexandre II, il parvint à chasser les antagonistes qu'on leur opposa, gouverna toutes les affaires sous le dernier de ces pontifes, et lui succéda le jour même de son inhumation. Son premier soin fut de convoquer à Rome un concile pour réprimer les désordres du clergé; ensuite il déclara Philippe Ier indigne du titre de roi, et se montra plus sévère encore à l'égard de l'empereur Henri qu'il excommunia. Dans la correspondance qu'il eut à ce sujet avec divers prélats pour éclairer leur conscience, il développa les principes de cette doctrine funeste qui tendait à bouleverser les empires en détruisant les puissances séculières. Henri, après s'être réconcilié avec le pape et en avoir reçu l'absolution, rompit de nouveau avec lui, et fut excommunié une seconde fois.

Ses États d'Allemagne et d'Italie étant mis en interdit, l'Empereur convoqua une assemblée de seigneurs et de prélats à Brixen dans le Tyrol. Grégoire fut déposé et on élut à sa place l'archevêque de Ravenne, Guibert, sous le nom de Clément III. Grégoire opposa d'abord une forte résistance aux troupes que Henri fit avancer sur Rome pour y introniser l'antipape; mais pressé dans le château Saint-Ange, il eut recours à Guiscard, duc de Calabre, et à ses Normands. Le duc entra dans Rome, pilla et brûla en partie cette ville à cause de la résistance qu'il avait éprouvée de la part des habitants, réinstalla Grégoire au palais de Latran, et ramena plusieurs villes et châteaux à l'obéissance du pontife. Quelque temps après Grégoire étant passé à Salerne, y mourut en 1085. La France lui a refusé les honneurs religieux que Rome lui accorda. Un écrit intitulé : *Dictatus papæ,* attribué à Grégoire VII, renferme 27 maximes qui composent une déclaration complète de la souveraineté spirituelle et temporelle du pontife romain. Il paraît plus probable que Grégoire est l'auteur d'un *Commentaire sur les psaumes pénitentiaux,* mal à propos attribué à saint Grégoire le Grand. Ses lettres, en XI livres, se trouvent dans toutes les collections des conciles. On en trouve aussi plusieurs dans la *Biblioth. floriacensis* de J. Dubois, dans l'*Appendix* de Baluze, au traité de Marca *De Primatibus,* dans les *Hist. Francor. scriptores,* de d'Achery, d'Ughelli, etc. La *Vie* de Grégoire VII, écrite par Paul de Bernried, auteur contemporain, a été publiée par Gretser, Ingolstadt, 1610, et insérée dans les grandes collections de Mabillon et des bollandistes. M. Villemain prépare une nouvelle *Vie* de ce grand pontife.

GRÉGOIRE VII, antipape. *Voyez* **BOURDIN** (MAURICE).

GRÉGOIRE VIII, élu pape le 21 octobre 1187, succédait à Urbain III : il s'appelait Albert, était natif de Bénévent, cardinal et chancelier de l'Église romaine. Il était savant, éloquent, d'une vie pure, et rempli de zèle; mais il ne tint le saint-siége que pendant deux mois environ. Pour ranimer les fidèles au recouvrement de la terre sainte, il promit les indulgences de l'Église, et prescrivit des abstinences, dont il voulut donner lui-même l'exemple. Un auteur dit que les cardinaux même promirent de renoncer à toute espèce de richesses, firent vœu de se croiser, et d'aller jusqu'en Palestine, demandant l'aumône à la tête des pèlerins. Grégoire s'occupait à réconcilier les Pisans et les Génois, lorsqu'il fut pris de la fièvre, dont il mourut, à Pise, le 16 décembre 1187. Il eut pour successeur Clément III. On a 3 de ses *lettres* dans la Collection des conciles.

GRÉGOIRE IX (UGOLIN), proche parent d'Innocent III, fut d'abord chapelain de ce pape, cardinal et évêque d'Ostie avant d'être appelé lui-même au saint-siége en 1227, après la mort d'Honorius III. Il eut avec l'empereur Frédéric II de longs démêlés dans lesquels les écrivains ultramontains donnent presque tous les torts à ce prince, et il mourut à Rome, âgé de près de 100 ans. Au milieu des orages politiques qui traversèrent son pontificat, Grégoire IX tenta la réunion de l'Église grecque, canonisa saint François d'Assise, dont il avait été l'ami, saint Dominique et saint Virgile, et fit publier en 1234 une collection de décrétales qui fait une des principales parties du *Corps de droit canonique*. On a un grand nombre de lettres de ce pape dans la Collection des conciles, les *Annales* de Wadding, l'*Italia* d'Ughelli, etc.

GRÉGOIRE X, élu pape le 1er septembre 1271, s'appellait Thébalde ou Thibaud; il était de la famille des Visconti, et archidiacre de Liége. Il succéda à Clément IV, après une vacance de deux ans et neuf mois. Il était en Palestine, à Saint-Jean-d'Acre, où il apprit son élection, le 27 octobre. Il se hâta de se rendre en Italie, et débarqua à Brindes le 10 février 1272. Son premier soin fut de pourvoir aux besoins des croisés: il sollicita les secours de Pise, de Gênes, de Marseille, de Venise, et du roi de France, Philippe le Hardi. Après s'être fait sacrer à Rome, le 27 mars, il s'occupa aussitôt de convoquer un concile général à Lyon. Le pape y invita tous les souverains de l'Europe, et même le roi d'Arménie et le kan des Tartares. Son séjour à Rome ne fut pas de longue durée : il quitta cette capitale dans le dessein de rétablir par sa présence la paix dans plusieurs villes d'Italie. Il alla à Orviète, ensuite à Florence, puis à Sienne. Les affaires d'Allemagne occupèrent ensuite l'attention de Grégoire. Il y avait 28 ans que l'Empire était vacant, depuis la déposition et la mort de Frédéric II. Dans le cours de l'année 1272, des négociations avaient été ouvertes à Constantinople pour la réunion des deux Églises. L'empereur Michel Paléologue la désirait sincèrement. Le patriarche Joseph s'y montrait opposé. Le reste du clergé grec partageait l'opinion de l'empereur. En 1273 les conférences, les discussions, avaient continué sur le même pied. Le patriarche s'était retiré dans un monastère; et une ambassade solennelle avait été arrêtée pour se présenter au concile de Lyon. Tel était l'état des choses, lorsque l'ouverture s'en fit le 2 mai 1274. Les Grecs y parurent, et répétèrent dans leur chant du symbole les expressions des Latins sur la procession du Saint-Esprit. Tout paraissait cimenter la réunion : elle fut détruite par des événements ultérieurs, qu'il serait trop long de rapporter ici. Le concile étant fini, le pape se rendit à Beaucaire, où il trouva Alphonse de Castille, qui prétendait à l'Empire : le pape, parvint à le faire renoncer à tous ses droits, moyennant une décime qu'il lui accorda pour faire la guerre aux Mores. De Beaucaire, le pape se rendit à Lausanne, où il trouva Rodolphe, qu'il confirma roi des Romains, et qui se croisa pour la terre sainte. En retournant en Italie, Grégoire s'arrêta dans la ville de Milan, qui le reçut avec honneur, et contre laquelle il renouvela néanmoins les censures lancées par Clément IV. De là Grégoire X vint à Arezzo, où il célébra les fêtes de Noël, 1275. Bientôt après, il y tomba malade, et mourut le 10 janvier 1276, après un pontificat de 4 ans et 2 mois et demi. On trouve 102 lettres de ce pape dans l'*Histoire ecclésiastique de Plaisance*. Il eut pour successeur Innocent V.

GRÉGOIRE XI, né en 1329 dans le diocèse de Limoges, s'appelait Pierre Roger avant son élévation au saint-siége. Créé cardinal à l'âge de 18 ans, par Clément VI, son oncle, et pourvu de nombreux bénéfices, il fut élu au premier tour de scrutin, le 30 décembre 1370, pour succéder à Urbain V, fut ordonné prêtre le 4 janvier suivant, sacré et couronné le lendemain. Son premier soin fut d'engager les rois de France et d'Angleterre à suspendre leurs hostilités par une trêve de 4 ans;

ceux de Castille, d'Aragon et de Navarre, à terminer par une paix solide la guerre qu'ils se faisaient. Il ouvrit avec l'empereur Cantacuzène, alors retiré au mont Athos, une négociation dans le but d'opérer la réunion des Églises grecque et romaine. Sa sollicitude pastorale s'étendit également sur l'Allemagne, la Moldavie, l'île de Candie. Ce fut lui qui proscrivit le premier les opinions de Wiclef. Convaincu que c'était le meilleur moyen d'établir en Italie, et surtout dans l'État ecclésiastique, une tranquillité durable, il prit la résolution de reporter le saint-siége à Rome, d'où ses prédécesseurs l'avaient transféré à Avignon, depuis plus d'un demi-siècle. Malgré les instances du roi de France et des évêques, il s'embarqua à Marseille en 1376, fit son entrée dans la capitale du monde chrétien le 17 janvier 1377, et mourut l'année suivante (27 mars 1378), n'ayant pas encore atteint sa 47e année. Quelque temps avant, mécontent des Romains, il avait formé le dessein de replacer le saint-siége à Avignon. On trouve le testament de ce pape dans le *Spicilége* de d'Achery; et dans l'appendix du *Museum ital.*, les constitutions de l'Église romaine qu'il avait rédigées étant cardinal. Les collections des conciles de Wadding, d'Ughelli, renferment aussi un grand nombre de ses lettres. C'est le dernier pape que la France ait donné à l'Église.

GRÉGOIRE XII, né à Venise dans le 14e siècle, s'appelait Ange Conrario avant son élévation au saint-siége en 1406. La division qui existait alors dans toute sa force entre les papes d'Avignon et ceux de Rome, exigeait des vertus et des sacrifices. Pour faire cesser le schisme scandaleux qui désolait depuis trop longtemps l'Église catholique, le conclave romain fit signer à Grégoire un compromis dans lequel il s'engageait à renoncer à la tiare dans le cas où l'antipape Benoît XIII céderait de son côté. Mais les deux compétiteurs cherchant à éluder cet engagement, les cardinaux romains et avignonnais déposèrent Grégoire ainsi que Benoît, et élurent Alexandre V. Après avoir essayé de former un nouveau concile à Austria près d'Udine, Grégoire se réfugia d'abord à Gaëte, puis à Rimini, d'où il envoya au concile, tenu à Constance, sa renonciation formelle. On lui conserva le premier rang parmi les cardinaux, et il mourut le 18 octobre 1417, à l'âge de 92 ans, à Recanati, petite ville dans la Marche d'Ancône, où il était légat. Wadding, Ughelli, Bzovius, ont conservé quelques lettres de ce pape, dans leurs collections.

GRÉGOIRE XIII (Hugues BUONCOMPAGNO), né à Bologne au commencement du 16e siècle, succéda au pape Pie V le 14 mai 1572. Très-instruit dans la jurisprudence civile et canonique, il en avait donné des leçons dans sa patrie, et avait paru avec distinction au concile de Trente. Les premiers temps de son pontificat furent signalés par des réjouissances odieuses qui eurent lieu à Rome pour célébrer le massacre de la Saint-Barthélemi. Grégoire, à qui pourtant plusieurs écrivains ont reconnu beaucoup de douceur, ordonna une procession solennelle pour rendre grâces à Dieu de cet événement, et accorda des indulgences à ceux qui imploreraient l'assistance du ciel en faveur de Charles IX et de son royaume. En relatant ces faits, de Thou, les auteurs des *Mémoires de la Ligue*, et même ceux de la *Satire Ménippée*, ajoutent que le pontife refusa de lancer des lettres d'excommunication contre Henri IV et le prince de Condé, malgré les instances du jésuite Maldonato et du cardinal de Pellevé. Le plus remarquable des actes du pontificat de Grégoire XIII fut la réformation du calendrier. Ce pape assembla à cet effet les plus habiles mathématiciens, parmi lesquels Louis Lilio, Christophe Clavius et Pierre Chacon, eurent la plus grande part à l'opération. Cette réforme de l'ancien calendrier julien, appelé aujourd'hui grégorien, fut adoptée successivement dans tous les États catholiques de l'Europe, et commença en France du 10 au 20 décembre 1582. Grégoire XIII mourut le 10 avril 1585, à 83 ans.

GRÉGOIRE XIV (Nicolas SFONDRATE), né à Crémone dans le 16e siècle, fut élu pape après la mort d'Urbain VII, le 8 octobre 1590. Il avait été fait cardinal par Grégoire XIII. Son pontificat, pendant lequel il lança une bulle d'excommunication contre Henri IV, ne dura pas une année entière. Attaqué de la gravelle et de la fièvre, il mourut au mois de juillet 1591. On lui a reproché d'avoir dissipé en bien peu de temps, pour le soutien de la Ligue, les trésors amassés par son prédécesseur Sixte V.

GRÉGOIRE XV (Alexandre LUDOVISIO), élu pape le 9 février 1621, avait été archevêque de Bologne, sa patrie, et nonce en Espagne. Il promulgua un nouveau règlement pour les élections dans le conclave, érigea l'évêché de Paris en métropole, fonda le collége de la Propagande à Rome, et fit, entre autres canonisations, celle de saint Ignace de Loyola, fondateur des jésuites, chez lesquels il avait été élevé. Après avoir interposé sa médiation entre les cours de France et d'Autriche, qui se disputaient la possession de la Valteline, Grégoire mourut dans sa 70e année le 8 juillet 1623. Il était fort instruit, et on lui doit la publication de plusieurs collections importantes.

GRÉGOIRE, roi d'Écosse, successeur d'Ethus en 875, rétablit la tranquillité dans ses États en accordant une amnistie aux partisans de son prédécesseur, chassa les Pictes de la presqu'île de Fife, enleva aux Danois Berwick et le Northumberland, expulsa les Bretons de la partie de l'Écosse dont ils s'étaient emparés sous le règne de Donald II, assura ses conquêtes par des traités, donna un tuteur au jeune héritier de la couronne d'Irlande, mit garnison dans plusieurs places, pacifia cette île, et mourut en 892, après 18 ans d'un règne glorieux. Donald V lui succéda.

GRÉGOIRE MAGISDROS, prince arménien, de la race royale des Arsacides de Perse, né au commencement du 11e siècle, fut envoyé à Constantinople pour se perfectionner dans la connaissance de la philosophie, de la théologie et des belles-lettres. L'an 1030, il entra au conseil de Jean, roi d'Arménie, et rendit à ce prince d'importants services dans plusieurs occasions. L'an 1042, après deux ans d'interrègne, il fit nommer Kakig II roi d'Arménie, et repoussa l'invasion des Turcs Seldjoucides. Pour prix de ses services, il se vit calomnier auprès de Kakig, et voulant mettre sa vie en sûreté, il se retira dans le pays de Daron, puis à Constantinople, où il se livra à la culture des lettres. Après la destruction du royaume d'Arménie par l'empereur Constantin Monomaque, Grégoire reçut de l'empereur plusieurs villes

et bourgs de la Mésopotamie, qu'il joignit à ses possessions dans les pays de Daron, de Sasoun et de Vasbouragan, fut créé duc de la Mésopotamie, repoussa une nouvelle invasion des Seldjoucides, exerça une sanglante persécution contre les sectaires arméniens soumis à sa puissance, en contraignit un grand nombre d'embrasser le christianisme, et mourut en 1058. On a de lui plusieurs lettres sur des sujets politiques, historiques, littéraires, philosophiques et théologiques : une *Grammaire arménienne;* un poëme de 1,000 vers renfermant tout l'Ancien et le Nouveau Testament ; une traduction arménienne d'*Euclide*, etc.

GRÉGOIRE II (Vahram), patriarche arménien, fils du précédent, surnommé *Vgaïaser*, c'est-à-dire *qui aime le martyre*, succéda à son père l'an 1058. Peu de temps après il abandonna les soins du gouvernement pour se livrer aux exercices de la vie monastique; mais en 1065 il fut forcé d'accepter le patriarcat d'Arménie, vacant depuis plus d'un an, et se vit ensuite dépouillé de cette dignité par le docteur George Lorhetsi, qui avait été son secrétaire. Celui-ci étant mort (1072), Grégoire reprit le patriarcat, qu'il abandonna de nouveau, et mourut vers 1105 dans le monastère de Garmi-Vank'h, après avoir nommé son neveu Grégoire directeur spirituel des Arméniens émigrés au Caire, et fait élire Basile, son autre neveu, patriarche d'Arménie.

GRÉGOIRE III, neveu du précédent, surnommé *Balharouni*, fut sacré patriarche universel des Arméniens en 1113, après la mort du patriarche Basile, auquel son oncle l'avait appelé à succéder. Son inauguration donna naissance à un schisme dont le résultat fut l'élection d'un patriarche particulier à Aghthamer. Grégoire convoqua en 1114 un concile où fut réglé le mode d'élection du patriarche d'Arménie ; il établit sa résidence à Dzouk'h dans la Mésopotamie septentrionale, fortifia cette place, et mourut en 1166 à Roum Kalaah, sur le bord de l'Euphrate, après avoir visité les saints lieux avec l'archevêque d'Ostie, Albéric, légat du pape, et entamé d'infructueuses négociations avec Eugène III au sujet de la réunion de l'Église d'Arménie et de l'Église latine. Peu de temps avant sa mort il s'était démis du patriarcat en faveur de son frère Nersès.

GRÉGOIRE IV, neveu du précédent, surnommé *Degha*, c'est-à dire *l'Enfant*, sacré patriarche universel des Arméniens après la mort de Nersès IV en 1173, fit prononcer, dans un concile tenu à Hrhomgla, la réunion de l'Église d'Arménie à l'Église grecque; mais l'empereur Manuel Comnène étant mort avant que cette réunion eût été opérée, il fut contraint de renoncer à son entreprise, envoya sa soumission au pape Lucius III, et mourut en 1193, laissant le patriarcat à son neveu.

GREGOIRE V, neveu du précédent et patriarche d'Arménie l'an 1193, s'abandonna à des désordres qui soulevèrent contre lui les princes et les ecclésiastiques arméniens; il fut enfermé dans la forteresse de Gobidarh en 1194, par ordre de Léon II, prince d'Arménie, et se tua peu de temps après en cherchant à s'échapper.

GRÉGOIRE VI, parent du précédent, lui succéda en concurrence avec Basile ou Parsegh, évêque d'Ani, qui fut reconnu par plusieurs prélats de l'Arménie orientale. Grégoire VI sacra Léon II roi de Cilicie en 1198, obtint de ce prince la grâce et la liberté de plusieurs seigneurs qui s'étaient révoltés contre lui, et mourut peu de temps après dans le monastère d'Ark'hagaghin. Jean VII lui succéda.

GRÉGOIRE VII, surnommé *Anavarzetsi*, fut élu en 1294, après la mort de Constantin I[er], malgré l'opposition d'un grand nombre d'évêques d'Arménie qui connaissaient son attachement à l'Église romaine. En 1306 il demanda des secours à Clément V, le priant de prêcher une croisade contre les musulmans, et mourut à la fin de la même année. Constantin II lui succéda.

GRÉGOIRE VIII, surnommé *Khandsoghad*, s'empara du patriarcat d'Arménie après la mort de Jacques III en 1411, et se maintint sur son siége pendant plusieurs années, soutenu par l'émir de Cilicie. En 1418 il succomba sous les efforts de ses ennemis, fut jeté en prison, et y mourut massacré. Paul II fut son successeur.

GRÉGOIRE IX, dit *Mousapegeants*, élu par quelques évêques pour succéder à Joseph III en 1440, ne fut point reconnu par les Arméniens orientaux : ceux-ci choisirent en 1441 Vartabied, surnommé *Cyragos* ou *Cyriaque*, qui fut sacré patriarche suprême des Arméniens. Grégoire se soumit à la juridiction de ce chef, restreignit à la Cilicie l'exercice de son autorité, et mourut en 1447. Garabied lui succéda.

GRÉGOIRE X, surnommé *Magovetsi*, parce qu'il avait été évêque de Magou, dans le Vasbouragan, fut élu patriarche en 1443, par les intrigues de Zacharie, évêque de Havouts Tharha, et de plusieurs autres qui déposèrent leur patriarche légitime, Cyriaque, avec l'approbation de Jakoub Begh, gouverneur de l'Arménie; et l'Arménie chrétienne fut en proie aux plus grandes dissensions. On vit renaître le calme après la mort de Cyriaque, qui avait été confiné dans un monastère; et Grégoire s'occupa de faire rétablir l'église patriarcale d'Edchmiadzin, qui tombait en ruines. Sous son administration, les Arméniens, les ecclésiastiques surtout, furent accablés de vexations par les musulmans. En 1454, il prit pour coadjuteur le docteur Arisdagès, qui lui succéda en 1461.

GRÉGOIRE XI succéda en 1536 à Sarkis III, et mourut après un patriarcat de 5 ans, en 1541 : il eut pour successeur Étienne V.

GRÉGOIRE XII succéda, en 1569, à Basile II, fut patriarche 4 ans, mourut en 1573, et fut remplacé par Étienne VI.

GRÉGOIRE XIII, connu d'abord sous le nom de *Sérapion*, fut élu par un concile d'évêques et de docteurs assemblés à Edchmiadzin en 1603, après la fuite de David V et de Melchisedech. Son règne fut troublé par les intrigues des deux patriarches dépossédés, soutenus par les Persans : il tomba entre les mains de ses ennemis l'an 1605, souffrit toute espèce de tortures, racheta sa liberté moyennant une forte somme d'argent, et mourut en 1606, des suites des mauvais traitements qu'il avait éprouvés. On cite encore plusieurs autres Arméniens du nom de Grégoire ; mais on n'a sur eux que des documents incertains; leurs ouvrages sont d'ailleurs restés manuscrits.

GRÉGOIRE, archevêque de Corinthe, au 12[e] siècle, cité quelquefois sous le nom de *Corinthus*, de *Corytus*, de *Corithus* ou de *George Pardus*, est auteur de

Scolies sur Hermogène, imprimées pour la première fois dans les *Oratores græci* de Reiske, tome VIII; d'un *Traité des dialectes*, dont la meilleure édition est celle de M. Schæfer, Leipzig, 1813. Il a laissé quelques autres ouvrages manuscrits.

GRÉGOIRE (Pierre), savant jurisconsulte, enseigna le droit à Cahors, et ensuite à Toulouse. Le duc Charles l'attira en Lorraine, et lui donna une chaire de professeur en droit civil à Pont-à-Mousson, qu'il conserva jusqu'à sa mort, arrivée en 1597. Il est l'auteur de plusieurs ouvrages : *Syntagma juris universi atque legum penè omnium*, etc.; la dernière édition est de Lyon, 1606; *De Republicâ, libri XXVI*, etc.

GRÉGOIRE (Henri), né le 4 décembre 1750, à Vého, près Lunéville, fut successivement curé d'Embermesnil, député aux états généraux, évêque constitutionnel de Loir-et-Cher, membre de la Convention, du conseil des Cinq-Cents, et sénateur. Son existence sociale et littéraire, sa vie politique et religieuse, présentent une carrière de 80 années qui appelle éminemment l'observation et l'intérêt à cause des graves événements auxquels il s'est trouvé mêlé. Ce qui y tient surtout une grande place, ce sont ses constants efforts pour soutenir et propager l'Église constitutionnelle créé en 1791. Grégoire témoigna de bonne heure un goût décidé pour l'étude et pour l'état ecclésiastique; ses parents secondèrent ses premières dispositions, et le firent étudier chez les jésuites de Nancy. Grégoire était encore dans la ferveur de ses premières études, lorsque l'académie de Nancy proposa pour sujet de concours l'*Éloge de la poésie*; il entra dans la lice, et obtint le prix. Ayant embrassé l'état ecclésiastique, Grégoire enseigna les belles-lettres au collége de Pont-à-Mousson, et devint ensuite vicaire, puis curé d'Embermesnil, paroisse peu éloignée de celle de Vého où il était né. Nommé député du clergé, le premier collègue qu'il rencontra à Versailles fut Lanjuinais, et le premier engagement qu'ils contractèrent ensemble fut de combattre le *despotisme*. Le curé d'Embermesnil fut un des premiers à se déclarer pour la réunion de son ordre à celui du tiers état. Le 20 juin 1789, il assista à la séance du Jeu de Paume, et prêta le fameux serment avec quatre autres curés, Besse, Ballard, Jallet, Lecesve. Il fut aussi du nombre des 150 membres du clergé qui se rendirent à la séance que le tiers état tint dans l'église de Saint-Louis. Le dimanche 12 juillet, les bruits les plus alarmants circulaient tant à Paris qu'à Versailles; le soir, les six à sept cents députés qui n'étaient pas allés à Paris se réunirent dans la salle des séances, quoique ce jour-là il ne dût pas y avoir de séance. En l'absence du président, Grégoire, en sa qualité de secrétaire, consentit à occuper le fauteuil. La réunion n'était pas légale, et rien n'était soumis à la délibération. Néanmoins Grégoire prit la parole, et improvisa des phrases énergiques sur ce qu'il appelait les tentatives de la tyrannie, et sur la ferme résolution qui animait les députés d'exécuter le serment prêté au Jeu de Paume. La séance fut déclarée permanente; c'est la première de ce genre; les députés passèrent la nuit dans la salle, et la séance ne fut levée que le 15 juillet à 10 heures du soir, après avoir duré 72 heures. La destruction de la Bastille eut lieu pendant cet intervalle. Grégoire, dans ses votes, se joignit constamment à la portion la plus démocratique de l'assemblée. A la fameuse séance nocturne du 4 août, il profita de l'aveugle entraînement qui poussait l'assemblée à voter tant de décrets insensés, pour demander l'abrogation des *annates*. Le 5 octobre, il dénonça à la tribune le général de Bouillé et le fameux repas des gardes du corps. Grégoire fut un des membres les plus laborieux de l'assemblée constituante : président pendant six mois du comité des rapports, il en partagaa les travaux avec 40 membres qui le composaient. Il fut l'un des membres les plus actifs et le président de la société des *Amis des noirs*, où figuraient Condorcet, la Fayette, Pétion, Robespierre, la Rochefoucauld, Brissot et Clavière. Il fit plusieurs rapports en leur faveur à l'assemblée : son avis était que les nègres et les mulâtres libres devaient être assimilés aux blancs pour les droits politiques et civils, et il publia successivement de nombreux écrits dans ce sens. Le sort des noirs l'occupa toute sa vie, et jusque dans ses derniers moments. Lorsque la constitution civile du clergé eut été décrétée, le curé d'Embermesnil fut le premier ecclésiastique qui prêta le serment; et il prononça dans cette circonstance un discours dont le but était d'entraîner la majorité du clergé. Il publia encore dans le même but un écrit intitulé : *De la légitimité du serment*. Lorsque Louis XVI partit pour Varennes, Grégoire, nouvellement élu évêque de Loir-et-Cher, se hâta d'adresser à ses diocésains une circulaire fort énergique, pour les instruire de cet événement, et les exhorter à faire bonne contenance. De retour au sein de l'assemblée, Grégoire, que n'avait point ému la vue d'un roi malheureux et prisonnier dans son propre palais, attaqua l'inviolabilité de la personne royale. En conséquence, il demanda que Louis XVI fût mis en jugement. Ainsi c'est à Grégoire qu'appartient la première idée de ce terrible procès. En vertu de la nouvelle constitution du clergé, le département de Loir-et-Cher avait élu Grégoire pour son évêque, et il fut sacré le 31 mars 1791. Nommé président du conseil général du département, Grégoire montra que son zèle patriotique ne s'était point refroidi. Sur sa demande, le conseil général adressa à l'assemblée législative une réclamation vigoureuse contre les prétendus empiétements de la cour. La lecture de cette pièce causa dans l'assemblée une grande rumeur; les uns en voulaient l'insertion au procès-verbal, les autres s'y opposaient. Arriva la journée du 10 août : au reçu du paquet qu'apporta le courrier, l'évêque de Loir-et-Cher convoqua sur-le-champ les trois administrations du département, du district et de la municipalité. Dans l'intervalle de leur réunion, il rédigea une réponse au président de l'assemblée législative, et une proclamation aux administrés, pour annoncer la suspension des fonctions royales. En septembre 1792, Grégoire, qui présidait les élections de Vendôme, fut nommé par le collége électoral de cette ville député à la Convention. Lorsque la vérification des pouvoirs fut terminée, on envoya à l'assemblée législative, présidée par François de Neufchâteau, une députation dont Grégoire fut l'orateur, pour annoncer que la Convention nationale s'était définitivement constituée. Les fonctions épiscopales n'avaient point refroidi le républicanisme de l'évêque de Loir-et-Cher; la Convention le revit tel qu'il avait paru aux états généraux, et dès la

première séance, il déclara à divers membres qu'il allait demander l'abolition de la royauté et la création de la république. Le comédien Collot d'Herbois le prévint, et se borna à énoncer cette proposition. Mais Grégoire aussitôt s'élança à la tribune, et s'empressa d'en développer les motifs. Ce discours valut à l'auteur d'être nommé le jour même président de cette assemblée, et il se vante, dans ses *Mémoires,* d'avoir présidé la Convention en costume d'évêque. Le 21 novembre, répondant, en sa qualité de président, aux députés de la Savoie nouvellement conquise, il se fit encore applaudir par des tirades véhémentes contre la royauté. La proposition qu'il fit de réunir la Savoie à la France, ayant été adoptée, il fut chargé, avec trois autres représentants, Hérault de Séchelles, Simon et Jagot, d'aller révolutionner ce pays, et d'y organiser le département du Mont-Blanc. Mais, avant son départ, ses vœux pour le procès de Louis XVI furent accomplis. Le 3 décembre, la Convention arrêta que ce prince serait jugé par elle. Ce fut donc pendant son absence qu'eut lieu ce fameux procès; mais, de concert avec ses trois collègues, il écrivit de Chambéry à la Convention, le 14 janvier 1793, une lettre dans laquelle se trouve cette phrase : Nous déclarons donc que *notre vœu est pour la condamnation de Louis Capet, par la Convention, sans appel au peuple.* Cependant Grégoire remplissait en Savoie la mission pour laquelle il avait été député par la Convention. Non content d'y proclamer la liberté, il voulut aussi que cette contrée goûtât les douceurs de la constitution civile du clergé, déjà pourtant mourante en France. Il y avait en Savoie quatre siéges épiscopaux : il les supprima de son autorité et sans aucun décret de l'assemblée. A leur place il créa un nouveau siége pour tout le département du Mont-Blanc. Il parut un moment à l'armée des Alpes que commandait Kellermann. Au camp de Brau, au-dessus de Sospello, on le vit parcourir à cheval et en habit violet les rangs des divers bataillons, et les haranguer même. Rentré à la Convention, il publia le rapport de sa mission. Le 7 novembre 1793, Gobel et d'autres évêques conventionnels abdiquèrent ou abjurèrent leur caractère sacerdotal. On pressait l'évêque de Loir-et-Cher de les imiter; sur l'invitation du président, il monta à la tribune pour s'expliquer à ce sujet, et prononça un discours qu'il assure avoir été rapporté infidèlement par les journaux du temps. Pendant la Terreur, Grégoire s'occupa surtout de l'instruction publique; il était rapporteur du comité de ce nom dans la Convention, et fit en cette qualité une multitude de rapports, dans l'un desquels il proposa divers moyens pour faire disparaître les idiomes et les patois, et universaliser la langue française; il composa aussi plusieurs écrits pour encourager l'agriculture. Il contribua beaucoup à la conservation des livres et des manuscrits des bibliothèques, et à celle des monuments. Des hommes de lettres furent chargés de diverses commissions littéraires, et ils échappèrent ainsi aux sanglantes persécutions de cette époque. Plus tard, Grégoire publia trois rapports sur les destructions opérées par le *vandalisme*, mot nouveau dont il dota la langue. Il fut un des fondateurs du *Bureau des longitudes,* et concourut à l'établissement du *Conservatoire des arts et métiers* et de l'*Institut national,* dont il fut un des premiers membres, lui qui avait voté pour la suppression des académies. Après la Terreur, l'évêque de Loir-et-Cher parla plus d'une fois en faveur de la liberté des cultes. Lors de l'insurrection du 20 mai, il se prononça pour des mesures sévères, et dit *qu'en révolution frapper vite et fort était un grand moyen de salut.* Quand la constitution de l'an III eut été établie, Grégoire passa au conseil des Cinq-Cents, et y siégea jusqu'à la fin. Mais ce qui tient surtout une grande place dans sa vie, c'est le zèle et l'activité qu'il déploya pour soutenir l'ordre de choses établi par l'assemblée constituante sur les affaires de l'Église. Quoique la constitution civile du clergé ne fût plus loi de l'État, et que le gouvernement ne la reconnût plus, il entreprit, après la Terreur, de relever et de soutenir un édifice qui s'écroulait de toutes parts. On forma à Paris, en 1795, une espèce de comité dit des *évêques réunis*, où siégeaient avec lui trois autres de ses collègues, Saurine, Desbois et Royer. Grégoire, l'âme de ce comité, nouait ou entretenait de tous côtés des correspondances, sollicitait ses confrères de reprendre leurs fonctions, ranimait l'ardeur de leur clergé, faisait tenir des synodes et publiait de nombreux écrits pour la défense de ses principes. Un des plus puissants moyens qu'il imagina, ce fut l'établissement d'un journal qui, sous le titre d'*Annales de la religion,* avait pour but de soutenir l'Église constitutionnelle. Ce journal commença en mai 1795, et dura jusqu'en 1803; il eut successivement plusieurs rédacteurs, mais Grégoire fut celui qui y fournit le plus d'articles. Écrivain laborieux, infatigable, il avait sans cesse la plume à la main, pour la défense de sa cause. En 1796, il fit une nouvelle visite dans son diocèse, et en publia la relation. L'année suivante, il fit célébrer dans toutes les églises constitutionnelles de son département la fête séculaire de la fondation du diocèse de Blois, érigé sous Louis XIV en 1697. Lorsque les troubles eurent éclaté d'une manière si désastreuse à Saint-Domingue, Toussaint-Louverture avait écrit à Grégoire pour lui demander un nombre suffisant d'ecclésiastiques religieux et républicains. Cette demande fut le sujet d'un rapport sur l'érection de nouveaux siéges dans les colonies. On y envoya Mauviel avec trois autres prêtres. L'heure du repos ne sonnait jamais pour Grégoire; il continua de travailler pour sa cause avec une ardeur infatigable, et d'envoyer dans les pays étrangers une foule d'écrits contre la cour de Rome. C'est surtout dans l'Italie qu'il comptait des adhérents et de chauds amis tels que Ricci, ancien évêque de Pistoie, Serrao, Solari, Degola. En 1800, se tint à Bourges un concile dont Grégoire dirigea toutes les opérations; il y fit proclamer un hommage solennel à la révélation, et prononcer anathème à la *théophilanthropie.* C'est à cette époque qu'il composa une *Histoire de la théophilanthropie.* Le 19 juin 1801, jour de l'ouverture d'un second *concile national* à Paris, l'évêque de Loir-et-Cher prononça un discours qu'il commença en prenant la défense de la philosophie, et en parlant avec attendrissement *de la caducité des trônes et du courage des fondateurs de la liberté.* De là, tombant sur les papes pour lesquels il ne savait pas dissimuler son apathie, il couvrit d'éloges les hommes qui, dans ces derniers temps, avaient partagé ses sentiments contre le saint-siége. Le concile se passait dans ces inutilités, lorsque le 15 août, les *pères* apprirent qu'une convention

avait été signée entre le pape et le premier consul. Ils reçurent en même temps l'ordre de se séparer. Le lendemain Grégoire fit un très-long rapport sur les travaux des *Réunis,* ou plutôt sur les siens. La dernière séance du concile se tint le 16 août. Bonaparte, dit-on, avait consulté Grégoire sur le projet de concordat qu'il méditait, et sur les moyens de rapprocher les esprits en France. Sur son invitation, l'évêque de Loir-et-Cher se rendit plusieurs fois à la Malmaison, et, dans des conversations prolongées, il eut tout le loisir de lui développer son système sur l'Église constitutionnelle. Il parla fortement contre la politique de la cour de Rome, et insista sur l'élection des pasteurs par le clergé et par le peuple. Mais Bonaparte comprit qu'il n'y avait aucune conciliation possible avec de semblables idées, et, mieux conseillé, il signa avec Pie VII le concordat de 1801. Bientôt après, on adressa à tous les évêques constitutionnels, de la part du pape, une circulaire pour demander leurs démissions. Grégoire y fit une réponse insérée dans le tome XIV des *Annales de la religion.* Il protestait dans sa lettre de démission qu'il ne cesserait point de considérer son élection comme ayant été légale et légitime. Il adressa en même temps aux fidèles et au clergé du diocèse de Blois une lettre *pastorale* d'adieux. Lorsque Pie VII vint à Paris, l'ancien évêque de Loir-et-Cher fut prévenu d'honnêtetés et de visites par deux ecclésiastiques de sa suite, l'abbé Testa et Devoti, archevêque de Carthage et secrétaire des brefs aux princes. Devoti vint le voir fréquemment. Ce prélat désirait qu'il fît une visite au pape; mais Grégoire montra un attachement opiniâtre à ses sentiments, et déclara qu'il persistait dans le serment prêté à la constitution civile du clergé. Ayant remarqué que, dans les lettres que le prélat italien lui adressait, il écrivait *au sénateur* et non *à l'évêque,* un jour que l'archevêque de Carthage lui avait adressé une lettre comme sénateur pour obtenir une entrevue, il répondit que le sénateur serait absent, qu'il ne trouverait que l'évêque. Émery, supérieur du séminaire de Saint-Sulpice, le ministre de la police, le cardinal Fesch, lui proposèrent vainement d'avoir une entrevue avec le pape. Il y mit pour condition d'être reçu, non comme sénateur, mais comme évêque, et d'avoir avec lui quelqu'un qui pût certifier ses discours et sa conduite, ajoutant que, si l'on osait tirer de cette visite une induction contre l'immutabilité de ses principes, à l'instant il reprendrait la plume pour démentir cette imposture, et l'affaire en resta là. Par le concordat, la carrière ecclésiastique de Grégoire se trouvait terminée; mais son existence politique devint très-brillante. Après le 18 brumaire, il était entré au nouveau corps législatif, et en janvier 1800 il en fut nommé président. Sur la fin de 1801, il fut présenté par le corps législatif, le tribunat et le sénat pour faire partie de ce dernier corps. Bonaparte ne se décida à le nommer que sur des demandes réitérées trois fois, et seulement pour ne pas paraître résister aux deux premiers corps de l'État. Grégoire devint donc sénateur, puis comte de l'empire, membre de l'Institut et de la Légion d'honneur. Dans l'intervalle de la paix d'Amiens, Grégoire entreprit un voyage en Angleterre en 1803 : il parut à Londres en costume d'évêque, et dans ses *Mémoires* il se félicite d'avoir été le seul qui ait osé se montrer en habit violet dans le parc de Saint-James, depuis l'expulsion des Stuarts. L'année suivante, il voyagea en Hollande et en Allemagne. Lors de son arrivée à Amsterdam, les Israélites de cette ville l'entourèrent de leurs hommages empressés, le priant d'assister à leurs cérémonies religieuses, et de visiter leurs synagogues. On y chanta des hymnes à sa louange. Sa qualité et son costume de prêtre chrétien rendaient un peu embarrassants ces témoignages d'affection de la part de ces religionnaires étrangers, et le mettaient lui-même dans une assez bizarre position; mais il s'en tira très-bien, à ce qu'il crut, au moyen de ses idées de charité et de fraternité universelle envers tous les hommes. La nouvelle édition des *Ruines de Port-Royal,* qu'il mit au jour en 1809, déplut à Napoléon, et il fut défendu à l'auteur de paraître aux Tuileries à la réception du premier jour de l'an. Le sénateur fut obligé d'écrire une lettre soumise et conjura ainsi l'orage. L'année suivante, il voulut publier la première édition de son *Histoire des sectes religieuses au* 18e *siècle;* mais le préfet de police défendit de mettre cet ouvrage en vente, et il ne put paraître qu'en 1814. Délaissé par l'empire, Grégoire le fut encore par la restauration. On l'élimina même de l'Institut en 1816; et le paiement de sa pension d'ancien sénateur fut suspendu pendant quelque temps. Sans doute la restauration ne croyait rien devoir à celui qui avait proposé à la Convention de mettre Louis XVI en jugement. Cependant elle continua de lui payer le traitement d'ancien sénateur, et l'on dit que ce fut l'empereur Alexandre qui plaida pour lui. A l'époque du concordat de 1817, il fit paraître son *Essai sur les libertés de l'Église gallicane,* et renouvela dans cet ouvrage ses déclamations accoutumées contre la cour de Rome. En 1819, ses amis l'engagèrent à se mettre sur les rangs pour entrer à la chambre des députés, et le parti révolutionnaire ou libéral trouva moyen de le faire élire dans le département de l'Isère. Cette élection excita une grande rumeur dans le public. Dans les feuilles périodiques et dans la chambre, elle donna lieu à une si vive discussion, que le président d'âge, Anglès, se vit obligé de se couvrir, et d'ordonner à l'assemblée de se retirer pendant une heure dans ses bureaux. Quelques amis officieux profitèrent de cet intervalle pour aller trouver Grégoire, et pour le supplier de ne pas s'exposer lui et ses amis à un cruel affront; mais il refusa opiniâtrement de donner la démission qui lui était demandée, et qui aurait fermé toute discussion. A la reprise de la séance, et après bien des débats tumultueux, la question fut ainsi posée : *Que ceux qui ne veulent pas de M. Grégoire se lèvent!* L'exclusion de Grégoire fut prononcée à une immense majorité, et le résultat proclamé aux cris réitérés de *vive le roi!* Ainsi se termina cette séance, une des plus orageuses qu'on eût vues depuis longtemps. Grégoire publia sur cette affaire deux *lettres aux électeurs de l'Isère,* l'une du 28 septembre, et l'autre du 1er janvier suivant. En 1822, Grégoire abdiqua, par une lettre imprimée, le titre de commandant de la Légion d'honneur. On avait voulu l'astreindre à prendre un nouveau brevet; il aima mieux renoncer à son titre. Sa lettre est adressée au maréchal Macdonald, et porte la date du 19 novembre. L'auteur s'y plaint vivement des traverses et des calomnies auxquelles, dit-il, il était en butte; il

s'y montre toujours fort sensible à l'exclusion prononcée contre lui par la chambre. Durant les années qui s'écoulèrent jusqu'à la révolution de juillet 1830, Grégoire vécut dans l'isolement, abandonné de presque tous ses anciens amis, comme il s'en plaint dans son testament. Le principal travail qui occupa ses dernières années fut le remaniement complet de son *Histoire des sectes religieuses ;* il y incorpora plusieurs de ses anciennes publications, et y ajouta des développements considérables. Cinq volumes de cet ouvrage ont paru du vivant de l'auteur : on avait promis une introduction, et un sixième volume qui probablement ne verront pas le jour. Grégoire salua d'abord la révolution de 1830 avec empressement; après un bannissement de 15 ans, il revit ses confrères de la Convention rappelés en France. Il s'empressa d'écrire à la Fayette pour le féliciter du rôle qu'il jouait à cette époque. Il sentit renaître son ancienne vigueur, et, reprenant la plume sur les matières politiques, il publia des *Considérations sur la liste civile,* ouvrage qu'il a vendu au profit des blessés de juillet. Mais la joie que lui causa la catastrophe qui précipitait les Bourbons du trône fut de courte durée. Il y eut une chambre des pairs, et les noms de Sieyès, de Thibaudeau, de Grégoire n'y figurèrent point. Deux académies demandèrent la rentrée des anciens *exclus,* comme un droit, et M. Guizot, alors ministre, répondit qu'elle pouvait les réélire successivement, lorsque des places deviendraient vacantes, mais que l'ordonnance d'exclusion ne serait point rapportée. Sentant sa fin approcher, il se confessa au prêtre auquel il s'adressait habituellement, l'abbé Évrard, de la paroisse Saint-Séverin, et témoigna le désir que les sacrements lui fussent administrés par le curé de sa paroisse, l'Abbaye-aux-Bois. Celui-ci vint en effet accompagné de son vicaire, et lui demanda la rétractation de son serment à la constitution civile du clergé. En vain le bon curé déploya tout son zèle auprès du malade, en vain l'archevêque de Paris lui écrivit à ce sujet une lettre pleine de modération ; on ne put obtenir de Grégoire mourant aucun acte de soumission et de repentir. Il répondit à l'archevêque par une lettre dans laquelle, loin de désavouer sa conduite passée, il protestait hautement de son adhésion constante au schisme de l'Église constitutionnelle. Grégoire s'obstinant à refuser une rétractation prescrite pour sa réconciliation avec l'Église, les sacrements durent lui être refusés. L'abbé Baradère lui donna de sa main la communion en viatique. Ce même abbé alla solliciter l'abbé Guillon, nommé évêque de Beauvais, de lui administrer les derniers sacrements ; et l'abbé Guillon vint en effet lui administrer l'extrême-onction, à l'insu de l'archevêque et du curé de la paroisse. Grégoire, dans ses derniers moments, pensait à *ses chers noirs* pour lesquels il avait tant écrit pendant toute sa vie. Il voulait qu'on envoyât des livres de théologie à Haïti. On l'entendit plusieurs fois s'écrier : *Pauvres Haïtiens !* Après ces dernières paroles, il perdit connaissance. Son agonie fut longue et pénible ; elle dura trois jours ; il expira le samedi 28 avril 1831. Le dimanche son corps demeura exposé toute la journée ; le lendemain le convoi se rendit à l'église de l'Abbaye-aux-Bois, escorté d'une foule de républicains, parmi lesquels on comptait plusieurs députés et des décorés de juillet. Il y eut six discours prononcés sur sa tombe par MM. Duplès, Thibaudeau, Isambert, Crémieux, Raspail et Laroche. Grégoire avait des connaissances étendues, des mœurs austères, un caractère opiniâtre, de l'attachement pour la religion, comme il la comprenait. Défenseur des juifs et des noirs, il chercha, dans plusieurs écrits, à les faire mettre sur le pied de l'égalité avec le reste des populations. En politique, il se signala par un esprit d'indépendance qui allait droit à la république. Voici ses principaux ouvrages : *Essai sur la régénération morale, physique et politique des Juifs,* couronné par l'académie de Metz, 1789 ; *Mémoire en faveur des gens du sang mêlé de Saint-Domingue,* etc., 1789 ; *Motion en faveur des Juifs ; Essai historique et patriotique sur les arbres de la liberté,* 1794, in-4°, rare ; *les Ruines de Port-Royal,* 1801, in-8° ; *De la littérature des Nègres,* 1808, in-8° ; *De la domesticité chez les peuples anciens et modernes,* 1814, in-8° ; *Histoire des sectes religieuses qui, depuis le commencement du siècle dernier jusqu'à l'époque actuelle, sont nées, se sont modifiées, se sont éteintes dans les quatre parties du monde,* 1814, 6 vol. in-8°, ouvrage rédigé avec trop peu de goût et de méthode, et qui n'est point achevé. Il a eu beaucoup de part à la *Chronique religieuse,* 6 vol. in-8° ; au *Recueil des lettres encycliques ;* aux *Annales de la religion,* 18 vol. in-8°.

GRÉGOIRE DE SAINT-VINCENT. *V.* **SAINT-VINCENT** (Grégoire de).

GREGORAS (Nicéphore), historien grec, né à Héraclée de Pont vers 1295, étudia sous la direction de Jean Glycus, patriarche de Constantinople, l'un des plus habiles rhéteurs de son temps, et sous Théodore Métochite, mathématicien et astronome. Après la mort d'Andronic, son protecteur, Grégoras ouvrit à Constantinople des leçons publiques qui lui attirèrent un grand concours d'auditeurs ; ses querelles avec Palamas, au sujet de la réunion des communions chrétiennes, lui firent encourir la disgrâce de l'impératrice Anne ; et il paraît même que le peuple le prit en aversion au point de menacer ses jours. Il mourut vers 1359, et son corps, privé de sépulture, resta exposé aux outrages de la populace. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, la plupart théologiques. La liste, publiée par Boivin et insérée par Fabricius dans sa *Bibliotheca græca,* en indique 87, tant imprimés que manuscrits. Le plus important est son *Histoire de Constantinople,* de 1204 à 1359, divisée en XXXVIII livres; elle a été réimprimée sur l'édition de Boivin, et fait partie de la *Collection byzantine,* Venise, 1729.

GREGORII (Jean-Godefroid), infatigable géographe et compilateur allemand, vécut dans la première moitié du 18e siècle ; il était vers l'an 1719 pasteur à Siegelbach et Frostdorf, et ensuite à Dornheim, près d'Arnstadt en Thuringe. Gregorii publia en allemand beaucoup d'ouvrages, ou plutôt de compilations faites sans goût et sans critique. Ceux de ses écrits qui ont été imprimés avant 1712 portent le nom pseudonyme de *Melissantes.*

GREGORIO (Maurice de), savant théologien, né à Camerata en Sicile, et non pas à Camerota dans le royaume de Naples, comme l'assure le Toppi, trompé par la ressemblance des noms, entra fort jeune dans l'ordre de Saint-Dominique. Après avoir terminé ses études et reçu ses degrés, il remplit successivement les fonctions de lec-

teur et de professeur en théologie au collége de Messine. Il fut ensuite appelé à Naples, où il continua d'enseigner jusqu'à sa mort arrivée le 3 novembre 1651, dans un âge peu avancé. Il était membre de l'académie des *Oziosi* de cette ville. Ses nombreux ouvrages se divisent en quatre classes, scolastiques et dogmatiques; parénétiques; canoniques et historiques. On en trouvera la liste dans la *Bibliothec. sicula*, d'Ant. Mongitori, et dans les *Scriptores ordin. prædicator.*, du P. Echard.

GREGORIO (Charles), graveur, né à Florence en 1719, mort en 1759, fut élève de J. Frey. On a de lui des portraits et plusieurs sujets de la galerie Gerini et du *Musæum* de Florence.

GREGORIO (Ferdinand), fils du précédent et graveur comme lui, né en 1740, étudia à Paris sous Wille. On connait de lui *la Vierge et l'enfant Jésus,* d'après Carle Maratte; un *saint Sébastien,* d'après le Guide; *saint Étienne,* d'après le Civoli; un Portrait de son père, etc.

GREGORIO (Rosaire), né à Palerme en 1753, mort en 1809, fut lecteur en théologie, chanoine de la cathédrale de Palerme, et historiographe du roi. Nommé professeur de diplomatie à l'université de cette ville, il en visita les archives pour en tirer les matériaux d'un ouvrage sur l'histoire de son pays. En 1792, il publia 2 vol. in-4°, intitulés : *Bibliothèque aragonaise :* c'est un recueil de lois et de diplômes appartenant à l'époque de la domination des Aragonais en Sicile. Quelques années plus tard il fit paraître la première partie du droit public sicilien : *Considerazioni sulla storia di Sicilia,* Palerme, 1805, 2 vol. in-4°, dont le complément ne parut qu'après la mort de l'auteur en 1810 et 1816, 2 vol. in-4°. Gregorio cessa de vivre en 1709. Plusieurs de ses dissertations ont été rassemblées en 2 vol. in-12, en 1821.

GREGORIUS (Publius), dit *Tiphernas* ou *Tiphernus,* parce qu'il était de *Tiphernum,* cultiva avec distinction la littérature ancienne vers le milieu du 15e siècle. Il étudia d'abord la médecine, et l'exerça même quelque temps. Le désir de se perfectionner dans la langue grecque lui fit entreprendre un voyage en Grèce ; il y séjourna plusieurs années. De retour en Italie, il enseigna d'abord le grec à Naples où, vers 1440, il eut pour disciple Jovius Pontanus : de là il passa à Milan, et enfin il s'établit à Rome, sous le pontificat de Nicolas V, par ordre duquel il acheva la traduction latine de la Géographie de Strabon. Après la mort de Nicolas V, Gregorius prit le parti de se retirer en France, où il fut un des premiers à introduire l'étude de la langue grecque, à ce qu'il paraît, vers 1455, sous le règne de Charles VII. La modicité des appointements dont il jouissait à Paris, contribua à le décider au bout de 4 ans à retourner en Italie. Il se fixa à Venise, y professa avec distinction, et y mourut sous le pontificat de Paul II, à l'âge de 50 ans passés, vers 1469. Ce fut un bruit assez accrédité qu'il avait été empoisonné par quelque envieux, à qui son mérite portait ombrage. On a de lui la traduction latine des 7 derniers livres de Strabon; la traduction latine de Dion Chrysostome *de Regno,* faussement attribuée à François Piccolomini; celle de 16 homélies sur Job, par saint Jean-Chrysostome; des poésies latines, imprimées séparément ou avec d'autres à Venise en 1472.

GREGORIUS (Emmanuel-Frédéric), fils du précédent, théologien et philologue allemand, naquit à Camenz dans la haute Lusace en 1730, étudia à Görlitz et Wittenberg, fut co-recteur au lycée de Lauban, exerça depuis 1758 les fonctions du ministère de la chaire, et devint en 1730, premier pasteur dans cette ville, où il mourut le 9 septembre 1800. Gregorius est auteur de 50 ouvrages en allemand et en latin, dont la plupart traitent de matières théologiques; quelques-uns renferment des notices généalogiques, philologiques et biographiques.

GREGORIUS (Jean-Frédéric), théologien et philologue allemand, né à Camenz en 1697, rentra dans cette ville après avoir terminé ses études à l'université de Wittenberg, et y fut pendant plusieurs années à la tête de l'école. Dans cet intervalle, il y établit une imprimerie. Depuis 1730, il se livra à l'exercice du ministère du saint Évangile, d'abord à Taubenheim, et ensuite à Rothenburg, où il mourut le 28 septembre 1761. Cet auteur a publié une vingtaine de programmes et des dissertations en latin et en allemand, qui n'ont plus aucun intérêt aujourd'hui, à l'exception de celle : *De nomine urbis Camenz,* Camenz, 1732, in-fol.

GRÉGORY (Jean), savant orientaliste, né en 1607 à Amersham, dans le Buckinghamshire, de parents honnêtes mais pauvres, fut admis à l'âge de 15 ans au collége de Christ-Church à Oxford, comme compagnon d'un jeune gentilhomme, et ne tarda pas à se distinguer par la rapidité de ses progrès. Le docteur Brian-Duppa, doyen de Christ-Church, touché du mérite de ce jeune homme, le nomma son chapelain, et lui fit obtenir plusieurs bénéfices. Gregory se livra alors à des recherches critiques sur le texte de la Bible, et commença d'autres ouvrages importants; mais l'excès du travail altéra sa santé, qu'une goutte héréditaire acheva de détruire. Dans le même temps, il perdit son bienfaiteur : on le dépouilla de tous ses bénéfices ; et réduit à un état de misère, il se retira à Hidlington, où il mourut dans une taverne dont le maître lui avait accordé un asile le 13 mars 1646. On a de lui : *Alkibla,* ou *Recherches sur la coutume d'adorer vers l'Orient,* Londres, 1728, in-8°; *Tableau du droit civil et ecclésiastique,* par le chevalier Ridley, Oxford, 1634, in-4°; *Remarques et observations sur quelques passages de l'Écriture sainte,* ibid., 1646, in-4° ; *Opera posthuma,* Londres, 1650, 1664, 1671, 1683, in-4°.

GREGORY (Jacques), célèbre mathématicien écossais, né à New-Aberdeen en 1636, mort en 1675, a immortalisé son nom par l'invention du télescope à réflexion. On a de lui : *Optica promota,* Londres, 1663, in-4° ; *Exercitationes geometricæ,* Padoue, 1666, in-4°; *Vera circuli et hyperbolæ quadratura,* ibid., 1667, in-4°, ouvrage dans lequel l'auteur déclare impossible la quadrature absolue du cercle; *Geometricæ pars universalis,* ibid., 1668, in-4°.

GREGORY (David), mathématicien, né à Aberdeen en 1661, neveu du précédent, mort à Maidenhead en 1708, est auteur de : *Exercitatio geometrica de dimensione figurarum,* etc., Édimbourg, 1684, in-4°; *Catoptricæ et dioptricæ sphæricæ elementa,* Oxford, 1695, in-8°; *Astronomiæ physicæ et geometricæ elementa,* ib., 1702, in-fol. — Gregory (David), fils du précédent, professa longtemps l'histoire moderne à Oxford, où il mourut en 1767.

GREGORY (Jean), médecin écossais, petit-fils de

l'inventeur du télescope à réflexion, né à Aberdeen en 1724, professa d'abord la philosophie, puis la médecine au collége du roi à Aberdeen. Vers 1766, il fut nommé premier médecin du roi pour l'Écosse, et professeur de médecine pratique à l'université d'Édimbourg; il obtint des succès brillants, et mourut en 1773, laissant quelques ouvrages qui ont été réunis en 4 vol. in-8°, Édimbourg, 1788; plusieurs ont été traduits en français, entre autres par Mlle de Keralio: *Essai sur les moyens de rendre les facultés de l'homme plus utiles à son bonheur,* Paris, 1775, in-12; par Verlac, *Observations sur les devoirs et la profession du médecin,* etc., 1787, in-12; *Legs d'un père à ses filles,* traduit par Morellet, 1774, in-12, réimprimé avec le texte, Paris, 1800, in-12.

GREGORY (Jacques), médecin, fils du précédent, né à Aberdeen en 1753, mort en 1821, correspondant de l'Institut de France, avait terminé son éducation aux universités d'Oxford et d'Édimbourg, et voyagé sur une partie du continent; nommé à son retour professeur de médecine théorique à Édimbourg, il succéda en 1777 au célèbre Cullen dans la chaire de médecine pratique. Outre une édition de l'ouvrage *Legs d'un père à ses filles,* 1774, on a de lui: *Dissertatio de morbis cœli mutatione medendis,* 1774, in-8°; *Conspectus medicinæ theoricæ,* Édimbourg, 1788, 2 vol. in-8°; *Philosophical and litterary essays,* 1792, 2 vol. in-8°; *Cullen's first lines of the practice of physic,* 2 vol. in-8°, ouvrage qui a eu jusqu'à 8 éditions.

GREGORY (George), théologien et littérateur, membre de la Société des antiquaires, né en 1754 à Edernin en Irlande, entra dans les ordres en 1776, fut nommé pasteur à Liverpool en 1778, puis de Saint-Gille de Cripplegate à Londres en 1782. Il se livra avec succès à la prédication, et fut pendant plusieurs années l'éditeur du *New annual register;* mais s'apercevant que les opinions politiques qu'il avait soutenues dans ce recueil nuisaient à son avancement dans la carrière ecclésiastique, il se fit ministériel, et dut à la protection de lord Sidmouth (Addington) le riche bénéfice de Westham, une prébende dans la cathédrale de Saint-Paul de Londres, etc. Jusqu'à sa mort arrivée le 12 mars 1808, il ne cessa de seconder les honorables efforts de Wakefield, de Roscoe et de Wilberforce pour provoquer l'abolition de l'infâme trafic des nègres. On a de lui des *Essais historiques et moraux,* 1785, in-8°; 1788, 2 vol. in-8°; *l'Économie de la nature, expliquée et éclaircie d'après les principes de la philosophie moderne,* 1796, 3 vol. in-8° avec 46 planches; un *Dictionnaire des sciences et des arts,* 1806, 2 vol. in-4°; des *Sermons* précédés de réflexions sur la composition et le débit, 1787, in-8°; la *Vie de Th. Chatterton,* avec des notes critiques sur son génie et ses écrits, et une *Notice* sur les poésies de Rowley, 1789, in-8°, imprimée aussi en tête de l'édition des *OEuvres de Chatterton,* 1803, 3 vol. in-8°; *Éléments d'une éducation polie,* extraits des lettres de lord Chesterfield, 1801, in-12, etc.

GRÉGORY (Joseph-Antoine de), comte de Marcorengo, fils de l'avocat collégial et vice-auditeur de guerre, naquit à Crescentino, dans le Vercellais, le 2 juillet 1687. Il suivit la carrière de son père, et en 1713, après avoir pris le doctorat en droit civil et canonique à l'université de Turin, il fut nommé par le conseil municipal juge dans sa patrie, d'après l'usage de ce temps-là, afin de le dédommager de ses frais d'études; il devait cependant être assisté dans le prononcé des jugements par le doyen des avocats du pays. Le duc de Savoie, Victor-Amédée II, étant venu visiter les fortifications de Crescentino et de la citadelle de Verrue, si célèbre pendant la guerre de 1705, de Grégory, à la tête de la municipalité, complimenta ce prince, qui, charmé de l'esprit du jeune docteur, lui donna un emploi à Turin; et, lorsqu'il eut été mis en possession du royaume de Sicile, par le traité d'Utrecht (1713), il l'envoya dans cette île avec la qualité de vice-auditeur général de guerre, et secrétaire des requêtes de Sa Majesté. Mais les événements politiques ayant forcé Victor-Amédée à échanger la couronne de Sicile contre celle de Sardaigne, de Grégory revint en Piémont, et fut nommé, en 1721, juge-mage dans la vallée de Lucerne, où il sut par sa prudence apaiser les dissensions religieuses. De la carrière judiciaire, il fut appelé en 1730 aux places administratives par le roi Charles-Emmanuel, successeur de Victor-Amédée. Il remplit d'abord les fonctions de premier officier des finances. Pendant la guerre de 1733, il fut nommé intendant de l'armée, puis de la maison du roi en 1736, et enfin intendant général des finances du royaume en 1740. Le roi le créa comte en 1751; mis à la retraite en 1756, il mourut au sein de sa famille le 8 février 1770.

GRÉGORY (Charles-Emmanuel de), fils aîné du précédent, naquit à Crescentio en 1713. Il fit ses premières études sous la direction de son père, et à l'âge de 16 ans il fut reçu dans l'ordre des frères mineurs de Saint-François de cette ville. Après avoir étudié à Turin, il fut lecteur de théologie à Fano, puis nommé vicaire général de tous les couvents du Piémont, et en 1781 consulteur du saint-office et directeur de la bibliothèque de son couvent à Turin, où il mourut le 14 janvier 1789. On a de lui: l'*Antichità di Crescentino,* Turin, 1770, in-8°; *la Vie du très glorieux apôtre saint Thomas,* Turin, 1781, in-4°; *Mémoires historiques sur l'ancien couvent de Saint-François à Crescentino,* manuscrit; *Mémoires pour servir à l'histoire de l'origine de la maison de Savoie.*

GRÉGORY (Jean-Dominique de), chevalier de Marcorengo, frère du précédent, né à Turin le 27 décembre 1731, étudia le droit civil et canonique, et reçut le bonnet de docteur à l'université royale en 1754. Appelé à l'état ecclésiastique, il fut admis dans la congrégation des oratoriens de Saint-Philippe, à Turin. La suppression des ordres religieux dans le Piémont, en 1801, l'affligea beaucoup. Il mourut en juin 1802, à Turin, après avoir légué sa bibliothèque à son neveu, le sénateur de Grégory.

GRÉGORY (Jean-Laurent de), neveu du précédent, né à Turin en 1746, fut élevé dans l'académie des nobles avec le poëte Alfieri, et il prit le doctorat en droit en 1768. Instruit par de profondes études et par des voyages en France, en Angleterre et en Allemagne, il vivait dans sa patrie où il cultivait les sciences physiques, lorsque en 1801 il fut nommé préfet du département de la Stura; en 1803, sénateur à Paris, et en 1815, décoré de la croix de commandeur de la Légion d'honneur par Louis XVIII avec une pension de 8,000 fr., dont il jouit jusqu'à sa mort, arrivée à Turin en avril 1817. La statistique de son département, publiée à Cuneo, a servi

de modèle par sa clarté et par sa simplicité. Il était ami de la Place, de Lagrange et de l'abbé Denina, bibliothécaire de Napoléon.

GREIDERER (Vigile), religieux franciscain de l'étroite observance, dans une des provinces autrichiennes, vécut vers le milieu du 18e siècle, et s'occupa principalement de l'histoire de son ordre en Allemagne. Il mourut en 1780, après avoir publié : *Germania franciscana seu Chronicon geographico-historicum ordinis S. Francisci in Germaniâ,* Inspruck et Augsb., 1777, 1781, 2 vol. in-fol.

GREIFF (Frédéric), habile chimiste, né à Tubingue en 1691, était fils d'un pharmacien très-accrédité, et qu'il surpassa dans la pratique de son art. On le regarde comme l'inventeur de la *Thériaque céleste,* supérieure à celle d'Andromachus, mais dont on ne fait pas plus d'usage aujourd'hui en médecine : d'autres attribuent cette composition à Joseph Duchesne ; et Greiff n'aurait fait que la perfectionner. Il acquit une fortune considérable par la vente de ses remèdes, et mourut le 20 novembre 1668. Greiff est auteur de plusieurs ouvrages, parmi lesquels on citera : *Theriaca chymica,* Tubingue, 1641, in-4° ; *Decas nobilissimorum medicamentorum*, ib., 1641, in-4° ; *Consignatio medicamentorum tam galenice quàm chymice præparatorum,* 1641, in-4° ; *Choix de médicaments* (en allemand), Stuttgard, 1675, in-4°.

GREISEL (Jean-George), professeur d'anatomie à l'université de Vienne, sa patrie, où il mourut le 18 mai 1684, fut médecin de la cour impériale d'Autriche, et membre de l'académie des Curieux de la nature. Il a publié plusieurs observations, insérées dans les *Éphémérides d'Allemagne.* On lui doit aussi l'ouvrage suivant : *Tractatus medicus de curâ lactis in arthritide, in quo, indagatâ naturâ lactis et arthritidis, tandem actionibus et experientiis allatis, diæta lactea optima arthritidem curandi methodus proponitur*, Vienne, 1670, in-12 ; Bude, 1681, in-12.

GREKOF (Jouri ou George). *Voyez* **KOROBEINIKOF.**

GRELOT (Guillaume-Joseph), dessinateur français, a publié : *Relation nouvelle d'un voyage de Constantinople,* enrichie de plans levés par l'auteur sur les lieux, et des figures de tout ce qu'il y a de plus remarquable dans cette ville, Paris, 1680, in-4°, figures, traduite en anglais, 1688, in-12. Grelot avait accompagné en Perse le voyageur Chardin.

GRENADE (Louis de), dominicain, l'un des plus fameux prédicateurs et des plus célèbres écrivains ascétiques de l'Espagne, né à Grenade en 1505, fut mandé à la cour de Portugal, sur la réputation de ses vertus et de son mérite. Devenu le directeur de Catherine, veuve de Jean III et régente de Portugal, il eut la modestie de refuser l'archevêché de Prague, puis le chapeau de cardinal, et ne cessa de se livrer au ministère de la prédication et à tous les exercices de piété jusqu'à sa mort le 31 décembre 1588. Il a laissé un grand nombre d'ouvrages estimés, dont on trouvera la liste dans la *Bibliotheca hispana* de Nicolas Antonio, et dans les *Script. ord. prædic.*, du P. Échard. Ses *OEuvres* ont été publiées à Anvers chez Plantin, 1572, 9 vol. in-8° ; l'édition la plus complète en espagnol est celle de Denis Sanchez, Madrid, 1679, 3 tomes in-fol. La meilleure traduction française est celle qui a paru sous le nom de Guillaume Girard, et que Barbier attribue à J. Talon, Paris, 1658-1662 ; édition revue, 1664-1667, 10 vol. in-8° ; 1688-1690, 2 vol. in-fol. La *Vie* de Louis de Grenade a été écrite par plusieurs biographes, entre autres par L. Munos, Madrid, 1639, in-4°.

GRENAILLES (François de CHATONNIÈRE de), l'un des plus féconds écrivains du 17e siècle, naquit en 1616, à Uzerche, petite ville du Limousin. Il nous apprend lui-même que dans sa première jeunesse, se croyant de la vocation pour la vie monastique, il était entré dans un couvent à Bordeaux ; mais il ne tarda pas à s'ennuyer du cloître, et se rendit à Paris où il publia dans l'espace de quelques années une prodigieuse quantité de livres. Dans la préface de sa traduction du *Sage résolu,* de Pétrarque (1660), Grenailles dit qu'on l'avait accusé de crime d'État et qu'il avait couru le risque de porter sa tête sur l'échafaud. S'il se trouva, comme on peut le conjecturer, engagé dans les intrigues de la Fronde, le rôle qu'il y joua ne put être que bien insignifiant, puisqu'il n'est pas même nommé dans les mémoires contemporains. Il vivait en 1678 ; mais on ignore la date de sa mort. Quoiqu'il ait publié une prodigieuse quantité de livres, ni Chapelain, ni Costar, ni l'abbé de Marolles n'ont daigné l'inscrire parmi les auteurs du temps, dont ils ont dressé des listes assez étendues.

GRENAN (Bénigne), professeur à l'université de Paris, né à Noyers en Bourgogne vers 1681, mort en 1723, se fit remarquer par son talent pour la poésie latine. On a de lui une *Paraphrase en vers latins sur les lamentations de Jérémie,* Paris, 1715, in-8° ; une *Ode* très-spirituelle sur la prééminence du vin de Bourgogne ; quelques *Discours* en latin, etc.

GRENAN (Pierre), oratorien, frère du précédent, né comme lui à Noyers, professa les belles-lettres dans les colléges de sa congrégation, se livra avec succès à la prédication, et mourut le 17 février 1722. On a de lui l'*Apologie de l'équivoque,* satire qui est comme une suite de celle de Boileau, 1710, in-12.

GRENET (l'abbé), auteur de l'*Atlas* qui porte son nom, était né vers 1750. Ayant embrassé l'état ecclésiastique, il suivit la carrière de l'enseignement et fut nommé professeur à Paris au collége de Lisieux. Il s'attacha surtout à donner à ses élèves des notions plus exactes et plus complètes de géographie. Pour mettre à leur portée le système du monde, il imagina des sphères plus simples et plus commodes que celles dont on s'était servi jusqu'alors. Enfin il publia divers petits traités élémentaires qui furent accueillis par les instituteurs et les maîtres de pension. Son *Atlas* acheva de le faire connaître d'une manière très-avantageuse. Encouragé par les suffrages des chefs de l'université, Grenet avait entrepris un grand traité de géographie, mais la révolution de 1789 en arrêta la publication ; et on ignore le sort de l'auteur, dont le nom ne se trouve dans aucun dictionnaire biographique. Indépendamment de son *Atlas,* on connaît de lui : *Abrégé de géographie ancienne et moderne,* Paris, 1782, in-12 ; *Traité de la sphère*, ibid., 1784, in-12 ; *Géographie ancienne et moderne, historique, physique, civile et politique des quatre parties du monde,* ibid., 1789, in-12.

GRENIER (Jacques-Raimond, chevalier, puis vicomte

DE), marin distingué, naquit en 1736, dans la Guienne, d'une famille noble. Entré jeune à l'école de la marine à Rochefort, il ne tarda pas à se faire remarquer par son application à l'étude, et par la rapidité de ses progrès; il n'était encore qu'enseigne lorsque en 1768 il fut chargé de faire avec deux corvettes un voyage dans la mer des Indes, pour en reconnaître les côtes et déterminer d'une manière plus précise diverses positions importantes. Grenier se trouvait au combat d'Ouessant (1778). Dans la guerre d'Amérique il commandait la frégate *la Boudeuse*, avec le titre de lieutenant de vaisseau. Le 22 janvier 1779 il s'empara d'une frégate anglaise. Plus tard il se signala à la prise de l'île de Grenade sur les Anglais, et fut nommé capitaine en 1789. Il mourut lieutenant général des armées navales, à Paris, au mois de janvier 1803. Outre une grande *carte de la mer de l'Inde*, on connaît de Grenier : *Mémoires de sa campagne de découvertes dans la mer des Indes*, etc., Brest, 1772-73, in-4°; *l'Art de la guerre sur mer*.

GRENIER (le comte PAUL) naquit à Sarrelouis, le 29 janvier 1768. Son père ne négligea rien pour lui donner une éducation analogue à son état et à sa fortune. Il le destinait à le remplacer dans ses fonctions d'huissier; mais le jeune Grenier s'était déjà prononcé pour une autre carrière. Il entra comme simple soldat au 96e régiment de ligne (Barrois), le 21 décembre 1784, à l'âge de 16 ans, et passa ensuite dans le régiment de Nassau, où il fut nommé fourrier en 1789, sergent peu de temps après, puis adjudant sous-officier en 1791, sous-lieutenant le 12 mars 1792, lieutenant le 26 juillet de la même année, adjudant-major le 26 août suivant, et capitaine le 1er décembre : c'est ainsi qu'il franchit rapidement tous les premiers grades militaires. En 1793, il fut appelé près du général en chef Schauenbourg, en qualité d'aide de camp, et la même année, il fut nommé adjudant général, chef de bataillon. Hoche, général en chef de l'armée de la Moselle, lui ayant confié le commandement d'un corps considérable, avec lequel il obtint d'éclatants succès aux lignes de Weissembourg, sa brillante conduite lui valut le grade d'adjudant général-colonel, dont il fut pourvu le 15 octobre 1793. Il se trouva à toutes les affaires remarquables, et notamment à la bataille de Kaiserslautern. Grenier se distingua dans plusieurs affaires pendant la glorieuse campagne que fit l'armée de *Sambre et Meuse*. Nommé général de brigade le 29 avril 1794, il fut employé en cette qualité dans la division Championnet, prit part aux batailles d'Arlon, de Fleurus, de Juliers, etc., et, marchant de succès en succès, arriva sur les bords du Rhin vers la fin de 1794. Dans cette rapide campagne, il fut élevé au grade de général de division, et prit rang à dater du 11 octobre; ses rares talents et son mâle courage n'avaient point échappé au discernement du général en chef, dont il mérita les éloges à la bataille de Fleurus. Le 6 septembre 1795, il dirigea le passage que l'avant-garde de l'armée française effectua sur le Rhin, à Urdingen. Le 6 juin 1796, la division du général Grenier franchit le Rhin, investit immédiatement le fort d'Ehrenbreitstein, passe la Lahn le 8 juillet, et occupe le camp de Widdig, entre Cologne et Bonn, où il eut, le 10 juillet suivant, un léger engagement avec l'arrière-garde de l'ennemi vers Hornbourg. Le lendemain de la bataille de Lonato (3 août 1796), le général Grenier s'empara de Bamberg, après avoir remporté sur les Autrichiens le combat auquel cette ville donna son nom. Le 16 avril 1797, il contribua puissamment à la prise des redoutes et du village de Bendorff; et peu de jours après, il battit complétement le corps autrichien qui lui était opposé, dans un combat qu'il lui livra à Duisdorf. Grenier passa à l'armée d'Italie en 1799. Schérer sut apprécier son mérite et lui confia les commandements les plus importants, et les postes les périlleux. Au passage de l'Adige, le 28 mars 1799, après 6 heures d'un combat meurtrier, la division Grenier, soutenue par celle du général Delmas, affronta à l'arme blanche 22 redoutes, dont les Autrichiens avaient hérissé leurs positions, s'en empara, et, poursuivant l'ennemi, lui enleva deux ponts sur l'Adige. Cette bataille fit beaucoup d'honneur au général Grenier; mais l'ineptie de Schérer, qui, deux jours après, alla se faire battre à Magnan, en fit perdre tous les avantages. Le 29 juin, à l'affaire de Cassina-Grassa, les Français allaient succomber aux efforts de l'ennemi, lorsque le général Grenier arriva sur le champ de bataille et décida la victoire. Émule et ami de Moreau, Grenier fut appelé en 1800, à l'armée du Rhin, où l'attendaient de nouveaux succès. Il y commandait l'aile gauche, dans laquelle servaient la division Legrand, Ney et Hardy. Le 5 juin, il repoussa, avec deux divisions seulement, 40,000 Autrichiens, aux ordres de Kray, leur prit 2,000 hommes, 18 pièces de canon, plusieurs chariots et des équipages. Il contribua, peu de jours après, par l'habileté et la promptitude de ses manœuvres, au gain de la bataille d'Hochstedt, s'empara de Guntzbourg le 16 juin, força l'ennemi à passer le Danube sur les ponts de Liephen et Guntzbourg, traversa lui-même le fleuve, et poussa des reconnaissances jusque sous les murs d'Ingolstadt. Rentré en France à la paix de Lunéville, le général Grenier fut nommé inspecteur général d'infanterie et commandant de la Légion d'honneur, dès la première promotion. L'espèce d'inaction dans laquelle Bonaparte laissa le général Grenier, de 1801 à 1804, fut d'abord attribuée à son intimité avec Moreau; quoi qu'il en soit, Napoléon, oubliant sans doute le ressentiment du premier consul, ne tarda pas à rendre justice à la fidélité, au mérite et à la loyauté de cet officier général, en lui confiant une lieutenance. La campagne de 1805, celle de 1806 et 1807 donnèrent une nouvelle illustration à sa renommée. Il fut appelé au gouvernement de Mantoue, nommé grand officier de la Légion d'honneur, le 22 décembre 1807, et reçut le titre de comte de l'empire. En 1809, la guerre s'étant rallumée contre l'Autriche, le général Grenier quitta son gouvernement de Mantoue pour se mettre à la tête d'une division, et participa aux combats de Sacile, de Caldiero et Saint-Daniel. Le 8 mai, il prit le commandement d'un corps d'armée, se distingua au brillant combat de la Piave, qui devait faciliter le passage de ce fleuve et celui de Tagliamento. Ses succès permirent d'opérer avec plus de promptitude la jonction de l'armée d'Italie avec la grande armée. Le général Grenier pénétra en Hongrie, se signala, le 11 juin, sur la Raabnitz, à l'attaque du pont de Karaco, qu'il emporta de vive force, et contribua puissamment par ses conseils et par son épée au gain de la bataille de

Raab. A Wagram, la belle conduite et l'intrépidité du général Grenier lui valurent le titre de grand-croix de la Légion d'honneur. Ayant été envoyé à Naples, en 1810, le roi Murat le nomma chef d'état-major général de son armée. En 1811, quelques différends survenus entre Napoléon et la cour de Naples prouvèrent que le général Grenier n'était pas plus étranger à la politique qu'à l'art de la guerre et à son administration. Obligé de ménager les intérêts de deux souverains altiers, il parvint à calmer ces discussions de famille dont la politique était peut-être prête à tirer avantage. En 1813, il quitta ce royaume pour se rendre à la grande armée, où il conduisit 43,000 hommes qu'il avait réunis, tant à Vérone qu'en Bavière et en Prusse. Il fit cette campagne avec la plus grande distinction. Blessé à Wittenberg d'un coup de feu qui lui fracassa la mâchoire, il repassa les Alpes Juliennes avec ce qui lui restait de sa belle armée, rejoignit le prince Eugène, et continua la guerre en Italie. Le 6 septembre, il attaqua les retranchements de Feistritz, emporta la redoute avec impétuosité et culbuta les Autrichiens qu'il poursuivit pendant deux heures l'épée dans les reins. Le 31, il s'empare de Bassano, et, les 15 et 18 novembre, les murs de Caldiéro et de San-Micheli furent témoins de ses exploits. En 1814, il combattit les troupes de Murat, et lui fit, à Parme, 4 à 500 prisonniers. En les lui renvoyant, il lui écrivait que c'était, sans doute, par un malentendu que ces troupes combattaient dans les rangs des ennemis de l'empereur. Enfin, le prince Eugène, en quittant l'armée d'Italie, en remit le commandement en chef au général Grenier, qui la ramena en France avec un matériel d'artillerie considérable. Il fut compris dans la première promotion des chevaliers de Saint-Louis, et nommé inspecteur de l'infanterie dans la huitième division militaire. Pendant les cent jours, le comte Grenier fut appelé à la chambre des représentants par les suffrages unanimes des électeurs du département de la Moselle. Le 6 juin, il fut élu vice-président, et obtint même, dans la séance du 4, plusieurs voix pour la présidence : on peut dire qu'il exerça dans cette chambre une très-grande influence. Il fut membre de plusieurs commissions, entre autres de la commission du gouvernement formée après la bataille de Waterloo, et par suite de la seconde abdication de Napoléon. Il cessa d'être employé activement après la seconde rentrée du roi, et obtint sa retraite quelque temps après. Appelé de nouveau à la chambre des députés, en 1818, le comte Grenier y défendit les intérêts de ses compagnons d'armes, y combattit le discours de M. de la Bourdonnaye sur la loi du recrutement, et ses vues économiques sur le budget de la guerre. Les nombreuses et honorables blessures du général Grenier, ayant beaucoup contribué à altérer sa santé, il se retira, en 1821, dans sa terre de Montrambert, près de Gray, entouré de sa famille, qu'il avait en partie réunie. Il y mourut le 18 avril 1827. Il aimait les arts, cultivait les sciences et était membre de plusieurs sociétés savantes. On a publié en 1830 à Metz : *Vie militaire du comte Grenier*, in-8°. Ce général avait publié en 1800 sa *Correspondance* avec les généraux Jourdan, Kléber, Ernouf, etc., *pour servir à l'histoire des campagnes sur le Rhin en* 1795 *et* 1796.

GRENIER (le baron Jean), savant jurisconsulte, né en 1753 à Brioude, termina ses cours à Paris, où il se fit recevoir avocat en 1777, et alla exercer son honorable profession à Riom. Nommé procureur syndic du district de cette ville en 1790, il fut destitué en 1792, après la catastrophe du 10 août, et reprenant ses fonctions d'avocat, se dévoua tout entier à la défense des opprimés, ne soupçonnant pas les dangers qu'il pouvait courir lui-même. En 1795, désigné commissaire du gouvernement près le tribunal civil du Puy-de-Dôme, il fut, en 1798, député au conseil des Cinq-Cents, où il fit différents rapports importants sur des sujets de législature, et concourut à la rédaction de la loi des hypothèques, et du premier projet de code civil. Après le 18 brumaire, admis au tribunat, il y fit partie de la section de législation, qui le choisit pour secrétaire, et prit une part notable aux discussions sur le nouveau projet de code civil. A la suppression du tribunat, il passa au corps législatif, et fut, en 1808, nommé procureur général près la cour d'appel de Riom. Maintenu dans ses fonctions en 1818, à la réorganisation des tribunaux, il fut, l'année suivante, nommé premier président de la cour royale, place qu'il remplit jusqu'en 1837, où son grand âge l'obligea de demander sa retraite, et mourut à Riom le 30 janvier 1841, entouré de l'estime et de la considération publique. Il avait été élevé à la dignité de pair en 1832, et l'Académie des sciences morales et politiques de l'Institut l'avait admis dans son sein en 1834. On a de lui : *Commentaire sur l'édit de* 1771, *relatif aux hypothèques*, 2e édition, 1787, in-12; *Essai sur l'adoption*, 1801, in-8°, et réimprimé à la suite de l'ouvrage suivant : *Traité des domaines et des testaments*, etc., 1807, 3e édition, Clermont, 1820-27, 2 vol. in-4°; *Traité des hypothèques*, 3e édition, 1829, 2 vol. in-4°. La rue qu'il habitait à Riom a reçu le nom de Grenier.

GRENOT (Antoine), membre des premières assemblées législatives, était né vers 1749, à Gendrey, bailliage de Dôle. En terminant ses cours il se fit recevoir avocat au parlement ; mais il continua d'habiter la campagne où il partageait ses loisirs entre l'étude et la pratique des diverses branches de l'économie rurale. Député par son bailliage à l'assemblée constituante, il y vota constamment avec les partisans des réformes ; d'ailleurs, il ne s'y fit remarquer que par son désir sincère de contribuer au rétablissement de l'ordre et de la paix; et après la session il se hâta de regagner sa retraite. Réélu par le district de Dôle, en 1792, à la Convention, il y siégea avec les girondins. Dans le procès de Louis XVI, il vota la mort, mais sous la condition expresse de l'appel au peuple. L'un des signataires des protestations contre la journée du 31 mai, il fut proscrit ainsi que plusieurs de ses collègues. S'étant soustrait à son mandat d'arrêt, il vint chercher un asile dans son département; mais il y fut découvert, et n'échappa qu'en sautant par une fenêtre, après avoir renversé les gendarmes qui le gardaient dans sa chambre. Rappelé dans la Convention après le 9 thermidor, il fut envoyé commissaire dans le département d'Ille-et-Vilaine, où il marqua son passage par la réparation de plusieurs injustices. Lors de la mise en activité de la constitution de l'an III, il entra au conseil des Cinq-Cents, et il continua d'y siéger jusqu'au 18 brumaire. Délégué par les nouveaux consuls dans les départements des Ardennes, de la Meuse et de

la Marne, il s'acquitta de cette mission avec prudence. Élu depuis au corps législatif par le département du Jura, il en sortit en 1804 et mourut à Besançon, le 25 mai 1808.

GRENTEMESNIL. *Voyez* **PAULMIER.**

GRENUS ou **GRENUT** (Pierre), né en 1658, à Genève, fils d'un des premiers magistrats de cette république, descendait d'une famille réfugiée de Flandre, anoblie en 1555 par Charles-Quint et maintenue par Louis XIV en 1712. Il se distingua en qualité de capitaine, compagnie colonelle des gardes suisses de 1690 à 1696. Il fut brigadier en 1704 et gouverneur de Weissembourg en 1708. Mécontent de n'avoir pas été nommé maréchal de champ en 1710, il se retira à Genève où le sénat de Berne lui fit offrir du service en 1712, lors de la guerre civile de Suisse. Il mourut dans cette ville, en 1749, étant membre du conseil des Deux-Cents, depuis 1691.

GRENUS (Gabriel), cousin germain du précédent, fils de Théodore, qui était aussi l'un des premiers magistrats de Genève, fut lui-même syndic et chef de la république; il a rendu sa mémoire durable par l'énergie et la capacité qui le distinguèrent lors des troubles qui agitèrent Genève en 1737, et la part qu'il eut à l'offre et à l'acceptation de la médiation de la France; il mourut après la pacification de sa patrie en 1738.

GRENUS (Jacques), de la même famille que les précédents, naquit vers 1760, à Genève, où il fut avocat et en même temps membre des états du pays de Gex. Il prit beaucoup de part aux troubles qui éclatèrent à Genève dans les premières années de la révolution française, et mourut dans cette ville en 1818. On a de lui : *Éloge d'Honoré Riquetti de Mirabeau, prononcé à Gex, le 16 juin* 1791, Saint-Claude, 1791, in-8°; *Correspondance de Grenus et Desonnaz,* publié à Genève en 1794, 2 vol. in-8°; *Essai sur la législation contre l'usure,* Genève et Paris, 1808, in-8°; *Fragments de l'histoire ecclésiastique de Genève au* 19e *siècle,* Genève, 1817, in-8°.

GRENVILLE (George), député au parlement d'Angleterre, né en 1702, successivement trésorier de la marine, premier lord de l'amirauté et de la trésorerie, chancelier de l'échiquier, mort le 24 novembre 1770, a laissé quelques opuscules, entre autres : *Considérations sur le commerce et les finances de l'Angleterre, et sur les mesures prises par le ministère, depuis la conclusion de la paix, relativement à ces grands objets d'intérêt national,* 1766, traduites en français par Mauduit, sous le titre de *Mémoires sur l'administration des finances de l'Angleterre,* Mayence (Paris), 1768, in-4°. On lui attribue un *Tableau de l'Angleterre relativement à son commerce et à ses finances,* 1768, traduit en français par Guyard de Troyes, Paris, 1769, in-8°.

GRENVILLE (Guillaume WYNDHAM, lord), ancien orateur de la chambre des communes, secrétaire d'État et premier lord de la trésorerie, né le 25 octobre 1759, fut élevé à Eton et à Oxford, quitta l'université pour aller à Londres étudier les lois, puis abandonna cette étude pour la politique. En 1782, il accompagna le marquis de Buckingham en Irlande, et son cousin Guillaume Pitt ayant pris les rênes de l'État, il fut nommé payeur général de l'armée. Élu peu de temps après membre de la chambre des communes, dès les premières séances, ses *Discours* sur le bill de l'Inde, sur les affaires d'Irlande, le traité avec la France, l'acte d'*impeachment* contre Hastings, etc., le placèrent parmi les premiers orateurs. Depuis 1789 jusqu'en 1791, il fut successivement nommé orateur de la chambre, secrétaire d'État de l'intérieur et secrétaire d'État des affaires étrangères, emploi qu'il conserva jusqu'en 1811, avec celui d'auditeur de l'échiquier. Dès 1791, il avait reçu le titre de pair. Il pensa à faire intervenir son gouvernement entre la Porte et la Russie, pour s'opposer aux conquêtes de celle-ci; mais la majorité ne l'ayant pas secondé, il abandonna son projet. A l'époque de la révolution française, il pencha d'abord pour une exacte neutralité; mais à dater du 14 février 1794, il prononça plusieurs *Discours :* 1° sur la nécessité de la guerre; 2° en faveur de l'alliance conclue avec la Prusse; 3° sur la levée des corps d'émigrés français; 4° sur la suspension de la loi d'*habeas corpus.* Dans un conseil d'État tenu en juin 1795 au sujet des négociations qui devaient s'ouvrir à Lille, il ne put faire triompher son opinion, qui tendait à la paix. En 1799, il parla pour la réunion de l'Irlande, et vers le même temps, il proposa le fameux *alien bill* qui accordait aux ministres le pouvoir d'admettre en Angleterre ou d'en repousser les étrangers. Le premier consul Bonaparte ayant fait des ouvertures de paix au gouvernement britannique en 1800, lord Grenville, en répondant que celui de France n'offrait pas une garantie suffisante, laissa échapper cette phrase : « Que l'on ne prétendait pas prescrire aux Français la forme de leur gouvernement. » En parlant, le 19 juillet du gouvernement consulaire, il le représenta comme un événement qui avait trompé tous les calculs. En 1801, il attribua au gouvernement français la rupture des négociations en Égypte, et le 3 juin suivant, ayant donné sa démission du département des affaires étrangères, elle fut acceptée. La même année, il se plaignit qu'on eût sacrifié dans le traité d'Amiens, le stathouder de Hollande et le roi de Sardaigne, les plus fidèles alliés de l'Angleterre; reprocha à la cour de Vienne de manquer à ses engagements, et finit par proposer Pitt comme le seul homme qui pût sauver son pays. Le 20 juin 1803, il vota un système de défense qu'il regardait comme plus honorable et plus sûr que celui adopté par le ministère. En 1805, il fit valoir les moyens des catholiques d'Irlande, dont il avait présenté la pétition à la chambre des pairs. Dans toutes les discussions, il se montrait opposé au ministère. En 1806, il devint premier lord de la trésorerie et président du conseil, et fut élu en 1810 chancelier d'Oxford. Il conserva toujours une haute influence dans le parlement. Lors de la discussion sur la suspension de l'*habeas corpus* en mars 1817, il appuya son opinion sur l'existence de sociétés organisées dans un but qui ne différait pas de celui des anciens républicains de France. Grenville avait épousé en 1792 Anne Pitt, seule fille de lord Camelford. Il mourut le 12 janvier 1834 à Dropmore, sans laisser d'héritiers. On a de lui : *Discours sur le bill de régence,* 1789, 1801, in-8°; *Discours sur la motion du duc de Bedford pour le renvoi du ministère,* 22 mars 1798, in-8°; *Discours sur la motion d'une adresse approuvant la convention avec la Russie,* 1803, in-8°; *Lettres écrites par le comte de Chat-*

ham à son neveu Thomas Pitt, depuis lord Camelford, alors à Cambridge, 1804, in-8°; *Nouveau plan de finances présenté au parlement, avec des tables,* 1806, in-8°; *Lettre au comte de Fingal,* 1810.

GREPPI (Charles), poëte dramatique, né à Bologne en 1751, embrassa la vie monastique par suite d'un désespoir amoureux, mais quitta bientôt le cloître et chercha des distractions dans la culture des lettres. Il remplit quelques emplois pendant la durée éphémère de la république cisalpine, et mourut en janvier 1811 à Milan. Son style est correct, sage, élégant; ses comédies ont un fonds de gaîté, de naturel et d'intérêt qui les ont fait survivre à leur auteur. On connaît de lui : *Teresa e Claudio,* Venise, 1786; *Teresa vedova,* Milan, 1787; *Teresa maritata,* ibid.; *Gertrude d'Aragon,* tragédie, Milan, 1785. Ses *OEuvres* complètes ont été publiées à Bologne en 1812, 2 vol. in-8°.

GREPPO (Jean-Baptiste) naquit à Lyon le 17 mai 1712. Il fit ses études au collége de la Trinité, où il s'établit entre lui et ses maîtres une si grande intimité qu'il ne cessa d'être leur disciple que pour devenir leur collègue. Après avoir professé les humanités avec le plus grand succès dans plusieurs colléges, notamment à Mâcon et à Besançon, Greppo retourna à Lyon pour y remplir les fonctions de la préfecture dans la pension du collége de la Trinité; mais, sa mauvaise santé l'ayant contraint à se démettre de cet emploi, il renonça pour toujours à la carrière trop pénible de l'enseignement, et fut pourvu, en 1745, d'un canonicat dans l'église de Saint-Paul. L'académie de Lyon le reçut en 1749, et il fut pendant 15 années un de ses membres les plus assidus. Il avait enrichi les portefeuilles de cette compagnie d'un grand nombre de mémoires sur la géométrie, la physique, l'histoire et les antiquités sacrées et profanes. Bollioud-Mermet en a conservé la liste dans son *Histoire* inédite *de l'académie de Lyon.* Greppo mourut le 17 juin 1767.

GRESHAM (sir Thomas), gentilhomme anglais, né en 1519, fut employé successivement comme agent du roi Édouard VI et de la reine Élisabeth, rendit des services de la plus haute importance dans les divers emprunts qu'il fut chargé de négocier, et employa une portion de son immense fortune à faire construire la Bourse de Londres, et à fonder dans la même ville le collége qui porte son nom. Il mourut le 2 novembre 1579, laissant des legs considérables à divers établissements de bienfaisance.

GRESLON (Adrien), jésuite, né à Périgueux en 1618, entra dans la société à l'âge de 19 ans, et après avoir professé les belles-lettres et la théologie dans différents colléges, fut envoyé aux missions de la Chine. Il arriva dans cet empire en 1657, et ne retourna en France qu'au commencement de l'année 1670. Le père Greslon mourut en 1697. On a de lui : *Histoire de la Chine sous la domination des Tartares, depuis* 1651 *jusqu'en* 1669, Paris, 1671, in-8°.

GRESLY (Gabriel), peintre, né à Lisle-sur-le-Doubs, mort à Besançon en 1756, réussit à peindre les scènes de famille et d'intérieur; mais faute d'imagination, il ne s'éleva jamais au-dessus de ce genre. Il a exécuté avec talent quelques *pastiches* de grands maîtres.

GRESNICK (Antoine-Frédéric), compositeur, né à Liége en 1755, fut envoyé de bonne heure en Italie, et suivit au conservatoire de Naples les leçons du célèbre Sala. Après s'être fait connaître en Italie par la composition de quelques opéras, il passa en Angleterre, séjourna plusieurs années à Londres en qualité de directeur de la musique du prince de Galles, alla ensuite habiter différentes villes de France, et alla mourir dans son pays natal le 16 octobre 1799, épuisé de travail et accablé, dit-on, par le chagrin que lui causa le peu de succès de ses derniers ouvrages. Les principaux sont : *les Faux mendiants,* opéra en un acte, représenté au théâtre Louvois; *la Grotte des Cévennes; les Faux Monnayeurs,* à Feydeau; *le Tuteur original,* à la Porte-Saint-Martin; *Léonidas,* au grand Opéra, et enfin *la Forêt de Brama,* en 4 actes, de Mme Bourdic-Viot, reçu mais non représenté. La mélodie de Gresnick était douce et chantante, et il excellait dans le genre gracieux.

GRESSET (Jean-Baptiste-Louis), poëte célèbre, né en 1709, à Amiens, entra chez les jésuites à l'âge de 16 ans. Son joli poëme de *Vert-Vert* lui ayant attiré la censure de ses supérieurs, il quitta la société. A cette époque, il avait déjà écrit *la Chartreuse* et *les Ombres,* deux de ses petits chefs-d'œuvre, par lesquels il s'est fait un rang à part sur le Parnasse français. Devenu libre, il travailla pour le théâtre; il y donna en 1740 sa tragédie d'*Édouard,* et, en 1745, *Sidney,* drame qui eut peu de succès. Il n'en fut pas de même de sa comédie du *Méchant,* jouée en 1747, où l'on admira la vérité du caractère principal, des portraits d'un naturel achevé, des vers d'une facture excellente et devenus proverbes, mais où l'on désire plus d'action et plus de force comique. L'année suivante, il remplaça Danchet à l'Académie française. Dans sa réponse à d'Alembert, comme directeur de l'Académie, s'étant élevé contre les évêques de la cour, il encourut la disgrâce de Louis XV, et revint à Amiens, dont le pieux évêque, M. de la Motte, le décida à renoncer au théâtre. Il y vécut oublié, mais heureux, jusqu'en 1774, où sa qualité de directeur de l'Académie le força de reparaître à Paris pour répondre au discours de réception de Suard. Dans sa réponse, où l'on n'aurait pu reconnaître l'auteur du *Méchant,* il voulut encore peindre le jargon du jour; mais il échoua complétement. Louis XVI consola Gresset en lui accordant des lettres de noblesse. Monsieur, depuis Louis XVIII, le nomma dans le même temps historiographe de l'ordre de St.-Lazare, dont ce prince était grand maître. Gresset mourut le 16 juin 1777. La meilleure édition des *OEuvres complètes* de Gresset est celle de Renouard, 1811, 3 vol. in-8°, augmentée du *Parrain magnifique,* poëme posthume. M. Campenon a publié une édition des *OEuvres choisies* de ce poëte agréable, Paris, 1823, in-8°. On trouve en tête une *Notice* sur sa vie et ses ouvrages.

GRESSET (Félix), philologue, né en 1795, à Pontarlier, de parents peu favorisés de la fortune, sentit de bonne heure la nécessité de se suffire à lui-même. Après avoir achevé ses premières études avec succès, il fut, à 18 ans, nommé régent au collége de Vesoul. En 1816, après un brillant concours, admis à l'école normale, il en sortit professeur de rhétorique au collége d'Auch d'où il passa bientôt avec le même titre à celui de Toulouse. L'Académie de Toulouse l'admit au nombre de ses membres. Il publia, peu de temps après, un opuscule intitulé : *Essai sur la langue grecque.* Nommé plus tard

inspecteur de l'académie de Grenoble, il fut destitué à la révolution de 1830, et mourut de chagrin à Saint-Germain en Laye, au commencement de 1831.

GRÉTRY (André-Ernest-Modeste), célèbre compositeur, né à Liége le 11 février 1741, enfant de chœur à 18 ans, se rendit à Rome, où le célèbre Casali le perfectionna dans la science plus que dans l'art de la musique. Après quelques essais qui lui valurent les suffrages de Piccini, il quitta Rome, s'arrêta quelque temps à Genève, vit à Ferney Voltaire, qui l'encouragea, puis se rendit à Paris, où il eut beaucoup de peine à trouver l'occasion de se faire connaître. Marmontel eut le bonheur de deviner son talent, et lui confia le poëme du *Huron*, dont le succès fut immense. Depuis cette époque (1769) jusqu'en 1800, c'est-à-dire pendant 30 années, il donna, tant à l'Opéra-Comique qu'au grand Opéra, 44 ouvrages, dont chacun, à l'exception d'*Amphitryon* et d'*Andromaque*, ne firent qu'ajouter à sa réputation. Il en existe plus de 20 qui, malgré les révolutions qu'a subies la musique, sont restés et resteront éternellement au répertoire. Grétry est le Molière de son art; il en a le piquant, la grâce, le naturel, l'expression vive et vraie; il en a même l'incorrection; il a tout sacrifié à la mélodie, la partie sans aucune comparaison la plus difficile de l'art, parce qu'elle seule suppose le génie de l'invention. Toutefois, dans *Richard* et *Éliska*, Grétry prouva qu'il savait être au besoin profond harmoniste, et que, suivant une image qui lui était familière, il ne séparait point la statue de son piédestal. La sienne décore le vestibule du théâtre de l'Opéra-Comique: il méritait cet honneur par le nombre et surtout par la supériorité de ses productions. Grétry fut membre de l'Institut et de la Légion d'honneur; on a frappé sa médaille. Ce grand musicien mourut à Montmorency le 24 septembre 1813. La ville de Liége a voulu avoir son cœur, qui, par suite d'une décision judiciaire, est resté à sa famille. Le 18 juillet 1843, la statue en bronze de Grétry a été inaugurée sur la place de l'Université à Liége. On a de lui: *Mémoire ou Essai sur la musique*, 1789, in-8°; 1797, 3 vol. in-8°; *la Vérité, ou ce que nous fûmes, ce que nous sommes, ce que nous devrions être*, 1801, 3 vol. in-8°. Grétry, homme d'esprit, ne parlait, ne jugeait et n'écrivait raisonnablement que de son art.

GRÉTRY (Lucile), la 2e des trois filles du précédent, né vers 1770, morte en 1794, dans un âge peu avancé après une union malheureuse avec le fils du censeur royal Marin, avait donné au théâtre *le Mariage d'Antonio*, 1786, et l'année suivante *Louise et Toinette*, pièce qui eut peu de succès. Son père parle d'elle dans le tome II, p. 407, des *Essais sur la musique*.

GRÉTRY (André-Joseph), neveu du célèbre compositeur, né à Boulogne-sur-Mer, le 20 novembre 1774, n'eut pas une existence aussi heureuse que son oncle. Il a vécu dans un malaise continuel, ne trouvant pas dans la littérature une ressource suffisante contre tous les besoins de la vie. Affligé d'une cécité complète, il eut le malheur plus grand encore de ne trouver personne qui compatit à son sort. Tombé dans le plus affreux dénûment, il mourut d'une hydropisie du bas-ventre, le 19 avril 1826, laissant dans la misère une veuve et deux enfants. On a représenté de lui une douzaine de pièces de théâtre; il a également publié quelques romans.

GRETSCHEL (J. C.), écrivain allemand, né le 7 décembre 1766, à Reichenbach, près de Kœnigsbruck, où son père était un pauvre tourneur, passa sa jeunesse dans l'isolement, n'entra qu'à 16 ans dans une école à Camenz, y lutta continuellement, avant d'atteindre la fin des études classiques, avec la dure nécessité de tous les jours, se rendit ensuite à Leipzig pour étudier la philosophie et la théologie, et, après avoir encore quelque temps été aux prises avec les mêmes difficultés, trouva enfin à entrer comme précepteur particulier chez un riche bourgeois. En 1810, Mahlman, en se chargeant de l'administration de la *Gazette de Leipzig*, en confia la rédaction à Gretschel, que cette nouvelle occupation ne fit point sortir de son séjour favori, les jardins et la maison de Reichel. Bientôt Mahlman le mit à la tête d'une autre feuille, *la Renommée de Leipzig*, journal politique populaire qui devait en même temps former, instruire les masses et ne point s'attirer l'animadversion du pouvoir. Gretschel réussit admirablement à remplir les conditions de ce programme. Homme d'esprit et de tact, il s'orienta promptement et prit vite connaissance des hommes et des choses du journal. Il mourut le 14 février 1830. On a de lui, outre les deux feuilles que nous avons nommées, divers articles la plupart signés du nom de Jean l'Ermite (*Janus Eremita*), et épars dans les recueils du temps.

GRETSER (Jacques), jésuite, professeur de philosophie et de théologie, né en 1561 à Marckdorf en Souabe, mort à Ingolstadt le 29 janvier 1625, avec la réputation d'un homme érudit, mais manquant de goût et de critique, a laissé 153 ouvrages, dont le recueil complet a été publié, Ratisbonne, 1734 et années suivantes, 17 vol. in-fol.

GREUTER (Jean-Frédéric), graveur allemand, né en 1566 à Francfort, élève de Mathieu, son père, s'établit à Rome et y mourut en 1620. Ses estampes les plus remarquables sont une *Ste. Cécile*, d'après le Dominiquin; une *grande Bataille*, d'après Tempesta, etc.

GREUZE (Jean-Baptiste), un des peintres les plus distingués de l'école française, né à Tournus en 1726, montra dès l'enfance les plus heureuses dispositions pour le dessin. Il reçut les premières leçons d'un peintre de portraits nommé Grandon, beau-père du célèbre Grétry, et suivit son maître à Paris. Après avoir travaillé quelque temps en silence, il fixa tout d'un coup l'attention par son tableau du *Père de famille expliquant la Bible à ses enfants*; dès ce moment sa réputation s'accrut rapidement, et plusieurs autres chefs-d'ouvre qu'il exposa le placèrent au premier rang parmi les peintres de son temps. L'académie de peinture lui ouvrit son sein; mais Greuze voulait y être admis à titre de peintre d'histoire et non de genre et de portraits. Quelques tracasseries qui furent la suite de cette détermination avaient retardé son admission, lorsque la révolution éclata. L'âge avait affaibli ses facultés; il ne produisit plus rien que de médiocre, et mourut le 21 mars 1805. Ses chefs-d'œuvre sont: *le Père paralytique; la Malédiction paternelle; la bonne Mère; le Père dénaturé abandonné de sa famille; la petite Fille au chien*. Les compositions de ce maître sont en général pleines d'âme, de sensibilité, de feu et d'énergie; son dessin est ferme, mais il manque quelquefois de correction; ses draperies sont un peu négligées; ses car-

nations unissent la fermeté à la vigueur. La plupart de ses tableaux ont été gravés avec succès par Lebas, Cars, Flipart, Massard père et Porporati. Mme de Valory a publié un vaudeville en un acte : *Greuze, ou l'Accordée de village,* précédé d'une *Notice* sur Greuze et ses ouvrages, 1813, in-8°.

GRÈVE (Jean de), théologien hollandais, né dans le duché de Clèves vers 1580, se rangea du parti d'Arminius, autrement dit des Remontrants, dans les querelles des théologiques qui déchirèrent la Hollande, au commencement du 17e siècle : il refusa, en conséquence, d'adhérer aux décisions du synode de Dordrecht, et devint l'objet dévoué des persécutions des soi-disant orthodoxes. Tour à tour banni et incarcéré, il ne recueillit aucun fruit de l'intervention du respectable Uitenbogaert, qui écrivit à son sujet, aux États-Généraux, une lettre fort touchante. Enfin, il trouva moyen de se sauver de prison et se réfugia en Allemagne, où l'on ne sait ce qu'il devint. On a de lui : *Tribunal reformatum,* qu'il écrivit pendant sa reclusion à Amsterdam.

GRÈVE (Pierre de), jurisconsulte hollandais, né à Arnhem en 1621, professa le droit à Harderwyck et à Nimègue, et mourut en 1677. Il a laissé : *Exercitationes ad Pandectarum loca difficiliora,* Nimègue, 1660, in-8°.

GRÈVE (Egbert-Jean), théologien hollandais, né à Deventer le 4 septembre 1754, fit ses premières études dans sa ville natale, depuis longtemps distinguée par la culture des lettres. En 1778, il se rendit à Leyde, où il passa 4 années. Sa maison paternelle à Deventer, où il s'était retiré, fut fort maltraitée dans les pillages orangistes, à la fin de 1787. Grève chercha un asile à Steinfort : il y acheva son travail sur les derniers chapitres de Job, et son traité sur la prosodie orientale. Au printemps de 1789, il retourna à Deventer; et la botanique le délassait de ses études habituelles. Il refusa en 1795 une chaire de langues orientales à Deventer. En 1796, il fut nommé membre de la première assemblée nationale hollandaise; et y tint la conduite la plus honorable. En 1797, il fut appelé à la chaire de langues orientales et d'antiquités judaïques de l'université de Franeker, où il est mort le 13 août 1798. On a de lui quelques ouvrages de théologie, etc.

GREVILLE (Foulque), lord Brooke, né en 1554 à Alcaster, comté de Warwick, mort assassiné le 30 septembre 1628, membre du conseil privé, se distingua sous les règnes d'Élisabeth, de Jacques et de Charles Ier, par son goût pour les joutes et les tournois, ainsi que par son amour pour les lettres et la protection qu'il leur accorda. On a de lui : *Vie du célèbre sir Philippe Sidney* (son ami), Londres, 1652, in-12; *Quelques ouvrages savants et élégants de Foulke, lord Brooke, écrits dans sa jeunesse comme exercice familier avec sir Philippe Sidney,* ibid., 1633; *Reliques de sir Foulke Greville, lord Brooke* (poëmes sur la religion et la monarchie), ib., 1670, in-8°.

GREVILLE (Robert), parent et héritier du précédent, tué en 1643, à 35 ans, en combattant pour le parti du parlement, avait composé quelques écrits de métaphysique oubliés aujourd'hui.

GREVIN (Jacques), médecin et conseiller de Marguerite de France, duchesse de Savoie, né vers 1540 à Clermont en Beauvaisis, mort à Turin le 5 novembre 1570, a laissé des pièces de théâtre et plusieurs ouvrages de médecine, tant originaux que traduits du grec et du latin; son *Théâtre* et ses *Poésies diverses* ont été publiés à Paris, 1562, in-8°.

GREW (Obadiah), théologien anglais, né en 1607 à Atherston, dans le comté de Warwick, se rangea, lors de la révolution, du parti du parlement, mais s'opposa courageusement au dessein de faire périr le roi. Lorsque en 1648 Cromwell, qui était lieutenant général, se disposait à entrer dans Londres, Grew ne craignit pas de lui adresser de vives représentations sur sa conduite. Il mourut en 1698, généralement estimé. On a de lui : *le Pêcheur justifié par Jésus-Christ,* en plusieurs sermons sur Jérémie, 1670, in-8°; *Méditations sur la parabole de l'enfant prodigue,* 1678, in-4°.

GREW (Néhémie), célèbre médecin et naturaliste, né vers 1628 à Coventry, exerça son art avec le plus grand succès dans cette ville, s'occupa le premier en Angleterre de la physiologie végétale, publia plusieurs écrits remarquables sur cette matière, et mourut le 25 mars 1711, secrétaire de la Société royale de Londres. Il a laissé : *Idée d'une histoire philosophique des plantes,* Londres, 1673, in-12; *Musæum regalis Societatis,* etc., 1681, in-fol., avec 31 planches; *Anatomie des plantes,* 1682, in-fol., avec 83 planches; traduite en français par Levasseur, Paris, 1675, in-12, figures, ouvrage estimé; un *Mémoire* sur l'art de rendre potable l'eau de la mer, *de Aquâ marinâ dulcoratâ,* Londres, in-8°, etc.

GREY (Jeanne), arrière-petite-fille de Henri VII, roi d'Angleterre, fut appelée au trône par les intrigues du duc de Northumberland, qui, après avoir fait périr le duc de Somerset, avait eu l'art d'arracher au jeune Édouard et à un parlement servile un acte qui déférait la couronne à Jeanne Grey, épouse du duc de Guilford, son 4e fils, au préjudice de Marie et d'Élisabeth. Après la mort du jeune Édouard, arrivée le 6 juillet 1553, le duc de Northumberland fit proclamer Jeanne Grey à Londres : pendant ce temps les habitants du comté de Suffolk, reconnaissaient Marie pour leur souveraine. De toutes parts la noblesse venait se ranger auprès d'elle. Northumberland leva dans Londres des troupes, et se mit en marche pour aller tenter le sort des armes. Arrivé à Saint-Edmond's Bury, il reconnut que son armée, composée d'environ 6,000 hommes, était moins forte de moitié que celle de la reine. Avant d'engager aucune action, il voulut avoir des renforts. Le conseil, à qui il s'était adressé, sortit alors de la Tour sous le prétexte de s'occuper de cet objet. A peine rentré dans Londres, il déclara, dans une proclamation, que le trône appartenait à Marie. L'empressement des habitants de la capitale à la reconnaître fut si grand, que Suffolk, qui commandait dans la Tour, n'osa point se défendre, et ouvrit les portes au nom de la reine. Northumberland, instruit de ces événements, avait pris le parti de proclamer lui-même Marie; et cette princesse, en se rendant à Londres, recueillit partout sur la route des témoignages de l'affection de ses sujets. Northumberland, son frère, trois de ses fils, et quelques lords qui avaient suivi son parti, furent amenés à la Tour. Jeanne et son époux lord Guilford y étaient déjà. La clémence n'était point dans le cœur de Marie; mais elle ne voulut pas, au commencement de son règne, paraître

aimer à verser le sang. Il n'y eut que Northumberland et deux des nobles arrêtés avec lui, qui subirent la mort. On y condamna aussi Jeanne et lord Guilford ; mais leur sentence ne fut pas exécutée. Marie, se croyant bien affermie sur le trône, crut devoir employer son autorité à soutenir l'ancienne religion. De grandes rigueurs furent exercées contre la portion du clergé qui avait embrassé la réforme; les laïques même n'en furent pas exempts. La reine ne tarda pas à aliéner d'elle toute la nation, par le dessein qu'elle manifesta d'épouser Philippe, fils de Charles-Quint. On se figurait que l'Angleterre ne pourrait manquer de devenir une province des vastes États dont ce prince devait hériter ; et la fierté du peuple se révoltait à cette idée. Une conspiration, dont le chef était Wyat, du comté de Kent, se forma contre le pouvoir de Marie. Plusieurs comtés devaient se soulever en même temps ; et Suffolk s'était chargé d'exciter des mouvements dans ceux où ses terres étaient situées. Ce vaste plan ne reçut qu'une exécution imparfaite. Wyat néanmoins se présenta devant Londres à la tête 4,000 hommes : il pénétra même jusque dans Westminster ; mais la Cité, où il avait de nombreux partisans, fut tenue en respect. Sa suite, voyant qu'il n'était joint par aucune personne de marque, l'abandonna insensiblement. Il fut arrêté près de Temple-Bar, et exécuté avec 10 de ses complices. Il est certain que Jeanne et lord Guilford, toujours détenus rigoureusement à la Tour, n'avaient eu aucun avis de la conspiration ; mais la sombre Marie ne crut pas devoir laisser vivre celle qui avait occupé sa place pendant quelques jours. On annonça donc à Jeanne qu'elle eût à se préparer à mourir. La reine, dans son zèle pour la foi catholique, lui envoya des théologiens chargés de la convertir. Jeanne résista à leurs arguments pendant trois jours, et écrivit même en grec une lettre à sa sœur pour l'engager à demeurer constante dans sa foi. Lord Guilford devait partager le sort de son épouse. Le conseil avait arrêté qu'ils mourraient ensemble sur le même échafaud ; mais on redouta ensuite l'impression que leur supplice pourrait faire sur le peuple : il fut décidé que lord Guilford serait seul exécuté dans la ville. Jeanne refusa de le voir le jour fixé pour leur mort ; elle craignit que la tendresse de leurs adieux n'amollît leur âme dans un moment où l'un et l'autre avaient besoin de toutes leurs forces. De sa fenêtre elle aperçut son époux comme on le conduisait au supplice, et lui donna des marques du plus vif attachement. Elle montra quelque joie quand elle sut qu'il était mort avec courage ; et elle attendit ensuite, sans le moindre trouble, l'heure où elle devait cesser de vivre. L'enceinte de la Tour avait été choisie pour son exécution, qui eut lieu le 12 février 1554. Montée sur l'échafaud, elle dit qu'elle était moins coupable d'avoir porté la couronne, que de ne l'avoir pas refusée avec assez de constance. Elle s'excusa sur l'obéissance qu'elle devait à son père, et reconnut que sa mort était une juste réparation de l'atteinte qu'elle avait portée aux lois. Après s'être exprimée de la sorte, elle se fit déshabiller par ses femmes, et posa tranquillement sa tête sur le billot. Ainsi périt, à 17 ans, Jeanne Grey, qui réunissait à tous les agréments de son sexe, les vertus aimables qu'on aime à y trouver. Sa mort fut comme le prélude des exécutions sanglantes qui allaient souiller le règne de Marie. Elle a fourni à Young et à P. Chevalier, le sujet d'un petit poëme ; à la Calprenède, à Laplace, à Mme la baronne de Staël (1790), et à M. Briffant (1815) le sujet d'une tragédie. Cette dernière n'a pas été imprimée.

GREY (Zacharie), ecclésiastique anglais, membre d'un bureau de justice de paix dans le comté d'York, où il naquit en 1687, et où il mourut le 25 novembre 1766, est connu par un grand nombre de travaux littéraires et d'ouvrages de controverse, mais surtout par ses commentaires de l'*Hudibras* de Butler. M. George Crabb, dans son *Univ. hist. Dictionary* (1825, in-4°), donne la liste de ses ouvrages, au nombre de 50 ; les principaux sont : *Examen impartial de l'histoire des puritains de D. Neal*, 1736-39, 4 vol. in-8°, le premier avait été publié par Maddox ; *Essai sur le caractère du roi martyr Charles Ier, d'après des témoignages authentiques*, 1738, in-4° ; *Hudibras, avec d'amples annotations*, etc., 1744, 2 vol. in-8° ; et 1799, Londres, 2 vol. in-8°, avec des gravures par Ridley, d'après les dessins d'Hogarth ; *Supplément d'Hudibras*, 1752, in-8° ; *Notes critiques, historiques et explicatives sur Shakspeare, avec des corrections du texte et du mètre*, 1755, 2 vol. in-8°.

GREZIN (Jacques), poëte français du 16e siècle, était né, selon toute apparence, dans l'Angoumois. Ayant embrassé l'état ecclésiastique il fut nommé curé de Condac, et peu de temps après l'évêque d'Angoulême le créa son vicaire général. A cette époque la France était en proie à tous les fléaux ; la guerre civile, la peste et la famine désolaient ses plus belles provinces, et l'Angoumois n'avait pas été épargné. Ce fut pour rappeler les habitants à la pénitence que Grezin composa l'ouvrage suivant : *Advertissements faits à l'homme par les fléaux de Notre-Seigneur*, etc., Angoulême, 1565, in-4°.

GRIBALDI (Mathieu), célèbre jurisconsulte, né à Chieri en Piémont, au commencement du 16e siècle, enseigna le droit pendant plusieurs années en France et en Italie. Sa réputation était déjà faite, lorsqu'il fut appelé à Padoue en 1548. Gribaldi partageait en secret les opinions des novateurs ; et il lui échappa des propos indiscrets qui confirmèrent les soupçons qu'on avait déjà à cet égard. Des amis l'ayant averti de pourvoir à sa sûreté, il s'enfuit de Padoue en 1555 ; et après avoir erré quelque temps dans les Alpes, il fixa son séjour à Genève, qu'il fut obligé de quitter. Il alla à Tubingue. Ses amis lui procurèrent dans cette ville une chaire de droit. Il ne l'occupa que peu de temps, et alla habiter la terre de Farges, qu'il avait achetée dans le canton de Berne. Calvin le poursuivit dans cet asile, et l'obligea de présenter la rétractation des sentiments qu'on lui attribuait : il continua cependant de fréquenter la secte des sociniens ; et il cacha même dans sa maison Valentin Gentilis. Aussi, dit Bayle, il aurait été tôt ou tard puni du dernier supplice, si la peste, qui l'emporta au mois de septembre 1564, ne l'eût garanti de tout procès d'hérésie. On a de lui : *De methodo ac ratione studendi in jure civili libri tres*, Lyon, 1544 ; *Recentiores jurisconsulti singuli, singulis distichis comprehensi ; Commentarius ad legem Falcidiam*, Pavie, 1548 ; *Epistola in mortem Fr. Spieræ*, etc.

GRIBAN. *Voyez* **GREBAN**.

GRIBEAUVAL (Jean-Baptiste VAQUETTE de), général d'artillerie, né à Amiens le 15 septembre 1715,

entra au service en 1732, comme volontaire dans le régiment Royal-artillerie, et devint successivement officier dans ce même corps, capitaine au corps des mineurs et lieutenant-colonel en 1757. Passé, avec le consentement du roi, au service d'Autriche, Gribeauval fut élevé au grade de général, commandant de l'artillerie et du génie; il acquit une grande réputation par la défense de Schweidnitz, qu'assiégeait le roi de Prusse, Frédéric II, fut nommé par Marie-Thérèse feld-maréchal lieutenant, et en 1763 revint en France, où le roi le fit successivement maréchal de camp, lieutenant général et inspecteur général d'artillerie. Il mourut le 9 mai 1789. C'est à lui qu'est due l'ordonnance de 1763, qui fixa la proportion des troupes de l'artillerie relativement à la force des armées et en détermina l'emploi; la formation du corps des mineurs, dont il avait le commandement particulier; le perfectionnement des manufactures d'armes, forges et fonderies; les nouvelles batteries de côtes, avec des affûts de son invention, etc. M. de Passac a publié un *Précis sur M. de Gribeauval*, 1816, in-8° de 15 pages. De Puységur avait déjà fait insérer dans le *Journal de Paris*, 8 juillet 1789, une *Notice* sur ce général.

GRIBOJEDOF (Alexandre), poëte et homme d'État russe, né vers 1789, fit ses études à l'université de Moscou. En 1812, lors de l'invasion de la Russie par l'armée française, il entra dans un des nouveaux régiments qui furent formés pour la défense de la patrie, et il servit pendant 4 ans. Cependant, tout en faisant le service, il trouva le loisir de se livrer à la composition de pièces dramatiques. Son début dans cette carrière fut la comédie *Molodyïe souprougui* (les Nouveaux Mariés), qui fut représentée en 1815, au théâtre de Pétersbourg. Elle fut suivie de la comédie *Sawoïa semia* (la Famille particulière). Après avoir quitté le service militaire, il fut employé en 1817 dans le ministère des affaires étrangères, et obtint, l'année suivante, l'emploi de secrétaire d'ambassade près la cour de Perse. Il demeura dans ce pays pendant plusieurs années, et y composa sa meilleure comédie, *Gore ot ouma* (l'Inconvénient d'avoir trop d'esprit). Il porta cette pièce à Pétersbourg, dans un voyage qu'il fit par congé en 1823. Elle y eut un grand succès, et s'est maintenue au répertoire. L'auteur demeura dans la capitale pendant la guerre qui eut lieu entre la Russie et la Perse, et s'y livra aux travaux littéraires. Il traduisit en russe, entre autres écrits, le prologue du *Faust*, de Gœthe. En 1825, il eut ordre de se rendre au quartier général du comte Paskewitch, et fut employé aux négociations pour le traité de paix qui fut conclu bientôt après. L'empereur le nomma alors ambassadeur à la cour de Téhéran. Se rendant à son poste, il fut fiancé à Tiflis avec la fille du prince Tchevtchevadsef, qu'il épousa peu de temps après; mais le mariage fut rompu par un malheureux événement qui termina l'ambassade et la vie de Gribojedof. A son arrivée en Perse, il trouva le peuple exaspéré de la paix honteuse que le schah avait été obligé de faire. Déjà plusieurs émeutes avaient éclaté dans les provinces au sujet des contributions de guerre qu'on levait pour satisfaire aux exigences de la Russie, et l'arrivée d'un ambassadeur russe, avec sa suite nombreuse, rappelait vivement aux Persans l'humiliation qu'ils venaient de subir. Dans ces circonstances critiques, il aurait fallu toute la prudence et la souplesse d'un diplomate consommé; Gribojedof, plus habile poëte que diplomate, manqua malheureusement de la modération nécessaire, et fit trop sentir qu'il représentait un monarque vainqueur. Il ne fallait qu'une occasion pour que la fureur du peuple éclatât, et cette occasion ne lui fut fournie que trop tôt. Un Arménien coupable d'un crime, étant poursuivi par la police persane, se réfugia dans la demeure de l'ambassadeur russe; comme cet homme était originaire de la province d'Érivan cédée à la Russie, Gribojedof s'attribua le droit d'étendre sa protection sur lui. Cependant les réclamations de la police avaient causé, le 27 mars 1829, un attroupement du peuple, irrité de la protection accordée par des étrangers à un criminel du pays. L'affaire se compliquait encore par une réclamation qui fut adressée à l'ambassadeur au sujet de deux femmes géorgiennes qui s'étaient mises sous sa protection comme sujettes russes, et que les Persans redemandaient comme esclaves. L'une et l'autre demande ayant été repoussées avec hauteur, le peuple commença une attaque sur la demeure de l'ambassadeur, et en vint aux mains avec ses domestiques et ses Cosaques. Ces derniers eurent l'imprudence de tirer des coups de fusil sur les agresseurs; dès lors, la multitude, exaspérée en voyant les victimes des mécréants gisant sur le sol, ne mit plus de bornes à sa fureur; les portes furent enfoncées, les murs escaladés; et, quoique la police persane envoyât aussitôt une garde pour protéger l'ambassadeur, sa demeure fut envahie, et tous ceux que les assaillants rencontrèrent dans les appartements furent massacrés. Le schah, accompagné de son fils, accourut à la tête d'un corps de troupes; mais la vengeance était accomplie; Gribojedof, Adelung son second secrétaire, son médecin, son interprète et 15 personnes de sa suite avaient succombé. Il n'y eut de sauvé que le premier secrétaire et trois personnes attachées à l'ambassade, qui, se trouvant dans une partie reculée de l'habitation, avaient eu le temps de se soustraire à la fureur populaire. Le schah pressentit les suites de cet événement, fait pour rallumer une guerre à peine éteinte. Aussi se hâta-t-il d'ordonner un deuil de 8 jours et d'envoyer son petit-fils, le prince Khosrew-Mirza, au quartier général russe; mais, Paskewitch n'ayant rien voulu ou pu décider, le prince fut obligé de se rendre à Pétersbourg, et d'implorer solennellement l'indulgence du vainqueur. L'empereur Nicolas envoya le prince Dolgoroucki à Téhéran, et là fut donnée une terrible satisfaction aux Russes. Quoique les plus coupables se fussent soustraits à leur punition par la fuite, on s'empara de 1,500 individus du peuple, et on les mutila cruellement pour avoir pris part à l'émeute. Le grand mollah, qui n'avait pas empêché les mollahs, ses subordonnés, de recevoir dans la mosquée les corps de 6 personnes tuées par les Cosaques, fut banni. On fit, le 29 juillet, des obsèques solennelles à Gribojedof dans le couvent de Saint-David, à Tiflis; l'empereur assigna une pension à sa mère et à sa veuve. Telle fut la fin déplorable d'un jeune diplomate, qui aurait trouvé plus de bonheur et de gloire dans le culte paisible des muses vers lequel l'entraînaient ses goûts. Une notice sur Gribojedof et quelques lettres de lui ont été insérées dans le journal russe, *le Fils de la patrie*, 1830.

GRIERSON (Constance), femme d'un imprimeur de Dublin, née en 1706 au comté de Kilkenny (Irlande), morte en 1733, était versée dans la connaissance du grec, de l'hébreu, du latin, du français, et joignait à cette érudition des notions assez étendues en histoire, théologie, jurisprudence, philosophie et mathématiques. Elle a donné des éditions de *Tacite* et de *Térence*, avec des préfaces ; la 1re est dédiée au lord Carteret, et la 2e à son fils, par une épigraphe grecque. Mistress Barber a conservé quelques-unes de ses poésies fugitives en anglais, et l'on trouve deux pièces d'elle dans les *Mémoires* de mistress Pilpington.

GRIESBACH (Jean-Jacques), né en 1745 à Buzbach, duché de Hesse-Darmstadt, professa la théologie à Halle, et mourut le 24 mars 1812, conseiller ecclésiastique de la cour de Saxe-Weimar. On trouve une analyse raisonnée de ses principaux ouvrages, et une *Notice* sur sa vie dans les *Annales philologiques de Heidelberg*, 1812, n° 8 : les plus remarquables sont : *Introduction à l'étude de la dogmatique populaire*, 1779, souvent réimprimée ; *Dissertatio de fide historicâ*, etc., 1764, in-4° ; *Dissertatio historico-theologica locos theologicos ex Leone M. pontif. romano sistens*, Halle, 1768, in-4° ; *Dissertatio de codicibus quatuor evangeliorum origenianis*, ibid., 1771, in-4° ; *Commentarium criticum in textum græcum N. T.* ; etc.

GRIESINGER (Jean-Burchard), pasteur protestant, né à Worms en décembre 1638, perdit la vue n'ayant encore que 3 ans ; ce qui ne l'empêcha cependant pas de se livrer aux études, quand il eut atteint l'âge de 19 ans : il se rendit ensuite à Strasbourg et à Iéna, et après avoir été promu dans cette dernière ville en 1670, au degré de maître en théologie, il y prêcha et enseigna cette science. En 1686, Griesinger quitta sa patrie pour se rendre à l'université de Kœnigsberg, où il professa encore pendant quelques années ; et il prêcha ensuite à l'hôpital de cette ville pendant 8 ans, jusqu'à la fin de sa carrière, arrivée le 15 juillet 1701.

GRIEVES (George), savant américain, porta les armes avec distinction dans la guerre de l'indépendance, fut le premier envoyé extraordinaire des États-Unis en Hollande, et mourut en 1809 à Bruxelles. Il s'était fait connaître par divers écrits en anglais, et fut en relation d'amitié avec plusieurs hommes célèbres, notamment Washington, Jefferson, Franklin, Fox et Mirabeau.

GRIFFENFELD (Pierre, comte de), grand chancelier de Danemark, également célèbre par son élévation et par sa chute, naquit à Copenhague en 1635. Son nom de famille était Schuhmacher ; son père, Allemand d'origine, était marchand de vin à Copenhague. Le roi de Danemark, Frédéric III, instruit des heureuses dispositions du jeune Schuhmacher pour l'étude, l'envoya à ses frais aux meilleures universités d'Allemagne, d'Angleterre et de France ; et à son retour, il lui donna la place de bibliothécaire royal. Schuhmacher s'insinua bientôt si avant dans les bonnes grâces du monarque, qu'il fut chargé de rédiger la *Loi royale*, qui est devenue la base du droit public en Danemark, et qui établit la souveraineté absolue des rois de ce pays, en vertu du décret émané des états l'année 1660. Quelque temps après, il fut nommé secrétaire de la chancellerie et du cabinet. Frédéric ne crut pas pouvoir l'élever sans inconvénient à des charges plus éminentes ; il le soupçonnait de joindre à une grande ambition, le désir de s'enrichir et un caractère vénal. Il recommanda même en mourant, à son fils, de n'employer Schuhmacher qu'avec précaution. Au couronnement de ce fils, qui monta sur le trône sous le nom de Christian V, Schuhmacher parut d'une manière distinguée, qui prouva que le feu roi ne lui avait pas entièrement ôté sa confiance, et que le nouveau monarque avait des égards pour lui. Il présenta à Christian la couronne, le sceptre, la loi royale et un livre cacheté que Frédéric lui avait confié en mourant, avec ordre de ne le remettre qu'à son successeur. Le roi, après la cérémonie, eut avec lui un entretien particulier, et le chargea peu après des affaires les plus importantes. En 1760, Schuhmacher fut anobli sous le nom de Griffenfeld ; et dans le même temps, il engagea le roi à créer des comtes et des barons, titres qui n'avaient pas encore été introduits en Danemark, et auxquels furent attachés de grands priviléges. On soupçonna qu'en donnant ce conseil, il avait pensé à lui-même, et qu'il aspirait à une élévation brillante sous tous les rapports. Il était déjà conseiller privé et secrétaire d'État. Vers la fin de l'année 1673, après qu'il eut réussi dans quelques négociations politiques, le roi, en présence de toute la cour, le créa chevalier de l'ordre de l'Éléphant, le revêtit de la dignité de grand chancelier et lui donna la terre de Tonsberg en Norwége, qu'il érigea en comté pour lui et sa postérité. L'année suivante, Griffenfeld fut nommé président du tribunal suprême, et chancelier de l'université de Copenhague : toute la cour, quelque jalousie qu'elle éprouvât de son élevation, s'abaissa devant lui. La reine elle-même, pour complaire à son époux dans les lettres qu'elle écrivait au chancelier, le flattait sans réserve et signait *sa servante*. Elle projeta de le marier avec la princesse Louise-Charlotte, fille du duc de Holstein-Augustenbourg, de la branche cadette de la maison royale. Mais ce projet ne fut point exécuté, quoique la princesse se fût déjà mise en route pour Copenhague. On pensa que c'était le grand chancelier lui-même qui avait éloigné ce mariage, parce qu'il aspirait à épouser la princesse de Tarente, Charlotte-Amélie de la Trémouille, que son attachement à la religion protestante avait engagée à chercher un asile en Danemark et qui, aux grâces de la figure, joignait celles de l'esprit. Quand on apprit dans les cours étrangères la faveur sans bornes dont Griffenfeld jouissait auprès du roi de Danemark, on s'empressa de le gagner par des honneurs et des distinctions. L'empereur Léopold le créa comte de l'Empire. Louis XIV voulut, dit-on, solliciter le pape de lui offrir le chapeau de cardinal ; et l'électeur de Brandebourg lui offrit l'île de Rugen en fief, avec le titre de principauté. Cependant il était à présumer qu'une fortune si rapide et si éclatante serait suivie de revers, d'autant plus que Griffenfeld ne connaissait point cette modération qui seule peut apaiser la jalousie. Le grand chancelier fut encore quelque temps l'âme du conseil et le ministre principal. Il perfectionna différentes branches de l'administration, et en particulier les finances et les lois. Mais en 1676, ses ennemis triomphèrent ; et du faîte des grandeurs il tomba dans la situation la plus déplorable. Arrêté dans l'antichambre du roi, dépouillé de ses décorations, il fut

transporté à la citadelle sous l'escorte de quelques soldats. On visita sa maison ; et l'on trouva des sommes considérables en argent de France et d'Angleterre, des lettres et requêtes adressées au roi, qui n'étaient pas ouvertes, des lettres que s'étaient adressées les ministres de France, de Suède, de Holstein, sous le couvert du grand chancelier, et des almanachs de poche, à la marge desquels il avait écrit les plus secrètes résolutions du roi, en y ajoutant des observations souvent très-mordantes. Le roi nomma une commission de 23 juges. Outre les griefs que fournissaient les objets saisis chez le grand chancelier, on en produisit plusieurs autres. Griffenfeld se défendit avec beaucoup de présence d'esprit, et allégua le pardon formel que le roi lui avait accordé 7 mois auparavant, pour tout ce qu'il aurait pu avoir fait d'irrégulier avant cette époque. Les juges furent partagés quelque temps ; mais enfin le tribunal, à une grande majorité, le condamna à perdre ses biens, ses emplois et à avoir la tête tranchée. Il se rendit avec une contenance assurée à l'échafaud. Au moment où l'exécuteur levait le glaive, un aide de camp s'écria : Grâce de la part de Sa Majesté pour *Schuhmacher,* et lui remit un papier qui en contenait les conditions. Ayant lu qu'il était condamné à une prison perpétuelle, il dit : « Cette grâce est plus douloureuse que la mort même. » Il fit solliciter le roi de lui permettre de le servir comme simple soldat ; mais ses ennemis étaient trop intéressés à le mettre hors de toute activité et de toute communication, pour ne pas engager le roi à rejeter cette demande. Il fut détenu très-étroitement à Copenhague pendant 4 ans, et transféré ensuite au château fort de Munckholm, près de Drontheim en Norwége, où il resta 23 ans. Le roi le regretta souvent, et il lui échappa un jour de dire : Griffenfeld entendait mieux à lui tout seul les vrais intérêts de mes États, que tous mes conseillers actuels ensemble. En 1698 la liberté lui fut rendue ; il n'en jouit pas longtemps, et mourut le 11 mai 1699. Il avait été marié à Catherine Nansen de Copenhague, dont il eut une fille. On lui attribue, outre la *Loi royale,* les *Prérogatives des comtes et barons ;* des *Poésies latines et danoises ;* une *Dissertation sur les nerfs*, et une autre *De aquæ ductu.*

GRIFFET (Henri), jésuite, né à Moulins en 1698, professa les belles-lettres au collége de Louis le Grand, obtint ensuite le titre de prédicateur ordinaire du roi, et mourut le 22 février 1771 à Bruxelles, où il s'était retiré depuis la suppression de la société. Il a composé un grand nombre d'ouvrages, mais c'est principalement à ses travaux historiques qu'il doit sa réputation. On lui doit des éditions corrigées et augmentées de l'*Histoire de France,* du P. Daniel, Paris, 1755-58, 17 vol. in-4°, avec une *Histoire de Louis XIII* et le *Journal du règne du Louis XIV ;* des *Mémoires pour servir à l'histoire de l'Europe*, par le P. d'Avrigny, augmentés d'un 5e vol., Paris, 1757 ; des *Mémoires du maréchal de Vieilleville* par Vincent Carloix, avec une préface et des notes, Paris, 1757, 5 vol. in-12 ; un *Recueil de lettres* pour servir à l'histoire militaire de Louis XIV, depuis 1671 jusqu'en 1694, Paris, 1761-64, 8 vol. in-12 ; *Traité des différentes preuves qui servent à établir la vérité de l'histoire,* Liége, 1769, in-12 ; 2e édition, augmentée, 1770 ; *Mémoires* pour servir à l'histoire de Louis, Dauphin de France, Paris, 1777, 2 vol. in-12, etc. Son *Éloge* se trouve dans l'*Année littéraire*, 1771, tome II.

GRIFFET (Claude), jésuite, frère du précédent, né à Moulins le 30 mars 1720, a publié un poëme latin intitulé *Cerebrum,* un autre *De Arte regnandi,* et quelques autres pièces de vers ; il fut l'éditeur des ouvrages du P. Porée.

GRIFFET DE LA BAUME (Antoine-Gilbert), laborieux littérateur, neveu du précédent, né à Moulins le 21 novembre 1756, mort le 18 mars 1805, a traduit de l'anglais et de l'allemand un grand nombre d'ouvrages, entre autres : *les Épanchements de l'amitié et de l'imagination,* de Langhorne, 1780, in-8° ; *Évélina,* de miss Burney, 1785, 2 vol. in-12 ; *Sermons choisis*, de Sterne, 1786, in-12 ; *Histoire des Suisses,* de J. de Muller, 1797, in-8°, tome II à VIII ; *Aperçu statistique des États d'Allemagne,* de Hœk, in-fol. ; *Voyage de François Horneman en Afrique,* 1803, 2 parties in-8° ; *Recherches asiatiques,* etc. (avec des notes de Langlès, Cuvier, Delambre, etc.). Il a travaillé à plusieurs journaux littéraires et scientifiques. On connaît encore de lui *Galatée,* comédie en un acte et en vers, 1776, in-8°, et *Agathis,* scène en vers et en prose, in-8°.

GRIFFET DE LA BAUME (Charles), frère du précédent, ingénieur des ponts et chaussées, né à Moulins en 1758, mort à Nice, le 10 mars 1800, a publié : *Théorie et pratique des annuités décrétées par l'assemblée nationale de France pour les remboursements du prix des acquisitions des biens nationaux,* 1791, in-8°. On lui attribue la traduction de *Daniel,* de Moser, 1787.

GRIFFI (Léonard), en latin *Griffus* ou *Gryphius*, archevêque de Bénévent et l'un des meilleurs poëtes du 15e siècle, naquit en 1437 à Milan, d'une famille patricienne. Il s'appliqua dans sa jeunesse à l'étude du droit ; mais il ne laissait pas de suivre son inclination pour la poésie latine. Sur sa réputation, le pape Sixte IV le fit venir à Rome en 1478, le nomma son secrétaire, et lui donna l'évêché de Gubio d'où il fut en 1482 transféré sur le siége de Bénévent. Ce prélat mourut à Rome en 1485. Les *Poésies* de Griffi, restées inédites, sont conservées à Milan dans la bibliothèque Ambrosienne.

GRIFFIER (Jean), paysagiste flamand, connu sous le nom du *Gentilhomme d'Utrecht,* né à Amsterdam en 1658, mort à Londres en 1718, a laissé des *pastiches* estimées de Rembrandt, Ruysdael, Polemburg et Teniers.

GRIFFIN, dernier souverain du pays des Galles avant sa réunion au royaume d'Angleterre, était le 2e fils de Lewellyn. Il fut mis à mort l'an 1050 à la Tour de Londres par ordre d'Édouard le Confesseur.

GRIFFITH (Élisabeth), romancière anglaise, morte à Millescent, comté de Kildare en Irlande, le 5 janvier 1793, a publié des traductions estimées de différents ouvrages français, et plusieurs romans qui ont eu du succès : elle en avait composé quelques-uns conjointement avec son mari, entre autres : *Lettres de Henri et de Françoise,* 1756-70, 6 vol. in-12 : c'est leur correspondance ; *le Triumvirat, ou Mémoires authentiques de A., B. et C.*, 1764, 2 vol. in-12 ; *la noble Misère*, 1769, 2 vol. in-12 ; *le Nœud Gordien*, 1769, 2 vol. in-12. Elle a composé seule : *Histoire de lady Barton*, en lettres, 1771, 3 vol. in-12 ; *Histoire de lady Juliana Harlley,* en lettres, 1775,

2 vol. in-12; *Essais adressés aux jeunes femmes mariées,* 1782, in-8°. On regarde comme son meilleur ouvrage la *Morale des drames de Shakspeare expliquée,* 1775, in-8°.

GRIFFITHS (Ralph), libraire anglais, né en 1720 au comté de Shrop, mort à Londres le 1er septembre 1803, fut le créateur du *Monthly review* (Revue du mois), ouvrage périodique qu'il dirigea pendant 51 ans.

GRIFFONI (Mathieu), en latin *de Griffonibus,* historien italien, d'une ancienne famille de Bologne, né en cette ville en 1351: il reçut une éducation très-soignée, et cultiva d'abord la poésie avec assez de succès. Ses concitoyens l'envoyèrent en ambassade à Rome en 1393, et à Florence en 1401; et il montra dans les négociations dont il était chargé, autant de prudence que d'habileté. Le duc de Milan s'étant emparé de Bologne en 1403, Griffoni fut exilé; mais à son retour on lui rendit les emplois qu'il avait perdus, et il continua de les remplir jusqu'à sa mort, arrivée le 3 juillet 1426. On a de lui : *Memoriale historicum rerum Bononiensium.* Ces annales, qui commencent à l'année 1109, ont été continuées par un anonyme jusqu'en 1428.

GRIFFYTH. *Voyez* **ALFORD** (Michel).

GRIFOLINI (François), né à Arezzo vers le milieu du 15e siècle, mourut très-jeune à Naples d'une chute de cheval. Il se nommait en latin *Franciscus Aretinus;* et c'est lui qui est l'auteur de la traduction latine des lettres de Phalaris et de Diogène. La ressemblance des noms l'a fait attribuer faussement à François Arétin. Grifolini est encore auteur de quelques poésies italiennes, sur lesquelles on peut voir la *Bibliotheca Riccardiana,* de Lami.

GRIGNAN (Françoise-Marguerite de SÉVIGNÉ, comtesse de), fille de Mme de Sévigné, née en 1648, épousa en 1669 François-Adhémar de Monteil, comte de Grignan, lieutenant général de Provence; elle y suivit en 1671 son mari, chargé des fonctions du gouvernement en l'absence du duc de Vendôme, et demeura éloignée de sa mère pendant 27 ans : cet éloignement, dont toutefois la rigueur était adoucie par de fréquents rapprochements, donna lieu à la célèbre correspondance de Mme de Sévigné. Les réponses de Mme de Grignan paraissent avoir été détruites. Le petit nombre de lettres qui nous restent d'elle sont insérées presque toutes parmi celles de sa mère, quoiqu'elles ne lui soient point adressées. Les raisonnements subtils, les obscurités de la métaphysique, avaient plus d'attrait pour elle que les ouvrages d'imagination : c'est à ce goût assez rare dans une femme que nous devons le *Résumé du système de Fénélon sur l'Amour de Dieu,* publié dans les éditions de Grouvelle et de M. de Monmerqué. La douleur que lui causa la mort de son fils, brigadier des armées du roi et ambassadeur de France à la cour de Lorraine, enleva Mme de Grignan le 13 août 1705; elle laissa deux filles dont l'une a rendu célèbre le nom de Simiane.

GRIGNON (Pierre-Clément), métallurgiste et antiquaire, né à Saint-Dizier le 24 août 1723, remporta, en 1770, le prix proposé par l'Académie royale de Biscaye sur cette question : « Quel est le meilleur des trois espèces de soufflets employés dans les forges de fer ? » Les médecins lui ayant conseillé les eaux de Bourbonne, il mourut dans cette ville le 2 août 1784. Il est auteur des ouvrages suivants : *Mémoire sur la nécessité et la facilité de rendre la Marne navigable depuis St.-Dizier jusqu'à Joinville,* 1770 in-12; *Bulletin des fouilles faites... d'une ville romaine sur la petite montagne du Châtelet,* Paris, 1774-1775, 2 parties in-8°; *Mémoire de physique sur l'art de fabriquer le fer,* etc., ibidem, 1775, in-4°; *Observations sur les épizooties contagieuses et particulièrement sur celle qui a régné en Champagne,* ibidem, 1776, in-8°. Il était correspondant de l'Académie des sciences, et membre de plusieurs sociétés savantes.

GRIGNON DE POUZAUGES (Adolphe, comte de), fils unique d'un riche gentilhomme du bas Poitou, seigneur de la ville de Pouzauges et propriétaire du beau château des Échardières, émigra fort jeune, servit comme officier dans les uhlans britanniques, obtint un congé et quitta ce corps à la fin de 1795, pour se rendre en France. Il figura d'abord dans la Vendée à l'armée d'Anjou, sous le général Stofflet, puis il joignit son cousin le comte de Vasselot, au commencement de 1796, lorsque l'armée du centre était presque anéantie. Ils levèrent, dans le pays où le général Sapinaud avait commandé, un corps d'insurgés d'environ 600 hommes, avec lequel ils battirent successivement les républicains, dans trois combats, à Saint-Michel-Montmercure, aux Épaisses et à Saint-Laurent-sur-Sèvre. Ils menacèrent même la ville de Fontenay dont ils se seraient probablement emparés, sans les grandes eaux qui les obligèrent à rentrer dans l'intérieur du pays. Mais les forces des républicains augmentèrent dans ces parages, et le rassemblement vendéen fut battu près de Chantonnay, puis à Saint-Vincent-Gouldoie, où il se vit obligé de se dissoudre. Le comte de Vasselot se sauva dans les bois, mais il fut bientôt arrêté. Grignon fut assez heureux pour se rendre à Poitiers où il resta caché plusieurs mois avec son cousin Gédéon de la Bouchetière et le comte Constant de Suzannet. En 1799, aussitôt que les Vendéens eurent manifesté l'intention de reprendre les armes, ces trois émigrés allèrent les joindre et le comte de Grignon eut le commandement d'un arrondissement formé de partie du territoire de l'armée de la haute Vendée et de portion de l'ancien pays du centre. Il se trouva à la bataille de Nueil-sous-les-Aubiers, où les royalistes commandés par le comte d'Autichamp, alors général en chef de tout le pays au midi de la Loire, furent mis en déroute. Puis seul avec les troupes de son arrondissement, qui étaient réduites à 800 hommes, le comte de Grignon rencontra au Puy-du-Fou une colonne de 100 républicains qu'ils cernèrent et passèrent au fil de l'épée : le commandant fut seul épargné. Quelques jours après, le comte de Grignon fut tué au combat de Chambertaud. Il fut regretté dans son parti, à cause de son intrépidité.

GRIGOROVITSCH (Vassili), voyageur russe, né en 1702 à Kief, quitta la Russie en 1724, parcourut à pied la Hongrie, l'Autriche, l'Italie, la Grèce, la Syrie, la terre sainte, l'Asie Mineure, et retourna dans sa patrie en 1747, par Constantinople. Il mourut la même année, laissant une *Relation* de son voyage, publiée pour la première fois en 1775 à St.-Pétersbourg et réimprimée avec des additions en 1785.

GRIJALVA (Jean de), aventurier espagnol, qui découvrit le Mexique, né à Cuellar, dans la Vieille-Castille. Son compatriote Vélasquez, gouverneur de Cuba, dont

il était lieutenant, lui donna le commandement d'une flottille pour aller reconnaître le Yucatan que F. H. de Cordova venait de découvrir. Grijalva, dont tous les historiens s'accordent à vanter le caractère et l'habileté, partit de la Havane le 8 avril 1518. Les courants le portèrent sur l'île de Cozumel, à laquelle il donna le nom d'*île Sainte-Croix*, parce qu'il y trouva dans un temple une croix à laquelle les historiens ont attribué une origine miraculeuse. Grijalva doubla ensuite le cap Catoche, descendit à l'endroit où Cordova avait été défait, battit les Indiens, et fut blessé; mais cette action répandit la terreur dans tout le pays. Il poursuivit sa route à l'ouest, sans beaucoup s'éloigner de terre. Plus on avançait, plus le pays paraissait cultivé et peuplé, les édifices plus propres et mieux bâtis, les habitants plus à leur aise et plus policés. Quelqu'un s'étant écrié qu'il lui semblait être dans une nouvelle Espagne, cette idée plut si généralement, que ce nom passa à la contrée entière; c'est du moins ce que raconte Solis. Arrivé à la rivière de Tabasco, qui reçut le nom de Grijalva, celui-ci ne put résister au désir de pénétrer dans le pays. L'étonnement que la vue des vaisseaux causa aux Indiens, facilita son entreprise. Il leur parla de la puissance du roi son maître, et les invita à le reconnaître pour souverain. Un des principaux Indiens lui fit une réponse si énergique et si raisonnable, que les Espagnols virent bien qu'ils s'étaient mépris en croyant avoir affaire à des sauvages. Après que l'on eut consolidé la paix par des présents réciproques, Grijalva continua à longer la côte, fit avec les habitants des échanges qui lui procurèrent beaucoup d'or, et apprit qu'il était redevable du bon accueil qu'il en reçut aux ordres d'un puissant monarque nommé Montézuma. Cependant il avait pris possession du pays au nom du roi d'Espagne et de Vélasquez. Il arriva ensuite devant de petites îles, dans l'une desquelles il vit dans un temple les restes de deux malheureuses victimes humaines. Ayant demandé aux indigènes pourquoi ils sacrifiaient des hommes, on lui répondit que c'était par ordre des rois d'Alcohua ou du Mexique. Les Espagnols, qui n'avaient d'autres interprètes que les Indiens de Yucatan, saisirent mal la réponse, et crurent qu'Ulua était le nom de l'île: ils la nommèrent Saint-Jean de Ulua; elle est au large de Véra-Cruz. Ils y traitèrent encore de l'or. La vue de tant de riches pays avait déjà fait naître à Grivalja et à ses compagnons le désir d'en prendre possession plus solidement que par de simples formalités; mais il était retenu par sa scrupuleuse soumission aux ordres de Vélasquez, qui lui avait enjoint de ne pas former d'établissement. Néanmoins il prit le parti de lui dépêcher un vaisseau pour lui rendre compte de ses découvertes, et lui envoyer ce qu'il avait de plus précieux. Il continuait sa route au nord, lorsqu'un de ses vaisseaux fut attaqué par les Indiens : ensuite les courants l'empêchèrent de doubler une pointe au nord de Panuco. On parla de nouveau de former un établissement; les avis furent partagés, et Grijalva reprit la route de la Havane, où il arriva le 10 septembre. Ayant vu dans un port voisin des préparatifs pour une nouvelle expédition, il se flattait qu'on lui en donnerait le commandement; mais Vélasquez, au lieu de félicitations, lui adressa des reproches, et traita même de crime la scrupuleuse fidélité de Grijalva à suivre ses ordres. Aussi, quoiquoi la voix publique fût pour celui-ci, qui se recommandait par ses qualités et ses services, le commandement de l'expédition fut donné à Cortez; ce qui causa par la suite bien du repentir à Vélasquez, ainsi que l'observe Castillo, qui avait accompagné Cordova et Grijalva.

GRIJALVA (Fernand de), chargé par Cortez de faire des découvertes dans la mer du Sud, partit en 1533, du port de Tehuantepec, de conserve avec Mendoza parent de Cortez, dont il fut séparé dès la première nuit. Après avoir couru près de 300 lieues, il aborda dans une île déserte près de la pointe de la Californie; il lui donna le nom de Saint-Thomé : elle porte aujourd'hui celui de Soccoro. Il mouilla ensuite au mois de février 1534, dans le port de Santa-Cruz, aujourd'hui de la Paz, situé sur la côte du continent. Son pilote Ximenès y fut tué : Fernand retourna à la Nouvelle-Espagne. En 1536, Cortez l'emmena dans son expédition en Californie; et l'année suivante, il l'envoya avec deux vaisseaux porter des secours à Pizarre.

GRILL (Claude), né à Stockholm en 1704, mort en 1767, descendait d'une famille hollandaise établie en Suède sous le règne de Gustave-Adolphe, et qui, tout en contribuant au perfectionnement des usines, et à la prospérité du commerce, avait acquis une fortune considérable. Appelé à la direction de la compagnie des Indes et à l'administration municipale de Stockholm, il sacrifia la plus grande partie de sa fortune pour sauver le crédit de l'État et de la banque vers 1747; il accrut les ressources des hôpitaux, fut un des principaux fondateurs de l'académie, et lui procura les moyens de construire un observatoire. Une médaille d'or frappée par ordre de l'académie doit éterniser la mémoire des services qu'il a rendus aux sciences.

GRILLENZONE (Jean), fondateur de l'académie de Modène, né dans cette ville vers 1521, mort le 22 juillet 1551, avait fait avec le plus grand succès des cours publics de latin et de grec, et composé les *Statuts du collége de médecine,* approuvés par le duc Hercule. On cite de lui un *Traité des familles de Modène;* mais cet ouvrage ne nous est pas parvenu.

GRILLENZONE (Horace), peintre et sculpteur, né à Carpi avant 1550, mort vers 1620, a laissé des tableaux d'église, et une statue de saint Sébastien. Le Tasse, qui l'honorait de son amitié, a intitulé l'un de ses dialogues : *Grillenzone, ou l'Épitaphe,* en mémoire de cet artiste.

GRILLET (Jean), missionnaire jésuite, était supérieur de la maison de Cayenne, lorsque les Anglais s'emparèrent de cette colonie en 1666 : il ne s'enfuit pas alors chez les sauvages comme quelques-uns de ses confrères; ce qui le mit dans le cas de rendre quelques services à ses concitoyens. Comme son zèle et ses lumières l'avaient fait avantageusement connaître, un visiteur de la compagnie arrivé à Cayenne à la fin de 1673, le choisit pour aller découvrir les peuplades indiennes les plus éloignées de la mer, sur lesquelles l'on n'avait que des notions très-vagues. Grillet demanda pour son compagnon le P. François Béchamel, qui possédait parfaitement la langue galibi, généralement parlée dans l'intérieur de la Guyane, et qui avait beaucoup de facilité pour entreprendre les langues étrangères : les deux religieux se

munirent des instruments nécessaires pour prendre hauteur, ainsi que de tout ce qui pouvait servir à dresser la carte de leur route, et se mirent en chemin le 25 janvier 1674. Après bien des fatigues qui altérèrent leur santé, et notamment celle du P. Béchamel, ils parvinrent à 170 lieues dans le sud-ouest de Cayenne, chez des peuples qui n'avaient jamais vu d'Européens, et ils furent de retour le 17 juin. Le P. Grillet envoya en France sa relation, accompagnée d'une lettre datée du 2 septembre 1674 ; elle parut sous ce titre : *Journal du voyage qu'ont fait les pères Jean Grillet et François Béchamel dans la Guyane, l'an* 1674.

GRILLET (René), horloger à Paris sous le règne de Louis XIV, se fit connaître par des inventions ingénieuses qui supposent de grandes connaissances en mécanique. On connait de lui : *Nouvelle machine d'arithmétique,* dans le *Journal des Savants*, 1678, n° 14 ; *Curiosité mathématique,* Paris, 1673, in-4° ; *Hygromètre nouveau* (*Journal des Savants,* 1681, n° 3).

GRILLET (Jean-Louis), savant écrivain, né le 16 décembre 1756 à la Roche en Savoie, mort le 11 mars 1812, fut successivement préfet des études, professeur de rhétorique, directeur du collége de Carouge, directeur adjoint de l'école secondaire de Chambéry, censeur du lycée de Grenoble et principal du collége d'Annecy. On a de lui, entre autres ouvrages : *Dictionnaire historique, littéraire et statistique des départements du Mont-Blanc et du Léman,* etc., Chambéry, 1807, 3 vol. in-8° ; *Éléments de chronologie et de géographie adaptés à l'histoire de Savoie,* ib., 1788, in-8° ; *Histoire de la ville de la Roche,* etc., Genève, 1790, in-8°.

GRILLO (dom Ange), bénédictin de la congrégation du Mont-Cassin au 16e siècle, fondateur de l'académie des *Humoristes* à Rome, mort dans l'abbaye de St.-Jean-l'Évangéliste de Parme, à un âge très-avancé, est auteur des ouvrages suivants : *Rime morali,* 1580-99, in-4° ; l'*Éloge de J. J. Imperiali, doge de Gênes,* Venise, 1618, in-4° ; deux vol. de *Lettres,* Venise, plusieurs fois réimprimées, etc.

GRILLO-CATTANEO (Nicolas), né à Gênes le 26 août 1759, d'une famille patricienne, fut placé par ses parents dans le collége de Parme, où les gentilshommes les plus distingués de l'Italie recevaient à cette époque une éducation brillante et solide. Doué d'une imagination très-vive, et d'une grande pénétration, Grillo, de retour dans sa patrie, se lia avec Augustin Lomellino, poëte et philosophe, avec Joseph Doria qui s'occupait alors à écrire l'histoire de Gênes, et il devint leur collaborateur. C'est à leurs travaux, ainsi qu'aux recherches du marquis Jacques Durazzo, qu'on est redevable de deux ouvrages historiques très-importants, la vie de Christophe Colomb et celle d'André Doria. Quelques poésies du marquis Grillo publiées dans sa jeunesse lui ouvrirent les portes de plusieurs sociétés littéraires, et il fut en 1786, à Gênes, un des fondateurs de la *Società patria,* dont le but était d'encourager l'agriculture et les arts. Grillo traduisit en vers italiens tous les psaumes de David ; il enrichit cette traduction d'un grand nombre de notes qu'il emprunta des œuvres de Dom Calmet, de Bossuet et du cardinal Bellarmin. Cet ouvrage, qui fit grand bruit en Italie, attira sur lui l'attention de l'architrésorier Lebrun, envoyé à Gênes en 1806 pour organiser le nouveau gouvernement. Grillo fut nommé recteur de l'académie impériale ; mais cette faveur ne fut pas de longue durée. Grillo désapprouvait le régime impérial. Cette opposition lui devint funeste ; il fut d'abord privé de sa place de recteur, et plus tard il reçut ordre de se rendre à Paris, où étaient alors gardées comme otages les personnes les plus distinguées. Ce ne fut qu'après un an d'exil qu'on lui permit de retourner à Gênes (1811) ; mais ensuite, tourmenté de nouveau, il se retira dans une maison de campagne en Savoie, où il demeura jusqu'à ce que les Anglais ayant réorganisé l'ancienne république génoise, en 1814, il fût appelé par le gouvernement provisoire, pour y diriger le ministère de l'instruction publique. Après la réunion de Gênes au royaume sarde, Grillo fut nommé président de la direction des études, et il garda cette place jusqu'en 1821. De nouvelles contrariétés l'engagèrent ensuite à demander sa retraite, qui lui fut accordée ; le roi Charles-Félix le nomma grand-cordon de l'ordre de Saint-Maurice et Saint-Lazare. Il se retira alors dans ses terres pour n'en plus sortir, et il est y mort le 22 juillet 1834. On a de lui : une traduction en vers italiens des *Poésies de Pope ; Poésies diverses ; Psaumes de David ; Paraphrase poétique des cantiques des prophètes ; Proverbes de Salomon.*

GRILLOT (Jean-Joseph), chanoine de Chablis, né dans cette ville le 26 mars 1708, fut envoyé au séminaire d'Auxerre, y acheva ses humanités, et fit sa philosophie qu'il avait finie à 14 ans. Il alla faire sa théologie au collége de Sainte-Barbe, où il resta 6 ans ; après quoi il retourna dans sa patrie. Attaché au parti janséniste, il crut méritoire de se dévouer aux dangers qu'on courait alors en le soutenant. Les écrits en faveur de l'*appel* étaient sévèrement prohibés ; on en punissait rigoureusement les auteurs et ceux qui contribuaient à les répandre. Il n'en fallut pas davantage pour enflammer le zèle de Grillot. Il vola à Paris où il arriva le 2 mars 1730, pour se livrer à cette œuvre clandestine, pensant courir au martyre. En effet, dès le 24 septembre, il fut surpris dans une de ces imprimeries secrètes et mis au carcan le 15 mars 1731 : il n'en fut point quitte pour cette punition. Chassé successivement de différents asiles, errant et enfin banni du royaume, il fut obligé de se retirer en Hollande, où il se joignit aux autres réfugiés. Cependant il obtint en 1749 la permission de rentrer en France. Il établit sa demeure à Auxerre, où il vécut assez tranquillement. Étant tombé malade à Chablis, dans un voyage qu'il y fit en 1765, il y mourut le 31 septembre. Il a laissé : un *Recueil de cantiques spirituels sur les principales vérités de la religion,* in-12 ; une *Suite au catéchisme historique et dogmatique,* in-12 ; une *Vie de M. Creusot, curé de Saint-Loup, à Auxerre.*

GRILLOT (Jean-Baptiste), jésuite, né en 1588 à Arnay-le-Duc, mort à Grenoble le 5 septembre 1647, passait pour un bon prédicateur. Il a publié : *Lugdunum lue affectum et refectum,* etc., Lyon, 1628, in-8°. Il en parut une traduction sous ce titre : *Lyon affligé de contagion,* etc.

GRIM (Herman-Nicolas), médecin suédois, né à Visby dans l'île Gotland en 1641. Son père avait été chirurgien de Gustave-Adolphe. Après avoir fait un cours de chirur-

gie et de médecine en Suède, il se rendit en Irlande pour suivre les leçons des professeurs de ce pays. En 1663, il fut nommé chirurgien d'un vaisseau hollandais qui se rendait à la Nouvelle-Zemble. Deux autres voyages le conduisirent aux possessions des Hollandais dans les grandes Indes. Il fut mis à la tête des hôpitaux de Batavia, et ses connaissances en minéralogie décidèrent le gouvernement à lui confier pendant quelque temps l'exploitation des mines d'or de Sumatra. A son retour en Europe, après avoir exercé la médecine en Hollande et ailleurs, il se retira en Suède et devint membre du conseil de médecine à Stockholm. Il mourut en 1711, laissant plusieurs ouvrages, dont le plus remarquable est : *Compendium medico-chemicum*, Batavia, 1679, in-8°.

GRIM, roi d'Écosse, était fils de Duff. Il succéda à Constantin IV en 996, et non en 1002, comme il a été dit à l'article de ce dernier. Grim, soutenu par une faction nombreuse, fut proclamé roi au préjudice de Malcolm, prince de Northumberland, qui était l'héritier direct ; et pour gagner l'affection du peuple, il répandit également ses grâces sur tous les partis. Bientôt instruit que Malcolm cherchait à fomenter un soulèvement, il marcha contre lui. Celui-ci, dont les forces étaient bien inférieures, ne l'attendit pas. Un évêque ménagea la paix entre les deux princes ; il fut convenu qu'après la mort de Grim, la couronne passerait à Malcolm, et que cependant chacun d'eux garderait ses possessions. Après quelques années de tranquillité, la tyrannie de Grim réveilla le parti de Malcolm. On en vint aux mains le jour de l'Ascension de l'an 1004. Grim, blessé mortellement, expira le lendemain.

GRIMALDI, famille illustre de Gênes, l'une des quatre de la haute noblesse qui jusqu'au milieu du 15e siècle se disputèrent constamment les premières places dans cette république et qui, depuis que le gouvernement fut devenu populaire, y conservèrent encore un crédit prodigieux. Les Grimaldi avec les Fiesque étaient les chefs du parti guelfe. Les premiers étaient seigneurs et ensuite princes de Monaco. Cette seigneurie est demeurée dans leur famille plus de 600 ans, depuis l'année 980. La même famille a obtenu des fiefs considérables dans le royaume de Naples, et a été élevée en France au duché-pairie de Valentinois. Elle a formé en Provence et à Nice, des branches qui subsistent encore.

GRIMALDI (Renier) est le premier Génois qui ait conduit les vaisseaux de guerre de cette république dans l'Océan, et qui ait fait connaître la valeur des Liguriens hors des bornes de la Méditerranée. Philippe le Bel, engagé dans une guerre longue et dangereuse contre les Flamands, le prit à son service en 1304. Avec 16 galères génoises, il mit encore sous ses ordres 20 vaisseaux français, lui donna la charge d'amiral de France, et l'envoya au secours de la ville de Zierikzee en Zélande. Quinze mille Flamands assiégeaient cette place par terre ; et le comte de Gui de Flandre la pressait du côté de la mer, avec une flotte de 80 vaisseaux. Grimaldi battit et dissipa cette flotte ; il fit prisonnier Gui de Flandre, et ramena ses galères victorieuses dans les ports de France.

GRIMALDI (Antoine), amiral génois, fut chargé en 1332 par la république de venger les outrages que les Génois avaient reçus l'année précédente des Catalans, dans le temps où une guerre civile leur avait ôté les moyens de se défendre. Grimaldi parcourut, avec une flotte de 45 galères, les rivages de la Catalogne, et porta partout la désolation ; il prit plusieurs galères aragonaises devant l'île de Majorque, il mit en fuite 24 vaisseaux qui voulaient l'enfermer dans le port de Minorque, et ne ramena sa flotte à Gênes qu'après avoir répandu la terreur sur toutes les côtes d'Espagne. Mais, 21 ans plus tard, Antoine Grimaldi vit flétrir ses lauriers : chargé de combattre les Vénitiens réunis aux Catalans, il attaqua imprudemment à la Loiera le 29 août 1353, Nicolas Pisani, qui commandait une flotte de 75 voiles, tandis que lui-même n'en avait que 52. Après des prodiges de valeur, il fut obligé de s'enfuir avec 19 galères, seules échappées à sa déroute : 3 avaient été coulées à fond, et 30 prises par l'ennemi. L'effroi des Génois fut si grand après cette défaite, qu'ils donnèrent volontairement la souveraineté de leur ville à Jean Visconti, seigneur de Milan, qu'ils voulaient intéresser ainsi à leur défense.

GRIMALDI (Jean) s'est rendu fameux par la victoire qu'il remporta dans le Pô le 23 mai 1431, sur Nicolas Trevisani, amiral vénitien. Gênes, à cette époque, était soumise au duc de Milan ; et ce duc en guerre avec les Vénitiens, avait osé les combattre sur leur propre élément. Il avait armé une flotte considérable au-dessus de Crémone, en avait donné le commandement à Jean Grimaldi, et y avait fait monter un grand nombre de matelots et de soldats génois : mais Trevisani commandait de son côté une flotte de 37 vaisseaux, avec plus de 100 navires moins considérables ; il était de plus secondé par Carmagnole, le plus grand général de son siècle, et dont l'armée était sur les bords du fleuve. Cependant Grimaldi sut si bien profiter du courant du Pô, qu'il sépara la flotte vénitienne du rivage où était l'armée de terre à 3,000 au-dessous de Crémone ; il la poussa sur la rive opposée, et lui prit 28 galères et 42 vaisseaux de transport ; il lui tua 2,500 hommes, et enrichit ses soldats et ses matelots par un immense butin.

GRIMALDI (Dominique), cardinal, archevêque et vice-légat d'Avignon, était fils de Jean-Baptiste Grimaldi, seigneur de Montaldeo, chevalier de la Toison d'or et de Madelène Pallavicini, deux des plus illustres familles de Gênes. Destiné à l'état ecclésiastique, il fut envoyé à Rome, où il ne tarda pas à obtenir quelques emplois. Nommé par le pape Pie V, surveillant des galères de l'Église, il assista au combat de Lépante en 1571, et s'y distingua, dit-on, par son intrépidité. Il fut pourvu successivement des évêchés de Savone et de Cavaillon, et succéda en 1585 au cardinal d'Armagnac, archevêque d'Avignon. Il montra beaucoup de zèle contre les partisans des nouvelles hérésies, et parvint à les expulser entièrement de son diocèse ; il mourut en 1592. Il a laissé en manuscrit un volume de *Lettres* relatives aux affaires dont il avait été chargé.

GRIMALDI (Jérôme), cardinal, neveu du précédent, né en 1597, fut successivement vice-légat de la Romagne, gouverneur de Rome, évêque d'Albano, nonce de pape Urbain VIII en Allemagne, puis en France, enfin archevêque d'Aix. Il fit de sages réformes dans l'administration de son diocèse, fonda et dota richement un sémi-

naire, se fit chérir par sa libéralité envers les pauvres, et mourut à Aix le 4 novembre 1685. Son *Oraison funèbre* par Thoron d'Artignoles, chanoine d'Aix, a été imprimée, 1686, in-12; une *Notice sur sa vie,* par le P. Bougerel, se trouve dans Moréri, édition de 1759.

GRIMALDI (Jacques), ecclésiastique bolonais, mort à Rome en 1623, mit en ordre les archives de Saint-Pierre, dressa l'inventaire des titres précieux qu'elles renferment, et y joignit des tables étendues; il a rédigé en outre le catalogue chronologique des archiprêtres, chanoines et bénéficiers attachés à St.-Pierre, et transcrit, en les expliquant par des notes judicieuses, les inscriptions antiques découvertes sous le pontificat de Paul V. Ce dernier travail, publié par Gori, a été mal à propos attribué à J. B. Doni.

GRIMALDI (François-Marie), jésuite, mathématicien, né à Bologne en 1613, mort en 1663, a publié : *Physico-mathesis de lumine, coloribus et iride, aliisque annexis, libri II,* Bologne, 1663, in-4°.

GRIMALDI (Jean-François), peintre, graveur et architecte, né en 1606 à Bologne, d'où il prit le surnom de *Bolognese,* étudia les principes des Carrache, et fut, dit-on, élève de l'Albane. Attiré en France par le cardinal Mazarin, il peignit quelques fresques au Louvre, fut employé ensuite par Innocent X à orner les palais du Vatican et du Quirinal, et mourut en 1680. On a de lui de bons paysages; le Musée de Paris en possède quatre. Ses gravures sont rares et recherchées : il a donné les dessins de plusieurs maisons construites dans sa patrie.

GRIMALDI (Nicolas), cardinal, né à Gênes le 6 décembre 1645, après avoir rempli successivement divers emplois importants, fut décoré de la pourpre romaine par le pape Clément XI en 1706, et mourut à Rome le 25 octobre 1707, laissant à son neveu une succession estimée à 400,000 écus romains, ou plus de 2 millions.

GRIMALDI (Jérôme), cardinal, né à Gênes le 15 novembre 1674, fut envoyé à Avignon en 1704 avec le titre de nonce extraordinaire : en 1705, il vint à Bruxelles, et remplit ensuite avec distinction les nonciatures de Pologne et d'Allemagne. Créé cardinal en 1730, il fut nommé quelques mois après légat à Bologne. Il y tomba malade d'épuisement; et les médecins lui conseillèrent d'aller à Naples par mer, persuadés que l'air de cette ville serait avantageux à sa santé; mais dans la traversée, il fut saisi d'un vomissement violent, dont il mourut avant d'être arrivé à sa destination le 17 novembre 1733.

GRIMALDI (François), poëte latin, né dans le royaume de Naples vers 1678, fut admis dans la société de Jésus à 17 ans, et après avoir régenté quelque temps les basses classes suivant l'usage de l'institut, fut nommé à la chaire de rhétorique du collége romain. Il s'acquitta de cet emploi avec distinction, partagea son temps entre ses devoirs et la culture des lettres, et mourut à Rome en 1738. On connaît de lui : *le Bon pasteur,* drame, Pérouse, 1702, in-4°; *De vitâ urbanâ,* Rome, 1725, in-8°; *De vitâ agronomicâ,* ibid., 1738, in-8°; *De vitâ aulicâ,* ibid., 1740, in 8°.

GRIMALDI (le Père), jésuite de Civita-Vecchia, revenait des Indes orientales, où il avait sans doute été appliqué aux missions, lorsqu'il se fabriqua une machine très-ingénieuse en forme d'aigle, au moyen de laquelle il passa en 1751, de Calais à Douvres dans une heure, en dirigeant son vol tantôt plus haut, tantôt plus bas, si l'on en croit Milizia, auteur italien d'une Vie des architectes. Pingeron, qui a traduit en français l'ouvrage de Milizia en 1771, avec des notes historiques et critiques, rapporte ce fait.

GRIMALDI (Constantin), avocat de Naples, né en 1667, et mort dans la même ville en 1750, avait, dit-on, des connaissances fort étendues en histoire, en jurisprudence, en théologie et même en médecine. Cependant il n'est guère connu aujourd'hui que par ses démêlés avec le P. Benedictis.

GRIMALDI (François-Antoine), mort à Naples en février 1784, est principalement connu par les ouvrages suivants : *Istoria delle leggi e magistrati del regno di Napoli,* Naples, 1749-1752, 4 vol. in-4°; *Annali del regno di Napoli, Epoca I,* ibid., 1781, 6 vol. in-8°; *Annali,* etc., *Epoca II,* ibid., 1783-1786, 10 vol. in-8°. L'auteur mourut après avoir terminé le 6e volume; la suite a été mise au jour par Cestari son ami.

GRIMALDI (le marquis Dominique), économiste italien, né en 1735, à Seminara dans le royaume de Naples. Après avoir étudié les sciences naturelles et le droit il fit divers voyages en Suisse et en France. De retour dans son pays natal, il y introduisit la culture des pommes de terre, y fit établir des prairies artificielles, adopter les jardins à la française, et construire des moulins à huile. Grimaldi, dont la fortune était dérangée par suite de ses essais et de ses voyages, fut obligé de suspendre ses projets, mais il profita de ce loisir pour écrire sur l'agriculture, sur les arts, et sur les moyens propres à les favoriser en Calabre. Ces écrits furent appréciés par la cour de Naples, et en 1782 il fut élu membre du conseil des finances, et il eut une mission particulière en Calabre pour surveiller les travaux de la culture et de la filature des soies. C'est à lui qu'on doit l'établissement dans cette province des premières machines pour le filage de la soie connue dans le commerce sous le nom d'*organsin.* En 1798, Grimaldi fut arrêté avec plusieurs autres gentilshommes calabrois, qui avaient pris part aux mouvements révolutionnaires; mais il parvint à se justifier et rentra dans les bonnes grâces de son souverain, qui lui rendit sa place. Grimaldi mourut à Reggio le 5 novembre 1805. Il était membre de l'académie des *Georgofili* de Florence, de la Société royale d'agriculture de Paris et de plusieurs autres sociétés savantes. On a de lui en italien : *Mémoire sur l'herbe appelée Sulla; Essai sur l'économie agricole pour la Calabre ultérieure; Instruction sur les nouveaux procédés pour la fabrication de l'huile; Observations économiques sur les fabriques et le commerce des soies dans le royaume des Deux-Siciles,* etc.

GRIMALDI (Joseph-Marie), prélat italien, né à Moncallieri en Piémont, le 3 janvier 1754, fut reçu docteur en théologie à l'université de Turin, se rendit à Verceil en 1779, fut nommé, 3 ans après, chanoine de la cathédrale, puis sacré évêque de Pignerol en 1797. La réunion du Piémont à la France en 1802, ayant amené une nouvelle circonscription des diocèses, Grimaldi, sur la demande du pape, se démit de son siége qui fut supprimé. Nommé alors évêque d'Ivrée, il assista en cette qualité au concile assemblé à Paris en 1811. En 1817, le

roi de Sardaigne, à qui le Piémont avait été restitué, rétablit tous les siéges épiscopaux de ce pays, et nomma Grimaldi à celui de Verceil, qui venait d'être érigé en archevêché, et qu'il occupa jusqu'à sa mort, arrivée le 1er janvier 1830.

GRIMALDI (le marquis Louis DELLA PIETRA), patricien génois, fut le dernier rejeton d'une branche de cette illustre famille. Il naquit en 1762, à Gênes, où il reçut une éducation soignée dans la maison paternelle. Plus amateur des arts que des sciences, il se voua à la musique; et il a même composé quelques partitions pour le violon. Dans le cours de ses voyages, Grimaldi, encore jeune et plein de hardiesse, fut présenté à un avocat de Florence qui donnait des concerts pour amuser sa fille, excellente musicienne; il en devint amoureux et l'obtint en mariage. Cet heureux couple étant venu à Gènes, la belle marquise y fit les délices de la société; mais il ne naquit de leur union que deux filles; et la principauté de Monaco, fief *recte* et *propre*, qu'Othon le Grand avait donnée à ses aïeux, fut destinée à passer dans une autre branche. Le duc de Valentinois, ayant été reconnu souverain de Monaco par le congrès de Vienne en 1815, le marquis de Grimaldi, nonobstant cette reconnaissance, fit des démarches pour revendiquer les droits agnatiques de sa famille, comme dernier descendant de Lambert Grimaldi qui, en 1565, avait reçu l'investiture par le duc Emmanuel-Philibert de Savoie. Il s'occupait de ce procès qui nécessitait de sa part de nombreuses consultations et des frais considérables, lorsque la mort le surprit à Turin, le 31 juillet 1834.

GRIMANI (ANTOINE), doge de Venise de 1521 à 1523, était d'une famille riche et puissante: il suivit à la fois les deux carrières de la marine et des emplois publics; et il était procurateur de Saint-Marc en 1499, lorsqu'il fut nommé capitaine général de la flotte que la république envoyait dans les mers de Grèce, pour défendre ses colonies contre l'attaque du sultan Bajazet. Il éprouva quelques échecs devant l'île de Sapienza, et il laissa ensuite prendre Lépante par le sultan. On accusa Grimani d'avoir exposé volontairement à ces revers André Lorédan, son lieutenant, dont il était jaloux; et comme la richesse et le crédit de Grimani pouvaient le soustraire à sa condamnation, les avogadors du commun transportèrent sa cause au grand conseil, qui le relégua dans les îles de Cherso et d'Ossero. Son fils, Dominique Grimani, qui avait été fait cardinal en 1493 par Alexandre VI, offrit de subir la prison à la place de son père; et lorsque Antoine Grimani fut conduit enchaîné au lieu de son exil, le cardinal Grimani supporta ses fers, et excita ainsi la compassion du peuple. Au bout de quelque temps, Grimani obtint de pouvoir quitter le lieu de son exil pour s'établir à Rome; mais en même temps, désirant obtenir son rappel dans sa patrie, il profita de son séjour auprès du pape et de la faveur de son fils pour rendre des services éminents aux Vénitiens. Il fit si bien qu'il fut enfin rappelé à Venise, rétabli dans la charge de procurateur de Saint-Marc, et très-peu de temps après nommé par les suffrages unanimes des électeurs, doge à la place de Léonard Lorédan. Lorsqu'il lui succéda le 7 juillet 1521, il était déjà âgé de 87 ans. Il ne resta que 22 mois sur le trône; et André Gritti fut son successeur. Le cardinal Dominique Grimani, ce modèle de piété filiale, ne survécut à son père que quelques mois, et mourut âgé de 63 ans le 27 août 1523.

GRIMANI (MARINO), doge de Venise de 1595 à 1605, fut donné pour successeur à Pasqual Cicogna. On vantait son affabilité et la douceur de son caractère. Au moment de sa nomination, la république se préparait à la guerre contre le saint-siége pour soutenir les droits de César d'Este à la succession d'Alphonse II, duc de Ferrare; mais le prince pusillanime, pour qui les Vénitiens voulaient combattre, rendit inutile la bonne volonté de ses alliés, en abandonnant ses droits les plus incontestables. Grimani dirigea ensuite les forces de la république contre les Uscoques, sujets de l'Autriche en Croatie, qui exerçaient la piraterie sur l'Adriatique. Une armée vénitienne brûla tous leurs villages, et extermina les habitants qui ne s'étaient pas réfugiés dans les montagnes. Marino Grimani mourut à la fin de l'année 1605, au moment où la république se brouillait avec le pape Paul V au sujet des franchises ecclésiastiques. Son successeur, Léonard Donato, soutint vigoureusement cette querelle.

GRIMANI (PIERRE), doge de Venise, succéda en 1741 à Louis Pisani. A cette époque, la guerre pour la succession d'Autriche était allumée contre Marie-Thérèse dans la moitié de l'Europe. La république de Venise, traversée par les armées autrichiennes, vit souvent aussi son territoire violé par les Français et les Espagnols: elle persista cependant à observer une stricte neutralité; et mettant des garnisons nombreuses dans ses places fortes, elle n'éprouva d'autres calamités que quelques désordres passagers au milieu des troupes dont elle était entourée. Grimani mourut en 1752, et F. Lorédano lui succéda.

GRIMAREST (JEAN-LÉONOR LE GALLOIS, sieur DE), maître de langues à Paris, sa patrie, mort en 1720, a publié: *Commerce de lettres curieuses et savantes,* Paris, 1700, in-12; *Campagnes de Charles XII, roi de Suède,* Paris, 1705, 2 vol. in-12; *Vie de Molière,* ib., 1705, in-12; *Traité du récitatif,* ib., 1707; *Traité sur la manière d'écrire des lettres et sur le cérémonial,* etc., ibid., 1709, in-12; *Éclaircissements sur la langue française,* ib., 1712, in-12.

GRIMAREST (CHARLES-HONORÉ LE GALLOIS, sieur DE), fils du précédent, a publié: *Nouvelle grammaire française réduite en tables,* Paris, 1719, in-4°; *Lettre d'un gentilhomme périgourdin,* ibid., 1730, in-12; *Recueil de lettres,* etc., ib., 1725, 1729, in-12.

GRIMAUD (JEAN-CHARLES-MARGUERITE-GUILLAUME DE), professeur à la faculté de médecine de Montpellier, né en 1750 à Nantes, où il mourut le 5 août 1789, a laissé un petit nombre d'ouvrages qui font regretter que l'auteur ait été enlevé trop jeune à la science. On a de lui: une *Thèse savante sur l'irritabilité;* deux *Mémoires sur la nutrition,* Montpellier, 1787-89, in-8°, honorablement mentionnés par l'académie de Pétersbourg à qui ils avaient été présentés; *Cours des fièvres,* ouvrage très-estimé; la meilleure édition est celle de Demorcy-Dellettre, Montpellier, 1815, 4 vol. in-8°; *Cours complet de physiologie,* publié par Lauthois, 1818 ou 1824, 2 vol. in-8°. Cet ouvrage, dont il existe de nombreuses copies entre les mains des élèves de Grimaud, a été très-utile à Bichat et Richerand, qui ont rendu un éclatant témoignage à la sagacité de l'auteur.

GRIMAUD ou **GRIMOARD** (Guillaume). *Voyez* **URBAIN V**, pape.

GRIMAUDET (François), avocat du roi à Angers sa patrie en 1558, se distingua par son érudition, sa probité et son patriotisme. La véhémence avec laquelle il parla dans l'assemblée provinciale d'Angers et aux états d'Orléans contre les abus du clergé, parut être une apologie indirecte de la réforme, quoiqu'il fût très-bon catholique. Ce discours, imprimé la même année, fut censuré par la Sorbonne, attaqué avec tant de chaleur par son collègue Surguyn, que Grimaudet fut obligé de se rétracter. Alors il quitta le palais, pour se livrer au travail du cabinet. Il mourut le 29 août 1580, âgé de 60 ans. On a de lui un *Traité des monnaies*, Paris, 1576, in-8°, et d'autres ouvrages sur des matières de droit public, ecclésiastique et civil, recueillis en 1669 à Amiens, in-fol.

GRIMLAIC, pieux cénobite du 9e siècle, a laissé une *Règle* imprimée à Paris, 1633, in-16, et insérée dans le *Code des anciennes règles*, Rome, 1661, 2 vol. in-4°.

GRIMM (Frédéric-Melchior, baron de), né le 26 décembre 1723 à Ratisbonne, d'une famille obscure, reçut une éducation soignée. Très-jeune il donna une tragédie de *Banise* qui fut sifflée. Le comte de Schomberg lui confia la conduite de ses enfants qu'il envoyait à Paris : ce fut là que Grimm perfectionna ses premières études. Il devint le lecteur du duc de Saxe-Gotha, et entra depuis en qualité de secrétaire chez le comte de Friès. Il fit la connaissance de J.J. Rousseau, qui lui procura des liaisons avec les philosophes et les littérateurs les plus célèbres. Rousseau, au livre VIII des *Confessions*, reproche à Grimm d'avoir payé ses services par une affreuse ingratitude. A l'arrivée des bouffons italiens, Grimm publia contre les partisans de l'ancienne musique française une brochure fort piquante (*le petit Prophète de Boehmischbroda*) que Barbier a recueillie. Ses relations s'étant rapidement accrues, il devint secrétaire des commandements du duc d'Orléans, aïeul de Louis-Philippe. Il entretint dès lors une correspondance littéraire avec plusieurs princes d'Allemagne, et surtout avec le duc de Saxe-Gotha, qui, plus tard, en 1776, le nomma son ministre plénipotentiaire près de la cour de France. Il reçut aussi des témoignages d'estime de Frédéric II, de Gustave III et Catherine II, qui le créa en 1795 son ministre plénipotentiaire près des États du cercle de basse Saxe. Le style de sa *Correspondance* est vif, animé, spirituel ; et, comme elle n'était pas destinée à la publicité, les jugements nombreux que l'on y trouve sur les ouvrages contemporains sont rédigés avec une franchise et une impartialité très-remarquable toutes les fois que l'auteur n'est point dirigé par quelques préventions particulières. Devenu riche et titré, Grimm, qui détestait la révolution, quitta la France aux approches de l'orage, et se retira à Gotha, où il termina paisiblement, le 19 novembre 1807, sa longue carrière. Il n'est resté de lui que le *Petit Prophète*, quelques *Opuscules*, et sa *Correspondance littéraire*, en société avec Diderot, Paris, 1812-13, 16 vol. in-8°, qu'on lit avec plaisir, et que l'on consulte souvent avec fruit : la première partie, de 1753 à 1770, a été publiée par MM. Michaud aîné et Chéron ; la seconde de 1771 à 1782, par Salgues ; la troisième, de 1783 à 1790, par Suard. Barbier a donné en 1814 un 17e vol. sous le titre de *Supplément*, dans lequel il a réuni les *Opuscules* de Grimm, 13 *Lettres* à Frédéric II, et des *Remarques* sur les *Correspondances*. Elle a été réimprimée avec des notes et des éclaircissements par M. Jules Taschereau, Paris, Furne, 1829, 15 vol. in-8°. Un 16e vol. par MM. Choron et Tory contient les *morceaux* retranchés par la censure impériale, et la *Correspondance* inédite de Grimm et Diderot. Grimm a été l'éditeur du *Père de famille* et du *Véritable ami*, de Goldoni, traduit par Belleyre, Avignon (Paris), 1758, in-8°. Il a revu avec Diderot les *Dialogues sur le commerce des blés*, par Gabiani, 1770, in-8°.

GRIMM (Jean-Frédéric-Charles), médecin allemand, né à Eisenach en 1737, prit le grade de docteur à Gœttingue en 1758, devint médecin du duc de Saxe-Gotha, inspecteur des eaux minérales de Ronnebourg, et mourut en 1821. Grimm s'est principalement fait connaître par une excellente traduction allemande des œuvres d'Hippocrate. Cette traduction a été imprimée à Altembourg, 1781-1792, 4 vol. in-8°. Les autres écrits de Grimm sont : *Dissertatio de visu*, Gœttingue, 1758, in-4° ; *Lettre sur l'épidémie qui a régné à Eisenach dans la première moitié de l'année* 1767, Hildburghausen, 1768, in-8° (en allemand) ; *Traité sur les eaux minérales de Ronnebourg*, Altembourg, 1770, in-8° (en allem.), etc.

GRIMOALD, fils de Pepin le Vieux, succéda à son père dans la charge de maire du palais du royaume d'Austrasie en 640, sous le règne du jeune Sigebert : c'est la première fois qu'on vit cette autorité, déjà trop forte pour la sûreté des rois, se transmettre comme un héritage de famille. Ce n'est pas que la mairie du palais ne fût vivement disputée à Grimoald. Un parti puissant lui opposa Othon, dont le père était gouverneur du roi, place qu'on désignait alors par le simple titre de nourricier : mais cette rivalité ne servit qu'à exciter des troubles dans le royaume ; Grimoald triompha, et parvint à faire tuer son concurrent. Sigebert trop jeune, et peut-être trop livré à une dévotion minutieuse pour pouvoir gouverner, se reposait entièrement sur Grimoald, auquel il était tellement attaché qu'il lui promit d'adopter son fils, s'il mourait lui-même sans enfants. Sigebert mourut ayant de la reine Innichilde un fils nommé Dagobert, qui porta d'abord le titre de roi d'Austrasie pendant près de deux ans. Grimoald, se voyant assuré d'un parti capable d'étouffer toute autre ambition que la sienne, fit disparaître ce jeune prince, l'envoya en Écosse, où il fut abandonné, assura qu'il était mort, et éleva son propre fils sur le trône en lui donnant le nom royal de Childebert. Le respect des Austrasiens pour la mémoire le Pepin le Vieux avait été le plus ferme appui de Grimoald ; son attentat leur fit horreur ; et l'ambition humiliée des grands s'unissant à l'amour du peuple pour les héritiers de Clovis, il en résulta en 656, une révolte si prompte et si générale, que Grimoald ne put se sauver. Il fut conduit à Paris et livré à Clovis II, qui le fit renfermer. Depuis cette catastrophe, l'histoire garde le silence sur lui et sur le fils qu'il avait osé nommer roi. La reine Innichilde, mère du jeune Dagobert, s'était retirée auprès de Clovis II, dès le commencement de la révolte de Grimoald. Sans doute elle croyait avec tous les Français, que son fils était mort, et elle ne tenta aucune démarche pour lui conserver ses États : cependant ce jeune prince re-

parut pour régner quelques années sur une faible partie du royaume de son père, et fut assassiné à la chasse par de vieux partisans de la faction de Grimoald.

GRIMOALD, fils de Pepin le Gros ou d'Héristal, fut fait, par son père, maire du palais de Neustrie en 695, et succéda ensuite à son frère Drogon, dans la dignité de duc des Bourguignons. Il épousa en 711 Theudelinde, fille de Radbode, duc des Frisons. Ayant appris en 711, que Pepin était tombé malade, il se hâta de se mettre en chemin pour se rendre près de lui : mais, en passant à Liége, la piété l'engagea à visiter le tombeau de saint Lambert, évêque de cette ville ; et tandis qu'il priait avec ferveur pour la guérison de son père, un scélérat, nommé Rangaire, le perça de plusieurs coups de poignard, dont Grimoald mourut sur-le-champ. — Son fils Théodald, encore au berceau, fut nommé, par le crédit de Pepin, maire du palais de Dagobert III.

GRIMOALD, duc de Bénévent et roi des Lombards, fils de Gisolfe, duc de Frioul, entra en possession du duché de Bénévent en 647, et remporta vers 650 une victoire signalée sur les Grecs, qui voulaient s'emparer des trésors de la basilique de Saint-Michel sur le mont Gargan. Appelé l'an 662 au secours de Godebert, qui disputait la Lombardie à Pertharite, son frère, Grimoald se fit reconnaître roi des Lombards, et laissa le duché de Bénévent à Romuald, son fils. Il sut se maintenir sur le trône jusqu'à sa mort, en 671, malgré les attaques de Lothaire III, roi de Paris et de Bourgogne, qui avait pris les armes en faveur de Pertharite. Celui-ci recouvra l'héritage de son père après la mort de Grimoald.

GRIMOALD II, duc de Bénévent, successeur de Romuald, son père, en 677, fit un traité d'alliance avec Pertharite, roi des Lombards, épousa Vigilinde, fille de ce prince, et mourut en 680, laissant le duché de Bénévent à Gisolfe.

GRIMOALD Ier, prince de Bénévent, fils et successeur d'Arigise, régna de 788 à 806. Quelle que fût la puissance des ducs de Bénévent, dont le gouvernement égalait presque le royaume actuel de Naples, le titre de duc était considéré par eux comme un signe de dépendance féodale; et en effet, ils relevaient de la couronne royale des Lombards : aussi, après la chute de cette monarchie, Arigise rejeta-t-il ce titre pour prendre celui de prince. Grimoald son fils vécut quelque temps à la cour de Charlemagne, auquel il avait été donné en otage pour l'observation d'un traité de paix conclu en 787; mais Arigise étant mort en 788, Charles renvoya Grimoald dans le duché de Bénévent, lui imposant seulement l'obligation de démolir les principales forteresses de ses États, et de faire raser la barbe à ses sujets, pour que leur costume fût le même que celui des Francs. Grimoald, à son arrivée dans l'État de ses pères, le trouva envahi par Adelgise, fils de Didier, dernier roi des Lombards; mais au lieu de se joindre à lui, comme son père avait eu intention de le faire, pour secouer le joug des Francs, Grimoald l'attaqua, le battit et força les Grecs qui l'accompagnaient à se rembarquer. Cependant Charlemagne et son fils Pepin insistaient pour que Grimoald détruisît les fortifications de Conza, d'Acerenza et de Salerne; et ce prince cherchait à éluder ses promesses, en élevant de nouveaux murs à la place de ceux qu'il faisait abattre. En même temps il épousa en 793, la fille de l'empereur grec pour s'assurer, au besoin, les secours de ce monarque. La même année, Pepin et son frère Louis entrèrent à main armée dans le duché de Bénévent; mais ils furent bientôt forcés à la retraite : de nouvelles expéditions des rois Francs en 801 et 802, n'eurent pas plus de succès. La jalousie entre Pepin et Grimoald, tous deux jeunes et vaillants, donna un caractère plus chevaleresque à cette guerre, tandis que les nombreuses forteresses du duché de Bénévent opposaient aux Francs une résistance presque invincible. Pepin se dégoûta enfin d'une entreprise où il ne recueillait aucune gloire; et Grimoald, ayant maintenu son indépendance au milieu des deux plus puissants empires du monde, mourut en 806. Comme il n'avait point d'enfants, un de ses grands officiers, Grimoald Avresaitz fut son successeur.

GRIMOALD II ou **AVRESAITZ**, prince de Bénévent, régna de 806 à 818. D'après son surnom allemand, et l'explication qu'en donne l'anonyme de Salerne, il était probablement maître des cérémonies chez son prédécesseur. Il continua comme Grimoald Ier à défendre l'indépendance de ses États contre Charlemagne ; et comme il était l'un des ennemis les plus renommés de ce monarque, le peuple se figura en 810, qu'une épizootie dont les bœufs furent atteints en France et en Allemagne, était occasionnée par des poudres empoisonnées que Grimoald Avresaitz faisait distribuer. Un grand nombre de victimes innocentes furent massacrées dans toute la monarchie française, sur cette absurde inculpation. Grimoald cependant était aimé de ses sujets ; et il avait obtenu l'estime des peuples et des princes ses voisins. En 812, il conclut enfin la paix avec Charlemagne; il lui promit un tribut de 25,000 sous d'or : au commencement du règne de Louis le Débonnaire en 814, ce tribut fut réduit à 7,000 sous. Grimoald étant tombé malade en 818, fut assassiné dans son lit par les comtes de Conza et d'Acerenza, dont le dernier, nommé Sicon, lui succéda. Grimoald n'avait point d'enfants.

GRIMOARD (Philippe-Henri, comte de), officier général, descendant d'une famille ancienne du comtat d'Avignon, qui a donné à l'Église le pape Urbain V, servit dans l'infanterie et dans le corps de l'état-major, et possédait de grandes connaissances en politique et dans l'art militaire. Admis à travailler dans le cabinet particulier du roi Louis XVI à la révolution, il fut l'auteur des plans de la campagne de 1792. Il échappa aux fureurs révolutionnaires, continua de s'occuper dans ses dernières années de l'art militaire, de politique et de littérature et mourut en 1815. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, parmi lesquels on distingue : *Essai théorique et pratique sur les batailles*, 1775, in-4°, avec atlas ; *Collection des lettres et mémoires de M. le maréchal de Turenne*, 1782, 2 vol. in-f°.; *Traité sur la constitution des troupes légères et sur leur emploi en campagne*, 1782, in-8°; *Conquêtes de Gustave-Adolphe en Allemagne*, 1782, 11 livraisons in-fol.; *Tableau de la vie et du règne de Frédéric le Grand*, 1788, in-8°; *Considérations sur l'état de la Russie sous Pierre Ier*, etc., 1791, in-8°; *Recherches sur la force de l'armée française*, etc., 1806, in-8°; *Tableau historique de la guerre de la révolution de France*, 1808, 3 vol. in-4°; *Traité sur le service de l'état-major général des armées*, ib.,

1809, in-8°; *Correspondance du général Dumouriez avec Pache, ministre de la guerre,* etc., Paris, 1793, in-8°.

GRIMOD DE LA REYNIÈRE (Alexandre-Balthasar-Laurent), connu par la singularité de son esprit, né le 20 novembre 1758 à Paris, fils d'un fermier général, avait un défaut de conformation aux mains, qui l'obligea de se servir de doigts postiches, au moyen desquels il écrivait, dessinait et découpait avec une adresse merveilleuse. Neveu de Malesherbes, sa place était marquée dans la magistrature; mais exilé pour avoir en 1786 publié contre le poëte Saint-Ange un mémoire ou plutôt un libelle très-piquant, il se dégoûta du barreau, et se livra dès lors à toute l'indépendance de son caractère, avec d'autant plus de facilité qu'il avait en perspective une immense fortune. Le bruit qu'avaient fait ses démêlés avec sa mère, dont il affectait de ridiculiser les grands airs, et ses goûts plébéiens, l'empêchèrent d'être persécuté pendant la révolution; mais sa célébrité ne date que du consulat; il la dut à la publication de l'*Almanach des gourmands,* dédié au cuisinier de Cambacérès, et qui eut un succès prodigieux. Il fit paraître en 1808 le *Manuel des Amphitryons, à l'usage des nouveaux parvenus,* in-8°, figures, qui n'eut pas moins de succès. A la restauration, dégoûté du monde, il se retira dans une campagne près de Paris, où il continua de s'occuper de littérature. Il y est mort au commencement de 1838. Grimod a eu part à la rédaction de différents journaux, et a publié plusieurs ouvrages; mais les seuls qui paraissent destinés à lui survivre sont ceux que nous avons cités. Son *Almanach des gourmands* forme une collection de 8 vol. in-18 (1803-12), dont plusieurs ont été souvent réimprimés.

GRIMOND, né à Besançon, mort en Russie, où il était passé au commencement de la révolution, est auteur de diverses pièces de vers, et a publié sous le voile de l'anonyme *le Veuvage du cygne,* Besançon, 1787, in-4°.

GRIMOU (Alexis), peintre français, né à la fin du 17e siècle, avait une franchise de coloris et une vigueur de pinceau qui donnent du prix à ses portraits et à ses tableaux; mais il était tellement dissipé, qu'il passait sa vie dans les tavernes, où ses créanciers venaient l'assaillir et se faire payer en petits sujets qu'il improvisait sur le lieu même. Il mourut en 1740. Maxime de Redon et Pasquier ont fait de Grimou le principal personnage d'un vaudeville joué à Paris en 1805, in-8°.

GRINDAL (Edmond), archevêque de Cantorbéry, né en 1519 à Hinsingham dans le Cumberland, fut d'abord chapelain de l'évêque Ridley, dont il partageait les opinions touchant la réforme, et devint successivement chapelain du roi et chanoine de Westminster. Sous le règne de Marie, il crut devoir chercher un asile en Allemagne, et il y demeura jusqu'à l'avénement d'Élisabeth. Nommé en 1559 évêque de Londres, il fut transféré au siége de Cantorbéry en 1575, et l'année suivante il fut suspendu de ses fonctions comme rebelle aux ordres de la reine, qui leva son interdit peu de temps après, mais ne lui rendit jamais sa faveur. Ce prélat mourut à Croydon en 1583, laissant, entre autres écrits, un traité intitulé: *Christiani hominis norma; Dialogue betwen Custom and Truth,* dans le *Martyrologe* de Fox; enfin divers *Statuts* et *Règlements,* pour l'administration du collége du Christ à Oxford.

GRINGALET (Samuel), aventurier, né en 1665, non pas à Genève, comme il le disait, mais à Versoy, pays de Gex, d'une famille pauvre et obscure. Placé par ses parents à Genève pour y apprendre l'état de relieur, il ne put jamais en venir à bout; mais il prétendit, en revanche, avoir fait dans l'atelier de son maître un cours complet de philosophie *par infusion.* Sa mère devenue veuve le retira d'apprentissage; et pour s'en débarrasser le fit entrer comme laquais chez le baron de Prangin. Son nouveau maître levait alors en Suisse un régiment pour le compte de la république de Venise; il y incorpora Gringalet, qui fut envoyé avec le régiment d'abord en Dalmatie, puis dans la Morée, où, si on veut l'en croire, il se signala par des faits d'armes *inouïs.* Mais convaincu de vol, il déserta pour se soustraire au châtiment, et parvint, non sans beaucoup de peine, à regagner Genève, où il arriva dans l'état le plus misérable. Un des magistrats, touché de pitié, lui facilita les moyens de se rendre en Hollande. Ce pays était en guerre avec la France, et Gringalet avait manifesté l'intention d'y prendre du service; mais tout brave qu'il était, au métier périlleux de soldat il préféra celui d'espion qu'il trouva sans doute plus commode et surtout plus lucratif. Envoyé d'abord à Saint-Malo, puis à Brest pour y surveiller les mouvements de l'escadre française, il s'y rendit suspect par ses indiscrétions; et la crainte d'être arrêté lui fit quitter précipitamment la Bretagne pour venir se cacher à Paris. Il y fut découvert par la police et conduit à la Bastille. C'était dans les premiers mois de l'année 1702. En vain il offrit au ministre d'être son espion en Angleterre; il ne recouvra la liberté qu'à la paix générale. Sorti de prison le 4 juillet 1713, il se hâta de se rendre à Londres; et l'on peut conjecturer qu'il obtint du gouvernement anglais quelques secours, à raison de la longue détention qu'il venait de subir. Il était encore en Angleterre en 1725, mais on n'a pu découvrir la date de sa mort. L'ouvrage auquel il doit une place dans la biographie est intitulé: *Réflexions pieuses inspirées à la Bastille à Samuel Gringalet sur les IV questions: Qui suis-je? Où suis-je? Qui m'y a mis? Et pourquoi? Essais philosophiques,* etc., la Haye, 1725, petit in-8° de 174 pages, très-rare.

GRINGONNEUR (Jacquemin), peintre du 14e siècle, est cité dans le compte présenté en 1392 par le trésorier Charles Poupart pour avoir fourni au roi Charles VI, en 1392, *trois jeux de cartes à or et à diverses couleurs de plusieurs devises,* etc. On lui attribue un portrait de Juvénal des Ursins, regardé comme la plus ancienne production de l'école française.

GRINGORE (Pierre), poëte, né en Lorraine, et probablement dans la terre de Ferrières, diocèse de Toul. Son éducation fut assez négligée, mais il avait de l'esprit naturel, et le talent d'envisager les choses de la vie sous un côté plaisant. Il visita une partie de la France s'arrêtant dans les villes et les châteaux et composant de petites pièces bouffonnes et satiriques dans lesquelles il faisait le principal personnage. Il arriva à Paris vers 1510 précédé de sa réputation. Louis XII voulut le voir et le chargea de tourner en ridicule le pape Jules II. Le poëte, largement récompensé, retourna dans sa patrie, fut fait héraut d'armes du duc de Lorraine, ajouta à son nom celui de *Vaudemont* d'un fief qu'il acheta, et mourut en

1547 ou 1548. Il a laissé entre autres ouvrages : *Château du Labour*, rimé, Paris, 1500, in-8°; *le Château d'amours*, id., 1500, in-8°, etc.; *les Abus du monde*, ib., 1504, in-8°; *l'Espoir de paix, et y sont déclarés plusieurs gestes et faits d'aucuns papes de Rome*, 1510, in-16, rare; *le Jeu du prince des sots et de mère Sotte*, joué aux halles de Paris, le mardi gras 1511, in-8° gothique; *les Fantaisies de mère Sotte*, etc., 1516, in-4° : ces deux derniers ouvrages lui avaient été commandés par Louis XII contre le pape Jules II, avec qui il était en querelle; *Les menus propos de mère Sotte*, etc., ib., 1512, in-8°; *les Fantaisies du monde qui règne*, ib., 1552, in-16, etc.

GRIOLET (Jean-Marie-Antoine) naquit à Nîmes en 1765. Après avoir brillé quelques moments au barreau, il fut élevé aux fonctions de la magistrature, mais il les quitta dès le commencement de la révolution pour passer, à peine majeur, aux places les plus importantes de l'administration; il quitta bientôt sa patrie et se retira à Gênes, où il l'acquit l'estime publique. Il a publié : *Discours sur l'influence de Boileau*, 1787, in-8°. Les premiers travaux de Griolet avaient eu pour objet une *Grammaire philosophique*. Lorsque la république de Gênes fut réunie à la France, Griolet fut placé à la tête de la chambre de commerce, et il obtint la confiance entière de Lebrun, chargé d'effectuer la réunion. Il mourut le 2 mars 1806.

GRIPPON ou **GRIFON** était fils de Charles Martel et de Sonnichilde, sa seconde femme, nièce d'Odilon, duc de Bavière. Il ne fut point appelé à partager avec ses frères Carloman et Pepin les provinces qui composaient alors le royaume de France : on lui assigna quelques villes pour apanage; et il promit de s'en contenter. Mais après la mort de Charles en 741, Sonnichilde chercha à former un parti en faveur de son fils, et parvint à mettre dans ses intérêts le duc de Bavière. Les princes français, instruits de sa conduite, s'emparèrent de Laon, où elle était avec Grippon; ils enfermèrent la mère dans l'abbaye de Chelles, et le fils dans le château de Neufchâtel, près des Ardennes. Pepin devenu en 748 seul maître du royaume, par l'abdication de Carloman, fit venir Grippon à sa cour, et ajouta à son apanage, qui lui fut rendu, une somme considérable. Mais Grippon, jaloux de ne point partager l'autorité avec son frère, s'enfuit secrètement au bout de quelques années, suivi d'un petit nombre de jeunes seigneurs qui s'étaient attachés à sa fortune. Pepin le poursuivit dans la Saxe, dont les habitants avaient pris les armes pour sa défense, et l'obligea de se retirer en Bavière, où il le fit prisonnier; mais toujours généreux, il lui pardonna et lui assigna la ville du Mans pour demeure, avec douze comtés. Grippon s'enfuit une seconde fois en 749, et se réfugia à la cour de Gaïfre, duc d'Aquitaine, ennemi de Pepin. Celui-ci, qui était occupé à s'affermir sur le trône, dissimula son ressentiment : mais en 752, il s'avança contre l'Aquitaine avec une puissante armée, et Grippon effrayé, résolut de s'enfuir dans la Lombardie. Il fut assassiné dans la vallée de Maurienne par des émissaires de Pepin, qui craignit, dit-on, qu'il n'intéressât les Lombards à son sort, ou suivant d'autres, par des gens du duc d'Aquitaine, dont on l'accusait d'avoir séduit l'épouse.

GRISAUNT (Guillaume), médecin anglais du 14e siècle, élevé à l'université d'Oxford, joignait à la connaissance de son art celle de l'astronomie et des mathématiques. Il était trop au-dessus de son siècle par ses lumières pour ne pas être soupçonné de magie, et ce fut probablement pour échapper aux conséquences de cette supposition absurde qu'il se rendit en France. Après avoir fait ses études médicales à Montpellier et à Marseille, il s'établit dans cette dernière ville où il exerça sa profession avec un très-grand succès. On ne sait la date ni de sa naissance ni de sa mort; on sait seulement qu'il existait en 1350 dans un âge avancé. Son fils, d'abord chanoine régulier à Marseille, parvint, dit-on, au pontificat sous le nom d'Urbain V. On cite de Brisaunt : *Speculum astrologiæ*; *De Qualitatibus astrorum*; *De magnitudine solis*; *De quadraturâ circuli*; *De motu capitis*; *De causa ignorantiæ*; *De urinâ non visâ*; *De judicio patientis*.

GRISCHOW (Augustin), savant philologue et mathématicien allemand, naquit à Anclam dans la Poméranie citérieure, le 13 décembre 1683. Après avoir terminé ses études académiques à l'université d'Iéna, il rendit à Berlin et y fut nommé, en 1725, professeur de mathématiques au collége de médecine et de chirurgie. Comme membre de l'ancienne académie des sciences, il fut pendant 28 ans chargé des observations météorologiques et de la rédaction des almanachs. Ce calendrier astronomique avait été publié en allemand jusqu'en 1748. Grischow rédigea en latin celui de 1749, et y ajouta beaucoup de tables et de problèmes d'astronomie. Ce professeur mourut le 10 novembre 1749. Il a publié en latin : *De Philologiâ generali*, Iéna, in-4°; *De Polychreste ophthalmographia*, ibid., in-4°; *Isagoge ad studia mathematica, prœcognita*, 1712, in-4°; *Introductio in philologiam generalem*, ibid., 1715, in-8°, etc.

GRISCHOW (Augustin-Nathanael), fils du précédent, né à Berlin en 1726, profita si bien des leçons de mathématiques de son père qu'il lui succéda en 1749 comme astronome et membre de l'académie de Berlin. Deux ans après, il fut nommé professeur d'astronomie et secrétaire de l'Académie impériale à St.-Pétersbourg; mais il ne jouit pas longtemps de cette place, étant mort le 4 juin 1760. Ce savant s'était transporté en 1751 et 1752 à l'île d'Oesel, sur les côtes de la Livonie, pour y observer les parallaxes, quand la Caille alla au cap de Bonne-Espérance, et il avait publié à son retour : *Sermo habitus de parallaxi cœlestium corporum, sive de viâ ad distantias et magnitudines eorum definiendas apud astronomos celeberrimâ*, St.-Pétersbourg, 1755, in-4°, etc.

GRISCHOW (Jean-Henri), traducteur infatigable, né à Osterrode, près de Halberstadt en 1685, fut employé à l'imprimerie de la maison des orphelins, à Halle, comme inspecteur des différentes éditions de la Bible, et traduisit en latin une vingtaine d'ouvrages, plus ou moins volumineux, de l'anglais et de l'allemand; même la *Grammaire grecque à l'usage de l'école de Halle*. La plus importante de ces traductions est celle des *Origines* ou *Antiquités ecclésiastiques*, de J. Bingham, Halle et Francfort, 1724-1729, 10 vol. in-4°. Ce laborieux écrivain mourut le 6 novembre 1754.

GRISEL (l'abbé Joseph) naquit à Cherbourg en 1703. Après avoir fait ses humanités dans son pays, il se rendit à Paris, où il profita de son loisir pour faire en même

temps sa philosophie et sa théologie. En 1738 il entra à la métropole de Paris, comme vicaire perpétuel de Saint-Germain-l'Auxerrois (dont le chapitre avait été réuni à celui de Notre-Dame), et il y passa 49 ans, n'ayant jamais possédé que ce seul bénéfice. Quoiqu'il fût d'un tempérament robuste, l'excès de son zèle lui occasionna deux ou trois maladies, et sa vie fut sans doute abrégée par l'opération qu'il subit en 1785, d'une loupe qu'il portait à la tête depuis 30 ans; il mourut le 21 janvier 1767. On connaît de lui : *le Chemin de l'amour divin, description de son palais et beautés qui y sont renfermées,* Paris, 1746, in-12 ; *Lettres d'une religieuse du Calvaire,* Paris, 1755, in-12 ; *l'Année religieuse,* Paris, 1766, 8 vol. in-18.

GRISELDA, GRISLA ou **GRISELIDIS**, marquise de Saluces, vers la fin du 11e siècle, s'est rendue célèbre par sa constance et sa patience dans l'état de mariage. Née au petit village de la Villanoetta en Piémont, et fille d'un pauvre cultivateur nommé Janot ou Gianuccolo, elle fut choisie pour femme par le duc de Saluces, Gaultier, qui l'alla chercher dans son village. Par un de ces caprices que l'on ne saurait expliquer, Gaultier, pour éprouver la vertu de sa femme, fit disparaître les deux enfants qu'il eut d'elle, un fils et une fille, et les fit élever secrètement à Bologne chez un de ses parents. La bonne Griselda supporta ses chagrins avec résignation. Après 18 ans de mariage, voulant faire une nouvelle épreuve, Gaultier simula le divorce pour épouser une grande dame. Toujours résignée, Griselda demanda à rester dans le palais, ne fût-ce que comme très-humble servante de la nouvelle princesse. En effet, la fiancée arriva de Bologne, et Griselda la servit à table ; Gaultier fut tellement satisfait de la conduite de sa femme qu'il ne put continuer plus longtemps la comédie qu'il jouait; il présenta son fils et sa fille à leur mère et fut depuis le mari le plus heureux de la terre. Les chroniques du Piémont ne font pas connaître l'époque de la mort de Gaultier ni de Griselda. Ascanio Massimo composa sur elle, en 1490, une tragi-comédie. Griselda est aussi l'héroïne d'une tragédie de Maggi ; d'un drame d'Apostolo Zeno, publié en 1744. En 1791, on joua au Théâtre-Italien, à Paris, *Griselidis,* opéra en 3 actes de Desforges.

GRISOT (Jean-Urbain), pieux et savant ecclésiastique, naquit au commencement du 17e siècle à Chancey dans le bailliage de Gray (en Franche-Comté). Après avoir terminé son cours de théologie, il reçut les ordres sacrés. L'archevêque de Besançon, Antoine-Pierre II de Grammont, eut un entretien particulier avec lui, devina son mérite et le nomma l'un des directeurs de son séminaire. L'abbé Grisot apporta dans ce nouvel emploi autant de zèle que de talent. Aussi désintéressé que modeste, il refusa les différents bénéfices qui lui furent offerts et ne voulut jamais accepter de place supérieure à celle qu'il occupait. Il mourut à Besançon le 13 avril 1772 dans un âge avancé. Outre quelques ouvrages de controverse, il a publié : *Histoire de la sainte jeunesse de Jésus-Christ,* etc., 1769, 2 parties, in-12 ; *Histoire de la vie publique de Jésus-Christ,* 1765, 2 parties in-12 ; *Histoire de la vie souffrante de Jésus-Christ dès la dernière pâque jusqu'à son ascension,* 1770, 2 parties in-12. Ces trois ouvrages ont été souvent réimprimés.

GRITH DA ZUOZ (J. L.), en latin *Zulzio-Engaddinus,* a traduit le Nouveau Testament en langue rhétique ou romansche, sous ce titre : *Novum Testamentum translatum in linguam rhæticam et Engadinis vernaculam, cum approbatione ministrorum Rhætiæ,* Bâle, Decker, 1640, in-8°.

GRITTI (André), général et ensuite doge de Venise, de 1523 à 1538. Lorsque la guerre contre la ligue de Cambrai appela la république de Venise à faire usage de toutes ses ressources, et à employer les hommes qui méritaient le mieux la confiance de leurs concitoyens, André Gritti fut nommé providiteur auprès des armées vénitiennes. Sa patrie lui dut les premiers succès remportés sur cette ligue formidable. Il chassa les Impériaux de Padoue, de Vicence, reconquit la Polésine de Rovigo, ravagea Guastalla ; enfin il reprit en 1512, sur les Français, les villes de Brescia et de Bergame. Mais Gaston de Foix étant revenu de Bologne à Brescia avec une rapidité inconcevable, surprit et pilla cette malheureuse ville où, après un combat opiniâtre, il fit André Gritti prisonnier. Aussi propre aux négociations qu'à la conduite des armées, Gritti mené à Paris, réussit à rendre Louis XII favorable à sa république; et ce fut lui qui signa comme ambassadeur, le 13 mars 1513, un traité d'alliance entre le roi de France et les Vénitiens. De retour dans sa patrie, Gritti fut de nouveau mis à la tête des armées vénitiennes ; et de concert avec le maréchal de Lautrec, il reprit en 1516 Brescia sur les Impériaux. Enfin il fut élevé le 20 mai 1523 à la dignité de doge, à la place d'Antoine Grimani : il l'occupa 15 ans ; et dans cet espace de temps la république acheva de recouvrer tout ce qu'elle avait perdu par la ligue de Cambrai. Mais la puissance des doges diminuant sans cesse, ils avaient à peine quelque influence sur l'État qu'ils présidaient ; et dès leur nomination à cette haute dignité, l'histoire se taisait sur eux. Gritti mourut en 1538 ; Pierre Lando lui succéda.

GRITTI (Louis), gouverneur de la Hongrie pour les Turcs, était né à Constantinople d'une esclave et d'André Gritti, qui s'y trouvait alors prisonnier ; il s'attacha au service de la Porte, gagna la confiance du grand vizir Ibrahim, favori de Soliman, et fut chargé en 1529 de maintenir Jean Zapoli sur le trône de Hongrie. Les cruautés qu'il exerça contre les magnats de ce pays soulevèrent la nation contre lui. Le supplice de Cibaco, évêque de Waradin et gouverneur de la Transylvanie, mit le comble à la haine publique ; Gritti s'enferma dans une forteresse pour attendre les secours de Jean et de Soliman ; mais les Hongrois, enfermés avec lui, le trahirent, et livrèrent aux assiégeants une porte du château. Tous les musulmans qui essayèrent de résister, furent mis en pièces ; Louis Gritti fut fait prisonnier, et condamné au supplice le plus cruel : on lui coupa le matin les bras, à midi les pieds, et le soir la tête. Soliman fulmina ; mais les excuses solennelles du roi Zapoli ne tardèrent pas à l'apaiser.

GRIVAUD DE LA VINCELLE (Claude-Madeleine), archéologue, né en 1762 à Châlons-sur-Saône, mort à Paris le 5 décembre 1819, historiographe de la chambre des pairs et membre de plusieurs sociétés savantes, s'était d'abord adonné à la carrière du com-

merce. Durant la révolution, il trouva, dans la modeste place d'employé à la comptabilité des armes et poudres, un abri contre les persécutions que n'auraient pas manqué de lui attirer ses principes, et, après la chute de Robespierre, il se démit de son emploi pour se livrer tout entier aux occupations scientifiques. Outre les différents mémoires et notices dans le *Recueil de l'académie celtique* (tome IV) et de l'académie de Dijon, on a de lui : *Antiquités gauloises et romaines, recueillies dans les jardins du Luxembourg*, 1807, in-4°, avec 26 planches ; *Monuments antiques inédits et découverts dans l'ancienne Gaule*, Paris, 1817, 2 vol. in-4°, avec 40 planches et 3 cartes ; *Arts et métiers des anciens, représentés par les monuments*, etc., Paris, 1819-26, 6 livraisons in-fol. Il a de plus mis en ordre et publié avec des notes, dans les *Annales des voyages, de la géographie et de l'histoire* (années 1810-13), les *Dissertations et Mémoires sur divers sujets d'antiquité*, laissés par Passumot.

GRIVE. *Voyez* **LAGRIVE.**

GRIVEL (JEAN), savant jurisconsulte, né en 1560 à Lons-le-Saulnier, d'une famille noble et ancienne, fut pourvu en 1599, d'une charge de conseiller au parlement de Dôle. En 1608, il fut nommé maître des requêtes au conseil privé des Pays-Bas ; et, après la mort de Richardot, demeura seul chargé de la direction des affaires du comté de Bourgogne. Il mourut à Bruxelles, le 14 octobre 1624. On a de lui : *Decisiones celeberrimi Sequanorum senatûs Dolani*, Anvers, 1618, Genève, 1660, et Dijon, 1731, in-fol. Foppens dit que Grivel avait laissé en manuscrit un *Recueil des décisions du conseil privé* ; mais qu'il défendit à son fils de le faire imprimer.

GRIVEL (le comte ALEXANDRE DE), de la même famille que le précédent, né en 1767, entra au service en 1782 comme officier de cavalerie, émigra en 1791, fit les campagnes de la révolution dans l'armée du prince de Condé, rentra en France sous le Directoire, et réussit à se faire rayer de la liste des émigrés en 1799. Étant à Bordeaux en mars 1814, il y prit beaucoup de part aux événements qui firent triompher la cause des Bourbons. Il reçut ensuite de Louis XVIII le grade de maréchal de camp et le commandement des gardes nationales du département du Jura. Se trouvant en cette qualité à Lons-le-Saulnier, lorsque Napoléon revint de l'île d'Elbe, il brisa son épée quand il entendit lire la proclamation du maréchal Ney. A son retour, Louis XVIII fit présent d'une autre épée au comte de Grivel, mais il ne lui donna aucun emploi. Il alla vivre dans la retraite, et mourut à Lons-le-Saulnier le 18 octobre 1838.

GRIVEL (GUILLAUME), littérateur, né le 16 janvier 1735 à Uzerche dans le Limousin, suivit quelque temps le barreau de Bordeaux, vint ensuite à Paris, s'y livra à la littérature, fut professeur de législature à l'école centrale, et mourut le 17 octobre 1810. On a de lui : *l'Ami des jeunes gens*, Lille, 1764, 1766, 2 vol. in-12 ; *Nouvelle bibliothèque de littérature, d'histoire et de critique*, etc., ibid., 1765, 2 vol. in-12 ; *Théorie de l'éducation*, Paris, 1776, 3 vol. in-12 ; traduite en allemand, Breslau, 1777, in-8° ; *l'Ile inconnue, ou Mémoires du chevalier de Gastines*, Paris, 1783-87, 6 vol. in-12, réimprimés plusieurs fois et traduits en allemand ; *Principes de politique, de finances, d'agriculture*, etc., ibid., 1789, 2 vol. in-8°. Grivel a travaillé à la partie d'économie politique de *l'Encyclopédie méthodique*. Lorain a publié une *Analyse synoptique du cours de législation de Grivel*, 1802, in-8°.

GRIZIO (ANNIBAL), gouverneur de Terni sous Paul V, né à Iesi en 1550, mort le 5 avril 1612, a laissé, entre autres ouvrages : *Ristretto delle storie di Jesi*, Macerata, 1578, in-4°.

GRIZIO (PIERRE), frère du précédent, mort en 1586, est auteur des deux ouvrages suivants, cités comme rares dans la *Biblioteca italiana* de Haym : *Ristretto delle storie di Iesi*, Macerata, 1578, in-4° ; *Il Castiglione, ovvero dell' armi di nobilita, Dialogo*, Mantoue, 1586, in-4°.

GROCHOWSKI (STANISLAS), poëte polonais du 17e siècle. On a de lui des *Hymnes sur divers textes du premier livre de Thomas à Kempis*, Cracovie, 1611 ; un *Recueil de poésies sur divers sujets*, ibid., 1608 ; *les Nuits de Thorn*, ibid., 1610, *Rome moderne plus fortunée que l'ancienne*, ibid., 1610.

GROCHOWSKI, lieutenant-colonel d'infanterie, se distingua en 1792 dans la guerre contre les Russes, fut élu général par les insurgés des cantons de Lublin et de Chelm, se réunit au général Kosciusko, et fut tué au combat de Syerkociny, le 6 juin 1794.

GRODDECK (GABRIEL), philologue, né à Dantzig en 1672, voyagea en France, en Italie et en Angleterre, professa les langues orientales à Leipzig et dans sa patrie, où il mourut le 12 septembre 1709, après avoir publié un grand nombre de dissertations, dont les plus remarquables sont : *De Script. hist. Polonicæ schediasma*, Dantzig, 1707, in-4° ; *De cæremoniâ palmarum apud Judæos*, etc. ; *Pseudonymorum hebraicorum hexacontas ; De Rebellione burdigalensi anno* 1675.

GRODDECK (BENJAMIN), savant orientaliste, né à Dantzig en 1728, enseigna au gymnase de cette ville, les langues grecque et orientales. Il mourut le 8 juin 1778, après avoir publié différentes dissertations.

GRODDECK (ERNEST-GODEFROID), littérateur polonais, de la même famille que les précédents, né à Dantzig en 1762, fit ses humanités à l'université de Groningue, où il prit le grade de docteur en philosophie en 1783. Les travaux philologiques auxquels dès lors il se livra lui firent ouvrir les portes de la Société royale des sciences de Gœttingue en 1787. Pendant dix ans (1787-1797), il fut successivement chargé de l'éducation des enfants du prince Adam-Casimir Czartoryski, et de ceux du prince Lubomirski. Enfin l'académie de Wilna ayant été érigée en université, Groddeck y fut nommé professeur de littérature grecque et latine, puis bibliothécaire. Plus tard il ouvrit des cours d'archéologie et de numismatique, et ne cessa de se dévouer à l'amélioration de l'instruction publique. Il mourut à Wilna le 14 avril 1819. La Société royale des amis des sciences de Varsovie le comptait au nombre de ses membres, et l'empereur Alexandre l'avait décoré de la croix de Saint-Wladimir. On a de Groddeck : *De morte voluntariâ*, Gœttingue, 1785, in-4° ; *De hymnorum Homer. reliquis*, ib., 1786, in-8° ; *De oraculorum quæ Herodoti historiis continentur natura et indole*, inséré par extraits dans le *Journal de Gœttingue*, 1786 ; etc.

GROEBEN (Othon-Frédéric von der), poëte et voyageur allemand, était issu d'une famille noble, établie en Prusse dans le temps des chevaliers teutoniques, et qui a toujours allié la culture des lettres avec le service militaire : on lui doit la fondation de plusieurs bourses à l'université de Kœnigsberg. Othon-Frédéric naquit à Pratten, village de l'Ermeland en 1657. Il fit en 1675 avec un colonel de ses amis, nommé Meglin, le voyage d'Italie et de Malte, s'embarqua ensuite sur les galères de la Religion, qui allaient en caravane, puis visita avec son compagnon les pays de l'Orient. De retour après bien des fatigues, il se fixa à Berlin, et y devint gentilhomme de la chambre de l'électeur de Brandebourg. Ce prince songeait à former un établissement de commerce sur les côtes de Guinée et d'Angola en Afrique ; il y envoya en 1682, avec 2 vaisseaux, Grœben, qui fut récompensé de ses succès dans cette mission, par la place de capitaine des bailliages de Marienwerder et de Riesenbourg. Une vie sédentaire ne s'accommodait pas avec le caractère actif de Grœben. Il obtint la permission d'être de l'expédition de Morée contre les Turcs en 1686. Il revint l'année d'après, et se maria. On a de lui en allemand : *Relation du voyage du noble pèlerin brandebourgeois en Orient, ainsi que de sa navigation en Guinée, et de ce qui s'est passé en Morée*, Marienwerder, 1694, in-4°.

GROEBEN (George-Thierri de), général prussien, d'une ancienne famille, auteur de plusieurs excellents ouvrages sur l'art de la guerre, naquit à Kœnigsberg en 1725. Il reçut son éducation dans sa patrie, se décida pour la carrière des armes, et fut nommé en 1743, officier dans un régiment de cavalerie. Depuis cette époque il assista à toutes les campagnes, fut pendant quelque temps aide de camp du fameux maréchal de Schwerin et ensuite du duc de Bevern. Frédéric II avait reconnu des talents supérieurs à cet officier ; mais c'est surtout sous le règne du successeur de ce monarque que Grœben fut nommé aux premières places dans l'armée. Il présida le conseil suprême de la guerre à Berlin, obtint en 1794 le rang de lieutenant général, et mourut le 10 juillet de cette année. Ses ouvrages sur les différentes branches de la science de la guerre, ainsi que ses traductions, sont fort estimés en Allemagne, et prouvent, aussi bien que son administration militaire, qu'il possédait des connaissances très-vastes dans cette partie.

GROEME (Jean), né en 1748, était fils d'un fermier de Carnwarth dans le comté de Lanark, et reçut une éducation libérale à l'université d'Edimbourg, où il fit des progrès rapides dans tous les genres d'études. Il commença en 1769 à donner des preuves d'un talent très-distingué pour la poésie ; mais il fut dès lors attaqué de la consomption dont il mourut en 1772, âgé de 24 ans. Ses poésies, composées d'élégies et de pièces fugitives, ont été imprimées à Édimbourg, en 1773, in-8°.

GROENEWEGEN (Simon VANDER MADE), né à Delft, d'une famille patricienne, en 1613, est compté parmi les bons jurisconsultes hollandais. Il fut secrétaire ou syndic de sa ville, et mourut en 1652. On a de lui : *Commentaire sur l'introduction à la jurisprudence hollandaise de Grotius*, Dordrecht, 1644 ; *De legibus abrogatis et inusitatis in Hollandia vicinisque regionibus*, Leyde, 1649, in-4° (publié en latin et en hollandais). Ces deux ouvrages ont été réimprimés plusieurs fois.

GROENEWOUD (Jacob) se dévoua de bonne heure au ministère évangélique, et devint ministre à Zierikzée en Zélande. Dans l'intérêt de ses études théologiques, il cultiva les langues orientales et se fit connaître par un lexique hébraïque et chaldéen, pour l'intelligence de l'Ancien Testament : *Lexicon hebraicum et chaldaicum manuale in codicem Veteris Testamenti*. Il est mort le 24 septembre 1828, à l'âge de 70 ans, à Franeker, où il s'était retiré après avoir obtenu sa retraite.

GROENING (Jean), savant publiciste allemand, naquit à Wismar en 1669, et exerça dans cette ville les fonctions d'avocat. Ses ouvrages lui ont acquis une grande réputation. Il entretenait depuis 1696, une correspondance très-suivie avec Leibnitz, et il fut même proposé pour être de l'académie de Berlin ; mais il n'y fut pas admis. De 30 ouvrages historiques, politiques, bibliographiques et numismatiques, la plupart publiés en latin et les autres en allemand, dont il est l'auteur, nous citerons ceux qui offrent le plus d'intérêt : *De jure hortorum*, Leipzig ; *Nova instituta practica quibus processus communis cum parallelismo judicii aulici, cameralis, seu tribunalis Wismariensis*, etc., Lubeck, 1692, in-12 ; *De navigatione liberâ, seu de jure quod pacatis ad belligerandum competit*, Rostock, 1693, in-4°, etc.

GROESBECK (Gérard, baron de), élu en 1564 prince-évêque de Liége, après l'abdication de Robert de Berg, son prédécesseur, et issu d'une des plus illustres maisons du duché de Gueldre, était né vers 1516. En 1567, il joignit aux revenus de sa principauté ceux de la riche abbaye de Stavelot, dont il devint titulaire. Mis à la tête de l'État de Liége dans des circonstances difficiles, il pourvut à tout par sa prudence et son courage et préserva ses sujets des maux de la guerre, des ravages de l'hérésie qui triomphait dans une partie des Pays-Bas, et d'autres calamités, suite nécessaire des temps de troubles et de dissensions civiles. Dans une assemblée des états du pays de Liége, il parla avec tant de force, et peignit si bien le danger des nouvelles doctrines, que tous ceux qui la composaient jurèrent de mourir pour la foi ; et les Liégeois lui durent la conservation de la religion de leurs pères. Quelques petites villes de sa dépendance se trouvant déjà envahies par la réforme, et se préparant à la révolte, sa fermeté les fit rentrer dans le devoir ; et, partie par la persuasion, partie par la force, il parvint à y rétablir l'ordre et à y étouffer le germe des opinions nouvelles. Voyant que leurs apôtres cherchaient à s'introduire dans sa capitale, il leur en ferma l'accès, en défendant par une loi à tous les habitants de recevoir chez eux aucun étranger sans en avoir fait la déclaration au magistrat. Il écarta de ses domaines les différents partis dont les incursions désolaient les contrées voisines. En 1568, le prince de Nassau, chef des Belges rebelles, lui ayant demandé pour lui et pour une armée qu'il amenait d'Allemagne, le passage par Liége, il le lui refusa ; et, ce prince ayant attaqué la ville, il le força d'en lever le siége. Pour récompenser Groesbeck de son zèle, Grégoire XIII le créa cardinal en 1578. Après 15 ans d'un gouvernement qui ne fut qu'une lutte pénible et une continuité de généreux efforts, Groesbeck, succombant à la fatigue et le poids de tant de tant de travaux, il

mourut le 29 décembre 1580, et fut inhumé dans l'église de Saint-Lambert. On a de lui des *statuts et ordonnances*, qui étaient encore en usage avant les changements introduits par la révolution.

GROGNARD (François), né à Lyon en 1748, suivit la carrière commerciale, entreprit de nombreux voyages, et passa les dernières années de sa vie dans une maison de campagne qu'il avait achetée à Fontenay-sous-Bois près de Paris, et dans laquelle il avait réuni tout ce qui pouvait lui rappeler sa ville natale. On y voyait les portraits d'un grand nombre de Lyonnais célèbres. C'est là qu'il est mort le 5 novembre 1823. Ses dispositions testamentaires témoignent de l'affection qu'il conserva toujours pour le pays qui l'avait vu naître, et en même temps de sa bienfaisance et de son amour pour les arts. Il a laissé à la ville de Lyon : 1° une rente de 1,500 fr. destinée à l'éducation complète d'un enfant légitime, fils d'un négociant ou d'un manufacturier ruiné par des malheurs imprévus; 2° une autre rente de 1,500 fr. pour distribuer deux fois par an des médailles d'or et d'argent, avec des diplômes, aux élèves de l'école gratuite de dessin établie à Lyon, nés aussi dans cette ville; 3° une autre rente de 1,500 fr. pour faire peindre, sculpter en bronze ou graver en médaille les portraits des peintres, graveurs, sculpteurs, architectes et savants nés à Lyon et décédés. Il avait encore légué la nue-propriété de sa maison de Fontenay à la ville de Lyon, qui n'accepta pas par suite d'une transaction avec le frère du donateur. Enfin il a laissé une rente de 500 fr. à la commune de Fontenay. Grognard a publié : *A Son Excellence madame la duchesse d'Albe : songe à réaliser dans la décoration de son palais*, Madrid, 1790, in-8° de 24 pages; *Extrait d'un voyage pittoresque en Espagne en* 1788, 1789 *et* 1790; *Description d'une partie des appartements de Son Excellence le duc d'Albe à Madrid*, Bayonne, 1792, in-8°.

GROGNET (Pierre), poëte du 16e siècle, né à Toucy près d'Auxerre, prêtre, mort vers 1540, a publié entre autres ouvrages : *les Mots dorés du grand et sage Caton*, etc., Paris, 1530, in-12 : tome II, ibid., 1533, in-8°; *les Sentences et mots dorés de Sénèque*, en rimes, etc., ibid.; 1534, in-8°; *le Désenchantement du péché de luxure et généralement de tous les péchés mortels*, ibid., 1537. On peut consulter sur ce poëte la *Bibliothèque française* de Goujet, tome X, page 383 et suivantes.

GROGNIER (Louis-Furci), l'un des hommes qui se sont le plus distingués de nos jours dans la science vétérinaire, si longtemps négligée, naquit le 30 avril 1775 à Aurillac, où son père était notaire, et où il fit de médiocres études. D'abord destiné à la marine, il entra fort jeune dans une très-bonne école spéciale qui existait à Bordeaux, mais qui fut bientôt supprimée par le vandalisme révolutionnaire. Grognier revint alors chez ses parents; et, contraint de changer de carrière, il fut admis comme élève à l'école vétérinaire de la Guillotière que dirigeait Bredin. Au milieu de la tempête révolutionnaire, la famille de Grognier fut rudement assaillie, et son père, forcé de fuir les persécutions de la Terreur, eut ses biens sous le séquestre. Dans l'abandon où de telles circonstances placèrent le jeune Grognier, il reçut de son professeur l'assistance la plus amicale, et il en a gardé jusqu'à la fin de ses jours un souvenir reconnaissant. Comme tous les jeunes habitants de Lyon, il combattit au siége de cette ville, contre l'armée de la république, et occupa une place dans l'administration municipale. Forcé, après la reddition, de prendre du service dans l'armée sous un nom emprunté, il fit une campagne dans la Vendée, où il put utiliser ses connaissances dans un dépôt de cavalerie. Il revint en l'an VII (1799), reprendre à l'école vétérinaire ses paisibles et utiles travaux. Il ne tarda point à obtenir la place de bibliothécaire de l'école, et plus tard, à la suite des concours, la chaire de botanique médicale, qu'il occupa longtemps. Il passa enfin à une chaire plus en rapport avec ses goûts, et qu'il garda jusqu'à sa mort, celle de zoologie, d'hygiène, de multiplication des animaux domestiques et de jurisprudence vétérinaire. Il mourut le 7 octobre 1837. Il a laissé : *Notice historique et raisonnée de C. Bourgelat*, Paris, Lyon, 1805, in-8°; *Rapport sur un nouvel engrais végéto-minéral, dit gadoue artificielle*, Lyon, 1820, in-8°; *Considération sur l'usage alimentaire des végétaux cuits, pour les herbivores domestiques*, ibid., 1831, in-8°; *Recherches sur le bétail de la haute Auvergne, et particulièrement sur la race bovine de Salers*, Paris, 1831, in-8°; *Précis d'un cours de Zoologie vétérinaire*, ibid., 1833, in-8°; *Recherches historiques et statistiques sur le mûrier, les vers à soie et la fabrication de la soierie, particulièrement à Lyon et dans le Lyonnais*, in-8°. On lui doit en outre beaucoup de rapports, comptes-rendus et notices, dont on trouvera une nomenclature complète, ainsi qu'une notice nécrologique sur Grognier, dans la *Revue du Lyonnais*, tome VIII.

GROHMANN (Jean-Godefroid), auteur, traducteur et compilateur très-laborieux, naquit à Gusswitz dans la haute Lusace, le 13 juillet 1763, et enseigna, depuis 1794, la philosophie à l'université de Leipzig, où il est mort le 12 mars 1805. De ses nombreux ouvrages, soit en latin, soit en allemand, nous nous bornerons à citer les suivants : *Terpsichorides*, Leipzig, 1789, in-4°; *la Nature champêtre*, ibid., 1792, in-8°; ibid., 1800, in-8°; *De Imitatione poeticâ quid sit censendum*, ibid., 1791, in-4°; *Nouveau dictionnaire historico-biographique*, Leipzig, 1796-1799, 7 vol. in-8°.

GROHMANN (Charles-Godefroid), né à Seifhennersdorf aux environs de Zittau, le 29 décembre 1772, étudia dans cette ville et à Wittenberg, se fit recevoir avocat en 1798 et fort longtemps après prit part, avec le titre de député, à l'administration des établissements de charité. Il mourut le 23 mai 1832. On a de lui : *les Brunswickois à Zittau*, tableau historique, Zittau, 1811; divers opuscules, parmi lesquels beaucoup de poésies de circonstance. Mais la littérature semi-périodique occupait une bien plus grande partie de son temps, et depuis 1812 il publia : le *Journal mensuel de Zittau*, continué depuis par son fils; le *Miscellanea* (Allerhand); le *Magasin d'utilité générale* (gemeinnützl Magazin) *pour les habitants de la ville et de la campagne*; la *Galerie de portraits intéressants de l'empire de la poésie et de la réalité*.

GROIGNARD (Antoine), célèbre ingénieur de la marine, né le 4 février 1727 à Solliès (Var). Sorti des écoles de Paris, il subit avec honneur, en 1745, la difficile épreuve des examens dès lors exigés pour l'admission aux emplois d'ingénieur-constructeur, qui ne furent con-

stitués, comme corps, qu'en 1765. Maître de la théorie de son art, il s'en proposa le perfectionnement, mais en procédant d'abord par la pratique. Il introduisit dans la construction des bâtiments de divers rangs, cette précieuse et belle uniformité réclamée par la tactique aussi bien que par le bon goût. Ses modèles, reconnus les meilleurs, furent adoptés par l'étranger dont il repoussa les offres brillantes et réitérées, pour se consacrer tout à fait à son pays. La construction des bâtiments du commerce ne saurait être indifférente à l'État, dont le devoir comme l'intérêt est de ne rien négliger pour la sécurité des équipages. Groignard fut chargé de former la marine de la compagnie des Indes, composée de plus de 20 vaisseaux. Sans sacrifier leur destination commerciale, il les rendit propres à la guerre; et, en améliorant leur marche, il réduisit de moitié les frais d'armement ainsi que les chances de la navigation. Ce succès fit adopter ses plans pour toute la marine marchande. En 1759, il contribua efficacement à la défense du Havre, bombardé par les Anglais, et fut proposé par le maréchal d'Harcourt pour la croix de Saint-Louis. L'année suivante le maréchal de Vaux se l'attacha pour présider la descente préparée contre l'Angleterre. Ses travaux dans les ports, notamment à Saint-Valery, la Hogue et Cherbourg, contribuèrent remarquablement à leur sécurité. Citons encore, comme l'un des plus signalés services rendus par Groignard, le rétablissement de la communication des deux mers par le canal du Languedoc, interrompue par l'ensablement de la rivière d'Hérault. Mais ses grands titres à l'admiration des gens de l'art et à la reconnaissance nationale, sont les premiers bassins de Toulon et de Brest, construits pendant les années 1783 et 1784. Un million avait été promis à l'ingénieur qui parviendrait à doter la marine d'un bassin à Toulon. Il se tint pour satisfait du grade de capitaine de vaisseau et d'une pension de 6,000 francs par an, dont la moitié, en cas de décès, était réversible sur sa veuve. Le roi y ajouta des lettres de noblesse avec cette légende: *Mare vidit et fugit.* Il faut renoncer à évaluer ce que, par les perfectionnements introduits dans les marines de l'État et du commerce, cet habile ingénieur préserva d'hommes et de richesses à la France. Le titre d'*Ingénieur général de la marine* fut créé pour lui. Nommé en l'an IV de la république (1796) ordonnateur à Toulon, il venait d'y commencer de grands travaux lorsque des raisons de santé décidèrent son retour à Paris, où il mourut l'année suivante. Groignard était un de ces hommes qui, plus jaloux d'être utiles que de briller, consacrent sans réserve de hautes facultés au service de l'État : aussi a-t-il peu écrit; du moins ne connaissons-nous de lui que les deux mémoires couronnés par l'Académie des sciences : l'un traite du *Roulis* et du *Tangage*, l'autre de l'*Arrimage*. Tous deux se trouvent dans le *Recueil des prix de l'Académie des sciences.*

GROLIG (Jean-Chrétien-André) naquit le 25 janvier 1777, à Klettstadt en Thuringe, et perdit son père de bonne heure. Ses premières études finies, il visita les universités d'Iéna d'abord, puis de Wittenberg, y étudia la philosophie et le droit avec un succès éclatant, entra en 1804 à la chancellerie de justice de la seigneurie de Forsta et Pfœrten, devint en 1808 directeur de la ville de Pfœrten, et depuis 1814 porta le titre et remplit les fonctions de directeur, tant de la chancellerie de justice et féodale, que du consistoire de cette seigneurie. Dénoncé par un subalterne, il eut à subir les tracasseries d'une longue procédure à la suite de laquelle il fut reconnu innocent. Dénoncé de nouveau, comme ayant parlé irrévérencieusement du ministre de la justice, il fut condamné à six semaines de forteresse, et mourut le 4 juin 1834.

GROLLIER (Jean), diplomate et trésorier général de France sous François Ier, né à Lyon en 1479, employa ses richesses et son crédit à protéger les lettres, qu'il cultivait lui-même avec succès. C'est lui qui fit imprimer à Venise en 1522 le livre *De Asse* de Budé. Grollier avait formé une bibliothèque précieuse en livres rares, en manuscrits et en médailles, et il en ouvrait les portes à tous les amis des lettres. Il mourut à Paris le 22 octobre 1565. Louis XIV fit acheter la collection de ses médailles.

GROLLIER (César), en latin *Gloriérius,* fils naturel du précédent, né en 1510, mort postérieurement à 1582, avait été élevé à Rome par les soins de Clément VII. Il a publié: *Historia expugnatæ et direptæ urbis Romæ per exercitum Caroli V*, etc., Paris, 1537, in-4°.

GROLLIER (Alexandre), fils du précédent, obtint sous Pie IV une charge honorable à la cour de Rome, et la perdit pour s'être élevé contre un projet présenté à la chambre apostolique par le neveu de Grégoire XIII. Sa disgrâce entraîna celle de son père; tous deux furent dépossédés de leurs biens, et obligés de se réfugier à Florence. Alexandre mourut vers 1594, du chagrin que lui causa cette injustice.

GROLLIER (Antoine), de la même famille que les précédents, né à Lyon en 1545, servit avec distinction dans l'armée royale contre les ligueurs, contribua à la reddition de Lyon, fut envoyé à Turin en qualité de résident de France, et mourut en 1610 des suites de la révolution qu'il éprouva en apprenant l'assassinat de Henri IV. Il avait laissé un recueil de ses lettres.

GROLLIER DE SERVIÈRES (Nicolas), fils du précédent, né en 1593 à Lyon, où il mourut en 1686, avait servi avec distinction pendant 40 années. Ayant pris sa retraite au bout de ce temps, il se livra à la mécanique, et forma un cabinet assez curieux pour que Louis XIV désirât le visiter à son passage à Lyon.

GROLLIER (Gaspard), grand prieur de Savigny, l'un des neuf enfants du précédent, né à Lyon en 1646, mort en décembre 1716, augmenta la collection de son père de plusieurs ouvrages mécaniques.

GROLLIER (Nicolas), comte de Servières, neveu du précédent et petit-fils de Nicolas, né à Lyon en 1677, entra fort jeune au service, se signala par son courage à la bataille de Luzara, fut nommé lieutenant-colonel en 1702 et commissaire provincial des guerres en 1708. Ayant quitté le service en 1728, il se livra à la culture des lettres, et mourut le 26 février 1745, membre de l'académie de Lyon et directeur de la Société des beaux-arts de cette ville. On a de lui : *Recueil d'ouvrages curieux de mathématiques et de mécanique, ou Description du cabinet de Nicolas Grollier de Servières*, Lyon, 1719, 1732, et Paris, 1751, in-4°, figures; et d'autres ouvrages dont on trouvera le détail dans le *Catalogue des manuscrits de la bibliothèque de Lyon,* par Delandine.

GROLMAN (Charles-Louis-Guillaume de), minis-

tre d'État et jurisconsulte allemand, naquit le 23 juillet 1775 à Giessen. Son père, sujet du landgrave de Hesse-Darmstadt, remplissait les fonctions de conseiller de régence intime, et destina de bonne heure son fils à la carrière administrative, mais il ne l'y vit point entrer aussi vite qu'il le désirait. Le jeune homme, après avoir achevé ses études avec éclat aux universités de Giessen et d'Erlangen, se détermina pour le professorat, se fit recevoir docteur en droit, et, en attendant une chaire académique, passa 3 ans à donner des leçons particulières. Enfin il fut nommé, en 1798, professeur extraordinaire de droit à l'université de sa ville natale, et, 2 ans plus tard, à la place de ce titre précaire et provisoire il obtint le titulariat. Il justifiait ce rapide avancement par la réunion d'un talent incontestable et d'une rare activité. En 1804, il fut nommé juge à la cour d'appel de Giessen. En 1806, il eut avec Schwabe commission de rédiger pour le grand-duché un projet de code pénal. La confédération du Rhin était en train de se former, et il devenait présumable que sous peu le grand-duc introduirait dans ses États l'usage du code Napoléon. Effectivement, en 1808, ce prince, le prince-primat et le duc de Nassau nommèrent en commun une commission chargée de fixer en général les modifications avec lesquelles le droit français serait adopté dans les trois principautés. Cette commission se réunit à Nassau. Grolman y représenta Hesse-Darmstadt. Mais il fut impossible d'atteindre le moindre résultat. En 1810, Grolman fut promu par le suffrage de ses collègues au rectorat de l'université, et contrairement aux usages il y fut prorogé au bout de l'année. Entre autres mesures qui signalèrent son règne académique, doivent être placées en première ligne celles qu'il prit contre les associations d'étudiants, dites *Landmannschaft*. Ces associations, reste de l'organisation primitive des universités, à l'époque où la société se composait de corps armés les uns contre les autres, étaient souvent préjudiciables à la discipline, à la moralité et même à l'ordre public. Ces dispositions et d'autres semblables, et surtout la fermeté avec laquelle Grolman eut soin de les faire exécuter, ne le rendirent pas agréable à la jeune population des écoles ; mais elles lui firent honneur aux yeux des hommes d'État, et furent en grande partie l'origine de sa fortune politique. Huit années pourtant séparent les deux événements. D'abord il fallut que le grand drame européen que l'Allemagne contemplait avec des passions si vives et si contraires se dénouât ; et quand une fois la suprématie française eut été renversée, bien que le système gouvernemental du monarque déchu fût aussi monarchique qu'il est possible de l'imaginer, il fallut un peu de temps à Grolman pour faire oublier qu'il avait eu des propensions françaises. C'est sans doute afin de hâter cette mise au néant que, quoique ayant passé la plus grande partie de 1813 à continuer son commentaire du code Napoléon, Grolman s'abstint d'en publier un 4ᵉ volume. Il déploya aussi beaucoup de zèle à s'armer en 1814, lors de l'organisation de la landwehr, et fut nommé chef de bataillon dans cette milice nationale. Il perdit, au moins pour la science, beaucoup de temps en parades et en ordres du jour, qui probablement ne le convainquirent point de l'excellence de l'institution, s'il faut en juger par ce qu'il fit presque immédiatement après qu'il fut au pouvoir. La même année parut le dernier ouvrage qu'il ait publié, l'*Essai sur les testaments olographes et mystiques*. L'université de Giessen était alors sans chancelier depuis la mort de Koch, en 1804. La vacance cessa enfin en 1815, au profit de Grolman, et au grand désappointement de deux collègues, qui avaient pour eux le droit d'ancienneté. Il n'en quitta pas moins Giessen l'année suivante (1816). Son souverain venait encore de l'appeler à Darmstadt comme membre d'une commission de codification. Les conférences du docte congrès ne furent pas plus fructueuses que celles de 1806 et de 1808. Si les réunions des commissaires ne produisirent rien pour le public, elles ne demeurèrent point stériles pour Grolman. Un décret du 31 juillet 1819 nomma Grolman conseiller intime, membre du cabinet, et sous ce titre il devint le second du septuagénaire baron dont, quelques mois après, la mort lui laissa le titre en même temps que les fonctions de ministre d'État. Le grand-duché de Hesse-Darmstadt était alors travaillé d'une irritation contre le gouvernement. Grolman débuta en mettant un terme à ces velléités de révolte par des mesures énergiques. Sachant que les récalcitrants avaient eu vraiment sujet de se plaindre, et voulant éviter à l'avenir de semblables conflits, il prépara une réorganisation de l'impôt, et bientôt parut une loi qui déterminait les obligations tant des contribuables que des receveurs de l'impôt, fixait la forme et les circonstances de plaintes ou pétitions à présenter au pouvoir, et assurait l'indulgence à celui qui prouverait son incapacité de payer. Il compléta ces importantes modifications l'année suivante en instituant une commission permanente chargée d'inspecter la justice et le gouvernement dans les provinces de Starkenbourg et de la Hesse supérieure. Les Darmstadtiens voyaient alors dans le régime constitutionnel un remède à tous les maux. Grolman, d'accord avec son souverain, résolut de donner au public cette satisfaction. Le 17 septembre 1819, une proclamation et déclaration annonça aux sujets du grand-duc que Son Altesse Sérénissime n'avait jamais varié dans son désir d'introduire le gouvernement constitutionnel dans ses possessions ; que ce plan ne pouvait se réaliser avant le terme par elle-même fixé à l'avance, mais qu'une fois ce terme venu elle ne refuserait pas de faire honneur à sa parole. Tout en prononçant les mots magnifiques de constitution, intervention de la nation dans la confection des lois, pondération des pouvoirs, il tenait surtout d'abord au portefeuille, puis à laisser le ministre ou le prince seul maître. C'est ce que fit voir son édit du 18 mars 1820, par lequel il convoqua les états, en annonçant quels droits, quelles attributions le grand-duc voulait octroyer à ces représentants de Hesse-Darmstadt. Aux yeux de l'homme d'État, les mesures de Grolman étaient habiles, modérées, favorables à l'autorité alors très-peu solide du souverain, et prouvaient infiniment de lumières et de talent pratique. Il cédait un peu afin de garder beaucoup. La constitution était loin d'être démagogique. La participation des sujets à la puissance législative n'était pas chose nouvelle dans un pays à états, et il n'y avait innovation que dans les formes et dans la généralité de l'assemblée légiférante. Il y a plus : bientôt, par suite du régime constitutionnel, les impôts

devinrent plus faciles et plus productifs ; enfin l'action gouvernementale gagna en vigueur et en simplicité. Grolman eut une grande part à cette modification essentielle, inspirée du reste par les idées françaises. L'exercice de la puissance exécutive fut coupé en ministères comme dans les grands États, et la seule différence fut qu'à Hesse-Darmstadt un même personnage cumula deux portefeuilles, à l'exception du ministre des finances. Les affaires étrangères furent réunies à l'intendance de la maison du grand-duc ; le ministre de l'intérieur fut en même temps le ministre de la justice. La justice n'en fut pas moins un service complétement séparé de l'intérieur. Grolman, à la tête de tous les deux, fut de plus nommé président du ministère. Et bien qu'en droit chaque ministre reçût des ordres uniquement du grand-duc, ce fut lui qui mena tout le gouvernement. Car pour tout ce qui sortait un peu de l'ordinaire, du convenu, on délibérait en conseil des ministres, et l'influence du président ne pouvait être méconnue. Le principal monument de l'administration constitutionnelle de Grolman, depuis cette organisation, est la rédaction du code civil et du code criminel par Floret et par Knapp. Il assista souvent lui-même aux travaux de ces deux jurisconsultes et leur ouvrage fut le sien autant que le leur. Il mourut en 1829.

GROMETI, maréchal de camp, était entré au service en 1792, dans les bataillons du Var. Capitaine d'infanterie à l'armée du Rhin en 1800, ce fut lui qui, au passage du Rhin par Moreau, traversa le fleuve à la tête d'une compagnie de 90 nageurs. Chef de bataillon au siége de Lubeck, il fut commandé pour livrer l'assaut, à la tête de son bataillon, aux ouvrages avancés de la place : ses tambours étant tous tués ou blessés par un coup de mitraille, il prit la caisse de l'un d'eux, battit la charge et entra le premier dans les retranchements. Napoléon le nomma colonel au 41e de ligne, en 1811, et l'appela en 1815 au commandement d'un des régiments de sa garde ; il fut mis en non-activité après le licenciement de l'armée de la Loire avec le grade de colonel. En 1819, le maréchal Gouvion-Saint-Cyr le chargea de la formation de la légion *bis* du Nord, devenue peu après le 29e régiment, au sein duquel se forma, à ce qu'il paraît, la conspiration de Béfort à la fin de 1820. Cette affaire entraîna sa disgrâce jusqu'à la révolution de juillet, époque où il reprit du service avec son ancien grade. Il mourut à Paris, le 30 octobre 1831.

GRONOVIUS (Jean-Frédéric GRONOV, plus connu sous le nom latin de), célèbre critique et humaniste, né à Hambourg le 10 septembre 1611, mort professeur à l'université de Leyde, le 28 décembre 1671, a laissé entre autres ouvrages : *Diatribe in Statii poetæ Sylvas*, la Haye, 1637, in-8° ; *De Sesterciis, sive subcesivorum pecuniæ veteris græcæ et romanæ libri IV*, Deventer, 1643, in-4° ; Amsterdam, 1656, in-8° ; Leyde, 1691, in-4° ; *Observationum libri IV*, Deventer, 1662, in-12 ; Leipzig, 1755, in-8° ; *Laudatio funebris J. Golii*, Leyde, 1668, in-8° ; *De Musæo alexandrino exercitat. acad.*, tome VIII du *Thesaur. antiq. græc.*; *Lectiones plautinæ*, etc., Amsterdam, 1740, in-8°, avec une *Vie* de l'auteur ; enfin des notes sur le traité *De Jure belli et pacis*, de Grotius. Gronovius a revu le texte d'un grand nombre de classiques latins, qu'il a publiés avec des notes, et qui font presque tous partie de la collection *Variorum*.

GRONOVIUS (Jacques), fils du précédent, et comme lui savant critique, né à Deventer en Hollande, le 20 octobre 1645, professa les belles-lettres à Leyde, et mourut dans cette ville le 21 octobre 1716. Il est auteur d'un grand nombre d'écrits, dont le plus important est son *Thesaurus antiq. græcarum*, Leyde, 1697 et années suivantes, 13 vol. in-fol., rédigé sur le plan de celui de Grævius. Il fut l'éditeur de plusieurs auteurs anciens commentés par son père, et il en a commenté lui-même un grand nombre, tels que Polybe, Tacite, Cicéron, Quinte-Curce, Suétone, Hérodote, etc. Klefeker, dans sa *Biblioth. erudit. præcocium*, et Niceron, dans ses *Mémoires*, ont donné la liste des ouvrages de ce savant, dont l'*Éloge* a été imprimé dans les *Acta eruditorum* de 1727.

GRONOVIUS (Laurent-Théodore), frère du précédent, antiquaire, mourut jeune, après avoir publié les ouvrages suivants : *Emendationes Pandectarum juxta florentinum exemplar emendatarum*, Leyde, 1685, in-8° ; *Marmorea basis colossi Tiberio Cæsari erecti ob civitates Asiæ restitutas*, etc., Leyde, 1697, in-fol. ; des notes sur *Vibius-Sequester* et sur le *Libellus provinciarum* dans les *Varia geographica*, d'Abraham Gronovius, son neveu.

GRONOVIUS (Abraham), fils aîné de Jacques, pratiqua la médecine en Hollande et en Angleterre. Il a publié de bonnes éditions de *Justin*, de *Tacite* et de *Pomponius Méla*, qui font partie de la collection des *Variorum* ; les *Variæ historiæ*, d'Élien, Leyde, 1731, 2 vol. in-4° ; *De animalium Naturâ*, du même, Londres, 1744, 2 vol. in-4° ; enfin *Varia geographica*, Leyde, 1739, in-8 .

GRONOVIUS (Jean-Frédéric), frère du précédent, étudia la jurisprudence, remplit une place de magistrat à Leyde, cultiva la botanique, fut lié avec Linné, et mourut en 1760. On a de lui : *Disputatio camphoræ historiam exhibens*, Leyde, 1715, in-4° ; *Flora virginica*, 1re et 2e partie ; *Index supellectilis lapideæ*, Leyde, 1750, in-8°.

GRONOVIUS (Laurent-Théodore), fils du précédent, naturaliste et botaniste, mort en 1778, est auteur des ouvrages suivants : *Museum theologicum...., et quorumdam exoticor. musæi L. T. Gronovii descriptiones et icones*, Leyde, 1754, 1756, 2 vol. in-fol. avec 7 planches ; *Biblioth. regni animalis atque lapidei*, ibid., 1740, in-4° ; *Zoophylacium gronovianum, exhibens animalia quadrupedia, amphibia, insecta*, etc., *fasciculi III*, Leyde, 1763, 1781, 3 parties in-fol., avec 20 planches.

GROOT. *Voyez* **GÉRARD** et **GROTIUS**.

GROOTE-PIER ou **GRAND-PIERROT**, cultivateur frison, se signala, au commencement du 16e siècle, par sa valeur contre les Saxons et les Hollandais qui ravageaient sa patrie. Ayant réuni 600 hommes, il coupa les communications des Saxons avec la Hollande en 1510 et continua la guerre avec acharnement jusqu'en 1519. Il quitta les armes à cette époque, et mourut à Sneek l'année suivante, dans un âge avancé.

GROPP (Ignace), laborieux historien et bibliographe, religieux de l'ordre de Saint-Benoît, et bibliothécaire du monastère de Saint-Étienne à Wurtzbourg, naquit à Kissingen, dans le pays de Wurtzbourg, en 1695 ; il

étudia la théologie, prit l'habit religieux en 1716 dans le monastère de Saint-Étienne, où il avait fait ses études, et il y exerça aussi, quelques années après, les fonctions de bibliothécaire. Gropp fut nommé dans la suite, prieur du monastère de Saint-Jacques, et quelques années après, prieur de celui de Saint-Étienne : il accepta enfin la place de curé à Gundersleben, où il mourut le 19 novembre 1758. Parmi les ouvrages que Gropp a publiés, on remarque principalement : *Vita S. Bilihildis, ducissæ Franciæ orientalis,* etc., Wurtzbourg, 1727, in-4° ; *Monumenta sepulcralia Ecclesiæ Ebracensis,* ib., 1730, in-4°, avec 14 planches ; la *Vie des SS. Kilian, Colonat et Tolnom,* en allemand, ibid., 1738, in-4°, etc.

GROPPER ou **CROPPER** (Jean), chanoine de Cologne, né en 1502 à Soest (Westphalie), mort le 14 mars 1559 à Rome, où il s'était rendu sur l'invitation de Paul IV, fut l'un des théologiens qui luttèrent avec le plus d'éclat contre les protestants au colloque tenu à Ratisbonne en 1541. On a de lui, entre autres écrits : *De la véritable présence du corps et du sang de Jésus-Christ* (en allemand), Cologne, 1546, in-fol.; traduit en latin par Surius, ib., 1560, in-4°.

GROPPER (Antoine), jésuite autrichien qui vivait au milieu du 18e siècle, a publié en vers latins une description des jardins de Schœnbrunn sous ce titre : *Tempe regiæ Mariæ-Theresiæ augustæ,* Vienne, 1744, in-8°.

GROS (Pierre de), moraliste français du 15e siècle, était un frère mineur dont la vie s'écoula sous Charles VII et Louis XI, dans l'obscurité d'un cloître. Il existe de lui, à la Bibliothèque royale de Paris, un manuscrit in-folio maximo intitulé : *le Jardin des Nobles,* composé en 1464 et inscrit sous le No 6855 ; ce manuscrit contient des peintures de mœurs très-piquantes. M. P. Paris en donne l'analyse étendue dans son *Catalogue des manuscrits,* etc.

GROS (Antoine-Jean), célèbre peintre d'histoire, né à Paris le 16 mars 1771, entra de bonne heure dans l'atelier de David, mais forcé de chercher des ressources dans son talent, il interrompit ses études pour se livrer au genre de la miniature. L'infortune ne lui avait point ôté la conscience de son génie, et il saisit avec empressement l'occasion de faire un voyage en Italie. Pour visiter avec plus de sécurité cette patrie des arts, alors en proie aux horreurs de la guerre, il endossa l'uniforme, et fut presque aussitôt fait officier. Il arriva sur le champ de bataille d'Arcole quelques jours après le glorieux fait d'armes qui signala les débuts de Bonaparte ; et l'esquisse qu'il fit du *portrait* du jeune général lui valut sa bienveillante protection. Associé à la commission envoyée en Italie pour recueillir les monuments des arts que livrait la victoire, il sut, tout en remplissant cette tâche, mériter la reconnaissance des Italiens. De retour en France, il débuta par le *Portrait du premier consul à cheval,* que lui avait demandé la ville de Milan. Ce tableau, terminé en 1802, fut suivi des *Pestiférés de Jaffa,* chef-d'œuvre qui plaça Gros au rang des premiers peintres modernes. Il peignit ensuite la *Bataille d'Aboukir;* mais il ne put qu'esquisser le *Combat de Nazareth* et celui d'*El-Arisch.* Son tableau de *l'Empereur visitant le champ de bataille d'Eylau* parut inférieur à ses précédentes compositions ; mais il s'éleva plus haut qu'il ne l'avait encore fait dans son *François Ier montrant à Charles-Quint les tombeaux de Saint-Denis.* L'idée seule est sublime, et l'exécution est digne de l'idée. Ce tableau est de 1812. Gros, accueilli par Louis XVIII, qui le nomma son premier peintre, peignit le *Départ du roi* dans la nuit du 20 mars, et *la duchesse d'Angoulême* s'embarquant le 1er avril 1815, à Pouillac, près de Bordeaux. Ce dernier tableau est un chef-d'œuvre ajouté à tous ceux de ce grand artiste. Chargé en 1825 de décorer la coupole de Sainte-Geneviève, il y peignit les *Quatre grandes Époques de l'histoire de France.* Il fut récompensé de ce beau travail par le titre de baron ; précédemment il avait été décoré de la croix d'honneur et du cordon de Saint-Michel. Ses derniers tableaux, exposés au salon de 1827 et 1830, devinrent l'objet d'une critique envieuse. Gros eut la faiblesse de s'y montrer trop sensible, et de laisser voir la peine qu'il en éprouvait. La douleur du vieillard qui avait honoré sa vie par tant de magnifiques tableaux aurait dû commander un silence respectueux à la critique même bienveillante ; mais il n'en fut pas ainsi. L'exposition de 1835 devint le signal d'un redoublement de rage contre Gros, dont on connaissait la sensibilité trop vive. Un cri de mort s'éleva contre le chef de l'école ancienne à qui la France doit tant de gloire. L'infortuné quitta sa famille le 26 juin, et quelques jours après son corps fut retrouvé dans la Seine près de Meudon. Gros était membre de l'Institut et professeur à l'académie de peinture.

GROS. *Voyez* **BESPLAS**, **BOZE** et **LEGROS.**

GROS DE SAINT-JOYRE (René), anagrammatiste et poëte, naquit à Lyon vers 1570. Il était fils de Jean-Antoine Gros, et petit-fils de César, qui avait été quatre fois conseiller de ville. Il comptait parmi ses ancêtres le pape Clément IV. René fit ses premières études à Lyon dans le collége de la Trinité et les acheva dans l'université de Padoue. Il paraît que c'est dans la première de ces villes qu'il prononça, en 1585 et 1586, ses harangues latines sur des sujets sacrés et profanes, dont la bibliothèque de Lyon possède le manuscrit. Pendant qu'il était étudiant à Padoue, il publia un recueil de poésies italiennes sous ce titre : *Rime del signor Renato Grossi figliuolo del signor Cesar Grossi, signor di San-Giorio,* etc., in Padoüa, 1590, in-4°. De retour en France, après la mort de son père, et possesseur d'une grande richesse, le premier usage qu'en fit René Gros fut de contribuer à la restauration du monastère des cordeliers de l'Observance. La facilité avec laquelle Gros composait des anagrammes et des vers latins lui acquit l'estime d'un grand nombre d'éminents personnages, et lui valut d'agréables relations avec plusieurs hommes de lettres qui l'ont cité avec éloge. C'est en s'occupant de ces bagatelles difficiles pour tout autre que pour lui, qu'il employa les loisirs d'une vie qui ne paraît avoir été traversée par aucun incident fâcheux, et qu'il doit avoir terminée presque centenaire. On a encore de lui : *Remonstrance à Messieurs les prevost des marchands et eschevins de Lyon,* citée par le P. Menestrier, dans ses *Divers caractères,* etc., p. 271 ; *Accueil des Lyonnais à tres illustre et tres-réverend père en Dieu, messire Denys Simon de Marquemont, leur archevesque,* etc., à Lyon, par Nicolas Jullieron, 1615, in-4° ; *Anagrammata emblematica,* Lyon, 1675, in-4°.

GROSCHUF, ou **GROSCHUPF** (Henri-Augustin),

ou, selon Saxius, *Jérôme-Augustin*, bibliographe allemand, vivait à Leipzig au commencement du 18e siècle, et mourut au plus tard en 1715. Il a publié quelques ouvrages importants pour la bibliographie : *De gentis Trillerianæ ortu, progressu et insignibus*, Leipzig, 1705, in-4°; *Nova librorum rariorum collectio Fasciculi V*, Halle, 1709-16, 4 vol. in-8°.

GROSCHUF, ou **GROSCHUPF** (Fabien), philologue, né à Dantzig en 1693, étudia d'abord la théologie et ensuite le droit aux universités de Kœnigsberg et de Leipzig; mais il s'appliqua surtout aux belles-lettres. Il avait achevé l'éducation de quelques jeunes gens de famille, lorsque le prince Guillaume de Hesse-Philippsthal, général hollandais, le prit pour secrétaire ; mais quelque temps après il quitta cet emploi, et vécut à Cassel comme simple particulier, ayant reçu, par l'intervention de son protecteur, le titre de conseiller de justice. En 1759 Groschuf s'établit à Schleiz, et fut alors nommé membre du sénat de cette ville, où il termina sa carrière le 15 décembre 1783. Plusieurs ouvrages qu'il a publiés en allemand ne sont pas sans mérite.

GROSE (François), antiquaire anglais, né en 1751, mort à Dublin le 12 mai 1791, membre de la Société royale de Londres et de celle des Antiquaires, a publié plusieurs ouvrages estimés, entre autres : *les Antiquités de l'Angleterre et du pays de Galles*, 1773, 8 vol. in-4° et in-8°; *Antiquités de l'Irlande*, 1791, 2 vol. in-4° et in-8°; *Antiquités militaires, ou Histoire de l'armée anglaise depuis la conquête jusqu'au temps présent*, 1788 et 1801, 2 vol. in-4°, etc. ; un recueil d'anecdotes, d'esquisses biographiques, d'épitaphes, etc., sous le titre de *the Olio*, 1791, 1793, 1796, in-8°; *Principes de caricatures, suivis d'un essai sur la peinture comique*, 1788, in-8°; traduit en français, Leipzig, 1802, in-8°, avec 29 figures.

GROSEZ (Jean-Étienne), jésuite, né à Arbois, au commencement du 17e siècle, entra de bonne heure dans la société, et après avoir régenté les basses classes, pendant plusieurs années, dans différents colléges, se consacra entièrement aux missions. Il mourut à Lyon vers 1695, dans un âge avancé. On a de lui plusieurs ouvrages écrits avec beaucoup de simplicité et d'onction, et qui ont joui longtemps d'un grand succès.

GROSIER (Jean-Baptiste-Gabriel-Alexandre), habile critique, compilateur judicieux et méthodique, né à Saint-Omer le 17 mars 1743, fit ses études au collége des jésuites de cette ville, et, en 1760, inséra dans *le Mercure* de juillet une traduction en vers de l'ode IV du 1er livre d'Horace. Ce début annonçait du goût pour la poésie, le monde et les plaisirs. Pourtant Grosier entra chez les jésuites l'année suivante, mais il en sortit bientôt après sans cependant abandonner l'état ecclésiastique. Du moins il conserva toute sa vie le titre d'abbé. Il se rendit alors à Paris, et Fréron se l'associa comme collaborateur à son *Année littéraire*. Grosier se lassa du métier de journaliste, et, il avait fini par ne se prêter en quelque sorte que par complaisance à ce genre d'occupation : il chercha la célébrité dans la publication d'un grand ouvrage historique aussi remarquable par la nouveauté que par la grandeur des événements qu'il faisait connaître. Cet ouvrage était l'*Histoire générale de la Chine*, par le père de Mailla. Le père de Mailla avait envoyé en France le manuscrit de cet ouvrage en 1737 : ce manuscrit fut communiqué à Fréret qui le lut, et qui, dans des lettres imprimées, manifesta plusieurs fois le désir qu'il fût livré à l'impression. Lors de la destruction des jésuites en France, le manuscrit du père de Mailla fut déposé dans le grand collége de Lyon. Il était sur papier de Chine et très-détérioré ; on en fit une copie, et c'est cette copie qui fut cédée à l'abbé Grosier, avec pouvoir de la publier, par acte passé devant notaire le 3 août 1775. Pendant que l'ouvrage s'imprimait, Grosier ne resta pas oisif : aux 12 vol. in-4° qu'il contenait, il en ajouta un 13e entièrement de sa composition, et ce fut celui qui eut le plus de succès. Aussitôt après sa publication, on le traduisit en anglais, en italien et en allemand. Nous ignorons ce que devint l'abbé Grosier durant le règne sanglant de la Terreur; mais lorsqu'elle fut passée, sous le Directoire, il était chez un de ses amis au château de Baillon près de l'antique abbaye de Royaumont, où il vivait dans une retraite absolue. Treneuil lui fit obtenir, en 1812, une place de sous-bibliothécaire à la bibliothèque de l'Arsenal. Lorsque cette bibliothèque reprit en 1817 le nom de S. A. R. Monsieur, Grosier devint le premier des conservateurs. Il cessa ses fonctions de bibliothécaire en 1819, et mourut le 10 décembre 1823.

GROSLEY (Pierre-Jean), littérateur, avocat à Troyes, où il était né le 18 novembre 1718, fut employé dans l'administration militaire des armées françaises en Italie en 1745 et 1746, voyagea en Angleterre et en Hollande, fut nommé membre associé de l'Académie des inscriptions, et mourut le 4 novembre 1785, laissant un grand nombre d'ouvrages moitié érudits, moitié plaisants, entre autres : *Mémoires de l'Académie des sciences, inscriptions et belles-lettres, beaux-arts, nouvellement établie à Troyes en Champagne*, 1744, in-12; 1756, 2 tomes en un vol. in-12, 1768, in-12; *Supplément aux mémoires de Camusat sur l'histoire ecclésiastique de Troyes*, 1750, in-12, très-rare ; *Dissertation sur cette question : Si les lettres ont contribué aux progrès des mœurs ?* 1751, in-12, et dans *le Mercure*, même année : ce discours obtint l'accessit à l'Académie de Dijon ; le prix fut décerné à J. J. Rousseau ; *Recherches pour servir à l'histoire du droit français*, 1752, in-12 ; *Vie de P. Pithou, avec quelques mémoires sur son père et ses frères*, ouvrage estimé, 1756, 2 vol. in-12 ; *Éphémérides troyennes*, 1757, 1768, 12 vol. in-24, réimprimés en 1811 par les soins de M. Patris Dubreuil, 2 vol. in-8° ; *Nouveaux mémoires, ou observations de deux gentilshommes suédois sur l'Italie et les Italiens*, 1764, 3 vol. in-12, et 1774, 1788, 4 vol. in-12; traduits en anglais par le docteur Nugent, 1772, 2 vol. in-8° ; *Vie de Grosley, écrite en partie par lui-même, continuée et publiée par M. l'abbé Maydieu, dédiée à un inconnu*, 1787, in-8° ; *OEuvres inédites*, publiées par M. Patris Dubreuil, 1812, 3 vol. in-8°.

GROSS (Jean-George), philologue suisse, naquit en 1581 à Bale, où il étudia la théologie, et prêcha le saint Évangile dans différentes églises. Il professa ensuite la théologie et mourut le 8 février 1630. Les ouvrages que Gross a publiés sont pour la plupart écrits en latin. Il avait des connaissances très-étendues, et ses notices his-

toriques sur quelques phénomènes de la nature, comme celui de l'apparition des trois soleils de la comète de 1618, et de la description des tremblements de terre en Suisse, ne sont pas sans intérêt pour la géologie.

GROSS (Jean), historien médiocre, naquit vers 1583, étudia la théologie et fut prédicateur à l'église de St.-Léonard à Bâle. Les ouvrages qu'il a composés ne sont recherchés que parce qu'ils sont rares. Il mourut en 1629, après avoir publié : *Chronique abrégée de Bâle,* ou *Sommaire de tous les événements mémorables arrivés à Bâle depuis* 1400 *jusqu'en* 1624 (en allem.), Bâle, 1624, in-8°.

GROSS (Emmanuel), topographe, né en 1681, fut nommé en 1710 membre du grand-conseil de Berne, et depuis bailli à Lauis, à Laupen, à Mendris et à Tscherlitz. Il mourut en 1742. Il est auteur de quelques cartes topographiques estimées, mais conservées en manuscrit : du *Munsterthal* et de l'*Immenthal,* dessinée en 1711, sur une très-grande échelle; du *Joggenburg ;* de la *principauté de Neufchâtel,* etc.

GROSS (Jean-Mathieu), bibliographe, naquit en 1676 à Harsdorf, dans le pays de Bayreuth; il étudia la théologie, et exerça successivement les fonctions de ministre de l'Évangile à Bischofsgrün, à Uhlefeld et à Mark-Bergel, où il vivait encore en 1744. Ses ouvrages théologiques se composent de sermons et de pensées religieuses, où il montra beaucoup de crédulité sur Satan et son influence. Il regarda son fils le gazetier comme damné, parce que, selon son opinion, ses écrits manifestaient des sentiments trop libéraux. Nous remarquerons seulement de ses ouvrages : *Bibliotheca hydrographica cum Lexicohydrologico,* Nuremberg, 1729, in-4°; *Sermons prononcés aux eaux de Burgernheim en* 1715.

GROSS (Jean-Godefroid), fils du précédent, écrivain allemand, naquit à Uhlfeld dans la principauté de Bayreuth, le 8 octobre 1703; étudia la théologie à Halle et à Leipzig; mais il s'appliqua surtout à l'histoire, à la statistique et à la politique. Gross accepta, en 1740, la place de professeur d'histoire à l'académie des nobles à Erlangen. Cette place l'obligea en même temps à prêcher dans l'église académique. Il s'y soumit pendant quelque temps; mais comme un autre que lui touchait les appointements de prédicateur, malgré ses plaintes réitérées, il déclara qu'il ne prêcherait plus, et il tint effectivement parole. Gross renonça dès lors à la place de professeur, et commença, en 1741, à publier sa *Gazette d'Erlangen.* Malgré la contrefaçon qu'on en fit, elle compta jusqu'à 18,000 souscripteurs. Gross s'établit, en 1745, à Nuremberg, où l'impératrice-reine Marie-Thérèse l'avait nommé son agent avec le titre de conseiller impérial. Une exécution du cercle, à laquelle la diète de Ratisbonne avait condamné la ville de Nuremberg en 1751, lui fournit l'occasion d'attaquer vigoureusement le sénat nurembergeois dans sa gazette; et sa sûreté personnelle l'obligea de retourner à Erlangen. En 1752, Gross fut nommé conseiller et historiographe du margraviat de Brandebourg. Il mourut le 12 juillet 1768. Nous indiquerons, parmi les ouvrages de Gros, tous en allemand : *le Latiniste commençant,* Halle, 1747, in-8°; ib., 1769, in-8°; *Réflexions sur l'établissement, à peu de frais, d'un séminaire politique,* Nuremberg, 1739, in-8°; *Notice sur l'organisation actuelle de l'académie des nobles et du séminaire à Erlangen,* Erlangen, 1741, in-8°; *la gazette d'Erlangen,* in-8. Elle a été publiée successivement sous cinq titres différents. Gross l'a commencée en 1741.

GROSS (David-Gabriel-Albert de), écrivain distingué sur l'histoire et l'art militaire, naquit le 6 décembre 1756. Son père était colonel-propriétaire d'un régiment suisse au service de Hollande, et gouverneur de la ville de Namur. Il suivit la même carrière, parvint au grade de lieutenant-colonel dans l'armée hollandaise, et ne quitta le service qu'au moment de la dissolution de la république batave. Les relations qui avaient existé entre cet État et les cantons suisses l'obligèrent alors de se rendre en Allemagne. Il vécut pendant quelque temps à Brunswick comme particulier, et ensuite à Weimar comme chambellan du duc régnant. Cet officier défendit, en 1795, la forteresse de Grave d'une manière distinguée, sous un commandant octogénaire, contre l'armée française; il était aussi, en 1799, de l'expédition anglo-russe dans le Helder. Il mourut à Weimar le 18 novembre 1809. Ses ouvrages sur l'art militaire prouvent un vaste savoir et un excellent esprit d'observation. Il a publié en allemand : *Du service de l'officier en campagne,* Gotha, 1803, in-8°; *Manuel historico-militaire pour l'histoire des campagnes en* 1792, *jusqu'à* 1808, *avec un atlas,* Amsterdam, 1808, in-8°; un poëme intitulé : *le Premier navigateur,* en 4 chants, Weimar, 1805, in-8°.

GROSSE (Jacques), théologien protestant, né à Brandebourg en 1592, étudia d'abord à Joachimsthal dans la Marche moyenne et ensuite à Francfort. A l'âge de 22 ans, il fut nommé recteur de l'école de Kœnigsberg dans la nouvelle Marche; mais il se rendit à l'université de Greifswalde, 18 mois après, pour y achever ses études en théologie. Il fut pendant quelques années pasteur à Soltwedel, et accepta, en 1635, la même place dans l'église de Sainte-Catherine à Hambourg, où il mourut le 14 septembre 1652. Ce théologien a publié en latin : *Antiprimatus, quo demonstratur primatum pontificis romani nec in spiritualibus, nec in temporalibus juri divino competere,* etc.

GROSSE (Henning), jurisconsulte, natif de Wittenberg, enseigna le droit à l'université de cette ville, fut dans la suite syndic dans la basse Lusace et enfin professeur de droit à Francfort-sur-l'Oder. Il se noya dans la Neiss par accident le 14 mars 1649. Ce professeur a publié en latin un grand nombre de dissertations.

GROSSE (Ulric), avocat à Leipzig, naquit le 28 décembre 1605. Né sans fortune, il eut le talent d'en gagner, et il l'employa à acheter une grande quantité de livres qu'il légua au sénat de Leipzig, et qui sont devenus le premier fondement de la riche bibliothèque de cette ville. Grosse mourut le 7 avril 1676. Il avait annoncé plusieurs ouvrages qui sont restés manuscrits, entre autres : *Justinianus; Arbor actionum juris civilis; Tractatus de axiomatibus,* etc.

GROSSER (Samuel), philologue, né en 1664, à Paschkerwitz en Silésie, étudia à l'université de Leipzig, fut recteur de l'école d'Altenburg et, depuis 1695, recteur de celle de Gorlitz dans la haute Lusace. Dès 1712, il fut membre de l'académie des sciences à Berlin. Il jouissait comme philologue d'une grande réputation. Pendant 41 ans il dirigea l'école de Gorlitz, et forma

2,347 élèves. Grosser termina sa carrière laborieuse le 24 juin 1736. Il a laissé de nombreux ouvrages, tant en allemand qu'en latin.

GROSSETESTE. *Voyez* **ROBERT.**

GROSSI (Ernest de), médecin allemand, né à Passau en 1781, était fils d'un Italien d'origine, premier médecin du prince-évêque de Passau, jouissant d'une grande aisance et qui ne négligea rien pour son éducation. Envoyé à Vienne pour y faire ses études médicales, il y prit le grade de docteur, et, à peine âgé de 20 ans, vint s'établir à Passau où il se fit connaître par son savoir et une pratique heureuse. En 1803, il fut nommé professeur à l'université de cette ville. Il y enseigna la pathologie, la séméiotique et l'histoire littéraire de la médecine. En 1806, Salzbourg étant échu à l'Autriche, Grossi revint dans sa ville natale, alors réunie à la Bavière. Une place de professeur y fut donnée à Grossi. Il publia alors pour l'instruction de ses élèves son *Essai de pathologie générale,* Munich, 1811, 2 vol. in-8°. Plus tard une université fut fondée à Munich, et il y obtint la chaire de clinique. En 1826, il fit un voyage scientifique: il alla d'abord à Paris, y séjourna quelque temps, visita le midi de la France, et se rendit de là en Espagne et aux îles Baléares. De retour dans sa patrie, il se livra avec tant de zèle à ses fonctions de professeur, que l'excès de travail joint à un refroidissement lui causa, le 25 décembre 1829, une maladie des organes respiratoires, à laquelle il succomba en six jours. Sa mort laissa beaucoup de travaux non achevés. On a publié ses œuvres posthumes sous ce titre : *Ernesti de Grossi opera posthuma curantibus discipulis Sebastiano Fischer et Francisco Pruner,* Stuttgard, 1831, 3 vol. in-8°.

GROSSMANN (Gustave-Frédéric-Guillaume), auteur dramatique et acteur, né à Berlin le 30 novembre 1746, dirigea successivement plusieurs théâtres, et mérita le surnom de *Shakspeare allemand* par les améliorations dont l'art dramatique lui fut redevable. Il mourut le 20 mai 1796 avec la réputation du premier acteur et de l'un des meilleurs auteurs comiques de son temps. On a de lui plusieurs comédies estimées, entre autres : *Pas plus de six plats,* tableau de famille en 5 actes, Bonn, 1780, et Leipzig, 1785, in-8°; traduit en italien, en danois, en russe, en hollandais et en français; *Nouvelle dramatique,* Bonn, 1780, 3 cahiers in-8°; *le Monument de Lessing, histoire patriotique,* Hanovre, 1791, in-8°; plusieurs pièces de vers, etc., insérées dans le *Journal* et les *Almanachs du théâtre,* Gotha, 1775 et 1776.

GROSSON (Jean-Baptiste-Bernard), archéologue, naquit en 1733, à Marseille, d'une famille ancienne et considérée. Ses parents le destinèrent au commerce; mais passionné pour les lettres, il leur consacra tous les moments qu'il dérobait aux affaires. Il tourna ses études vers les antiquités, et consigna le résultat de ses recherches dans l'*Almanach historique de Marseille.* Admis en 1773, à l'Académie de Marseille, Grosson en fut l'un des membres les plus distingués. Il lui fit don de son cabinet d'histoire naturelle qui contenait une suite presque complète des productions minéralogiques de la Provence. Chaque année il lui communiquait des mémoires pleins d'intérêt. Obligé de fuir Marseille, il eut le bonheur de trouver un asile à Malte, où il fut attaché quelque temps au secrétariat du grand maître. Après 8 ans d'exil, il revenait dans sa patrie; mais, dans la traversée, il tomba malade et mourut sur la côte de Naples le 20 décembre 1800. Il était membre des Académies de Lyon et de Rome. Son principal ouvrage est le *Recueil des antiquités et monuments marseillais qui peuvent intéresser l'histoire et les arts,* Marseille, 1773, in-4°, figures.

GROSTESTE-DESMAHIS (Marin), diacre d'Orléans, né à Paris le 22 décembre 1649 et élevé dans la religion protestante, remplissait les fonctions de ministre à Biogne lorsqu'il fit abjuration entre les mains de M. de Coislin, évêque d'Orléans, en 1681; depuis lors il ne cessa de s'appliquer, tant par ses prédications que par ses ouvrages, à faire de nouveaux prosélytes à la foi catholique, et mourut le 16 octobre 1694. On a de lui : *Lettre sur le schisme des protestants,* Orléans, 1685, in-12; *Traité de la vérité de la religion catholique,* Paris, 1696, 2 vol. in-12.

GROTHUSEN (Christian-Albert, baron de), naquit vers la fin du 17e siècle. Son père, qui était commandant de la ville de Hambourg, lui donna une éducation soignée, et le fit entrer au service de Suède. Il accompagna Charles XII en Pologne, et devint le favori de ce prince, qui le fit son trésorier. Grothusen était généreux, et répandait des libéralités qui épuisaient souvent la cassette royale. Charles, très-généreux lui-même, loin de s'en offenser, en témoignait la plus grande satisfaction. Ce fut Grothusen que Charles envoya à Constantinople, au moment de son départ de la Turquie, avec une suite de 70 personnes. On lui accorda tous les honneurs que l'étiquette de la cour ottomane prescrit en pareille occasion. Il lui fut permis, par une faveur très-particulière, de visiter, avec toute sa suite, l'église de Sainte-Sophie, et d'examiner dans le plus grand détail les beautés de cet antique monument de la dévotion et des arts. Après avoir négocié une somme d'argent considérable à Constantinople, Grothusen retourna auprès du roi son maître qui le reçut avec beaucoup de solennité, et à qui il remit dans une audience publique une lettre du sultan. Charles étant parti immédiatement après, Grothusen le suivit et le rejoignit en Poméranie, où il obtint le grade de général, et le commandement de l'île d'Usedom. Dans un combat livré en 1715, entre les Suédois et les Danois à l'île de Rugen, il fut tué à côté du roi qui l'avait de nouveau appelé auprès de sa personne, et qui le regretta beaucoup.

GROTIUS (Hugues), savant hollandais, naquit à Delft le 10 avril 1583, d'une famille distinguée : il eut pour père Jean *de Groot,* bourgmestre de cette ville, et curateur de l'université nouvellement fondée à Leyde. Grotius ne comptait pas encore 7 ans quand son père le confia aux maîtres les plus habiles, pour le fortifier dans ses études du latin et du grec. Il fournit à pas de géant sa carrière académique. Au bout de trois ans de séjour à Leyde, il accompagna en France l'amiral de Zélande (Justin de Nassau) et le grand pensionnaire Barneveld, que les États-Généraux envoyaient en ambassade à Henri IV. Ce bon roi distingua le jeune Grotius; il le décora d'une chaîne d'or, et dit en le montrant à sa cour: *Voilà le miracle de la Hollande!* Fâché de ne pas avoir été à portée, pendant un an de séjour en France, de

faire la connaissance personnelle de l'illustre J. A. de Thou, il lui témoigna son regret par lettres aussitôt après son retour à Delft (1er avril 1599). Il cultiva beaucoup, par la suite, l'amitié et la correspondance de ce grand homme, auquel il communiqua plusieurs renseignements précieux pour son histoire. Ayant été agrégé, la même année, au barreau de la Haye, Grotius s'établit dans cette résidence. C'est à cette époque que Grotius conçut l'idée d'écrire l'histoire des grands événements au milieu desquels sa patrie jouait un rôle si distingué : il y fut déterminé en partie par l'exemple et les conseils de l'illustre de Thou. Sur la proposition de Barneveld, les états de Hollande nommèrent Grotius leur historiographe, par une résolution du 9 novembre 1601. Les modiques honoraires de cette place furent successivement augmentés, en récompense du zèle qu'il apportait à son travail. Grotius, ayant obtenu (le 12 novembre 1607) la place d'avocat fiscal général de Hollande et de Zélande, travailla, l'année suivante, à son traité de la liberté des mers (*Mare liberum*). Il publia, l'an 1610, son traité *De antiquitate reipublicæ batavicæ*, que son père l'aida ensuite à traduire en hollandais, et dont les états de Hollande lui témoignèrent leur satisfaction. En 1613, Grotius succéda à Élie d'Oldenbarneveld, fils du grand pensionnaire, dans la place de conseiller-pensionnaire de la ville de Rotterdam. Ce poste lui donnait entrée aux états de Hollande; et il l'eut aussi par la suite aux États-Généraux. Les relations de Grotius avec le grand pensionnaire se fortifièrent singulièrement par ce nouveau rapport; mais les circonstances devinrent excessivement difficiles et épineuses. La trêve de 12 ans avec l'Espagne avait été conclue l'année précédente contre l'avis du stathouder Maurice, et en dépit de toutes les menées de son parti. Barneveld, fort de sa conscience, et ne voyant que dans ce moyen le salut de sa patrie, avait fait triompher son opinion, appuyée par Jeannin, ambassadeur de France. De ce moment, le grand pensionnaire et ses partisans devinrent de jour en jour plus odieux à Maurice. Le dissentiment politique se compliqua bientôt avec des querelles religieuses. Ce dissentiment est devenu pour la Hollande une source féconde de discordes et de malheurs; il a eu en particulier la plus fâcheuse influence sur les destinées de Grotius. Avant l'époque fatale qui éclaira tant de scandales, Grotius se vit appelé, en 1613, à faire un voyage en Angleterre, pour concilier quelques différends survenus avec ce royaume, relativement à la pêche de la baleine sur les côtes du Groënland : il eut peu sujet d'être content de la justice et de la bonne foi du ministère britannique; mais il dut être flatté de l'accueil personnel qu'il reçut du roi Jacques Ier. De retour dans son pays, Grotius tenta vainement de ramener les Amsterdamois aux principes d'Arminius; il conçut tant de chagrin de ne pas réussir qu'il tomba dangereusement malade : rendu à la santé, il déploya, sans plus de succès, de nouveaux efforts pour la même cause. La politique du stathouder se dirigeait dans le sens opposé. Barneveld et Grotius se virent les objets des plus noires calomnies : on les accusait de favoriser les projets de l'Espagne, pour remettre sous son joug les Provinces-Unies. On accréditait d'autres imputations non moins absurdes. Maurice fit arrêter Barneveld et Grotius. Il fut convoqué un synode à Dordrecht, pour régler les matières de foi, depuis si longtemps controversées. Cette assemblée ouvrit ses séances le 13 novembre 1618, sous la présidence de Jean Bogerman, pasteur à Leeuwarden en Frise, signalé, parmi les antagonistes de Grotius : elles se prolongèrent jusqu'au 25 mai 1619; le triomphe des contre-remontrants fut complet dans ce fameux synode. Cependant, le 13 mai, Barneveld avait été condamné à mort, et décapité le même jour. Cinq jours après, l'échafaud de Barneveld n'ayant pas encore été démonté, Grotius, détenu depuis huit mois, fut condamné à une prison perpétuelle et à la confiscation de ses biens. Le 6 juin, il fut, par ordre des États-Généraux, renfermé au château de Loevestein, situé à la pointe de l'île que forment, vis-à-vis de Gorcum, le Wahal et la Meuse : il lui fut alloué 24 sous de Hollande, par jour, pour sa nourriture; mais Mme Grotius refusa ce secours : elle obtint d'être renfermée avec son mari. Toutefois il lui fut accordé, au bout d'un certain temps, de pouvoir entrer et sortir, moyennant une permission que le commandant du château lui octroierait deux fois par semaine. Le 2 décembre, les États-Généraux consentirent à ce qu'il fût fait une estimation par experts de la bibliothèque de Grotius, et que, sous cautionnement, elle fût mise à sa disposition. C'était pour lui une inappréciable faveur; il comptait les occupations littéraires parmi ses premiers besoins. Tant qu'on lui avait laissé dans sa prison, à la Haye, les moyens d'écrire, il avait charmé ses ennuis, en traduisant, en vers latins, les *Phéniciennes*, d'Euripide, et une bonne partie des fragments moraux des poëtes grecs conservés par Stobée. Au nombre des premiers travaux de Grotius, au château de Loevestein, fut la composition d'un mémoire contre la confiscation de ses biens. Cependant l'heure de la délivrance de Grotius était près de sonner. Le moyen lui en fut indiqué par sa femme : il goûta ses idées, et il paraît en avoir fait plusieurs fois l'essai avant de procéder à l'exécution. Une forte caisse apportait habituellement à Grotius les livres dont il avait besoin; et elle était employée au renvoi, quand il avait achevé de s'en servir. Mme Grotius imagina de sauver son mari, en le renfermant dans cette même caisse, qui serait censée ne contenir que des livres. On ne la visitait plus depuis quelque temps; tant on était accoutumé à la voir servir à cet usage. Pour plus de sûreté, on profita d'un jour où le commandant du fort avait été obligé de s'absenter : la chose réussit à souhait; et le 21 mars 1621 éclaira la délivrance de l'illustre prisonnier. Une domestique, qui avait été mise dans le secret, seconda l'exécution avec une intelligence parfaite : elle accompagna le coffre, et le soigna à l'autre bord, tandis que sa maîtresse était restée au château. Le coffre fut déposé à Gorcum, dans la maison d'un beau-frère d'Erpenius. Il fallut une continuation de ruses et de déguisements pour faire sortir Grotius de la ville, et le mettre sur la route d'Anvers, où il arriva sain et sauf le lendemain. Le retour du commandant éventa le même soir l'évasion du prisonnier, dont l'épouse obtint elle-même sa liberté, au bout de quinze jours. Grotius ne tarda pas à se rendre à Paris; il y arriva accompagné de son frère Guillaume, le 3 avril. Mme Grotius ne l'y rejoignit que vers la fin du mois de décembre. Il n'eut pas à se louer du consistoire de Charenton, entiché du synode de Dordrecht. Le

roi, qui était à Fontainebleau, lui accorda une pension provisoire. Grotius, s'étant logé rue de Condé, vis-à-vis l'hôtel de M. le prince, reprit avec ardeur ses occupations littéraires. La pension que le roi accorda à Grotius, fut fixée à la somme de 3,600 florins (7,200 fr.). Le président de Mesmes lui offrit sa maison de Balagny, près Senlis. Grotius y passa le printemps et l'été de 1623, et retourna à Paris dans le mois d'octobre. Le stathouder Maurice était mort en Hollande. Son successeur Frédéric-Henri semblait devoir être plus favorable à l'illustre proscrit. Grotius céda aux instances de ses amis hollandais; et, après avoir eu du roi une audience de congé très-flatteuse, il risqua de retourner dans sa patrie, où d'ailleurs il venait de gagner un procès d'une importance majeure pour lui, celui de la restitution de ses biens. Il arriva à Rotterdam, vers la fin de septembre 1631. La nouvelle de son retour fit une très-grande sensation en Hollande. Cet événement réveilla contre lui toutes les haines, toutes les intrigues, toutes les persécutions. En vain, les amis de Grotius luttèrent contre cette implacable malveillance : il fut proscrit de nouveau; et il se décida enfin à quitter derechef son ingrate patrie : il partit pour Hambourg, le 17 avril 1632. Quelque temps après, il céda aux instances du grand chancelier de Suède Oxenstiern, et se rendit auprès de lui, à Francfort-sur-le-Mein, au mois de mai 1634. Oxenstiern le nomma conseiller d'État de la reine de Suède, et son ambassadeur en France; titres que la reine ne crut devoir ratifier qu'environ deux ans après. Grotius partit de Mayence pour sa nouvelle destination, le 8 janvier 1635. Il arriva à Saint-Denis vers le milieu de février. Richelieu, auquel sa nomination avait déplu, fit des difficultés pour le reconnaître. Mais enfin la résistance du ministre de Louis XIII ayant été vaincue, l'entrée solennelle de Grotius, dans la capitale, eut lieu le 2 mars suivant. La cour était à Senlis : mais, de retour à Paris, Louis XIII y reçut l'ambassadeur de Christine le 19; et il paraît que celui-ci fut très-satisfait de cette réception. Cependant Grotius eut peu d'agréments et peu de succès dans son ambassade. La franchise et la fermeté de son caractère ne se pliaient pas assez à la politique tortueuse et hautaine de Richelieu : celle de Mazarin, qui lui succéda en 1643, ne semble pas lui avoir convenu davantage. Il se décida en conséquence, en 1645, à demander son rappel. Bien que Christine ne paraisse pas lui avoir témoigné une grande satisfaction de sa conduite, elle appréciait ses connaissances et ses vertus, et lui offrit en Suède un honorable emploi; mais Grotius était dégoûté de la vie des cours : il se mit en route par mer pour l'Allemagne, et fut assailli dans la Baltique par une tempête violente; il débarqua enfin à 15 lieues de Dantzig le 17 août, et arriva, le 26 du même mois, à Rostock, excédé de fatigue et de souffrances. Il y mourut dans la nuit du 28 au 29. Les principaux ouvrages de ce savant sont ses *Opera theologica,* recueillis par les soins de P. Grotius, son fils, Amsterdam, 1679, 4 vol. in-fol.; *Tractatus de veritate religionis*, 1636, in-8°, traduit dans presque toutes les langues; Ét. de Courcelles, Mézeray, de Talon et Goujet en ont donné des traductions françaises; l'immortel traité du *Droit de la guerre et de la paix* (en latin), traduit et commenté dans toutes les langues de l'Europe; les traductions françaises sont : par Antoine de Courtin, Paris, 1688, 2 vol. in-4°; Amsterdam, 1703, 3 vol. in-12; et par Barbeyrac, Bâle, 1746, 2 vol. in-4° (édition la plus estimée); *Florum sparsio ad jus Justinianeum*, Paris, 1642, in-4°; une *Introduction à la jurisprudence hollandaise* (en hollandais), la Haye, 1631, in-4°; *Annales et historiæ belgicæ usque ad inducias anni* 1609, *libri XVIII,* Amsterdam, 1657, in-fol.; *Historia Gothorum, Vandalorum et Longobardorum*, d'après Procope, Agathias, Jornandès, etc., ib., 1655, in-8°; *De antiq. reipublicæ batavicæ,* traduit en français par Hélie-Poirier, Leyde, 1610, in 4°; *Parallela rerum publicarum,* dont un seul livre (le 3e) a été publié en 1801 par le baron de Meerman, avec un ample et savant commentaire; *Poésies* latines recueillies par Guillaume Grotius, son frère, Leyde, 1617, in-12; 10e édition, Amsterdam, 1670, in-12; un recueil de *Lettres,* publié par Hugues et Jean Grotius, petits-fils de l'auteur, Amsterdam, 1687; *Grotii epistolæ ineditæ,* publié M. de Meerman, Harlem, 1806, in-8°; six autres *Epistolæ ined.*, publiées par Adr. Stolker, Leyde, 1809. Grotius a eu plusieurs biographes, parmi lesquels on distingue, en hollandais, Gaspard Brandt, et en français, de Burigny. L'écrit de ce dernier a été publié à Paris, 1752, 2 vol. in-12. M. Cras, professeur de droit à Amsterdam, a publié dans cette ville *Laudatio H. Grotii*, 1796, in-8°, ouvrage couronné à l'académie de Stockholm en 1795, et inséré dans les Mémoires de cette société.

GROTIUS (Guillaume), frère puîné de Hugues, né à la Haye en 1597, mort en 1662, suivit avec distinction la carrière du barreau, et cultiva aussi les muses latines. On a de lui : *Isagoge ad praxim fori batavici*, Amsterdam, 1655, in-4°; *Vitæ juriscons. quorum in Pandectis extant nomina,* la Haye, in-4°; *De principiis juris naturalis enchiridion,* ibid., 1667.

GROTIUS (Pierre), 2e fils de Hugues, fut en 1661 conseiller pensionnaire de la ville d'Amsterdam, puis ambassadeur en Danemark, en Suède, et membre des États-Généraux; il partagea la disgrâce des de Witt, fut mis en jugement pour une autre cause et acquitté, passa le reste de sa vie dans la retraite, et mourut à l'âge de 70 ans vers la fin du 17e siècle, après avoir publié les *OEuvres théologiques* de son père.

GROTIUS (Jean), d'une autre famille que les précédents, né à Rotterdam vers 1715, mort en 1784, fut avocat à la Haye, et cultiva les muses latines. Il a laissé quelques poésies insérées dans les *Deliciæ poeticæ,* de Laurent van Santen.

GROTTO (Louis), surnommé *l'Aveugle*, poëte, né à Adria en 1541, mort à Venise le 13 décembre 1585, chef de l'académie des *Illustrati,* avait perdu la vue dès ses premières années, ce qui ne l'empêcha pas de s'adonner avec quelque succès à l'étude des lettres. Il a composé en italien des poésies, et a laissé des discours qu'il a prononcés lui-même dans plusieurs occasions solennelles. Ses divers ouvrages, d'abord publiés séparément, ont été recueillis en un vol. in-4°, Venise, 1598. Barth. Viotte a donné une traduction de ses *Discours,* Lyon, 1628, in-8°.

GROTTO (Louis et Joseph), de la famille du précédent, ont publié, l'un à Venise en 1769, l'autre en 1777, une *Vie de l'aveugle d'Adria.*

GROU (Jean), ecclésiastique français, né le 24 novembre 1731, au Calaisis, diocèse de Boulogne, mort le 13 décembre 1803, en Angleterre, où il s'était retiré, s'est fait connaître par plusieurs traductions de Platon publiées de 1762 à 1770, et par les ouvrages suivants : *Morale tirée des confessions de saint Augustin*, 1786, 2 vol. in-12 ; *Caractères de la vraie dévotion*, 1788, in-18 ; *Maximes de la vie spirituelle* (en vers), avec des explications, 1789, in-12 ; *Méditations en forme de retraites*, Londres, 1796, petit in-12. Il a paru de lui en 1814 un autre ouvrage intitulé : *l'Intérieur de Jésus et de Marie*, Paris, 2 vol. in-12.

GROUBENTALL DE LINIÈRE (Marc-Ferdinand de), littérateur que la plupart des bibliographes ont confondu avec Grouber de Groubental, naquit à Paris en 1739, d'une famille honorable, mais peu favorisée de la fortune. Au sortir du collége il composa pour de jeunes ecclésiastiques des prônes et des sermons qu'il eut le plaisir d'entendre prêcher dans différentes églises. Il publia divers pamphlets qui le firent mettre à la Bastille. Il fut très-lié avec Dulaurens. Quoique nécessairement il fût partisan des réformes, il ne prit aucune part à la révolution, si ce n'est par la publication de quelques brochures que les bibliographes attribuent à son homonyme, lequel paraît ne s'être occupé que de questions de finances. Il mourut plus que septuagénaire à Paris en 1815. On a de lui : *Irus*, ou *le Savetier du coin*, 1760, in-8°; *le Sexe triomphant*, poëme, 1760, in-8° ; *l'Antimoine*, 1790, in-8°; *Conseils de la sagesse à la nation française*, 1795, in-8° ; *Notice sur Dulaurens*, à la tête de *la Chandelle d'Arras*, édit. de 1807.

GROUBER DE GROUBENTAL, né en Allemagne, était avant la révolution avocat au parlement de Paris. Il est mort dans les premières années du 19e siècle. On a de lui : *la Finance politique réduite en principe et en pratique*, Paris, 1775, in-8°; *Théorie générale de l'administration des finances*, ibid., 1788, 2 vol. in-8° ; *Moyens comparatifs de libération des dettes nationales de l'Angleterre et de la France*, ibid., 1788, in-8°, etc. Grouber de Groubental annonçait, en 1771, des *Mémoires et œuvres de jurisprudence*, en 4 vol. in-12, qui n'ont point paru. On a souvent confondu cet auteur avec Groubentall de Linière.

GROUCHY (Nicolas de), en latin *Gruchius*, philologue et savant professeur de grec au collége de Bordeaux, né à Rouen dans le 16e siècle, venait d'être nommé directeur du collége de la Rochelle lorsqu'il mourut en cette ville en janvier 1572. On a de lui : *De Comitiis roman. libri III*, Paris, 1555, in-fol.; *Dialect. præcept.*, ib., 1560, in-4° ; *De reprehens. sophistar.*; *de Romanis conjugiis*, etc.

GROUCHY (Nicolas de), qui prend la qualité de *Sieur de la Cour*, que l'on a souvent confondu avec le précédent, était né à Clermont en Beauvaisis, et exerçait à Paris la profession d'avocat ; il est auteur de l'ouvrage suivant : *la Béatitude* ou *les inimitables Amours de Theoys* (le fils de Dieu) *et de Charité* (la Grâce), *en dix poëmes dramatiques de cinq actes, en chacun desquels se traite matière absolue et paraissent nouveaux effets*, Paris, 1632, in-8.

GROUCHY (Sophie de). Voyez CONDORCET.

GROULART (Claude), en latin *Grolarius* ou *Grulartus*, né à Dieppe en 1551, d'une famille très-riche, fut envoyé par ses parents à l'université de Valence pour y prendre ses grades. Le célèbre de Thou, son condisciple, dit qu'il montrait alors beaucoup d'éloignement pour l'étude et qu'il ne savait absolument rien. Ce fut vers le même temps qu'il embrassa les opinions des novateurs ; et, après la Saint-Barthélemi, il se retira à Genève, où il se lia avec Scaliger, qui le détermina enfin à étudier. Dans l'espace de quinze mois qu'il demeura sous la direction de cet habile maître, Groulart acquit une connaissance parfaite des langues grecque et latine. En rentrant en France, il cacha son attachement à la réforme et acheta une charge au grand conseil. Il fut nommé en 1585 premier président au parlement de Rouen par la protection du duc de Joyeuse. Pendant les guerres civiles qui désolèrent la Normandie, il se retira de Rouen, avec les membres de sa compagnie restés fidèles à la cause royale. Il mourut en cette ville, le 1er décembre 1607. Groulart avait été chargé par Henri IV d'un travail sur la coutume de Normandie ; et c'est ce qui lui a fait attribuer un *Commentaire* sur cette coutume, dont Jacq. le Bathelier est le véritable auteur. Il a traduit du grec en latin trois *Harangues* de Lysias, *contre Eratosthènes, Alcibiade, et contre les faiseurs de monopole*.

GROUVELLE (Philippe-Antoine), né à Paris en 1758, dut le jour à un orfévre. Remercié par un notaire, dont il était le second clerc et qui ne lui pardonnait pas d'imprimer de petits vers dans l'*Almanach des Muses*, il devint le commis de Champfort, secrétaire des commandements de M. le prince de Condé. Champfort, ennuyé d'une place qui gênait son indépendance, pria le prince d'agréer sa démission ; et, dès le lendemain, M. le prince de Condé nomma Grouvelle pour se débarrasser des solliciteurs. Il se rendit agréable, à la cour de Chantilly, par quelques-unes de ses bagatelles que l'à propos fit valoir. Le petit opéra des *Prunes*, dont le sujet et les plus jolies scènes appartiennent à M. Després, son ami, fut si vanté, que la reine le fit jouer deux fois, à Versailles, dans ses petits appartements. Grouvelle adopta les principes de la révolution, fit partie du club dit de 1789, et publia sa première brochure au palais Bourbon : c'était demander sa retraite; il l'obtint. Après le 10 août 1792, il fut nommé secrétaire du conseil exécutif provisoire : en cette qualité il accompagna le ministre de la justice au Temple le 20 janvier 1793, et lut à Louis XVI le décret de la Convention qui le condamnait à mort; ce qu'il fit, dit Cléry, d'une voix faible et tremblante. Au mois de juin suivant, il fut envoyé comme ministre de France en Danemark, en fut rappelé en 1794, et y retourna en 1796. En 1800 il entra au corps législatif, y fut réélu en 1802, et mourut à Varennes le 30 septembre 1806. Grouvelle était correspondant de l'Institut. On a de lui : *le Duc de Brunswick*, ode, 1786, in-12; (avec Cerutti), *la Satire universelle, prospectus dédié à toutes les puissances de l'Europe*, 1788, in-8°; *De l'autorité de Montesquieu dans la révolution présente*, 1789, in-8°; *Mémoires historiques sur les Templiers*, ou *Éclaircissements nouveaux sur leur histoire, etc.*, 1805, in-8°. Il avait été l'un des continuateurs de la *Feuille villageoise* après la mort de Cérutti et l'un des collaborateurs au *Journal de la société de* 1789. On lui doit l'édition des *Lettres de Mme de Sévigné*, Paris, Bossange et Masson, 1804, 8 vol. in-8°, et celle des

Œuvres de Louis XVI, 1806, 6 vol. in-8°. Il avait fait représenter, sur le Théâtre-Français, le 20 juin 1785, *l'Épreuve délicate*, comédie en 3 actes et en vers.

GROVE (Henri), théologien presbytérien anglais, né le 4 janvier 1683, à Taunton dans le comté de Somerset, fut longtemps directeur du collége de Taunton, et se distingua par son talent pour la prédication, ainsi que par l'esprit de modération qu'il montra lors de la furieuse controverse sur la Trinité, modération qui ne manqua pas de lui faire beaucoup de tort dans son parti. Il mourut en 1738, laissant quelques ouvrages estimés.

GROZELIER (Nicolas), prêtre de l'Oratoire, né à Beaune en 1692, mort le 19 juin 1778, professa successivement les belles-lettres, la philosophie et la théologie dans divers colléges de son ordre, et publia les ouvrages suivants : *Observations curieuses sur toutes les parties de la physique, tirées des meilleurs écrivains*, Paris, 1719-1771, 4 vol. in-12 ; *Pastorale sur le mariage du Dauphin*, ibid., 1747, in-12 ; *Recueil de fables*, en vers français, ibid., 1759, in-12 ; *Nouveau recueil de fables*, divisé en VI livraisons, ibid., 1768, in-12, et d'autres ouvrages, dont on trouve la liste dans l'*Histoire de la ville de Beaune* par Gandelot.

GRUBENMANN (Jean-Ulric), architecte, né à Tuffen, canton d'Appenzell, dans le 18e siècle, s'est rendu célèbre par un procédé nouveau qu'il introduisit dans la construction du pont de Schaffhouse en Suisse. Ce pont n'avait que deux arches, et sa longueur était de 364 pieds.

GRUBENMANN (Jean), frère du précédent, associé à ses travaux, a construit le pont de Reichenau sur le Rhin qui, long de 240 pieds, n'avait qu'une seule arche. Ces sortes de ponts portent en Suisse le nom de *hængwerck* ou ponts pendants. Les deux frères sont morts vers 1798 et leurs ouvrages, un an après, étaient renversés par les armées françaises.

GRUBER (Jean-Daniel), historien allemand, naquit à Ipsheim en Franconie, étudia en 1709 à l'université de Halle et y enseigna le droit en 1725. L'année suivante il fut appelé à l'université de Giessen, d'abord comme professeur, et dans la suite comme conseiller de cour, historiographe et bibliothécaire de l'électorat d'Hanovre. Le roi d'Angleterre lui conféra aussi le titre de conseiller intime de la cour de justice. Ce savant, après avoir fourni une carrière très-laborieuse, mourut à Hanovre le 24 mars 1748. De ses nombreux ouvrages nous citerons : *De culturâ historiæ universalis*, Halle, 1714, in-4° ; *Vindiciæ austriacæ pro aurei velleris ordine*, ibid., 1724, in-4° ; *Fleurii Institutiones juris ecclesiastici cum notis*, Francfort et Leipzig, 1724, in-8° ; *Origines Livoniæ sacræ et civilis, seu Chronicon Livonicum vetus*, etc.

GRUBER (Léopold), piariste autrichien, a été l'éditeur de l'ouvrage suivant : *Joannis Nicolai de Vogel, specimen bibliothecæ Germaniæ Austriacæ, sive Notitia scriptorum rerum Austriacarum quotquot auctori innotuerunt, opus posthumum*, 3 vol. in-8°. Les observations critiques du P. Gruber sont reportées dans des notes, quelquefois assez étendues. Il a revu et mis en ordre l'ouvrage, et y a joint des suppléments et des tables. C'est proprement le chevalier Jos. Wendt de Wendtenthal qui en a été l'éditeur.

GRUBER (George-Guillaume), musicien allemand, né à Nuremberg en 1729, fut l'élève de Dretzel, excellent pianiste, et après la mort de ce maître reçut des leçons de Siebenkees. A l'âge de 18 ans, il se distinguait déjà par ses talents en musique dans des concerts qu'il donnait à Mayence et à Francfort, en présence de quelques-uns des premiers maîtres d'Italie. Il voyagea ensuite en Allemagne et resta quelque temps à Dresde ; il succéda en 1765 à Agrell, comme maître de chapelle à Nuremberg. Malgré ses nombreux travaux, il trouva le temps de former d'excellents élèves. Il mourut le 22 septembre 1796. Nous citerons seulement de ses œuvres : *Airs pour les poésies de Burger*, Nuremberg, 1780-81, 2 rec. in-folio ; *Airs pour des poésies des poètes favoris*, ibid., in-fol. ; *les Bergers à Bethléem*, ibid., in-fol. ; *Chant près du tombeau de ma fille*, ibid., in-fol.

GRUBER (Jean-Sigismond), fils du précédent, bibliographe très-laborieux, né à Nuremberg le 4 décembre 1759, étudia le droit à Altorf. De retour dans sa ville natale, il exerça successivement, depuis 1782, les fonctions d'avocat et de syndic. Gruber se distingua surtout par ses connaissances littéraires ; il publia aussi quelques œuvres de musique ; mais ses compositions ne méritent pas d'être remarquées. Il mourut le 3 décembre 1795. On a de lui : *De substitutione exemplari fratrum atque sororum*, Altorf, 1782, in-4° ; *la Littérature de l'art musical*, Nuremberg, 1783, in-8°, ibid., 1790, in-8° ; *Suppléments à la Littérature de l'art musical*, Francfort et Leipzig, 1790-1792, 2 cahiers in-8° ; *Essai d'un projet de Bibliothèque du droit pénal et féodal de l'Allemagne*, Francfort et Leipzig, 1788, in-8° ; *la Littérature des négociants*, ibid., 1787 et 1791, in-8° ; ib., 1794, in-8° ; *Biographie de quelques musiciens*, etc.

GRUBER A SANCTO-IGNATIO (Grégoire-Maximilien), professeur de droit public, naquit en 1739 à Horn, petite ville de la basse Autriche. En 1755 il prit l'habit dans la congrégation des prêtres des écoles pieuses à Vienne et fut chargé d'enseigner la philologie à ses jeunes confrères. Il donna aussi pendant deux ans des leçons d'histoire et de géographie à la princesse Élisabeth de Wurtemberg, et fut nommé, en 1781, professeur de droit public à l'académie des nobles de Savoie à Vienne, académie qui plus tard fut réunie à celle de Marie-Thérèse. Cet ecclésiastique s'est distingué comme historien et comme publiciste par ses leçons et par ses écrits, surtout par l'exposé de ses leçons académiques sur l'histoire universelle synchronologique. Il mourut le 20 avril 1799. Les ouvrages qu'il a publiés sont : *Introduction à l'histoire universelle systématique*, Vienne, 1777-1780, 2 vol. in-8° ; *Système de diplomatique universelle appliqué principalement à l'Autriche et à l'Allemagne*, ibid., 1783, 2 vol. in-8°, avec planches ; *Système de chronologie diplomatique*, etc.

GRUCHIUS. *Voyez* **GROUCHY.**

GRUDÉ. *Voyez* **LACROIX DU MAINE.**

GRUDIUS (Nicolas), fils du président Nicolas Everardi, naquit à Louvain, d'où il prit le nom de *Grudius*, cette contrée ayant été anciennement habitée par les *Grudii*. Unissant au talent de la poésie latine celui de l'administration et une profonde connaissance du droit, il remplit, soit dans les Pays-Bas, soit en Espagne, des places distinguées, sous les règnes de Charles-Quint et de

Philippe II. Successivement trésorier des États du Brabant, secrétaire de la Toison d'or, dont il était lui-même décoré, et conseiller d'État, il fut encore chargé de plusieurs missions importantes, et se maintint, par la manière dont il s'en acquitta, dans le plus honorable crédit. Le peu de détails que l'on a sur la vie de Grudius est tiré de ses poésies qui forment la partie la plus considérable du recueil publié par Vulcanius, Leyde, 1612, in-12, sous ce titre : *Poemata et effigies trium fratrum Belgarum*. Les poésies que notre auteur a fournies à ce volume, sont trois livres d'Élégies, dont le premier, dans le genre érotique ; trois livres d'Épigrammes ; un d'hendécasyllabes ; deux de *Funera*, ou Complaintes funèbres ; un de Mélanges ou *Sylvæ*; un d'Épîtres. Envoyé à Venise par Philippe II, en 1571, il termina ses jours dans cette ville, où le sénat et le peuple lui firent des obsèques dignes de son rang.

GRUEBEL (Christian), philologue, né en Saxe dans le 17e siècle, consacra la plus grande partie de sa vie à l'enseignement, devint recteur de différents gymnases, et mourut en 1715. On connaît de lui les ouvrages suivants : *Oculus in sceptro, seu de consiliariis*, Iéna, 1674, in-4° : c'est une réponse à Samuel Estler ; *Dissertatio responsiva Jo. Nic. Reinuccio de conjuratione principum*, ibid., 1675, in-4° ; *De coronis*, ibid., 1678, in-4° ; *Disquisitio de lingua Germanorum veteri et hodierna*, Minden, 1690, vol. in-4°.

GRUEBER (Jean), jésuite, né vers 1620 à Lintz, en Autriche, s'appliqua avec beaucoup d'ardeur à l'étude des mathématiques, et sollicita ensuite de ses supérieurs la permission d'accompagner les missionnaires que la société envoyait à la Chine. Il partit de Rome en 1656, et n'arriva à Macao que trois ans après ; mais on ignore entièrement les détails de son voyage. Il se rendit aussitôt à Pékin, d'après l'autorisation qu'il en reçut de l'empereur, et fut accueilli à la cour avec tous les égards dus à un homme dont on appréciait les talents. Le chef de la mission le renvoya en 1661, en Europe, pour prendre les instructions du général sur des affaires qui intéressaient la société ; mais ayant appris que les seuls ports où il pouvait s'embarquer, étaient occupés par les Hollandais, et craignant d'être arrêté dans sa marche, il se décida à prendre un chemin qui n'avait encore été pratiqué par aucun Européen : après avoir traversé à pied le pays des Tartares, l'Indoustan et la Perse, il s'embarqua à Smyrne, et arriva enfin à Rome, sans avoir éprouvé d'accident. Dès qu'il eut rempli l'objet de son voyage, il se remit en chemin pour la Chine, toujours par terre, traversa la Russie, et gagna Constantinople, où il tomba malade. A peine se crut-il en état de supporter la marche, qu'il revint sur ses pas ; mais il éprouva une rechute à Florence, où il mourut en 1665, lorsqu'il se disposait à retourner à Constantinople. On a de lui : *Iter è Chinâ in Mogor ; Epistola ad Athan. Kircherium, de campanis Pekensibus*, insérée dans le même ouvrage, chapitre Ier, cinquième partie : cette lettre est datée de Venise, le 10 mai 1664 ; *la Briève et exacte réponse du P. Grueber à toutes les questions que lui a faites le grand-duc de Toscane.*

GRUEL (Raoul de) fut l'un de ceux qui eurent le plus de part au traité d'Arras, signé le 21 septembre 1435, sous Charles VII. Ce prince, dépouillé par le roi d'Angleterre (Henri VI) de ses plus riches provinces, voyait le duc de Bourgogne prêter à l'usurpateur l'appui de ses trésors et de ses troupes ; Raoul de Gruel fut chargé de préparer la défection du duc de Bourgogne (Philippe le Bon) ; il y réussit, et le traité d'Arras fut signé.

GRUENDLER (Jean-Ernest), missionnaire luthérien, né à Weissensée, dans la Thuringe, en 1677, étudia à Leipzig, à Wittenberg, et vers l'an 1701 à Halle. Il fut aussi, pendant quelque temps, instituteur à l'école royale établie dans cette dernière ville. Il partit en 1708, comme missionnaire danois, pour Tranquebar, sur la côte de Coromandel. Il établit dans cette ville indienne une école malabare, où la jeunesse du pays fut instruite dans les principes de la religion chrétienne : on assure qu'il fit un grand nombre de prosélytes. Le roi de Danemark le désigna comme successeur à Ziegenbalg dans la prévôté ecclésiastique de Tranquebar. Gruendler mourut le 19 mars 1721. Il a publié en allemand, un écrit intitulé : *le Médecin malabare*, qui a été inséré dans les *Acta academica nat. curios.*

GRUENDLER (André), médecin, natif de Schweinfurth, étudia la médecine en Italie ; et, après avoir été reçu docteur à Ferrare, y épousa la célèbre Olympia Fulvia Morata, si connue par sa grande érudition. Gruendler retourna dans la suite en Allemagne, et voulut s'établir dans sa ville natale ; mais il y perdit toute sa fortune par la guerre, et fut même obligé de s'enfuir pour sauver sa vie. Il obtint plus tard une place de professeur de médecine à l'université de Heidelberg, où il mourut peu de temps après, en 1555.

GRUENPECK (Joseph), prêtre, secrétaire de l'empereur Maximilien, astrologue et médecin, naquit en 1475 à Burghausen en Bavière, et mourut dans la Styrie, vers le milieu du 16e siècle. Ses ouvrages, extraordinairement rares, tiennent une belle place parmi les *Incunabula* de la typographie allemande.

GRUET, poëte français qui donnait des espérances, mais qui mourut très-jeune en 1778, des suites d'un accident à la chasse, a laissé : *les Adieux d'Hector et d'Andromaque*, pièce de vers couronnée à l'Académie française en 1776 ; *Annibal au sénat de Carthage*, héroïde. Il avait commencé à traduire l'*Iliade*, et à mettre en vers le *Télémaque* de Fénélon.

GRUGET (Claude), littérateur, né à Paris, mort en 1560, a publié les *Épîtres de Phalaris*, mises en vulgaire français, Paris, 1550, in-8° ; *les Dialogues d'honneur*, traduits de l'italien de J. B. Possevin, ibid., 1557, in-4° ; *les Diverses leçons de P. Messie*, traduites de l'espagnol, ibid., 1554, in-8°.

GRUGET (François), frère du précédent, né à Loches, référendaire de la chancellerie de France, a donné un *Recueil des prophéties et révélations tant anciennes que modernes*, Paris, 1561, in-8°, et quelques dissertations sur les villes de la Touraine.

GRUGET (François), de la famille des précédents, né à Lyon, a publié une édition du *Plaisant jeu du dodechodron de fortune*, Paris, 1560, in-4°.

GRULING (Philippe), médecin saxon, né à Stolberg vers la fin du 16e siècle, fut d'abord un des principaux instituteurs à l'école de Nordhausen et pratiqua en même temps la médecine. Il fut d'une grande utilité

à cette ville en 1626, quand la peste y exerça ses ravages. L'année suivante il accepta la place de recteur à l'école de Stolberg, mais il ne la remplit pas longtemps; le comte de Stolberg le nomma son médecin et il fut aussi bourgmestre de la ville. Il mourut en 1667. Gruling a publié en allemand : un *Traité de la peste ; Sur les maladies des enfants*. Ses autres ouvrages en latin sont : *De calculo et suppressione urinæ ; Florilegium chymico-medicum medicamentorum chymicorum, essentiarum, extractorum*, etc., Leipzig, 1631, in-12; *Medicinæ practicæ lib. V*, etc.

GRUMBACH (Guillaume de), gentilhomme saxon, commanda d'abord un corps de troupes au service de France, puis s'associa en 1552 à Albert de Brandebourg, et aida ce prince à ravager la Franconie; déclaré séditieux et mis au ban de l'Empire, il sollicita vainement sa réhabilitation, leva des troupes en secret, pénétra dans la ville de Wurtzbourg, et força les chanoines à signer un acte en vertu duquel ils s'obligeaient à lui restituer ses biens, qui avaient été confisqués à leur profit; mais avant que la restitution eût été opérée, Grumbach se vit proscrit par l'empereur Ferdinand et par la diète d'Augsbourg. Après avoir lutté pendant quelque temps contre des forces supérieures aux siennes, il fut livré à ses ennemis, et périt écartelé le 18 avril 1567. La liste des ouvrages relatifs à la sédition de cet homme a été publiée dans le catalogue de Vogt, sous le titre de *Grumbachianorum motuum acta*.

GRUNÆUS (Simon), historien et antiquaire silésien, confondu mal à propos par plusieurs biographes avec Simon Grynæus, naquit le 9 mars 1564, et fut dans la suite surintendant à Liegnitz, en Silésie. Il mourut le 21 mai 1528, après avoir publié : *Monumentorum Silesiæ pericula; Biologia principum; Basileensium monumentorum antigrapha*, Liegnitz, 1602, in-8°.

GRUND (Norbert), peintre, naquit à Prague en 1714, et y mourut en 1767. Son insouciance pour la fortune et sa paresse naturelle l'avaient réduit à un état voisin de l'indigence. Il a réussi non-seulement dans le portrait et ce qu'on appelle les tableaux de genre, mais encore dans les sujets historiques et les batailles. Ses tableaux sont presque tous d'une fort petite dimension. Une sage ordonnance des figures, un dessin correct et une belle harmonie de couleurs sont les qualités qui distinguent ce maître et font rechercher ses productions.

GRUNDLER (Louis-Sébastien), comte, maréchal de camp, grand officier de la Légion d'honneur, né à Paris le 29 juillet 1774, entra sous-lieutenant en 1792, dans un bataillon de la Seine. Nommé capitaine, il se distingua en 1799 à l'armée du Danube, sous les ordres de Jourdan. A la bataille de Liptingen, il fut blessé d'un coup de feu qui lui fractura la mâchoire inférieure. Nommé en 1800, capitaine adjoint aux adjudants généraux, il fit en cette qualité la campagne de 1801 à l'armée d'Italie et fut promu au grade de chef de bataillon en 1804. Attaché ensuite comme officier supérieur au maréchal Berthier, il fut nommé après la victoire d'Austerlitz, chef d'état-major du gouverneur général de l'Autriche. La bataille d'Iéna lui fournit une nouvelle occasion de se faire remarquer. Il pénétra un des premiers dans la ville de Weimar après cette journée, et sauva plusieurs familles du pillage dont elles étaient menacées. Le grand-duc lui témoigna sa reconnaissance, en lui envoyant la décoration de commandeur de son ordre du Faucon blanc. Après l'entrée de l'armée française dans Berlin, Clarke, appelé au gouvernement général de Prusse, le fit son chef d'état-major. Nommé adjudant-commandant en 1807, il rejoignit Brune, chargé de faire le siége de Stralsund. Étant rentré en France après la paix de Tilsitt, il fut nommé en avril 1808, au commandement du département de la Manche. Employé ensuite en Espagne, puis à l'armée du Nord sous Bernadotte, il fut en 1810 nommé chef d'état-major du duc de Reggio, commandant un corps d'observation en Hollande. Après avoir commandé le département du Simplon, il fit la campagne de Russie, attaché à l'état-major du 2e corps de la grande armée; fut promu au grade de général de brigade à Moscou, se conduisit avec beaucoup de distinction devant Polotsk, où il repoussa vigoureusement le corps russe du général Steinheel. Au passage de la Bérésina, il fut blessé d'un coup de feu. Chef d'état-major du 11e corps, ce fut en cette qualité qu'il fit sous les ordres de Macdonald, la campagne de Silésie, et qu'il combattit à Lutzen, Bautzen et Leipzig. Nommé baron en 1813, après les événements d'avril 1814, le roi lui confia le commandement du département de la Seine et de la ville de Paris. Ce commandement ayant été supprimé, il reçut le titre de comte, et fut appelé au commandement de Seine-et-Marne en 1815. Au second retour du roi, il fut envoyé commissaire à Soissons, pour traiter avec les généraux russes de l'occupation de cette ville, et peu après, il reçut le commandement du département de l'Aisne. Le maréchal Jourdan, président du conseil de guerre chargé de juger Ney, le nomma rapporteur. C'est sur son rapport que le conseil de guerre se déclara incompétent. Le 2 décembre 1815, on l'appela au commandement de la subdivision de l'Aube, où il resta jusqu'en juin 1818, époque où il fut nommé l'un des 16 maréchaux de camp du corps royal d'état-major. Depuis, il fut rappelé au commandement de cette subdivision, et il mourut le 27 septembre 1833, à sa campagne du Plessis.

GRUNDMANN (Martin), ministre luthérien, né en 1629 dans la Silésie, fut nommé pasteur du bourg de Grunau, dans la haute Lusace; il en remplit les fonctions avec beaucoup de zèle pendant plus de 50 années, et mourut en 1696. Il a publié quelques ouvrages de controverse, qui n'offrent aujourd'hui aucun intérêt, et a laissé en manuscrit un grand nombre de dissertations sur des matières de théologie, d'histoire et d'antiquités, dont la collection formait 6 vol. in-fol. et 10 in-4°.

GRUNDMANN (Christian), fils du précédent, naquit le 18 décembre 1668, et, après avoir fait ses premières études dans sa famille, fut envoyé à Gorlitz, où il suivit pendant cinq années les leçons d'un habile professeur. Il se rendit ensuite à Leipzig, et fréquenta quelque temps les cours de l'université. Il fut nommé en 1696, adjoint au pasteur de Heuckewald, dont il épousa la fille. Il lui succéda en 1706, et gouverna son église avec autant de zèle que de sagesse jusqu'à sa mort, arrivée le 6 février 1718. Il a laissé plusieurs ouvrages tant imprimés que manuscrits, dont on trouvera la liste à la suite de son éloge, imprimé dans *Miscellanea Lipsiensia*, tome XII.

GRUNER (Théophile-Sigismond), laborieux naturaliste suisse, magistrat à Frauenbrunn et à Landshut, avocat au grand conseil de Berne, mourut en 1778. Le lieu et l'année de sa naissance sont inconnus. Les ouvrages de cet auteur, publiés en allemand sur l'histoire naturelle de la Suisse, sont fort estimés. Les principaux sont : *Description des glaciers de Suisse,* Berne, 1760-62, 3 vol. in-8°, avec planches, traduite en français par Keralio, 1778, in-4°; un *Recueil de Mémoires choisis sur l'économie politique, l'histoire naturelle et l'agriculture,* traduit du suédois, Bâle, 1763-69, 2 vol. in-8°; *Histoire naturelle de l'Helvétie,* Berne, 1773, in-8°; *Relation des voyages dans les contrées les plus remarquables de la Suisse,* 1778, 2 vol. in-8°.

GRUNER (Jean-Rodolphe), bibliographe et philologue suisse, l'un des auteurs qui ont travaillé avec le plus d'assiduité à la topographie la plus minutieuse de cette contrée, et principalement du canton de Berne, naquit à Berne en 1681; il fut pasteur, et dans la suite doyen du chapitre de Burgdorf, où il mourut le 19 mars 1761. Ce laborieux écrivain, dont Haller loue les productions littéraires, n'a publié qu'un seul ouvrage intitulé : *Deliciæ urbis Bernæ,* ou *Curiosités de la ville de Berne, recueillies sur des manuscrits authentiques,* Zurich, 1732, in-8°.

GRUNER (Jean-Rodolphe), philologue, pasteur à Sigriswyl dans le canton de Berne, mort en 1778, a publié : *Observationes miscellaneæ theologico-philologicæ,* Berne, 1752, in-4°; *Diatribe de primitiarum oblatione et consecratione,* Leyde, 1759, in-8°.

GRUNER (Jean-Frédéric), théologien et philologue estimable, né à Cobourg en 1723, étudia dans les universités d'Iéna et de Leipzig, fut, depuis 1747 jusqu'en 1764, professeur de rhétorique et d'antiquités romaines, au gymnase de Cobourg, et enseigna ensuite la théologie à l'université de Leipzig, où il mourut le 29 mars 1778. On lui doit quelques éditions très-utiles de plusieurs classiques, tels qu'Eutrope et Velléius; et ses savantes recherches ont contribué à répandre des lumières sur plusieurs points de l'histoire d'Allemagne.

GRUNER (Jean-Gérard), publiciste saxon, naquit à Cobourg en 1734; il étudia le droit à Iéna, et fut, à son retour de l'université, d'abord avocat de la cour et du gouvernement, et ensuite conseiller de la chambre. Il développa surtout de vastes connaissances en diplomatie, et une grande sagacité, en défendant les intérêts de son prince devant les tribunaux de l'empire germanique. Il fut depuis 1783, conseiller intime et président de la chambre; et les princes de la maison de Saxe le consultèrent dans toutes les affaires importantes. Il mourut le 1er juillet 1790. Malgré ses grandes occupations administratives et judiciaires, Gruner employa ses moments de loisir à préparer d'excellents matériaux pour l'histoire de son pays, et enrichit aussi les journaux intitulés, *le nouveau Collecteur* et *l'Homme,* de beaucoup de bons articles en vers et en prose.

GRUNER (Chrétien-Godefroi), médecin, l'un des écrivains les plus infatigables et les plus érudits qu'ait produits l'Allemagne, naquit à Sagan en Silésie le 8 novembre 1744. Il montra d'abord peu de dispositions pour l'étude, ce qui venait de ce qu'on l'avait envoyé à l'école de trop bonne heure. Mais un nouvel instituteur lui apprit avec le plus grand succès les langues anciennes, l'histoire et l'archéologie. Destiné par son père à la théologie, il l'étudia à Leipzig pendant quelques années; mais il l'abandonna pour la médecine; prit le grade de docteur à Halle en 1770, et revint exercer l'art de guérir dans sa ville natale. Une chaire à l'université d'Iéna lui ayant été donnée en 1773, il commença dès la publication de ses savants écrits et montra toujours beaucoup de zèle dans l'accomplissement de ses fonctions de professeur. Il mourut le 4 décembre 1815. Les ouvrages de Gruner sont si nombreux que nous devons renoncer à en donner la liste. On peut constater à cet égard l'*Allemagne savante,* de Meusel.

GRUNER (Charles-Justus de), conseiller d'État prussien et ambassadeur auprès de la confédération helvétique, né à Osnabruck, le 28 février 1777. Il partit, en 1797, pour Gœttingue, afin d'y continuer ses études, et y resta jusqu'en 1798, époque où il alla les achever à Halle. Il publia, en 1799, son *Essai sur les peines,* auquel il avait joint des renseignements sur le code pénal et les prisons de la Pensylvanie. De retour chez lui, il s'occupa de l'étude du code criminel et de l'administration de la police. Il se présenta une circonstance qui donna au jeune Gruner l'occasion de faire connaître son talent; il s'agissait d'une fille de 16 ans qui, étant tombée malade en 1799, avait vécu, à ce qu'on prétendait, dans une léthargie continuelle pendant l'espace de deux ans; ce qui l'avait mise en odeur de sainteté auprès des gens simples. Les autorités du pays nommèrent une commission dont Gruner fut membre. Le rapport de cette commission parut imprimé, en 1800, sous le titre de : *Relation authentique de l'imposture d'une prétendue fille inspirée dans l'archevêché d'Osnabruck, qu'on dit avoir vécu pendant deux ans, sans boire ni manger.* Gruner montra dans cet écrit une grande modération; il sut y démasquer l'imposture et instruire le peuple sans choquer ceux qui tiraient parti de ces pieuses absurdités. Il donna, en 1803, un petit ouvrage qui porte le titre de : *Pèlerinage vers la tranquillité et l'espérance,* en 2 vol., remarquable par la justesse des observations et l'énergie du style. Les sentiments d'humanité et de justice qui l'inspiraient lui firent prendre la plume pour dénoncer au roi de Prusse les nombreux abus qui s'étaient introduits dans l'administration des prisons et des maisons de correction de la Westphalie; ce fut le sujet d'un écrit qu'il fit imprimer en 1802. On l'employa, pour le récompenser, dans le département de colonisation de la Prusse méridionale. Bientôt après, le ministre de Hardenberg le nomma conseiller fiscal dans les principautés de la Franconie prussienne. Gruner profita de cette circonstance pour voyager dans l'Allemagne méridionale, ainsi qu'en France, où il se maria; cette union fut aussitôt dissoute que formée. La capacité qu'il avait déployée dans les différents postes qu'il occupa, le fit nommer, en 1805, directeur de l'administration de la guerre et des domaines à Posen, où il se rendit, vers la fin de l'année, avec sa seconde épouse, fille de l'administrateur en chef des forêts de Pollnitz. Mais l'invasion de l'armée française, sous le commandement du maréchal Davoust, mit un terme à ses fonctions. Il quitta Posen, et se refugia secrètement à Kœnigsberg;

après l'évacuation de cette place par les Français, il travailla, sous le ministre Stein, à la réorganisation de l'État de Kœnigsberg; au commencement de l'année de 1809, il alla à Berlin, où il fut installé comme président de la police de la ville; les circonstances étaient difficiles; il n'en favorisa pas moins tout ce qui pouvait être à l'avantage de sa patrie et de son souverain. Il donna sa démission au mois de février 1811, et fut chargé des affaires de la police au conseil d'État. Telles furent les occupations de Gruner jusqu'au commencement de 1812, que la Prusse fut forcée de s'allier à Napoléon contre la Russie; Gruner quitta Berlin et se rendit en Bohême. Il avait formé le plan d'incendier, sur les derrières de l'armée française, tandis qu'elle s'avançait en Pologne et en Russie, tous les magasins, et de lui porter le coup le plus funeste en organisant une insurrection en Allemagne. Mais, avant qu'il pût mettre ce plan à exécution, il fut dénoncé, arrêté, et ses papiers furent saisis avec une somme de 20,000 dollars. On le conduisit à Péterwardein sur les frontières de la Slavonie. Il ne put recouver sa liberté que fort tard, lorsque l'Autriche, en 1813, dirigea ses troupes contre la France. Le cabinet russe le réclama comme conseiller d'État au service de la Russie. Mais il retourna à Berlin, et se hâta de partir pour Francfort, où se trouvait le ministre Stein qui lui confia l'administration générale des provinces du bas Rhin; il fixa sa résidence à Dusseldorf, où il débrouilla le chaos des affaires, et fut employé aussi dans le pays du Rhin moyen; il séjourna quelque temps à Trèves, et retourna ensuite à Dusseldorf, où il demeura depuis la première paix de Paris (du 30 mai 1814) jusqu'à la dissolution du congrès de Vienne (le 10 juin 1815), en qualité de gouverneur général des puissances alliées. Après la bataille de Waterloo, il rejoignit en France les puissances alliées, et le ministre d'Hardenberg lui confia la haute police de Paris et des environs. Sa position devint plus délicate par les négociations de Talleyrand et de Louis qui réussirent à faire évacuer la capitale et ses environs par l'armée prussienne. A la seconde paix de Paris, conclue le 20 novembre 1815, on le destina à l'ambassade prussienne à Dresde, où il eut à combattre Fouché, ambassadeur de Louis XVIII. Néanmoins le roi de Prusse lui donna des titres de noblesse, et le nomma son ambassadeur auprès de la confédération helvétique, à la résisdence de Berne. La mort d'un fils qu'il perdit vers cette époque, lui causa une douleur dont il ne put jamais se consoler. Sa santé s'en affaiblit au point qu'il fut obligé de renoncer aux affaires. Il se retira à Wisbaden, où il mourut le 8 février 1820.

GRUNINGER (Jean REINHARD, dit), imprimeur à Strasbourg au 15e siècle, prit le nom sous lequel il est connu, du bourg où il naquit dans le duché de Wurtemberg. Pr. Marchand (dans son *Dictionnaire*) donne la liste de 44 ouvrages sortis des presses de Gruninger, de 1484 à 1527. Sur la plupart, l'imprimeur n'a mis que les noms de *Jean Gruninger;* sur quelques-uns (six) il a signé *Jean Reinhard aliàs Gruninger* ou *cognomento Gruninger.* De là quelques personnes ont cru et dit qu'il y avait eu deux imprimeurs de ce nom, contemporains et concitoyens.

GRUNWALD (Frédéric-Emmanuel), correspondant de la Société d'agriculture de Paris, né à Kupper (haute Lusace) en 1734, embrassa la profession de médecin, mais ne l'exerça que très-peu de temps. En 1761, il alla se fixer à Bouillon, comme collaborateur du *Journal encyclopédique,* pour la partie allemande, anglaise et italienne. Mais son travail le plus important, celui auquel il a dû ses titres académiques, est la *Gazette salutaire,* dont il était le principal rédacteur et qui a été publiée pendant 30 ans. Il concourut, sur l'invitation de Diderot et de d'Alembert, au *Supplément de l'Encyclopédie.* On a de lui en outre un grand nombre de *Mémoires* sur les diverses parties de l'économie rurale. Il mourut dans sa retraite de Bellevaux, près Bouillon, en 1826.

GRUPEN (Chrétien-Ulric), laborieux historien allemand, né à Harburg en 1692, étudia le droit aux universités de Rostock et d'Iéna, où il se distingua par une assiduité extraordinaire dans ses études. Il fut successivement à Hanovre, avocat, syndic, bourgmestre et conseiller du consistoire. Ces occupations lui laissèrent assez de loisir pour composer un grand nombre d'ouvrages. Il consacra ses recherches surtout à une époque peu connue de l'histoire, celle du moyen âge. Grupen a publié 35 ouvrages et a laissé encore beaucoup de manuscrits. Il légua ces derniers ainsi que sa riche bibliothèque à la cour d'appel à Zelle. Grupen s'exprimait très-bien en parlant, mais il ne possédait pas le talent d'écrire. La sécheresse de son style repousse le lecteur, et on a de la peine à tirer parti de ses pénibles et savantes recherches. Cet infatigable historien mourut le 10 mai 1767.

GRUTER (Jean), en latin *Janus Gruterus,* laborieux et savant philologue, né à Anvers le 3 décembre 1560, mort pauvre et exilé le 20 septembre 1627, après avoir perdu le fruit de ses veilles et de ses économies dans les guerres qui, à cette époque, ruinèrent le Palatinat, a laissé de nombreux ouvrages parmi lesquels on distingue des éditions annotées de Sénèque, Tacite, Tite-Live, Stace, Plaute, Paterculus, Cicéron, etc. On lui doit en outre : *Deliciæ poet. gallor., italorum, belgicorum,* etc., Francfort, 1603-1612; *Lampas, sive Fax artium,* etc., Francfort, 1602-1612, 6 vol. in-8°; auquel on en réunit un 7e publié après la mort de Grunter, par J. Parens en 1634, *Corpus inscription.,* Heidelberg, 1601, in-fol.; réimprimé par Grævius, 1707, 4 vol. in-fol.

GRUTER (Pierre), médecin, né vers 1555, mort en 1634, a fait paraître deux *centuries* de lettres latines, 1609-1629.

GRUYER (Antoine, baron), maréchal de camp, commandant de la Légion d'honneur, chevalier de Saint-Louis, né, le 15 mars 1774, à Saint-Germain (Haute-Saône), venait de finir ses études au collége de Besançon lorsqu'il fut nommé par ses compatriotes capitaine au 6e bataillon de volontaires de son département. Il fit toutes les premières campagnes de la révolution, fut blessé à la bataille de Fleurus, le 26 juin 1794, et se distingua surtout à l'armée d'Italie en enlevant, lors de la prise du fort de la Chiusa, les retranchements ennemis et 6 pièces de canon. Lors du passage du Mincio, il contribua puissamment à repousser l'ennemi, et à faciliter au reste de l'armée le passage de ce fleuve. Il se signala de nouveau à l'attaque des hauteurs de Vérone, et par la prise des positions entre la porte Saint-George et le fort Saint-

Félix. Blessé, le 2 décembre 1805, à la bataille d'Austerlitz, il obtint en récompense de sa conduite la croix d'officier de la Légion d'honneur. Il était depuis le 1er mai 1806, lieutenant-colonel des chasseurs à pied de la garde impériale, avait fait la campagne de Prusse en cette qualité et commandé son régiment pendant celle de Pologne, lorsque le 12 mars 1808 il fut, sur la demande du prince Borghèse, élevé au grade de colonel et attaché à son état-major comme aide de camp. Le colonel Gruyer suivit à Turin le beau-frère de l'empereur, nommé commandant supérieur de Piémont. Le 6 octobre 1813, le baron Gruyer qui avait été promu le 25 février au grade de général de brigade, eut deux chevaux de tués sous lui en s'emparant, après un combat de quatre heures, du village d'Interbroch près de Tœplitz. Il occupait encore ce poste quand la retraite des 4e, 7e et 11e corps de la grande armée le plaça dans la situation la plus critique. L'ennemi qui faisait des progrès effrayants vint, fort de 4,000 hommes, se placer entre lui et les trois corps français ; le général Gruyer, conservant le plus grand sang-froid, se mit en retraite, et quoique attaqué et mitraillé par l'artillerie ennemie, il refusa de se rendre, marcha en carré, et s'arrêta de cent pas en cent pas afin de repousser les charges multipliées de 6,000 cavaliers qui le harcelaient sans cesse. Cerné de toutes parts, ses 4,000 braves n'avaient plus de munitions, et étaient sur le point de se rendre lorsque le général Gruyer, qui avait eu trois chevaux tués sous lui, saisit un drapeau, ramena par une courte, mais énergique allocution, le courage de sa troupe qui, fondant la baïonnette en avant sur l'armée suédoise, parvint à se faire un passage. Pendant cette affaire qui fut regardée comme l'une des plus glorieuses de la campagne, le brave Gruyer avait perdu 1,800 hommes et 65 officiers, tués, blessés ou faits prisonniers ; le général Gruyer fut aussitôt après, chargé de défendre l'Elster, et de couvrir le ralliement de l'armée qui opérait sa retraite sur Torgau. Blessé, le 18 septembre, à la bataille de Leipzig, cet officier général, qui avait été nommé commandant de la Légion d'honneur, se rendit à Lure pour donner des soins à sa santé. Il habitait encore cette commune lorsque les armées étrangères qui avaient envahi le territoire français s'en emparèrent. Le général Gruyer, refusant l'asile que lui offraient ses compatriotes, se rendit aussitôt à Paris et accepta, à peine convalescent, le commandement d'une brigade, à la tête de laquelle il contribua aux victoires de Montmirail, de Château-Thierry, de Champ-Aubert et de Montereau. Chargé, le 22 février 1814, d'attaquer Mery-sur-Seine qu'occupait l'armée alliée dite de Silésie, il parvint à pénétrer dans la ville après une vive fusillade qu'il fallut recommencer à chaque pas. Toutes les rues, toutes les maisons, tous les jardins, étaient défendus avec une grande opiniâtreté, et ce ne fut qu'après un combat meurtrier, qui dura depuis 7 heures du matin jusqu'à 5 heures du soir, que l'ennemi put être chassé de la portion de la ville située sur la rive gauche de la Seine. Le général Gruyer s'était acquitté de sa périlleuse mission, mais il voulut profiter d'une victoire si chèrement achetée. Les Russes avaient incendié la malheureuse ville de Mery, il s'empressa de faire jeter dans la rivière les poutres enflammées du pont auquel l'ennemi dans sa retraite avait également mis le feu, et il se disposait à passer la rivière sur celles qu'on avait pu conserver, lorsque l'empereur arrivant à Mery au moment où tout y était en feu, fit demander le général Gruyer et le complimenta sur sa belle conduite. Gruyer poursuivit l'ennemi dans l'autre partie de la ville ; le combat recommença avec la même fureur. Chaque maison était une citadelle, la mitraille et la mousqueterie éclaircissaient les rangs français lorsqu'un coup de fusil parti d'une croisée atteignit l'intrépide Gruyer et lui fracassa le bras droit. Malgré sa douleur, il ordonna la charge. Le baron Larrey reçut de l'empereur l'ordre de panser le général Gruyer que 30 grenadiers transportèrent sur un brancard jusqu'à Paris. M. le comte Chabrol-Volvic, préfet de la Seine, reçut chez lui ce brave guerrier, et lui prodigua tous les soins que réclamait son état. Nommé au mois de juillet suivant commandant du département de la Haute-Saône, il occupait encore ce poste lorsque le maréchal Ney, chargé de s'opposer aux progrès de Napoléon qui marchait sur Paris, arriva à Lons-le-Saulnier, le 12 mars 1814. Le général Gruyer se conduisit dans ces circonstances avec toute la fermeté et la prudence qu'on devait attendre de lui. Après avoir exécuté les ordres qui lui enjoignaient de proclamer le retour de Napoléon, en faveur duquel les habitants et les troupes du maréchal Ney s'étaient prononcés ouvertement, il ne négligea rien pour maintenir la tranquillité publique, et prit les mesures les plus sages pour que toutes les classes de citoyens fussent respectées. Dénoncé après la seconde restauration, il fut arrêté dans la nuit du 31 décembre 1815, et condamné à mort, le 17 mai 1816, par un conseil de guerre ; mais les démarches de ses amis, auxquels s'était joint M. de Chabrol-Volvic, firent commuer sa peine en celle de 20 ans de reclusion. La femme de cet officier général voulut partager sa captivité. Le général Gruyer fut rendu à la liberté après 28 mois de détention, et mourut à Strasbourg le 27 août 1822.

GRYNÆUS (Simon), célèbre théologien protestant, né le 1er août 1493 à Veringen en Souabe, mort à Bâle en 1541, avait professé successivement la langue grecque à l'université de Vienne, puis au gymnase de Heidelberg, et la théologie à Bâle. La liste complète de ses ouvrages se trouve dans les *Vitæ theologorum*, de Melchior Adam, dans celles de Jacques Verheiden, et dans l'*Athenæ rauricæ*. On lui doit la découverte des cinq derniers livres qui nous restent de Tite-Live, quelques morceaux traduits d'Aristote, de Plutarque, de saint Jean-Chrysostome ; des éditions de différents ouvrages, entre autres du *Novus orbis regionum et insularum veteribus incognitarum*, Bâle, in-fol., 1532, 1535, 1537, 1555, etc.

GRYNÆUS (Samuel), fils du précédent, né à Bâle en 1539, y enseigna l'éloquence et ensuite le droit avec beaucoup de réputation, et mourut d'hydropisie le 3 avril 1599. Il avait été marié deux fois ; et il laissa de chacune de ses épouses un fils, Simon et Samuel, tous deux distingués dans les lettres.

GRYNÆUS (Simon), fils du précédent, né du premier mariage, s'appliqua à l'étude du droit, et mourut à Bâle vers 1625. On lui a mal à propos attribué le *Basileensium monumenta antigrapha*, Lieguitz, 1602, in-8°.

GRYNÆUS (Samuel), dit *le Jeune*, frère du précédent, né à Bâle en 1595, étudia la théologie sous Abra-

ham Scultet, qu'il suivit à Heidelberg lorsque ce savant professeur y fut appelé. De retour dans sa patrie, il fut nommé pasteur de l'église Saint-Léonard, et ouvrit bientôt après, une école de théologie, d'où sont sortis un grand nombre de sujets distingués. Il mourut à Bâle en 1636.

GRYNÆUS (Thomas), neveu de Simon l'ancien, né en 1512 à Veringen, professeur de langues anciennes à Berne, puis à Bâle, fut ensuite pasteur et surintendant ecclésiastique à Roteln, dans le margraviat de Bade, où il mourut de la peste le 2 août 1564. Il laissa cinq fils, dont les plus connus sont Simon et Jean-Jacques.

GRYNÆUS (Simon), dit *le Jeune*, fils du précédent, né à Berne, le 1er décembre 1539, fut professeur de mathématiques, principal du collége, et médecin à Heidelberg. Quelques disputes qui s'élevèrent entre les ministres des différentes églises réformées, le déterminèrent à demander son congé, et il revint à Bâle en 1580 ; il y fut nommé professeur de philosophie morale et mourut dans l'exercice de cette place, au mois de septembre 1582. On a de lui l'ouvrage suivant, qui a été attribué par erreur à son grand-oncle : *Commentarii duo : de ignitis meteoris unus ; alter de cometarum caussis et significationibus : accessit observatio cometæ qui anno superiore* 1577 *et ab initio* 78 *fulsit, et disputatio de inusitatâ magnitudine et figurâ Veneris conspectâ in fine anni* 1578 *et ad initium* 1579, Bâle, 1580, in-4°.

GRYNÆUS (Jean-Jacques), frère du précédent et troisième fils de Thomas, né à Berne en 1540, fut fait en 1559, diacre de l'église de Roteln. Il suivit ensuite les cours de l'université de Tubingue, et y reçut le grade de docteur en 1564. La même année, il succéda à son père, enseigna la théologie à Bâle (1575), et à Heidelberg (1584), revint professer à Bâle deux ans après jusqu'en 1612. Il mourut de la pierre le 31 août 1618. On trouvera dans les *Mémoires* de *Niceron*, tome XXXVII, la liste de ses nombreuses productions.

GRYPH (André), poëte dramatique allemand, né à Grossglogau le 2 octobre 1616, mort le 16 juillet 1664, s'était nourri de la lecture des anciens, dont il a reproduit les beautés dans ses ouvrages. Célèbre par la sagesse de ses combinaisons, la profondeur et le développement des caractères tragiques, il a moins bien réussi dans le genre comique. On croit cependant qu'il était observateur et bon peintre de mœurs ; mais il n'est point exempt des défauts de son temps. Nous citerons de lui : *Léon l'Arménien, ou le Régicide*, tragédie en 5 actes et en vers, 1646 ; *Charles Stuart*, tragédie en 5 actes et en vers. La meilleure de ses comédies est *le Berger extravagant*, imité de Th. Corneille. Il a laissé en outre des *Poésies diverses* : ses *OEuvres* ont été plusieurs fois imprimées ; la meilleure édition est celle de 1663, Breslau, in-8°.

GRYPH (Chrétien), fils du précédent, né à Fraustadt en 1649, mort le 6 mars 1706, professa le grec et l'éloquence à Breslau, et fut nommé bibliothécaire du collége de la Madeleine de cette ville ; il a laissé, outre des poésies peu estimées, les ouvrages suivants : *Description abrégée des ordres chevaleresques*, etc., Leipzig, 1697, in-8° ; *Vitæ selector. quorumd. illustr. viror.*, Breslau, 1703, in-8°, etc.

GRYPHE (Sébastien), imprimeur, né en 1493 à Reutlingen en Souabe, exerça son art à Lyon de 1528 à 1556, année où il mourut le 7 septembre. Ses impressions sont remarquables par la beauté et la netteté des caractères ; il cultiva la littérature avec succès, et les savants de son temps, tels que C. Gesner et Scaliger, l'honoraient de leur amitié. On cite parmi les chefs-d'œuvre sortis de ses presses, une *Bible latine*, 1550, 5 vol. in-fol. ; *Thesaurus linguæ sanctæ*, de Sanctes Pagnin, 1529, in-fol. On lui attribue la préface d'une édition de *Virgile*, et une autre mise en tête de *Politien*.

GRYPHE (Antoine), fils du précédent, s'est distingué comme lui dans l'art typographique.

GRYPHE (François), oncle du précédent, mort vers 1542, exerça la même profession que lui, à Paris, en 1532, et s'est fait un nom par plusieurs belles éditions.

GRYPHIANDER (Jean), dont le vrai nom était *Grypenkerl*, professeur de poésie et d'histoire à l'université d'Iéna, jurisconsulte, né dans le pays d'Oldenbourg, et mort en décembre 1652, a composé quelques traités curieux : *De insulis*, Francfort, 1624, in-4° ; *De Phœnice*, 1618, in-4° ; *Commentarius de Weichbildis saxonicis*, publié en 1625 ; *OEconomicorum legalium seu de arte acquirendi et conservandi patrimonii libri II*, imprimé à Brême en 1662, par les soins de son fils Antoine-Gunther Gryphiander.

GUA DE MALVES (Jean-Paul de), ecclésiatique, né en Languedoc en 1712, s'adonna avec un zèle constant à l'étude des mathématiques, et fut admis à l'Académie des sciences vers 1740. Ce fut lui, dit-on, qui conçut le vaste plan de l'*Encyclopédie universelle*, dont il aurait donné l'idée à Diderot : il est plus certain qu'on lui dut, en 1764, celle d'exploiter les mines d'or du Languedoc. Ce projet n'a pas eu de suites avantageuses pour Gua, qui mourut pauvre à Paris en 1786. Il était membre de la Société royale de Londres et de l'Académie de Bordeaux. On connaît de lui plusieurs ouvrages sur l'économie politique, et sur les mathématiques, entre autres : *Usage de l'analyse de Descartes pour découvrir, sans le secours du calcul différentiel, les propriétés des lignes géométriques de tous les ordres*, Paris, 1740, in-12 ; *Essai sur les causes du déclin du commerce étranger de la Grande-Bretagne*, ibid., 1757, 2 vol. in-12, traduits de l'anglais de Decker ; *Discours pour et contre la réduction naturelle de l'argent*, 1757, in-12, traduit de l'anglais.

GUACCIMANI ou **GUAZZIMANI** (Jacques), littérateur, né à Ravenne, embrassa jeune le parti des armes, et fit les campagnes de Hongrie contre les Turcs ; il assista en 1595 à la prise de Gran où il donna des preuves de bravoure. La paix lui ayant permis de rentrer dans sa famille, il s'appliqua avec beaucoup d'ardeur à la culture de la poésie, et il ouvrit, dans sa propre maison, en 1623, une académie où étaient admises toutes les personnes connues par leur goût pour les lettres. Guaccimani faisait des vers avec succès et jouait de plusieurs instruments d'une manière très-agréable. Cette vie tranquille le fatigua à la fin ; il rentra dans la carrière militaire et continua de s'y distinguer jusqu'à ce que l'âge l'obligeât de demander sa retraite. Il mourut de la peste à Ravenne en 1649. Il a publié : *Raccolta di sonetti di autori diversi ed eccelenti dell' età nostra*, Ravenne, 1623, in-12.

GUACCIMANI (Joseph-Just), de la famille du pré-

cédent, poëte, né à Ravenne en 1652, après avoir terminé ses études, alla à Rome et s'y fit connaître par ses talents agréables. Dans un âge plus avancé, il s'appliqua à l'alchimie, dépensa sa fortune en cherchant le secret de faire de l'or, et mourut en 1705 à Rome, dans la plus grande indigence. On connaît de lui : *La vittoria della santissima Vergine nelle passate guerre, e miserie dell' Europa, ode,* Rome, 1698, in-4°; *La nave d'Arga, o sia la virtù propria ed il merito del conte di Martinitz, ode,* ibid., 1699, in-fol.; plusieurs *pièces de vers* insérées dans les *recueils* du temps.

GUADAGNI (Léopold-André), savant jurisconsulte, né à Florence en 1705, professa le droit à l'université de Pise, et mourut le 6 mars 1785. Ses principaux ouvrages sont un *Commentaire* estimé sur les Institutes de Justinien; *Exercitationes in jus civile,* etc., Pise, 1760, 3 vol. in-4°; une *Dissertation* sur le fameux manuscrit des *Pandectes florentines,* dans les *Symbolæ litterariæ,* de Gori et quelques autres opuscules moins remarquables.

GUADAGNINI (Jean-Baptiste), savant curé italien, naquit en 1722, à Eséno, dans la province de Brescia. Ayant été ordonné prêtre, il se livra avec ardeur aux fonctions du saint ministère, dont il se délassait par l'étude des sciences ecclésiastiques, des langues mortes et vivantes, et même en s'exerçant à la poésie sacrée. En 1760, il fut nommé curé de Cividate, dans cette vallée du Brescian, qu'on appelle Val Camonica, et ensuite archiprêtre du canton. Il mourut le 21 mars 1806. Les plus remarquables de ses ouvrages imprimés sont : *De antiquâ paræciarum origine,* Brescia, 1782, in-8°; *Difesa di Arnaldo di Brescia,* Pavie, 1790, 2 vol. in-8°; *Due lettere provenesiche al signor D. Vincenzo Rosa sopra il celibato,* Bergame, 1801, 2 vol. in-8°.

GUADAGNOLO (Philippe) naquit à Magliano dans l'Abruzze ultérieure, vers 1596. Après avoir achevé ses études, il entra dans la congrégation des clercs réguliers mineurs, et fit profession à Rome en 1612. Il paraît qu'il s'adonna de bonne heure à l'étude des langues orientales; il acquit la connaissance du grec, de l'hébreu, du chaldéen, du syriaque, du persan et de l'arabe. C'est principalement dans cette dernière langue qu'il a excellé. Guadagnolo mourut à Rome le 27 mars 1656. On lui doit : *Apologia pro christianâ religione, quâ...... respondetur ad objectiones Ahmed filii Zin alabedin,* etc., Rome, 1631, in-4°; *Breves arabicæ linguæ institutiones,* Rome, 1642, in-fol. etc.; enfin Guadagnolo a beaucoup contribué à la traduction arabe de la Bible, imprimée à Rome en 1671, 3 vol. in-fol.

GUADET (Marguerite-Élie), l'un des chefs les plus distingués du parti appelé de *la Gironde,* pendant la révolution française, né en 1758 à Saint-Émilion, était avocat à Bordeaux, et avait environ 32 ans lorsqu'il fut député à l'assemblée législative, en 1791. Il jouissait déjà d'une grande réputation lors de la convocation des états généraux, et réunit même beaucoup de suffrages aux élections de cette époque. Son extrême jeunesse seule empêcha qu'il ne fût nommé. Les nouveaux députés, qui avaient été presque tous clubistes dans leurs départements, se partagèrent, suivant la différence de leurs projets, entre la société des jacobins et celle des feuillants. Guadet et ses amis choisirent les jacobins; et on les vit presque aussitôt travailler sans relâche à l'établissement de la république, tout en affectant de parler de fidélité à la constitution, et d'un dévouement sans bornes pour elle. Guadet fut un de ceux dont les discours, toujours véhéments, toujours pleins d'audace et souvent même d'éloquence, servirent le mieux ce parti : à cette époque, aucun orateur, dans ces tumultueuses assemblées, ne produisait un effet plus marqué. Le cri d'ordre entre les sectaires était contre les émigrés, les prêtres, la cour et les ministres : on n'entendait pas autre chose, et, en sortant de celui de Paris, Guadet faisait retentir de nouveau ce cri dans l'assemblée législative avec le plus grand succès. Pour renverser le trône, il fallait l'isoler successivement de tous ses appuis, attaquer les princes comme soutiens des émigrés, et chercher, dans la constitution même, des armes pour la détruire. Jusqu'aux derniers jours de juillet 1792, Guadet et ses amis poursuivirent leur marche révolutionnaire avec la même violence; déportation des prêtres, licenciement de la garde du roi, il provoqua tout ce qui pouvait conduire au renversement du trône, mais, à la fin de juillet, les menaces de la faction de Danton, qui avait un autre but, et les terribles approches de la révolution du 10 août, dont son parti et lui craignaient de ne pouvoir être les maîtres, parurent un peu les intimider. Ils firent publier dans les journaux qui leur étaient dévoués, différents articles dans le sens des constitutionnels, et cherchèrent à négocier avec la cour : mais les prétentions qu'ils avaient élevées n'ayant pu être admises, ils reprirent leur attitude révolutionnaire; et Guadet recommença ses dangereuses déclamations. Peu de temps avant ce moment d'incertitude, on l'avait vu un des premiers appuyer la pétition des soldats révoltés du régiment suisse de Châteauvieux, et le séditieux triomphe qui leur fut décerné dans la capitale. Il avait aussi plaidé la cause des assassins d'Avignon, qu'on vit bientôt arriver à Paris, et grossir la troupe des assassins employés à égorger dans les prisons, le 2 septembre et les jours suivants. On signala généralement Guadet et son parti comme les provocateurs du rassemblement séditieux qui, le 20 juin 1792, pénétra dans le château des Tuileries et mit en danger les jours du roi et de la reine. Un moment avant cette scène affreuse, on avait entendu Guadet demander que toute cette populace armée, ayant à sa tête les révolutionnaires les plus furieux, fût admise aux honneurs de la séance, et défilât dans la salle; et malgré le décret qui excluait de la salle les pétitionnaires armés, cette demande fut accordée. Les girondins, quoiqu'ils eussent la pluralité dans l'assemblée, furent forcés de céder, et de laisser consommer sous leurs yeux les assassinats du 2 septembre, dont quelques-uns d'entre eux sans doute, pour n'être pas proscrits eux-mêmes, cherchèrent à affaiblir l'horreur. Presque tous les députés de Paris à la Convention furent nommés sous l'horrible influence des massacres de septembre; il n'y eut pas un seul girondin. Lors de l'entrée des armées de Prusse et d'Autriche en France, Guadet et son parti essayèrent de reprendre courage, et ne contribuèrent pas peu, par leur éloquence, à inspirer au peuple cette ardeur guerrière qui devait opérer un jour tant de prodiges. Guadet demanda que la petite ville de Longwi, qui s'était laissé prendre par

l'ennemi, fût rasée; et l'assemblée décréta sa proposition, qui ne fut cependant pas exécutée. Nommé député à la Convention par la ville de Bordeaux, Guadet développa, dans cette assemblée, une énergie et un courage extraordinaires, et surtout des talents très-remarquables. Son parti crut pouvoir s'assurer la faveur publique, en demandant la punition des crimes de septembre, et en dénonçant sans cesse la faction d'Orléans : mais ils s'étaient mis dans une position telle, que ni les constitutionnels ni les royalistes ne s'intéressaient à leur sort; ils devaient les avoir plutôt pour ennemis que pour auxiliaires. Pendant tout le règne des girondins dans la Convention, l'attaque contre la faction d'Orléans et ensuite contre les massacres de septembre, fut le point principal auquel ils se fixèrent; mais leurs adversaires les combattirent, en leur reprochant leurs prétendues liaisons avec la cour avant le 10 août. Un prêtre apostat nommé Châles prétendit qu'on avait trouvé le nom de Guadet dans les papiers renfermés, chez le roi, dans la fameuse armoire de fer : dès ce moment, les agents des deux factions, soit députés, soit séditieux et clubistes du dehors, se coalisèrent pour le dénoncer avec d'autant plus d'acharnement et de fureur, qu'ils le redoutaient davantage. Robespierre, qui était demeuré caché pendant le combat du 10 août, et avait repris, après les événements, son ancienne influence sur la populace, fut celui qui attaqua les girondins, et surtout Guadet, avec le plus de violence et d'opiniâtreté. Le député bordelais possédait tous les avantages d'un brillant orateur, et laissait bien loin de lui son adversaire, qui n'avait à lui opposer qu'une intarissable loquacité et un grand ascendant sur la multitude. Ce dernier avantage était sans doute beaucoup dans une assemblée qui s'était mise sous la protection de la populace; cependant Guadet terrassa souvent le favori de cette populace avec une force et un talent que ses ennemis eux-mêmes ne purent s'empêcher d'applaudir, surtout lorsque Robespierre, motivant ses attaques sur les liaisons des girondins avec Dumouriez, crut pouvoir les accabler comme complices du général proscrit. L'histoire de ce temps n'oubliera pas de dire avec quelle vigueur Guadet atterra son ennemi, en l'accusant à son tour, Danton et lui, d'être les agents et les soutiens d'une faction bien plus dangereuse. Pour se débarrasser des poursuites des deux factions, les girondins, dont l'histoire est celle de Guadet, firent décréter la peine de mort contre ceux qui rappelleraient les Bourbons, la peine de mort contre les émigrés, et ensuite l'arrestation du duc d'Orléans, qu'ils voulaient envoyer à Bordeaux, mais que leurs adversaires firent envoyer à Marseille. Les trois chefs du parti de la Gironde, Guadet, Gensonné et Vergniaux, votèrent la mort dans le procès du roi, après avoir vu rejeter la demande qu'ils avaient faite de l'appel au peuple du jugement à intervenir : la condamnation étant portée, Guadet, effrayé de cette monstrueuse injustice, et prévoyant sans doute les suites qu'elle devait avoir, demanda le lendemain, avec un accent qui semblait exprimer le remords et la douleur, qu'il fût sursis à l'exécution : cette demande, fortement appuyée, fut le dernier des quatre appels nominaux sur le sort de l'infortuné Louis XVI. Ce fut inutilement que les girondins sacrifièrent, dans cette occasion, leur honneur et leurs opinions à leur sûreté personnelle; rien ne put les sauver : leurs ennemis, ne pouvant obtenir contre eux la pluralité de l'assemblée, eurent recours aux séditions, aux pétitions populaires, précisément comme les girondins l'avaient fait eux-mêmes le 20 juin 1792, contre la personne du roi. Deux ou trois sections se présentèrent d'abord à la barre. L'assemblée où ils avaient encore la pluralité les repoussa; et ce furent les sectionnaires eux-mêmes qui furent considérés comme conspirateurs. Bientôt après, Réal, l'un des agents les plus adroits de la faction de Danton, imagina de faire présenter contre eux une nouvelle pétition par toutes les sections réunies, c'est-à-dire, par toute la commune : les pétitionnaires parurent; mais Guadet, qui se chargeait presque toujours de répondre dans ces terribles circonstances, triompha de nouveau. Ne pouvant avoir l'avantage par toutes ces manœuvres, les deux factions se décidèrent à une insurrection générale. Le 31 mai 1793, on fit sonner le tocsin; et Henriot, à la tête de la prétendue garde nationale et d'une foule immense, entoura la Convention, pendant qu'un savant, nommé Hassenfratz, était à sa barre à la tête d'une horde de pétitionnaires, et demandait la proscription des girondins. dans ce moment décisif, Guadet parut encore à la tribune, ou plutôt à la brèche, où il montra un courage vraiment héroïque, et fit momentanément triompher son parti. Mais le lendemain, le 2 juin, l'insurrection continua; et les girondins furent abandonnés, décrétés d'arrestation, et bientôt après d'accusation. Les absents furent mis hors la loi. Guadet, qui fut de ce nombre, était parvenu, avec plusieurs de ses amis, à s'enfuir dans le Calvados, où ils furent protégés par l'administration et une partie des habitants, et même par le général Wimpfen, qui y commandait. Ils réussirent à exciter un certain enthousiasme en leur faveur, et on y prit les armes; mais ce zèle dura peu. Les principaux habitants du Calvados, les jeunes gens surtout, dont l'opinion était très-royaliste, voyant que les proscrits ne cessaient, comme leurs proscripteurs, de vouer à l'anathème les rois, les nobles et les émigrés, rentrèrent chez eux, et abandonnèrent les girondins et Guadet à leur malheureux sort. Il s'enfuit comme il put, et arriva à Bordeaux, où déjà les deux factions, qui formaient alors la Convention, avaient ressaisi le pouvoir. Sans cesse poursuivi, Guadet s'était caché chez son père à Libourne : ce fut dans cet asile qu'on le saisit. Conduit à Bordeaux, il y fut exécuté le 17 juillet 1794. Son père, âgé de 70 ans, sa tante, âgée de 65, et son jeune frère, qui était adjudant général à l'armée de la Moselle, périrent, du même supplice, peu de temps après.

GUAGNINO (Alexandre), historien italien, né à Vérone en 1538, servit longtemps dans les armées polonaises : Sigismond-Auguste lui accorda des lettres de naturalisation, et lui donna le commandement de la forteresse de Witepsk. Retiré du service, il se livra à l'étude de l'histoire, et mourut à Cracovie, en 1614. On a de lui : *Rerum Polonicarum, libri III*, 1574, Cracovie, 1578, Spire, 1581; *Sarmatiæ Europeæ descriptio*, Spire, 1581, in-fol., etc.

GUAIFER, prince de Salerne, usurpa cette souveraineté en 862. Adimar, prince de Salerne, s'étant rendu odieux à ses sujets par son avarice, Guaifer entra dans

son palais à la tête d'une troupe de conjurés, se saisit de sa personne, et le retint pendant le reste de sa vie dans une obscure prison, tandis qu'il se fit proclamer lui-même prince de Salerne. L'empereur Louis II ayant voulu obtenir la liberté d'Adimer, Guaifer, pour n'avoir pas à lutter contre les importunités de ce monarque, fit arracher les yeux à son prisonnier. L'Italie méridionale, sans cesse menacée par les Sarrasins, aurait passé au pouvoir des musulmans, sans la vigoureuse résistance des princes lombards. Guaifer, averti, en 872, par un marchand d'Amalfi, que les Sarrasins se préparaient à l'attaquer, entoura Salerne de fortifications, et soutint vaillamment le siége que le sultan Abdallah vint mettre devant cette ville. L'empereur Louis marcha au secours de Guaifer avec Adelgise, prince de Bénévent; et l'armée des Sarrasins fut presque entièrement détruite. Guaifer gouverna ensuite ses États avec autant de sagesse que de valeur; ils florirent sous son administration, et ils étaient alors les plus commerçants et les plus civilisés de l'Europe. En 880, lorsque Guaifer se sentit atteint d'une maladie mortelle, il voulut revêtir l'habit de moine dans le couvent du Mont-Cassin ; mais il mourut avant de pouvoir s'y rendre. Il eut pour successeur son fils Guaimar Ier.

GUAIMAR Ier, *de Mauvaise mémoire,* fils du précédent, prince de Salerne, régna de 880 à 901. Lorsqu'il succéda, en 880, à son père Guaifer, il trouva la principauté de Salerne engagée dans une guerre contre les Sarrasins. Il chassa en 882 d'Acropolis ceux qui s'étaient emparés de cette citadelle au cap de la Licora. Mais des troupes plus nombreuses de musulmans s'étaient établies sur les bords du Garigliano; et le prince de Salerne n'avait aucun secours à espérer des faibles successeurs de Charlemagne. Guaimar se rendit en 887 à Constantinople; il mit ses États sous la protection de l'empire d'Orient, et reçut de Basile le Macédonien ou de son successeur Léon, de grands honneurs avec la dignité de Patrice. Mais les Grecs, ayant conquis la principauté de Bénévent en 891, voulurent aussi acquérir sur Salerne une autorité plus complète. Quelques habitants leur en ouvrirent les portes en 895 ; et cependant ils ne purent s'en rendre maîtres. Guaimar apprit, par cette tentative, ce qu'il avait à craindre de ses perfides alliés : il se réunit en 896 au duc de Spolète pour chasser les Grecs de Bénévent, et il y réussit. L'année suivante, comme il se rendait auprès du duc de Spolète son beau-frère, il passa une nuit dans le château d'Avellino, qui dépendait de lui. Mais le châtelain, nommé Adelferio, nourrissait contre son souverain une haine secrète : pendant la nuit, se trouvant maître de sa personne, il lui fit arracher les yeux. Cependant le duc de Spolète le contraignit ensuite à rendre la liberté au prince aveugle. Mais Guaimar, aigri et rendu défiant par la trahison qu'il avait éprouvée et par la dépendance où il était tombé, s'abandonna à des excès de cruauté qui firent de lui un objet d'horreur. Dès l'an 893, il avait associé son fils Guaimar II à la souveraineté : les Salernitains obligèrent, en 901, celui-ci à se charger seul du gouvernement; et Guaimar Ier, qu'ils surnommèrent *de Mauvaise mémoire*, fut retenu comme prisonnier dans l'église de Saint-Maxime, qu'il avait bâtie lui-même.

GUAIMAR II, prince de Salerne, régna avec son père Guaimar Ier de 893 à 901, et seul de 901 à 933. Malgré le surnom de *Bonne mémoire,* que les sujets de Guaimar II lui donnèrent pour le distinguer de son père, c'est, parmi les princes lombards de l'Italie méridionale, un de ceux dont l'histoire a conservé le moins de souvenirs. Il fut ennemi d'Atenolfe, prince de Bénévent ; mais il s'allia en 929 à Landolfe son successeur pour attaquer les Grecs dans l'Apulie. Il mourut en 933 : son fils Gisolfe Ier, âgé seulement de 4 ans, lui succéda.

GUAIMAR III, prince de Salerne, fils et successeur de Jean II et petit-fils de Lambert, était probablement de la famille des ducs de Spolète. Ce fut pendant son règne, commencé en 994, que quelques aventuriers normands, venus en pèlerinage dans le midi de l'Italie, se trouvèrent à Salerne au moment où cette ville marchande, riche et populeuse, mais efféminée, était menacée par une invasion de Sarrasins. Tandis que tous les habitants fuyaient et tremblaient, les Normands se jetèrent sur les infidèles avec tant de bravoure, qu'ils les mirent en fuite, après en avoir fait un grand massacre. Guaimar III ne se contenta pas de distribuer aux Normands qui l'avaient secouru, les plus magnifiques récompenses ; il voulut les retenir à son service : il promit des terres, des honneurs, des richesses à ceux de leurs compatriotes qui viendraient s'établir dans ses États, et il attira ainsi les aventuriers qui, par leurs conquêtes, devaient fonder le royaume de Naples. Il mourut vers l'an 1031.

GUAIMAR IV, prince de Salerne, fils et successeur de Guaimar III, régna de 1031 à 1052. Lorsqu'il succéda, en 1031, à son père, la domination des Lombards semblait plus affermie que jamais dans le midi de l'Italie. La puissance des Sarrasins s'était affaiblie; les Grecs étaient peu redoutables : les Normands paraissaient des soldats utiles et braves qui ne s'étaient point encore fait craindre à leurs maîtres ; et les empereurs allemands, plus puissants que les Carlovingiens, protégeaient les princes feudataires, en respectant leurs droits et leurs libertés. Guaimar IV profita de ces circonstances pour agrandir ses États héréditaires. L'empereur Conrad le Salique lui donna, en 1038, la principauté de Capoue, qu'il avait ôtée à Pandolfe IV : en même temps il investit Rainolfe, chef des Normands, du comté d'Averse. Avec l'aide de ces Normands, Guaimar IV soumit, l'année suivante, la ville d'Amalfi, qui, jusqu'alors, avait été la plus riche et la plus commerçante république de l'Italie. En 1040, Guaimar fit la conquête du duché de Sorrento ; il porta ensuite ses armes dans la Calabre et l'Apulie : il fonda, en 1044, la forteresse de Squillace, et mit le siége devant Bari. Mais, pendant le même temps, les Normands, conduits successivement par Guillaume Bras de fer et par Drogon, acquéraient une puissance plus solide, parce qu'elle était fondée sur leur propre bravoure, et non sur celle de mercenaires. En 1047, l'empereur Henri III força Guaimar IV à restituer la principauté de Capoue à Pandolfe V, fils de Pandolfe IV, qui en avait été dépouillé par Conrad. D'autre part, les habitants d'Amalfi, souffrant impatiemment la perte de leur liberté, conspirèrent, en 1052, contre Guaimar : quelques-uns de ses parents les secondèrent; et comme Guaimar se rendait d'Amalfi à Salerne, ils le tuèrent sur le bord de la mer,

de 36 coups de poignard. Son fils Gisolfe II, le dernier des princes lombards de Salerne, lui succéda.

GUALA BICHIERI (le cardinal) naquit à Verceil vers l'an 1180, d'une famille très-illustre qui avait figuré au temps de la république vercellaise, dont son père était un des consuls. Guala, après avoir terminé ses premières études, s'appliqua à la connaissance de la théologie et des lois civiles et canoniques, avec une telle distinction, qu'à l'âge de 21 ans il fut nommé chanoine de la cathédrale Eusébienne. En 1205 il entreprit un voyage à Rome; le pape Innocent III le proclama cardinal, et bientôt il le chargea de missions importantes. D'après l'exposé et les détails des importantes missions que le cardinal Guala a dû remplir depuis 1207 jusqu'à 1216, il est aisé de voir qu'il n'a pas pu, comme Ciaconius l'a allégué, prendre part à la guerre contre les Albigeois, à Toulouse et en Espagne. Le successeur du pape Innocent, Honorius III, après avoir conféré à Guala le titre de cardinal-prêtre de l'église de Saint-Sylvestre et Saint-Martin, l'employa à la réforme du clergé de la Lombardie et l'envoya près de l'empereur Frédéric II, fils de Henri VI, pour l'engager à passer de la Sicile en Palestine; mais l'éloquent orateur ne réussit pas dans cette mission. L'historien Tiraboschi affirme que Guala Bichieri fut un des premiers hommes de son siècle. Il mourut à Rome dans le mois de mai 1227, et il légua sa fortune et sa bibliothèque à l'église de Saint-André. — De ses deux nièces, l'une, Béatrix Bichieri, fonda le monastère des bénédictines de Saint Pierre le Martyr, et l'autre, Émilie, donna la règle aux dominicaines, monastère de Sainte-Marguerite à Verceil.

GUALANDI (Jean-Bernard), traducteur italien, né dans le 16e siècle à Florence, se rendit fort habile dans les langues anciennes, et s'acquit une réputation très-étendue par ses connaissances et par ses talents comme orateur. Il avait embrassé l'état ecclésiastique, mais il refusa toutes les dignités qui lui furent offertes, pour se consacrer uniquement à la culture des lettres, et mourut vers 1570. On lui doit des traductions de la *Vie d'Apollonius de Thyane,* par Philostrate, Venise, 1549, in-8°; du *Traité des monnaies,* de Guillaume Budé, Florence, 1562, in-8°; et des *Apophthegmes,* de Plutarque, Venise, 1565, in-4°.

GUALANDI (Odoardo), savant prélat, d'une famille patricienne de Pise, vécut dans l'intimité du pape Paul IV; fut, en 1557, pourvu de l'évêché de Césène qu'il administra pendant 31 ans avec beaucoup de sagesse; obtint, en 1588, la permission de résigner son siége à Camille Gualandi, son neveu, et fixa sa résidence à Rome où il mourut le 17 mars 1597. Ce prélat passait pour l'un des plus grands platoniciens de son temps. On lui doit : *De civili facultate libri XVI.*

GUALANDI (Hermès), d'une famille noble de Bologne, reçut le laurier doctoral dans les facultés de droit et de théologie, professa à l'université de sa ville natale; et fut pourvu de plusieurs bénéfices, nommé protonotaire apostolique, et vicaire général de l'évêque de Parme. Il mourut dans sa patrie le 22 juillet 1629. On a de lui des poésies lyriques (*rime*), publiées à Bologne en 1631.

GUALBERT (St. Jean), abbé et fondateur de l'ordre de Vallombreuse au 11e siècle, s'était livré dans sa jeunesse à la dissipation et aux plaisirs; il avait même pendant longtemps nourri dans son cœur le projet de venger la mort de son frère par celle de son meurtrier; mais au moment d'exécuter sa coupable résolution, il fit un retour sur lui-même, alla prendre l'habit monastique à l'abbaye de San-Miniato, devint un modèle de régularité et de pénitence, refusa le titre d'abbé de ce monastère, alla en fonder un à Vallombreuse dans l'Apennin, au diocèse de Fiesoli, et vit ce nouvel institut prendre de rapides accroissements sous la protection des papes Léon IX, Étienne IX et Alexandre II. Gualbert mourut le 12 juillet 1073 à 74 ans : il a été canonisé par Célestin III en 1193. On a une relation des miracles de St. Jean Gualbert, écrite par Jérôme, religieux de Vallombreuse en 1480.

GUALBERT (Jean), abbé de Weissenau en Bavière, a publié quelques sermons et une espèce de bibliothèque des prédicateurs, sous le titre de *Concha margaritifera,* Nuremberg, 1705, in-4°.

GUALDO (Paul), littérateur, né en 1553, à Vicence, d'une famille patricienne, qui a fourni plusieurs hommes de mérite, acheva ses études à Padoue et y reçut le laurier doctoral dans la double faculté de droit et de théologie. Il se rendit, en 1582, à Rome où il fut accueilli par le cardinal Castagna, qui, peu d'années auparavant, avait été son hôte à Vicence; et, d'après ses conseils, il embrassa l'état ecclésiastique. Dès qu'il eut reçu les ordres, il fut pourvu d'un canonicat, et bientôt nommé théologien du chapitre. Son protecteur étant devenu pape, en 1590, sous le nom d'Urbain VII, Gualdo fut fait secrétaire des *mémoriaux* à la chancellerie romaine. A la mort de son protecteur il quitta la chancellerie, se démit de son canonicat en 1591 et revint à Vicence. Cependant l'archiprêtre de Padoue étant venu à vaquer en 1609, il l'accepta. Il choisit en 1619 pour coadjuteur son neveu; et mourut le 11 octobre 1621.

GUALDO-PRIORATO (Galeazzo), comte de Comazzo, né à Vicence en 1606, quitta la carrière des armes qu'il avait suivie avec honneur pour écrire l'histoire, et mourut en 1678. Ses principaux ouvrages sont : *Istoria delle guerre degli imp. Ferdinando II et III,* etc., 1641, 3 vol. in-4°; *Istoria del ministerio del cardin. Mazarini,* etc., Cologne, 1669, 3 vol. in-12; *Istoria delle rivoluzioni di Francia sotto il regno di Luigi XIV,* de 1648 à 1654, ibid., 1670, 2 vol. in-4°.

GUALFREDUCCI (Bandino), jésuite, né en 1565 à Pistoie, fut admis dans la société à l'âge de 19 ans, y professa quelque temps la rhétorique, et fut ensuite demandé par le P. général pour secrétaire des lettres latines. Sur la fin de sa vie il se retira dans la maison de son ordre à Rome, et y mourut le 5 mars 1627. On a de lui : *Hieromenia seu sacri menses,* Rome, 1622, 1625, in-12; *Variorum carminum libri sex,* ibid., 1622, in-12; *Oratio de passione Domini.*

GUALTER. *Voyez* **GAULTIER.**

GUALTERUZZI (Charles), littérateur, naquit à Fano vers la fin du 15e siècle. Étant allé fort jeune à Rome, ses talents et sa douceur lui méritèrent la bienveillance de personnages éminents, et bientôt il dut à leur protection une place importante dans la chancellerie papale. Cette place lui fournit l'occasion de rendre à son

tour de nombreux services; et, chose remarquable, il n'eut jamais qu'à se louer de tous ceux qu'il avait obligés. Il est l'éditeur des *Cento novelle anticho*, Bologne, 1525, in-4° de 47 feuilles. Cette édition, de la plus grande rareté, passe pour la première de ce recueil.

GUALTERIO (Philippe-Antoine), cardinal, né à Fermo dans la Marche d'Ancône en 1660, se signala par son attachement à la France à l'époque des plus grandes calamités qui affligèrent la fin du règne de Louis XIV, obtint l'abbaye de St.-Remi, ainsi qu'une pension considérable en récompense de son dévouement, et reçut en outre d'honorables témoignages de l'estime du roi. Ce prélat s'était occupé pendant 20 années de rassembler les matériaux d'une histoire universelle, qui, suivant de Boze, aurait été véritablement la bibliothèque du monde; mais tous ces matériaux furent submergés avec le vaisseau qui les transportait de France en Italie. Gualterio mourut à Rome le 21 avril 1728, laissant une riche bibliothèque et de précieuses collections de pierres gravées, de divers objets d'antiquités, d'histoire naturelle, etc. Son *Éloge*, par de Boze, se trouve tome VII des Mémoires de l'Académie des inscriptions dont il était membre honoraire.

GUALTHER ou **GWALTHER** (Rodolphe), savant ecclésiastique, né à Zurich en 1519, mort dans la même ville en 1586, après y avoir rempli un grand nombre d'années les fonctions de premier pasteur, a donné quelques traductions et des éditions de différents auteurs grecs et latins, et publié plusieurs ouvrages, dont le plus connu est: *Sermons de l'antechrist*, 1546, traduits en diverses langues, même en polonais.

GUALTHER (Rodolphe), fils du précédent, mort en 1577 à 25 ans, a laissé des poésies latines, dont on trouvera le détail dans le livre intitulé: *J. B. Huldrici Gualtherus redivivus, seu de vitâ et morte Rod. Gualtheri oratio*, imprimé dans la *Bibliotheca Bremensis*, 1725, tome VIII, in-4°.

GUALTIERI (Nicolas), médecin naturaliste, né en 1688 à Florence, concourut avec Micheli à la formation de la Société botanique de cette ville, devint premier médecin du grand-duc, puis professeur à l'université de Pise, et mourut en 1747. Il a laissé plusieurs dissertations estimées, et des ouvrages dont le plus remarquable est le catalogue de son cabinet, publié sous ce titre: *Index testarum conchyliorum quæ asservantur in musæo Nic. Gualterii et methodicè exhibentur*, Florence, 1742, grand in-fol., orné de 110 planches.

GUANZELLIS (Jean-Marie de), savant prélat italien, né en 1557, à Brasighella, dans le diocèse de Faenza, entra fort jeune dans l'ordre de Saint-Dominique, et, après avoir professé plusieurs années la théologie avec distinction, fut fait maître du sacré palais, et, en 1607, évêque de Polignano, dans la terre de Bari. Il administra son diocèse avec sagesse, et mourut en 1619. Il est auteur d'un ouvrage curieux, intitulé: *Index librorum expurgandorum in studiosorum gratiam confectus*, Rome, 1607, in-8°.

GUARCO (Nicolas), doge de Gênes, de 1378 à 1383, était d'une famille illustre, mais dans l'ordre populaire. La maison de Guarco a donné trois doges à Gênes; et, comme celles d'Adorno et de Fregose, elle avait un parti nombreux, qui excita plusieurs guerres civiles, dans le but unique de mettre un Guarco à la tête de l'État. Le règne de Nicolas fut illustré par les plus brillantes actions de l'histoire de Gênes. C'était, précisément, l'époque de la guerre de Chioggia, ou quatrième guerre maritime, entre les Vénitiens et les Génois; et jamais ces deux peuples n'avaient mis sur mer des flottes plus puissantes, ou ne s'étaient livré des combats plus acharnés. Dans ce même temps, Isnard de Guarco, frère du doge, défit, le 22 septembre 1380, la compagnie de l'Étoile, bande nombreuse d'aventuriers, que Bernabo Visconti, seigneur de Milan, envoyait pour former le siége de Gênes. Cette victoire parut si importante, que les Génois l'ont célébrée, dès lors, par une fête annuelle.

GUARCO (Antoniotto de), doge de Gênes, de 1394 à 1404, fut élu par un parti, dans la plus grande fureur des guerres civiles de Gênes. Il disputa la couronne ducale, tour à tour, à Antoniotto Adorno, à Pierre Fregose, et à Antoine de Montalto. Chassé, à plusieurs reprises, par la violence des factions, il fut aussi plusieurs fois rétabli. Enfin, lorsque Gênes fut tombée au pouvoir du maréchal de Boucicault, au nom du roi de France, la tête de Guarco fut mise à prix, et il fut assassiné à Pavie, en 1404.

GUARCO (Isnard de), de la famille du précédent, fut aussi doge de Gênes en 1436; mais, au bout de sept jours, il fut chassé du trône par Thomas Fregose.

GUARIENTI ou **GUERRIERO**, suivant Vasari, l'un des plus habiles peintres de son temps, était né à Padoue, dans le 14e siècle. Ridolfi dit qu'il fut l'un des premiers qui s'éloigna, dans ses compositions, de la trop grande simplicité des artistes grecs, et qui sut donner à ses personnages, des poses et des attitudes variées. Il peignit, en 1365, la salle du grand conseil, à Venise; et il avait représenté, sur les côtés, les chœurs des justes et des anges, ayant les yeux tournés vers la gloire qui occupait tout le plafond: mais le temps ayant presque détruit cette peinture, le Tintoret fut chargé de la renouveler. Guarienti avait également peint à fresque la grande chapelle et le cloître des Augustins de Padoue; et Vasari cite encore de lui des travaux considérables: mais il paraît qu'il n'en existe plus d'assez bien conservés pour mériter l'attention des artistes.

GUARIN (Pierre), bénédictin de Saint-Maur, savant orientaliste, né en 1678 près de Rouen, professa pendant plusieurs années dans cette ville et à Reims, et mourut à Paris le 29 décembre 1729 dans l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, dont il était bibliothécaire. On a de lui: *Gramm. hebræa et chaldaica*, Paris, 1724-1726, 2 vol. in-4°; *Lexicon hebraicum et chaldaico-biblicum*, etc., Paris, 1746, 2 vol. in-4°. Ces deux ouvrages, qui ne doivent pas être séparés, sont très-estimés. D. N. le Tournais et D. Philib. Girardet, bénédictins, ont continué le *Lexicon* que D. Guarin avait laissé à la lettre M.

GUARINI ou plutôt **GUARINO**, né à Vérone en 1370, mort en 1460, fut l'un des restaurateurs des lettres en Italie, et le premier de sa nation qui ait donné des leçons publiques de langue grecque. Il avait fait le voyage de Constantinople, et reçu des leçons d'Emmanuel Chrysoloras. Il a laissé des écrits peu connus aujourd'hui, et dont le plus remarquable est une traduction latine des XVII livres de Strabon.

GUARINI (Jean-Baptiste), l'un des fils du précédent, né à Vérone, fut le successeur de son père dans l'école de grec établie à Ferrare. On a de lui des *poésies* latines, imprimées à Modène en 1496; un traité *De ordine docendi ac studendi;* des notes sur Cicéron, Ovide et Lucain: une traduction latine de plusieurs discours de Démosthène, de Dion Chrysostôme, de saint Grégoire de Nazianze. Il a donné la première édition de *Servius*, Venise, 1471.

GUARINI (Alexandre), fils du précédent, a publié une édition de Catulle, avec des corrections faites au texte par son père.

GUARINI (Jean-Baptiste), célèbre poëte italien, né à Ferrare le 10 décembre 1537, était fils du précédent. Il remplaça son père dans la chaire des humanités de l'université de Ferrare, fut lié d'une amitié intime avec le Tasse, qu'il défendit dans la suite avec le plus grand zèle. Après avoir été 14 ans attaché au duc de Ferrare, sans recevoir de récompense, Guarini passa successivement au service du duc de Savoie, du duc de Mantoue et du grand-duc de Florence Ferdinand, et n'eut guère plus à se louer de ces trois princes. Toutefois ses disgrâces ne l'empêchèrent pas de se livrer au commerce des muses; et de composer plusieurs ouvrages. Vers la fin de sa vie, il se retira à Venise, et mourut le 6 octobre 1612. Nous ne citerons de tous les écrits de Guarini que le célèbre poëme intitulé *il Pastor fido,* si souvent imprimé et traduit dans presque toutes les langues de l'Europe. Ce poëme dramatique peut soutenir le parallèle avec l'*Aminta* du Tasse, au jugement des meilleurs critiques : si l'action dans l'*Aminta* est plus régulière et plus attachante, elle est plus animée et plus variée dans le *Pastor fido.* Mais le style de Guarini, bien que brillant et riche d'images, n'a pas la pureté, la douceur, l'élégance qui caractérisent celui du Tasse. Les *OEuvres* de Guarini ont été publiées à Ferrare, 1737, 4 vol. in-4°, avec figures et vignettes. La *Vie* de ce poëte a été écrite par son fils Alexandre, Apostolo Zeno et Bardotti.

GUARINI (Alexandre), fils du précédent, mort le 14 août 1636, après avoir rempli plusieurs emplois distingués auprès du duc de Ferrare, est auteur des ouvrages suivants : *la Bradamante gelosa,* comédie en 5 actes, Ferrare, 1616, in-4°; *Apologia di Cesare,* etc., ibid., 1632, in-fol.; *Il Farnetico savio,* dialogue sur la prétendue folie du Tasse, ibid., 1641, in-8°.

GUARINI (Camille GUARINO), théatin, né à Modène en 1624, mort le 6 mars 1683 à Milan, a fait construire un grand nombre d'édifices publics et particuliers dans les villes de Milan, Modène, Messine, Prague, Lisbonne et même Paris, où il construisit l'église de Sainte-Anne, et la maison des Théatins; mais d'après Milizia, il a porté à l'excès le mauvais goût que Borromini avait introduit dans l'architecture italienne. On a de lui plusieurs ouvrages qui attestent la variété de ses connaissances. Nous citerons : *la Pietà trionfante, tragi-commed. morale,* Messine, 1660, in-12; *Placita philosoph.,* Paris, 1665, in-fol.; *Euclides adauctus et methodicus,* Turin, 1671, 1676, in-fol.; *Compendio della sfera celeste,* ibid., 1675, in-12; *Trattato di fortificazione,* ib., 1676, in-4°; *Leges temporum et planetarum,* etc., ibid., 1678, in-fol.; *Cœlestis mathematicæ pars prima et secunda,* Milan, 1683, in-fol.; *Architettura civile, divisa in cinque trattati,* ouvrage posthume, Turin, 1737, 3 vol. in-fol.

GUARINUS. *Voyez* **FAVORINUS.**

GUARNA (André), né à la fin du 15e siècle à Salerne, est auteur de *Bellum grammaticale,* Crémone, 1511, in-4°, traduit en français par P. Roger, Paris, 1616, in-8°; par M. H. B. Girault, Poitiers, 1811, in-12, avec des notes. Rien de plus bizarre que cette conception; c'est *le royaume de Grammaire,* qui est le théâtre de la guerre, le *verbe* et le *nom* sont les chefs des armées, les *pronoms,* les *adjectifs* et le *participe* y jouent tour à tour des rôles brillants. Il y a eu plus de 100 éditions du *Bellum grammaticale* en Italie.

GUARNACCI (Mario), savant prélat italien, né à Volterre en 1701, mort le 21 août 1785, a publié la continuation de l'*Histoire des papes* d'Alph. Chacon ou Ciaconius, Rome, 1751, 2 vol. in-fol.; une traduction italienne de l'*Hécube* d'Euripide, imprimée avec celle de la tragédie de Sénèque dont le sujet est la *Prise de Troie,* et ses *Poésies* (sous le nom de Zelalgo Arassiano), Lucques, 1769, in-4°; *Origines italiques,* 1768-1772, 3 vol. in-fol., ouvrage d'une grande érudition et très-estimé, etc.

GUARNANA (Jacques), peintre, né en 1720, à Vérone, fils d'un domestique de l'évêque de cette ville, annonça de bonne heure un goût décidé pour les arts du dessin. Placé dans l'école de Sébastien Rizzi, d'où il passa dans celle de Tiépolo, il ne tarda pas à se faire remarquer par de petites compositions qui lui valurent le suffrage des amateurs. Bientôt il exécuta plusieurs peintures à fresque et à l'huile, assez remarquables pour que le procurateur de Saint-Marc se crût obligé de lui commander un tableau pour le palais ducal. Les étrangers qu'attiraient alors à Venise les fêtes qui s'y succédaient employèrent son pinceau et portèrent ses ouvrages et sa réputation dans le nord de l'Europe. L'académie de Copenhague lui offrit la place de son premier peintre; et dans le même temps l'impératrice de Russie lui fit proposer de se rendre à Saint-Pétersbourg; mais les circonstances ne lui permirent pas d'accepter ces offres honorables. Il mourut subitement à Venise, le 18 avril 1807. On a beaucoup gravé d'après cet artiste; mais les amateurs ne recherchent que les morceaux qui l'ont été par Bartolozzi.

GUARNANA (Vincent), fils et élève du précédent, mourut à Venise en 1815; il peignit également à fresque et à l'huile, mais il est resté fort au-dessous de son père.

GUARNERI (Joseph et Pierre), célèbres luthiers qui florissaient à Crémone dans la première moitié du 18e siècle, s'étaient formés, le premier sous Stradivari, le deuxième sous Jérôme Amati. Visant à se distinguer eux-mêmes par quelque innovation dans la facture du violon, ils imaginèrent d'en aplatir les voûtes, d'en fortifier les épaisseurs, et en même temps ils diminuèrent le modèle de l'instrument. C'est ainsi qu'ils parvinrent à lui donner un grand éclat; mais la 4e corde, d'une sécheresse excessive, se trouvait ainsi sacrifiée aux autres. Les amateurs mettent encore un grand prix aux instruments des Guarneri.

GUARNIERI-OTTONI (Aurelio), antiquaire, né à Osimo en 1748, mort à Venise en 1788, a laissé: *Dissertazione epistolare sopra un' antica ara marmorea*

esistente nel museo veneto Nani, Venise, 1785, in-4°; *Dissertazione intorno all' antica via Claudia dalla città di Altino fino al fiume Danubio,* Bassano, 1789, in-4°.

GUASCO (Annibal), né dans le 16e siècle, à Alexandrie de la Paille, s'appliqua avec beaucoup d'ardeur à la culture des lettres; mais la trop grande vivacité de son esprit, ou peut-être l'inconstance de son caractère l'ayant empêché d'adopter un genre de préférence, il n'a obtenu dans aucun de succès remarquable. Il mourut à Alexandrie, le 4 février 1619, dans un âge avancé. On cite de lui : *Ragionamento del governarsi ella in corte, andandovi per dama,* Turin, 1586, in-8°; des *Rime,* Alexandrie, 1599, in-12; *Tela cangiante in madrigali,* Milan, 1605, in-12; *Lettere con alcune rime,* Pavie, 1618, in-4°.

GUASCO (Octavien de), chanoine de Tournai, membre de l'Académie des inscriptions de Paris et de plusieurs autres sociétés littéraires, né à Pignerol en 1712, se rendit en France en 1738, se lia avec Montesquieu, passa plusieurs années dans la société intime de cet homme célèbre, se retira ensuite en Italie, et mourut à Vérone en 1781. On a de lui entre autres écrits : un recueil de *Dissertations historiques, politiques et littéraires* (publiées d'abord séparément ou insérées dans divers recueils), Tournai, 1756, 2 vol. in-8°; une *Histoire du pape Clément V,* dont il lut le premier livre en 1747, à l'Académie des inscriptions; une traduction italienne de l'*Histoire ottomane,* par Démétrius Cantémir; *Satires de M. le prince de Cantémir avec l'histoire de sa vie* (sans nom d'auteur), Londres, 1749, in-12; *De l'usage des statues chez les Anciens, essai historique,* Bruxelles, 1768, in-4°, ouvrage recherché.

GUASCO (François-Eugène, marquis de), cousin du précédent, né à Alexandrie en Piémont dans le 18e siècle, fut président du Musée romain. On a de lui : *Sopra la rinungia fatta da Luccio Corn. Silla della dittatura, Ragionamento,* 1765; *la Congiura di Catilina,* etc., traduit de Salluste avec des notes, Naples, 1765, in-4°; *Musæi capitolini antiquæ inscript., nunc primum conjunctim editæ notisque illustratæ,* Rome, 1775-1778, 3 vol. in-fol.; *Annæi Senecæ Ludus in mortem Claudii Cæsaris, notis illustratus,* Verceil, 1787, in-4°.

GUASPRE. *Voyez* **DUGHET.**

GUAT (Le). *Voyez* **LEGUAT.**

GUATIMOZIN ou **QUAUHTEMOTZIN**, dernier roi du Mexique, neveu et gendre de Montézuma II, avait été élevé sur le trône après la mort de Cuitlahuetzi l'an 1520 (époque où le Mexique était à moitié envahi par Fernand Cortez). Sa bravoure et la sagesse de son administration lui avaient gagné l'affection de ses sujets, lorsque sa capitale fut entourée et assiégée par les Espagnols. Il chercha à s'enfuir, fut arrêté et conduit prisonnier devant Cortez. Le vainqueur n'écouta d'abord que sa générosité, et traita Guatimozin avec les égards dus au rang dont cet infortuné était déchu; mais bientôt, accusé par ses propres soldats de s'être approprié les trésors de Montézuma, Cortez, pour étouffer les murmures de son armée, fit appliquer le prince à la torture, et ne suspendit ses souffrances que pour l'abreuver d'outrages. Un supplice qui révolta tous les Mexicains et même une grande partie de l'armée espagnole termina la vie de Guatimozin. Il fut pendu à un arbre, la tête en bas, en 1522 : il avait alors 25 ans.

GUAY (Jacques), peintre et graveur, né à Marseille vers 1715, étudia le dessin à l'école de Boucher; il s'adonna ensuite à l'étude des pierres antiques, fit un voyage en Italie, et à son retour en France succéda à Barrier dans la place de graveur en pierres fines du cabinet du roi à Paris. Guay fut nommé à l'académie de peinture en 1742 par la protection de Mme de Pompadour, et mourut en 1787. On cite de lui un *Antinoüs, la bataille de Fontenoi,* etc.

GUAY-TROUIN (du). *Voyez* **DUGUAY-TROUIN.**

GUAZZESI, littérateur, né à Arezzo en 1708, mort à Pise en septembre 1764, a laissé plusieurs ouvrages, parmi lesquels on distingue : une excellente traduction italienne en vers de l'*Aulularia* de Plaute, Florence, 1747-1760, in-8°, sous le nom de *Lisienbo Cristoniano; Osservazioni storiche intorno ad alcuni fati di Annibale,* Arezzo, 1752, in-8°, et plusieurs autres dissertations sur l'histoire de Toscane au moyen âge, sur les amphithéâtres, et sur quelques points d'histoire savamment discutés.

GUAZZO (Marc), poëte et historien, né à Padoue vers la fin du 15e siècle, d'une famille originaire de Mantoue, embrassa l'état militaire, et servit avec distinction dans les guerres qui désolèrent de son temps l'Italie. La vie agitée des camps ne ralentit pas son ardeur pour la poésie; et il fit paraître, à peu de distance l'un de l'autre, deux poëmes héroï-comiques, médiocres à la vérité, mais qui n'en supposent pas moins une facilité extraordinaire. La paix lui ayant permis de quitter le service, il se retira dans sa patrie, où il continua de se livrer à la culture des lettres. Il y mourut en 1556, âgé d'environ 60 ans. On a de lui : *Astolfo Borioso, che segue alla morte di Ruggiero, conformandosi con la profondissima historia del divino Ariosto,* Venise, 1523, in-4°; *Belisardo fratello del conte Orlando,* Venise, 1525, in-4°; une comédie intitulée : *Errore d'amore,* Venise, 1526; et une tragédie : *la Discordia d'amore,* ibid., 1528, in-8°, etc.

GUAZZO (Étienne), littérateur italien, né en 1530, à Casal, d'une famille noble du Montferrat, cultiva la poésie avec succès, et chercha à en inspirer le goût à ses compatriotes. Il fut l'un des fondateurs de l'académie qui s'établit à Casal sous le titre des *Argonautes*, devint secrétaire de Marguerite, duchesse de Mantoue, et ensuite de Louis de Gonzague, duc de Nevers, et mourut à Pavie, le 6 décembre 1593. On a de lui : *la Civil conversatione divisa in quatro libri,* Venise, 1574, in-4°; *Dialoghi piacevoli* (au nombre de 12), ibid., 1586, in-4°, etc.

GUDE ou **GUDIUS** (Marquard), savant antiquaire, né à Rensbourg le 1er février 1635, fut chargé de l'éducation d'un jeune homme riche, nommé Samuel Shatz, parcourut avec lui la Hollande, la France, l'Angleterre, l'Italie, et recueillit dans ces voyages de précieux documents sur l'histoire et les antiquités. Le jeune Samuel mourut en 1674, laissant toute sa fortune à Gudius qui, dit-on, abusa de sa qualité d'exécuteur testamentaire pour ravir des legs particuliers faits par son élève à Gronovius et à Heinsius, savants hollandais avec lesquels il s'était lié pendant ses voyages. Gude mourut le 26 novembre 1689. On a de lui l'édition d'un *Traité* de saint

Hippolyte *touchant l'antechrist,* Paris, 1661, in-8°; *De clinis sive Grabatariis veteris Ecclesiæ,* Iéna, 1657, in-4°; *Antiq. inscriptiones tùm græcæ tùm latinæ olim à Marq. Gudio collect.,* etc., Leeuwarden, 1731, in-fol.; des *Notes* sur Phèdre, édition d'Amsterdam, 1698, in-8°.

GUDE (Frédéric), né en Silésie en 1669, mort le 6 mars 1753 à Lauban, où il était premier pasteur, a écrit en allemand plusieurs ouvrages de critique sacrée.

GUDE (Gottlob-Frédéric), théologien protestant, fils du précédent, né à Lauban en 1701, mort en 1756, a publié un grand nombre de dissertations sur divers points de critique sacrée, parmi lesquelles nous citerons : *De jurisconsultorum et politicorum in Script. sacram meritis critico-exegesis,* Leipzig, 1729, in-4°, *Demonstratio hermeneutica quòd Christus in cœnâ suâ σταυρωσίμω agnum pascalem non comederit,* ib., 1741, in-4°, 2e édition, avec une réponse aux objections de Conr. Ikenius ; *De artibus Juliani apostatæ paganam religionem instaurandi,* Iéna, 1740, in-4°; *Dissertatio histor. crit. de sadduceorum in judaïca gente auctoritate; Epistola apologetica pro dissertatione de sadduceorum auctoritate ;* ces deux derniers écrits sont insérés, le premier dans le t. II, et le second dans le t. V des *Miscellan. lips. nova,* publiés par Mencke. On doit aussi à Gude : *Vita Jo.-Guill. Hoffmanni J. U. doctoris,* Leipzig, 1742, in-4°.

GUDE (Henri-Louis), neveu de Marquard, secrétaire à la chancellerie de Gluckstadt, mort à Halle le 27 novembre 1707, a fait plusieurs traductions et publié en allemand des descriptions de Nuremberg, de Brême, de Lubeck, de Hambourg, etc.

GUDEN (Jean-Maurice), savant jurisconsulte saxon, né à Heiligenstadt, en 1639, dans la haute Saxe, professa le droit avec beaucoup de distinction à Erfurt, fut nommé assesseur au tribunal de l'électorat de Mayence, et mourut le 21 avril 1688. On citera de lui: *Dissertatio ad jus publicum,* Erfurt, 1673, in-4°; *Historiæ Erfurtensis ab urbe conditâ ad reductam, libri IV,* ibid., 1675, in-8°, figures.

GUDEN (Valentin-Ferdinand), de la même famille que le précédent, baron, chevalier de l'ordre immédiat de l'Empire, conseiller à la chambre impériale, né à Mayence en 1679, mort le 9 mars 1758, est principalement connu par son *Codex diplomaticus sive Sylloge diplomatariorum, monumentorumque veterum ineditorum adhuc, et res gesmanicas præcipuè Moguntinas illustrantium.*

GUDEN (Henri-Philippe), docteur en théologie, membre du consistoire de Hanovre, et surintendant des églises du duché de Gœttingue, né à Vornomhausen en 1676, mort à Zelle le 27 avril 1742, a publié plusieurs ouvrages, parmi lesquels on distingue: *Dissertatio sæcularis de Ernesto, duce Brunsvicensi et Luneburgensi,* Hanovre, 1730, in-4°; *Notitia ordinis eremitarum Augustinianorum ;* la *Vie de saint Boniface,* Helmstadt, 1720, in-4°; l'*Histoire ecclésiastique de Gœttingue.*

GUDENOF. *Voyez* **GODOUNOF.**

GUDIN DE LA BRENELLERIE (Paul-Philippe), littérateur, né à Paris le 6 juin 1738, fut entraîné dès son jeune âge vers la carrière des lettres par un penchant que combattaient en vain et sa famille et Voltaire; il présenta à la Comédie-Française, à 23 ans, une tragédie de *Clytemnestre* qui ne fut pas jouée; *Hugues le Grand* n'eut pas plus de bonheur, et *Coriolan,* qu'il parvint à faire représenter le 26 février 1776, éprouva une chute complète. Gudin n'en continua pas moins de cultiver la littérature, et mourut à Paris en 1812. On a de lui, entre autres ouvrages : *Lothaire et Valrade,* tragédie, Genève, 1767, in-8°; *Aux mânes de Louis XV et des grands hommes qui ont vécu sous son règne,* Deux-Ponts, 1776, 2 vol. in-8°; *Graves observations sur les bonnes mœurs, par le frère Paul, ermite des bords de la Seine,* Paris, 1779, in-12; c'est un recueil de contes dont la versification est facile, mais les sujets peu piquants; l'auteur l'augmenta successivement, et en fit paraître une nouvelle édition sous ce titre : *Contes, précédés de recherches sur l'origine des contes,* etc., 1806, 2 vol. in-8°; *Supplément à la manière d'écrire l'histoire,* Kelh, 1784, in-12; *Essais sur l'histoire des comices de Rome, des états généraux de France et du parlement d'Angleterre,* Paris, 1789, 3 vol. in-8°; *Supplément au Contrat social,* ibid., 1790, in-12; l'*Astronomie,* poëme en III chants, Auxerre, 1800, in-8°; augmenté d'un IVe chant, Paris, 1810, in-8°; *la Conquête de Naples par Charles VIII,* Paris, 3 vol. in-8°, etc. Il a laissé en manuscrit une *Histoire de France* qui formerait 33 vol. in-8°. On lui doit la première édition des *OEuvres de Beaumarchais,* 1809, 7 vol. in-8° : on trouve à la fin un morceau intéressant, intitulé : *Des drames et des comédies de Beaumarchais, et des critiques qu'on en a faites.* Sa veuve a publié une *Notice sur Gudin,* Paris, 1812, in-8°. Dupont de Nemours en a fait insérer une autre dans *le Mercure* de mars, même année.

GUDIN (Étienne), général français d'une famille originaire du Nivernais, né dans cette province, à Onroux, le 15 octobre 1734. Il embrassa de bonne heure la carrière des armes, et en 1752 il fut admis en qualité de volontaire ou de cadet dans le régiment d'Artois ; il y était breveté en qualité de lieutenant le 6 mars 1757. Il assista aux campagnes de Portugal en 1762 et 1763. Le 1er février 1765, il exerçait les fonctions de sous-aide-major, ce qui était alors un emploi, non un grade. Il fut promu à celui de capitaine, le 20 avril 1768, et chargé du commandement du dépôt des recrues. La compagnie colonelle lui fut donnée en 1778, et l'année suivante il se vit décorer de la croix de Saint-Louis. Le système d'une organisation due au ministre Saint-Germain avait créé des compagnies de chasseurs, le commandement de celle du régiment où servait Gudin, lui fut donné le 20 août 1780, et, en cette qualité, il s'embarqua le 13 décembre 1782 avec le 3e bataillon, et rentra en France le 25 mai 1783. Le 14 juin 1786, il était à la tête des grenadiers de son régiment qu'il quitta le 3 février 1788, étant passé à cette époque major au régiment des grenadiers royaux de Normandie. Ce grade lui donnait le rang de lieutenant-colonel. Les grenadiers royaux, et les corps de milice dont ces grenadiers étaient l'élite, ayant été réformés le 4 août 1789, le lieutenant-colonel Gudin établit sa résidence à Montargis, où étaient ses propriétés. Quand la révolution éclata, les premiers bataillons de volontaires se formèrent; ils se composaient de compagnies levées dans chaque département, arrondissement ou district. La compagnie montargienne, prête à partir pour le chef-lieu, appela à sa tête le chevalier de Saint-Louis Gudin, car sa décoration, qui allait être proscrite bientôt après, était

alors encore un titre respecté. Ses bons et anciens services lui valurent, à Orléans, l'honneur d'être nommé, à l'unanimité, le 9 octobre 1790, lieutenant-colonel en premier, par les volontaires du premier bataillon du Loiret. Gudin eut pour lieutenant-colonel en second Quetard, ancien militaire, et devenu plus tard général, mort en retraite à Orléans. Le grade de général de brigade fut décerné au commandant Gudin le 27 mars 1793. En cette même année, il montait au rang de général de division, et avant le blocus de Maubeuge il était promu général en chef de l'armée de la Vendée, en vertu d'un décret spécial de la Convention. Le représentant Drouet le fit arrêter et incarcérer à Arras après le blocus de Maubeuge, dont il avait été nommé commandant. Il y fut détenu jusqu'au 9 thermidor ; et, ce qui offre une effrayante peinture des horreurs de l'époque, c'est que, sorti de prison, il fallut en quelque sorte qu'un acte d'état civil réhabilitât Gudin à la vie, car il était officiellement censé guillotiné ; mais par une étonnante circonstance qu'il a racontée mainte fois, sans pouvoir l'expliquer, il avait reçu le lendemain du jour où son supplice était censé avoir eu lieu, une note écrite d'une main inconnue, et lui annonçant qu'il figurait comme le 13e mort sur une liste de 36 suppliciés. Il ne lui a jamais été possible de découvrir si, par une substitution à la fois heureuse et cruelle, une autre victime avait été immolée à sa place. Cet événement est resté d'autant plus inexplicable aux yeux de Gudin, qu'il n'avait pas entendu prononcer de jugement contre lui ou contre d'autres prévenus ; il avait subi seulement deux interrogatoires. Sorti de cette épreuve, le général Gudin eut, en 1795, un commandement dans l'armée des côtes de Cherbourg. Son âge avancé, ses 50 ans de services effectifs, le forcèrent alors à quitter la carrière des armes; il se retira dans une propriété peu éloignée de Montargis. En 1800 il fut désigné par le département du Loiret, en qualité de candidat au sénat conservateur, et en 1805 il fut nommé membre de la Légion d'honneur. Il est mort en 1820.

GUDIN (Charles-Étienne-César), neveu du précédent, né à Montargis, le 13 février 1768, fit ses études à l'école militaire de Brienne, et entra, en 1782, dans la compagnie des gendarmes de la garde. De là il passa, en 1784, dans le régiment d'Artois. En 1792, il s'embarqua pour Saint-Domingue avec un bataillon de son corps. En 1793, il devint chef de bataillon et aide de camp de son oncle. La brillante valeur qu'il déploya dans les premiers combats où il se trouva, de 1793 à 1794, lui mérita le grade d'adjudant général. Il fit les campagnes de 1795 et 1796 sous Moreau, se distingua particulièrement dans les combats de la Kentzick, de Freudenthal et de Wolfach, et passa ensuite chef d'état-major de la division chargée de la défense de Kehl, qui subit un bombardement de 24 jours. Après la paix de Campo-Formio, il passa à l'armée des côtes contre l'Angleterre, et, en 1796, il revint à l'armée du Rhin, avec le grade de général de brigade, qui lui fut conféré. En février 1799, chargé par Masséna d'attaquer, avec sa brigade, la position du Grimsel, et les passages du Valais et du Furca, il remonta l'Aar, vainquit tous les obstacles, culbuta les ennemis, malgré leur vive résistance, passa le Saint-Gothard, rejoignit la division du général Lecourbe après des efforts inouïs, et engagea avec lui, sur les hauteurs de l'Ober-Alp, un combat terrible, où les Autrichiens furent mis dans une déroute complète. Chargé de nouveau de défendre le Saint-Gothard et la vallée d'Urseren contre les Russes, il repasse le Grimsel, attaque les Russes et leur fait un général et 4,000 hommes prisonniers. Après ces expéditions glorieuses, Gudin quitta l'armée du Danube pour passer à celle du Rhin comme chef d'état-major, et assista, non sans s'y distinguer, à la bataille qui eut lieu en avant de Philipsbourg. Après la réunion des deux armées du Danube et du Rhin sous Moreau, dans le court espace de 10 jours, le général Gudin assista au passage du Rhin près de Stein, à la bataille d'Engenhockach, à celle de Moeskirch, et au combat de Memmingen. Le 23 mai il exécuta avec le plus grand succès l'ordre qu'il avait reçu de forcer le passage du Lech, en avant d'Augsbourg. Le corps de Gudin, aidé de la division Montrichard, eut tout l'honneur de cette affaire, et en récompense Gudin obtint du Directoire le grade de général de division. Au mois de décembre suivant, le passage de l'Inn ayant été décidé, après avoir rejeté les avant-postes ennemis sur la rive gauche, Gudin le traversa avec l'armée, et marcha sur Feldkirch et sur la Saal. Dans le combat qui suivit ce mouvement, il parvint par une disposition habile à couper la retraite à l'aile droite des Autrichiens, et leur prit 6 canons et 600 hommes. Pendant la courte paix qui suivit, le général Gudin fut nommé commandant de la 10e division militaire, et se rendit à Toulouse. Son séjour n'y fut pas long. En 1804, rappelé sous les drapeaux, il fut nommé commandant de la 3e division du corps d'armée sous les ordres du maréchal Davoust, et fit avec lui la campagne de 1805, contre les Autrichiens. Sa division fut ensuite cantonnée dans la basse Autriche jusqu'à l'instant où elle dut se mettre en mouvement pour marcher contre les Prussiens. En 1806, le 14 octobre, eut lieu le combat d'Auerstadt, et le même jour Gudin passa la Saal à Kosen, rencontra les Prussiens non loin de Hoffenhausen, les attaqua, fit des prodiges de valeur, et après un combat terrible et une victoire chèrement disputée, il suivit avec sa division les mouvements de l'armée du maréchal Davoust sur Leipzig et sur Berlin : le 29 du même mois d'octobre, il attaqua la place forte de Custrin, la prit le 1er novembre, fit prisonnière la garnison de 4,000 hommes et trouva dans la place 140 canons et beaucoup de munitions de guerre et de bouche dont il s'empara. A la fin de ce mois, la division Gudin, faisant toujours partie de l'armée du général Davoust, entra dans Varsovie, passa la Vistule, franchit la Narrew en présence des Russes, se retrancha en avant d'Ocirnin et eut une part très-brillante au sanglant combat de Pultusk. Après quelques marches et mouvements militaires, le général Gudin revint à Pultusk, se dirigea sur Dansberg, et de là sur le terrain où devait se livrer la bataille de Preussisch-Eylau. Le général Gudin s'y fit remarquer comme à son ordinaire, et s'empara pendant l'action du village d'Aklapen. La prise de Friedberg fut la suite de cette victoire. Après ce fait d'armes, Gudin passa la Pregel et s'avança avec l'armée sur les bords du Niémen, où fut signée, le 9 juillet, la paix de Tilsitt. Deux jours auparavant il avait été nommé grand officier de la Légion d'honneur. L'année

d'après, il reçut la croix de commandeur de l'ordre de Saint-Henri de Saxe, fut nommé candidat au sénat par le département de Loiret, et, en 1809, fait gouverneur du château de Fontainebleau. La guerre s'étant rallumée, il fit la campagne de 1809 contre l'Autriche, et commanda la droite de l'armée du maréchal Davoust à l'affaire de Tann, se distingua à celle d'Abensberg et à la prise de Landshutt. Sa division ayant passé sous les ordres du maréchal Lannes, il assista à la bataille d'Echmuhl, à la prise de Ratisbonne, et enleva avec autant de talent que de courage l'une des îles du Danube, en avant de Presbourg : fait d'armes glorieux pour lequel il obtint le grand cordon de la Légion d'honneur. Bientôt eut lieu la bataille de Wagram, où le général Gudin et sa division se couvrirent de gloire. Après la paix, son corps fut cantonné en Westphalie; mais la campagne de 1812 le vit des premiers réunis sous les drapeaux. Il contribua puissamment à la bataille de Smolensk; le lendemain il fut réuni au corps du maréchal Ney, qui se disposait à attaquer la position de Volontina-Gora. Cette position était regardée comme si inexpugnable que les Russes l'appelaient le Champ-Sacré. Le général Gudin, à la tête de sa division, marcha sur le centre des ennemis, sans que nul obstacle pût l'arrêter; culbutant, renversant tout ce qui se trouvait sur son passage. Il fut frappé d'un boulet, et mourut sur le champ de bataille. La victoire resta aux Français, mais ce triomphe fut chèrement acheté; et ce jour de victoire devint un jour de deuil pour l'armée.

GUDIUS. *Voyez* **GUDE.**

GUDME (Andréas-Christopher), écrivain laborieux né à Ærœskjœbing, petite île d'OEroe, près la côte du Schleswig, le 1er août 1771, fut destiné par sa famille à l'état ecclésiastique. Après avoir fait ses études théologiques à Copenhague, où il fut deux ans prédicateur, il changea de carrière et obtint l'emploi d'inspecteur des terres dans les duchés de Schleswig et de Holstein, emploi qu'il remplit pendant 29 ans. En 1829 il parcourut l'Allemagne, l'Autriche et la Suisse dans le but d'y observer l'état de l'économie rurale, de s'instruire des progrès techniques et principalement d'étudier les appareils hydrauliques. De retour à Kiel où il résida presque toute sa vie, il se livra à la composition de plusieurs ouvrages, presque tous relatifs aux duchés de Schleswig et Holstein et écrits en allemand. Il mourut en juin 1835, aux bains de Wisbaden. On a de lui : *Description statistique, géographique et topographique des deux duchés de Schleswig et Holstein,* avec 26 tableaux, 1 vol. in-8°, Kiel, 1833; *Population des duchés de Schleswig et de Holstein dans les temps anciens et modernes,* Altona, 1819, in-4°; *Supplément à l'ouvrage précédent pour les années* 1818 *à* 1823, etc.

GUDMUNDER (Olavsen), Islandais, naquit en 1653, et se rendit en Danemark en 1680. Le comte de Gyllenstiern fut envoyé la même année à Copenhague comme ambassadeur extraordinaire de Suède, pour la conclusion du mariage de Charles XI avec Ulrique-Éléonore de Danemark. Comme on parlait beaucoup des manuscrits arrivés d'Islande, l'ambassadeur demanda à les voir; et ce fut Gudmunder qu'on chargea de les lui montrer. La connaissance et les talents de cet Islandais inspirèrent de l'estime pour lui au comte de Gyllenstiern, qui l'engagea à passer en Suède, pour y être employé comme interprète. Charles XI, ayant créé une institution savante, nommée dans le pays *Archives des antiquités,* Gudmunder y fut placé pour la partie de la littérature islandaise, et publia plusieurs de ces livres islandais désignés par le nom de *Saga.* Il mourut à Stockholm en 1695.

GUDMUNDUS ANDREÆ, Islandais, était fils d'un paysan. Ayant fréquenté quelque temps l'école de Holum, en Islande, il reçut un certificat de capacité, pour se rendre à l'université de Copenhague. Mais sa pauvreté l'empêchant d'entreprendre le voyage, il embrassa l'état de son père. Il publia cependant un écrit intitulé *De Polygamiâ et concubinatu,* où l'on trouva des propositions répréhensibles, et qui le fit mettre aux arrêts, d'abord en Islande, et ensuite à la Tour bleue, à Copenhague. Une nuit, s'étant trop avancé hors de sa fenêtre, pour observer les étoiles, il tomba dans la rue, mais sans se faire aucun mal; et il demanda aussitôt d'être ramené dans sa prison. Ce trait fut rapporté au roi, qui lui accorda la liberté, et lui fournit les moyens de continuer ses études. Il mourut à Copenhague, en 1654. S'étant surtout occupé des antiquités du Nord, il composa les ouvrages suivants: *Voluspa, philosophia antiquissima Norvego-danica,* traduite en latin, Copenhague, 1673, in-4°; *Lexicon islandicum,* ib., 1683, in-4°. Ces deux ouvrages posthumes furent publiés par Resenius.

GUDVER, appelant, mort en 1737, avait été dépouillé de la cure de Saint Pierre-le-Vieux à Laon. Son principal ouvrage, qu'il publia sous le voile de l'anonyme, a pour titre : *Jésus-Christ sous l'anathème,* in-12 : cet écrit fut brûlé par la main du bourreau en 1734.

GUEAU DE REVERSEAUX (Jacques-Étienne), né à Chartres en 1706, d'une famille noble, se destina par goût à la profession d'avocat, et obtint au barreau de Paris une célébrité dont les jurisconsultes ont gardé le souvenir. Le duc d'Orléans l'honora de la place de conseiller dans ses conseils. Il mourut en 1753, laissant plusieurs bons *Mémoires.*

GUEAU DE REVERSEAUX (Jean-Philippe-Isaac), fils du précédent, né en 1739, fut intendant de Moulins, puis de la Rochelle. S'étant retiré, à l'époque de la révolution, dans sa terre de Beaumont, près de Nogent-le-Rotrou, il y entretint avec les princes français émigrés une correspondance qui causa sa perte: arrêté et conduit à Paris, il y périt sur l'échafaud en 1794.

GUEBRIANT (Jean-Baptiste BUDES, comte de), maréchal de France, et l'un des plus grands hommes de guerre de son temps, naquit en 1602, au château de Plessis-Budes en Bretagne. Cadet d'une famille ancienne, mais pauvre, il sentit qu'il ne devait attendre son élévation que de son mérite; il entra fort jeune au service, et fit ses premières armes en Hollande : il fut employé ensuite dans l'expédition du Languedoc, et se trouva au siége d'Alet et du Vigan, où il reçut un coup de mousquet à la joue. Cette blessure mit sa vie en danger; mais enfin, il guérit et fut nommé capitaine au régiment de Piémont. En 1632, il passa avec le même grade, dans les gardes du roi, et fut envoyé en Allemagne, où il se distingua dans plusieurs occasions par son intrépidité. Nommé maréchal de camp, en 1636, il conduisit dans la

Franche-Comté, l'armée de la Valteline, et parvint à en opérer la jonction avec celle du duc de Longueville. Il retourna ensuite en Allemagne, et continua d'y servir sous les ordres du duc de Weimar, qui l'honorait d'une estime particulière : en 1638, il battit les Impériaux devant Brisach, et contribua à la prise de cette ville. L'année suivante, il rentra en Franche-Comté, défit le duc de Lorraine, et s'empara de Pontarlier, Nozeroy, et du château de Joux. Sur ces entrefaites, le duc de Weimar mourut, non, dit Henault, sans soupçon de poison ; et Banier, qui lui succéda dans le commandement, n'eut point les mêmes égards pour Guébriant. Le peu d'intelligence qui existait entre ces deux généraux, fut cause que la campagne de 1641 s'ouvrit sous des auspices défavorables. Cependant, Guébriant, informé que Banier se trouvait entouré par des forces supérieures aux siennes, fit taire son juste ressentiment, vola à son secours, et le dégagea. Quelques mois après, Banier mourant avoua ses torts envers Guébriant, et, à l'exemple du duc de Weimar, lui légua ses armes, comme un témoignage de son estime pour sa valeur. Guébriant prit alors le commandement de l'armée, et gagna, le 29 juin 1641, la bataille de Wolfenbuttel : cette victoire signalée ne fut cependant pas décisive. Il défit encore les Impériaux à Ordingen, en 1642 : les deux généraux ennemis, Lannoi et Mercy, furent faits prisonniers dans cette journée, qui mit le sceau à la réputation de Guébriant, et lui mérita le bâton de maréchal. Chargé de défendre ses conquêtes, il continua de remporter des avantages, et vint assiéger Rothweil, en 1643. C'est là qu'il fut atteint, dans la tranchée, d'un coup de fauconneau. Les assiégés se rendirent ; et Guébriant, s'étant fait porter dans la place, y mourut, le 24 novembre 1643. Le Laboureur a écrit l'*Histoire du comte de Guébriant*, sur les mémoires que ce maréchal avait laissés ; Paris, 1656, in-fol. Elle est estimée pour son exactitude.

GUÉBRIANT (Renée du BEC, maréchale de), était fille de René du Bec, marquis de Vardes, et sœur de René du Bec, deuxième du nom, qui ayant épousé la comtesse de Moret, maîtresse de Henri IV, fut père de ce marquis de Vardes devenu célèbre sous Louis XIV par ses amours et ses disgrâces. C'est la seule femme qui ait été ambassadrice personnellement, sans être l'épouse d'un ambassadeur. Elle avait trouvé moyen, au mépris de toutes les convenances, de faire rompre un premier mariage, qui ne contentait pas son ambition, pour lier son sort (en 1632) à celui du comte de Guébriant, dont la carrière s'annonçait avec beaucoup plus d'éclat. On assure qu'elle lui fut fort utile, et que ce fut elle qui lui fit obtenir le bâton de maréchal de France. Un historien (le Laboureur) a même dit que cette dignité appartenait à madame Guébriant, à double titre, c'est-à-dire, par participation de son mari, et par la part qu'elle avait méritée dans le bon succès de ses armes. Devenue veuve en 1643, elle vivait dans la retraite, lorsqu'elle fut chargée, en 1645, de conduire, comme ambassadrice extraordinaire, à Vladislas IV, roi de Pologne, la princesse Marie-Louise de Gonzague, que ce monarque avait épousée à Paris, par procureur. Au bout de fort peu de temps de séjour à Varsovie Vladislas, prévenu par des bruits injurieux contre la nouvelle reine, qui avait, disait-on, aimé éperdument le grand écuyer Cinq-Mars, ne voulut pas la reconnaître comme sa femme, et était presque déterminé à la renvoyer en France. Il fallut toute la dextérité, l'esprit et la fermeté de Mme de Guébriant pour l'engager à vivre en époux avec la princesse Marie. Les détails des conférences de la maréchale, des intrigues de la cour, ainsi que des manœuvres d'une princesse polonaise qui aspirait à supplanter la reine, forment un recueil de lettres très-intéressantes, adressées à la princesse palatine Anne de Gonzague par Mme de Guébriant. De retour à Paris, la maréchale de Guébriant continua de prendre part à tout ce qui occupait la cour. Ce fut elle qui conserva à la France la forteresse de Brisach : le moyen qu'elle employa est, il faut en convenir, tout à fait indigne d'une femme. Charlevois, gouverneur de cette place, refusait d'y laisser entrer Tilladet, que le ministre avait nommé son successeur. Mme de Guébriant, feignant d'être mécontente elle-même de la cour, se rendit près de Charlevois avec une demoiselle qu'il aimait : elle sut, par des confidences adroites, détourner les soupçons qu'il pouvait avoir sur le but de son voyage ; et l'ayant déterminé à faire quelques promenades hors la ville avec sa maîtresse, en donna avis au commandant voisin, qui le fit arrêter et conduire à Philipsbourg, d'où il ne sortit qu'à la pacification du royaume. La duplicité de la maréchale lui fit beaucoup d'ennemis ; mais elle n'en conserva pas moins un crédit immense à la cour. On avance qu'elle avait le projet de se faire nommer gouvernante de Brisach et de l'Alsace. Elle mourut sans enfants, à Périgueux, le 2 septembre 1659.

GUEDIER. *Voyez* **SAINT-AUBIN.**

GUEIDAN (Gaspard de), issu d'une illustre famille de Provence, ne suivit pas, comme ses ancêtres, la carrière des armes. Né à Aix, vers la fin du 17e siècle, il prit le parti de la robe et fut pourvu d'une charge d'avocat général au parlement de Provence, qu'il occupa, pendant 28 ans, avec la plus grande distinction. En 1740, il fut nommé président à mortier au même parlement ; et, par lettres patentes du mois de mai 1752, sa baronnie de Gueidan fut érigée en marquisat. Le continuateur de *la France littéraire* des abbés d'Hébrail et de la Porte le fait figurer comme existant encore à Aix en 1784 ; mais c'est une des nombreuses erreurs dont fourmille cette partie de l'ouvrage. Gueidan ne vivait plus lors de la publication du 4e volume de *la France littéraire*.

GUELDRE (Édouard, duc de), second fils de Renaud II, né en 1336, n'était âgé que de 7 ans lorsqu'il eut le malheur de perdre son père, qui mourut d'une chute. Renaud III, son frère, encore enfant, prit aussitôt les rênes du gouvernement ; mais ce prince ayant paru favoriser les Eeckeren au préjudice des autres familles, les mécontents choisirent Édouard pour leur chef ; et alors commença une guerre qui désola la Gueldre pendant 16 années. Après ce temps, les deux frères, toujours plus animés l'un contre l'autre, résolurent de décider leur querelle dans une bataille générale. Elle eut lieu le 25 mai 1361, près de Thiel. Renaud, après avoir vu périr ses serviteurs les plus fidèles, tomba au pouvoir du vainqueur, et fut enfermé au château de Rosendaal, d'où on le transféra ensuite à Nyenburg, près de l'Yssel. Édouard, proclamé duc de Gueldre, bannit

tous ceux qui avaient suivi le parti de son frère, et déclara la guerre au duc de Bavière pour leur avoir accordé un asile dans ses États. Le duc indigné entra dans la Gueldre, et brûla plusieurs villages; mais, touché du repentir d'Édouard, il lui accorda la paix et même la main de sa fille. Peu de temps après, Jean de Brabant, beau-père de Renaud, leva une armée pour délivrer son gendre. Édouard vint à sa rencontre, le battit, et l'obligea de lui demander la paix. Il se ligua ensuite avec le duc de Juliers contre Venceslas, successeur de Jean de Brabant; et le 22 août 1371, les deux armées s'étant rencontrées, il s'engagea une bataille longue et meurtrière, qui fut terminée enfin par l'entière déroute des Brabançons. Édouard, fatigué du combat, descendit de cheval, leva la visière de son casque, et se coucha sur une pierre, où il s'endormit. Pendant son sommeil, un de ses gentilshommes, dont il avait séduit l'épouse, l'ayant reconnu, l'assomma avec une barre de fer. La mort d'Édouard fut le signal de la délivrance de Renaud III, qui fut rétabli dans sa souveraineté.

GUÉLON-MARC (Pierre-Prosper), commissaire de police à Troyes, où il naquit le 5 septembre 1752, mort en juillet 1823, s'offrit en 1792 pour otage de Louis XVI, et transmit à cet effet au président de la Convention une adresse où respirait le plus noble enthousiasme. M. de Malesherbes lui écrivit au nom du roi une lettre pour le remercier de ce généreux dévouement. A la restauration, plus occupé de la joie que lui causait le retour des princes que du soin de faire valoir ses droits à leur reconnaissance, il parut satisfait de l'estime de ses concitoyens, qui la firent éclater surtout après sa mort, en lui érigeant un monument funèbre. Cet homme honorable a fait imprimer : *Lettre sur l'ouvrage de M. le chevalier de Fontaines, intitulé :* de l'Éducation selon l'Évangile, la charte et l'esprit du siècle, Paris, 1820, in-8° de 20 pages.

GUEMADEUC (Baudouin de), pamphlétaire, naquit en 1734, dans la province de Bretagne. Il fut pourvu de la charge de grand référendaire au grand conseil, et, en 1762, de celle de maître des requêtes, puis obligé de se démettre de ce dernier emploi, en 1779, après plusieurs aventures fâcheuses qui eurent beaucoup d'éclat. S'il faut l'en croire, le garde des sceaux Miroménil, ayant été prévenu qu'on volait très-souvent à sa table des couverts d'argent, fit inviter au nombre de ses convives un espion de police adroit qui, après deux épreuves, acquit la certitude que de Guemadeuc était le voleur. Le ministre l'ayant appelé dans son cabinet lui reprocha sa bassesse. « Celui-ci se voyant découvert ne se déconcerta point et, croyant se tirer d'affaire par une sotte plaisanterie, répondit que M. le garde des sceaux lui ayant annoncé qu'il y aurait toujours à sa table un couvert pour lui, il avait cru pouvoir s'en emparer sans indiscrétion. » Le chef de la magistrature goûta peu ce plat badinage; et l'aventure fut bientôt connue de tout Paris. Baudouin de Guemadeuc fut d'abord enfermé par lettre de cachet au donjon de Vincennes, et ensuite relégué à Tanlay, chez les cordeliers, où il resta 15 mois. Il fit passer à l'Académie des sciences plusieurs mémoires qui obtinrent son approbation. En 1782, il composa une dissertation fort étendue sur les étoiles doubles et sur la nouvelle planète qu'Herschel avait découverte aux pieds des Gémeaux. Ce fut dans la même année qu'il mit au jour l'*Espion dévalisé*. La partie la plus curieuse de ce pamphlet est une *Notice sur les maîtres des requêtes et les intendants*. L'auteur passe en revue ses anciens confrères et il les peint presque tous comme des hommes ineptes ou vicieux. Il descend jusque dans leur vie privée, et ne leur fait grâce d'aucun défaut ou d'aucun ridicule. Baudouin de Guemadeuc mourut à Paris en 1817.

GUENARD (Constance), moine apostat, né en 1584, à Dôle, était fils d'un cordonnier qui s'imposa des sacrifices pour lui faire faire ses études, et le soutenir ensuite dans les écoles. Mais les précoces succès du jeune Constance ne tardèrent pas à fixer l'attention de ses maîtres et lui valurent de bienveillants protecteurs. Les vieux magistrats lui prédisaient de grands succès au barreau s'il embrassait la profession d'avocat; et, docile à leurs inspirations, il fréquenta quelque temps les cours de la faculté de droit; mais, soit légèreté de caractère, soit tout autre motif, il renonça brusquement à la jurisprudence pour embrasser la vie religieuse à Dôle même, dans l'ordre des capucins. Regrettant d'être entré dans cet ordre, il se rendit à Rome pour être relevé de ses vœux; n'ayant pas réussi, il revint dans sa patrie, se fit capucin, puis il embrassa la religion réformée. Il publia, en 1618, l'apologie de sa conduite. Obligé de quitter sa patrie, il entra comme correcteur dans l'imprimerie d'Yverdun. On ignore ce qu'il devint depuis cette époque.

GUENARD (Antoine), littérateur, ex-jésuite, né à Damblin en Lorraine, le 25 décembre 1726, mort près de Nancy en 1806, est auteur d'un discours *Sur l'esprit philosophique*, couronné par l'Académie française en 1755. Ce morceau, remarquable par la force des pensées et l'élégance du style, suffit pour assurer à son auteur une juste réputation. On prétend qu'il avait composé une *Réfutation de l'Encyclopédie*, mais qu'il en brûla le manuscrit pendant la Terreur de 1793.

GUÉNARD (Élisabeth, baronne de Méré), romancière féconde, née à Paris en 1751, y mourut le 18 février 1829. Jusqu'à la fin du 18e siècle, elle ne joua dans la société d'autre rôle que celui d'une femme instruite, spirituelle, et qui n'avait nullement la prétention de prendre rang parmi les auteurs; mais depuis l'année 1799, elle s'en est bien dédommagée, et durant cet espace de temps jusqu'en 1825, date de sa dernière publication, elle a mis au jour plus de 110 ouvrages, lesquels réunis formeraient une bibliothèque de près de 350 volumes. Romans d'imagination, romans historiques, compilations, anecdotes, mémoires contemporains, brochures politiques, sa plume infatigable a traité tous les genres, et elle l'a fait avec une médiocrité qui ne préservera de l'oubli aucun de ses ouvrages. Mme Guénard n'a pas publié sous son nom tous ses livres. Soit que ses libraires y trouvassent un moyen d'achalandage, soit qu'elle fût honteuse elle-même de sa triste fécondité, elle a pris différents pseudonymes, tels que *A. L. Boissy*, *J. H. F. de Geller*, et surtout de *Faverolles, ancien officier de cavalerie*. C'est sous le nom de ces individus, qui sont encore à naître qu'elle a donné ses romans orduriers, tels que *les Trois Moines, les Capucins*, ou *le Secret du cabinet noir, le Diable ermite, Chrysostôme père de Jérôme*, de *Pigault-Le-*

brun, etc. On peut consulter sur elle l'article très-complet de M. Quérard dans la *France littéraire.*

GUÉNEAU DE MONTBELLIARD (PHILIBERT), né en 1720 à Sémur en Auxois, mort à Paris le 28 novembre 1785, s'occupait d'économie politique, d'histoire naturelle et de littérature, lorsque Buffon l'associa à ses travaux : plusieurs articles de l'ornithologie de ce savant illustre ont été rédigés par Guéneau. On connaît encore de lui des *Discours,* des *Dissertations,* dans la *Collection académique* de Berryat ; les articles d'insectologie dans l'*Encyclopédie méthodique ;* deux *Discours* sur l'inoculation et sur la peine de mort.

GUENEAU DE MUSSY (PHILIBERT), membre du conseil royal de l'instruction publique, né en Bourgogne en 1776, mort à Paris le 9 février 1834, avait reçu une éducation très-soignée, et en avait profité. Il avait fait de bonne heure la connaissance de Fontanes, qui l'adjoignit à la rédaction du *Mercure,* lorsqu'il fit revivre ce journal en 1800. En 1805, il donna une nouvelle édition de la *Manière d'enseigner les belles-lettres,* avec la *Vie* de Rollin et des *Notes* dans lesquelles il montre déjà ses idées particulières sur divers points de religion. Quand Fontanes fut mis à la tête de l'université, il prit Gueneau pour secrétaire, et le fit ensuite inspecteur des études. Gueneau eut beaucoup de part à la formation du corps universitaire, et l'abbé Émery, qui l'avait beaucoup connu, et qui était lui-même membre du conseil royal, se plaignait d'avoir trouvé en lui des dispositions peu favorables pour le clergé, non que Gueneau fût irréligieux, mais il avait toutes les préventions du jansénisme. En 1814, il fut nommé secrétaire du conseil d'instruction publique, où il a toujours exercé depuis une grande influence. En 1816, il publia des *Observations* sur un discours de M. Murard de Saint-Romain à la chambre, touchant l'instruction publique. Indépendamment des ouvrages déjà cités, on le croit éditeur des *OEuvres posthumes* de la Harpe, qui parurent en 1806.

GUÉNEBAUD (JEAN), antiquaire et médecin, né à Dijon au 16e siècle, exerça la médecine dans différentes villes de l'Italie, et ne se rendit dans sa patrie qu'en 1596. Deux ans après, il découvrit dans une vigne située près de la voie romaine qui conduisait de Châlons à Langres un tombeau en pierre de forme ronde, haut d'un pied, renfermant une urne de verre et portant une inscription grecque, qu'il traduisit ainsi : « Dans le bocage de Mithra, ce tombeau couvre le corps de Chindonax, grand prêtre : Retire-toi, impie, car les dieux sauveurs gardent mes cendres. » La figure de ce monument ayant été mise au jour d'une manière inexacte par Gruter, Guénebaud publia le livre intitulé : *le Chindonax, prince des Vacies, druides celtiques dijonnais, avec la sainteté, religion et diversité des cérémonies observées aux anciennes sépultures,* Dijon, 1621 ou 1623, in-4°, avec la gravure du tombeau et de l'urne. La *Bibliothèque historique de Bourgogne* fournit d'amples détails sur ce tombeau et sur Guénebaud : celui-ci mourut en 1629 ou 1630.

GUENÉE (ANTOINE), chanoine d'Amiens, membre de l'Académie des inscriptions, etc., né à Étampes le 23 novembre 1717, professa 20 ans la rhétorique au collége du Plessis, fut au bout de ce temps pourvu d'une pension comme émérite, et pendant différents voyages qu'il fit en Italie, en Allemagne, en Angleterre, avec quelques jeunes gens dont l'éducation lui était confiée, il joignit à la connaissance du grec et de l'hébreu celle des langues modernes. Voulant consacrer ses travaux à la défense de la religion, il entreprit de venger la Bible et l'histoire judaïque des critiques plus spirituelles que profondes du vieillard de Ferney, et fit paraître ses *Lettres de quelques juifs portugais, allemands et polonais, à M. de Voltaire,* 1769, in-8°; 6e édition, Paris, 1805, 3 vol. in-8° et in-12, précédée d'une *Notice* (par de Sainte-Croix) : l'édition la plus estimée est celle qu'a donnée M. Beuchot, augmentée de *Notes qui mettent les Lettres en rapport avec les éditions de Voltaire, et une table alphabétique des matières,* Versailles, 1817, in-8°. Ces ingénieuses réfutations, écrites avec autant de mesure que de talent, sont le principal titre de l'auteur qui, après avoir été nommé successivement sous-précepteur des enfants du comte d'Artois (depuis Charles X), et abbé de Loroy, mourut le 27 novembre 1803 à Fontainebleau, où il s'était retiré à la révolution. Ses autres ouvrages sont des traductions de l'anglais de *la Religion chrétienne démontrée par la conversion et l'apostolat de saint Paul,* de lord Lyttleton, 1754, in-12, et des *Observations sur l'histoire et sur les preuves de la résurrection de Jésus-Christ,* de West, 1757, in-12 ; des *Mémoires* dans le recueil de l'Académie des inscriptions.

GUENIN (MARC-CLAUDE), plus connu sous le nom d'*abbé de Saint-Marc,* né à Tarbes en 1730, mort le 12 avril 1807, a continué après Fontaine de la Roche, jusqu'à la fin de 1793, la gazette intitulée : *Nouvelles ecclésiastiques ;* et après avoir défendu avec beaucoup de vigueur dans cette feuille la constitution civile du clergé, il travailla aux *Annales de la religion,* ouvrage rédigé dans le même esprit d'opposition à la bulle *Unigenitus.*

GUENZI (JEAN-FRANÇOIS), bon humaniste, né en 1713 à Frassineto del Pô, dans le Montferrat, embrassa l'état ecclésiastique, et fut pourvu, au collége de Verceil, d'une chaire de rhétorique, qu'il remplit avec beaucoup de distinction. Le roi de Sardaigne, informé de ses services, l'en récompensa par un canonicat et une pension sur sa cassette. Cet estimable littérateur mourut à Turin, le 21 novembre 1755. Il était membre de plusieurs académies. On connaît de lui : *Panegyrici sacri,* Venise, 1756, in-4° ; *Prediche quaresimali,* ibidem, 1758, in-4° ; une édition des *Partitions oratoires* de Cicéron, avec des notes ; et enfin : des *Traductions* italiennes des *Pensées* de Cicéron recueillies par l'abbé d'Olivet.

GUÉPIN (JEAN), né en 1715, à Flessingue, remplit les fonctions d'échevin et de conseiller dans sa ville natale ; ce qui ne l'empêcha point de se livrer à l'étude des littératures grecque et latine, ni de composer des vers non-seulement dans sa langue, mais en français. Il se rendit redoutable par ses sarcasmes, et poursuivit d'un ridicule mérité la pitoyable version rimée des Psaumes, par Datheen, parodie qu'Endrissen, ministre à la Vère, s'est efforcé de faire admettre comme une digne interprétation des chants immortels de David. Toutefois, Guépin avait cessé de vivre 7 ans avant cette bizarre tentative. Il mourut en 1766. Voyez la *Mnémosyne* (en hollandais), et l'*Histoire littéraire,* de M. van Kampen.

GUER (JEAN-ANTOINE), littérateur médiocre, était né

en 1715 à Salanches, petite ville de Savoie. Ayant achevé ses études à Lyon, il se fit recevoir avocat. Après avoir été ruiné par un incendie, il se rendit à Paris pour y chercher des ressources dans l'exercice de sa profession. Il y vécut plusieurs années dans un état voisin de la misère. Heureusement M. de Machault, contrôleur général des finances, vint à son secours en lui procurant un petit emploi, qui lui laissait le loisir de cultiver son goût pour les lettres. Voulant prouver sa reconnaissance à son protecteur, Guer lui dédia presque tous ses ouvrages. Il mourut à Paris en 1764. On a de cet écrivain : *César aveugle et voyageur*, Londres (Paris), 1740, in-12; *Mœurs et usages des Turcs*, Paris, 1746, 2 vol. in-4°, figures; *Histoire critique de l'âme des bêtes*, Amsterdam (Paris), 1749, 2 vol. in-8°; *l'Infortuné reconnaissant*, poëme en IV chants, Paris, 1751, in-8°; *Histoire générale et particulière de l'électricité*, 1755, 3 vol. in-12.

GUER (le chevalier DE), membre des anciens états de Bretagne, mort à Paris en 1816, a publié depuis 1788 plusieurs écrits politiques, dont les plus remarquables sont : *État de la situation des finances de l'Angleterre et de la banque de Londres au 24 juin 1802*, Paris, 1803, in-4°; *Au roi, aux monarques alliés, à la nation française*, 1815, in-8°; *Du Budget, de ses erreurs et des moyens d'y remédier*, 1816, in-8°.

GUÉRAI. *Voyez* **AZYMET GUÉRAI** et **CRYM-GUÉRAI.**

GUÉRARD (dom ROBERT), religieux de la congrégation de Saint-Maur, né en 1641 à Rouen, fut chargé avec dom Durand et dom Delfau de la révision des œuvres de saint Augustin. Mais ayant été soupçonné d'avoir coopéré à l'ouvrage intitulé : *l'Abbé commendataire*, attribué à dom Delfau, Guérard, exilé ainsi que ses deux collaborateurs, fut relégué à l'abbaye de Notre-Dame d'Ambournay, dans le Bugey. Pendant cet exil, Guérard se livra à des recherches savantes dans les bibliothèques de Genève, de Lyon et de la chartreuse des Portes, découvrit dans cette dernière, l'ouvrage de saint Augustin contre Julien intitulé : *Opus imperfectum*, en fit une copie qu'il enrichit de nombreuses variantes et de remarques, et l'envoya au général de la congrégation pour servir à l'édition des œuvres de saint Augustin. Il fut rappelé de son exil après la mort de dom Delfau, et mourut en 1715 à Rouen. On a de lui : *Abrégé de la sainte Bible en forme de questions et de réponses familières, avec des éclaircissements tirés des saints Pères et des meilleurs interprètes*, Paris, 1707, 2 vol. in-12, ouvrage estimé et souvent réimprimé.

GUERCHEVILLE (ANTOINETTE DE PONS, marquise DE), dame d'une grande beauté et de beaucoup d'esprit, veuve de Henri de Sully, devint l'objet des amoureux hommages de Henri IV, et sut y résister. Elle mourut le 16 janvier 1632, dame d'honneur de la reine Marie de Médicis : ce fut elle qui présenta à cette princesse l'abbé, depuis cardinal de Richelieu, dont les sermons l'avaient charmée.

GUERCHIN ou **GUERCINO** (GIAN-FRANCESCO BARBIERI, dit LE), l'un des plus illustres peintres de l'Italie, né à Cento le 2 février 1590, était borgne, et c'est de là que lui vint le surnom de *Guercino*. La force du coloris, la correction du dessin, et plus encore l'admirable talent avec lequel il copiait la nature sans chercher à l'embellir, ont placé le Guerchin au premier rang des peintres de l'école lombarde. Il mourut en 1666. Les ouvrages les plus remarquables de cet artiste célèbre sont le *Dôme de la cathédrale* à Plaisance ; un *saint Antoine de Padoue ; la Présentation au temple*, etc. Il a laissé plus de 160 tableaux répandus et admirés dans toute l'Europe, le Musée de Paris en possède 13 : *Loth et ses filles ; Jésus debout et tenu par la Vierge bénissant les spectateurs ; le Repentir de saint Pierre; saint Pierre en prière; saint Paul ; Décollation de saint Jean ; saint Jérôme s'éveillant au bruit de la trompette qui annonce le jugement dernier* (c'est un des chefs-d'œuvre de ce maître) ; *saint François d'Assise en extase ; sainte Geneviève ; les Sabines séparant les Sabins et les Romains; Circé;* son *Portrait.* — PAOLO-ANTONIO BARBIERI, frère du précédent, mort en 1649, est connu par des tableaux de fleurs, de fruits et d'animaux, genre pour lequel il avait un talent particulier.

GUERCHOIS (MADELEINE, épouse de P. Hector LE), née à Paris en 1679, sœur du chancelier d'Aguesseau, passa sa vie dans la retraite, uniquement occupée de l'éducation de ses enfants, et mourut en 1740. On lui attribue : *Avis d'une mère à son fils*, Paris, 1743-1747, 2 vol. in-12; *Réflexions chrétiennes sur les livres historiques de l'Ancien Testament*, in-12.

GUERCHY (CLAUDE-FRANÇOIS-LOUIS REGNIER, comte DE), lieutenant général, né en Bourgogne en 1715, entra au service dès l'âge de 14 ans, passa en Italie en 1734, et se distingua à la bataille de Guastalla, où il fut blessé. Envoyé en Bohême peu de temps après, il s'empara d'Ems, soutint un siége glorieux, et se voyant près de succomber écrasé par des forces supérieures, se fit jour à travers l'ennemi, et se retira dans les murs de Lintz. Bientôt cette place fut assiégée et forcée de se rendre, malgré la belle défense de la garnison, les exploits de Guerchy, et son refus de signer la capitulation. Ce brave capitaine continua de s'illustrer dans les guerres de Flandre, et après la signature du traité de paix en 1763, il fut nommé ambassadeur à Londres. Au bout de 4 ans de service dans ce poste, pendant lesquels il avait eu le désagrément de voir sa conduite surveillée par le chevalier d'Éon, il demanda son rappel, et alla mourir à Paris en 1767.

GUERCHY (le marquis DE), architecte, mort du choléra le 7 mai 1832, âgé d'environ 50 ans, à l'hôtel des Invalides, s'est attaché plus particulièrement à la construction des théâtres. C'est lui qui a restauré la salle du Vaudeville (brûlée en 1838), construit le théâtre du Gymnase et dirigé (en société avec Huve) la construction du grand théâtre de l'Opéra-Comique.

GUÉRET (JEAN), jésuite, fut impliqué dans le procès de Jean Châtel, assassin de Henri IV, comme ayant entendu en confession ce régicide quelques jours avant son attentat. Mis à la torture, Guéret ne cessa d'en appeler à la miséricorde de Dieu, en persistant dans la dénégation la plus complète qu'il eût eu connaissance des projets de Châtel. Il fut élargi le 11 janvier 1595, reçut ordre de quitter la France, et alla mourir cette année même à Londres.

GUÈRET (JEAN), jésuite, mort en 1695, est auteur de *la France chrétienne*, ou *les Saints de France et des lieux circonvoisins*. Cet ouvrage, resté en manuscrit, a passé

de la bibliothèque de la Mare dans celle du Roi à Paris.

GUÉRET, maître des comptes à Blois, a laissé une *Histoire* de cette ville, dont le manuscrit autographe était conservé dans sa famille.

GUÉRET (Gabriel), avocat, né à Paris en 1641, mort dans cette ville le 22 avril 1688, allia la culture des lettres aux travaux de sa profession. On a de lui : *les Sept Sages de la Grèce,* 1662, petit in-12, figures; *le Parnasse réformé,* 1669, in-12, réimprimé sous ce titre: *les Auteurs en belle humeur,* Amsterdam, 1723, in-12; *Entretiens sur l'éloquence de la chaire et du barreau,* 1666, in-12, et quelques autres opuscules peu remarquables. Il rédigea, conjointement avec Blondeau, le *Journal du Palais,* dont la dernière édition est de 1737, 2 vol. in-fol.

GUÉRET (Louis-Gabriel), fils du précédent, né à Paris en 1678, d'abord grand vicaire du diocèse de Rodez, puis curé de la paroisse Saint-Paul à Paris, mort dans cette ville le 9 septembre 1759, après avoir encouru plusieurs fois la disgrâce de ses supérieurs par son attachement au jansénisme, est auteur des ouvrages suivants: *Mémoire sur les immunités du clergé,* 1751, in-12; *Lettre d'un théologien sur l'exaction des billets de confession,* 1751, in-12; *Droit qu'ont les curés de commettre leurs vicaires et les confesseurs dans leurs paroisses,* 1759, in-12, augmenté d'une *Dissertation sur les interdits arbitraires des confesseurs,* par Besogne. On lui doit aussi quelques autres brochures relatives aux affaires ecclésiastiques. Barbier lui attribue l'*Éloge de Bernard Couet.*

GUERICKE (Otto de), célèbre physicien, né à Magdebourg en 1602, mort à Hambourg en 1686, s'est fait un nom par plusieurs découvertes importantes, au nombre desquelles il faut placer la *machine pneumatique* et une *balance pour peser l'air.* Guericke a fait aussi des observations dont le mérite a été apprécié des savants : il a le premier annoncé la certitude du mouvement périodique des comètes. On a recueilli le résultat de ses recherches physiques et astronomiques sous le titre de : *Experimenta nova ut vocant Magdeburgica,* etc., Amsterdam, 1672, in-fol., figures.

GUERICKE (Otto de), fils du précédent, mort en 1704, conseiller privé du roi de Prusse, a laissé des *Lettres* sur la politique et l'administration.

GUÉRIN (Guillaume), avocat général au parlement de Provence, s'est rendu célèbre par la barbarie avec laquelle il fit exécuter contre les Vaudois de Cabrière et de Mérindol l'arrêt d'extermination rendu en 1545 contre cette secte inoffensive. Il poursuivit ces malheureux avec la cruauté d'un bourreau et l'acharnement d'un ennemi. Un jeune homme de Mérindol ayant essayé de se sauver, et les soldats, fatigués de massacrer, favorisant sa fuite, l'implacable Guérin s'écria de toutes ses forces : *Tolle, tolle,* et ce malheureux fut arquebusé. On compta dans cette affreuse expédition 22 bourgs détruits ou mis en cendres. Les seigneurs des villages saccagés ayant, après la mort de François Ier, porté plainte au parlement de Paris, Guérin fut condamné à être pendu, non pour les massacres de Cabrière et de Mérindol, comme on aurait dû s'y attendre, mais *pour fausseté, calomnies, prévarications, sous couleur et titre de son état de procureur du roi.* La sentence fut exécutée à Paris en 1554.

GUÉRIN (François), professeur de rhétorique à l'université de Paris, né à Loches en Tourraine, en 1681, mort le 19 mai 1751, a laissé une traduction de *Tite-Live,* 1739, 6 vol. in-12, revue par Cosson, 1770, 10 vol. in-12; cette traduction, longtemps la meilleure, a été surpassée par celle de Dureau de la Malle; une autre des *Annales et Histoire de Tacite,* Paris, 1742, 3 vol. in-12, également surpassée par de plus récentes; *Ode in musam historiæ præsidem,* 1712, etc.

GUÉRIN (Nicolas-François), professeur et ancien recteur de l'université de Paris, né à Nanci, le 20 janvier 1711, de parents peu en état de faire les frais de son éducation. Son père cependant trouva le moyen de le placer à Paris au collége des Grassins, où il fit de rapides progrès, et devint un excellent humaniste. Après avoir occupé plusieurs chaires dans l'université, il fut, en 1761, nommé à celle d'éloquence au collége Mazarin. Il eut sa part des honneurs académiques et fut deux fois recteur de l'université : la deuxième fois, en 1773, et on le continua pendant trois ans dans le rectorat. Il fut nommé syndic de l'université en 1755. Il mourut en avril 1782. On a de Nicolas-François Guérin quelques *Hymnes* insérées dans les bréviaires de différents diocèses; un *Discours sur l'émulation; Oraison funèbre du Dauphin;* une *Ode sur la paix,* 1739, etc.

GUÉRIN (Hippolyte-Louis), imprimeur à Paris, exerça son art de 1718 à 1785 : il était né en 1698. On cite les éditions suivantes comme faisant le plus d'honneur à ses presses : le *Cicéron,* de d'Olivet, 1740-42, 9 vol. in-4°; une partie du *Tacite,* de Brottier, etc.

GUÉRIN (Jean-Louis), astronome, né à Paris en 1770, a laissé quelques *Observations* dans les *Éphémérides* de 1770.

GUÉRIN (Pierre-Nicolas), né vers 1752, mort à Paris en 1817, a publié : *Pensées de Juvénal extraites de ses satires,* avec la traduction française, Paris, 1802, in-12; 1803, in-8°, augmentées des *Pensées de Perse.*

GUÉRIN (Pierre-Narcisse), peintre français, naquit à Paris, de parents aisés, le 13 mai 1774. Son père, chargé de famille, tenait, rue Aubry-le-Boucher, un gros magasin de quincaillerie. Guérin ne fit point d'études littéraires. Doué d'un jugement sûr et d'une grande finesse d'observation, il s'instruisit lui-même par beaucoup de lecture. Placé comme élève chez Brenet, médiocre peintre d'histoire, il n'y fit pas de grands progrès; mais à la mort de ce professeur il entra dans l'atelier de J. B. Regnault, qui était alors, avec David et Vincent, à la tête de l'école française, et s'y distingua de ses jeunes émules par la facilité de son pinceau, et par des idées de composition fort au-dessus des esprits vulgaires. Momentanément enlevé aux beaux-arts par la réquisition militaire, il suivit à l'armée un de ses frères, qui y fut tué peu de jours après. Ne prenant aucun goût pour la profession des armes, il revint avec joie à Paris au moyen d'un congé provisoire que lui accorda le comité de salut public, et dont la durée, comme on peut le croire, se prolongea indéfiniment. Guérin obtint, en 1796, le second prix de peinture; et, l'année suivante, un des trois grands prix. Il exposa au salon de 1800 le *Marcus Sextus,* tableau remarquable sous le double rapport de la conception et de l'exécution, et, en 1802, *Phèdre et Hippolyte,* production jugée digne d'une mention honorable

par le jury des prix décennaux. *L'Empereur pardonnant aux révoltés du Caire, sur la place d'Elbekeïr,* l'une des principales compositions du salon de 1808, soutint dignement la réputation de Guérin. Son *Andromaque,* en 1812, éprouva quelques critiques méritées. On ne fit pas les mêmes reproches à sa *Clytemnestre* ni à sa *Didon :* dans l'une, le peintre a porté la terreur au plus haut degré; rien de plus gracieux, de plus noble et de plus naïf que l'expression qui, dans l'autre, anime la figure de la reine de Carthage. Une autre composition, *Céphale et l'Aurore,* fit autant d'honneur à la belle imagination de Guérin qu'à son pinceau facile. Ces deux tableaux attirèrent constamment la foule au salon de 1817, où l'on remarqua, en outre, son portrait en pied de *Henri de la Rochejacquelin,* commandé par le roi. Guérin fut nommé, en 1816, directeur de l'école française à Rome; mais il refusa cette place, alléguant la faiblesse de sa santé. Ses nombreux élèves, qui virent dans ce refus la tendre affection qu'il leur portait, lui donnèrent, le 11 février 1816, une fête dont la description a été imprimée sous ce titre : *Relation d'un repas offert à M. Guérin par ses élèves.* Nommé de nouveau à cette place en 1822, il se rendit à Rome, où il mourut en 1833.

GUÉRIN. *Voyez* **TENCIN.**

GUÉRIN DU ROCHER (Pierre), ex-jésuite, littérateur, né en 1731 près de Falaise, massacré le 2 septembre 1792 dans la prison des Carmes, a laissé l'*Histoire véritable des temps fabuleux,* Paris, 1776, 3 vol. in-8°. Cet ouvrage lui attira les attaques de Voltaire, de de Guignes, d'Anquetil, etc.; il ne répondit point, et laissa l'abbé Chapelle et l'abbé Bonnaud entrer en lice à sa place.

GUERIN DU ROCHER (François-Robert), ex-jésuite, frère du précédent, victime comme lui des journées de septembre, a laissé un poëme en latin *sur les lois ou les principes de l'architecture,* inséré dans le supplément aux *Poemata didascalica,* Paris 1813.— Le théâtre a eu plusieurs sujets distingués du nom de Guérin, entre autres Hugues Guérin, dit *Fléchelles,* mort en 1633, et Robert Guérin, dit *la Fleur,* mort en 1634.

GUÉRINIÈRE (François ROBICHON de la), écuyer de Louis XV, habile dans l'art vétérinaire, mort à Versailles le 2 juillet 1751, a publié : *l'École de cavalerie, contenant la connaissance, l'instruction et la conservation du cheval,* Paris, 1733, grand in-fol., figures; *les Éléments de cavalerie,* ibid., 1740, 2 vol. in-12, souvent réimprimés : une édition de la Haye, 1742, in-8°, a pour titre *le Manuel du cavalier.*

GUERNIER. *Voyez* **DUGUERNIER.**

GUERNIERI, chef d'une compagnie d'aventuriers allemands au 14e siècle, parcourut successivement la Toscane, la Lombardie, etc., précédé de la terreur qu'inspirait son nom, massacrant tout ce qui opposait de la résistance, et imposant d'énormes contributions sur les habitants des campagnes. Il avait pris pour devise : *Ennemi de Dieu, de la pitié et de la miséricorde.* On ignore l'époque de sa mort, on sait qu'en 1348 il avait prêté le secours de ses armes à Jeanne Ire de Naples.

GUEROULT (Guillaume), littérateur du 16e siècle, a traduit *les Chroniques et gestes admirables des Empereurs jusqu'à Charles-Quint,* Lyon, 1552, in-4°. On connaît encore de lui une édition des *Figures de la Bible illustrée de huictains français,* Lyon, 1565, in-8°.

GUEROULT (Pierre-Remi-Antoine-Guillaume), né le 16 janvier 1749 à Rouen, professeur au collége des Grassins, fut, pendant la révolution, chargé de l'examen des pièces de théâtre au ministère de l'intérieur, occupa depuis plusieurs chaires dans diverses lycées de Paris, et mourut le 14 décembre 1816, professeur d'éloquence latine au collége de France. On a de lui : *Dictionnaire abrégé de la France monarchique,* Paris, 1802, in-8°, (avec son frère); le 8e vol. de la *Traduction de Cicéron,* publiée de 1783 à 1789; *Plan d'éducation nationale présenté à l'assemblée législative; Origine de la république une et indivisible,* drame offert en hommage à la Convention. On lui doit encore *Opinion en faveur du mariage des prêtres,* dans l'ouvrage publié par Cournaud, Paris, 1790, in-8°.

GUEROULT (Pierre-Claude-Bernard), frère du précédent, né en 1744 à Rouen, mort à Paris le 11 novembre 1821, fut successivement professeur d'éloquence au collége d'Harcourt, proviseur du lycée Charlemagne, qu'il a fondé, conseiller de l'université et directeur de l'école normale : cette place lui fut retirée en 1815, après 60 ans de services. On a de lui : *Morceaux extraits de l'histoire naturelle de Pline,* 1785, in-8°, traduction très-estimée et plusieurs fois réimprimée; *la Journée de Marathon,* pièce historique en 4 actes et en prose, 1792, in-8°, abrégée en allemand, dans le journal d'Archenholz, 1792; *Constitution des Spartiates, des Athéniens et des Romains,* 1794, in-8°; *Discours choisis de Cicéron,* ib., 1810, in-8°; *Méthode nouvelle pour étudier la langue latine suivant les principes de Dumarsais,* 1798, in-8°, ouvrage souvent réimprimé et adopté par la commission classique des livres de l'université; *Grammaire française,* 1806, in-12; *Histoire naturelle des animaux de Pline, traduction nouvelle avec le texte en regard,* Paris, 1802, 3 vol. in-8°; *Discours choisis de Cicéron, traduction nouvelle avec le texte,* Paris, 1819, 2 vol. in-8°. Guéroult a également traduit plusieurs discours dans l'édition des *OEuvres de Cicéron* donnée par M. J. V. Leclerc.

GUERRA (Jean), peintre, architecte et dessinateur, naquit en 1544, à Modène, d'une famille dans laquelle le goût des arts était héréditaire. Il se rendit à Rome à l'âge de 18 ans, et s'y lia bientôt avec un peintre, César de Nebbia, praticien habile, mais qui n'avait pas au même degré que lui le mérite de l'invention. Les deux artistes furent chargés par Sixte V de différents travaux importants. Comme architecte, Guerra donna le plan de la *Scala Santa* à Rome, et ceux des églises de *Santa-Maria di Paradiso* et de la *Madonna delle asse,* à Modène. Cet artiste mourut à Rome le 29 avril 1618.

GUERRAPAIN (Claude-Thomas), né à Méry-sur-Seine le 21 décembre 1754, se fit recevoir avocat à Paris en 1781, fut bailli à Méry jusqu'à la révolution, puis procureur syndic et ensuite administrateur du département de l'Aube; sous le consulat, il fut élu membre du conseil général de son département, s'occupa exclusivement de travaux agricoles, vit ses plantations dévastées lors des événements de 1814, se retira dans une propriété qu'il possédait à l'entrée de la ville de Troyes et y mourut le 17 mars 1821. Il a laissé : *Notice sur la culture*

du saphora, du platane et de l'aune, Paris, 1809, in-8°, et *Almanach des roses,* 1811, in-8°.

GUERRE (Martin), fameux par une aventure des plus extraordinaires, consignée dans les *causes célèbres* de Richer (2e partie), naquit à Andaye au commencement du 15e siècle. Depuis 8 ans il se trouvait, comme militaire, retenu en Espagne, où il s'était rendu dix ans après son mariage, quand un certain Arnaud du Tilh, son ami, et qui avait avec lui une ressemblance frappante, se présente à sa femme, et réussit à l'abuser complétement ainsi que toute la famille de celui dont il usurpait les droits. Martin Guerre reparaît enfin, et c'est au moment où l'imposteur, que sa cupidité a trahi, comparaît devant les tribunaux. Il ne fallut rien moins que la présence du véritable Martin pour démasquer son Sosie, qui fut pendu par arrêt du parlement le 16 septembre 1560.

GUERRE (Élisabeth-Claude JACQUET de la), musicienne, née à Paris vers 1659, se fit entendre à la cour de Louis XIV à l'âge de 15 ans, mérita par son talent sur le clavecin d'être retenue pour les fêtes de Versailles, et acquit bientôt une grande réputation surtout dans l'exécution de ces suites de chants et d'accords auxquelles on a donné le nom de *fantaisies*. Ayant épousé Marin de la Guerre, organiste de St.-Severin, elle revint à Paris, se vit longtemps l'objet de l'empressement de tous les amateurs, et mourut dans cette ville le 27 juin 1729. On a d'elle : 3 livres de *Cantates ;* des *Morceaux pour le clavecin* et des *Sonates ;* un *Te Deum* à grand chœur, exécuté en 1721 pour la convalescence du roi ; la musique de *Céphale et Procris,* de Duché, etc.

GUERRE (Marie-Joséphine la). *V.* **LAGUERRE**.

GUERRERO (Vicente) fut un des principaux acteurs des révolutions qui éclatèrent dans les colonies de l'Amérique espagnole, en 1809. Guerrero était un mulâtre né dans l'esclavage, et dont la première occupation avait été de garder des bœufs. D'un caractère féroce et dépourvu de toute espèce d'éducation, il devait se jeter à corps perdu dans la carrière du désordre et de sang qu'il vit s'ouvrir. Son audace le fit remarquer dès le commencement dans toutes les émeutes. Il se signala d'abord sous les ordres de Mina. Sa conduite à l'affaire de Misteca fonda surtout sa réputation. Bientôt, au milieu de l'anarchie à laquelle était en proie le Mexique, il fit comme les Vittoria, les Osurno, les Rayos, il se posa chef d'une bande qui n'obéissait qu'à lui. Après la mort de Mina et l'évacuation de los Remedios, il devint le principal général des insurgés ; mais la paix de Xauxilla, la déroute de Zarate, le renversement de Torses (1818), tous ces événements, si défavorables aux indépendants, le réduisirent à s'enfuir dans les montagnes voisines des côtes de l'océan Pacifique, entre Acapulco et Mexico. Asénio et le colonel Boadbarn de Virginie se joignirent bientôt à lui. Ces trois chefs traînaient la guerre sans autre espoir que de vendre chèrement leur vie, quand la révolution inattendue opérée par Iturbide changea leur position (1820). L'harmonie ne subsista pas longtemps entre le nouvel empereur et Guerrero ; et ce dernier, s'il n'eut point directement part aux événements qui entraînèrent sa déchéance, les approuva du moins publiquement, et se déclara le défenseur du pouvoir exécutif. Lorsque le gouverneur de la province de la Puebla refusa obéissance au nouvel ordre de choses, c'est lui qui fut chargé d'aller le combattre. Il le fit prisonnier, et le conduisit à Mexico. Bientôt après il réprima de la même manière, à Cuernavaca, l'émeute de Hernandez. La présence de Vittoria (1824 et années suivantes) lui fit prendre une attitude définitive comme champion de la démocratie ; et il était un des chefs les plus renommés du parti populaire, quand il fut question, en 1827, de nommer un président de la république mexicaine. Huit provinces se prononcèrent d'abord pour son rival Pedrazza, et quatre seulement pour lui. Mais le ministre des États-Unis Poinsett, qui se trouvait à Mexico, et qui, selon l'usage trop ordinaire de la diplomatie en pareil cas, soutenait le parti le moins fort, employa tout son crédit à faire nommer Guerrero ; et pour le malheur de la république, autant que pour celui de Guerrero lui-même, les intrigues du diplomate américain eurent un succès complet. Peu de temps après l'élévation du nouveau président, plusieurs partis se formèrent contre lui ; et, dans le mois de décembre 1829, de nombreux soulèvements éclatèrent à la fois sur différents points. Après avoir tenté inutilement par la persuasion de les faire rentrer dans l'ordre, Guerrero essaya de les réprimer par la force des armes. S'étant fait donner par la chambre des députés une autorisation pour marcher contre le chef de la révolte, Bustamente, il se mit à la tête d'un corps de 1,200 hommes ; mais il était à peine sorti de Mexico que 2 bataillons, soulevés et conduits par le général Quintana, se portèrent vers le palais du président, et s'en emparèrent, aux cris de *mort à Guerrero*. Aussitôt un gouvernement provisoire fut établi, et Bustamente proclamé président de la république mexicaine. Les soldats qui avaient suivi Guerrero, informés de cet événement, l'abandonnèrent bientôt. Il resta seul, et se vit contraint d'aller chercher un asile à Acapulco, où il vécut assez paisiblement pendant une année. Mais son rival ne le perdait pas de vue, et voyant toujours en lui le chef du parti démocratique, encore très-redoutable, il imagina, pour s'en défaire, un moyen de trahison et de perfidie. Ayant fait entrer dans son projet un certain Pitaluga, capitaine du brick sarde *le Colomb,* qui se trouvait à Mexico, ce nouveau Sinon se rendit à Acapulco, et devint bientôt l'ami intime de Guerrero. Ils se donnèrent réciproquement plusieurs dîners, où tout parut se passer de la manière la plus amicale. Enfin, le 10 janvier 1831, Guerrero étant venu avec deux de ses amis seulement dîner à bord du brick, la journée fut d'abord très-gaie. La nuit approchait et le café était servi dans la cabine, lorsque tout à coup Pitaluga en ferme la porte, coupe les câbles et met à la voile, tandis que les gens de son équipage tiennent un poignard sur la poitrine du pauvre Guerrero, que l'on transporte ainsi à Oayaca, où tout était préparé pour le recevoir. Une décision du conseil des ministres, présidé par Bustamente, ordonna bientôt qu'il fût jugé par une commission militaire, et cette commission le condamna à mort le 14 février 1831 ; il fut fusillé le même jour.

GUERRIC, chanoine de Tournai au 12e siècle, fut attiré à Clairvaux en 1131 par la réputation de saint Bernard, entra dans l'ordre de Citeaux, et succéda en 1138 à Humbert, abbé d'Igny, diocèse de Reims. On croit qu'il mourut vers 1157, après avoir donné l'exemple de

toutes les vertus chrétiennes, et prêché la morale évangélique dans des sermons où l'on retrouve toute l'onction de saint Bernard, des pensées neuves et des traits sublimes. Le recueil en a été souvent imprimé : l'une de ces éditions, donnée par Jean de Gaigny, sous le titre suivant : *D. Guerrici, abbatis Igniacensis, sermones antiq., eruditionis et consolationis pleni*, Paris, 1539, in-8°, a été reproduit en 1547 avec une traduction française de l'éditeur. Le texte de l'édition d'Anvers, 1546, a été inséré dans les *Bibliothèques des PP.* de Cologne et de Lyon, et dans la *Bibliothèque des prédicateurs*, du P. Combefis. On attribue à Guerric des *Lettres*, des *Commentaires sur les Psaumes*, etc.

GUERRIERI (Gonzaga), cardinal, né le 2 mars 1749 à Mantoue, mort à Rome le 6 février 1832, vint de bonne heure dans cette ville, et fit ses études au collége Clémentin. Pie VI le nomma prélat de sa maison ; Pie VII lui conféra la place de commandant de l'hôpital de St.-Esprit, puis celle de trésorier général. En 1819, le même pontife le fit entrer dans le sacré collége avec le titre de diacre de St.-Adrien. Ce cardinal jouissait d'une juste réputation d'intégrité et de capacité dans le maniement des affaires.

GUERRINO (Thomas), mathématicien milanais du 17e siècle, naquit avec le génie des mathématiques, et surmonta, pour les cultiver, tous les obstacles qu'y mettait alors la médiocrité de la fortune de ses parents. Il fut contraint lui-même de chercher sa subsistance dans l'emploi de hallebardier de la ville, dans lequel on croit qu'il fut obligé de rester jusqu'à la fin de ses jours. L'obscurité de sa famille et la nature de ses occupations ont fait négliger aux biographes de son pays les particularités de sa vie : on ignore même les époques précises de sa naissance et de sa mort ; mais on sait que dans l'intervalle de 1663 à 1668, il publia divers ouvrages de mathématiques fort estimés, et parmi lesquels on distingue : l'*Euclide in campagna* : traité d'arpentage ; *Tavole gnomoniche ; Trattato di geometria; Trattato di stereometria; Trattato di geodesia.* Tous ces ouvrages furent imprimés à Milan dans le cours de ces 5 années.

GUERSENS (Julien de), poëte français, né en 1543 à Gisors, diocèse de Rouen, acheva ses études à Paris ; Scaliger parle de la mémoire de Guersens, vraiment étonnante ; mais il lui aurait souhaité plus de jugement. Ayant été pourvu d'une charge de sénéchal en Bretagne, il revint à Rennes, et y mourut de la peste, le 5 mai 1583. On a de lui : *Panthée, tragédie prise du grec de Xénophon*, Poitiers, 1571, in-4° très-rare.

GUESCLIN. *Voyez* **DUGUESCLIN.**

GUESLE (Jean de la), l'un des plus illustres magistrats du 16e siècle, né en Auvergne d'une famille noble, fut élevé par Catherine de Médicis à la charge de premier président au parlement de Bourgogne. Il déploya dans ces fonctions un zèle et une fermeté qui lui concilièrent les bonnes grâces du roi Charles IX qui le nomma procureur général au parlement de Paris en 1570, et président à mortier en 1583. Les guerres civiles qui troublaient la France décidèrent la Guesle à se démettre de sa magistrature. Il se retira dans une maison de campagne qu'il possédait dans la Beauce, où il mourut en 1588.

GUESLE (Jacques de la), fils du précédent, né en 1557, succéda à son père dans les fonctions de procureur général au parlement de Paris, et se distingua comme lui par l'étendue de ses lumières et l'intégrité de son caractère. La Guesle eut le malheur d'avoir en quelque sorte causé la mort de Henri III, en introduisant Jacques Clément dans la chambre de ce monarque. Mais, indigné de ce lâche assassinat, il frappa le meurtrier de son épée et le blessa grièvement. Quoique très-attaché à la religion catholique, la Guesle servit Henri IV avec beaucoup de zèle : il mourut le 3 janvier 1612. On a de lui : *Recueil de remontrances*, Paris, 1611, in-4° ; *Lettre sur l'assassinat de Henri III*, dans le *Journal de l'Estoile*, édition de Lenglet-Dufresnoy ; *Traité touchant le comté de Saint-Pol*, Paris, 1634, in-4° ; *Remarques curieuses touchant le comté de Saint-Pol*, ibid., 1635, in-4° ; *Récit du procès du maréchal de Biron*, à la fin du 1er volume des *Lettres et ambassades* de Phil. Canaye.

GUESNAY (Jean-Baptiste), jésuite, né, en 1585, à Aix en Provence, fut admis dans la société à l'âge de 10 ans, y professa la philosophie, et ensuite la théologie; fut nommé successivement recteur des colléges de Besançon, Avignon, Arles et Marseille, et mourut dans la maison de son ordre à Avignon, le 4 novembre 1658. On a de lui : *Magdalena Massiliensis advena, sive de ejus in Provinciam appulsu dissertatio historica*, Lyon, 1643, in-4°; *Auctuarium historicum de Magdalenâ Massiliensi advenâ*, ibidem, 1644, in-4°; le *Triomphe des reliques de sainte Madeleine*, ibidem., 1647, in-8°, etc.

GUESSEFELD (François-Louis), excellent ingénieur-géographe prussien, naquit à Osterburg dans la vieille Marche, vers le milieu du 18e siècle. Dans sa jeunesse il prit beaucoup de goût au dessin et surtout à la géographie. Guessefeld fut placé par ses parents chez un architecte habile qui lui donna de bonnes leçons et l'employa ensuite dans ses travaux. Dans la suite il se rendit à Weimar, où le grand-duc le nomma conseiller de l'administration des forêts. Les nombreuses cartes dont il a enrichi l'Allemagne se distinguent toutes par une grande exactitude et par la netteté du dessin ; et, sous le premier rapport, elles sont en général très-supérieures à celles des héritiers Homann. Guessefeld est mort le 17 juin 1808.

GUETTARD (Jean-Étienne), médecin et naturaliste, né le 22 septembre 1715 à Étampes, élève de Jussieu et de Réaumur, fut admis en 1734 à l'Académie des sciences, devint conservateur du cabinet d'histoire naturelle du duc d'Orléans, et mourut à Paris le 8 janvier 1786. C'est l'un des hommes qui ont le plus contribué à répandre en France le goût de la minéralogie. On a de lui un grand nombre de mémoires dans lesquels il fait connaître toutes les richesses de sa patrie en ce genre : la plupart ont été insérés dans les *Mémoires de l'Académie* ; nous citerons entre autres : *Mémoire sur la nature et la situation des terrains qui traversent la France et l'Angleterre*, année 1746 ; *sur les granits de France comparés à ceux de l'Égypte*, année 1751 ; *sur quelques montagnes de la France qui ont été des volcans*, année 1752. Il a laissé en outre : *Observations sur les plantes*, Paris, 1747, 2 vol. in-12; *Histoire de la découverte faite en France de matières semblables à celles dont la porcelaine de la Chine est composée*, ibid., 1765, in-4° ; 1766, in-12 : cette découverte a

donné lieu à l'établissement de la manufacture de Sèvres; *Mémoire sur les différentes parties des sciences et des arts*, Paris, 1768-83, 5 vol. in-4°, collection très-estimée; *Mémoire sur la minéralogie du Dauphiné*, ibid., 1779, 2 vol. in-4°, réimprimé dans la *Description de la France*, par de Laborde, et quelques autres écrits moins intéressants. Il est l'un des premiers en France qui aient cherché à suppléer au papier de chiffon par d'autres productions végétales.

GUETTE (Gérard de la), surintendant des finances sous le règne de Philippe le Long, au commencement du 14e siècle, était né à Clermont en Auvergne; il surmonta à force de souplesse et d'intrigue les obstacles que l'obscurité de sa naissance opposait à son élévation, se rendit odieux au peuple en conseillant l'établissement de nouveaux impôts, fut accusé de concussions sous Charles IV, et mourut appliqué à la question en 1322. On croit que sa mémoire fut réhabilitée.

GUETTE (de la). *Voyez* **CITRI**.

GUEUDEVILLE (Nicolas), écrivain médiocre, né à Rouen vers 1650, quitta furtivement les bénédictins, s'étant attiré les reproches de ses supérieurs par la licence de ses discours, et s'enfuit en Hollande, où il embrassa le protestantisme. Gueudeville avait de l'esprit et de l'instruction, mais n'en sut point faire un bon usage; il avait entrepris un journal sous le titre de: *Nouvelles des cours de l'Europe*, qui fut supprimé comme contenant des offenses contre le gouvernement français. Gueudeville mourut dans l'indigence à la Haye en 1720. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, parmi lesquels il suffira de citer une *Critique générale des Aventures de Télémaque*, Cologne, 1700, 2 vol. in-12; *le Grand théâtre historique*, etc., Leyde, 1705, 5 vol. in-fol.; *Atlas historique*, etc., avec un *supplément* par Limiers, Amsterdam, 1713-21, 7 vol. in-fol.; *le Censeur, ou le Caractère des mœurs de la Haye*, ibid., 1715, in-12; des traductions de *Plaute*, d'*Érasme*, de *Th. Morus*, etc., peu estimées.

GUEULETTE (Simon), historien, né à Noyon, dans le 17e siècle, entra fort jeune dans l'ordre de St.-Bernard, passa ensuite dans la congrégation de Cluni, obtint le prieuré de Courcelles, et mourut à Paris en 1699. Il prenait, dans le monde, le nom de Desmay, qui était celui de sa mère, et il a signé de la lettre D ses ouvrages, tous anonymes. On se contentera de citer ceux qu'il a publiés sur l'Histoire, et qui, tout imparfaits qu'ils paraissent maintenant, n'en ont pas moins eu du succès: *Méthode facile pour étudier l'histoire de France; Méthode pour apprendre l'histoire de l'Église; Abrégé de l'histoire généalogique de la Maison de France et de ses alliances.*

GUEULETTE (Thomas-Simon), littérateur, né à Paris le 2 juin 1683, mort à Charenton le 22 décembre 1766, avait été revêtu de charges honorables dans la magistrature. On connaît de lui: *les Soirées bretonnes, nouveaux contes de fées*, Paris, 1712, in-12; *les Mille et un quarts d'heure, contes tartares*, ibid., 1723, 1753, 3 vol. in-12, figures; *les Aventures merveilleuses du mandarin Fumhoum, contes chinois*, ibid., 1723, 2 vol. in-12; *les Sultanes de Guzarate, ou les Songes des hommes éveillés, contes mogols*, ibid., 1732, 2 vol. in-12; *les Mille et une heures*, etc., 1733-39, 2 vol. in-12; *les Mémoires de Mlle de Bontemps*, 1738. Gueulette a laissé aussi plusieurs ouvrages dramatiques, tels que: *les Comédiens par hasard*, 1718; *Arlequin Pluton*, 1719; *l'Amour précepteur*, 1726, etc. Enfin on lui doit les éditions de *Rabelais*, Paris, 1732, 6 vol. in-8°; des *Essais* de Montaigne, ibid., 1725, 3 vol. in-4°; des *Contes et Fables* de Pilpay et de Lockman, 1724, 2 vol. in-12; et de l'*Histoire de Gérard, comte de Nevers, et d'Euryant de Savoie, sa mye*, ibid., 1725, in-8°. Tous ces contes ont été insérés dans le *Cabinet des fées*.

GUEVARA (Antoine de), prélat espagnol, né dans la province d'Alava, entra fort jeune dans l'ordre des franciscains, devint prédicateur de Charles-Quint et historiographe de ce prince, qu'il accompagna souvent dans ses voyages, fut nommé d'abord évêque de Cadix, puis de Mondonedo, et mourut en 1544, avec la réputation d'un excellent historien, qui ne lui a pas longtemps survécu. Heumann l'appelle *historicus mendacissimus;* mais du moins on vante encore aujourd'hui la pureté de son style. On a de lui: *Marco Aurelio cod el relox de principes*, Valladolid, 1529, in-fol.; Séville, 1532, in-fol.; 1537, in-fol. gothique; traduit en français sous ce titre: *Livre doré de Marc-Aurèle, empereur et éloquent orateur, traduit du vulgaire castillan en français* par R. B. (René-Berthault) de la Grise, Paris, 1531, in-4° gothique; réimprimé sous le titre de l'*Horloge des princes*, Paris, 1555, in-fol.; traduit en latin par les ordres de Frédéric-Guillaume, duc de Saxe, Torgau, 1611, in-fol.; en français par de Herberay, 1555, in-fol., et en anglais sur la version française, par Th. North, Londres, 1619, in-fol.; c'est dans le chapitre III de ce livre que la Fontaine a trouvé le canevas du discours qu'il a mis dans la bouche du paysan du Danube; *Epistolas familiares*, Valladolid, 1539, in-8°, etc.; traduit en français sous ce titre: *les Épîtres dorées*, etc., contenant *la révolte que les Espagnols firent contre leur jeune prince l'an* 1520, *avec un traité des travaux et priviléges des galères*, 1565, in-8°; 1573, etc.; enfin quelques ouvrages de piété. On a publié: *l'Esprit de D. Antonio de Guevara en 400 maximes et traits d'histoire choisis dans ses lettres et dissertations*, Francfort-sur-le-Mein, 1760, petit in-8°, en 4 langues, latin, italien, français et allemand.

GUEVARA (Antoine de), chapelain de Philippe II, et prieur de Saint-Michel de Escalada, est auteur de différents commentaires, soit imprimés, soit manuscrits, sur l'Écriture sainte. On cite entre autres: *In Habacuc prophetam commentarii*, Madrid, 1585, in-4°, 1593, in-fol.; Vienne, 1603, in-4°; Anvers, 1609, in-4°; *Litteral. exposit. in primum caput Geneseos*, etc.

GUEVARA (Louis-Velez de LAS DUENAS y), auteur dramatique espagnol, né à Ecija en janvier 1574, mort à Madrid en janvier 1646, mérita le surnom de *Scarron de l'Espagne* par la bouffonnerie de son caractère, la gaieté de son style et ses saillies. Il exerçait la profession d'avocat, et l'on dit qu'on voyait souvent l'auditoire, le prétoire et l'accusé lui-même interrompre par des éclats de rire le plaidoyer de Guevara, qui dès lors était sûr de gagner sa cause. On a de lui des *Comédies*, des *Poésies diverses*, des *Romans de mœurs;* mais l'ouvrage sur lequel se fonde surtout sa réputation est *le Diablo cojuelo* (Diable boiteux), o *memorial de la otra vida*, Madrid, 1648, in-8°: imité si spirituellement par Lesage.

GUEVARA (Sébastien), poëte, né à Valladolid en 1558, mort en 1610, a laissé un recueil de poésies (*Romaneero*), Madrid, 1594, in-8°.

GUEVARA (Jean-Beltran), mort en 1702, est auteur de plusieurs *comédies.* — Un autre GUEVARA (Pierre), mort en 1596, a laissé quelques *poésies.*

GUEVARA (don Philippe), issu d'une ancienne maison espagnole dans le 16e siècle, fut ambassadeur sous le règne de Charles Quint; il voyagea en Italie, connut le célèbre Titien, et s'adonna à la peinture, qu'il cultiva avec succès; ses tableaux sont estimés. Il mourut en 1563, laissant des *Commentaires sur l'art du dessin,* publié à Madrid, 1788, in-8°, par don Antonio Ponz. — GUEVARA (Diégo), fils du précédent, mort en 1566, fut un mathématicien distingué.

GUEZ. *Voyez* BALZAC.

GUFFROY (Armand-Benoit-Joseph), avocat à Arras, fut député des états d'Artois auprès du roi en 1787, et se montra ensuite un des plus chauds partisans de la révolution. Il publia, dès le moment où elle éclata, différentes brochures pleines de ses principes révolutionnaires, et fut nommé, en 1790, juge de paix à Arras, puis élu, en septembre 1792, député du département du Pas-de-Calais à la Convention nationale, où il vota la mort de Louis XVI. Ce forcené rédigeait à cette époque un journal incendiaire, intitulé: *Rougiff,* ou *le Franc en védette* (Rougiff est l'anagramme de Guffroi). Le 14 septembre 1793, Guffroy fut nommé, par la Convention, membre du comité de sûreté générale. Le 4 octobre suivant, il fit placer le buste de Descartes au Panthéon, et sollicita le même honneur pour les cendres de Fénélon. Après la mort de Robespierre, Guffroy se jeta dans le parti des thermidoriens, et s'y occupa beaucoup de dénonciations dirigées contre ses collègues. Ce rôle méprisable lui attira plus d'une fois de mauvais traitements, qui ne le corrigèrent pas. Le 5 août 1796, il dénonça Joseph Lebon, son élève et son ami, et se donna en scandale à toute la Convention, dans la séance du 2 juillet, par ses débats avec ce député, au moment où Lebon se défendait des accusations portées contre lui. Le 9 juin 1797, Couchery, membre du conseil des Cinq-Cents, attaqua Guffroy d'une manière plus directe: il l'accusa d'une fausse dénonciation contre le sieur Rougeville, dont il était le débiteur, et qu'il avait fait arrêter par le comité de sûreté générale, après avoir causé la mort de son père. Le mépris général sauva Guffroy des suites de cette affaire, et du châtiment dû à ses crimes. Il se retira dans son pays natal après la session. Revenu à Paris, il se fit nommer chef-adjoint au ministère de la justice, et mourut en 1800, âgé de 60 ans. On lui doit entre autres écrits: *la Sanction royale examinée par un Français,* 1789, in-8°; *la Queue de Robespierre,* 1794, in-8°; *les Secrets de Jos. Lebon et ses complices,* 1795, in-8°.

GUGLIELMI (Pierre), célèbre compositeur, né à Massa-Carrara en mai 1727, fit ses études musicales au conservatoire de Loreto, dirigé par le fameux Durante, et débuta en 1755, par un opéra qui obtint le plus brillant succès. Après avoir parcouru l'Italie, et recueilli partout des applaudissements et les distinctions les plus flatteuses, Guglielmi se rendit à Vienne, à Dresde et dans plusieurs autres villes d'Allemagne, puis enfin à Londres, où il demeura cinq années. De retour dans sa patrie à 50 ans, comblé de gloire et de richesses, il partagea avec Paësiello et Cimarosa la faveur publique, et travailla pour différents théâtres. Ayant été nommé maître de chapelle de Saint-Pierre en 1793 par le pape Pie VI, il ne s'occupa plus guère que de ses nouvelles fonctions, et mourut le 19 novembre 1804. On compte de ce maître plus de 200 ouvrages parmi lesquels on distingue, dans les opéras sérieux: *Artaserse, la Clemenza di Tito, la Didone, Enea e Lavinia;* dans les oratorio, *la Morte d'Oloferne, Debora e Sisara;* dans les opéras bouffons: *la Virtuoso in Mergellina, le Due gemelle, la Serva innamorata, la Pastorella nobile, la Bella pescatrice,* etc., etc.

GUGLIELMINI (Dominique), célèbre hydraulicien, né à Bologne en 1655, s'appliqua en même temps à l'étude des mathématiques et de la médecine, et fit dans ces deux sciences, des progrès également remarquables. Reçu docteur en médecine, à l'âge de 23 ans, il n'en continua pas moins de cultiver les mathématiques avec beaucoup d'ardeur. Il fut nommé, en 1686, intendant général des eaux du Bolognèse. Guglielmini se livra dès lors entièrement à des fonctions dont il appréciait l'étendue; et il s'en acquitta de manière à se concilier l'estime générale. Depuis 1690, il joignit à la place de surintendant des eaux, celle de premier professeur de mathématiques; et l'on créa pour lui, en 1694, une chaire d'hydrométrie. Il accepta encore, en 1698, la chaire de mathématiques, à Padoue; mais il conserva toujours le titre et les appointements de professeur, à l'université de Bologne. Il mourut subitement, d'une hémorragie, le 21 juillet 1710. On a de lui: *De Cometarum naturâ et ortu dissertatio epistolica,* Bologne, 1681, in-4°; *Aquarum fluentium mensura nova et inquisita,* Bologne, 1690-1691, 2 parties, in-4°; *Della natura de' fiumi trattato fisico matematico,* Bologne, 1697, in-4°; *De principio sulphureo,* Venise, 1710, in-8°, etc.

GUGLIENZI (Jean-Paul), gentilhomme italien, mort en 1750 à Vérone, sa patrie, s'était livré avec succès à l'étude de la physique et de l'astronomie. Il est auteur de quelques opuscules insérés dans le recueil de Calogéra. Nous citerons seulement ses *Osservazioni della cometa di quest' anno* 1743 *e di due ecclissi lunari fatte in Verona insieme con Gian-Franc. Seguier, con la posizione geografica di detta città,* Vérone, 1744, in-8°.

GUI, duc de Spolète, est nommé pour la première fois dans l'histoire en 843. En même temps on apprend que ce prince était d'origine française, et beau frère de Siconolfe, prince de Salerne. Gui feignit de se rendre médiateur entre Siconolfe et Radelgise, prince de Bénévent; mais il les trompa tous deux, après en avoir tiré beaucoup d'argent. Gui Ier eut deux fils, dont l'aîné, Lambert, fut duc de Spolète, et le second, Gui, duc de Camerino. Après la mort de Lambert et d'un Gui II, qui vivait en 840, mais qui probablement ne régna pas longtemps, le duc de Camerino parvint au duché de Spolète, sous le nom de Gui III.

GUI, empereur d'Occident, avait hérité en 880 des duchés de Spolette et de Camerino, limitrophes des États romains. Après la mort de Charles le Gros il se présenta en France pour obtenir la couronne, comme descendant

de la famille carlovingienne, mais ayant échoué dans le dessein de s'emparer de la Lorraine, il revint en Italie disputer le trône à Bérenger, duc de Frioul, qui venait d'être nommé roi : il perdit d'abord une grande bataille près de Brescia, mais vainquit ensuite son rival près de Plaisance, et se fit couronner empereur à Pavie en 880. Attaqué à la fois en 893 par Bérenger et par Arnoul, roi de Germanie, Gui fut forcé de se retirer, et mourut l'an 894 sur les bords du Taro, où il s'était fortifié. Lambert, son fils, lui succéda.

GUI, duc de Toscane, fils et successeur d'Adalbert II, régna de 917 à 928. Il succéda probablement à son père, d'après la concession de Bérenger Ier. Cependant ce même monarque le fit arrêter deux ans plus tard avec sa mère Berthe, et le retint quelque temps prisonnier dans la forteresse de Mantoue. Il voulait qu'on lui livrât ainsi les villes fortes de Toscane ; mais il relâcha son prisonnier sans avoir pu lui rien extorquer. Après la mort de Bérenger, Gui seconda Hugues son frère utérin dans ses tentatives pour être élu roi d'Italie. Hugues y réussit en 925. En même temps, pour augmenter son influence dans le midi de l'Italie, Gui épousa, la même année, la fameuse Marozia, qui gouvernait alors Rome avec un pouvoir absolu ; et comme le pape Jean X, qui avait manifesté en plus d'une occasion ses talents et son énergie, ne voulait pas se soumettre au pouvoir usurpé de Marozia, Gui, de concert avec elle, en 929, entra un jour dans le palais de Latran avec une troupe d'assassins : il y surprit le pape, qu'il précipita dans une obscure prison ; il fit tuer sous ses yeux son frère Pierre. et vers le même temps, à ce qu'on assure, il fit étouffer Jean lui-même sous des coussins. Mais Gui ne jouit pas longtemps des fruits de ce sacrilége ; il mourut peu après, et Lambert son frère lui succéda.

GUI DE LUSIGNAN, d'une des plus anciennes maisons du Poitou, mais chevalier sans renommée et sans gloire personnelle, avait obtenu la main de Sibylle, veuve du marquis de Montferrat, fille d'Amauri, roi de Jérusalem. Baudouin IV, son beau-frère, étant malade, lui confia le commandement de l'armée chrétienne, destinée à combattre Saladin. Il ne sut profiter ni de l'ardeur des soldats, ni de l'avantage de sa position, pour vaincre ou du moins pour affaiblir un ennemi aussi redoutable. Son incapacité lui enleva l'estime de ses officiers ; son orgueil acheva de les révolter, et ils se réunirent pour porter des plaintes à Baudouin. Le roi accueillit les réclamations de serviteurs dont il connaissait le dévouement, ôta le commandement à Gui, et résolut de faire annuler son mariage. Gui, cité devant le patriarche de Jérusalem, ne comparut point ; alors Baudouin, quoique aveugle, se rendit devant la ville d'Ascalon où demeurait Gui ; mais il ne put s'en faire ouvrir les portes, et, indigné de cet outrage, il jura de s'en venger. De son côté, l'orgueilleux Gui crut n'avoir plus de ménagements à garder avec son beau-frère, et prit les armes pour sa défense, en cas d'attaque. Baudouin, en mourant (1186), désigna, pour son successeur, le fils de Sibylle et du marquis de Montferrat, et nomma Raimond, comte de Tripoli, régent du royaume, pendant la minorité de l'enfant. Ce choix occasionna de nouvelles dissensions entre Raimond et Sibylle, qui projetait de transporter la couronne sur la tête de son époux. Le jeune Baudouin V mourut subitement, tous ceux qui paraissaient se disputer le trône chancelant de Jérusalem, furent accusés de sa mort ; et sa mère elle-même ne fut point à l'abri de cet odieux soupçon. Sibylle annonce alors l'intention de se séparer de Gui, et de choisir pour époux le guerrier le plus capable de défendre le royaume ; elle se rend à l'église du St.-Sépulcre, entourée de ses principaux officiers. Le patriarche Héraclius prononce le divorce, et lui remet le sceptre, en l'invitant à ne le confier qu'au plus digne. Elle prend la couronne des mains du patriarche, et la place sur la tête de Gui, à genoux devant elle : ses partisans applaudissent ; mais les amis de Raimond se retirent indignés d'avoir été trompés dans leur attente. Gui, loin de chercher à les apaiser, fit des préparatifs pour assiéger Raimond dans Tibériade, lieu de sa résidence. Le comte de Tripoli, au désespoir, implora le secours de Saladin ; et l'armée des Sarrasins tailla en pièces les chevaliers du Temple, qui voulurent s'opposer à son entrée dans la Galilée. Ce fatal événement détermina Raimond à oublier son trop juste ressentiment ; il vint trouver Gui dans Jérusalem, l'embrassa devant tout le peuple, et jura de combattre sous ses ordres les ennemis du nom chrétien. Cinquante mille hommes, campés dans la plaine de Séphori, étaient leur unique espoir. Gui, contre l'avis de Raimond, les fit marcher à la rencontre de Saladin, qui s'était emparé de Tibériade. Les deux armées débouchèrent en même temps dans la plaine de Baltouf, le 4 juillet 1187, elles en vinrent aux mains ; et la victoire, disputée pendant deux jours avec une ardeur égale, se déclara enfin pour les Sarrasins. Gui, fait prisonnier avec son frère et un grand nombre de chevaliers, fut reçu par Saladin dans une tente, au milieu de son camp, où il lui offrit des rafraîchissements. Il continua de le traiter avec bonté, tout le temps qu'il le retint à sa suite ; mais enfin, devenu maître de presque toute la Palestine, il lui rendit la liberté, sous la condition que Gui renoncerait au titre de roi de Jérusalem. Celui-ci, se croyant dégagé d'un serment que lui avait arraché la violence, tenta vainement, aidé de quelques sujets fidèles, de faire reconnaître son autorité dans les villes qui n'avaient point encore subi le joug des Sarrasins ; et résolu de regagner l'estime de ses peuples par quelques traits de valeur, il vint assiéger Ptolémaïs. Durant ce siége, la mort de Sibylle donna lieu à de nouvelles contestations, au sujet du vain titre de roi de Jérusalem. Gui obtint de le conserver pendant sa vie ; mais, bientôt après, il en fit cession à Richard, roi d'Angleterre, contre la souveraineté de l'île de Chypre, qu'il fut obligé de racheter encore des Templiers, à qui Richard l'avait déjà vendue. Ce faible prince mourut en 1194, et transmit, à son frère Amauri, cette île que leurs descendants ont possédée jusqu'en 1473.

GUI DE LUSIGNAN, roi d'Arménie, nommé par les Arméniens Kovidon, Kirdon, Gidon ou Gid, était fils d'Amauri comte de Tyr et de Sidon. Son père ayant été assassiné en 1310, lorsqu'il s'était emparé du pouvoir souverain en Chypre, et qu'il avait envoyé prisonnier en Arménie son frère Henri, les grands du royaume firent redemander leur roi à Oschin, qui régnait dans la petite Arménie, et lui renvoyèrent en échange sa

sœur, veuve d'Amauri, et ses trois enfants. Élevé à la cour du roi d'Arménie, Gui adopta entièrement les mœurs de la nation au milieu de laquelle il se trouvait, il acquit bientôt parmi les Arméniens une grande réputation, à cause de son courage et de ses talents militaires. En 1320, le roi Oschin mourut, ne laissant pour héritier que Léon V, jeune enfant, âgé de 10 ou 12 ans. Il en confia la tutelle à sa femme Jeanne, fille de Philippe de Sicile, prince de Tarente, et à Oschin, prince de Gorhigon, son parent. Celui-ci fit, après la mort du roi, couronner en grande pompe, à Sis, le jeune Léon, et il épousa Jeanne. Oschin donna aussi la charge de connétable à son frère Constantin, et se trouva à peu près le seul maître du royaume. Les princes latins, parents des rois d'Arménie, qui étaient fixés en grand nombre dans leurs États, furent très-mécontents de se voir ainsi éloignés du gouvernement. Zaploun, veuve du comte de Tyr, et ses fils, se révoltèrent, et entraînèrent la plus grande partie de leurs parents dans leur rébellion. Oschin, pour les soumettre, se mit alors à la tête des troupes du royaume. Zaploun, assiégée dans un château qu'elle possédait, fut prise avec son fils aîné Henri. Oschin les emmena à Sis, où il les retint prisonniers, et où ils moururent peu après. Les deux autres fils de Zaploun, Jean et Gui, s'enfuirent en Chypre auprès du roi Henri II, leur oncle. Ce prince, ennemi du régent Oschin, voulut d'abord embrasser la querelle de ses neveux; mais, effrayé de la puissance de son adversaire, il abandonna ses projets, et fit même la paix avec lui, par la médiation du pape Jean XXII. Après avoir passé plusieurs années en Chypre, il alla, en 1326, à Constantinople, où il était appelé par sa tante l'impératrice Marie, veuve de Michel Paléologue, fils d'Andronic le Vieux. L'empereur Andronic III, surnommé le Jeune, monta sur le trône en 1332, et fit épouser à Gui de Lusignan la fille d'un des principaux seigneurs de sa cour, cousine de Jean Cantacuzène qui occupa depuis le trône de Constantinople. Gui de Lusignan n'eut point d'enfants de cette femme, qui mourut peu de temps après son mariage, il se remaria alors à la fille d'un certain Sergianus, qui tenait un rang distingué à la cour de Constantinople. L'empereur lui confia le gouvernement de la ville de Phères dans l'Achaïe, et de toutes les autres petites villes jusqu'à Christopolis : Gui rendit de grands services à son cousin, avec un corps d'aventuriers arméniens que son courage avait attirés sous ses drapeaux. En 1341, Andronic mourut, et son fils Jean, âgé à peine de 10 ans, fut proclamé ; on lui donna pour tuteur Jean Cantacuzène, qui, de sa propre autorité, s'associa lui-même à l'empire, et se fit couronner par le patriarche. Gui de Lusignan ne voulut pas reconnaître cette usurpation, et renvoya avec mépris les ambassadeurs de Cantacuzène, qui s'était flatté de le faire entrer dans son parti, au préjudice des droits du jeune empereur. Il attaqua ensuite les partisans de l'usurpateur, et les dépouilla de leurs biens. Cantacuzène, étant venu, en 1343, assiéger Thessalonique, qui ne voulait pas se soumettre à son autorité, Gui de Lusignan accourut avec ses troupes au secours des habitants, attaqua son ennemi avec des forces supérieures, le vainquit partout où il le rencontra, et revint à Phères chargé d'un riche butin. Pendant que Gui était occupé à combattre dans la Grèce contre Cantacuzène, la postérité masculine des rois de la petite Arménie s'était éteinte. En 1342, les grands du pays avaient décerné la couronne au prince Jean de Lusignan, frère de Gui, parent du dernier roi Léon V. En montant sur le trône, Jean prit le nom de Constantin III; mais il montra tant de lâcheté et de faiblesse, que les Arméniens indignés le détrônèrent et le massacrèrent en 1343, après un règne d'un an. Vers la même époque, Cantacuzène, soutenu par les troupes du roi de Servie, voulut s'emparer de Phères pendant l'absence de Gui, qui avait fait une expédition contre Gynecocastin, Cantacuzène ne réussit point dans son entreprise; Gui rentra dans Phères, et l'ennemi fut repoussé honteusement. Gui alla ensuite passer quelque temps à Constantinople, auprès de l'empereur Jean, c'est là qu'il reçut la nouvelle que les Arméniens l'avaient choisi pour roi. La renommée de ses exploits et de la gloire dont il s'était couvert dans la Grèce, fit croire aux princes arméniens qu'il était le seul prince capable de les défendre contre les attaques des infidèles. Le sultan d'Égypte ayant appris que Gui de Lusignan était roi d'Arménie, et avait pris possession de ses États, fit une invasion subite dans la Cilicie, qu'il trouva sans défense, et qu'il ravagea cruellement. Gui, sans armée et sans moyen de résister, fut obligé de se renfermer dans une forteresse, il envoya une ambassade au pape Clément VI, pour en obtenir du secours. Le pontife écrivit au roi de France Philippe VI, et au roi d'Angleterre Édouard III : ces deux princes, qui étaient alors en guerre, donnèrent de grandes promesses, et ne fournirent aucun secours. En 1344, le royaume d'Arménie fut encore ravagé par les infidèles. Gui envoya au pape une nouvelle ambassade, composée de l'archevêque de Trébisonde, d'un frère mineur appelé Daniel, et du prince Grégoire fils de Sarkis, pour lui demander des secours, dans le dessein où il était de soumettre son royaume à l'Église romaine, et d'y rétablir la pureté de la foi. Le pape lui répondit en l'encourageant dans son projet, lui envoya des évêques pour l'aider, et lui promit le secours de mille cavaliers; mais, lorsque cette réponse arriva en Cilicie, le roi était déjà mort, les princes arméniens, instruits de ses projets, s'étaient révoltés contre lui, et l'avaient massacré comme son frère, en l'an 1345, après un règne d'environ deux ans.

GUI D'AREZZO. *Voyez* **GUIDO.**

GUI DE CRÈME, antipape. *Voyez* **ALEXANDRE III** et **PASCAL III.**

GUI DE RAVENNES, *Guido Ravennas*, prêtre et écrivain du 9e siècle, paraît être auteur d'une *Histoire des papes*, et d'une *Histoire de la guerre des Goths.* On lui attribue aussi *la Cosmographie, ou Géographie de l'anonyme de Ravenne.* Ce dernier ouvrage a longtemps occupé les biographes. Il paraît, d'après les dernières observations auxquelles il a donné lieu, que Fabricius et autres l'ont mal à propos mis sur le compte de Gui de Ravenne.

GUI DE DOUCIÉ, religieux dominicain et poëte français, né en Bourgogne au 13e siècle, mort postérieurement à 1336, passe comme auteur d'une traduction du traité *de la Consolation de la philosophie*, de Boëce, manuscrit conservé à la Bibliothèque du roi; et d'un poëme cité

par Gollot dans ses *Mémoires de la république Séquanoise.*

GUI D'AUXERRE, 1er du nom, 44e évêque de cette ville, né à la fin du 9e siècle, fut sacré le 19 mai 933. Il rebâtit sa cathédrale et la fit rentrer dans la possession de plusieurs domaines qui avaient été aliénés. Gui mourut le 6 janvier 961. Il avait composé pour la fête de saint Julien, martyr, des *répons* et des *antiennes* sur des tons harmonieux.

GUI, 31e évêque du Puy, fils de Foulques le Bon, comte d'Anjou, renonça aux avantages de sa naissance pour embrasser la vie monastique dans l'abbaye de Cormery, dont il devint abbé après l'expulsion d'Arnaud, *intrus*. Le crédit de sa famille lui procura plusieurs autres abbayes. En 975 il fut élu évêque du Puy. Il fonda un monastère dans sa ville épiscopale, rétablit la vie commune parmi ses chanoines, et rendit des services à l'État et à l'Église. Gui du Puy mourut en 996. On a de lui : une *pièce* ou *manifeste*, où il accuse sa première vie et fait l'aveu de ses fautes.

GUI, 34e évêque d'Amiens, issu du sang royal, fut élevé à l'abbaye de Saint-Riquier. Après avoir été chanoine d'Amiens, Gui en devint évêque, et assista en 1059 au sacre de Philippe Ier. Guillaume le Conquérant, devenu maître de l'Angleterre, ayant appelé près de lui Mathilde sa femme, Gui la suivit en qualité d'aumônier. Il mourut en 1075. Il est auteur d'un *poëme latin sur la conquête de Guillaume.*

GUI ou **GUIMAR D'ÉTAMPES**, évêque du Mans, né dans l'Armorique d'une famille illustre, fit ses premières études dans la cathédrale du Mans, sous l'évêque Hildebert auquel il succéda. Il abolit parmi son clergé la pluralité des bénéfices, abus qui s'y était perpétué, et mourut en 1135 après avoir donné tout son bien aux pauvres.

GUI, abbé de Cîteaux, naquit en Bourgogne. Ayant été obligé de faire un voyage à Rome, il plut tellement à Urbain IV par son esprit et ses connaissances que ce pape le fit cardinal-prêtre, du titre de Saint-Laurent *in Lucina*. Cette création est du mois de mai 1262. Clément IV, successeur d'Urbain, envoya Gui en Danemark pour terminer des différends survenus entre le roi et l'archevêque de Lunden. Après s'être acquitté heureusement de cette mission, Gui revint par l'Allemagne, convoqua un synode à Breslau et un autre à Vienne, et y prêcha la croisade. Il mourut de la peste, au concile général de Lyon, le 20 mai 1272.

GUI DE MUNOIS, ainsi nommé du lieu de sa naissance, village de Bourgogne près de Flavigny, historien de la fin du 13e siècle, fut abbé de Saint-Germain d'Auxerre, depuis l'an 1285 jusqu'en 1309. Il dépouilla les archives de son monastère, en déchiffra les titres, recueillit toutes les chartes qu'il put trouver, les fit transcrire avec soin et en forma un recueil. Ce *Cartulaire* subsistait encore dans le 18e siècle. On doit à Gui de Munois l'histoire de son monastère, depuis l'abbé Holdric, c'est-à-dire depuis 989 jusqu'à son temps. Gui abdiqua en 1306. Il mourut en 1313.

GUI fut nommé abbé de Saint-Denis, en 1325. Il est auteur d'une œuvre intitulée : *Sanctilogium*. Ce sont des observations sur le Martyrologe d'Usuard, religieux de Saint-Germain-des-Prés, qui vivait au 9e siècle. On attribue encore à Gui des *Sermons* sur les fêtes du Seigneur, et pour l'avent et le carême. Il mourut, selon l'*Histoire littéraire de France*, en 1333. Cependant l'abbé Lebeuf, en parlant du *Sanctilogium*, dit qu'il fut composé vers l'an 1348.

GUI, 2e du nom, abbé de Saint-Denis, vivait sous Charles V et Charles VI et était du conseil de ces rois. Docteur en droit canon et civil, il passait pour très-savant dans les lettres divines et humaines. Il assista en 1380 au sacre de Charles VI, et en 1389 au couronnement d'Isabelle de Bavière. Il mourut le 28 avril 1398.

GUI DE BOULOGNE ou **D'AUVERGNE**, premier des enfants du second lit de Robert VII, comte d'Auvergne, commença par être chanoine et chancelier de l'église d'Amiens. Il fut élu archevêque de Lyon en 1340. Deux ans après, Clément VI le créa cardinal; ce pape, en 1350, l'envoya en Hongrie pacifier le différend qui s'était élevé entre Louis, roi de Hongrie, et la reine Jeanne de Naples. De retour en France, il assista au pardon accordé par le roi à Charles, roi de Navarre, à cause de l'assassinat de Charles d'Espagne, connétable de France. Après plusieurs négociations heureusement terminées, comme il revenait de Castille en France, il mourut à Lérida, le 25 novembre 1373.

GUI. *Voyez* **CHAULIAC**, **GUIDO** et **GUY**.

GUI-PAPE, *Guido-Papæ*, jurisconsulte du 15e siècle, né à St-Symphorien d'Ozon, fut conseiller au parlement du Dauphiné, et mourut à Grenoble vers 1476, après avoir rempli diverses missions pour le roi Louis XI. Son ouvrage le plus important est *Decisiones Gratianopolitanæ*, Grenoble, 1490 : Chorier en a donné un abrégé en français sous le titre de *Jurisprudence de Gui-Pape*, avec une *Vie* de l'auteur. Niceron, tome XXXVI de ses *Mémoires*, donne la liste des autres écrits de ce jurisconsulte.

GUIARD, fanatique sous le règne de Philippe le Bel, vers 1310, se disait l'*Ange de Philadelphie*, dont il est parlé dans l'Apocalypse. Pour exciter davantage l'attention du peuple, et trouver plus de facilité à répandre ses rêveries, il affectait un costume propre à se faire remarquer. Arrêté et interrogé, il soutint obstinément sa mission. Les juges le condamnèrent à être brûlé. Guiard néanmoins échappa au feu en abjurant son erreur; mais il fut condamné à être enfermé entre quatre murailles pour le reste de ses jours et subit cette punition : quelques-uns ont dit, mais à tort, qu'il avait péri sur l'échafaud.

GUIARD (Antoine), religieux bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, né en 1692 à Saulieu, mort à Dijon en 1760, est auteur des ouvrages suivants : *Entretiens d'une dame avec son directeur sur les modes du siècle*, Nancy, 1736, in-12; *Réflexions politiques et intéressantes sur la régie du temporel des bénéfices consistoriaux*, 1738, in-12; *Dissertation sur l'honoraire des messes*, 1748, 1757, in-8°.

GUIARD. *Voyez* **GUYARD**.

GUIB (Jean-Frédéric). *Voyez* **GIBBS**.

GUIBAL (Barthélemi), sculpteur du duc Léopold de Lorraine et du roi Stanislas, né à Nîmes vers 1699, a exécuté des statues et des groupes en marbre et en bronze; son dernier ouvrage est la statue équestre de Louis XV, que l'on voyait avant la révolution sur la place Royale de Nancy. Il mourut le 24 mars 1757.

GUIBAL (Nicolas), fils du précédent, architecte, sculpteur, peintre et littérateur, né à Lunéville le 29 novembre 1725, parcourut l'Italie et l'Allemagne, et mourut à Stuttgard le 3 novembre 1784. On connaît de lui des plafonds, des paysages et des tableaux d'histoire; l'*Éloge du Poussin*, couronné à l'académie de Rouen, Paris, 1783, in-8°, et l'*Éloge historique de Mengs*, 1781, in-8°.

GUIBALD, abbé de Stavelot, au diocèse de Liége, florissait au commencement du 12e siècle. Il était élève de l'école de Vassor, monastère de l'ordre de Saint-Benoît, dans le même diocèse, et fut ensuite appelé à la diriger. Ces occupations ne l'empêchaient point de se livrer à l'étude, pour laquelle il savait trouver du temps aux dépens de son sommeil. Ses veilles ne furent point infructueuses, et les monuments de cette époque le représentent comme un des hommes les plus versés dans la littérature sacrée et profane. Transféré à l'abbaye de Stavelot, il y remplit les fonctions d'écolâtre, et eut pour disciples des hommes qui occupèrent avec distinction les premières places de l'Église et de l'État. Enfin, élu abbé de Stavelot en 1130, il gouverna ce monastère jusque vers 1148.

GUIBAUD (Eustache), de la congrégation de l'Oratoire, né à Hières le 20 septembre 1711, professa successivement les humanités et la philosophie à Pézénas, à Condom, à Marseille, à Soissons et à Lyon. Accusé de jansénisme devant M. de Marbeuf, archevêque de Lyon, le P. Guibaud fut forcé de sortir du diocèse à l'âge de 77 ans; il se retira dans une maison de son ordre à Marseille, y resta jusqu'à la dissolution des congrégations religieuses et retourna à Hières où il mourut en 1794. On a de lui: *Explication du Nouveau Testament, à l'usage principalement des colléges*, 1785, 8 tomes formant 5 vol. petit in-8°; *Gémissement d'une âme pénitente*, in-18; des *Maximes propres à conduire un pécheur à une véritable conversion*; la *Morale en action, ou Élite de faits mémorables*, 1787, in-12.

GUIBERT, antipape, avait d'abord été archevêque de Ravenne, puis chancelier de l'empereur Henri IV; ce fut ce prince qui le fit élire pape à Ravenne en 1080. Il prit le nom de Clément III, et mourut en 1100, après vingt ans d'intrusion et de résistance à trois papes légitimes.

GUIBERT, abbé de Ste.-Marie de Nogent-sous-Couci, ordre de St.-Benoît, au diocèse de Laon, né à Clermont en Beauvaisis l'an 1053, gouverna pendant 20 ans son monastère avec la plus grande sagesse, et mourut en 1124, laissant de nombreux ouvrages parmi lesquels nous citerons: *Trois livres de sa vie*, écrits dans le genre et à l'imitation des Confessions de saint Augustin; un *Traité méthodique sur la manière de prêcher*; des *Commentaires moraux sur la Genèse*, etc. Ses *OEuvres* ont été publiées par dom d'Achery, Paris, 1651, in-fol.

GUIBERT (Nicolas), médecin, né vers 1547 à Saint-Nicolas en Lorraine, fit ses études à l'université de Pérouse. Il voyagea ensuite pour acquérir de nouvelles connaissances, et s'arrêta enfin à Castel-Durante, où il commença à pratiquer son art avec succès. Quelque temps après, il fut présenté quoique étranger, par le collége des médecins de Rome, pour la place de médecin en chef d'une des provinces de l'État ecclésiastique: il la quitta au bout de deux années, pour s'attacher au cardinal d'Augsbourg. Guibert cultiva pendant quelque temps l'alchimie qu'il abandonna à son retour en France, où il se fixa à Vaucouleurs; il dut repasser en Allemagne par suite des tracas que lui suscitaient ses confrères. Il mourut vers 1620. Voici ses principaux ouvrages: *Assertio de murrhinis, sive de iis quæ murrhino nomine exprimuntur, adversùs quosdam de iis minùs rectè disserentes*, Francfort, 1597, in-8°; *Alchymia ratione et experientiâ, ità demùm viriliter impugnata et expugnata*, Strasbourg, 1603, in-12, etc.

GUIBERT (Charles-Benoît, comte de), lieutenant général, grand-croix de l'ordre de St.-Louis, gouverneur et inspecteur général des Invalides, né en 1715 à Montauban, entra au service à l'âge de 16 ans; il était major du régiment d'Auvergne à 27, et fit les campagnes d'Italie, les guerres de Corse, de Bohême et de Flandre. Il se signala particulièrement à la bataille de Dettingen et au siége d'Hulst dans la Flandre hollandaise, ainsi qu'à la bataille de Rocoux. Après la paix de 1763, Guibert, mettant à profit les notions de la grande tactique prussienne qu'il avait recueillies pendant 18 mois de captivité en Prusse, à la suite de la malheureuse affaire de Rosbach, posa les bases du nouveau code militaire, et fut chargé par le duc de Choiseul de la confection des ordonnances du service de campagne et du service des places. Nommé gouverneur des Invalides, il ne s'occupa plus que d'en améliorer l'administration jusqu'à sa mort, le 8 décembre 1786.

GUIBERT (Jacques-Antoine-Hippolyte, comte de), fils du précédent, né le 12 novembre 1743 à Montauban, suivit son père en Allemagne dès l'âge de 13 ans, se fit remarquer dans les six campagnes de la guerre de 1756 par la justesse de ses observations sur la tactique, fut, à 24 ans, nommé chevalier de St-Louis, et peu de temps après colonel. En 1772, il fut chargé de lever et de former une légion corse, dont il reçut le commandement. L'année suivante il publia son *Essai de tactique générale*, et passa en Prusse, autant pour puiser de nouvelles connaissances à l'armée de Frédéric II, que pour n'être pas témoin de l'explosion que l'apparition de ce livre allait causer parmi les tacticiens français. En 1775, il obtint la confiance du comte de St.-Germain, ministre de la guerre, et concourut à ses plans de réforme. Élevé aux grades de colonel du régiment de Neustrie en 1776, de brigadier en 1782, puis d'inspecteur divisionnaire dans la province d'Artois, il fut en 1787, nommé rapporteur du conseil d'administration du département de la guerre. Son rapport fit grand bruit; mais il eut le malheur de voir rejeter sur lui seul toute la responsabilité des actes de ce conseil. En vain le roi le nomma maréchal de camp en 1788; l'animadversion publique le poursuivit impitoyablement lorsqu'il se présenta au bailliage de Bourges dans l'espoir d'être élu membre des états généraux. Le chagrin abrégea ses jours, et le conduisit au tombeau le 6 mai 1790. On a de lui, outre l'*Essai* dont nous avons parlé: l'*Éloge de Catinat*, 1775, in-8°; *le Connétable de Bourbon*, tragédie représentée à Versailles en 1775; la *Mort des Gracques*, en 3 actes, non représentée et inédite, ainsi que celle d'*Anne de Boulen*; l'*Éloge historique de Michel de Lhôpital*, 1777, in-8°, etc.

GUIBERT (Alexandrine-Louise BOUTINON de COURCELLES, comtesse de), femme du précédent, naquit en 1758. Elle était douée d'un esprit très-

distingué et très-cultivé. Mariée à l'âge de 17 ans, veuve en 1790, elle employa fréquemment ses loisirs à quelques traductions de l'anglais; mais elle se fit surtout remarquer par le culte religieux qu'elle avait voué à la mémoire de son mari, le comte de Guibert, homme de talent comme militaire et comme écrivain. Par suite de l'admiration exaltée de cette dame pour tout ce qu'avait produit l'auteur de l'*Essai général de Tactique*, elle consacra la plus grande partie de son temps, pendant une trentaine d'années, à faire imprimer la plupart des ouvrages qu'il avait laissés manuscrits, à en recueillir et classer d'autres encore. Pendant la vie de Guibert, elle recevait dans sa terre de Courcelles-le-Roi, près Châtillon-sur-Loire, une société composée d'hommes d'esprit, d'hommes aimables, dont quelques-uns même ont été célèbres, entre autres l'abbé Delille. La vie de Mme de Guibert, devenue veuve, fut retirée jusqu'à ses dernières années. C'est elle qui a fait imprimer les lettres de Mlle de l'Espinasse au comte de Guibert. Mme de Guibert mourut en 1826. On a d'elle : *Margaretta, comtesse de Rainsford*, 1797, 2 vol. in-12; *Fedaretta*, 1806, 1 vol. in-12; *Leçons sur la nature*, ou *Description morale de quelques objets de physique et d'histoire naturelle*, 1816.

GUIBERT (Mme), née à Versailles le 31 mars 1725, morte vers 1787, cultiva la littérature. On connaît d'elle : *Poésies et œuvres diverses*, 1764, in-8°; ce vol. contient : *le Rendez-vous*, comédie en un acte et en vers libres, et *la Coquette corrigée*, tragédie. Cette dame a publié la *Fille à marier*, comédie en un acte et en vers, 1768, in-8°; *les Philéniens, ou le Patriotisme*, poëme, 1776, in-8°; des *Pensées détachées*, 1770, in-12, etc.

GUIBOURS. *Voyez* **ANSELME.**

GUICCIARDINI (Louis), gonfalonier de justice à Florence à l'époque de la révolution des Ciompi, en 1378, se conduisit d'abord avec assez de fermeté pour que la république attendît de lui son salut; mais bientôt se voyant assiégé dans le palais public par la populace, il perdit courage, et s'enfuit précipitamment, laissant le champ libre aux conjurés qui achevèrent leur ouvrage.

GUICHARD (Claude), historiographe de Savoie, né à St.-Rambert en Bugey dans le 16e siècle, mort à Turin le 15 mai 1607, est principalement connu par l'ouvrage suivant : *Funérailles et diverses manières d'ensevelir des Romains, des Grecs et autres nations tant anciennes que modernes*, Lyon, 1581, in-4°; *Agréables nouvelles à tous bons catholiques de la conversion du duché de Chablais*, Chambéry, 1598; *l'Alphabet moral*, en vers français; une traduction de Tite-Live, et l'*Éloge* des comtes et ducs de Savoie, inédite.

GUICHARD (Étienne), professeur de philosophie à Paris, a publié *l'Harmonie étymologique des langues, où se démontre que toutes les langues sont descendues de l'hébraïque*, 1606, in-8°, ouvrage curieux.

GUICHARD (Louis-Anastase), dit *le Père Anastase*, de l'ordre de Picpus, né à Sens, mort à Paris le 15 août 1737, a publié : *Histoire du socinianisme*, Paris, 1723, in-4°; *Traité canonique sur les livres défendus*, 1721. Il a laissé en manuscrit une *Histoire de Sens* en 2 vol. in-4°.

GUICHARD (Henri), contrôleur des bâtiments du roi, a fait le poëme de l'opéra d'*Ulysse et Pénélope*, musique de Rebel, 1703, in-8°.

GUICHARD (Éléonore), née en Normandie vers 1719, morte en 1747, est connue par un roman intitulé *Mémoires de Cécile*, revu par de la Place, 1751, 4 vol. in-12.

GUICHARD (Nicolas), professeur et compositeur, mort à Paris en 1807, a donné, outre plusieurs *Messes* et *Motets*, un *Recueil d'airs* pour la guitare, parmi lesquels on cite *le Bouquet de romarin, le Coin du feu*, etc.

GUICHARD (Jean-François), littérateur, né à Chartrette, près Melun, le 5 mai 1731, fut, s'il faut l'en croire, élève de Piron, avec lequel il eut en effet quelques rapports, par l'indépendance de son caractère, la médiocrité de sa fortune, et le genre de son esprit et de ses ouvrages. On trouve quelques détails sur sa vie et sur les diverses carrières qu'il a suivies, dans une de ses pièces intitulée : *Mes trois états successifs*. Dans une note insérée à la fin d'une autre pièce qui porte pour titre : *Ma retraite*, on voit que Guichard avait été dans les emplois avant la révolution, qu'il se retira ensuite, dans une propriété rurale, auprès de sa mère; que, l'ayant perdue, il fut forcé, en 1789, par les circonstances, de revenir à Paris, où il fut employé de nouveau, puis réformé, et qu'il dut aux sollicitations de quelques membres de l'Institut, d'être porté, par le ministère de l'intérieur, sur l'état des hommes de lettres auxquels des pensions furent accordées. Malgré la pénurie où Guichard s'était trouvé réduit en 1796, on voit qu'il n'avait pu cependant se résoudre à vendre ni sa bibliothèque, ni une assez belle collection d'estampes qu'il tenait de l'amitié des plus célèbres graveurs de l'époque. Il retourna dans son pays natal, où il mourut le 23 février 1811. On a de lui : *Ode sur la paix*, 1748; *les Apprêts de noces*, comédie représentée à la Rochelle, vers 1758; *l'Amant statue*, opéra-comique, joué en 1759, à la Foire Saint-Laurent. A l'Opéra : *les Réunions*, intermède pour la paix, 1763, non représenté à cause de l'incendie de la salle. Au Théâtre-Italien, avec Castel : *le Bûcheron*, ou *les trois Souhaits*, 1763; *Memnon*, opéra-comique, imité du conte de Voltaire, 1768; *Fables et autres poésies*, suivies de quelques morceaux de prose, 1802, in-12. Guichard a fait des vers jusqu'à la fin de sa vie, il chantait les triomphes de la France, en 1807 et 1808.

GUICHARD (Charles-Théophile). *Voyez* **GUISCHARDT.**

GUICHARDIN ou **GUICCIARDINI** (François), historien, né à Florence en 1482, d'une famille ancienne dont les membres avaient occupé les premières charges dans la république, se destina d'abord au barreau, et fut nommé à 23 ans professeur de jurisprudence. Peu de temps après il fut envoyé en ambassade près de Ferdinand le Catholique puis appelé à Rome par le pape Léon X, qui le combla d'honneurs, et lui donna le gouvernement de Modène et de Reggio; il le conserva sous Adrien VI, fut envoyé dans la Romagne par Clément VII, y rétablit le calme, fonda des établissements utiles, ouvrit des routes, en un mot, ne négligea rien pour la prospérité de ce pays. Élevé au grade de lieutenant général du saint-siége, il eut la gloire de défendre Parme assiégée par les troupes françaises; il conserva ensuite la ville de Bologne à la domination de Rome en apaisant la révolte de la famille des Pepoli, qui aspiraient à l'autorité souveraine. Depuis, Guichardin n'eut d'autre ambition que

de vivre dans la retraite pour écrire l'histoire de ces événements dans lesquels il avait joué un rôle brillant. Cependant, les intérêts de sa patrie le rappelèrent encore au sein des affaires publiques : il se rendit utile à Alexandre de Médicis par ses sages conseils et son habileté; et, après la mort de ce prince, il contribua puissamment à l'élection de Cosme de Médicis. Dès lors il ne s'occupa plus que de ses travaux historiques, et mourut, après 4 ans de repos, en mai 1540. Son *Histoire de l'Italie* commence en 1490 et finit au mois d'octobre 1534. L'édition la plus complète et la plus recherchée est celle qu'a donnée le professeur Rosini, Pise, 1819-20, 10 vol. in-8°. Cette histoire a été traduite en français, Paris, 1738, 3 vol. in-4°, par Favre, revue et enrichie de notes par Georgeon, avocat. Guichardin a laissé en outre un écrit intitulé : *Avis et conseils en matière d'État*, Anvers, 1525, in-8°, traduit en français, Paris, 1577, in-8°; *Legazione di Spagna, lettere*, etc., publié pour la première fois par J. Rosini, Pise, 1825, in-8°.

GUICHARDIN ou **GUICCIARDINI** (Louis), neveu du précédent, né à Florence le 19 août 1521, mort en 1589, s'occupa aussi de recherches historiques, et remplit diverses fonctions administratives sous Alexandre de Médicis et Cosme II. On connaît de lui : *Mémoire sur la Savoie, de* 1530 *à* 1565 (en italien), Anvers, 1565, in-4°; *Raccolta de' detti e fatti notabili*, 1581, in-8°; *Description des Pays-Bas* (en italien), ibid., 1567, in-folio; *Ore di recreazione*, Florence, 1600, in-12, traduit en français, 1576, in-16; *Il sacco di Roma*, Paris, 1664, in-12.

GUICHE (Renaud de la), l'un des ascendants d'une illustre famille de Bourgogne encore existante, naquit à la fin du 12e siècle. Il accompagna saint Louis à sa première croisade. Un acte de ce chevalier, conservé dans les archives de Dijon, porte la date de 1209.

GUICHE (Pierre de la), chevalier, conseiller et chambellan du roi, bailli d'Autun et de Mâcon, s'illustra dans la carrière des armes et dans celle des négociations. Les rois Louis XI, Charles VIII, Louis XII et François Ier, réclamèrent également ses services, et sous ces règnes si divers il fut successivement ambassadeur à Rome, en Espagne, en Suisse et en Angleterre. La correspondance diplomatique de Pierre de la Guiche avec le cardinal d'Amboise, dont il était le neveu, se conserve encore manuscrite dans les archives de sa maison. Il accompagna Charles VIII dans son expédition de Naples ; en 1515, il signa à Genève, avec les Suisses, un traité préliminaire qui jeta les bases de l'alliance perpétuelle conclue à Fribourg, en 1516, entre les 13 cantons et la France. Dans l'année qui suivit la bataille de Marignan, où il était à la tête de 6 à 7,000 hommes, commandement très-considérable pour l'époque, Pierre de la Guiche fut chargé par François Ier de la levée de 10,000 Suisses. En 1544 il termina, dans son château de Chaumont, à l'âge de 80 ans, une vie non moins remplie d'honneur que de jours.

GUICHE (Claude de la), évêque de Mirepoix, assista comme ambassadeur de France au concile de Trente, et mourut à Rome en 1555.

GUICHE (Philibert de la) naquit vers 1540. Nommé très-jeune bailli et capitaine de la ville de Mâcon, ce fut comme tel qu'il s'honora en refusant d'exécuter les ordres sanguinaires donnés en 1572 contre les protestants. Il fut successivement gouverneur du Bourbonnais, du Beaujolais, du Lyonnais, etc., chevalier de l'ordre du Saint-Esprit et conseiller d'État. Henri III lui avait confié, en 1578, la charge de grand maître de l'artillerie, vacante par la démission du maréchal de Biron, il garda jusqu'en 1595 cette charge, où il montra beaucoup de désintéressement. Tous les mémoires du temps, et notamment le *Journal de l'Étoile*, lui font honneur de l'énergie qu'il mit dans son opposition aux desseins du monarque qui, très-courroucé contre le duc de Guise, voulait qu'il fût mis à mort lorsqu'il se présenterait dans l'appartement de la reine. C'était le 9 mai 1588, veille de la journée des Barricades. Les remontrances de la Guiche firent beaucoup d'impression sur l'esprit de Henri III. Il ne fut pas moins estimé et aimé de Henri IV que de son prédécesseur. Sa valeur égalait son dévouement et sa loyauté. Il s'était distingué à la journée d'Arques, et surtout à la bataille d'Ivri, où il commandait l'artillerie qui, par les plus habiles dispositions, contribua beaucoup au succès de cette action importante. Nommé gouverneur de Lyon en 1595, il y mourut en 1607, sans laisser de postérité mâle.

GUICHE (Gérard de la), chevalier, prit part à tous les grands événements du 15e siècle. Investi de la confiance de Jean sans Peur, duc de Bourgogne, il négocia en 1417 le traité de Mâcon entre ce prince et le duc de Bourbon.

GUICHE (Henriette de la), fille du précédent, épousa Philippe de Valois, duc d'Angoulême, petit-fils de Charles IX. Il ne faut point la confondre avec sa belle-mère, Françoise de Nargonne, fille du connétable Henri de Montmorency. Henriette aimait les lettres ; elle avait rassemblé dans le monastère des minimes de la Guiche, fondé par elle, des manuscrits du plus grand prix, entre autres la *Cité de Dieu*, de saint Augustin, traduite par Raoul de Presles. C'est un des plus beaux manuscrits qu'il y ait en France pour les vignettes et les lettres majuscules: il se trouve actuellement dans la bibliothèque publique de Mâcon. La duchesse d'Angoulême a été célébrée par Senecey et d'autres poëtes du temps, dont elle était la protectrice. Retirée presque constamment dans sa terre de Chaumont, cette princesse y a laissé des traces encore visibles de sa magnificence. Sa fille unique épousa le duc de Joyeuse, de la maison de Lorraine, et fut mère du dernier duc de Guise.

GUICHE (Jean-François de la), comte de la Palice et de St.-Géran, fut nommé chevalier du St.-Esprit par Louis XIII, qui lui donna en 1619 le bâton de maréchal de France. Il est connu dans l'histoire sous le nom de *maréchal de Saint-Géran*. Il fit toutes les guerres de son temps et commanda les armées aux siéges de Clérac, de Montauban, de St.-Antonin et de Montpellier en 1621 et 1622. Il mourut le 2 décembre 1632, âgé de 63 ans.

GUICHE (Bernard de la), comte de St.-Géran et de la Palice, soustrait au moment de sa naissance en 1641, soutint un procès bizarre rapporté en détail dans les *Causes célèbres*. La duchesse de Ventadour, sœur de son père, lui contestait son état, qui lui fut rendu par arrêt du parlement en 1663 et 1666. Il mourut en 1696, lieutenant général et chevalier des ordres du roi. Il avait été envoyé en ambassade extraordinaire auprès des différentes

cours d'Italie et d'Allemagne. Sa femme, dame du palais de la reine Marie-Thérèse fut célèbre par son esprit.

GUICHE (Claude-Élisabeth, marquis de la), est, selon Fontette, l'auteur de *Notes sur les antiquités de Mâcon,* et d'un extrait des *Mémoires historiques sur les États du Mâconnais,* in-fol. de 33 pages, dont le manuscrit porte la date de 1746. Ce manuscrit du marquis de la Guiche paraît avoir été perdu dans la révolution.

GUICHE (Diane, dite *la Belle Corisande,* comtesse de), fille unique de Paul d'Andouins, vicomte de Louvigny et veuve de Philibert de Gramont, comte de Guiche, gouverneur de Bayonne, mort en 1580, des suites d'une blessure reçue au siége de la Fère, avait 26 ans lorsque Henri IV, n'étant encore que roi de Navarre, en devint éperdument amoureux. Les lettres que ce prince lui écrivait prouvent qu'il trouva en elle une confidente discrète et zélée, car, pendant les guerres de la Ligue, elle vendit ses diamants, engagea ses biens, et envoya à différentes fois à son amant des levées de 20 à 24,000 Gascons qu'elle avait enrôlés à ses frais. Mais la belle Corisande ayant perdu ses charmes, perdit aussi l'amour du roi, et mourut oubliée vers 1620.

GUICHE (Armand de GRAMONT, comte de), lieutenant général, né en 1637, fils du maréchal de Gramont et arrière-petit-fils de la belle Corisande, fit ses premières armes au siége de Landrecies en 1655, et servit avec distinction pendant la guerre de Flandre. Éloigné de la cour à cause de ses intrigues galantes, il alla en Pologne combattre les Turcs. Rappelé en France, il accompagna le roi dans son expédition de Marsal en 1663, fut exilé de nouveau, compromis dans une intrigue qui avait pour but d'amener le renvoi de Mlle de la Vallière, prit du service en Hollande en qualité de volontaire, fit la campagne de 1665 contre l'évêque de Munster, se signala en 1668 sous les ordres de Ruyter au fameux combat de Texel contre les Anglais. Ayant obtenu la permission de rentrer en France en 1669, et de reparaître à la cour en 1671, il fit, sous les ordres de Condé, la campagne de Hollande, si célèbre par le passage du Rhin ; c'est lui qui le premier se jeta dans ce fleuve à la tête des cuirassiers, et entraîna toute l'armée par son exemple. Ayant été chargé d'escorter un convoi en Allemagne, il eut le malheur d'être battu par Montecuculli le 22 novembre 1673, et ressentit un si violent chagrin de cette défaite, qu'il mourut 7 mois après, à Creuznach. On a de lui : *Mémoire concernant les Provinces-Unies, et servant de supplément et confirmation à ceux d'Aubery du Maurier et du comte d'Estrades,* Londres, 1744, in-12. Mme Sophie Gay a publié en 1844 un roman historique intitulé : *le Comte de Guiche,* dans lequel elle raconte avec de charmants détails la passion du duc pour Madame.

GUICHEN (Luc-Urbain du BOUEXIC, comte de), né en Bretagne l'an 1712, entra de bonne heure dans la marine, et passa successivement par tous les grades. En 1756, chargé du commandement de la frégate *l'Atalante,* il s'empara de 4 corsaires et de 9 bâtiments marchands ; en 1778, il prit part comme chef d'escadre au combat d'Ouessant, fut ensuite chargé du commandement d'une des trois divisions de l'armée navale, et contribua à la victoire que la flotte française remporta sur l'amiral Rodney sous le vent de la Dominique, le 17 avril 1780, ainsi qu'aux avantages obtenus le 15 avril et le 19 mai suivants. Il fut moins heureux en 1781, et ne remplit qu'incomplétement la mission qu'il avait reçue d'escorter un immense convoi de bâtiments chargés de troupes, de munitions et de marchandises destinées pour l'Inde et les îles de l'Amérique. Pendant toute la campagne de 1782, il commanda la flotte de Brest, ne quitta la carrière qu'il avait honorablement parcourue qu'à la paix de 1783, et mourut en 1790.

GUICHENON (Samuel), historien, né à Mâcon en 1607, quitta le barreau pour se livrer à son goût pour les recherches historiques, acquit par ses ouvrages une réputation étendue, fut nommé historiographe de France, de Savoie et de Dombes, créé chevalier de l'empire et de l'ordre des Saints-Maurice et Lazare, reçut de Louis XIV des lettres de noblesse, et mourut à Bourg le 8 septembre 1664, comblé d'honneurs et de présents par la duchesse Christine de France. Ses principaux ouvrages sont : *Histoire de Bresse et de Bugey, justifiée par chartes, titres, chroniques,* etc., Lyon, 1650, in-fol. ; *Histoire généalogique de la royale maison de Savoie, prouvée par titres,* etc., ibid., 1660, 2 tom. in-fol., fig. ; *Bibliotheca sebusiana, sive variarum chartarum, diplomatum, etc., centuriæ duæ cum notis,* ibid., 1660, in-4° ; ibid., 1666, in-4°, augmenté d'une 3e *centurie.*

GUIDACERIO (Agathio), né à Rocca-Corragio, dans la Calabre, enseigna l'hébreu à Rome, où il éprouva les bienfaits de Laurent de Médicis et de son fils Léon X. Après le sac de Rome, il se sauva d'abord à Avignon, puis à Paris, et il y fut professeur d'hébreu au collége royal. Il est auteur d'une *Grammaire hébraïque,* et de Commentaires sur plusieurs livres de l'Écriture sainte.

GUIDAL (Maximilien-Joseph), général, né à Grasse en 1755, gagna ses grades sur le champ de bataille pendant les guerres de la révolution, refusa de fléchir sous l'autorité souveraine de Napoléon, se lia avec Malet, entra dans la conspiration tramée par ce général en octobre 1812, fut traduit devant une commission militaire, condamné à mort et exécuté le 29 du même mois.

GUIDALOTTI (Diomède), littérateur, né vers 1482 à Bologne, où il mourut en 1526, enseigna la langue grecque, et professa la rhétorique à l'université de cette ville. On a de lui : *il Tirocinio delle cose volgari,* Bologne, 1504, in-4° ; *Commentaria in eclogas Calphurnii et Nemesiani,* ibid., 1504, in-fol., réimprimé dans les *Poetæ latini rei venaticæ scriptores,* Leyde, 1728. On trouve quelques pièces de Diomède dans les *Poesie pastorali e rusticali,* Milan, 1808, in-8°.

GUIDE (le) ou **GUIDO RENI**, peintre, né à Bologne en 1575, fut élève d'Annibal et de Louis Carrache, et reçut d'eux cette correction de dessin, cette vérité de tons et de coloris, la richesse de la composition, qui lui ont mérité un des premiers rangs parmi les maîtres dont s'honore l'Italie. Sur le bruit de ses talents, le pape Paul V l'appela à Rome ; il y devint le rival du Caravage, l'émule et l'ami de l'Albane. Quelques découragements que lui fit éprouver l'envie l'obligèrent plusieurs fois de se rendre à Bologne. Il séjourna quelque temps à Mantoue, Naples, et partout ses ouvrages et sa personne reçurent des honneurs mérités. Au milieu de ses succès, arrêté par la passion du jeu, il se vit forcé de prodiguer son pinceau pour

satisfaire cette passion malheureuse, survécut à sa première réputation, et mourut presque oublié en 1642. Le Guide a composé un grand nombre de tableaux tous recherchés. On citera parmi ses chefs-d'œuvre : *Orphée et Eurydice; l'Apothéose de saint Dominique; le Massacre des Innocents; le Crucifiement de saint Pierre;* un *saint Michel; le Martyre de saint André.* Le Musée de Paris possède 22 tableaux de ce maître, parmi lesquels on distingue: *Hercule et le centaure Nessus; Hercule sur le bûcher,* et l'*Enlèvement d'Hélène,* qui ont été gravés dans le *Musée royal.* Le Guide a beaucoup gravé à l'eau-forte, soit d'après les autres, soit d'après ses propres dessins; et il a formé un grand nombre d'élèves distingués.

GUIDE (Philibert), dit *Hégemon,* né à Châlons-sur-Saône d'une famille noble et ancienne, le 22 mars 1535, fils d'un procureur du roi au bailliage de cette ville, publia sous le pseudonyme d'*Hégemon* un grand nombre de poésies, notamment des fables assez remarquables pour le temps; ce qui a fait dire qu'il était le prédécesseur immédiat de la Fontaine. Guide mourut à Mâcon, le 29 novembre 1585, en revenant de Genève où il était allé embrasser le calvinisme, après avoir longtemps adopté cette devise: *Dieu pour guide.*

GUIDI (Jules), né à Calvi en Corse, avait étudié la science des lois à l'université de Padoue en 1584. Après avoir mérité par son érudition les éloges de ses savants professeurs, il étonna tous les habitants instruits de cette ville, par sa mémoire extraordinaire qui lui permettait de réciter, de suite et avec ordre, des milliers de noms tirés de toutes les langues connues. Il mourut fort jeune dans sa ville natale.

GUIDI (Charles-Alexandre), le réformateur de la poésie lyrique en Italie, né à Pavie en 1650, mort à Frascati le 12 juin 1712, composa un grand nombre de pièces qui ont été réunies sous le titre de *Poesie liriche,* Parme, 1671, in-12; et Rome, 1704, in-4°. On a encore de lui : une tragédie lyrique d'*Amalasunta in Italia,* Parme, 1681, in-4°; *Endimione e Dafne,* 2 pastorales, et une traduction en vers des *Homélies de Clément XI,* Rome, 1712, in-fol.

GUIDI (Jean-Baptiste), écrivain ascétique, né à Bologne au commencement du 18e siècle, fut destiné à l'état ecclésiastique. Après avoir exercé les fonctions de son état dans différentes paroisses, il fut nommé archiprêtre de l'église Sainte-Marie des Allemands à Bologne, et mourut le 15 avril 1771. On a de lui *Dupplicato annuale di parochiali discorsi, per tutte le domeniche e solennità del Signore.*

GUIDI (Louis), prêtre de l'Oratoire, né à Lyon en 1710, professa d'abord dans un collége de son ordre, fit ensuite à Juilli des conférences qui attirèrent un grand nombre d'auditeurs; mais bientôt il fut obligé de se cacher par suite de l'éclat qu'il mit à déposer un acte d'appel entre les mains de M. Soanen. Il se rendit à Paris, coopéra à la rédaction de la *Gazette ecclésiastique,* et publia quelques ouvrages parmi lesquels on distingue : *Lettre à un ami sur le livre de d'Alembert :* Sur la destruction des jésuites en France, 1765, in-12; *Réflexions sur le despotisme des évêques et les interdits arbitraires,* 1769; *Entretiens philosophiques sur la religion,* 1772-1781, 3 vol. in-12; *Dialogue entre un curé et un évêque sur le mariage des protestants,* 1775, in-12; *l'Ame des bêtes,* 1783, in-12, etc. Guidi mourut à Paris, le 7 janvier 1780.

GUIDI (Jean-Baptiste-Marie), neveu du précédent, ancien censeur royal, mort en 1816 à 84 ans, a traduit de l'italien de Muratori *la Véritable dévotion,* 1778, in-12, et publié des *Lettres contenant le journal d'un voyage fait à Rome en* 1773, Genève (Paris), 1783, 2 vol. in-12.

GUIDI. *Voyez* **VIDIUS.**

GUIDICCIONI (Jean), évêque de Fossombrone, né à Lucques en 1480, mort à Macerata en août 1541, fut chargé de plusieurs nonciatures importantes, et remplit avec distinction divers postes dans les États romains. Ami des lettres, il composa plusieurs morceaux remarquables en prose et en vers. Ses *OEuvres* ont été recueillies et imprimées plusieurs fois; la meilleure édition est celle de Gênes, 1749, in-4°. L'édition des *Rime,* Bergame, 1753, in-8°, avec une *Vie* de l'auteur, est préférable à toutes les autres, parce qu'elle a été faite sur un excellent manuscrit.

GUIDICCIONI (Christophe), né à Lucques en 1508, mort en 1582, évêque d'Ajaccio, a traduit en *versi sciolti* l'*Électre* de Sophocle, les *Bacchantes,* les *Troyennes,* etc., d'Euripide, imprimées à Florence avec sa *Vie,* 1747, in-8°.

GUIDICCIONI (Lelio), né à Lucques en 1570, mort en 1643, a publié : des *Rime,* Rome, 1637, in-12, et laissé une traduction en vers *sciolti* de l'*Énéide,* Florence, 1701.

GUIDO, peintre du 13e siècle, né à Sienne, a exécuté des tableaux sur bois, représentant divers sujets pieux, tels que des *madones entourées d'anges,* des *sainte Catherine,* et des *Vierges avec l'enfant Jésus.* On pense qu'il vivait encore en 1276.

GUIDO GUIDUCCIO vivait à Rome vers 1120. On ne connaît de lui qu'une peinture à la tribune de l'église des Saints-Quattro-Coronati à Rome.

GUIDO, peintre du 13e siècle, né à Sienne, florissait vers 1287.

GUIDO GUERRA, général des Guelfes à Florence, eut une grande part aux succès obtenus par son parti en 1254. Les revers qu'il éprouva l'année suivante dans une expédition contre les Siennois, entreprise malgré ses prudents avis, déterminèrent Guido à se retirer dans ses châteaux du Cosentin, et il ne reparut que pour seconder Charles d'Anjou dans la conquête de Naples en 1266.

GUIDO NOVELLO, chef des Gibelins de Florence à la même époque que le précédent, et son parent, gouverna la Toscane pour Mainfroi de 1260 à 1266, et fut cette même année contraint à chercher un asile dans les montagnes, après l'issue de la bataille de Grandella, qui détermina les Toscans à retourner au parti guelfe.

GUIDO. *V.* **CHAULIAC, GUI, GUIDE** et **GUIDI.**

GUIDO, en français *Gui,* moine du 11e siècle, surnommé d'*Arezzo* ou *l'Aretin,* du lieu de sa naissance, naquit, à ce que l'on croit, vers 995, et fut placé, dès l'âge de 8 ans, dans le monastère de Pomposa, de l'ordre de Saint-Benoit, au duché de Ferrare. Ce fut dans ce monastère qu'il se livra avec ardeur à l'étude de la musique. Frappé des difficultés que comportait la méthode usitée à cette époque, il entreprit de changer ce système et après de longues recherches, il trouva les intonations des six premières notes de la

gamme. On ignore la date de sa mort. Les ouvrages de Gui sont : *Micrologus de disciplinâ artis musicæ; Versus de musicæ explanatione, suique nominis ordine*, suivi des *Regulæ rhythmicæ in Antiphonarii sui prologum prolatæ; Aliæ regulæ de ignoto cantu, identidem in Antiphonarii sui prologum prolatæ*; ce traité est suivi de : *Epilogus de modorum formulis et cantuum qualitatibus; Epistola Guidonis Michaëli monacho, de ignoto cantu directa; Tractatus correctorius multorum errorum qui fiunt in cantu Gregoriano in multis locis.*

GUIDOBONO ou **GUIDOBONI** (Barthélemi), dit *le Prêtre de Savone*, peintre, né en 1654, avait embrassé l'état ecclésiastique ; il étudia le Corrége, le Castiglione, séjourna longtemps à Parme, à Venise, à Gênes, et mourut à Turin, victime du froid pendant l'hiver de 1709. Il est connu par la douceur de son pinceau et la fraîcheur de son coloris. Ses fresques surtout sont estimées.

GUIDOBONO ou **GUIDOBONI** (Dominique), frère du précédent, né à Savone en 1670, s'est livré comme lui à la peinture, mais il eut moins de réputation.

GUIDONIS (Bernard), célèbre religieux dominicain, né en 1260 dans un petit village du Limousin, remplit successivement les principaux emplois de son ordre, et fut nommé en 1308, inquisiteur de la foi en Languedoc, fut employé à plusieurs négociations par le pape Jean XXII, et récompensé par l'évêché de Lodève. Il mourut en 1331, laissant un nombre considérable d'ouvrages dont on trouvera la liste dans les *Scriptores ord. prædicatorum*, du P. Échard.

GUIDOTTI (Paul), surnommé *il Borghese*, s'est rendu célèbre par ses talents comme peintre et comme sculpteur. Il naquit à Lucques en 1559, et alla étudier à Rome les principes de la peinture sous les meilleurs maîtres. Le pape Sixte-Quint l'employa à décorer le Vatican; mais les ouvrages qu'il avait exécutés dans ce palais, ont été détruits par divers accidents. Il s'appliqua ensuite à la sculpture; et on cite de lui un groupe en marbre blanc, de six figures. Quelque temps après, il fut nommé conservateur du musée du Capitole. Guidotti fut chargé, en 1622, de disposer la chapelle du Vatican pour la cérémonie de la canonisation de saint Ignace, de saint François-Xavier et de sainte Thérèse; et l'on fut très-satisfait du genre de décoration qu'il avait exécuté. Il s'appliqua aussi à la mécanique, et crut avoir trouvé le moyen de se soutenir dans les airs : en conséquence il fabriqua des ailes avec lesquelles il s'élança d'une des plus hautes tours de Lucques; mais il tomba si rapidement qu'il se cassa une cuisse. Il mourut dans un hôpital en 1629.

GUID'UBALDO (le marquis), mathématicien, né à Urbin vers 1540, mort en 1601, est auteur des ouvrages suivants : *Planispheriorum universalium theoria*, Cologne, 1560-1581, in-8°; Pise, 1579, in-4°; *Mecanicorum libri VI*, 1577; *Perspectivæ libri VI*, Pise, 1600, in-fol.; *Problematum astronomicorum libri VII*, Venise, 1609, in-fol.; *De Cochleâ*, 1615, *In Archimedem de æquiponderantibus paraphrasis*, etc.

GUIENNE. *Voyez* **ÉLÉONORE**.

GUIENNE (N. de), avocat au parlement, né à Orléans vers 1712, mort à Paris le 23 avril 1767, est auteur de la savante préface des *Pandectes* de Pothier, ainsi que des *Commentaires* sur les Douze Tables, des *Notes* sur l'édit perpétuel, des *Index*, et d'une grande partie des *Notes* et *Remarques* répandues dans les 3 vol. de l'ouvrage.

GUIENNE (Charles de FRANCE, duc de), 4e fils du roi Charles VII, naquit le 28 décembre 1446, et porta d'abord le titre de duc de Berri. Ce prince, à l'avénement au trône du roi Louis XI, son frère, fut mis à la tête de la ligue du bien public ; il fut entraîné dans cette conspiration par l'espoir de faire augmenter son apanage qui était très-médiocre. Le roi le faisait garder à vue, il parvint à s'échapper et se réfugia en Bretagne ; sa fuite fut le signal de la révolte, à la suite de laquelle Louis XI lui donna le duché de Normandie qu'il ne tarda pas à lui retirer. Le duc se retira de nouveau en Bretagne où il demeura 2 ans ; pendant ce temps, il fut obligé de vendre sa vaisselle et ses joyaux pour subvenir à ses besoins. Cependant il se réconcilia avec son frère, et dans une entrevue, le duc de Normandie reçut du roi le duché de Guienne, jouissant de franchises si étendues que les revenus en étaient presque nuls. Une conspiration éclata, dont les conséquences devaient être plus funestes que la première, car il s'agissait de détrôner Louis XI et de le remplacer par son frère, le duc de Guienne. Cette conspiration échoua par la mort presque subite du duc, arrivée le 29 octobre 1471. Plusieurs historiens prétendent qu'il fut empoisonné. Avec le duc de Guienne finit l'usage d'investiture réelle, qui renouvelait continuellement le gouvernement féodal. Le frère de Louis XI est le dernier prince du sang qui ait joui du droit de souveraineté dans ses apanages.

GUIFFART (Pierre), médecin du 17e siècle, doyen du collége de Rouen, était né au sein du protestantisme qu'il abandonna pour rentrer dans le sein de l'Église catholique. Il a laissé entre autres écrits : *Discours du vide sur les expériences de Pascal et le traité de Pierius*, Rouen, 1647, in-8°. Il s'était montré zélé défenseur des opinions de Jean Pecquet.

GUIGNARD (Jean), jésuite, né à Chartres, bibliothécaire du collége de Clermont, fut impliqué dans le procès de Jean Châtel, convaincu d'avoir attenté aux jours de Henri IV. Dans ses interrogatoires, Châtel déclara qu'il avait puisé ses principes chez les jésuites. Une investigation rigoureuse fut ordonnée dans les papiers des pères. On trouva parmi ceux de Guignard, entre autres maximes infâmes, celle-ci : *Jacques Clément a fait un acte héroïque et inspiré par le Saint-Eprit en tuant Henri III. S'il est possible de guerroyer le Béarnais, qu'on le guerroye; si on ne peut le guerroyer, qu'on le fasse mourir....* Guignard fut condamné par arrêt du parlement du 7 janvier 1596 à être pendu et brûlé. La sentence fut exécutée le même jour. Le lendemain eut lieu le bannissement perpétuel des jésuites.

GUIGNES (Joseph de), célèbre orientaliste, né à Pontoise, le 19 octobre 1721, fut placé, en 1736, chez le savant Fourmont, sous lequel il apprit, en peu de temps, le chinois et diverses autres langues de l'Orient. En 1742, il obtint du roi une pension, à titre d'encouragement. A la mort de son maître, en décembre 1745, il le remplaça à la Bibliothèque royale dans la place de secrétaire-interprète pour les langues orientales, et lui paya son tribut de reconnaissance en publiant un *Abrégé de la vie*

d'Étienne Fourmont, avec la notice de ses ouvrages, Paris, 1747, in-4°; en 1753, il fut attaché au *Journal des savants* et nommé censeur royal. En 1757, il obtint la chaire de syriaque, vacante au collége royal; devint garde des antiques du Louvre, en 1769, et pensionnaire de l'Académie des belles-lettres en 1773. Il se démit alors de sa chaire, n'ayant pu empêcher la réunion du collége royal à l'université dont il ne voulait pas dépendre. Dévoué à la cause des Bourbons, il cessa de paraître à l'académie lorsque après les journées des 5 et 6 octobre 1789 et le retour de la famille royale à Paris, il pensa que le roi n'était plus libre, et il refusa la pension qui fut fixée, en faveur des académiciens, par décret de l'assemblée constituante, en 1790. Le royalisme prononcé de de Guignes et son inflexible opiniâtreté l'empêchèrent d'être compris, en 1798, dans la formation de l'Institut national. Il conserva sa noble indépendance jusqu'à la fin de sa carrière, et, peu de mois avant sa mort, arrivée à Paris le 19 mars 1800, il refusa encore la pension que M. Beugnot lui avait fait accorder par le ministre de l'intérieur, Lucien Bonaparte. On a de ce savant : *Abrégé de la Vie d'Ét. Fourmont* (son maître et son protecteur), Paris, 1747, in-4°; *Histoire générale des Huns, des Turcs, des Mogols et des autres Tartares occidentaux*, etc., Paris, 1756-58, 5 vol. in-4°; *Mémoire dans lequel on prouve que les Chinois sont une colonie égyptienne*, ib., 1759 et 1760, in-12; *le Chou-King*, ib., 1770, in-4°, traduit avec des notes; un grand nombre de *Mémoires* et *Dissertations* insérés dans le recueil de l'académie et dans le *Journal des Savants*. Il a laissé manuscrites des *Notices sur des écrivains arabes*; une *Histoire de la Chine*; une *Traduction du Tchun-Tsicou* de Confucius. On lui doit encore des éditions estimées d'ouvrages historiques et géographiques, etc.

GUIGNON (Jean-Pierre), habile violoniste, né à Turin le 10 février 1702, se rendit en France, et fut attaché à la chapelle du roi en 1733. Huit ans après, il fut nommé par ses confrères chef ou roi des ménétriers; mais ayant voulu exiger d'anciennes redevances des musiciens de l'Opéra, il fut débouté de sa demande, et la confrérie fut supprimée par édit du mois de mars 1773. Guignon devint le rival du fameux Leclair, et acquit une fortune qui lui permit de donner gratuitement des soins aux jeunes gens qui annonçaient des dispositions. Il mourut à Versailles le 30 janvier 1774, laissant quelques *Sonates* et des *Concertos*.

GUIGOUD-PIGALE (Pierre), auteur dramatique, né à Lyon en 1748, avait près de 40 ans quand il débuta par une comédie dans laquelle il mettait en scène les partisans du magnétisme. Cette pièce, en deux actes et en vers libres, eut quelque succès. Guigoud adopta les principes de la révolution avec chaleur, et publia, en 1790, une *Adresse aux Lyonnais, à l'occasion de l'installation de leur municipalité*. Cette brochure lui valut une place de secrétaire en chef de l'administration centrale du département, qu'il conserva même dans les temps les plus mauvais. Le 31 mai de la même année il fit jouer, à l'occasion de la fédération des gardes nationales du Lyonnais et des départements voisins, un impromptu patriotique, intitulé : *le Camp de Salente*. Une autre pièce patriotique et républicaine de Guigoud, *le Triomphe de la raison publique*, dont il offrit la dédicace *aux sans-culottes*, fut non représentée, mais imprimée en 1793. Forcé de s'éloigner au moment de la réaction, Guigoud-Pigale devint secrétaire du général Moncey, et il le suivit à Paris, lorsque, maréchal d'empire, Moncey fut nommé inspecteur général de la gendarmerie. Guigoud conserva cet emploi jusqu'en 1814. Il revint alors à Lyon, aussi pauvre qu'il en était parti, et ce ne fut pas sans peine qu'il obtint dans les bureaux de la préfecture un modeste emploi dont il avait besoin. Il mourut le 20 août 1816, laissant manuscrites 7 comédies.

GUIGUE I[er], dit le Vieux, tige des Dauphins du Viennois, possédait le comté d'Albon et quelques autres terres dans les environs de Grenoble; il sut profiter des troubles qui amenèrent la chute du royaume de Bourgogne, pour accroître ses domaines, qu'il fit ériger en principauté. Il fonda le prieuré de Saint-Robert, près de Grenoble, dota plusieurs établissements pieux, prit sur la fin de sa vie l'habit de moine de Cluni, et mourut vers 1075, dans un âge très-avancé.

GUIGUE II, dit *le Gras*, fils du précédent, lui succéda. Ce prince fit des legs à différents monastères, et mourut vers 1080. On voyait autrefois son tombeau dans le cloître du prieuré de Saint-Robert.

GUIGUE III, fils du précédent, avec lequel Chorier l'a confondu, épousa Mathilde, que plusieurs actes qualifient *Regina*, mais dont on ne connaît point l'origine. Il eut des démêlés assez vifs avec saint Hugues, évêque de Grenoble, et fit enfin sa paix avec lui en 1098, moyennant l'abandon de plusieurs priviléges. Il fonda le monastère de Chalais, et mourut vers 1120.

GUIGUE IV, fils du précédent, est le premier prince du Viennois qui ait pris le titre de Dauphin, que ses descendants ont continué de porter. C'était, disent les historiens, un grand homme de guerre; il passa toute sa vie dans les exercices militaires, et mourut en 1142, à la fleur de son âge, d'une blessure qu'il reçut près de Montmélian, dans un combat contre le comte de Savoie. Il avait épousé Marguerite, fille d'Étienne, comte de Bourgogne, et nièce du pape Calixte II : cette princesse, après la mort de son époux, prit soin de l'éducation de ses enfants, et administra leurs États avec sagesse pendant leur minorité.

GUIGUE V, fils du précédent, par le conseil de sa mère, se rendit très-jeune à la cour de Frédéric I[er], qui l'accueillit avec distinction : ce prince voulut lui-même l'armer chevalier; il lui fit épouser une princesse, sa parente, et lui accorda, entre autres priviléges, le droit de faire battre monnaie à Césane, petite ville située au pied du mont Genèvre. Guigue V mourut en 1162, à peine âgé de 30 ans au château de Vizille, laissant à sa mère la régence du Dauphiné. Béatrix, sa sœur, porta cette province en dot à Raimond V, comte de Toulouse. Restée veuve sans enfants, elle épousa Hugues de Bourgogne, mort en 1192 à la croisade, et en eut un fils.

GUIGUE VI, nommé aussi *Guigue-André*, fils de Béatrix et de Hugues de Bourgogne, fut élevé avec beaucoup de soin par sa mère. Il réunit à ses États le Gapençois et l'Embrunois, que lui apporta en dot Marie, petite-fille du comte de Forcalquier; il répudia cependant cette princesse, sous prétexte de parenté, et épousa Béatrix, fille

du marquis de Montferrat, dont il eut un fils qui lui succéda. Il mourut en 1256, et fut inhumé dans le chœur de l'église Saint-André de Grenoble, qu'il avait rebâtie, et où il avait fondé un chapitre.

GUIGUE VII eut pour épouse Béatrix, fille de Pierre, comte de Savoie, qui lui apporta en dot Faucigni. Il prit pour ses armoiries un dauphin, et mourut en 1270, laissant ses États à Jean son fils, mort sans enfant en 1282. Alors, par le mariage d'Anne, sœur de Jean, le Dauphiné passa dans la maison de Humbert de la Tour et de Coligni. Jean, fils de Humbert, épousa Béatrix, fille de Charles Martel, roi de Hongrie, et en eut deux fils, Guigue et Humbert.

GUIGUE VIII, fils de Humbert et de Béatrix, est l'un des plus grands princes qui aient régné sur le Dauphiné. Il épousa en 1323 Isabelle, 5e fille de Philippe le Long. La cérémonie du mariage se fit à Dôle avec beaucoup de magnificence. A peine âgé de 16 ans, il remporta une victoire signalée sur Édouard, comte de Savoie, dans la plaine de Varey, où furent faits prisonniers Robert, frère d'Eudes, duc de Bourgogne, Jean de Challon, comte d'Auxerre, et Guichard, sire de Beaujeu. Il conduisit des troupes à Charles IV, roi de France, et commanda la 7e ligne à la bataille de Cassel, où les Flamands furent défaits en 1328. Le comte de Savoie lui ayant déclaré la guerre pour l'obliger à lui faire hommage des villes qu'il possédait dans le Génevois, Guigue vint à sa rencontre, et fut tué devant le château de Lapérière près de Voiron, en 1332, à l'âge de 24 ans, ne laissant point d'enfants de son mariage. Humbert II, son frère, lui succéda.

GUIGUE Ier, dit *Duchastel*, en latin *Guigo* ou *Guido de Castro Novo*, 5e prieur de la grande chartreuse, né en 1083 au bourg de Saint-Romain en Dauphiné, entra dans l'institut de Saint-Bruno en 1107, se livra d'abord à l'étude et à la transcription des livres saints et des plus beaux monuments de l'antiquité. Élu supérieur de la grande chartreuse, il tourna tous ses soins vers l'extension de son institut jusqu'alors réduit à une ou deux maisons. Sept colonies sorties successivement de son désert s'établirent dans différentes parties de la France, et reconnurent l'autorité du supérieur de la grande chartreuse. Guigue mourut en odeur de sainteté l'an 1137. On a de lui 6 *Lettres* adressées à différents personnages; *Statuta ordinis carthusiensis*, etc., Bâle, 1510, in-fol.; réimprimées à Rome, 1688, in-4°; la *Vie* de saint Hugues de Château-Neuf (de Castro-Novo), évêque de Grenoble, insérée dans les recueils de Bollandus et de Surius; des *Méditations*, Anvers, 1550, etc.

GUIGUE, prieur de la grande chartreuse, succéda à Basile comme général des chartreux en 1174; il se démit de cette dignité en 1176, et mourut en 1188. On a de lui : l'*Échelle du paradis, ou Échelle du cloître*, et un traité : *De Quadripartito exercitio cellæ*, publié par P. F. Chiflet.

GUIGUE (PETREIUS GUIDO ou GUIGO DE PINIS), chartreux à Bologne en 1427, est auteur d'un traité latin assez étendu sur l'*Élection du prieur*, et de quelques autres ouvrages peu importants.

GUIJON (JEAN), né à Saulieu en Bourgogne vers 1510, fit un voyage en Turquie, assista en 1532 à la défense de l'île de Rhodes, y fut blessé, et rapporta en France un manuscrit grec du 11e siècle, contenant une version du Nouveau Testament. Il s'appliqua à l'étude des langues orientales, et depuis exerça à Autun la profession de médecin. On ne connaît pas l'époque de sa mort.

GUIJON (JACQUES), fils aîné du précédent, né en 1542 à Autun, où il mourut en 1625, ancien lieutenant criminel au bailliage de cette ville, a traduit en vers latins la *Géographie* de Denys le Périégète, et laissé une *Grammaire arabe*.

GUIJON (JEAN), frère du précédent, savant professeur de rhétorique, né en 1544, mort à Autun le 26 novembre 1605, avait cultivé les sciences exactes, l'astronomie et l'agriculture. On a de lui des *Commentaires sur les plantes*; des *Observations sur l'éclipse de soleil de* 1605; enfin il a laissé des *Poésies latines*.

GUIJON (ANDRÉ), frère des précédents, grand vicaire du cardinal de Joyeuse, puis évêque d'Autun, né le 1er novembre 1547, mort le 10 septembre 1631, a laissé en manuscrit quelques *Sermons* et autres opuscules. Sa *Vie*, par Cl. Perry, est conservée en manuscrit à la Bibliothèque du roi à Paris; on en connaît une autre par Jacques Vignier, également inédite.

GUIJON (HUGUES), 4e fils du médecin J. Guijon, né en 1552, professeur de droit à Paris, où il mourut en 1622, a laissé, entre autres opuscules manuscrits, un discours *De Origine, utilitate et excellentiâ juris canonici*. Philibert de Lamare, conseiller au parlement de Dijon, a recueilli les principaux ouvrages des quatre frères Guijon, et les a publiés avec leurs *Vies* sous ce titre : *Jacobi, Joannis, Andreæ et Hugonis fratr. Guijonorum opera varia*, Dijon, 1658, in-4°.

GUIJON (JACQUES), ecclésiastique, de la famille des précédents, né à Noyers en 1663, suivit avec succès la carrière de l'enseignement, et mourut le 11 octobre 1739. On connaît de lui : *Éloge de Rascicod, avocat au parlement*, dans *le Journal des savants*, 1718; *les Apophthegmes, ou les belles paroles des saints*, Paris, 1721, in-12; *Longueruana*, Berlin (Paris), 1754, in-12, inséré depuis dans les *Opuscules de M. L. D. de Longuerue*, Yverdon, 1784, 2 vol. in-12. Il a laissé en manuscrit des *Réflexions sur les mœurs des Français*.

GUILANDINUS (MELCHIOR), savant naturaliste, né à Kœnigsberg au commencement du 16e siècle, étudia l'histoire naturelle et la médecine, perfectionna ses connaissances par de longues excursions en Italie, en Asie et en Afrique. Il revenait dans sa patrie avec une abondante récolte de végétaux, lorsqu'il fut pris par des Algériens et jeté dans les fers. Après plusieurs années de captivité, ayant été racheté par Fallope, il se rendit à Padoue près de son libérateur, obtint d'abord la direction du jardin en 1561, puis la chaire de botanique. Il professa pendant 25 années d'une manière brillante, et mourut septuagénaire le 25 décembre 1589. On a de lui : *De stirpium aliquot nominib. vetustis ac novis*, etc., Bâle, 1557, in-4°, figures; *Apolog. adversus Petrum Andrœum Mathiolum, liber primus qui inscribitur Theon; item de stirpibus epistolæ V; prœtereà manucodiatæ hoc est aviculæ Dei* (oiseau du paradis) *descriptio*, Padoue, 1558, in-4°; *Papyrus, hoc est comment. in tria Caii Plinii*

maj. de papyro capita, Venise, 1572, in-4°; Amberg, 1613, in-8°. Linné a consacré à ce naturaliste, sous le nom de *Guilandina*, un genre dont les diverses espèces sont des plantes exotiques utiles à l'agronomie, aux arts et à la médecine.

GUILBERT (Pierre), littérateur, précepteur des pages de Louis XV, né à Paris en 1697, mort le 20 octobre 1759, est auteur des ouvrages suivants : *Offices propres de l'église de Saint-Germain-l'Auxerrois*, 1709, in-12 ; *Description historique de Fontainebleau*, Paris, 1731, 2 vol. in-12, figures ; *Jésus au Calvaire*, 1731, in-16 ; *Mémoire chronologique et historique de Port-Royal*, 9 vol. in-12, Utrecht, 1755-1758.

GUILBERT DE PIXÉRÉCOURT. *Voyez* **PIXÉRÉCOURT.**

GUILDFORD (Frédéric NORTH, comte de), troisième et dernier fils du célèbre lord North, ministre à l'époque de l'insurrection anglo-américaine, obtint, après avoir achevé ses études et pris ses degrés à l'université d'Oxford, les places de chambellan de la cour des tailles et de contrôleur des coutumes du port de Londres, et représenta deux ans de suite à la chambre des communes le bourg de Banbury (1792-1794). Peu de temps après il résilia son emploi au port de Londres pour la charge bien autrement importante de gouverneur de Ceylan. Il affermit la domination et la suzeraineté de sa patrie sur cette île magnifique, et y fit, accompagné du savant James Cordiner, une exploration dont les résultats ont été consignés par cet écrivain dans sa *Description de Ceylan*, 1807, 2 vol. in-4°. De retour en Angleterre, il ne tarda point à y solliciter derechef les ministres, et fut envoyé dans les îles Ioniennes, où il rendit de vrais services en introduisant l'éducation dont ses habitants manquaient à peu près totalement. Le patois horrible qui jadis se parlait dans tous ces parages fit place à un romaïque plus pur et qui diffère à peine de celui du continent. Une bibliothèque de 30,000 volumes s'ouvrit à Corfou, la plus grande partie de ces richesses venait des présents de lord Guildford. La mort de son frère François, en 1817, le rappela dans sa patrie, où il le remplaça dans la pairie et la possession de domaines considérables ; mais le gouvernement de l'Inde l'avait déjà mis fort à l'aise avant ce temps. Il jouit pendant 10 ans de sa nouvelle dignité, et mourut le 14 octobre 1827.

GUILHEM DE CLERMONT. *Voyez* **SAINTE-CROIX.**

GUILHEN DE CASTRO. *Voyez* **CASTRO.**

GUILHERMY (Jean-François-César, baron de), né vers 1750, d'une famille établie depuis longtemps dans le Languedoc, devint conseiller au présidial de Castelnaudary, précisément deux siècles après que ses ancêtres étaient entrés dans le même tribunal ; en fut lieutenant particulier en 1783, et procureur du roi l'année suivante. Il avait dès cette époque signalé son dévouement à l'autorité royale, et Louis XVI lui en avait témoigné sa satisfaction. Envoyé aux états généraux en 1789, puis député du tiers état, il siégea constamment au côté droit. Lorsque Louis XVI, ramené de Varennes, fut reconduit aux Tuileries, une foule innombrable entourant le cortége commandait le silence et défendait toute espèce de témoignage de respect. Tout le monde avait le chapeau sur la tête. Guilhermy, qui se trouvait dans le jardin des Tuileries lorsqu'on y fit entrer le monarque, resta constamment découvert. Menacé par les gardes nationaux et les jacobins, il lança son chapeau au milieu de la foule, en s'écriant : Ira le chercher qui voudra. A la fin de la session (1791), il vota pour que l'assemblée présentât à la nation le compte des finances, enfin il signa les protestations des 12 et 15 septembre 1791. Immédiatement après la session il émigra en Allemagne. En 1795, il suivit Louis XVIII en Italie ; puis à l'armée de Condé, à Blankenburg ; enfin à Mittau. Le monarque exilé l'employa à diverses missions délicates ; il l'avait désigné avec quatre autres magistrats pour entrer à Toulon et y former son conseil. En 1798, Guilhermy fut nommé maître des requêtes. Il assista comme témoin au mariage du duc d'Angoulême et de Madame, célébré à Mittau le 10 juin 1799. Rentré en France à la suite du roi en 1814, Guilhermy fut anobli, appelé au conseil d'État en qualité de maître des requêtes honoraire, et nommé intendant de la Guadeloupe (13 juin 1814). Il n'y arriva que le 20 janvier suivant. Le 29 avril on reçut le premier avis du retour de Napoléon. Le gouverneur et Guilhermy réussirent à comprimer pendant six semaines l'effervescence, et à maintenir l'autorité de Louis XVIII. Comme Guilhermy l'avait prévu, les Anglais s'emparèrent de la Guadeloupe au mois d'août. Lorsque, au mois de mai 1816, la Guadeloupe fut rendue à la France, Guilhermy, revêtu du titre de conseiller d'État en service extraordinaire, fut chargé de concourir, comme l'un des commissaires du roi, à la reprise de possession de cette colonie. Du reste, l'intendance avait été donnée à Foullon d'Écotier. Au moment où Guilhermy quitta pour toujours la Guadeloupe, il reçut les adresses les plus honorables du conseil supérieur et des habitants. A son retour en France il fut créé baron ; et, comme il était sans fortune, Louis XVIII lui accorda le traitement de conseiller d'État en service ordinaire. En 1821 il fut nommé conseiller maître, puis président en la cour des comptes. Déjà chevalier de la Légion d'honneur, il en devint successivement officier et commandeur. Enfin, en 1825, il fut appelé à la commission de l'indemnité des émigrés, puis à la commission de surveillance de la caisse d'amortissement. Il mourut le 12 mai 1829.

GUILLAIN (Simon), statuaire, fondateur d'une société d'artistes, qui donna naissance à l'académie de peinture et de sculpture, né en 1581 à Paris, où il mourut en 1658, a laissé les quatre *évangélistes* qui ornaient l'église de Saint-Gervais ; les *statues* du portail de la Sorbonne ; le *maître-autel* de Saint-Eustache, etc.

GUILLARD (Nicolas-François), poëte dramatique, né à Chartres le 16 janvier 1752, avait à peine préludé par quelques pièces fugitives aux nombreuses et importantes compositions qui depuis l'ont placé au rang des auteurs lyriques les plus estimables de la France, lorsqu'il conçut le plan d'*Iphigénie en Tauride*. Le succès de cet ouvrage, dû en grande partie à la musique de Gluck, décida sa vocation pour le genre tragi-lyrique. *Électre*, 1782 ; *Chimène*, 1784 ; *Dardanus*, 1784 ; *les Horaces*, 1786, soutinrent sa réputation, qu'accrut encore le bel opéra d'*OEdipe à Colone*, musique de Sacchini, 1787. Les autres ouvrages

de Guillard sont : *Arvire et Evelina,* 1788 ; *Louis IX* (en société avec Andrieux), 1790; *Miltiade à Marathon,* 1793, musique de Lemoine; *Olympie,* 1798; *la Mort d'Adam,* 1809; *Elfrida,* 1791; *Oreste,* non représenté, etc. Il mourut à Paris le 26 décembre 1814.

GUILLARD (Nicolas-Antoine), mathématicien, né à Orbais (Aisne), commença ses études au collége de Soissons, et les acheva comme boursier à Paris, au collége de Louis le Grand, où il fit sa philosophie. Admis, en 1785, au collége de Louis le Grand en qualité de maître d'études et maître de conférences de la deuxième année de philosophie, Guillard cumula ces modestes et pénibles fonctions jusqu'au moment où la révolution éclata. Alors il fut obligé de se faire une ressource pour exister en donnant des leçons de mathématiques dans Paris. En 1794, employé au cadastre, il fut attaché comme géomètre à la partie analytique du calcul des grandes tables logarithmiques et du livre de la connaissance des temps. Il travaillait alors à côté des Legendre, des Delambre; en 1803, il fut nommé professeur supplémentaire de mathématiques au Prytanée. Lors de la création de l'université, il échangea ce titre contre celui d'agrégé de mathématiques, chargé d'une classe; puis le 7 octobre 1816 il fut nommé professeur titulaire de mathématiques élémentaires. Il mourut le 26 octobre 1820. Guillard a publié : *Traité élémentaire d'arithmétique décimale,* Paris, 1802 ; *Traité des opérations de change et des arbitrages de change,* etc., Paris, 1803, in-8°; *Arithmétique des premières écoles, et des écoles secondaires.*

GUILLAUME, empereur d'Allemagne, comte de Hollande, 2e du nom, n'avait que 7 ans lorsque son père Florent IV, fut tué en 1234 ou 35. Le pape Innocent IV le fit élire Empereur en 1247, pour l'opposer à Frédéric II. L'année suivante, Guillaume prit Aix-la-Chapelle après un siége de six mois, et y fut couronné par l'archevêque de Cologne. Mais Innocent eut beau dépenser de grandes sommes, publier des croisades et lancer des censures pour soutenir son protégé, la masse de la nation resta attachée à son souverain légitime ; et quoique doué de talents et de plusieurs qualités estimables, se vit contraint de retourner en Hollande. Jaloux d'affranchir son État de la mouvance de la comtesse Marguerite de Flandre, il prit le titre de comte de Zélande, et il épousa les intérêts des enfants qu'elle avait eus d'un premier lit, et qu'elle voulait frustrer de leur héritage, pour en favoriser Guillanme de Dampierre, son fils d'un second lit. Ses armes furent heureuses : la comtesse fut obligée de donner 60,000 fr. au comte d'Avesnes. La guerre qu'il soutint contre les Frisons rebelles, eut des suites fâcheuses. Son cheval s'étant enfoncé dans un marais, des paysans, cachés dans les roseaux, l'assommèrent en 1256. Le corps de ce prince ayant été découvert en 1282, fut transporté à Middelbourg, où il reçut les honneurs funèbres dus à son rang, dans un monastère de prémontrés. Il avait accordé d'importants priviléges aux villes de Harlem, de Delft et de Gravesende. Il posa, à la Haye, les fondements du palais des comtes de Hollande, qui avaient résidé auparavant à Leyde. Sa Vie a été écrite en hollandais, par J. de Meerman, la Haye, 1783. Son fils Florent IV lui succéda au comté de Hollande.

GUILLAUME LE CONQUÉRANT, autrement dit LE BATARD, fils naturel de Robert le Diable, duc de Normandie, et d'une bourgeoise de Falaise, nommée Harlotte, dont les parents étaient pelletiers, naquit dans cette ville en 1027. Il était à peine âgé de 8 ans, lorsque son père, ayant entrepris le pèlerinage de la terre sainte, abdiqua en sa faveur, et lui fit prêter serment de fidélité par les états de son duché, réunis à Fécamp. Sa minorité fut une longue suite d'orages. La plupart des membres de la famille ducale, indignés qu'on leur eût donné pour chef le fils d'une concubine, et prétendant, quoique collatéraux, avoir, par leur naissance, des droits plus légitimes à la couronne, soulevèrent le peuple, et remplirent la Normandie de tumulte et de sang. Au fléau de la guerre civile se joignit encore celui de la guerre étrangère. Le roi de France, Henri Ier, voulant profiter de ces troubles, vint plusieurs fois, à la tête d'une puissante armée, redemander une province qu'il voyait à regret possédée par des étrangers, quoique sous la prestation de foi et hommage. Si l'habileté des régents parvint enfin à contenir les factieux et à repousser l'ennemi commun, il ne fallait qu'une étincelle pour rallumer l'incendie : la nation, dont les sentiments avaient été corrompus par tant de discordes, attendait avec impatience l'occasion de secouer un joug qui lui semblait humiliant. Telle était la disposition des esprits, lorsque à 18 ans Guillaume prit en main les rênes de l'État. Sous un prince jeune et sans expérience, l'ambition, longtemps comprimée, crut pouvoir lever la tête et se promettre l'impunité. Le premier qui arbora l'étendard de la révolte, fut Gui de Bourgogne, cousin du duc, qui l'avait comblé de bienfaits, et qui le regardait comme son meilleur ami. Appuyé d'un grand nombre de seigneurs turbulents, ce jeune ambitieux faisait en secret de nombreuses levées, et se proposait d'usurper le trône de Guillaume, en le surprenant et le massacrant dans Valogne, où le duc était sans défiance et sans gardes. Un bouffon, qui contrefaisait l'insensé, et devant qui plusieurs conjurés eurent l'indiscrétion de s'ouvrir, fit avorter ce complot. Frappé de leur horrible dessein, il pénètre au milieu de la nuit même fixée pour l'exécution, dans les appartements où reposait le duc, le réveille en sursaut, et lui annonce qu'il va perdre la vie s'il ne s'enfuit à l'instant. A cette nouvelle inattendue, saisi de frayeur, le prince s'échappe furtivement de son palais, seul, demi-nu, et parvient, à la faveur des ténèbres, à se dérober aux poignards des assassins. Les guerres qu'il eut à soutenir offrent trop peu d'importance pour exciter la curiosité du lecteur. Il nous suffit de dire qu'en différentes occasions Guillaume donna personnellement des preuves de la plus grande intrépidité. C'est uniquement à son expédition d'Angleterre, que le fils de Robert le Diable doit la célébrité dont il jouit encore aujourd'hui, et le surnom de *Conquérant,* sous lequel il est connu dans l'histoire. Il fondait ses droits au trône de la Grande-Bretagne sur un testament d'Édouard le Confesseur qui, sans doute n'était que verbal, puisqu'il ne le montra jamais, et par lequel il se prétendait appelé à recueillir l'héritage de ce roi. Mais il trouva dans Harold un rival résolu de lui disputer le sceptre jusqu'à la mort. Ce héros, cher aux Anglais par son courage et ses vertus populaires, avait succédé sans opposition au faible Édouard. Guillaume déploya dans ses préparatifs autant de génie

que d'activité. Son premier soin fut d'invoquer sur son entreprise la bénédiction du saint-siége ; ce qui pouvait avoir alors et ce qui eut en effet une très-grande influence. Par d'habiles négociations, il dissipe les inquiétudes de ses voisins, qui menaçaient de lui déclarer la guerre; et de magnifiques promesses, répandues avec art, attirent de tous côtés sous ses drapeaux une foule d'intrépides aventuriers, également avides de butin et de gloire. Enfin, en moins de 8 mois, il réunit une flotte de 3,000 vaisseaux, et une armée de 60,000 hommes, composée de l'élite de l'Europe. Il fit voile de Saint-Valery le 30 septembre 1066, et prit terre à Pevensey en Sussex, où il effectua son débarquement, sans rencontrer d'ennemis. En mettant le pied sur le rivage, le duc fit un faux pas et tomba ; mais interprétant aussitôt à son avantage un accident que la superstition pouvait faire regarder comme un augure défavorable, il s'écria : Je prends possession de l'Angleterre. Un soldat court à une cabane prochaine, en arrache une poignée de chaume, et la lui présente en lui disant : Sire, je vous ensaisine du royaume d'Angleterre, et vous proteste que, dans un mois, votre chef sera chargé de la couronne. Cette assurance et ces prédictions remplirent l'armée d'allégresse. Mais les destinées de la Grande-Bretagne ne tardèrent pas à se décider. Harold, fier d'un triomphe récent obtenu sur les Norvégiens, et se promettant le même succès contre les Normands, vint leur présenter la bataille à Hastings, le 14 octobre. Elle fut sanglante et opiniâtre : les deux concurrents firent des prodiges de valeur ; Harold périt en combattant, et Guillaume eut trois chevaux tués sous lui. L'armée anglaise qui, depuis trois heures du matin jusqu'au coucher du soleil, n'avait cessé de résister, ne céda la victoire qu'après sa destruction presque entière. Quoique cette journée désastreuse eût enlevé à l'Angleterre la fleur de ses guerriers, cependant le duc, craignant l'issue d'un nouveau combat, résolut d'assurer sa retraite, en cas qu'il lui fût impossible de subjuguer un peuple aussi brave. En conséquence, au lieu de marcher directement sur Londres, où la consternation était extrême, il vint mettre le siége devant Douvres, qui eut bientôt capitulé. Tandis que les Normands s'ouvraient une communication sûre avec leur patrie, la noblesse anglaise s'était réunie dans la capitale, et avait proclamé successeur de Harold, Edgar Atheling, prince issu du sang des rois anglo-saxons. Cette mesure aurait pu sauver la nation britannique du joug de l'étranger, si le génie borné du jeune monarque n'eût pas détruit les espérances de ses partisans, et si les ecclésiastiques eussent montré moins de frayeur contre les foudres de Rome. Mais Guillaume, délivré de toute inquiétude sur les moyens de retourner en Normandie, s'avança promptement vers Londres. La mésintelligence qui régnait dans les conseils de ses ennemis, ayant fait avorter tous leurs projets de résistance, il s'empara presque sans coup férir, de cette opulente cité; et le jour de Noël, 3 mois environ après son départ de Saint-Valery, il fut couronné roi d'Angleterre à Westminster. Edgar, qui n'avait pas assez de caractère pour soutenir les droits de sa naissance, fut même l'un des premiers à lui offrir sa soumission. Les commencements du règne du Conquérant furent doux et tranquilles ; aucune charge nouvelle ne fut imposée : il conserva toutes les institutions qui étaient en vigueur ; et ses premières lois n'eurent pour objet que de mettre un frein à la licence du soldat victorieux. Les Anglais, depuis longtemps accoutumés à changer de maîtres, s'applaudissaient d'une révolution qui leur promettait tant de bonheur : mais leur joie fut de courte durée. A peine de retour d'un voyage en Normandie, où il était allé recevoir les félicitations de ses anciens sujets sur ses conquêtes, Guillaume, dépouillant le caractère de modération qu'il avait montré jusqu'alors, ne présenta plus à l'Angleterre consternée, qu'un prince avide et sans pitié. La sévérité des régents qu'il avait établis pour administrer le royaume en son absence, avait exaspéré la nation ; et des troubles sérieux avaient éclaté dans le comté de Kent et d'autres provinces. On se servit de ce prétexte pour chasser des emplois tous les Anglais natifs, et leur substituer des Normands. La plupart des nobles, proscrits comme partisans du dernier roi, virent leurs biens confisqués, et partagés entre les vainqueurs. On renouvela cet impôt odieux, aboli par Édouard, et connu sous le nom de *Danegelt*, parce que dans l'origine, il se prélevait pour subvenir au tribut annuel exigé par les Danois. Tous ceux qui osèrent se plaindre, furent châtiés avec la dernière rigueur. Ces spoliations, cette conduite violente, achevèrent d'irriter les esprits : les comtés de Cornwal et de Devon donnèrent le signal de la révolte ; et dans toute l'Angleterre, le peuple en masse parut un moment à la veille de prendre les armes contre ses oppresseurs. A cet orage, apaisé par des concessions dont la politique faisait un devoir, succédèrent bientôt les tentatives des fils de Harold, qui débarquèrent, à plusieurs reprises, sur les côtes du royaume. Mais une attaque plus formidable que toutes celles qui avaient eu lieu jusqu'alors, attira bientôt sur le Northumberland toutes les vengeances de l'implacable Guillaume (1069). Les peuples de cette province, commandés par le vaillant Walthéof, et soutenus par les Danois et Malcolm, roi d'Écosse, s'étaient emparés de la ville d'York, et avaient passé au fil de l'épée les Normands qui s'y trouvaient en garnison. Le Conquérant furieux se hâta de marcher contre les rebelles, et joignant l'adresse à la force, il corrompit le général des Danois par de riches présents, et le détacha des alliés, en lui accordant le libre pillage des côtes. Les chefs des insurgés, séduits par les dehors de clémence que le roi affecta, se soumirent sans résistance. Les malheureux Northumbres furent ainsi livrés au glaive d'un vainqueur irrité. Leur rébellion ne fut que trop expiée par les peines qui la suivirent. Les Normands firent une affreuse solitude de la contrée fertile et populeuse qui s'étend l'espace de 30 milles entre l'Humber et la Tweed. Les maisons furent réduites en cendres, les instruments de labourage brisés, les troupeaux enlevés ; les habitants, sans asile comme sans subsistance, périssaient misérablement de faim et de froid dans les bois. Orderic Vital estime que cette exécution barbare coûta la vie à 100,000 personnes. Guillaume, voyant qu'il ne devait la soumission de ses nouveaux sujets qu'à la terreur qu'il avait imprimée, pour donner plus de consistance à son gouvernement, organisa en Angleterre le régime féodal, établi depuis longtemps chez les Anglo-Saxons, sur le pied où il était en Normandie. Tout le royaume, excepté le domaine de la couronne, fut divisé en 700 grandes baronnies, qui relevaient du roi, et

en 60,215 baronnies inférieures, vassales des premières. Les biens des ecclésiastiques furent soumis à ce système, malgré leurs réclamations et leurs révoltes. Toutes ces baronnies furent conférées aux capitaines normands, sous la réserve du service militaire et de redevances en argent. C'est à cette institution, dont l'établissement fut si vexatoire pour eux, que les Anglais durent le calme qu'ils goûtèrent sur la fin du règne de Guillaume, et la liberté qu'ils conquirent sous ses successeurs. Lorsque ce monarque eut mis un terme à ses persécutions, il trouva des sujets plus dociles. Les armées anglaises, qu'il mena dans plusieurs expéditions sur le continent, lui donnèrent des preuves de dévouement et de courage auxquelles il fut sensible. Si l'Angleterre, sous ce maître impérieux, fut opprimée au dedans, elle acquit au dehors une considération dont elle n'avait pas encore joui. La gloire de son souverain rejaillit en partie sur elle; et l'Écosse fut obligée de reconnaître sa suzeraineté. Il ne faut pas croire, au reste, que toutes les lois du Conquérant furent violentes ou arbitraires. Sans doute, on peut ranger dans cette classe celle qui ordonna que les jugements et tous les actes publics seraient rédigés en langue française ; mais il en fit aussi qui auraient honoré les règnes les plus heureux : tels sont ses règlements sur la répartition des impôts. Tous les individus furent tenus de faire connaître avec exactitude le nombre, l'étendue et la valeur de leurs propriétés ; et ces détails furent fidèlement inscrits sur un registre qu'on appela *Domesday-Book*, ou le livre du jour du Jugement. Malgré les précautions prises par Guillaume pour éteindre le feu de la révolte, il ne fut pas toujours à l'abri des conspirations. Sans doute, celles de l'abbé de Saint-Alban et des mécontents de l'île d'Ely furent aussitôt dissipées que connues. Mais des mains plus chères devaient lui porter des coups plus sensibles. Au moment où il partait pour combattre Foulques, comte d'Anjou, qui venait de faire insurger le Maine, deux seigneurs normands d'une haute distinction lui demandèrent la faveur de pouvoir unir leurs familles par un mariage à leur convenance. Le roi les refusa, sans leur faire connaître ses motifs. Pendant son absence, les seigneurs normands n'en contractèrent pas moins le mariage qu'ils avaient en vue ; et ils affectèrent de le célébrer avec la plus grande magnificence. Dans la joie du festin, les suites de leur désobéissance s'étant tout à coup présentées à leur esprit, ils proposèrent aux convives, échauffés comme eux par les fumées du vin, de prévenir le retour de Guillaume, et de s'emparer du gouvernement. Sans la trahison de Walthéof, qui désespérait du succès d'une entreprise qui lui semblait mal concertée, ce complot aurait pu changer les destinées de l'Angleterre. Mais le roi informé à temps, rompit toutes les mesures des conjurés, qu'il punit avec une inflexible sévérité. Il poussa même l'acharnement jusqu'à poursuivre en Bretagne, à la tête d'une puissante armée, l'un des principaux auteurs de cette trame, Ralph de Guaer, qui avait imploré la protection du comte Houël, et s'était réfugié dans la ville de Dol, située près des confins de la Normandie. L'intervention de Philippe, roi de France, put seule forcer Guillaume de renoncer à la vengeance qu'il voulait tirer du rebelle. Après tant de troubles, le Conquérant semblait avoir besoin de repos. Mais de nouvelles agitations l'attendaient au sein de sa famille même. Son fils aîné, Robert, surnommé *Courtes-Bottes*, qu'il avait eu de Mathilde de Flandre, impatient de recevoir l'investiture du duché de Normandie, qui lui avait été solennellement promise avant la conquête de l'Angleterre, excita les Normands à la révolte, et vit une partie de la jeune noblesse de cette contrée se ranger sous ses drapeaux. Résolu de châtier la désobéissance d'un fils séditieux, Guillaume vint en personne (1078) l'assiéger dans Gerberoy, que le roi Philippe avait donné à Robert pour retraite. Dans une sortie, le fils combattit son père sans le connaître, et lui fit une blessure. Au cri que jeta Guillaume pour appeler à son secours, Robert saisi d'horreur, tombe à ses genoux, et lui demande pardon. Mais le père, irrité, lui donne sa malédiction, et part sans pousser plus loin son entreprise. Cet événement, qui semblait devoir éloigner à jamais les deux princes, fut ce qui les rapprocha. Mathilde sut tirer avantage du repentir qu'avait montré son fils, et le fit rentrer en grâce. Guillaume, tranquille en Angleterre, passa le détroit et alla faire la guerre à Philippe, roi de France. Il porta la désolation dans le Vexin français, et saccagea Mantes, qui devint même la proie des flammes. Mais ayant voulu franchir à cheval un fossé, il heurta si rudement du ventre contre l'arçon de la selle, que la violence du coup lui causa la fièvre. Il fut transporté à Rouen, et bientôt après au château d'Hermentruville dépendant de l'abbaye de Fécamp, dans lequel il expira le 9 septembre 1087, après avoir régné 52 ans en Normandie dont 21 ans en Angleterre. A peine eût-il fermé la paupière, que ses officiers s'enfuirent avec précipitation, sans qu'on puisse assigner de cause à un mouvement si extraordinaire ; et le pillage du château ainsi abandonné, fut poussé à un tel excès, qu'on retrouva le cadavre du roi presque sans vêtement. A la première nouvelle de sa mort, la plupart des membres de la haute noblesse, saisis d'une terreur panique, se retirèrent spontanément dans leurs châteaux, comme s'ils eussent été menacés de quelque grande calamité ; en sorte que dans la confusion générale, personne ne songea aux obsèques du monarque. Enfin, après bien des délais, Guillaume fut inhumé à Caen dans l'abbaye de Saint-Étienne, dont il était le fondateur. S'il fallait juger du caractère de Guillaume par les éloges outrés des moines de son siècle, ou par les imputations des historiens modernes, on se trouverait dans un égal embarras. Heureusement les faits parlent pour lui. Ils prouvent que s'il fut avare et vindicatif, il sut aussi, selon les conjonctures, se montrer clément et libéral. On trouve des détails très-curieux sur la *Vie* de Guillaume le Conquérant dans les *Historiæ Normannorum scriptores antiqui*, d'André Duchesne, la *Chronique de Normandie*, Silas Taylor, Samuel Clarke, etc. On peut, sur les biographies de ce prince, consulter la bibliothèque du P. Lelong, qui en donne un catalogue très-étendu.

GUILLAUME II, surnommé *le Roux*, de la couleur de ses cheveux, était le fils du précédent, qui, à son lit de mort, écrivait à Lanfranc, son premier ministre, de tout mettre en œuvre pour placer la couronne d'Angleterre sur la tête de ce fils chéri, au préjudice de Robert, auquel, pour tout héritage, il ne voulait laisser que le duché de Normandie. Les ordres du monarque expirant

furent exécutés avec d'autant plus de fidélité, que l'archevêque de Cantorbéry ayant été précepteur du jeune Guillaume, ce prince était, de tous les enfants du Bâtard, celui qu'il affectionnait le plus. Par les soins du prélat, le nouveau souverain se vit donc bientôt en possession des trésors de son père, et des principales forteresses du royaume; et, dès le 27 septembre 1087, c'est-à-dire, 17 jours après la mort du Conquérant, il fut solennellement couronné roi d'Angleterre à Westminster. Mais son avénement au trône ne tarda pas à être suivi de conspirations et de révoltes. Les Anglais, trompés par les promesses que leur fit Guillaume, lui fournirent une armée formidable; elle lui servit à dissiper les rebelles, qui opposèrent d'autant moins de résistance qu'ils ne reçurent pas les secours qu'on leur avait annoncés. Mais Guillaume, délivré de toute crainte, ne s'embarrassa guère de remplir ses engagements. Loin de respecter les droits du peuple, son administration devint encore plus oppressive que celle de son père. D'une cupidité insatiable, il chercha sans cesse à assouvir cette passion par les exactions les plus révoltantes; et l'Église elle-même ne fut point à l'abri de ses rapines. Il se saisit de tous les siéges et de tous les bénéfices vacants, et en appliqua les revenus à son profit, lorsqu'il crut son autorité en Angleterre inébranlable, il tourna ses regards vers la Normandie. Il excita quelques barons normands à la révolte, et conduisit à leur secours une armée nombreuse. Mais l'intervention de la haute noblesse mit promptement un terme à cette guerre intestine; et les deux frères convinrent, par un traité, qu'en cas de mort le survivant d'entre eux succéderait à l'autre. Guillaume, toujours dévoré d'ambition, semblait continuellement occupé du soin d'inventer de nouveaux moyens pour augmenter ses trésors. Après une guerre courte et heureuse contre l'Écosse, dans laquelle Robert commanda l'armée britannique, et força le roi Malcolm de rendre hommage à la couronne d'Angleterre, ce prince avide dirigea de nouveau ses efforts vers la conquête de la Normandie. Il leva une armée de 20,000 hommes, et, les conduisant sur le rivage, comme s'il eût eu le dessein de les faire embarquer, il exigea de chacun d'eux la somme de dix *schellings*, leur promettant qu'à ce prix, ils seraient exempts de tout service dans l'expédition qu'il méditait; après quoi il les renvoya dans leurs foyers. Avec l'argent qu'il s'était procuré d'une manière si étrange, il fomenta de nouvelles révoltes en Normandie, et acheta la neutralité du roi de France. Peut-être ses tentatives allaient-elles être couronnées de succès, lorsqu'une irruption soudaine des Gallois vint l'arrêter au milieu de son expédition, et l'obligea de retourner en Angleterre (1094). Il avait à peine mis fin à cette guerre, qu'une vaste conspiration le fit trembler une seconde fois pour sa propre couronne. Cette trame était ourdie par Robert Moubray, comte de Northumberland, qui ne se proposait rien moins que d'élever au trône Étienne, comte d'Aumale, et neveu du Conquérant. Mais Guillaume fut assez heureux pour s'emparer du rebelle. Cependant la conquête de la Normandie était toujours le projet favori de ce prince. Enfin le zèle religieux qui, vers cette époque, exalta le courage de toute la noblesse chrétienne contre les Sarrasins, lui procura la paisible possession d'une contrée qu'il n'avait pu obtenir par la force des armes. Robert, dont le caractère audacieux et entreprenant le portait à rechercher avec avidité toutes les occasions où il y avait de la gloire à acquérir, ne put voir le départ des croisés pour la Palestine sans éprouver un violent désir de partager leurs dangers. Dans cette vue, et pour paraître avec la magnificence convenable à son rang, il offrit en gage, à son frère, son duché, pour 10,000 marcs d'or. Cette proposition fut acceptée avec joie. Guillaume allait réunir la Guienne à ses États à peu près aux mêmes conditions qu'avait obtenues la Normandie, lorsqu'un trait, lancé sans dessein par un de ses favoris nommé Walter Tyrrel, tandis qu'il poursuivait un cerf aux abois dans la forêt Neuve, vint le frapper droit au cœur. Il mourut le 20 août de l'année 1100. Son meurtrier, effrayé du crime involontaire qu'il avait commis, se sauva sur-le-champ en France, sans faire connaître le malheur qui lui était arrivé. Le corps du prince fut trouvé par des paysans, qui le placèrent en travers sur un cheval, et le transportèrent ainsi à Winchester, où il fut inhumé sans aucune pompe. Il était dans la 40e ou la 44e année de son âge, et n'avait jamais été marié. Guillaume *le Roux* s'aliéna le cœur de ses sujets par ses violences, ses prodigalités et ses rapines. Les moines l'ont accusé d'impiété; et ce reproche n'est pas sans fondement.

GUILLAUME III, roi d'Angleterre, naquit le 14 octobre 1650 de Guillaume II de Nassau, prince d'Orange, mort huit jours avant cette date, et de Henriette-Marie Stuart, fille de l'infortuné Charles Ier. Il reçut une excellente éducation par les soins généreux du célèbre de Witt, et fixa de bonne heure sur sa personne, par ses heureuses dispositions, l'affection populaire qui l'éleva, en 1672, au stathoudérat. A l'époque de son élévation, les armées françaises, conduite par les plus habiles généraux, et animées par la présence de leur roi, inondaient toute la Hollande, jusqu'aux portes d'Amsterdam. Le nouveau stathouder, à la tête d'une armée peu aguerrie et découragée, dédaigna les offres personnelles de Louis XIV, et communiqua son ardeur à ses compatriotes. Il releva les espérances de son pays par la prise de Naarden; et une savante manœuvre, admirée des gens de l'art, donnant le change aux généraux français, lui fit effectuer sa jonction avec l'armée impériale. Ces succès décisifs obligèrent les Français à abandonner toutes leurs conquêtes, à l'exception de Maestricht et de Grave, qu'à l'aide d'excellentes fortifications ils crurent pouvoir conserver. Les triomphes de Guillaume rendirent aux partisans de sa famille toute leur ancienne influence dans les Provinces-Unies. Tel était même le crédit dont jouissait ce prince, dès cette époque, que le gouvernement ne prenait aucune résolution de quelque importance, sans avoir auparavant demandé son avis. La soumission fut bientôt poussée plus loin. Les États de Hollande, naguère si enflammés de l'amour de la liberté, prirent, le 2 février 1674, une résolution par laquelle ils déclarèrent le stathoudérat héréditaire dans la maison d'Orange, ainsi que les charges de capitaine et d'amiral général de leur province. La campagne de 1674 ne fut pas heureuse à Guillaume : il engagea témérairement la bataille de Seneffe; mais la bonne conduite qu'il montra dans l'action, répara en partie cette faute. Dans les deux campagnes suivantes, il eut la gloire de tenir tête à Louis XIV, et de ralentir

les progrès de l'armée française; mais, dans celle de 1677, il fut battu par Luxembourg, en voulant faire lever le siége de Saint-Omer : enfin l'épuisement des parties belligérantes amena la paix de Nimègue, en 1678. Le jour même qu'elle fut signée, Guillaume, qui ne l'ignorait pas, fond sur le maréchal de Luxembourg, tranquille dans son quartier, et engage un combat sanglant, qui ne produisit que la perte de beaucoup de monde de part et d'autre. Ce prince, dont la passion dominante était une animosité violente contre Louis XIV, conçue et nourrie par un mélange de raisons personnelles et politiques, intrigua vivement, en 1684, pour engager l'Angleterre et la Hollande à prendre parti dans la guerre de l'Espagne contre la France. Ayant mieux concerté ses mesures, quatre ans après, il vint à bout de former cette fameuse ligue d'Augsbourg, entre l'Empire, l'Espagne, la Savoie, la Hollande, à laquelle le Danemark et la Suède même se joignirent, et dont le but était, en apparence, d'humilier le monarque français, mais, dans le vrai, de couvrir et de favoriser le grand projet que le prince d'Orange roulait alors dans sa tête, projet qui ne tarda pas à éclater. Il avait épousé Marie Stuart, fille de Jacques II, dans un temps où ce roi était sans autres enfants, et même sans beaucoup d'espérance d'en avoir. La naissance d'un prince de Galles vint fermer à Guillaume les avenues du trône, au moment qu'il s'y attendait le moins. A cette époque, l'attachement de Jacques pour la religion catholique avait indisposé contre lui le parlement et la plus grande partie de la nation. Le gendre saisit cette circonstance pour détrôner son beau-père, et retenir le sceptre qui lui échappait. Il sut fomenter à propos le mécontentement général, et se ménager un parti puissant. Avec une flotte de 500 voiles et 14,000 hommes de troupes de terre, qu'il avait annoncé ne destiner que contre la France, il débarque à Torbay, le 5 novembre 1688, et se voit joint aussitôt par une noblesse nombreuse. La désertion se met dans l'armée royale, soulevée par ses émissaires : sans vouloir écouter aucune proposition du malheureux Jacques, qui n'avait pas cru devoir accepter les offres de secours de Louis XIV, Guillaume s'avance promptement vers Londres, oblige son beau-père de se réfugier en France, fait son entrée publique dans la capitale, et va établir sa résidence au palais de Saint-James, où il reçoit les félicitations du clergé et des corporations de la capitale. Par le conseil des pairs, des évêques et de tous les députés de la chambre des communes du temps de Charles II, auxquels il réunit le maire et les *aldermen* de Londres et d'autres notables, il ordonna la convocation extraordinaire d'une *convention nationale,* pour délibérer sur l'état présent de l'Angleterre. A peine ce corps fut-il assemblé, qu'il décréta que Jacques, ayant violé *le contrat originel entre le roi et le peuple*, le trône était vacant. Après quelque hésitation, la couronne fut déférée à Guillaume et à son épouse Marie conjointement, l'administration tout entière restant entre les mains du premier. Les articles subséquents de la même loi réglèrent les limites de la puissance royale et l'ordre de successibilité au trône. Tel est, en substance, le résultat de cette fameuse révolution de 1688. L'Écosse suivit bientôt l'exemple de l'Angleterre; et après quelques troubles promptement dissipés, l'autorité du nouveau gouvernement fut universellement reconnue dans les deux royaumes. Les catholiques, formant la majeure partie de la population de l'Irlande, y soutinrent plus longtemps le parti des Stuarts. La bataille de la Boyne, gagnée dans cette île, en 1690, sur l'armée de Jacques II, et l'indulgence dont Guillaume usa envers les vaincus, achevèrent de l'affermir sur le trône. Louis XIV l'ayant reconnu roi d'Angleterre par le traité de paix signé à Riswyck en 1697, la paix fut rendue à l'Europe. La mort de Charles II, roi d'Espagne, qui avait fait son testament en faveur des Bourbons, fournit à Guillaume un nouveau motif de soulever toute l'Europe contre Louis XIV. A la fin de juin 1701, il se rendit en Hollande, pour concerter avec les généraux étrangers, réunis à la Haye, le plan de la prochaine campagne. Quoique sa santé fût dans un état de dépérissement, ce prince, environné d'hommes d'État et de généraux, avait conservé cet œil d'aigle qui frappa le duc de Berwick lorsqu'il vit Guillaume, pour la première fois, à la bataille de Neerwinden. Il confiait à ses amis, mais cherchait à cacher au public, qu'il n'avait plus que peu de temps à vivre; et il s'efforçait de profiter de chacun de ses derniers instants. La chambre basse faisait difficulté d'entrer dans la guerre de la succession : pour animer les Anglais contre Louis, il saisit habilement la circonstance que lui offrit le monarque français, qui venait de faire proclamer roi d'Angleterre le fils de Jacques II; il fit approuver l'alliance avec la Hollande, l'Empereur, le Danemark et la Suède, et consentir le parlement à la levée de 40,000 soldats et de 4,000 matelots. Au milieu de ses projets et de ses négociations, il se démit la clavicule dans une chute de cheval. Son chirurgien lui ordonna du repos : mais les affaires publiques le rappelaient ailleurs, son esprit était plus occupé de ses vastes pensées que de son état et de sa douleur. Le mouvement de la voiture dérangea l'appareil de sa blessure; sa santé était d'ailleurs épuisée, il mourut, peu de jours après, des suites de ce léger accident, le 16 mars 1702. Il dit plusieurs fois à ses confidents, que s'il avait mieux connu le caractère des Anglais, il n'aurait jamais accepté la couronne. On prétend même qu'il fut sur le point d'abdiquer; et l'on conserve, au Musée britannique, le manuscrit, écrit tout entier de sa main, du discours qu'il devait prononcer en cette circonstance devant les deux chambres réunies. Il allait se consoler à la Haye des mortifications dont on l'abreuvait à Londres; et l'on disait qu'il n'était que stathouder en Angleterre, et qu'il était roi en Hollande. Il paraît même que sa haine contre la France était son plus grand mérite auprès des Anglais; elle le rendit l'âme d'une grande ligue, lui attacha tous les ennemis de Louis XIV, et lui donna tous les réfugiés pour panégyristes. En montant sur le trône, il introduisit dans la religion l'esprit de liberté qui régnait dans la politique; et cet esprit, porté à l'excès, fit faire de grands progrès au socinianisme dans la Grande-Bretagne. Il ouvrit dans le parlement la carrière de la corruption, en achetant ouvertement les voix; enfin il créa cette dette nationale qui pèse si fort sur la nation.

GUILLAUME IV, roi d'Angleterre, troisième fils de George III, naquit à Windsor le 21 août 1765; il porta les prénoms de Guillanme Henri selon les traditions de la maison de Hanovre. L'histoire du règne de Guillaume IV

est d'une haute curiosité, car son avénement se rattache aux premiers jours de la révolution de 1830. Guillaume Henri fut destiné enfant à la marine; ainsi le voulaient les vieilles coutumes de la famille régnante d'Angleterre. Il monta *le Royal-George* de 98 canons, dans la guerre d'Amérique; il y fit sa première campagne comme *midshipman* (élève). Dans la Grande-Bretagne, les grades de marine ne sont pas seulement une manière de s'élever à une haute dignité; ils sont encore un devoir. Le jeune prince se soumit comme le dernier matelot à toutes les fonctions de son grade. Nelson, qui commandait *le Royal-George*, n'eut point de priviléges pour lui. Guillaume Henri montait aux mâts, se livrait à tous les exercices. Il assista à trois ou quatre combats des plus périlleux dans les mers d'Amérique, depuis l'âge de 14 ans jusqu'à 20. Pour lui, aucun grade ne fut privilégié; mais, après avoir subi ses examens, il fut lieutenant en 1785, et, un an après, capitaine de frégate. Il fit partie de la station des îles du Vent, encore sous le commandement de Nelson. Les lois anglaises donnent un titre à tous les princes de la maison de Hanovre; Guillaume Henri fut créé duc de Clarence et de Saint-André, et comte de Munster. C'était à l'origine de la révolution française; le nouveau duc dut prendre parti pour une des grandes opinions qui divisaient l'Angleterre; il se prononça pour les whigs modérés, et vécut avec les principaux membres du parlement qui suivaient cette bannière. La mer l'appela bientôt à de nouvelles expéditions, et quand le cabinet britannique se vit au moment d'une guerre avec les Espagnols, en 1790, le duc de Clarence reçut le commandement du *Valiant*, vaisseau de 74. Il fit alors une belle campagne et fut promu au grade de contre-amiral. La guerre éclatait violente entre la Grande-Bretagne et la révolution française; il fallut déployer une grande énergie; le duc de Clarence, comme tous les whigs, avait conservé des rapports avec les chefs de la révolution française; il ne quittait point le salon du comte Grey; il y voyait Fox, Sheridan, tous les chefs enfin de l'opposition; le ministère Pitt ne lui confia aucun commandement. Plus tard, quoique un peu rapproché du ministère, il demeura en Angleterre tandis que les flottes sous pavillon britannique parcouraient toutes les mers. Dans cette espèce de disgrâce, le duc de Clarence, comme le prince de Galles, se jeta d'abord dans les dissipations de la vie: il se fixa dans une grande intimité avec mistress Jordans, l'une des plus célèbres actrices de Covent-Garden, et vécut avec elle complétement, malgré les instances de sa famille qui voulait lui faire contracter un mariage princier en Allemagne. C'est de cette union qu'il eut 10 enfants naturels. Pendant toute la durée de la révolution française, Guillaume IV ne quitta pas l'Angleterre. Sous le ministre whig il obtint quelque avancement dans la marine, et en 1811, à la mort de sir Peter Parker, il fut promu au grade de commandant de flotte. La conduite du duc de Clarence avait été presque maritale avec mistress Jordans; c'était un de ces mariages du côté gauche, qui se rencontrent si souvent dans les maisons princières d'Allemagne. La vie intime enleva le prince à toutes les combinaisons politiques; il vivait fort retiré: son revenu avait été fixé par le parlement à 10,000 livres environ (250,000 francs); il fut partagé avec mistress Jordans, qui elle-même faisait entrer dans la communauté les bénéfices considérables que lui procurait son talent. Tous les enfants qui naquirent de cette union reçurent une petite pension; et bientôt le revenu fut absorbé par les besoins de cette nombreuse famille. Étranger à tous les événements politiques, ayant vu passer en quelque sorte sous ses yeux l'empire et la restauration, le duc de Clarence commença à devenir un personnage important, alors qu'il fut bien constaté que la couronne pouvait lui échoir. Les principaux membres du parlement insistèrent pour qu'il contractât un mariage légitime, digne de son rang; les communes promirent d'augmenter son revenu s'il consentait à une telle union. Le prince se sépara en effet de mistress Jordans pour épouser, le 11 juin 1818, Adelaïde-Louise-Thérèse-Caroline, de Saxe-Meinungen. Ce fut une séparation douloureuse qui brisa toutes les habitudes d'une longue union; elle apporta une si grande tristesse dans l'âme de mistress Jordans, que cette actrice en mourut. Le parlement, à l'occasion du mariage du duc de Clarence, vota une augmentation de 6,000 livres de revenus qui servirent à payer ses dettes. La vie de ce prince resta paisible; il ne prit aucune couleur prononcée pendant les graves questions de partis qui agitèrent l'Angleterre. Cependant il parut quelquefois à la chambre des lords avec le comte Grey; et il obtint par là une certaine popularité. Et, lorsque la mort de George IV appela le duc de Clarence sur le trône le 26 juin 1830, il fut accueilli avec loyauté par toute la nation anglaise. L'avénement du duc de Clarence fut très-populaire; on se souvenait du brave marin, de l'officier qui avait servi glorieusement sous le pavillon britannique; le chef de l'amirauté en quelque sorte prenait la couronne et allait régner sur cette nation qui se glorifie de dominer les mers. Guillaume IV avait trouvé à son avénement un ministère tory présidé par le duc de Wellington; il le conserva parce que, en ce moment, la personnalité militaire du duc de Wellington pouvait être d'un grand poids vis-à-vis de la Russie, qui menaçait l'Orient. Guillaume savait bien toute la prépondérance que le duc de Wellington pouvait exercer par sa renommée militaire. Dans son époque d'opposition, ce prince avait manifesté quelque répugnance pour les torys; mais à l'exemple de tous les monarques ses prédécesseurs, il s'était bientôt résigné à les subir, comme des hommes capables et de haute appréciation diplomatique. Ainsi le duc de Wellington et les torys étaient au ministère lors du grand événement de Paris; ils l'acceptèrent comme un fait prévu et accompli. Guillaume IV, qui avait eu des relations avec le duc d'Orléans, s'empressa de répondre à la lettre autographe que Louis-Philippe lui écrivit à son avénement. Le court passage de Peel et du duc de Wellington dans les affaires fut plus nuisible qu'avantageux à l'aristocratie anglaise. Quand un parti est fortement menacé, il est des cas où il doit s'effacer un moment, plutôt que d'affronter l'orage. Il y a de l'habileté à se retirer à propos. Les torys n'avaient ni la confiance du roi, ni l'appui du parlement; ils avaient contre eux le mouvement révolutionnaire de la France. Les cabinets de l'Europe avaient secondé tant qu'ils l'avaient pu la formation de ce ministère tory; on vit même les ambassadeurs des grandes puissances, et Pozzo di Borgo à leur tête, se

rendre à Londres pour cet objet ; mais les torys ne purent résister à l'opinion irritée contre eux, et le cabinet ayant essayé la majorité du parlement sur une question même accessoire, elle se montra incertaine; alors le ministère Peel offrit sa démission. La tendance des opinions était telle que le nom de lord Grey ne suffit plus. Guillaume IV fut obligé de confier la direction du cabinet et celle des communes spécialement à lord Russell, l'héritier de ces ducs de Bedford qui avaient été sans cesse à la tête des whigs radicaux pendant toute l'histoire de l'Angleterre depuis 1688. John Russell prit pour collègues les lords Melbourne et Palmerston, le premier comme chef officiel du cabinet, le second comme secrétaire d'État des affaires étrangères, de telle sorte que le cabinet fut composé de whigs purs et des élèves de Canning. Ce cabinet s'occupa immédiatement des affaires de l'Europe ; la question belge fut poussée à fin, et comme l'esprit anglais, toujours haineux contre la France, se manifeste aussi bien parmi les whigs que parmi les torys, on imposa la condition essentielle du maintien des forteresses belges sur les frontières de la France. Le même esprit se révéla dans les négociations relatives à l'Espagne ; le traité de la quadruple alliance avait été évidemment dicté contre l'influence de la maison de Bourbon ; il y avait longtemps que le pacte de famille excitait en Angleterre une profonde antipathie. Ce pacte avait été la cause de tant de guerres! par l'effet de la quadruple alliance, il était complétement détruit. La maison de Bourbon allait cesser de régner à Madrid ; l'Angleterre espérait conquérir en Espagne le même crédit de souveraineté qu'elle avait obtenu en Portugal, de sorte que la révolution de juillet avait imposé à la France une situation évidemment opposée à ses antiques intérêts. L'Angleterre connaissait la faiblesse du pouvoir, l'impuissance d'oser quelque chose d'un peu fort; lord Palmerston exploita dans ce sens les relations de la Grande-Bretagne avec la France. Comme sous la régence, on vit un Bourbon s'armer contre un autre Bourbon, et la France abîmer l'Espagne, son alliée naturelle. La quadruple alliance fut donc une idée tout anglaise, et M. de Talleyrand subit ici la nécessité d'une fausse position; il avait à ménager trop d'intérêts personnels, pour résoudre dans un sens purement national les questions diplomatiques européennes ; d'ailleurs l'idée anglaise était, depuis 1789, la pensée qu'il avait caressée; elle était devenue pour lui une idée fixe; il ne comprenait pas une situation diplomatique opposée ; surtout il avait des répugnances profondes pour la Russie, qui, en diverses circonstances, avait blessé l'amour-propre du vieux diplomate. On doit remarquer que, dans toutes les phases de leur histoire, les whigs et les torys avaient conservé les mêmes idées et les mêmes intérêts diplomatiques contre la France, et c'est un éloge à faire du caractère anglais qu'il reste anglais dans toutes les positions. La situation des affaires devenait inquiétante pour Guillaume IV. Le parti radical avait si considérablement grandi qu'allié avec O'Connell il formait la majorité ministérielle ; et cette situation était menaçante pour les convictions religieuses du monarque. Tant qu'il ne s'était agi que de réforme parlementaire, Guillaume avait consenti à tout ; non-seulement les catholiques étaient émancipés, ils obtenaient encore l'égalité de droit ; on parlait même d'une nouvelle réforme dans le parlement, et l'ancienne idée radicale des parlements triennaux surgissait dans des pétitions nombreuses. Le roi n'en fut point effrayé, non plus que de la réforme des lois criminelles, également votée à cette époque ; mais, lorsqu'il s'agit de réformer l'Église, on vit le monarque opposer une résistance immédiate et tenace à tous les projets de John Russell. Toutefois, comme en Angleterre les membres du cabinet ne tiennent pas toujours compte des opinions personnelles du roi, le bill fut développé en parlement et écouté avec une favorable attention par la chambre des communes ; mais il suffisait de connaître le personnel de la chambre des lords pour comprendre que tout bill contre l'Église serait repoussé par Leurs Seigneuries ; ainsi la prérogative royale trouvait appui dans le corps aristocratique. Tout le monde sait en Angleterre la puissance de la chambre des lords ; elle est la véritable force politique de l'État; Guillaume IV fut invité, pressé à plusieurs reprises par son ministère, afin qu'il eût à user de sa prérogative en faisant une fournée de pairs ; le roi n'y consentit pas ; prières, menaces, tout fut inutile. Lord Melbourne alla même jusqu'à dire qu'il donnerait sa démission si une plus longue résistance était faite ; Guillaume ne fut point ébranlé ; il avait l'entêtement d'un vieux marin ; toutes les fois que le ministre lui demandait audience, c'était toujours une même résistance. Le roi avait une sorte de respect pour la chambre des lords ; il la considérait comme une grande garantie de la constitution. On l'avait vu déjà, sur le bill de réforme parlementaire en 1831, s'opposer constamment à la promotion de quelques pairs qui auraient pu aider à l'adoption de l'œuvre de John Russell; il se montra plus tenace encore, lorsqu'il s'agit de modifier les principes fondamentaux de l'Église établie; on ne lui arracha que quelques nominations isolées, lesquelles ne pouvaient modifier la majorité. Cette résistance altéra un peu sa popularité; il fut violemment attaqué par la coalition des radicaux et d'O'Connell ; on déclara en termes formels que, si le roi ne voulait pas consentir à une promotion, les ministres la prendraient sur eux-mêmes sans le consulter ; car, à cette époque, le parlement était dominé par la coalition des whigs et des radicaux. Le ministère avait en face une autre coalition de torys et de whigs modérés, sous l'influence de lord Stanley et de Peel ; les classes bourgeoises de l'Angleterre commençaient à s'inquiéter des progrès du radicalisme ; elles se trouvaient vivement émues du spectacle qu'offrait à leurs yeux un mouvement politique qui, en définitive, aboutirait à une révolution complète. L'édifice de la constitution anglaise était gothique sans doute, mais c'étaient précisément les vieux abus qui avaient fait la force et la durée du pouvoir. Croit-on qu'un parlement réformé et composé de whigs eût produit la magnifique résistance de l'Angleterre contre la révolution et l'empire ? Ce fut l'aristocratie anglaise qui protégea la gloire et l'indépendance du peuple britannique. Les usages qu'on appelle *abus* sont quelquefois la force d'un pays, et quand un État tombe en décadence les préjugés disparaissent avec les vieilles coutumes. Au milieu de ces oppositions et de ces résistances la vie de Guillaume IV avançait; le roi avait éprouvé des douleurs profondes ; une de ses filles naturelles, la plus chérie, lady de l'Isle Dudley, était morte jeune encore en

1831. Ce prince aimait avec tendresse tous ses enfants naturels, et il leur avait conféré des titres de noblesse et des terres avec des revenus. Son aîné reçut, en mai 1831, avec la pairie, le titre de comte de Munster qu'il avait eu lui-même dans sa jeunesse. Sa famille était sa consolation; comme George III, son père, il avait les mœurs simples, et chérissait surtout la vie domestique; il fuyait la représentation et l'apparat, il recevait peu en public, et c'est à peine si de temps à autre il donnait quelques galas où les ambassadeurs étaient invités. Quand M. de Talleyrand quitta Londres, il n'obtint qu'un quart d'heure d'audience du roi, un peu mécontent de lui pour ses intrigues avec les whigs; et le général Sébastiani, bien que chargé de toute la confiance de la maison d'Orléans, resta ensuite deux mois sans être admis auprès de Guillaume IV. Au reste ce prince était souffrant depuis plusieurs années; sa vie sédentaire avait favorisé le développement d'un asthme dont les accès revenaient périodiquement. Dans le mois de juin 1837, cette maladie se montra avec les symptômes effrayants d'une hydropisie de poitrine, et l'âge avancé du roi laissa peu d'espoir aux médecins habiles qui l'entouraient. Il mourut le 20 juin à deux heures du matin, à Windsor-Castle. Telle fut la fin de Guillaume IV, 3e fils de George III. Ce n'était point un caractère de roi fortement marqué; il ne pouvait donner à son règne une grande impulsion; son administration se passa doucement sans troubles intérieurs, sans guerres à l'étranger. Guillaume IV eut à soutenir une lutte assez décidée contre l'entraînement des idées radicales; il fut obligé de sanctionner le bill de réforme tout en prévoyant les conséquences de ce grand ébranlement dans la constitution anglaise. Sa nièce, la reine Victoria, fille du duc de Kent, lui a succédé.

GUILLAUME, roi d'Écosse, surnommé *le Lion*, succéda à Malcolm IV, son frère, en 1165, suivit Henri, roi d'Angleterre, dans son expédition contre la France; de retour en Écosse, il y rétablit la tranquillité, favorisa la révolte des fils de Henri; mais il fut vaincu, fait prisonnier, conduit en France, et enfermé dans le château de Falaise. Il n'obtint sa liberté, en 1175, qu'en cédant plusieurs places et faisant hommage de son royaume au roi d'Angleterre. A l'avénement au trône de Richard Cœur de Lion, il racheta ces concessions moyennant une modique somme d'argent, envoya des subsides à ce prince en Palestine, et lui demeura fidèle pendant sa captivité. Après la mort de Richard, Guillaume soutint quelque temps la guerre contre Jean, successeur de ce prince, et mourut à Stirling en 1214. Ses os, enfouis dans l'abbaye d'Aberbrothock, au comté d'Angus, ont été retrouvés assez bien conservés au commencement de l'année 1816.

GUILLAUME BRAS DE FER fut le premier chef des Normands dans le royaume de Naples. L'aîné de douze frères, qui devaient un jour se partager le modique héritage de Tancrède de Hauteville, Guillaume arriva en Italie, en 1035, pour chercher fortune, avec Drogon et Unfroi, ses frères, et 300 aventuriers normands qui s'étaient déguisés en pèlerins et qui s'étaient associés à ces chefs. Guillaume, avec ses compagnons d'armes, se mit d'abord au service de Guaimar IV, prince de Salerne; il passa ensuite en Sicile, avec George Maniacès, patrice grec, qui voulait enlever cette île aux Sarrasins. Pendant 6 ans, Guillaume et ses Normands déployèrent une bravoure qui les fit paraître, au milieu des Lombards et des Grecs, comme des êtres d'une nature plus qu'humaine. Mais les intrigues de Maniacès les ayant offensés, ils s'assemblèrent, le jour de Noël 1041, dans Averse; et là ils convinrent d'attaquer les Grecs, et de les dépouiller de tout ce qu'ils possédaient dans la Calabre et dans la Pouille. Guillaume Bras de Fer, avec sa petite bande d'aventuriers, s'avança jusqu'à Melfi, au centre de la dernière province; il remporta sur les Grecs trois grandes victoires : en deux campagnes, il conquit la Pouille toute entière, et la partagea en douze comtés, dont il investit les plus distingués de ses compagnons d'armes. Il se réserva le comté d'Ascoli, et peut-être celui de Matera; et il destina Melfi à être le siége du gouvernement oligarchique des Normands. Cependant il fallut défendre ces conquêtes contre de nouvelles attaques des Grecs : au milieu de ces guerres continuelles, Guillaume Bras de Fer mourut en 1046. Son frère Drogon lui succéda.

GUILLAUME, duc de Pouille, était à peine âgé de 14 ou 15 ans, lorsqu'il succéda en 1111 à Roger, fils de Robert Guiscard, dans tous les États que les Normands avaient conquis en deçà du Phare. C'était l'époque des guerres entre l'empereur Henri V et le pape. Guillaume fut fidèle au pontife, son seigneur suzerain, et lui donna de puissants secours contre les Allemands. Il comptait à son tour sur la protection du pape, lorsqu'il fut attaqué en 1121 par Roger II, grand-comte de Sicile, son cousin; mais, malgré l'appui de l'Église, Guillaume fut obligé de céder la Calabre au comte de Sicile, et de lui assurer le reste de sa succession, s'il mourait sans enfants. Cet événement, qui réunit toutes les conquêtes des Normands en une monarchie, arriva plus tôt qu'on ne devait s'y attendre. Guillaume mourut dans Salerne, sa capitale, le 20 juillet 1127; et Roger, en lui succédant, prit bientôt le titre de roi.

GUILLAUME Ier, dit *le Mauvais*, roi de Sicile, 3e fils et successeur de Roger Ier, régna de 1151 à 1166. Les deux fils aînés de Roger Ier étant morts avant lui (le second, Alphonse, duc de Capoue et de Naples, en 1144, et Roger l'aîné en 1149), Guillaume, dont l'esprit et le corps étaient également faibles, devenait seul héritier de la monarchie que les Normands achevaient à peine de fonder en Sicile par une bravoure héroïque et une habileté supérieure. Roger, cependant, associa son fils Guillaume à la couronne en 1151; et il lui donna pour femme, Marguerite, fille de don Garcias, roi de Navarre. Roger étant mort au commencement de l'année 1154, Guillaume fut couronné à Palerme aux fêtes de Pâques. Ses premières promesses et ses premiers discours furent interprétés par les peuples, toujours avides d'illusions, comme donnant des preuves d'un bon naturel. Mais Guillaume ne tarda pas à se livrer à toute la mollesse du vice; et sa lâcheté lui a mérité, chez les Siliciens, la qualification de *Mauvais*. Pendant qu'il vivait dans son palais, entouré d'eunuques musulmans, et au milieu d'un sérail semblable à ceux des Orientaux, il envoya son chancelier faire la guerre au pape Adrien IV, parce que celui-ci lui avait refusé le titre de roi. L'excommunication lancée contre Guillaume, en 1155, excita les barons de la Pouille à la rébellion; toutes les provinces continentales de son

royaume tombèrent dès lors dans un état d'anarchie d'où il ne fut plus possible de les tirer. Maione, amiral du royaume et favori du roi, gouvernait pendant ce temps la Sicile avec une autorité absolue. Cependant il ramena ce monarque, en 1156, dans la Pouille : il vainquit les Grecs qui avaient donné des secours aux barons rebelles; il prit et rasa Bari, et fit périr la plupart des seigneurs révoltés. Après ces victoires, Guillaume obtint d'Adrien IV l'investiture du royaume de Sicile, et celle des duchés de Pouille et de Calabre, qui lui avaient été refusées jusqu'alors. Le schisme entre Alexandre III et Victor III réconcilia, en 1159, Guillaume avec l'Église romaine. Ce roi prit la défense du premier de ces papes, tandis que l'empereur Frédéric-Barberousse se déclara le protecteur du second. Cependant la lâcheté du roi formait le contraste le plus extraordinaire avec la vaillance sans égale de ses Normands; ses États, enrichis par le commerce et les arts, lui fournissaient d'immenses ressources; ses armées étaient presque invincibles; ses flottes étaient les plus nombreuses et les plus aguerries de la chrétienté; mais comme il mettait le plus souvent à leur tête des eunuques musulmans, il éprouvait ensuite des revers inattendus. En 1160, Guillaume fut délivré de son favori Maione, par une conspiration de ses courtisans. On assurait que Maione voulait se faire couronner. Cependant, l'année suivante, Matteo Bonello, celui même qui avait tué Maione, étant rentré à Palerme, y fut reçu par le peuple avec de telles acclamations, que Guillaume en conçut de la jalousie. La défiance mutuelle excita une rébellion, dans laquelle Roger, jeune fils de Guillaume, fut proclamé roi par une partie du peuple : l'autre partie accourut au secours de Guillaume; celui-ci enleva le palais aux conjurés, et rencontrant son fils, que les rebelles avaient choisi pour roi, il le renversa par terre d'un coup de pied si violent, que cet enfant en mourut peu d'heures après. Guillaume fit ensuite arracher les yeux à Matteo Bonello, et punir du dernier supplice un grand nombre de barons siciliens. Les autres se défendirent dans leurs fiefs et dans leurs châteaux; en sorte que la guerre civile devint générale dans les Deux-Siciles. Le roi vint cependant à bout de soumettre tous les barons révoltés; mais il s'était rendu toujours plus odieux au peuple : on ne le désignait plus que par le nom de Guillaume le Mauvais. Enfin il mourut le 7 mai 1168, laissant deux fils mineurs sous la tutelle de Marguerite sa femme. L'aîné, Guillaume II, lui succéda : le second, Henri, fut déclaré prince de Capoue.

GUILLAUME II, dit *le Bon*, roi de Sicile, fils et successeur du précédent, régna de 1166 à 1189. Les Siciliens ont donné à ce roi le nom de Guillaume le Bon, bien plus pour le distinguer de son père, qu'à cause de ses vertus. Guillaume II, et sa mère Marguerite, demeurèrent fidèles à l'alliance contractée par Guillaume I[er] avec Alexandre III et la ligue lombarde : les Siciliens se trouvèrent ainsi engagés dans une guerre avec l'empereur Frédéric Barberousse; et lorsque ce monarque fit le siége de Rome, en 1167, des galères siciliennes lui dérobèrent le pape, qu'il poursuivait. En 1173, Guillaume II refusa la paix séparée que l'Empereur lui proposait, quoique Frédéric offrit de la sceller en donnant au roi de Sicile sa fille en mariage. Guillaume choisit de préférence Jeanne, fille de Henri II d'Angleterre, qu'il épousa au commencement de l'année 1177. La guerre de Guillaume avec Frédéric Barberousse, et celles qu'il soutint ensuite avec le roi de Maroc et avec l'empire grec, se firent toujours sur mer, et ne furent signalées par aucune grande bataille. Aussi ces guerres ralentirent-elles à peine la prospérité toujours croissante de la Sicile. Hugo Falcandus, et Romuald de Salerne, qui vécurent tous deux à la cour de Guillaume, étaient distingués parmi les écrivains latins; tandis que la langue italienne, qu'on appelait alors sicilienne, commençait aussi à se former, et qu'on chantait à Palerme des poésies dans ce dialecte nouveau. Ainsi le règne de Guillaume le Bon, que ce prince n'a illustré ni par de grands exploits, ni par de grands talents politiques, ni par aucun trait marquant de caractère, forme néanmoins une époque importante dans l'histoire d'Italie, comme étant celle de la renaissance des lettres. Guillaume mourut le 16 novembre 1189.

GUILLAUME III, roi de Sicile, succéda, en 1193, à son père Tancrède, sous la tutelle de la reine Sibylle, sa mère. Mais l'empereur Henri VI, qui, au nom de Constance, sa femme, prétendait à la couronne de Sicile, attaqua Guillaume III dès son avénement au trône. En deçà du Phare il ne trouva de résistance que dans la seule ville de Salerne. Elle se défendit vigoureusement; mais elle fut prise, cependant, vers la fin d'août 1194. La flotte réunie des Pisans et des Génois, qui combattait pour Henri VI, s'empara de Messine, au commencement de septembre de la même année. Sibylle et son fils Guillaume s'étaient fortifiés dans le château de Palerme, et dans celui de Calata Billotto. Henri leur offrit de laisser à Guillaume, avec la liberté, le comté de Lecce, et la principauté de Tarente, que Tancrède son père avait possédés; mais, quand la mère et le fils se furent livrés entre ses mains, en 1195, il leur manqua de parole : il les retint en prison, ainsi que les trois filles de Tancrède, et fit arracher les yeux de Guillaume III, qui mourut dans une forteresse du pays des Grisons, où il s'était consacré à Dieu.

GUILLAUME I[er], comte de Hollande, fils de Florent III, fut du nombre des illustres guerriers qui se croisèrent, en 1188, pour la délivrance des saints lieux. On connaît le peu de succès de cette expédition, blâmée par la plupart des historiens modernes, qui en auraient parlé autrement si elle eût réussi. A son retour, Guillaume dépouilla Ada, sa nièce, de l'héritage de son père Thierri VII, et se fit proclamer comte de Hollande : il se défendit vaillamment contre l'évêque d'Utrecht, et chercha ensuite à faire valoir par les armes ses droits sur le royaume d'Écosse; mais instruit que, profitant de son absence, Ada était parvenue à rallumer l'ardeur de quelques sujets fidèles, il se hâta de revenir en Hollande, y rétablit son autorité, et mourut en 1223, transmettant ses États à son fils aîné, Florent IV.

GUILLAUME II, comte de Hollande, né vers 1226, succéda fort jeune à son père Florent IV. Le pape lui offrit l'empire d'Allemagne, qu'il avait ôté à Frédéric II et le fit élire roi des Romains après la mort de Henri de Thuringe. Guillaume assiége aussitôt Aix-la-Chapelle, qui refusait de lui ouvrir ses portes, et s'y fait couronner le 1[er] novembre 1248 : il s'applique ensuite à affermir sa

domination, choisit son oncle, le duc de Brabant, pour son principal ministre, épouse la fille du duc de Brunswick, et parvient ainsi à s'assurer l'appui d'une partie des princes d'Allemagne. Frédéric meurt en 1250 ; et le légat du pape déclare Guillaume Empereur: mais sa nomination excite de grands troubles, et à peine a-t-il soumis les Flamands révoltés qu'il est forcé de reprendre les armes contre les Frisons. Pendant cette dernière guerre, ayant été obligé de traverser un marais couvert de glace, il enfonça dans l'eau avec son cheval; et des paysans, accourus à ses cris, l'assommèrent à coups de bâton. Cet événement est du commencement de l'année 1256. Florent V, son fils, lui succéda.

GUILLAUME III, dit *le Bon*, comte de Hollande et de Hainaut, succéda à son père, Jean d'Avesnes, en 1304. Il épousa, l'année suivante, Jeanne, sœur de Philippe de Valois, assista à la célèbre bataille de Cassel; donna, disent les historiens, des marques de courage et d'équité en plusieurs occasions, et mourut le 7 juin 1337.

GUILLAUME IV, fils du précédent, conduisit dans sa jeunesse des secours au roi d'Espagne contre les Mores, et fit un pèlerinage à la terre sainte. Il eut assez de modération pour refuser l'Empire que lui offraient les électeurs. Les dernières années de sa vie furent troublées par la révolte de ses sujets : il réussit à faire rentrer dans le devoir les habitants d'Utrecht ; mais il périt malheureusement en 1345, dans la guerre contre les Frisons. Ce prince s'empressa de favoriser les pieux missionnaires qui tentèrent alors de porter la lumière de l'Évangile dans les pays du Nord.

GUILLAUME V était fils de l'empereur Louis de Bavière et de Marguerite, comtesse de Hollande. Il chassa, en 1351, sa mère de ses propres États. Cette barbarie le rendit odieux à ses sujets ; et les violences auxquelles il continua de se livrer, firent penser que sa tête était dérangée: mais, en 1358, ayant poignardé publiquement un de ses gentilshommes, on s'assura de sa personne, et on l'enferma dans une tour au Quesnoy, où il mourut misérablement en 1377. L'horreur qu'inspirait sa conduite, l'avait fait surnommer *le comte Enragé*.

GUILLAUME VI, fils d'Albert de Bavière, lui succéda en 1404: il avait été fiancé en 1377 à Marie de France, fille de Charles V; mais cette princesse étant morte en 1386, il épousa Marguerite, fille de Philippe le Hardi, duc de Bourgogne. Il soutint une guerre très-longue contre le duc de Gueldre, et mourut en 1417, laissant le comté de Hollande à Jacqueline, sa fille unique.

GUILLAUME Ier, duc de Normandie, surnommé *Longue Épée*, était fils de ce Rollon ou Raoul, sous la conduite duquel les Normands s'établirent en France, et il lui succéda dans la possession des provinces qui leur avaient été cédées. Il joignit à la valeur qu'il avait héritée de son père, toutes les vertus qui rendent un prince cher à ses peuples. En 918, il défit, en bataille rangée, les comtes de Bretagne qui refusaient de lui rendre hommage, et leur pardonna, à condition qu'ils se reconnaîtraient ses vassaux. Le comte de Cotentin, soutenu de quelques seigneurs, vint, en 920, assiéger Rouen. Guillaume marcha à sa rencontre, suivi seulement de 400 hommes rassemblés à la hâte, le mit en déroute, et rentra dans la ville, disent les historiens, sans avoir perdu un seul homme. Religieux observateur de ses serments, il n'hésita pas de prendre la défense du faible Charles le Simple contre Raoul, duc de Bourgogne ; et, tant que vécut le souverain légitime, il refusa de prêter serment à l'usurpateur. Il contribua ensuite à y replacer Louis d'Outre-Mer, et à le maintenir contre les grands de son royaume. Il obligea Arnoul, comte de Flandre, à rendre au comte de Ponthieu la ville de Montreuil, qu'il lui avait enlevée. Arnoul dissimula, et fit demander à Guillaume une entrevue, qui fut fixée dans l'île que forme la Somme près de Pecquigny. Guillaume s'y rendit sans défiance; et, après avoir reçu d'Arnoul des témoignages d'une affection sincère, il s'en retournait, lorsque celui-ci, feignant d'avoir quelque chose d'important à lui communiquer, le pria de redescendre un moment de son bateau : mais, en mettant pied à terre, Guillaume fut assailli par 4 hommes apostés, qui l'assassinèrent, le 18 décembre 994. Ce prince était âgé d'environ 42 ans, dont il en avait régné 25. On trouva sur lui une clef d'or, qui ouvrit une cassette dans laquelle, dit-on, était renfermé un habit de moine. Richard Ier, son fils unique, lui succéda.

GUILLAUME DE TELLO, comte d'Arques, né vers l'an 1020, était fils de Richard II, duc de Normandie, et de Papie, sa 3e femme. En 1053, à l'instigation de son frère Mauger, archevêque de Rouen, et soutenu par la France, il se révolta contre le duc de Normandie, prétendant que, comme fils légitime du duc Richard, il avait plus de droit à cette couronne que Guillaume le Bâtard, qui en était en possession depuis 18 ans. Battu devant le château d'Arques, où il était assiégé, et nonobstant les faibles secours que le roi de France Henri parvint à introduire dans la place, il fut contraint de capituler, heureux encore de conserver la vie et la liberté.

GUILLAUME-ADELIN, fils de Henri Ier, roi d'Angleterre, fut le médiateur de la paix entre son père et Louis le Gros, qui abandonna, en toute propriété, à Guillaume, la ville de Gisors, objet de la contestation, à la charge de lui en faire hommage. Henri lui céda le duché de Normandie, en 1120 : le duc s'embarqua aussitôt à Harfleur, avec son frère Richard et sa sœur Mahaut, pour se rendre en Angleterre, à la cour de son père, mais le vaisseau qu'il montait, fut assailli par une violente tempête, et, le pilote qui était pris de vin, n'ayant pas pu faire les manœuvres nécessaires, ce prince périt à la vue du port.

GUILLAUME-CLITON, surnommé *Courte-cuisse*, était fils de Robert III, duc de Normandie : son père ayant été dépouillé de ses États par son frère Henri Ier, roi d'Angleterre, il fut élevé à la cour du comte de Flandre, son proche parent. Dès qu'il eut atteint l'âge de porter les armes, il s'assura de la protection de Louis le Gros, et fit sommer Henri de remettre en liberté le duc Robert, qu'il retenait prisonnier. Henri répondit avec hauteur à son envoyé; et la guerre fut résolue. En 1116, trois armées pénétrèrent, en même temps, dans la Normandie, et enlevèrent les principales villes. Ces premiers succès furent suivis de revers non moins grands ; et, en 1120, Louis le Gros fut obligé d'abandonner le fruit de toutes ses victoires, et de promettre qu'il n'appuierait plus les prétentions de Guillaume. La mort du fils de Richard ranima

les espérances du prétendant : il épousa sa veuve qui lui apporta en dot le comté du Maine, et parvint à mettre dans ses intérêts les seigneurs normands. Richard, instruit de ses projets, repassa en Normandie en 1125, ravagea les terres de ceux qui s'étaient déclarés pour Guillaume, fit casser son mariage pour cause de parenté, et contraignit une seconde fois Louis le Gros à l'abandonner. Cependant il épousa, l'année suivante, Jeanne de-Savoie, sœur utérine d'Adélaïde, reine de France, et eut en dot le Vexin : en 1127, il obtint l'investiture du comté de Flandre, vacant par la mort de Charles dit *à la Hache,* assassiné dans une église de Bruges, pendant la messe. Il s'occupa aussitôt des moyens de reprendre la Normandie : mais les Flamands refusèrent de l'aider dans ce projet; et comme il voulut les y forcer, ils appelèrent à leur tête Thierri d'Alsace. Guillaume, obligé de se défendre contre ce prétendant, le défit en plusieurs rencontres; mais ayant eu la main percée d'une flèche, au siége d'Alost, il négligea cette blessure, et en mourut en 1128, après avoir possédé la moitié de la Flandre pendant 16 mois.

GUILLAUME Ier **ou II**, duc d'Aquitaine et comte d'Auvergne, fut surnommé *le Pieux* ou *le Débonnaire*. Il chercha à adoucir le sort de ses sujets par de sages règlements; fonda l'abbaye de Cluni, qu'il dota richement; désigna pour son successeur Eble II, comte de Poitiers, son proche parent, et mourut en 917.

GUILLAUME III, dit *Tête d'étoupes* à cause de la couleur blanche de ses cheveux, était fils d'Eble II; il fut confirmé dans la possession de l'Aquitaine, par Louis d'Outre-mer, et lui en fit hommage à Rouen, en 942. Lothaire, successeur de Louis, déclara la guerre à Guillaume, le battit près du Loir, et vint l'assiéger dans Poitiers en 954 : il lui accorda cependant la paix, à la condition de lui fournir du secours contre le comte de Champagne; et Guillaume, fidèle à ses engagements, conduisit ses troupes au siége de Vitri. Suivant un usage assez commun dans ce siècle, il prit l'habit religieux à l'abbaye Saint-Cyprien de Poitiers. Il mourut quelques années après, à Saint-Maixent, en 964.

GUILLAUME IV, fils du précédent, dit *Fier à Bras,* lui succéda. Sa sœur, Adélaïde, était devenue la femme de Hugues Capet : cependant Guillaume refusa d'aider ce dernier à s'emparer du trône, au préjudice des descendants de Charlemagne; et il ne lui fit hommage qu'en 988. Il obligea Geoffroi Grisegonelle, comte d'Anjou, de se reconnaître son vassal, pour les terres qu'il possédait dans le Poitou; et, à l'exemple de son père, ayant pris l'habit religieux, il mourut à l'abbaye Saint-Maixent, le 3 février 993.

GUILLAUME V, fils du précédent, dit *le Grand,* avait été instruit dès sa jeunesse dans toutes les sciences qu'on cultivait alors : les soins du gouvernement ne l'empêchèrent pas de s'y appliquer avec tant d'ardeur, qu'il établit une école dans son palais à Poitiers. Guillaume faisait, chaque année, un voyage à Rome, pour visiter le tombeau des SS. Apôtres. Le bruit de ses vertus s'étant répandu en Italie, les seigneurs lombards lui décernèrent la couronne, après la mort de l'empereur saint Henri; mais il refusa leurs offres, et continua de gouverner ses peuples avec une admirable sagesse. Il mourut sous l'habit religieux, à Maillezais, le dernier jour de janvier de l'an 1030, âgé de 71 ans, dont il en avait régné 39. Il rétablit l'abbaye de Maillezais, fonda celle de Bourgueil, et en dota plusieurs autres. Il contribua de ses dons à la réédification de la cathédrale de Chartres. Il reste six *Lettres* de ce prince; elles ont été imprimées dans le Recueil de celles de Fulbert de Chartres, publié par Devilliers, Paris, 1608, in-8°.

GUILLAUME VI, dit *le Gros,* fils du précédent, eut à soutenir une guerre opiniâtre contre Geoffroi Martel, comte d'Anjou, qui cherchait à faire valoir tous les droits d'Agnès, sa femme. Il fut défait successivement près de Mont-Calouer et de Saint-Jouin de Marne, et mourut sans postérité en 1038.

GUILLAUME VII, dit *le Prompt,* frère du précédent, succéda en 1039 à Eudes ou Adon, tué devant Mauzé, bourg d'Aunis. Il portait le nom de Pierre; mais il le quitta pour celui de Guillaume, qui était en vénération à ses sujets. Il poursuivit la guerre contre le comte d'Anjou, et mourut en 1058 à Poitiers, d'une dyssenterie dont il avait été attaqué au siége de Saumur.

GUILLAUME VIII, frère des précédents, était déjà duc d'Aquitaine lorsqu'il hérita du comté de Poitiers; il changea alors son nom de Gui Geoffroi contre celui de Guillaume. Il fut plus heureux que ses prédécesseurs dans la guerre contre les comtes d'Anjou, et soumit entièrement la Saintonge en 1065. Il passa ensuite en Espagne, remporta plusieurs avantages sur les Sarrasins, et à son retour en 1069, s'empara de Saumur. Il avait épousé une fille d'Audebert, comte de Périgord; mais il la répudia pour cause de parenté, et eut d'un second mariage une fille, que quelques historiens disent avoir été mariée à Alphonse VI, roi d'Espagne. Il divorça encore, et épousa en 1068 Aldéarde, fille de Henri de Bourgogne. Ce prince mourut le 24 septembre 1086, au château de Chizé, et fut inhumé dans le chœur de l'abbaye de Moutier-Neuf, dont il était le fondateur.

GUILLAUME IX, duc d'Aquitaine et comte de Poitiers, le plus ancien des troubadours connus, fils du précédent, naquit le 22 octobre 1071, suivant la chronique de Maillezais. Il réunissait à tous les avantages de sa haute naissance, un extérieur agréable, de la valeur et de l'esprit. A l'âge de 15 ans, il succéda à son père, et se montra d'abord l'héritier de sa piété. L'abbaye de Moutier-Neuf qu'il termina, et celle de Fontevrault, éprouvèrent surtout les effets de sa libéralité; mais bientôt après, le goût des plaisirs l'ayant entraîné à des dépenses excessives, il dépouilla les monastères d'une partie de leurs richesses, pour les distribuer à des femmes et aux courtisans qui partageaient ses amusements. Cependant il se croisa en 1101, pour la délivrance de la terre sainte, et partit, dit-on, avec 300,000 hommes : mais à peine fut-il arrivé, que son armée manqua de vivres; elle avait d'ailleurs été affaiblie par les fatigues et les maladies : elle fut facilement dispersée; et Guillaume fut obligé de fuir lui-même à Antioche, où Tancrède lui fournit les moyens de repasser dans ses États. Il épousa quelque temps après Mathilde, fille du comte de Toulouse; et cette princesse étant morte en 1112, il ne tarda pas à se remarier avec Hildegarde. Mais l'âge n'avait point calmé la violence de ses passions, ni son ardeur pour les

plaisirs. Il fut frappé des charmes de la vicomtesse de Chatellerault, l'enleva, et pour l'épouser, il répudia Hildegarde. L'évêque de Poitiers, indigné, pénétra dans le palais du duc, et le menaça de l'excommunier, s'il ne consentait à renvoyer cette dame à son mari. Guillaume mit l'épée à la main; et le prélat, ayant prononcé l'excommunication, lui dit : Frappez maintenant, je suis prêt. Je ne vous aime point assez, répondit Guillaume, pour vous envoyer en paradis; et il se contenta de l'exiler. Délivré de cet importun censeur, il se livra, dit-on, à des débauches dont le récit paraît peu croyable. Il conduisit, sur la fin de sa vie, des secours à Alphonse, roi d'Aragon, contre les Sarrasins, et mourut le 10 février 1126. Guillaume de Malmesbury fait de ce prince un portrait affreux, mais évidemment chargé par la passion. Geoffroi de Vendôme et Besly en parlent, au contraire, d'une manière flatteuse; mais on a cherché à rendre suspect le témoignage de Geoffroi, son contemporain, en disant qu'il se serait exposé à des violences s'il eût écrit la vérité. Quant à Besly, et l'on doit en convenir, il a moins fait l'histoire que le panégyrique des comtes de Poitiers. Si les historiens ne sont pas d'accord sur les qualités morales de Guillaume, tous rendent justice à ses talents. On conserve à la Bibliothèque royale à Paris 9 pièces de vers attribuées à ce prince.

GUILLAUME X, dernier duc d'Aquitaine de ce nom, fils du précédent et de la comtesse Mathilde, naquit en 1099. Il tenait de son père un goût excessif pour les plaisirs, et, dans sa jeunesse, il s'y abandonna sans réserve. Il prit la défense du comte d'Auvergne, son vassal, contre le roi Louis le Gros, et fit sa paix en 1127. Il se déclara d'abord en faveur de l'antipape Anaclet; mais les conseils de saint Bernard le déterminèrent à reconnaître Innocent II, avec le reste de l'Église. Il essaya de faire valoir les droits de sa mère sur le comté de Toulouse, et fut obligé d'y renoncer. Il fournit ensuite des secours au comte d'Anjou contre les Normands ; mais touché des ravages que commettaient les troupes, il quitta l'armée avec la résolution de faire un pèlerinage à Compostelle. Il mourut dans la route le 9 avril 1137.

GUILLAUME Ier (Frédéric), roi des Pays-Bas, grand-duc de Luxembourg, prince d'Orange, duc de Nassau, en naissant à la Haye le 24 août 1772, reçut le titre de prince héréditaire des Provinces-Unies de Hollande. Son père, Guillaume V, prince d'Orange et de Nassau, stathouder héréditaire, descendait du prince Jean, le plus jeune frère du grand Guillaume Ier d'Orange. Le jeune prince héréditaire fut redevable de son instruction à sa mère, Frédérique-Sophie-Wilhelmine, fille du prince Auguste-Guillaume de Prusse. Il eut pour précepteur Tollius, auteur hollandais estimé, et pour gouverneur le général de Stamford, bon tacticien et politique exercé. Envoyé en Allemagne en 1788, il demeura quelque temps à Berlin, à la cour de son oncle le roi Frédéric-Guillaume II; puis, en 1790, il alla continuer ses études à l'université nationale de Leyde. Bientôt après, on le maria : il épousa, le 1er octobre 1791, sa cousine Frédérique-Louise-Wilhelmine, fille du même roi de Prusse, celle qui, jusqu'en 1837, fut la fidèle compagne de sa vie. Exercé dans l'art de la guerre comme tous ses ancêtres, Guillaume travailla avec son frère Frédéric, qui se fit plus tard une réputation comme général, à la réforme des troupes de terre de la Hollande; mais ses projets furent entravés par les dissensions intestines qui éclatèrent à cette époque si féconde en révolutions. Les patriotes, ramenés à l'ordre en 1787 par la force des armes prussiennes, agissaient secrètement contre la maison d'Orange. Une partie d'entre eux s'étaient réfugiés en France, et la Convention nationale, voulant avec leur aide s'emparer de la Hollande, déclara la guerre au stathouder, le 1er février 1793. Dumouriez occupa le Brabant, mais sans pouvoir s'y maintenir. A la suite de la victoire remportée sur Dumouriez à Neerwinden, le 18 mars, par le prince de Cobourg, feld-maréchal impérial, cette province fut délivrée par le prince héréditaire, général en chef des troupes bataves, auxquelles s'était joint un corps d'armée de la coalition. Le prince héréditaire empêcha ensuite l'armée française du Nord de pénétrer dans la Flandre occidentale. Mais attaqué, le 13 septembre, dans sa position, entre Menin et Werwick, par l'ennemi supérieur en forces, il fut obligé, après une courageuse résistance, dans laquelle son frère Frédéric, qui commandait l'aile droite, fut blessé, de battre en retraite et de repasser l'Escaut. Bientôt après, il prit Landrecies, et, à la tête d'une armée coalisée de Hollandais et d'Autrichiens, il refoula au delà de la Sambre l'armée républicaine. Mais les Français ayant pris Charleroi d'assaut et battu, dans la grande bataille de Fleurus (26 juin 1794), l'aile gauche de l'armée coalisée, Guillaume reçut du prince de Cobourg l'ordre de se retirer. Les Autrichiens, pressés par Pichegru et Jourdan, se replièrent jusque derrière la Meuse, et le prince héréditaire, affaibli par ses pertes, dut se borner, de concert avec le duc d'York, à couvrir les frontières de la république batave. Mais toute résistance fut vaine : les forteresses tombèrent au pouvoir des Français, et, le froid ayant fait geler le Wahal, Pichegru fit son entrée à Utrecht le 17 janvier 1795. Les Français trouvèrent un appui dans les *patriotes*, en sorte que le stathouder se vit dans l'impossibilité de sauver la république batave abandonnée de ses alliés. Ses deux fils avaient déposé leurs commandements le 16 janvier, et Guillaume V s'embarqua, le 18 et le 19, avec sa famille et quelques serviteurs dévoués, à Scheveningen pour l'Angleterre, où on lui offrit une résidence à Hamptoncourt. Cependant les deux princes ses fils ne tardèrent pas à repasser sur le continent pour armer, aux frais de l'Angleterre, leurs nationaux émigrés et qui avaient formé un corps de troupes; mais ce corps se débanda après la paix de Bâle. Alors le prince Frédéric entra au service de l'Autriche, et il mourut à Padoue le 6 janvier 1799. Le prince héréditaire se rendit avec sa famille à Berlin, pour y attendre un changement favorable dans son sort, changement qu'on pouvait se promettre alors des relations amicales qui régnaient entre la France et la Prusse. Il acquit quelques biens seigneuriaux dans les environs de Poznan et en Silésie, et son père lui ayant cédé, le 29 août 1802, l'indemnité territoriale qui lui était accordée en Allemagne par le décret de la députation d'Empire, et qui se composait de Fulde, de Corbie, de Dortmund, de Weingarten et autres lieux, Guillaume résida depuis ordinairement à Fulde, ville dont il remplaça l'université improductive par un bon lycée, et où il employa les

fonds de deux couvents sécularisés à l'établissement d'un hôpital civil. Après la mort du stathouder son père, Guillaume prit le gouvernement de ses domaines héréditaires de Nassau; mais ayant refusé d'accéder à la confédération du Rhin, il perdit la souveraineté sur les pays composant le patrimoine de la maison de Nassau-Orange, lesquels furent donnés à ses cousins de Nassau-Usingen et de Weilbourg, et au prince Murat, grand-duc de Berg, tandis que Weingarten échut au Wurtemberg. Guillaume se rendit à Berlin au mois d'août 1806, et aida la Prusse dans sa guerre contre Napoléon. Il avait déjà le grade de lieutenant général dans l'armée prussienne, et un régiment, dont il était le chef, portait son nom. Au bout d'un mois, il fut nommé au commandement d'une division de l'aile droite de l'armée prussienne, entre Magdebourg et Erfurt. Après la bataille d'Iéna, si désastreuse pour la Prusse, il dut suivre le feld-maréchal Mœllendorf à Erfurt, et, à la suite de la capitulation conclue par ce dernier, il devint prisonnier de guerre; cependant on lui permit de demeurer auprès de sa femme en Prusse. Napoléon le déclara, ainsi que l'électeur de Hesse et le duc de Brunswick, déchu de ses possessions. Fulde prêta hommage à l'empereur des Français dès le 27 octobre; et quant à Corbie, à Dortmund et au comté de Spiegelberg, ils furent incorporés, en 1807, au royaume de Westphalie et au grand-duché de Berg. Ce grand-duché et le Wurtemberg confisquèrent à leur profit même les domaines réservés au prince Guillaume par l'acte de la confédération. La Bavière seule ne suivit pas cet exemple; tous les autres princes de la confédération du Rhin bornèrent leurs bons offices à promettre de lui faire payer le revenu net de ces domaines. Guillaume, pendant ce temps, s'était retiré avec sa famille à Dantzig. Quand le théâtre de la guerre se rapprocha de la Vistule, il voulut retourner à Berlin, mais son épouse malade fut seule autorisée à y demeurer. Forcé de repasser l'Oder, le prince se rendit à Pillau. Dans la paix de Tilsitt, on ne fit même pas mention de lui. Réduit à ses biens du grand-duché de Varsovie, il vécut fort modestement à Berlin, ne s'occupant que de sciences et se renfermant dans l'intérieur de sa famille. En déposant les armes, il avait cédé à la force des choses : il les reprit à la première occasion. Lorsque éclata la guerre de 1809, entre la France et l'Autriche, Guillaume, avec son fidèle ami et compagnon le baron H. Fagel, alla joindre l'armée de l'archiduc Charles et prit part à la bataille de Wagram, où il servit en qualité de volontaire. Mais la fortune lui fut encore contraire : il revint à Berlin sans avoir rien fait pour améliorer sa position. En 1814, l'Autriche lui déféra le grade de feld-maréchal. Cependant, depuis la bataille de Leipzig, des patriotes hollandais, appuyés par des hommes influents, travaillaient à Amsterdam, à la Haye, à Rotterdam, à Zwoll et ailleurs, à la restauration de la maison d'Orange; Guillaume s'était rendu en Angleterre pour concerter avec le gouvernement britannique des mesures propres à soutenir l'insurrection des Néerlandais, laquelle éclata aussitôt que les vainqueurs de Leipzig s'approchèrent des frontières de la Hollande. Le 15 et le 16 novembre, un soulèvement eut lieu à Amsterdam, et le 17, le peuple de la Haye se déclara aussi en faveur du prince. Guillaume, que ses amis tenaient au courant de ce qui se passait, s'embarqua et mit pied à terre à Scheveningen, le 29 novembre. Il fut reçu avec allégresse à la Haye le 30, et le 2 décembre à Amsterdam, où les commissaires du gouvernement provisoire, Kemper et Scholten, avaient publié la veille une proclamation. Le prince exprima sa reconnaissance aux fidèles Bataves, et déclara qu'une constitution assurerait et garantirait contre toute attaque les priviléges et les franchises de la nation. Vingt-trois places fortes se trouvaient encore au pouvoir des Français dont l'armée était campée à Utrecht; mais les troupes de la coalition et une levée en masse de volontaires en délivrèrent bientôt le pays. Guillaume hâta l'armement du peuple, et chargea une commission de rédiger une constitution qui fut acceptée, le 29 mars 1814, par des députés librement élus, et ensuite jurée par le prince. Un accroissement de territoire fut en même temps promis à la Hollande. Le congrès de Vienne décréta la réunion de la Belgique et de l'ancien évêché de Liége avec les anciennes Provinces-Unies de Hollande, qui prendraient le titre de royaume. Sous le nom de Guillaume Ier, le prince fut proclamé, le 16 mars 1815, à la Haye, roi des Pays-Bas et grand-duc de Luxembourg. Mais en échange de ce dernier pays, dont il avait fait un grand-duché et qui, depuis le 22 juillet 1815, appartenait à la confédération germanique, il dut céder à la Prusse ses propres États héréditaires en Allemagne, dont il avait repris possession dès avant la fin de 1813. Un projet de législation générale, qui fut soumis par lui, en 1815, à une commission mixte composée de Hollandais et de Belges fut adopté en 1819, et présentée par parties à l'assemblée des états généraux. Il institua, en 1815, l'ordre du Mérite militaire des Pays-Bas, l'ordre du Mérite civil du Lion belge, et le 21 juin 1816, il accéda à la sainte alliance. Le nouveau roi des Pays-Bas résida alternativement à la Haye et à Bruxelles. Son royaume gouverné avec sagesse, quoique avec des formes moins libérales que celles de l'ancien gouvernement batave, se remit de ses longues secousses et semblait destiné à une grande prospérité. Une administration éclairée veillait à tous les intérêts et satisfaisait à tous les besoins. Cependant, deux éléments disparates avaient été accouplés par la diplomatie : populaire en Hollande, Guillaume, protestant, simple et rigide, rencontra fort peu de sympathie parmi les Belges dont les députés aux états généraux formèrent une opposition formidable. Alarmés d'ailleurs au sujet de leurs croyances religieuses, les Belges entretinrent une agitation continuelle et provoquèrent des mesures acerbes et impolitiques. La substitution, dans les actes publics, de la langue flamande à la langue française, et la création du collége philosophique de Louvain, dont la fréquentation était devenue obligatoire pour les jeunes séminaristes, avaient surtout froissé les sentiments de la population belge. Il se fit une étrange alliance entre le philosophisme républicain représenté par M. de Potter, et le parti prêtre, de tout temps si puissant en Belgique, dont MM. de Mérode, de Gerlache, etc., étaient les chefs, et que l'archevêque de Malines appuyait de toute son influence. La révolution éclata à Bruxelles le 25 août 1830, et resta triomphante malgré les efforts de l'armée hollandaise commandée par le prince Frédéric, second fils du roi. Après une longue résistance de la

part du roi des Pays-Bas, son acceptation, en 1838, du protocole du 15 novembre 1831, rendit cette séparation définitive et conserva la paix européenne. Fidèle à sa devise : *Je maintiendrai!* Guillaume I[er] avait défendu ses droits avec persévérance et résisté aux protocoles de la conférence ; il en avait même appelé à l'épée, et son armée avait remporté à Hasselt un avantage signalé sur les Belges, que l'inexpérience et l'indiscipline exposaient aux plus grands dangers si la conférence n'était pas intervenue d'une manière énergique. Le roi ne céda que devant la force ; il imposa les plus grands sacrifices à la Hollande et à son propre trésor, et n'épargna point les sollicitations auprès des puissances qu'il espérait pouvoir convaincre de son bon droit et de l'injustice des prétentions qu'on élevait contre lui. Il alla jusqu'à la limite du possible ; mais il se soumit, non sans protester encore, à la force des choses, lorsqu'il vit son pays hors d'état de supporter plus longtemps le fardeau des impôts et d'un état militaire ruineux, lorsqu'il comprit à la fin que l'opinion publique demandait qu'on transigeât, et qu'il eut le consentement de ses agnats et de la Confédération germanique pour le partage du Luxembourg, au moyen d'une indemnité. Ce ne fut pas la fin de ses tribulations : la mort lui enleva bientôt sa fidèle compagne, et la solitude qu'il trouva dès lors dans son intérieur lui fit songer à former une nouvelle union. Son choix, qui était tombé sur une dame respectable, mais belge et catholique, dut froisser le sentiment national et religieux des Hollandais. De grands désordres s'étaient d'ailleurs introduits dans les finances du royaume à la suite des malheurs du temps ; et le dissentiment entre les états généraux et le roi sur la manière d'y remédier, amena, dans les derniers jours de 1839, le rejet du budget. Nous ne faisons qu'indiquer ici ces faits, qui entretinrent l'agitation dans un pays où, après quinze ans d'un règne paisible et digne des lumières du peuple batave, une prospérité réelle fit place à dix ans de cruelles épreuves. Elles ne lassèrent pas le courage du roi, et donnèrent la mesure de sa fermeté ; ce fut le signal de la mésintelligence entre le roi et la représentation nationale. Guillaume, dès ce moment, songea à se retirer des affaires publiques, et le 7 octobre 1840, il abdiqua en faveur du prince d'Orange. Son mariage avec la comtesse d'Oultremont ayant achevé de lui aliéner l'amour que lui portaient jadis les fidèles Néerlandais, il quitta le royaume des Pays-Bas pour se retirer à Berlin. Il revint cependant se fixer pendant quelque temps encore à son château de Loo près de la Haye ; mais la manière dont il fut reçu, lui ayant acquis la conviction qu'il avait perdu sans retour l'attachement de ses ex-sujets, il retourna de nouveau à Berlin où il mourut le 12 décembre 1843. Guillaume I[er] avait un caractère ferme, poussé quelquefois jusqu'à l'entêtement. Il ne se laissait pas facilement influencer. Nous ne pouvons mieux le faire apprécier qu'en faisant connaître la réponse qu'il fit, peu de temps avant la révolution, à un député des provinces méridionales, qui le conjurait de faire quelques concessions. « Que me veut-on ? dit-il à ce député. On veut changer de gouvernement ou l'on veut changer de prince ! On parle de respect aux lois, et l'on méconnaît notre loi fondamentale. Y est-il question de jury ? de responsabilité ministérielle ? de liberté illimitée de la presse ? de gouvernement par les masses ? Le jury ! c'est une institution des temps barbares, qui appartient à l'enfance de la société, qu'il faut laisser à la vieille Angleterre avec beaucoup d'autres qui ne nous conviennent pas mieux. Mais on le réclame à grands cris, parce qu'on veut des hommes populaires pour juger, des gens qui ne cherchent qu'à soulever des tempêtes populaires. Dites-moi quelle bonne justice on peut attendre de douze individus, choisis à peu près au hasard, que l'ignorance, l'inexpérience et la peur rendent le jouet des passions du moment ? On veut la responsabilité ministérielle dans les chambres ! car un ministre responsable n'est plus l'agent du roi, mais des chambres. Et qu'y gagnera-t-on ? La responsabilité légale détruit la responsabilité morale du prince, en la rendant collective, c'est-à-dire nulle. On veut un gouvernement de majorités parlementaires ! mais ces paroles ont-elles un sens aux yeux de la raison ? Pour qu'une majorité gouvernât, il faudrait du moins qu'elle eut une volonté, un système, et les majorités n'en ont point ; elles ne se connaissent pas elles-mêmes ; elles flottent dans une perpétuelle inconstance ; elles poussent au pouvoir tantôt l'un, tantôt l'autre, se laissent parfois tomber aux mains les plus indignes, et toujours plus affaibli et plus avili. Voyez l'histoire ! tout ce qui a été fait d'utile, de grand et de durable, est dû à quelques bons princes, qui, aidés de bons ministres, ont exécuté avec vigueur ce qu'ils avaient conçu avec sagesse dans l'intérêt de leur patrie et de leur propre gloire ! Voyez au contraire ce qui nous est resté de ces cohues qu'on appelle assemblées populaires ou délibérantes ! des milliers de discours, des milliers de lois contradictoires, des milliers de systèmes ! Nos pères connaissaient mieux que nous peut-être, le véritable gouvernement constitutionnel, lorsqu'ils le faisaient consister dans l'acceptation ou le refus de l'impôt et dans le droit de remontrance au souverain. Croyez-moi, poursuivit Guillaume, vous êtes, à votre insu, la dupe de quelques ambitieux, ou de quelques têtes exaltées ! Ne sommes-nous pas assez vieux l'un et l'autre pour savoir comment les choses se passent ? Dans une assemblée, dans une chambre même, ce sont les plus audacieux qui dominent, c'est le petit nombre qui mène le grand. Les masses sont aveugles et désordonnées, et elles se laissent facilement tromper par ceux qui les flattent le plus bassement. On parle de la toute-puissance de l'opinion ; on représente la presse comme son organe infaillible, comme devant servir de guide au gouvernement. Dites-moi, je vous prie, par qui est exercée cette puissance haute et sacrée ! Est-ce par des sages et des hommes d'État ? Non : c'est par quelques jeunes légistes qui ont fait leurs cours de droit public, avec les huit ou dix constitutions que la France a enfantées depuis 1789, et qui, sans expérience, sans conviction d'aucune sorte, ne citent l'histoire que pour la plier à leurs vaines utopies ! c'est par quelques hommes dont la plupart exploitent le journalisme comme une branche d'industrie !... Et vos prêtres ! que demandent-ils ? ne leur ai-je pas fait pleine justice ? N'ont-ils pas le concordat ? Certes, je plaindrais le pays où ils se mêleraient beaucoup des affaires publiques : ils y portent trop de passions étroites et trop d'ignorance du monde ; ils y perdent trop l'esprit d'humilité et de charité, sans lequel

on n'est plus chrétien... » Nous ne pousserons pas plus loin la citation. Elle suffit pour faire connaître l'homme que l'on a cru pendant longtemps sous l'influence de ses ministres et particulièrement de M. Van Maanen.

GUILLAUME, roi de Wurtemberg. *Voyez* **FRÉDERIC Ier.**

GUILLAUME, électeur de Hesse. *Voyez* **HESSE.**

GUILLAUME (St.), nommé aussi *Gellone*, porta les armes sous Charlemagne, chassa les Sarrasins du Languedoc, et reçut en récompense le comté de Toulouse et le titre de duc d'Aquitaine. En 808, il renonça au monde pour ne s'occuper que de son salut, et se retira dans la vallée de Gellone près de Lodève, où il bâtit le monastère nommé depuis *Saint-Guilhem du Désert*. Il vécut en saint dans cette solitude, et y mourut le 28 mai 812, jour où il est honoré par l'Église.

GUILLAUME (St.), abbé de Saint-Benigne de Dijon, naquit en 961 en Normandie, de parents nobles et riches, originaires de Souabe, et fut élevé au monastère de Lucédia, alors du diocèse de Verceil, où il fit de grands progrès dans les lettres divines. Saint Maïeul, abbé de Cluni, revenant de Rome, l'emmena avec lui, et peu de temps après le chargea de la réforme de quelques monastères; il en fonda aussi plusieurs. Dans tous il établit des écoles. Il mourut à Fécamp dans le cours de ses services, en 1031. Raoul Glaber, son disciple, a écrit sa *Vie*. Des nombreux ouvrages qui ont dû sortir de sa plume, on ne connaît que 3 *Lettres*.

GUILLAUME, surnommé *Walon*. On ne connaît pas bien la patrie de cet écrivain, mais son surnom, et l'école de Liége où il fut élevé font présumer qu'il naquit dans ce diocèse. Guillaume embrassa la vie monastique. Il fut abbé de St.-Arnoul de Metz, en 1050; abbé de St.-Remi de Reims, en 1075; évêque de Metz en 1083; n'ayant pu se maintenir il se démit de son épiscopat et se retira dans l'abbaye de Gorze. Quelque temps après on lui rendit son abbaye de St.-Arnoul, où il mourut après 1089, un 22 décembre. On a de Guillaume quelques *Lettres*, publiées par le P. Mabillon.

GUILLAUME (St.) *d'Hirsauge*, le restaurateur de la discipline monastique en Allemagne, fut d'abord abbé de Saint-Emmeran près de Ratisbonne, puis fut appelé à l'abbaye d'Hirsauge, qu'il releva bientôt, et dans laquelle il réunit en peu de temps 150 religieux. Il donna à son monastère une règle puisée dans les *Coutumes* de Cluny, avec les modifications exigées par la différence des lieux, et mourut le 5 juillet 1091.

GUILLAUME (St.) *de Mont-Vierge*, né en Piémont, se consacra à Dieu dès l'âge de 15 ans, et, après avoir fait par dévotion le voyage de Saint-Jacques de Compostelle, il se retira d'abord près de Naples, puis au Mont-Vierge, entre Nole et Bénévent. Là, plusieurs personnes vinrent se ranger sous sa direction, et formèrent l'ordre qui prit le nom de *Mont-Vierge*. Il mourut le 25 juin 1142.

GUILLAUME (St.) *de Malavalle* ou *Maleval*, gentilhomme français, fut d'abord militaire et mena une vie licencieuse; mais s'étant converti, il alla faire au pape Eugène III l'aveu de ses fautes, et entreprit pour les expier le pèlerinage de Jérusalem. A son retour, en 1155, il se fixa près de Sienne, dans la vallée déserte de Malavalle, et y mourut saintement le 10 février 1157. Plusieurs personnes, attirées par la sainteté de sa vie, se réunirent dans ce lieu solitaire et y formèrent bientôt une sorte de congrégation qui prit plus tard le nom de *Guillelmins* ou *Guillermites*, et qui fut approuvée par Alexandre IV en 1256. Cet ordre se répandit en Allemagne, en Flandre et surtout en France: il avait une maison à Paris sous le nom de Blancs-Manteaux, et près de Paris, à Mont-Rouge.

GUILLAUME, archevêque de Tyr, né à Jérusalem, vint étudier les arts libéraux en Occident, et de retour dans sa patrie, gagna la confiance d'Amauri, roi de Jérusalem, fut nommé par ce prince archidiacre de Tyr en 1167, et choisi pour diriger l'éducation de son fils, qui régna depuis sous le nom de Baudouin IV. A la même époque il fut chargé de concerter une alliance avec Manuel, empereur d'Orient, et réussit dans cette mission. Il en remplit plusieurs autres avec succès, fut élu chancelier du royaume en 1173, puis archevêque de Tyr; il assistait au 3e concile de Latran en 1178, revint à Tyr en 1183, et mourut vers 1188, empoisonné par ordre d'Héraclius, patriarche de Jérusalem, qui avait vainement tenté de le soumettre à son obéissance, ainsi que tous les autres archevêques et évêques. Guillaume avait écrit deux ouvrages: une *Histoire orientale*, qui ne nous est point parvenue; l'autre, intitulé: *Histori belli sacri à principib. christian. in Palestinâ et in Oriente gesti*, a été mise au jour par Philib. Poyssenot, Bâle, 1549, in-fol. Cet ouvrage est très-estimé: il a été traduit par Gabr. Dupréau, sous le titre de *la Franciade orientale*, Paris, 1573, in-fol., et récemment dans la *Collection de mémoires relatifs à l'histoire de France*, par M. Guizot. On en a aussi deux traductions italiennes, l'une par Joseph Horologgi, Venise, 1562, in-4°, et l'autre par Th. Baglioni, ibid., 1610, in-4°. Cette histoire a été continuée par Hugues Plagon jusqu'en 1275 et par Helmonde jusqu'en 1321.

GUILLAUME *d'Eskil*, né à Saint-Germain, près de Crépy, vers 1125, entra dans l'ordre des chanoines réguliers de Saint-Victor, et s'y distingua tellement par sa piété, qu'Absalon, évêque de Roskild en Danemark, chercha à l'attirer dans son pays, et lui offrit l'abbaye de Saint-Thomas du Paraclet. Guillaume rétablit dans cette maison la discipline, et y mourut en 1203.

GUILLAUME (St.), neveu de Pierre l'Ermite, fut d'abord prieur de l'abbaye de Pontigny, puis abbé de Fontaine-Jean, près de Châlis, et fut désigné par le sort pour succéder à Henri de Sully sur le siége archiépiscopal de Bourges. Il conserva dans cette haute dignité l'austérité de ses mœurs, montra un grand zèle contre les Albigeois, et préparait une mission chez ces hérétiques, lorsqu'il mourut le 10 janvier 1209.

GUILLAUME, **II** du nom, dit aussi *Guillaume d'Auxerre* et *Guillaume de Seignelai*, 58e évêque d'Auxerre, et l'un de ceux qui illustrèrent ce siége par leur mérite autant que par leur naissance, était fils de Burchard de Seignelai et d'Éléonore de Montbar. Guillaume fut successivement trésorier de l'église de Sens, archidiacre de Provins, doyen puis évêque d'Auxerre. Il prit possession de son siége le 9 février 1207. Dans l'expédition contre les Albigeois, Guillaume conduisit aux catholiques de

puissants renforts. Les affaires du dehors ne le détournaient point des soins qu'il devait à son diocèse. Il rebâtissait sa cathédrale, le palais épiscopal, et augmentait la dotation de son chapitre. Pierre de Nemours, évêque de Paris, qui s'était croisé, mourut en 1219, au siége de Damiette, et le chapitre de Paris ne s'accordant point sur la nouvelle élection, Honorius III jeta les yeux sur Guillaume, pour remplacer le prélat décédé. Mais le nouveau prélat ne gouverna le diocèse de Paris que 5 ans. Une fièvre opiniâtre l'emporta le 23 novembre 1223.

GUILLAUME D'AUXERRE, GUILLELMUS ALTISSIODORENSIS, cru évêque par un grand nombre de biographes et par cette raison souvent confondu avec le précédent, dont il était contemporain, doit sa célébrité à son grand savoir en théologie, et surtout à une Somme souvent citée par les anciens théologiens scolastiques, et dont il est l'auteur. Guillaume naquit à Auxerre sur la fin du 12e siècle, et quitta sa patrie pour aller faire ses études à Paris, où il fut docteur en théologie et professa cette science pendant plusieurs années. Il est vraisemblable que ce fut alors qu'il composa son ouvrage. Il parait que Guillaume d'Auxerre avait composé une autre Somme, intitulée : *Summa magistri Guillelmi de officiis divinis*. Il est à remarquer que, dans tous ces manuscrits, le titre de maître, *magister*, est donné à Guillaume et jamais celui d'évêque.

GUILLAUME D'AUXERRE, GUILLELMUS ALTISSIODORENSIS, religieux de l'ordre de Saint-Dominique, florissait vers le milieu du XIIIe siècle, et se distingua dans la prédication. Ce Guillaume était provincial de son ordre, en 1294, et selon quelques-uns mourut cette année. L'abbé Lebeuf dit positivement qu'au lieu d'un Guillaume d'Auxerre appelé aussi Guillaume de Mailly, il faut distinguer trois Guillaume : le premier, nommé simplement *Guillaume d'Auxerre*, religieux et provincial de l'ordre de Saint-Dominique; le second, *Guillaume de Mailly*, présumé seulement avoir appartenu à cet ordre; le troisième, nommé aussi *Guillaume de Mailly*, mort *jubilé* dans le couvent d'Auxerre en 1462, et auteur de quelques ouvrages restés inédits dans la bibliothèque de sa maison.

GUILLAUME, vidame de Chartres, fut un des seigneurs qui se croisèrent en 1199 avec Louis, comte de Blois. De Venise, où l'armée des chrétiens s'était réunie, il s'avança avec elle vers Zara. Mais la perspective de cette conquête ne pouvait satisfaire les espérances du plus grand nombre des croisés, qui n'avaient pas quitté leur patrie pour donner des villes aux Vénitiens. On voit dans la relation de Villehardouin que Guillaume fut un des plus découragés. Ayant suivi Renaud de Montmirail, qui, avec plusieurs chevaliers, avait été envoyé en Syrie, et avait promis de revenir *en l'ost*, il ne fut pas plus fidèle à sa parole que ses compagnons. A son retour, ce chevalier, qui était en même temps poëte distingué, composa une romance touchante. Mais ayant appris que sa dame était mariée, peut-être aussi troublé lui-même par les reproches de sa conscience, il reprit la route de l'Orient. Pendant la traversée il tomba malade et demanda le manteau de templier. Au commencement de l'année 1204, il fut reçu dans l'ordre du Temple, ainsi que nous l'apprend un document, rapporté par M. Paris. Devenu chef de sa religion, il se signala dans la malheureuse expédition d'Égypte, et mourut devant Damiette, en 1219, des suites de la peste.

GUILLAUME, dit *le Frère Guillaume*, dominicain, né à Marseille en 1475, mort à Cortone en 1537, accompagna en Italie le frère Claude, son compatriote, dominicain et peintre sur verre, et eut part à ses travaux. Il peignit ensuite seul les vitraux de l'église de Sainte-Marie *dell' Anima*, ceux de la cathédrale et de l'église de St.-François et de Sainte-Marie d'Arezzo, etc.

GUILLAUME (Edme), chanoine d'Auxerre dans le 16e siècle, fut attaché au célèbre Amyot en qualité d'économe ; il inventa, dit-on, une machine propre à donner un nouveau mérite au calendrier grégorien, et c'est à lui qu'est dû l'instrument appelé *Serpent*, qui depuis a été perfectionné.

GUILLAUME (Maître), fou en titre d'office à la cour de Henri IV, était un pauvre apothicaire de Louviers. A la prise de cette ville par les huguenots, il reçut sur la tête un coup de hallebarde qui lui troubla la cervelle. Il avait cependant des reparties et des à-propos si vifs, si ingénieux, que le roi l'attacha à sa personne, et permis lui fut de tourmenter les courtisans et les pages par ses railleries et ses quolibets; il osait même quelquefois donner son avis à Henri IV. Beaucoup d'auteurs satiriques ont fait paraître sous le nom de *maître Guillaume* des ouvrages qui auraient pu leur faire encourir les poursuites du gouvernement. Guillaume mourut à Paris en 1605.

GUILLAUME (Jacquette et Marie-Anne), nées à Paris dans le 17e siècle. On a réuni dans un seul article ces deux dames, tant à raison de leur parenté, que parce qu'il existe, dans leurs écrits, une conformité d'opinions vraiment remarquable. Jacquette a publié un ouvrage en prose et en vers intitulé : *les Dames illustres où, par bonnes et fortes raisons, il se prouve que le sexe féminin surpasse en toutes sortes de genres le sexe masculin*, Paris, 1665, in-12. On attribue encore à Jacquettte une nouvelle intitulée : *la Femme généreuse*. — Marie-Anne n'est connue que par un discours sur ce sujet : *Que le sexe féminin vaut mieux que le masculin*, Paris, 1668, in-12.

GUILLAUME (Jean-Baptiste), historien, né à Besançon en 1728, s'adonna dès sa jeunesse à la science de la diplomatie. Il était habile dans l'art de déchiffrer les anciens titres. S'étant rendu à Paris en 1760, il fut nommé par le comte de Saint-Florentin garde de ses archives, puis employé à la Bibliothèque royale, au département des manuscrits. Il perdit cette place, soupçonné d'infidélité, vint alors habiter Dijon, et mourut en 1796. On connait de lui : *Histoire des sires de Salins, au comté de Bourgogne*, etc., Besançon, 1757-58, 2 vol. in-4° ; *Dissertation sur l'usage de la preuve du duel, tel qu'on l'observait anciennement en Franche-Comté ; Notes sur le nobiliaire de la Franche-Comté ;* des *Mémoires* sur des antiquités, et des *Éloges historiques*.

GUILLAUME D'AUVERGNE, appelé aussi *de Paris*, parce qu'il occupa pendant 21 ans le siége épiscopal de cette ville, mort en 1249, était à la fois théologien, philosophe, mathématicien, et l'un des hommes les plus érudits du siècle : il a laissé différents écrits philosophiques et théologiques, aussi remarquables par la pureté

et la clarté du style que par une foule d'aperçus nouveaux, où l'on trouve le germe des théories de la métaphysique moderne. Ces ouvrages ont été recueillis et publiés pour la première fois, Nuremberg, 1496, in-fol.; l'édition la plus complète est celle de le Féron, Orléans 1674, 2 vol. in-fol.

GUILLAUME DE CHARTRES, mort vers 1280, clerc ou chapelain de saint Louis, accompagna ce prince en Palestine; il assista à ses derniers moments devant Tunis, et rapporta ses ossements en France. Son principal ouvrage est un supplément à la *Vie de saint Louis,* par Geoffroi de Beaulieu, sous ce titre : *De vitâ et actibus inclytæ recordationis reg. Franc. Ludovici, et de miraculis quæ ad ejus sanctitatis declarationem contigerunt.* A Duchesne a inséré ce supplément dans le tome V de sa collection.

GUILLAUME DE DURHAM, célèbre prélat d'Angleterre, était né au 11e siècle en Normandie, et florissait sous Guillaume le Conquérant. Il avait occupé successivement les offices de second et de grand prieur, lorsque les religieux de Saint-Vincent du Mans, quelques années avant 1080, l'élurent pour leur abbé. Cette dignité lui donna des rapports avec le pape et les rois de France et d'Angleterre, desquels il sut se faire estimer. Guillaume le Conquérant l'ayant appelé dans ce dernier pays, après qu'il s'en fut rendu maître, l'abbé plut tellement à ce prince que pour l'y retenir il lui donna l'évêché de Durham. Le premier soin de Guillaume fut de travailler à la réformation de son clergé et de faire rendre à son Église les biens qui lui avaient été enlevés. Pendant toute la vie de Guillaume le Conquérant, l'évêque de Durham fut en grand crédit; mais sous le règne de Guillaume le Roux, il fut accusé d'avoir trempé dans la conjuration d'Adon, évêque de Bayeux et oncle du monarque, et chassé de son église. Il se retira en Normandie, où le duc Robert l'accueillit honorablement. Il fut rappelé en 1091, après deux ans d'exil. Soit qu'il craignît de perdre encore les bonnes grâces du roi ou qu'il fût entraîné par l'exemple, il vota avec les autres évêques contre saint Anselme à l'assemblée de Rockingham, convoquée par le roi contre ce prélat. Il mourut le 2 janvier 1096, laissant : un *Recueil de lettres* aux moines qui desservaient sa cathédrale; *Opus Guillelmi de Carilepho in* ou *de triennio opilii sui.*

GUILLAUME DE JUMIÉGE, chroniqueur du 11e siècle, surnommé aussi *Calculus,* parce qu'il était sujet aux douleurs de la pierre, fut moine de l'abbaye de Jumiége, et mourut vers 1090. On de lui : *Hist. Normannor. lib. VII,* continuée par un anonyme jusqu'en 1135, et publiée par Camden dans les *Angliæ scriptor.*, Francfort, 1603, in-fol., et par A. Duchesne dans les *Normannor. antiqui scriptor.*, Paris, 1619, in-fol. Cette histoire, traduite en français, forme le 29e vol. de la *Collection de mémoires,* publié par M. Guizot.

GUILLAUME DE LA POUILLE, en latin *de Apuliâ,* poëte et historien du 12e siècle, né en Normandie, suivant les auteurs de *l'Histoire littéraire de la France,* et en Italie suivant Tiraboschi, est auteur d'un poëme en V livres intitulé : *De rebus Normannorum in Siciliâ, Apuliâ et Calabriâ gestis, usque ad mortem Roberti Guiscardi :* cet ouvrage, publié à Rouen, 1582, in-4o, par J. Tiremois, sur un manuscrit de l'abbaye du Bec, a été réimprimé dans les *Script. Brunswic.,* de Leibnitz ; dans les *Script. hist. Sicul.* de Carusio, et enfin dans les *Script. ital.,* de Muratori, tome V. Cette édition est la plus estimée.

GUILLAUME DE NANGIS, bénédictin de l'abbaye de St.-Denis, mort en 1302, est auteur d'une *Chronique des rois de France,* des *Vies de saint Louis et de ses fils Philippe le Hardi et Robert, chef de la famille des Bourbons,* insérées dans la *Collection* d'A. Duchesne, et en français dans celle de M. Guizot, tome XI.

GUILLAUME DE SAINT-THIERRI, ainsi nommé parce qu'il fut abbé de ce monastère, était né à Liége, de parents nobles; il fit ses études à Reims, avec son frère, nommé Simon, et tous deux y prirent l'habit de Saint-Benoît dans l'abbaye de Saint-Nicaise. Simon devint abbé de Saint-Nicolas aux Bois (diocèse de Laon) : Guillaume, de son côté, fut chargé du gouvernement d'un monastère nommé Crespin ou Crespy, en latin *Crispinium,* qui pourrait bien être Crespy en Valois; de là il passa à Saint-Thierri, près de Reims, où il fut prieur et ensuite abbé en 1119. C'est là qu'il eut occasion de connaître saint Bernard, avec lequel il se lia d'une étroite amitié. En 1135, se voyant avancé en âge, il se retira dans l'abbaye de Signi, ordre de Cîteaux, peu éloignée de Saint-Thierri, où il mourut en 1140. Il est auteur d'un grand nombre d'ouvrages théologiques et ascétiques dont les plus connus sont : un Traité de la contemplation (*De contemplando Deo*), et le Ier livre de la *Vie de saint Bernard.*

GUILLAUME LE BRETON, en latin *Armoricus* ou *Brito-Armoricus,* historien et poëte, né en Bretagne vers l'an 1165, remplit les fonctions de conseiller intime de Philippe-Auguste, et mourut postérieurement à 1219, chanoine de Notre-Dame de Senlis. On a de lui : *Histoire des gestes de Philippe-Auguste,* et *la Philippide,* poëme en XII livres: ces deux ouvrages ont été plusieurs fois imprimés, notamment dans la collection du Duchesne, et dans le *Recueil des historiens de France,* par D. Brial. On en trouve une traduction dans la *Collection* de M. Guizot, IX et X. La Curne de Sainte-Palaye a publié une savante *Notice* sur la vie et les ouvrages de Guillaume le Breton dans le tome VIII des *Mémoires* de l'Académie des inscriptions.

GUILLAUME LE PETIT ou **DE NEUBRIGE**, chanoine régulier de l'ordre de Saint-Augustin, né en 1136 à Bredlington dans le comté d'York, mort vers 1218, est auteur d'une *Hist. rerum anglicarum,* en V livres ; elle commence à l'année 1066, époque de la conquête des Normands, et finit en 1197 : la meilleure édition est celle de Thomas Hearne, Oxford, 1719, in-8o, augmentée d'une savante préface, des excellentes notes de Jean Picard, et de trois homélies inédites de Guillaume.

GUILLAUME. *Voyez* **AMOUR, CORVI, CHAMPEAUX, MALMESBURY** et **PASTRENGO.**

GUILLAUMET (Tannegui), chirurgien de Henri IV, né à Nîmes, mort postérieurement à 1622, a composé sur diverses parties de l'art chirurgical un grand nombre d'ouvrages parmi lesquels Astruc cite avec éloge : *le premier Livre de la crystalline selon la doctrine nouvelle,* 1611; et le *Traité second de la maladie appelée crystalline,* 1614.

Il a laissé manuscrit un *Journal des principaux événements, depuis* 1573 *jusqu'en* 1601.

GUILLAUMOT (Charles-Axel), architecte, né de parents français à Stockholm en 1730, étudia à Paris et se perfectionna à Rome, où il remporta le premier prix d'architecture. Revenu en France, il fut nommé successivement ingénieur en chef de la généralité de Paris, directeur de la manufacture des Gobelins, intendant général des bâtiments du royaume, et mourut le 7 octobre 1807, membre de l'Institut. Les travaux qui font le plus d'honneur à cet artiste sont les casernes de Courbevoie, de Ruel, de St.-Denis, de Joigny, etc.; mais on doit mettre au premier rang les fouilles longues et périlleuses et les travaux qu'il fit exécuter sous les quartiers de la rive gauche de la Seine en 1777. Il a composé un grand nombre d'ouvrages qui prouvent que non-seulement il était savant dans son art, mais qu'il était encore bon écrivain. On citera: *Considérations sur l'état des beaux-arts à Paris, particulièrement sur l'architecture et sur la nécessité d'y élever plusieurs monuments importants,* 1802, in-8°; *Essai sur les moyens qui constituent la beauté essentielle en architecture,* 1802, in-8°; *Considérations sur les connaissances et les qualités nécessaires à un architecte pour exercer son art avec distinction,* in-8°.

GUILLEBAUD (Pierre), religieux feuillant, connu aussi sous le nom de *Pierre de Saint-Romuald,* qu'il prit en renonçant au monde, était né à Angoulême en 1585. Il embrassa d'abord l'état ecclésiastique, et obtint un canonicat dans sa patrie; mais il le résigna quelques années après, se rendit à Paris, et y entra, en 1615, dans la congrégation des feuillants. Il partagea le reste de sa vie entre ses devoirs et l'étude, et mourut à Paris le 20 mars 1667. On a de lui: *Hortus epitaphiorum selectorum,* Paris, 1648; ibid., 1666, in-12; *Trésor chronologique et historique, contenant ce qui s'est passé de plus remarquable et de plus curieux dans l'État, depuis le commencement du monde jusqu'à l'an* 1647, ibid., 1642-47, 3 vol. in-fol.; *Éphémérides, depuis le commencement des siècles,* ibid., 1684, 2 vol. in-12; *Historiæ Francorum,* etc.

GUILLEMAIN (Charles-Jacob), auteur fécond, né à Paris le 23 août 1750, et mort le 25 décembre 1799, a travaillé toute sa vie pour les petits théâtres. On assure qu'il a composé près de 400 vaudevilles, comédies-parades, etc., dont un grand nombre eurent du succès, mais qui sont aujourd'hui presque oubliés. Les plus connus sont: *Boniface Pointu et sa famille,* 1782, in-8°; *Churchill amoureux, ou la Jeunesse de Marlborough,* 1783, in-8°; *le Mariage de Janot,* 3 actes, 1783; *l'Enrôlement supposé,* 1789, in-8°; *le Mariage de Jocrisse,* 1797, in-8°.

GUILLEMAIN (Gabriel), violoniste né à Paris le 15 novembre 1705, eut de la réputation vers le milieu du 18e siècle et fut en 1738 admis comme musicien ordinaire dans la chapelle et à la chambre du roi. Le 1er octobre 1770, sa tête se dérangea pendant un trajet de Paris à Versailles et il se tua de 14 coups de couteau. Il a publié 15 œuvres de musique instrumentale, et le divertissement musical ou la pièce intitulée: *la Cabale,* 1749.

GUILLEMARDET (Ferdin.-Pierre-Marie-Dorothée), né en 1765, était médecin à Autun lors de la révolution dont il se montra partisan zélé; d'abord administrateur de Saône-et-Loire, il entra ensuite à la Convention, y vota la mort de Louis XVI, et à la chute de Robespierre, fut chargé de poursuivre les terroristes dans plusieurs départements. Comme membre du conseil des Anciens, Guillemardet soutint le parti du Directoire au 18 fructidor, et après la session remplit une ambassade en Espagne. Napoléon le nomma successivement préfet de la Charente-Inférieure, puis de l'Allier. Il mourut à Moulins en 1808, d'une maladie mentale.

GUILLEMEAU (Jacques), célèbre chirurgien, né à Orléans en 1550, fut attaché successivement aux rois Charles IX, Henri III et Henri IV, pratiqua son art avec le plus brillant succès à l'Hôtel-Dieu, acquit surtout la réputation d'un habile accoucheur, et mourut à Paris le 13 mars 1613. Ses ouvrages jouissent encore aujourd'hui d'une estime méritée, particulièrement ceux où il traite des accouchements: tous ont été recueillis et publiés sous le titre d'*OEuvres de chirurgie,* Paris, 1598, 1612, in-fol.; Rouen, 1649.

GUILLEMEAU (Charles), fils du précédent, né à Paris en 1588, remplit pendant plusieurs années les fonctions de premier chirurgien du roi et de doyen de la faculté de médecine, publia plusieurs écrits dans la querelle qui dura 10 années entre la faculté de Montpellier et celle de Paris au sujet de la prééminence, et mourut le 21 novembre 1656. On a de lui quelques ouvrages, entre autres: *Histoire des muscles du corps humain,* etc., imprimée avec les œuvres de son père; *Ostomyologie, ou Discours des os et des muscles,* Paris, 1615, in-8°; *Aphorismes de chirurgie,* ibidem, 1622, in-12.

GUILLEMEAU (Jean-Jacques-Daniel), ancien médecin militaire, né à Niort en 1736, mort le 18 octobre 1823, a publié *Mémoire sur l'Égypte et la Guiane; Moyens pour cultiver la garance,* etc. Il a laissé en outre un grand nombre d'ouvrages inédits.

GUILLEMIN (Bernard), en latin *Guglielmus,* religieux somasque, né à Russey, village de Franche-Comté, au commencement du 18e siècle. Sa réputation franchit l'enceinte de son couvent; et les différentes sociétés littéraires de Rome s'empressèrent de l'accueillir. Il fut honoré des bontés du pape Benoît XIV, qui le nomma membre de l'Académie instituée pour travailler à l'histoire ecclésiastique. Le P. Guillemin mourut à Rome en 1773, dans un âge avancé. On a de lui: *Sermonum libri tres,* Rome, 1742, in-4°.

GUILLEMINE ou **GUILLEMETTE**, visionnaire du 13e siècle, se disait le St.-Esprit incarné, envoyé de Dieu pour racheter les péchés des hommes. L'antre où cette nouvelle sibylle rendait ses oracles à Milan était éclairé d'une lampe; les hommes et les femmes qu'elle initiait à ses mystères assistaient chaque matin au service divin qu'elle y célébrait; un boisseau tombait ensuite sur la lumière, et l'obscurité favorisait d'horribles orgies. Lorsque Guillemine mourut, son corps, auquel on attribuait la puissance de faire des miracles, reçut de grands honneurs de la part des religieux du Second Clairvaux, que saint Bernard avait fondé près de Milan. Quelques années après, la secte formée par cette femme fut entièrement détruite.

GUILLEMINOT (Anne-Charles, comte), pair de

France, né en 1774 dans la Belgique, prit très-jeune une part active à la révolution du Brabant. Obligé de chercher un asile en France, il y fut attaché comme officier à l'état-major de Dumouriez. Après la défection de son général, il fut enfermé dans la citadelle de Lille; mais il parvint à s'échapper de cette prison, et, pour se soustraire aux recherches, entra dans un corps placé sous les ordres de Moreau, dont il sut mériter l'estime et la bienveillance. Attaché sincèrement à ce général, il partagea un moment sa disgrâce; mais sa noble conduite et ses talents militaires le firent bientôt distinguer par Napoléon, qui lui donna sa confiance et voulut qu'il l'accompagnât dans la campagne de 1805 contre l'Autriche. Les utiles renseignements que l'empereur reçut de ce jeune officier accrurent encore son estime pour lui; et, le jugeant non moins propre aux négociations qu'à la guerre, après la paix de Tilsitt, il l'envoya négocier à Constantinople un arrangement entre la Turquie et les Russes. Guilleminot échoua dans cette mission, et rejoignit Napoléon en Espagne; il s'y signala dans plusieurs affaires, et notamment au combat de Medina del Rio-Seco, et fut, peu après, nommé général de brigade. Il se comporta dans la campagne de Russie avec un courage et un sang-froid dignes d'éloges. Sa brillante conduite à la bataille de la Moskowa fut mentionnée de la manière la plus honorable. Nommé général de division le 28 mai 1813, il battit le 28 septembre suivant les Suédois devant Dessau, et leur fit un grand nombre de prisonniers. Au retour des Bourbons, il fut nommé par Louis XVIII grand officier de la Légion d'honneur et chevalier de St.-Louis. En 1815 le duc de Berri le désigna chef d'état-major de l'armée qui devait se porter à la rencontre de Napoléon, de retour de l'île d'Elbe. Après le désastre de Waterloo, l'un des commissaires chargés de conclure la convention pour l'occupation de Paris, il suivit l'armée sur les bords de la Loire. En mars 1816 il fut envoyé à Bâle pour délimiter avec les commissaires des cantons des frontières françaises du côté de la Suisse, d'après les nouveaux traités, il fut ensuite chargé de la même opération sur d'autres points, et, de retour en France, fut, en 1818, compris dans le corps d'état-major, avec le titre de lieutenant général. Lors de la guerre d'Espagne, en 1823, chef d'état-major de l'armée sous les ordres du duc d'Angoulême, il obtint toute la confiance de ce prince, et ne fut vraisemblablement point étranger à la fameuse ordonnance d'Andujar. A la fin de la campagne, élevé à la pairie et nommé ambassadeur à Constantinople, il était depuis deux ans à ce poste de confiance, lorsqu'il se trouva compromis, ainsi que Bordesoulle, dans la scandaleuse affaire des marchés Ouvrard pour les fournitures de l'armée d'Espagne. Ces marchés devinrent l'objet d'une poursuite criminelle dont l'instruction fut renvoyée à la chambre des pairs; Guilleminot s'empressa de donner sur sa conduite des explications si claires et si satisfaisantes qu'il fut déclaré, tout d'une voix, déchargé de tout soupçon. Continué dans son ambassade, que les affaires d'Orient rendaient de plus en plus importante, il demanda son rappel après la révolution de 1830, et revint à Paris siéger à la chambre des pairs; mais l'affaiblissement de sa santé ne lui permit de prendre qu'une faible part aux travaux de cette chambre. Il mourut en mars 1840 à Bade, où il s'était rendu pour attendre la saison des eaux. Homme supérieur, même à sa haute position, par ses talents, son caractère et son noble désintéressement, il n'a laissé à ses enfants qu'une fortune médiocre et le souvenir de ses services. On a de lui : *Campagne de* 1823; *exposé sommaire des mesures administratives adoptées pour l'exécution de cette campagne,* Paris, 1826, in-8°. Ce mémoire prouve que Guilleminot avait un talent remarquable comme écrivain. S'il a laissé, comme on l'assure, une *Histoire générale des guerres de la révolution,* on ne peut qu'en désirer la publication.

GUILLERAGUES (le comte DE LA **VERGNE** DE), premier président de la cour des aides de Bordeaux, né dans cette ville au 17e siècle, fut secrétaire de la chambre et du cabinet, puis ambassadeur de France à Constantinople, et mourut dans cette ville le 5 mars 1684. On a de lui la relation de son *Ambassade auprès du Grand Seigneur,* Paris, 1687, in-12; et celle de l'*Audience* qui lui fut *donnée sur le sofa par le grand vizir,* dans le recueil intitulé : *Curiosités historiques,* etc., Amsterdam (Paris), 1759, 2 vol. in-12. Guilleragues fut quelque temps chargé de la direction de *la Gazette,* Barbier lui attribue la traduction des *Lettres d'une religieuse portugaise au comte de Chamilly.*

GUILLERAULT-BACOIN (JEAN-GUILLAUME), conventionnel, né à Pouilly-sur-Loire en 1752, était avocat avant la révolution. Il en adopta les principes et fut nommé procureur syndic du district de la Charité; puis, en septembre 1792, député à la Convention nationale par le département de la Nièvre. En 1795, lors de la dissolution de l'assemblée, il passa par le sort au conseil des Cinq-Cents, fut ensuite président de l'administration centrale du département de la Nièvre, puis juge au tribunal civil de Nevers. Après la révolution du 18 brumaire, Guillerault fut nommé juge au tribunal d'appel de Bourges, et il était conseiller à la cour royale de cette ville en 1816, lorsque la loi d'amnistie le força de sortir de France comme régicide. Il se réfugia en Suisse, revint dans sa patrie après trois années d'exil, et mourut à Pouilly, au mois d'août 1819.

GUILLERI (les trois frères), brigands fameux pendant les guerres de la Ligue, étaient issus d'une noble famille, et avaient servi avec honneur sous le duc de Mercœur. Lorsque Henri IV fut monté sur le trône, ils se mirent à la tête d'une bande de voleurs, et mirent à contribution les châteaux du Lyonnais, de la Guienne et de la Saintonge. Leur mot d'ordre était : *Paix aux gentilshommes, la mort aux prévôts et archers, et la bourse aux marchands.* Ils avaient établi leur quartier général dans un château fort situé au fond d'un bois sur les frontières de la Bretagne et du Poitou. Assiégés dans cette retraite en 1608, ils furent faits prisonniers après une longue résistance, et rompus vifs sur la place de Saintes. Il parut la même année *Prise et Lamentation du capitaine Guilleri,* in-8°.

GUILLERVILLE. *Voyez* **FOURCROY.**

GUILLET (PERNETTE DU), belle Lyonnaise, célèbre par ses talents poétiques, par les grâces de sa personne et le charme de son esprit, fut la contemporaine et l'émule de Louise Labé. Née vers 1520 d'une famille noble, Pernette reçut une éducation très-soignée, et joignit aux

talents qui prêtent tant de charmes à son sexe la connaissance des langues grecque et latine, de l'italien, de l'espagnol, etc. Elle a traduit très-agréablement quelques ouvrages écrits en ces langues, et elle possédait à un assez haut degré les deux dernières pour se faire lire avec plaisir dans ces idiomes étrangers. Une mort prématurée enleva cette aimable personne à Lyon, le 17 juillet 1545. Ses œuvres ont été recueillies par son époux, qui les remit à Antoine Dumoulin : celui-ci y joignit une *Épître liminaire,* et les publia sous ce titre : *les Rhythmes et poésies de gentile et vertueuse dame Pernette du Guillet,* Lyon, 1545, in-8°, réimprimées à Paris en 1546, in-12.

GUILLET (Benoît), né à Chambéry le 2 juin 1759, se destina de bonne heure à l'état ecclésiastique, et, dès qu'il fut fait prêtre, entra comme directeur au séminaire d'Annecy jusqu'à l'invasion des Français en Savoie en 1792. Il se réfugia à Turin; étant rentré dans sa patrie il fut arrêté le 20 mars 1798 et conduit à l'île de Ré. Ayant trouvé le moyen de s'évader, il retourna en Savoie à travers mille périls. Il réunit quelques jeunes gens à Saint-Ombre, près de Chambéry. En 1803, le nouvel évêque, de Mérinville, ayant obtenu pour son séminaire le couvent des cordeliers de cette ville, en nomma Guillet supérieur. Dès la première année, il réunit près de 100 élèves. Depuis, il concourut à l'établissement du petit séminaire de Neuilly, et fonda celui de Saint-Louis du Mont à ses frais. Actif, intelligent, il consuma sa santé dans des travaux continuels, et mourut le 7 novembre 1812, n'ayant que 53 ans. On a de lui : *Projets pour un cours d'instructions familières,* 4 vol. in-12; *Petit règlement de vie à la portée des gens de la campagne,* Dijon et Poitiers, 1818; Rhodez, 1827, in-24.

GUILLET DE SAINT-GEORGE (George), historiographe de l'académie de peinture, né en Auvergne vers 1625, mort à Paris le 16 avril 1705, a publié : *les Arts de l'homme d'épée, ou le Dictionnaire du gentilhomme,* etc., Paris, 1670, 3 vol. in-12, figures; *Athènes ancienne et nouvelle,* etc., ibidem, 1675, in-12, figures; 1676, sous le nom de la Guilletière, frère de l'auteur; *Lacédémone ancienne et nouvelle, où l'on voit les mœurs et les coutumes des Grecs modernes,* etc., 1676, 2 vol. in-12; *Vie de Mahomet II,* 1681, in-12, etc.

GUILLEVILLE (Guillaume de), ancien poëte français, né à Paris vers 1290, mort près de Senlis en 1360, est auteur d'un ouvrage en vers de 8 syllabes ayant pour titre : *le Romant des trois Pèlerinaiges,* savoir, le pèlerinage de *l'homme durant qu'est en vie,* celui de *l'ame séparée du corps,* et celui de *N. S. J. C.,* Paris, 1499, in-fol., 1500, in-4° gothique; ibid., 1511, in-fol.

GUILLIAUD (Christophe), habile fabricant d'armes, né à St.-Étienne, département de la Loire, en 1753, a contribué au perfectionnement et à l'agrandissement des manufactures de St.-Étienne. Il mourut le 18 décembre 1821. On connaît de lui : *Moyens de porter l'agriculture, les manufactures et le commerce de France au plus haut point de splendeur et d'utilité publique,* 1787, in-8°; *Mémoire sur la mise en œuvre de tous les métaux du département de la Loire.*

GUILLIAUD (Maximilien), musicien de la sainte Chapelle de Paris, né à Châlons-sur-Seine, au commencement du 16ᵉ siècle, est auteur d'un traité de musique publié sous ce titre : *Rudiment de musique pratique,* etc., 1554. On trouve des compositions de Guilliaud dans le Recueil de 12 messes à 4 parties, Paris, 1554.

GUILLIELM DE BALAUN ou **BALAZUN**, poëte provençal du 12ᵉ siècle. La Bibliothèque royale de Paris possède de ce poëte une petite pièce de vers en manuscrit, précédée de la *Vie* de l'auteur, que Raynouard a publiée dans son *Choix de poésies,* tome V, page 180.

GUILLIELM DE SAINT-LEYDIER, autre poëte provençal du 13ᵉ siècle, habitait le château de Veillac, dans l'évêché du Guy-Ste.-Marie. On a de lui 16 pièces, précédées de sa *Vie,* dans les manuscrits de la Bibliothèque royale de Paris. Raymonard a publié quelques vers de ce poëte dans les tomes III et IV, et sa *Vie* dans le tome V, page 207, du *Recueil* déjà cité.

GUILLIM (Jean), né en 1565 dans le comté d'Hereford, mort en 1621, est auteur du traité : *Display of Heraldy,* 1610, in-fol., dont la 5ᵉ édition parut en 1679 par les soins du capitaine John Loggam, qui y a joint un *Traité d'honneur civil et militaire :* celle de 1724 est la plus estimée.

GUILLIMANN (François), savant distingué, naquit à Romont, canton de Fribourg. Son vrai nom était *Vuillemain.* Il enseigna à Soleure, où il fut reçu bourgeois en 1591; ensuite il devint professeur d'histoire à Fribourg en Brisgau, et historiographe de l'empereur Rodolphe II. On varie sur l'année de sa mort, que les uns placent vers 1612, et d'autres après 1623. Outre quelques poëmes, il a donné des ouvrages précieux pour l'histoire : *De rebus Helvetiorum libri V,* 1598; *Habsburgiaca,* Milan, 1605, in-4°; *De episcopis Argentinensibus,* Fribourg, 1608, in-4°; *De origine et stemmate Conradi II Salici,* 1609.

GUILLORÉ (François), jésuite, né au Croisic, mort à Paris le 9 juin 1684, était supérieur de la maison de son ordre à Nantes, et avait la réputation d'un bon prédicateur. Il est auteur de divers ouvrages de piété : *Maximes spirituelles pour la conduite des âmes, également utiles aux directeurs et aux pénitents,* Paris, 1670, 2 vol. in-12; *les Secrets spirituels,* 1 vol.; *les Progrès spirituels,* Paris, 1675, 1 vol. in-12; *les Conférences spirituelles,* ibid., 1683, 2 vol. in-12.

GUILLOT-GORJU (Bertrand HARDUIN de SAINT-JACQUES), né vers 1593, quitta la profession de médecin pour monter sur les tréteaux *de la Foire,* où il remplaça avec succès le célèbre farceur Gaultier-Garguille. Dégoûté de sa condition, il retourna à Melun, sa patrie, et alla mourir à Paris en 1643.

GUILLOT DE LA CHASSAGNE. *Voyez* **CHASSAGNE.**

GUILLOTIN (Joseph-Ignace), médecin, né à Saintes en 1738, entra chez les jésuites, et après avoir professé quelque temps au collége des Irlandais à Bordeaux, se rendit à Paris, y étudia la médecine sous le célèbre A. Petit, et fut bientôt nommé docteur régent. A l'époque de la convocation des états généraux, il publia la *Pétition des citoyens domiciliés à Paris,* 1788, in-4° et in-8°, qui produisit une vive sensation. Appelé à l'assemblée nationale, il s'y fit remarquer par la sagesse de ses vues et la modération de ses principes. C'est à Guillotin que l'on doit l'adoption en France de l'instrument qui malheureuse-

ment pour lui reçut son nom, mais qu'il n'avait indiqué que dans des vues d'humanité. Ce n'a pas été pour ce célèbre médecin une peine d'un jour que de voir son nom associé à l'instrument du supplice. Il mourut le 26 mai 1814, regretté pour la douceur de ses mœurs et estimé pour ses connaissances. Il est le fondateur de l'Académie de médecine. Son *Éloge funèbre* par Bourru, son condisciple et son ami, a été publié, Paris, 1814, in-4°.

GUILLOU (Jean-René), né à Châteaudun en 1730, était curé des Essarts-le-Roi, où il est mort en 1776. Il a donné au public deux *Oraisons funèbres :* celle *du Dauphin,* qui fut prononcée le 27 février 1766, à l'abbaye de Saint-Remi des Landes, près Rambouillet, et imprimée à Chartres ; l'*Oraison funèbre de la reine de France,* prononcée par le même orateur, en 1768, dans l'église de l'abbaye de Saint-Cyr.

GUIMARD (Mlle). *Voyez* **DESPRÉAUX** (Marie-Madeleine).

GUIMOND DE LA TOUCHE (Claude), poète dramatique, né à Châteauroux en Berri, le 17 octobre 1729, mort le 14 février 1760, avait fait ses études chez les jésuites de Rouen ; il entra dans cette compagnie en 1739, et composa en 1748 la pièce pour la clôture des exercices scolaires. La critique qu'il y fit de quelques-uns de ses confrères les ayant indisposés contre lui, il rentra dans le monde. La poésie dramatique l'occupa dès lors tout entier. En 1757 il fit représenter la tragédie d'*Iphigénie en Tauride,* qui eut un succès prodigieux. On connaît encore de lui : *les Soupirs du cloître,* ou *le Triomphe du fanatisme, à M. D. M***,* épître en vers de 8 syllabes : l'*Épître à l'amitié,* etc.

GUINAND, opticien suisse, était fils d'un menuisier aux Brenets, canton de Neufchâtel, et son premier état fut celui d'ébéniste, ou plus particulièrement celui de fabricant de boîtes de pendules. Il y joignit la moulure en métal et la fabrication des boîtes de montre. Ayant vu un jour un télescope, Guinand résolut d'en faire un. Il obtint la permission du propriétaire de l'instrument de le démonter ; après avoir construit un télescope d'après les proportions de celui qu'il avait vu, il parvint, à une seconde épreuve, à en faire un bon : cela lui donna l'idée de se livrer entièrement à l'optique. La difficulté de se procurer en Suisse du flint-glass et surtout d'en avoir de bien pur, le força de tâcher d'en fondre lui-même. Enfin, après bien des recherches, bien des travaux, Guinand parvint à en faire d'aussi beaux qu'en Angleterre, et cela sans données exactes, devant faire lui-même ses fourneaux à vitrifier, ses creusets, et sans connaissance des mathématiques. Il fut le premier qui parvint sur le continent à faire du flint-glass. Il mourut en 1825, presque octogénaire.

GUINCHARD (François-Marie) naquit à Arpajon, diocèse de Paris, le 2 septembre 1754. Après avoir fait ses classes, suivi les cours de Sorbonne et fait son séminaire à Saint-Sulpice, il fut ordonné prêtre. Il remplit pendant quelques années la place de vicaire à Saint-Jean en Grève, et devint curé d'Arpajon. La révolution de 1789 lui ravit sa fortune. Il refusa le serment exigé par la constitution civile du clergé. Bientôt il émigra en Angleterre, et de là en Suisse, où il devint théologien du nonce Gravina ; il rentra ensuite en France, se fixa à Paris et y établit, rue des Tournelles, une pension d'où sont sortis des sujets distingués. Il mourut le 6 juin 1836. La ville d'Arpajon lui doit l'agrandissement de son hôpital, une école de charité et d'autres établissements ; ce qui lui fit donner la croix de la Légion d'honneur. On a de lui plusieurs opuscules qu'il n'avait destinés qu'à l'éducation de ses élèves : *Supplément au catéchisme de l'empire français,* Paris, 1807, in-8° ; *Extraits poétiques et morceaux choisis dans les meilleurs poëtes anglais,* Paris, 1807, in-18.

GUINDÉ, maréchal des logis du 10e régiment de hussards français en 1806, devenu plus tard capitaine des grenadiers à cheval et officier de la Légion d'honneur, mort à la bataille de Hanau le 30 octobre 1813. Ce fut Guindé qui, d'un coup de sabre, tua le prince Louis de Prusse, le 10 octobre 1806.

GUINES (Adrien-Louis de **BONNIÈRES**, d'abord comte, puis duc de), né à Lille, le 14 avril 1735, servit dès sa première jeunesse dans la maison du roi ; fit la guerre de sept ans sous le nom de *comte de Sonastre,* et en qualité de colonel dans le régiment des grenadiers de France ; fut, en considération de sa valeur et de plusieurs blessures, nommé au régiment de Navarre, le 28 février 1761, et brigadier le 29 décembre 1762. Il rétablit la discipline qui s'était fortement relâchée dans le régiment de Navarre. En 1766, le comte de Guines fit un voyage en Prusse pour assister aux grandes manœuvres, le roi Frédéric II le reçut avec distinction, et conçut même de l'amitié sur lui, c'est ce qui contribua en 1768 à faire nommer le comte ambassadeur à Berlin. Il revint en France en 1769, à la rupture des deux cours qui rappelèrent leurs ministres. Il fut nommé en novembre 1770 ambassadeur à Londres, poste qu'il occupa jusqu'en 1776, époque à laquelle il revint en France. Le roi le dédommagea de la perte de son emploi par le cordon, le brevet de duc et les honneurs du Louvre. Il rentra dans la carrière militaire comme lieutenant général, fut nommé l'un des inspecteurs généraux de l'armée, et fait, en 1788, gouverneur général de l'Artois à la mort du duc de Lévis. La révolution ayant éclaté, le duc de Guines émigra en Allemagne, et revint en France à l'époque du consulat. Il mourut à Paris le 21 décembre 1806.

GUINET (François), jurisconsulte, né à Nancy en 1604, était fils aîné d'un professeur en droit à l'université de Pont-à-Mousson, qui s'était acquis une grande réputation en Lorraine. François se montra digne de son père, reçut des lettres de noblesse, et mourut le 13 décembre 1681. On a de lui *Commentaires sur Justinien avec un discours sur l'étude du droit,* Paris, 1628, in-8° ; *Caroli IV Lotharingiæ principis auspiciis Astræa revocata ; Introductio ad jurisprudentiam,* in-4° ; et plusieurs *factums* imprimés ou manuscrits.

GUINET (Nicolas), frère du précédent, abbé de Ste.-Marie de Pont-à-Mousson, né en 1621 à Nancy, mort en 1685, a laissé : *Ramusculus excerptus sive successio abbat. regularium S. Mariæ,* Pont-à-Mousson, 1693 ; *Vie de la bienheureuse Philippe de Gueldre, femme de René II, duc de Lorraine,* etc., avec des notes et pièces justificatives, 1685, 1691 ; 16 *Mémoires,* partie latins, partie français, pour la défense de sa commu-

nauté, et quelques autres écrits peu remarquables.

GUINET (Nicolas), de la famille des précédents, chanoine régulier de St.-Augustin, coopéra à la réforme de son ordre, fut élu premier supérieur général, et mourut en 1632 âgé seulement de 32 ans, épuisé par les austérités. On connaît de lui un poëme latin présenté au pape Urbain VIII en actions de grâces pour la nomination au cardinalat du prince Nicolas-François de Lorraine, évêque de Toul.

GUINICELLI ou **GUINIZELLI** (Guido), un des poëtes les plus distingués de la renaissance des lettres, était de l'illustre famille de' Principi, qui fut expulsée de Bologne pour avoir embrassé le parti de l'empereur Frédéric, dans la guerre des Guelfes et des Gibelins. A l'exemple de son père, il embrassa la carrière des armes; mais, doué d'un génie éminent pour la poésie, il ne put s'empêcher de cultiver un art vers lequel il se sentait entraîné. Le premier il donna plus de force et de noblesse au style poétique, et sut mêler à des sujets d'amour des maximes philosophiques et des sentiments élevés. Il mourut en 1276. On connaît de Guido quatre *canzoni*. On conserve de lui plusieurs pièces inédites dans les manuscrits de la bibliothèque Vaticane. Outre les *Scrittori Bolognesi* de Fantuzzi. Pour de plus grands détails on peut consulter la *Storia della letterat. ital.*, de Tiraboschi.

GUINIFORTE-BARZIZZIO naquit à Pavie ou à Venise. Le peu de renseignements qu'on a sur cet homme célèbre ne permet pas d'assigner d'une manière plus précise le lieu de sa naissance. Après avoir achevé ses premières études sous les yeux de Gasparino-Barzizzio, son père, il fut envoyé à 13 ans dans l'université de Padoue; et, peu de temps après, il y reçut le laurier doctoral. Il professa ensuite la rhétorique au collége de Pavie avec une telle distinction, que le duc de Milan voulut l'attacher à sa personne en le faisant son secrétaire. Alphonse, roi d'Aragon, employa Guiniforte dans plusieurs négociations, et le récompensa de ses services par le titre de son conseiller d'État, auquel il joignit des présents considérables. De retour à Milan, Barzizzio fut élevé par Visconti à la dignité de vicaire général du duché, et continua de jouir de la plus haute faveur. La dernière lettre qu'on ait de lui, est datée du 13 mars 1460. Quelques autres *Harangues* et les *Lettres* de Guiniforte ont été recueillies à la suite des *OEuvres* de Gasparino, publiées à Rome en 1723 (par Furietti).

GUINIGI (Paul), seigneur ou tyran de Lucques, issu d'une famille guelfe qui occupait les premières charges de la république, s'empara de l'autorité souveraine l'an 1400, opéra la dissolution du gouvernement, et régna seul pendant 30 années consécutives. Prince faible et sans génie, mais sans vices ni passions, il ne fit rien d'honorable ni de honteux. Dépouillé du trône en 1430 par des conjurés que soutenait F. Sforce, général du duc de Milan, il mourut deux ans après dans les prisons de Pavie.

GUINTER. *Voyez* **GONTHIER** (Jean).

GUIOT (George), poëte latin, né à Nozeroy, professa la théologie en Sorbonne, puis se livra à la médecine, qu'il pratiqua dans les Pays-Bas. Il mourut à Bruxelles en 1570, laissant, entre autres poésies latines : *de Pacis in Europam reditu et Bellonæ expulsione dialogus*, Thiers en Auvergne, 1559, in-8°; *Dianæ christianæ paranymphus*, etc., Louvain, 1562, in-8°; *Venatio christiana*, Louvain, 1562, in-8°, etc.

GUIOT (Joseph-André), bibliographe de l'abbaye de St.-Victor, prieur de St.-Guenault à Corbeil, né le 31 janvier 1739 à Rouen, mort curé du Bourg-la-Reine le 21 septembre 1807, a laissé : *Notice périodique de l'histoire moderne et ancienne de la ville et district de Corbeil*, 1792, in-8°; *Mélanges historiques, oratoires et poétiques relatifs à quelques événements de la fin de l'an VII et du commencement de l'an IX*, 1801, in-18; *Hymnes et proses... pour les fêtes de saint Spire et de saint Leu, patrons de Corbeil*, mis en vers français, 1801, in-18; *Sermons sur l'altération de la foi*, 1805, in-8°. On lui doit encore : *Nouveau supplément à la France littéraire*, tome IV, 2 parties petit in-8°, et quelques autres écrits moins importants.

GUIOT (Florent), né à Semur en 1756, était avocat dans cette ville lorsqu'il fut député aux états généraux de 1789, par le bailliage d'Auxois. Il ne prit pas une seule fois la parole dans cette assemblée, mais il s'y fit remarquer par son adhésion constante aux mesures révolutionnaires. Resté à Paris après la session de l'assemblée constituante, il y fut témoin des violences exercées par la populace contre Louis XVI dans la journée du 20 juin 1792. Au mois de septembre suivant il fut élu député de la Côte-d'Or à la Convention nationale. Il y vota la mort de Louis XVI, sans appel au peuple et sans sursis à l'exécution. Envoyé dans le département du Nord au commencement de 1794, il rendit compte à la Convention, par une lettre du 30 pluviôse (févr. 1794), de la conspiration Lejosne. Il concourut plus tard à la révolution du 9 thermidor; et, chargé aussitôt après d'une mission dans le département du Pas-de-Calais, il ouvrit les portes de la prison aux malheureux échappés à la hache révolutionnaire. La commune de Saint-Omer témoigna qu'il avait rétabli dans ces contrées l'ordre et la justice. A l'époque du 13 vendémiaire (1795), Florent Guiot fut un des plus ardents à diriger la résistance de la Convention nationale aux attaques des habitants de Paris. Nommé l'un des cinq membres du comité chargé de présenter des mesures de salut public, il eut une grande part au décret du 3 brumaire qui excluait les parents d'émigrés de toutes les fonctions publiques. Après la session il passa au conseil des Anciens dont il fut un des secrétaires. Sorti de cette assemblée par suite du premier renouvellement, il fut nommé par le Directoire résident auprès de la république des Grisons, où il appuya de tout son pouvoir les entreprises du parti révolutionnaire. Quelques mouvements insurrectionnels ayant éclaté dans ce pays, lorsque l'armée française s'en approcha en 1798, les régents ou chefs du gouvernement vinrent à bout de les réprimer, et ils usèrent d'une juste sévérité envers les insurgés, qui, pour la plus grande partie, étaient Français. Guiot prit leur défense avec chaleur, et il demanda satisfaction; ne l'ayant pas obtenue, il se retira à Bregentz, puis à Gratz. Le pays ayant été occupé par les Autrichiens, Guiot retourna à Paris, où il fut nommé ministre plénipotentiaire à la Haye. Après avoir été candidat au Directoire pour remplacer la

Reveillère-Lépeaux, et après avoir refusé en 1799 une place au corps législatif, il se vit forcé après la révolution du 18 brumaire de tenir un cabinet de lecture à Paris. Il demeura fort attaché au parti démagogique, fut même emprisonné après l'explosion de la machine infernale, lorsqu'on attribua ce complot aux jacobins, et resta longtemps détenu. Enfin il obtint grâce, par la recommandation de Merlin de Douai, son ancien ami, et fut nommé en 1806, secrétaire, puis substitut du procureur impérial au conseil des prises, place qu'il conserva jusqu'à sa suppression en 1814. Exilé en 1816, par suite de la loi contre les régicides, il obtint bientôt la permission de revenir dans sa patrie, et mourut à Avallon le 18 avril 1834.

GUIOT. *Voyez* **GUYOT.**

GUIRAN (Gaillard), né à Nîmes en 1600, et mort dans la même ville le 16 décembre 1680, étudia la jurisprudence par devoir et l'antiquité par goût. Les recherches qu'il fit sur les monuments anciens de son pays produisirent trois ouvrages : *Antiquitates Nemaunenses ; Inscriptiones antiquæ urbis et agri Nemausensis, nec non locorum et oppidorum inter tertium et quartum lapidem ; De re nummariâ veterum ;* cet ouvrage est maintenant dans la Bibliothèque impériale de Vienne. Guiran ne se rendit pas moins recommandable comme jurisconsulte et comme magistrat, que comme savant. Conseiller au présidial de Nîmes, il fut chargé, par sa compagnie, de la révision d'un ancien ouvrage de pratique, qu'il enrichit de notes utiles. Guiran, quoique protestant, jouit de la confiance de Louis XIII et de son fils. Il obtint, pour récompense de ses services, l'autorisation d'accepter une charge de conseiller au parlement d'Orange, que le prince de Nassau, charmé de son mérite, lui avait offerte.

GUIRAND (Claude), né à Nîmes, vers la fin du 16e siècle, fut un savant et modeste physicien, aux lumières de qui les hommes les plus célèbres de son temps eurent souvent recours. Il avait composé divers ouvrages : *Dissertation sur le son ; Cinq traités sur l'optique, la catoptrique et la dioptrique ; Plusieurs dissertations sur le mouvement,* il défendit à son héritier de publier ses écrits, et cette volonté fut respectée. Il mourut à Nîmes au mois de mars 1657.

GUIRAUDET (Charles-Philippe-Toussaint), littérateur, né à Alais en 1754, lecteur de Madame, député extraordinaire de sa ville natale à l'assemblée constitutionnelle en 1790, secrétaire général du ministère des relations extérieures sous le Directoire, préfet du département de la Côte-d'Or, mort à Dijon le 5 février 1804, a laissé : *Contes en vers*, etc., Amsterdam, 1780 ; *Influence de la tyrannie sur la morale publique*, 1796, in-8° ; *De la famille considérée comme élément des sociétés,* 1797, in-18 ; *Discours sur Machiavel ; Traduction nouvelle de Machiavel,* 1798, 9 vol. in-8°, incomplète et peu estimée ; et plusieurs brochures de circonstance ou sur l'économie politique.

GUISARD (Pierre), médecin, né à la Salle, dans les Cévennes, en 1700, disputa en 1731, une chaire à l'université de Montpellier, et se montra si avantageusement dans le concours, qu'on le chargea comme vice-professeur, de suppléer M. Marcot, attaché, en qualité de médecin ordinaire aux enfants de France, et résidant en conséquence à la cour. Guisard ouvrit à Montpellier un cours de physique expérimentale, fort étendu pour ces temps-là. Il fut vivement affecté des contradictions qu'il éprouva et mourut en 1746. Il a laissé les ouvrages suivants : *Quæstiones medico-chirurgicæ duodecim pro cathedrâ regiâ vacante,* Montpellier, 1731 ; *Pratique de chirurgie,* ou *Histoire des plaies en général et en particulier, contenant une méthode simple, courte et aisée pour se conduire aisément dans les cas les plus difficiles,* Paris, 1733, 2 vol. in-12 ; *Essai sur les maladies vénériennes,* Paris et Avignon, sous le nom supposé de la Haye, 1741, in-8°.

GUISCARD (Robert), duc de la Pouille et de Calabre, un des plus vaillants capitaines du 11e siècle, fils de Tancrède Hauteville, seigneur normand, né vers l'an 1015, rejoignit ses frères Guillaume Bras de Fer, Drogon et Humphrey en Italie dès qu'il fut en état de porter les armes, se signala dans une foule d'occasions par son intrépidité, et fut proclamé comte de la Pouille après la mort de Humphrey. Il conquit ensuite la Calabre, pacifia ce pays par sa fermeté et sa clémence, chassa les Sarrasins de la Sicile ainsi que du reste d'Italie, et réunit peu à peu sous son autorité toutes les provinces qui forment aujourd'hui le royaume de Naples. Il porta ses armes dans l'Orient, vainquit Alexis Comnène, pénétra en Épire, et jeta l'épouvante dans Constantinople. Ramené en Italie par l'irruption de Henri III, empereur d'Allemagne, il laissa Bohémond à la tête de son armée, força l'Empereur à se retirer, et repassa en Orient avec de nouvelles troupes. Après avoir soumis les îles de l'Archipel, il se disposait à marcher sur Constantinople lorsqu'il fut enlevé par une maladie épidémique le 17 juillet 1085, dans l'île de Céphalonie.

GUISCARD (Antoine). *Voyez* **BOURLIE.**

GUISCHARDT (Charles-Théophile), né à Magdebourg en 1724, se fit d'abord connaître comme prédicateur, s'adonna ensuite à la culture des lettres, et finit par embrasser la carrière militaire qu'il suivit avec distinction ; sans négliger cependant la littérature, il s'appliqua surtout à l'étude de la stratégie ancienne. En 1757, Frédéric II le prit pour aide de camp, et il fit en cette qualité les guerres de Saxe et de Silésie. Le monarque l'appelait *Quintus Icilius*, du nom de l'un des premiers officiers de César. On accuse Guischardt de s'être livré au pillage dans toutes les campagnes qu'il a faites. Il mourut à Berlin le 15 mai 1775. On a de lui : *Mémoires militaires sur les Grecs et les Romains*, etc., Lyon, 1760, 2 vol. in-8° ; *Mémoires critiques et historiques sur plusieurs points d'antiquités militaires*, etc., Berlin, 1773 ; Paris, 1774, 4 vol. in-8°.

GUISCHET (P.). *Voyez* **MURNER.**

GUISE (Jacques). *Voyez* **GUYSE.**

GUISE (Claude de LORRAINE, duc de), né le 20 octobre 1496, père de François de Guise, de Charles cardinal de Lorraine, etc. *Voyez* **AUMALE.**

GUISE (Jean de), cardinal de Lorraine, frère de Claude, né en 1498, ministre d'État sous François Ier et Henri II, cardinal en 1518, contribua à l'illustration de sa famille par sa magnificence et les talents dont il fit preuve dans l'administration des affaires publiques. Il mourut en 1550.

GUISE (Antoinette de BOURBON, duchesse de),

fille de François de Bourbon, comte de Vendôme, née au château de Ham le 25 décembre 1494, mariée en 1513 à Claude, premier duc de Guise, dont elle eut 8 fils et 4 filles, se distingua par sa piété et l'amour qu'elle portait à ses enfants. Elle fit plusieurs fondations pieuses, et mourut à Paris le 20 janvier 1583.

GUISE (François de LORRAINE, duc de), fils aîné de Claude, premier duc de Guise, né en 1519, montra dès sa plus tendre jeunesse un goût prononcé pour la carrière militaire. Le soin qu'il prenait de s'attacher, par des bienfaits, les hommes chez lesquels il remarquait des talents; sa libéralité envers les soldats, son affabilité avec les officiers; un port majestueux, un front toujours serein et plus ennobli que défiguré par la cicatrice d'un coup de lance qui lui avait percé la tête en 1545, au siége de Boulogne, où il combattit presque seul un bataillon anglais : tant d'avantages réunis ne pouvaient manquer de lui concilier l'amour et la vénération des gens de guerre; mais comme il eut d'abord plus d'occasions de se distinguer dans le conseil qu'à l'armée, il avait atteint l'âge de 33 ans, qu'il ne possédait encore d'autre grade militaire que le commandement d'une compagnie de gendarmerie. Nommé en 1552 lieutenant général dans les trois évêchés, il soutint, contre une armée de 100,000 hommes ce mémorable siége de Metz que Charles-Quint fut contraint de lever après deux mois d'attaque et la perte d'un tiers de ses troupes. Il ajouta encore à l'éclat de sa victoire, par les soins qu'il prit des malades de l'ennemi laissés dans son camp, et par les ordres qu'il donna pour que les chariots chargés de ceux que l'armée impériale ramenait en Allemagne, ne fussent point attaqués. A la bataille de Renti en 1554, Guise eut la principale conduite de l'action, et y soutint l'honneur des armes françaises. Ce fut l'ombrage que le crédit de Guise faisait aux Montmorenci, qui lui valut en 1557, le commandement de l'armée envoyée en Italie, à la sollicitation de Paul IV, pour entreprendre la conquête du royaume de Naples. On le vit traverser, avec une poignée d'hommes, cette contrée fameuse alors par les désastres de la France, et qu'on appelait le *Tombeau des Français;* on le vit aller défier, jusqu'au cœur du royaume, le duc d'Albe, le plus célèbre général qu'eût alors l'Espagne. N'ayant pu l'attirer au combat, trahi et arrêté dans toutes ses opérations par ces mêmes Caraffe qui avaient imploré son secours, il sut se garantir de leurs piéges, conserver son armée entière, enfin la ramener plus forte encore, et plus nombreuse qu'il ne l'avait conduite au delà des monts. C'était après la malheureuse journée de Saint-Quentin (1557), lorsque toute la France le rappelait à grands cris, regardant ce désastre comme une suite de ce qu'on l'avait éloigné des conseils du roi. A son approche, l'armée ennemie, qui menaçait la capitale, se retira dans les Pays-Bas; l'incendie, près de dévorer les provinces méridionales par l'irruption du duc de Savoie, se dissipa en fumée. Guise fut déclaré lieutenant général des armées au dedans et au dehors du royaume. Les lettres qui lui accordaient ce titre avec un pouvoir presque illimité, furent enregistrées sans la moindre restriction dans tous les parlements, et publiées aux applaudissements de tous les ordres de citoyens. Il répondit bientôt à la confiance de son souverain et à l'enthousiasme des Français, en s'emparant de Calais, seul point que les Anglais eussent gardé de leurs anciens triomphes, et d'où ils bravaient encore la France. Toutes les richesses de cette ville, unique entrepôt du commerce entre l'Angleterre et les Pays-Bas, furent employées par le vainqueur en gratifications considérables aux officiers, ou livrées au pillage des soldats: Guise ne se réserva rien pour lui. Cette conquête, suivie de celles de Guines et de Ham, toutes trois faites en moins d'un mois au cœur de l'hiver, quoique ces places fussent jugées imprenables, le rendit l'idole de la France et le héros de l'Europe. La prise de Thionville sur les Espagnols se fit avec la même rapidité; et les succès de ce grand capitaine ne furent suspendus que par la paix désastreuse de Cateau-Cambresis, conclue contre son avis. L'autorité du duc de Guise, balancée sous Henri II par la faveur des Montmorenci, n'eut aucun contre-poids pendant le règne de François II : mais loin de faire servir à sa fortune un pouvoir presque absolu, il augmenta beaucoup ses dettes. On sait que la cour fut en proie aux intrigues et le royaume aux factions : mais le duc triompha de tous ses ennemis, en déjouant la conjuration d'Amboise, tramée pour le perdre ainsi que le cardinal son frère (Charles), conjuration qui forçait Médicis effrayée, de venir avec son fils, se jeter dans les bras du prince lorrain. Il y eut alors une lutte entre lui et le prince de Condé, qui cherchait à se rendre maître de la personne du roi, pour gouverner en son nom. L'inflexible équité de l'histoire exige qu'on reconnaisse que Guise et son frère profitèrent de leurs avantages avec cette rigueur cruelle qu'autorisait l'esprit du temps. Elle aurait été funeste à Condé lui-même, sans la mort de François II, qui remit en présence les deux rivaux. Le parlement, écrivant au duc pour le féliciter, lui décerna le titre de *Conservateur de la patrie*. Sous Charles IX, son crédit baissa : sa réunion ou association politique avec le vieux connétable et le maréchal de Saint-André, connue sous le nom de *Triumvirat,* lui laissa bien encore une consistance qu'il fortifiait en secret par tous les moyens de prévoyance et d'adresse; mais voyant le peu d'égards qu'on avait pour ses conseils, il prit le parti de se retirer de la cour. Il s'était rendu en Lorraine et de là en Alsace : rappelé par le roi de Navarre, lieutenant général du royaume, il s'arrêta un dimanche à Vassi, petite ville de Champagne, pour y entendre la messe. Quelques historiens disent que, sur les plaintes qui lui furent portées des désordres commis en ce lieu par les huguenots au mépris des édits de pacification, il envoya diverses personnes de sa suite pour engager le ministre et les principaux réformés à se comporter avec plus de modération. Ceux-ci étaient assemblés au prêche: soit prévention contre le duc de Guise, soit crainte de quelque insulte, soit ressentiment de plusieurs plaisanteries qu'on s'était permises contre eux, ils en vinrent à des voies de fait; des pierres furent lancées aux envoyés du duc, qui s'étaient présentés tout armés : il accourut au bruit de cette rixe, déjà sanglante, et fut atteint d'un coup de pierre au visage; alors ses hommes d'armes firent feu sur les coupables. Il y en eut 50 de tués et environ 200 de blessés, avant qu'on eût pu mettre un terme à la fureur des combattants. Cet événement, peut-être imprévu, que les protestants appelèrent le *massacre de Vassi,* et que de leur côté, ils racontent en donnant tous les torts aux

catholiques, mais surtout au duc de Guise, alluma la guerre civile dans tout le royaume. Son entrée à Paris, avec un cortége imposant et très-nombreux, fut un jour de triomphe pour les catholiques. Les triumvirs se rendirent maîtres de la personne du roi et le conduisirent dans la capitale. Les huguenots ayant à leur tête le prince de Condé et l'amiral de Coligni, prirent aussitôt les armes: partout où Guise se montra, leur parti eut du désavantage, et divers traits de magnanimité contribuèrent autant à lui gagner les cœurs que ses plus brillants exploits. Au siége de Rouen, qu'il réduisit après trois assauts, on lui amena un gentilhomme angevin ou manceau qui, fanatisé par les déclamations et les libelles de quelques ministres de la réforme, épiait l'occasion de le poignarder : le duc lui fit grâce. Conservant son caractère de générosité et de modération, il prit toutes les précautions qui dépendaient de lui pour que Rouen, ville opulente, ne fût point livrée au pillage; mais la fureur du soldat ne put être enchaînée par aucun moyen. A la bataille de Dreux, où il ne commandait qu'un corps de réserve de 600 hommes, comme capitaine des gendarmes, voyant le connétable fait prisonnier, le maréchal de Saint-André tué et l'armée mise en déroute, il rétablit aussitôt le combat, et triompha tout à la fois de ses ennemis et de ses rivaux. Condé, son illustre adversaire, fut pris : Guise, oubliant en ce moment les divisions qui existaient entre le prince et lui, le reçut comme un ami malheureux, le fit souper avec lui ; et le vainqueur offrit au vaincu de partager le seul lit qui lui restât, ce qui fut accepté. C'est alors que le duc fut créé, pour la 3e fois, lieutenant général du royaume. Ce grand homme, qu'on regardait comme le génie tutélaire de la France, se flattait de terminer la guerre civile par un coup décisif, la prise d'Orléans, qui était le boulevard des huguenots; malgré l'opposition constante de la reine, fortement alarmée d'une entreprise qui allait élever si haut la fortune et la gloire du prince lorrain, il croyait être déjà maître de la ville, lorsqu'il fut assassiné d'un coup de pistolet par un gentilhomme nommé Poltrot de Méré, et mourut six jours après de sa blessure, le 15 février 1563. La grandeur d'âme de François de Guise ne se démentit point dans ses derniers moments. Sa *Vie* a été écrite par de Valincour, Paris, 1681, in-12. On a conservé du duc de Guise une *Relation de la bataille de Dreux,* réimprimée dans le tome VI des *Mémoires de Condé.*

GUISE (CHARLES DE), plus connu sous le nom de *Cardinal de Lorraine,* frère du précédent, né à Joinville en 1525, ministre de François II et de Charles IX, un des principaux auteurs des guerres civiles de France et l'un des premiers chefs de la Ligue, a terni l'éclat de ses grandes qualités par des abus de pouvoir et des vexations qui le rendirent odieux à toutes les classes de citoyens. Il était éloquent, et prêcha souvent avec succès; mais ses sermons n'avaient d'autre but que d'exciter le peuple contre les protestants. Il repoussa les injustes prétentions de la cour de Rome, fit rendre des lois utiles, favorisa la culture des lettres, fonda l'université de Reims et plusieurs autres établissements ; on lui reproche d'avoir réformé les anciennes bandes qu'il n'avait pu mettre dans ses intérêts, d'avoir repoussé leurs plaintes en les menaçant de la potence, de s'être prononcé contre la tolérance civile des protestants avec un emportement qui eut pour la France les plus funestes résultats, enfin d'avoir tenté d'introduire en France l'odieux tribunal de l'inquisition. Il mourut à Avignon en 1574, emporté par une fièvre violente qu'il avait gagnée en suivant une procession la tête découverte et les pieds nus. On a de lui des *Harangues* prononcées au colloque de Poissy et au concile de Trente, des *Lettres,* des *Sermons,* un *Commentaire* en latin sur *le règne de Henri II,* publié sous le nom de Pascal.

GUISE (LOUIS Ier DE LORRAINE, cardinal DE), frère des précédents, naquit le 21 octobre 1527. Destiné à l'état ecclésiastique, il fut successivement pourvu des évêchés de Troies, d'Albi et de l'archevêché de Sens, dont il se démit en faveur du cardinal Pellevé. Honoré lui-même du chapeau en 1552, il fut nommé, quelque temps après, à l'évêché de Metz, s'occupa de l'administration de son diocèse avec zèle, et mourut à Paris, le 28 mars 1578. « C'était, dit l'Estoile, un bon homme, peu remuant; et ne se mêlant guère d'autres affaires que de celles de la cuisine. »

GUISE (HENRI DE LORRAINE, duc DE), fils aîné de François de Guise, naquit le 31 décembre 1550, et fut élevé à la cour de Henri II, où il porta d'abord le titre de prince de Joinville. Il avait fait, au siége d'Orléans, ses premières armes sous son père, à la mémoire duquel il crut devoir de conserver une haine implacable contre les protestants, et surtout contre l'amiral de Coligni, quoique celui-ci se défendît, et même par serment, d'avoir participé à la mort de François de Guise. A l'âge de 16 ans, Henri résolut d'aller en Hongrie se former au métier de la guerre, en combattant contre les Turcs. De retour dans sa patrie, on le vit se distinguer à la rencontre de Massignac et à la bataille de Jarnac. Il n'avait pas encore 19 ans, lorsqu'il attira sur lui les regards de toute la France, par sa belle défense de Poitiers, dont Coligni fut obligé de lever le siége, et par la manière dont il prit part au succès de la journée de Moncontour. Prodigue de son sang à la tête de l'armée qui battit les Allemands à Dormans, près de Château-Thierri, où il reçut un coup d'arquebuse à la joue, et prit, de la cicatrice qui lui en resta, le surnom de *Balafré;* ne négligeant aucune occasion de frapper les religionnaires, il blâma toujours les ménagements de la cour pour eux : pouvait-il manquer de gagner le cœur des catholiques? Ils le jugèrent digne de remplacer son père, dont le souvenir leur était toujours bien cher. Les avantages qui, même séparés, faisaient aimer ou admirer chacun de ces princes lorrains, qui avaient *si bonne mine,* disait la maréchale de Retz, *qu'auprès d'eux les autres princes paraissaient peuple,* le duc de Guise les réunissait tous en lui seul : air de dignité, taille haute, traits réguliers, regard doux quoique perçant, manières polies et insinuantes; il avait de plus une bravoure à toute épreuve, le talent rare de faire valoir ses exploits sans forfanterie, l'esprit du commandement, la discrétion sous l'air de la franchise; l'art de persuader qu'il était retenu lors même qu'il agissait sans ménagement, de donner à entendre qu'il était uniquement animé du zèle de la religion, quand il ne travaillait, en réalité, que pour ses intérêts propres ou ceux de sa famille. Tous ces dons étaient encore relevés par cette grandeur d'âme, qui semblait être chez lui une portion de l'héritage de son père, par une prudence que les évé-

nements ne déconcertaient jamais, un coup d'œil de maître dans les affaires, et la facilité de se déterminer promptement, quoique l'étendue de son génie lui montrât toutes les difficultés de l'entreprise. L'action suivait chez lui la pensée. Malheureusement son ambition démesurée rendit tant de grandes qualités funestes à sa patrie. Il avait aspiré à la main de Marguerite de Valois, depuis reine de Navarre; mais l'indignation de Charles IX, qui, outré de son audace, s'emporta jusqu'à donner l'ordre de le faire périr, le força d'y renoncer. Plus tard, il ne profita que trop bien de la permission qu'il avait reçue de ce monarque pour se défaire de Coligni. Sa haine une fois assouvie par la mort de l'amiral, il fut loin de mettre la même ardeur à poursuivre les autres proscrits de la terrible journée du 24 août 1572, de laquelle, par un cruel égarement de la piété filiale, il avait consenti à diriger les opérations. Henri III, n'étant encore que duc d'Anjou, favorisait les prétentions amoureuses de Guise. Mais à son retour de Pologne, le même prince ne lui témoigna plus que de l'indifférence. Guise trouva la même froideur dans le duc d'Alençon et dans le roi de Navarre, dont il rechercha inutilement les bonnes grâces. S'apercevant alors qu'il n'avait rien à espérer de la cour, où l'on affectait de lui procurer toutes sortes de dégoûts, il courut après la faveur populaire, et sut profiter de tous ses avantages pour enlever à Henri III l'estime de ses sujets, surtout la confiance du clergé, qui était mécontent des priviléges accordés aux calvinistes. La crainte des vengeances que ceux-ci avaient à exercer, fut le premier mobile de la *sainte union*, qui se forma dans la capitale en 1576, et qui est plus connue sous le nom de la *Ligue*. Les plans de cette assemblée séditieuse furent en partie dirigés, sa marche fut accélérée, par la politique intéressée de Philippe II, qui, sous prétexte de soutenir la religion catholique, se ménageait les moyens de démembrer un royaume où la guerre civile s'établissait comme un volcan perpétuel. On reprocha aussi à la cour de Rome d'avoir encouragé la Ligue, en se réservant de l'avouer après le succès. Les brillantes qualités et même les vices de Henri de Guise le désignaient pour chef de ce parti, dont la religion était le prétexte, et qui avait pour but réel l'usurpation de l'autorité royale. Les provinces étaient remplies de ses émissaires, tous gens qui, par le dérangement de leurs affaires, avaient intérêt à la guerre civile. Guise avait, dans Paris, des prédicateurs et des écrivains à ses gages, dont les discours ou les libelles tendaient à représenter le roi et ses ministres comme les fauteurs des hérétiques, en même temps qu'on y relevait le mérite et les services des princes lorrains. Des estampes, étalées dans les rues, offraient des images effrayantes des tourments auxquels les catholiques d'Angleterre étaient exposés; et des gens apostés glissaient à l'oreille de ceux qui regardaient ces images, qu'il en arriverait autant en France, si le roi de Navarre, prince hérétique, montait sur le trône. Enfin, Guise leva le masque, mais en mettant presque toujours en avant le vieux cardinal de Bourbon, homme d'un esprit paresseux et borné, dans l'âme duquel il avait pourtant fait germer quelque ambition. Tout le royaume courut aux armes : et tandis que les favoris de Henri III perdaient la bataille de Coutras, l'heureux Guise remportait divers avantages sur les Allemands, qui, étant entrés dans le royaume au nombre de 30,000 hommes pour se joindre à l'armée de Henri de Bourbon, furent forcés, par les savantes manœuvres du général de la Ligue, de regagner leur pays, après avoir perdu, en différentes rencontres, 24,000 des leurs. Guise, fier de ses succès, prétendit, dans une assemblée tenue à Nanci en 1588, imposer la loi à son souverain. Malgré la défense que celui-ci lui avait faite de venir à Paris, il s'y rendit à l'appel des *Seize*, cette faction si dangereuse et si hardie. Il reçut des hommages enivrants, à la suite desquels il osa se présenter au Louvre, d'un air fier, et portant de temps en temps la main sur la garde de son épée. De là cette fameuse journée des Barricades, journée où les corps de garde des bourgeois refusèrent de recevoir le mot d'ordre de la part du roi; ils attaquèrent même ses troupes, les renfermèrent dans leurs barricades, les gardèrent prisonnières, et poussèrent leurs postes jusqu'aux portes du Louvre, d'où Henri fut trop heureux de pouvoir se sauver en secret, abandonnant sa capitale, et fuyant devant son sujet révolté. Si Guise n'avait eu un moment d'hésitation, il pouvait se rendre maître de la personne du monarque, et placer la couronne de France sur sa propre tête. On négocia; le roi fut contraint de donner l'édit de juillet 1588, qui livrait au parti du duc de Guise des places de sûreté : il prit l'engagement de faire la guerre aux protestants, jusqu'à ce qu'ils fussent entièrement détruits; d'ordonner la publication du concile de Trente, de confirmer la *sainte union;* enfin, il fut réduit à revêtir Guise de la charge de lieutenant général du royaume. De telles concessions ne pouvaient qu'augmenter la défiance et le mécontentement du souverain contre un homme qu'on savait bien ne pas devoir borner ses hautes prétentions à jouer un rôle secondaire dans l'État. Le plan pour s'en défaire fut arrêté entre le monarque et ses favoris, pendant les états de Blois, où Guise se flattait d'être nommé connétable par le concours des trois ordres. Prenant d'abord, lorsqu'il y parut, les dehors du respect, il poussa bientôt la hardiesse, ou pour mieux dire, l'insolence, à un excès tel, que s'il était possible de la souffrir, il ne l'était pas de la pardonner. Cependant, Guise recevait de toutes parts l'avertissement que sa vie était menacée; il trouva même, sous ses serviettes, un billet qui l'exhortait à prendre garde à lui. Il lut le billet, écrivit au bas, *On n'oserait*, et le jeta sous la table. Sa trop grande confiance acheva de le perdre. Le 23 décembre 1588, le roi, impatient de ce qu'il ne venait pas, l'ayant fait appeler au conseil, Guise s'y rendit. La garde était renforcée; les cent Suisses étaient rangés sur les degrés : aussitôt les portes se fermèrent sur lui. « J'ai froid, dit-il; le cœur me fait mal : que l'on fasse du feu. » Mais il reprit bientôt ses sens, fit bonne contenance, salua tous ceux du conseil avec sa grâce ordinaire; et à l'instant où il se disposait à entrer dans le cabinet du roi, qui lui en avait envoyé l'ordre, Saint-Malines, un des gardes apostés, mettant une main sur l'épée du duc, lui porta de l'autre main un coup de poignard du haut en bas dans la poitrine, de peur qu'il ne fût cuirassé. Guise n'eut que le temps de s'écrier : « Je suis mort; mon Dieu, ayez pitié de moi; pardonnez-moi mes péchés; » et il tomba sous les coups redoublés des assaillants.

GUISE (Louis II, de LORRAINE, cardinal de), frère du Balafré, naquit à Dampierre en 1556. Il succéda, en 1574, à son oncle dans l'archevêché de Reims; mais il n'en prit possession qu'en 1583, et il y tint, la même année, un concile provincial. Il abandonna bientôt son diocèse, pour revenir à Paris se mêler aux intrigues de la cour, et exciter les ligueurs, dont son frère et lui étaient les chefs. Présidant l'ordre du clergé aux états de Blois en 1588, il improuva publiquement le discours que prononça Henri III à l'ouverture des états, et arracha au faible monarque la promesse de retrancher les passages qui lui avaient déplu. Cet excès d'audace acheva de déterminer le roi à le faire périr avec son frère. Mais sa qualité de prince de l'Église, et la crainte que sa mort n'excitât un soulèvement, donnèrent à Henri de l'indécision. Le cardinal était dans la salle des états lorsque le duc de Guise fut massacré par les gardes qu'on avait apostés. A ses cris, il se leva de sa chaise, disant : *Voilà mon frère qu'on tue!* Les maréchaux d'Aumont et de Retz le retinrent; et, quelques instants après, on le conduisit dans un galetas, bâti, dit l'Estoile, peu de jours auparavant, pour y loger des feuillants et des capucins, et il y resta enfermé le reste du jour. Le roi, averti que le clergé se proposait de réclamer son président, consulta son conseil : la mort du cardinal fut jugée nécessaire, et quatre hommes se chargèrent de le tuer, moyennant 400 écus. Le cardinal de Guise fut assassiné le 24 décembre.

GUISE (Catherine de CLÈVES, duchesse de), fille de François de Clèves, duc de Nevers, née en 1547, était depuis 1564 veuve d'Antoine de Croy, prince de Porcien, lorsqu'en 1570 elle épousa Henri Ier, duc de Guise. En apprenant la mort de son mari, assassiné à Blois en 1588, elle fit éclater un grand chagrin, et présenta au parlement une requête contre Henri III; un mois après elle accoucha d'un fils dont la naissance fut célébrée avec pompe par les ligueurs. Elle reparut à la cour sous le règne de Henri IV, gagna la confiance de ce prince, obtint pour son fils le gouvernement de Provence, et mourut à Paris le 11 mai 1633.

GUISE (Charles de LORRAINE, duc de), fils aîné de Henri de Guise et de Catherine de Clèves, naquit le 20 août 1571. Arrêté à Blois, le jour de l'assassinat de son père, et renfermé au château de Tours, d'où il se sauva en 1591, il fut reçu à Paris avec de grandes acclamations de joie. Son évasion inquiéta d'abord Henri IV : mais ce prince sentit bientôt qu'un chef de plus dans le parti de la Ligue ne pourrait qu'en diviser davantage les membres; ce qui arriva en effet. Les ligueurs, ayant voulu le faire élire roi de France, dans les états de Paris, en lui donnant pour femme l'infante d'Espagne, ce projet échoua par les intrigues de Mayenne, parce qu'il était contraire à ses vues personnelles Après la réduction de la capitale sous l'obéissance de Henri IV, Charles de Guise se réconcilia avec ce monarque par l'intermédiaire de sa mère, et lui remit Reims ainsi que toutes les places qu'il possédait. Il obtint le gouvernement de Provence au lieu de celui de Champagne; et, aidé par Lesdiguières, que le roi avait placé auprès de lui comme lieutenant, mais avec lequel la différence de religion l'empêchait souvent de s'accorder, il soumit plusieurs villes que le duc d'Épernon défendait au nom de la Ligue. Se chargeant lui seul du siége de Marseille, il fit, en 1596, rentrer cette ville sous l'autorité du roi. On lui confia, en 1617, le commandement de l'armée de Champagne, contre les princes ligués, et il leur prit quelques places. Le 18 octobre 1622, il eut l'avantage sur les Rochelois, dans un combat naval; mais, comme il s'était déclaré pour la reine mère dans les factions de la cour, et qu'il avait tenu une conduite suspecte dans son gouvernement, Richelieu, jaloux d'ailleurs du grand crédit de la maison de Guise, dont tous les membres semblaient destinés à jouer un rôle important sous les rois de France, le contraignit à sortir du royaume. Il se retira, en 1631, à Florence avec sa famille, et mourut à Cuna dans le Siennois, en 1640.

GUISE (Louis III de LORRAINE, cardinal de), frère du précédent, né en 1575, fut destiné dès son enfance à l'état ecclésiastique, et reçut le titre d'archevêque de Reims, puis le chapeau de cardinal en 1615. Ses dignités ecclésiastiques ne l'empêchèrent pas de suivre le roi dans l'expédition de Poitou en 1621; il se signala à l'attaque d'un des faubourgs de Saint-Jean-d'Angely, tomba malade peu de jours après, et mourut à Saintes en 1621. Il laissait de Charlotte des Essarts, l'une des maîtresses de Henri IV, 5 enfants dont 3 fils qui occupèrent des emplois brillants, et 2 filles qui furent richement mariées. Entre autres écrits publiés sur ce prélat, nous citerons : *la Mort généreuse d'un prince chrétien, tirée sur les dernières actions et paroles du cardinal de Guise*, Reims, 1623, in-12.

GUISE (Louise-Marguerite de). *Voyez* **CONTI**.

GUISE (Élisabeth d'ORLÉANS, duchesse de), fille de Gaston de France, duc d'Orléans, épousa, en 1667, Louis-Joseph, dernier duc de Guise de la maison de Lorraine, et n'eut de ce mariage qu'un fils, mort en bas âge. Restée veuve encore jeune, elle refusa d'écouter les propositions qui lui furent faites pour un nouvel établissement; elle vécut dans la retraite au milieu de Paris, employant la plus grande partie de ses revenus en œuvres de charité et en fondations pieuses. Ce fut elle qui vendit à Louis XIV le palais d'Orléans, aujourd'hui le Luxembourg. Elle mourut le 17 mars 1696, âgée d'un peu plus de 40 ans. Son *Oraison funèbre* fut prononcée à Paris par Maréchau, chanoine de l'église de Chartres.

GUISE (Henri II de LORRAINE, duc de), 4e fils de Charles de Lorraine, duc de Guise, né en 1614, se rendit célèbre par ses amours romanesques, ses duels et ses profusions. Traversé dans ses amours avec Anne de Mantoue par le cardinal de Richelieu, il entra dans la fameuse *ligue confédérée pour la paix universelle de la chrétienté*, se rendit à Bruxelles pour prendre le commandement des troupes confédérées de la maison d'Autriche, et épousa dans cette ville Honorée de Berghes, veuve du comte de Bossut. Ayant fait sa paix avec la cour, il retourna en France, demanda la nullité de son mariage, et se rendit à Rome en 1647 pour hâter cette affaire. A cette époque les Napolitains s'étant révoltés contre l'Espagne, lui donnèrent le titre de généralissime. Le duc de Guise défit les troupes espagnoles, et s'empara du gouvernement; mais bientôt, ses galanteries ayant indisposé contre lui une partie des nobles, on profita d'une sortie qu'il fit avec la

garnison, pour ouvrir les portes aux Espagnols, qui le firent prisonnier, et l'envoyèrent à Madrid. Après avoir vainement tenté de reconquérir le royaume de Naples en 1654, il se retira à Paris, fut nommé grand chambellan de France, et mourut en 1664 sans enfants. On a de Sainctyon, son secrétaire : *Mémoire de M. le duc de Guise, contenant son entreprise sur le royaume de Naples, jusqu'à sa prison,* Paris, 1668, in-4°, et 1681, in-12 ; et une *Relation* de sa 2e expédition à Naples, dans le *Recueil historique de Cologne,* 1666, in-12.

GUISE (Louis-Joseph de LORRAINE, duc de), pair de France, prince de Joinville, etc., naquit le 7 août 1650, de Louis de Lorraine, mort à Paris en 1654, et de Françoise-Marie de Valois. Il suivit, en février 1668, âgé seulement de 18 ans, Louis XIV à la conquête de la Franche-Comté, et y donna des preuves du plus grand courage. Il avait témoigné le désir que la Fontaine lui dédiât son recueil de *Fables nouvelles et autres poésies,* imprimé en 1571. Le fabuliste y fut déterminé surtout par son attachement profond pour la duchesse douairière d'Orléans, veuve de Gaston, dont ce jeune héros avait épousé la fille, Mlle d'Alençon, en 1667. La Fontaine le loue, dans sa dédicace, de l'amour qu'il avait pour la gloire et de son étonnante bravoure ; ce qui n'était point une flatterie. Le duc mourut à Paris de la petite vérole, le 3 juillet 1671. Dans la même année son épouse accoucha d'un fils qui ne survécut que quatre ans à celui auquel il devait le jour.

GUISE (dom Claude de), abbé de Cluny, fils naturel de Claude Ier, duc de Guise, né à Dijon, vers 1540, prit l'habit religieux à Saint-Denis, fut nommé d'abord abbé de Saint-Nicaise de Reims, puis coadjuteur du cardinal Charles de Lorraine à Cluny, et enfin abbé de ce monastère en 1574. Il se montra l'un des plus fougueux ligueurs, fut compris dans l'amnistie accordée par Henri IV en 1594, et mourut le 23 mars 1612. Sa *Légende,* imprimée en 1574 et en 1581, et réimprimée dans le tome VI des *Mémoires de Condé,* doit être lue avec une extrême défiance, parce qu'elle a été composée par des écrivains du parti opposé : cette pièce a été attribuée à Dagoneau et à Regnault. On conserve à la Bibliothèque du roi à Paris, parmi les manuscrits de Béthune, quelques *Lettres* de dom Claude.

GUISNÉE, géomètre français, né dans le 17e siècle, élève de Varignon, membre de l'Académie des sciences en 1707, professeur royal et ingénieur ordinaire du roi, mort en 1718, est principalement connu par un *Traité d'application de l'algèbre à la géométrie,* 1705, 1723.

GUITON (Jean), maire de la Rochelle durant les six derniers mois du siége célèbre que soutint cette ville contre le cardinal de Richelieu, est à peine connu dans l'histoire. Lorsqu'en 1628 le cardinal de Richelieu vint assiéger la Rochelle, Jean Guiton, issu d'une ancienne famille municipale originaire de Villeneuve, se trouvait à la tête du conseil de ville, avec le titre de maire. Guiton possédait une rare énergie qu'il communiqua aux défenseurs de la place. La ville était alors dans un état complet de disette, et malgré cette calamité Guiton ne voulut jamais se rendre ; il attendait toujours des secours de l'Angleterre qui, effectivement, envoya une flotte qui ne fut arrêtée que par la formidable digue que le cardinal avait fait construire à l'entrée du port. Voyant alors l'impossibilité de tenir plus longtemps, les habitants résolurent de se rendre ; une députation de 12 bourgeois, conduite par les ministres protestants et les échevins, vint faire acte de soumission au roi Louis XIII. Guiton n'avait pas voulu se joindre à la députation, aussi dès que les troupes du roi eurent pris possession de la ville, dut-il s'exiler ; il s'embarqua pour Londres, où il resta jusqu'en 1636, époque des grandes expéditions de Richelieu, allié des protestants d'Allemagne, de Hollande et de Suède, contre l'Espagne et la maison d'Autriche ; alors il entrait dans la politique du ministre de se servir de tous les huguenots qui s'étaient fait un nom dans les guerres civiles. Guiton, capitaine expérimenté, homme de mer d'un courage aventureux, eut sous ses ordres quelques galères avec lesquelles il contribua puissamment à la reprise des îles Saint-Honorat et Sainte-Marguerite sur les Espagnols qui s'en étaient emparés. Huit ans plus tard, en 1646, on voit Guiton aux prises avec la flotte d'Espagne, devant Orbitello ; il combat à côté de l'amiral de Brezé, malheureux jeune homme emporté par un boulet au milieu de la bataille. L'escadre de France fut vaincue ; et sans doute Guiton périt aussi de quelque coup de canon ou d'une mousquetade, car depuis cette époque on n'entendit plus parler de lui.

GUITTONE. *Voyez* **CINO, GUI** et **GUIDO.**

GUITTONE D'AREZZO, poëte, né en Toscane dans le 13e siècle, mort en 1294, avait suivi l'état militaire, et depuis s'était voué à la vie religieuse. Il fonda à Florence le monastère des Anges, ordre des Camaldules. Il a laissé des *Sonnets* très-estimés, des *Canzoni* recueillis dans les *Rime antiche*, 1527, et reproduits dans les différentes réimpressions de ce recueil. La plus récente est celle de Palerme, 1817, 4 vol. in-4°. Ses *Lettres,* publiées à Rome, 1745, in-4°, sont les plus anciennes que l'on ait écrites en italien.

GUIZOT (Élisabeth-Charlotte-Pauline de MEULAN, dame), née à Paris le 2 novembre 1773, perdit son père à l'époque de la révolution, et se trouva presque sans ressource, avec une mère et une sœur, qu'elle résolut de soutenir du produit de sa plume. Elle publia deux romans, oubliés aujourd'hui, et contribua au succès du *Publiciste,* feuille indépendante, dirigée par Suard. En 1812, elle épousa M. Guizot, dont les conseils servirent sans doute à développer son talent littéraire, et dont les soins assurèrent son bonheur jusqu'à sa mort, le 1er août 1827. C'est durant cette seconde période de sa vie que Mme Guizot publia la plupart des ouvrages qui ont fait sa réputation : *les Enfants, contes à l'usage de la jeunesse,* Paris, 1812, 2 vol. in-12 ; 2e édition, 1824 ; *l'Écolier, ou Raoul et Victor,* couronné par l'Académie française comme l'ouvrage le plus utile aux mœurs, Paris, 4 vol. in-12 ; 2e édition, 1827 ; *Nouveaux contes,* Paris, 2 vol. in-12 ; 2e édition, revue et corrigée, 1824 ; *Éducation domestique, ou Lettres de famille sur l'éducation,* Paris, 1826, 2 vol. in-8°, ouvrage couronné également depuis la mort de l'auteur par l'Académie française.

GUIZOT (Marguerite-Andrée-Éliza DILLON), née le 30 mars 1804, nièce de la précédente, et digne d'elle par son esprit autant que par son caractère, épousa M. Guizot en secondes noces, sûre de répondre au vœu que sa tante avait laissé entrevoir en mourant. Tous

ceux qui ont connu cette jeune femme, enlevée à la fleur de l'âge (le 11 mars 1833), au milieu d'une destinée aussi douce que brillante, ont conservé d'elle le plus profond souvenir. Après sa mort, en 1834, M. Guizot fit imprimer, à l'imprimerie royale et à 60 exemplaires seulement, un volume in-8° contenant sept essais de Mme Éliza Guizot : *de Corinne ; de lord Byron ; de la Charité et de sa place dans la vie des femmes ;* un *Mariage aux îles Sorlingues ; le Maître et l'Esclave ; l'Orage ; Caroline,* ou *l'Effet d'un malheur.*

GUIZOT (François-Jean), fils unique de Mme Pauline Guizot, né le 11 août 1815, avait fait dans les lettres, la philosophie, les mathématiques, des études très-fortes, et entrait dans la vie avec les plus belles qualités naturelles comme sous les plus brillants auspices de la destinée, lorsque, le 15 février 1837, une pleurésie le ravit à son père dont il était à la fois la consolation et l'espérance, la joie et l'orgueil. Ses compagnons d'études gardent de ce jeune homme, qui joignait à une charmante figure l'esprit le plus piquant et le caractère le plus aimable comme le plus élevé, un souvenir profondément triste et affectueux. Il n'a laissé qu'une *Notice* sur sa mère.

GULDENSTAEDT (Jean-Antoine), naturaliste, né à Riga le 26 avril 1745, parcourut le nord de la Russie, les déserts de la Crimée, les rives du Don, les pays du Caucase, et fit partout de riches découvertes en objets d'histoire naturelle. De retour à Saint-Pétersbourg le 26 avril 1775, il obtint la chaire d'histoire naturelle de cette ville, et mourut victime de son dévouement dans une maladie pestilentielle qui fit de grands ravages le 23 mars 1780. Les langues des peuplades de la Tartarie et de la Géorgie lui étaient familières. On a de ce savant : *Voyage en Russie et dans les montagnes du Caucase,* St.-Pétersbourg, en allemand, 1787-91, 2 vol. in-4°, avec plusieurs cartes et figures : cette édition est incorrecte ; l'ouvrage a été revu et corrigé par M. J. de Klaproth, Berlin, 1815, in-8° ; *Mémoires sur les produits de la Russie propres à tenir la balance du commerce toujours favorable,* 1777, in-4° (en français).

GULDIN (Paul), habile mathématicien, né à St.-Gall, en 1577, de parents protestants, fut placé en apprentissage chez un orfèvre, et exerça ensuite cet état dans différentes villes d'Allemagne. Pendant son séjour il abjura, en 1597, les erreurs dans lesquelles il avait été élevé. Il entra chez les jésuites comme frère ou coadjuteur temporel, et changea son nom d'Habacuc en celui de Paul, l'apôtre des gentils. Le hasard développa, dans la retraite, les talents de Guldin pour les mathématiques ; et ses progrès furent si grands qu'il fut appelé à Rome, en 1609, pour y professer cette science au collége de la société : il passa ensuite à celui de Gratz ; mais une maladie grave l'ayant obligé de suspendre ses leçons, on l'envoya à Vienne pour se rétablir : il retourna à Gratz en 1637, et y mourut le 3 novembre 1643. On a de lui : *Refutatio elenchi calendarii Gregoriani à Setho Calvisio conscripti,* Mayence, 1616, in-4° ; *Paralipomena ad Refutationem ; in iisque producuntur viginti et novem exempla paschatum ex sancto Cyrillo Alexandrino nunquàm anteà edita ; Problema arithmeticum de rerum combinationibus, quo numerus dictionum seu conjuntionum diversarum quæ ex XXIII alphabeti litteris fieri possunt indagatur,* Vienne, 1162 etc.

GULER DE VINEGG (Jean) naquit en 1562 à Davos, dans les Grisons, et mourut à Coire, en 1637. Après avoir fait de bonnes études, dans sa patrie, à Zurich, à Genève et à Bâle, il fut nommé, en 1581, greffier, et, en 1591, landamman à Davos. Il occupa de même des emplois militaires dans sa patrie : comme député des Grisons, il assista à la cérémonie du serment de l'alliance de ce pays avec le Valais, qui se fit, en 1600, à Berne, ainsi qu'à celle qui eut lieu pour l'alliance avec Venise, en 1604 ; cette dernière république le nomma chevalier de Saint-Marc. En 1607, il commanda le régiment grison qui dut s'opposer, en Valteline, aux entreprises des Espagnols. Lors de la restitution de la Valteline, il fut député, en 1636, à Louis XIII, qui lui conféra l'ordre de chevalerie. En 1619, il avait obtenu le droit de bourgeoisie à Zurich, où il demeura quelque temps. Il avait fait imprimer, en allemand, dans cette ville, en 1616, sa *Description de la Rhétie,* in-fol., avec cartes et planches, dédiée à Louis XIII.

GULER (Jean-Pierre), fils du précédent, aussi landamman et colonel à Davos, se distingua par sa bravoure. Il mourut à Coire, en 1656, dans sa 62e année. Il a publié une *Description de la Valteline, de Bormio et de Chiavenna,* Strasbourg, 1625, in-4°.

GULER (André), frère du précédent, capitaine au service de France, a publié et augmenté la *Description des eaux et des bains de Fideris* (dans le Prettigau), 1642, in-4°, rédigée d'abord par les soins de son père.

GULONIUS. *Voyez* **GOULU.**

GULUSSA, fils de Massinissa, roi de Numidie, fut envoyé en ambassade à Rome pour plaider contre les Carthaginois l'an 172 avant J. C. ; il les combattit lui-même dans la suite, et mourut jeune avant la fin de la 3e guerre punique.

GUMILLA (le P. Joseph), missionnaire espagnol, né vers 1690, ayant embrassé la règle de Saint-Ignace, fut destiné de bonne heure aux missions de l'Amérique. A son arrivée dans la Nouvelle-Grenade, il s'appliqua d'abord à l'étude de la langue des Indiens ; et il y fit des progrès assez rapides pour pouvoir se passer d'interprète. Le P. Gumilla s'occupait, dans ses excursions, d'histoire naturelle, science à laquelle il rendit des services. Nommé supérieur des missions de l'Orénoque, il remonta ce fleuve autant que purent le lui permettre les difficultés qu'il rencontrait à chaque pas. Après tant de fatigues, le P. Gumilla devait sentir le besoin du repos ; mais l'expérience qu'il avait acquise, par un séjour de plus de 30 ans dans les Indes, le fit choisir pour instruire les jeunes missionnaires. En 1738 il remplissait la place de recteur du collége de Carthagène. Il s'embarqua la même année pour repasser en Espagne. Ce fut à Madrid qu'il rédigea, sur les matériaux qu'il avait rapportés d'Amérique, l'ouvrage intitulé : *El Orenoco illustrado y defendido : historia natural, civil y geographica de las naciones situadas en las riveras de esto gran rio.*

GUMPPENBERG (Guillaume), jésuite, né à Munich en 1609, fut admis, fort jeune, dans la société, et professa d'abord les humanités et la théologie : il renonça ensuite à l'enseignement, pour se livrer aux fonctions

pénibles de la prédication, qu'il remplit, pendant 42 années, en Italie et en Allemagne, avec autant de zèle que de succès. Il fut honoré, quelque temps, du titre de confesseur du souverain pontife, et mourut à Inspruck, le 8 mai 1675. Gumppenberg a publié : *Stations dans les différentes églises de Rome*, en italien, sous le nom de Rodolphe Grimming, Munich, 1665, in-8°; *Atlas Marianus, quo B. V. Mariæ imaginum miraculosarum origines XII centuriis explicantur*, Munich, 1672, 2 vol. in-fol; c'est son principal ouvrage : *Relazione dell' imagine della madre di Dio di Chiaramonte Cestocoviense; e Vita di S. Paolo primo eremita*, Rome, 1671, in-4° ; *Jesus vir dolorosus Mariæ matris dolorosæ filius*, Munich, 1672, in-4°.

GUNDELFINGER (Henri), Lucernois de naissance, maître ès arts, d'abord chapelain à Fribourg, ensuite chanoine à Munster en Argovie, y florissait vers la fin du 15e siècle. Contemporain du frère *Nicolas l'Ermite*, il en a le premier écrit la vie, qu'il dédia au sénat de Lucerne en 1488. Il composa, en 1476, une *Historia austriaca*, dont l'original se trouve à la bibliothèque de Vienne. Il mourut en 1491.

GUNDELSHEIMER (André de), habile médecin, naquit à Leutevangen, dans la principauté d'Anspach, en 1668. Reçu docteur à l'université d'Altorf, il accompagna, très-jeune encore, un riche négociant vénitien en Italie. Il y suivit, pendant 5 ans, les leçons du chimiste Boehme, et s'appliqua surtout à étudier le traitement des fièvres tierce et quarte. Il pratiqua ensuite, à Paris, avec un grand succès; et en 1700, il accompagna le célèbre botaniste Tournefort, dans son voyage scientifique en Grèce et en Asie. A son retour, il servit avec distinction, comme médecin des armées, dans le Piémont et dans le Brabant. Le roi de Prusse anoblit Gundelsheimer, en 1703, et le nomma médecin de la cour, avec le titre, de conseiller intime. L'organisation du théâtre anatomique de Berlin est, en grande partie, le résultat des lumières de ce savant médecin. Il mourut, le 17 juin 1715, se trouvant à la suite du roi qui faisait alors la guerre en Poméranie.

GUNDEMAR. *Voyez* **GONDEMAR.**

GUNDLING (Nicolas-Jérôme), philosophe, jurisconsulte érudit, professeur dans presque toutes les branches de la littérature, naquit à Kirchen-Sittenbach, près de Nuremberg, le 24 février 1671. Son père fut son premier instituteur. Gundling visita successivement les universités d'Altorf, de Iéna, de Leipzig. Au terme de sa carrière scolastique, étant de retour dans sa patrie, il défendit le livre de son père *De Gangrensi concilio*. Il réunit plusieurs jeunes gens dont il se chargea de perfectionner l'instruction; et ayant eu occasion de les conduire à Halle, il y fit connaissance avec le célèbre Christian Thomasius, qui lui enseigna la jurisprudence. Au bout de deux ans, Gundling ouvrit un cours où il enseigna lui-même la philosophie, l'histoire, la jurisprudence avec tant d'éclat, que le roi de Prusse lui donna une chaire de philosophie; il obtint ensuite une chaire de poésie et d'éloquence, et mourut d'hydropisie le 3 décembre 1729. On peut voir dans Nicéron la liste de 37 ouvrages de Gundling. Les trois principaux portent un titre analogue : *Via ad veritatem, et specialim quidem ad logicam*, Halle, 1713, in-8°; *Via ad veritatem moralem*, ib., 1715; *Via ad verita tem juris naturæ*.

GUNDLING (Jacques-Paul, baron de), homme d'État, historien et conseiller du roi de Prusse, né à Kirchen-Sittenbach, près de Nuremberg, en 1673, fut nommé en 1705 professeur d'histoire et de politique à l'académie de Berlin fondée par Frédéric Ier pour l'instruction de la jeune noblesse. Frédéric-Guillaume Ier, à son avénement au trône, supprima cet établissement, et, pour dédommager Gundling de la perte de sa place, il lui donna le titre d'historiographe, de conseiller aulique, de chambellan, etc. Le nouveau chambellan était d'un caractère bizarre : des colères ridicules auxquelles il se livrait le rendirent bientôt l'objet des mystifications du prince et de toute la cour; toutefois, il n'en continua pas moins le rôle de conseiller joyeux ou fou de cour jusqu'à sa mort, le 11 avril 1731. On a de lui des ouvrages historiques ou diplomatiques qui sont encore consultés; nous citerons entre autres : *Vie de Frédéric Ier*, Halle, 1715, in-8°; *Histoires du roi Henri VII*, 1719, in-8°; *de Conrad IV et de Guillaume*, Berlin, 1719, in-8°; *de Richard*, ibid., 1719, in-8°; *de Joachim Ier et II, et de Jean-George*, etc., 1722, in-8°; *de Frédéric II, électeur de Brandebourg*, Postdam, 1725, in-8°; *Notice historique de Parme et de Plaisance, et de leur dépendance de l'empire germanique*, Francfort, 1723, in-4°; *le Droit public d'Allemagne dans le moyen âge, principalement sous le règne de l'empereur Conrad III*, Iéna, in-8°; *Atlas du Brandebourg*, etc., Potsdam, 1724, in-8°. On lui doit aussi une excellente *Carte de la Marche de Brandebourg*, gravée par J. C. Busch.

GUNNERUS (Jean-Ernest), naturaliste danois, né à Christiania le 16 février 1718, fut nommé à l'évêché de Drontheim en 1758, fonda la Société royale de Norwége, cultiva avec succès la science de l'histoire naturelle, et mourut le 25 septembre 1773, à Christiansund. Il est connu par la *Flora Norwegica*, Drontheim, 1766; 2e partie, Copenhague, 1772, in-fol. On a en outre de lui des ouvrages ascétiques, des mémoires sur la botanique, etc. Linné a donné le nom de *Gunnera* à l'une des plantes de son système végétal.

GUNNING (Pierre), prélat anglais, né en 1613, à Hoo, comté de Kent, se distingua par son zèle pour la cause royale pendant la révolution de 1641, souffrit à ce sujet quelques persécutions, fut nommé en 1670 évêque de Chichester, et mourut en 1684, laissant à divers établissements pieux ou d'utilité publique des legs considérables. Ses principaux ouvrages sont : *a Contention for Truth, in two public disputations upon infant baptism*, Londres, 1658, in-4°; *the Paschal, or lent fast, apostolical and perpetual*, ibid., 1662, in-4°, etc.

GUNST (Pierre van), né à la Haye en 1724, a gravé d'après Vandyck, van der Werff, Kœrel de Moore, etc. On distingue parmi ses ouvrages les portraits de *Charles Ier*, roi d'Angleterre, et de *Henriette de France*, et *les Amours des dieux*, d'après le Titien.

GUNTER (Edmond), mathématicien anglais, né en 1581, dans le comté de Brecknock, professa en 1619 l'astronomie au collége de Gresham, et y mourut en 1626. Il s'est rendu célèbre par des découvertes mathématiques de haute importance, et on lui doit l'invention de plusieurs instruments géométriques aujourd'hui en usage,

tels que *le Secteur*, à l'aide duquel on trace les lignes parfaites des cadrans solaires ; l'*Échelle, ou Règle logarithmique,* adoptée pour simplifier les opérations de calcul. Ses *OEuvres*, contenant ses observations astronomiques et la description de ses découvertes, ont été plusieurs fois réimprimées ; la 5e édition, donnée par Leybourn en 1673, in-4°, est la plus complète et la plus estimée.

GUNTHER (Jean-Arnold), sénateur de Hambourg, né dans cette ville en 1755, et mort en 1805, fit ses études à Gœttingue, et consacra toute sa vie et une fortune considérable à des travaux utiles à sa patrie. Hambourg lui doit divers établissements publics qui ont servi de modèles dans d'autres États de l'Europe. Il est auteur de plusieurs écrits estimés sur l'économie publique et la police, dont quelques-uns sont encore inédits, et d'un grand nombre de savants traités, consignés dans divers recueils périodiques de l'Allemagne, entre autres dans la *Gazette littéraire d'Iéna,* qui elle seule en compte 158. En 1789, il publia un ouvrage important, sous le titre de : *Recherches sur l'usure, sur les lois qui s'y opposent et sur les moyens de la réprimer sans le secours des lois pénales.* Il a légué à la Société patriotique de Hambourg, pour l'encouragement des arts et métiers, sa bibliothèque, composée de plus de 8,000 volumes du domaine de l'histoire, de la géographie et de l'ethnographie, de l'économie politique, de la technologie et des arts.

GUNTHER (Jean-Chrétien), poëte allemand, naquit en 1695 à Striegau en basse Silésie. A l'âge de 12 ans, il savait déjà le grec et le latin. Il surpassa surtout ses condisciples dans la versification ; mais cet avantage d'une imagination brillante, et les louanges qu'on lui prodigua de trop bonne heure, firent son malheur. Sa mauvaise conduite le perdit pour jamais. Il fut mis en prison pour dettes, recouvra cependant sa liberté, et partit en 1717 pour Leipzig, où son talent lui valut la protection et même l'amitié du savant conseiller J. B. Menke. D'après l'invitation de son protecteur, il célébra la paix que l'Empereur venait de signer avec la Porte Ottomane. Son intempérance lui fit bientôt perdre les bonnes grâces de Menke ; et depuis lors, il s'abandonna entièrement à la plus honteuse débauche. Après sa mort, on a publié : *Recueil des poésies, tant allemandes que latines, de J. C. Gunther de Silésie,* Breslau, 1723-1735, 4 vol. in-8° ; 6e édition, Breslau et Leipzig, 1764, in-8°.

GUNTHER (Jean-Chrétien), savant phytographe prussien, naquit le 10 octobre 1769 à Iauer en Silésie, où son père était apothicaire de la cour. Après 4 ans d'un laborieux noviciat dans l'officine de son père, il passa successivement à Breslau, à Dresde, enfin à Berlin. Après un voyage dans le Harz, la Saxe et la Silésie, il passa encore un an dans la pharmacie de son oncle Jean Gunther à Breslau ; et, en 1776 il lui succéda. Sa vie ne présente pour ainsi dire plus d'événements. En 1816 l'université de Francfort lui envoya le diplôme de docteur en philosophie. Les Sociétés de botanique de Ratisbonne et d'histoire naturelle de Leipzig, la Réunion des pharmaciens de l'Allemagne septentrionale, le comptaient parmi leurs membres les plus zélés. Il mourut le 18 juin 1833.

GUNTHER D'ANDERNACH. *Voy.* **GONTHIER** (Jean).

GUNZ (Juste-Godefroid), célèbre médecin anatomiste saxon, naquit à Kœnigstein en 1714. Dès ses plus jeunes ans, il montra pour l'étude des sciences une aptitude et un penchant que son père, ministre du saint Évangile, s'empressa de cultiver : le jeune Gunz, n'étant encore qu'étudiant en médecine à l'université de Leipzig, fut désigné au gouvernement par ses professeurs, pour examiner la nature des eaux thermales qui existent dans le pays. Il s'acquitta honorablement de cette mission intéressante. A peine avait-il reçu le bonnet de docteur, que l'électeur de Saxe créa pour lui une chaire de professeur extraordinaire d'anatomie et de chirurgie à l'université de Leipzig. La grande réputation que lui acquirent en peu de temps ses leçons publiques et ses travaux littéraires, lui mérita l'honneur d'être nommé associé de l'Académie des sciences de Paris. Après s'être illustré pendant 10 ans dans la carrière du professorat, Gunz fut appelé à Dresde, en qualité de premier médecin de l'électeur. La cour lui offrit de nouvelles occasions d'accroître sa renommée : il était déjà placé au premier rang des praticiens, comme il l'était depuis longtemps, parmi les savants de l'Europe, lorsqu'une mort prématurée vint le moissonner en 1754. Voici la liste des principaux ouvrages de ce professeur : *De mammarum fabricâ et lactis secretione,* Leipzig, 1734, in-4° ; *In Hippocratis librum de dissectione,* Leipzig, 1738 ; *De derivatione puris ex pectore in bronchiis,* Leipzig, 1738, in-4° ; *De calculum curandi viis quas chirurgi Galli repererunt,* Leipzig, 1740, in-8° ; *De commodo parturientium situ,* Leipzig, 1742, in-8°, etc.

GURLITT (Jean-Geoffroi), théologien et grand orientaliste, né à Leipzig le 13 mars 1754, fut en 1778 professeur à Klosterberg près de Magdebourg, en 1797 directeur de cet institut, et en 1802 directeur du Johanneum et professeur au gymnase de Hambourg, où il est mort le 14 juillet 1827. Il a publié : *Oratio de usu librorum sacrorum ;* une *Histoire de la philosophie ;* une *Traduction de Pindare* avec des notes nombreuses ; un *Traité sur Ossian,* etc.

GURTLER (Nicolas), né à Bâle le 8 décembre 1654, fut successivement professeur de théologie à Herborn ; de théologie, de philosophie, d'histoire et d'éloquence à Hanau ; de théologie à Brême, à Deventer, et enfin à Franeker. Il mourut le 28 septembre 1711, avec la réputation d'un des plus habiles théologiens protestants de son siècle. Ses ouvrages sont : un *Lexique latin, grec, allemand, français,* Bâle, 1682, etc. ; 1715, 1731, in-8° ; une *Histoire des Templiers,* en latin ; *Institutiones theologicæ ; Origines mundi,* Amsterdam, 1708, in-4°, figures. On a encore de lui en latin des *Dialogues eucharistiques ;* un *Système de théologie prophétique,* etc.

GUSMAN. *Voyez* **GUZMAN.**

GUSMAO (Barthélemi de), jésuite portugais, né à Lisbonne en 1677, fit ses études avec beaucoup de succès, et réussit surtout dans les sciences physiques. Ses talents lui obtinrent, à Rio-Janeiro, une chaire qu'il occupa honorablement pendant plusieurs années. Le P. Gusmao avait une imagination très-vive, un esprit pénétrant et propre aux découvertes. Cependant il paraît qu'il ne dut qu'au hasard celle dont on va parler. On raconte que se trouvant un jour à sa fenêtre, qui donnait sur le jardin de son monastère, il aperçut un corps léger, sphérique et concave (apparemment une coquille d'œuf, ou une écorce

sèche de citron ou de fine orange), qui s'élevait et flottait dans les airs. Curieux d'imiter en grand ce phénomène, il vit bientôt qu'il ne pourrait y parvenir qu'avec une machine qui, sous le moindre poids possible, présentât la plus grande surface à l'atmosphère. Après nombre d'essais, il construisit un ballon de toile; et sa première expérience ayant réussi, il voulut rendre témoins de la seconde les religieux de son couvent. Ceux-ci gens éclairés, applaudirent à l'expérience de leur confrère, et n'y trouvèrent rien que de naturel. Par malheur, Gusmao, désirant produire une découverte aussi étonnante sur un plus grand théâtre, partit pour Lisbonne, où sa renommée l'avait précédé. Arrivé dans cette capitale, il fabriqua avec la permission de Jean V, un ballon aérostatique d'une dimension prodigieuse, qu'il fit lancer dans la place contiguë au palais royal, en présence de Leurs Majestés et d'une foule immense de spectateurs. Gusmao lui-même était monté avec le ballon; et au moyen d'un feu allumé dans la machine, qui était néanmoins retenue par des cordes, il s'éleva en l'air jusqu'à la hauteur de la corniche du faîte du palais : malheureusement la négligence de ceux qui tenaient ces cordes fit prendre à la machine une direction oblique; elle toucha la corniche où elle se rompit, et tomba assez doucement cependant, puisque de cette chute, il ne résulta aucun mal pour Gusmao. Mais l'inquisition, qui n'aimait pas les nouvelles découvertes, en murmurait hautement. Le physicien promit de nouvelles expériences, et fit espérer même qu'il s'élèverait sans le secours des cordes. L'inquisition alors le traita d'imposteur. Le P. Gusmao, indigné, s'avança jusqu'à dire qu'il s'engageait de faire voler son *illustrissime* avec toute l'inquisition. Le grand inquisiteur, trouvant cette raillerie déplacée, commença à faire agir ses familiers. Le peuple s'ameuta en criant au sorcier ! au magicien ! il ne demandait pas moins qu'un *auto-da-fé* pour Gusmao. Ce dernier, traduit enfin devant le saint-office, fut jeté dans un cachot et condamné à un jeûne rigoureux. Les jésuites vinrent cependant à bout de délivrer leur confrère, et de le faire passer en Espagne, où il mourut de chagrin peu de temps après, en 1724. Quoique, bien avant le 17e siècle, divers auteurs eussent proposé différents moyens pour s'élever dans les airs, il paraît cependant certain que l'on doit au P. Gusmao les premières expériences du ballon aérostatiques renouvelées avec un si grand succès 60 ans après sa mort, par Mongolfier.

GUSMAO (Alexandre), jésuite portugais, né à Oporto en 1704, mort vers 1782, a laissé plusieurs ouvrages théologiques, et un *Compendium perfectionis religiosæ opus posthumum*, Venise, 1783, in-fol., publié par le P. Manoel de Azevedo, son confrère.

GUSTAFSKOELD (Abraham), général suédois, connu auparavant sous le nom d'*Hellichius*, était capitaine au régiment du roi, en garnison à Christianstad, forteresse importante de Scanie, lorsque Gustave III résolut d'opérer une révolution dans le gouvernement. Hellichius, instruit de ce projet, hasarda une démarche qui fut le signal de l'exécution. Il fit fermer toutes les avenues de la forteresse le 12 août 1772, et déclara que personne n'y entrerait sans les ordres du roi. Peu après, la révolution eut lieu à Stockholm; et Hellichius livra la forteresse au duc de Sudermanie, qui avait le commandement des troupes en Scanie. Le capitaine fut récompensé, d'une manière brillante, du service qu'il avait rendu. Gustave l'éleva au rang de général, lui accorda des titres de noblesse, et lui donna le nom de Gustafskœld (*bouclier de Gustave*). Il eut la permission de placer dans son écusson la lettre G, surmontée d'une couronne.

GUSTAVE Ier, ou **GUSTAVE WASA**, né en 1490, était fils du conseiller d'État Éric-Johanson Wasa, de Grypsholm, issu de l'ancienne famille royale. Il était beau de corps, d'une éloquence entraînante, d'une témérité presque toujours heureuse, inébranlable dans ses convictions et plein de douceur dans un temps qui, pour la Suède, était encore un un âge de rudesse et de barbarie. Lorsque, en vertu de l'union de Calmar, Christiern II voulut s'emparer de ce pays, Gustave forma le projet de l'affranchir du joug de ce despote; mais pendant qu'il se préparait à exécuter cette résolution, Christiern le fit saisir et conduire à Copenhague, comme otage, avec six Suédois des meilleures familles. En 1519, ayant appris que Christiern avait presque entièrement achevé la soumission de la Suède, Gustave s'enfuit de sa prison sous des habits de paysan ; le premier jour de son évasion, il atteignit, malgré les plus grands périls, Flensbourg, à 12 milles de Copenhague, s'y mit au service des marchands de bœufs du Jutland, et, avec eux, parvint sans être découvert jusqu'à Lubeck. Là il fut reconnu ; mais le sénat le prit sous sa protection et lui promit même de l'aider dans ses projets que désormais il ne prenait plus la peine de cacher. Peu après, il quitta Lubeck et débarqua à Calmar; mais la garnison, dont il se fit reconnaître, refusa de prendre le parti d'un banni. Proscrit par Christiern, qui mit sa tête à prix, poursuivi par ses soldats, repoussé par ses parents et ses amis, il se dirigea alors vers la Dalécarlie, où, abandonné par un guide infidèle qui le dépouilla de son argent, il fut obligé d'abord, pour vivre, de s'engager comme ouvrier mineur. Plus tard, dénoncé par un seigneur auquel il s'était confié, il trouva un asile chez un prêtre qui l'appuya de son argent et de ses conseils, et qui, pour le dérober aux poursuites de ses ennemis, fut obligé de le renfermer sous clef dans une partie de son église. Après avoir habilement préparé les esprits, il profita d'une fête qui réunissait les paysans des cantons pour les gagner à la cause du fugitif. Son air noble et confiant, ses malheurs, sa haine pour Christiern, qui avait préludé par un massacre à son entrée à Stockholm, donnèrent à ses paroles une force entraînante. Les braves Dalécarliens coururent aux armes; Gustave, à la tête de 400 hommes, s'empara du château et du gouverneur de la province, enleva sur son passage aux Danois les villes qui étaient en leur possession, s'empara d'Upsal en juillet 1521, et eût été même plus loin, sans la défection de ses soldats et l'arrivée de l'archevêque Trolle, qui avançait avec des forces considérables. Enfin peu après, il sut se rendre maître de Stockholm. Dès ce moment, Gustave Wasa eut une armée, et ses entreprises furent une suite de triomphes. En 1521, les états lui donnèrent le titre de régent, et en 1523, il fut proclamé roi. S'il ne prit pas de suite la couronne et s'il se contenta d'un titre provisoire, ce fut pour ne pas jurer le maintien de la religion catholique et des prérogatives du clergé : il sentait que l'intérêt du peuple

exigeait une amélioration dans l'état de l'Église, et il désirait que la réforme fût complète. D'après les conseils de son chancelier, Lars Anderson, il prit la résolution de rendre la doctrine de Luther dominante en Suède : il y réussit et dut ce résultat plutôt encore à sa politique qu'à sa puissance. Pendant qu'en secret il favorisait les progrès de la réforme, il donnait à ses favoris les bénéfices vacants, et, sous le prétexte de diminuer les charges qui pesaient sur le peuple, il imposait au clergé celle de l'entretien des troupes et lui enlevait les forteresses et châteaux forts dont il était jusque-là resté en possession. Les prêtres, mécontents, voulurent faire soulever les Dalécarliens, mais cette révolte fut apaisée promptement et sans effusion de sang. Dès 1527, il se hasarda à demander aux états et obtint d'eux l'abolition du privilége des évêques. Les doctrines luthériennes se répandirent avec tant de rapidité qu'en 1530 le roi assembla un concile national, et y fit adopter comme règle de foi la confession d'Augsbourg; il avait lui-même, depuis quelque temps, abjuré le catholicisme. Après avoir de cette manière, et comme il le disait lui-même, conquis son royaume pour la seconde fois, il lui restait à en assurer la succession à ses enfants. Les états secondèrent encore une fois ses vues, et, en 1540 et 1544, ils sanctionnèrent la loi de succession. Bien que la Suède fût une monarchie limitée, Gustave y exerçait presque un pouvoir absolu; du reste, il ne s'en servit que pour la rendre heureuse à l'intérieur et au dehors redoutable à ses ennemis; il compléta la législation, adoucit les mœurs, encouragea l'industrie et les sciences, développa le commerce. Il mourut le 29 septembre 1560, laissant pour successeur son fils du premier lit, qui prit le nom d'Éric XIV; à ses fils du second mariage, Jean, Magnus et Charles, il avait donné, mais sans souveraineté, l'administration des différentes provinces du royaume.

GUSTAVE II ou GUSTAVE ADOLPHE, dit *le Grand*, était fils de Charles IX, qui monta sur le trône après la déposition de Sigismond. Né à Stockholm le 9 décembre 1594, il fut élevé avec le plus grand soin et entra aussitôt dans l'armée. En 1611 (8 novembre), à la mort de Charles IX, les états, persuadés qu'une régence perdrait le royaume, et qu'il n'y avait que les mesures les plus énergiques qui fussent capables de le sauver, mirent le sceptre à la main de Gustave, bien qu'il n'eût pas encore atteint sa majorité. Sa sagacité reconnut dans Axel Oxenstierna, le plus jeune de ses conseillers d'alors, le grand homme d'État dont il devait suivre les conseils dans les positions difficiles, et il s'unit à lui d'une étroite amitié. Le Danemark, la Russie et la Pologne étaient en guerre contre la Suède. Gustave, incapable de résister à la fois à ces trois puissants ennemis, fit d'abord, en 1613, la paix avec le Danemark à Knærœd, lui donna un million de thalers, mais garda toutes ses conquêtes; il exclut ensuite la Russie de la Baltique, et enleva au czar Michel Romanof, l'Ingrie, la Carélie et une partie de la Livonie, à la suite d'une campagne glorieuse où il se forma à l'art de la guerre sous Jacques de la Gardie. Cette campagne eut pour résultat la paix de Stolbova, en 1617. Quant à la Pologne, quoiqu'elle n'eût pas été plus heureuse contre lui, et que ses armées eussent été défaites à plusieurs reprises dans les années 1626 et 1628, Gustave lui accorda une trêve de six ans, avantageuse en elle-même, et qui lui donnait la facilité d'entreprendre quelque chose de décisif contre l'Autriche dont le souverain, Ferdinand II, d'ailleurs ennemi irréconciliable des protestants, cherchait à augmenter sa puissance par tous les moyens possibles. Il convoitait surtout la succession du duc de Poméranie, pour s'assurer de la Baltique, et en même temps, il méditait une attaque contre la Suède. Mais Gustave trouva le plus puissant motif pour s'opposer aux progrès de ses armes dans les dangers que couraient à la fois en Allemagne le parti protestant et la liberté du corps germanique. Il confia son royaume à Dieu et à la sagesse du sénat de Stockholm, présenta à cette assemblée sa fille comme son légitime successeur en cas d'événement, partit pour l'Allemagne le 24 juin 1630, et, avec 15,000 hommes, débarqua sur les côtes de la Poméranie. On connaît ses glorieux faits d'armes et le cachet particulier que la piété du roi imprimait à ses opérations. Ainsi pour éviter les répétitions, nous ne dirons rien ici de sa rapide conquête de la Poméranie, de la Marche, de la Silésie, de ses brillantes victoires sur Tilly et même sur Wallenstein; nous ajouterons seulement qu'outre ses ennemis il eut à vaincre des difficultés de toutes sortes, suscitées en partie par les princes mêmes pour la cause desquels il était venu combattre. Sa prudence, son courage et sa persévérance surmontèrent les obstacles que lui opposaient les irrésolutions, la méfiance et la faiblesse. Après les plus brillantes victoires et les actions les plus héroïques, il mourut à la bataille de Lutzen, en Saxe, où il était accouru au secours de l'électeur Jean-George, le 6 novembre 1632, non loin de la pierre nommée *Schwedenstein* (pierre des Suédois), qui s'élevait près de la grande route de Francfort à Leipzig, et que remplace, depuis le 6 novembre 1837, un monument consacré à sa mémoire. Autrefois la pierre était entourée de peupliers qui viennent d'être vendus un prix très-élevé à un marchand de Leipzig. On a accusé le duc François-Albert de Saxe-Lauenbourg d'avoir assassiné Gustave-Adolphe; mais la publication des lettres du page Auguste de Leubelfing, qui fut blessé à ses côtés, semblerait prouver que le roi est tombé sous les balles des cuirassiers impériaux. Son collet de buffle ensanglanté fut porté à Vienne, où on le conserve encore. Bernard de Weimar conduisit son corps à Weissenfels pour l'y remettre aux mains de la reine. Son cœur fut extrait dans la chambre de l'école de Meuchen, et enterré dans l'église de ce village. Sa fille mineure, Christine, lui succéda. Quoique l'histoire de ce prince, qui eut la gloire de changer l'art de la guerre, soit pour ainsi dire toute militaire, il ne faut pas croire qu'il ne s'occupa point des affaires intérieures du pays : ce fut lui qui, le 6 juin 1626, régla la manière dont la noblesse devait se partager dans l'assemblée des états. Il la divisa en trois classes : dans la première entrèrent tous ceux qui étaient comtes ou barons, dans la seconde ceux qui pouvaient prouver que parmi leurs ancêtres ils comptaient des sénateurs ou des conseillers; la troisième comprenait le reste des nobles. Il protégea le commerce, activa l'industrie, et dota le premier son pays d'une armée permanente et d'un code militaire. La vie de ce roi a été écrite par Mauvillon en français, par Harte en anglais, et par Rango en allemand.

GUSTAVE III, fils aîné et successeur d'Adolphe-Frédéric de Holstein-Gottorp, et de Louise-Ulrique, sœur du grand Frédéric, naquit le 24 janvier 1746. Son éducation fut confiée aux soins du comte de Tessin, puis du comte Scheffer, qui s'appliquèrent à lui former l'esprit et le caractère, et surtout à apaiser l'exaltation de cette âme de feu dans laquelle bouillonnaient déjà l'ambition, l'amour de la domination et du luxe. Toutefois, il avait dès lors assez d'habileté pour dissimuler ses véritables sentiments sous un faux air de bonhomie et d'aimable sociabilité. Les exercices chevaleresques, les sciences, les arts, avaient pour lui de vifs attraits, parce qu'il pouvait y déployer à son aise son goût pour le faste. La Suède était alors divisée en deux factions, les *Bonnets* et les *Chapeaux*, qui tenaient, l'une pour la Russie, l'autre pour la France. Malgré leurs dissentiments, ces partis s'étaient unis pour limiter autant que possible le pouvoir royal. Le père de Gustave n'avait pas eu la force d'agir, il n'avait su que se plaindre; son fils était allé visiter la France, sous le nom de comte de Haga, dans le but secret de s'entendre avec le cabinet de Versailles; il fut rappelé en Suède par la mort de son père (12 février 1771), et dès ce moment il ne songea plus qu'à briser le joug que l'aristocratie faisait peser sur la royauté. Par la fondation de l'ordre de Wasa, il gagna quelques militaires entreprenants; bientôt il forma une association qui eut des adhérents et des émissaires dans les régiments et dans les provinces. Gustave était appuyé en secret par l'ambassadeur français de Vergennes; dans la capitale, le colonel Sprengporten lui était dévoué, ainsi que d'importants personnages, tels que les comtes Hermansson et Scheffer. Le plan de la constitution nouvelle était tracé, les rôles partagés; les frères du roi devaient seconder la révolution dans les provinces, tandis que lui-même la consommerait dans la capitale. Hellichius, l'un des plus fidèles partisans du roi, et commandant de Christianstadt donna le signal; et lorsque le prince Charles parut devant la forteresse, il fit une défense simulée. Le roi affecta une si profonde indifférence que les soupçons des états se dissipèrent bientôt. Cependant, le 19 août 1772, quelques conseillers du royaume lui firent entendre des paroles sévères; à son retour au château, le roi rassembla ses officiers pour leur donner ses instructions et commencer la révolution. Excepté trois, auxquels il fit demander leur épée, tous firent serment d'obéir. Le roi leur donna ses ordres, fit occuper par les soldats la salle des séances, et se rendit ensuite à l'arsenal pour s'assurer des régiments d'artillerie. Les habitants de Stockholm avaient été avertis de se tenir tranquilles et de n'obéir qu'aux ordres du roi; les canons furent amenés, les postes distribués, et l'on fit plusieurs arrestations. Tout réussit. La révolution s'accomplit sans effusion de sang, et le lendemain les magistrats de la ville prêtèrent serment de fidélité. Les états, convoqués au château pour reconnaître la nouvelle constitution, l'adoptèrent et la signèrent aussitôt. Presque tous les fonctionnaires restèrent en place, les personnes arrêtées furent remises en liberté, car tout était fini, et Gustave III, au comble de ses vœux, s'occupa sérieusement du bonheur de la nation. Mais il rencontra toutes sortes d'obstacles. Les états lui gardèrent rancune, et, en 1786, ils rejetèrent presque tous ses projets et le contraignirent à de durs sacrifices. Quand, en 1788, Gustave, fidèle aux stipulations de son traité d'alliance avec la Porte, déclara la guerre à la Russie et voulut commencer les opérations par le siége de Frédérikshamm, en Finlande, une révolte éclata parmi ses officiers qui le forcèrent à se retirer. Le roi rassembla en Dalécarlie une nouvelle armée avec laquelle il sauva Gothenbourg pressée par les Danois, pendant que l'armée rebelle de Finlande faisait une trêve avec la Russie. Dans ces circonstances, il fallut de nouveau convoquer les états. Pour vaincre l'opposition de la noblesse, Gustave III fit nommer un comité secret dans lequel la noblesse élut douze membres, et chacun des autres ordres six. La noblesse continuant toujours ses hostilités, le roi fit arrêter ses chefs et les força à accepter un nouvel acte *d'union et de sûreté* qui l'investissait du droit de paix et de guerre. La guerre se prolongea malgré tout, mais le congrès de Reichenbach amena la paix qui fut faite dans la plaine de Werelæ, le 14 août 1799. Gustave III, pour qui les événements de son règne n'avaient pas été, à ce qu'il paraît, des enseignements assez forts, voulut arrêter la révolution française et rétablir la puissance de Louis XVI. Dans ce but, il méditait une alliance entre la Suède, la Russie, la Prusse et l'Autriche, espérant se mettre à la tête de cette coalition. Au printemps de 1791, il se rendit à Spa et à Aix-la-Chapelle, fit avec Catherine II un traité d'amitié et d'alliance, et convoqua les états à Gefle, en janvier 1792. La session ne dura que quatre semaines, et se termina, suivant toutes les apparences extérieures, à la satisfaction du roi; mais dès lors un complot s'était formé entre les comtes de Horn et de Ribbing, les barons Bielke et Pechlin, et le lieutenant-colonel Liliehorn, pour tuer le roi et rétablir l'ancienne aristocratie. On fit d'abord à Gefle une tentative inutile. Ankarstrœm, qui avait contre Gustave des motifs personnels de haine, offrit alors son bras. La nuit d'un bal qui devait avoir lieu à Stockholm du 15 au 16 mars fut désignée pour le moment de l'exécution. Le roi, bien qu'averti, y alla, vers les onze heures, avec le comte d'Essen, et entra dans une loge; puis, voyant que tout était tranquille, il se hasarda à descendre dans la salle. Aussitôt il fut entouré de masques, et au moment où l'un d'eux, le comte de Horn, lui dit, en lui frappant sur l'épaule : *Bonne nuit, masque!* Ankarstrœm le blessa à mort d'un coup de pistolet. Gustave n'expira cependant que le 29 mars 1792. Pendant cette lente agonie, il mit ordre aux affaires les plus importantes, et fit appeler à la régence son frère, le duc de Sudermanie, jusqu'à la majorité de Gustave-Adolphe. Il ordonna aussi de renfermer tous ses papiers dans une caisse qui devait être transportée à Upsal, et n'être ouverte que 50 ans après sa mort. Le règne de ce prince n'avait pas été sans influence sur la littérature nationale. Bien qu'épris, comme son oncle Frédéric II de Prusse, des productions du génie français, il avait à cœur de relever la littérature suédoise. Lui-même écrivit dans sa langue maternelle des éloges, des drames, dont ses compatriotes louent, à défaut d'originalité, la pureté de langage. Son éloge funèbre de Tortenson, qu'il présenta à l'Académie sous le voile de l'anonyme, y remporta le premier prix. Ses œuvres politiques, littéraires et drama-

tiques, ont été publiés à Paris, en 1805, par Dechaux, en 5 vol. in-8° ; et, de 1805 à 1808, Rühs, à Berlin, en fit une édition étrangère en 3 volumes. M. Scribe a transporté sur la scène française la mort de Gustave III, et en a fait un opéra qui a été mis en musique par Auber.

GUSTAVE IV (Gustave-Adolphe), fils du précédent, naquit le 1er novembre 1778. Appelé à la royauté dès le 20 mars 1792, après la mort tragique de son père, il resta quatre ans et demi sous la tutelle de son oncle, et prit les rênes du gouvernement le 1er novembre 1796. Gustave III l'avait fait élever d'après les idées de Rousseau, et, tout jeune encore, lui faisait prendre des bains d'eau glacée. Le jeune prince avait reçu en héritage de son père des idées chevaleresques et une incroyable opiniâtreté. Nourri des écrits de Jung, beaucoup de ses actes, qui passent pour incompréhensibles, furent l'effet de la superstition. Dès sa 18e année, il fut fiancé à une princesse de Mecklembourg ; en 1796, Catherine II, dans le but de l'unir à sa petite-fille Alexandra Pawlovna, l'invita à se rendre à Saint-Pétersbourg. Tout était déjà préparé pour le mariage ; mais au moment de la célébration le roi s'y refusa et se renferma dans sa chambre, ne voulant pas, disait-il, épouser une princesse de la religion grecque. Rien ne put vaincre son obstination. Le 31 octobre 1797, il épousa la princesse Frédérique-Dorothée de Bade, belle-sœur de l'empereur Alexandre et du roi Maximilien Ier de Bavière. Fidèle à son entêtement, il fut sur le point de faire la guerre à la Russie parce qu'il exigeait que la rampe d'un pont-frontière fût peinte aux couleurs suédoises. Lorsque les puissances du Nord voulurent renouveler le traité de neutralité armée qui avait jusque-là existé entre elles et qui était surtout dirigé contre l'Angleterre, Gustave retourna, en 1801, à Saint-Pétersbourg pour activer les négociations. En 1803 il se rendit avec la reine à Carlsrhue, à la cour de son beau-père, pour soulever de là l'Empereur et l'Empire en faveur des Bourbons. Peu après, lorsque le 15 mars 1804, le duc d'Enghien fut, par ordre de Napoléon, enlevé du territoire badois, Gustave envoya aussitôt son aide de camp à Paris pour sauver le prince ; mais il était trop tard. A Ratisbonne, il fut avec Alexandre le seul prince qui protestât hautement contre cet acte. Toujours sous l'influence de sa haine contre Napoléon, il rompit avec la France, s'unit avec la Russie et la Grande-Bretagne, et renvoya au roi de Prusse l'ordre de l'Aigle noir dont Napoléon venait aussi d'être décoré, en lui reprochant son alliance avec *un assassin*. A la diète de Ratisbonne, son ambassadeur refusa de prendre part aux délibérations tant qu'elles auraient lieu sous l'influence de l'usurpation et de l'égoïsme. Plus tard, pour faire obtenir à la Prusse de meilleures conditions, Gustave rejeta les propositions de paix que lui faisait Napoléon peu avant le traité de Tilsitt. Le 3 juillet 1807, il rompit la trêve avec la France, et, toujours avec une égale obstination, il refusa, après la paix de Tilsitt, la médiation de la Russie. Alors les Français le dépouillèrent de toute la Poméranie suédoise, y compris l'île de Rugen. En 1808, ses sympathies pour l'Angleterre précipitèrent Gustave dans une guerre contre la Russie où il perdit la Finlande, puis dans une autre contre le Danemark, dont le roi, son grand-oncle maternel, prétendait qu'en livrant aux Anglais le passage du Sund il avait contribué au bombardement de Copenhague. En même temps, Gustave redevint l'ennemi de la Prusse. Sourd à toutes les représentations, il ne voulut jamais faire la paix, excita contre lui la noblesse et l'armée, et s'aliéna jusqu'à son régiment des gardes. Quand enfin l'Angleterre voulut le ramener à des idées plus modérées, il fit mettre l'embargo sur tous les navires de commerce appartenant à des sujets britanniques qui se trouvaient dans les ports suédois. Il était évident que le roi sacrifiait tout à ses passions, et qu'à tout moment le bonheur, l'existence même de la Suède pouvaient être compromis. L'armée de l'Ouest, après s'être assurée que les Danois ne pouvaient traverser la frontière, se mit en marche sur Stockholm. Gustave, qui se trouvait à Haga, avec sa famille, fut averti de son approche quand elle n'était plus qu'à 15 milles de la capitale. Son premier mouvement fut de s'y rendre pour s'y défendre contre les rebelles ; ensuite il changea de plan, et voulut aller à Linkœping ; mais avant tout il demanda à la banque 2,000,000 de thalers, ou la plus grande somme possible. Les commissaires la lui refusèrent, et quand Gustave annonça l'intention d'user de son autorité royale, on résolut d'opposer la force à la force. Tel était l'état des choses le soir du 12 mars 1809. Le roi travailla toute la nuit ; le lendemain matin tout était prêt pour son départ ; il ne lui restait plus qu'à recevoir l'argent de la banque. Trois des portes du château étaient déjà fermées, et comme c'était jour de parade, tous les officiers étaient rassemblés autour de lui. Le vieux feld-maréchal Klingsporr voulut essayer encore une fois la voie des représentations amicales, et appela à son aide le général Adlercreutz et l'aide de camp général Silfversparr. Gustave IV, irrité, les menaça. Ce fut alors que le général Adlercreutz demanda au roi son épée et le déclara prisonnier au nom de la nation. Il fut conduit dans une chambre et gardé à vue. Dans l'après-midi, une proclamation du duc Charles de Sudermanie apprenait aux Suédois qu'il avait pris la régence. L'épouse de Gustave et ses enfants étaient restés à Haga. Quant à lui, à une heure de la nuit, il fut emmené à Drottingholm, puis à Grypsholm, où il se mit à étudier avec ardeur la Révélation de saint Jean. La diète était assemblée : le 29 mars, Gustave lui envoya son abdication rédigée dans les termes les plus nobles. Le 10 mai suivant, on se délia solennellement du serment de fidélité et d'obéissance qu'on lui avait prêté, et on le déclara déchu du trône de Suède, lui et sa postérité, à jamais. Il fut dressé un acte formel de cette déclaration. Sur la proposition du nouveau roi Charles XIII, on lui assura pour lui et sa famille un revenu annuel de 66,666 2/3 thalers ; son patrimoine particulier, celui de sa femme et de ses enfants devaient lui être conservés. En 1824, par suite d'arrangements nouveaux, on se libéra entièrement envers lui en lui payant la somme de 721,419 thalers. Gustave ne se rendit pas à la résidence qu'on lui avait assignée dans l'île de Wilsings-OE ; mais, le 6 décembre 1809, il quitta la Suède, passa en Allemagne, où il séjourna à Hambourg et à Altona, puis en Suisse, où il vécut à Bâle sous le nom de comte de Gottorp. Il se mit ensuite à voyager sans but et à parcourir l'Europe. Nous le trouvons en 1810 à Saint-Pétersbourg, et en 1811 à Londres. Cette même année,

il se sépara de sa femme, et, en 1812, il demanda à être admis dans la communauté des frères moraves. En 1814, il partit de Bâle pour faire, à ce qu'il assurait, un voyage à Jérusalem, mais il n'alla pas plus loin que la Morée, En novembre 1814, il fit parvenir au congrès de Vienne une note par laquelle il réclamait la reconnaissance, par cette assemblée, des droits de son fils au trône de Suède. Depuis ce moment, il se fit appeler *colonel Gustafsson,* et en 1818, il se fit recevoir bourgeois de Bâle. De 1827 à 1829, on le retrouve à Leipzig, où il rédigea un *Mémorial* pour réfuter l'article Gustave-Adolphe de la *Biographie des Contemporains,* ainsi que quelques assertions de M. le comte de Ségur dans l'*Histoire de Napoléon et de la grande armée.* Il quitta la Saxe pour se rendre en Hollande, puis alla vivre comme homme privé à Aix-la-Chapelle. Depuis lors, le colonel Gustafsson, a traîné une obscure existence, sans que l'Europe se soit occupée de lui. Il mourut en Suisse, le 7 février 1837, et fut inhumé au château d'Eicham, près de Brunn, appartenant à son fils. Gustave avait eu trois filles, toutes trois parfaitement élevés par leur mère, qui mourut à Lausanne, le 25 septembre 1826. L'aînée, Sophie-Wilhelmine, a épousé Léopold, grand-duc régnant de Bade.

GUSTAVE ERICSON, prince de Suède, naquit en 1568 d'Éric XIV et de Catherine Monsdotter, qui, d'un rang très-obscur, fut élevée sur le trône du consentement des états. Au moment de sa naissance le prince Gustave avait été déclaré héritier de la couronne de Suède; mais la chute de son père, détrôné par Jean III, entraîna la sienne. On voulut d'abord le faire périr; heureusement un gentilhomme fidèle à son père parvint à le sauver. Il fut cependant obligé de quitter le royaume pour se mettre à l'abri des poursuites de Jean. La Pologne devint son asile : n'osant toutefois se faire connaître, et manquant de tout appui, il fut réduit à servir dans une auberge; et l'on vit le fils d'un roi, le descendant de Gustave-Wasa, garder les écuries et panser les chevaux. Ayant fait de bonnes études, et connaissant plusieurs sciences, il prit la résolution d'aller à Prague pour y donner des leçons à la jeunesse. Mais ayant appris que sa mère était en prison dans la province de Finlande, il demanda la permission de se rendre auprès d'elle; et il allait arriver en Suède, lorsqu'il fut averti que Jean avait conçu de nouveaux soupçons contre lui, et que sa tête avait été mise à prix. Sigismond, fils de Jean et roi de Pologne, donna un asile à l'infortuné Gustave, qui obtint le revenu d'une abbaye. Quelque temps après le czar de Moscovie l'appela à sa cour, lui promettant de le faire roi de Finlande ; mais il mit à cette faveur la condition que le prince changerait de religion, et se déclarerait contre la Suède. Gustave malheureux, mais incapable de trahir le devoir et l'honneur, refusa de souscrire à la proposition du czar. Cependant il avait passé en Russie; et pendant les troubles politiques qui éclatèrent peu après dans cet empire, il éprouva de nouvelles infortunes. L'usurpateur Démétrius, qu'il ne voulut pas reconnaître, le fit enfermer dans une prison, où il resta plusieurs années, et dont il ne sortit que pour terminer ses jours dans l'indigence et l'abandon. Il mourut à Kaschin en 1607. Entre les sciences qu'il avait cultivées, la chimie avait toujours obtenu le premier rang; et les savants de son temps l'appelaient Théophraste Paracelse second.

GUTBERLETH (Henri) naquit à Hirschfeld en 1592, fut successivement recteur de l'école de Dillenburg, professeur de philosophie et recteur à Herborn, recteur à Hammon, et enfin recteur et professeur à Deventer. Il mourut dans cette dernière ville, à la fin de mars de l'année 1635. Ses principaux ouvrages sont : *Pathologia*, etc.; *Pathologie* ou *Traité des affections humaines sous le rapport physique et moral*, Herborn, 1615; *Physicæ*, etc.; *Institution abrégée de physique* ou *de philosophie naturelle*, ibid., 1625; *Ethicæ*, etc.; *Traité de morale,* en un livre, ibid., 1630.

GUTBERLETH (Tobie) naquit en 1674 ou 1675 à Leuwarden en Frise, et mourut le 8 janvier 1705 à Franeker, où il exerçait depuis le 16 juin 1697, les fonctions de garde de la bibliothèque publique. Gutberleth a publié quelques ouvrages qui annoncent de fortes études. On a de lui en latin, des dissertations *sur les Mystères des dieux Cabires, sur les prêtres Saliens,* et *sur deux inscriptions grecques,* dont le recueil a paru à Franeker en 1703 et 1704, et que Poléni a réimprimées dans son *Supplément* aux *Trésors* de Grævius et de Gronovius.

GUTBIER (Gille), savant orientaliste, naquit en 1617 à Weissensée en Thuringe. Il étudia à Rostock, à Kœnigsberg et à Leyde, visita ensuite les villes d'Oxford, de Lubeck et de Hambourg, et fut nommé, en 1652, dans cette dernière ville, professeur de langues orientales : il y enseigna également depuis 1660 la philosophie; et il avait obtenu cette même année, à l'université de Giessen, le degré de docteur en théologie. Gutbier mourut le 27 septembre 1667, dans le village d'Ufhosen, près d'Erfurt. On distingue surtout, parmi les ouvrages qu'il a publiés : *Novum Testamentum syriacum, cum punctis vocalibus et versione latinâ Matthæi*, etc., Hambourg, 1663, in-8°; ibid., 1749, in-8°; *Lexicon syriacum continens omnes N. T. syriaci dictiones et particulas, cum spicilegio et appendice*, Hambourg, 1667, in-8°, etc.

GUTENBERG (Jean ou Henne), dont le nom s'écrit aussi improprement *Guttemberg*, généralement regardé comme l'inventeur de l'art de la typographie, naquit à Mayence vers l'an 1400. Par son père, il appartenait à une famille patricienne qui, dans ce temps où les noms de famille n'étaient pas encore d'un usage général, avait pris, d'une terre, qu'elle possédait; le nom de *Gensfleisch ;* celui de *Gutenberg* était emprunté à une maison qui provenait peut-être de la mère de Jean, dont la famille était aussi patricienne. Jean Gutenberg signait habituellement Henne Gensfleisch, dit de Sorgenloch ou Sulgeloch. Des discordes civiles l'ayant fait fuir de sa ville natale, dont plusieurs nobles familles venaient d'être expulsées, il se retira à Strasbourg, où il vivait depuis 1423 ou 1424, lorsque en 1436 il forma une société avec André Dryzehn ou Dritzehen, Jean Riffl et André Heilmann, bourgeois de cette ville, alors libre et impériale, en s'engageant à leur découvrir des secrets importants qui devaient assurer leur fortune. La mort d'André Dryzehn, chez lequel était établi le laboratoire commun, et le procès qui s'ensuivit firent échouer l'entreprise. Nicolas Dryzehn, voulant succéder à son frère André dans l'entreprise et la connaissance des secrets de son



Publié par

associé, intenta un procès à Gutenberg en 1439, procès dont Schœpflin, le célèbre historiographe, a retrouvé et publié, en 1745, les actes. Les témoins qui comparurent alors, dit Lambinet, *Origine de l'imprimerie,* attestent le génie inventif de Gutenberg. Les témoins interrogés ont parlé de *presses,* de *pièces,* de *formes* et autres objets tenant à l'imprimerie. Malheureusement les actes de la justice de Strasbourg, par la raison toute simple que les témoins n'étaient pas du secret ou ne voulaient pas le trahir, jettent bien peu de lumière sur la véritable nature des opérations qui faisaient la part principale de Gutenberg dans le contrat de société; mais au moins attestent-ils que les premiers essais tentés par le Mayençais eurent lieu dans cette ville, qui, d'après cela, passe justement pour l'un des premiers berceaux de l'art typographique. Il paraît que c'est en 1443 que Gutenberg quitta Strasbourg; la même année, il loua une maison à Mayence : et quoique son nom figure encore, en 1444, sur le rôle des contributions de sa ville d'adoption, peut-être néanmoins était-il déjà de retour dans celle qui l'avait vu naître. Il conclut, en 1450, avec Jean Fust, riche orfévre de cette ville, un traité par lequel Fust s'engageait à fournir l'argent nécessaire pour établir un grand atelier typographique où l'on commença bientôt à imprimer la fameuse Bible latine dite *aux 42 lignes,* sans date (1462) ni nom de lieu ni d'imprimeur, mais dont on sait qu'il mit cinq ans à terminer les 2 vol. in-folio composés de près de 650 feuillets. Dans un acte notarié, encore existant, de 1555, il est fait mention de ce traité, dont il résulte que Gutenberg possédait un art bien plus avancé que celui qu'on pratiquait déjà depuis longtemps et qui avait servi à différentes impressions de livres latins, hollandais et autres, puisqu'autrement l'on n'aurait pas consacré à son exploitation les capitaux qu'il y risqua. Le 6 novembre de la même année, cette société était dissoute; Fust réclama les avances qu'il avait faites, porta l'affaire en justice, et resta possesseur de l'imprimerie, qu'il exploita alors avec Pierre Schœffer de Gernsheim. Ce dernier, son gendre, perfectionna la fonte des caractères au point qu'on peut l'en regarder comme l'inventeur. Dépouillé de sa presse, J. Gutenberg, avec l'aide de Conrad Hummer, syndic de Mayence, ne tarda pas à en remonter une autre, de laquelle est sorti vraisemblablement l'ouvrage intitulé *Hermanni de Saldis speculum sacerdotum,* in-4°, sans date, ni nom de lieu ni d'imprimeur. Quelques auteurs attribuent aussi à cette imprimerie quatre éditions de l'abrégé de grammaire de Donat, que d'autres attribuent à Fust et Schœffer, de même que le Psautier de 1457, véritable chef-d'œuvre typographique; le *Rationale divinor. Officiorum* de Durand ou Duranti, en petit texte, 1459, et le *Catholicon* de Janua, in-fol., 1460; mais M. Fischer revendique expressément pour Gutenberg deux des Donat et le *Catholicon.* Son imprimerie subsista jusqu'en 1465. En vertu d'un diplôme d'Alphonse II, électeur de Mayence, daté du 18 janvier de cette année, Gutenberg fut reçu au nombre des gentilshommes de la maison de ce prince et gratifié d'une pension. Il est probable qu'il abandonna dès lors l'exercice de son art devenu incompatible avec sa nouvelle dignité; peut-être le céda-t-il à ses derniers collaborateurs. Gutenberg mourut en février 1468, et fut enterré à l'église des Récollets (franciscains), où Adam Gelth érigea à sa mémoire une pierre sépulcrale en marbre. La ville de Strasbourg a érigé en 1840, un monument à la mémoire de Gutenberg.

GUTHRIE (Guillaume), écrivain écossais, né en 1708 à Brechen, dans le comté d'Angus, se rendit à Londres; après y avoir exercé quelque temps la profession de maître d'école, il se mit aux gages des libraires et du gouvernement, et obtint, en 1745, sur le trésor, une pension qu'il toucha jusqu'à sa mort le 19 mars 1770. Le seul des écrits de Guthrie qui soit généralement connu aujourd'hui est la *Grammaire géographique, historique et commerciale,* attribuée au libraire Knoz, et dont la partie astronomique est due à James Ferguson. Cet ouvrage a été fréquemment réimprimé; la 21e édition a paru à Londres en 1810, grand in-8° avec cartes. Nous en avons une traduction française par MM. Noël, Soulès et Cantwel, 4e édition, Paris, 1809, 9 vol. in-8°, avec atlas; et un abrégé, par Hyacinthe Langlois. On doit encore à Guthrie des traductions de différents ouvrages de Cicéron et une traduction de Quintilien.

GUTHRIE (Mathieu), écrivain anglais, conseiller de la cour de l'empereur de Russie et médecin du corps des nobles cadets, mort à Saint-Pétersbourg en 1807, a publié : *Dissertation sur les antiquités de la Russie*, Pétersbourg, 1795.

GUTSMUTHS (Jean-Chrétien-Frédéric), instituteur allemand, né en 1759 à Quedlinbourg, se chargea d'abord de faire des éducations particulières, puis il entra dans l'institution que Salzmann avait formée à Schnepfenthal. C'est là que Gutsmuths porta ses vues sur la gymnastique. Ces exercices furent tellement goûtés qu'on les pratiqua dans beaucoup d'autres institutions, même à l'étranger. S'étant marié, il se retira en 1797 dans une petite propriété qu'il avait acquise à Ibenhain, village voisin de Schnepfenthal. Il y vécut heureux pendant plus de 30 années, et s'y éteignit pour ainsi dire de vieillesse en 1838. Voici les titres de ses ouvrages tous écrits en allemand : *Gymnastique de la jeunesse, contenant une instruction pratique pour les exercices du corps ; Jeux pour exercer et récréer le corps et l'esprit de la jeunesse ; Petit manuel de l'art de la natation ; Bibliothèque de la pédagogie des écoles et de toute la littérature pédagogique de l'Allemagne,* Gotha, Leipzig et Neustadt, 1800-1819, 52 vol. in-8°; *Amusements mécaniques de la jeunesse et de l'âge viril,* et beaucoup d'autres ouvrages sur la géographie.

GUTTENBERG (Charles), graveur, né à Nuremberg en 1744, apprit le dessin et la gravure dans sa patrie. Arrivé à Paris vers 1780, il se perfectionna dans son talent, à l'aide des conseils de George Wille. Ses ouvrages les plus remarquables sont la *Suppression des ordres monastiques* dans toutes les villes soumises à la domination de l'empereur Joseph II, grande estampe d'après Franck de Liége; une très-jolie copie de la *Mort du général Wolf;* un sujet d'intérieur d'appartement d'après Rembrandt pour la galerie du Palais-Royal à Paris. Le burin de cet artiste est brillant et agréable : ses ouvrages sont très-soignés et d'une touche assez fine. Guttenberg est mort à Paris en 1790.

GUTTERY (Jean de), médecin originaire d'Italie, fut attaché pendant quelque temps au cardinal de Lor-

raine, et devint ensuite médecin de Claude de Guise, abbé de Cluny. Il a traduit de l'espagnol en français *les épîtres dorées et discours salutaires* de Guevara.

GUTTERY (Gabriel), né vers 1550, à Cluny, puisqu'il se dit lui-même *Cluniacese,* était, selon toute apparence, le fils ou le neveu du précédent. Quoique sa famille fût attaché depuis longtemps à la maison des Guises, et qu'il leur dût sa fortune, on ne le voit point figurer parmi les artisans de troubles que la Ligue suscita en si grand nombre. Homme d'esprit et de plaisir, il passa sa vie au milieu des sociétés les plus agréables de Paris, faisant de la culture des lettres moins une occupation qu'un délassement : On a de lui : *la Camiletta all' illustrissimo signor d'Alincourt,* Paris, 1586 ; *la Priapeia,* ibid., 1586, in-8°. On doit encore à Gabriel : l'*Histoire et la vie de Marie Stuart, reine d'Écosse, en laquelle est clairement justifiée la mort du prince d'Asley, son mari;* traduite du latin d'Obert Barnestopolius (Robert Turner), Paris, 1589, in-12.

GUTZIKOW (Michel-Joseph), musicien, né le 2 septembre 1806, à Sklow, dans le gouvernement de Mogilow, en Russie, d'une famille où le talent de la musique semblait héréditaire depuis plus d'un siècle, manifesta, de très-bonne heure, les plus heureuses dispositions pour cet art. Son père, qui excellait sur plusieurs instruments, se chargea de son éducation musicale, et les progrès de Michel furent tels que, déjà dans sa 8e année, il savait si bien jouer du hautbois, du cor, de la flûte et de la clarinette, qu'il pouvait y exécuter à livre ouvert les parties d'orchestre les plus difficiles. Il continua ses études avec un zèle toujours croissant, et, à l'âge de 15 ans, il parcourut avec un de ses parents, violoncelliste distingué, les principales villes du midi de la Russie d'Europe, où il se fit entendre, et recueillit de l'or et des lauriers. Cependant l'approbation de ses compatriotes, parmi lesquels la musique est encore au berceau, ne suffisant point au jeune artiste, il voulut faire apprécier son talent par des juges plus compétents, et se rendit en Allemagne et en Italie, où il excita le plus grand enthousiasme. Il produisit un tel effet sur le hautbois au théâtre de Saint-Charles, à Naples, que le directeur du théâtre alla chez lui le lendemain et lui offrit un engagement de quatre ans, comme premier hautbois *solo,* moyennant des appointements de 8,000 ducats (environ 32,000 fr.) par an, proposition que Gutzikow accepta. Cependant la renommée de ce grand artiste avait déjà fixé l'attention de son souverain, l'empereur Nicolas, qui désirait l'entendre, et qui, à cet effet, le fit inviter à venir dans sa capitale. Gutzikow, après avoir sollicité et obtenu un congé de quelques mois, se rendit à cette honorable invitation. Il joua en présence de la famille impériale sur les quatre instruments qu'il cultivait avec tant de succès, et l'empereur, pour lui témoigner sa satisfaction, lui envoya une bague enrichie de diamants, le nomma membre honoraire de sa chapelle de musique, et lui fit annoncer que dès qu'il se déciderait à se fixer à Saint-Pétersbourg, il serait reçu membre effectif de cette musique avec un traitement double de celui dont il jouissait à Naples. Gutzikow, touché de cette haute faveur, voulait en profiter, et fit ses préparatifs pour retourner à Naples, afin d'y terminer son engagement. Mais quelques jours avant son départ il fut subitement atteint d'une maladie de poitrine qui dégénéra au bout de quelques semaines en une phthisie pulmonaire, de sorte qu'il se vit obligé, pour sauver sa vie, de renoncer aux instruments à vent, les seuls dont il sût jouer. Ce funeste accident lui arriva dans sa 22e année (en 1828). Alors, pour ne pas abandonner entièrement l'art qui était devenu un besoin pour lui, il conçut le projet de perfectionner un des instruments les plus simples, les plus imparfaits et les moins harmonieux, le claquebois, instrument, originaire de la Chine, dont le son sourd, rauque et dur, n'est en faveur que parmi quelques peuplades de l'intérieur de la Russie, qui n'en connaissent aucun autre. En apportant de légères modifications à sa structure et en y ajoutant quelques brins de paille, il parvint à en tirer des sons pareils à ceux de l'harmonica. Gutzikow donna au claquebois ainsi perfectionné par lui, le nom d'*harmonica de bois et de paille,* et il en joua pour la première fois en public, à Odessa, où l'on fut tellement étonné des sons agréables qu'il en tirait, que l'on hésitait à croire qu'ils fussent réellement produits par les matières insonores qui le composaient. Le célèbre poëte Lamartine et M. Michaud de l'Académie française, qui l'entendirent alors, l'engagèrent à aller à Paris, Gutzikow se rendit dans cette ville en 1837 ; il y reçut un accueil distingué. Il alla ensuite à Bruxelles, où il se fit entendre plusieurs fois avec non moins de succès ; mais sa maladie, dont un travail assidu qui agissait principalement sur les nerfs, avait hâté les progrès, acquit une telle intensité que, d'après le conseil des médecins, il alla prendre les eaux à Aix-la-Chapelle : elles ne purent rien contre une maladie incurable, et Gutzikow s'éteignait peu à peu. Cependant ses amis l'engagèrent vivement à donner un concert dans cette ville, et il eut la faiblesse de céder à leurs instances. Ce concert eut lieu le 21 octobre 1837 ; Gutzikow y arriva faible et chancelant, se traîna plutôt qu'il ne marcha vers la balustrade de l'orchestre, pour exécuter sur l'harmonica de son invention une fantaisie composée par lui-même. Dans la dernière partie de ce morceau, les yeux du virtuose semblaient s'animer d'un feu extraordinaire ; sur ses lèvres planait un sourire céleste ; il joua avec tant de feu et d'âme que les auditeurs restèrent interdits d'étonnement et d'admiration ; mais à peine le dernier accord eut-il résonné, et les applaudissements eurent-ils commencé, que Gutzikow tomba mort entre les bras de ses amis, qui se tenaient derrière sa chaise. Ainsi mourut à la fleur de l'âge, ce jeune virtuose dont la vie tout entière était consacrée à son art, et qui donnait encore tant et de si grandes espérances.

GUY DE TOURS (Michel), poëte français, né en 1551, dans la capitale de la Touraine, était fils d'un conseiller au présidial de cette ville. D'après les intentions de son père, il étudia le droit et se fit recevoir avocat au parlement ; mais il fréquenta peu le barreau. Son penchant l'entraînant vers la culture des lettres ; mais, n'ambitionnant point une réputation, il ne quitta sa province qu'à de longs intervalles et pour fort peu de temps. C'est à Paris qu'il fit imprimer ses *Premières œuvres poétiques et soupirs amoureux,* 1598, in-12. On a recueilli dans les *Annales poétiques* un choix de ses meilleures pièces. Guy faisait aussi des vers latins ; on en trouve quelques-uns dans ses *Premières œuvres ;* outre ce volume on lui

doit: *la sainte Semaine, divisée par stances,* Tours, 1600, in-8°. Il mourut vers ce temps-là, dans un âge peu avancé, laissant manuscrits, un volume de *poésies latines*, et la *Chronique scandaleuse* du pays, en dialecte tourangeau.

GUY (Thomas), libraire, né à Londres, en 1643, de parents pauvres, parvint à acquérir une fortune immense par ses spéculations commerciales. Il a mérité l'estime de ses concitoyens et la reconnaissance des pauvres par des actes nombreux de philanthropie. On lui est redevable de l'établissement d'une maison de charité à Tamworth, de plusieurs bibliothèques, en 1721, de l'hôpital de Londres qui porte son nom; on évalue les dépenses de l'édifice et sa dotation à près de 5 millions. On a érigé dans la cour de cet hôpital la statue en bronze du fondateur, mort en 1724.

GUY. *Voyez* **GUI** et **GUIDO**.

GUYARD (Bernard), dominicain, né en 1601 à Craon dans l'Anjou, prit l'habit religieux à Rennes, et se rendit ensuite à Paris, où il fut reçu docteur de Sorbonne en 1645, à l'âge de 44 ans. Il parut vers le même temps dans les principales chaires de Paris, et avec assez de succès. La reine mère l'honora du titre de son prédicateur; et il devint confesseur de Madame, épouse de Gaston de France. Pendant les troubles de la Fronde, ayant eu le courage d'attaquer en chaire les chefs de ce parti, il fut arrêté au sortir de l'église, et conduit à la Bastille, où il resta quelques mois. Il mourut à Paris, professeur de théologie au couvent de Saint-Jacques, le 19 juillet 1674. Le P. Guyard passe pour l'auteur d'un petit livre assez curieux, intitulé : *la Fatalité de Saint-Cloud, près de Paris,* in-12. On a encore du P. Guyard : *la Vie de saint Vincent Ferrier,* Paris, 1634, in-8°; une *Oraison funèbre de Louis XIII,* ibid., 1643, etc.

GUYARD (Laurent), habile statuaire, né en 1723, à Chaumont en Bassigny, élève de Bouchardon, remporta le grand prix en 1750; mais, ayant eu le malheur de se brouiller avec son maître, il ne put, à l'expiration de ses 4 années, obtenir la permission de retourner à Paris. Exilé à Rome, il s'en consola en copiant les chefs-d'œuvre antiques. De retour à Paris en 1767, les injustices qu'il y éprouva le décidèrent à accepter la proposition que lui fit le roi de Prusse, Frédéric II, pour l'attirer à Berlin; mais dans le même temps, le duc de Parme, qui connaissait les talents de Guyard, l'invitait à se fixer dans ses États. La beauté du climat lui fit préférer ses offres. Les principales académies d'Italie s'empressèrent de lui ouvrir leurs portes, et il mourut à Carrare en 1788. On cite de Guyard un groupe *d'Énée et d'Anchise;* des copies de l'*Apollon du Belvédère,* du *Gladiateur; Mars désarmé,* le monument élevé à *saint Bernard,* à Clairvaux, et le mausolée de la princesse de Gotha, etc.

GUYARD (Adélaïde LABILLE, femme VINCENT, mais plus connue sous le nom de Mme), née à Paris en 1749, reçut les premières leçons de Fr.-Élie Vincent, peintre en miniature, et père de l'artiste distingué qui, plus tard, devint son époux. Ses progrès furent très-rapides, et vers 1770, elle fut reçue à l'académie de St.-Luc sur la présentation de quelques ouvrages en pastel. Elle eut l'occasion de recevoir les conseils du fameux peintre la Tour, et dès lors entreprit avec succès quelques travaux plus considérables. Mais c'était peu pour elle de voir sa réputation s'accroître. Douée d'une persévérance égale à toutes les autres vertus fortes qui la caractérisaient, elle acquit bientôt dans l'étude de l'anatomie et de la perspective des connaissances qui la placèrent, sous ce rapport, au niveau des chefs de l'école française encore au berceau. Différents ouvrages pleins d'expression, de grâce et de fraîcheur, avaient fixé sur elle l'attention lorsque en 1782 Mme Guyard, qui jusque-là ne s'était exercée que dans la manière du pastel, se mit sur les rangs pour l'académie. L'usage exigeait que les candidats présentassent des tableaux à l'huile; et ce fut sur un coup d'essai, *le portrait du sculpteur Gois,* qu'elle fut agréée et reçue le même jour, dans la séance du 31 mai 1783. Cette même année, elle exposa différents portraits qui partagèrent avec ceux de Mme Lebrun, son émule au concours académique, les suffrages des connaisseurs. Parmi les ouvrages dont elle enrichit le salon l'année suivante, on cite surtout avec éloge son propre portrait de grandeur naturelle. Plus tard, elle donna successivement les *Portraits en grand de* Mesdames *de France,* celui de l'*Infante d'Espagne, princesse de Parme,* un *Tableau de famille,* enfin le *Portrait du professeur Vincent,* son époux; les premières de ces compositions lui avaient valu en 1789 le titre de peintre de Monsieur. Attachée à la famille royale par ses sentiments non moins que par la faveur qu'elle en avait obtenue, Mme Guyard vit sa laborieuse carrière traversée par les troubles de la révolution; non-seulement ils compromirent sa fortune, mais ils empoisonnèrent encore ses dernières années. Elle avait été chargée d'exécuter la *Réception d'un chevalier de Saint-Lazare, par* Monsieur, *grand maître de cet ordre;* à la veille d'être terminé, cet ouvrage, qui lui avait coûté plusieurs années de travail, fut anéanti par la brutale fureur de quelques sicaires. Le chagrin que lui causa cette perte altéra sa santé; elle ne fit plus que traîner une vie languissante qu'elle termina en 1803.

GUYARD DE BERVILLE, littérateur, né à Paris en 1697, mort en 1770, à Bicêtre, où la misère l'avait réduit à accepter un asile, est auteur de quelques ouvrages estimés, entre autres des *histoires* de Bayard et de Duguesclin, souvent réimprimées.

GUYARDIN (Louis), conventionnel, fils d'un chirurgien de Dommarien près de Langres, naquit dans ce village le 20 janvier 1758. Il était avant la révolution conseiller au bailliage de Langres. D'un caractère doux et fort modéré, il jouissait d'une bonne réputation. Député suppléant de son bailliage aux états généraux de 1789, il remplaça dans cette assemblée la Luzerne, qui avait donné sa démission. Nommé en 1792, par le département de la Haute-Marne, député à la Convention nationale, il y vota la mort de Louis XVI et son exécution dans les 24 heures. En 1793, Guyardin fut envoyé à l'armée de la Moselle et du Rhin, et après le 9 thermidor (27 juillet 1794) à celle de l'Ouest. En 1795 il fut accusé d'avoir, dans sa première mission, secondé le système du terrorisme. Il s'excusa en rappelant l'époque dont il s'agissait, et cette affaire n'eut pas de suite. Devenu membre du conseil des Cinq-Cents, il en sortit en 1797, et fut alors employé en qualité de commissaire du Directoire. Sous le gouvernement impérial, il fut président du tribunal criminel de la Haute-Marne, puis juge

de la cour d'appel de Dijon, et chevalier de la Légion d'honneur. Compris dans la mesure générale d'expulsion des régicides qui avaient accepté des places dans les cent jours de l'interrègne, Guyardin prit des passeports pour la Suisse, en 1816, et il mourut à Fribourg dans la même année.

GUYART (Jean), historien et publiciste du 16e siècle, n'est guère connu que par les deux ouvrages qu'on indiquera tout à l'heure. Né vers le milieu du 16e siècle à Tours, il alla de bonne heure exercer au Mans la profession d'avocat, et s'acquit la réputation d'un habile jurisconsulte. Il avait acheté, du fruit de ses épargnes, un modeste domaine près du bourg de Lucé, où il se retira sur la fin de sa vie, et il y mourut vers 1600. Il a publié: *Traité de l'origine, ancienne noblesse et droits royaux de Hugues Capet, souche de nos rois de la maison de Bourbon,* extrait de ses Paradoxes de l'histoire française, Tours, 1590, in-4°; *Traité de l'origine, vérité et usance de la loi salique, fondamentale et conservatrice de la monarchie française,* Tours, 1590, in-4°.

GUYENNE (Étienne-Louis de), jurisconsulte, naquit en 1712 à Orléans. Il devint l'ami particulier du célèbre Pothier, et l'aida beaucoup dans la composition de ses *Pandectæ Justinianæ in novum ordinem digestæ.* Ses travaux importants ne le réduisent donc pas au simple rôle d'éditeur, et désormais son nom ne doit plus être séparé de celui de Pothier, toutes les fois qu'au barreau, ou dans les livres de jurisprudence, on citera les Pandectes, attribuées exclusivement jusqu'ici à l'auteur du Traité des obligations. Guyenne habitait Paris, où il s'était fait recevoir avocat au parlement. Il a publié plusieurs mémoires dans les affaires importantes, qui sortaient de la ligne des contestations privées. Guyenne mourut à Paris, le 23 avril 1767, dans un âge peu avancé, laissant la réputation d'un homme aussi recommandable par ses vertus que par son savoir.

GUYET (François), poëte latin et philologue, né à Angers en 1575, embrassa l'état ecclésiastique, et devint prieur de St.-Andrade; il accompagna en Italie le fils du duc d'Épernon, depuis cardinal de la Valette, et mourut à Paris le 12 avril 1655. On a de lui des *Notes* sur *Térence,* imprimées à Strasbourg en 1657, in-8°, par les soins de Boecler, qui y a joint une *Vie* de Guyet par Portner; des *Notes* sur les *Fables de Phèdre,* Upsal, 1663, in-8°; sur *Stace, Lucien, Lucain,* dans diverses éditions de ces auteurs; des *Poésies latines,* des *Épigrammes,* un poëme sous le titre de *Superstitio furens, sive de morte Henrici magni carmen; accedit Genethliacon Ludovici XIII,* Paris, 1610, in-4°.

GUYET (Lezin), géographe, né à Angers le 13 février 1515, grand-oncle du précédent, a donné une *Carte de l'Anjou,* 1573. On lui attribue une autre *Carte du Maine.*

GUYET (Martial), poëte, frère du précédent, a traduit du latin la *Pandore* de Jean Olivier. Il a laissé un poëme du *Monde renversé.*

GUYET (Charles), jésuite, né à Tours en 1600, mort le 30 mars 1664, a écrit: *Ordo generalis et perpetuus divini officii recitandi,* Paris, 1632, in-8°; *Heortologia sive de festis propriis locorum et ecclesiarum,* Paris, 1657, in-fol.

GUYÉTAND (Claude-Marie), né en 1748, à Septmoncel, vint à Paris après avoir fait ses études à Besançon, publia *le Génie vengé,* pièce de vers à la louange de Voltaire, entra ensuite chez le marquis de Villette en qualité de secrétaire, et mourut à Paris dans un état voisin de l'indigence en 1811. Ses poésies, dans lesquelles on remarque de l'originalité, du trait, mais du mauvais goût et de l'incorrection, ont été publiées à Paris en 1790, in-8°. On croit qu'il a laissé manuscrit un ouvrage sur les mathématiques.

GUYÉTANT (Jean-François), médecin, né en 1742, à Lons-le-Saunier, acheva ses études à la faculté de Besançon, où il prit le grade de maître en chirurgie et plus tard celui de docteur en médecine. A son retour dans sa ville natale, ses débuts dans la pratique furent marqués par des succès; et bientôt, environné de la confiance publique, il fut attaché, très-jeune encore, à l'hôpital, dont il devint dans la suite le premier médecin. En 1784, la Société royale de médecine lui donna le titre de son correspondant et lui décerna une médaille d'or. Malgré sa modestie, sa réputation franchit les bornes de sa province; l'académie d'Arras et la Société d'émulation de Bourg l'associèrent à leurs travaux. Nommé, par l'administration centrale du Jura, médecin des épidémies pour l'arrondissement de Lons-le-Saunier, il remplit avec zèle cette place dont il était encore titulaire lorsqu'il mourut en 1816. On a de cet habile praticien plusieurs articles dans le *Journal de médecine.*

GUYMIER (Côme), chanoine de St.-Thomas du Louvre, conseiller au parlement de Paris, où il mourut le 3 juillet 1503, est auteur d'un *Commentaire* (latin) *sur la pragmatique sanction,* Paris, 1486, in-4°; ib., 1666, in-fol.: ouvrage attribué à tort à J. Mareschal.

GUYMOND DE LA TOUCHE. *Voy.* **GUIMOND.**

GUYNAUD (Balthazar), l'un des plus crédules admirateurs de Nostradamus, vivait à la fin du 17e siècle. Il se qualifie écuyer et nous apprend qu'il avait rempli pendant plusieurs années la charge de gouverneur des pages de la chambre de Louis XIV. Ayant obtenu sa retraite, il employa ses loisirs à commenter les rêveries du trop fameux médecin de Salon, et publia le résultat de son travail sous le titre suivant: *la Concordance des prophéties de Nostradamus avec l'histoire, depuis Henri II jusqu'à Louis le Grand,* Paris, 1693, in-12 de 402 pages. L'ouvrage est précédé d'un assez grand nombre de pièces latines et françaises à la louange de l'auteur.

GUYON (Fery), très-brave militaire, né en 1505, à Bletterans, bourg du comté de Bourgogne, d'abord simple fantassin, devint, par degrés, lieutenant général dans les armées de l'Empereur. Il fit preuve, à la bataille de Pavie, d'une rare intrépidité, et suivit ensuite le connétable de Bourbon au sac de Rome. Il fit partie de l'expédition d'Afrique, et, à son retour, obtint, avec une pension de retraite, des lettres de noblesse, en considération, y est-il dit, des grands services qu'il avait rendus. Peu de temps après, il fut nommé bailli de Pesquencourt-lez-Denay, et se maria. En 1566, les protestants étant entrés en armes sur le territoire de Marchiennes, y commettaient des désordres: Guyon, informé de la marche des rebelles, fit sonner le tocsin, se porta à leur rencontre, suivi d'environ 700 hommes, en tua un grand nombre, et dispersa le reste. Marguerite d'Autriche, gouvernante

des Pays-Bas, lui écrivit, à ce sujet, une lettre très-flatteuse, et, quelques mois après, lui donna le commandement du château de Bouchain. Il faisait ses dispositions pour se rendre dans sa nouvelle résidence, lorsqu'il fut frappé d'une attaque d'apoplexie, dont il mourut à Pesquencourt, en 1567. Il laissa, en manuscrit, des *Mémoires contenant les batailles, siéges de villes, rencontres, escarmouches, où il s'était trouvé tant en Afrique qu'en Europe,* publiés par son petit-fils, M. de Cambry, Tournay, 1664. in-12.

GUYON (Louis), sieur de la Nauche, médecin du 16e siècle, né à Dôle, où il mourut vers 1630, a laissé entre autres écrits : *Discours de deux fontaines médicinales du bourg d'Encausse, en Gascogne,* Limoges, 1595, in-8°; *le Miroir de la beauté et santé corporelle,* etc., Lyon, 1615, 1625, 1644, 2 vol. in-8°, réimprimé avec additions sous un nouveau titre, 1664 et 1671, in-4°; *Diverses leçons,* etc., Lyon, 1604, in-8°; ibidem, 1615, 1617, 1625, 3 vol. in-8°.

GUYON (Symphorien), oratorien, né vers 1595, à Orléans, mort curé de St.-Victor de cette ville en 1657, est auteur d'un ouvrage publié d'abord en latin en 1637, puis sous le titre d'*Histoire de l'Église et diocèse, ville et université d'Orléans,* Orléans, 1647-1750, 2 parties in-fol.

GUYON (Jacques), frère du précédent, est auteur d'un opuscule intitulé : *Entrée solennelle des évêques d'Orléans,* 1666, in-8°.

GUYON (Jeanne BOUVIER de la MOTTE, dame), née à Montargis en 1648, épousa J. Guyon, fils de l'entrepreneur du canal de Briare, et devint veuve en 1676. Douée d'une imagination ardente, et ayant montré de bonne heure les plus grandes dispositions pour la vie ascétique, elle fit la connaissance d'un moine barnabite, nommé Lacombe, qui devint son confesseur, et lui persuada qu'elle était destinée à un ministère extraordinaire pour le plus grand avantage de la religion. En conséquence, Mme Guyon, se vouant à une espèce de mission évangélique, parcourut successivement, accompagnée de sa fille, le pays de Gex, la Savoie, le Dauphiné, etc., tour à tour admirée ou décriée, accueillie ou repoussée. Elle composa pendant ses voyages plusieurs écrits, et retourna à Paris en 1686, après 5 ans de courses et d'aventures. M. l'archevêque de Paris, Harlay de Chanvallon, croyant trouver quelque conformité entre la doctrine prêchée par cette dame et les erreurs de Molinos, crut devoir la confiner dans le couvent de la Visitation, au faubourg St.-Antoine. Le P. Lacombe fut mis à la Bastille. Sur l'intervention de Mme de Maintenon, Mme Guyon recouvra sa liberté, fut conduite à St.-Cyr, gagna l'affection de sa protectrice, celle de l'illustre Fénélon, et eut une part très-active dans la querelle du *quiétisme,* qui divisa le grand Bossuet et l'archevêque de Cambrai. Les bornes de cette *Biographie* ne permettent pas d'entrer dans de plus grands détails sur cette femme remarquable et sur sa liaison avec Fénélon; on les trouvera dans l'*Histoire* de ce prélat par M. de Bausset. Il nous suffira de dire qu'après avoir été renfermée au château de Vincennes et à la Bastille, Mme Guyon obtint la permission de se retirer à Diziers, près de Blois, et mourut dans cette ville le 9 juin 1717. On a d'elle : *Moyen court et très-facile pour l'oraison,* Lyon, 1688, 1690, in-12; *le Cantique des cantiques, interprété selon le sens mystique,* Grenoble, 1685; Lyon, 1688, in-8°; *Cantiques spirituels, ou Emblèmes sur l'amour divin,* 5 vol.; *la Bible traduite en français avec des explications et des réflexions qui regardent la vie intérieure,* Cologne, 1715, 20 vol. in-8°; *Recueil de poésies spirituelles,* Amsterdam, 1689, 5 vol. in-8°; *Lettres spirituelles,* ibid., 4 vol. in-8°; *Opuscules spirituels,* Cologne, 1704, in-12. La *Vie* de Mme Guyon, écrite par elle-même, imprimée après sa mort, ne paraît pas être entièrement son ouvrage. C'est un composé de différents mémoires écrits par elle pour sa justification, recueillis par un rédacteur encore plus mystique que cette dame, et publié à Cologne, 1720, 3 vol. in-12. Les *OEuvres* de Mme Guyon ont été publiées par Poiret, Bologne (Amsterdam), 1715, 39 vol. in-8°, et par du Toit-Mambrini, 1790, 4 vol. in-8°.

GUYON (Claude-Marie), littérateur, historien, né à Lons-le-Saunier le 15 décembre 1699, mort en 1771, fut l'un des collaborateurs de l'abbé Desfontaines. On a de lui : *Continuation de l'histoire romaine* (de Laurent Échard) *depuis Constantin jusqu'à la prise de Constantinople,* Paris, 1736, 10 vol. in-12 (on dit que Desfontaines avait revu le manuscrit); *Histoire des empires et des républiques depuis le déluge jusqu'à J. C.,* ibidem, 1736, 12 vol. in-12; traduite en anglais, 1737; *Histoire des Amazones anciennes et modernes,* ibidem, 1740, 2 vol. in-12; Bruxelles, 1741, in-8°; traduite en allemand par J. G. Krunitz, Berlin, 1763, in-8°; *Histoire des Indes,* ibidem, 1744, 3 vol. in-12; traduite en allemand, Copenhague, 1749. On lui attribue : l'*Apologie des jésuites,* 1763, 3 parties in-12. On connaît encore de Guyon l'*Oracle des nouveaux philosophes,* Berne, 1759-1760, 2 parties in-8°.

GUYON, chirurgien, mort victime de son dévouement lors de la peste de 1720, à Marseille, fut le premier qui osa ouvrir le cadavre d'un pestiféré pour découvrir les symptômes du mal et chercher les moyens d'y remédier; il périt deux jours après cet acte de courage.

GUYONNET DE VERTRON. *Voyez* **VERTRON.**

GUYOT (Germain-Antoine), avocat au parlement de Paris, naquit dans cette ville en 1694. On le surnomma *Guyot des fiefs,* parce qu'il consacra la plus grande partie de sa laborieuse existence à l'étude de la législation féodale. Après 25 années de méditations sur ce vaste sujet, il mit au jour le résultat de ses travaux dans un ouvrage intitulé : *Traité* ou *Dissertation sur plusieurs matières féodales, tant pour le pays de droit écrit que pour le pays coutumier,* 6 vol. in-4°. On doit encore à Guyot une nouvelle édition du texte des *Coutumes de Mantes et Meulan,* avec les notes de Dumoulin, Paris, 1739, 1 vol. in-12; et une autre de la *Coutume de la Marche,* avec les notes de Barthélemi Jabely, 1 vol. in-12, 1744. Le Commentaire de Lemaître sur la *Coutume de Paris,* réimprimé en 1741, a été augmenté de plusieurs notes importantes de Guyot.

GUYOT (Edme), conseiller du roi, président du grenier à sel à Versailles, mort vers 1740, a publié, sous l'anagramme de *Tymogue,* un *Nouveau système du microscosme,* ou *Traité de la nature de l'homme,* la Haye, 1727, in-8°. Il est un des partisans de l'opinion *quòd mors sit verminosa,* attribuant aux vers presque toutes les

maladies. On lui doit encore la découverte d'un *instrument pour scringuer par la bouche la trompe d'Eustache ;* celle d'une *machine à nettoyer les ports de mer et les grands canaux,* et d'autres inventions consignées dans le recueil de l'Académie des sciences.

GUYOT (Alexandre-Toussaint), maître des comptes à Rouen, mort en 1754, était frère de l'abbé Desfontaines. Il a publié sous le voile de l'anonyme l'*Histoire des reines Jeanne première et Jeanne seconde, reines de Naples et de Sicile,* Paris, 1700, in-12; *le Chemin du ciel,* etc.; *le Testament, ou Préparation à la mort,* traduit du latin du cardinal Bona, ibidem, 1708, in-16; réimprimé en 1716 et en 1726.

GUYOT (Edme-Gilles), géographe, né à Paris en 1706, mort le 28 octobre 1786, a publié : *Dictionnaire des postes,* Paris, 1754, in-4°; *Etrennes des postes,* etc., ib., 1763, in-4°; *Dictionnaire géographique et portatif de la France,* etc., ibid., 1765, 4 vol. in-8°.

GUYOT (Alexandre), lieutenant de frégate, fit en 1766 une expédition au détroit de Magellan, dont la relation a été insérée par extraits dans le *Journal des savants,* mai 1767.

GUYOT (Daniel), célèbre chirurgien, né à Pragelas en 1704, pratiqua longtemps avec beaucoup de succès à Genève, où il acquit surtout une grande réputation pour les accouchements. Il y mourut en 1780. Il avait remporté un prix à l'Académie royale de chirurgie de Paris, pour une *Dissertation sur les remèdes anodins*, qui fut imprimée dans la collection des *Prix* en 1757. Guyot a encore publié un *Mémoire sur l'inoculation pratiquée à Genève de 1750 à 1752 ;* enfin une *Lettre sur l'usage du forceps.*

GUYOT (l'abbé Guillaume-Germain), né à Orléans le 21 juin 1724, entra de bonne heure dans la carrière ecclésiastique, et s'y fit remarquer par son talent pour la prédication. Ses premiers écrits furent des livres d'usage pour les fidèles. Quoique d'un âge très-avancé à l'époque de la révolution, Guyot subit plusieurs persécutions et mourut à Orléans vers l'année 1800. Il fut un des collaborateurs du *Journal de Trévoux,* et il a donné une édition de l'*Essai sur le beau,* du père André, 1763, et des *OEuvres* du même, 1766. Il est auteur de *Récréations mathématiques et physiques,* 1769, 4 vol. in-8°; 4e édition, 1800, 3 vol. in-8°; c'est la plus estimée. On lui attribue un *Essai sur la construction des ballons,* etc., 1784, in-8°.

GUYOT (Pierre-Jean-Joseph-Guillaume), jurisconsulte, frère du précédent, fut successivement avocat, conseiller du bailliage de Bruyères, et régent à l'université d'Orléans, juge au tribunal de cassation, et enfin membre du bureau de consultation et de révision au ministère du grand juge sous le gouvernement impérial. Il mourut au commencement du 19e siècle dans un âge très-avancé. On a de lui (avec plusieurs collaborateurs) : *Répertoire universel et raisonné de jurisprudence civile, criminelle, canonique et judiciaire, ouvrage de plusieurs jurisconsultes, mis en ordre et publié par M. Guyot,* etc., Paris, 1784, 1785, 17 vol. in-4°; *Dictionnaire raisonné des lois de la république française,* Paris, 1796, 1797, 3 vol. in-8°. Guyot a eu part à d'autres ouvrages de jurisprudence. Enfin il rédigea, en 1803, les *Annales du droit français,* publication périodique.

GUYOT (Henri-Daniel), né en 1753, à Trois-Fontaines, Banc des Trembleurs, dans le comté do Dalhem, au duché de Limbourg, est placé par les Hollandais à côté des Bonnet et des abbés de l'Épée et Sicard. Il fit ses premières études à Maestricht, fréquenta, en 1770, l'université de Franeker, suivit avec assiduité les leçons de Venema et fut nommé ministre de l'Église wallonne. Nommé ensuite professeur de théologie à Groningue, il remplit pendant 28 ans cette fonction, jusqu'à ce que le roi Louis-Napoléon, en le destituant sur de faux rapports, lui permît de consacrer tous ses instants à l'école des sourds et muets qu'il avait fondée en 1790, et pour laquelle, en 1791, il avait reçu une médaille d'or de la société *Tot nut van t' Algemeen.* En 1785, Guyot avait assisté, à Paris, aux leçons de l'abbé de l'Épée, et il avait conçu depuis ce temps le plus vif désir de concourir à alléger l'infortune de ceux qui sont privés de l'ouïe et de la parole. Par des procédés ingénieux et une patience infatigable, il réussit à faire parler les sourds. Lorsque le royaume des Pays-Bas fut établi, le roi accorda à l'institution de Guyot une protection toute particulière et donna à ce philanthrope des marques de son estime. Guyot, au moment de sa mort, arrivée le 10 janvier 1828, était chevalier du Lion belgique et professeur honoraire à l'université de Groningue.

GUYOT (Claude-Étienne), général français, né le 5 septembre 1768, à Villevieux, bailliage de Lons-le-Saunier, fut, dès l'âge de 16 ans, placé dans une maison de commerce à Lyon. En 1790, il entra dans le 10e régiment de chasseurs à cheval, servit successivement dans les armées du Rhin, de la Moselle, de la Vendée et d'Italie, et parvint au grade de capitaine. Admis, en 1801, avec son grade dans les chasseurs à cheval de la garde des consuls, commandés par Eugène Beauharnais, il fut deux ans après nommé chef d'escadron, puis major. A la bataille d'Eylau, il commandait le 1er régiment de chasseurs de la garde ; dans cette journée mémorable il exécuta plusieurs charges très-brillantes, enfonça l'infanterie russe et traversa deux lignes ennemies. Il remplaça le colonel du second régiment de chasseurs qui avait été tué. Plus tard il suivit en Espagne Lefebvre-Desnouettes, et fit sous ses ordres la campagne de 1808. Il rejoignit ensuite l'armée en Allemagne, et fut fait général de brigade après la bataille de Wagram, où il s'était signalé à la tête des chasseurs et chevau-légers polonais. Nommé général de division en 1811, il fit la désastreuse campagne de Russie, se trouva aux principales affaires et s'avança jusqu'au delà de Moscou. Il combattit, en 1813, à Lutzen et à Leipzig, sous les yeux de l'empereur ; reçut le titre de comte, et fut nommé colonel des grenadiers à cheval de la garde. Dans la campagne de 1814, il donna de nouvelles preuves de valeur aux affaires de Brienne, de Montereau, de Craonne, et força les alliés d'abandonner Reims. Dirigé sur Paris par l'empereur avec 800 hommes de la garde, il ne put, malgré son activité, remplir cette mission et fut forcé de s'arrêter à Fontainebleau. Après les événements, il conserva le commandement des grenadiers à cheval qui reçurent le nom de cuirassiers de France. Il était à Arras lorsque l'ordre lui parvint de reprendre son service près de l'empereur. Au mois de juin 1815,

il dut se porter en avant de Charleroi à la tête d'une division de grenadiers et de dragons. Le 16, il chassa les Prussiens de Ligny. A Waterloo, il chargea trois fois, sans canons, la ligne anglaise soutenue par une artillerie formidable, eut deux chevaux tués sous lui et reçut plusieurs blessures. Cependant il ne voulut point abandonner sa division qu'il conduisit de l'autre côté de la Loire; mais il envoya sa démission pour ne pas être obligé d'opérer lui-même le licenciement des corps restés sous ses ordres, et se retira dans un domaine qu'il possédait à Cachan près de Paris, où il se consacra tout entier à l'éducation de ses enfants et à l'amélioration de ses terres. Après la révolution de 1830, il reprit du service et fut nommé commandant de la 10e division militaire à Toulouse. Très-attaché au nouveau gouvernement, il signala plusieurs fois au ministre de la guerre les menées des partis dans les départements qui l'environnaient, et contribua beaucoup à prévenir les désordres. Ayant atteint, en 1833, l'âge fixé pour la retraite, il revint habiter Paris. Lors de l'anniversaire des journées de juillet en 1835, il faisait partie du cortége qui accompagnait le roi sur les boulevards, et peu s'en fallut qu'il ne fût une des victimes de l'attentat de Fieschi. Son chapeau fut traversé d'une balle. Le général Guyot mourut à Paris, le 28 novembre 1837.

GUYOT DE PROVINS, bénédictin, poëte français du 13e siècle, parcourut l'Europe, et fit le pèlerinage de Jérusalem. On connaît de lui un poëme ou roman sous le titre de *Bible*, dite *Bible de Guyot*, et qu'il ne faut pas confondre avec celle de Hugues de Bercy. Il en existe deux manuscrits à la Bibliothèque du roi à Paris : c'est une satire contre les princes, les rois, les ordres religieux, les physiciens et les médecins. On croit que cet ouvrage a été terminé vers 1204.

GUYOT DES HERBIERS (Claude-Antoine), né à Joinville le 25 mai 1745, entra fort jeune dans la carrière du barreau, et se rendit à Paris, où il plaida avec succès dans des affaires importantes, composant en même temps quelques pièces de vers qui furent imprimées dans les almanachs ou autres recueils. Il en fit aussi qui ne purent circuler qu'en secret, notamment les *Chancelières*, contre le chancelier Maupeou. Cet ouvrage causa alors un grand scandale; plus tard Guyot des Herbiers l'avoua hautement. Guyot des Herbiers, ayant embrassé avec beaucoup d'ardeur la cause de la révolution de 1789, fut nommé l'année suivante un des juges des tribunaux civils de Paris. Il entra ensuite dans les bureaux du ministère de la justice, et y devint chef de division sous le ministère de Merlin de Douai, qui le prit en affection. Il fut nommé, en 1798, député du conseil des Cinq-Cents. Il fut bientôt un des secrétaires de l'assemblée, et célébra à la tribune le triomphe des Français qui venaient de mettre en fuite une troupe anglaise débarquée à Ostende. Fortement attaché au parti du Directoire, Guyot eut, en 1799, au milieu d'un banquet très-nombreux, une vive altercation avec Briot, son collègue, qui était un des chefs de l'opposition. Après la révolution du 18 brumaire, il passa au nouveau corps législatif, où il resta quelques années, et vécut ensuite dans la retraite, au Mans, où il est mort le 5 mars 1828. On a de lui : quelques fragments des *Heures*, poëme, et des *Chats*, autre poëme, publiés dans divers recueils ou journaux; l'*État restitué*, ou *le comte de Bourgogne*, drame historique en 4 actes, traduit par Kotzebue; des *Éloges historiques* de plusieurs membres de la loge des Neuf-Sœurs, etc.

GUYOT. *V.* **DESFONTAINES** et **MERVILLE.**

GUYS (Joseph), oratorien, missionnaire, né à la Ciotat en 1611, mort le 30 janvier 1694, a publié une *Description des arènes ou de l'amphithéâtre d'Arles*, 1675, in 4°, figures.

GUYS (Jean-Baptiste), littérateur, né à Marseille, membre de l'académie de Caen, a publié *la Baguette mystérieuse; Térée*, tragédie en 5 actes et en vers, 1742; un drame en vers libres : *Abailard et Héloïse*, 1752 et 1755, dans le *Théâtre bourgeois* publié par Duchesne.

GUYS (Pierre-Augustin), négociant, né à Marseille en 1722, se livra de bonne heure au commerce, fit plusieurs voyages dans le Levant, y recueillit des documents précieux sur les mœurs et les usages des Grecs modernes, et mourut en 1801 à Zante, où il s'était retiré dans ses dernières années. On a de lui : *Voyage littéraire en Grèce*, 1776, 2 vol. in-12; 1783, 4 vol. in-8°; *Relation abrégée des voyages en Italie et dans le Nord*, in-8°; *Essai sur l'antiquité de Marseille*, 1786, in-8°; *Poésies fugitives et traduites en vers*, etc. Guys était correspondant de l'Institut, et les Grecs lui avaient accordé le titre de citoyen d'Athènes.

GUYS (Pierre-Alphonse), fils du précédent, né à Marseille le 27 août 1755, mort à Tripoli le 13 septembre 1812, suivit la carrière des légations, et remplit avec distinction les fonctions de consul en Sardaigne et à Tripoli de Barbarie. On a de lui : *Lettres sur les Turcs*, 1776; *Éloge d'Antonin le Pieux*, 1787; il a laissé en manuscrit des *Lettres sur les Cyrénaïques*. On lui attribue *la Maison de Molière*, en 4 actes, imitée de Goldoni, 1787.

GUYSE (Jacques de), né à Mons dans la première moitié du 14e siècle, entra dans l'ordre des franciscains et passa 26 ans loin de sa patrie, étudiant la logique, la philosophie, les mathématiques et la physique. Après avoir été reçu docteur, il revint dans son pays, et professa dans les couvents de son ordre la théologie, les mathématiques et la philosophie pendant 25 ans. S'étant décidé à écrire l'histoire, il choisit celle de son pays et mourut le 6 février 1399, au couvent de Valenciennes. Sa *Chronique* a été traduite en français sous ce titre : *Illustrations de la Gaule belgique; Antiquités du pays de Hainaut et de la grande cité des Belges, à présent dite Bavay*, Paris, 1531-32, 3 parties in-fol. Son *Histoire de Hainaut*, traduite en français, avec le texte latin en regard et des notes, a été publiée par M. le marquis Fortia d'Urban, Paris, 1826, et années suivantes, 15 vol. in-8°. On lui attribue une *Chronique des comtes de Flandre*, manuscrite.

GUYSE (Nicolas de) naquit à Mons, après le milieu du 15e siècle, fit ses études à Louvain, embrassa l'état ecclésiastique et devint secrétaire de François de Buisseret, évêque de Namur, qui le pourvut du canonicat le 16 juin 1605, qu'il conserva jusqu'à sa mort arrivée le 17 juillet 1621. Il a laissé : *Mons, Hannoniæ metropolis; interjecta comitum Hannoniæ chronologiâ brevi usque ad Philippum secundum*, in-4°, 1616; et la *Vie* de François de Buisseret, évêque de Namur, en latin.

GUYTON DE MORVEAU (Louis-Bernard), savant chimiste, membre de l'Institut, etc., né à Dijon le 4 janvier 1737, embrassa d'abord la carrière de la magistrature, et était à 18 ans avocat général au parlement de Dijon. Entraîné par son goût vers l'étude des lettres, et plus particulièrement des sciences naturelles, il les cultiva, sans pour cela négliger ses fonctions judiciaires : il accepta même en 1774 une chaire de chimie à Dijon. C'est à lui que l'on doit le procédé de désinfection de l'air par les acides, et beaucoup d'autres découvertes chimiques appliquées avec succès aux arts et à la salubrité publique. Nommé en 1791 député à l'assemblée législative, puis à la Convention, il y siégea près des hommes les plus exagérés, et vota la mort de Louis XVI. Il serait trop long d'énumérer toutes les recherches que fit cet illustre savant. Il eut une grande part à l'établissement de l'école polytechnique, et y professa pendant 11 ans. Le système monétaire actuel est dû en partie à ses soins, ce qui lui valut la place d'administrateur de la Monnaie de Paris, qu'il perdit à la restauration. Guyton mourut le 2 janvier 1816, laissant plusieurs ouvrages remarquables, parmi lesquels nous citerons : *Digressions académiques*, Dijon, 1772, in-12; *Éléments de chimie théorique et pratique*, 1776-77, 3 vol. in-12; *Dictionnaire de chimie* de l'*Encyclopédie méthodique*, dont il fut un des fondateurs; *Mémoire sur l'éducation publique*, 1764, in-12 ; *Traité des moyens de désinfecter l'air*, etc., 1801-02-05, traduit en allemand et en anglais.

GUYTON, frère du précédent, a publié sous le pseudonyme de Brumore : *Traité curieux des charmes de l'amour conjugal*, traduit du latin de Swedenborg, Berlin, 1784, in-8°; et *Vie privée d'un prince célèbre* (Henri de Prusse), 1784, in-8° et in-18.

GUZMAN (Alphonse-Perez de), fameux capitaine espagnol, la tige de l'illustre maison de Médina-Sidonia, né à Valladolid en 1258, se signala d'abord contre les infidèles, passa ensuite au service de Muley, roi de Maroc, et défit en plusieurs rencontres les souverains de Tripoli et de Fez. De retour dans sa patrie après la mort d'Alphonse X, il fut comblé d'honneurs par Sanche IV, et nommé gouverneur de Tarifa au moment où cette place fut assiégée par l'infant don Juan, qu'il contraignit bientôt à se retirer. Nommé ensuite grand de Castille, il combattit vaillamment contre les Mores de Grenade, sous le règne de Ferdinand IV, contribua à la prise de Grenade sur les mahométans, et mourut en 1320, conseiller de la reine mère Marie. — La même maison de Médina-Sidonia compte encore plusieurs autres personnages illustres du nom de Guzman, entre autres : — Henri, qui s'immortalisa dans la guerre de Grenade en 1494; et son fils Henri, qui s'empara de Melilla en Afrique, l'an 1497, fut dépossédé de la ville de Gilbraltar, que ses ancêtres avaient conquise, se révolta, et mourut disgracié en 1508. — Henri, fils du précédent, continua la révolte de son père, ravagea l'Andalousie, et rentra en Espagne en 1514, après avoir obtenu son pardon du roi Ferdinand. — Alphonse, frère du précédent, chevalier d'Alcantara, guerrier et littérateur, est auteur de poésies imprimées dans les *Romanceros* espagnols. — Fernand-Perez, littérateur estimé à la cour de Jean II (1450), a composé des poésies morales et religieuses, imprimées dans plusieurs *Cancioneros* espagnols. — On cite encore deux peintres estimés, et attachés, l'un à la cour de Philippe III, l'autre à la cour de Philippe V, et tous deux portant le prénom de Pierre.

GUZMAN (Louise de), régente de Portugal, fille aînée de Jean-Emmanuel-Perez, duc de Médina-Sidonia, Espagnole de naissance, épousa Jean de Bragance, qui avait des droits légitimes à la couronne du Portugal, alors sous le joug de l'Espagne. Elle entra avec ardeur dans les projets qui tendaient à placer son mari sur le trône, contribua puissamment à son élévation en 1640, et par ses conseils et son habileté consolida l'autorité du nouveau monarque. Après la mort de son mari en 1656, ayant été reconnue pour régente, elle sut tenir d'une main ferme les rênes de l'État que lui disputaient les principaux seigneurs, déjoua tous les complots, et força par la sagesse de son administration ses ennemis mêmes à la respecter. Lorsque son fils eut atteint sa majorité, elle lui abandonna le trône, se retira dans un cloître, et y mourut le 16 novembre 1666.

GUZMAN. *Voyez* **OLIVARÈS**.

GWYLIM (David Ap), célèbre barde gallois, surnommé *l'Ovide* de sa patrie, né en 1340 à Brogynin dans le comté de Cardignan, mort vers 1400, a laissé des *Poésies* dont le recueil parut en 1792, in-8°, par les soins de MM. Owen Jones et William Owen.

GYA-LONG. *Voyez* **DJIA-LAONG**.

GYARÉE et **TELON**, frères, nés vers l'an 95 avant J. C. à Marseille, commandaient en commun la flotte qui opposa à César une si vigoureuse résistance devant cette ville, alors attachée au parti de Pompée; ils périrent glorieusement dans le combat qui précéda l'investissement de leur patrie par ce grand capitaine. Lucain, dans le premier livre de sa *Pharsale*, célèbre la valeur et l'habileté de Gyarée.

GYGÈS, roi de Lydie, fondateur de la dynastie des Mermnades, avait d'abord été favori du roi Candaule, sur lequel il usurpa le trône 718 ans environ avant J. C. Les anciens historiens diffèrent dans le récit des circonstances de cette usurpation ; elles sont tombées dans le domaine de la fable, qui rapporte que Candaule ayant eu l'imprudence de faire voir sa femme nue à Gygès, cette princesse irritée força celui-ci à faire périr le roi et à s'emparer du sceptre. Gygès eut d'abord des démêlés avec les Héraclides, parents de Candaule; mais l'oracle ayant décidé en sa faveur, il régna paisiblement, et mourut en 680 avant J. C., laissant l'empire à Ardyse, son fils.

GYLIPPE, général lacédémonien, fit la guerre aux Athéniens devant Syracuse, en 1414 avant J. C., remporta sur leurs généraux, Démosthène et Nicias, une victoire complète et les fit prisonniers. Dans la suite, il concourut avec Lysandre à la prise d'Athènes. Le vainqueur l'ayant chargé de transporter à Sparte 1,500 talents pris dans cette ville, il en détourna 300; mais ce vol ayant été connu, il ne se déroba au châtiment que par la fuite.

GYLLENBORG (Charles, comte de), sénateur suédois, né en 1679, fit ses premières armes sous Charles XII, obtint ensuite une mission en Angleterre, où il se montra opposé à la maison de Hanovre, et fut pour cela mis en prison ; il assista en 1818 au congrès d'Aland, y fut l'un des chefs du parti des *chapeaux*, et

mourut en 1746. On a de lui des poésies et des morceaux de littérature.

GYLLENBORG (Jean, Othon et Frédéric), frères du précédent, ont acquis quelque célébrité en Suède : le premier comme officier dans les armées de Charles XII, les deux autres comme poëtes et littérateurs. On doit en partie au dernier l'établissement de l'académie des sciences de Stockholm (1740).

GYLLENBORG (Gustave-Frédéric, comte de), de la famille des précédents, né vers 1729, membre de l'académie des sciences et belles-lettres de Stockholm à sa fondation, est regardé comme un des poëtes qui ont le plus concouru à la gloire de la littérature suédoise. Il était conseiller de la chancellerie royale et mourut le 30 mars 1809. On a de lui un poëme sur *le Passage du Beltz ; l'Hiver et le Printemps; les Loisirs et les misères de l'homme,* poëmes ; des *tragédies,* des *odes,* des *satires,* des *fables.* La littérature française lui était familière.

GYLLENHIELM (Charles, baron de), sénateur et grand amiral de Suède, né en 1574, était fils naturel de Charles IX. Il suivit avec éclat la carrière des armes, fut l'un des tuteurs de la reine Christine et mourut en 1650. On a placé sur sa tombe les chaînes qu'il avait portées pendant une captivité de 11 ans en Pologne, circonstance de sa vie que rappelle aussi son ouvrage intitulé : *Schola captivitatis,* latin et suédois, Stockholm, 1632, in-4° et in-8°.

GYLLIUS. *Voyez* **GILLES** (P.), dont le vrai nom est **GYLLI.**

GYRALDUS. *Voyez* **GIRALDI** et **BARRY.**

H

HAAGER-ALENSTEIG (François), homme d'État autrichien, entra d'abord au service militaire et combattit sous les ordres du général Kray contre les Valaques. Une chute de cheval le força de quitter le service. Il fut en 1789 nommé commissaire de district, et en 1795 *Kreishauptman* (capitaine de cercle) à Traisskirchen. En cette qualité il eut à diriger les levées militaires à l'approche des Français et à surveiller les travaux de fortification contre les armées de Moreau et de Bonaparte. En 1802 il fut appelé dans la commission formée à Vienne pour assurer les subsistances et entra comme conseiller aulique au ministère de la police et de la censure. Après l'invasion française et la paix de Presbourg, il fut envoyé en qualité de commissaire extraordinaire dans la province qu'il avait administrée auparavant. Il rentra ensuite au ministère de la police, en fut nommé vice-président dès 1809, se démit de ses fonctions en 1816 et mourut le 31 juillet à Stra près de Venise.

HAAMBERGEN (Jean van), peintre hollandais, né à Utrecht en 1642, mort en 1715, élève de Corn. Poelemburg, excella dans le paysage.

HAAS (Jean-Mathias), en latin *Hasius*, géographe, né à Augsbourg le 14 janvier 1684, remplit avec distinction la chaire de mathématiques à l'université de Wittenberg, et mourut le 24 septembre 1742. On connaît de lui : *Regni Davidici et Salomonis descriptio geographica et historica*, Nuremberg, 1739, in-fol. ; *Phosphorus historiarum vel prodomus theatri summorum imperiorum,* Leipzig, 1742, in-fol.; *Historiæ universalis politicæ idea, tractationem summorum imperiorum exhibens,* Nuremberg, 1743, in-4°. Ces divers ouvrages ont été réunis en 1750 sous le titre d'*Atlas historique,* et publiés à Nuremberg chez les Homann.

HAAS (Jean-Sébastien), secrétaire de cabinet, archiviste et bibliothécaire du landgrave de Hesse-Cassel, né à Berne en 1641, fut envoyé comme secrétaire d'ambassade en 1689, au congrès de Nimègue, et mourut en janvier 1697, après avoir publié, sur l'art d'écrire en chiffres, un ouvrage devenu rare, intitulé : *Stéganographie nouvelle, où cet art, fort imparfait jusqu'ici, a été mis dans une plus grande perfection*, Cassel, 1593, in-4°.

HAAS (Guillaume), graveur et fondeur en caractères, né à Bâle le 23 août 1741, mort le 8 juin 1800 à l'abbaye de Saint-Urbain, canton de Lucerne, a introduit l'usage des caractères mobiles dans l'impression des cartes géographiques et imaginé les interlignes proportionnées et progressives, d'un usage fréquent dans les compositions de tableaux. Haas a suivi avec gloire la carrière du génie militaire, et a fait les campagnes de la Suisse orientale sous les ordres du maréchal Masséna. Outre plusieurs *Cartes géographiques* et quelques écrits d'économie politique, il a publié des descriptions de ses inventions typographiques, comme : *Nouvelle presse d'imprimerie inventée à Bâle en* 1772, Bâle, 1790 ; *Nouvelle distribution des espaces et des cadrats, avec tableaux explicatifs,* ibid., 1772.

HAAS (Guillaume), fils du précédent, s'est fait quelque réputation comme imprimeur et graveur, et a publié entre autres les *Cartes* de l'Italie, de la Suisse et du canton de Bâle.

HAASTERT (Isaac van), né à Delft en 1753, mort en 1834, peintre de paysages et de vues de ville, fut élève de Jérôme Lapis. Il est connu par des poésies remarquables ; il a traduit un ouvrage sur la physionomie et publié une collection d'estampes, représentant des bêtes féroces.

HABACUC, le 8e des petits prophètes, florissait sous les premières années du règne de Joachim ; on croit que c'est lui qui apporta des aliments à Daniel, renfermé dans la fosse aux lions. Il ne reste qu'une seule des prophéties d'Habacuc : il y peint les désordres de Jérusalem, prédit la ruine de Babylone, et invoque la Divinité pour la délivrance des Hébreux.

HABDERRHAMAN. *Voyez* **ABDÉRAME** et **SOYOUTHI.**

HABERMANN (François-Jean), compositeur, né en 1706 à Kœnigswerth en Bohême, visita l'Italie, l'Espagne et la France, entra au service du prince de Condé en 1731, devint ensuite maître de chapelle du grand-duc de Toscane et mourut le 7 avril 1783. On a publié

de sa composition : *Missæ XII*, Prague, 1746; *Litaniæ VI*, ibid., 1747. Il a laissé en manuscrit des sonates, des symphonies.

HABERT (François), surnommé *le Banny de Liesse*, poète français, né à Issoudun vers 1520, n'eut point à se louer de la fortune, ainsi que l'indique le surnom qu'il avait choisi. Il fit ses premières études à Paris; et s'y étant lié avec quelques jeunes gens qui partageaient son goût pour la poésie, il dissipa dans leur compagnie un temps destiné à son instruction. Son père, informé de sa conduite, le rappela près de lui, et l'envoya ensuite à Toulouse faire son cours de droit : mais la mort de ce bon père le priva de sa seule ressource; et il se trouva réduit à un tel état de misère, que par une épître adressée à l'évêque d'Amiens (François de Pisselcu), il sollicitait une somme pour acquitter ses dettes et se rendre dans sa patrie. Il se décida pour lors à entrer chez un procureur, afin d'y apprendre la pratique; et il se mit ensuite au service de quelques seigneurs, dont la protection lui fut moins utile qu'honorable. Enfin le duc de Nevers, dont il était devenu le secrétaire, le présenta à la cour, où il reçut un accueil plus favorable qu'il ne l'espérait. Le roi Henri II le chargea de traduire en vers les *Métamorphoses* d'Ovide, et le récompensa de ce travail par une pension. Mais il paraît qu'il ne jouit pas longtemps des bienfaits de ce monarque. On place sa mort peu après l'année 1561 : Colletet la retarde jusqu'en 1574. On trouve dans la *Bibliothèque* de Lacroix du Maine, les *Mémoires* de Nicéron et la *Bibliothèque* de Goujet, la liste de ses nombreuses productions, parmi lesquelles on cite : *le Temple de la chasteté*, Paris, 1549, in-8°; *les Divins oracles de Zoroastre*, etc., ibid., 1558, in-8°; une *Traduction d'Horace*, et une autre des *Métamorphoses* et des *Élégies* d'Ovide.

HABERT (Pierre), frère du précédent, né à Issoudun, donna des leçons d'écriture à Paris, et fut assez heureux pour mériter les bonnes grâces de quelques grands seigneurs, qui le présentèrent à la cour, où il fit un chemin très-rapide. Il prend, à la tête de son principal ouvrage, les titres de conseiller du roi, secrétaire de sa chambre, bailli et garde du sceau de l'artillerie. Il mourut vers 1590. On a de lui : *le Miroir de vertu et chemin de bien vivre*, etc., Paris, 1559, 1569, 1574 et 1587, in-16. Tous ces opuscules sont en vers, excepté *le Miroir de vertu*. On connaît encore de lui : *Traité du bien et utilité de la paix, et des maux provenant de la guerre*, en vers alexandrins, 1568, in-8°, etc.

HABERT (Suzanne), fille de François et sœur du précédent, avait étudié les langues orientales, les langues vivantes, la philosophie et surtout la théologie. Elle épousa Ch. Dujardin, officier du roi Henri III. Devenue veuve, elle se retira dans la maison des bénédictins de Ville-l'Évêque, et y mourut en 1633. Elle a laissé en manuscrit plusieurs ouvrages, la plupart ascétiques.

HABERT (Isaac), frère de la précédente, publia à 22 ans un volume d'*OEuvres poétiques*, Paris, 1582, in-4°; et en 1585, 3 livres des *Météores*, en vers héroïques, ouvrage curieux, et qui prouve une connaissance approfondie de la Physique d'Aristote.

HABERT (Isaac), fils du précédent, et l'un des plus ardents adversaires des jansénistes, fut docteur de Sorbonne, évêque de Vabres en 1645, et mourut d'apoplexie à Pont-de-Salars près de Rhodez, le 15 septembre 1668. On connaît de lui, entre autres ouvrages : *Défense de la théologie des Pères grecs sur la grâce*, 1646; *Liber pontificalis gr. et lat. cum notis*, Paris, 1643, in-fol.; un grand nombre d'écrits contre le *jansénisme*; et un recueil de *Poésies latines*, des *Hymnes*, des *Sylves*, etc.

HABERT (Pierre), médecin de Monsieur, duc d'Orléans, a publié : *la Chasse du lièvre avec des lévriers*, 1599, in-4°; *la Chasse du loup*, en vers, Paris, 1624, in-4°; *Des vertus et propriétés des eaux minérales d'Auteuil*, ibid., 1628, in-8°.

HABERT (Philippe), l'un des premiers membres de l'Académie française, né à Paris vers 1605, fit ses études d'une manière brillante; et, quoique engagé dans l'état militaire, il continua toute sa vie de cultiver les lettres. Il faisait partie de la réunion des beaux esprits qui s'assemblaient dans la maison de Conrart; et il fut un des membres chargés de l'examen du projet présenté au cardinal de Richelieu, pour l'organisation de l'Académie. Nommé par le maréchal de la Meilleraye commissaire de l'artillerie, il se signala dans diverses expéditions, prit part à plusieurs batailles, et fut écrasé en 1637, au siége d'Emmerick en Hainaut, sous les ruines d'une muraille, renversée par l'explosion d'un tonneau de poudre, auquel un soldat avait mis le feu par imprudence. Il n'était alors âgé que de 32 ans. L'Académie chargea Gombaud de composer son *Éloge*, et Chapelain son épitaphe. Il eut pour successeur Jacques Esprit. On a de lui : *le Temple de la mort*, poëme d'environ 300 vers, Paris, 1637, in-8°.

HABERT (Germain), frère du précédent, abbé de Saint-Vigor de Cérisy, né à Paris en 1610, mort en 1655, fut, comme son frère, membre de l'Académie française dès sa fondation. On connaît de lui : *la Métamorphose des yeux de Philis en astres*, poëme, Paris, 1639, in-8°; des *Poésies diverses*; une *Oraison funèbre du cardinal de Richelieu*.

HABERT (Nicolas), religieux bénédictin de l'abbaye de Mouzon, au diocèse de Reims, fut élu prieur claustral de cette abbaye en 1608. Il y mourut en 1638, peu de temps avant que la réforme de Saint-Vannes y fût introduite. Il est auteur d'une *Chronique latine de l'abbaye de Mouzon*, Charleville, 1628, in-8°.

HABERT (...), prémontré de la réforme de cet ordre, vivait dans la première moitié du 18e siècle. On a de lui un ouvrage en 2 tomes, entrepris spécialement pour jeter de la lumière sur ce qu'étaient, sous la première et la deuxième race, les mariages des princes *Francs*, qu'on voit avoir plusieurs femmes à la fois.

HABERT (Louis), docteur de Sorbonne, grand vicaire de Luçon, d'Auxerre, de Verdun, et enfin de Châlons-sur-Marne, né à Blois en 1635, mort le 7 avril 1718, s'était montré un des plus opposants à la bulle *Unigenitus*; aussi fut-il exilé par Louis XIV. On a de lui : *Theologia dogmatica et moralis ad usum seminarii catalaunensis*, Lyon, 1709, 6 vol. in-8°, et un 7e en 1712; *Traité de la pénitence, ou Pratique de Verdun*, in-12, plusieurs fois réimprimé, etc.

HABICOT (Nicolas), anatomiste, né vers 1550 à Bonny dans le Gâtinais, étudia la chirurgie à Paris et fut attaché à l'Hôtel-Dieu et aux armées. Il mourut le 17 juin

1624. On lui doit : *Problèmes sur la nature, préservation et cure de la maladie pestilentielle,* Paris, 1607 ; *la Semaine, ou Pratique astronomique,* ibid., 1620; *Paradoxe myologiste,* etc., ibid., 1610 ; *Gigantostéologie, ou Discours des os d'un géant,* ibid., 1613 ; cet opuscule fut le signal de la querelle sur les géants, provoquée par la prétendue découverte des os de Teutobochus au château de Langon en Dauphiné (voyez l'article BASSOT).

HABINGTON (THOMAS), né en 1560 et mort en 1647, fut impliqué dans la conspiration des poudres sous Jacques Ier, mais obtint sa grâce : il a laissé des collections manuscrites qui ont formé la base de l'histoire du comté de Worcester, donnée par le docteur Nash. On a de lui une traduction en anglais de la lettre de Guillaume le Breton : *De excidio et conquestu Britanniæ,* Londres, 1658, in-8°.

HABINGTON (GUILLAUME), fils du précédent, poëte anglais, né à Hindlip (comté de Worcester), en 1605, fut élevé en France, et mourut le 13 novembre 1645. On connaît de lui (en anglais), *la Reine d'Aragon,* tragi-comédie, 1640 ; *Observations sur l'histoire,* 1641, in-8° ; *Histoire d'Édouard IV,* 1640, in-fol. ; un recueil de poésies diverses sous le titre de *Castara,* nom que ce poëte donnait à sa femme, Londres, 1635, in-8°.

HABIS, un des plus anciens rois de l'Espagne, selon Justin, civilisa ce pays encore barbare et fut le chef d'une dynastie qui régna plusieurs siècles.

HABYB (ALY-BEN-MOHAMED), né dans le 9e siècle de l'ère chrétienne (3e de l'hégire), se disait descendant d'Ali, gendre de Mahomet. S'étant mis à la tête d'un parti, il se rendit maître de Bassora vers l'an 256 de l'hégire, en chassa le calife Motamed, et fonda une nouvelle ville à laquelle il donna le nom de Mokhtarah. Mowaffak, frère de Motamed, vint l'attaquer, défit ses troupes, et le mit à mort l'an 270 de l'hégire (883 de J. C.).

HAÇAN, 5e calife, fils d'Ali et de Fatime, dut son nom qui signifie *Beau,* à Mahomet son aïeul qui lui portait une grande affection. Élu calife l'an 40 de l'hégire (660 de J. C.), il se mit, bien malgré lui, en campagne contre Moawyah qui avait été reconnu calife en Syrie et en Égypte. Une mutinerie de ses troupes le détermina à proposer à son rival des conditions auxquelles il consentait à se démettre du pouvoir suprême. Il abdiqua publiquement et se retira à Médine jouissant d'un revenu de plus de 3 millions qu'il employait presque entièrement en œuvres de bienfaisance. Moawyah voulant rendre le califat héréditaire dans sa famille, son fils Yezid corrompit une esclave ou même une des femmes d'Haçan, qui fut empoisonné l'an 49 de l'hégire (669 de J. C.).

HAÇAN-BEN-ALHAÇAN (ABOU-ALY). *Voyez* **AL-HAÇAN**.

HAÇAN AL-SANHADJY, 9e et dernier prince de la dynastie des Zeïrides ou Sanhandjides, qui avait régné sur la côte septentrionale d'Afrique, depuis Tripoli jusqu'à Alger, sortait à peine de l'adolescence, lorsque en 515 de l'hégire (1121 de J. C.), il succéda à son père Aly dont il était le 12e fils et qui l'avait laissé sous la tutelle d'un fidèle eunuque. Mais bientôt la mort de ce ministre et l'ambition de ceux qui prétendaient à sa place, suscitèrent des factions et des troubles à la cour et dans les provinces, et fournirent à Roger, roi de Sicile, l'occasion de réaliser le projet qu'il avait manifesté d'étendre ses conquêtes en Afrique. Il s'empara d'abord, en 1135, de l'île de Djerb. Repoussé devant Tripoli par les troupes de Haçan, il prit sa revanche, en 1144, en se rendant maître de Bursac (l'ancienne Tubursica). Il revint assiéger Tripoli, par terre et par mer, en 1146, et la prit par escalade au bout de trois jours, tandis que les habitants, au lieu de défendre leurs remparts, se battaient entre eux, dans les rues, pour le nouveau souverain que chacune des deux factions voulait se donner. Aux malheurs du règne de Haçan se joignit une cruelle famine, dont les ravages furent si horribles, en 1147, qu'ils facilitèrent une nouvelle expédition du roi de Sicile. George, son amiral, prit l'île de Cossyre (aujourd'hui *Pantalaria*), et parut devant Mahdyah. Haçan abandonna sa capitale, emmena ses femmes, ses enfants, ses esclaves et emporta une partie de ses trésors. Un grand nombre d'habitants ayant imité son exemple, les Siciliens entrèrent sans résistance dans la ville qu'ils livrèrent au pillage. La conquête de quelques autres places les rendit maîtres de toute la côte, depuis Tripoli jusqu'à Tunis, et de tout l'intérieur, depuis les déserts d'Al-Garb jusqu'à celui de Kaïrowan. La dynastie des Zeïrides, qui avait duré 177 ans, ayant ainsi pris fin, Haçan se retira chez un émir arabe, dans l'intention de se rendre auprès du calife d'Égypte. Comme la route était peu sûre, il prit celle de Boujie, où régnait son parent Yahia, prince de la dynastie des Hamadides, dont les États étaient un démembrement de ceux des Zeïrides. Mais il ne put être admis en sa présence, et fut conduit sous bonne escorte à Alger, où il demeura en surveillance avec sa famille jusqu'à la prise de cette ville et la destruction de la dynastie des Hamadides, en 1152, par Abd-el-Moumen, roi de Maroc. Haçan alla au-devant de ce monarque qui l'accueillit avec bienveillance et l'emmena à Maroc, où il s'unit avec lui par des mariages. Haçan suivit son nouvel allié au siége de Mahdyah qui fut reprise sur les chrétiens en 555 (1160). Remis alors en possession de son ancienne capitale, il la fit gouverner comme vassal de la dynastie des Al-Mohades, fondée par Abd-el-Moumen, mais il continua de résider à Maroc, où il finit ses jours dans l'obscurité.

HAÇAN BEN SABBAH ou **HAÇAN**, fils d'Aly, chef de la secte des Ismaéliens connus dans l'histoire des croisades sous le nom d'*Assassins,* se prétendait issu d'Aly, gendre de Mahomet par Ismaël, fils de Djafar-el-sadic. La vérité est qu'il vit le jour dans un village de la dépendance de Rey, ville de Perse, où sa famille résidait depuis longtemps. Son père professait la secte des Chiites, et lui en donna de bonne heure les principes : toutefois, voulant détourner les doutes qui s'étaient élevés sur la pureté de sa croyance, il le plaça à Nichapour, chez l'imam Mowaffek-eddin. Ce fut là que Haçan fit connaissance avec le célèbre Nizam-elmulk, qui devint par la suite vizir de Mélik-Schah. Ils convinrent un jour, que la fortune qui arriverait à l'un, serait commune aux deux autres. Leurs études achevées, ils se séparèrent; et chacun d'eux suivit une carrière différente. La fortune se montra favorable à Nizam-elmulk, et le porta, sous le règne du sultan Alp-Arslan, à la seconde place de l'empire, qu'il conserva sous Mélik-Schah. Haçan, dont la vie

s'était écoulée jusqu'alors dans l'obscurité, vint le trouver, et rappela au ministre l'engagement qu'ils avaient contracté chez l'imam Mowaffek-eddin, le sommant, en quelque sorte, de l'exécuter. Nizam-elmulk, fidèle à sa parole, introduisit Haçan auprès du sultan, lui assigna une dignité et des titres convenables, et par l'éloge qu'il fit de ses belles qualités, lui obtint le rang de ministre. Haçan ne reconnut cette conduite généreuse qu'en travaillant à la ruine de son bienfaiteur ; et quel que fût le talent qu'il manifesta, ses procédés inspirèrent un tel mépris pour sa personne, qu'il fut obligé de quitter honteusement la cour. Avant ou après cette mésaventure, Haçan, ayant eu de fréquents entretiens avec un Ismaélien, se convertit à sa secte. Il la propagea avec tant d'ardeur et de succès, qu'il pourrait presque en être regardé comme le fondateur dans la Perse. Ses talents l'ayant fait distinguer, le scheïkh Abd-elmélik, daï ou missionnaire principal des Ismaéliens dans l'Irac, lui confia le soin de former de nouveaux adeptes, et l'envoya en Égypte vers l'imam Mostanser-billah. Haçan s'acquit les bonnes grâces de Mostanser, et parvint auprès de lui à un tel crédit, que le généralissime des troupes d'Égypte en prit de l'ombrage, et voulut le perdre. Le prince ayant refusé de l'éloigner de la cour, Haçan fut saisi à l'improviste par ses ennemis, et jeté dans un vaisseau qui voguait vers l'Afrique. Après avoir erré quelque temps sur la Méditerranée, il fut poussé sur les côtes de Syrie. Étant débarqué, il se rendit à Alep, passa de là dans la Perse, dont il parcourut plusieurs provinces, prêchant sa doctrine, augmentant le nombre de ses prosélytes, tant par ses insinuations et son éloquence que par celles de ses missionnaires : il s'empara enfin, en 1091, du château d'Alamout, aux environs de Casbin dans l'Irac-adjémy. Il s'y fortifia et étendit de là sa puissance sur les districts voisins, faisant construire des châteaux dans les endroits qui lui paraissaient convenables. Les émirs de Mélik-Schah, effrayés des progrès de la secte des Ismaéliens, craignirent pour eux-mêmes. Le sultan, instruit de l'état des choses, envoya des troupes faire le siége d'Alamout; mais Haçan sut inspirer un tel enthousiasme à ses partisans, qu'ils supportèrent les plus cruelles privations plutôt que de se rendre, et triomphèrent des assiégeants autant par leur constance que par leur courage. Nizam-elmulk périt assassiné par un émissaire de Haçan. Mélik-Schah suivit de près son ministre au tombeau. Les troubles qui survinrent aussitôt après cette mort, favorisèrent la propagation de la doctrine ismaélienne. Mohamed, fils de Barkiarok, étant parvenu au trône, donna ordre à l'atabek Nouchtégin de marcher contre les Ismaéliens, et de s'emparer des châteaux importants d'Alamout et de Roudbar. L'atabek obéit au sultan, et assiégea les deux châteaux. On se battit de part et d'autre pendant un an ; et au moment où l'atabek allait recueillir les fruits de son expédition, le sultan Mohamed mourut, et les troupes se débandèrent. Sindjar tenta de nouveau de détruire les Ismaéliens. Haçan, prévoyant qu'il ne pourrait résister à cette nouvelle attaque, eut recours à la ruse. Il séduisit un esclave qui, tandis que le prince était endormi, enfonça dans la terre, près de sa tête, un stylet aiguisé. Lorsque Sindjar vit le poignard à son réveil, il fut saisi de frayeur. Quelques jours après cet événement, Haçan lui écrivit : « Si l'on n'avait point de bonnes intentions pour le sultan, on aurait plongé dans son sein le poignard qu'on a enfoncé dans la terre près de sa tête. » Sindjar fit la paix avec Haçan, et lui assigna même des revenus sur Coumis. Ce traité ne servit qu'à étendre la puissance du chef des Ismaéliens. Haçan mourut le 26 de djoumadi Ier, 518 de l'hégire (1124 de J. C.), laissant à Buzurkamid la puissance dont il jouissait parmi ses sectaires. Nous rapporterons un trait qui fera mieux connaître ce personnage. Le daï, missionnaire du Couhestan, ayant péri assassiné, quelques personnes attribuèrent ce meurtre au fils de Haçan ; et sur ce simple soupçon, Haçan ordonna sa mort. Son autre fils ayant été accusé de boire du vin, il le fit aussi mourir. Son but, en agissant ainsi, était de prouver au peuple qu'en invitant les hommes à embrasser sa doctrine, il n'avait point pour objet de transmettre l'autorité à ses fils. On dit que, pendant 35 ans que Haçan habita Alamout, il ne sortit que 2 fois de son appartement pour monter sur la terrasse de son palais, et qu'il ne se transporta jamais hors de la place, étant continuellement occupé à régler les affaires du gouvernement, ou bien à composer des traités dogmatiques, conformes à sa doctrine. Il mettait un tel soin à conserver la pureté extérieure de la religion musulmane, qu'il chassa, dit-on, du château, une personne qui y avait joué de la flûte. On a dit plus haut que les Ismaéliens portaient aussi le nom d'Assassins. Ce ne fut probablement qu'après Haçan, qu'ils reçurent cette dénomination. *Assassins* est la corruption du mot arabe *Hachychy* ou *Hachychyna*, il fut donné aux Ismaéliens, à cause de l'usage qu'ils faisaient de la boisson appelée *hachychah*. C'était au moyen de ce breuvage, que le chef des Ismaéliens, procurant à ses jeunes adeptes des visions agréables, les transportait dans des lieux enchantés, exaltait leur fanatisme et leur dévouement à un tel point, que la mort leur paraissait le premier degré de la félicité, enfin les amenait à se soumettre aveuglément à tous les ordres de leurs chefs. C'était à l'aide de ces mêmes hommes, connus sous le nom de *fédaï*, que Haçan se défit, par le poignard, des personnages dont il avait le plus à craindre. Ses successeurs imitèrent son exemple ; et bientôt les Assassins devinrent dans l'Occident un objet de terreur, comme ils l'étaient dans l'Orient. Quant à la dénomination de *Vieux de la montagne*, donnée par les historiens français aux successeurs de Haçan, elle est la traduction des mots arabes *cheykh el djébel*, seigneur de la montagne. Le chef des Ismaéliens était ainsi nommé, parce qu'il habitait le château d'Alamout, situé sur une montagne et environné d'arbres. Outre l'*Histoire des Ismaéliens en Perse*, par M. Jourdain, au tome IX des *Notices et extraits des manuscrits*, on peut consulter un *Mémoire* de Silvestre de Sacy sur *l'origine du mot* Assassin.

HAÇAN, surnommé *Buzurk* (*le Grand*), chef de la maison des *Ilkaniens*, était un des généraux d'Aldjyaptou, et descendait d'Abaca-Kan. Il épousa Bagdad-khatoun, fille de Djouban ; et cette union causa en partie sa fortune. Possesseur d'une des plus belles femmes de l'Asie, il fut obligé de la céder à Béhadur-kan, qui en était devenu amoureux. Une faveur et un crédit sans bornes furent le prix de cette condescendance. Il en jouit peu; car le prince, ayant entendu dire qu'il avait toujours des

relations avec Bagdad-Khatoun, le disgracia. Peu après, l'innocence de Haçan fut reconnue; il rentra en faveur, et obtint le gouvernement de l'Asie Mineure. Lorsque Béhadur mourut, il visa à l'indépendance, éleva deux princes mogols sur le trône, fut battu par Haçan Kutchuk et par Achraf : enfin, après la mort de ce dernier, il se rendit maître de Bagdad, et fut le fondateur d'un nouvel empire. Il n'eut point cependant une autorité absolue; et il fallut toujours qu'il la disputât aux autres émirs. Il mourut vers l'an 1356, laissant la couronne à son fils Avéys Ier.

HAÇAN (Kennoun), le dernier des princes Édrissites qui ont régné en Mauritanie, succéda à son père, tué par les Espagnols en 954. Son règne fut, comme celui de ses prédécesseurs, troublé par les invasions redoutables des Obaïdites et surtout des Ommiades espagnols; enfin, il fut obligé de céder ses États à ces derniers, et le calife d'Espagne le fit amener à Cordoue. Haçan parvint à s'échapper, se réfugia en Égypte, obtint quelques troupes, à la tête desquelles il s'efforça de rentrer en Mauritanie; mais cette entreprise, qui lui réussit d'abord, lui coûta la vie. Il fut assassiné par les Espagnols en 987.

HACCOU (Jean-Corneille), né à Middelbourg en 1798, suivit les cours de l'académie de dessin de cette ville, et apprit à peindre chez J. H. Koekkoek. Il peignait avec talent les hivers, les eaux dormantes garnies de vaisseaux, des clairs de lune et surtout des paysages. Il visita la France, l'Allemagne et la Suisse, s'établit à Londres où ses productions furent recherchées et mourut dans cette ville en 1839.

HACHEN-BEN-HASCHEM. *Voyez* **HAKEM.**

HACHETTE (Jeanne), héroïne française, eut la plus grande part aux combats glorieux qui sauvèrent en juin 1472 la ville de Beauvais, assiégée par les Bourguignons; c'est elle qui, la première sur la brèche, une hache ou *hachette* à la main, repoussa les assaillants, et arracha leur étendard déjà planté sur les remparts. Louis XI, en récompense du dévouement des femmes de Beauvais, leur fit expédier collectivement des lettres patentes par lesquelles il ordonne que tous les ans, au jour de la fête patronale de la ville, elles précéderont les hommes dans la procession. Les historiens ne sont pas d'accord sur le véritable nom de cette héroïne : elle est désignée tantôt sons celui de *Jeanne Fouquet* ou *Fourquet*, tantôt sous celui de *Jeanne Lainé*. Son surnom de *Jeanne Hachette* a prévalu.

HACHETTE (Jean-Nicolas-Pierre), membre de l'Institut, professeur à la faculté des sciences, était né à Mézières le 6 mai 1769. Dès l'âge de 23 ans, il obtint au concours la chaire d'hydrographie, vacante à Collioure, où il rédigea plusieurs *Mémoires,* qui le firent distinguer par Monge, alors ministre de la marine. Envoyé d'abord comme professeur à Mézières, il seconda puissamment Monge et Guyton de Morveau dans l'organisation de l'école polytechnique, où, en 1795, il fut appelé pour remplir la place de professeur de géométrie descriptive, qu'il occupa jusqu'en 1816. A cette époque, il perdit sa chaire, et deux fois le gouvernement refusa d'approuver son élection à l'Académie des sciences, où il ne put entrer que depuis 1830. Les sociétés savantes dont il faisait partie lui doivent un grand nombre de beaux travaux, notamment la Société d'agriculture et la Société d'encouragement, dont il enrichit les *Mémoires* de *Rapports* sur les *irrigations,* les *machines hydrauliques,* les *charrues,* les *machines à battre,* etc., les *tuyaux de conduite des eaux,* etc., etc. Il a publié plusieurs ouvrages très-importants, entre autres un *Traité élémentaire des machines,* 4e édition, 1827, in-4o, figures. Il avait, dès 1808, rédigé, à l'usage de ses élèves, le *Programme raisonné d'un cours de machines.* Il communiqua à la Société philomathique des *Mémoires sur la mesure de la force tangentielle* dans les machines à arbre tournant; sur une *nouvelle machine dynamométrique,* et sur les *effets dynamométriques de la poudre à canon* mesurée sur les éprouvettes à ressort. Il communiqua à l'Institut des *Mémoires pour la conversion du fer en acier,* sur la *faculté ignifère des piles voltaïques à grandes surfaces,* sur les *piles électriques sèches,* sur un *nouveau doubleur d'électricité.* Il fit paraître en 1813 un ouvrage contenant la *Théorie complète des surfaces du second degré,* qu'il avait rédigée en commun avec Monge, ainsi que la *Collection des épures gravées pour l'enseignement de la géométrie descriptive.* Enfin plus de 30 *articles* sur des sujets nouveaux furent insérés par lui dans la *Correspondance de l'école polytechnique,* dont il avait commencé la publication en 1804. Ce savant distingué mourut à Paris le 16 janvier 1834.

HACHETTE DES PORTES (Henri), né en 1712 au diocèse de Reims, fut nommé en 1738 chanoine de la cathédrale de cette ville, et en 1748 visiteur des carmélites, fonctions qu'il remplit pendant plus de 30 ans. En 1749, il fut nommé à l'abbaye de Vermand, ordre des Prémontrés, puis évêque de Sidon *in partibus.* A la révolution il se retira dans le comté de Nice, puis en Piémont, et, en 1794, à Bologne où il mourut quelque temps après. On a de lui : un *catéchisme* sur les affaires du temps; *la Dévotion au cœur de Marie,* nouvelle édition, 1825, in-18.

HACKAERT (Jean), peintre et graveur, né en 1635 à Amsterdam, mort dans les dernières années du 17e siècle, s'est exercé dans le genre du paysage, où il excellait. Ses tableaux, très-rares, et dont Adrien de Velde a peint les figures, sont recherchés des amateurs. On cite comme ses principales compositions : l'*Entrée de la ville de Gorcum,* gravé sur son dessin par Clément de Jonghe; *le Chemin; le Ruisseau; l'Arbre incliné; les quatre Arbres; le Rocher,* etc., également gravés.

HACKERT (Philippe), né à Prenzlau dans la province prussienne d'Uckermark, en 1737, était fils d'un peintre de portraits. Il commença sous la direction de son père à peindre des fleurs. Un oncle, chez lequel il fut envoyé à Berlin, ne l'employa qu'à décorer les appartements; mais le directeur de l'académie de Berlin, nommé Lesueur, le détermina à s'adonner spécialement à la peinture du paysage. Ayant copié pendant quelque temps les chefs-d'œuvre des grands paysagistes, il aborda hardiment la nature, et esquissa beaucoup de sites, non-seulement de la Prusse, mais aussi de la contrée maritime de Poméranie, où il se rendit en 1762. En 1765, il partit pour Hambourg, et s'y embarqua pour la France, où il acquit de la réputation par ses paysages en gouache qui eurent du succès à Paris, et y trouvèrent un bon crédit. Son

frère Jean étant venu le rejoindre dans cette capitale, tous les deux travaillèrent dans le goût du temps pour l'ornement des boudoirs et cabinets. Ils allèrent ensuite en Italie, et dès leur arrivée à Rome, à la fin de 1768, ils reçurent une foule de commandes. Dans ses excursions aux environs de Rome, Philippe exécuta des paysages, surtout de vues de Tivoli, dont quelques-uns se trouvent maintenant dans les grands musées. Le général Schouvaloff lui proposa, en 1771, d'exécuter pour l'impératrice Catherine 12 grands tableaux représentant la victoire navale des Russes sur les Turcs à Tchesmé. Le vainqueur Alexis Orlow entra vers ce temps avec sa flotte dans le port de Livourne. Pour mettre l'artiste à même de mieux représenter l'explosion du vaisseau amiral, il résolut de faire sauter devant lui, hors de la rade de Livourne, une vieille frégate. L'effet fut magnifique, et Hackert corrigea son esquisse d'après ce qu'il venait de voir. Hackert cependant avait achevé, avec l'aide de son frère, plusieurs tableaux et beaucoup d'esquisses et de dessins, commandés par des Anglais. Jean Hackert se chargea, en 1772, de les porter en Angleterre; le malheureux jeune homme y mourut peu de temps après son arrivée. Philippe fit venir successivement trois autres frères. Le plus jeune, George, graveur, resta avec lui, et lui fut utile pour les copies de ses tableaux. Ils établirent une imprimerie en taille-douce, et donnèrent même lieu à l'entreprise d'une papeterie pour les gravures. La cour de Russie ayant désiré avoir quelques vues de Naples, Philippe se rendit dans ce pays en 1782. C'est alors que le roi, dans ses chasses, le vit dessiner, voulut avoir toutes ses études, et l'engagea à travailler pour lui, et surtout à peindre ses chasses, le principal amusement de ce prince. Malheureusement Ferdinand était avare, et faisait perdre à l'artiste un temps précieux. Hackert retourna à Rome; mais le roi l'ayant pris en affection, l'engagea, en 1786, formellement avec son frère, en qualité de peintres de la cour, et leur accorda un logement et la table au palais. Dès lors Philippe fut en grande faveur. En dépit des intrigues de cour, il réussit à faire établir une papeterie pour les estampes, comme il avait fait à Rome. Son frère George forma les premiers élèves napolitains dans l'art de la gravure. Plusieurs années s'écoulèrent pour Philippe dans l'état le plus tranquille. Son bonheur fut troublé à la fin du siècle par la révolution que l'entrée des armées républicaines de France opéra dans l'Italie. La famille royale ayant été obligée de s'enfuir en Sicile dut abandonner ses pensionnaires; Hackert ne trouvant plus de sûreté auprès d'un peuple exaspéré, qui le prit pour un révolutionnaire, parce qu'il était traité avec égard par les généraux français, se retira à Florence. Il avait acheté dans ce pays un bien de campagne, espérant y continuer ses travaux; il ne put jouir que deux ans de cette retraite agréable. Il y mourut d'apoplexie en 1807. Ce laborieux artiste a produit une quantité innombrable d'ouvrages. Il a laissé quelques écrits : une lettre au chevalier Hamilton *Sull' uso della vernice nella pittura,* 1788; des fragments *Sur la peinture de paysage* que Gœthe a publiés à la suite d'une notice sur l'auteur, Stuttgard, 1811. On cite, parmi ses compositions : 21 *Vues de la Poméranie,* etc., in-4°, travesties; 6 *de Suède; 6 de Normandie; 4 du royaume de Naples;* des *Études d'arbres,* etc., gravées à l'eau-forte et à la pointe. — Les frères de Philippe Hackert ont tous été des artistes. Charles-Louis, mort en Suisse l'an 1800, après avoir travaillé pendant quelques années avec son frère à Rome, et Jean-Théophile, né en 1744, mort en Angleterre l'an 1773, se sont distingués comme peintres de paysages; Guillaume, élève de Mengs, né en 1748 et mort à Saint-Pétersbourg en 1780, était peintre d'histoire et de portraits; enfin George-Abraham, né en 1755, s'était adonné à la gravure; on a pu voir qu'il a gravé beaucoup d'ouvrages de Philippe. Il est mort en 1805 à Florence, où il avait ouvert un magasin de tableaux et d'estampes, après sa fuite de Naples.

HACKET ou **HAGUET** (Guillaume), fanatique anglais, parcourut l'Angleterre vers la fin du 15e siècle, accompagné de Henri Arthington et d'Edmond Copinger. Tous trois, se proclamant prophètes *de la miséricorde et du jugement,* annonçaient la ruine du royaume si on ne suivait pas leur nouvelle doctrine. Ils vinrent à Londres, et furent arrêtés : Arthington obtint sa grâce; Copinger se laissa mourir en prison, et Hacket fut pendu en 1502, appelant un miracle à son secours.

HACKET (Jean), évêque de Lichfield et Coventry, né à Londres en 1592, mort en 1670, a publié une comédie latine : *Loyola,* 1648; des *Sermons,* 1675, in-fol., et laissé une *Vie de l'archevêque Williams,* publiée par les soins d'Ambroise Philips, 1693, in-fol., et 1700, in-8°.

HACKI, abbé de Colbatz, fut coadjuteur d'Oliva, grand aumônier et secrétaire du roi de Pologne, vers la fin du 17e siècle. Il avait établi dans son abbaye une fort belle imprimerie qui lui servit à publier, en 1681 : *Ordo equestris imperialis Angelicus, aureatus, Constantinianus, S. Georgii,* 1 vol. in-8°.

HACKLUYT. *Voyez* **HAKLUYT**.

HACQUET (Balthazar), naturaliste, né au Conquet en Bretagne en 1740, passa fort jeune dans les États d'Autriche, s'y fixa, fut successivement professeur de chirurgie à Laybach et secrétaire perpétuel de la Société impériale d'agriculture et des arts, puis professeur d'histoire naturelle à Lemberg, et enfin membre du conseil des mines de Vienne; il mourut dans cette ville le 10 janvier 1815. Il avait parcouru à pied toutes les parties de la monarchie autrichienne. Le slavon et l'allemand lui étaient familiers, et plusieurs de ses ouvrages sont écrits dans cette dernière langue. On a de lui : *Oryctographia carniolica, ou Géographie physique de la Carniole, de l'Istrie et d'une partie des pays voisins,* Leipzig, 1778-1789, 4 vol. in-4°, cartes et figures; *Voyage physico-politique dans les Alpes dinariennes, juliennes, carniennes, rhétiques et noriques, fait en* 1781 *et* 1783, Leipzig, 1685-1687, 4 vol. in-8°; *Voyage dans les Alpes noriques, relatif à la physique et fait de* 1781 *à* 1786, Nuremberg, 1791, 2 vol. in-8°; *Nouveau voyage physico-politique fait en* 1788 *et* 1789 *dans les monts Carpathes Daces ou septentrionaux,* ibid., 1790, 4 vol. in-8°, figures; *Voyage minéralogique et botanique du mont Terglou en Carniole, au mont Glockner en Tyrol, fait en* 1779 *et* 1781, Vienne, 1784, in-8°, figures.

HADANCOURT (Jérôme), astronome, né en 1748 à Toulouse, où il mourut en 1800, est auteur d'un *Mé-*

moire sur 888 *étoiles australes invisibles en France,* conservé manuscrit aux archives du lycée de Toulouse.

HADDICK (André, comte de), né à Futak (Hongrie) en 1710, quitta l'étude des lois pour la carrière des armes, servit contre la Turquie, contre la France, et se distingua dans la guerre de sept ans ; nommé feld-maréchal-lieutenant, il contribua à la défaite du roi de Prusse près de Goerlitz, entra par surprise dans Berlin, s'empara de Pirna et de la forteresse de Sonnenstein, fut fait général de cavalerie, et obtint ensuite le gouvernement de la Transylvanie et de la Gallicie ; enfin élevé à la dignité de feld-maréchal, il présida le conseil de guerre à Vienne, commanda en 1789 l'armée autrichienne dans la guerre avec les Turcs, et mourut le 12 mars 1790.

HADDON (Walter), savant anglais, né en 1516 d'une famille du comté de Buckingham, fut nommé en 1550 professeur de droit civil à l'université de Cambridge, et ensuite professeur de rhétorique et orateur de l'université. Le zèle qu'il manifesta pour la réformation sous le règne d'Édouard VI, lui valut la place de principal du collége de la Trinité de Cambridge, après que l'évêque Gardiner en eut été dépossédé, et en 1552 celle de président du collége de la Madeleine d'Oxford, qu'il abandonna prudemment l'année suivante, à l'avénement de Marie au trône. Après être demeuré caché pendant tout ce règne, il parut à la cour d'Élisabeth, qui le nomma l'un des maîtres de la cour des requêtes, et en 1566 l'un des trois agents envoyés à Bruges pour rétablir le commerce entre l'Angleterre et les Pays-Bas. Il mourut le 21 janvier 1572. C'est lui qui, conjointement avec sir John Cheke, a traduit en latin le Code de droit ecclésiastique publié par John Fox en 1571, in-4°, sous le titre de : *Reformatio legum ecclesiasticarum.* Ses autres écrits ont été recueillis et publiés en 1567, in-4°, sous le titre de : *Lucubrationes,* comprenant des discours latins, des lettres et des poésies.

HADELIN (St.), mort en 669, est connu par diverses fondations pieuses, entre autres celle du monastère de Celles, près de Dinant, en Belgique. L'évêque de Liége, Notger, a écrit la *Vie* de ce saint.

HADJ-KHALFA et mieux **KHALIFAH**, savant turc, connu aussi sous le nom de *Katib-Tchélébi,* ou enfin de *Moustafa, fils d'Abdallah,* né à Constantinople, où il mourut en septembre 1658, fut premier secrétaire et grand trésorier du sultan Amurath IV, et composa plusieurs ouvrages parmi lesquels on cite : *Découverte des pensées touchant les livres et les genres :* c'est une volumineuse biographie et bibliographie orientale ; il en existe deux manuscrits à la Bibliothèque royale de Paris, sous les n°ˢ 733 et 875 ; on en possède une traduction, par Pétis de la Croix, manuscrite ; *Tables chronologiques* (en turc) *depuis la création d'Adam jusqu'en* 1640, Constantinople, 1733, in-fol. : elles ont été traduites en latin par Koehler ; en italien par J. R. Carli, Venise, 1697, et en français par Galland, qui en a donné un abrégé ; *Géographie,* en arabe, traduite en turc par Ibrahim-Effendi, Constantinople, 1732 : il en existe une traduction française à la Bibliothèque royale de Paris ; *Histoire des guerres maritimes des Ottomans,* ibidem, 1728 ; une *Histoire de Constantinople ;* une *Histoire générale depuis la création jusqu'en l'an* 1065 *de l'hégire* (1654 de J. C.), et d'autres ouvrages non imprimés dont Toderini donne la liste dans sa *Littérature des Turcs,* tome III, page 30 de la traduction française.

HADLEY (sir John), astronome anglais du 18ᵉ siècle, est inventeur d'un instrument à l'aide duquel on peut observer les astres en mer, et mesurer des angles malgré le roulis du vaisseau. Cet instrument est connu sous le nom de *Octant, ou quartier de réflexion.* Hadley a publié dans les *Transactions philosophiques* les mémoires suivants : *Description d'un nouvel instrument pour mesurer les angles,* 1731 ; *Observations faites à bord du* Chatham *en* 1732 ; *Description d'un niveau à l'esprit-de-vin fixé à 1/4 de cercle,* 1773 ; *Traité sur la cause des vents alizés,* 1735, etc.

HADORPH (Jean), antiquaire suédois, né en 1630 à Haddorp, près de Linkoping, mort le 12 juillet 1693. Charles XI ayant établi un bureau où tout ce qui concernait les antiquités du pays devait être recueilli et discuté, Hadorph en fut nommé secrétaire. Il mit au jour en latin et en suédois, un *Catalogue* des livres relatifs à l'histoire ou aux antiquités de la Suède, publiés sous le règne de Charles XI, ou prêts à être mis au jour par le collége des antiquités, Stockholm, 1670, in-fol. On lui doit une édition d'une Chronique rimée, avec plusieurs pièces curieuses (1674) ; une édition avec des notes et des additions historiques, du *Saga de saint Olaüs* en vers suédois (1675), in-8° ; une édition des lois de Dalécarlie, de Scanie, de Gotland, et du code maritime de Visby (1676-1689), etc.

HADOT (Marie-Adelaïde RICHARD), née en 1765 à Troyes en Champagne, épousa en 1785 un maître d'école, nommé Barthélemy Hadot, qui tenait une classe d'enfants et une petite boutique d'épiceries. Suppléé par sa femme dans l'une et l'autre fonction, Hadot embrassa la cause de la révolution, devint officier municipal, puis membre du comité révolutionnaire ; après la chute de Robespierre, l'école se trouva tout à fait abandonné, et le couple se réfugia dans la capitale où Mᵐᵉ Hadot, devenue bientôt veuve, se livra aux travaux littéraires et tint un petit pensionnat. Elle mourut le 19 février 1821. Elle a composé depuis 1804 un grand nombre de mélodrames et de romans. Parmi les premiers les plus connus sont : *Zadig, Jean Sobieski, Jules sous le toit paternel ; l'Homme mystérieux ;* parmi les seconds on cite : *Anne de Russie et Catherine d'Autriche, Clodilde de Habsbourg, Jean Iᵉʳ roi d'Écosse, les Ruines de Mazara,* etc. Elle a encore écrit *Loisirs d'une bonne mère,* Paris, 1811, 2 vol., et *les Soirées de famille,* Paris, 1813, 3 vol., ouvrages élémentaires.

HADRIEN. *Voyez* **ADRIEN** et **ADRIANI.**

HADWIDE, **HADWIGE** ou **AVOIE**. *Voyez* **HEDWIGE.**

HADY (Mouça), 4ᵉ calife de la maison des Abassides, était petit-fils du célèbre Almansor, et succéda à Mehdi, son père, en moharrem 169 de l'hégire (786 de J. C.) A l'époque de cet événement, il faisait la guerre dans le Djordjan. Hady, élevé au trône par droit de naissance, ne montra aucune des grandes qualités qui y avaient porté son aïeul et maintenu son frère. Il mourut vers le milieu de rebi Iᵉʳ 170 de l'hégire, après un règne de 15 mois, et à l'âge de 26 ans. On attribua sa fin prématurée à Khaizeran, sa mère, qui l'empoisonna pour prévenir ses desseins criminels contre Haroun son frère. Le

règne de Hady n'offre de remarquable que la défaite et la mort de l'alide Hocéin ben Aly, qui s'était rendu puissant dans l'Arabie.

HÆBERLIN (François-Dominique), historien et publiciste allemand fort estimé, né le 31 janvier 1720 à Grimmelfingen, près d'Ulm. Ayant terminé ses études à l'université de Gœttingue, il y enseigna l'histoire en 1742. Depuis 1746, il fut professeur d'histoire à Helmstædt, et successivement professeur de droit, bibliothécaire de l'université, enfin conseiller intime de justice en 1771, et mourut le 20 avril 1787. Des nombreux écrits qu'il a publiés, on se bornera à citer : *De familiâ augustâ Wilhelmi conquestoris, regis Angliæ*, Gœttingue, 1745, in-4°; *Venerandum vetustatis monumentum, sistens statuta Susatensia latina*, Helmstædt, 1748, in-4°; *De Austrægis generatim*, Helmstædt, 1759; *Analecta medii ævi ad illustranda jura et res germanicas*, Nuremberg et Leipzig, 1764, in-8°; *Extrait de l'Histoire universelle*, Halle, 1767-1773, 12 vol. in-8°; *Histoire moderne de l'empire d'Allemagne depuis le commencement de la guerre de Smalkalde jusqu'à nos jours*, Halle, 1775-1781, 21 vol. in-8°; *le Conclave romain*, ou *Notice exacte de ce qui se passe à Rome dans l'intervalle de la mort d'un pape jusqu'à l'élection et au couronnement de son successeur*, Leipzig et Helmstædt, 1769, in-8°; *Recueil de Mémoires succincts sur différents sujets relatifs à l'histoire et au droit public de l'empire germanique*, Helmstædt, 1775-1778, 4 parties in-8°.

HÆBERLIN (Jean-Frédéric), fils du précédent, jurisconsulte, né à Helmstædt le 10 janvier 1755, enseigna le droit dans cette université depuis 1774. Il n'a publié que deux dissertations latines sur des matières de droit public, et quelques mémoires qui ont été insérés dans le *Recueil de Mémoires succincts*, etc., publiés par son père. Il mourut en juin 1790.

HÆBERLIN (Charles-Frédéric), frère du précédent, né à Helmstædt en 1756, d'abord professeur de droit public à Erlangen, puis de jurisprudence à Helmstædt, et fut appelé par le duc Brunswick comme son plénipotentiaire à la diète de Rastadt. Après la création du royaume de Westphalie, il fut nommé membre de la commission législative des états ; mais attaqué d'une maladie grave, il fut forcé de se rendre à Cassel au sein de sa famille, et y mourut en 1808, quelques jours après son retour. Il a publié : *Répertoire du droit public allemand et du droit féodal ; Manuel du droit public allemand ; Annonces politiques*, etc.

HAECKX. *Voyez* HAEX.

HÆDUS (Pierre CAPRETTO, plus connu sous le nom latinisé de), auteur ascétique, sur lequel on n'a que des renseignements incomplets, était de Pordenone dans le Frioul et vivait à la fin du 15e siècle. Ayant embrassé l'état ecclésiastique, il partagea sa vie entre les modestes fonctions du sacerdoce et la culture des lettres. Il touchait à la vieillesse quand il publia l'ouvrage intitulé : *De amoris generibus, sive anteroticorum libri tres*. Hædus s'y propose d'éclairer, sur les dangers de l'amour, son neveu, qui suivait alors les cours de l'université de Padoue. Cet ouvrage a été imprimé pour la première fois à Trévise, par Gérard de Flandres, 1492, in-4° de 97 feuilles, plus 6 feuilles préliminaires. Cette édition, véritable chef-d'œuvre de typographie, est fort rare. David Clément en cite une édition, Leipzig, in-4°, 1505 ; et, sous le titre : *De contemnendis amoribus libri tres*, une autre, Cologne, 1608 ou 1610, in-12. Cette dernière édition a subi plusieurs retranchements. On attribue encore à Hædus l'ouvrage suivant : *De miseriâ humanâ libri quinque*, Venise (*in academia Veneta*), 1558, in-4°, très-rare.

HÆFNER ou HAFNER (François), natif de Soleure, y fut chancelier jusqu'en 1660. Il résigna alors sa charge, étant devenu aveugle. Homme d'État distingué, il fut employé dans diverses circonstances importantes. Il a été un des médiateurs de la paix entre les cantons de Zurich et de Berne et les cinq cantons catholiques, conclue en 1656. Il a publié en 1666 une *Chronique de Soleure*, écrite en allemand.

HÆFNER (Jean-Reinard), historien allemand, naquit à Drusen dans la seigneurie de Smalkalde, en 1764 ; en 1796, il fut nommé adjoint du pasteur de Barchfeld, et lui succéda en 1801. C'est dans les loisirs de cette place qu'il devint l'historien de sa patrie. Son ouvrage a paru sous le titre d'*Histoire de la seigneurie de Smalkalde*, 1808-26, 4 vol. in-4°. Hæfner fut aussi collaborateur de la grande *Encyclopédie* d'Ersch et Gruber. Il mourut le 15 mai 1830.

HAEFTENIUS (Benoît), né à Utrecht, en 1588, se fit bénédictin, et établit la réforme dans l'abbaye d'Afflighem dans le Brabant (Belgique), et mourut le 31 juillet 1648. Il a publié entre autres ouvrages : *Disquisitiones monasticæ*.

HÆLLSTRŒM (Charles-Pierre), géographe suédois, né en 1774, à Ilmola, district de Wasa en Finlande, où son père était pasteur adjoint, fut attaché en 1796 au collége royal des mines, et passa quelques années après au bureau du cadastre, en qualité de premier ingénieur. En 1809, il fut nommé capitaine dans le génie maritime, et chef du bureau des archives des cartes de marine. Il avança dans le corps de marine jusqu'au grade de lieutenant colonel ; enfin, dans l'année 1827, on le mit à la tête du district septentrional des canaux de Suède dépendant de l'amirauté. Hællstrœm mourut le 13 mars 1836. Berzelius a donné une notice sur ce savant laborieux, dans le volume, publié en 1838, des *Mémoires de l'Académie royale des sciences de Stockholm*, pour l'année 1736. Il a publié séparément : *Notice sur la détermination géographique de la position des lieux dans la Westrobothnie*, Stockholm, 1804, in-4°; *Discours sur les progrès de la géographie suédoise dans les cinquante dernières années*, avec un aperçu de l'*état actuel de la littérature géographique en Suède*, ib., 1815, in-8°; *Considérations sur le projet de détourner les eaux surabondantes du lac Hjelmar*, ib., 1812, in-4°, etc.

HAEN (Antoine de), célèbre médecin, élève de Boerhaave, né à la Haye en 1704, fut appelé à Vienne en 1754 pour y faire un cours de clinique, devint professeur de médecine pratique, puis premier médecin de la reine Marie-Thérèse, et mourut le 5 septembre 1776. Il a composé un grand nombre d'ouvrages parmi lesquels il suffira de citer : *Histor. anatomico-medica morbi incurrabilis medicos passim fallentis*, la Haye, 1744, in-8° ; *De Colicâ pictonum*, ibidem, 1745, in-8°; *Ratio medendi in nosocomio practico*, Vienne, de 1757 à 1774, réim-

primé, Paris, 1761-1774, 10 tomes en 11 vol. in-12. Ce recueil d'observations est le premier titre de Haën à la reconnaissance de la postérité; *Magiæ examen, magiæ liber,* Vienne, 1774; *De Miraculis,* 1775, 1776, et Paris, 1777 et 1778.

HÆNDEL ou **HÆNEL** (Jacques), musicien distingué, né dans la Carniole en 1550, fut d'abord au service de l'évêque d'Olmutz, Stanislas Pawlousky, comme maître de chapelle, puis fut appelé à la cour impériale où il mourut le 18 juillet 1591. On a de lui : *Musicum opus,* 4 parties, 1586 à 1590; *Harmoniæ variæ,* 1591, etc.

HAENDEL (George-Frédéric), compositeur célèbre, surnommé *il Sassone,* né à Halle dans le pays de Magdebourg, le 24 février 1684, y reçut les leçons de l'organiste Zachau, et fit les progrès les plus étonnants dans l'art auquel il s'était voué. Dès l'âge de 10 ans, il composa une suite de sonates, qui ont été conservées dans le cabinet du roi d'Angleterre. En 1703, il se rendit à Hambourg, où il donna son premier opéra (*l'Almeria*). Il se livra dans cette ville à l'enseignement de la musique, eut un grand nombre d'écoliers, et n'en publia pas moins 3 autres opéras, sans compter beaucoup de pièces de clavecin. En 1708, il entreprit le voyage d'Italie, et donna à Florence son premier opéra italien, *Rodrigo.* A Venise, il fit exécuter celui d'*Agrippine,* qui eut 27 représentations consécutives. Il quitta l'Italie en 1710, et passa dans le Hanovre, où l'électeur le nomma son maître de chapelle. Malgré ces nouvelles fonctions, il abandonna bientôt Hanovre, et se rendit en Angleterre. Ce fut à Londres qu'il composa en 15 jours son opéra de *Renaud.* Naturellement inconstant, Haendel se remit ensuite à voyager, puis se rendit à Londres, où George Ier, son ancien souverain, qui venait de monter sur le trône d'Angleterre, lui assigna un traitement de 400 livres sterling. Depuis cette époque, il ne cessa d'y travailler pour le théâtre, malgré les nombreux désagréments qu'il eut à éprouver de la part des directeurs. En 1751, il devint aveugle, sans rien perdre du feu de son génie, continuant à toucher l'orgue et le clavecin, avec la supériorité qui lui était particulière, et dictant ses leçons à Smith. Six jours avant de mourir, il dirigea encore l'exécution d'un de ses *oratorios.* Il expira le 17 avril 1759. Haendel est le musicien le plus estimé par la nation anglaise, qui le regardait comme naturalisé chez elle. Ce sont ses *Oratorios* qui ont fondé sa réputation. Ils sont tous sur des paroles anglaises. La collection de ses *OEuvres* a été publiée par souscription à Londres en 1786. On compte jusqu'à 11 *Vies* ou *Notices biographiques* de ce grand musicien; mais la meilleure est celle qu'Eschenburg a insérée dans sa traduction allemande de l'*Histoire de la musique,* par Burney. On y trouve la gravure du monument érigé en l'honneur d'Haendel à Westminster.

HÆNKE (Thaddée), naturaliste, né en 1761 à Kreibitz, district de Leitmeritz en Bohême, se prépara à la carrière savante, d'abord à l'université de Prague, puis à celle de Vienne, où il suivit surtout les leçons du botaniste Jacquin. Le désir d'étendre ses connaissances le détermina en 1789 à s'attacher, sur la recommandation de Jacquin, au service du gouvernement espagnol en qualité de botaniste, afin d'accompagner Malaspina dans son expédition autour du monde; mais étant arrivé trop tard en Espagne, il s'embarqua à Cadix pour Monte-Vidéo et Buénos-Ayres. où il espérait trouver Malaspina. Son bâtiment fit naufrage dans l'embouchure de Rio de la Plata. On raconte que Hænke se sauva à la nage, en mettant son Linné et ses papiers sous sa coiffure. S'étant rendu au Chili par terre, en traversant les Cordilières, il rejoignit enfin l'expédition du capitaine Malaspina, et l'accompagna dans son voyage vers le Nord le long des côtes de l'Amérique, jusqu'au détroit de Nootka, dans la Californie. Il revint par mer au port d'Acapulco, visita en détail le Mexique, s'embarqua de nouveau, et traversa la mer du Sud jusqu'aux îles Mariannes et Philippines. Il passa par les îles de la Société en Amérique, et, en 1791, il mit pied à terre au port de la Conception au Chili. Il s'établit définitivement en 1796 au Pérou, où il acheta une propriété à 50 milles de la ville de Cochabamba, et passa son temps alternativement dans cette ville et dans sa terre, où il fit ouvrir et exploiter une mine d'argent. A Cochabamba, il organisa un jardin de botanique, et l'enrichit de plantes exotiques rapportées de ses voyages. En 1817, étant tombé malade, il demanda une des fioles qui étaient posées sur sa table. La servante, par mégarde, lui en donna une qui contenait un liquide corrosif violent; il mourut quelques minutes après. Il avait légué son argent à sa famille, et ses collections de botanique à sa patrie. Il n'en est arrivé qu'une partie; elle a été réunie au musée national de Prague. C'est d'après ces plantes et les indications que Hænke y avait jointes qu'a été publié, par les soins de quelques botanistes, le recueil intitulé : *Reliquiæ Hænkeanæ, seu descriptiones et icones plantarum quas in America merid. et boreali, in insulis Philippinis et Mariannes collegit Th. Hænke,* Prague, 1825, in-fol.

HAER (Florent van der), chanoine et trésorier de la collégiale de Saint-Pierre à Lille, né à Louvain en 1547, mort en 1634, a publié : *De initiis tumultuum belgicorum,* Louvain, 1587; *Antiquitatum liturgicarum arcana,* Douai, 1605, *les Chastelains de Lille,* etc., Lille, 1611.

HÆSSLER (Jean-Guillaume), pianiste et organiste allemand, né à Erfurt vers 1747, fut appelé à Saint-Pétersbourg en 1790 pour enseigner le piano aux grands-ducs et aux grandes-duchesses. Plus tard, il se fixa à Moscou où il professait le piano, et donnait souvent des concerts publics. Lors de l'incendie de cette ville, en 1812, il se retira à la campagne, et y resta jusqu'en 1819, époque où il retourna à Moscou. Il y est mort le 25 mars 1822. On a de lui un très-grand nombre de sonates et d'autres compositions pour le piano. Il a aussi publié sa *Biographie* et ses *Voyages,* en 2 vol. Leipzig, 1807.

HÆX ou **HÆCX** (David), orientaliste, né vers 1595, à Anvers, était fils d'un riche négociant. Ayant achevé ses études sous les jésuites, il embrassa l'état ecclésiastique et se rendit à Rome. Il devint camérier du pape Urbain VIII; et ce pontife, à la première occasion, s'empressa de lui conférer un canonicat de la cathédrale de Cambrai; mais l'université de Louvain, en vertu de ses priviléges, avait déjà conféré le même canonicat à Guillaume Van de Velde, l'un de ses membres. Cette double nomination entraîna un procès que le sénat de Malines décida contre Hæx. Dès lors il abandonna le projet qu'il avait formé de revenir dans les Pays-Bas; et l'on con-

jecture qu'il passa le reste de sa vie à Rome, mais on ignore la date de sa mort. Le seul ouvrage que l'on connaisse de lui est le *Dictionarium malaico-latinum et latino-malaicum*, Rome, de l'imprimerie de la Propagande, 1631, in-4°. Hæx est l'éditeur de la *traduction latine* par Schott des *Lettres* de saint Isidore de Peluse, Rome, 1629, in-8°.

HAFEDH ou **HAFETH LEDIN-ALLAH** (ABOUL MAÏMOUN ABDEL-MEDJID), 11e calife de la dynastie des Fatimites et le 8e en Égypte, succéda, l'an de l'hégire 524 (J. C. 1130), à son cousin germain Amyr, mort sans postérité. Tenu d'abord en chartre privée par son vizir Abou-aly-Ahmed, Hafedh fut délivré de captivité par l'assassinat d'Ahmed en 1132. Il confia les sceaux de l'État à son fils Haçan, qui se rendit odieux au peuple par sa tyrannie. Une conspiration se forma contre le père et le fils. Hafedh prévint le danger en faisant empoisonner Haçan, en 1135. Tadj-ed-Daulah-Bahram, illustre Arménien, fut nommé vizir; mais les musulmans, ayant à leur tête l'ambitieux Redhwan, se soulevèrent en 1137, forcèrent Bahram à s'enfuir et pillèrent les chrétiens du Caire. Redhwan, devenu vizir, souleva les Coptes par les vexations, fut forcé, en 1141, de se réfugier en Syrie, revint avec des troupes, fut battu et se réfugia dans le palais du calife qui le prit sous sa protection. L'évasion de Redhwan, en 1146, et sa retraite à Fostat où il périt dans une sédition de ses partisans, rendirent à Hafedh toute son autorité. Il rappela Bahram, cassa toutes les ordonnances de Redhwan contre les chrétiens, et mourut en 1150, laissant le trône à son fils Dhafer.

HAFFNER (HENRI), peintre, né à Bologne en 1640, mort en 1702, exécuta *les ornements* de l'église du Saint-Esprit à Savone, et ceux du palais de Brignole à Gênes. Il entendait bien la perspective.

HAFFNER (ANTOINE), frère du précédent, né à Bologne en 1654, mort en 1732, excella dans la fresque. En 1704, il embrassa la vie monastique, mais sans cesser d'exercer son talent pour la peinture. On cite de lui les *fresques* de Saint-Luc de Gênes, les *ornements* de Sainte-Marie du Réfuge, et enfin ceux de la chapelle de Saint-François-de-Sales dans l'église de Saint-Philippe-Néri.

HAFIZ (MOHAMED-CHEMS-EDDIN), célèbre poëte persan, né à Chyras au commencement du 14e siècle (8e de l'hégire), mort vers 1389 (791 de l'hégire), a mérité, par la grâce et aussi par la licence de ses ouvrages, le surnom de *l'Anacréon de la Perse*. Comme le poëte grec, il a chanté le vin et l'amour. Le *Divan* ou recueil des poésies de Hafiz contient 571 *odes* ou *ghazel*, publiées à Calcutta, 1791, in-fol., en persan, et traduites partiellement par le docteur Hyde, qui a donné en latin la traduction de la première ghazel, par d'Herbelot, dans la *Bibliothèque orientale*, Paris, 1697, in-fol.; par M. de Rewsky, ambassadeur d'Autriche à Constantinople, qui a publié 16 de ces odes en vers latins, Vienne, 1771, in-12; reproduites en anglais par M. J. Richardson, Londres, 1774, in-4°; par M. Jones, qui à la suite de l'*Histoire de Nadir-Chah*, a donné une traduction en vers et en prose de 10 *odes*; par M. Nott, qui en a traduit en vers anglais 17, Londres, 1787, in-4°; par M. Haddon Hindley, qui en a traduit 10 autres en vers anglais, Londres, 1880, in-4°.

HAFIZ, surnommé *le Confiseur*, qui vivait vers l'année 1410 de notre ère, a laissé quelques poésies arabes.

HAFIZ, surnommé *Adjem et Roumy*, est auteur d'un ouvrage intitulé : *Erdja ul ilm*.—Un autre HAFIZ a écrit en langue persane l'*Histoire universelle des peuples de la terre*, depuis la création du monde à l'an 1425 de notre ère. Cet auteur mourut vers 1430.

HAGEAU (AMABLE) naquit à Anguilcourt-du-Sart (Aisne), le 16 juin 1756. Il conçut le premier projet du canal de navigation dans le Nivernais, et fut chargé, en 1792, de son exécution en qualité d'ingénieur ordinaire. Plus tard, on lui confia comme ingénieur en chef, la rédaction des projets d'une partie du grand canal du Nord, destiné à faire communiquer la Meuse et le Rhin. En 1811 il fut chargé pendant neuf mois, du service du département de Jemmapes; l'exécution des travaux d'art du canal de Mons à Condé, des terrassements de la route de Binche à Charleroi; le projet du canal de Mons à Charleroi, par trois directions différentes, furent les résultats de ses travaux. Il fut chargé, en 1812, 1813 et 1814, en qualité d'inspecteur divisionnaire adjoint, du service de la 8e division des ponts et chaussées au delà des Alpes; à son retour en France, 1814, on lui confia la direction du canal du Rhône au Rhin; mais il resta peu de temps dans ce poste qu'il quitta pour la division de Paris, dont il fut aussi pendant peu de temps inspecteur adjoint. En 1817, il fut chargé de la direction supérieure des canaux de Paris et de la distribution des eaux dans cette capitale. A la fin de 1818, le gouvernement donna à Hageau l'inspection de la 9e division des ponts et chaussées, dans laquelle se trouve le beau canal du Midi. Il reçut sa démission en 1830 et mourut le 12 septembre 1836. Il a publié : *Description du canal de jonction de la Meuse et du Rhin*, Paris, 1819, 2 vol. grand in-fol., dont l'un de 20 planches.

HAGEDORN (FRÉDÉRIC DE), poëte allemand, né à Hambourg le 23 avril 1708, mort dans cette ville le 28 octobre 1754, s'adonna dès ses jeunes années à l'étude des lettres et perfectionna ses talents par la fréquentation des poëtes les plus distingués de son temps. Parmi ses ouvrages, remarquables par la pureté du style et l'originalité des pensées, on distingue : *le Sage*, 1731; *la Prière universelle*, imitée de Pope, 1742; *la Félicité*, poëme, 1743; *l'Amitié*, poëme; *Essais de fables et de contes poétiques*, 1738, in-8°. Ses *Œuvres* complètes ont été réunies, 1756, 3 vol. in-8°, et 1800, 5 vol. in-8°, avec une *Notice* sur l'auteur par J. J. Eschenburg.

HAGEDORN (CHRISTIAN-LOUIS DE), frère du précédent, né à Hambourg en 1712, mort à Dresde le 24 janvier 1780, directeur général des académies des beaux-arts de cette ville et de Leipzig, a publié : *Réflexions sur la peinture*, Leipzig, 1762, 2 vol. in-8°, traduites en français par Huber en 1775. On trouve plusieurs morceaux de ce savant amateur dans le *Recueil de lettres sur les arts*, etc., Leipzig, 1797, 2 vol. in-8°. Il a gravé lui-même à l'eau-forte une suite de têtes et de paysages.

HAGEMANN (THÉODORE), savant feudiste allemand, naquit le 14 mars 1761 à Stiege dans la principauté de Blankenbourg, passa du gymnase de Quedlinbourg à l'université de Helmstædt, ensuite à celle de Gœttingue. Püster le recommanda au baron de Hardenberg (alors ministre du duc de Brunswick), et Hagemann obtint les

titres de professeur extraordinaire en droit et professeur de la faculté de droit de Helmstædt. Ses premières lectures avaient roulé sur les fiefs personnels : il les étendit au droit romain, au droit féodal, à la méthode qu'il faut suivre dans l'étude du droit et à diverses autres généralités. En 1788, il quitta cette ville et le Brunswick et l'enseignement académique pour une place de conseiller à la chancellerie de Zell en Hanovre, place avec laquelle, en 1795, il cumula celles de directeur de la maison des orphelins et d'assesseur du tribunal aulique. Promu 2 ans après au rang de conseiller de la cour d'appel de Zell, quand le Hanovre fut incorporé à l'empire français, il fut nommé procureur général à la cour impériale de Zelle. La chute de la dynastie napoléonienne, en 1814, le remit dans la position qu'il occupait auparavant ; et enfin, après la mort de Willich (1816), il devint directeur de la chancellerie de justice. C'est dans cette place qu'il mourut, le 14 mai 1827. On de lui : *Analecta juris feudalis sigillatim Brunsvico-Luneburgici*, Helmstædt, 1787 ; *Documents pour le droit féodal de Brunswick-Lunebourg*, Helmstædt, 1791 ; *Éclaircissements pratiques sur des objets appartenant à toutes sortes de matières juridiques avec des arrêts du tribunal de Zell et d'autres cours à l'appui*, Hanovre, 1798-1818, 6 vol.; 2e édition des deux premiers vol., 1801, en 4 vol.; *Recueil des ordonnances et circulaires du Hanovre* de 1813 à 1817, 12 vol. (3 en collaboration avec Günthe) ; *Archives de jurisprudence théorique et critique*, 1788-1792, 6 parties, et de nombreuses dissertations sur des points de droit féodal.

HAGEMANN, orientaliste, originaire de Hanovre, mort très-jeune en 1809, précepteur des enfants de Joachim Murat, roi de Naples, a fait insérer dans le *Magasin encyclopédique* quelques articles qui décèlent une connaissance assez approfondie du sanscrit.

HAGEN (Jean-George-Frédéric de), né à Bayreuth en 1723, exerça les fonctions de trésorier et de conseiller des comptes du cercle de Franconie à Nuremberg, et mourut le 30 novembre 1782. Il aimait les arts et les sciences ; il avait une riche collection de tableaux des plus grands maîtres, un cabinet d'histoire naturelle, une belle bibliothèque, etc. Hagen s'était principalement occupé de la numismatique. Il a publié en allemand : *Description des écus de la maison des comtes et des princes de Mansfeld*, Nuremberg, 1758, in-4°; 1778, in-4°, fig. ; *Description des monnaies d'argent de la ville impériale de Nuremberg*, tom. 1er, Nuremberg, 1766, in-4°, fig.; ibid., 1778, in-4°. La suite n'a point paru ; *Cabinet des monnaies de convention*, ou *Description des écus, des florins et d'autres petites monnaies d'argent, qui ont été frappés jusqu'à présent sur le pied de la convention de 1753*, ibid., 1769, in-8°, fig.; *Cabinet original de médailles*, ibid., 1771, in-8°, fig.

HAGEN (Charles-Godefroi), né à Kœnigsberg, le 24 décembre 1749, professeur de chimie, de physique et d'histoire naturelle dans la faculté de philosophie, mort le 2 mars 1829, a écrit entre autres ouvrages : *Manuel de pharmacie*, Kœnigsberg, 1778-1829, VIII livres ; *Plantes de la Prusse ; Principes fondamentaux de la chimie expérimentale*, 1786-1815, IV livres, etc.

HAGEN (Jean van der), théologien hollandais et ministre du saint Évangile à Amsterdam, né à Leyde en 1665, mort en 1739, s'est beaucoup occupé de recherches relatives à l'histoire et à la chronologie ; et il a publié sous le voile de l'anonyme : *Observationes in Prosperi Aquitani chronicon*, etc., Amsterdam, 1734, in-4° ; *Observationes in veterum Patrum et pontificum prologos et epistolas paschales*, etc., ibid., 1734, in 4°, etc.

HAGENBACH (Pierre de), l'un des favoris de Charles le Téméraire, duc de Bourgogne, fut nommé par ce prince en 1469 gouverneur du comté de Ferrette, du Sundgau, du Brisgau et de l'Alsace. Né en Alsace, il y avait eu mainte aventure peu honorable. Son origine est obscure : selon les uns fils d'un paysan, selon d'autres d'une famille très-noble ; peut-être bâtard. On contait qu'il avait commencé sa fortune d'une manière singulière. Quand le vieux duc de Bourgogne, Philippe, devint chauve et que beaucoup de gens se faisaient tondre pour lui faire plaisir, il y eut des récalcitrants qui tenaient à leur chevelure. Hagenbach s'établit, ciseaux en main, aux portes de l'hôtel et lorsqu'ils arrivaient il les faisait tondre sans pitié. Dès son arrivée dans son gouvernement d'Alsace, Hagenbach rétablit la sûreté des routes à force de pendre ; il se chargea ensuite de régler les comptes entre la ville libre de Mulhouse et les sujets du duc, et pour faire payer la ville de Mulhouse, il lui coupait les vivres. Il somma les seigneurs de recevoir les sommes pour lesquelles le souverain du pays leur avait jadis engagé des châteaux ; il disputa aux nobles le droit de chasse ; il frappa du *mauvais denier* le blé, le vin, la viande. Il avait planté la bannière ducale sur une terre qui dépendait de Berne, Berne porta plainte au duc, le duc donna raison à son gouverneur : les Suisses firent un traité avec Louis XI, et le duc rendit la terre usurpée. Hagenbach, sûr d'être appuyé, se livra à mille excès ; il introduisit dans Brisach une bande de pillards qui mirent les habitants à rançon le 24 décembre 1470. Il résolut enfin de supprimer les corps de métiers, les bannières. Les villes rappelèrent leur maître Sigismond, et il se forma une vaste ligue entre ce dernier, les villes du Rhin, les Suisses et la France. Hagenbach devait être la première victime. Il augmentait à plaisir la fureur du peuple. Il disait : « Vivant je ferai mon plaisir ; mort, que le diable prenne tout ; âme et corps ! » Il poursuivait d'amour une jeune nonne ; ses parents la firent cacher ; Hagenbach fit crier par le crieur public qu'on eût à la ramener sous peine de mort. Le 11 avril 1474, il donne ordre aux gens de Brisach de sortir pour travailler aux fossés : aucun n'osait sortir de peur de laisser à la merci des gens du gouverneur sa femme et ses enfants. Les soldats allemands, qui depuis longtemps n'étaient pas payés, se mettent du côté des habitants. On saisit Hagenbach, un tribunal se forme : les villes du Rhin, Bâle même et Berne, toutes envoient pour le juger. Hagenbach, mis à la torture et condamné à mort, fut décapité aux flambeaux le 9 mai 1474 ; il mourut avec courage.

HAGENBUCH (Jean-Gaspard), né à Zurich en 1700, mort le 5 juin 1763, s'appliqua à la théologie; la littérature ancienne, les langues et les antiquités, furent les objets principaux de ses études. Depuis 1730, il occupa différentes chaires au gymnase de Zurich ; et, en 1749, il y obtint un canonicat. Il publia : *De Græci Thesauri novi Muratoriani marmoribus quibusdam metricis dia-*

triba, Zurich, 1744, in-8°; *Tesseracostologion Turicense,* 1747, in-4°; *Epistolæ epigraphicæ,* 1747, in-4°, etc.

HAGENBUCH (Jean-Henri de), autre antiquaire, contemporain du précédent, a publié, sur quelques antiques du pays de Clèves, un ouvrage intitulé : *Sacrarii principis...,* Soest, 1751.

HAGER (Jean-George), savant philologue, né à Oberkotzau le 17 août 1710, mort en 1777, professa longtemps à l'école de Chemnitz. On de lui : *Homeri Ilias græcè et latinè,* Chemnitz, 1745-67, 2 vol. in-8°; *Géographie raisonnée,* ib., 1746-51, 3 vol. in-8°, et ib., 1773-74, in-8°; *Elementa artis disputandi,* ib., 1749, in-8°; *Introduction à la mythologie des Grecs et des Romains,* ib., 1762, in-8°, figures; *Bibliothèque géographique,* etc., ib., 1766-78, 3 vol. in-8°, ouvrage périodique non terminé; *Homeri Odyssea, Batracomyomachia et hymni græcè et latinè,* ib., 1776-77, 2 vol. in-8°.

HAGER (Joseph), orientaliste, né en 1750 d'une famille allemande établie à Milan, entra jeune encore dans la congrégation de la propagande à Rome, après avoir fait ses études à Vienne. Il s'appliqua aux langues orientales. Dans ses voyages entrepris en Allemagne et en Angleterre, l'examen des principales bibliothèques et musées de ces pays lui avait inspiré le désir de s'appliquer à l'étude du chinois. Hager se crut en état d'entreprendre un dictionnaire chinois dont il publia le prospectus à Londres. On avait à l'imprimerie royale, à Paris, 117 caractères chinois, gravés par les soins de Fourmont. L'idée de les employer à la confection d'un dictionnaire avait été suggérée au gouvernement. On ne vit que Hager capable de l'exécuter. En conséquence, il fut appelé à Paris en 1802, et un traitement annuel de 6,000 francs lui fut assigné pour le temps qu'il emploîerait à son travail. Il y employa 5 ans sans avancer beaucoup. En même temps il rédigea quelques mémoires spéciaux sur la Chine, et il les publia. Mais des juges sévères relevèrent avec aigreur les fautes et les hypothèses mal soutenues dont ces travaux abondaient. On essaya de lui prouver qu'il ne savait pas encore assez le chinois pour se permettre d'en dresser le vocabulaire; le gouvernement crut devoir faire examiner le commencement de son travail; cet examen ne fut pas favorable à l'auteur, et son travail fut suspendu. Mécontent de la France, Hager retourna en Italie; en 1809, il obtint la chaire des langues orientales à l'université de Pavie, sans discontinuer ses investigations sur la Chine, qui lui attirèrent encore de vives critiques, particulièrement de la part de Montucci et de Klaproth. Lors de la suppression de l'université de Pavie, Hager fut nommé conservateur de la bibliothèque de Milan. Cependant, après la révolution de 1814, il retourna à l'université de Pavie et y mourut en 1819. Il a publié *An explanation of the elementary characters of the chinese,* Londres, 1801, in-fol.; *Dissertation on the newly discovered babylonian inscriptions,* Londres, 1801, in-4° avec figures; *Monument de Yu ou la plus ancienne inscription de la Chine, suivie de 32 formes d'anciens caractères, avec quelques remarques sur cette inscription et sur ces caractères,* Paris, 1802, in-fol.; *Panthéon chinois,* ou *Parallèle entre le culte religieux des Grecs et celui des Chinois, avec une nouvelle preuve que la Chine a été connue des Grecs,* Paris, 1802, in-4°; *Description des médailles chinoises du cabinet impérial de France, précédée d'un essai de numismatique chinoise,* Paris, imprimerie impériale, 1805, in-4°; *Element of the chinese language,* Londres, 1806, 2 vol. in-8°; *Memoria sulla bussola orientale,* Pavie, 1810, etc.

HAGUENOT (Henri), médecin, né à Montpellier le 26 janvier 1687, remplaça son père dans une des chaires de la faculté de cette ville, et la remplit avec succès. Plus tard il fut pourvu d'une charge de conseiller à la cour des comptes, et ne se distingua pas moins comme magistrat que comme médecin. Il mourut le 11 décembre 1775, léguant tous ses biens aux hôpitaux. On a de lui un *Traité des maladies de la tête,* in-12; et l'on trouve plusieurs de ses *mémoires* dans le recueil de la Société de Montpellier, dont il était membre. Son *Éloge,* par de Ratte, a été réimprimé dans les *Éloges des académiciens de Montpellier,* par Desgenettes, Paris, 1811, in-8°.

HAHN (Simon-Frédéric), publiciste et historien, né à Klosterbergen en 1692, était dès l'âge de 10 ans versé dans la connaissance des langues anciennes, de l'histoire, des mathématiques et de la géographie : à 12 ans il connaissait plusieurs langues vivantes, et improvisait en latin dans les discussions. Après avoir étudié le droit à l'université de Halle, il en fit un cours public, obtint ensuite la chaire d'histoire à l'université de Helmstædt, fut nommé conseiller historiographe du roi d'Angleterre et bibliothécaire à Hanovre, et mourut le 18 février 1729. Nous citerons de lui *Diploma fundationis bergensis, ad Album Cœnobii, cum notis historicis,* Magdebourg, 1710, in-4°; *Jus imperii in Florentiam,* Halle, 1722, in-4°; *Histoire du droit public et des empereurs* (en allemand), Halle, 1721-24, 4 vol. in-4°; Rossmann y a joint un 5e vol., ib., 1742, in-4°; *Collectio monumentorum veterum et recentium ineditorum ad codicum fidem restitutorum,* etc., Brunswick, 1724-26, 2 vol. in-8°. La *Vie* de ce savant publiciste a été écrite en latin par son frère, J. F. C. Hahn, Magdebourg, 1730, in-4°.

HAHN (Louis-Philippe), poëte tragique, naquit à Trippstadt, dans le Palatinat, en 1746, fut secrétaire des finances et référendaire des comptes à Deux-Ponts, et mourut en 1787. Il a publié : *la Rébellion de Pise,* tragédie en 5 actes, Ulm, 1776, in-8°; *le comte Charles d'Adelsberg,* tragédie en 5 actes, Leipzig, 1776; *Robert de Hoheneccken,* tragédie, Leipzig, 1778, in-8°; *Wallrad et Ève,* ou *la Chasse,* opéra-comique, Deux-Ponts, 1782, in-8°; *Poésies lyriques,* ibid., 1786, in-8°.

HAHN (Auguste-Jean de), homme d'État distingué, naquit à Meiningen, le 21 février 1722. Après avoir fait ses études à Iéna, il fréquenta plusieurs cours d'Allemagne, et se fixa enfin, en 1749, à Carlsruhe. Le margrave le nomma d'abord conseiller de cour, et, en 1769, président du gouvernement du margraviat. Il y mourut le 18 avril 1788. Les écoles dans le pays de Bade lui doivent leur perfectionnement. Il fut, en 1768, le fondateur d'un séminaire, auquel il attacha une école pour les sourds-muets. Le conseiller baron de Drais a écrit la *Vie* de cet homme d'État, Durlach, 1788, in-8°.

HAHN (Jean-David), médecin, né à Heidelberg en 1729, professa la médecine et la chirurgie à Leyde, et y mourut en 1784. On connaît de lui plusieurs dissertations savantes, des discours académiques, etc. On citera seu-

lement : *De verâ logicâ,* Utrecht, 1756 ; *De usu venenorum in medicinâ,* ib., 1773 ; *Explicatio quæstionum mathemat. de maximo et minimo in scientiâ machinali*, ib., 1761, in-4°, etc.

HAHN (Philippe-Mathieu), mécanicien, né à Scharnhausen, près de Stuttgard, en 1739, mort le 2 mai 1790, étudia la théologie à Tubingen, et annonça dès ses plus jeunes années son goût pour l'observation des astres. Son peu de fortune ne lui permettant pas d'acheter les ouvrages nécessaires à ses travaux, il allait les copier dans les bibliothèques. A force de patience, de zèle et de veilles, il parvint à acquérir de vastes connaissances en mathématiques ; il inventa et exécuta des machines astronomiques très-importantes, et concourut au perfectionnement de l'horlogerie. On a de lui : *Description d'une petite machine astronomique faite pour le prince de Hechingen,* Constance, 1769, in-4° ; *Tabula chronolog. quâ ætas mundi septem chronis distincta sistitur,* 1774 ; *Observations sur les cadrans solaires,* Erfurt, 1784, in-8°. On connaît encore de lui une traduction du *Nouveau Testament* avec des commentaires, Winterthur, 1777, 2 vol. in-12, etc., etc.

HAHNEMANN (Samuel-Chrétien-Frédéric), médecin allemand, créateur de la *médecine homéopathique,* naquit le 10 avril 1755, à Meissen en Saxe. Son père, peintre attaché à la manufacture de porcelaine de cette ville, résista d'abord au penchant que Hahnemann manifesta de bonne heure pour l'étude ; mais le jeune homme étant parvenu à vaincre la répugnance de son père, fit ses premières études à l'école princière de Meissen. La trop grande application avec laquelle il s'adonna aux mathématiques et à la culture des langues anciennes et modernes, ayant altéré sa santé, il fut forcé de renoncer pendant longtemps à ses occupations favorites. Aussitôt qu'il fut rétabli il se rendit, livré à ses propres ressources, à l'université de Leipzig, où, pour se soutenir, il fut obligé de donner des leçons de langue allemande et française, et de travailler à diverses traductions d'ouvrages anglais. Il étudia pendant deux ans la médecine à cette université, et ses travaux l'ayant mis en état d'économiser une petite somme d'argent, il se rendit à Vienne où il suivit la pratique de Quarin. Quelque temps après le baron de Bruckenthal, alors gouverneur de Transylvanie, se l'attacha en qualité de médecin ordinaire, et lui confia la direction de sa bibliothèque, et de son cabinet d'antiquités et de médailles. Hahnemann s'acquit en peu de temps une clientèle considérable dans la ville populeuse de Hermanstadt ; mais n'étant pas encore docteur en médecine, il retourna en Allemagne au bout de deux ans, et vint en 1779, prendre ses degrés à l'université d'Erlangen. Il se rendit ensuite à Dessau où il se maria ; mais il quitta peu de temps après ce séjour pour remplir la place de médecin pensionné à Gommern près de Magdebourg. En 1789, il alla s'établir à Leipzig où il traduisit la *Matière médicale* de Cullen. Peu satisfait de l'explication que cet auteur donne de l'action antipyrétique, Hahnemann chercha à découvrir par l'expérience en quoi consiste la propriété spécifique de cette précieuse substance. Il en prit, quoique bien portant, une dose assez considérable, et trouva que ce médicament, pris en état de santé, occasionne des frissons analogues à ceux que l'on éprouve dans les fièvres intermittentes. Cet aperçu le conduisit à envisager sous un nouveau point de vue le traitement des maladies, car c'est de cette époque que date sa nouvelle méthode curative, à laquelle il a donné le nom de *médecine homéopathique.* Le duc Ernest ayant créé à Georgen-Stadt un hospice d'aliénés, Hahnemann fut nommé médecin de ce nouvel établissement, et y mit avec succès sa nouvelle méthode en pratique. Les cures nombreuses qu'il fit par la suite à Brunswick et surtout à Kœnigstutter, lui attirèrent la persécution des médecins et principalement des pharmaciens, dont les intérêts étaient le plus compromis, le système de Hahnemann n'admettant que des médicaments simples et en si petites doses, qu'elles se réduisent souvent à un billionième de grain. Ils employèrent tous les moyens possibles pour arrêter les progrès d'une doctrine qui pouvait amener leur ruine : leurs plaintes parvinrent à l'autorité qui fit faire au novateur la défense expresse d'administrer lui-même des médicaments. Cette circonstance força Hahnemann à quitter ce pays, et il se rendit à Hambourg où il ne fut pas plus heureux, car les médecins et les apothicaires agirent si bien de concert contre le système homéopathique, qu'au bout de peu de temps Hahnemann se vit encore obligé d'abandonner cette ville. Il retourna alors en Saxe et vint exercer à Eilenbourg, mais également expulsé de ce lieu par ses confrères, il se retira à Torgau. C'est dans cette ville qu'il publia, en 1810, le développement complet de son système dans un ouvrage intitulé : *Organon de l'art de guérir,* qui a été traduit en français par E. G. de Brunnow, Dresde, 1824. Ce travail donna lieu à une polémique qui dura plus de 12 ans. En 1835, Hahnemann, âgé de plus de 80 ans, se remaria et alla se fixer à Paris, où il est mort le 3 juillet 1843. Voici ses principaux ouvrages : *Conspectus affectuum spasmodicorum ætiologicus et therapeuticus,* Erlangen, 1779, in-4° ; *Observations médicales,* Quedlimbourg, 1781 ; *Sur l'empoisonnement causé par l'arsenic, sur les moyens d'en arrêter l'effet et sur la manière d'établir la conviction légale de l'empoisonnement,* Leipzig, 1786, in-8° ; *Instruction sur la manière de guérir radicalement les vieilles plaies et les abcès,* Leipzig, 1784, in-8° ; *Instruction à l'usage des chirurgiens sur le traitement des maladies vénériennes,* Leipzig, 1784, in-8° ; *Manière de reconnaître la qualité et la falsification des médicaments,* Dresde, 1789 ; *l'Ami de la santé,* premier cahier, 1794, in-8° ; *Dictionnaire de pharmacie,* Leipzig, 1793-1799, 2 vol. in-8° ; *Manuel à l'usage des mères de famille,* Leipzig, 1793, in-8° ; *Manière de traiter et de prévenir la fièvre scarlatine,* Gotha, 1801, in-8° ; *le Café considéré sous le rapport de ses effets,* Leipzig, 1803, in-8° ; *Fragmenta de viribus medicamentorum positivis, sive in sano corpore humano observatis,* Leipzig, 1805, in-8° ; *Organon de l'état de guérir,* Dresde, 1810, in-8° ; *Thérapeutique pure,* Dresde, 1811-1812, 6 parties ; la 2e édition de la 1re partie, Dresde, 1822. On a de ce laborieux médecin un grand nombre de mémoires qui se trouvent consignés dans les principaux recueils de médecine de l'Allemagne, tels que ceux de Hufeland, de Crell, etc. Le nombre de ses traductions de l'italien et de l'anglais n'est pas moins considérable. Le docteur Bigel, français, médecin du grand-duc Constantin, a publié :

Examen théorique et physique de la méthode curative du docteur Hahnemann, nommée Homéopathie, Varsovie, 1821, 2 vol. in-8°.

HAIDEN (Jean), jésuite, né en 1716 à Hrasdieh en Moravie, mort postérieurement à 1786, a laissé plusieurs écrits remplis d'érudition. On cite entre autres : *Dissertatio de Therapeutis Philonis judœi,* Prague, 1756, in-4°; *De Eugeni IV decreto pro Armenis,* etc., 1759, in-4°; *Exercit. chron. de tribus prœcipuis annis Christi, nati, baptizati,* etc., *ad calculum Joannis Kepleri olim apud Pragenses astron. accomodatœ,* 1761, in-8°, etc.

HAIDER-ALY. *Voyez* HYDER-ALY.

HAIG est regardé par les Arméniens comme leur premier roi, et le chef de leur race. Selon Moïse de Khorène, il était Babylonien et fils d'un certain Gathals, qui est le même que le patriarche Thogorma, petit-fils de Noé. Il vivait à Babylone lors de la construction de la tour de Babel; et il habita encore longtemps après cette ville, qu'il abandonna ensuite pour se soustraire à la tyrannie de Belus. Il émigra du côté du nord, pour aller se fixer dans le pays d'Ararad, qu'on appelle actuellement Arménie. Haig quitta ensuite ce séjour, qu'il laissa à son petit-fils Gatmos, fils d'Armenag, qui, de son nom, l'appela Gatmeagan. De ce pays, il se dirigea vers le nord-ouest, du côté des sources de l'Euphrate, où il s'établit dans un pays appelé Hark'h, et y fonda une ville appelée Haigaschen. Belus, fort mécontent de la fuite de Haig, expédia vers lui un de ses fils, pour l'engager à revenir à Babylone; mais Haig le renvoya avec mépris. Alors Belus rassembla une nombreuse armée, et marcha vers l'Arménie, pour combattre le rebelle Haig. Celui-ci s'avança jusqu'aux bords du lac de Van. Il y livra bataille à Belus, qui fut complétement défait, et qui périt même de la main de Haig. Il mourut, selon les chronologistes arméniens, en l'an 2026, avant J. C., après un règne de 81 ans. Son fils Armenag lui succéda. C'est de ce personnage, vrai ou fabuleux, que vient le nom de Haiasdan, que les Arméniens donnent à leur pays, et celui d'Haigique, ou Haiganienne donné à la langue arménienne ancienne ou littérale. On a en cette langue une grammaire, assez estimée dans son temps, intitulée : *Puritas Haygica,* par J. Agop, Rome, 1675, in-4°.

HAI GAON, fils de Raw Serira, rabbin égyptien, a été le dernier de la classe des docteurs, que les Hébreux appellent *gheonim* ou excellents; mais il est regardé comme le plus savant et le plus célèbre de tous. Il était jeune encore, lorsqu'il fut nommé président de l'académie de Pombédita dans la Chaldée; et, après avoir rempli avec succès, pendant 40 ans, cette charge honorable, il mourut en 1038 de l'ère chrétienne, âgé de 69 ans. Il composa divers ouvrages en arabe, parmi lesquels on distingue son *Traité des contrats d'achat et de vente;* un autre sur les *Serments;* un sur l'*Interprétation des songes;* et une fort belle *Instruction* morale, en vers. Tous ces ouvrages ont été traduits en hébreu, et imprimés plusieurs fois.

HAILLAN (Bernard de GIRARD, seigneur du), historiographe de Charles IX et de Henri III, généalogiste de l'ordre du St.-Esprit, né à Bordeaux en 1535, mort à Paris le 23 novembre 1610, est auteur des ouvrages suivants : *Regum Gallorum icones à Pharamundo ad Franciscum II; item ducum latharingor. icones,* Paris, 1559, in-4°; *Affaires de France,* ib., 1570, 1571, in-8°; *Histoire générale des rois de France depuis Pharamond jusqu'à Charles VII,* ib., 1576, 1584, in-fol.; c'est le premier corps d'histoire de France qui ait paru en français; *le Tombeau du roi très-chrétien Henri II,* poëme in-8° : il existe encore de du Haillan plusieurs autres écrits, dont on trouve la liste dans les *Mémoires* de Niceron, tome XIV. Sa *Vie* a été écrite par le père Lelong, dans la *Bibliothèque historique de France,* tome III : Bayle lui a également consacré dans son *Dictionnaire* un article très-curieux.

HAILLET DE COURONNE (Jean-Baptiste-Guillaume), né à Rouen le 14 avril 1728, entra en qualité de cornette dans le régiment d'Harcourt, et fit deux campagnes; mais il quitta le service, et acheta la place de lieutenant général criminel au baillage de Rouen. Admis en qualité d'adjoint à l'académie de Rouen en 1752, académicien titulaire en 1766, et 4 ans après secrétaire, il y lut plusieurs mémoires. Sa charge fut supprimée par la révolution. Lors du rétablissement des académies, il rentra à celle de Rouen; mais, dans les dernières années de sa vie, il s'était retiré à Paris, où il mourut le 29 juillet 1810. Sa bibliothèque, composée de plus de 30,000 volumes, contenait des livres de la plus grande rareté. Les recherches historiques et bibliographiques occupèrent les loisirs de Haillet, qui a fourni beaucoup de renseignements et notices à la 9e édition du *Dictionnaire historique* de Chaudon et Delandine. Il a laissé un recueil assez considérable de manuscrits sur l'histoire littéraire de la France. Les seuls opuscules qu'il ait fait imprimer sont l'*Éloge de du Boullay,* 1771, in-8°; et celui de *Cotton des Houssaies,* 1783.

HAILLY (Charles-François-Ferdinand le PRUD'HOMME, vicomte de NIEUPORT d'), issu d'une ancienne famille de Flandre, naquit accidentellement à Paris le 13 janvier 1746. Au sortir du collége de Louis le Grand, d'Hailly retourna dans ses foyers. Il entra alors au service d'Autriche, sous le règne de Marie-Thérèse, et fut nommé lieutenant au corps du génie. Les ingénieurs avaient presque toujours pour garnison les forteresses de la Hongrie, de la Transylvanie et du Bannat. Cette monotonie ne pouvait convenir à d'Hailly; il voulut suivre une autre carrière. Reçu au berceau dans l'ordre de Malte, il résolut d'aller offrir ses talents et son génie au grand maître. Il obtint pour prix de ses services une commanderie située en France, qu'il échangea peu après contre celle de Vaillampont près de Nivelles; chargé des affaires de son ordre près la cour des Pays-Bas, comme ministre plénipotentiaire, il se fixa alors dans sa patrie. Livré entièrement à l'étude des hautes sciences, il fut bientôt compté parmi les plus savants mathématiciens, et, reçu membre de l'académie de Bruxelles, il publia plusieurs mémoires intéressants sur les mathématiques. Les suites de la révolution française firent perdre à d'Hailly sa fortune. Il cultiva les sciences avec plus d'ardeur, publia peu de temps après ses *Mélanges mathématiques,* et son *Essai sur la théorie du raisonnement.* Dès que l'Institut de France fut créé, d'Hailly y fut appelé comme membre correspondant, fut plus tard nommé membre de l'institut des Pays-Bas, classe des mathématiques. Il était aussi membre des académies de Zélande et de Stockholm.

Dans sa 60e année, en 1806, il se remit à l'étude de la langue grecque, et parvint à écrire avec facilité en cet idiome. Il a publié un volume intitulé : *Un peu de tout, ou les Amusements d'un sexagénaire.* D'Hailly fut nommé chambellan du roi des Pays-Bas, et membre des états généraux. En 1825, d'Hailly signala la réinstallation de l'Académie des sciences et belles-lettres de Bruxelles par de nouveaux mémoires, dont le premier est intitulé : *In Platonis opera et ficinianam interpretationem animadversiones.* Plus tard, lorsque le gouvernement des Pays-Bas créa la nouvelle université de Louvain, d'Hailly fut nommé un des curateurs. Il mourut à Bruxelles le 20 août 1827. On trouve la liste de ses ouvrages dans les *Nouveaux mémoires de l'académie de Bruxelles,* tome IV.

HAINAUT (Jeanne, comtesse de), fille de l'empereur de Constantinople Baudouin Ier, fut, ainsi que Marguerite, sa sœur, élevée à la cour de France, et mariée en 1211 à Ferdinand, fils du roi de Portugal Sanche Ier, par Philippe Auguste, qui en même temps exigea la cession des villes d'Aire et de St.-Omer. Une union contractée sous de tels auspices ne pouvait être longtemps heureuse; Ferdinand saisissant la première occasion favorable pour rentrer en possession des deux villes de l'apanage de son épouse, refusa dès l'année suivante à Philippe Auguste les secours qu'il lui demanda pour combattre les Anglais, et même il s'allia aux ennemis de ce prince. Cependant, le vassal rebelle ayant été fait prisonnier à la bataille de Bouvines, fut conduit à la tour du Louvre, mais Jeanne conserva la possession de ses États. Elle assista en 1226 au sacre de Louis IX, et dans cette cérémonie elle disputa à la comtesse de Champagne, dont le mari était aussi absent, le droit de porter l'épée devant le saint roi. Après la mort de son mari, dont on l'accusa de ne s'être point assez efforcée d'abréger la captivité, Jeanne se remaria en 1237 à Thomas de Savoie, et mourut le 5 décembre 1244 sans postérité, à l'abbaye de Marquette près de Lille. Marguerite, sa sœur, lui succéda.

HAINZELMANN (Élie), graveur, né à Augsbourg en 1640, mort en 1693, apprit les principes de son art dans sa ville natale, se rendit ensuite à Paris, où il étudia dans l'atelier de François de Poilly. On cite de lui une *Vierge avec l'enfant Jésus dormant et un petit saint Jean,* d'après Annibal Carrache, différentes *Saintes familles,* et des sujets tirés de l'histoire romaine.

HAINZELMANN (Jean), frère du précédent, né à Augsbourg en 1641, accompagna son frère à Paris, étudia sous Poilly, se rendit à Berlin, où il fut nommé graveur de la cour et mourut au commencement du 18e siècle. Il a exécuté des portraits, entre autres un de Jean Sobieski et du grand électeur Frédéric-Guillaume, et plusieurs sujets tirés de l'histoire sainte.

HAITON. *Voyez* **HAYTON.**

HAITZE (Pierre-Joseph de), plus connu sous le nom de HACHE, littérateur, né à Cavaillon en 1648, mort le 26 juillet 1736 à Tretz, près d'Aix, était un laborieux, mais très-médiocre écrivain. Parmi ses ouvrages, les plus connus sont : *les Moines empruntés, où l'on rend à leur véritable état les grands hommes qu'on a voulu faire moines après leur mort,* etc. (sous le nom de Pierre-Joseph), Cologne, 1696, 2 vol. in-12; *les Moines travestis,* 1698, 2 vol. in-12; *Dissertation sur l'état chronologique et héraldique de l'illustre et singulier consulat de la ville d'Aix,* Aix, 1726, in-12, etc. Il a laissé en manuscrit une *Bibliothèque des auteurs de Provence,* les *Éloges des premiers présidents du parlement de Provence,* une *Histoire de la ville d'Aix,* et quelques autres ouvrages moins importants.

HAKEM (Biamr-Allah-Abou-Aly-Mansour), 3e calife de la race des Fatimites, monta sur le trône d'Égypte l'an 996 de l'ère chrétienne, âgé de 11 ans. Il est connu dans l'histoire par les excès de son despotisme, que d'extravagantes fantaisies rendaient plus outrageants encore : par ses ordres, les boutiques étaient éclairées jour et nuit dans les rues du Caire. On ne pouvait approcher de son palais sans être mis à mort. Il avait défendu, sous les peines les plus graves, de faire aucune chaussure pour les femmes, voulant les contraindre à ne pas sortir ou à marcher pieds nus. Les chrétiens et les juifs furent en butte à ses caprices et à ses vexations; il finit par les chasser de ses États. Les animaux eux-mêmes éprouvaient les effets de sa cruauté : il fit égorger tous les chiens de son royaume. Ce tyran mourut assassiné l'an 1021 de l'ère chrétienne.

HAKEM Ier (Aboul-Asi Al-Modhaffer Al-). *Voyez* **AL-HAKEM.**

HAKEM II (Aboul-Asi Al-). *Voyez* **MOSTANSER-BILLAH.**

HAKEWILL (Henri-Jacques), statuaire anglais, né à Grove-Road le 11 avril 1815, obtint difficilement de son père l'autorisation d'entrer dans la carrière artistique, commença en 1830, sous la direction de Stass, à étudier le dessin et les principes du modelage. Il mourut phthisique le 13 mars 1855. Il a produit une belle statue de lord Grey, un bas-relief représentant une des scènes de *Mazeppa* de lord Byron, des bustes, des dessins, etc.

HAKLUYT (Richard), historien anglais, naquit, vers 1553, à Eyton ou Yatton, dans le Herefordshire. Étant à l'école de Westminster, il allait souvent chez un de ses parents, qui consacrait tout son temps à l'encouragement de la navigation, du commerce, des arts et des manufactures. La vue des cartes et des livres de voyage excita, chez le jeune Hakluyt, un vif désir de se livrer tout entier à la géographie. Les profondes connaissances qu'il acquit, lui valurent le diplôme de professeur d'histoire navale. Il introduisit dans les écoles anglaises l'usage des globes, des sphères, et des autres instruments de géographie. Bientôt il fut en relation avec les officiers de la marine, les navigateurs les plus distingués, et les principaux négociants. Il entretenait une correspondance très-active au dehors, notamment avec Ortélius, Mercator. Il se rendit, en 1584, à Paris, comme chapelain d'ambassade, et s'y occupa des recherches relatives à sa science favorite. Il y trouva le manuscrit de l'histoire de la découverte de la Floride par Laudonnière, qu'il fit imprimer à ses frais. Quand il fut de retour dans sa patrie, il s'occupa de mettre en ordre tout ce qui concernait l'histoire navale d'Angleterre. Raleigh l'aida dans son travail. Vers la fin de 1589, Hakluyt publia, en un volume in-folio, tout ce qui avait rapport aux navigations des Anglais, et dédia ce livre à Walsingham, son protecteur. Il se maria en 1594. En 1605, le gouvernement récom-

pensa Hakluyt, en lui donnant une prébende dans la collégiale de Westminster, et le rectorat de Wetheringset en Suffolk. Il mourut le 23 octobre 1616, et fut enterré dans l'église de Westminster. On a de lui (en anglais) : *les Principales navigations et découvertes, et les principaux voyages et trafics de la nation anglaise par terre et par mer*, etc., *faits dans une période de 1600 ans*, etc., Londres, 1589, 1598, 1599, 1600, 3 vol. in-fol., ouvrage très-estimé. On lui doit en outre des traductions en anglais de l'*Histoire des découvertes de Galvam*, 1601, in-4°, et d'une *Histoire de la Virginie*, etc., Londres, 1609, etc.

HALAGI (Constantin), religieux piariste et poëte latin, né en 1698 à Unghvar en Hongrie, mort à Privitz en 1752, était d'une famille noble de son pays, et joua un rôle important parmi les piaristes, dont il devint provincial à Privitz. On a imprimé de lui : *Myrias versuum sine ellipsi et synalephe editorum*, Tyrnau, 1738; *Odarum libri III*, ib., 1742; *Epigrammatum moralium, ænigmatum ac tumulorum libri VII*, ibid., 1744; *Apologorum moralium libri VI; Elegiarum unicus*, ibid., 1747.

HALDE (du). *Voyez* **DUHALDE.**

HALE (sir Matthew), savant jurisconsulte anglais, né en 1609 à Alderley, dans le comté de Glocester, commença à se distinguer dans le barreau sous le règne de Charles Ier; il accepta sous le protectorat de Cromwell la place de juge du *commun banc*, fut nommé à la restauration premier baron de l'échiquier, lord chef de justice en 1671, et mourut le 25 décembre 1676. Hale était aussi théologien et physicien distingué. On a de lui (en anglais): *Essai sur la gravitation ou non-gravitation des corps fluides et sur ses causes; Observations sur les principes du mouvement naturel et spécial, sur la raréfaction et la condensation; Origine primitive du genre humain considérée et expliquée d'après les simples lumières de la nature; Plaidoyers de la couronne*, etc.; *l'Institution originelle, le pouvoir et la juridiction des parlements;* plusieurs ouvrages théologiques. Tous ces écrits ont été publiés par Th. Thirwal, avec la *Vie* de l'auteur par l'évêque Burnet sous le titre d'*OEuvres morales et religieuses*, 2 vol. in-8°. Hale a donné des éditions de différents ouvrages de théologie et d'histoire, dont on trouve la liste dans l'*Univ. hist. Dictionary*, de M. George Crabb, 1825, in-4°.

HALEM (Gérard-Antoine), jurisconsulte et poëte, né à Oldenbourg en 1752, commença ses cours universitaires à Francfort-sur-l'Oder, se rendit ensuite à l'université de Strasbourg, et prit ses degrés de docteur en droit à Copenhague. Après avoir été pendant quelques années assesseur au tribunal d'Oldenbourg, il fut nommé directeur de régence, conseiller à la cour impériale de Hambourg en 1810, et mourut à Eutin le 4 janvier 1819. De 1801 à 1805, il fit paraître un recueil mensuel sous le titre d'*Irène*. Halem a publié : *Histoire d'Oldenbourg; Vie de Pierre le Grand*, 3 vol. in-8°; *le comte Munich; Coup d'œil sur une partie de l'Allemagne, de la Suisse et de la France*, 1791, 2 vol. in-8°; (avec Runde) : *Recueil des principaux documents sur l'histoire moderne, avec un aperçu chronologique des événements les plus remarquables*, Oldenbourg, 1806 et 1807.

HALEM (B. J. F.), frère cadet du précédent, né en 1768, prit d'abord du service dans l'administration publique en Prusse, visita les Pays-Bas et la France, fut assesseur auprès d'un tribunal dans l'Oldenbourg, puis secrétaire général du département des Bouches-du-Weser jusqu'en 1813. Il s'établit à Leipzig, s'y livra à des travaux littéraires et mourut en 1823. Il a traduit les romans de Walter Scott, l'*Histoire du moyen âge*, de Hallam; l'*Histoire de la révolution britannique de* 1688, de Roore; celle de la *Confédération du Rhin*, par Lucchesini, etc.

HALENIUS (Laurent), archidiacre de Saderala en Suède, né en 1654, mort en 1722, est principalement connu par une *Concordance suédoise, hébraïque et grecque du Nouveau Testament*, Stockholm, 1734, 1742, 2 vol.

HALES (Jean), théologien, né à Bath en 1584, professa le grec à l'université d'Oxford, fut nommé chanoine de Windsor en 1640, fut renvoyé du collége d'Éton en 1642, et mourut dans la misère à Éton le 19 mai 1656. On a de lui un recueil de sermons, lettres, écrits théologiques et de controverse, sous le titre de *Reliques d'or*, etc., 1659, et 1673 avec additions. Après sa mort, on publia un nouveau recueil de *Traités divers*, etc., Londres, 1677, in-8°.

HALES (Étienne), curé de Teddington et chanoine de Windsor, né à Beckeburn, comté de Kent le 7 septembre 1677, mort le 4 janvier 1761, s'adonna à l'étude des sciences naturelles et surtout de la physique. On lui est redevable de plusieurs découvertes intéressantes pour le salubrité publique, parmi lesquelles il faut mettre au premier rang les ventilateurs, d'un usage si salutaire dans les prisons et les hôpitaux, où ils ont été introduits depuis 1741. Les principaux ouvrages de ce savant sont : la *Statistique végétale*, 1727, 1731, traduite en français par Buffon, 1735, in-4°, et dans presque toutes les langues d'Europe; *Essais statistiques*, 1733, in-8°, traduits en partie par Sauvage, sous le titre de *Statistique des animaux*, 1744, in-4°; l'*Art de rendre potable l'eau de mer*, traduit par Fr. de Bremond, 1736, in-12; et par J. Bertrand, 1740, in-8°; *Mémoire sur les moyens de dissoudre la pierre dans la vessie*, etc.

HALES (Guillaume), mathématicien irlandais, avait professé pendant longtemps les langues orientales au collége de la Trinité à Dublin, lorsqu'il fut nommé au rectorat de Kildare. Il y mourut septuagénaire. On a de lui : *Sonorum doctrina rationalis experimentalis*, 1778, in-4°; *De motibus planetarum*, 1785, in-8°; *Analysis æquationum*, 1786, in-4°; *Analysis fluxionum*, 1800, in-4°; *Observations sur l'influence politique de la doctrine de la suprématie papale*, 1787, in-8°; *Observations sur les dîmes*, 1794, in-8°; *Examen du méthodisme*, 1803-05, 2 parties in-8°; des *Dissertations sur les principales propriétés relatives au caractère du Sauveur*, 1808, in-8°; *Lettres sur les principes de la hiérarchie romaine*, 1812, 1813, in 8°; *Plan d'une analyse de la chronologie ancienne*, 1807, in-8°; *Nouveaux éléments analytiques de chronologie* (A new analysis of chronology), 1809-14, 3 vol. in-4°.

HALFDAN-EINARSON. *Voyez* **EINARI.**

HALHED (Nathaniel-Brassey), savant orientaliste anglais, partit pour l'Inde, et y fut attaché au service de la compagnie sous l'administration de Warren-Hastings. Il publia en anglais une *Grammaire de la langue bengali*, Hougly, 1778, remarquable par les facilités qu'elle offre

pour l'étude du sanscrit. C'est le premier livre imprimé avec des caractères orientaux par les Anglais dans l'Inde. La compagnie dépensa pour l'impression plus de 72,000 francs, et se réserva tous les exemplaires à l'exception de 25 que l'auteur rapporta en Europe. Halhed fut attaqué d'une espèce de maladie mentale qui ne l'empêcha pas de publier le *Code of Gentoos laws* (Code des lois des Gentoux). A son retour de l'Inde, il avait été nommé membre de la chambre des communes, et prit en 1795 la défense du fameux Brothers, qui se donnait pour un nouveau Messie et annonçait la destruction de Londres pour le jour de Noël. Depuis, la raison de Halhed parut tout à fait dérangée, et il mourut en 1820. Il a encore publié : *Récit des événements qui sont arrivés à Bombay et dans le Bengale*, etc., 1779.

HALIFAX (GEORGE SAVILLE, marquis D'), homme d'État anglais, né vers 1630, d'une ancienne famille du comté d'York, contribua puissamment à la restauration de Charles II, qui l'appela en 1672 à siéger dans son conseil privé ; il y devint l'un des membres de la *cabale*, et fut envoyé la même année en Hollande avec duc de Buckingham et le comte Arlington, comme ambassadeur extraordinaire et chargé de pleins pouvoirs pour traiter de la paix avec la France. Halifax perdit ses emplois à l'avénement de Jacques II, et mourut en 1695, après s'être fait longtemps remarquer par son opposition aux mesures ministérielles. On a de lui quelques opuscules écrits avec esprit et élégance, recueillis après sa mort, in-8°; la 3e édition est de 1717. Dans le nombre on distingue surtout le *Portrait de Charles II*, réimprimé séparément, 1750, in-8°; et *Avis d'un père à sa fille*, etc.; traduit en français par un anonyme, la Haye, 1698 ; nouvelle édition, revue par Formey, Berlin, 1752, in-8°, et traduit de nouveau par Mme d'Arconville, Paris, 1756, in-12.

HALIFAX (CHARLES MONTAIGU, comte D'), homme d'État et poëte anglais, fils du précédent, né en 1661 à Horton, comté de Northampton, se rendit à Londres en 1685, après avoir fait des études brillantes à l'université de Cambridge, et se fit connaître par des vers sur la mort de Charles II. Sous le règne de Guillaume, il acheta une place de secrétaire du conseil, et entra à la chambre des communes. Ses vues politiques, conformes à la marche du gouvernement, le firent nommer membre du conseil privé; en 1694, appelé aux fonctions de chancelier de l'échiquier et de sous-trésorier, il signala son ministère par la refonte des monnaies du royaume et par l'établissement d'un fonds général de réserve, qui depuis a fait concevoir la belle idée de l'amortissement. En 1698, Halifax siégea dans le conseil de régence, fut nommé baron en 1700, et entra dans la chambre hauté. George Ier le combla de nouvelles dignités ; mais Halifax, qui avait en vue la charge de lord grand trésorier, ne l'ayant point obtenue, se jeta dans le parti de l'opposition. Il mourut le 19 mai 1715. On a réuni les *Poésies et Discours* d'Halifax, précédés de *Mémoires* sur sa vie, Londres, 1715. Ces *Poésies* ont été imprimées dans l'édition des poëtes anglais, publiée par Johnson.

HALKET (ANNE), fille de Robert Murray, précepteur de Charles Ier, née à Londres en 1622, morte en 1699, a laissé 21 vol. in 4° et in-8°, la plupart traitant de matières religieuses ; on en a extrait un vol. de *Méditations*, publié à Édimbourg en 1701.

HALL (ÉDOUARD), historien anglais, né dans le Shropshire, fit ses études dans les deux universités d'Oxford et de Cambridge, fut professeur en droit dans l'école de Gray's-Inn, greffier de la ville de Londres, et mourut dans cette ville en 1543. Cet auteur sut flatter la passion de Henri VIII, auquel il dédia les ouvrages suivants : *l'Union des deux nobles familles de Lancastre et d'York*, Londres, 1548, in-fol.; il a terminé son récit en 1533 ; mais l'imprimeur Richard Grafton l'a continué jusqu'en 1546, d'après les mémoires de l'auteur ; *Courte chronique* pour faire suite au précédent ouvrage.

HALL (RICHARD), savant théologien anglais de la communion romaine, fit ses études au collége de Christ à Cambridge, se rendit en 1572 à Douai, et de là en Italie où il prit le grade de docteur en théologie. Étant revenu à Douai, il y fut successivement régent dans le collége de Marchiennes, et professeur de théologie dans celui des Anglais. La réputation qu'il s'acquit dans cette place lui valut d'abord un canonicat de la collégiale de Saint-Géry à Cambrai ; puis de la cathédrale de Saint-Omer, et il fut ensuite nommé official de ce diocèse. Il en remplit les fonctions jusqu'à sa mort, arrivée en 1604. Il a écrit : *Vie de l'évêque Fisher*, revue et publiée par le docteur Bayli, en anglais, 1655, in-8° ; *De quinque partita conscientia*, Douai, 1598, in-4° ; *De castitate monachorum ; Defensio regiæ et episcopalis dignitatis ; De primariis causis tumultuum belgicorum*, Douai, 1581.

HALL (JOSEPH), prélat anglais, né en 1574 à Ashby de la Zouch, dans le comté de Leicester, mort le 8 septembre 1656, avait d'abord professé la rhétorique à l'université de Cambrigde. Il fut emprisonné sous Cromwell et privé de ses biens ; mais sa fermeté égala sa tolérance religieuse. On a de lui : *Virgidemiarum liber* (satires), 1598-1599, 1753, in-8°; *Mundus alter et idem*, Utrecht, 1643, in-12; *Quò vadis?* satire contre les voyages des Anglais sur le continent, traduit en français par Th. Jacquemot sous le titre de *Censure des voyages ainsi qu'ordinairement ils sont entrepris par les seigneurs et les gentilshommes*, 1728, des *Méditations*, etc. Il a paru en 1810 à Londres, une édition des *OEuvres de Hall*, 10 vol. in-8°.

HALL (GEORGE), fils du précédent, né en 1612 à Waltham-Holy-Cross, partagea les persécutions auxquelles son père fut en butte en raison de son attachement à la cause royale sous Cromwell, fut promu au siége de Chester à la restauration, et mourut en 1668, d'une blessure qu'il s'était faite involontairement. Outre plusieurs *Sermons*, il a publié : *The triumphs of Rome over Despised protestancy*, Londres, 1655. Ce prélat fit des legs considérables au collége d'Exeter.

HALL (JEAN), auteur anglais, né à Durham en 1627, venait d'entrer dans la carrière du barreau lorsque des écrits qu'il composa sur les affaires politiques du temps, attirèrent sur lui l'attention du parlement, qui l'envoya en Écosse à la suite d'Olivier Cromwell : mais son goût pour le plaisir lui devint funeste ; il retourna malade dans son pays natal, et y mourut le 1er août 1655. Il a publié : *Horæ vacivæ*, ou *Essais*, 1646 ; *Poésies*, 1646 et 1647 ; *la Hauteur de l'éloquence*, Londres, 1652, in-8°;

première traduction anglaise qui ait paru du Traité du *Sublime* de Longin; *Hiéroclès sur les vers dorés de Pythagore*, traduit du grec, 1657, in-8°.

HALL (Jean), chirurgien anglais, né vers 1529, se fit une assez grande réputation dans sa profession, sous la reine Élisabeth; il avait traduit et composé quelques ouvrages, aujourd'hui oubliés.

HALL (Guillaume), né à Londres, chapelain et prédicateur de Jacques II, fit vœu au milieu d'une tempête, en passant sur le continent, d'entrer dans l'ordre des chartreux, et il l'accomplit dans la chartreuse de Niewport, où il mourut en 1718, étant prieur de cette maison. Il n'a fait imprimer qu'un seul sermon prêché à Londres en 1686, devant la reine douairière.

HALL (Thomas), né à Londres, professa la philosophie au collége anglais de Douai, fut reçu docteur en théologie à Paris, exerça pendant plusieurs années les fonctions de missionnaire en Angleterre, et termina sa carrière à Paris en 1719. Il a laissé les ouvrages suivants : *Traité de la prière; Traduction anglaise des Annales de Sponde*, 2 vol. in-fol.; *Traduction du catéchisme de Grenoble*, 3 vol. in-8°; une traduction *de la Vie des saints*.

HALL (Robert), célèbre prédicateur anglais, né en mai 1764, à Arnsby dans le comté de Leicester, était fils du vicaire de cette ville. Il entra lui-même dans les ordres. Successivement ministre à Cambridge, à Leicester, enfin à Bristol, où il mourut le 21 février 1831, il combattit avec succès le socianisme. Son discours *sur l'incrédulité moderne* (1800), jouit d'une grande réputation; les autres sermons qu'il a publiés ont tous un caractère politique, savoir : *Défense de la liberté de la presse*, 1793, in-8°, etc. On annonçait, au moment de sa mort, une édition complète de ses *OEuvres* en 6 vol.

HALL (sir James), savant écossais, né vers 1760, était le quatrième baronnet de Dunglas dans le comté de Haddington; il siégea au parlement de 1808 à 1812, et mourut à Édimbourg le 23 juin 1832. Membre de plusieurs sociétés littéraires, il a inséré quelques opuscules dans les *Transactions* de la Société royale d'Édimbourg, et a publié séparément un *Essai sur l'origine, les principes et l'histoire de l'architecture gothique*, 1814, in-4°.

HALLAY (Jean), jésuite, professeur de rhétorique à Dijon, né en 1597, mort en 1649, est connu par ses *Rhetor. divionensis societ. Jesu analyticæ eloquentiæ progymnasmata in aliquot Ciceronis orationes*, Dijon, 1629, in-4°, etc.

HALLÉ (Antoine), professeur d'éloquence à Caen, né à Bazanville, près de Bayeux en 1593, mort le 3 juin 1675, a laissé un recueil de *Poésies* et un *Traité* sur la grammaire.

HALLÉ (Henri), frère du précédent, professa le droit avec un grand succès à l'université de Caen, et mourut le 12 octobre 1688.

HALLÉ (Pierre), professeur de droit canon, régent du collége d'Harcourt, né à Bayeux le 8 septembre 1611, mort à Paris le 27 décembre 1689, a publié des *Harangues latines*, 1755, in-8°; quelques écrits de jurisprudence peu remarquables; des *Poésies;* 2 tragédies tirées de l'Écriture sainte.

HALLÉ (Claude-Gui), né à Paris en 1652, mort en 1736, fut directeur de l'académie de peinture de cette ville, et y a laissé quelques tableaux dans les églises, entre autres à Notre-Dame une *Annonciation;* un *saint Paul* dans l'église Saint-André-des-Arcs, etc.

HALLÉ (Noel), fils du précédent et peintre comme son père, né à Paris le 2 septembre 1711, mort le 5 juin 1781, avait étudié en Italie, et fut nommé surintendant de la manufacture des Gobelins en 1771. Une mission qu'il remplit à Rome dans l'intérêt des arts lui valut le cordon de Saint-Michel. On cite de cet artiste *la Course d'Hippomène et d'Atalante*, et *Achille à Scyros*, qui ont été reproduits sur tapisseries. Le plafond de la chapelle des fonts baptismaux de Saint-Sulpice est aussi de sa composition.

HALLÉ (Jean-Noel), médecin, membre de l'Institut, né à Paris le 6 janvier 1754, fils du précédent, accompagna son père à Rome, où il étudia les monuments de l'art antique, et, de retour à Paris, suivit, d'après les conseils de Lorry, son oncle maternel, la carrière médicale, et prit son premier grade en 1776. Deux ans après, il fut reçu docteur, et se consacra particulièrement à la médecine des pauvres. La réputation qu'il s'était faite le mit à l'abri pendant les mauvais jours de 1793. Désigné par Fourcroy professeur de physique médicale et d'hygiène à l'école de santé (1795), il fut ensuite adjoint de Corvisart à la chaire du collége de France, et l'y remplaça plus tard. Il mourut à Paris le 11 février 1822, président de la section de médecine de l'Académie royale de Paris, etc. Hallé est auteur d'un assez grand nombre d'écrits imprimés pour la plupart dans les *Mémoires* de la Société royale de médecine, dans ceux de l'Institut, et dans divers recueils des sciences médicales; on distingue : *Recherches sur la nature et les effets du méphitisme des fosses d'aisances*, Paris, 1785, in-8°; *Rapport suivi de 64 expériences sur le remède Pradier*, ibid., 1811, in-8°, etc. Il a publié l'opuscule de A. C. Lorry : *De præcipuis morborum mutat. et connexionibus*, etc., 1784, in 12; et donné une édition des *OEuvres complètes de Tissot*, Paris, 1809-1813, 11 vol. in-8°. Le *Catalogue des livres de la bibliothèque de Hallé*, Paris, 1823, in-8°, est précédé d'une *Notice* sur cet habile professeur, dont le nom se lit au bas d'un grand nombre de rapports de commissions savantes. On a publié d'après ses leçons, une *Hygiène, ou l'Art de conserver la santé*, 1806, in-8°.

HALLENBERG (Jonas), historien et numismate, né le 7 novembre 1748, dans le village de Hallaryd, province de Wexioe, en Suède, était fils du paysan André Eskilson, et fut élevé à Wexioe chez son oncle maternel, André Hallenberg, savant philologue dont il prit le nom. Il se fit recevoir étudiant à l'université d'Upsal, obtint en 1777 la place de répétiteur d'histoire moderne; et publia en 1778 un traité, *De nobilibus in Sueciá litteratis*. Il accepta la charge de vice-chancelier des archives du royaume. En 1781, il fut nommé auditeur à la cour royale de Suède, séant à Stockholm; en 1783, aide-conservateur à la bibliothèque royale de la même ville, et en 1784 historiographe du royaume. Dans la même année, le roi Gustave III le chargea de composer l'histoire du règne de Gustave II. En 1700, il mit la dernière main à cet ouvrage, qui fut publié aux frais du gouvernement, sous le titre d'*Histoire du royaume de Suède sous le règne de Gustave-Adolphe le Grand*, Stockholm, 1790-1796,

5 vol. in-8°. Hallenberg devint en 1803 directeur du cabinet royal des monnaies et médailles, et antiquaire du royaume. En 1809, il obtint le titre purement honorifique de conseiller de justice, et en 1812, la décoration de l'Étoile polaire. Le roi Charles-Jean (Bernadotte), à l'occasion de son couronnement (1818), lui accorda des lettres de noblesse. En 1826, il résigna ses différentes charges, et se retira à la campagne près de Gothembourg, où il mourut le 30 octobre 1834. Outre les ouvrages déjà cités, on a de lui : *Nouvelle histoire universelle depuis le commencement du 16e siècle*, Stockholm, 1782-1785, 5 vol. in-8° ; *Mémoires pour servir à l'histoire de Gustave II*, ibid., 1784, in-4°, etc., etc.

HALLER (Jean), petit-fils de Wolfgand Haller, natif de Zurich, avait embrassé la profession des armes et s'y distingua. Habile ingénieur, il dressa une description avec plan du canton de Zurich, qui a été fort estimée. Il continua la *Chronique de Zurich* (donné par Bullinger), jusqu'en 1616, en plusieurs volumes in-fol. Il mourut en 1621.

HALLER (Albert de), célèbre anatomiste, botaniste et poëte, né à Berne le 16 octobre 1708, fut du petit nombre des enfants précoces dont le talent ne s'est pas démenti. A 9 ans, il possédait les langues latine et grecque ; à 10 ans, il s'était formé pour son usage des vocabulaires grecs et hébraïques, deux grammaires hébraïque et chaldéenne ; à 15 ans, il avait déjà composé des comédies, des tragédies, et même un poëme de 4,000 vers. Mais ayant pris du goût pour la médecine, il devint, en 1725, un des nombreux disciples du célèbre Boerhaave à Leyde, où il étudia l'anatomie et conçut la passion de la botanique. Reçu docteur en 1727, Haller se rendit en Angleterre et s'y lia avec les premiers médecins de l'époque ; Winslow, Ledran et L. Petit devinrent ensuite ses maîtres à Paris. Il quitta cette ville pour aller à Bâle se perfectionner dans les mathématiques sous J. Bernouilli ; et revenu à Berne après une absence de 5 ans, il y fut chargé de la bibliothéque publique. C'est alors qu'il se livra au perfectionnement de toutes ses études précédentes, et qu'il jeta les fondements de cette immense érudition qui a donné à tous ses travaux un caractère si particulier. Le roi d'Angleterre, George II, ayant fondé l'université de Gœttingue en 1736, appela Haller à l'une des deux chaires de médecine, celle qui embrassait l'anatomie, la chirurgie et la botanique. Après un séjour de 17 ans à Gœttingue, où il composa une partie de ses ouvrages scientifiques, et où il eut la plus grande part à la création de la Société royale, dont il fut nommé président perpétuel, Haller, ayant fait un voyage à Berne, accepta les propositions que lui firent les magistrats pour l'y retenir. On lui confia les plus honorables fonctions publiques, et il y porta la même activité, le même esprit supérieur que dans ses travaux scientifiques, dont il ne fut point détourné. Vers la fin de sa vie on créa une charge exprès pour lui, avec la clause formelle qu'elle serait supprimée après sa mort. C'était une *sinécure* par laquelle on récompensait honorablement ses talents et ses importants services. Haller, comblé de distinctions, après avoir reçu jusqu'au dernier moment les hommages de toutes les personnes de marque qui visitaient la Suisse, mourut le 12 décembre 1777. Il faudrait un espace trop considérable pour indiquer les très-nombreux écrits de ce savant presque universel ; mais comme il en a donné lui-même le catalogue à la fin des *Epistolæ ab eruditis ad Hallerum scriptæ*, Berne, 1773-1775, 6 vol. in-8°, on pourra recourir à cet ouvrage. On se bornera à citer principalement : *Icones anatomicæ*, Gœttingue, 1756, in-fol., avec 46 planches ; *Prim. lineæ physiologiæ*, 1747, traduit en français par Tarin, Paris, 1752, in-8°, et par Bordenave, 1769, 2 vol. in-12 ; *Elementa physiologiæ*, 1757-1766, 8 vol. in-4° ; *Opera minora*, 1762-1763, 3 vol. in-4° ; *Hist. stirpium Helvetiæ indigenar. inchoata*, Berne, 1768, 3 vol. in-fol. Haller a donné les catalogues par ordre chronologique de tous les ouvrages sur la *botanique*, la *chirurgie*, l'*anatomie* et la *médecine pratique* dont il avait pu avoir connaissance, jusqu'aux thèses et aux mémoires particuliers, avec des notes sur la vie des auteurs, etc. ; il y parle de 52,000 ouvrages différents. De Murr a publié un supplément à ces recueils, sous ce titre : *Adnotat. ad bibliothec. Hallerianas*, Erlangen, 1805, in-4°. Les collections de thèses de Haller sur l'anatomie, la chirurgie et la médecine, forment 20 vol. in-4°, publiés de 1747 à 1756 : il en a été fait un abrégé par Macquart, sous le titre de *Collection de thèses médico-chirurgicales abrégées du latin*, Paris, 1757-1790, 5 vol. in-12. On a un grand nombre d'*Éloges* de Haller ; on citera ceux de Condorcet et de Vicq d'Azyr, dans les *Mémoires* de l'Académie des sciences et de la Société royale de médecine.

HALLER (Théophile-Emmanuel de), fils aîné du précédent, né à Berne en 1735, mort le 9 avril 1786, s'adonna de bonne heure à l'étude de la médecine, et avait déjà publié quelques mémoires sur cette science, lorsqu'il embrassa la carrière de la magistrature. Il s'est livré aussi à des recherches d'histoire et d'antiquité. On connaît de lui : *Cabinet des monnaies et des médailles suisses*, 1780, 2 vol. ; *Bibliothèque raisonnée des ouvrages relatifs à l'histoire de la Suisse*, 1785-1787, Berne, 6 vol. in-8°, et une table générale, 1788, un vol. Ces deux ouvrages sont en allemand.

HALLER (Emmanuel de), second fils d'Albert de Haller, naquit à Berne en 1745, et se rendit jeune encore à Paris, pour y suivre la carrière du commerce. Il avait établi dans cette ville, avant la révolution, une maison de banque fort accréditée. S'étant montré, dès le commencement, chaud partisan des innovations, il se jeta dans beaucoup d'entreprises de fournitures et d'agiotage ; et, se trouvant associé avec d'Espagnac et Lecouteulx, il eut à soutenir, en 1791, des discussions avec les comités de l'assemblée nationale, pour une liquidation importante. En 1793, il accompagna Robespierre le jeune et Ricord à l'armée des Alpes, et il fut chargé, dans les départements du Midi, de beaucoup d'opérations de finances et de fournitures. Dès que Robespierre eut succombé au 9 thermidor (juillet 1794), Haller fut accusé de dilapidations par André Dumont, et ensuite par Cambon qui le fit décréter d'arrestation ; mais il réussit à se soustraire au décret, en se sauvant à Gênes. Réhabilité complétement, il était dès le commencement de 1796 administrateur et trésorier général de l'armée française en Italie, sous Bonaparte. Dès la même année, il était revêtu des fonctions de ministre helvétique auprès de la république

cisalpine. Ce fut encore Haller qui, dans le mois de juillet 1798, dirigea à Rome les spoliations qui précédèrent et suivirent l'enlèvement du pape. Revenu dans la capitale en 1798, il reprit son ancien commerce de banque. Plus tard, lorsque la révolution du 18 brumaire eut mis le pouvoir souverain dans les mains de Bonaparte, il essaya de recouvrer sa faveur auprès de son ancien général, et lui envoya un fort long mémoire qu'il fit imprimer sous ce titre : *Au premier consul de la république française, sur les recettes et les dépenses publiques,* pour le service de l'an IX, Paris, vendémiaire an IX (octobre 1800), grand in-4°. Le nouveau consul ne lui donna à la trésorerie nationale qu'un emploi de peu d'importance et dont il fut même privé bientôt après. Rentré dans les douceurs de la vie privée, Haller passa son temps entre le séjour de la capitale et celui d'une fort belle maison de campagne qu'il possédait à Villemomble, mêlant à cela, comme toujours, quelques affaires de banque. Il vécut ainsi paisiblement jusqu'en 1816, époque où il fit une faillite considérable, et retourna dans sa patrie, où il mourut quelques années plus tard. Il avait publié, en 1794, après le 9 thermidor, pour le besoin de sa justification : *Lettre aux représentants du peuple et au comité de salut public,* in-8°.

HALLER (Albert de), frère des précédents, né à Berne en 1758, mort dans la même ville le 1er mars 1823, était à la fois habile homme d'État et savant naturaliste. Il cultivait avec succès la botanique, et il a laissé sur cette science des travaux inédits qui seront d'une grande utilité pour la composition de la *Flore helvétique*.

HALLER DE HALLERSTEIN ou **HALLERKOE** (Jean, baron de), écrivain, né en Transylvanie dans le 17e siècle, fut mis en prison par les ordres du prince Apaffi, et occupa sa longue détention par la culture des lettres. Il a traduit des romans de chevalerie en hongrois, et ses traductions ont été publiées sous le titre de : *Harmas historia,* Clausembourg, 1695, in-4°, et Presbourg, 1750, in-4°. — HALLER DE HALLERSTEIN, littérateur hongrois, a donné une traduction du *Télémaque* de Fénélon ; la 3e édition est de 1770.

HALLERVORD (Jean), né à Kœnigsberg, en Prusse, florissait au milieu du 17e siècle, et mourut, en 1676, à l'âge de 31 ans. On a de lui : *De historicis latinis Spicilegium,* Iéna, 1672, in-8° ; *Bibliotheca curiosa in quâ plurimi rarissimi atque paucis cogniti scriptores indicantur,* Kœnigsberg et Francfort, 1676, petit in-4°.

HALLET (Gilles), peintre, fils de Jean et d'une sœur de Jacques Damery, né à Liége, alla se fixer à Rome dans sa jeunesse, et y mourut, laissant par testament ses biens pour l'entretien d'un hôpital aux portes de la ville de Liége, en faveur des pauvres de la paroisse de Sainte-Foi, où il était né. On voyait jadis à Liége une quantité de tableaux de Hallet ; la plupart ont péri lors du bombardement de 1691. Il a dessiné à Rome la planche de son tableau de la *Translation par les Anges de là sainte Vierge à Lorette,* gravée par Fariat.

HALLEY (Edmond), célèbre astronome, né à Londres le 8 novembre 1656, avait à l'âge de 19 ans déterminé la méthode directe de trouver les aphélies et l'excentricité des planètes ; dès lors on pressentit quelle marche nouvelle son génie allait imposer à la science. En 1676, Charles II lui facilita les moyens de se transporter à Sainte-Hélène, où il passa une année entière, et, sous ce ciel nouveau, il parvint à fixer la position exacte de plus de 300 étoiles australes, et à enrichir l'astronomie d'autres découvertes importantes. A son retour, il parcourut l'Allemagne, l'Italie, la France, et fut recherché des personnages les plus illustres, avec lesquels il conserva des relations scientifiques et amicales. Les *Transactions philosophiques* de 1683 à 1697 renferment un grand nombre de *Mémoires* dans lesquelles Halley signalait ses nouvelles conquêtes astronomiques. En 1698, il entreprit par les ordres du gouvernement un nouveau voyage, dans le but d'observer les variations de l'aiguille aimantée sous les diverses températures et les différents degrés de latitude. Après cette brillante expédition, où il fut à même de vérifier par la pratique la théorie du phénomène qu'il avait annoncé, Halley fut chargé en 1701 de lever une carte de la Manche. En 1686, il s'était lié avec Newton, qu'il avait décidé à livrer au public son livre des *Principes.* Guidé par la méthode de ce philosophe, Halley annonça le retour périodique des comètes, observation confirmée depuis par l'expérience. On lui doit encore les *Tables de la lune,* fruit de 40 années d'observations, et par lesquelles il a voulu établir les lois du mouvement de cet astre. Avec Lahire et D. Cassini, Halley a déterminé la précession des équinoxes ; ce qui l'a conduit à établir que les étoiles sont sujettes au mouvement, et, par une ingénieuse induction, que ce sont des corps habités. Cet homme célèbre, nommé en 1713 professeur de géométrie à Oxford, et ensuite astronome du roi, était membre de la Société royale de Londres et correspondant de l'Académie des sciences de Paris. Ses mœurs étaient douces ; sans ambition, sans envie, il n'avait d'autre but que le progrès de la science, d'autre désir que la découverte de la vérité. Il remplaça Flamstead à l'observatoire de Greenwich en 1720 et y mourut le 25 janvier 1742. Voici les titres de ses principaux ouvrages : *Methodus directa et geometrica investigandi excentricitates planetar.,* Londres, 1675, 1677, in-4° ; *Catalogus stellarum australium,* ib., 1678, 1679, in-4° ; *Théorie des variations de l'aiguille aimantée; Carte de la Manche,* 1702 ; *Apollonii Pergæi de sectione rationis libri II, ex arabico MS. latinè versi,* etc., Oxford, 1706, in-8° ; *Miscellanea curiosa*, 1708, 3 vol. in-8° ; *Tabulæ astronomicæ*, ib., 1749, in-4°, etc., etc.

HALLIER (François), professeur et docteur de Sorbonne, archidiacre de Dinant, théologal de Chartres et évêque de Cavaillon, né à Chartres vers 1595, mort en 1658, avait fait plusieurs voyages en Italie, en Grèce et en Angleterre ; il mérita les bonnes grâces du pape Urbain VIII, et prit une part active dans les querelles du jansénisme contre lequel il s'éleva de tout son pouvoir. On a de lui : *Traité de la hiérarchie ecclésiastique ; Défense de la hiérarchie ecclésiastique et de la censure de la faculté de théologie de Paris*, 1632, en latin ; *De sacris ordinationibus ex antiq. Ecclesiæ ritu,* Paris, 1637, in-fol ; *Commentaires sur les décisions du clergé de France touchant les réguliers,* etc.

HALLIER (Pierre), frère du précédent, docteur de Sorbonne, vicaire général, théologal et pénitencier de Rouen, était, en 1617, professeur de logique au collége

du cardinal Lemoine. Il est auteur du *Rabelais donné au sieur Dumoulin, ministre de Charenton,* Paris, 1619, vol. in-8°.

HALLIFAX (Samuel), évêque anglais du 18e siècle, était fils d'un apothicaire, et naquit en 1733 à Mansfield, dans le comté de Derby ; il fut successivement professeur d'arabe et de droit civil à l'université de Cambridge, évêque de Gloecster, et ensuite de St.-Asaph, et mourut le 4 mars 1790. On a de lui une *Analyse du droit civil romain comparé avec les lois d'Angleterre*, etc., 1774, in-8° ; des *Sermons* estimés, etc.

HALLIFAX (Montaigu). *Voyez* **HALIFAX**.

HALLOIX (Pierre), savant jésuite, né à Liége en 1572, mort le 30 juillet 1656, a publié : *Anthologia poetica græco-latina*, Douai, 1617 ; *Illustrium Ecclesiæ orientalis scriptorum*, etc., Douai, 1633, 1636, 2 vol.; *Origenes defensus*, Liége, 1648.

HALLORAN (Sylvestre O'), chirurgien irlandais, né en 1628, étudia son art à Paris et à Londres, et devint chirurgien de l'hôpital du comté de Limerick, membre de l'Académie royale d'Irlande, etc. Il mourut en 1807. Il a publié : *Sur la cataracte,* 1753, in-8° ; *Sur la gangrène et le sphacèle,* 1766, in-8° ; *Introduction à l'étude de l'histoire et des antiquités d'Irlande,* 1772, in-4° ; *Histoire générale d'Irlande,* 2 vol., 1772.

HALLORAN (Lawrence HYNES), né vers 1766, en Irlande, était en 1791, maître de l'école d'Alpington, près d'Exeter, et composa quelques poëmes, la plupart sur des sujets de circonstance. Il entra dans la carrière ecclésiastique, devint chapelain de la marine, et, en cette qualité, se trouva à Trafalgar, sur le vaisseau amiral de Nelson, *la Britannia,* dont il ne manqua point de célébrer la victoire. Il fut, plus tard, au cap de Bonne-Espérance, recteur de l'école publique de grammaire, et chapelain des troupes anglaises dans l'Afrique méridionale. C'est dans cette dernière position qu'il oublia le caractère dont il était revêtu, en intervenant dans un duel qui eut lieu en 1810, entre deux officiers, et en écrivant lui-même la défense des accusés. Lorsque l'affaire fut portée devant un conseil de guerre, le général Grey crut devoir ordonner son éloignement. De son côté, le chapelain résigna son emploi, et donna cours à son ressentiment dans une satire pour laquelle il fut mis en jugement, et condamné à sortir de la colonie. La procédure fut publiée par lui en 1811. Revenu en Angleterre, il y fut convaincu de faux, en 1818, aux assises d'Old-Bailey, et condamné à la transportation pour sept ans. Il était encore à Sidney, dans la Nouvelle-Galles du Sud, lorsqu'il mourut le 8 mars 1831. On a de lui : *Odes, Poëmes et Traductions,* 1790, in-8° ; *Poëmes sur divers sujets,* 1791, in-4° ; *Ode sur la visite de Leurs Majestés à Exeter,* 1791, in-4° ; *Lacrimæ hybernicæ, ou Complainte du génie d'Érin,* ballade, 1801, in-4° ; *la Femme soldat* (*The Female volunteer*), drame, sous le nom de *Philo-Nauticus,* 1801, in-8° ; *la Bataille de Trafalgar,* poëme, 1806, in-4°, etc.

HALLOWED-CAREW (Benjamin) né au Canada en 1760, entra jeune au service naval, se trouva comme lieutenant à l'affaire de la Chesapeak, et fit pendant près de deux ans partie de la station dans l'Afrique orientale. Rappelé en Europe et devenu capitaine, il prit part aux siéges de Bastia et de Calvi sous Nelson, fit voile pour l'Égypte, où il prit possession de l'île d'Aboukir, se dirigea ensuite vers Naples, pour aider Trowbridge à réduire le château Saint-Elme et la citadelle de Capoue. Promu au rang de commodore à la paix d'Amiens, Hallowed se trouvait à la Barbade lors de la rupture ; il facilita la réduction de Sainte-Lucie et de Tabago, et revint croiser aux environs de Toulon. Nommé colonel de marine en 1810, puis contre-amiral, il commanda trois ans la station d'Irlande, reçut le titre d'amiral en 1830, et mourut le 2 septembre 1834 à Beddington (Surrey). Il ajoutait à son nom celui de *Carew,* par suite d'un grand héritage fait en 1816.

HALMA (François), habile imprimeur, exerça sa profession à Utrecht en 1682, à Amsterdam en 1701 et à Leeuwarden en 1713. Il est auteur d'un *Dictionnaire français et flamand,* Leyde, 1778 ou 1781, 2 vol. in-4°.

HALMA (l'abbé Nicolas), né à Sedan le 31 décembre 1755, d'une famille d'origine allemande, et qui compte parmi ses ancêtres un des signataires de la cession de Sedan à la France en 1642, s'appliqua d'abord à l'étude de la médecine, et entra ensuite dans l'état ecclésiastique. Il était, au commencement de la révolution, principal du collége de sa ville natale. Il quitta Sedan et se rendit à Paris, où il fut nommé adjoint de première classe au génie militaire pour la surveillance des travaux de fortifications; il perdit cet emploi parce qu'il refusa le grade de capitaine. Quelque temps après, il fut mis en réquisition comme chirurgien de troisième classe dans une ambulance, et en remplit les fonctions pendant 18 mois. Après la Terreur, il recouvra sa place d'adjoint au corps du génie, et obtint ensuite celle de secrétaire-rédacteur des études de l'école polytechnique. Ayant donné sa démission, il fut placé au cadastre en qualité de géomètre calculateur, puis nommé successivement professeur de mathématiques et de géographie au Prytanée de Paris, et professeur de géographie à l'école militaire de Fontainebleau. Chargé enfin de donner des leçons d'histoire et de géographie à l'épouse de Bonaparte et à diverses personnes de sa famille, il reçut le titre de bibliothécaire, mais sans fonctions, et il en fut privé par suite du divorce de Napoléon et de Joséphine. L'amitié du célèbre Lagrange lui procura la place de bibliothécaire de l'école des ponts et chaussées, qui lui laissa quelques loisirs. Depuis la restauration, l'abbé Halma fut nommé l'un des conservateurs de la bibliothèque de Sainte-Geneviève en 1817, chanoine honoraire de l'église métropolitaine de Paris, et correspondant de l'Académie royale des sciences de Berlin. Il est mort à Paris le 4 juin 1828. Voici la liste de ses ouvrages : *Leçons élémentaires de géographie,* 1792, in-8° ; *Abrégé de géographie,* 1792, in-8° ; *Composition mathématique de Claude Ptolémée,* ou *Astronomie ancienne,* plus connue sous le nom arabe d'*Almageste,* traduite pour la première fois en français avec le texte grec, 1813 et 1816, 2 vol. in-4° ; *Table chronologique des règnes prolongée jusqu'à la prise de Constantinople par les Turcs, apparition des étoiles fixes de C. Ptolémée, Théon,* etc., et *Introduction de Geminus aux phénomènes célestes,* traduite pour la première fois du grec en français, 1819, in-4° ; *Hypothèses et époques des planètes de Claude Ptolémée,* etc., 1820, in-4° ; *Commentaire de Théon d'Alexandrie,* 1821, 1822,

2 vol. in-4°; *Examen et explication du zodiaque de Denderah,* 1822, in-8°, etc.

HALS (François), peintre, né à Malines en 1584, étudia son art sous Charles van Mander, acquit une grande réputation comme peintre de portraits, et mourut à Harlem en 1666. On connait de lui 3 tableaux ou portraits dans la galerie de Dresde; un *Portrait de Descartes,* au Musée de Paris, et à Amsterdam le *Portrait de Riperda,* capitaine au siége de Harlem.

HALS (Thierry), frère du précédent, né à Malines en 1589, mort à Harlem en 1656, réussit particulièrement à rendre des *Fêtes de village.*

HALTAUS (Chrétien-Théophile), un des plus laborieux historiens d'Allemagne, né à Leipzig en 1702, fut nommé recteur à l'école de St.-Nicolas à Leipzig, en 1753, après y avoir été instituteur pendant 17 ans, et mourut le 11 février 1758. Voici ses principaux ouvrages : *Calendarium medii ævi, præcipuè Germanicum,* Leipzig, 1729; *De jure publico certo Germanico medii ævi,* ibid., 1735, in-8°; *De turri rubeâ Germanorum medii ævi,* ibid., 1757, in-4°; *Glossarium Germanicum medii ævi,* ibid., 1758.

HAMAD ou **HAMMAD**, fondateur de la dynastie des *Hamadides,* qui ont régné 157 ans sur l'Algérie entière, appartenait par le sang à celle des *Zeïrides, Badisides,* ou *Sanhadjides,* dont la domination s'étendit pendant près de deux siècles sur presque tout le nord de l'Afrique. Abou-Mounad Badis, fils et successeur de Mansour, l'an de l'hégire 386 (de J. C. 996), ayant d'abord résidé dans l'île de Sardaigne, récompensa les services de son oncle Hamad, fils de Yousouf-Balkin, en lui donnant, l'année suivante, le gouvernement d'Aschir, place importante alors et chef-lieu d'une province montagneuse au sud de celle de Boudjie. Lorsque Badis, dans l'espoir d'assurer à son fils le trône mal affermi, l'eut associé à sa puissance, Hamad, jaloux de l'élévation du jeune prince, se révolta ouvertement dans Aschir en 405 (1015), et s'y érigea lui-même en souverain. La guerre ayant éclaté entre lui et ses neveux, le plus jeune mourut pendant les premières hostilités. Cependant, abandonné par plusieurs de ses officiers, repoussé d'Aschir par le gouverneur, son parent, qui livra la place à Badis, Hamad fit massacrer les femmes et les enfants des habitants de Mahmediah qui étaient allés se soumettre à ce prince; il tenta néanmoins des démarches pour rentrer en grâce auprès de Babis; mais celui-ci demeura inflexible, marcha contre son oncle et le vainquit. Hamad égorgea ses femmes de peur qu'elles ne tombassent au pouvoir de son neveu et se renferma dans la forteresse de Mardjila ou Maïçala; Badis l'y assiégea et s'en serait rendu maître si la mort ne l'eût surpris (fin de 1016). Cet événement délivra Hamad et lui permit de consolider son usurpation. Il continua de résister à Moezz chérif-ed-Daulah, fils et successeur de Badis, et fit assassiner un de ses ambassadeurs. Une nouvelle défaite le força enfin d'implorer la clémence de ce prince; il obtint son pardon, en donnant son fils en otage, et bientôt il conclut une paix avantageuse par laquelle il resta maître des provinces d'Ibn-Ali, d'Aschir et de Tahert, et les districts de Madjila, Macra, Tabana, Dacanna, etc., furent cédés à son fils Caïed. Hamad mourut en 419 (1027), et eut pour successeur Caïed et sept autres princes dont l'histoire est peu connue. Alger, Constantine, faisaient partie de leurs Etats; mais Boudjie était leur capitale.

HAMADANI (Abou'lfadhl Ahmed-ben-Hosain, ou **BÉDI ALZEMAN**), célèbre poëte arabe, né à Hamadan l'an 968 de l'ère chrétienne, était doué d'une mémoire prodigieuse et improvisait avec une rare facilité. Il voyagea longtemps en Perse et dans toute l'Arabie, et mourut à Hérat en 1007 (398 de l'hégire). Il avait composé 400 monologues ou méditations, connus sous le nom de *Makamas de Mekdiya,* parce que c'est dans ce lieu que Hamadani place son personnage, nommé Abou'lfath Escanderi. Il ne nous en est resté qu'un recueil de 50, dont Scheid avait entrepris une édition; mais il n'en a été imprimé que 16 pages in-4°. Sylvestre de Sacy a donné dans le tome III de sa *Chrestomathie arabe,* deux *Makamas* de Hamadani, avec une traduction et des notes.

HAMAKER (Henri-Arent), l'un des premiers orientalistes de notre époque, naquit à Amsterdam, le 25 février 1789. Destiné d'abord à la profession de marchand qu'exerçaient ses parents, il reçut une éducation pour laquelle il se sentait peu de penchant, et il échangea encore, malgré eux, l'étude du notariat pour celle des langues et des lettres anciennes. A la fin de 1815 il fut nommé professeur de langues orientales à l'athénée ou école académique de Franeker, dans l'Oost-Frise. Il publia ses premiers essais sur la littérature grecque. En 1817, il fut appelé à Leyde pour y remplir les fonctions d'interprète du legs de Warner qui comprend une grande partie des manuscrits de la bibliothèque de cette ville, et en même temps pour y professer à l'université les langues orientales, d'abord comme extraordinaire (suppléant), puis, en 1822, comme professeur titulaire avec traitement. Dès lors il ne quitta plus Leyde, et s'y consacra exclusivement aux lettres orientales. Il mourut à Leyde le 7 novembre 1835. Voici ses principaux ouvrages : *Lectiones Philostrateæ,* Leyde, 1816, in-8°; *Oratio de græcis latinisque historicis medii ævi; Oratio de religione muhammodicâ,* Leyde, 1817-1818, in-4°; *Specimen Catalogi codicum Mss. orientalium bibliothecæ academiæ Lugduno-Batavæ,* Leyde, 1820, in-4°; *Commentatio ad locum Taky-Eddini Ahmedis al-Makrizi de expeditionibus a Græcis Francisque adversus Dimyatham, ab anno Christi* 702-1221, *susceptis,* Amsterdam, 1824, in-4°; *Incerti auctoris liber de expugnatione Memphidis et Alexandriæ,* Leyde, 1825, in-4°; *Miscellanea Phœnicia,* Leyde, 1828, etc. Un de ses élèves, M. Juynboll, a publié l'*Éloge* de Hamaker, Groningue, 1837.

HAMAL (Henri-Guillaume), musicien, né à Liége en 1685, fut élève de Lambert Pietkin, maître de chapelle de l'ancienne cathédrale de Saint-Lambert. Le conseil de la grande église de Saint-Trond le nomma maître de musique, quoiqu'il fût à peine âgé de 23 ans; mais ses talents lui firent bientôt obtenir la sous-maîtrise de Saint-Lambert, ce qui le ramena dans sa ville natale. C'est à Hamal que les Liégeois sont redevables de l'introduction de la musique italienne, qui opéra dans leur pays une révolution dans l'art musical. Ses principaux ouvrages sont des motets à grand orchestre. On connaît encore de lui des cantates en italien, en français et en

patois liégeois, qu'il composait avec une facilité remarquable. Il mourut le 3 décembre 1752.

HAMAL (Jean-Noel), fils aîné du précédent, naquit à Liége le 23 décembre 1709. Son père lui donna les premiers principes de chant, et Henri Dupont, maître de chapelle, l'initia aux difficultés de la composition. Il partit pour Rome en 1728. Son maître Amadori faisait exécuter ses compositions dans les principales églises de cette ville. Les succès toujours croissants du jeune Hamal engagèrent le chapitre cathédral de Liége à lui conférer un bénéfice assez considérable en 1731. Hamal, nommé maître de chapelle en 1738, déploya, dans ce nouvel emploi, la plus grande habileté. Parti de nouveau pour Rome en 1749, il se lia d'amitié avec plusieurs hommes célèbres, surtout avec Jomelli, maître de chapelle de Saint-Pierre. Revenu à Liége en 1750, peu de temps après son retour, il composa deux oratorios, *Jonathas* et *Judith*, restés manuscrits. Il composa des opéras, écrits en langue du pays par une société d'amateurs. Le premier et le plus important, *li Voegge di Chofontaine*, en 3 actes, parut en 1757; la même année il donna encore *li Ligeoi egagy*, en 2 parties. *Li fiess di houte si plou*, opéra-comique en 3 actes, parut en 1758 ainsi que les *Y poconte*s, opéra burlesque en 3 actes avec chœurs. Hamal composa encore plusieurs ouvrages sacrés, et termina sa carrière musicale par un *In exitu Israël* à deux orchestres, qui est regardé comme son chef-d'œuvre. Il n'a publié que quatre œuvres de symphonie, gravées à Paris, chez Leclerc, en 1743, et à Liége, chez Benoît Andrez. Hamal mourut dans cette ville le 26 novembre 1778.

HAMANN (Jean-George), savant écrivain allemand, né le 27 août 1730 à Kœnigsberg, mort à Munster, le 21 juillet 1788, avait suivi quelque temps la carrière de l'enseignement. Il possédait des connaissances remarquables dans la théologie, la jurisprudence, les langues orientales, l'économie politique et la littérature ancienne et moderne. Ce philosophe, qu'on a surnommé *le Mage du Nord*, a composé un nombre considérable d'ouvrages, parmi lesquels nous citerons : *Mémoires socratiques recueillis pour l'ennui du public*, etc., Amsterdam (Kœnigsberg), 1759, in-8°; *les Nuées, comédie supplémentaire aux mémoires socratiques*, etc., Altona, 1761, in-8°; *Nouvelle apologie de la lettre II, ou Observations extraordinaires sur l'orthographe des Allemands*, Pise (Francfort), 1773, in-8°; *Dictionnaire des phrases poétiques*, Leipzig, 1775, en français; *Essais à la mosaïque*, Mietau, 1762, in-8°, renfermant une *Lettre néologique et provinciale sur l'inoculation du bon sens*, et une *Glose philippique; le Kermès du Nord*, etc., ibid., 1774, in-4°. Une édition de ses *OEuvres* a été donnée par Roth, Berlin, 1821-1825, 8 vol. in-8°.

HAMAZASB, prince arménien de la race des Mamigoneans, gouverneur de l'Arménie en 654, se révolta contre l'autorité du calife en 656, se ligua avec l'empereur de Constantonople pour secouer le joug des Arabes, et en reçut la dignité de curopalate. Le calife allait entrer dans l'Arménie pour arrêter cette sédition, lorsqu'il mourut en 657 : son successeur reconnut l'indépendance des Arméniens, et conclut un traité avec Hamazasb, qui termina sa carrière en 658, regretté de son peuple.

HAMBERGER (George-Albert), mathématicien, né à Baierberg en Franconie l'an 1662, mort le 13 février 1716, professeur de physique et de mathématiques à Iéna, a laissé un *Recueil de dissertations*, Iéna, 1708, in-4°, parmi lesquelles on distingue les suivantes: *De iride diluvii; De opticis oculorum Vitris*, etc.

HAMBERGER (George-Erhard), fils du précédent, médecin et physicien, né à Iéna le 21 décembre 1697, fut doyen de la faculté de médecine de cette ville, et mourut le 22 juillet 1755. On a de lui : *Elementa physices methodo mathemat. in usum auditorum conscripta*, Iéna, 1727, in-8°; 1761, ib.; *De respirationis mechanismo et usu genuino*, ib., 1727 et 1747, in-4°; *Physiolog. medica, seu de actionibus corporis humani sani doctrina*, ib., 1751, in-4°, figures; *Elementa physiologiæ medicæ*, ib., 1757, in-8°; *Methodus medendi morbos, cum præfat.*, etc., Iéna, 1763, in-8°, publiée par Baldinger, etc., etc.

HAMBERGER (Adolphe-Frédéric), fils du précédent, médecin comme lui, né à Iéna en 1727, mort le 3 février 1750, a publié les deux traités suivants : *De calore in genere*, et *De calore hum. naturali*. J. B. Blasch a donné sa *Vie*, Iéna, 1758, in-8°.

HAMBERGER (Laurent-André), savant jurisconsulte, de la famille des précédents, né à Anspach le 22 janvier 1690, mort le 19 mai 1718, professeur de droit public et romain à l'université d'Iéna, est auteur de *Dissertations, mémoires et épîtres*, imprimés à Francfort et à Leipzig, 1745, in-8°.

HAMBERGER (George-Christophe), savant et laborieux bibliographe allemand, né en 1726 à Feuchtwang, principauté d'Anspach, étudia à l'université de Gœttingue, y enseigna, dans la suite, la philosophie et l'histoire littéraire, fut nommé second bibliothécaire de l'université en 1763, et mourut le 8 février 1773. Hamberger a publié : *De pretiis rerum apud veteres Romanos*, Gœttingue, 1754, in-4°; *Notices authentiques des principaux auteurs depuis le commencement du monde jusqu'en* 1500, Lemgo, 1756-1764, 4 vol. in-8°; *Notices succinctes des principaux auteurs avant le* 16e *siècle*, ib., 1766, 2 vol. in-8°; l'*Allemagne littéraire*, ou *Dictionnaire des auteurs actuellement vivants*, Lemgo, 1767-1770, 2 parties et 3 suppléments in-8°; ibid., 1772; *Directorium historicorum medii potissimum ævi*, Gœttingue, 1772.

HAMBROEK (Antoine) était pasteur de l'établissement hollandais dans l'île Formose, lorsque en 1662 les Chinois se présentèrent en armes pour l'attaquer. A leur approche, les Européens se réfugièrent dans le fort de Zelandia; mais Hambroek, sa femme et deux de ses enfants furent faits prisonniers. Coxinga, chef de l'expédition chinoise, offrit à Hambroek la vie et la liberté s'il voulait amener ses compatriotes à se rendre, et le chargea d'aller leur faire cette proposition. Mais le nouveau Régulus, entré dans la forteresse où il avait encore deux de ses enfants, encouragea ses compatriotes à faire une vigoureuse résistance, et retourna dans le camp de Coxinga, qui lui fit trancher la tête.

HAMCONIUS (Martin'HAMKEMA, plus connu sous le nom latanisé de), poëte et biographe, naquit vers 1550 à Follega dans la Frise. La mort de son père l'obligea d'interrompre ses études à peine commencées. Bientôt les troubles qui désolaient la Hollande firent fer-

mer toutes les écoles. Cependant il parvint à se perfectionner seul dans la connaissance de la langue latine. Son attachement à la religion catholique l'ayant forcé de s'expatrier, il fut dédommagé dans la suite des pertes qu'il avait éprouvées par sa nomination à la place de bailli, puis de receveur de Follega. Chassé de ce poste par les calvinistes, il obtint à son retour celui d'inspecteur des digues; et, après une troisième expulsion, il fut fait bailli du Donjewarstal. Ce poëte mourut en 1621 à l'âge de 71 ans. Outre quelques pièces de vers, on a de lui : *Certamen catholicorum cum calvinistis continuo charactere C conscriptum,* Munich, 1607, in-4°; Louvain, 1612, in 4° : c'est un poëme de plus 900 vers dont tous les mots, ainsi que ceux de l'épître dédicatoire, commencent par la lettre C; *Frisia, seu de viris rebusque Frisiæ illustribus libri duo,* Franeker, 1620, ou Amsterdam, 1625, in-4°, figures. Cet ouvrage contient les portraits des hommes illustres de la Frise avec leurs vies en vers héroïques, accompagnées de notes.

HAMDAN, fils d'Alaschath. *Voyez* **CARMATH**.

HAMDEN. *Voyez* **HAMPDEN**.

HAMEL (Henri), voyageur hollandais, né à Gorcum, était écrivain du navire *le Sperwer*, qui partit du Texel le 10 janvier 1653. Il mouilla le 1er juin à Batavia, et en repartit le 14 pour Formose, où il conduisait le gouverneur de cette île. Le 30 juillet, les Hollandais firent voile pour le Japon. Une tempête affreuse les jeta sur la côte de Corée, où ils firent naufrage. Trente-six hommes échappèrent à la mort, et tombèrent entre les mains des habitants, qui les menèrent dans l'intérieur. Après y être restés 13 ans en captivité, 8 de ces malheureux se sauvèrent sur une barque, abordèrent au Japon, et enfin revinrent dans leur patrie le 20 juillet 1668. Hamel, qui était du nombre de ces naufragés, publia la même année la relation de ses aventures sous ce titre : *Journal du voyage malheureux du navire* l'Épervier, etc., Rotterdam, 1664, in-4°. Il y en a des traductions en anglais, en allemand et en français.

HAMEL (Marin), chirurgien à Lisieux dans le 17e siècle, montra beaucoup de courage et de dévouement pendant plusieurs épidémies cruelles qui ravagèrent cette ville en 1635, 1637, 1650 et 1651, et celle de Rouen en 1659. Il a fait imprimer : *Discours sommaire et méthodique de la cure et préservation de la peste,* Rouen 1658, in-12; et *Traité de la morsure du chien enragé,* publié vers 1700, Lisieux.

HAMEL (Jacques de SAINT-REMI du), petit-fils de Jacques, seigneur du Hamel en Picardie, l'un des signataires du traité de la Ligue fait à Péronne le 13 janvier 1576, fut successivement gentilhomme du Dauphin, capitaine de chevau-légers, ambassadeur en Suède et en Allemagne, et gouverneur de Saint-Dizier, récompense qu'il obtint du roi Louis XIII avec 2,000 livres de pension, pour s'être distingué dans la campagne de 1610, sous le maréchal de la Chastre, à la conquête des duchés de Berg et de Juliers, et depuis en 1621-1628, dans les guerres de Guienne et au siége de la Rochelle. Plus tard au temps de la Fronde, s'étant rangé du parti de la cour, du Hamel fut chargé, en 1649, d'enlever le duc de Beaufort pour le conduire à la forteresse de Saint-Dizier, ainsi qu'on le voit dans les Mémoires du cardinal de Retz, expédition que ce dernier se vante d'avoir fait échouer. — La famille de Jacques du Hamel, a produit entre autres : Maturin du HAMEL premier secrétaire des finances et commandements de la reine Louise de Lorraine qui posséda l'entière confiance de cette princesse et fut son exécuteur testamentaire. — Nicolas du HAMEL (chef de la branche de Guienne), premier écuyer de Louis le Balafré, duc de Guise, suivit ce prince à Blois en 1588, devint contrôleur général de Saintonge et des places fortes de Brouage, enfin maître des requêtes au conseil de la reine Marie de Médicis en 1607. — François, marquis du HAMEL, fut successivement lieutenant général des armées de Frédéric Ier, roi de Prusse, en 1694, et généralissime des troupes de la république de Venise en 1702.

HAMEL (Jean du), professeur de rhétorique à Paris, a publié une édition d'*Horace* avec interprétation latine (1720, 2 vol. in-12), fort critiquée par le père Sanadon; il est auteur d'une harangue *De eloquentiæ præstantiâ,* et d'une facétie très-ingénieuse intitulée : *Agnoiæ amplissimæ magnificentissimæque oligamatum reginæ panegyricus,* Paris, 1715, in-12, avec traduction française. On lui attribue encore quelques *Satires* en prose contre le père Porée.

HAMEL. *Voyez* **DUHAMEL**.

HAMELMANN (Herman), né à Osnabruck en 1525, fut obligé de sortir de cette ville pour avoir voulu y prêcher la doctrine de Luther. Il établit la réforme dans le duché de Brunswick, fut intendant général des églises du comté d'Oldenbourg, et mourut le 27 juin 1595. On a de lui un *commentaire sur le Pentateuque,* une *histoire de la Westphalie au* 16e *siècle,* et une *chronique d'Oldenbourg,* en latin.

HAMELSVELD (Isbrand van), théologien hollandais, naquit à Utrecht en 1743, étudia dans l'université de cette ville, et y fut reçu docteur en théologie en 1765. Pasteur de Goes, en Zélande, quelques tracasseries le forcèrent de résilier son bénéfice, et il retourna dans sa ville natale où, en 1784, il fut nommé professeur de théologie. En 1787, la révolution qui rétablit l'autorité du stathouder, força Hamelsveld de quitter sa chaire à cause de la part qu'il avait prise aux affaires publiques, dans un sens opposé à celui du parti vainqueur. Il s'établit alors à Leyde et s'occupa de travaux littéraires. La réaction de 1795 ayant renversé le parti du stathouder, van Hamelsveld présida le club populaire de Leyde, et fut nommé membre de la Convention nationale, dans laquelle il prononça plusieurs discours remarquables. On distingue surtout celui qui avait pour objet les droits politiques des juifs en Hollande. N'ayant pas été réélu, il retourna à ses études, et alla s'établir à Amsterdam, où il mourut le 9 mai 1812. Il a laissé : *Introduction aux livres de l'Ancien Testament,* traduite de l'allemand d'Eickhorn, Utrecht, 1789, 3 vol. in-8°; *Géographie de la Bible,* Amsterdam, 1790, 6 vol. in-8°; *Essai sur les mœurs de la nation hollandaise à la fin du* 18e *siècle,* 1791, in-8°; *Histoire de la Bible,* Amsterdam, 1797, 2 vol. in-8°; *Histoire générale de l'Église chrétienne,* continuée par le professeur A. Ypers, 1799-1819, 26 vol. in-8°; le premier volume a paru à Harlem. Cet ouvrage jouit d'une grande estime; *la Sainte Bible,* traduite en hollandais, avec des commentaires, Amsterdam, 1802, 10 vol.

in-8°; *Histoire des Juifs, depuis la destruction de la ville et du temple de Jérusalem jusqu'à nos jours,* etc.

HAMID. *Voyez* **ABDOUL-HAMID.**

HAMILTON (PATRICK), né en Écosse en 1503, descendait de la famille royale des Stuarts. Après de solides et brillantes études, il voyagea en Allemagne, obtint une chaire à l'université de Marbourg, et revint en Angleterre, rapportant un enthousiasme prononcé pour les doctrines de Luther. Son imagination ardente s'enflammait à l'idée de devenir le réformateur de sa patrie. Il ouvrit des conférences dans lesquelles il discutait les points combattus par le doctrinaire allemand. Le nombre de ses prosélytes effrayant le clergé, l'archevêque de St.-André et l'évêque de Glascow le firent saisir dans son lit. Traduit à leur tribunal, il fut déclaré hérétique et brûlé vif en 1527. Hamilton peut être regardé comme le premier auteur de la réformation en Écosse. Il a laissé un traité intitulé : *Patriek' s places,* traduit en anglais et inséré dans les *Actes et monuments* de Fox.

HAMILTON (JACQUES), comte d'Arran, duc de Châtellerault, se trouvant en 1543, à la mort de Jacques V, le plus proche héritier de la couronne après Marie, fut nommé régent du royaume. Prince faible et pusillanime, il ne vit qu'avec effroi cette haute dignité tomber entre ses mains. Tour à tour appui de la réforme et complaisant du clergé, il cherchait les moyens de se faire des partisans sur lesquels il pût appuyer sa nullité. Se laissant enfin maîtriser par l'archevêque de St.-André et la reine douairière, sœur du duc de Guise, il abjura la croyance luthérienne. Une fois dominé par le parti français, il fut entraîné dans une guerre contre l'Angleterre, et en 1547 l'Écosse allait être, par sa faute, livrée aux envahissements des Anglais, s'ils avaient su tirer avantage de la victoire de Pinkey. Hamilton se démit bientôt de son titre de régent, et mourut en 1576.

HAMILTON (JACQUES, premier duc D'), né en Écosse en 1606, se voua à la défense du malheureux Charles Ier, et servit avec Montrose dans les guerres désastreuses de cette époque. Des différends d'amour-propre et des vues opposées, non sur le but, qui était de sauver le trône, mais sur les moyens d'y parvenir, firent deux ennemis de ces deux rivaux de fidélité. Dès lors Hamilton et Montrose cherchèrent mutuellement tous les moyens de se nuire. Tour à tour ils assiégeaient la confiance du monarque, et parvenaient à obtenir sur son esprit un sentiment de préférence, un ascendant passager dont chacun profitait pour tâcher de perdre son ennemi. En 1645 Hamilton eut le dessous : Charles, séduit par de faux rapports, le fit jeter dans les fers. Sorti de prison quelque temps après, le premier usage qu'il fit de sa liberté fut de lever une armée et de se déclarer plus que jamais le partisan des Stuarts. Battu par Cromwell, il fut, après la mort de Charles Ier, condamné au dernier supplice, et exécuté le 9 mars 1649.

HAMILTON (GUILLAUME, DUC D'), frère du précédent, né en 1616, lui succéda dans le titre de duc d'Hamilton, et mourut en 1651. Il s'était distingué au siége de Worcester, et y avait reçu d'honorables blessures.

HAMILTON (ANTOINE), de l'ancienne et illustre maison écossaise de ce nom, naquit en Irlande vers 1646. Après la mort de Charles Ier, il fut amené fort jeune en France par sa famille, y fit ses études, et repassa en Angleterre, en 1660, à l'âge de près de 14 ans, lorsque Charles II eut été rétabli sur le trône de son père. Environ deux ans après cet événement, le comte, alors chevalier de Gramont, exilé de la cour de France, se rendit à Londres, y demeura amoureux de la sœur d'Hamilton, et prit même avec elle des engagements sérieux. Rappelé de son exil, il retournait en France, laissant là Mlle Hamilton et son mariage, lorsque Antoine Hamilton, et George, son frère, coururent après lui, le rejoignirent à Douvres, et lui dirent en l'abordant : « Chevalier de Gramont, n'avez-vous rien oublié à Londres ? — Pardonnez-moi, messieurs, j'ai oublié d'épouser votre sœur. » Il retourna, et le mariage se fit. Hamilton, demeuré en Angleterre, passait souvent en France pour voir sa sœur et son beau-frère. Dans un de ces voyages, il fut choisi par Louis XIV, pour figurer à St.-Germain dans le *Triomphe de l'amour,* ballet de Quinault. En sa qualité de catholique, il resta sans emploi, tant que vécut Charles II, qui n'osait se montrer favorable aux gens de cette religion ; mais Jacques II lui donna un régiment d'infanterie en Irlande, et le gouvernement de Limerick, l'une des principales villes de ce royaume. Jacques II ayant été chassé de ses États après un règne de trois ans, Hamilton fut un de ceux qui le suivirent en France et s'établirent avec lui à St.-Germain. C'est dans cette cour si triste qu'il composa tous ses charmants ouvrages. Sa société la plus habituelle était celle du maréchal de Berwick, fils naturel de Jacques II et de la sœur de Marlborough. Il fut appelé quelquefois à la cour de Sceaux, et fit des vers pour la duchesse du Maine. Il mourut à St.-Germain, en 1720. Les ouvrages d'Hamilton se font remarquer par une plaisanterie fine et de bon goût, par une causticité légère qui ne va jamais jusqu'à la satire, par un enjouement et une gaieté de style et de pensées qui charmeraient la plus rigide austérité. Voici le titre de ses productions : *le Bélier, Fleur d'Épine, les quatre Facardins et Zénéide,* contes ; les *Mémoires du comte de Gramont,* Strawberry-Hill, 1772, in-4°, Londres, 1792, grand in-4°, avec 78 portraits. Ses *OEuvres* ont été publiées, Paris, 1805, 3 vol. in-8° ; 1812, 4 vol. in-8°, ou 5 vol. in-18, 1813, avec une bonne notice par Auger. On y a joint la suite des *quatre Facardins et de Zénéide,* par le duc de Levis. Hamilton a laissé manuscrite une traduction en vers de l'*Essai sur la critique* de Pope, dont un fragment a paru dans l'édition de 1812.

HAMILTON (GEORGE), comte d'Orkney, général anglais, fils de Guillaume Douglas, comte de Selkirk et grand amiral d'Écosse, était colonel en 1690, et servit avec distinction dans les guerres d'Écosse et de Flandre. Il signala son courage sous les ordres de Marlborough en Allemagne, partagea la gloire de ce grand capitaine, fut pair d'Écosse, gouverneur du château d'Édimbourg, et lord lieutenant du comté de Clydesdale, et mourut à Londres en 1737.

HAMILTON (JACQUES), frère aîné du précédent, pair de la Grande-Bretagne, grand maître de l'artillerie, venait d'être nommé ambassadeur en France par la reine Anne, et était sur le point de partir lorsqu'il eut avec lord Mohun une querelle violente au sujet du partage d'une succession : un duel s'ensuivit, où les deux cham-

pions succombèrent. D'abord ennemi des Stuarts, Hamilton avait depuis embrassé la cause du gouvernement. On fit de sa mort une affaire politique. Les torys accusèrent le témoin de lord Mohun d'avoir assassiné Hamilton pour servir la haine des whigs. Ce témoin fut condamné à mort, mais il avait pris la fuite avant le jugement.

HAMILTON (Guillaume DOUGLAS, comte de SELKIRK), père des deux précédents, contribua puissamment à faire reconnaître en Écosse l'autorité du prince d'Orange, auquel il était entièrement dévoué. Il remplit longtemps les fonctions de commissaire du roi dans ce royaume, et fut revêtu du titre de grand amiral de la marine écossaise. Ayant épousé Anne, duchesse d'Hamilton, descendante des ducs d'Hamilton qui précèdent, il fut stipulé, par le contrat de mariage, que les enfants qui naîtraient de leur union, prendraient le nom et le titre de leurs ancêtres maternels. Douglas fut créé duc d'Hamilton en 1660, et mourut en 1694, honoré de la faveur de Guillaume III.

HAMILTON (Guillaume), poëte écossais, né à Bangor en 1704, combattait en 1745 dans les rangs des défenseurs de Charles-Édouard, et chantait les succès passagers de leurs armes. Après la défaite de Culloden, il se réfugia en France, retourna en Écosse, et alla mourir à Lyon en 1754. On a de lui : *la Contemplation, ou le Triomphe de l'Amour,* poëme ; des chants guerriers, quelques traductions. Ses *OEuvres* ont été imprimées à Glascow, 1748, et à Édimbourg, 1760, in-8°.

HAMILTON (Robert), médecin, né à Édimbourg en 1721, mort le 9 novembre 1793, a inventé plusieurs appareils de chirurgie qui sont encore en usage en Angleterre ; il est aussi l'auteur d'un *Traité sur les écrouelles,* 1791 ; d'*Observations sur la fièvre de marais rémittente*, 1801, in-8°.

HAMILTON (Robert), né à Édimbourg en 1742, fut d'abord recteur d'un des établissements d'instruction de l'académie de Leith, puis professeur de mathématiques au collége Maréchal pendant 50 ans, et mourut le 14 juillet 1829 dans la retraite à Aberdeen. On lui doit : *Recherches sur l'origine, les progrès, le rachat et l'administration de la dette nationale de la Grande-Bretagne,* 1813, in-8°, traduit en français par J. H. Lasalle, Paris, 1817 ; *Introduction au négoce,* 1777 ; *Système d'arithmétique et de tenue des livres,* 1787 ; un *Traité de la paix et de la guerre.*

HAMILTON (Guillaume), médecin anglais, né vers 1764, mort à St.-Edmond'sbury le 4 septembre 1808, a publié des *Observations sur la préparation, les vertus et l'usage de la digitale pourprée dans les maladies de poitrine,* etc., Londres, 1807, in-8°.

HAMILTON (Guillaume GERARD), homme d'État, né à Londres en 1729, fils d'un avocat distingué d'Écosse, fut d'abord membre de la chambre des communes, et n'y prononça qu'un seul discours, ce qui lui fit donner le surnom de *Single Speech.* En 1761, secrétaire d'État sous le comte d'Halifax, vice-roi d'Irlande, il fut introduit au parlement de Dublin, où il se fit remarquer par la sagesse de ses vues et la force de son éloquence ; en 1765 il entra au parlement d'Angleterre, et mourut chancelier de l'échiquier, le 16 juillet 1796, laissant la réputation d'un habile orateur. Ses discours ont été recueillis sous le titre de *Logique parlementaire,* Londres, 1808, in-8°. On lui a attribué les *Lettres de Junius;* mais ce n'est qu'une conjecture ; et l'auteur de cet ouvrage si remarquable paraît être lord Germaine.

HAMILTON (Gavin), peintre, né à Lanark en Écosse, mort à Rome en 1797, était élève d'Auguste Mascuchi ; chargé de la direction des fouilles dans divers endroits de l'État romain, on lui doit la découverte de plusieurs monuments antiques très-précieux. Parmi les tableaux qu'il a composés on cite *Achille s'attachant au corps de Patrocle, et repoussant les consolations des chefs de l'armée grecque ; Hélène et Pâris.* On a de lui un ouvrage intitulé : *Schola italica picturæ*, Rome, 1773, in-fol. Ce volume fait partie de la belle collection de Piranesi.

HAMILTON (sir William), né en 1730 en Écosse, frère de lait de George IV, roi d'Angleterre, remplit différentes missions diplomatiques, et fut envoyé plusieurs fois à la cour de Naples, où sa femme, lady Harte, s'est acquis une triste renommée. Son long séjour en Italie le mit à même d'épurer son goût, et d'étudier les chefs-d'œuvre des arts et les phénomènes de la nature, dans cette contrée si riche en merveilles de tous genres. Forcé de quitter Naples lors de l'invasion des armées françaises, il suivit le roi Ferdinand à Palerme. De retour en Angleterre, il y mourut le 6 avril 1803. On a de lui des *Observations,* en forme de lettres, insérées dans les *Transactions philosophiques*, de 1766 à 1779, et dans l'*Annual register,* puis imprimées collectivement en 2 recueils ; le 1er sous le titre d'*Observations sur le mont Vésuve, le mont Etna et autres volcans,* Londres, 1772, in-8° ; le 2e sous celui de *Campi Phlegræi,* Naples, 1776, 2 vol. in-fol. ; la *Description* de la grande éruption du Vésuve en 1779 ; un *Mémoire* sur le tremblement de terre de la Calabre en 1782, dans les *Transactions philosophiques ;* et un *Mémoire* sur les découvertes faites à Pompéia, dans l'*Archæologia*. Kirch a publié les *Gravures au trait d'après les tableaux, bordures et ornements de vases étrusques, grecs et romains, recueillies par feu sir W. Hamilton,* Londres, 1806, in-4°.

HAMILTON (Emma LYON ou HARTE, depuis, lady), femme du précédent, naquit vers 1761 d'une pauvre servante d'auberge du comté de Chester qui, forcée de quitter son pays, emporta son enfant dans la principauté de Galles. Reçue, à 13 ans, comme gouvernante d'enfant chez un M. Thomas, beau-frère du célèbre graveur Boydell, Emma s'ennuya chez cet honnête bourgeois, et à 16 ans elle partit pour Londres, où elle entra au service d'un détaillant du marché St.-James. Elle accepta bientôt la proposition d'être femme de chambre, et employa ses loisirs à la lecture des romans ; elle prit le goût des spectacles, où, en étudiant les gestes des acteurs, elle parvint à rendre fidèlement l'expression des mouvements et des troubles de l'âme. Trop occupée d'acquérir le talent de comédienne, elle perdit sa place de femme de chambre, et devint servante d'une taverne où se rassemblaient des acteurs, des musiciens, des peintres, etc. Un jeune Gallois, de ses parents, avait été *pressé* sur la Tamise. Elle court se montrer à l'amiral John Willet Payne, alors capitaine ; elle plaît, et le malheureux qu'elle réclame est aussitôt rendu à la liberté. Le capitaine s'éprit de plus en plus de sa conquête ; bientôt il

la combla de présents, lui donna des maîtres pour cultiver ses dispositions innées; enfin il en fit, en peu de temps, un sujet de surprise et de ravissement pour tous ceux qui la virent. De ce nombre fut le chevalier Featherstonhaugh qui, avec le consentement de son premier amant, la conduisit à une superbe terre dans le Sussex. L'été fini, il fallut revenir à la ville ; le chevalier rompit avec Emma qui, errante sur les trottoirs de Londres, fut enfin réduite au dernier degré de l'avilissement de son sexe. Un charlatan en fit un objet de spéculation. Le docteur Graham, inventeur du *lit d'Apollon*, et de la *Mégalanthropogénésie*, imagina de la montrer, à peine recouverte d'un léger voile, sous le nom de déesse *Hygea*. Des peintres, des sculpteurs, vinrent apporter le tribut de leur admiration devant l'autel de la déesse de la Santé; et bientôt l'on vit des gravures de ce nouveau personnage mythologique. Parmi les artistes ses admirateurs, se trouva le célèbre Romney. Il reproduisit Emma sous toutes les formes et dans toutes les attitudes, en Vénus, en Cléopâtre, en Phryné, et devint éperdument amoureux de son modèle. Mais elle portait son ambition plus haut, elle parvint à attirer dans ses filets un homme connu par son esprit et son instruction, M. Charles Gréville, de l'antique famille des Warwick. Il eut d'elle trois enfants qui jamais ne furent reconnus. En 1689, M. Gréville, ruiné et subitement dépouillé de toutes ses places, fut contraint de priver sa maîtresse de sa protection, au moment où il était, dit-on, sur le point de l'épouser ; il se détermina à la faire partir pour Naples, soit dans l'espoir de vaincre la résistance qu'opposait à ce mariage son oncle, sir William Hamilton, qui y était ambassadeur, soit pour en obtenir quelques secours pécuniaires. Mais celui-ci s'enthousiasma d'Emma, plus que son amant lui-même ; et il s'ensuivit un accord dont les clauses principales étaient que M. Gréville abandonnerait ses droits sur elle, bien entendu que l'oncle paierait toutes les dettes du neveu. Emma mérita, en quelque sorte, par une conduite régulière, la protection honorable sous laquelle elle se trouvait placée, entreprit de recouvrer sa propre estime, et parut y réussir, du moins pour un temps. Mais la noblesse de Naples, sans professer une excessive sévérité de mœurs, refusa de voir la maîtresse du chevalier Hamilton. Les statuaires, les peintres et tous les artistes, lui formèrent bientôt une cour. Il suffisait de lui donner une pièce d'étoffe, pour qu'elle se drapât soit en fille de Lévi, soit en matrone romaine, soit en Hélène ou Aspasie; et elle imitait également bien les bayadères de l'Indoustan et les almés de l'Égypte. Ce fut elle qui inventa la voluptueuse danse du châle. Sir Hamilton, qui s'attachait tous les jours davantage à cette séduisante beauté, se détermina à en faire son épouse. C'est au printemps de 1791, qu'Emma reçut ce titre : l'ambassadeur fit exprès le voyage d'Angleterre, pour célébrer cette union ; Emma se désigna à l'église sous le nom de miss *Harte*. Sir Hamilton n'ayant point tardé à retourner à son poste, sa femme fut, dès son arrivée, présentée à la cour. Naples était alors le théâtre de fêtes continuelles données par la reine ; et l'ambassadrice y contribuait, dit-on, beaucoup. Toutes les deux aimaient à se montrer avec la même parure, et causaient ensemble très-familièrement. La reine avait établi des soupers secrets, où elle recevait le ministre Acton et lady Hamilton. Celle-ci couchait, parfois, dit-on, dans la chambre de son auguste amie, et exigeait des dames d'honneur presque les mêmes services qu'elle. C'est alors que lady Hamilton fit connaissance avec le célèbre amiral Nelson, qui n'était encore que le capitaine Horatio Nelson, commandant le vaisseau *l'Agamemnon*. On prétend que, dès la première entrevue, l'ambassadeur, sa femme et Nelson furent réciproquement saisis, les uns pour les autres, d'un enthousiasme subit et sympathique. Nelson était à Naples auprès de celle qui exerçait sur lui une sorte d'enchantement, lorsque Malte fut pris par Bonaparte. Il chercha, par une course inutile, qui le conduisit d'abord à Alexandrette et ensuite à Alexandrie, à réparer un malheur qu'il n'avait pas su prévenir. Ravitaillé et approvisionné dans un des ports du roi de Naples, Nelson alla chercher la flotte française dans la rade d'Aboukir, la combattit, et la détruisit entièrement. Il est difficile de peindre l'ivresse qui régna dans Naples, au retour de l'amiral anglais ; lady Hamilton devint l'héroïne de la multitude, dont Nelson était comme le dieu sauveur. Plusieurs mois se passèrent en fêtes et en festins ; l'irruption des Français dans le midi de l'Italie, vint troubler ces longues réjouissances et y mettre fin. Les Français étaient aux portes de Naples ; le peuple soulevé voulait arrêter les pas du monarque: ce fut lady Hamilton qui facilita la fuite de la famille royale, et son embarquement à bord du vaisseau amiral qui la transporta en Sicile à la fin de décembre 1798. Naples fut pris, la république parthénopéenne fut proclamée, mais seulement pour quelques mois ; car les Autrichiens et les Russes, étant descendus en Italie, forcèrent les Français à évacuer le territoire de cette nouvelle république. La flotte de Nelson rentra dans le port de Naples. Lady Hamilton accompagnait l'esclave de ses charmes : on a prétendu que c'était à l'instigation de cette femme, qui avait à se venger d'ennemis personnels, qu'on pouvait attribuer, du moins en partie, la justice rigoureuse exercée alors envers tant d'individus. On l'a accusée surtout au sujet de l'exécution du prince Caracciolo, le meilleur officier de la marine napolitaine, qui fut pris en mer les armes à la main, et pendu à la grande vergue d'une frégate. Lady Hamilton ne tarda pas à se replonger, et à entraîner son illustre ami dans le tourbillon des plaisirs et des fêtes. Lorsque la cour revint à Naples, en 1800, elle reprit ses anciennes habitudes. L'ambassadrice continua d'être inséparable de la reine, qui ne sortait plus guère qu'avec elle. Cependant le gouvernement britannique crut devoir rappeler son ministre : aussitôt Nelson résigna son commandement. Lady Hamilton, accompagnée de son mari et de son amant, retourna dans sa patrie. La liaison qui existait publiquement entre lord Nelson et lady Hamilton fit blâmer hautement le vaillant marin, plaindre sa femme, et mépriser sa maîtresse. Lady Hamilton accoucha secrètement d'une fille, qui reçut le nom de Nelson. Peu de temps après, son mari, le chevalier Hamilton mourut, sa veuve se retira à Merton-Place, maison de campagne dont Nelson avait récemment fait l'acquisition pour elle. Les événements ayant rappelé l'amiral à la tête de la flotte anglaise, sa mort glorieuse, arrivée au combat du cap Trafalgar, priva subitement la veuve

de sir William Hamilton de cette puissante protection. Livrée à elle-même, elle s'abandonna à ses goûts dépravés, sans aucune contrainte, et dissipa, en peu de temps, le bien qu'elle avait reçu de son mari, et les bienfaits qu'elle devait au père de sa fille. Réduite à une modique pension, elle quitta l'Angleterre, emmenant miss Nelson, et alla s'établir dans une ferme près de Calais, où elle mourut le 16 janvier 1815. On a publié en anglais les *Mémoires de lady Hamilton*, Londres, in-8°, traduits en français, Paris, 1816; *Lettres de l'amiral Nelson à lady Hamilton*, 1815, 2 vol. in-8°.

HAMILTON (miss Élisabeth), née le 25 juillet 1758 à Belfast en Irlande, perdit ses parents dès l'enfance, fut élevée par un oncle et une tante établis aux environs de Stirling, et se chargea de l'éducation des filles d'un noble écossais. Elle mourut à Harrowgate le 23 juillet 1816. On lui doit : *Lettres d'un radjah indou*, 1796, 2 vol. in-8°; *Mémoires des philosophes modernes*, 3 vol. in-8°; *Lettres sur les principes élémentaires de l'éducation*, 1801, 2 vol. in-8°; *la Vie d'Agrippine femme de Germanicus*, 1804, 3 vol. in-8°; *Lettres sur la formation du principe religieux et moral*, 1806, 2 vol. in-8°; *les Paysans de Glenburnie*, roman, 1808, etc., etc.

HAMILTON (James), auteur de la méthode *hamiltonienne* pour l'enseignement des langues, est mort le 16 septembre 1829, à Dublin, où il était allé faire des leçons publiques, afin de propager ses idées.

HAMILTON (Robert), médecin anglais, mort le 29 mai 1830, a mis au jour plusieurs écrits, entre autres: *Observations sur les moyens d'obvier aux funestes effets de la morsure d'un chien ou d'autres animaux enragés*, 1785, in-8°; les *Devoirs d'un chirurgien de régiment.*

HAMILTON (Alexandre), orientaliste anglais, après avoir passé plusieurs années dans l'Inde, où il apprit la langue sanscrite et visita soigneusement les bibliothèques des brahmanes, revint en Europe et se livra aux mêmes recherches à Londres, dans les collections du Musée britannique et de la compagnie des Indes. Après ces laborieuses investigations, il se rendit à Paris, y examina les manuscrits sanscrits de la Bibliothèque royale, et, en ayant trouvé la collection assez complète, il en rédigea le catalogue en anglais, avec des notices sur le contenu de la plupart d'entre eux. Ce catalogue fut traduit en français par Langlès et publié par lui, comme collaborateur de Hamilton, dans le *Magasin encyclopédique* en 1807. De retour en Angleterre, Hamilton fut nommé professeur de sanscrit et de littérature indienne au collége des langues orientales de Haileybury, et mourut à Liverpool, le 30 décembre 1824.

HAMMOND (Henri), théologien anglican, né en 1605 à Chertsey, comté de Surrey, occupait l'archidiaconat de Chichester en 1643; il prit part à la tentative faite à Tunbridge en faveur du roi, se tint caché dans un des colléges d'Oxford, accompagna les députés de Charles Ier à Londres pour traiter de la paix avec le parlement, fut nommé chanoine de Christchurch et mourut le 25 avril 1660, au moment où Charles II, reconnu roi, l'appelait à l'évêché de Worcester pour le récompenser de sa fidélité. On a de Hammond *Paraphrase et annotations sur le Nouveau Testament*, 1653. Tous ses écrits ont été recueillis en 4 vol. in-fol.

HAMMOND (Antoine), écrivain anglais, né en 1668, fut commissaire de l'amirauté, membre de la chambre des communes pour Shorzham au comté de Sussex. On a de lui, des écrits politiques, un volume de poésies mêlées, publié en 1695; et une *Notice sur la vie et les écrits de son ami Walter Moyle*, en tête de ses œuvres, 1727. Antoine Hammond mourut, en 1738, dans la prison *the Fleet*, où il avait été renfermé pour dettes.

HAMMOND (James), poëte anglais, fils du précédent, naquit en 1710, étudia à l'école de Westminster, et fut attaché comme écuyer à la personne du prince de Galles, Frédéric, jusqu'au moment où un amour mal récompensé vint égarer sa raison. C'est à cette passion malheureuse qu'on doit ses *Élégies d'amour* qui ne furent publiées qu'après sa mort. Hammond recouvra, par la suite, toute sa raison; il fut nommé, en 1741, membre du parlement pour le canton de Truro dans le comté de Cornouailles, et mourut, peu de temps après, le 7 juin 1742, à Stowe, résidence du lord Cobham. Sa maîtresse, miss Dashwood, mourut en 1779, femme de chambre de la reine Caroline, sans avoir jamais été mariée. Les poésies de Hammond ont été imprimées dans un volume in-18, intitulé : *the Laurel*, etc. (*le Laurier, contenant les OEuvres poétiques de Collins, du docteur Johnson, de Pomfret et de Hammond*), Londres, 1806.

HAMON (Pierre), habile calligraphe, naquit à Blois au 16e siècle. Ses talents l'ayant fait connaître à la cour, il fut choisi pour donner des leçons d'écriture au jeune roi Charles IX, et depuis il devint secrétaire de la chambre de ce prince. Hamon, ayant formé le projet de publier les modèles des anciennes écritures, obtint du roi la permission d'emprunter des livres à la bibliothèque de Fontainebleau, et de consulter les manuscrits de Saint-Germain-des-Prés et de Saint-Denis. Parmi les curiosités de Fontainebleau se trouvait une ancienne pièce écrite sur écorce (*in cortice*). Hamon imagina que c'était le *Testament de Jules-César*, et en publia un assez long fragment en 1566. Hamon, connu pour son attachement au protestantisme, fut arrêté dans les premiers jours de l'année 1569, sous le prétexte qu'on avait découvert chez lui certains papiers *suspects* entre autres un *sonnet* injurieux au roi, et conduit à la Conciergerie. En vain Charles IX, alors à Metz, écrivit en faveur de ce malheureux; il fut pendu sur la place de Grève, le lundi 7 mars 1569. On de Hamon : *Alphabet de l'invention et utilité des lettres et caractères en diverses écritures*, Paris, Lucas Breyer, 1566 ou 1567, in-4°. On voyait naguère, au cabinet des estampes, une *Carte de France*, datée de 1568, in-4°, écrite de la main de Hamon. Il en avait exécuté une autre en 12 feuilles sur vélin, qu'il présenta, suivant Lacroix du Maine, au cardinal de Lorraine.

HAMON (Jean), né à Cherbourg vers 1618, fut le précepteur du petit-fils du célèbre Achille de Harlay, premier président du parlement de Paris. Élevé par Singlin et dirigé par Arnauld, il refusa un bénéfice considérable que lui proposa M. de Harlay. Après avoir distribué une partie de ses biens aux pauvres, il se retira au monastère de Port-Royal-des-Champs. Il partagea l'exil des solitaires éloignés de cette maison, quoiqu'il y fût attaché en qualité de médecin : mais on l'y rappela, en considération de ses services. Tout laïque qu'il était, il

devint en même temps le médecin spirituel des religieuses. Il mourut le 22 février 1687, à l'âge de 69 ans. On a de lui : *Soliloq. in psalm. CXVIII,* 1684; *Explication du Cantique des cantiques,* Paris, 1708, 4 vol. in-12; *De la solitude,* 1734, in-12; des *Traités de piété,* 2 vol. in-12, 1675 et 1687, et 2 autres vol. en 1689. Boileau a célébré les vertus de Hamon par des vers touchants.

HAMPDEN (Jean), célèbre républicain anglais, né à Londres en 1594, était cousin germain de Cromwell, et originaire de Hamden, dans le comté de Buckingham. Il étudia à Oxford et à l'école du Temple, et acquit une grande connaissance des lois. Il entra dans la chambre des communes en 1625; mais ce ne fut qu'en 1636, qu'il attira l'attention générale, en refusant de payer la taxe de mer demandée par Charles Ier. Ce refus devint l'objet d'un procès qu'il eut à soutenir contre la couronne, devant la cour du Banc du roi; procès où il se conduisit avec autant de dignité que de modération, et qui lui procura la plus grande popularité. Il le perdit; mais il fut dès ce moment un des hommes prépondérants dans le parlement. Son humanité, ses talents, son courage, son intégrité, lui donnaient beaucoup de crédit. Charles Ier résolut d'aller lui-même au parlement, et de l'accuser de haute trahison, lui et quelques autres membres : Hampden venait de sortir; mais ses collègues le défendirent généreusement. Cette démarche le rendit plus hardi et plus puissant : il ne se borna plus à plaider sa cause; il prit les armes, fut un des premiers qui ouvrirent la campagne sous le comte d'Essex, et montra un courage et une habileté peu commune. Il périt, le 24 juin 1643, dans une escarmouche avec le prince Rupert, à Chalgrove-Field, dans le comté d'Oxford. Lord Nugent a publié : *Some Memorials of John Hampden, his party, and his times,* Londres, 1831, et d'Israeli : *Eliot, Hampden and Prym,* ib., 1832.

HAMPER (Guillaume), esquire, né à Birmingham, le 12 décembre 1776, membre de la Société des antiquaires de Newcastle, juge de paix des comtés de Warwick et Worcester, mort le 3 mai 1831, a publié : *Observations sur les colonnes de Hoastones,* 1820; *Vie, journal, et correspondance de sir William Dugdale,* 1827, in-4°; etc.

HAMSFORT (Corneille), historien danois, publia, en 1585, une suite des rois de Danemark, depuis Dan jusqu'à Frédéric II, et *Chronologia rerum Danicarum,* etc., depuis 687 jusqu'en 1448, imprimés dans les *Scriptores rerum Danicarum medii ævi,* de Langebek, 1772.

HANBAL (Ahmed Ibn), surnommé *al Schibani al Merouzi,* fameux théologien musulman, né à Bagdad, l'an 164 de l'hégire, et mort dans la même ville en 241 (855 de J. C.), est l'un des chefs des quatre sectes regardées comme orthodoxes dans la religion mahométane. Hanbal avait reçu ses traditions de Chaféi, et les fit passer à ses disciples Bochary et Meslem. Il eut cependant quelques persécutions à essuyer. Le calife Motacem, troisième fils du célèbre Haroun al Réchyd, s'étant mis dans la tête de faire ériger en dogme que le Coran n'était pas créé, fut si offensé de la résistance de Hanbal, qui refusa de souscrire à cette innovation, qu'il le fit fustiger et emprisonner. Mais Motavakel, deuxième successeur de Motacem, ordonna que l'on mît en liberté l'inflexible docteur, et le renvoya chez lui comblé de présents.

HANBURY. *Voyez* **WILLIAMS.**

HANCARVILLE (Pierre-François HUGUES, dit d'), antiquaire, ancien capitaine au service de Wurtemberg, membre des académies de Berlin et de Londres, naquit à Nancy le 1er janvier 1729. Fils d'un marchand de draps, il en vint à se faire passer pour un bon gentilhomme. Il se livra de bonne heure à l'étude des sciences abstraites, de l'histoire et de la philosophie et publia en 1759, sous le voile de l'anonyme, un *Essai de politique et de morale calculée.* Il entra d'abord au service du prince Louis, duc de Wurtemberg, et y obtint bientôt de l'avancement. Il changea de nom en Prusse, en Portugal et en Italie, selon les différents rôles qu'il lui plaisait de jouer, fut détenu à Spandau, puis à Paris au For-l'Évêque, précisément en raison de ces déguisements, peut-être aussi de ses dettes. Après bien des vicissitudes dans sa fortune, il accompagna à Naples William Hamilton, ministre de la Grande-Bretagne. C'est là qu'il publia, en anglais et en français, un ouvrage sous le titre d'*Antiquités étrusques, grecques et romaines.* Lorsque Winckelmann alla à Naples, ce savant accepta un logement chez lui, et ils conçurent l'un pour l'autre une affection qui ne s'est pas démentie. D'Hancarville est auteur d'ouvrages licencieux; un de ces ouvrages, imprimé à Naples, lui attira des désagréments. Après avoir fait un voyage en Angleterre quelques années avant la révolution de 1789, il se rendit en Italie, et passa beaucoup de temps à Venise où il était de la société intime de Mme Marini-Albrizzi. Il habitait aussi très-souvent Padoue, et c'est là qu'il mourut, le 9 octobre 1805. On a de d'Hancarville : *Essai de politique et de morale calculée,* tome 1er et unique, 1759, in-12; *Antiquités étrusques, grecques et romaines,* tirées du cabinet du chevalier W. Hamilton (en anglais et en français), Naples, 1766-1767, 4 vol. in-fol. max.; *Monuments de la vie privée des douze Césars,* 1780, in-4°; *Monuments du culte secret des dames romaines,* 1784, in-4°; *Recherches sur l'origine, l'esprit et le progrès des arts dans la Grèce,* etc., Londres, 1785, 3 vol. in-4°, etc.

HANCKIUS (Martin HANKE, en latin), savant philologue, né à Born, près de Breslau, en 1633, professa l'histoire dans sa patrie au collége de Ste.-Élisabeth, et fut ensuite nommé bibliothécaire de la ville. Il fit en 1671 le classement des livres de la bibliothèque impériale de Vienne, fut récompensé de ce grand travail par une somme considérable, et mourut le 24 avril 1709, inspecteur des écoles de la confession d'Augsbourg. On a de lui : *De roman. rerum scriptoribus libri II,* Leipzig, 1669-75, in-4°; *De byzantinarum rerum scriptoribus græcis,* ibid., 1677, in-4°; *Wratislavienses eruditionis propagatores,* ib., 1701, in-fol.; *De Silesiorum nominibus antiquitates,* ib., 1702, in-4°; *De Silesiorum majoribus antiquitates ab orbe condito ad annum Christi* 550, ib., 1702; *De Silesiorum rebus ad annum* 1170 *exercitationes,* ib., 1705, in-4°; *De Silesiis indigenis eruditis ab anno* 1165 *ad annum* 1550; *De Silesiis alienis eruditis, ab anno* 1170 *ad annum* 1550; ibid., 1707, 2 parties in-4°; *Monumenta piè defunctis olim erecta,* Breslau, 1718, in 4°;

HANCOCK (Jean), gouverneur de Massachusett, né vers 1737, présidait le congrès continental assemblé à Boston, lorsque la déclaration de l'indépendance y fut

proclamée. Il mourut en 1798, après avoir occupé pendant plus de 10 ans la place élective de gouverneur de sa province. Hancock a fait imprimer le *Discours* qu'il prononça en 1774 à l'occasion des massacres de Boston.

HANDEL. *Voyez* **HAENDEL.**

HANDMANN (Emmanuel), né à Bâle en 1718, mort en 1781, se voua à la peinture. Il reçut les premières instructions chez Schnezle à Schaffouse, et continua ses études à Paris chez J. Restout. Il voyagea en Italie et revint, après un séjour de 4 ans, dans sa patrie. Ses tableaux d'histoire et ses portraits sont estimés ; plusieurs ont été gravés, notamment les portraits d'Euler et d'Albert Haller.

HANER (George), théologien luthérien et savant orientaliste, né en Transylvanie, l'an 1672, devint pasteur de Medwisch, et obtint, en 1736, la place de surintendant à Birthalmen, où il mourut le 10 juillet 1759. On a de lui : des Dissertations latines sur la littérature hébraïque ; un ouvrage curieux, intitulé : *Historia ecclesiarum Transsylvanicarum à primis populorum originibus ad hæc usque tempora*, Francfort, 1694.

HANER (George-Jérémie), fils du précédent, et son successeur dans la place de surintendant de Birthalmen, mort le 9 mars 1777, a écrit : *la Dacie royale*, en allemand, Erlangen, 1763, in-4° ; *Adversaria de scriptoribus rerum Hungaricarum et Transsylvanicarum*, etc., Vienne, 1774, in-8°.

HANKE. *Voyez* **HANCKIUS.**

HANMER (Thomas-Barthélemi), homme d'État et littérateur anglais, né vers 1676, siégea pendant 30 années dans la chambre des communes, représentant du comté de Suffolk ; nommé *orateur* de cette même chambre, il se fit remarquer par son impartialité et son éloquence, et mourut en 1746, après avoir publié une édition élégante et complète des *OEuvres de Shakspeare*, 6 vol. in-4°, Oxford, 1744, avec des estampes par Gravelot.

HANNÉ (Jean), docteur arménien, né à Jérusalem, fut fait, en 1717, vicaire général ou coadjuteur du patriarche de cette ville, appelé Grégoire III, qui était alors prisonnier à Constantinople. Il écrivit, par l'ordre de ce patriarche, une Histoire, ou plutôt une Description de Jérusalem et des autres endroits de la Palestine, dont on a fait deux éditions à Constantinople.

HANNETAIRE (Jean-Nicolas SERVANDONI d'), acteur et littérateur estimable, né à Grenoble en 1719, fils naturel du célèbre architecte Servandoni, s'adonna de bonne heure au théâtre, acquit quelque réputation dans les rôles à manteaux, fut directeur du théâtre de Bruxelles, et mourut dans cette ville en 1780. On a de lui des *Observations sur l'état de comédien*, 1764, in-8° ; la 4ᵉ édition de 1778, in-8°, a été reproduite en 1801 avec un nouveau frontispice.

HANNON, roi des Ammonites, successeur de Naas, son père, reçut à son avénement des ambassadeurs chargés de le complimenter de la part du roi David. Hannon, qui les prit pour des espions, leur ayant fait couper la barbe, David vint à la tête d'une armée venger cet outrage, tua le roi des Ammonites, et s'empara de ses États.

HANNON, Carthaginois, entreprit vers l'an 1000 avant J. C. le voyage qui l'a rendu célèbre, parcourut les rivages de l'océan Atlantique, dans l'espace de 214 lieues marines, et s'arrêta au cap Bojador. La relation de ce voyage, connue sous le nom de *Périple d'Hannon*, est écrite en langue punique, et a paru pour la première fois en grec, Bâle, 1533. Conrad Gessner l'a traduite en latin ; Hudson l'a réimprimée dans les *Geographiæ veteris scriptores græci minores*, Oxford, 1698, 4 vol. in-8° ; M. Thomas Falconer en a donné une nouvelle édition avec des notes et commentaires, Londres, 1797, in-8°. On peut consulter sur Hannon les *Recherches* de Bougainville, dans le *Recueil* de l'Académie des inscriptions, tome XXVI, page 10, et tome XXVIII, page 260 ; les *Recherches sur les connaissances géographiques des anciens le long des côtes occidentales de l'Afrique*, par Gosselin. M. de Chateaubriand a donné la traduction du *Périple d'Hannon*, dans l'*Essai historique sur les révolutions*, 1ʳᵉ partie, chapitre 26, 1797, in-8° ; Londres, 1814, 2 vol. in-8° ; Leipzig, 1816, 2 vol. in-8°.

HANNON, général carthaginois, fils d'Amilcar, tué à la bataille d'Himère, en Sicile, 484 ans avant J. C., partagea le gouvernement de l'Espagne méridionale avec ses deux frères Himilcon et Giscon, et tenta le premier de pénétrer dans la Lusitanie, du côté de la Guadiana. Les Lusitaniens, épuisés par une guerre intestine, demandèrent la paix, et firent avec Carthage un traité, en vertu duquel ils fournirent 8,000 hommes, qui passèrent à l'armée de Sicile. Hannon alla visiter ensuite toutes les côtes de la Lusitanie, laissant son frère Giscon pour commander en Espagne, avec le consentement du sénat. Il paraît qu'Hannon tomba depuis en disgrâce, le sénat ayant faire rendre compte de leur conduite aux principaux officiers qui avaient servi sous lui en Espagne.

HANNON, citoyen opulent de Carthage, ayant résolu de renverser la république et de se faire déclarer roi, convia, pour la noce de sa fille, tous les sénateurs dans le dessein de les empoisonner pendant le repas ; cette trame fut découverte à temps : mais Hannon profita de l'épouvante qu'il avait jetée dans les esprits, se mit à la tête de 20,000 esclaves, et se retira dans une forteresse d'où il appela à son aide les Africains et le roi des Mores. Hannon fut pris et mis à mort l'an 336 avant J. C.

HANNON, général carthaginois, chargé du commandement des troupes destinées à combattre Agathocle, tyran de Sicile, lui livra bataille non loin de Carthage ; il enfonça d'abord les Grecs à la tête de sa cohorte sacrée, fut repoussé ensuite, et tomba mort, accablé d'une grêle de pierres et percé de coups, vers l'an 309 avant l'ère chrétienne.

HANNON, vainqueur des Romains commandés par Claudius, l'an 264 avant J. C., ne profita pas de son triomphe, et laissa échapper l'ennemi. Claudius, à son tour, étant venu bloquer le port de Messine, où le général carthaginois s'était retiré, l'attira dans son camp sous prétexte de traiter, et le retint prisonnier. Hannon n'obtint sa liberté qu'en cédant Messine aux Romains, et à son retour à Carthage, accusé de trahison, il fut traîné au supplice.

HANNON, amiral carthaginois, sortit du port de Carthage avec une puissante flotte pour aller au secours d'Amilcar Barca en Sicile, et fut vaincu dans un combat naval par le consul Lutatius, à la hauteur des îles Ægades, à l'ouest de la Sicile, l'an 242 avant J. C. Les Romains

coulèrent à fond 50 vaisseaux et en prirent 70. Cette journée mémorable mit fin à la première guerre punique.

HANNON, général et sénateur carthaginois, chef de la faction *Édoise*, opposée à la faction *Barcine*, que dirigeait Amilcar Barca, père d'Annibal, fut d'abord gouverneur de la partie de l'Afrique intérieure qui était soumise à Carthage, et fit la conquête d'un territoire étendu sur les confins de l'Hécatompole. Choisi, l'an 241 avant l'ère chrétienne, pour commander l'armée destinée à réduire les troupes mercenaires qui s'étaient révoltées, il marcha au secours d'Utique, attaqua les rebelles et remporta la victoire: mais il ne sut pas en profiter. Les mercenaires, ralliés, survinrent et pillèrent son camp. Alors on lui donna pour collègue dans le commandement le célèbre Amilcar Barca, père d'Annibal. Les deux généraux, ayant consenti, quoique avec répugnance, à agir de concert, étouffèrent enfin cette dangereuse révolte qui avait mis Carthage à deux doigts de sa perte. Mais, la guerre terminée, Hannon se montra de nouveau ennemi mortel d'Amilcar. Lorsque après la bataille de Cannes, Annibal envoya son frère Magon annoncer au sénat de Carthage cette grande victoire, et demander des renforts, Hannon fut d'avis de ne rien accorder. On croit que Hannon mourut un peu avant la fin de la seconde guerre punique.

HANNON, autre général carthaginois, nommé par Annibal gouverneur du pays situé entre les Pyrénées et l'Èbre, rassembla toutes ses forces pour s'opposer aux progrès des Romains commandés par Cnéius Scipion, et fut totalement défait près de la ville de Cissa, l'an 219 avant l'ère chrétienne. Hannon lui-même fut fait prisonnier.

HANRIOT. *Voyez* **HENRIOT.**

HANS-SACHSE ou **HANNSACKS**, poëte allemand, né à Nuremberg en 1494, mort en 1576, exerçait le métier de cordonnier, et devint doyen des *maîtres poëtes* (meistersaenger), espèce de confrérie d'artisans-poëtes qui avaient leurs lois, leurs statuts, leurs armoiries. Hans-Sachse a composé des comédies, des tragédies, des traductions, des contes, fables, poëmes, etc., en tout 6,048 pièces. Ses *OEuvres complètes* ont été publiées à Nuremberg, 1570-79, 5 vol. in-fol.; Kempten, 1612-16, 5 vol. in-4°. Bertusch en a donné un choix sous ce titre : *Échantillons extraits des OEuvres de Hans-Sachse*, Weimar, 1778, in-4°; et Haeslein une nouvelle édition de ses *Poésies très-magnifiques*, Nuremberg, 1781, in-8°.

HANSITZ (Marc), jésuite, né dans la Carinthie en 1682, mort à Vienne en 1766, publia en 1727 les deux premiers volumes de la *Germania sacra, chronologicè disposita*, Augsbourg, in-fol.; une *Lettre* au P. Pez sur les actes de saint Rupert, Vienne, 1731, in-4°, et trois *Dissertations* sur l'antiquité et les priviléges de l'abbaye de St.-Emmeran à Ratisbonne, ibid., 1755 et 1756, in-4°.

HANSTEIN (Godefroi-Auguste-Louis), prédicateur protestant, né en 1761 à Magdebourg, prit part à la rédaction du *Journal pour les prédicateurs* à Halle, obtint en 1782 la place de maître suppléant à l'école de Magdebourg et contribua beaucoup à l'organisation d'une école normale, dépendant de celle de l'église principale. Successivement pasteur et prédicateur à Tangermunde, à Brandebourg, à Berlin, il prit une part active aux travaux du consistoire, seconda par ses prédications les intentions du gouvernement pendant la guerre de 1813 et mourut le 25 février 1822.

HANVILL (Jean de), poëte du 12e siècle, plus connu sous le nom d'*Archithrenius*, était né en Normandie. Il a été publié sous ce titre *J. Archithrenii opus*, un poëme dans lequel Jean de Hanvill déplore avec amertume les misères de la vie humaine, et parcourt les différentes classes de la société, ne trouvant partout que des sujets de pleurs. Ce poëme, divisé en IX livres, a été imprimé à Paris par Josse Badius Ascensius, en 1517, in-4°.

HANWAY (Jonas), philanthrope, né à Portsmouth en 1712, étudia le commerce à Lisbonne, fit en 1743 un voyage en Russie, et plus tard visita la Perse. De retour à Londres, en 1750, il fut nommé commissaire des vivres de la marine en 1762, employa le reste de sa vie à des œuvres de bienfaisance, et mourut le 5 septembre 1786. On lui doit l'institution de la Société de marine anglaise; l'établissement des écoles du dimanche (*sunday schools*) pour les pauvres ouvriers, celui d'une maison de refuge pour les filles repenties (*Magdalen charity*), un asile pour les petits ramoneurs, et les assurances contre l'incendie. Il a laissé plusieurs écrits dont les principaux sont: *Tableau historique du commerce anglais dans la mer Caspienne*, etc., 1753, 2 vol. in-4°; *Journal d'un voyage de huit jours de Portsmouth à Kingston, sur la Tamise, avec un Essai sur le thé*, 1756, 1757, 2 vol. in-8°; *la Vertu dans les classes inférieures*, etc., 1774, 2 vol. in-8°. J. Pugh a publié : *Circonstances remarquables de la vie de J. Hanway*, comprenant un extrait de ses voyages en Russie, en Perse, etc. (en anglais), Londres, 1788, in-8°.

HANZELET (Jean HAPPIER, plus connu sous le nom d'), imprimeur et graveur, né à Nancy dans le 16e siècle, fils d'un ingénieur, exerça la profession d'imprimeur à Pont-à-Mousson, et fut privé de son état pour avoir imprimé sans permission un ouvrage de Jean Hordal. On a de lui *Recueil de plusieurs machines militaires et feux artificiels pour la guerre et récréations*; l'*Alphabet de Trithemius, et le moyen d'écrire la nuit à son ami absent*, Pont-à-Mousson, 1620, in-4°, avec gravures par l'auteur; *la Pyrotechnie de Hanzelet Lorrain*, ib., 1630, in-4°, etc.

HAPPENINI. *Voyez* **JEDAIA APENNINI.**

HAQUIN Ier, roi de Norwége, 5e fils d'Harald Haarfager, né en 915, fut élevé à la cour d'Adelstan, roi d'Angleterre, et, de retour dans sa patrie, en 935, il renversa du trône son frère Éric, que des actes de tyrannie avaient rendu odieux aux nobles et au peuple. Il régna avec sagesse, et fut surnommé *le Bon;* mais ce prince ayant tenté d'introduire le christianisme dans ses États, une grande opposition se manifesta parmi son peuple, et les fils d'Éric en profitèrent pour reparaître à la tête de troupes danoises; Haquin les combattit, et fut tué en 961.

HAQUIN II, fils de Magnus II, fut proclamé roi en 1087, après la mort d'Olaüs III, par les habitants du nord de la Norwége et de l'Upland. Il s'était déjà distingué, par sa bravoure, dans la guerre contre les Biarmiens. Il se fit aimer de ses sujets en abolissant plusieurs impôts onéreux au commerce. Magnus, roi de la Norwége méridionale, s'arma contre lui, et vint l'attaquer par mer à Drontheim, espérant le surprendre: la bonne contenance

de ses ennemis lui prouva que son projet était découvert; il se retira. Haquin mourut en 1089, en traversant le Dovrefield, d'un refroidissement qu'il avait gagné à la chasse. Il était âgé de 55 ans.

HAQUIN III *Hardebred* (aux larges épaules), était fils de Sigurd Bronch : il n'avait que 10 ans lorsque des mécontents le proclamèrent roi. Après bien des aventures, il tua, en 1161, le plus célèbre général d'Inge, son antagoniste; parut, avec une flotte, devant Opslo, ville aujourd'hui détruite, alors capitale de la Norwége, et défit les troupes d'Inge, qui périt dans le combat. Haquin ne jouit pas longtemps du pouvoir : des révoltés vinrent l'attaquer à Bergen, où il fut tué dans la mêlée, en 1162.

HAQUIN IV succéda à son père Suerrer, roi de Norwége, en 1202; il encouragea l'agriculture et le commerce, et mourut regretté de son peuple, à Bergen, en 1204.

HAQUIN V, dit *le Vieux*, né en 1204, prit la couronne de Norwége à la mort d'Inge II, en 1217. Des troubles agitèrent les commencements de son règne : il vit suspecter la légitimité de sa naissance, et sa mère ne fut reconnue innocente qu'après avoir subi l'épreuve du feu. Devenu tranquille possesseur du trône, Haquin s'occupa de civiliser son peuple, abolit cette épreuve du feu qui l'avait si bien servi, contracta des alliances honorables avec l'Espagne, l'empereur Frédéric II et les villes hanséatiques; il soutint plusieurs guerres contre le Danemark et la Suède, refusa de se joindre à saint Louis contre les infidèles, s'empara de l'Islande, des iles Shetland et des Orcades, et serait parvenu à soumettre l'Écosse si une mort inopinée ne l'eût surpris dans l'île Mainland le 15 décembre 1262.

HAQUIN VI, fils et successeur de Magnus VII, régna d'abord avec son frère Éric, puis resta seul dépositaire du pouvoir à la mort de celui-ci en 1299. Après avoir remporté plusieurs victoires sur les Danois, il mourut en 1319.

HAQUIN VII, fils de Magnus VIII, né en 1338, gouvernait depuis 1345 la Norwége sous le nom de son père, alors roi des deux États de Suède et de Norwége, lorsque en 1350 la noblesse força Magnus à se démettre d'une partie de sa puissance en faveur de ses fils. En 1361, Magnus s'étant attiré la haine des Suédois par sa tyrannie, Haquin le jeta dans les fers, se fit couronner roi de Suède et de Norwége, et rendit la liberté à son père qu'il ne craignait plus. Il épousa en 1360 Marguerite, fille de Waldemar, roi de Danemark; mais ce mariage ayant déplu aux Suédois, ceux-ci se révoltèrent, marchèrent contre leur roi, le contraignirent à s'enfuir en Norwége; et en 1370 donnèrent la couronne à Albert, duc de Mecklembourg. Peu de temps après le monarque détrôné revint assiéger Stockholm, parvint à arracher son père des mains des Suédois, et mourut le 1er mai 1380.

HAQUIN *le Mauvais*, iarl de Norwége, est nommé par quelques historiens Haquin II, parce que, sans porter le titre de roi, il exerça la souveraine puissance. Ayant fait conquérir la Norwége par Harald Blaatand, roi de Danemark, pour venger la mort de son père, il obtint en 962 le titre de iarl, et des domaines très-étendus. Son premier soin fut d'étouffer les progrès du christianisme, introduit par les deux derniers rois. Haquin vécut d'abord en bonne intelligence avec Harald Blaatand, et lui fournit même des troupes pour ses expéditions; mais forcé par lui de recevoir le baptême en 976, il en ressentit un si grand dépit, vu le mécontentement que ses sujets en conçurent, qu'il arma contre lui, et alla ravager ses États. Celui-ci alla l'attaquer en Norwége : Haquin le contraignit à prendre la fuite, et lui refusa ensuite le tribut. Il vainquit en 994 l'armée de Suenon, fils d'Harald, qui avait fait une descente en Norwége. Olaüs, issu du sang des rois de Norwége, après être resté longtemps dans les pays étrangers, débarqua près de Drontheim : le nombre de ses partisans ne tarda pas à grossir. Haquin, abandonné de tout le monde, fut tué par un de ses serviteurs en 995.

HAQUIN (Honoré-Alexandre), général, né en 1742 à Juilly, entra au service en 1759 dans les gendarmes de la reine. Deux ans après il obtint son congé absolu, et ce ne fut qu'en 1789 qu'il devint capitaine d'une compagnie de volontaires parisiens. Nommé successivement commandant de bataillon et adjudant général chef de brigade, Haquin se trouvait chargé du commandement de Pavie (prairial an IV) lorsqu'une violente insurrection éclata dans cette ville contre les Français. Il paraît qu'il n'exécuta qu'en partie les mesures rigoureuses qui lui furent prescrites pour ramener les habitants à la soumission; toutefois le pillage ne dura pas moins de 6 jours, et les massacres y furent nombreux. Rappelé à Paris par le Directoire, Haquin, après avoir rempli successivement diverses fonctions dans l'armée de l'intérieur, fut éliminé (germinal an VIII) par Bonaparte, qui imputait à sa faiblesse une partie des désordres de Pavie et la reddition de cette place. Lors de la restauration, Haquin, qui depuis quelques années siégeait au corps législatif, fut nommé par le roi chevalier de Saint-Louis, puis officier de la Légion d'honneur. Il mourut à Versailles en 1822.

HARALD Ier, roi de Norwége, surnommé *Haarfager* (à la belle chevelure), était fils d'Halfdan le Noir, chef de plusieurs contrés de la Norwége méridionale. En 863, son père étant mort, le jeune prince rechercha l'alliance d'un roi voisin dont il aimait la fille, la belle Gida, qui lui promit sa main s'il parvenait à conquérir toute la Norwége. Harald fit vœu de ne pas couper ses cheveux avant d'avoir satisfait aux ordres de son amante, et au bout de 10 ans il était le maître de toutes les provinces norwégiennes, qu'il sut gouverner comme il avait su les conquérir. Ce prince mourut en 933, après avoir désigné son fils Éric pour successeur.

HARALD, surnommé *Graafeld* (à la pelisse grise), fils d'Éric Blodoexe, chassé de la Norwége avec ses frères lorsque Haquin Ier s'empara du trône, et réfugié à la cour du roi de Danemark, tenta plusieurs fois de rentrer par la force dans ses États, et n'y réussit qu'à la mort de l'usurpateur en 955. Ayant abusé de son pouvoir, il fut massacré en 962.

HARALD III, surnommé *Haardraade* ou *le Sévère*, né en 1017, était fils de Sigurd, roi de Ringarige, descendant d'Harald Ier et frère utérin de saint Olaüs. Il entra dans la garde de l'empereur d'Orient, fit la guerre aux Sarrasins en Sicile et en Afrique, et revint à Constantinople en 1042. Apprenant que Magnus, son neveu,

avait hérité des deux royaumes de Norwége et de Suède, sur lesquels il avait des droits à faire valoir, il entreprit de le détrôner. Mais voyant ses efforts inutiles, il fit sa paix avec Magnus qui lui céda la moitié de la Norwége. A la mort de son neveu, en 1047, Harald fut reconnu roi de Norwége, fonda la ville d'Opslo, se rendit en Angleterre, et fut tué en 1066 dans un combat contre Harold, successeur d'Édouard le Confesseur.

HARALD IV (Gillichrist), se prétendant fils de Magnus III, vint réclamer le trône de Norwége vers la fin du règne de Sigurd Ier, mais ne réussit point. A la mort de Sigurd, son fils Magnus IV, d'abord investi de la puissance, fut en 1131 obligé de la partager avec Harald; mais trois ans après, Magnus le chassa de la Norwége. Il y reparut bientôt à la tête de troupes que lui avait confiées le roi de Danemark, prit Magnus dans une bataille, lui fit couper un pied, crever les yeux et le renferma dans un couvent à Drontheim. Sigurd Slembidiakni, se disant aussi fils de Magnus III, parut dans la Norwége en 1135, et fit assassiner Harald à Bergen en 1136. Ce prince a été mis au rang des saints.

HARALD Ier, *Hijldeland*, roi de Danemark, fut mené très-jeune en Russie par sa mère, pour le dérober à la colère de son aïeul Ivar *Vidsamne*, irrité du mariage qu'elle avait contracté. Quand celui-ci mourut, Harald, âgé de 15 ans, revint avec une flotte en 645, et se mit en possession des États de son grand-père, qui comprenaient toute la Scandinavie. Harald étendit sa domination jusqu'en Suède, et fit, par la mer du Nord, des excursions sur les côtes d'Angleterre, d'Allemagne et de France. Il fut tué vers 695, dans une bataille qu'il livra dans les plaines de Brovalla, près de Calmar, contre Sigurd Ring, son neveu, roi de Suède. On place sous le règne de Harald la première tentative des missionnaires pour prêcher le christianisme aux Danois.

HARALD II, surnommé *Blaatand* (à la dent bleue), fils de Gormon le Vieux, né en 911, succéda à son père en 935, porta la guerre en France en 945, et fit Louis d'Outremer prisonnier. Détrôné par son fils Suénon en 957, il ressaisit sa couronne, combattit en 962 contre Lothaire de France, et le contraignit à faire la paix avec Richard, duc de Normandie; il ravagea ensuite l'Espagne, et plus tard fut battu complétement par l'empereur Othon, qui lui imposa le baptême pour gage de la paix. Harald protégea dès lors le christianisme dans ses États, où le calme ne fut pas de longue durée. Othon II ayant fait une nouvelle excursion dans les provinces norwégiennes, s'en empara, et le malheureux Harald, retiré en Danemark, fut encore une fois détrôné par son fils Suénon, et obligé de recourir aux armes pour recouvrer sa couronne; mais il fut tué d'un coup de flèche le 1er novembre 985, par Palnatoke, beau-père de Suénon.

HARALD III, fils de Suénon Ier, monta sur le trône de Danemark en 1014, et son frère Canut le Grand eut l'Angleterre en partage. Celui-ci, n'ayant pu se maintenir dans ses États, vint réclamer d'Harald des secours pour reconquérir sa couronne. Harald accompagna son frère en Angleterre et y mourut en 1017.

HARALD IV (Hein, ou Pierre-Molle), succéda à son père Suénon en 1074. Il abolit plusieurs coutumes barbares; mais absorbé tout entier par les exercices religieux, il négligea ses devoirs et ne sut pas faire respecter sa puissance. Il mourut dans le couvent de Dalby en Scanie vers l'an 1080.

HARALD KLAECK ou HERIOL, roi du Jutland méridional, s'étant emparé du pouvoir en 819 par le meurtre d'Olaüs, fut ensuite chassé du trône, alla demander asile à Louis le Débonnaire, et reçut le baptême. Après une vaine tentative pour recouvrer sa couronne, il obtint de Louis le gouvernement de l'île Walcheren en Zélande, et mourut en 850.

HARAMBURE (Louis-François-Alexandre, baron d'), né à Preuilly en Touraine le 13 février 1742, entra en 1757, comme cornette, dans le régiment de dragons de Bauffremont, et passa capitaine à celui de Noé en 1760. Il fit avec ces deux corps les dernières campagnes de la guerre de sept ans, et devint major, puis colonel au régiment de Royal-Roussillon, cavalerie; fut créé chevalier de Saint-Louis en 1771 et brigadier en 1781. Il était maréchal de camp, employé au camp de Saint-Omer sous le prince de Condé en 1788. Le baron d'Harambure se montra partisan de la révolution, et, nommé député de la noblesse aux états généraux, fut un des premiers à se réunir à l'assemblée du tiers état. Lorsque la session fut terminée, d'Harambure reprit son grade de maréchal de camp. D'abord employé sur les frontières d'Alsace, il fut créé lieutenant général le 10 mars 1792 et même chargé, après le départ de Luckner, du commandement de l'armée du Rhin. C'est en cette qualité qu'ayant reçu de Monsieur alors régent (mars 1793), une déclaration et des lettres patentes, et ayant fait inscrire ces pièces sur les registres de la municipalité de Neu-Brisac, il fut arrêté, décrété d'accusation par la Convention nationale et traduit au tribunal révolutionnaire, qui, par une exception bien rare à cette époque, l'acquitta solennellement, le 22 avril 1793. Il se condamna lui-même à la retraite sous prétexte de son âge avancé, et ne reparut plus sur la scène politique qu'en 1815, après le retour du roi, qui le nomma commandeur de Saint-Louis, et le chargea dans la même année de présider le collége électoral de Loches, où il appuya de tout son pouvoir le choix des royalistes. Rentré aussitôt après dans la retraite, il mourut à Tours le 27 décembre 1828. On a de lui : *Éléments de cavalerie, ouvrage élémentaire propre aux officiers généraux, chefs de corps*, etc.; *Opinion sur l'instruction à donner aux troupes à cheval de la France*, Paris, 1817.

HARANT (Christophe), baron de Polzic, voyageur bohème, né vers 1560. En 1576 il devint page de l'archiduc Ferdinand. Après avoir passé quelques années à la cour de ce prince, il se retira dans une de ses terres, et se maria; ce qui ne l'empêcha pas de servir en 1591, dans la guerre contre les Turcs : il se distingua dans le commandement d'une partie des troupes bohèmes, et à la paix obtint la promesse d'une pension. Sa femme étant morte, il confia ses enfants aux soins d'une dame de son voisinage; et, à Pâques de l'année 1598, il partit pour l'Asie avec son ami Herman Czernin de Chudnitz. Ils s'embarquèrent à Venise, et atterrirent à Jaffa, où, craignant d'être reconnus par les Turcs pour des sujets de l'empereur d'Allemagne, ils se firent passer pour Polonais. Après avoir visité les lieux saints, Harant alla par mer

en Égypte, gagna le mont Sinaï, revint au Caire, vit de loin les pyramides et fut de retour en Bohême au mois d'octobre 1599. L'empereur Rodolphe, qui s'était réfugié à Pilsen pour échapper à la peste, le nomma conseiller intime et chambellan. Harant se remaria, perdit bientôt sa seconde femme, et en épousa une troisième qui lui apporta une dot considérable. Dans son loisir il s'occupa de mettre en ordre la relation de son voyage; l'empereur Mathias, pour récompense de ses services, lui conféra la dignité de conseiller aulique d'Empire. A peine ce prince eut-il fermé les yeux, en 1619, que des troubles dont les symptômes s'étaient déjà manifestés de son vivant éclatèrent en Bohême. Harant, qui avait embrassé la réforme, se jeta dans le parti des ennemis de Ferdinand; cependant il ne tarda pas à prévoir les suites déplorables de leur audace, et leur conseilla inutilement de faire leur soumission. Au siége de Vienne, il dirigea l'artillerie, et après cette campagne, il alla exercer à Prague les fonctions de président de chambre. L'issue malheureuse de la bataille donnée près de cette capitale le contraignit de se retirer dans ses terres. Il y fut arrêté, et ensuite conduit et emprisonné à Prague, où il fut décapité le 21 juin 1621, avec 26 autres gentilshommes. On a de lui en allemand : *Der christliche Ulysses*, etc., *l'Ulysses chrétien*, ou *le Cavalier qui a parcouru les pays lointains, représenté dans le voyage mémorable tant à la terre sainte*, etc., écrit d'abord en langue tchéoa par l'auteur, traduit en allemand par son frère George Harant en 1638, et enfin publié par Jean Harant son neveu, Nuremberg, 1678, in-4° avec figures.

HARCHÉES (Jean de), bourgmestre de la ville de Thuin, fut massacré en 1372 par les gens de l'évêque de Liége, parce qu'il refusait d'obéir aux ordres de ce prélat. Les habitants de Thuin promenèrent le cadavre ensanglanté de leur bourgmestre à Dinant, à Huy et à Liége, où le peuple jura de venger la mort de Jean de Harchées. Cet événement amena le rétablissement du tribunal des Vingt-Deux, institué en 1343, et proposé par Wenceslas, duc de Brabant, qui se présenta comme médiateur.

HARCHIES (Josse), médecin et théologien du 16e siècle, avait conçu l'idée de faire cesser les dissidences entre les protestants et les catholiques, en leur demandant des concessions mutuelles sur les points en discussion; mais ce projet n'eut pas de résultat. On lui attribue : *De Causis contemptæ medicinæ*, Liége, 1567, in-8°; *Enchiridion medicum simplicium pharmacorum*, etc., Bâle, 1573, in-8°.

HARCOUET DE LONGEVILLE, littérateur sur lequel on n'a presque aucun renseignement, était né vers 1660. Il étudia le droit et la théologie, et, après avoir embrassé l'état ecclésiastique, se fit recevoir avocat au parlement de Paris. On connaît de lui : *Lettres à M. de Cypierre sur l'origine des armes de France* (Mercure, octobre, 1695, janvier et octobre 1696; *Description des cascades de Saint-Cloud*, Paris, 1706, in-12; *Histoire des personnes qui ont vécu plusieurs siècles et qui ont rajeuni*, 1715.

HARCOURT. Cette famille française tire son origine de *Bernard le Danois*, parent de Rolle ou Raoul, qu'il accompagna dans ses expéditions contre les Anglais et les Neustriens en 876. Il reçut la seigneurie de Harcourt (Calvados) et plusieurs autres terres à titre de récompense. — Jean II, seigneur d'Harcourt, fut maréchal de France sous Philippe le Hardi, et amiral de France sous Philippe le Bel en 1295. — Jean III rendit des services considérables aux rois Philippe le Bel, Louis le Hutin, Philippe le Long et Charles le Bel. Il mourut en 1326. — Jean IV fut fait baron sous Philippe de Valois. — Jean VI épousa en 1374 Catherine de Bourbon, sœur puînée de Jeanne de Bourbon, reine de France, épouse de Charles V. — Robert d'Harcourt, évêque de Coutances en 1292, mort en 1316, eut pour frère *Raoul*, chanoine de Notre-Dame de Paris, archidiacre des églises de Rouen et de Coutances, conseiller ordinaire de Philippe le Bel, et qui fonda en 1280 le *Collége d'Harcourt*, à Paris, connu depuis sous le nom de *Collége Saint-Louis*.

HARCOURT (Godefroid d'), dit *le Boiteux*, fils de Jean III, sire de Harcourt, né au commencement du 14e siècle, forma le projet de livrer la Normandie à Édouard III, roi d'Angleterre. En effet, ce monarque ayant débarqué sur les côtes de Normandie, nomma Godefroid d'Harcourt maréchal général de son armée, et bientôt Cherbourg, Carentan, Valogne ouvrirent leurs portes aux Anglais. La ville de Caen fit une plus grande résistance. Harcourt conduisit ensuite l'armée anglaise jusques aux confins de la Flandre, et se signala dans la déplorable journée de Crécy. Son frère fut tué à ses côtés, et cette mort fit tant d'impression sur le cœur du rebelle, qu'il vint implorer la miséricorde de son souverain. Philippe, touché de ses remords, le laissa retourner dans ses terres. En 1355, Harcourt reprit les armes pour venger la mort de son neveu Jean V; condamné comme coupable de haute trahison, il passa en Angleterre, reconnut pour roi de France Édouard, qui le nomma son lieutenant en Normandie, et fut tué dans un combat en 1356.

HARCOURT (Henri de LORRAINE, comte d') et d'Armagnac, surnommé *Cadet la Perle*, né le 20 mars 1601, commença sa carrière militaire en Allemagne, se signala à la bataille de Prague en 1620, se trouva ensuite aux siéges de Saint-Jean-d'Angeli, de Montauban, de l'île de Ré et de la Rochelle, et prit sur les Espagnols en 1637 les îles de Saint-Honorat et de Sainte-Marguerite. Nommé en 1639 général en chef de l'armée du Piémont, il prouva par le combat de Quiers, par le siége de Turin en 1640, par la prise de Coni en 1641, qu'il était digne de ce poste honorable. En 1643 il reçut le titre de grand écuyer, et en 1545, revenu d'une mission diplomatique en Angleterre, il obtint le commandement de la Catalogne, vainquit les Espagnols à Llorens et prit Balaguer. En 1646, il essuya un échec devant Lérida; mais il eut sa revanche dans les Pays-Bas en 1649: Maubeuge et Condé tombèrent en son pouvoir. Sous la régence d'Anne d'Autriche, d'abord zélé partisan de la cour, il employa son courage à réduire les frondeurs; et même en 1651 il força le prince de Condé à lever le siége de Cognac. Chargé de conduire ce prince dans les prisons du Havre, cette mission lui valut le surnom de *recors de Jules Mazarin*. Cette mortification le porta à embrasser pour quelque temps la cause des princes; il combattit en Alsace et obtint des succès sur les troupes royalistes; mais battu par le maréchal de la Ferté, il rentra dans le parti de la cour, fut nommé gouverneur d'Anjou, et mourut à l'ab-

baye de Royaumont le 25 juillet 1666. Un recueil de ses *Lettres*, de 1636 à 1656, est conservé à la Bibliothèque royale de Paris. Ses campagnes en Italie et en Catalogne ont été décrites par plusieurs historiens.

HARCOURT (Henri, duc d'), né en 1654, entra dans la cavalerie à 18 ans, et se signala deux ans après aux combats de Sentsheim, de Saint-François et de Turkheim : il reçut une blessure au siége de Cambrai, fut nommé lieutenant général de Normandie en 1677, servit en qualité de maréchal de camp au siége de Philipsbourg, commanda dans le Luxembourg en 1690, et remporta une victoire à Courteville en 1692. L'année suivante, appelé par le roi au commandement de Tournay, il signala de nouveau sa valeur à Neerwinden. A la fin de 1697, il partit comme ambassadeur pour l'Espagne, fut créé duc et pair en 1700, et accompagna le duc d'Anjou lorsqu'il alla prendre possession de son royaume. De retour en France en 1703, il reçut le bâton de maréchal, et deux ans après, en 1705, fut pourvu d'une compagnie des gardes. Il mourut le 9 octobre 1718.

HARCOURT (François duc d'), fils du précédent, né au château de la Meilleraye le 4 octobre 1689, servit dans les mousquetaires, commanda plusieurs régiments, fut fait brigadier en 1718, capitaine de gardes, lieutenant général de la Franche-Comté, maréchal de camp en 1729, et lieutenant général en 1734. Il se distingua à la bataille de Guastalla, le 19 septembre 1734, fut créé gouverneur de Sedan et maréchal de France en 1746. Il mourut à Saint-Germain le 10 juillet 1750.

HARCOURT (Anne-Pierre d'), frère du précédent, né le 2 avril 1701, porta quelque temps le titre de comte de *Beuvron*, fut brigadier des armées du roi en 1734, maréchal de camp en 1743. Gouverneur de Sedan après la mort de son frère, il fut fait gouverneur de Normandie en 1764, maréchal de France en 1775, et mourut à Paris le 28 décembre 1783.

HARCOURT (François-Henri d'), fils du précédent, né le 12 janvier 1726, fut créé gouverneur de Normandie en 1755, maréchal de camp en 1758, et lieutenant général des armées en 1762. Il suivit la famille des Bourbons dans l'exil, fut chargé des affaires de Louis XVIII pendant l'émigration, et mourut en Angleterre le 22 juillet 1802.

HARCOURT (Anne-François d'), frère du précédent, né le 4 octobre 1727, appelé d'abord chevalier, puis marquis, et enfin duc de Beuvron, fut fait successivement maréchal de camp en 1761, lieutenant général en 1776. Appelé par son service auprès de Louis XVI dans la journée du 10 août, il faillit perdre la vie, se retira à Amiens, et mourut le 10 mars 1796.

HARCOURT (Marie-François d'), fils du précédent, né en 1755, entra au service sous le titre de comte d'Harcourt, commanda pendant l'émigration un des corps de l'armée de Condé, fut fait gentilhomme de la chambre du duc de Berri, et prit le titre de duc d'Harcourt à la mort de son oncle en 1801. Nommé pair de France sous la restauration, il perdit ce titre en 1830, faute de prêter le serment. Depuis 1817 il vivait retiré à Marseille, où il est mort le 21 novembre 1839.

HARCOURT-D'OLONDE (le marquis d'), de la branche aînée de la famille et gendre d'Anne François, est mort à Paris le 3 juin 1820. Il n'émigra point et fut détenu pendant la Terreur. Il était, en 1814, membre du conseil général de la Seine, et il signa la déclaration qui rappelait au trône l'aîné des frères de Louis XVI. Il eut entre autres enfants le comte Emmanuel d'Harcourt, qui, en 1792, passa en Angleterre, avec son frère aîné, marié plus tard à une Anglaise du même nom, et mort en 1831.

HARCOURT (Rigault d'), chanoine et professeur au collége du Mans, né près de Reims, le 9 décembre 1768, mort à la Flèche le 9 décembre 1833, est auteur d'un *Cours d'études*, d'*odes sacrées*, etc.

HARDENBERG (le baron puis prince Charles-Auguste de), naquit dans la ville de Hanovre le 31 mai 1750. Fils d'un feld-maréchal au service de Hanovre, qui s'était distingué dans la guerre de sept ans, il reçut sa première éducation dans la maison paternelle, et la termina aux universités de Gœttingue et de Leipzig. Destiné de bonne heure à la carrière des affaires publiques, il fit son noviciat dans l'administration de l'électorat de Hanovre, parcourut en observateur l'Angleterre, la France, la Hollande, et alla compléter ses études sur le droit public à Wetzlar, où siégeait alors la chambre impériale. Ce fut là qu'il forma avec le célèbre Gœthe une liaison qui n'a cessé qu'avec la vie. Étant retourné dans sa patrie, il y fut chargé de différentes missions pour l'Angleterre; et, comme il réunissait de grands talents à tous les avantages extérieurs, son début à la cour de Saint-James fut très-brillant. Mais une passion funeste de l'héritier du trône vint troubler le bonheur dont il jouissait depuis 2 ans dans une union parfaitement assortie avec Mlle de Reventlow, l'une des femmes les plus belles de cette époque. Les deux époux se séparèrent, et le baron de Hardenberg, ayant quitté pour toujours l'Angleterre et le Hanovre, se rendit à la cour de Brunswick. L'élève et le neveu du grand Frédéric, devenu prince régnant, le nomma grand prévôt et conseiller privé et, Frédéric II étant mort, le chargea de porter à Berlin le testament qui avait été déposé dans ses mains par ce monarque. Le duc de Brunswick, voulant faire de son envoyé un lien de plus entre les deux cours, l'avait recommandé spécialement, et les avantages personnels du baron ajoutèrent encore à ces moyens de succès. Dès ce moment Hardenberg fut Prussien. Le premier témoignage de confiance que lui donna Frédéric-Guillaume II, ce fut de l'envoyer diriger l'administration des provinces d'Anspach et Bareuth, que le margrave avait formé le projet de céder à la Prusse; et quand cette cession fut consommée, en décembre 1791, continuant de les administrer au nom du roi de Prusse, avec le titre de ministre directeur, le baron de Hardenberg y fit preuve de tant d'habileté et de zèle, que le roi de Prusse lui confia, dès cette époque, les affaires les plus importantes et les plus difficiles. Au commencement de l'année 1794, on lui confia la mission d'obtenir des États de l'Empire le plus exposés aux invasion de la France, qu'ils pourvussent à l'entretien de l'armée du roi de Prusse, qui déjà recevait un subside de l'Angleterre et de la Hollande, et qui, d'après un nouveau traité, allait en recevoir encore un autre de l'empereur d'Allemagne. Ce fut lui qui, après la mort du comte de Goltz, continua les négociations avec la France et les

termina par la paix de Bâle le 15 avril 1795. Hardenberg retourna à Berlin dans le mois de juin suivant, et il y reçut de Frédéric-Guillaume le plus honorable accueil. Dès qu'il eut assisté à quelques séances du conseil, le baron de Hardenberg retourna en Suisse, où il fit quelques tentatives pour arriver à la paix de l'Empire et même de l'Autriche. Dans le mois de décembre 1795, il demanda son rappel, et partit pour rentrer dans ses fonctions d'administrateur du margraviat d'Anspach. Hardenberg ne retourna à Berlin qu'après la mort de Frédéric-Guillaume II, et il y fut parfaitement reçu par son successeur. Cependant il ne fut point encore mis à la tête de la politique prussienne; conservant la direction des principautés d'Anspach et de Bareuth, il y ajouta seulement un peu plus tard, après la mort des titulaires, les départements de Magdebourg, d'Halberstadt, de Westphalie et de Neufchâtel. Ce ne fut qu'en 1804 qu'il prit la direction des affaires étrangères; et c'est en cette qualité que, le 14 octobre 1805, il remit au maréchal Duroc, envoyé de Napoléon, une réclamation extrêmement vive sur la violation du territoire prussien que venait d'opérer un corps de l'armée française, sous les ordres du général Bernadotte. Mais la fermeté du ministre fut mal secondée, et la bataille d'Austerlitz vint changer en un seul jour toute la face des affaires. Le cabinet de Berlin consterné fléchit devant l'heureuse étoile de Napoléon, et le baron de Hardenberg fut sacrifié à sa colère. Il demanda sa retraite, et alla habiter son domaine de Tempelbourg. Cette retraite de Hardenberg dura près de 2 ans. En 1806, après les désastres d'Iéna, il suivit les débris de l'armée dans la vieille Prusse, continuant à aider secrètement le roi par ses conseils. Ce ne fut qu'au commencement de 1807, après la bataille de Preussich-Eylau, que Hardenberg, appuyé par l'empereur Alexandre, rentra ouvertement dans le ministère, à la place du général Zastrow. Hardenberg eut bientôt la satisfaction de signer à Barstenstein (26 avril 1807), avec le baron de Budberg, un traité qui resserra encore l'alliance avec la Russie, commencée à Glogau quelques jours auparavant. Mais cette apparition aux affaires fut de courte durée; les défaites de Friedland et la paix de Tilsitt vinrent cette même année plonger de nouveau Frédéric-Guillaume et son royaume dans un abîme de calamités. Hardenberg retourna aussitôt dans sa retraite de Tempelbourg, et il n'en sortit plus qu'à la fin de 1810, lorsque les malheurs de la guerre, et l'oppression qui en fut la suite, eurent mis l'administration et surtout les finances du royaume dans un désordre tel qu'on crut le baron seul capable d'y remédier. Ce fut le roi qui, dans cette extrémité, eut le premier l'idée de recourir aux talents et au zèle de Hardenberg; mais il fallut encore en avoir l'agrément de Napoléon. Le baron de Hardenberg fut nommé chancelier d'État le 6 juin 1810, réunissant en cette qualité l'administration intérieure et la politique du dehors. La confiance qu'il inspirait généralement contribua aussitôt à rétablir le crédit. Hardenberg, au moment où se préparait l'invasion en Russie, décida Frédéric-Guillaume à signer un traité d'alliance avec Napoléon. Il fit tout pour que la Prusse fût préparée à des événements qu'il regardait comme inévitables, mais dont l'époque seule ne pouvait pas être déterminée. Ainsi s'expliquent les instructions et les ordres donnés dans la double hypothèse d'un succès ou d'un revers; ainsi l'on comprend comment s'opérèrent tout à coup et comme par enchantement ces défections, ces soulèvements des masses. Cette époque est sans contredit la plus brillante du ministère de Hardenberg. C'est lui qui fut l'âme de tous ces mouvements; c'est lui qui inspira toutes les pensées, dirigea toutes les actions de Frédéric-Guillaume III. Partout il accompagna ce prince, en Bohême, en Saxe, en Franconie, et dans le même temps il dictait et signait toutes les correspondances; il encourageait, il organisait le Tugendbund et toutes ces sociétés secrètes qui contribuèrent tant à sauver la patrie. N'oubliant rien de ce qui pouvait donner du crédit et de l'influence à son maître, il fit aux administrations municipales différentes concessions, il abolit des priviléges pécuniaires de la noblesse et du clergé, et supprima les jurandes et maîtrises. Il alla jusqu'à promettre des institutions, qui certes n'étaient ni dans son système ni dans sa pensée, lui partisan si prononcé du pouvoir absolu. Lorsque la bataille de Leipzig eut assuré l'indépendance de l'Allemagne, Hardenberg suivit encore les monarques alliés dans leur marche triomphante contre la France, et il eut part à toutes les délibérations, à tous les actes politiques qui émanèrent des puissances à Francfort, à Châtillon et enfin à Paris, où il signa pour la Prusse le traité du 30 mai 1814. C'est alors que Frédéric-Guillaume lui donna le titre de prince; et c'est en cette qualité que Hardenberg reparut, après 30 ans d'absence, à la cour de Londres, où il accompagnait les monarques alliés. Hardenberg se rendit ensuite à Vienne, où de graves différends avaient entravé la marche du congrès, lorsque Napoléon, parti de l'île d'Elbe, vint encore une fois changer la face de l'Europe. Le ministre prussien eut alors beaucoup de part aux mesures qui furent prises contre lui; et, lorsque la bataille de Waterloo eut pour toujours renversé sa puissance, le prince-ministre retourna à Paris, où il signa pour la Prusse ce traité du 20 novembre 1815, si onéreux, si funeste pour la France. Après ce traité Hardenberg retourna à Berlin, où il continua à diriger les affaires du royaume et à être comblé par le roi et par la nation de toutes sortes de témoignages de reconnaissance. Le prince de Hardenberg assista encore aux conférences d'Aix-la-Chapelle en 1818, à celles de Troppau et de Laybach en 1820, et de Vérone en 1822. Il était parti de Vérone au commencement de novembre 1822, pour se rendre à Rome où il signa un concordat entre la Prusse et le saint-siége; et il continuait ses voyages en Italie, lorsque, forcé de s'arrêter à Gênes, il y mourut presque subitement le 26 du même mois. Il a laissé des *Mémoires* sur les événements accomplis depuis 1802 jusqu'à la paix de Tilsitt. Le manuscrit a été déposé par ordre du roi dans les archives du royaume avec défense de l'ouvrir avant 1850.

HARDENBERG (Frédéric de), célèbre auteur allemand, connu sous le nom de *Novalis,* naquit le 2 mai 1772, dans la terre de Wiederstedt (comté de Mansfelt, en Saxe). Après avoir reçu la première éducation dans la maison paternelle, il passa une année chez un de ses oncles, habitant de la petite ville de Lucklum, près de Brunswick, fréquenta le gymnase d'Eisleben; et étudia la philosophie à l'université de Iéna, et le droit à celles de

Leipzig et de Wittenberg. Destiné au barreau, il se rendit à Tennestedt, pour y apprendre la pratique de la procédure. En 1797, il changea d'avis et accepta une place d'assesseur à la direction des salines de Weisenfels, sans pour cela abandonner les études qu'il avait cultivées jusqu'alors. Ayant perdu sa fiancée vers la fin de cette année, il se démit de sa place, et pour se distraire, alla fréquenter l'académie des mines de Freiberg. En 1799, il revint à Weisenfels et y fut renommé assesseur aux salines; à cette époque il se lia d'amitié avec les deux frères Schlegel, et avec Louis Tieck. Jouissant d'une grande fortune, possédant des connaissances très-variées, aimé d'une jeune personne qu'il adorait, et uni par une étroite amitié avec les hommes les plus distingués de l'Allemagne, le jeune Hardenberg voyait la plus belle perspective s'ouvrir devant lui, lorsqu'une mort prématurée vint le frapper à l'âge de 29 ans le 29 mars 1801. Les *OEuvres de Hardenberg* ont été publiées sous le nom de Novalis, Berlin, 1814, 2 vol. in-8°. Le premier volume renferme ses poésies; le second renferme *les Disciples de Saïs,* le projet du roman de *Henri d'Ofterdingen,* et le plan d'une espèce d'ouvrage encyclopédique qui aurait eu pour but de rapprocher certaines idées et expériences puisées dans les différentes sciences de manière à les expliquer les unes par les autres.

HARDER (Jean-Jacques), médecin et professeur, né à Bâle en 1656, mort en mars 1711, a laissé entre autres ouvrages : *Diss. de Nostalgiâ,* 1678; *Prodr. physiol. naturam explicans humorum nutritioni et generationi dicatorum,* Bâle, 1679, in-8°; *Examen anatomicum cochleæ terrestris domiportæ,* ibid., 1679, in-8°, figures; *Pæonis et Pythagoræ exercitat. anat. et med.,* 1684, etc.

HARDING ou **HARDYNG** (Jean), l'un des plus anciens historiens d'Angleterre, né en 1378, servit successivement sous sir Henry Percy, surnommé *Hotspur,* sous sir Robert Umfraville, puis se dévoua aux travaux littéraires, et mourut postérieurement à 1465. On a de lui une *Chronique de l'Angleterre sous Édouard IV,* en vers anglais, imprimée en 1543 par Crafton, et réimprimée en 1812 dans les *English chroniclers.*

HARDING (Thomas), théologien anglais, né en 1512 à Comb-Martin, dans le Devonshire, fut nommé par Henri VIII professeur d'hébreu de l'université d'Oxford en 1542. Après s'être prêté à toutes les innovations introduites par Henri VIII, ce qui fit confier à ses soins l'éducation religieuse de Jeanne Grey sous le règne d'Édouard, il devint zélé catholique romain à l'époque où Marie monta sur le trône. Il fut successivement prébendier de Winchester et trésorier de la cathédrale de Salisbury jusqu'à l'avénement d'Élisabeth : s'étant alors réfugié à Louvain, il y publia, entre les années 1554 et 1567, contre le docteur Jewell, évêque de Salisbury, touchant la validité des ordinations anglicanes, la messe, etc., 7 traités de controverse, et mourut à Louvain le 16 septembre 1572.

HARDING ou **HARDINGE** (Nicolas), poëte estimé, né à Cambury près de Kingston en 1700, mort le 9 avril 1758, a laissé divers opuscules latins et anglais qu'on trouve dans la collection des *Musæ anglicanæ,* t. VI.

HARDING (George), habile jurisconsulte, fils du précédent, né en 1744, mort en 1816, justicier des cours de Bregon, donna des leçons de droit au duc de Cumberland. On a de lui quelques écrits de politique et de littérature, et différentes poésies, dont le recueil a paru par les soins de M. Nichols, qui y a joint une *Vie* de l'auteur.

HARDION (Jacques), membre de l'Académie française et de celle des inscriptions, né à Tours en 1686, donna des leçons d'histoire et de littérature à Mesdames, filles de Louis XV, et mourut à Versailles le 18 septembre 1766. On connaît de lui des *Dissertations* et des traductions de différents morceaux d'Anacréon et de Théocrite, dans le recueil de l'Académie des inscriptions; une *Nouvelle histoire poétique, suivie de deux traités abrégés, l'un de la poésie et l'autre de l'éloquence,* Paris, 1751, 3 vol. in-12; *Histoire universelle,* ibid., 1754-69, 20 vol. in-12. Les deux derniers volumes sont de Linguet.

HARDOIN DE LA REYNERIE (Louis-Eugène), avocat au parlement de Paris, né à Joigny en 1748, mort le 27 février 1789, se fit remarquer par son talent pour la plaidoirie. On a de lui quelques *Mémoires* d'un style pur, précis et élégant, parmi lesquels on distingue une *Consultation pour la compagnie des Indes,* Paris, 1788, in-4°.

HARDOUIN (Jean), jésuite, né à Quimper en 1646, fils d'un libraire, professa quelque temps la rhétorique, et se rendit enfin à Paris pour achever son cours de théologie. Il fut associé au P. Garnier pour le classement des livres appartenant au collége de Louis le Grand, et il lui succéda en 1683, dans la place de bibliothécaire. Les savants préparaient alors les éditions des auteurs classiques à l'usage du Dauphin : mais aucun n'avait osé se charger de l'*Histoire naturelle* de Pline, l'un des ouvrages de l'antiquité dont le texte a le plus souffert. Le P. Hardouin entreprit ce travail, et il s'y livra avec un zèle incroyable. Son édition de Pline, qu'il termina en 5 années, acheva de le faire connaître dans toute l'Europe. Les éloges dont on l'accablait de toutes parts, l'enivrèrent d'orgueil; il ne parla plus qu'avec le dernier mépris des autres antiquaires. Ceux-ci s'attachèrent à l'humilier à son tour, en exagérant les méprises qu'il avait pu commettre. Il leur répondit avec aigreur, et mit dans ses raisonnements moins de bonne foi que de subtilité: plutôt que d'avouer ses torts, il crut les pallier par des paradoxes; et de conséquence en conséquence, il vint à en avancer de si bizarres, que si, comme on l'a dit, ils n'ont pas ruiné sa réputation, ils ont fort affaibli du moins l'idée qu'on devrait conserver de son savoir réellement prodigieux. Dans l'un de ses ouvrages (*la Chronologie expliquée par les médailles*), il osa soutenir que l'histoire ancienne a été recomposée entièrement dans le 13e siècle à l'aide des ouvrages de Cicéron, de Pline, des Géorgiques de Virgile, des satires et des épîtres d'Horace, seuls monuments, à son avis, qu'on ait de l'antiquité. Cette étrange assertion, qui tendait à élever des doutes sur l'authenticité des livres saints, fit supprimer cet écrit et lui attira de fortes réprimandes de la part de ses supérieurs : ils l'obligèrent même (en 1708) à donner une rétractation. Il obéit; mais il n'en garda pas moins ses opinions, et il les reproduisit dans plusieurs de ses ouvrages. Il mourut dans la maison de son ordre à Paris, le 3 septembre 1729. Ses principaux ouvrages sont : *Nummi antiqui populorum et urbium illustrati,* 1684, in-4°; *Antirrheticus de nummis antiquis coloniarum et municipiorum ad Jo. Foy-Vaillant,*

1689, in-4°; *C. Plinii secundi histor. natur. lib. XXXVII*, Paris, 1685, 5 vol. in-4°, avec des commentaires; cette édition fait partie de la collection *ad usum; Chronologiæ ex nummis antiquis restitutæ specimen primum*, 1696, in-4°; *Chronologia veteris Testamenti ad vulgatam versionem exacta et nummis antiquis illustrata; Chronologiæ ex nummis antiquis restitutæ specimen alterum*, ib., 1697, 2 vol. in-4°; *Conciliorum collectio regia maxima*, ibid., 1715, supprimé par arrêt du parlement et reproduit en 1725; *Apologie d'Homère*, etc., Paris, 1716, in-12; *Opera varia posthuma* (édition d'Olivet), Amsterdam, 1735, in-fol.; *Commentarius in Novum Testamentum*, ibid., 1742, in-fol.; *Prolegomena ad censuram scriptorum veterum*, Londres, 1766, in-8°.

HARDOUIN (Henri), maître de musique et chanoine à Reims, né à Grandpré vers 1724, fils d'un maréchal ferrant, se rendit à Reims dans l'âge le plus tendre, et y fut reçu au nombre des enfants de chœur de la maîtrise. Peu de temps après, ayant été ordonné prêtre, il fut mis à la tête de cette maîtrise, l'une des meilleures de France, exerça cette charge pendant près de 40 ans et composa plus de 50 messes à 4 et 5 parties vocales, avec accompagnement d'orchestre; un grand nombre de motets, dont plus de 80 sont encore à la cathédrale de Reims, etc. A la révolution il se tint caché dans la maison d'un de ses neveux, reprit ses fonctions après la chute de Robespierre, se retira à Grandpré et y mourut le 13 août 1808.

HARDOUIN (Julien-Pierre-Jean), né à Mamers, le 23 juin 1753, mort en 1831, fut reçu avocat en 1776, et après avoir rempli diverses fonctions dans la magistrature, fut nommé député au corps législatif, puis à la chambre des représentants en 1815.

HARDOUINEAU (vicomte d'), maréchal de camp, né à Orléans le 2 octobre 1750, mort dans cette ville le 19 juin 1832, servait dans les gardes du corps avant la révolution. Il émigra, s'attacha au comte d'Avaray avec lequel il suivit Louis XVIII dans ses différentes stations d'exil, et revint en France en 1802.

HARDT (Hermann von der), savant philologue, né à Melle (Westphalie) en 1660, fit de brillantes études à Iéna et à Leipzig, professa les langues orientales à l'université d'Helmstædt, fut nommé en 1709 recteur du gymnase de Marienbourg, et mourut dans cette ville le 28 février 1746. Ses principaux ouvrages sont : *Autographia Lutheri aliorumque celebrium virorum ab anno* 1517 *ad ann.* 1546, etc., Brunswick, 1690-91; Helmstædt, 1693, 3 vol. in-8°; *Magnum Constantiense concilium*, Francfort, 1697, 3 vol. in-fol., 1700-42, 6 vol. in-fol.; *Historia litteraria reformationis*, ibid., 1717, 5 parties in-folio; *Enigmata prisci orbis*, etc., Helmstædt, 1723, in-fol., etc.

HARDT (Richard von der), frère du précédent, est connu par une *Holmia litterata*, 2e édition, Stockholm, 1707, in-4°, et des *Lettres latines*, 1703-1707, in-4°.

HARDT (Antoine-Jules von der), neveu des précédents, professeur de théologie et de langues orientales à Helmstædt, où il mourut en 1785, âgé de 78 ans, a laissé quelques écrits en latin.

HARDT (Ignace), savant philologue et bibliographe allemand, né en 1749, membre du conseil royal de Bavière, sous-conservateur de la bibliothèque royale de Munich, mourut dans la même ville le 16 avril 1811. Il a laissé : *Julii Pollucis Historia physica*, Munich, 1792, in-8°; *Catalogus codicum manuscriptorum bibliothecæ regiæ Bavariæ*, Munich et Sultzbach, 1806-1812, 5 vol. in-4°, etc.

HARDUIN (Alexandre-Xavier), avocat, né à Arras le 6 octobre 1718, mort le 4 septembre 1785, secrétaire perpétuel de l'académie, a publié : *Remarques diverses sur la prononciation et l'orthographe*, etc., 1757, in-12; *Dissertation sur les voyelles et les consonnes*, 1760, in-12; *Lettre à l'auteur du traité des sons de la langue française*, 1762, in-12; *Mémoire pour servir à l'histoire d'Artois, et principalement de la ville d'Arras*, 1763, in-12. On lui doit aussi des poésies peu remarquables.

HARDWICKE (Philippe YORKE, comte de), homme d'État et jurisconsulte, né en Angleterre vers 1720, fils du grand chancelier Hardwicke, entra au parlement en 1741, fut nommé grand intendant de l'université de Cambridge en 1762, appelé au conseil en 1765, et mourut en 1790. Il a publié : *Mélanges d'écrits politiques de* 1501 *à* 1726, 2 vol. in-4°; *Correspondance de sir Dudley Carleton, ambassadeur aux États-Généraux pendant le règne de Jacques Ier*, avec préface historique, 1775, 2e édition; traduite en français par Gaspard-Ides Monod, la Haye, 1759, 3 vol. in-12; *Lettres athéniennes*, en société avec onze de ses condisciples, 1741, 1743, in-4°; 1782, in-4°, et 1798, 2 vol. in-4°; traduite en français par Villeterque, 1801, 3 vol. in-8°; 1803, 4 vol. in-12, et par Christophe, 1802, 4 vol. in-12.

HARDY (Alexandre), poëte dramatique, né à Paris, mort en 1631 ou 1632, eut la réputation du premier tragique de son temps; mais Corneille n'avait point paru. Il a composé plus de 600 pièces, dans lesquelles on n'aperçoit presque aucune trace des règles de l'art. Cependant de loin en loin se montrent quelques intentions dramatiques. Hardy travaillait pour une troupe de comédiens, et le premier il reçut la rétribution appelée *part d'auteur*. Son théâtre a été recueilli en 6 vol. in-8°, Paris, 1623-1628.

HARDY (Sébastien), contemporain du précédent, a publié : *Mémoires et instructions pour les fonds des rentes de l'hôtel de ville*, Paris, 1616, in-8°, en société avec le prévôt des marchands (de Grieux); une traduction *du Réveil-Matin des courtisans*, d'Antoine de Guevara, ib., 1623, in-8°.

HARDY (Pierre), curé de Saint-Maurice de Galon, né à Chartres, est auteur d'un *Essai physique sur l'heure des marées dans la mer Rouge*, etc., 1755, in-12; et d'une *Lettre au P. Calmet, sur la terre de Gessen*, 1757, in-12.

HARDY (Claude), né au Mans vers la fin du 16e siècle, mort conseiller au Châtelet de Paris, le 5 avril 1678, a publié une nouvelle édition du texte grec des *Données* d'Euclide (*Data Euclidis*), avec une bonne traduction latine, et le commentaire du géomètre Marinus, philosophe platonicien du 16e siècle, Paris, 1625, in-8°. Son père, Sébastien Hardy, Parisien, receveur des aides et tailles du Mans, et ensuite conseiller à la chambre des comptes, était lié intimement avec Descartes, qui trouva un asile dans sa maison, à l'époque où il se réfugia de Leyde à Paris. Claude Hardy eut, comme son père, le courage de professer hautement la doctrine de Descartes.

HARDY (Francis), né vers 1751, mort le 24 juillet 1812, représenta, pendant 18 ans, le bourg de Mul-

lingar, dans le parlement d'Irlande. Ayant été lié intimement avec lord Charlemont, aussi distingué par sa conduite politique, que par la protection éclairée qu'il accordait aux arts, il se chargea de la révision de ses papiers manuscrits, et publia, en 1811, Londres, in-4° : les *Mémoires de James Caufield, comte de Charlemont*, réimprimés en 1815, 2 vo . in-8°.

HARDY (Antoine-François), député à la Convention, né en 1756 à Rouen, y exerçait la médecine, lorsque en 1792 il fut appelé aux fonctions législatives. Attaché au parti de la Gironde, il vota dans le procès de Louis XVI pour la détention et le bannissement à la paix; et après avoir émis, sur la question de l'appel au peuple, une opinion très-hardie, il se déclara pour le sursis. Proscrit au 31 mai, il rentra à la Convention après la chute de Robespierre, fut ensuite porté au conseil des Cinq-Cents, puis au corps législatif. Il occupa depuis la place de directeur des droits réunis, et mourut à Paris le 25 novembre 1823.

HARDY (J.), général de division, né en 1763 à Mouzon en Lorraine, était entré au service à 21 ans. Après avoir fait avec distinction les premières campagnes de la révolution, il fut chargé en 1798 de l'expédition d'Irlande. Prisonnier sur le vaisseau *le Hoche*, au combat du 11 octobre, il fut échangé quelque temps après, et fit la campagne de 1800 comme général de division à l'armée du Rhin : l'année suivante, il fut envoyé à Saint-Domingue, contribua beaucoup aux premiers succès du général Leclerc, et mourut en 1802, inspecteur en chef de l'armée coloniale.

HARE (Francis), évêque anglais du 18e siècle, né à Londres, fut successivement premier chapelain de l'armée du duc de Marlborough, doyen de Worcester et de Saint-Paul, et évêque de Saint-Asaph et de Chichester. Il mourut le 26 avril 1740. On a de lui une édition de *Térence*, in-4° ; le *Livre des Psaumes en hébreu, où le mètre poétique original se trouve rétabli*, in-4°. Les ouvrages de l'évêque Hare ont été réunis après sa mort, en 4 vol. in-8°.

HAREL (Marie-Maximilien), né à Rouen le 4 février 1749, entra chez les pénitents du tiers ordre de Saint-François, y fit profession sous le nom de *P. Élie*, se voua à la prédication, et devint gardien du couvent de Nazareth, près le Temple à Paris. Vers la même époque, il publia des ouvrages contre le parti philosophique, et montra plus de zèle que de lumières et de talent. A la révolution, il parcourut les pays étrangers, desservit une paroisse au milieu des Alpes, rentra en France après le concordat de 1802, et fut attaché comme vicaire à la paroisse de Saint-Germain-des-Prés à Paris. Il reprit la prédication, et mourut le 29 octobre 1823, des suites de l'opération de la pierre qu'il avait subie. Harel était de l'académie des Arcades de Rome. Il a publié : *Voltaire : recueil de particularités curieuses de sa vie et de sa mort*, 1781, in-8°, réimprimé en 1817 et traduit en allemand; *la Vraie philosophie*, 1783, in-8°; *les Causes du désordre public, par un vrai citoyen*, 1784, in 12; 1789, in-12 ; 4e édition ; *Vie de Benoît-Joseph Labre*, 1784, in-12 ; *Histoire de l'émigration des religieuses supprimées dans les Pays-Bas*, etc., Bruxelles, 1784, in-12 ; *l'Esprit du sacerdoce*, ou *Recueil de réflexions sur les devoirs des prêtres*, 1818, 2 vol. in-12.

HAREL DU TANCREL (Augustin), médecin, né à Liége, fils d'un officier français, mort à Paris en 1833, fit à Strasbourg ses études de droit et de médecine. Incrédule dans sa jeunesse, il se convertit, et ramena même à la religion catholique sa mère, née protestante. Précepteur des enfants du riche négociant Humann, député et ministre des finances, c'est à la sœur de ce négociant qu'il dut sa conversion. Ses relations avec l'abbé Bautain y contribuèrent aussi. Il se rendit à Paris pour y fonder *la Clinique*, journal de médecine qui ne réussit pas. M. l'abbé de la Mennais, avec lequel il avait été en correspondance, l'attacha à *l'Avenir* en qualité de rédacteur en chef. Le journal étant tombé, Harel se trouva dans un état de profonde misère. L'amitié vint à son secours. Quelques articles insérés dans le *Moniteur des villes et des campagnes*, sont les dernières productions de sa plume.

HAREN (Adam de), originaire du pays de Fauquemont, près Maestricht, fut un des signataires de la fameuse supplique des nobles à la gouvernante des Pays-Bas, en 1566 ; ce qui devint un titre de proscription pour lui. Il fut successivement attaché à la personne de Guillaume Ier, prince d'Orange, et ensuite à celle du comte Louis de Nassau, stathouder de la Frise. Il mourut à Arnheim en 1589.

HAREN (Guillaume de), petit-fils du précédent, né à Leeuwarde, en 1626, entra dans la carrière diplomatique. En 1659, s'étant embarqué pour la Baltique, sur la flotte de Ruyter, il négocia utilement, auprès des rois de Suède et de Danemark, la pacification du Nord, conclue en 1660 à Oliva. Il ne tint pas à lui, en 1663, que le gouvernement hollandais ne se maintînt en paix avec le belliqueux évêque d'Osnabruck ; mais, la guerre ayant éclaté, il fut envoyé à l'armée, pour concourir à la direction des opérations militaires. En 1665, adjoint à l'illustre Jean de Witt comme député, sur la flotte destinée à agir contre l'Angleterre, il aida celui-ci à la conduire en mer, malgré l'avis des pilotes, par un canal ou pertuis auquel le succès de cette tentative fit donner le nom de *Dewitt*. Après différentes missions de moindre importance, il négocia, en 1672, l'accession du gouvernement suédois à la triple alliance. Il eut moins de succès en traitant de la paix à Aix-la-Chapelle et à Cologne. La paix ayant été conclue avec l'Angleterre, en 1674, il fut chargé d'aller renouveler à Londres les anciens traités entre les deux gouvernements. Les négociations de Nimègue firent honneur à son talent. Il eut encore, en 1683 et en 1690, deux importantes missions en Suède. Il concourut d'une manière distinguée à la paix de Ryswyck; et il termina sa carrière diplomatique par une ambassade en Angleterre, auprès de la reine Anne, en 1702. Il mourut en 1708.

HAREN (Guillaume de), petit-fils du précédent, né à Leeuwarde en 1713, et mort en 1768, se distingua dans la carrière des fonctions publiques et dans la littérature. Il a publié un poëme épique, intitulé : les *Aventures de Friso, roi des Gangarides et des Prasiates*, Amsterdam, 1741, in-8°. On connaît de lui une très-belle ode *sur les Vicissitudes de la vie humaine*, dont on trouve la traduction (par le baron d'Holbach), dans les *Variétés littéraires* de l'abbé Arnaud et de M. Suard, tom. II, pag. 169 de l'édition in-8°.

HAREN (Onno-Zwier), né à Leeuwarde en 1715, frère cadet du précédent, fut ambassadeur extraordinaire dans les négociations d'Aix-la-Chapelle, et prit part au rétablissement du stathoudérat en 1748. Après la mort de Guillaume IV, la princesse d'Orange, sa veuve, nommée gouvernante pendant la minorité de son fils, continua à M. de Haren la faveur la plus flatteuse, et elle se plaisait à employer ses services; mais la jalousie du duc de Brunswick abreuva d'amertumes et de dégoûts la fin de la carrière de M. de Haren. On lui suscita un procès scandaleux; ses jours même furent menacés. Deux fois ses livres et ses papiers furent la proie des flammes : la mort mit un terme à ses peines en 1779. Sous le rapport littéraire, son principal titre à l'immortalité est son poëme des *Gueux,* imprimé pour la première fois, en 1769, avec le seul titre : *A la Patrie,* ce poëme reparut successivement perfectionné en 1772 et 1776. Bilderdyk et Feith, poëtes distingués, l'ont non-seulement retouché, mais en partie refondu dans une nouvelle édition, Amsterdam, 1785, 2 vol. in-8°. Il a encore paru de M. de Haren, plusieurs odes détachées, *la Liberté, le Commerce, la Venue du Messie, les Ombres, l'Agriculture, l'Inoculation,* etc.; quelques traductions en vers, celle du premier chant de *l'Essai sur l'homme,* de Pope; d'une *Ode de Pindare à Ergotèles d'Himère;* 2 tragédies, *Guillaume-Premier,* et *Agon, sultan de Bantam,* etc. Le même auteur a écrit en prose : des *Considérations sur les tourbières de la Frise;* une *Oraison funèbre de Guillaume IV;* une *Vie de Jean Camphuis, quinzième gouverneur général des Indes orientales hollandaises* (de 1684 à 1691); *Du Japon, sous le rapport de la nation hollandaise et du christianisme,* traduit en français sous le titre de *Recherches historiques,* etc., Paris, 1778, in-12.

HARENBERG (Jean-Christophe), historien, orientaliste et théologien protestant, né en 1696 à Langenholzen, près d'Hildesheim, professa l'histoire et la géographie politique à Brunswick, fut reçu membre de l'Académie des sciences de Berlin en 1738, et mourut à Schœningen le 12 novembre 1774. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, entre autres : *Introduction succincte à la théologie ancienne et moderne de l'Éthiopie et surtout de l'Abyssinie,* en allemand, sous le pseudonyme d'Adolphe Windhorn, Helmstædt, 1719, in-4°; *Jura Israelitarum in Palestinâ,* Hildesheim, 1724, in-4°; *Histor. eccles. gandersheimensis cathedralis ac collegiatæ diplomat.,* Hanovre, 1734, in-fol., auquel on a joint les *Vindiciæ harenbergianæ* (Brunswick), 1739, in-4°; *Histoire pragmatique des jésuites, depuis leur origine jusqu'au temps actuel,* Halle et Helmstædt, 1760, 2 vol. in-8°.

HARETH-BEN-HILIZZA, poëte arabe du 16e siècle, l'un des auteurs des 7 poëmes connus sous le nom de *Moallakas,* était chargé par la tribu de Beer de défendre ses droits contre celle de Tagleb devant le roi de Hira, et c'est à cette occasion qu'il improvisa son poëme; on dit que l'auteur avait alors 100 ans, et que l'amour de sa patrie et l'enthousiasme poétique l'agitaient au point qu'il ne sentit pas que sa main, appuyée sur le fer de son arc, était traversée de part en part. La *Moallaka* de Hareth a été publiée en anglais et en arabe, Londres, 1782, et Gœttingue, 1808.

HARGRAVE (François), jurisconsulte anglais, né vers 1741, avait pour père un procureur qui, par d'extravagantes profusions, dévora la riche dot de sa femme et son étude, si bien qu'enfin il fut forcé d'aller chercher un asile en France. Le jeune Hargrave resta sous l'aile d'un vieillard, ex-major de l'armée britannique, lequel le laissa passer des bancs d'Oxford sur ceux de Lincoln's-Inn en 1760. Quatre ans après, Hargrave se mit à donner des consultations, et, grâce à quelques circonstances heureuses, il se fit une réputation parmi ses confrères, sinon par le talent oratoire, du moins par de vastes connaissances, par la puissance de sa dialectique et la vigueur de son argumentation. Lord North ne tarda point à le nommer un des conseillers du trésor, aux appointements de 15,000 francs. La franchise avec laquelle Hargrave s'exprima sur le bill qui conférait le régence au prince de Galles, lui valut une destitution éclatante. Deux ans après, il fut chargé par le comité catholique de rédiger le bill de modifications aux lois contre les catholiques (*catholic relief bill*) et il eut le plaisir de voir les deux chambres et le pouvoir exécutif convertir son bill en loi. Mais jamais il ne rentra complétement en grâce avec le pouvoir; et tout ce qu'il obtint, après de longues sollicitations, ce fut une place d'avocat du roi à Liverpool. En 1813, il eut quelques accès d'aliénation mentale; on le guérit; mais il renonça aux affaires, alla vivre à Chelsea, où il mourut le 16 août 1821. Sa bibliothèque, qu'il avait formée lui-même à cet effet, était une des plus riches de la Grande-Bretagne; beaucoup d'ouvrages étaient annotés de sa main. Vieux, il eut le regret d'être obligé de se défaire de ces vieux amis. Le parlement anglais, auquel il en offrit l'acquisition, l'acheta 8,000 livres sterling, et ordonna le dépôt de sa collection à Lincoln's Inn. On doit à François Hargrave : la collection des *Procès d'État,* 1781, 11 vol. in-fol.; la collection des *Traités inédits relatifs aux lois d'Angleterre,* 1787, in-4°; *Exercices du jurisconsulte,* 1811, etc., 6 vol.; *la Cause du nègre James Somerset, jugée au Banc du roi,* 1772, in-8°; 3e édition, 1783, in-4°; *Arguments en faveur de la propriété littéraire,* 1774, in-8°; *Matériaux pour la jurisprudence* (Jurical arguments and collections), 1797-1799, 2 vol. in-4°; *Notes au Commentaire de lord Coke sur Littleton,* Londres, 1794, in-8°; *Brève argumentation sur les moyens de venir en aide au pouvoir exécutif dans le cas d'imbécillité ou de démence du roi,* Londres, 1788, in-4°, etc.

HARGRAVE (Ély), d'Halifax au comté d'York, né en 1741, s'établit en 1762 imprimeur-libraire à Kharesborough, puis 8 ans après alla ouvrir un magasin de librairie à Harrowgate. On a de lui : *Histoire du château, de la ville et de la forêt de Kharesborough, d'Harrowgate et de ses eaux médicinales,* 1782, in-12 (fréquemment réimprimée); *le Gazetier du comté d'York,* 2e édition, 1808, in-12; *Anecdotes de chasse* (Anecdotes of archery), *contenant l'histoire de Robert Fitz Ooth, dit communément Robin Hood; Guide aux eaux médicinales de la Grande-Bretagne.*

HARIGÈRE, abbé de Lobbes, premier historien liégeois, mort en 1007, fut l'ami de l'évêque Notger et son zélé coopérateur dans le gouvernement de son diocèse. Il est auteur de la *Vie de saint Usmard,* en vers, publiée en 1628; de celles de *saint Landoald, Bellaude, Landelin;* il a composé : *Histoire des évêques de Liége, depuis saint*

Materne jusqu'à saint Remacle, insérée dans le tome Ier du recueil de Chapeauville. Harigère a laissé un *Dialogue* entre lui et Adelbode clerc de l'église de Liége et depuis évêque d'Utrecht, et des *traités théologiques*.

HARIOT. *Voyez* **HARRIOT.**

HARIRI (Abou-Mohamed-Cassem-Ben-Ali El), poëte arabe, né à Bassora l'an 1054 de J. C., mort en 1121, est auteur d'un *Traité* en vers sur la grammaire arabe, intitulé : *Molhatalirab;* d'un *Commentaire* en prose sur ce traité; d'un recueil de *Séances* ou *Makamas*, espèces de nouvelles en prose et en vers, au nombre de 50 publiées, les 6 premières par Schultens, Franeker, 1731, Leyde, 1740; et les autres dans les *Mines de l'Orient,* avec des traductions par Reiske, Jahn, Sylvestre de Sacy, Rinck, Rosenmuller, etc. Le recueil des *Makamas* de Hariri a été imprimé en entier, mais sans traduction, Calcutta, 1809-1814, 3 vol. in-4°.

HARIUS ou **TER HAER** (Henri), poëte et avocat hollandais, né en 1540 aux environs de Zutphen, étudia le droit à Douai, exerça la profession d'avocat à Arnheim, et se réfugia en Westphalie à l'époque où la province de Gueldre fut en proie aux violences de l'occupation espagnole; on ignore le lieu et la date de sa mort. Il est auteur d'*Élégies,* publiées par H. Cannegieter, sous le titre de *Tristia,* Arnheim, 1774, in-4°.

HARIUS ou **VAN DER HAER** (Jean), ecclésiastique, né à Gorcum, chanoine de la cathédrale de cette ville, puis de celle de la Haye, mort en 1552, avait formé une bibliothèque nombreuse, que Charles-Quint, auquel elle fut cédée, rendit publique, mais qui fut dispersée dans les guerres civiles de Hollande.

HARKENROTH (Isbrand-Eilhard) né en 1693, à Hamswerum, dans l'Oost-Frise, mort vers 1771, joignit l'étude de la philologie à celle de la théologie. On a de lui, dans le tom. VII du *Thesaurus antiquitatum hebraicarum,* de Bl. Ugolini, une Dissertation topographique *de Monte sublimi;* et, dans le 10e vol. des *Miscellaneæ observationes* d'Amsterdam, un premier cahier de Remarques critiques sur S. Mathieu.

HARLAY (Achille de), né à Paris en 1536, d'une famille distinguée dans la robe et dans l'épée depuis le 14e siècle, dut autant à son mérite personnel qu'à sa naissance les hautes charges de magistrature dont il fut investi, et qu'il remplit avec un zèle et un dévouement remarquables. D'abord conseiller, puis président à mortier, il succéda à son beau-père, Christophe de Thou, dans la place de premier président en 1582. C'était l'époque de cette Ligue fatale qui devait plus tard enlever au roi Henri III la couronne et la vie. Le nouveau chef du parlement, qui déploya en plus d'une occasion la loyauté et la fermeté de ses principes, eut le courage de dire au duc de Guise, après le départ du roi. « C'est grand' pitié, monsieur, quand le valet chasse le maître; au reste, mon âme est à Dieu, mon cœur est au roi, et quant à mon corps, je l'abandonne, s'il le faut, aux méchants qui désolent ce royaume. » Enfermé à la Bastille par Bussy-Leclerc, chef des Seize, il n'en sortit qu'après la mort de Henri III, moyennant une rançon de 10,000 écus. S'étant rendu aussitôt près de Henri IV à Tours, il employa tout ce que son caractère et son illustration lui donnaient de crédit pour favoriser la rentrée de ce monarque dans Paris. Il reprit alors ses fonctions, exerça avec la même intégrité jusqu'en 1616, époque où ses infirmités le décidèrent à la retraite, et mourut le 23 octobre même année. On a de lui une *coutume d'Orléans,* imprimée en 1583, et fort estimée en France sous l'ancienne législation.

HARLAY (Achille III de), petit-neveu du précédent, né en 1639, devint premier président du parlement de Paris en 1689, après avoir rempli pendant plusieurs années la place de procureur général, donna sa démission en 1707, et mourut le 23 juillet 1712. C'était un magistrat intègre, mais trop enclin à cette plaisanterie caustique qui blesse souvent ceux qui en sont l'objet; ce défaut lui attira des ennemis qui ont cherché à flétrir sa mémoire par des imputations injurieuses, mais non justifiées par des faits positifs.

HARLAY (Nicolas de). *Voyez* **SANCY.**

HARLAY (Achille de), baron de Sancy, évêque de St.-Malo, second fils du surintendant, naquit à Paris, en 1581. Il balança quelque temps entre l'Église et la robe, plaida quelques causes avec succès; mais finit par se vouer à l'état ecclésiastique. Il possédait déjà, à l'âge de 20 ans, trois riches abbayes, et avait été nommé à l'évêché de Lavaur : mais son frère aîné ayant été tué en 1601, au siége d'Ostende, il entra dans la carrière militaire, fit plusieurs campagnes en Italie et en Espagne, voyagea en Angleterre, en Flandre, en Hollande et en Allemagne. Au commencement de la régence de Marie de Médicis, le baron de Sancy fut nommé à l'ambassade de Constantinople, où il s'acquit une grande considération par sa magnificence, ses talents, et la noble fermeté avec laquelle il soutint la dignité de sa mission. La part trop ouverte qu'il prit en 1617, après la mort du sultan Achmet, aux tentatives formées en faveur de l'usurpateur Mustapha contre le jeune Osman, son pupille et son neveu, lui attira de fâcheuses affaires, qui le déterminèrent à demander son rappel en 1619. Cette même année, il entra dans la congrégation de l'Oratoire, où il acquit de la réputation par son talent pour la chaire. Le P. de Bérulle l'employa utilement à former plusieurs établissements. En 1625, le P. de Bérulle le mit à la tête des 12 prêtres de sa congrégation composant la chapelle de la reine d'Angleterre, qui l'avait pris pour son confesseur. Après avoir inutilement lutté contre les intrigues des anglicans et la persécution du duc de Buckingham, le P. de Sancy revint en France l'année suivante, avec ses confrères. Louis XIII lui ordonna d'accompagner le maréchal de Bassompierre, qu'il envoyait en ambassade à la cour de Londres, pour demander le rétablissement de la maison catholique de la reine, sa sœur, en vertu des traités faits entre les deux puissances. Peu de temps après son retour, le P. de Sancy fut chargé, auprès du duc de Savoie, d'une négociation importante. En 1629, il fut sur les rangs pour succéder au cardinal de Bérulle dans le généralat de l'Oratoire. Il reçut l'évêché de St.-Malo en 1631, fut un des quatre évêques chargés de procéder contre ceux des prélats de Languedoc qui avaient trempé dans la conspiration du duc de Montmorency; ensuite, un des juges de René de Rieux, évêque de Saint-Pol-de-Léon, prévenu d'avoir favorisé l'évasion de la reine mère hors du royaume; enfin, un des commissaires de l'assemblée du clergé de 1635, qui provoquèrent

la déclaration de nullité prononcée contre le mariage de Gaston d'Orléans avec la princecsse de Lorraine. Il mourut le 20 novembre 1646. Nous avons de ce prélat une *Ode* à la louange d'Antoine Leclere de Laforêt, son professeur de droit, imprimée à la tête du Commentaire latin de ce jurisconsulte sur les lois romaines, Paris, 1605, in-4° ; une *Relation* des persécutions que les ecclésiastiques français attachés à la reine d'Angleterre, éprouvèrent de la part du duc de Buckingham, publiée sous le nom d'un gentilhomme de cette reine, dans le *Mercure français* de 1616. On conservait, dans la bibliothèque du président de Harlay, un manuscrit de sa composition, intitulé : *Journal du cardinal de Richelieu*. Ricaut lui attribue une *Relation* de la mort du sultan Ibrahim, et dont lui-même s'est servi dans sa *Relation* de l'empire ottoman.

HARLAY (François Ier de), 4e archevêque de Rouen, fils de Jacques de Harlay, marquis de Chanvalon, naquit à Paris en 1586. Il fut pourvu à l'âge de 17 ans de la riche abbaye de Saint-Victor, sur la démission du cardinal de Lorraine. Le cardinal de Joyeuse, archevêque de Rouen, le choisit pour son coadjuteur, sous le titre d'archevêque d'*Ausgustopolis*. S'étant brouillé avec les jésuites, il forma dans son palais une école où furent appelés à ses frais des professeurs habiles ; mais les jésuites lui ayant fait satisfaction par ordre de Louis XIII, cette école fut dissoute au bout de 4 ou 5 ans, et tout rentra dans l'ordre. De Harlay qui aspirait à la pourpre romaine, fut choqué de ce qu'on lui eût préféré un simple prêtre dans la personne du P. de Bérulle. Il fit éclater son dépit, en déclarant qu'il mettrait la dignité de cardinal à un tel *rabais*, qu'on ne serait plus tenté de la briguer, et qu'il rabattrait le faste et l'orgueil de la cour romaine. Il publia à cet effet, en 1629, une espèce d'histoire de l'Église, intitulée : *Ecclesiasticæ historiæ liber primus*, remplie de traits satiriques contre la cour de Rome. L'ouvrage fit grand bruit. Plusieurs évêques et docteurs, assemblés chez le cardinal de la Rochefoucauld, se disposaient à la censurer, lorsque M. de Chanvalon, père de l'auteur, et de Bréval, son frère, l'engagèrent à donner toutes les satisfactions qu'on pourrait exiger de lui. Il fit alors retirer de la circulation tous les exemplaires qu'il put recouvrer, et écrivit au pape une lettre de soumission. Ce prélat, accablé d'infirmités, se démit en 1651 de son siége en faveur de François II de Harlay, qui devint depuis archevêque de Paris. Il mourut en 1653 au château de Gaillon. Il nous reste de lui : *Manière de bien entendre la messe de paroisse* ; une *Apologie* latine pour les catholiques, contre Jacques Ier, composée par ordre de Louis XIII, Paris, 1625 ; *Catéchisme des controverses*, plusieurs fois réimprimé ; un *Commentaire* latin sur l'épître aux Romains ; des *Dissertations* sur le sacrement de l'eucharistie, etc.

HARLAY DE CHANVALON (François), archevêque de Rouen, puis de Paris, né en 1625, de la famille des précédents, fut chargé par Louis XIV des affaires du clergé régulier, et eut la plus grande part à ce qui se fit au sujet de la régale, ainsi qu'aux discussions sur l'édit de Nantes. Il présida les assemblées du clergé de 1685, 1690, 1693 et 1696, obtint dans la dernière un édit très-favorable au corps ecclésiastique, et mourut d'apoplexie le 6 avril 1695, dans la maison de campagne des archevêques de Paris à Conflans. La *Vie* de ce prélat a été écrite en latin par l'abbé le Gendre, Paris, 1720, in-4° ; M. de Bausset a tracé avec autant de justesse que de mesure le portrait de M. de Chanvalon dans son *Histoire de Fénélon*.

HARLAY (François de), oncle du précédent, évêque de Rouen, mort en 1653, avait fait imprimer au château de Gaillon des *Observations sur l'Épître aux Romains*, 1642, in-4°.

HARLES (Théophile-Christophe), philologue, né à Culmbach en 1738, mort le 2 novembre 1815, fut professeur de littérature grecque et orientale au gymnase de Cobourg, de philosophie et d'éloquence à Erlangen, bibliothécaire du séminaire philologique de cette dernière ville. On a de lui de nombreux ouvrages parmi lesquels on distingue : *Vitæ philologorum nostræ ætatis clarissimorum*, Brême, 1770-72, 4 parties in-8° ; *Opuscula varii argumenti*, Halle, 1773 ; de nombreuses éditions d'auteurs grecs et latins, et notamment de *Cornélius Népos*, de *Coluthus*, de *Cicéron*, de *Théocrite*, de *Moschus* et de *Bion* ; une édition fort estimée de la *Bibliothèque grecque*, de Fabricius, Hambourg, 1790-1812 ; une *Anthologie* grecque poétique ; des *Dissertations* sur la bibliothèque académique d'Erlangen, 1800-1809, etc.

HARLEVILLE. *V.* **COLLIN D'HARLEVILLE.**

HARLEY (Robert), comte d'Oxford et grand trésorier d'Angleterre sous la reine Anne, naquit à Londres le 5 décembre 1661. Le soin de diriger ses études fut confié à un prêtre éclairé, nommé Birch, qui habitait une petite terre près de Burford, dans l'Oxfordshire. Lorsque, en 1688, le prince d'Orange envahit les États de Jacques II, Robert Harley suivit l'exemple de sir Édouard, son père, qui courut se ranger sous les drapeaux hollandais, à la tête d'une troupe de cavalerie, qu'il avait levée à ses propres frais. Malgré cet excès de zèle, le chemin des honneurs ne fut cependant point ouvert à l'ambitieux Harley sous le règne de Guillaume III, car, depuis 1689 jusqu'à l'avénement de la reine Anne, il ne remplit d'autres fonctions que celles de membre de la chambre des communes, où il entra dès 1690 : il en fut orateur depuis 1701 jusqu'en 1704, époque à laquelle la reine Anne l'admit dans son conseil privé, et lui donna la charge de secrétaire d'État. Dans ce poste important, Harley se concilia la bienveillance de sa souveraine, en rédigeant le traité d'union de l'Écosse et de l'Angleterre. Il aspirait en secret à la gloire de renverser la puissance colossale de Marlborough et de Godolphin ; il voulait remplacer un ministère tout whig par un ministère dévoué aux torys, dont il se voyait alors le chef principal. L'esprit occupé de ces desseins, il mit tout en œuvre pour gagner la nouvelle favorite, Mme Masham, et parvint à l'engager dans ses intérêts. Marlborough et Godolphin, alarmés, exigèrent le renvoi d'un ministre si dangereux, menaçant, en cas de refus, d'abandonner aussitôt le gouvernement avec tous leurs amis. Cette disgrâce (1708) ne fut qu'apparente : Harley n'en continua pas moins de jouir d'un crédit immense. Le comte Godolphin ayant été destitué, la trésorerie fut mise en commission sous la direction de Harley, qui fut nommé chancelier de l'échiquier et sous-trésorier. Alors les torys

triomphèrent. Harley ne s'occupa d'abord que du soin d'améliorer les finances. Il organisa les créanciers de l'État en compagnie de marchands, leur donna des priviléges étendus, et leur fit accorder le commerce exclusif de la mer du Sud. Il conçut l'idée des loteries royales, appât offert aux passions et à la cupidité de la multitude. Un parti formidable se formait contre lui dans le sein de la chambre des communes. Un attentat qui pensa lui coûter la vie, rétablit tout à coup toute son influence politique. Guiscard de la Bourlie, accusé, dans le conseil des ministres, d'entretenir des intelligences criminelles avec la France, s'élança sur Robert Harley, et le frappa de coups de canif. Les deux chambres, dans une adresse à la reine Anne, déclarèrent que le zèle et la fidélité de Sir Robert Harley avaient attiré sur lui la haine de tous les fauteurs du papisme. Il fut élevé au rang de pair de la Grande-Bretagne sous les titres de baron de Wigmore et de comte d'Oxford et de Mortimer (1711). Pour mettre le comble à sa prospérité, la reine le chargea de la suprême administration des affaires, le revêtit de la dignité de grand trésorier, et peu après (le 26 octobre 1712), lui conféra la décoration de la Jarretière. Depuis cet instant, le pouvoir de Harley parut établi sur des bases inébranlables ; et il n'eut plus qu'à travailler, avec son ami Bolingbroke, au grand ouvrage de la pacification de l'Europe. Le traité d'Utrecht (1713) mit un terme aux désastres qui, depuis plus de 10 ans, désolaient les régions occidentales du continent. Délivrés de toute crainte à l'égard de leurs ennemis communs, Oxford et Bolingbroke commencèrent à s'apercevoir qu'ils étaient trop ambitieux l'un et l'autre pour être longtemps d'accord. Le second, qui voyait avec envie la puissance et le crédit de Harley, rechercha la faveur de Mme Masham. Celle-ci ne négligea rien pour perdre Harley dans l'esprit de la reine et faire triompher son adversaire. Le comte d'Oxford fut destitué de toutes ses places le 27 juillet 1714. La chute de ce ministre fut tellement soudaine qu'aucun plan n'avait été formé pour pourvoir aux embarras que sa retraite entraînait dans l'administration. Le désordre qui en fut la suite, et la fatigue d'assister à un très-long conseil, assemblé à cette occasion, produisirent un effet si violent sur l'esprit et la santé de la reine qu'il la conduisit bientôt aux portes du tombeau. Les infortunes du comte d'Oxford s'accrurent encore par l'avénement de George Ier, qui accueillait avec empressement les suggestions des whigs. Les troubles qui éclatèrent, en 1715, dans la Grande-Bretagne, fournirent un prétexte pour accuser Harley de haute trahison. Il osa faire tête à l'orage : il resta dans Londres, où il fut arrêté le 16 juin, et conduit à la Tour. Sa captivité dura deux années entières ; et ce ne fut que le 1er juillet 1717, que, par un jugement solennel, il fut déclaré innocent. Depuis cette époque, Harley vécut loin des affaires, uniquement livré à l'étude des beaux-arts, et au soin de former cette belle réunion de manuscrits connue sous le nom de *collection Harléienne,* que le gouvernement acheta après sa mort, et qui forme encore aujourd'hui l'une des principales richesses du Muséum britannique. Il expira, dans la 64e année de son âge, le 21 mai 1724. Lord Oxford fut modéré dans ses vues politiques, ennemi de la persécution religieuse, partisan d'une sage liberté, et un ministre des finances d'une habileté médiocre. Sa riche bibliothèque de livres imprimés, dont la dernière partie seule lui avait coûté 18,000 liv. sterl. de frais de reliure, fut vendue en bloc 13,000 liv. sterl. au libraire Osborne, qui en publia le catalogue en 5 vol. in-8°, 1743-44. Ce catalogue, dont les deux premiers volumes ont été rédigés par le docteur Johnson, est recherché des bibliographes.

HARMAND (Nicolas-François), baron d'Abancourt, né à Souilly (Meuse), le 9 janvier 1747, avocat à Château-Thierry, fut député de ce bailliage aux états généraux de 1789, et chargé d'en rédiger le cahier. Il ne parut point à la tribune de l'assemblée constituante. Après la session, il remplit des fonctions supérieures dans l'administration des armées, resta éloigné des affaires jusqu'en 1800, fut nommé préfet de Laval et créé baron d'Abancourt en 1809, reçut sa retraite en 1813 et mourut le 31 décembre 1821 à Senlis.

HARMAND (Jean-Baptiste), cousin du précédent, né à Souilly (Meuse), le 10 novembre 1751, s'enrôla dans le régiment de Vivarais infanterie, prit part à une expédition aux grandes Indes, revint en France en 1787, et exerçait la profession d'avocat à Bar-le-Duc lorsque la révolution éclata. Élu juge de paix, puis député à la Convention, Harmand dit *de la Meuse,* rejeta d'abord l'appel au peuple, vota le bannissement de Louis XVI et vota ensuite contre le sursis. Après la chute de Robespierre, Harmand fut nommé membre du comité de sûreté générale, passa au conseil des Anciens puis aux Cinq-Cents, où il se montra favorable à la révolution du 18 brumaire. Nommé préfet du Haut-Rhin, il perdit cet emploi par suite de difficultés avec un secrétaire général, refusa successivement le consulat de Saint-Ander, et le consulat général de Dantzig. Il mourut à Paris dans une profonde misère le 24 février 1816. On a de lui : *Anecdotes relatives à quelques personnes et à plusieurs événements remarquables de la révolution,* 1814, in-8°. Cet ouvrage curieux eut deux éditions dans la même année, et doit être réuni à la *Collection des mémoires relatifs à la révolution.*

HARMANSEN (Wolphart), capitaine hollandais. Depuis que Corneille Houtman avait ouvert aux Hollandais la navigation des Indes orientales, tous les ans il partait des vaisseaux pour cette contrée. Harmansen fut choisi pour commander une flotte de 5 vaisseaux qui appareilla du Texel, le 22 avril 1601, avec 9 autres vaisseaux qui étaient sous les ordres de l'amiral Jacques van Hemskerk, dont on se sépara quelques jours après. Arrivé à Bantam, Harmansen trouva cette ville bloquée par les Portugais. Quelques-uns de leurs bâtiments voulurent attaquer les Hollandais, mais ils furent battus et leurs gens tués. Les Hollandais entrèrent en triomphe dans le port. Cette victoire procura aux Hollandais un comptoir dans la ville. La flotte continua son voyage aux Moluques, où l'on chargea des épices. Le retour ne fut pas moins heureux. On arriva en Hollande au mois d'avril 1603. Harmansen ne fit plus d'expéditions, et il mourut dans sa patrie quelques années plus tard. Sa relation est imprimée dans le *Recueil des voyages des Hollandais aux Indes orientales.*

HARMÉNOPULE (Constantin), savant juriscon-

sulte grec, né à Constantinople en 1320, parent, par sa mère, de l'empereur Jean Cantacuzène, occupa successivement plusieurs places importantes à la cour de ce prince, fut préfet de Thessalonique et grand chancelier (nomophylax), sous le règne de Jean Paléologue, et mourut en 1383. Il a laissé les ouvrages suivants, écrits en grec, et dont nous donnons les titres d'après les traductions latines : *Promptuarium juris civilis, seu manuale legum dictum Hexabiblos,* publié d'abord en grec par Sualemberg, Paris, 1540, in-4°, sous le titre de Πρόχειρον Νόμων ; traduit en latin par Bern. Rey, Cologne, 1547, in-8°, et par J. Mercier, Lyon, 1556, in-4° ; *Epitome divinorum et sacrorum canonum*, publié en grec avec la traduction latine de Leunclavius, dans le *Jus græco-romanum,* de Marquard Freher, Francfort, 1596, in-fol. ; *De opinionibus hæreticorum qui singulis temporibus extiterunt,* traduit en latin par le même, et inséré, texte et traduction, dans le *Jus græco-romanum ; De fide orthodoxâ libellus,* joint ordinairement à l'ouvrage précédent ; plusieurs autres ouvrages qui n'ont pas été publiés, et sur lesquels on peut consulter Lambecius.

HARMER (Thomas), savant théologien anglais, d'une secte de dissidents, né à Norwich, en 1715, mort en novembre 1788, ministre de Waterfield dans le comté de Suffolk, a écrit des *Notes sur le Cantique de Salomon,* et des *Observations sur divers passages de l'Écriture,* 1764 ; revues et augmentées en 1776, 2 vol. in-8°.

HARMODIUS, Athénien, fut entraîné par son ami Aristogiton dans une conspiration contre Hipparque et ses frères, tyrans d'Athènes, et mis à mort l'an 514 avant Jésus-Christ.

HARMONT (Pierre), né dans le 16e siècle, avait rempli, pendant 42 ans, l'emploi de fauconnier dans la chambre du roi ; et il a consigné le résultat de sa longue expérience, dans un ouvrage dédié au duc de Luynes, grand fauconnier, garde des sceaux et connétable de France, et qui a pour titre : *le Miroir de la fauconnerie, où se verra l'instruction pour choisir, nourrir, traiter, dresser et faire voler toutes sortes d'oiseaux, les muer et essémer ; connaître les maladies et accidents qui leur arrivent, et les remèdes pour les guérir*, Paris, 1620, in-8° ; 1634, in-4° de 38 pages.

HARMS (Émilie OPPELN), née à Gotha, en 1757, épousa d'abord le président hanovrien de Berlepsch ; mais un divorce l'en sépara. Elle devint, par de secondes noces contractées en 1801, l'épouse d'un fonctionnaire de Mecklembourg, qui peu de temps après se retira avec elle en Suisse, et s'établit dans la terre d'Erlebach près du lac de Zurich. Mme Harms continua dans sa retraite à cultiver les muses. En 1813, Harms ayant vendu sa terre retourna avec sa femme dans son pays natal, où il perdit par des faillites à peu près toute sa fortune. De Schwerin les deux époux se retirèrent à Lauenbourg, où Mme Harms mourut en 1828. Outre diverses productions, insérées dans les journaux et recueils périodiques, elle a publié les ouvrages suivants tous en allemand : *Recueil d'écrits en prose et en vers,* Gœttingue, 1787 ; *Heures d'été*, Zurich, 1794 ; 2e édition, 1811 ; *Observations pour l'appréciation de la révolution forcée de la Suisse et de l'histoire de cette révolution par Mallet du Pan,* Leipzig, 1799 ; *Kaledonia,* Hambourg, 1802-1804, 4 vol. in-8°.

HARNIDE et son frère **NITARD**, tous deux fils d'Angilberk et de Berthe, fille de Charlemagne, succédèrent à leur père dans le gouvernement des côtes maritimes, dites le pays des marins, depuis nommé le Ponthieu. Ce fut du vivant de ces deux princes, que la ville d'Abbeville reçut son premier accroissement. Harnide et Nitard terminèrent les travaux immenses que leur père avait commencés dans la célèbre abbaye de Centule, à laquelle ils donnèrent le nom de Saint-Riquier. Harnide et Nitard vécurent jusque vers l'an 850. Hugues Ier, nommé comte de Ponthieu dans des chartes, leur succéda : il était fils de Harnide.

HARO (don Louis de), ministre et favori de Philippe IV, roi d'Espagne, naquit à Valladolid, en février 1598. Il était fils de don Diégo de Haro y Solomayor, marquis del Carpio, et neveu, du côté de sa mère dona Françoise de Gusman, du fameux duc d'Olivarès, qui le précéda dans le ministère. Appelé auprès de son oncle, don Louis fut initié de bonne heure dans les affaires. Le duc d'Olivarès ayant été disgracié, don Louis, qui avait déjà su captiver la bienveillance de Philippe IV, succéda à son oncle (en 1644), et dans le ministère, et dans la faveur de ce monarque. Il ne pouvait prendre les rênes de l'État dans un moment plus critique. La guerre contre la France, le Portugal et les Provinces-Unies, devenait de jour en jour plus funeste. La Catalogne était révoltée ; le Milanais murmurait ; et les Napolitains, sous la conduite du fameux Masaniello, allaient secouer le joug. Don Louis de Haro organisa une armée, qui, sous les ordres de don Juan d'Autriche, obligea les Français de se retirer de Lérida ; et, quelque temps après, il parvint à pacifier toute la Catalogne. Masaniello ayant été tué à Naples par ses propres partisans, ceux-ci offrirent la couronne au duc de Guise. Louis de Haro sut prévenir ce coup. Il dirigea contre le duc une puissante armée, qui força ce dernier à évacuer le royaume de Naples. Le ministre parvint enfin à décider le roi et son conseil à faire la paix avec les Provinces-Unies, paix qui fut conclue en 1648. Le prince de Condé, mécontent du cardinal Mazarin et de la reine douairière, vint chercher un asile en Espagne. Don Louis de Haro lui ouvrit les trésors de l'Espagne, qui donnèrent au prince de Condé les moyens de former une armée, composée en grande partie de Français mécontents. Les Portugais, sous la conduite de Vasconcellos, avaient dépassé les frontières, et assiégeaient Badajoz. Haro lève à la hâte une armée de 15,000 hommes, se met à leur tête, et oblige les Portugais à repasser le Guadiana. Pour la première fois, il s'écarta de sa prudence ordinaire, et, cédant aux instances de son conseil de guerre, mit le siége devant Elvas, d'où il fut contraint de se retirer avec une perte considérable. Il sut cependant tenir en respect les Portugais, qui n'osèrent plus repasser le Guadiana. Ceux-ci ne se croyant pas assez forts pour lutter contre un ministre actif, prévoyant, et qui dérangeait souvent leurs projets les mieux combinés, s'étaient alliés avec l'Angleterre. Et en même temps que la France harcelait l'Espagne en Italie et de tous les côtés, l'amiral Black battait ses escadres sur les mers de l'Amérique. L'Espagne était menacée d'une prochaine disso-

lution. Haro sentit la nécessité d'une paix avec la France. Il la proposa, et fut dédaigneusement refusé. Cependant il mit tant d'adresse et de talents dans cette affaire délicate, que la France accéda enfin à ses sollicitations. Don Louis et le cardinal Mazarin eurent une entrevue dans l'île des Faisans, au milieu de la Bidassoa, sur les confins des deux royaumes. Le traité des Pyrénées fut signé par les deux ministres, en 1659. Les principaux articles furent le mariage d'une infante d'Espagne (Marie d'Autriche) avec Louis XIV; l'abandon à la France du Roussillon, d'une grande partie de l'Artois, etc.; le cession à l'Espagne, de St.-Omer, Ypres, et autres places fortes; et le rétablissement de Charles IV de Lorraine dans ses États. Mais le pardon du prince de Condé, sur lequel le ministre espagnol insistait avec chaleur, fut très-difficile à obtenir. Pour récompenser don Louis d'une paix si glorieuse pour le ministre, et si avantageuse pour l'Espagne, à laquelle il ne restait d'autres ennemis que les Portugais, Philippe IV érigea le marquisat del Carpio en duché-grandesse. Deux ans après, Haro, succombant à une violente fluxion de poitrine, mourut à Madrid, le 17 novembre 1661. Don Louis de Haro laissa plusieurs enfants. Don GASPARD, son petit-fils (mort en 1687), fut vice-roi de Naples; et la fille unique de ce dernier se maria à don Ferdinand, duc d'Albe, dans la maison duquel, entrèrent, par mariage, les titres et les biens des familles del Carpio et de Guzman-Olivarès. La maison d'Albe s'est éteinte en 1799, dans la personne de son dernier duc don Ferdinand.

HAROLD Ier, roi d'Angleterre, surnommé *Pied de Lièvre,* succéda en 1036 à Canut le Grand, bien que le trône eût été promis d'abord au prince Hardi, frère de Harold, issu d'un secret mariage de Canut le Grand avec Emma, veuve du roi Éthelred II. Le plus grand nombre ayant embrassé la cause de Hardi, on allait en venir aux mains, lorsque par un arrangement solennel, Harold céda à son frère les provinces méridionales de l'Angleterre. Ce traité fut bientôt rompu, et Harold, servi par les intrigues du ministre Godwin, qu'il avait su détacher du parti de Hardi Canut, recouvra sa puissance tout entière. Il mourut le 14 avril 1039, peu regretté de son peuple.

HAROLD II, proclamé roi d'Angleterre après la mort d'Édouard le *Confesseur,* était fils aîné du comte Godwin, auquel il succéda, le 15 avril 1053, dans les gouvernements de Wessex, Sussex, Kent et Essex, et dans l'importante charge de grand maître de la maison du roi. Voyant l'héritier présomptif du trône consumer inutilement ses jours dans un long exil, loin de sa patrie, Harold aspira ouvertement à la couronne du vieux monarque, dont tout annonçait la fin prochaine. Et comme si la fortune eût voulu lui aplanir toutes les difficultés, la mort des comtes Seward, Léofric et Algar (1055) vint presque en même temps le délivrer des seuls rivaux qui pussent opposer quelque obstacle à son élévation. Cet événement fit passer dans ses mains les gouvernements de l'Estanglie et du Northumberland; il se trouva ainsi posséder, par sa famille ou par lui-même, plus des deux tiers de l'Angleterre. Cependant Édouard, qui ne s'accoutumait pas à l'idée d'avoir pour successeur le fils du meurtrier de son frère Alfred, résolut de rappeler, du fond de la Hongrie, le prince Édouard, son neveu, le dernier des fils du brave Edmond *Côte de fer.* Mais à peine ce prince eut-il touché le sol natal, qu'il rendit le dernier soupir, ne laissant d'autres héritiers que deux filles et un fils, nommé Edgard-Atheling, peu capable de faire valoir les droits de sa naissance. Dans des conjonctures si favorables, Harold crut qu'une absence momentanée hors du royaume, ne pouvait lui être nuisible; et son souverain lui en ayant donné la permission, il s'embarqua pour la Normandie, dans l'intention d'obtenir la délivrance de son frère Ulnoth et de son neveu Haquin, qui, lors de la révolte de Godwin, avaient été envoyés en otage dans les États du duc Guillaume. Jeté, par une tempête, sur les terres de Gui, comte de Ponthieu, il fut aussitôt arrêté par les ordres de ce seigneur, et conduit au château de Beaurain, où il resta captif, jusqu'à ce que Guillaume eut payé sa rançon. Le duc de Normandie le reçut avec magnificence dans sa capitale, et le conduisit à une expédition contre la Bretagne. Au retour de la campagne, Harold fut armé chevalier dans la ville d'Avranches, par Guillaume lui-même, qui le mena ensuite à Bayeux. Là, le prince normand lui fit l'ouverture de ses projets, l'exhorta à lui prêter son appui, et promit, en récompense, de lui donner sa fille Adèle en mariage. Harold feignit d'entrer dans les vues de Guillaume, et s'engagea formellement à le seconder de tous ses efforts. Pour rendre ces promesses plus inviolables et plus sacrées, le duc, à l'insu du fils de Godwin, fit rassembler de toutes parts, dans ses États, les reliques réputées les plus saintes; et, après les avoir mises dans une cuve, recouverte d'un drap d'or, sur lequel on posa un reliquaire ordinaire et le livre des Évangiles, il obligea le seigneur anglais à jurer, la main droite étendue sur ces objets vénérables, de garder à jamais la parole qu'il avait donnée. Harold ne fut pas plutôt arrivé en Angleterre, qu'il se crut délié d'une promesse que la crainte fondée d'un péril imminent lui avait, dit-il, seule arrachée. Loin de songer à favoriser les desseins du duc de Normandie, il fit de nouveaux efforts pour accroître sa popularité, et se frayer, pour lui-même, le chemin du trône. Il sut profiter habilement de toutes les circonstances qui s'offrirent pour consolider son crédit. Les Gallois, quoique vaincus dans une campagne précédente, ayant renouvelé leurs incursions dévastatrices, il marcha contre eux avec une armée formidable, les poursuivit sur leurs hauteurs, les força dans leurs retraites, et les réduisit enfin à une telle extrémité, qu'ils tuèrent leur vaillant prince Griffith, et envoyèrent sa tête au vainqueur, comme un gage de leur soumission. Dans le Northumberland avait éclaté une insurrection causée par les violences et la rapacité de son frère Tosti, gouverneur de cette province. Harold reçut ordre du roi d'apaiser la sédition et de punir les coupables; mais il rencontra, sur la frontière, une députation de Northumbres, qui protesta du dévouement de ce peuple pour l'autorité royale, et lui donna des preuves si convaincantes des injustices et des déprédations multipliées de Tosti, qu'il résolut de provoquer, lui-même, la distitution de ce frère barbare, à la place duquel il fit nommer Morcar, petit-fils de Léofroi. Il épousa, peu après, la sœur de ce seigneur. Le féroce Tosti se retira en Flandre, la rage dans le cœur; et après avoir fait massacrer quelques-uns des serviteurs de Harold, il les fit saler et mettre dans un

tonneau, et les envoya comme un présent à leur maître. Édouard expira le 5 janvier 1066 : le fils de Godwin lui succéda immédiatement sans éprouver la moindre opposition, et fut couronné dès le lendemain par Aldred, archevêque d'York. La tranquillité de son règne ne fut pas longtemps sans être interrompue. Les premiers ennemis qu'il eut à combattre, lui furent suscités par son frère Tosti, qui, réuni avec Halfagar, roi de Norwége, se présenta vers l'embouchure de l'Humber, à la tête d'une flotte de 200 voiles. Les troupes nouvellement levées et indisciplinées que les deux alliés eurent d'abord à combattre, furent bientôt mises en déroute; et la ville d'York se rendit à eux. Harold, informé de ce désastre, se hâta de marcher à la défense de son peuple, qui, de toutes parts, se rendit en foule sous ses drapeaux. Il atteignit les ennemis à Stanford-Bridge, et leur livra, le 24 septembre, une bataille sanglante, qui se termina par la défaite totale des Norwégiens, dont le roi fut tué dans l'action, ainsi que Tosti. Les chants de victoire retentissaient encore dans les temples de la ville d'York, lorsque le nouveau monarque des Anglais fut informé que le duc de Normandie venait de débarquer dans le Sussex. Harold ne balança pas un instant à aller attaquer un ennemi qui prétendait lui arracher la couronne. Mais dans l'intention d'éviter un impôt à son peuple, il se réserva tout le butin fait à la journée de Stanford; et, par cette démarche imprudente, quoique le motif en fût très-louable, il occasionna un si grand mécontentement dans son armée, qu'une partie considérable abandonna aussitôt le service. Cette considération, jointe à la perte énorme que les forces britanniques avaient éprouvée à la bataille du 24, porta Gurth, frère de Harold, à ouvrir le conseil de différer le combat contre le duc, alléguant pour raison que le délai seul ferait la ruine des Normands, qui seraient vraisemblablement obligés de quitter le royaume aux approches de l'hiver, au lieu que l'armée des Anglais s'augmenterait de jour en jour. Mais cet avis ayant été rejeté avec dédain, il fallut bien marcher contre le duc de Normandie. Celui-ci, qui avait épuisé toutes les ruses de la diplomatie pour engager le monarque anglais à descendre du trône, lui offrit, pour dernière proposition, de vider leur différend par un combat singulier. Harold répondit qu'il soumettrait la décision de sa cause au dieu des batailles. Les deux armées se préparèrent donc à combattre: les Anglais, remplis de confiance, passèrent la nuit dans les festins et la joie; les Normands, dans le recueillement et la prière. Enfin, le 14 octobre 1066, à Hastings, les deux troupes ennemies en vinrent aux mains. Harold, à pied, était au milieu de ses bataillons, et les conduisait au combat, Guillaume était à cheval, à la tête de son armée, qui se mit en mouvement tout à la fois en chantant l'air de Roland. La victoire fut longtemps indécise; mais, à la fin, l'habileté du prince normand la fit pencher en sa faveur. Harold ayant été percé au cœur d'un coup de flèche, cette perte jeta, sur-le-champ, le trouble et la consternation dans les troupes; elles prirent la fuite avec la plus grande précipitation; et la cavalerie normande, qui les poursuivit à toute bride, en fit un horrible carnage. Dorion a publié un poëme intitulé : la *Bataille d'Hastings,* ou *l'Angleterre conquise,* Paris, 1806, in-8°.

HAROUN AL RASCHID, 5e calife de la race des Abassides, né en 765, monta sur le trône en 780. Il est célèbre autant par sa bravoure, son amour des arts et sa magnanimité, que par la cruauté et la perfidie qu'il manifesta en plusieurs circonstances; c'est lui qui fit périr la malheureuse famille des Barmécides. Haroun subjugua une grande partie de l'Asie, de l'Europe et de l'Afrique, et vainquit Irène et Nicéphore : contemporain de Charlemagne, il eut avec ce prince des relations d'estime, et lui fit de magnifiques présents. Il mourut en 802.

HARPALUS, fils de Machatas, et l'un des principaux Macédoniens, avait eu des liaisons intimes avec Alexandre, du vivant même de Philippe; et il fut exilé par ce dernier, qui l'accusait d'avoir donné de mauvais conseils à son fils. Alexandre, étant monté sur le trône, le rappela, et lui confia la garde du trésor royal. Malgré cette marque de confiance, Harpalus se laissa entraîner dans la révolte de Tauriscus, et s'enfuit à Mégare, peu de temps avant la bataille d'Issus. Mais Alexandre lui offrit généreusement son pardon, et lui rendit son emploi. Il lui donna même la garde de tous les trésors qu'il avait rassemblés dans l'Asie, et le fit satrape de Babylone. Ce prince étant parti pour l'Inde, Harpalus crut qu'il ne reviendrait pas; il se conduisit dès lors en souverain, et ne mit aucune borne à ses profusions et à ses débauches. La nouvelle du retour d'Alexandre ayant répandu la consternation parmi les satrapes qui avaient abusé de leur autorité, Harpalus s'embarqua avec 6,000 hommes de troupes, et 5,000 talents (environ 28 millions de francs). Il débarqua sur le promontoire Ténare dans la Laconie, y laissa ses troupes, et se rendit à Athènes avec ses trésors. Il y fut très-bien reçu : mais Antipater ayant demandé qu'on le lui livrât, avec tous les trésors qu'il avait emportés, les Athéniens se trouvèrent dans le plus grand embarras; et il y eut, à cette occasion, de très-longues délibérations, dans lesquelles les principaux orateurs furent entendus. Harpalus avait offert aux Athéniens ses troupes et ses trésors, pour les aider à secouer le joug d'Alexandre; et ils avaient déjà envoyé Léocharès à Ténare, pour se mettre à la tête des soldats qu'il avait amenés. Épouvantés par les menaces d'Antipater, ils engagèrent Harpalus à prendre la fuite : mais, malgré tout l'éclat qu'ils donnèrent aux poursuites dirigées contre ses partisans, il paraît qu'ils ne cessèrent pas de s'entendre avec lui; car ce fut avec son argent et ses troupes qu'ils entreprirent la guerre Lamiaque qui éclata, l'an 323 avant J. C., immédiatement après la mort d'Alexandre. La mort de Léosthènes ayant fait échouer leurs projets, ils se soumirent à Antipater : Harpalus, ayant rassemblé 7,000 hommes, passa dans l'île de Crète avec le reste de ses trésors; peu de temps après il y fut tué par Thimbron, l'un de ses amis.

HARPALUS, astronome grec, florissait vers 480 avant J. C.; il corrigea le cycle inventé par Cléostrate, et en proposa un nouveau de 9 ans, qui dans la suite fut corrigé par Méton.

HARPE. *Voyez* **LAHARPE.**

HARPHIUS (Henri), l'un des principaux mystiques flamands, né au bourg de Herp ou Erp dans la Campine, fut provincial des franciscains de Flandres, et supérieur de la maison de cet ordre à Malines, où il mourut en 1478. Faire naître graduellement, par une suite d'épreu-

ves et d'épurations, les divers états de la vie divine dans l'âme humaine, d'abord dans chacune des facultés, et ensuite dans la substance entière de l'âme possédée alors par toute la Divinité elle-même; tel est but qu'Harphius s'est proposé dans ses ouvrages, et surtout dans sa *Théologie mystique*. Les premières éditions de cet ouvrage parurent, en flamand, à Anvers, 1502, et en latin, à Cologne, 1538 et 1555.

HARPOCRATION (VALÉRIUS), rhéteur d'Alexandrie, sur lequel on n'a d'ailleurs aucun renseignement positif, est auteur d'un *Lexique grec* imprimé d'abord par Alde en 1503 et 1527, puis par Maussac en 1614. Les autres éditions sont de 1683 à Leyde; 1696, etc.

HARPSFIELD (NICOLAS), historien et controversiste anglais, fut promu en 1544, à la place de principal de l'école de droit appelée Whitehall. Deux ans après on le nomma professeur de grec dans l'université. Sous la reine Marie, il se fit recevoir docteur en théologie et devint archidiacre de Cantorbéry. Au commencement du règne d'Élisabeth, on le choisit conjointement avec d'autres théologiens catholiques pour entrer en conférence contre ceux de la nouvelle Église. Sur son refus de se conformer aux changements faits dans la religion, il fut privé de ses places, de ses bénéfices, et enfermé à la Tour de Londres, où il resta plus de 20 ans, jusqu'à sa mort arrivée en 1583. Cette longue détention lui donna le loisir de composer divers ouvrages en faveur de la cause qui la lui avait attirée. En voici la liste : *Dialogi sex contra summi pontificatus, monasticæ vitæ, sanctorum, sacrarum imaginum oppugnatores et pseudo-martyres*, publié sous le nom de *Alan Cope*, Anvers, 1566, in-4°; *Historia anglicana ecclesiastica, a primis gentis susceptæ fidei incunabulis ad nostra fere tempora deducta*, publiée par le P. Richard Gibbon, Douai, 1622, in-fol.; *Historia hæresis Wicklefianæ*; cette histoire est réunie avec l'ouvrage précédent; *Chronicon a diluvio Noe ad annum* 1555, en vers latins; *Impugnatio contra bullam Honorii papæ primi ad Cantabrigenses; Traité sur le mariage, composé à l'occasion du prétendu divorce entre le roi Henri VIII et la reine Catherine*, en 3 livres; *Vie de Cranmer*.

HARPSFIELD (JEAN), frère du précédent, docteur d'Oxford, fut successivement chapelain de l'évêque Bonner, archidiacre de Saint-Paul de Londres et doyen de Norwich. La même cause qui avait fait enfermer son frère à la Tour sous le règne d'Élisabeth, le conduisit à la prison de la Fleet, d'où il sortit au bout d'un an, sous caution. Il mourut au mois d'octobre 1578. Ses ouvrages sont : *Concio ad clerum in ecclesia S.-Pauli* 16 *octob.* 1553; *Homélies* pour être lues dans les églises du diocèse de Londres, imprimées à la fin du catéchisme de l'évêque Bonner, en 1554, etc.

HARRACH (comtes DE), famille possessionnée en Bohême et en Autriche, figure dans les documents authentiques sous le nom de *Horach* depuis 1272.—CHARLES DE HARRACH, né en 1570, mort en 1628, fut le favori de l'empereur Ferdinand II. — ERNEST-ALBERT, son fils aîné, né en 1598, mort en 1667, cardinal et successivement archevêque de Prague et de Trente, se fit connaître dans l'histoire des troubles de Bohême. — FERDINAND-BONAVENTURE, né en 1637, mort à Vienne en 1706, fit comme ambassadeur impérial à la cour d'Espagne, de vains efforts pour faire assurer la succession de la ligne autrichienne, et laissa un ouvrage intitulé : *Mémoires et négociations secrètes*, la Haye, 1720, 2 vol. — ALOYSE-LOUIS-THOMAS-RAYMOND, fils de ce dernier, remplaça son père à l'ambassade d'Espagne, protesta, au nom de Léopold Ier, contre le testament de Charles II, quitta Madrid en 1701, fut nommé en 1728 vice-roi de Naples, et en 1733 ministre des conférences : il mourut à Vienne en 1742. — FRÉDÉRIC-AUGUSTE-GERVAIS-PROTAIS, fils du précédent, avança de dignité en dignité jusqu'à celle de gouverneur général des Pays-Bas, conclut la paix de Breslau (1742), comme ministre des conférences impériales, et mourut en 1749.

HARRACH (CHARLES-BORROMÉE, comte DE), né à Vienne le 14 mai 1761, étudia d'abord le droit et l'administration, puis la médecine. Après la mort de Joseph II, il se démit de la place de conseiller de régence à Prague, pour voyager et se livrer entièrement à la médecine. Reçu docteur, il exerça 25 ans gratuitement l'art de guérir, renonça à tous les plaisirs pour assister ses malades, et mourut à Vienne le 1er octobre 1829.

HARRIES (GAUTHIER), docteur en médecine de la faculté de Paris, était fils d'un cordonnier de Glocester, où il naquit vers 1647. Il fut reçu, en 1666, membre du Nouveau Collége d'Oxford. Les tracasseries qu'on lui suscita pour l'engager à changer de religion l'obligèrent, en 1673, de se retirer à Paris. Trois ans après avoir quitté son pays il y revint, se fixa à Londres et exerça la médecine avec un grand succès parmi les catholiques de cette capitale. La découverte du prétendu complot *papistique*, en 1678, ayant été suivie du bannissement de tous les catholiques, il ne trouva pas de meilleur expédient pour se soustraire à la proscription que de renoncer publiquement à sa religion par la profession de la religion anglicane. Lors de la révolution de 1668, Harries devint médecin de Guillaume III et se fit agréger au collége des médecins de Londres. On ignore l'année de sa mort; seulement on sait qu'il vivait encore en 1710. Il est auteur des ouvrages suivants : *Pharmacologia anti-empirica*, Londres, 1683; *Remarques sur les causes et le traitement de la goutte*, imprimé avec le précédent; *De morbis acutis infantium*, qu'il composa à la prière de Sydenham. Ce traité lui fit donner le nom de médecin des enfants : il le traduisit lui-même en anglais et le publia à Londres en 1694.

HARRIET, né vers 1776, étudia sous David, et en 1794 remporta le grand prix de peinture; le sujet du programme était les *Funérailles de Brutus l'Ancien*. Envoyé à Rome, Harriet y fut enlevé par une maladie cruelle, au moment où il venait de commencer un tableau représentant l'action héroïque d'Horatius Coclès, et dont la vigueur de composition et de touche aurait établi la réputation de ce jeune artiste.

HARRIMAN (JEAN), botaniste anglais, de Maryport au comté de Cumberland, était né vers 1760 : sa famille, originaire d'Allemagne, semble s'être nommée Hermann en ce pays. A peine âgé de 17 ans, il se livra à l'anatomie, à la matière médicale, à la clinique. Mais bientôt la dissection fatigua la délicatesse de son tempérament. Après deux ans et plus, passés aux cours de médecine, il fallut revenir aux études classiques. Nommé curé de Bassenthwaite en 1787, il passa successivement à Barnard-Castle,

à Egglestone, à Gainford, à Long Hortsley (Northumberland), à Heighington et Croxdale, enfin à la cure perpétuelle d'Ash et Satley (Durham). Ses travaux phytographiques ne l'empêchèrent jamais de remplir avec la plus grande exactitude les devoirs de sa profession. Il mourut le 3 décembre 1831, à Croft (York). Harriman entretenait une correspondance étendue avec les savants ses confrères, et leur communiquait ses découvertes et ses remarques. Il était surtout versé dans tout ce qui concerne les lichens, et il découvrit un grand nombre d'espèces de cette famille.

HARRINGTON (Jean), poëte anglais, né à Kelston près de Bath, en 1561, mort en 1612, suivit avec distinction la carrière des armes. On a de lui une traduction anglaise de l'*Orlando furioso ;* un *Recueil d'épigrammes,* 1618 et 1625, 4 livres in-8°; et des œuvres diverses publiées à Bath sous le titre de *Nugæ antiquæ,* dont une seconde édition parut en 1792, 3 vol. in-12, et une troisième en 1804, 2 vol. in-8°.

HARRINGTON (James), écrivain politique, né en 1611 à Upton, dans le comté de Northampton, voyagea en France, en Hollande et en Italie, fut nommé à son retour gentilhomme privé de la chambre de Charles Ier, et ne quitta ce prince infortuné qu'au pied de l'échafaud. Après ce terrible événement, Harrington vécut dans la retraite, et s'occupa de la rédaction de son ouvrage intitulé : *Oceana,* espèce de roman politique, à l'imitation de l'*Atlantide* de Platón. A la restauration, Harrington, accusé d'avoir pris part à un complot dont l'existence n'a pas été prouvée, fut arrêté, renfermé à la Tour de Londres et ensuite à Plymouth, recouvra sa liberté, et mourut à Westminster le 11 septembre 1677. Ses ouvrages ont été réunis et publiés pour la première fois par Toland, Londres, 1700, in-fol. L'*Oceana* a été traduit en français, Paris, 1795, 3 vol. in-8°; les *OEuvres politiques* avec la *Vie* de l'auteur par Toland, l'ont été par M. Henry, ibid., 1789, 3 vol. in-8°; les *Aphorismes,* par Aubin, ibid., 1795, in-12.

HARRINGTON (Henri), médecin anglais, né à Kelston en 1727, mort à Bath, en 1816, donna comme médecin ses soins au duc d'York; mais c'est principalement comme musicien et comme poëte qu'il s'est fait remarquer. Il fut le fondateur de la Société harmonique de Bath, et l'auteur de plusieurs compositions musicales, entre autres : *Damon et Clora,* et une *Antienne* à trente-six voix. Harrington a laissé des odes et d'autres poésies estimables ; il a en outre publié un recueil de *Lettres* écrites par ses ancêtres de 1485 à 1649.

HARRINGTON (sir Edward), mort en 1807, à 54 ans, était fils du précédent. On a de lui en anglais : *Excursion de Paris à Fontainebleau,* 1786, in-8° ; *Esquisse sur le génie de l'homme.*

HARRINGTON (Charles STANHOPE, 3e comte de), naquit le 20 mars 1753, et, en sa qualité d'aîné de la famille, porta d'abord le titre de lord Petersham. Il entra au service dès sa 17e année comme enseigne avec rang de lieutenant (1769), et obtint quatre ans plus tard une compagnie d'infanterie légère. Petersham, devenu capitaine de grenadiers, était allé combattre l'indépendance en Amérique sous le lieutenant-colonel Patrice Gordon. En 1777 le général Burgoyne le prit pour aide de camp. C'est lord Petersham qui fut chargé, après la capitulation de Saratoga et la chute totale de la domination anglaise en Amérique, d'aller donner avis à Londres du triste état des choses. De retour en Angleterre, l'ex-aide de camp de Burgoyne ne tarda point à se marier (1779), puis il repartit pour la Jamaïque, accompagné de sa femme, et travailla de concert avec le major général Campbell, alors gouverneur de l'île, à former aux manœuvres européennes la petite armée qu'il avait à sa disposition. Revenu en Europe en 1782, Harrington, après un court séjour à Londres, se rendit à Dublin à la tête du 65e régiment d'infanterie, et fut promu par le duc de Rutland, au commandement de la capitale de l'Irlande. Harrington était alors un des aides de camp de George III et avait rang de colonel. Il avança rapidement pendant les années suivantes, 1788-1803. Nommé colonel du 1er régiment des gardes du corps, avec le bâton d'or (5 décembre 1792), il obtint en 1798 le brevet de lieutenant général commandant en second l'état-major de la ville de Londres (c'est le duc de Glocester qui commandait en premier). Trois ans après, le comte se rendit comme envoyé extraordinaire à Berlin, pour seconder l'ambassadeur lord Harrowby, et il présenta en 1806 une note formelle contre l'occupation du Hanovre. Harrington alla en Irlande prendre le commandement de toutes les forces de cette île : il occupa ce poste jusqu'en 1812, époque à laquelle le comte de Hopetoun vint le remplacer. Son nom depuis ce temps ne se trouve plus mêlé qu'à des programmes de fêtes ou de cérémonies. Sa femme, née Fleming de Brompton-Park, l'aidait à faire grande figure à la cour, où elle jouissait de la plus haute faveur auprès de la reine Charlotte. Elle mourut en 1824. Son mari la suivit au tombeau 5 ans après, le 15 septembre 1829.

HARRIOT (Thomas), célèbre mathématicien, né à Oxford en 1560, y reçut le degré de maîtres ès arts à l'âge de 19 ans ; il enseigna ensuite les mathématiques à quelques jeunes seigneurs, entre autres au chevalier Walther Raleigh, qui lui témoigna toujours depuis beaucoup d'attachement. Il fit partie de l'expédition que Richard Grenville conduisit à la Virginie; leva la carte de cette contrée, et rédigea le journal de son voyage. De retour en Angleterre après une absence de 2 années, il continua de s'appliquer à l'étude des mathématiques, avec tant de zèle et de succès, que Henri Percy, duc de Northumberland, lui assigna une pension de 120 livres sterling à titre d'encouragement. Harriot fut reconnaissant des bontés du duc; et il ne l'abandonna point pendant sa longue captivité à la Tour de Londres. Harriot mourut à Londres, le 2 juillet 1621. La Relation de son *Voyage à la Virginie* a été imprimée (en anglais), Londres, 1588, in-4°, et dans le Recueil d'Hakluyt. L'ouvrage qui a fait la réputation d'Harriot comme mathématicien, est intitulé : *Artis analyticæ praxis ad æquationes algebricas resolvendas,* Londres, 1631, in-fol.

HARRIS (Jean), littérateur anglais, né vers 1667, et mort le 7 septembre 1719, avait embrassé l'état ecclésiastique. Il obtint successivement divers bénéfices lucratifs, et entre autres un canonicat dans la cathédrale de Rochester. Il fut aussi secrétaire et vice-président de la Société royale. C'était un homme instruit et studieux;

mais il mettait si peu de règle dans sa conduite, que, malgré le revenu de ses bénéfices, il éprouvait sans cesse des embarras pécuniaires. Il mourut dans la misère; et un de ses amis le fit enterrer à ses frais. On doit à Harris : *Lexicon technicum, ou Dictionnaire universel des sciences et des arts*, Londres, 1708, 2 vol. in-fol.; *Navigantium atque itinerantium biblioth.*, etc., ib., 1705, 2 vol. in-fol.; 1744 et 1764; *Histoire de Kent*, ib., 1719, in-fol.; *Traité de la théorie de la terre*, 1697, in-8°; *Dialogue sur l'astronomie*, 1717; *Traité d'algèbre*, 1709, in-8°; un grand nombre de *Sermons*.

HARRIS (James), célèbre métaphysicien et grammairien anglais, né en 1709 à Close, comté de Salisbury, siégea dans la chambre des communes à diverses époques, fut nommé, en 1762, un des lords commissaires de l'amirauté; passa de cette place, en 1763, au bureau de la trésorerie, et devint, en 1774, contrôleur et secrétaire de la reine. Il mourut le 22 décembre 1780. Harris était, par sa mère, neveu de lord Shaftesbury, auteur des *Caractères*. Il fut le père du lord Malmesbury, ministre plénipotentiaire envoyé pour traiter de la paix avec la France, en 1796; et lui-même avait été employé à Pétersbourg avec un caractère public. On a de lui : *Hermès, ou Recherches philosophiques sur la grammaire universelle*, 3 livres, 1751, in-8°; traduites en français par Thurot, Paris, 1796, in-8°, avec des remarques et un discours préliminaire sur les grammairiens; 3 *Traités ou Dialogues sur les arts en général, sur la peinture, la poésie et la musique, et sur le bonheur*, 1744, in-8°, 1775; traduits en allemand, Halle, 1780, in-8°; *Recherches philologiques*, etc., 1781, 2 vol. in-8°; une partie en a été traduite par Boulard, Paris, 1785, in-12, sous le titre de *Histoire littéraire du moyen-âge*. Lord Malmesbury, fils de James Harris, a donné une édition des *OEuvres* de son père, Londres, 1801, 2 vol. in-4°, précédée de la *Vie* de l'auteur. Il en avait paru une première édition en 1783, 4 vol. in-8°.

HARRIS (Thomas), né à Londres vers 1749, fils d'un riche marchand, était destiné au commerce; mais ses études terminées, il négligea le magasin pour courir les théâtres et les tavernes où se réunissaient les comédiens. Au courant des détails de la vie domestique et scénique des acteurs, Harris à peine majeur acheta le théâtre de Covent-Garden en 1768 pour un million et demi, mit d'abord l'entreprise en société et enfin resta seul administrateur. Il rendit de grands services aux auteurs, donna de l'éclat à la scène anglaise et réalisa d'immenses bénéfices. Le 20 septembre 1808, un incendie détruisit Covent-Garden. Dix mois après une nouvelle salle était reconstruite, mais elle avait coûté 7 millions et demi, et les propriétaires augmentèrent le prix des places. Le public cria, Harris s'en moqua, et le gouvernement l'appuya; alors l'opposition populaire devint furieuse, et au bout de 66 jours de tumulte, les propriétaires durent capituler et rétablirent l'ancien tarif. Harris resta à la tête du théâtre, dont il laissa, dans les dernières années de sa vie, la direction de fait à son fils, et mourut à Puttney-Hill, près de Wimbledon, le 1er octobre 1820.

HARRISON (Guillaume), né à Londres dans les premières années du 16e siècle, mort vers 1592, a laissé en anglais une *Description historique de l'île Britannique*, publiée dans les *Chronicles* de Hollingshed; une *Description de l'Écosse*, traduite d'Hector Boethius, et placée en tête de l'*Histoire d'Écosse*, par le même Hollingshed, enfin une *Chronologie*.

HARRISON (Jean), colonel dans l'armée parlementaire, et le digne émule de Fairfax, était fils d'un boucher. Il concourut en 1649 à la condamnation de Charles Ier; Charles II le fit mettre en jugement en 1670, et il fut condamné à être pendu. Son corps fut divisé en plusieurs parts qui furent exposées sur différentes places de Londres, et envoyées ensuite dans les quatre principales villes du royaume.

HARRISON (Jean), mécanicien, né à Foulby (comté d'York) en 1693, mort le 24 mars 1776, avait d'abord embrassé l'état de charpentier que son père exerçait dans le comté d'York. Une intelligence très-grande, une application soutenue le conduisirent bientôt à des travaux plus dignes de lui, et il devint l'un des plus célèbres horlogers de l'Europe. Les progrès surprenants qu'il a fait faire à l'horlogerie ont grandement influé sur ceux que la science nautique a faits depuis un siècle. On doit à cet habile artiste *le compensateur*, ou pendule composé de divers métaux tellement combinés, que les variations de la température perdent presque entièrement leur influence sur ses mouvements, et plusieurs horloges marines qui lui valurent des récompenses nationales. En 1761, Harrison fit paraître son célèbre *garde-temps* (*time-keeper*), à l'aide duquel on détermine exactement les longitudes en mer. Le parlement, par un acte du 22 mars 1765, décerna à l'auteur le prix de 20,000 liv. sterling, fondé par la reine Anne en faveur de celui qui aurait résolu le problème de la détermination des longitudes. Enfin ce célèbre mécanicien publia: *Récit sur les procédés faits à dessein de découvrir les longitudes en mer, relatif à son garde-temps*, Londres, 1763; *les Principes de la montre de Harrison, avec les planches*, etc., furent publiés en anglais par ordre du bureau des longitudes, Londres, 1767; traduit en français par le P. Pézénas, Avignon (Paris), 1767, in-4°.

HARRISON (Thomas), architecte anglais, né en 1744 à Richmond dans le comté d'York, trouva un protecteur dans lord Dundas aux frais duquel il alla vers 1765, étudier à Rome. Revenu en Angleterre en 1770, Harrison se fit connaître par le plan d'un pont naval-triomphal à Londres, pont qui ne fut jamais exécuté, et par le pont de Lancastre commencé en 1783, le premier pont plat construit en Angleterre. Nommé architecte de Chester, il y construisit le célèbre Panoptique, prison modèle, le pont sur la Dee d'une seule arche de 200 pieds anglais, et une foule d'édifices publics et privés. Il mourut à Castlefield (Chester) le 29 mars 1829.

HARSCHER (Mathias), gendre du célèbre Bauhin, né en 1596, docteur en médecine, professeur d'éloquence et ensuite de morale à l'université de Bâle, mort en 1651. On a de lui deux dissertations : *An venenum in corpore humano generari possit?* et *De causis morborum*, 1617.

HARSCHER (Nicolas), savant professeur, né à Bâle en 1683, s'appliqua à la médecine, et reçut le doctorat à l'âge de 20 ans. Il fut nommé en 1707 à la chaire d'éloquence et d'histoire du collége de Marbourg, puis à Bâle en 1711, et mourut le 27 octobre 1742. On a de

lui : les *Oraisons funèbres* de Th. Gautier et de Jean-Louis Crollius, professeurs en théologie; des *Épigrammes;* des *Discours;* et enfin un Traité intitulé : *De divinatione Ciceronis diatribe,* Marbourg, 1710.

HARTE (Walter), littérateur anglais, né vers 1707, mort à Bath en 1773, cultiva d'abord la poésie, et s'adonna ensuite à l'étude de l'histoire, fit l'éducation du fils de lord Chesterfield, embrassa la vie ecclésiastique, se distingua comme prédicateur, et fut nommé chanoine de Windsor en 1751. On a de lui entre autres ouvrages un vol. de *Poésies*, 1727 ; un *Essai* en vers sur la satire, 1730, in-8° ; *Essai sur la raison,* 1735, in-fol.; *Histoire de Gustave-Adolphe,* 1749, 2 vol. in-4° ; réimprimée en 1763, in-8° ; *Essai sur l'agriculture,* 1764 ; un poëme sous le titre de l'*Amarante,* 1767. Il a laissé en manuscrit l'*Histoire de la guerre de trente ans, de* 1618 *à* 1638.

HARTE (lady). *Voyez* **HAMILTON** (Emma).

HARTENKEIL (Jean-Jacques), médecin, né à Mayence le 28 janvier 1761, étudia la médecine à Würtzbourg, puis à Strasbourg, et revint à Würtzbourg où il reçut le grade de docteur en 1784. Il soutint à cette occasion une thèse intitulée : *De vesicæ urinariæ calculo.* L'année suivante, Hartenkeil fit un voyage en France, et demeura 17 mois à Paris, pendant lesquels il se lia d'une manière particulière avec le célèbre Desault. En 1786 il se rendit en Angleterre, où il fréquenta les médecins et chirurgiens les plus célèbres de l'époque. De retour en Allemagne, en 1787, il devint conseiller aulique et chirurgien de l'archevêque de Saltzbourg. Il fit dans cette ville des cours de chirurgie et d'accouchement pour les sages-femmes, et ne négligea rien pour y organiser et améliorer l'enseignement médical. En 1790, il entreprit, avec le docteur François-Xavier Mezler, la *Gazette médico-chirurgicale de Saltzbourg,* le plus ancien des journaux de médecine qui s'impriment aujourd'hui en Allemagne ; il le rédigea pendant 18 ans. Hartenkeil mourut le 7 juin 1808. On a de lui quelques opuscules en allemand. Il a donné une nouvelle édition, avec des notes, de l'ouvrage d'Albinus, intitulé : *Historia musculorum hominis,* Francfort, 1784, in-4°. Il a été aussi, avec Sœmmering, éditeur *des Tables anatomiques de Schaarschmidt,* Francfort, 1803, in-4°, 2 volumes (en allemand).

HARTENSFELS (George-Christophe PETRI de), savant médecin et naturaliste, né en 1633 à Erford en Thuringe, fit ses études à Groningue et à Leipzig et fut en 1664 nommé premier médecin de l'électeur de Mayence. Il rendit de grands services pendant le siége de cette ville, et pendant l'épidémie qui désola l'électorat en 1683. Créé comte palatin de Hartensfels en 1680 et nommé professeur de médecine à l'académie d'Erford en 1690, il mourut comblé d'honneurs le 11 décembre 1718. Outre des observations dans les *Acta curios. natur.*, on a de lui : *Azylum languentium seu Carduus sanctus,* Iéna, 1669, Leipzig, 1698, c'est une monographie du chardon bénit ; *Elephantographia curiosa,...* etc., Erford, 1715, très-recherché.

HARTIG (François-de-Paule-Antoine, comte de), né à Prague en 1738, fut ministre plénipotentiaire d'Autriche à la cour de Dresde, chambellan, conseiller intime de l'Empereur, et mourut en 1797, président de la Société royale des sciences de Prague. On a de lui un *Essai sur les avantages que la culture des beaux-arts et des sciences pourrait procurer aux femmes* (en allemand), Prague, 1775, in-8° ; *Observations historiques sur le perfectionnement ou la Décadence de l'agriculture chez les différents peuples* (en allemand), 1786, in-8°, traduit en français par Leroy de Lozembrune, Vienne, 1790, in-8° ; des *Lettres sur la France, l'Angleterre et l'Italie,* Genève, 1785, in-8° ; enfin des *Mélanges de vers et de prose,* Paris, 1788, in-8°.

HARTLEBEN (François-Joseph), jurisconsulte, né à Dusseldorf en 1740, mort à Vienne en 1808. Orphelin de naissance, il fut élevé par le confesseur de l'électeur palatin et destiné à entrer dans l'ordre des jésuites ; mais son aversion pour la vie monacale lui fit prendre la fuite. Il s'enrôla comme simple soldat à l'époque de la guerre de 7 ans, dans un régiment de cavalerie prussienne, où il parvint au grade d'officier. Après la paix, il étudia le droit. Des renseignements qu'il obtint plus tard sur sa famille, lui apprirent qu'il descendait d'une famille noble néerlandaise, nommée Hartlœwen ; mais cette découverte ne put l'engager à changer le nom qu'il portait depuis son enfance. Nommé professeur de droit romain à l'université de Mayence, un grand nombre d'étudiants de l'Allemagne quittèrent leurs universités pour venir suivre ses cours. Il occupa avec une égale distinction la place de conseiller de la cour de cassation et diverses autres charges dont il fut revêtu successivement. Sa *Bibliothèque universelle du droit,* 1784-1792, et ses *Medit. Pandect.,* sont considérées en Allemagne comme des ouvrages classiques.

HARTLEBEN (Théodore), fils du précédent, né à Mayence le 24 juin 1770, écrivit à l'âge de 14 ans un *Programma* remarquable *sur la décadence des sciences chez les Grecs et les Romains et sur les moyens de prévenir pareille chose parmi les modernes.* Il soutint publiquement une dissertation d'histoire avec assez d'éclat pour attirer l'attention de Jean de Muller, qui dirigea l'activité du jeune homme sur le droit public de l'Allemagne. A 20 ans, Hartleben reçut le bonnet de docteur et partit pour Wetzlar afin d'y étudier le mécanisme de la chambre impériale. Il se rendit ensuite en Autriche, fut présenté par Jean de Muller au ministre Thugat, qui plaça Hartleben à l'école des langues orientales avec la perspective de faire partie de la légation à Constantinople. Le père d'Hartleben mit obstacle à ce projet. Employé successivement dans divers postes, à Aschaffenbourg comme conseiller au tribunal de la cour électorale, à Kislau comme grand bailli, à l'université de Saltzbourg comme professeur de droit et procédure en Empire pendant 8 ans, à Wurtzbourg comme conseiller et professeur, il passa enfin en 1808 au service de Bade, remplit une chaire de droit pratique à l'université de Fribourg, et une place de conseiller de régence, fut nommé référendaire au département de la navigation, et mourut le 15 juin 1827. On lui doit entre autres ouvrages : *Positiones ex universo jure electo,* 1790 ; *Méthode à suivre pour l'étude du droit dans les États de l'Allemagne,* 1800 ; *la Constitution germanique telle qu'elle est après la réalisation du système des indemnités,* 1803, etc., etc.

HARTLEY (David), médecin anglais, né à Hingworth le 30 août 1705, mort à Bath le 28 août 1757, a publié :

Observations sur l'homme, son organisation, ses devoirs et ses espérances, 1749, 1791, 2 vol. in-8°, traduit en français par l'abbé Jurain, 1755, 2 vol. in-12, et sous le titre *De l'Homme, de ses facultés physiques et intellectuelles,* par l'abbé Sicard, 1802, 2 vol. in 8°; *Exposé des preuves pour ou contre le remède de Mlle Stephens pour dissoudre la pierre,* etc., 1739.

HARTLEY (David), fils du précédent, membre du parlement d'Angleterre, fut l'un des plénipotentiaires chargés de traiter de la paix d'Amérique avec Franklin, et mourut le 19 décembre 1813, laissant la réputation d'un patriote libéral et éclairé.

HARTLIB (Samuel), littérateur, fils d'un négociant polonais, vint en 1640 en Angleterre, où il publia une *Relation de ce qu'on venait de tenter pour ménager une paix religieuse parmi les protestants.* Il fut l'éditeur du *Traité d'agriculture flamande,* et du *Legs d'un père à son fils,* par Richard Weston, 1645, et d'un *Mémoire sur le développement du traité de l'agriculture du Brabant et de la Flandre,* par Robert Child, Londres, 1652, in-4°. On connaît encore de lui : *Traité sur les défrichements ; Méthode pour apprendre promptement la langue latine,* 1654, in-4°; *Considérations concernant la réformation politique et religieuse de l'Angleterre,* 1647, etc. Hartlib fonda à Londres une école pour l'instruction des enfants nobles. On ignore l'époque de sa mort.

HARTMANN (Philippe-Jacques), médecin, né à Stralsund en 1648, fit ses études à Kœnigsberg, prit le bonnet de docteur à Valence, visita la France, la Hollande et l'Angleterre, et mourut en 1707 professeur extraordinaire à Kœnigsberg. On a de Hartmann : *Succincta succini prussici physica et civilis historia* (traité complet de l'ambre), Francfort, 1677, in-8°, Berlin, 1699, in-4°; *Anatomes phocæ,* Kœnigsberg, 1683; *De re anatomicâ veterum,* 1693; *De generatione viviparorum,* 1699, etc.

HARTMANN (Philippe-Jacques), de la même famille que le précédent, docteur et professeur en théologie à Kœnigsberg, a publié : *De rebus gestis christianorum sub apostolis commentarius,* Berlin, 1699. — HARTMANN (Jean), médecin, est auteur d'un discours sur l'opium, publié sous ce titre : *Opiologia,* Wittenberg, 1638.

HARTMANN (Jean-Adolphe), historien, né en 1680 à Munster de parents catholiques, fit ses études chez les jésuites, et entra dans la société, où il régenta les basses classes pendant plusieurs années. Étant rentré dans le monde, il fit profession ouverte du luthéranisme, fut nommé en 1722 à la chaire d'éloquence de Marbourg, et mourut le 31 octobre 1744. On a de lui : *Vitæ quorumdam pontificum romanorum,* Marbourg, 1729; *Histoire de la Hesse,* en latin, ibid., 1741-46, 3 vol. in-8°; des *Préceptes de rhétorique,* en latin, etc.

HARTMANN (Pierre-Emmanuel), médecin, né à Halle en 1727, professeur ordinaire à l'université d'Helmstædt, puis à celle de Francfort, négligea les travaux du cabinet pour ceux plus lucratifs de la pratique, et ne publia pendant ses 28 années d'exercices aucun ouvrage remarquable. Il avait entrepris en 1767 une *Flore des environs de Francfort,* dont le 1er fascicule a seul paru.

HARTMANN (Jean-Melchior), né à Nordlingen le 20 février 1764, fils d'un fabricant de draps, se livra à l'étude des langues orientales sous Eichhorn qui l'établit dans sa maison comme précepteur de ses enfants. Hartmann suivit Eichhorn à Gœttingue en 1791, fut deux ans après appelé à Marbourg pour y remplir la chaire de philosophie et de langues orientales, et mourut le 16 février 1827. On a de lui : *Commentatio de geographiâ Africæ Edrisianâ,* Gœttingue, 1792; *Éléments de la langue hébraïque et d'une chrestomathie en cette langue,* 1798; *Description et histoire de l'Afrique,* Hambourg, 1799, etc.

HARTSOEKER (Nicolas), métaphysicien, géomètre et physicien hollandais, né à Gouda en 1656. Dès l'âge le plus tendre, il ne se plaisait qu'à observer le ciel, et à lire dans tous les almanachs les passages qui pouvaient concerner les phénomènes astronomiques. Ayant appris qu'il existait une science du cours des astres, il voulut l'étudier malgré les obstacles que lui opposait son père. Le fruit de ses modiques épargnes, et ce qu'il put emprunter à ses compagnons d'études satisfirent à peine aux frais de 7 mois de leçons de mathématiques. Il passait les nuits à étudier cette science; et de peur qu'une lumière indiscrète ne le trahît, il garnissait avec des couvertures les fenêtres de son modeste réduit. C'est dans ces moments d'un travail opiniâtre, qu'il dut au hasard une découverte remarquable. Ayant un jour présenté un fil de verre à la flamme d'une bougie, il s'aperçut que l'extrémité de ce verre prenait une forme sphérique; et se rappelant alors une expérience faite par Leuwenhoek, il construisit des microscopes presque aussi parfaits que ceux de ce célèbre observateur, mais qu'il se procurait d'une manière beaucoup plus facile. Possesseur de ce précieux instrument, il se hâta de pénétrer dans les secrets les plus cachés de la nature, et ne tarda pas à découvrir l'existence des animaux spermatiques. Obligé sur la fin de 1674 d'aller perfectionner ses études à Leyde, il suspendit ses observations, et ne les reprit qu'en 1677. Les ayant communiquées à Huyghens, qui venait d'arriver à Leyde, il fut encouragé dans ses recherches par ce grand homme qui l'emmena à Paris, où Hartsoeker se lia intimement d'amitié avec Cassini. C'est d'après les instances de cet astronome, qu'il s'occupa de la construction des télescopes. Ses essais furent d'abord infructueux; mais il parvint enfin à en construire de plus parfaits que ceux de Campani, qui passaient alors pour les meilleurs. En 1694, parut son *Essai de dioptrique,* ouvrage qui ne traite pas seulement de cette science, mais dans lequel l'auteur donne une théorie générale des lois de la nature, et cherche à rendre raison des phénomènes les plus surprenants, tels que la dureté, l'élasticité, la transparence et l'opacité des corps. Son goût décidé pour les discussions scientifiques lui faisait chercher partout des contradictions, et il ne put jamais pardonner à l'Académie des sciences de Paris de n'avoir pas répondu à plusieurs attaques qu'il dirigea contre elle. Forcé en 1696 de s'éloigner de cette ville à cause du mauvais état de ses affaires, il se retira à Rotterdam, où il mit au jour son *Traité de physique.* C'est à cette époque qu'il fut présenté au czar Pierre le Grand. Ce prince qui voyageait incognito, ayant demandé un professeur de mathématiques aux magistrats d'Amsterdam, ils lui indiquèrent Hartsoeker; celui-ci se rendit auprès de Pierre, et le charma autant par sa conversation, que par les observations intéressantes qu'il le

mit à portée de faire sur Jupiter et sur Saturne. Le czar lui ayant proposé de le suivre en Russie, Hartsoeker ne voulut pas s'éloigner d'Amsterdam. Les magistrats firent alors élever un observatoire sur l'un des bastions de la ville d'Amsterdam, et lui procurèrent les moyens de construire un grand miroir ardent. Le landgrave de Hesse-Cassel et l'électeur palatin lui témoignèrent aussi une estime particulière, et assistèrent même à ses travaux. Ce dernier ne cessa de le solliciter, pendant 3 ans, de le venir joindre. Enfin Hartsoeker accepta la place de professeur de mathématiques et de philosophie, que ce prince lui proposait, et se rendit auprès de lui à Dusseldorf en 1704. C'est dans ce temps-là qu'il fit plusieurs voyages en Allemagne, visitant les savants et observant les curiosités naturelles. La princesse palatine s'étant retirée en Italie à la mort de l'électeur, Hartsoeker, comblé de bienfaits, alla finir ses jours à Utrecht, dans le sein de sa famille. Il y mourut en 1725. Ses principaux écrits sont : *Essai de dioptrique,* 1694 ; *Principes de physique,* 1696 ; *Recueil de plusieurs pièces de physique où l'on fait principalement voir l'invalidité du système de Newton,* 1722; *Traité de physique,* 1696, Rotterdam, etc.

HARTZHEIM (Joseph), jésuite, né à Cologne en 1694, professa d'abord les belles-lettres dans cette ville puis le grec et l'hébreu à Milan. De retour à Cologne, il obtint la chaire de philosophie et de théologie et mourut en 1763. On a de lui un assez grand nombre d'écrits, dont les plus recherchés sont : *Bibliotheca coloniensis in quâ vitæ et libri typo vulgati et MSs. recensentur omn. archidioeceseos coloniensis indigenarum,* etc., 1747, in-fol.; *Catalog. histor.-critic. MSs. bibliothecæ eccles. metropol. coloniensis,* 1752, in-4° ; *Historia rei numariæ coloniensis,* 1754, in-4°; 5 vol. des *Conciles d'Allemagne,* etc.

HARVEY (Guillaume), célèbre médecin anglais, né à Folkstone dans le comté de Kent, le 2 avril 1578, fit une étude approfondie de l'anatomie, et perfectionna ses connaissances dans les leçons des professeurs les plus savants de l'Europe. Après avoir parcouru la France, l'Allemagne et l'Italie, il revint en Angleterre, et fut nommé en 1604, membre du collége de médecine de Londres et médecin de l'hôpital de Saint-Barthélemi. En 1619, il publia ses observations sur le mécanisme de la circulation du sang. Ce phénomène intéressant avait sans doute été déjà pressenti ; Aristote, Galien, Servet, Colombo et Césalpin, avaient frayé la route ; mais jusque-là rien n'était encore qu'en hypothèse, tout restait à établir, et la découverte de la circulation du sang, la connaissance des lois de son mouvement peuvent être attribuées en entier au médecin anglais. En 1642, Harvey, attaché à Charles I[er], partagea les malheurs de son roi, l'accompagna dans sa fuite, et en 1645, fut nommé président du collége de Morton à Oxford ; mais les parlementaires ayant pris possession de cette ville, Harvey perdit sa place, et vécut dans la retraite jusqu'à sa mort, arrivée le 3 juin 1658. Parmi les nombreux et importants ouvrages de Harvey, nous citerons : *Exercitatio anatomica de motu cordis et sanguinis in animalibus,* Francfort, 1628, in-4°; Leyde, 1739, in-4°; *Exercitationes II anatomicæ de circulatione sanguinis,* etc., Rotterdam, 1649, in-12 ; *Exercitationes de generatione animalium,* Londres, 1651, in-4°; Leyde, 1737 ; *Exercitationes anatomicæ III de motu cordis et sanguinis circulatione,* Rotterdam, 1659, in-12, Leyde, 1736, in-4°. Les *OEuvres* d'Harvey ont été réunies en 2 vol. in-4°, avec une notice sur la vie et les écrits de l'auteur, par le docteur Laurance, Londres, 1766.

HARVEY (Éliab), neveu du précédent, né à Chigwell en 1759, entra dans la marine en 1771, prit part à la guerre d'Amérique, commandait la frégate *la Santa-Margaritta* à la prise de la Martinique et de la Guadeloupe en 1794, fit partie de la flotte de la Manche jusqu'à la paix d'Amiens, assista à la bataille de Trafalgar sur *le Téméraire,* suivit constamment le vaisseau amiral au plus fort du danger, et fut après la bataille nommé contre-amiral. En 1809, il faisait partie de la flotte de la Manche; une mésintelligence avec l'amiral Gambier, qui avait remplacé lord Saint-Vincent dans le commandement de la flotte, faillit être funeste à Harvey. Le capitaine Cochrane avait été désigné pour diriger les brûlots destinés à incendier l'escadre française mouillée dans la rade des Basques, Harvey blessé de cette préférence, éclate contre son chef, et lui signifie par écrit que si Cochrane ou tout autre officier moins ancien que lui est chargé de cette mission, lui, Harvey, baissera sur-le-champ son pavillon. Traduit devant une cour martiale, il reconnut ses torts, mais n'en fut pas moins cassé. Rentré plus tard au service, il fut nommé vice-amiral, puis amiral, et mourut à Chigwell, le 20 février 1830.

HARVEY (Gédéon), né dans le comté de Surrey, mort à Hampstead dans le comté d'Hertford en 1700, avait été médecin de Charles II, et ensuite de la Tour de Londres. On connaît de lui : *Ars curandi morbos expectatione; De vanitatibus, dolis et mendaciis medicorum,* Amsterdam, 1683, in-12 ; ibid., 1695, in-8°.

HARWOOD (Édouard), savant ministre anglais non conformiste, né en 1729 dans le comté de Lancastre, mort à Londres le 14 janvier 1794, est auteur des ouvrages suivants : *Introduction à l'étude du Nouveau Testament,* Londres, 1767, in-8° ; *Examen des diverses éditions des classiques grecs et romains,* 1775, in-8°; 1790, in-12; traduit en italien par Maffeo Pinelli, Venise, 1780, in-8°, et 1793, 2 vol. in-12 : cette traduction estimée est plus recherchée que l'original. Il a donné une édition de la *Biogr. classica,* Londres, 1778, 2 vol. in-12.

HARWOOD (Édouard), antiquaire anglais, a publié : *Populorum et urbium selecta numismata græca ex ære,* etc., Londres, 1812, in-4°.

HARWOOD (sir Busik), né à Newmarket, fit un voyage aux Indes orientales; et, de retour en Angleterre en 1785, fut nommé professeur d'anatomie à l'université de Cambridge en 1800; il enseigna la médecine pratique à Downing, fut fait chevalier en 1806, et mourut le 10 novembre 1814. On a de lui, en anglais : *Tableau d'un cours de leçons sur l'anatomie et la physiologie,* 1786, in-8° ; *Système d'anatomie et de physiologie comparées,* 1796, 1[re] livraison in-4°.

HASE (Théodore de), né à Brême en 1682, professa l'hébreu et la théologie à Francfort en 1712, fut nommé membre de la Société royale de Berlin, en 1718, revint ensuite à Brême, y enseigna la théologie, et mourut en 1731, laissant plusieurs *Dissertations* savantes, réunies

en un vol. in-8°. Hase a travaillé avec Lampe à la *Bibliotheca historico-philologico-theologica,* ouvrage périodique.

HASECH (Antoine), curé liégeois, ne doit sa célébrité qu'à sa longévité extraordinaire, et à la santé et aux forces qu'il conserva jusqu'à l'âge de 125 ans. Hasech fut 100 ans curé, et mourut en 1626 dans sa cure; les uns disent à Gulich ou Gouvi, dans le duché de Luxembourg; les autres à Gelick ou Geule, près de Maestricht. Son portrait, qui a été gravé, est devenu rare.

HASELBAUER (François), jésuite et savant orientaliste, né le 7 septembre 1677 à Frauemberg en Bohême, mort à Prague le 23 septembre 1756, est auteur des ouvrages suivants : *Idée exacte du christianisme* (en allemand), Prague, 1719-22, 2 vol. in-8°; *la Haute noblesse dans l'ordre ecclésiastique* (en allemand), ibid., 1727, in-4°; *Fundam. grammatica duar. præcipuar. linguar. orientalium, scilicet hebr. et chald.*, etc., ibid., 1743, in-8°; ibid., 1753, in-8°; *Lexicon hebr.-chald.,* etc., ibid., 1743, in-fol.; *les Quatre Évangiles publiés en 1668 à Rome en hébreu et en latin, par J. B. Jona, et réimprimés en caractères hébraïques avec une traduction allemande,* ibid., 1746, in-fol.

HASENCLEVER (Pierre), né à Remscheid dans le duché de Berg en 1716, suivit dès sa première jeunesse la carrière du commerce, fit plusieurs voyages en France, en Saxe, dans la Silésie, la Pologne et la Russie, séjourna longtemps dans le nord de l'Europe, où il créa plusieurs établissements industriels, visita ensuite l'Espagne, le Portugal, et revint à Aix-la-Chapelle. Jusque-là il n'avait travaillé que comme l'associé de l'un de ses oncles. Celui-ci ayant eu l'ingratitude de rompre la société, le jeune commerçant eut à recommencer ses voyages; il s'établit d'abord à Cadix, passa en Angleterre et ensuite en Espagne en 1750. En 1754, il fut consulté par le roi de Prusse, Frédéric II, sur le traité de commerce que ce prince voulut faire avec l'Espagne. Ayant acquis le droit de cité à Londres en 1764, il obtint l'approbation du gouvernement pour aller établir dans les provinces américaines des fonderies, des forges, et une exploitation de chanvre et de potasse. Ses projets mis à exécution réussirent au delà de ses espérances; il fit construire plus de 200 usines de toute espèce; mais, par la faute de ses associés, peu à peu les bénéfices baissèrent, et enfin Hasenclever se vit entraîné dans leur ruine. Il mourut le 13 juillet 1793. On a de lui plusieurs *Mémoires* intéressants sur l'économie politique, sur l'industrie et le commerce de l'Amérique septentrionale, dans les *Cahiers pour le commerce,* publiés par Sinapius, et dans le *Journal politique,* années 1781, 1782 et 1783. Sa *Vie* a été publiée à Landshut, 1794, in-8°.

HASENMULLER (Daniel), orientaliste, né en 1651 à Eutin (Holstein), professa le grec et les langues orientales à Kiel, et mourut dans cette ville le 29 mai 1691. On a de lui : *Janua hebraismi aperta,* Kiel, 1691, in-fol.; une édition du *Syriasmus* de H. Opitz, Leipzig, 1678, 1691, in-4°; et une de la Bible en grec, Kiel, 1686, in-12, etc.

HASENMULLER (Élie), né en Allemagne dans le 16e siècle, d'abord jésuite, quitta la religion catholique pour le luthéranisme, et attaqua fortement ses anciens confrères. On a de lui : *Historia jesuitici ordinis, in quâ de ejus auctore, nomine, gradibus, incremento, vitâ, votis, privilegiis*, etc., *tractatur,* Francfort, 1593, in-4°, et 1605, in-8°; le *Triumphus papalis* placé en tête de cette histoire est de Maximilien Philon.

HASLEWOOD (Joseph), né à Londres le 5 novembre 1769, amateur éclairé de curiosités et d'antiquités bibliographiques et nationales, possédait dans ce genre une des plus belles bibliothèques de l'Angleterre. Il eut part à la fondation du club de Roxburgh. On lui doit la publication ou la réimpression d'une foule de vieux ouvrages rares et curieux, de poésie, de prose, qui auraient sans doute péri sans lui. Il fournit aussi de nombreux *articles* d'archéologie à quelques ouvrages périodiques. Haslewood, qui avait exercé toute sa vie les fonctions d'avoué (*solicitor*), mourut à Kensington le 21 septembre 1833.

HASSAN-PACHA. *Voyez* **GAZI-HASSAN.**

HASSAN BEN SABBATH. *Voyez* **HAÇAN.**

HASSE (Jean-Adolphe), l'un des plus célèbres compositeurs du 18e siècle, né à Bergedorf en 1699, connu en Italie sous le nom de *il caro Sassone,* entra en 1718 comme ténor à l'opéra de Hambourg, puis au théâtre du duc de Brunswick : ayant appris la composition d'un musicien alors célèbre, nommé Keiser, et étant d'ailleurs bon claveciniste, il fit exécuter à Brunswick son premier opéra, *Antigone,* qui obtint quelque succès. Hasse n'avait guère alors que 18 ans : sentant combien il lui restait à acquérir dans la science de l'harmonie, il partit pour l'Italie en 1724, étudia d'abord à Naples sous Porpora, et suivit ensuite les leçons du célèbre Scarlatti. En 1727 il fut nommé maître de chapelle du Conservatoire des Incurables à Venise, et composa plusieurs opéras. Sa réputation s'étant étendue en Allemagne, il fut appelé à Dresde en 1731, par l'électeur-roi de Pologne, avec un traitement de 12,000 thalers pour lui et sa femme Faustina (née Bordoni), habile cantatrice. Hasse passa ensuite en Angleterre, revint à Dresde en 1740, y resta jusqu'en 1763, époque où il fut mis à la pension ainsi que sa femme; il se rendit alors à Vienne, où il composa encore plusieurs opéras, et alla terminer sa carrière à Venise, patrie de sa femme, le 22 décembre 1783. Hasse a mis en musique tous les opéras de Métastase. La mélodie en est douce, pure et naturelle. Il a composé aussi beaucoup de musique de chambre et d'église, notamment des *Litanies* qui sont encore très-goûtées.

HASSEL (Jean-George-Henri), géographe allemand, né le 30 décembre 1770 à Wolfenbuttel, où son père était conseiller consistorial, était destiné à l'étude du droit, mais il se sentait porté vers la géographie et l'histoire, et devenu simple auditeur et ensuite greffier à Wolfenbuttel, il consacra tout son temps à ses études favorites. Ayant réuni ses recherches à celles de Bege de Helmstædt, ils publièrent de concert, en 1802, une *Description géographique et statistique des principautés de Wolfenbuttel et de Blankenbourg,* qui plaça les deux auteurs parmi les premiers géographes de l'Allemagne. Hassel publia en 1805 la *Description des États de l'Europe.* Le duc de Brunswick, appréciant ce travail, commença par payer les dettes de l'auteur, mais survint la guerre avec la France, et la mort du duc vint arrêter les effets de sa bonne volonté. Hassel se dirigea vers Nuremberg,

alla s'établir à Weimar sur l'invitation de Bertuch, fut appelé à Cassel, où il fut nommé chef de la 2e division de l'intérieur et chargé des rapports relatifs à l'instruction publique, au culte et à la salubrité. Après les batailles de Leipzig et de Hanau, et la chute du royaume de Westphalie, Hassel trouva un gracieux accueil auprès des souverains restaurés, et fut nommé, par le gouvernement de Brunswick, son commissaire pour fixer la délimitation de Hesse-Cassel et du duché de Brunswick. Les intrigues de ses envieux le firent bientôt repousser de toutes les places, et Hassel se rendit de nouveau à Weimar auprès de Bertuch, dont il continua les *Éphémérides géographiques*, et mourut le 18 janvier 1829. Outre les deux ouvrages cités plus haut, on a de Hassel : *Esquisse de la monarchie autrichienne,* Nuremberg, 1807 ; *Esquisse de l'empire russe*, ib., 1807 ; *Esquisse du royaume de Hollande ; Esquisse du royaume de France,* 1819 ; *Dictionnaire de géographie et de statistique,* 1817 et 1818, 2 vol., etc.

HASSELQUIST (Frédéric), naturaliste suédois, né à Taernvalla dans la Gothie orientale, le 14 janvier 1722, étudia sous le célèbre Linné, et fit en 1749, d'après les conseils de ce savant, un voyage en Palestine ; il parcourut l'Orient, recueillit les objets les plus rares en histoire naturelle, et il était sur le point de revenir en Suède, où l'attendait la récompense de ses riches découvertes, lorsqu'il mourut à Smyrne le 9 février 1752. Linné a publié en latin le résultat de l'entreprise de son jeune élève sous le titre de *Voyage en Palestine avec des mémoires et des remarques sur les objets d'histoire naturelle les plus intéressants*, etc., Stockholm, 1757, grand in-8° ; traduit en anglais, Londres, 1766, et en français (par Eidous), Paris, 1769, 2 vol. in-12.

HASSELS (Jean), théologien, né à Liége, assista au concile de Trente, et y mourut en janvier 1552. On lui attribue l'ouvrage intitulé : *Commentarius in epistolas sancti Pauli.*

HASSENCAMP (Jean-Mathieu), savant mathématicien et orientaliste, né à Marbourg en 1743, enseigna depuis 1768 à l'université de Rinteln, les mathématiques et les langues orientales ; fut nommé bibliothécaire de cette université, et mourut le 6 octobre 1797. Hassencamp a enrichi la littérature allemande de plusieurs ouvrages qui traitent des sciences mathématiques, ou qui ont pour objet l'explication de l'Écriture sainte. Son entreprise la plus utile en littérature est celle des *Annales de la littérature théologique,* etc., qu'il commença de publier en 1789, et qu'il continua jusqu'à sa mort.

HASSENFRATZ (Jean-Henri), né à Paris le 20 décembre 1755, fit très-jeune un voyage à la Martinique, et revint dans sa ville natale. D'abord coloriste dans une fabrique d'indiennes à Saint-Denis, puis charpentier, il enseigna l'art du trait, et gagna sa maîtrise. Parvenu à l'âge de 22 ans, il quitta sa profession et consacra le fruit de ses épargnes à étudier les mathématiques sous le célèbre Monge. Employé chez le chevalier de Bauvin à la confection des plans de campagne de Piémont, il fut au camp de Saint-Omer en 1780, et on le chargea, comme ingénieur-géographe, de dessiner les manœuvres et les combats qui s'y exécutaient. Reçu élève des mines en 1782, il fut envoyé l'année suivante dans la Styrie et la Carinthie, pour y étudier l'art de fabriquer le fer et l'acier : il voyagea aussi en Allemagne et en Hongrie pour y apprendre l'art pratique des mines, et Lavoisier le chargea de la direction de son laboratoire. Hassenfratz se jeta dans le tourbillon révolutionnaire. Appelé le 7 septembre 1792, par Servan pour diriger le matériel du ministère de la guerre, il donna sa démission, et se retira pauvre d'une place où il avait disposé de plusieurs millions. Membre de la commune révolutionnaire de Paris, il se servit de son ascendant sur ses collègues pour atténuer les mesures et pour sauver plusieurs victimes. Les soupçons que ses collègues avaient conçus de son patriotisme les engagèrent à le charger de porter à la Convention la fameuse pétition par laquelle la commune demandait le supplice des girondins. En 1794, une commission de quatre membres ayant été nommée par le comité de salut public pour subvenir aux besoins de l'armée, Hassenfratz y fut chargé des fusils et des canons. Peu de temps après, il prit part à la réorganisation du corps des mines, dans lequel il se contenta de son ancien grade. Il contribua aussi à la création de l'école polytechnique, appelée alors l'école de Mars, qu'il dirigea d'abord, et dont les succès déterminèrent le comité de salut public à adopter définitivement cette institution, due à Monge (20 août 1794). Hassenfratz se chargea de l'enseignement de la physique. Décrété d'accusation en 1795, il parvint à se sauver dans les Ardennes, fut rappelé sur la demande des comités de salut public, d'instruction publique et de sûreté générale réunis, mais ne put recouvrer la liberté qu'après le 3 brumaire. Depuis il continua de se livrer aux sciences, et devint membre de l'Institut. En 1814, il perdit sa place à l'école polytechnique ; cependant on lui conserva ses appointements, qui ne lui furent retirés qu'après les cent jours. Il mourut le 26 février 1827. Ses principaux ouvrages sont : *Écoles d'exercices, ou Manuel militaire de l'infanterie, cavalerie et artillerie nationale,* 1790, in-12 ; nouvelle édition sous le titre de *Catéchisme militaire, ou Manuel du garde national,* 1792, in-12 ; *Géographie élémentaire à l'usage des jeunes gens de l'un et de l'autre sexe,* 1792, in-12 ; 3e édition, 1809 ; *Cours révolutionnaire d'administration militaire*, 1794, in-4° ; *Cours de physique céleste,* 1802, in-8° ; *Traité de l'art du charpentier,* 1804, in-4° ; *Sidérotechnie, ou l'Art de traiter les minerais de fer,* 1812, 2 vol. in-4°, ouvrage regardé comme le plus riche et le plus complet en ce genre ; *Dictionnaire physique de l'Encyclopédie par ordre de matières,* 1816-21, 4 vol. in-4° ; *Traité théorique et pratique de l'art de calciner la pierre calcaire, et de fabriquer toutes sortes de ciments*, etc., Paris, 1825, in-4°, planches. Hassenfratz a aussi donné des *Mémoires* dans les *Annales de chimie,* dans le *Journal des mines,* dans le *Journal de physique* et dans les *Mémoires de la Société royale de Londres*, etc.

HASSENSTEIN ou **HASISTENIUS** (Bohuslas), baron de Lobkowitz, secrétaire d'État de Hongrie et grand chancelier de Bohême, en 1510, se fit remarquer par son goût éclairé pour les lettres, dont il a été l'un des restaurateurs dans sa patrie. Il recherchait les anciens manuscrits, et était parvenu à se former l'une des plus riches bibliothèques de son époque. On a de lui : *Lucubrationes oratoriæ et epistolæ,* Prague, 1563, in-8° ; *Farrago poematum,* ib., 1570, in-8°.

HASTFEHR (Frédéric-Guillaume, baron de), né en Suède vers 1714, mort à Copenhague le 19 février 1762, quitta le service militaire pour se vouer à l'économie rurale, et s'appliqua surtout à perfectionner l'éducation des moutons. Hastfehr développa ses idées dans un Traité écrit en suédois, et qui fut imprimé à Stockholm en 1752. Cet ouvrage eut un grand succès, et fut traduit en danois, en allemand et en français. L'édition allemande, intitulée *la Mine d'or d'un pays,* a été réimprimée en 1767.

HASTING, fameux aventurier, né vers l'an 810 en Danemark, débarqua pour la première fois à la tête de ses Normands en 845, vers l'embouchure de la Loire, dont il ravagea les rives, prit les villes et brûla les villages, où ses soldats se gorgèrent de dépouilles. Repoussé enfin par le courage des Tourangeaux, il quitta cette contrée, reparut dans la Frise, se fraya à travers la Picardie un chemin jusque dans le pays normand, et y mit tout à feu et à sang. Cette bande d'aventuriers tourna ensuite ses armes vers Rome, et prenant la ville de Luna pour la cité du monde chrétien, elle s'en empara par la trahison et la rasa de fond en comble en 867. De là le redoutable Hasting fit une nouvelle expédition en France, débarqua en Bretagne, se jeta sur l'Anjou, le Poitou et la Touraine, et fut vaincu par Louis et Carloman, qui ne tirèrent pas d'avantage de leur victoire. Un traité qu'Hasting signa ensuite avec Charles le Gros en 879, mit en sa possession le comté de Chartres; il retourna en Danemark, où il mourut vers 890.

HASTINGS (Warren), issu d'une ancienne famille, naquit le 6 décembre 1732 à Daylesford, dans le comté de Worcester. Le dernier Hastings de Daylesford, forcé de vendre son manoir seigneurial, avait usé de son droit héréditaire pour nommer son second fils recteur de la paroisse. Ce bénéfice n'était pas riche, et le titulaire, obligé de disputer ses dîmes au nouveau seigneur, tomba dans l'indigence à la suite de nombreux procès. Son fils aîné Howard obtint une place dans les douanes; le second Pynarton, paresseux et sans conduite, se maria avant l'âge de 16 ans, perdit bientôt sa femme, et alla mourir aux Antilles, laissant aux soins de son malheureux père son fils Warren orphelin. Envoyé de bonne heure à l'école du village, Warren s'y montra studieux, mais une idée avait envahi son cerveau, c'était de rentrer en possession de l'ancien manoir de sa famille, et de racheter Daylesford. A l'âge de 8 ans il fut placé par son oncle Howard dans une pension de Newington, passa deux ans après à l'école de Westminster, et obtint une bourse à Cambridge. Son oncle Howard mourut en le recommandant à un parent éloigné, nommé M. Chiswick qui, pour se débarrasser de sa tutelle, imagina de lui obtenir une place de commis au service de la compagnie des Indes. Hastings partit, et alla faire pendant deux ans le métier d'expéditionnaire au fort William; puis il fut envoyé à Cossimbazar où Souradjah Dowlah, qui avait déclaré la guerre aux Anglais, surprit la factorerie et emmena Hastings prisonnier à Mourshedabad. Là il entretint avec Drake, gouverneur de Calcutta, mis en fuite par le nabab, une correspondance qui lui valut son premier avancement dans le service de la compagnie. Une conspiration contre le nabab fut découverte, et Hastings, qui y avait pris part, dut s'enfuir à Fulda. Il y vit bientôt arriver l'expédition de Madras, commandée par Clive, et quitta la plume pour le mousquet. Clive remarqua Hastings, et après la bataille de Plassey, le désigna pour aller résider comme agent de la compagnie à la cour de Mir-Jaffir proclamé nabab du Bengale. Hastings demeura à Mourshedabad jusqu'en 1761 où il devint membre du conseil suprême et retourna à Calcutta. Non-seulement il ne réalisa qu'une modique somme sur les émoluments considérables de sa place, mais cette somme fut bientôt réduite à rien par ses libéralités et par une banqueroute. Il donna sa démission et retourna en Angleterre, où il resta de 1764 à 1768, s'occupant de l'étude des langues orientales et sollicitant de la compagnie la dotation de la somme nécessaire pour fonder à Oxford des chaires de persan et d'indoustan. Sur ces entrefaites les affaires de l'Inde furent discutées au parlement; une commission d'enquête fut nommée; Hastings fut interrogé et ses réponses appelèrent sur lui l'attention des ministres. En 1769 il reçut sur sa première demande une position supérieure à celle qu'il avait quittée quatre ans auparavant et s'embarqua à Douvres le 25 mars. Au nombre des passagers se trouvait un Allemand, nommé Imhoff qui se disait baron, et, se trouvant assez mal dans ses affaires, se rendait à Madras en qualité de peintre. Il était accompagné d'une jeune et jolie femme qui méprisait cordialement son mari. Hastings s'éprit fortement de Mme Imhoff, qui répondit à sa passion. Il fut convenu avec le mari, que, moyennant une indemnité pécuniaire, il ferait prononcer le divorce, et que Hastings, en épousant la baronne, adopterait les enfants du premier lit. Dès son arrivée à Madras, Hastings s'occupa avec zèle de ses nouvelles fonctions, opéra d'importantes réformes, fut bientôt placé à la tête du gouvernement du Bengale, et prit en 1772 possession de son nouveau poste à Calcutta. Le gouvernement intérieur était confié à un grand ministre indigène qui résidait à Mourshedabad. Ce ministre, établi par Clive, se nommait Mohamed Reza-Kan; il était musulman et Persan d'origine. Il avait eu pour compétiteur le maha rajah Nuncomar, brahmane indou qui avait joué un rôle important dans toutes les révolutions qui depuis Sujah Dowlah s'étaient succédé au Bengale. Nuncomar était parvenu par ses intrigues à provoquer la méfiance de la compagnie au sujet de Reza-Kan. Hastings reçut l'ordre de destituer ce dernier; en conséquence il le fit arrêter et mettre en jugement. Reza-Kan fut acquitté, mais le gouverneur profita de la circonstance pour abolir la charge de grand ministre et transférer aux employés de la compagnie l'administration intérieure du pays. Nuncomar, irrité de voir ses intrigues aboutir à un résultat avantageux à tout autre qu'à lui, jura une haine implacable à Hastings. Ce dernier cependant était forcé de chercher de l'argent; il en prit de toutes mains, réduisit de moitié la pension que touchait le nabab de Bengale, et enfin vendit à Sujah Dowlah les services de l'armée anglaise pour conquérir le Rohilcund et détruire cette valeureuse peuplade des Rohillas. Deux ans après sa nomination au poste qu'il occupait, Hastings avait, sans imposer aucune charge additionnelle, augmenté de 450,000 livres le revenu annuel de la compagnie, envoyé en Angleterre un million en espèces et forcé le nabab

d'Oude a payer toutes les dépenses de l'armée qui s'élevaient à environ 250,000 liv. par an. Pendant ce temps le parlement de Londres bouleversait le gouvernement indien ; le *Regulating-act* nommait Hastings gouverneur général, lui adjoignait 4 conseillers, et instituait une cour de justice composée d'un grand juge et de trois juges inférieurs, indépendants du gouverneur général et du conseil, et qui posséderait tant au civil qu'au criminel un pouvoir presque illimité. Hastings désapprouvait cette nouvelle forme du gouvernement, il reçut très-froidement ses collègues envoyés d'Angleterre, et dès lors s'élevèrent ces dissentiments qui retentirent plus tard en Angleterre et mirent en émoi le parlement et la cour. Hastings, en lutte sourde avec le conseil, paraissait n'avoir plus qu'une autorité nominale. Les Indiens profitèrent de la circonstance et lancèrent contre lui des accusations de malversations et de concussions. Nuncomar se mit à la tête des ennemis de Hastings. Le conseil condamna ce dernier à restituer 30 à 40 mille livres sterling qu'il avait eu l'improbité de se faire donner. Tout à coup Nuncomar est arrêté, jugé, condamné à mort et exécuté. Il est accusé par un indigène d'un faux commis deux années auparavant. En vain la majorité du conseil s'était opposée au jugement, le grand juge Impey fit passer outre, et Hastings fut vengé de son ennemi. La nouvelle de la guerre des Rohillas et celle des premiers démêlés entre le gouverneur et ses collègues étaient parvenues à Londres ; lord North chercha à faire destituer Hastings auquel il voulait substituer Clavering ; il s'efforça à cet effet d'obtenir de la compagnie une adresse au roi. Dans la cour des directeurs les voix se balancèrent, on réunit alors la cour de simples propriétaires ; Hastings l'emporta d'une centaine de voix sur ses adversaires. Sur ces entrefaites, le colonel Macleane, ami de Hastings et auquel celui-ci avait envoyé sa démission pour en faire usage si la majorité de la chambre lui était hostile, crut le moment arrivé et remit cette démission aux directeurs qui l'acceptèrent, et envoyèrent en Asie au général Clavering l'ordre d'exercer les fonctions de gouverneur général jusqu'à l'arrivée de M. Wheler, successeur désigné de W. Hastings. Cependant l'un des conseillers, Monson, était mort, et le conseil ne se composant plus que de 4 membres, la majorité appartenait de fait au gouverneur qui, soutenu par Barwell contre Clavering et Francis, avait de droit voix prépondérante en cas de partage. Hastings profita de l'avantage ; il révoqua les mesures de ses adversaires, il destitua leur créature, il nia qu'il eût jamais donné sa démission, et soutint que la pièce produite par Macleane étant nulle, tous les actes postérieurs de la compagnie étaient nuls aussi, et qu'il n'avait par conséquent jamais cessé d'être gouverneur général. Clavering lui envoya demander les clefs du fort et du trésor, s'empara des archives, tint un conseil avec Francis. Hastings, toujours assisté de Barwell, siége dans un autre appartement ; il fait prévenir les officiers des garnisons de n'obéir qu'à son ordre ; il offre à ses adversaires de soumettre leur différend à la cour suprême et de s'en rapporter à leur décision. Ils acceptent, la cour déclare que la démission de Hastings est nulle, et qu'il demeure toujours gouverneur général. Francis et Clavering, s'apercevant bien que l'opinion publique leur est contraire, acquiescent à la décision de la cour. Sur ces entrefaites, les tribunaux de Franconie, après un long procès, prononcent le divorce entre Imhoff et sa femme. Le baron quitte Calcutta avec une fortune plus que suffisante pour acheter une belle propriété en Saxe, et sa femme devient mistress Hastings. De grandes fêtes eurent lieu à l'occasion de ce mariage. Clavering refusa d'abord d'y assister, mais Hastings alla lui-même l'enlever dans sa propre maison, et promena en triomphateur son rival vaincu dans tous les salons. Clavering mourut quelques jours après. Wheler, qui avait cru être gouverneur-général et qui se voyait forcé de se contenter d'un siége au conseil, vota presque constamment avec Francis, mais la voix de Barwell et sa prépondérance en cas de partage continuaient d'assurer à Hastings le maintien de son autorité. Vers cette époque la cour des directeurs et le ministère changèrent d'opinion à son égard ; et lors de l'expiration du terme de cinq années fixées par le Regulating-act, il fut réélu sans opposition. Les événements avaient acquis de la gravité ; l'Amérique s'était insurgée, les Mahrattes menaçaient les possessions anglaises de l'Inde. Une réconciliation générale sembla devoir mettre fin aux querelles intestines : elle ne fut pas de longue durée ; à la suite d'une altercation, Hastings et Francis se battirent en duel et ce dernier fut grièvement blessé. Aussitôt guéri, il retourna en Angleterre, et Hastings, qui n'avait plus aucune opposition à redouter de la part de ses collègues, gouverna paisiblement le Bengale jusqu'en février de 1785, après avoir pacifié l'Inde, mis fin à la guerre de Mahrattes, et, de concert avec le grand juge Impey, dépouillé de tout ce qu'elles possédaient les bégums ou princesses d'Oude, la mère du dernier nabab et sa veuve, mère du nabab alors existant. W. Hastings partit pour l'Angleterre, débarqua à Plymouth en juin 1785, se rendit aussitôt à Londres, se présenta à la cour, alla saluer les directeurs à Leadenhall-Street et se retira avec sa femme à Cheltenham. Tout à coup éclata contre lui un violent orage en plein parlement. Francis, l'ancien ennemi de Hastings, venait d'être nommé membre de la chambre des communes. Burke, dont l'outrageuse susceptibilité s'était irritée contre quelques actes injustifiables du gouverneur général, présenta le 17 février 1786 un acte d'accusation à la chambre des communes. Warren fut renvoyé devant la chambre des pairs en mai 1787, et enfin le 13 février 1788 commencèrent à Westminster-Hall les débats du célèbre procès qui dura jusqu'en avril 1795. Warren Hastings, par un discours qui dura trois séances, était parvenu à faire rejeter plusieurs griefs de ses accusateurs. Pitt lui-même, descendit dans l'arène et soutint le point de l'accusation, qui reprochait à Hastings ses cruautés envers le rajah de Bénarès. Hastings fut cependant absous à la majorité des voix. Toutefois les frais du procès 71,080 liv. (1,777,075 fr.) sterl. restèrent à sa charge. Les frais de procédure, les honoraires de ses défenseurs, les subventions des journaux, avaient absorbé une bonne partie de sa fortune ; la fuite d'un banquier avait privé Hastings de son trésor particulier. Les directeurs de la compagnie lui firent une pension annuelle de 4,000 liv. sterl., et lui payèrent 10 années d'avance ; en outre on lui prêta 50,000 liv. sterl. sans intérêt. Mais Hastings était prodigue et plus d'une fois il dut recourir à la com-

pagnie pour obtenir des secours pécuniaires. Il passa les 24 dernières années de sa vie à Daylesford qu'il avait racheté; il employait son temps à embellir ses propriétés, à monter à cheval; consacrait une partie de ses journées à la littérature et composait des vers. Il mourut le 22 août 1818. On n'a de lui que quelques brochures : *Relation de l'insurrection de Bénarès*, 1782, in-4°; *Mémoire sur l'état de l'Inde*, 1786, in-8°; *Traité d'un moyen de construction apte à garantir les maisons des risques du feu*, 1816, in-4°; des *poésies fugitives*, la plupart consistant en imitations d'Horace. Les détails de cette biographie sont empruntés à un excellent article de M. Macaulay, inséré dans l'*Edinburgh Review*, et traduit dans la *Revue britannique*, livraison de février 1842.

HASTINGS (François RAWDON, marquis DE), né en Irlande le 7 décembre 1754, fut connu d'abord sous le nom de lord Moira. Il fit ses premières armes en Amérique, comme lieutenant de grenadiers, se distingua à l'affaire de Bunkers-Hill, à l'assaut du fort Clinton et mérita les éloges du général Burgoyne. En 1778 il était déjà lieutenant-colonel et par suite de la démission du général Howe, il fut nommé adjudant général de l'armée anglaise commandée par sir Clinton. Il rendit d'éminents services dans la retraite de Philadelphie sur New-York, au siége de Charleston, à la bataille de Camden. Quoique malade il dirigea la retraite de l'armée anglaise, mais son état empirant, il fut obligé de repasser en Angleterre; il tomba au pouvoir des Français, fut conduit à Brest, et recouvra bientôt sa liberté. De retour à Londres, le roi le nomma son aide de camp et le créa pair de l'Angleterre. Il portait alors le titre de lord Rawdon; après la mort de son oncle lord Huntingdon, dont il devint l'héritier, il fut autorisé à porter le même titre : mais en 1793, son père étant décédé, il prit celui de lord Moira. Cette même année il fut chargé de commander un corps d'émigrés français destiné à coopérer avec les Vendéens; ses dépêches ayant été interceptées par les républicains, l'expédition n'eut point lieu. Il partit ensuite pour les Pays-Bas, eut un commandement sous le duc d'York, fut peu de temps après remplacé par le général Abercrombie, et resta sans emploi jusqu'en 1795. Il fut alors chargé de diriger et de soutenir l'expédition préparée par M. de Puisaye, qui eut pour résultat le désastre de Quiberon. Les amis de lord Moira ont prétendu qu'il avait désapprouvé cette opération. En 1799, il s'opposa avec force à la réunion de l'Irlande à l'Angleterre, et fut constamment en opposition avec le ministère de Pitt. En 1803, il fut nommé commandant en chef des troupes britanniques en Écosse, et constable de la Tour. En 1805, il fut l'intermédiaire de la réconciliation du prince de Galles, auquel il était depuis longtemps fort attaché, avec le roi son père, et reçut en récompense de ce service la place de lord lieutenant d'Irlande. En 1806, sous le ministère de Fox, il fut nommé grand maître de l'artillerie; il vota, en 1807, en faveur de l'abolition de la traite des noirs et de l'émancipation des catholiques d'Irlande; et attaqua vivement, en 1811, l'administration de M. Wellesley-Pole comme secrétaire du gouvernement d'Irlande, lui reprocha des actes arbitraires, et défendit encore, le 21 avril 1812, les droits des catholiques irlandais. Enfin, en 1814, il fut nommé gouverneur général des possessions anglaises dans l'Inde : en juin de la même année, il fit une entrée solennelle à Calcutta, et célébra la naissance de son souverain avec une pompe vraiment asiatique. Il a dirigé les affaires civiles et militaires avec le plus grand succès, et sous son administration les Anglais ont triomphé des Mahrattes, des peuples du Nepal, et étendu considérablement leurs possessions et leur puissance en Asie. Il déplut pourtant à la compagnie des Indes, donna sa démission, revint en Angleterre, se justifia pleinement des reproches qu'on lui avait faits, et fut nommé gouverneur de Malte. Il mourut le 28 novembre 1826, à l'ancre devant Bajes et fut enterré dans la citadelle de Malte. Il a publié : *Discours sur l'état alarmant de l'Irlande*, 1797, in-8°; *Lettres au colonel Mac-Mahon sur le changement du ministère*, in-8°, 1798.

HASTINGS. *Voyez* **HUNTINGDON.**

HATEFY, poëte persan et écrivain célèbre, était natif de Djam et neveu du célèbre Djàmy. Il est auteur d'un poëme composé à l'imitation de celui qu'on appelle *Khamséh*; de deux autres poëmes intitulés : l'un, *les Amours de Khosrou et de Lhyryn*, l'autre, *Heft-Mendhar*; d'un poëme épique intitulé : *Tymour-Naméh*, ou vie de Tymour (Tamerlan).

HATEM, Arabe de l'antique tribu de Thaï, vivait peu de temps avant Mahomet. On lui attribue une foule de traits de générosité, plus admirables les uns que les autres : par exemple, on dit que l'empereur grec lui ayant fait demander, par des ambassadeurs, un cheval d'un grand prix, le seul qu'il possédât alors, Hatem, voyant arriver des étrangers, ignorant le sujet de leur mission, mais fidèle aux devoirs de l'hospitalité, fit tuer ce cheval pour les régaler, sa maison se trouvant alors dépourvue de toute provision.

HATEM. *Voyez* **HAYTON.**

HATRY (J. M.), général français, né à Strasbourg, embrassa de bonne heure la carrière militaire, s'y distingua, et obtint un avancement rapide : général de division en 1794, il contribua fortement aux victoires de Fleurus et Sombreffe, ainsi qu'à la prise des villes de Namur, Liége et Luxembourg. Après avoir commandé quelque temps la 1re division militaire (1796), il fut successivement envoyé aux armées de Sambre-et-Meuse, de Mayence et de Hollande. En 1794, la dignité de sénateur récompensa les nombreux services de Hatry, qu'une attaque d'apoplexie enleva en 1802.

HATSELL (Jean), huissier en chef de la chambre des communes, naquit à Cambridge vers 1754, et y fit ses études au collége de la reine, puis se rendit à Londres. Le docteur Akenside le recommanda à Dyson, alors huissier en chef de la chambre, qui le fit agréer pour secrétaire adjoint en 1760. Lorsque Dyson eut obtenu sa retraite, Hatsell devint de moitié avec Tyrwhitt, titulaire de la place vacante. Hatsell se distingua, par diverses publications utiles pour ceux qui prennent part aux débats parlementaires. Il ne résigna son office qu'en 1793, et mourut en 1821, à Marden-Par, près de Godstone. On a de lui : *Précédents de la chambre des communes*, Londres, 1794-1796, 4 vol. in-8°; et la collection des *Règlements et statuts de Charles II sur tout ce qui tient aux clôtures, prises d'eau, barrières*, etc., L. dres, 1809, in-4°, etc.

HATTON (Christophe), légiste anglais, occupait la poste de lord-chancelier en 1587, et fit partie de la députation envoyée à Marie Stuart avant le jugement de cette malheureuse princesse. Il mourut en 1597. Wood lui attribue plusieurs écrits sur le droit, entre autres : *a Treatise concerning statutes or acts of parliament*, etc., Londres, 1677, in-8°.

HATZFELD (François Louis, prince de), né le 23 novembre 1756, était gouverneur de Berlin au moment où cette capitale fut évacuée par les troupes prussiennes, après la bataille d'Iéna. Une lettre qu'il adressait au major de Knesenbuk et dans laquelle il donnait des renseignements sur l'état des troupes françaises, tomba le 28 octobre entre les mains de Napoléon, qui fit arrêter le prince de Hatzfeld. La femme de ce dernier se rend en hâte au château, obtient une audience de l'empereur qui lui montre la lettre de son mari. La princesse se jette aux pieds de Napoléon : celui-ci lui remet la lettre en disant : Je n'ai plus de preuves en main contre votre mari, ramenez-le chez lui ; il est libre. Le prince de Hatzfeld prit son congé en 1807 avec le grade de lieutenant général. Plus tard il fut employé dans plusieurs missions diplomatiques : en 1813 il porta une lettre d'excuse pour la capitulation du général d'York. Il fut successivement ministre de Prusse dans les Pays-Bas et à Vienne et mourut dans cette dernière ville le 3 février 1827. — La princesse de Hatzfeld est morte à Berlin en 1833.

HAUBER (Eberhard-David), historien et géographe, né en 1715 à Hohenhasbach, fut nommé en 1746 pasteur de St.-Pierre de Copenhague, et mourut dans cette ville le 15 février 1765. On connaît de lui une trentaine d'ouvrages sur la théologie, la géographie, la chronologie et la numismatique. On se bornera à citer : *Introduction à la géographie, contenant une notice sur l'état physique et politique et la religion de tous les pays connus*, etc., Ulm, 1721, in-8° (en allemand) ; *Primitiæ schauenburgicæ quibus variæ circa res schauenburgicas observat. hist. atque litterar. continentur*, etc., Wolfenbüttel, 1728, 2 parties in-8° ; *Harmonie des quatre évangélistes* (en allemand), Lemgo, 1732, in-8° ; *Biblioth. acta et scripta magica continens*, etc., ibidem, 1738, 1745, 3 vol. in-8° ; *Chronologie de la Bible établie d'après le texte* (en allemand), Copenhague, 1753, in-8° ; Büsching qui fut l'élève de Haubert, a écrit sa *Vie*, et l'a publiée dans les *Suppléments à la biographie des personnes remarquables*, tome III.

HAUBOLD (Chrétien-Théophile), un des plus célèbres légistes que l'Allemagne ait produits dans les temps modernes, naquit à Dresde le 4 novembre 1766. Son père, qui, à cette époque, remplissait les fonctions de premier conservateur des cabinets d'instruments mathématiques de l'électeur de Saxe, étant devenu veuf en 1770, et ayant été appelé l'année suivante à remplir une chaire de physique à l'université de Leipzig, confia l'éducation de son fils Chrétien à son frère Maurice, savant avocat dont la maison était le rendez-vous des jurisconsultes et des magistrats les plus distingués de Dresde. Maurice Haubold destina son neveu à la carrière qu'il suivait lui-même, et, en conséquence, il commença à diriger son éducation vers ce but. Dans sa 12e année Chrétien fut envoyé par son oncle au gymnase de Saint-Nicolas de Leipzig, où on l'admit à cause de ses connaissances variées ; bien que les statuts défendissent d'y recevoir aucun élève âgé de moins de 14 ans. Les progrès de Haubold furent tels que déjà, en 1780, il put commencer à fréquenter l'université de Leipzig, où il étudia le droit et les sciences qui s'y rattachent. Le 30 décembre 1782, il soutint une thèse intitulée : *De differentiis inter testamentum nullum et inofficiosum*, et obtint le grade de licencié ès lois. En juillet 1786, le sénat de l'université de Leipzig, après un examen rigoureux, lui accorda l'autorisation d'enseigner publiquement, et dans l'automne de cette année, il fit un cours de droit romain, auquel assistèrent la plupart des professeurs, un grand nombre de magistrats et presque tout le barreau. En 1789, il présenta à l'université une nouvelle thèse qu'il demandait à soutenir pour acquérir le degré de docteur en droit, mais la faculté lui en adressa tout de suite le diplôme, accompagné d'une lettre où elle lui déclarait qu'il avait déjà donné tant de preuves de son profond savoir, qu'elle ne croyait pas nécessaire d'en exiger d'autres. Nommé, en 1790, professeur des antiquités du droit ; en 1797, professeur de droit saxon, et en 1799, professeur de droit romain à l'université de Leipzig, il cumula plus tard ces trois charges avec celles d'assesseur à la faculté de droit, de décemvir de l'université et de conseiller à la cour royale, ainsi qu'avec la dignité purement honorifique de chanoine du chapitre de Mersebourg. Haubold, dans ses cours et dans les nombreux ouvrages qu'il a publiés, voulait réformer les bases de l'étude du droit, en remontant jusqu'aux sources. Les cours publics et privés que Haubold fit pendant les 36 ans qu'il fut attaché à l'université de Leipzig, et dans lesquels il a parcouru toutes les parties de la science du droit, avaient une célébrité si grande, qu'on y voyait des jeunes gens de tous les pays, même de l'Amérique. Il consacra la plus grande partie de sa fortune et de ses revenus à acheter des livres, et ainsi il parvint à former une bibliothèque d'environ 10,000 volumes d'ouvrages de droit, qu'on regardait comme la plus complète dans sa spécialité. Haubold prononça sa dernière leçon le 14 mars 1824, au matin ; dans la soirée de ce jour, il fut atteint d'une maladie grave. L'estime que tous les étudiants de l'université avaient pour lui était telle que, lorsqu'on eut annoncé le lendemain que l'état où il se trouvait ne lui permettait pas de continuer ses cours, ils sollicitèrent des autorités de la ville une ordonnance qui interdit la circulation des voitures dans la rue où il demeurait ; après l'avoir obtenue, ils firent la garde devant sa maison pour veiller à l'exécution de cette mesure ; et ils envoyaient tous les jours chez lui une députation pour demander de ses nouvelles. On assure même que le roi de Saxe se fit informer trois fois de sa santé. Cependant sa maladie empira de plus en plus, et il succomba le 24 du même mois. Voici les titres des principaux ouvrages de Haubold : *De legibus majestatis populi romani, datis ante legem Juliam exercitatio*, Leipzig, 1786, in-4° ; *Historia juris romani, tabulis synopticis secundum Bachium concinn. illustrata*, ibidem, 1790, in-4° ; *Lineamenta institutionum historicarum juris romani maxime privati*, ibidem, 1802 ; 2e édition, ibidem, 1803 ; 3e édition, ibidem, 1804 ; 4e édition, ibidem, 1805, in-8° ; *Institutiones juris romani litterariæ*, ibid.,

1809, in-8°; *Institutionum juris romani privati historico-dogmaticarum lineamenta,* 1814, in-8°; nouvelle édition, revue et publiée par C. E. Otto, ibidem, 1825, in-8°; *Manuale Basilicorum, exhibens collationem juris justinianei cum jure græco postjustinianeo, indicem auctorum recentiorum qui libros juris romani græcis e subsidiis,* etc. ibid., 1819, in-4°; *Doctrinæ Pandectarum lineamenta cum locis classicis juris imprimis justinianei, et selecta litteratura maxime forensis,* ibidem, 1820, in-4°. Les opuscules académiques de Haubold ont été recueillis après sa mort, et publiés sous ce titre : *Opuscula academica ad exempla a defuncto recognita,* Leipzig, 1826-1829, 3 vol. in-8°.

HAUCAL, plus correctement **HAOUCAL** (Aboul-Cacem-Mahomed ben), nommé aussi *El-Haoucaty,* célèbre voyageur arabe, né à Bagdad, commença ses expéditions vers l'an 940 de notre ère, et parcourut l'Arabie, les côtes orientales de l'Afrique, la Syrie, la Mésopotamie, la Perse. La *Relation* géographique de ses voyages, en un vol. in-fol., existe par extrait dans les manuscrits arabes de la Bibliothèque royale à Paris. Elle a été traduite en persan, et de cette langue en anglais par le major Ouseley sous le titre de *Géographie de l'Orient de Ebn-Haoucal,* Londres, 1800, in-4°.

HAUDICQUER DE BLANCOURT (Jean), généalogiste, était né vers 1650 dans la Picardie, d'une famille noble. Devenu veuf, il épousa, le 10 avril 1654, la fille aînée de François Duchesne, qui le laissa bientôt héritier de son riche cabinet de manuscrits. Outre la science héraldique, Haudicquer cultivait la chimie, et il se vantait de posséder un grand nombre de secrets. Accusé d'avoir contrefait et fabriqué d'anciens titres de noblesse, il fut condamné aux galères en 1701. Cette peine fut depuis commuée en une prison perpétuelle. Ses portefeuilles remplis de titres et de papiers furent confisqués avec tous ses biens. Un arrêt du 10 juillet 1708 en ordonna le dépôt à la Bibliothèque royale de Paris. On a d'Haudicquer : *le Nobiliaire de Picardie,* Paris, 1693 ou 1695, in-4° de 578 pages; *Recherches historiques de l'ordre du Saint-Esprit,* etc., Paris, 1695, in-12, 2 vol.; *de l'Art de la verrerie où l'on apprend à faire le verre, le cristal et l'émail ; la manière de faire les perles, les pierres précieuses, la porcelaine et les miroirs,* etc., Paris, 1679, in-12, fig.

HAUDIMONT (l'abbé Étienne-Pierre MEUNIER d'), né à Paris en 1751, fut d'abord enfant de chœur à l'église de Saint-Eustache, entra ensuite au séminaire de Soissons, où il reçut des leçons d'harmonie et de composition de l'abbé Homet. Haudimont se rendit ensuite à Paris, où il remplaça Bordier dans la place de maître de chapelle des Saints-Innocents en 1782. Il occupa cette place jusqu'en 1788, époque à laquelle cette église fut réunie à celle de Saint-Jacques de la Boucherie, et l'abbé d'Haudimont, conservé comme maître de chapelle, y fonda une école de composition. Au commencement de la révolution, il perdit ses places et ses pensions, et mourut dans la misère en 1803. Il jouait agréablement du violon et avait publié à Paris, vers 1784, 2 œuvres de duos pour cet instrument et 6 quatuors pour 2 violons, alto et basse; il a beaucoup écrit pour l'église.

HAUFF (Guillaume), littérateur allemand, né à Stuttgard le 29 novembre 1802, se fit connaître par de petits poëmes dans lesquels il célébrait la poésie, la liberté, la vie d'étudiant. Chargé de l'éducation du fils du baron Hügel, il se livra à des travaux littéraires qui lui acquirent de la réputation et de l'aisance, fit en 1826, un voyage à Paris, revint, par les Pays-Bas et l'Allemagne septentrionale, à Stuttgard, où il se chargea de la rédaction du *Morgenblatt* en janvier 1827 et mourut le 18 novembre de la même année. On a de lui : *Almanach conteur pour* 1826, *à l'usage des adultes de l'un et de l'autre sexe,* Stuttgard, 1826, 1827, 1828; *Extrait des mémoires du Diable,* 1826, 1827 ; *l'Homme dans la lune,* 1826, etc., etc., etc.

HAUG (Jean-Christophe-Frédéric), poëte allemand, né le 9 mars 1761 à Niederstotzingen, petite ville du bailliage d'Alpeck en Wurtemberg, était fils d'un prédicateur, et destiné à la même carrière. Mais il se livra à l'étude du droit et fut attaché comme secrétaire au cabinet du duc Charles-Eugène. Devenu ensuite secrétaire du conseil intime au ministère d'État, Haug fut nommé, en 1816, conseiller aulique et conservateur de la bibliothèque publique de Stuttgard. Il mourut le 30 janvier 1829. Presque tout le temps de Haug fut consacré à la poésie; il y avait en Allemagne peu de feuilles ou d'almanachs en renom qu'il n'enrichît de quelques fragments de sa composition. De 1807 à 1820 il rédigea le *Morgenblatt,* soit seul, soit avec un collaborateur. De 1805 à 1809, il publia une *Anthologie épigrammatique,* en 10 vol., et fit paraître plusieurs recueils d'épigrammes et anecdotes en vers, entre autres *le Grand nez de messire Waht,* 1804; *Badinages épigrammatiques,* Zurich, 1807, etc.

HAUGWITZ (Gratien-Henri-Charles, comte de), ministre d'État prussien, né dans la terre de Krappitz en Silésie le 11 juin 1758, se livra d'abord à la violence de ses passions, puis donna dans tous les écarts d'une inconcevable mysticité. La sœur du général Tauenzien parut le fixer un moment; il l'épousa, mais cette union malheureuse se termina par un divorce. Il se rendit alors en Suisse près de Lavater, qui crut démêler dans ses traits quelque ressemblance avec ceux d'une tête de Christ qu'il possédait; mais, s'étant aperçu de son immoralité, il rompit avec lui. Haugwitz ne tarda pas à s'adonner à la théosophie et à la magie, ce qui le fit admettre dans l'intimité du roi Frédéric-Guillaume II, dont l'imagination exaltée s'occupait d'illusions. Ce monarque le choisit pour son ministre plénipotentiaire près la cour de Vienne. Vers la fin de 1792, rappelé à Berlin et mis à la tête des affaires étrangères, un mois après, il remplaça le comte de Schulembourg au ministère du cabinet, qu'il partagea avec le comte de Finkenstein et le comte d'Alvensleben. L'un des instruments de sa fortune fut la comtesse de Lichtenau, qui lui fit accorder la décoration de l'Aigle rouge et la propriété de terres considérables dans la Prusse méridionale. Envoyé en 1794 à la Haye pour négocier un traité de subsides avec l'Angleterre et la Hollande, il s'acquitta si bien de cette mission, qu'il reçut, entre autres faveurs, la décoration de l'Aigle noir. Ce fut encore lui que le roi de Prusse, qui voulait établir un cordon de neutralité en Westphalie, afin de couvrir le nord de l'Allemagne, chargea de conclure un traité à ce sujet avec l'ambassadeur de la république française Caillard. A la mort de Frédéric-Guillaume, Haugwitz, abandonnant sa protectrice, parvint à

se maintenir à la cour, et continua même de diriger le cabinet avec le comte d'Alvensleben. On ne sait trop quelle conduite il tint en 1800 dans les affaires avec la France: la Prusse garda la neutralité. Au mois de septembre de cette année, une médaille fut frappée en son honneur : l'empereur de Russie le décora des ordres de St.-André-Newski et de Ste.-Anne. Son souverain lui accorda en 1802 une terre valant 100,000 écus. Jusqu'en 1804, il jouit de la même faveur; mais, des plaintes s'élevant de toutes parts contre lui, le roi lui donna une dispense de service. Envoyé à Vienne en 1805, il se laissa influencer par le ministre français. En janvier 1806, il fut encore envoyé à Paris pour concourir à la pacification générale, et de retour à Berlin, rentra au ministère, où il remplaça le prince de Hardenberg, qui lui avait succédé. Quoique la France eût dicté ce choix, Haugwitz, changeant de système, se prononça pour la guerre, qui fut déclarée. Les événements ne répondirent point à l'attente des Prussiens; et Napoléon, après la bataille d'Iéna, fut en quelque sorte maître de ce royaume. Voyant son crédit diminué, Haugwitz renonça une seconde fois à la direction des affaires, et se retira dans sa terre de Krappitz, où il resta sans emploi jusqu'en 1811, qu'il fut nommé curateur de l'université de Berlin. Dans les dernières années de sa vie, il perdit la vue ; il est mort à Venise le 9 février 1832.

HAUKSBÉE (François), physicien anglais du 17e siècle, s'est exercé principalement sur l'électricité, et a fait dans cette partie plusieurs découvertes remarquables, dont on trouve le détail dans les *Transactions philosophiques*, nos 308 et 309. On a publié après la mort de l'auteur ses *Expériences physico-mécan.*, Londres, 1709, in-4°; traduites en français par de Brémond, et revues par Desmarest, 1754, 2 vol. in-12.

HAULTIN (Jean-Baptiste), antiquaire, né à Paris en 1580, mort en 1640, s'était adonné plus spécialement à l'étude de la science numismatique. On a de lui : *Figures empreintes des monnaies de France*, Paris, 1619, in-4° ; *Numismata non antea antiquariis edita*, Paris, 1640, in-fol., très-rare ; *Histoire des empereurs romains depuis Jules-César jusqu'à Posthumus*, etc., Paris, 1641-1645, in-fol. très-rare.

HAUNOLD (Jean-Sigismond), numismate et naturaliste, né à Breslau en 1634, conseiller impérial et royal, mort le 10 avril 1711, a laissé en manuscrit : *Theat. monetarium*, 8 vol. in-fol.; *Curiosa artis et naturæ ; Regnum animale, minerale et vegetab.; Recreatio mentis et oculi; Botanica*, 2 vol. Ces manuscrits sont conservés à la bibliothèque du gymnase de Ste.-Élisabeth de Breslau.

HAUSER (Gaspard) fut, dans le 19e siècle, aussi problématique que le Masque de fer l'a été dans le siècle de Louis XIV. Sa naissance, sa vie, sa mort, tout reste encore enveloppé de mystère, et l'intérêt excité par ce phénomène donne seul à Hauser une place parmi les hommes marquants du 19e siècle. Un bourgeois de Nuremberg rencontra le 26 mai 1828, lundi de la Pentecôte, entre 4 et 5 heures du soir, sur le marché au suif de cette ville, un jeune homme dont la démarche singulière, l'espèce de balancement qu'il produisait à l'aide de ses bras pour avancer, et le maintien étrange attirèrent sa curiosité. Il l'accosta : le jeune homme, au lieu de lui parler, avança la main dans laquelle il tenait une lettre à l'adresse d'un chef d'escadron du 6e régiment de cavalerie en garnison dans cette ville. Ne pouvait rien tirer de cet étranger, le bourgeois prend le parti de le conduire à la demeure du chef d'escadron. En entrant dans la maison de l'officier qui se trouvait absent, l'inconnu dit au domestique, en mauvais patois de Bavière, qu'il voulait devenir un cavalier comme son père ; mais, à tout ce que ce domestique lui demanda, il répondit : Je ne sais pas. Il ne proféra plus que ces deux phrases qu'il paraissait répéter machinalement sans y attacher de sens. On lui présenta de la viande : en voulant la manger il éprouva une sorte de convulsion ; mais il dévora avidement du pain, et avala de l'eau avec une sorte de délices. L'officier étant rentré ne put rien tirer de ce jeune homme. La lettre sans signature, dont celui-ci était porteur, était datée des frontières de la Bavière, et supposée écrite par un journalier qui se disait père de 10 enfants, et déclarait avoir élevé chrétiennement le jeune porteur de la lettre, lequel, disait-il, avait été déposé chez lui le 7 octobre 1812 par sa mère inconnue. Il avait caché cela, ajoutait-il, pour éviter les recherches de la police, et il n'avait point laissé sortir l'enfant, en sorte que celui-ci ignorait même la demeure de son père nourricier; que lui, ce journalier, avait enseigné à lire et à écrire à cet enfant qui montrait de la docilité; mais, comme il désirait être cavalier ainsi que son père, on prenait le parti de l'adresser à M. le chef d'escadron. Un billet inclus était supposé écrit par sa mère, se disant une pauvre fille, et indiquait que son enfant, né le 30 avril 1812, avait pour nom de baptême Gaspard (en allemand *Kaspar*), et que son père, ancien soldat dans le 10e régiment de chevau-légers, était mort. Le jeune homme paraissait âgé de 16 à 17 ans, et avait une constitution faible, de petites mains, des pieds délicats, qui paraissaient avoir souffert de la marche. Il était vacciné au bras. Son costume était celui des paysans, son mouchoir portait les marques K. H. Il y avait dans sa poche quelques formules de prières catholiques écrites à la main, un rosaire et de petits traités religieux imprimés en Bavière. Il ne prononçait que quelques paroles et de petites phrases détachées, paraissait étranger aux choses les plus usuelles de la vie, et insensible aux commodités les plus habituelles. Le chef d'escadron, ne sachant que faire de ce demi-sauvage, le conduisit chez le magistrat de police, et celui-ci, exécutant à la lettre la loi sur les vagabonds, le fit enfermer : du reste Hauser fut traité avec douceur. Dès le commencement, se trouvant entre les mains de la police, il avait écrit en grosses lettres, sur un papier qu'il aperçut, les mots de *Kaspar Hauser*. La prison n'affecta nullement son âme ; il y joua comme un enfant, s'amusa beaucoup d'un cheval de bois qu'on lui donna, l'orna de rubans et voulut le faire manger. Les gravures et images lui causaient un plaisir très-vif. Il essayait de les copier ; il se plaisait également à tracer des lettres et des chiffres. La curiosité ayant attiré beaucoup de monde à la prison, il apprit bientôt assez pour pouvoir se faire entendre. Le bourgmestre M. Binder l'ayant pris chez lui, fit sa première éducation. C'est ce magistrat qui tira de lui quelques renseignements sur le sort qu'il avait subi antérieurement. Hauser racontait qu'il avait passé son enfance dans un souterrain, où le jour pénétrait à peine,

qu'il y était toujours resté couché ou assis, qu'il n'y avait vu personne, que c'était toujours pendant son sommeil qu'il avait été nettoyé et habillé; qu'il avait eu pour jouets deux chevaux de bois; que pendant tout le temps de sa captivité il n'avait jamais été à l'air, et qu'il n'avait connu ni jour ni nuit; que dans les derniers temps un homme s'était fréquemment emparé de lui, avait guidé sa main pour lui apprendre à écrire, et l'avait habitué à marcher; qu'à la fin cet homme l'avait pris sur ses épaules, l'avait monté au dehors et l'avait déposé sur la route de Nuremberg, en lui mettant une lettre à la main; après quoi il avait disparu. Mais Hauser ne put dire rien de positif sur la contrée d'où il venait. Il assurait n'avoir même pas vu le visage de l'homme, parce que celui-ci l'avait habitué à avoir les yeux baissés. M. Binder publia ces renseignements pour engager toutes les personnes qui pourraient être à même d'éclaircir le mystère, à le faire connaître. Mais on ne put rien apprendre. Il devint en peu de temps un excellent cavalier. A la fin de juillet il fut confié aux soins du professeur Daumer, à Nuremberg. Ce savant, s'occupant spécialement de magnétisme et d'homéopathie, fit des observations sur Hauser, et ajouta, par la publication de ces expériences, à l'intérêt qu'excitait déjà le jeune homme. M. Daumer crut remarquer que Hauser ayant été élevé dans une espèce de cachot, à l'abri de l'air du dehors et du jour, avait acquis une sensibilité nerveuse qui le rendait semblable aux personnes sujettes au somnambulisme et très-sensibles aux impressions magnétiques. Son éducation intellectuelle n'avança que lentement; elle fut interrompue d'ailleurs par des indispositions. Le 17 octobre 1828, ne le trouvant pas dans la maison, et apercevant sur l'escalier des taches de sang, on soupçonna un accident; après l'avoir cherché quelque temps, on le trouva dans la cave, pâle, défait, couvert de sang, et ayant au front une blessure provenant d'un instrument tranchant. Quand il eut recouvré ses sens, il raconta qu'étant aux latrines qui donnaient sur l'escalier, il avait entendu passer ou glisser quelqu'un, et qu'ayant avancé la tête, il avait aperçu un homme avec une tête noire comme un ramoneur, et que cet homme lui avait donné un coup sur le front, qui l'avait fait tomber à la renverse, qu'il avait été saisi d'une telle frayeur, qu'il avait couru se cacher dans la cave. Cet incident provoqua les recherches de la police. On crut avoir aperçu dans la rue un homme tel que le dépeignait Hauser, se lavant les mains dans un lavoir; mais on ne put le découvrir. Pour mettre Hauser à l'abri de nouvelles attaques, on le conduisit dans la maison d'un conseiller municipal, où il fut gardé par deux soldats. Cependant, quelques mois après son installation dans cette maison, les deux gardes entendirent une détonation dans sa chambre; s'y étant précipités, ils le trouvèrent étendu par terre, et frappé d'une balle de pistolet. Heureusement il n'était que blessé. Il raconta qu'étant monté sur une chaise pour prendre un livre, il avait perdu l'équilibre, et que s'étant cramponné à l'arme suspendue au mur, il en avait, sans s'en douter, lâché la détente, et s'était blessé à la tête. Cet accident suivant de si près la prétendue attaque, surprit le public. M. Merker, conseiller de la police prussienne, fit paraître une brochure dans laquelle, se fondant apparemment sur l'expérience acquise dans ses fonctions, il énonça le soupçon que Hauser était un imposteur, fils de quelque écuyer ou marchand de chevaux, et voulant par un récit romanesque attirer les regards et la pitié du public. Cependant un publiciste distingué, Feuerbach, résumant les assertions de Hauser et l'enquête dressée par la police, n'hésita pas à présenter l'infortuné jeune homme comme la victime de quelque grand crime. On disait Hauser, tantôt le fils d'un magnat hongrois, tantôt le fruit de l'adultère d'une princesse allemande. On alla jusqu'à le mettre en rapport avec la famille de Napoléon. En 1832, commença une nouvelle phase dans sa vie. Lord Stanhope, neveu de Pitt, pendant son séjour en Allemagne, ayant entendu parler des aventures extraordinaires du jeune homme, et ayant conçu un vif intérêt pour lui, résolut de se charger de son sort. En conséquence il annonça qu'il le mettrait pour quelque temps chez un instituteur nommé Meyer, à Anspach, et qu'au retour d'un voyage, il viendrait le prendre pour le mener en Angleterre. En même temps lord Stanhope remit une somme d'argent à Feuerbach pour les frais d'une nouvelle investigation sur l'origine du jeune Gaspard. Celui-ci vécut heureux à Anspach, et profita de l'instruction qu'il reçut. Cependant, selon Daumer, ses facultés intellectuelles avaient cessé de se développer, du moment où il s'était habitué à la nourriture animale, qui d'abord lui avait causé un dégoût extrême. Montrant une vive reconnaissance pour les soins de son bienfaiteur, lord Stanhope, il attendait avec impatience son retour à Anspach selon sa promesse. De son côté, Feuerbach ne s'était pas reposé; deux avocats avaient reçu mission des autorités de Nuremberg d'aller à la recherche de la vérité. Ils étaient de retour, et ils demandèrent que Hauser les accompagnât sur le lieu où ils pensaient qu'il pouvait avoir été enfermé, lorsque tout à coup une nouvelle catastrophe mit fin à toutes les recherches. Dans la matinée du 14 décembre 1833 (c'est ainsi qu'il a raconté lui-même l'événement, qui au reste n'eut aucun témoin), un inconnu, que Hauser prit pour un fonctionnaire public, vint le trouver pour l'engager à se rendre le même jour à trois heures après midi au jardin du château près du monument du poëte Uz, disant qu'il avait beaucoup de choses à lui raconter de Nuremberg. Hauser accepta le rendez-vous, et, sans en dire un mot à personne, il se rendit au lieu désigné. Une demi-heure après, il vint se précipiter tout effaré dans la chambre de son maître, ne pouvant proférer que ces mots entrecoupés : *jardin du château, bourse, Uz, monument;* il entraîna M. Meyer au parc, puis en route il tomba tout épuisé. C'est alors que son maître s'aperçut qu'il était blessé. Il le ramena chez lui, et fit engager un employé de la police à courir sur-le-champ au jardin du château. Cet employé étant arrivé auprès du monument d'Uz, y trouva une bourse de soie violette dans laquelle était un billet contenant ces mots écrits à rebours : « Hauser pourra vous donner au juste mon signalement, et vous dire qui je suis... Pour épargner de la peine à Hauser, je veux vous dire moi-même d'où je viens. Je viens de la frontière de Bavière... à la rivière. Je vous dirai même le nom, M. L. O.» Au moment du rendez-vous, l'inconnu avait présenté un papier à Hauser, et pendant que celui-ci le prenait pour

le lire, il avait reçu un coup de poignard dans le flanc gauche; immédiatement après l'assassin s'était enfui. Le gouvernement bavarois, pour satisfaire à l'opinion publique vivement agitée, promit 10,000 florins de récompense à quiconque dénoncerait le coupable; lord Stanhope y ajouta une promesse de 5,000 florins; mais personne ne vint les réclamer. Cependant Hauser ayant d'abord donné peu d'inquiétude sur son état, montra un grand calme, et sa candeur habituelle ne se démentit point : bientôt des symptômes graves étant survenus, on ne put douter de sa fin prochaine. Il en reçut l'annonce sans se troubler; le curé le trouva tout disposé à recevoir les consolations de la religion, et il mourut trois jours après avoir été frappé, le 17 décembre 1833. Outre les ouvrages de Merker et de Feuerbach, il a été publié une *Histoire de G. Hauser* par le docteur Frey, 1834. Ce sujet d'ailleurs a donné lieu à un grand nombre de notices biographiques et d'articles de journaux, entre autres : *Gaspard Hauser*, ou *l'Homme mystérieux ; Notice sur cet infortuné qui a passé les seize premières années de sa vie dans un cachot obscur*, brochure in-8° d'un quart de feuille, Lyon, 1834. En 1838, on a fait de Gaspard Hauser le héros de deux mélodrames joués sur les théâtres des boulevards à Paris.

HAUSSCHEIN. *Voyez* **ÉCOLAMPADE.**

HAUSSMANN (Jean-Michel), habile fabricant, né à Colmar le 4 février 1749, destiné à l'état de pharmacien qu'exerçait son père, utilisa dans sa nouvelle profession les connaissances qu'il avait acquises en chimie et en physique. C'est ainsi qu'il fit fleurir une manufacture d'indienne établie par ses frères au Logelbach, vers 1775, et la porta à un haut degré de prospérité par l'introduction d'une foule de procédés nouveaux, sur la plupart desquels il a fourni des *Mémoires aux Annales de chimie*, et au *Journal de physique*. Il mourut à Strasbourg, le 16 décembre 1824. M. J. J. Beck, pasteur dans cette ville, a fait imprimer un *Discours prononcé à la mémoire de M. J. M. Haussmann*, 1824, in-8°.

HAUTEFEUILLE (Jean de), physicien et mécanicien, né à Orléans le 20 mars 1647, mort le 18 septembre 1724, avait embrassé l'état ecclésiastique. On lui doit l'importante application du ressort spiral aux balanciers des montres. Il a laissé un grand nombre d'écrits parmi lesquels on citera : *Explication de l'effet des trompettes parlantes* (porte-voix), Paris, 1673 et 1674, in-4°; *Pendule perpétuel avec un moyen d'élever l'eau par la poudre à canon*, 1678, in-4°; *l'Art de respirer sous l'eau*, etc., 1680, 1692, in-4°; *Nouveau moyen de trouver la déclinaison de l'aiguille aimantée avec une grande précision*, 1683; *Balance magnétique*, 1702; *Perfection des instruments de mer*, 1716, in-4°; *Problème d'horloge*, 1719, in-4°; *Nouveau système du flux et du reflux de la mer*, 1719, in-4°; *Dissertation, sur la cause de l'écho*, couronnée en 1718 par l'académie de Bordeaux, 1741, in-8°; *Problème d'acoustique, curieux et intéressant*, Paris, 1788, in-8°, etc.

HAUTEFORT. *Voyez.* **SCHOMBERG** et **SURVILLE.**

HAUTEMER (Farin de), acteur et auteur dramatique, né à Rouen vers 1700, fit successivement partie d'une troupe de province et de celle de l'Opéra-Comique; il se retira dans sa patrie, où il vivait encore en 1769. On a de lui quelques opuscules littéraires peu remarquables, et plusieurs pièces jouées sur le théâtre des boulevards. Nous citerons sa *Lettre de M. l'abbé Desfontaines à M. Fréron*, 1757, in-12, et sa comédie en vers, *le Docteur d'Amour*, 1749, in-8°.

HAUTERIVE (Alexandre-Maurice BLANC de LANAUTTE, comte d'), conseiller d'État, officier de la Légion d'honneur et chevalier de Saint-Louis, naquit le 14 avril 1754 à Aspres-les-Corps (Hautes-Alpes), fit d'excellentes études chez les oratoriens, se lia dès sa première jeunesse avec l'abbé Barthélemy, qui le présenta à M. de Choiseul Gouffier. Il accompagna ce diplomate dans son ambassade à Constantinople, et fut placé un an après (1785) en qualité de secrétaire auprès de l'agent consulaire français à Jassi. Il montra dans ce poste une grande intelligence et une vive sollicitude pour les intérêts du commerce. En 1787, il se rendit en France, et s'y maria peu de temps après avec la veuve de l'intendant de Rochefort, M. Marchais. A la révolution, il voulut d'abord imiter les gens de sa caste et s'expatrier : mais aimant mieux quitter son pays en ami qu'en ennemi, il sollicita et obtint en 1792, un consulat aux États-Unis. Destitué en 1793, il ne rentra en France qu'après le 18 fructidor, par le protection de Talleyrand de Périgord, qui le fit placer en 1799 au ministère des relations extérieures, en qualité de chef de division. Un an après le coup d'État de Saint-Cloud et l'établissement du gouvernement consulaire, il publia un livre fort remarquable, intitulé : *De l'état de la France à la fin de l'an VIII.* Cet ouvrage, qui le classa de plein saut au premier rang des écrivains et des diplomates, lui valut encore sa nomination au conseil d'État. Napoléon lui confia même le portefeuille des affaires étrangères en 1805, lors du voyage du ministre Talleyrand en Allemagne. En 1806 le département des Hautes-Alpes le proposa pour candidat au sénat conservateur, et malgré l'approbation donnée à ce vœu par l'empereur, il ne fut point nommé; mais il reçut en dédommagement le titre de membre du conseil du sceau, la présidence de la société des donataires de Westphalie, la croix d'officier de la Légion d'honneur et la garde des archives des affaires étrangères. Il fit au conseil d'État plusieurs rapports sur les tontines, les compagnies d'assurance et les hospices, et s'occupa aussi des priviléges des ambassadeurs. Lors de la première invasion, en 1814, il parvint à sauver une vingtaine de caisses, remplies de pièces importantes, en les cachant dans les catacombes. Le gouvernement royal lui conserva toutes ses fonctions. En mars 1815, il rendit aux Bourbons le même service qu'il avait rendu à l'empereur, et réussit à soustraire une partie des archives en les ensevelissant de nouveau dans les souterrains de la capitale. Maintenu d'abord au conseil d'Etat, il en fut exclu peu de jours après pour avoir refusé de signer la fameuse déclaration de ce corps du 25 mars 1815. La seconde restauration lui restitua tous ses emplois. Il eut depuis, et à différentes reprises, le dépôt provisoire du portefeuille des affaires étrangères, en l'absence des ministres, et mourut le 28 juillet 1830. Il a travaillé à quelques ouvrages élémentaires pour les jeunes gens qui veulent embrasser la carrière diplomatique. Mais de tous ses écrits le plus re-

marquable est sans contredit celui qu'il a publié sous le titre de : *Considérations sur la théorie de l'impôt et des dettes.*

HAUTEROCHE (Noel le BRETON, sieur de), né à Paris en 1617, était fils d'un huissier au parlement, fort riche, qui lui donna une bonne éducation. Sa mère, qui l'idolâtrait, lui voyant du goût pour la profession périlleuse des armes, traita pour lui, à son insu, d'un mariage et d'une charge de conseiller au Châtelet. Comme on employait presque la contrainte pour lui faire accepter ces arrangements, qui ne lui plaisaient en aucune manière, il prit tout ce qu'il put d'argent à ses parents, et s'enfuit en Espagne. N'y ayant point trouvé de service, il se mit à jouer par passe-temps, et perdit la totalité de ce qu'il avait apporté. La misère le força d'entrer dans une troupe de comédiens français qui jouaient à Valence ; et 6 mois après, il partit pour l'Allemagne comme directeur d'une autre troupe. De là, il se rendit à Paris, et sous le nom de le Breton, débuta au Théâtre-Français. Il y joua jusqu'à la réunion des deux troupes françaises en 1680, et mourut en 1707. Il a donné environ 8 comédies, tant en prose qu'en vers. Les seules qui soient restées au répertoire, sont *le Deuil, l'Esprit follet,* ou *la Dame invisible,* et *Crispin médecin.* Le théâtre de Hauteroche a été imprimé plusieurs fois à Paris en 3 vol. in-12. L'édition la plus soignée est celle de 1772.

HAUTE-SERRE (Antoine DADIN de), jurisconsulte, né à Cahors dans le 17e siècle, professa le droit à l'université de Toulouse en 1644 et mourut en 1682. Il a laissé les ouvrages suivants : *De origine et statu feudorum pro moribus Galliæ, liber singularis,* Paris, 1619, in-4°; *De ducibus et comitibus provincialibus Galliæ libri III,* Toulouse, 1643, in-4°, et Francfort, 1731, in-8°; *Rerum aquitanicarum libri X,* ibidem, 1648-1654, in-4° ; *Dissertatio juris canonici, libri IV,* 1651-1654, in-4°, etc.

HAUTESRAYES (le ROUX des). *Voy.* **DESHAUTERAYES.**

HAUTEVILLE (Nicolas), prêtre, docteur en théologie de la faculté de Paris, était, à ce que l'on croit, né en Auvergne, et florissait dans le 17e siècle. Il est auteur de : *Explication du traité de saint Thomas des attributs de Dieu ; l'Art de bien discourir, suivi de l'esprit de Raymond Lulle,* Paris, 1666 ; *l'Art de prêcher,* ou *l'Idée du parfait prédicateur,* Paris, 1683, etc.

HAUTEVILLE (de), gentilhomme français, ayant demeuré plus de 25 ans en Pologne, laissa de ce royaume une description historique, qui fut publiée après sa mort sous ce titre : *Relation historique de la Pologne, contenant les pouvoirs de ses rois, leur élection... les mœurs des Polonais,* etc., Paris, 1686, 1697, in-12.

HAUTEVILLE (J. de). *Voyez* **HANVILL.**

HAUTIN (Pierre), graveur, imprimeur et fondeur à Paris dans le 16e siècle, est le premier qui ait imaginé de se servir des planches mobiles pour l'impression de la musique : il exécuta lui-même des poinçons pour les notes et les filets, et imprima d'après ce procédé des *Motets à 5 parties,* mis en musique par Roland Lassus, in-4°, oblong, etc.

HAUTPOUL (Pierre-Raimond d') était l'un des principaux seigneurs du Languedoc qui s'armèrent pour la première croisade en 1095, avec Raimond de Saint-Gilles, comte de Toulouse. Celui-ci étant arrivé dans la terre sainte, et ayant destiné en 1097 un détachement de son armée, au siége d'Antioche, en confia le commandement à plusieurs chevaliers choisis d'après leur haute réputation, et entre autres à Raimond d'Hautpoul : ces chevaliers se signalèrent par des prodiges de valeur dans la défense d'un fort construit à la tête du pont de pierre. Avec 500 hommes, bientôt réduits à 60, ils y résistèrent à 7,000 Sarrasins. Après la prise d'Antioche, dont le château était encore au pouvoir des ennemis, les croisés furent assiégés dans cette ville par une multitude innombrable d'infidèles. Pierre Raimond d'Hautpoul mourut de la peste vers la fin de juillet 1097.

HAUTPOUL (Anne-Marie de MONTGÉROULT de COUTANCES, comtesse de BEAUFORT d'), née en 1763 à Paris, était nièce de Marsollier, qui se chargea de cultiver ses dispositions pour les lettres. En 1789, elle remporta un prix de poésie à l'académie des Jeux Floraux. Mariée à 17 ans au comte de Beaufort, elle eut de cette union un fils qui s'est distingué dans la carrière des armes. Devenue veuve, elle épousa en secondes noces le comte d'Hautpoul, et c'est sous ce nom qu'elle a publié la plupart des ouvrages qui lui assurent une réputation durable. Outre quelques poésies légères qui se font remarquer par la grâce et le naturel, on a de cette dame un assez grand nombre de romans destinés à l'enfance et à la jeunesse, qu'elle se propose d'instruire en l'amusant. Elle fonda dans le même but, avec Mme de Genlis, *l'Athénée des dames,* 1808, dont il a paru 12 cahiers in-8°, et *le Journal de la jeunesse,* 1823-26, in-8°, 20 numéros. Mme d'Hautpoul donna en 1825 une édition des *OEuvres dramatiques* de Marsollier, 3 vol. in-8°, avec une préface pleine d'intérêt. Elle mourut à Paris le 20 octobre 1837. Parmi les nombreux ouvrages de cette dame, on citera : *Cours de littérature ancienne et moderne, à l'usage des demoiselles,* 1815, in-12; *Études convenables aux demoiselles,* 1821, 2 vol. in-12 ; *Charades mises en action,* ou *Nouveau théâtre de société,* 1823, 2 vol. in-12 ; *Encyclopédie de la jeunesse,* 1825, in-12 ; *les Classiques épistolaires,* 4 vol. in-12, etc.

HAUTPOUL-SALETTE (Jean-Joseph-Ange d'), né en 1754 au château de Salette, dans l'ancien Languedoc, entra comme simple volontaire dans la légion corse, et fut reçu en 1777 dans le régiment de Languedoc. Il était colonel du 6e de chasseurs à cheval lorsque la loi qui éloignait des fonctions publiques tout Français né dans les rangs de la noblesse, allait l'obliger de quitter l'armée. Les soldats de son corps déclarèrent qu'ils ne se battraient pas si on leur enlevait leur brave colonel. Cette exception en sa faveur fut accordée, et il était à leur tête dans la journée de Fleurus. En 1794, après avoir contribué à la prise de Nimègue et avoir été fait général de brigade, il passa sous les ordres de Pichegru, et ensuite sous ceux de Jourdan à l'armée de Sambre-et-Meuse. Au commencement d'octobre, il se distingua à la bataille d'Aldenhoven, puis à la prise de Juliers : il n'avait que deux escadrons de chasseurs qui culbutèrent et poussèrent dans la Roer 4 escadrons ennemis. Pendant la retraite où Lefèvre conduisit l'avant-garde, le général d'Hautpoul, commandant la cavalerie, enleva 3 canons et 200 cavaliers à un corps ennemi qui, fort d'environ 1800 chevaux, avait hasardé une attaque. Sa brigade dans la division de

Kleber en 1796, se composait des 1er, 6e et 9e des chasseurs à cheval; ils sauvèrent le 1er juin, par leur audace et la présence d'esprit de leur commandant, le général de la division que pouvaient enlever des hussards autrichiens placés en embuscade. Deux jours après, d'Hautpoul força 20,000 hommes de la même armée à lever le camp qu'ils venaient d'établir à Waillebruck. Le 4, en faisant exécuter une charge brillante, à la bataille d'Altenkirchen, il fut blessé à l'épaule; mais il resta à cheval, poursuivit ses avantages, et fit prisonnier de sa propre main le colonel du régiment d'infanterie de Jordis qui, tout entier, mit bas les armes, en livrant ses drapeaux et 11 pièces de campagne. Nommé général de division le 18 octobre, d'Hautpoul commanda l'année suivante la grosse cavalerie de l'armée de Sambre-et-Meuse, et en 1708, il organisa et instruisit, en qualité d'inspecteur général, les corps de cavalerie des deux côtés du Rhin. Il dirigeait en 1799, la cavalerie de réserve de l'armée du Danube, sous les ordres de Jourdan qui, mécontent de la manière dont elle opéra une charge importante à la malheureuse affaire de Stockach, suspendit de ses fonctions le général d'Hautpoul qui avait déjà eu des démêlés avec Lefèvre. Honorablement acquitté à Strasbourg, par le conseil de guerre, d'Hautpoul passa en 1800 sous les ordres de Moreau, dont il obtint bientôt la confiance, et il commanda la cavalerie de réserve à l'armée du Rhin. Le 3 décembre, il eut part à la victoire d'Hohenlinden, en prenant possession du village de ce nom. Après le traité de Campo-Formio, il fut nommé inspecteur général de cavalerie, et en 1804, il commanda celle du camp de Saint-Omer. Nommé grand officier de la Légion d'honneur le 14 juin, il présida la même année le collége électoral du Tarn, ainsi que la députation envoyée par ce collége au premier consul, et en 1807, il fit la campagne d'Allemagne sous les ordres du grand-duc de Berg. A Austerlitz, de concert avec Nansouty et à la tête de 12 régiments de grosse cavalerie, il culbuta la droite des Russes et des Autrichiens. Quelques mois après, le général d'Hautpoul reçut le titre de sénateur, le grand cordon de la Légion d'honneur, et une pension de 20,000 francs, sans quitter le service actif. Dans la campagne de Prusse, à la tête d'un corps de cuirassiers et de dragons, il prit au combat de Holf, 2 régiments dont il ne resta à l'ennemi ni drapeaux, ni officiers, ni soldats, et contribua par ses manœuvres hardies à la victoire d'Iéna. Quatre mois après (le 7 février 1807), il fut blessé mortellement sur le champ de bataille d'Eylau. Il venait d'exécuter, à la tête de ses redoutables cuirassiers, trois charges impétueuses contre le centre de l'armée russe, et de lui faire perdre 20,000 hommes, lorsqu'il fut frappé par un biscaïen. Il mourut 5 jours après. Son *Éloge historique*, par Bergasse, a été imprimé, Paris, 1807, in-8°. Napoléon avait ordonné qu'une partie des canons pris à Eylau fût employée à la fonte d'une statue représentant d'Hautpoul, revêtu de l'uniforme de cuirassier.

HAUY (René-Just), minéralogiste, membre de l'Institut, etc., né le 28 février 1743, à St.-Just, bourg de Picardie, enseigna d'abord les humanités à Paris, au collége du cardinal Lemoine. Professeur émérite à la révolution, il ne fut pas astreint au serment; mais la candeur avec laquelle il se glorifiait de son caractère ecclésiastique à l'époque même la plus orageuse des troubles civils eût infailliblement entraîné sa perte, s'il n'eût trouvé, dans la haute estime que lui avaient acquise ses utiles travaux en minéralogie, une égide puissante contre les persécutions qu'il semblait affronter : à peine soustrait aux massacres de septembre par le crédit de Lavoisier, il osa tenter auprès du comité de salut public de généreuses démarches pour ses confrères. L'abbé Haüy, qui dès 1783 était membre de l'Académie des sciences, accepta une chaire à la première école normale, et un siége à l'Institut, à sa création; il occupa depuis la chaire de minéralogie au Jardin des Plantes, ainsi qu'à la faculté des sciences, et mourut à Paris le 3 juin 1822. Ce savant et vertueux ecclésiastique a rendu son nom célèbre par la découverte du véritable système de la formation des métaux, découverte que Cuvier, dans l'*Éloge* de ce savant, ne craint pas de comparer à celle qui assure à Newton une gloire impérissable. Outre un grand nombre de *Mémoires* dans la collection de l'Institut, du muséum d'histoire naturelle, de la Société philomathique, dans le *Journal des Savants*, le *Journal d'histoire naturelle*, les *Annales de chimie*, le *Journal de physique*, le *Journal des mines*, le *Magasin encyclopédique*, etc., on doit à l'abbé Haüy différents ouvrages, entre autres : *Exposition raisonnée de la théorie de l'électricité et du magnétisme, d'après les principes de M. Æpinus*, Paris, 1787, in-8°, traduite en allemand par Murhard, avec des notes, Altenbourg, 1801, in-8°; *Instruction sur les mesures déduites de la grandeur de la terre*, etc., Paris, 1794, in-8°, souvent réimprimées; *Traité de minéralogie*, Paris, 1801, 4 vol. in-8°, et atlas in-4°, ou 4 vol. in-4°; 2e édition (posthume), augmentée, ib., 1822-23, 6 vol. in 8°, et atlas in-4°; traduite en allemand avec des notes par L. G. Karsten, Leipzig, 1803-05, 3 vol. in-8°; *Traité élémentaire de physique*, Paris, 1803, 2 vol. in-12, ib., 1806, 2 vol. in 8°, traduit deux fois en allemand, Weimar, 1804, par L. Blumhof, et Leipzig, même année, par C. S. Weiss, 2 vol. in-8°, etc.

HAUY (Valentin), frère du précédent, né le 13 novembre 1745 à St.-Just, mort à Paris le 19 mars 1822, était secrétaire du roi, interprète de l'amirauté, et professeur au bureau académique d'écriture pour la lecture et la vérification des écritures anciennes et étrangères. Fondateur de la maison des aveugles travailleurs, à Paris, il en fut exclu sous le gouvernement impérial, passa en Russie, puis en Prusse, et institua dans les capitales de ces deux États de semblables établissements, où il mit en pratique ses procédés, non moins ingénieux que ceux appliqués à l'instruction des sourds-muets par les abbés Sicard et de l'Épée, et qui lui assurent les mêmes titres à la reconnaissance publique. On a de ce zélé philanthrope : *Essai sur l'éducation des aveugles*, Paris, 1786, in-4°, imprimé en relief pour les enfants aveugles, sous la direction de Clousier : traduit en anglais par Blackloc, aveugle, à la suite de ses poëmes, 1793, in-4°; *Nouveau syllabaire*, etc., 1800, in-12; *Mémoire historique abrégé sur les télégraphes*, etc.; suivi de quelques *Notes* curieuses et intéressantes (sur l'institution des aveugles-nés et celle des sourds-muets), dédié à l'empereur de Russie, St.-Pétersbourg, 1810, in-8°, très-rare en France.

HAVÉ (Adrien-Joseph), avocat et homme de lettres,

né à Romain, village près de Reims, fit ses études et son droit à Reims et plus tard fut reçu avocat au parlement de Paris. A peine âgé de 23 ans, mais déjà versé dans la connaissance des livres, il fut choisi en 1762, par le procureur du roi au bailliage de Reims, pour dresser le catalogue de la bibliothèque des jésuites de cette ville, lorsque la société fut expulsée de France par arrêt du parlement. En 1765, Havé publia une *Ode* au roi sur l'inauguration de sa statue à Reims. Trois ans après, il était secrétaire de Marin, secrétaire général du lieutenant de police de Sartine. Il mit au jour en 1768, sans nom d'auteur, *les Adieux d'un Danois aux Français*, petit poëme satirique de 169 vers. Revenu à Reims vers 1771, Havé s'occupa de la rédaction d'une feuille publique, qu'il fit paraître le 6 janvier de l'année suivante, sous le titre d'*Affiches, Annonces et Avis divers de Reims et généralité de Champagne*, et qu'il soutint pendant 33 ans, c'est-à-dire depuis 1772 jusqu'en 1805. Jouissant de quelque fortune et de beaucoup de considération, il parvint, en 1789, à se placer dans sa province à la tête du mouvement politique, et à arriver au pouvoir. Plus tard, sous le gouvernement directorial, il accepta la place de juge suppléant du district de Reims. Peu de temps après la révolution du 18 fructidor, il subit une détention de six mois, pour avoir reproduit dans son journal un article sur la vente des biens nationaux, extrait d'une feuille de Paris qui cependant n'avait pas été poursuivie. Comme il était alors substitut du commissaire du Directoire, il fut obligé d'en cesser les fonctions. Le ministre de l'intérieur ayant ordonné, en 1803, que l'on formât dans chaque département des bibliothèques publiques de tous les dépôts de livres provenant des couvents et des spoliations d'émigrés, Havé fut chargé de ce travail par le maire de Reims, conjointement avec Coquebert de Taisy. Rentré dans la magistrature en qualité de juge suppléant, il y resta jusqu'en 1810, prit la retraite et mourut à Reims le 8 juillet 1817.

HAVERCAMP (Sigebert), savant philologue et numismate, né à Utrecht en 1683, professa l'histoire, l'éloquence et le grec à Leyde, fut membre de l'académie de Cortone, et mourut le 25 avril 1742. On a de lui des éditions de *Tertullien*, 1718, in-8°; de *Lucrèce*, 1725, 2 vol. in-4°; de *Sallute*, 1724, 2 vol. in-4°; d'*Eutrope*, *d'Orose*, et de *Censorinus*, etc. Il a publié en outre : *Dissertatio de Alexandri magni numismate*, etc., Leyde, 1722, in-4°; *Thesaurus morellianus*, Amsterdam, 1734, 2 vol. in-fol; *Histoire universelle expliquée par des médailles* (en hollandais), 1736, 3 vol. in-fol; *Sylloge scriptorum qui de linguæ græcæ verâ et rectâ pronunciatione comment. reliquerunt*, Leyde, 1736-40, 2 vol. in-8°; *Introd. in histor. patriæ à primis Hollandiæ comit. usq. ad pacem Ultraject. et Radstadt.* (1714), Leyde, 1739, in-8°; *Introduct. in antiquitates romanas*, ib., 1740, in-8°; et plusieurs autres écrits sur la science numismatique; il a traduit en vers hollandais la tragédie de *Sabinus*, de Richer. — HAVERCAMP (Abraham), fils du précédent, jurisconsulte, a publié : *Specimen juridicum inaugurale ad Constantini Harmenopuli Promptuarium*, etc., Leyde, 1738, in-4°.

HAVERMANN (Marguerite), connue par son talent pour peindre les fleurs, naquit à Amsterdam, vers 1720. Elle apprit les éléments du dessin, de son père, artiste assez recommandable, et entra ensuite dans l'école du célèbre van Huysum. Elle fit des progrès très-rapides sous un aussi habile maître, et parvint si bien à saisir sa manière, qu'il éprouva, dit-on, de la jalousie. Séduite par un jeune homme qui l'abandonna malgré sa promesse de l'épouser, elle fut obligée de quitter sa patrie, et se retira à Paris, où elle acquit bientôt de la réputation par ses ouvrages. Les amateurs recherchent beaucoup ses tableaux. Mlle Havermann est morte vers la fin du 18e siècle.

HAVESTAD (Bernard), missionnaire jésuite, né à Cologne vers 1715, demanda longtemps à aller dans les Indes, travailler au salut des âmes. En attendant, il s'occupait à faire des missions dans l'évêché de Munster; enfin en 1746, on le destina pour le Chili. Il partit de Horstmor, et alla par eau de Cologne à Amsterdam, où il s'embarqua pour Lisbonne; et après une traversée de 2 mois, il entra dans le port de Rio-Janeiro. Le 2 février 1748, il prononça ses derniers vœux à Buenos-Ayres, et quelques jours après, se mit en route pour traverser les vastes plaines appelées *Las Pampas*. Le 41e jour, les voyageurs quittèrent leurs voitures à Mendoza, et prirent des mulets pour passer les Andes. Ce trajet qui dura 14 jours, fut très-difficile. De San-Iago, capitale du Chili, Havestad fut envoyé à la Conception. Il poussa ses courses jusqu'au 39e degré de latitude australe; et pendant 20 ans, il parcourut plusieurs milliers de lieues dans ces régions éloignées. Le 29 juin 1768, il fut, ainsi que tous ses confrères, arrêté et conduit à Lima. On l'enleva de cette ville à minuit; puis on le fit aller par mer à Panama, et traverser l'isthme : le bâtiment sur lequel il descendait la rivière de Chagres, fit naufrage à Barbacoa. Enfin, il s'embarqua pour l'Espagne; et après avoir vu une partie de l'Italie, il se rendit en Westphalie, et passa le reste de ses jours à Munster, chez ses parents. On a de ce missionnaire : *Chilidugu, sive res Chilenses, vel descriptio statûs tum naturalis, tum civilis, tum moralis, regni, populique Chilensis, inserta suis locis perfectæ ad Chilensem linguam manuductioni, Deo O. M. multis ac miris modis juvante, operâ, sumptibus periculisque Bernardi Havestad*, Munster, 1777, 2 vol. in-12, avec une carte.

HAVET (Armand-Étienne-Maurice), médecin et botaniste, né en 1795 à Rouen, mort le 1er juillet 1820 à Madagascar, où il venait de se rendre, aux frais de l'État, comme naturaliste-voyageur, a laissé, outre différents articles dans le *Dictionnaire des sciences médicales*, un écrit intitulé : *Moniteur médical*, 1820, in-12; en société avec M. Lanein, le *Dictionnaire des ménages*, etc., 1820, in-8°, 2e édition augmentée par Stéph. Robinet et Mme Gacon-Dufour, 1822, in-8°. M. A. L. Marquis, docteur-médecin, a publié une *Notice nécrologique sur A. E. M. Havet*, Paris, 1822, in-8°.

HAVIN (Léonard), avocat dans une petite ville de la Picardie, avant la révolution, en adopta les principes avec chaleur, et fut nommé député à la Convention nationale par le département de la Manche, dans le mois de septembre 1792. Il vota la mort de Louis XVI, sans appel au peuple et sans sursis à l'exécution. Devenu par le sort, après la session, membre du conseil des

Anciens, il en fut une fois secrétaire en 1797, et sortit l'année suivante. Le Directoire le nomma son substitut près le tribunal de cassation. Après la révolution du 18 brumaire, Havin passa comme juge au tribunal d'appel du Calvados; et il conserva cet emploi jusqu'en 1816, époque à laquelle la loi contre les régicides le força de quitter la France. Il se rendit alors en Angleterre; mais il fut arrêté à Portsmouth, puis contraint de retourner sur le continent. Il se fixa d'abord à Anvers, et obtint ensuite du ministère de France la permission de retourner dans sa patrie, où il est mort en août 1829.

HAWARDEN (Édouard), prêtre catholique anglais, vulgairement nommé Harden, descendait d'une famille honorable des environs de Farnworth, dans le comté de Lancastre. Ayant été envoyé très-jeune au collége anglais de Douai, il eut dans toutes ses classes de brillants succès. Après y avoir professé avec beaucoup d'éclat les humanités, la philosophie et la théologie, il retourna dans sa patrie en qualité de missionnaire, exerça longtemps ce ministère dans le nord de l'Angleterre, et vint ensuite se fixer à Londres, ou il termina ses jours le 23 avril 1735. On a de lui : *la Charité et la vérité; Fondements de la foi catholique; la Règle de la foi exposée selon une méthode neuve et facile,* etc.

HAWEIS (Thomas), écrivain anglais, naquit à Truro dans le comté de Cornouailles, acquit un renom populaire par quelques sermons éloquents et par une facilité improvisatrice remarquable; fut nommé chapelain en second à l'hôpital Lock à Londres, et bientôt joignit à cette place celle de chapelain de la comtesse de Huntingdon, à la mort de laquelle il devint un des commissaires curateurs des nombreuses chapelles dépendant de sa succession. Enfin il obtint le riche rectorat d'Aldwinkle au comté de Northampton, et mourut vers 1820. On a de lui, outre des sermons manuscrits : *le Chrétien qui expose l'Évangile,* 2 vol. in-fol.; *Réfutation biblique des arguments en faveur de la polygamie,* Londres, 1781, in-8°; *Essai sur l'évidence, les doctrines et l'influence du christianisme,* Londres, 1791, in-12.

HAWES (Étienne), issu d'une ancienne famille du comté de Suffolk, fit d'excellentes études dans l'université d'Oxford, et voyagea dans les contrées les plus civilisées de l'Europe. A son retour en Angleterre il s'y fit remarquer par l'enjouement de son esprit, l'agrément de ses manières et ses rares connaissances dans les lettres. Henri VII le nomma gentilhomme de sa chambre, et il voulait toujours l'avoir auprès de sa personne. On a de lui : *Passe-temps agréables,* 1555, in-4°; *Modèle de la vertu;* les *Délices de l'âme; Consolations des amants;* le *Temple de cristal;* le *Mariage du prince; Alphabet des oiseaux.*

HAWES (Guillaume), médecin anglais, né à Islington en 1736, fut le fondateur de la Société d'humanité de Londres, consacra sa fortune et ses talents à soulager le malheur et à encourager la philanthropie chez les autres. Il donnait une récompense à toute personne qui était parvenue à sauver un noyé, et qui lui avait administré des secours, alors nouveaux, contre l'asphyxie. Cet ami de l'humanité mourut à Londres le 5 décembre 1808, laissant, entre autres écrits : *Examen de la médecine primitive du révérend John Wesley,* 1776 et 1780; *Adresse au public sur la mort et sur les inhumations précipitées,* 1777; *Adresse à la législature sur l'importance de la Société d'humanité; et Adresse au roi et au parlement de la Grande-Bretagne, pour la conservation de la la vie des habitants, et la régularisation des bills de mortalité,* 1781; *Transactions de la Société royale d'humanité de 1774 à 1784,* 1766, in-8°.

HAWKE (lord Edward), l'un des plus grands officiers de mer qu'ait eus l'Angleterre, fils d'un avocat, obtint son premier commandement en 1734, comme capitaine du *Hamborough.* Hawke monait *le Berwick* dans l'engagement qui eut lieu le 11 février 1744 devant Toulon, où ce vaisseau s'empara du seul bâtiment ennemi qui y fut pris. Les deux escadres s'étaient avancées en ligne, selon la règle invariable de la tactique navale du temps; elles prolongeaient la canonnade presque sans résultat, lorsque Hawke fond sur l'ennemi, engage le combat presque bord à bord avec l'un des vaisseaux espagnols, et l'oblige à se rendre. Traduit devant une cour martiale, il fut cassé et démonté de son commandement, pour avoir quitté la ligne malgré les signaux de l'amiral. La faveur de George II ne tarda pas à rétablir Hawke dans son grade. Nommé contre-amiral en 1747, il sortit de Plymouth le 9 août de la même année, avec une escadre de 14 vaisseaux et la mission de s'emparer d'un riche convoi français qui allait aux Indes orientales. Le 14, à 8 heures du soir, le convoi fut aperçu escorté par 12 bâtiments de guerre. Toujours impétueux, plutôt que de perdre du temps à se former en ligne, Hawke fait signal de donner chasse. Une demi-heure après le combat était engagé; il se prolongea jusqu'à 7 heures du soir. Sur six vaisseaux français qui se laissèrent prendre, pour assurer le salut du convoi, trois s'étaient successivement rendus au *Devonshire* monté par Hawke. Il fut créé chevalier du Bain, et nommé au parlement par la ville de Portsmouth. En 1748, après avoir dirigé avec succès toutes les opérations navales qui pouvaient se rattacher à la colonisation de cette partie de l'Amérique du nord alors appelée la *Nouvelle Écosse,* il fut créé vice-amiral et se montra, pendant les années 1756 et 1757, avec des forces imposantes dans le golfe de Biscaye. Voulant relever l'honneur du pavillon de Saint-George, récemment compromis par l'infortuné Byng, le gouvernement anglais lui donna Hawke pour successeur dans le commandement de l'escadre de la Méditerranée. Hawke se trouvait à l'ancre dans la baie de Gibraltar lorsqu'un bâtiment anglais, capturé par un corsaire français, fut conduit à Algésiras. N'ayant pu en obtenir la restitution, il le fit enlever de vive force sous les batteries. Le cabinet anglais n'approuva pas cette infraction du droit des gens. Hawke se vit obligé de se retirer devant la clameur publique, et l'avénement d'un nouveau cabinet devint le signal de la guerre. Une attaque fut aussitôt résolue contre Rochefort; 10 régiments, commandés par sir John Mordaunt, s'embarquèrent sur l'escadre de Hawke. Des lenteurs de l'amiral commandant en second, et qui avait été chargé des opérations préliminaires, l'hésitation du général Mordaunt, firent renoncer à la descente. Le gouvernement anglais chargea l'amiral Hawke de bloquer les divers ports d'où devaient sortir les expéditions pour secourir les établissements

français en Amérique. En conséquence, il partit de Spithead le 11 mars 1758, avec sept vaisseaux et trois frégates, pour aller établir sa croisière dans le golfe de Biscaye. De retour en Angleterre, Hawke fut nommé commandant en second de l'attaque de diversion, dirigée contre la France par lord Anson; mais, atteint d'une fièvre violente, il dut amener son pavillon. Hawke reçut l'ordre de se porter devant Brest pour prévenir la sortie de l'escadre qui s'y était réunie sous les ordres du maréchal de Conflans. Une tempête l'obligea de se réfugier à Torbay. Le 14 novembre 1759, M. de Conflans profita d'un vent favorable pour mettre à la voile. La flotte se composait de 21 vaisseaux, quatre frégates et deux corvettes. Le 20, à 8 heures du matin, elle fut aperçue de l'ennemi. Fidèle à la tactique qui lui avait déjà si bien réussi, Hawke coupe la ligne ennemie, puis enveloppe les bâtiments isolés par les pelotons de son escadre. Des prodiges de valeur furent faits de part et d'autre. Un seul vaisseau français, *le Formidable*, après la plus héroïque défense, tomba au pouvoir de l'ennemi : *le Thésée* et *le Superbe*, dont les sabords avaient été oubliés ouverts, périrent en virant de bord; *le Soleil-Royal*, vaisseau amiral, et *l'Intrépide*, s'incendièrent; *le Juste* périt à l'anse d'Ecoublas; enfin, le reste s'échoua ou rentra dispersé. Hawke reprit la mer en 1760, pour relever l'amiral Boscawen dans le commandement de la flotte chargée de croiser de Rochefort à Brest. L'année suivante il se porta avec des forces considérables en Portugal, pour empêcher la maison de Bragance d'entrer dans le *Pacte de famille*, par lequel la cour de Versailles cherchait à s'assurer de plus en plus l'alliance intime et durable de la Péninsule. Rendu à la vie privée par la paix de 1763, il s'éloigna du monde pour se livrer à l'étude. En 1765, la faveur royale l'éleva à la dignité de vice-amiral et à la place éminente de premier lord de l'amirauté. En 1776, la pairie vint mettre le comble aux honneurs accordés à ses longs services. Mais il se tint éloigné des affaires, et mourut le 17 octobre 1781.

HAWKE (Annabella-Éliza-Casandra), petite-fille du précédent, annonça de bonne heure des dispositions pour la poésie, publia en 1811 *Babylon*, poëme, avec d'autres essais poétiques, et mourut en 1819, à la fleur de l'âge.

HAWKESWORTH (Jean), écrivain anglais distingué, né à Londres en 1715 ou 1719, travailla d'abord chez un horloger, puis suivit la carrière du barreau, et finit par se livrer entièrement à la culture des lettres. Il s'annonça par des articles et des vers insérés dans le *Gentleman's magazine*, et dans l'*Adventurer*, feuille périodique dont il fut l'un des créateurs : l'abbé Blavet en a traduit une partie sous le titre de *Contes*, 1774, 2 vol. in-12. En 1761 il donna *Edgar et Emmeline*, pièce à féerie jouée avec succès au théâtre de Drury-Lane, et un roman oriental, *Almoran et Hamet*, qui a été traduit en français par l'abbé Prévost. Mais le vrai titre de cet auteur à la célébrité est la *rédaction* du premier voyage de Cook, Londres, 1773, in-4°, traduit par Suard et Demeunier, 1774, 4 vol. in-4°. Cet ouvrage lui suscita de nombreux adversaires; on l'accusa d'avoir dénaturé les documents mis à sa disposition, d'avoir glissé dans sa préface des propositions antireligieuses; enfin de provoquer à la licence des mœurs par les détails, aussi contraires à la vérité qu'à la décence, qu'il donne des habitudes du nouveau monde. Hawkesworth, vivement affligé qu'on l'accusât d'avoir peu respecté la religion et les mœurs, se défendit à cet égard; mais il dédaigna de répondre aux autres attaques dont il était l'objet. L'année que parut cet ouvrage, il fut nommé directeur de la compagnie des Indes; mais il ne jouit que quelques mois de cette haute position, et mourut le 17 novembre 1773. On lui doit une édition des *OEuvres* de Swift, avec une *Notice* sur la vie de l'auteur et un commentaire, 1765-68, 25 vol. in-8°, et une fort bonne traduction du *Télémaque*, 1768, in-4°.

HAWKINS (Jean), amiral anglais, né à Plymouth en 1520, fils d'un marin distingué, fut destiné très-jeune à suivre la carrière de son père. Après plusieurs voyages en Espagne, en Portugal, aux Canaries, il entreprit la traite des nègres, et se livra de 1562 à 1568 à ce commerce, alors encouragé par les gouvernements; à son retour il fut nommé trésorier de la marine, parvint ensuite au grade de contre-amiral, remporta sur les Espagnols plusieurs victoires signalées, et mourut le 22 novembre 1595, de chagrin, dit-on, d'avoir échoué dans l'une de ses entreprises. Il a fondé à Chatham un hôpital pour les invalides marins. Hakluyt a inséré dans son recueil la *Relation* des voyages d'Hawkins.

HAWKINS (sir Richard), fils du précédent, et marin comme lui, né à Plymouth, se distingua dans la guerre contre l'Espagne, entreprit en 1593 une expédition pour aller par le détroit de Magellan aux Moluques et aux Indes orientales, attaqua les établissements espagnols et se rendit maître de plusieurs bâtiments; mais, poursuivi et atteint par une escadre de 6 vaisseaux, il fut obligé de se rendre après un violent combat dans lequel il fut blessé. Il subit une longue détention, revint en Angleterre, fut récompensé de ses travaux par divers emplois honorables, et mourut en 1622. On a de lui de *Observations faites dans un voyage à la mer du Sud en 1593*, Londres, 1622, in-fol.

HAWKINS (sir John), écrivain anglais, naquit à Londres en 1719. Son père, quoique descendant du fameux amiral du même nom, qui vécut sous le règne d'Élisabeth, exerçait la profession d'architecte, et le destinait à l'y remplacer : mais les conseils d'un de ses parents engagèrent le jeune Hawkins à s'attacher à la jurisprudence. Il devint un très-habile avocat. Entraîné en même temps par ses goûts vers la littérature, il se fit connaître par quelques essais en prose et en vers. La musique était une de ses études favorites, il se lia étroitement avec Samuel Johnson. Nommé en 1761 à un emploi de justice de paix pour le comté de Middlesex, il montra dans l'exercice de ses fonctions beaucoup de zèle, de désintéressement et d'activité. Il avait résolu d'abord de n'accepter aucune rétribution des parties; mais ayant observé que cela n'avait d'autre résultat que de rendre les procès plus communs, il changea de plan, reçut des honoraires qu'il renfermait dans une bourse particulière; et à la fin de chaque saison, il les remettait au ministre de la paroisse, pour les distribuer aux indigents. Il publia en 1763 des *Observations sur les grandes routes et sur les lois relatives à leur entretien*, avec une forme de loi qui

fut adoptée par le parlement, et qui est depuis restée en vigueur sans aucun amendement. Il fut nommé en 1755 à la place de président (*chairman*) *of the quarter sessions*. Ses services, et surtout les mesures qu'il prit en 1768 et 1769 pour étouffer deux révoltes à Brentford et à Moorfields, lui valurent en 1772 les honneurs de la chevalerie. Au milieu des occupations de la magistrature, il trouvait encore le temps de se livrer à de vastes entreprises littéraires. Après un travail de 16 ans, il publia en 1776 l'*Histoire générale de la science et de la pratique de la musique*, 5 vol. in-4°, avec un grand nombre de planches en taille-douce, et de gravures en bois. Après la mort de Johnson, Hawkins forma le projet d'écrire la vie de ce littérateur, dont par sa profession, il était en quelque sorte l'homme de confiance. Cette *Vie de Johnson* parut en 1787, à la tête d'une édition de ses ouvrages qu'il publia en 11 vol. in-8°. Ce fut la dernière production de sa plume. Il mourut à Spa le 14 mai 1789. On a de lui, outre les ouvrages cités plus haut : 11 *Cantates pour la voix et les instruments*, mises en musique par John Stanley, publiées vers 1742, et exécutées avec succès au Wauxhall et au Ranelagh; une édition du *Parfait pêcheur à la ligne*, de Walton, avec une *Vie de Walton*, des notes et des gravures, 1760, in-8°.

HAWKINS (Guillaume), navigateur anglais, fut envoyé en 1607 aux Indes orientales par la compagnie, et mourut vers 1613, laissant une *Relation* de ses voyages, que Purchas a insérée en partie dans son *Recueil*. Thévenot en a donné aussi un extrait intitulé : *la Relation de la cour du Grand Mogol*, par le capitaine Hawkins.

HAWKWOOD (sir John), célèbre capitaine anglais du 14e siècle, nommé par les Italiens *Augud* ou *Aguto*, et par les Français *Jean de l'Aiguille*, exerçait à Londres la profession de tailleur lorsqu'il fut contraint à s'enrôler sous les drapeaux d'Édouard III. Il se fit remarquer dans la guerre contre les Français par sa bravoure et sa prudence. En 1360, il obtint le grade de capitaine avec le titre de chevalier, et fit ensuite partie de ces grandes compagnies qui, composées de soldats de toutes les nations, furent connues sous le nom de *Tard-Venus*. A leur tête, il ravagea la Provence et leva sur les États du pape de fortes contributions. Hawkwood se mit successivement à la solde de plusieurs princes d'Italie, entra ensuite au service de la république de Florence, où il acquit la réputation d'un grand homme de guerre. Il mourut le 16 mars 1394, après avoir fondé à Rome un hôpital pour les pauvres voyageurs anglais. Les Florentins lui élevèrent une statue.

HAWORTH (Adrien-Hardy), un des entomologistes les plus distingués de l'Angleterre et botaniste recommandable, est connu par de bons ouvrages sur ces deux branches de l'histoire naturelle. Les principaux sont : *Lepidoptera britannica*, 1803 à 1828, in-8°, et *Synopsis plantarum succulentarum*, 1812, in-8°, ouvrage auquel il a ajouté un *Supplément* en 1819, et une *Revue* des familles et espèces de cette classe en 1821. Les *Mémoires des Sociétés linnéenne et d'horticulture*, etc., contiennent des *Notes* ou des *Mémoires* intéressants de ce savant, qui mourut le 24 août 1833, près de Chelsea, d'un accès de choléra spasmodique.

HAXO (Nicolas), né à Étival en Lorraine, vers 1750, s'enrôla jeune dans le régiment de Touraine, et y servit comme grenadier pendant plusieurs années. Revenu dans sa famille, il était en 1789 conseiller au bailliage de Saint-Dié, fut fait dès le commencement de la révolution, commandant de la garde nationale de cette ville, et en 1798 élu président du tribunal. L'année suivante il s'enrôla et partit à la tête du 3e bataillon du Vosges, concourut à la prise de Mayence en 1792, et lors du siége de cette ville par les Prussiens en 1793, fut nommé chef de brigade. Après la capitulation, la garnison partit pour la Vendée, et Haxo fut nommé général de brigade, puis général de division. A la bataille de Cholet, il décida la victoire, reprit Noirmoutiers, et chargé de poursuivre Charette, il avança à la tête d'un faible détachement, fut blessé à la cuisse, renversé de cheval, et périt percé de balles le 26 avril 1794 à la Roche-sur-Yon.

HAXO (François-Nicolas-Benoît, baron), neveu du précédent, né le 24 juin 1774, à Lunéville (Meurthe), fut admis jeune dans le génie, et ne tarda pas à s'y distinguer. Il était en 1809 chef de bataillon, employé au siége de Saragosse, et l'habileté et le courage dont il fit preuve dans cette circonstance furent récompensés par le grade de colonel. Plus tard, après avoir fait la brillante campagne que termina la bataille de Wagram, il fut renvoyé dans la péninsule espagnole, et contribua puissamment à la prise de Lérida et d'autres places importantes. Promu peu de temps après au grade de général, il fut attaché à l'état-major de l'empereur, et désigné pour faire la campagne de Russie. Il s'y distingua notamment à la bataille de Mohilaw, et fut élevé 4 mois après au grade de général de division. En 1813 il rétablit les fortifications de Hambourg, qu'il mit en état de soutenir un siége; et ayant rejoint le corps d'armée en Bohême, fut fait prisonnier. Rentré en France après les événements, il eut le commandement du génie dans la garde royale, il servit Napoléon pendant les cent jours; au second retour du roi, fut nommé inspecteur général du génie, puis après la révolution de juillet, chargé de diriger le siége d'Anvers sous les ordres du maréchal Gérard. Créé pair de France l'année suivante, lorsqu'il fut question de fortifier Paris, il se prononça pour une enceinte bastionnée qu'il jugeait préférable au système des forts détachés. Il mourut le 25 juin 1838. On a de lui : *Mémoire sur la figure du terrain dans les cartes topographiques*, in-8° de 32 pages.

HAY (Guillaume), né en 1695, à Glynbourn, comté de Sussex, se livra à l'étude des lois; mais il fut obligé d'y renoncer, la petite vérole l'ayant presque privé de la vue. Il voyagea ensuite en Angleterre, en France, en Allemagne et en Hollande. De retour dans sa patrie en 1734, il fut élu par le bourg de Seaford, membre du parlement. En 1753, il fut nommé gardien des papiers du greffe de la Tour de Londres. Il essaya de propager en Angleterre l'éducation des vers à soie, et publia en 1735, des *Remarques sur les lois concernant les pauvres, et des propositions pour l'amélioration de leur sort*. Ses autres ouvrages sont : *Essai sur le gouvernement civil*, 1728; *Mont-Caburn*, poëme, 1730; *Religion du philosophe*, 1753; *Essai sur la laideur*, 1754; *Traduction du poëme latin de Hawkins Browne, de l'immortalité de l'âme*, 1754; *Traductions et imitations d'épigrammes choisies de Martial*,

1755. Tous ces écrits ont été recueillis et publiés de nouveau en 1794, 2 vol. in-4°. Hay mourut frappé d'apoplexie le 22 juin 1755.

HAY. *Voyez* **CHASTELET** et **CHERON.**

HAYDN (François-Joseph), célèbre compositeur, né à Rohrau (Autriche), le 31 mars 1732, était fils d'un artisan pauvre, mais passionné pour la musique. Ses dispositions pour cet art furent remarquées par un maître d'école de Haimbourg, qui lui donna les premières leçons. D'abord enfant de chœur, puis réformé à la mue de sa voix, il demeura plusieurs années dans une extrême indigence, étudiant sans cesse, et donnant des leçons pour vivre. Ce fut à cette époque qu'il se maria ; il eut le malheur de trouver dans la compagne de son choix une femme acariâtre qui fit le tourment de sa vie. Le destin se lassa de le persécuter ; il rencontra de généreux protecteurs dans les princes Antoine et Nicolas Esterhazy, qui tour à tour se l'attachèrent comme maître de chapelle. Dès lors la gloire et les richesses récompensèrent les travaux de Haydn, dont la réputation s'accrut encore dans les deux voyages qu'il fit en Angleterre en 1790 et 1794. Ce grand compositeur mourut le 31 mai 1809. On a épuisé toutes les formules d'éloge sur les œuvres de Haydn ; la plupart sont regardées comme des chefs-d'œuvre, et l'on ne sait ce qu'il faut le plus y admirer, ou de la riche harmonie, ou de la science profonde, ou de l'originalité constante. Le nombre en est prodigieux : il s'élève à près de 900. Haydn en a laissé la liste avec cette note de sa main : *Catalogue de toutes les compositions musicales dont il m'est possible de me souvenir, depuis ma 18e jusqu'à ma 73e année,* Vienne, 4 décembre 1805. Nous citerons comme les plus célèbres les *Sonates,* l'oratorio de *la Création* et celui des *Sept dernières paroles de J. C. ;* Haydn composa aussi plusieurs opéras, entre autres l'*Armida,* et *il Ritorno di Tobia ;* mais c'est surtout comme symphoniste qu'il s'est immortalisé. Framery a publié : *Notice sur Haydn,* 1810. M. Fétis dans le tome V de sa *Biographie des musiciens,* a consacré à Haydn une notice fort étendue et fort détaillée avec le catalogue de ses productions. G. Sand, dans son roman de *Consuelo,* fait jouer un grand rôle à Haydn, commençant sa carrière.

HAYDN (Jean-Michel), frère du précédent, né le 14 septembre 1737 à Rohrau, et mort le 10 août 1806, maître de chapelle de l'électeur de Salzbourg, excellait sur l'orgue et le violon. Il a laissé un grand nombre de compositions remarquables.

HAYE (Guillaume-Nicolas de la). *V.* **DELAHAYE.**

HAYER (Jean-Nicolas-Hubert), religieux récollet, né à Sarrelouis, professa pendant plusieurs années la théologie avec succès, et mourut à Paris le 14 juillet 1780. Ses principaux ouvrages sont : *la Religion vengée,* ou *Réfutation des erreurs impies, par une société de gens de lettres,* Paris, 1757 et années suivantes jusqu'en 1761, 21 vol. in-12 ; son principal collaborateur était Soret, avocat ; *la Spiritualité et l'immortalité de l'âme,* 1757, 3 vol in-12, etc.

HAYER-DUPERRON (Pierre). *V.* **LEHAYER.**

HAYES (Charles), savant anglais, né en 1678, fut l'un des administrateurs de la compagnie royale d'Afrique, qui fut dissoute en 1752. Il mourut à Londres le 18 décembre 1760. La plupart de ses ouvrages ont été publiés sans nom d'auteur : *Traité des fluxions,* 1704, in-fol. ; *Méthode facile et nouvelle de trouver la longitude,* 1710, in-4° ; *Dissertation sur la chronologie des Septante,* 1741, in-8°, etc.

HAYES (des). *Voyez* **DESHAYES.**

HAYGARTH (Jean), médecin des eaux de Bath, mort en décembre 1827, membre des Sociétés royales de médecine de Londres, d'Édimbourg, et de l'Académie des arts, fut connu de bonne heure dans le monde par des *Recherches sur les moyens de prévenir la petite vérole,* qu'il publia à Londres, en 1784. Neuf ans après il publia : *Essai d'un plan pour détruire entièrement la petite vérole et introduire l'inoculation,* 2 vol. in-8°. On lui doit encore : *Essai sur l'imagination considérée comme cause et guérison des maladies du corps,* Bath, 1800, in-8° ; *Lettre sur les moyens de prévenir les fièvres contagieuses,* 1801, in-8° ; *Histoire clinique des maladies,* 1805, in-8° ; une *Lettre au docteur-évêque de Londres, sur l'éducation des pauvres,* 1812, et divers mémoires dans les *Transactions philosophiques de Londres.*

HAYLEY (Guillaume), poëte et littérateur anglais, né à Chichester en octobre 1746, commença ses études au collége de Kingston, puis à celui d'Éton, et les acheva sans obtenir de succès, au collége de la Trinité à Cambridge. Il y composa à 16 ans ses premiers vers, à l'occasion de la naissance du prince de Galles, depuis George IV. Hayley, pour acquérir les connaissances dont il sentait le vide, s'enferma pendant 7 ans dans la retraite et s'y livra exclusivement à l'étude. Il apprit le français et l'italien, et cultiva ensuite les beaux-arts. Il mourut à Felpham le 11 novembre 1820. Il avait été lié très-intimement avec G. Cowper, et eut part à sa traduction de l'*Illiade.* Ses ouvrages poétiques ont été recueillis sous ce titre ; *Poems and plays,* 1785, 6 vol. in-8°. On cite encore de lui : *Philosophical, hist. and moral essays on old maids,* etc., 1785, 3 vol. in-8° ; traduit en français par Sibille, 1788, 2 vol. in-8°, etc. ; une *Vie de Milton,* en tête de la magnifique édition de ses œuvres poétiques par Boydell (Londres, 1794-97, 3 vol. grand in-fol. fig.), puis imprimée séparément, Londres, 1796, in-8°, et Strasbourg, 1799, in-8° ; *Vie de Cowper,* avec quelques-uns de ses ouvrages posthumes, 1803, 1804, 3 vol. in-4°, 2e édition, 1809, 4 vol. in-8° ; *Vie de George Romney,* peintre, 1809, in-4°, figures, etc.

HAYM (Nicolas-François), numismate et bibliographe, né vers 1670 à Rome, alla à Londres, où il établit un Opéra-Italien, qui pendant quelque temps eut assez de vogue. Ce spectacle ayant cessé d'attirer le public, il conçut l'idée de graver et de donner la description des objets d'antiquités encore inédits qui se trouvaient dans les cabinets des curieux, et fit paraître son *Tesoro britannico,* Londres, 1719-20, 2 vol. in-4°, regardé comme un ouvrage capital en son genre, mais dont on préfère l'édition latine de P. Khell, 1762. Il donna ensuite la *Bibliotheca italiana,* dont la meilleure édition est celle de Milan, 1771, 2 vol. in-4°. C'est un catalogue des livres italiens les plus rares, avec les prix auxquels ils se sont vendus ; mais on ne peut plus le prendre pour guide. Haym mourut en mars 1730.

HAYM (Gille), chanoine et chantre de l'église collé-

giale de Saint-Jean à Liége (Belgique), fut un compositeur célèbre de son temps. Ferdinand de Bavière, électeur de Cologne et prince de Liége, le choisit pour diriger la musique de sa chapelle. Il est mort en 1647. On a imprimé ses *œuvres*.

HAYNE (Frédéric-Gottlob), botaniste allemand, naquit le 18 mars 1763, à Sachsen-Jutterboch. De 1778 à 1796 il exerça la profession de pharmacien; puis en 1800 il se rendit à Berlin pour y faire des expériences de botanique et de technologie au compte du ministère de l'industrie. En 1801 il passa, muni du titre d'assistant, à la manufacture royale de produits chimiques de Schœnebeck. La paix de Tilsitt lui fit reprendre le chemin de Berlin, en 1808, mais il n'y trouva pas d'emploi, et c'est en 1814 seulement qu'il obtint enfin une chaire de botanique à l'université. Il la remplit avec éclat. Hayne mourut le 28 avril 1832. On lui doit (en collaboration avec Fr. Dreves) : *Livre pittoresque du botaniste à l'usage de la jeunesse*, etc., Leipzig, 1798-1819, 5 vol. Il en a publié un extrait sous le titre français de *Choix de plantes d'Europe*, Leipzig, 1802, 4 livraisons; *Termini botanici iconibus illustrati*, Berlin, 1799-1817, 2 vol. en 15 livraisons; *Description et représentation fidèle des plantes en usage dans l'art médical*, Berlin, 1802-1831, 11 vol. in-4°, 600 planches, etc.

HAYNER (Chrétien), médecin allemand, né en 1775, fit ses humanités à Leipzig, où il apprit aussi la théologie. Il étudia dans les universités de Wittenberg, d'Erlangen et d'Iéna. S'étant appliqué d'une manière spéciale à l'étude des maladies mentales, il se rendit à Paris, où il suivit les leçons de Pinel et de M. Esquirol. En 1806, il fut nommé médecin de l'hospice et maison de correction de Waldheim en Saxe, où l'on reçoit beaucoup d'aliénés et d'épileptiques. Il remplit cette fonction pendant 25 ans. Il fut alors chargé de fonder l'établissement d'aliénés de Sonnenstein, près de Pirna. L'hospice de Waldheim étant en même temps une maison de correction, Hayner sentit les inconvénients que cette réunion devait avoir pour les malades, et il obtint en 1828 que les aliénés fussent transportés au château de Colditz. Ce médecin mourut le 10 mai 1837. Il fut l'un des collaborateurs du *Journal de médecine mentale*, par F. Nasse. Il est encore auteur de deux opuscules en allemand : *Appel aux gouvernements, aux magistrats et aux directeurs des maisons d'aliénés, pour obtenir l'abolition de divers abus qui se commettent dans le traitement des fous*, Leipzig, 1818, in-8°; *De la translation des aliénés de la maison de Waldheim dans le château de Colditz*, Dresde, 1829, in-8°.

HAYONS (Thomas des), historien, poëte, helléniste et traducteur, né en 1612, fils de Thomas des Hayons, régent au collége de Sedan, abjura le protestantisme en 1637, et se retira à Liége, où il mourut vers 1670. Il a publié : *les Larmes de Sion*, Genève, 1636; *les Mystères de notre rédemption*, Sedan, 1646; *les Visions de Métinte*, Liége, 1657, etc.

HAYS (Gille le), sieur de *la Fosse*, poëte latin, né à Amayé près de Caen, dans le 17e siècle, professa la rhétorique à l'université de cette ville, vint ensuite à Paris, où il occupa la chaire d'éloquence dans les colléges du Plessis, du cardinal Lemoine et de Beauvais jusqu'en 1666. A cette époque, il obtint la cure de Gentilly, et y mourut le 9 avril 1679. Il a laissé des poëmes latins, des *Satires*, etc., qui n'ont pas été recueillis.

HAYS (Jean de), avocat du roi au présidial de Rouen dans le 16e siècle, a laissé des pièces de théâtre et différents opuscules en vers et en prose, aujourd'hui complétement oubliés. On cite entre autres : *Premières pensées de Jean de Hays*, Rouen, 1598, in-12; *l'Amarylle*, ib., 1595, in-12.

HAYTON Ier (en arménien Héthoum, en arabe Hatem), prince de la Cilicie, devint roi d'Arménie en 1224, par son alliance avec la reine Isabelle, de la race des Rhoupénians. Longtemps sa prudence et sa politique conciliante le maintinrent indépendant entre les Tatars et les mameluks d'Égypte, presque toujours en guerre les uns contre les autres; mais vers l'an 1264, Houlagou, chef des Tatars de la Perse et l'allié de Hayton, étant mort, Bibar, sultan d'Égypte, profita de ce que l'Arménie était abandonnée à ses propres forces pour en ravager le territoire. Dans cette guerre, un des fils du roi d'Arménie, Théodore, fut tué; l'autre, Léon, fut prisonnier. Alors le malheureux Hayton alla demander du secours aux Tatars, et en obtint une armée qui, peu accoutumée à la discipline, fit autant de ravages que les mameluks eux-mêmes. Réduit à cette extrémité, Hayton, qui était chrétien, implora l'aide du pape Clément IV, et celui-ci, appelant aux armes les rois de l'Occident, les exhorta à se croiser pour cette sainte cause; mais ce fut en vain. En 1268, le prince Léon, fils de Hayton, ayant obtenu la liberté de son père, celui-ci, affaibli par les revers et les ans, abdiqua entre ses mains le pouvoir souverain, se retira dans un couvent de l'ordre des Prémontrés, où il prit le nom de *Macaire*, et mourut l'an 1271.

HAYTON II, petit-fils du précédent, monta sur le trône de la Petite Arménie à la mort de son père Léon III, en 1289. Prince faible et dévot, il songea peu aux intérêts de son pays, et ne s'occupa guère qu'à des discussions théologiques. Les mameluks, mettant à profit son inertie, s'emparèrent d'une partie de ses États, et ravagèrent l'autre en 1293. Après avoir cédé la couronne à son frère Théodore III, il entra, sous le nom de Jean, dans un couvent de l'ordre de Saint-François; mais en 1295 un parti le rappela au trône. Hayton donna une de ses sœurs en mariage à Michel, fils d'Andronic II, empereur de Constantinople, et dans l'espoir d'obtenir des Grecs un secours contre les invasions de l'Égypte, il se rendit à la cour de son beau-frère, laissant les soins du gouvernement à Sempad, son frère. Pendant son absence, Sempad se fit sacrer, et quand Hayton se représenta pour revendiquer son trône, l'usurpateur lui fit passer un fer chaud sur les yeux; les Arméniens se révoltèrent à cette cruauté, et forcèrent leur roi légitime à reprendre une troisième fois la couronne. Après quelques autres guerres qu'il fut obligé de soutenir contre ses éternels ennemis, il se démit en faveur de son neveu Léon IV, et se retira dans un couvent. Il fut massacré ainsi que le roi son neveu, en 1308, par le gouverneur tatar de la Cilicie, qui avait attiré ces deux princes à sa cour.

HAYTON, prince de Lampron, forteresse située près la ville de Tarse en Cilicie, était frère de saint Nersès Lampronatsi, l'un des personnages les plus distingués

de l'Église d'Arménie. Son père, Oschin, avait été décoré par l'empereur de Constantinople du titre de *sébaste*. En 1169, Hayton succéda à son père dans la souveraineté de Lampron. Hayton avait été décoré, comme Oschin, du titre de sébaste, par l'empereur Manuel Comnène, qui, en outre, lui avait confié la garde de la ville de Tarse. En 1182, Rhoupen II, prince de la Cilicie, profitant de la mort de Manuel, attaqua Tarse et la prit, ainsi que plusieurs forteresses qui étaient dans le voisinage. Hayton, fidèle sujet des Grecs qui lui avaient confié la garde de ces places, fit alors la guerre à Rhoupen; mais, trop faible pour tenir la campagne contre lui, il fut obligé de se renfermer dans sa forteresse de Lampron, où Rhoupen vint l'assiéger en 1183. Hayton soutint un siége d'un an; enfin, réduit à la dernière extrémité, il fit de grandes promesses d'argent à Bohémond, prince d'Antioche, pour l'engager à prendre sa défense; celui-ci, qui ne voulait pas ouvertement combattre Rhoupen, lui demanda, sous un prétexte vain, une entrevue, dans laquelle il le retint prisonnier. A cette nouvelle, Léon, frère de Rhoupen, rassembla toutes les troupes arméniennes pour le venger; mais, de peur de causer le malheur de son frère, il n'attaqua point le prince d'Antioche, et fit tomber tout le poids de la guerre sur Hayton. En 1184, il revint assiéger Lampron et le pressa tellement que Hayton fut contraint de conclure la paix avec lui; puis, par son entremise, il obtint la délivrance de son frère, et Hayton conserva sa souveraineté. Depuis cette époque il se montra longtemps le sujet et l'allié fidèle de Rhoupen, et de son frère Léon II, jusqu'à ce que, en 1202, il voulût se rendre indépendant. Il se joignit à plusieurs autres barons et se révolta contre Léon, qui portait alors le titre de roi, et causa de grands troubles dans la Cilicie. Pour l'engager à faire la paix, Léon lui fit promettre qu'il donnerait en mariage, à son 2e fils Oschin, une fille de son frère Rhoupen. Sous ce prétexte il l'engagea à venir le trouver, et s'empara de sa personne et de ses deux fils, Constantin et Oschin, puis il se rendit maître des forteresses de Lampron et de Baberhon qui furent réunies au domaine royal. Hayton et ses deux fils moururent en captivité; son petit-fils Oschin, fils de Constantin, rentra en grâce auprès du prince Rhoupenian et fut créé, en 1277, prince de la forteresse d'Asgourha, par le roi Léon III, qui le nomma en outre maréchal du royaume; il transmit sa souveraineté à ses descendants.

HAYTON servit dans les guerres fréquentes que soutint Hayton II contre les mameluks d'Égypte, eut part à la victoire d'Émesse, remportée en 1303 sur le sultan Naser-Mohamed par les armées coalisées de la Tatarie, de la Géorgie et de l'Arménie, prit ensuite l'habit religieux dans l'ordre des Prémontrés, vint à Rome, puis à Avignon, fut nommé par le pape Clément V, supérieur du couvent de son ordre à Poitiers, et y mourut vers l'an 1310. On a de lui : *De Tartaris, seu Historia orientalis*, Helmstædt, 1585, in-4°; Berlin, 1671, in-4°. On trouve aussi cet ouvrage en latin dans la collection de Grynæus, Bâle, 1555, in-fol.; en italien dans celle de Ramusio, et en français dans celle de P. Bergeron.

HAYWARD (sir John), historien anglais, encourut la disgrâce de la reine Élisabeth pour avoir publié en 1599 la *Première partie de la vie et du règne de Henri IV, roi d'Angleterre*, in-4°, dans laquelle il soutenait le principe de la légitimité. Jacques Ier le créa chevalier en 1619, et historiographe du collége de Chelsea. Il mourut le 27 juin 1627, laissant, outre l'ouvrage déjà cité : les *Vies de Guillaume Ier, Guillaume II et Henri Ier*, 1613, in-4°; *De la suprématie en affaires de religion*, 1624; *Vie et règne d'Édouard VI, avec le commencement du règne d'Élisabeth*, 1630, in-4° (posthume) : tous ces écrits sont en anglais. Hayward a laissé en outre des ouvrages de dévotion.

HAZLITT (Guillaume), né à Maidstone dans le comté de Kent, le 10 avril 1778, était le plus jeune des trois enfants d'un ministre unitaire, qui, trois à quatre ans après la naissance de Guillaume, c'est-à-dire vers la fin de la guerre d'Amérique, se transporta à Bandon en Irlande et ensuite à New-York, d'où plus tard il revint en Angleterre. C'est de ce vénérable ecclésiastique qui devait mourir plus qu'octogénaire en 1820, que le jeune Hazlitt reçut à Wynn (petite ville du comté de Shrop) sa première éducation. De la maison paternelle, Guillaume était passé au collége d'Hakney près de Londres, et il n'avait que 13 ans lorsqu'il écrivit un lettre qui fut insérée dans les journaux du temps pour la défense de l'illustre Priestley, dont une populace fanatique avait envahi et pillé la maison. Le jeune écrivain, quand sa rhétorique fut achevée, ne se sentit point de vocation pour la théologie, et l'annonça très-catégoriquement à son père. Guillaume, qui avait pris du goût pour les arts du dessin, se crut destiné par la nature à devenir un grand peintre. Son père consentit à le laisser suivre son penchant, et même, lors de la paix d'Amiens, il lui fournit les moyens d'aller en France pour se perfectionner dans la peinture. De retour en Angleterre, il parcourut les provinces en qualité d'artiste et exécuta un assez grand nombre de portraits. C'est lorsqu'il paraissait obtenir des succès dans cette profession qu'il l'abandonna pour se livrer à la littérature. Il est un des auteurs qui ont le mieux écrit sur la peinture, et ses ouvrages renferment, sur cet art, les observations les plus justes, les plus fines, les plus heureusement exprimées. Aussi fut-il de prime abord classé parmi les écrivains que goûte et lit le public. Hazlitt profita de cette veine, et dès 1806 il se précipita dans la politique, et mit au jour son pamphlet dit *Libres pensées sur les affaires du temps*. De là bientôt des offres brillantes de la part des entrepreneurs de journaux périodiques, et de journaux quotidiens. Son imprudente franchise et son amère causticité lui firent de terribles ennemis parmi ses confrères, dans les salons et les régions du pouvoir. On le noircit à plaisir, on le signala comme le plus atrabilaire et le plus méchant des hommes; ce qui était très-faux : on travestit ses opinions en les représentant comme subversives et blasphématoires. Enfin, ses amis les radicaux le réprouvèrent à leur tour. Hazzlitt répondait, il gémissait de cette lutte, sa santé déclinait : il n'était pas riche et il était paresseux. La dernière partie de sa vie surtout ne fut qu'un combat continuel contre les embarras pécuniaires et les attaques de la critique. Lié avec Leigh-Hunt, Elias Lamb, Coleridge, il fut le promoteur de cette nouvelle école littéraire dont le dog-

matisme mérita le titre de Badauds de Londres. La partie la plus importante du *Morning Chronicle* lui fut quelque temps confiée, mais la singularité et l'âpreté de son caractère ne tardèrent pas à le brouiller avec James Perry, propriétaire de ce journal. La vie domestique d'Hazlitt ne fut pas tranquille et plus heureuse que sa carrière littéraire. Après s'être séparé de deux femmes qu'il avait épousées et quittées au bout de peu de temps, il vécut solitaire et presque sans lien à la société dont il affectait de mépriser les usages. Il se levait à toute heure, buvait du thé jusqu'au dîner, et ne se décidait à prendre son repas que lorsque la faim le pressait. Il passait sa soirée au théâtre; et, de retour chez lui, il recommençait à s'abreuver de thé une partie de la nuit, mettant confusément sur le papier les idées qui flottaient dans son imagination. Il finit par succomber à la peine, et mourut n'ayant encore que 52 ans, le 18 septembre 1830. On a de lui : *Essai sur les principes de la nature humaine ; De l'Éloquence du sénat britannique, depuis le règne de Charles Ier*, avec des notes, 1808, 2 vol. in-8°; une *Grammaire anglaise,* 1812, in-12; la *Table ronde* (avec Leigh-Hunt), 1824, 2 vol. in-8°; une collection d'*Essais* sur la littérature, les hommes, les mœurs; *Caractère des pièces de Shakspeare;* un *Tableau du théâtre anglais,* contenant une suite d'articles de critique dramatique; *Cours,* ou *Lecture sur les poëtes anglais ; Essais politiques et Esquisses de personnages célèbres ; Lettre à Guillaume Gifford ; Littérature du siècle d'Élisabeth ;* les *Conversations de James Northcote,* Londres, 1830.

HAZON (Jacques-Albert), médecin de la faculté de Paris, né en 1708, mort en 1780, a publié, outre plusieurs thèses fort estimées : *Éloge historique de la faculté de Paris,* français et latin, 1770, in-4°, et en français, 1773, in-4°; *Notice des hommes les plus célèbres de la faculté de médecine en l'université de Paris, depuis* 1110 *jusqu'en* 1750 *inclusivement,* 1778, in-4°, ouvrage plein de recherches curieuses.

HEADLEY (Henri), poëte anglais, né en 1766 à Instead, dans le comté de Norfolk, mort à Norwich en novembre 1788, publia, n'ayant pas encore 20 ans, un volume de *Poésies,* estimées; l'ouvrage sur lequel se fonde sa réputation, est un recueil en 2 vol. in-8°, publié en 1787, intitulé *Beautés choisies de l'ancienne poésie anglaise, avec des esquisses biographiques.* Il a travaillé au *Gentleman's Magazine,* et à un ouvrage intitulé : *Olla podrida,* recueil périodique, en 44 numéros, imprimé pour la deuxième fois en 1788, in-8°.

HEARNE (Thomas), antiquaire, né en 1678 à White-Waltham dans le comté de Berks, fut bibliothécaire de la ville d'Oxford, et résigna cet emploi pour rester fidèle à la cause des Stuarts. Après avoir passé toute sa vie loin du monde et absorbé dans ses laborieuses recherches, il mourut le 21 juin 1735. On lui doit un grand nombre d'ouvrages; les plus importants sont : *Reliquiæ Bodleianæ,* etc., Londres, 1703, in-8°, en anglais; une édition de *Justin,* avec des notes, Oxford, 1705, in-8°; *Recueil de dissertations curieuses écrites par des antiquaires distingués sur divers sujets d'antiquités anglaises,* 1720; *Thomæ Caii Vindiciæ antiquitatis acad. Oxoniensis,* Oxford, 1731, 2 vol. in-8°, etc.

HEARNE (Samuel), voyageur anglais, connu par ses explorations au nord de l'Amérique, naquit en 1745. Il n'avait que 11 ans lorsque sa mère, qui était veuve, lui voyant beaucoup d'éloignement pour les études sédentaires, et une inclination naissante pour la vie des marins, le conduisit elle-même à Portsmouth, où il fut reçu dans la marine royale. A la cessation des hostilités, il passa au service de la compagnie de la baie d'Hudson. De tous les contre-maîtres employés à cette époque, Hearne était celui qui donnait le plus d'espérances. Durant son excursion, en 1768, pour reconnaître avec plus d'exactitude le gisement d'une partie des côtes, il perfectionna les procédés de la pêche de la morue dans ces parages. Les directeurs de la compagnie jetèrent ensuite les yeux sur lui pour l'exécution de deux projets dont la réussite exigeait une sorte d'opiniâtreté. Il s'agissait de tenter encore par cette baie le passage si désiré pour se rendre dans le grand Océan, et de s'assurer de l'existence d'une mine de cuivre, indiquée, depuis un demi-siècle, par des indigènes, comme se trouvant près de l'embouchure d'un fleuve dans la partie septentrionale de cette mer intérieure. Hearne se mit en route, par terre, le 6 novembre 1769, accompagné seulement de deux Européens, et de quelques Américains, mais après deux semaines de marche, abandonné des Indiens, n'eut d'autre parti à prendre que de retourner au fort, où il arriva le 11 décembre. Le 3 février 1770, il se hasarda de nouveau dans la même direction, n'ayant avec lui que 6 Indiens. Au mois de mars les 7 voyageurs étaient parvenus près du 59e degré; mais devant tourner droit au nord, ils attendirent que la saison fût plus avancée. Après avoir beaucoup souffert dans cette station, ils la quittèrent le 24. D'autres indigènes s'étaient joints à cette petite troupe: en dernier lieu, ils furent au nombre de 600. On était au delà du 63e degré de latitude, et à 10 minutes 41 secondes à l'ouest du fort du prince de Galles, quand divers accidents fâcheux firent regarder la retraite comme indispensable. Le quart de cercle de Hearne était brisé : son fusil et d'autres effets venaient de lui être volés, et il ne put regagner l'établissement des Anglais que le 25 novembre. Cinq jours auparavant, un chef des sauvages, nommé Motonnabi, lui avait rendu quelques services, et ensuite il offrait de le guider dans une troisième tentative. Cet homme fait adopter son plan de voyage, Hearne partit le 7 novembre. Cette fois on prit plus à l'ouest, sur un terrain également rude et stérile, mais entrecoupé de lacs et de gros ruisseaux. Le 22 juin on avait rencontré des Indiens de la mine de cuivre, et ensuite, ayant franchi une chaîne dépendante peut-être des Montagnes-Pierreuses, on était arrivé, le 13 juillet, sur les bords du fleuve, qui se trouva d'une largeur médiocre, plein de cataractes, et navigable seulement pour un canot. Ayant déterminé la position de la mine de cuivre, qui est au sud-est de l'embouchure du fleuve, à une distance de 30 milles, il continua ses observations dans ces régions inconnues. Hearne rentra dans le fort le 30 juin, après 571 jours de fatigue. Il reçut de la compagnie une gratification accompagnée d'une lettre de félicitation, et les géographes ont consacré sa principale découverte, celle du rivage de la mer près du 72e degré. On lui doit ensuite l'établissement du comptoir de Cumberland. A la mort du gouverneur, en 1775, Hearne fut

choisi pour le remplacer ; mais les moyens de résistance dont il pouvait disposer n'étaient formidables que contre les indigènes. En 1782, la Peyrouse fit sauter le fort, s'empara des archives de la compagnie: le journal du voyage de Hearne en faisait partie. La Peyrouse consentit à le lui rendre, en lui faisant promettre de le publier en Angleterre. L'année suivante, Hearne, en relevant ces fortifications, les rendit plus imposantes, et ne partit pour l'Angleterre qu'en 1787. Il mourut en 1792, après avoir publié : *Voyage du fort du prince de Galles dans la baie d'Hudson à l'Océan septentrional, dans les années* 1769, 1770-1771 *et* 1772, etc., Londres, 1795, in-4°, figures et cartes, et traduit en français (par Lallemand), Paris, 1779, in-4°, ou 2 vol. in-8°.

HEATH (Nicolas), archevêque d'York et chancelier d'Angleterre sous le règne de Marie, encourut la disgrâce de cette princesse, qui lui ôta toutes ses places pour avoir refusé le serment de suprématie. Il mourut à Cobham en 1570.

HEATH (Thomas), jésuite, frère du précédent, se présenta en Angleterre l'an 1568, sous l'habit de ministre puritain, et obtint la permission de prêcher dans la cathédrale de Rochester. Un jour qu'il s'élevait avec une véhémence extrême contre la liturgie, il laissa tomber du haut de la chaire une lettre qu'il portait dans ses vêtements, et qui avait rapport à sa mission secrète : on s'empressa de la transmettre à l'évêque, qui fit faire une perquisition chez le jésuite ainsi démasqué. Arrêté et mis en jugement, Heath fut condamné au pilori et à une prison perpétuelle; mais il mourut peu de temps après l'exécution de cette sentence.

HEATH (James), historien anglais, né à Londres, en 1629, et fils d'un coutelier du roi, fut expulsé en 1648, de l'université d'Oxford, par les commissaires du parlement, comme partisan de la cause royale. Après avoir dissipé son patrimoine il se maria, eut plusieurs enfants, recourut à sa plume pour les soutenir, et mourut dans la misère à Londres en août 1664. Ses ouvrages sont : *Courte chronique de la dernière guerre intestine dans les trois royaumes d'Angleterre, d'Écosse et d'Irlande,* 1661, in-8° ; *Élégie sur le docteur Th. Fuller,* 1661 ; *les Gloires et les magnifiques triomphes de l'heureuse restauration de Charles II,* 1662, in-8° ; *Flagellum,* ou *la Vie et la mort, la naissance et l'enterrement d'Olivier Cromwell,* 1663 et 1665, in-8° ; *Nouveau livre des loyaux martyrs et confesseurs anglais, qui ont enduré les souffrances et les terreurs de la mort, etc., pour le maintien du gouvernement juste et légitime de ces royaumes,* 1663, in-12 ; *Exposé court, mais exact des affaires des Pays-Bas-Unis,* 1 vol. in-12.

HEATH (Benjamin), jurisconsulte anglais, et greffier (*recorder*) d'Exeter, mort le 13 septembre 1766, est auteur de : *Essai de preuve démonstrative de l'existence, de l'unité et des attributs de Dieu,* 1740 ; *Notæ sive lectiones ad tragicorum Græcorum veterum, Æschyli,* etc., 1752, in-4° ; *Révision du texte de Shakspeare,* 1765, in-8°.— HEATH (Thomas), frère du précédent, a publié en 1755, un *Essai d'une nouvelle traduction de Job.*

HEATH (Jacques), graveur anglais, né vers 1766, mort le 15 novembre 1838 à Londres. On cite de lui : *la Mort du major Pearson* de West, *la Mort de lord Nelson,* d'après le même maître, *le Soldat mort,* copié sur Wright de Derby, un superbe portrait de *Washington,* et un portrait de *Pitt;* avec son ami le dessinateur Stothard, il a coopéré à la publication du *Novelists magazine,* 22 vol.

HEATH (Charles), imprimeur anglais, fut deux fois maire de Monmouth, et a écrit l'*Histoire* de cette ville, publiée en l'année 1804. Il est auteur de quelques ouvrages de topographie locale : *Description* (account) *de Piercefield et Chepstow,* 1793; *Description de l'abbaye de Tintern et du château de Ragland,* 1806. Il mourut le 1er janvier 1831.

HEATHCOTE (Ralph), ecclésiastique et magistrat anglais, né dans le comté de Leicester le 16 décembre 1721, fut juge de paix, vicaire de Sileby, prébendier et premier vicaire de l'église collégiale de Southwell, etc., et mourut le 28 mai 1795. On a de lui : *Historia astronomiæ sive de ortu et progressu astronomiæ,* Cambridge, 1746 ; *Essai de la philosophie de lord Bolingbroke,* 1775 ; *l'Usage de la raison établi en matière de religion,* 1775 ; plusieurs articles importants dans le *Dictionnaire biographique anglais,* en 11 vol. in-8°, 1761.

HEATHCOTE (Ralph), fils du précédent, fut ministre plénipotentiaire du roi près de l'électeur de Cologne et du landgrave de Hesse-Cassel, et mourut en Allemagne en 1801.

HEAUVILLE (Louis le BOURGEOIS, sieur d'), poëte français du siècle de Louis XIV, né à Heauville, diocèse de Coutances, obtint l'abbaye de Chantemerle, de l'ordre de Saint-Augustin au diocèse de Troies, et mourut doyen de l'église d'Avranches vers 1680. L'abbé d'Heauville a laissé un *Catéchisme en vers,* Paris, 1669, in-12, et Châlons, 1679, in-12, etc.; *OEuvres spirituelles en vers français, où sont contenus les devoirs du chrétien,* etc., 1684, in-8° ; Bruxelles, 1687, in-12 ; c'est le même ouvrage que le précédent, considérablement augmenté, et auquel Heauville a joint la *Traduction des psaumes, la Vie de Jésus-Christ,* etc.

HEBEL (Jean-Pierre), poëte allemand, fils d'un tisserand du village de Hausen, grand-duché de Bade. Sa mère, obligée de gagner sa vie comme domestique, le mit au monde à Bâle le 10 mai 1760. Devenue veuve un an après la naissance de ce fils, elle le fit instruire aussi bien que ses faibles ressources le permettaient. Quand elle fut morte, Hebel trouva des âmes charitables qui l'aidèrent à faire ses études au gymnase de Carlsruhe. De là il passa en 1778 à l'université d'Erlangen, pour se préparer à l'état ecclésiastique. Il annonçait alors si peu de dispositions littéraires qu'il ne put soutenir son examen. Il s'en tira mieux à Carlsruhe en 1780, et fut placé après cette épreuve comme maître surnuméraire à l'école de Lœrrach, puis chargé de prêcher dans la ville et les environs, mais mal rétribué, et accablé de travaux. En 1791, Hebel fut appelé au gymnase de Carlsruhe pour enseigner les langues anciennes. En 1798, il obtint la chaire de théologie dogmatique et de la langue hébraïque. Quelques années après, le grand-duc de Bade le nomma conseiller ecclésiastique ; et, lors de la réforme du gymnase qui prit le titre de lycée, Hebel en fut nommé directeur. En 1803, il fit paraître à Carlsruhe ses premiers essais sous le titre de *Poésies allémaniques.* Le plus brillant succès couronna cette tentative. En 1808, il se char-

gea de la rédaction d'un almanach populaire, *Der rheinlændische Hausfreund*, et se servit habilement de sa bonhomie et du ton simple qui lui était familier, pour inculquer au peuple des leçons salutaires, ou pour détruire des préjugés absurdes. En 1815, une anecdote qu'il avait insérée dans son almanach déplut aux catholiques de Bade, ils s'en plaignirent; l'anecdote fut supprimée dans les exemplaires restants, et Hebel cessa de rédiger l'almanach qui, sous sa direction, avait eu une vogue telle que l'éditeur en débitait 30 à 40,000 exemplaires par an. En 1811, il quitta l'enseignement pour entrer dans le conseil supérieur des églises et écoles. Son recueil d'histoires publiques pour les écoles protestantes de Bade parut en 1818. Dans la suite le consistoire se crut obligé de procéder à une édition *purgée* du même recueil. En 1819, Hebel reçut de son gouvernement le titre de prélat. Dès lors il prit part aux travaux de diverses sessions, sans pourtant s'y distinguer. En 1826, pendant qu'il était en tournée pour inspecter les établissements d'instruction publique, en se rendant de Manheim à Heidelberg, de vives douleurs d'entrailles l'obligèrent de s'arrêter à Schwetzingen; il y mourut le 22 septembre. Une édition complète de ses *OEuvres*, avec son portrait et une notice biographique, a été imprimée à Carlsruhe, 1832-34, 4 vol. in-8°.

HEBENSTREIT (Jean-Ernest), médecin, né à Neustadt-sur-Orla en Saxe vers 1703, fit plusieurs voyages sur les côtes d'Afrique, fut nommé professeur de médecine à Leipzig, et mourut le 5 décembre 1757. On a de lui : *De usu partium carmen*, etc., 1739, in-8°; *Pathologia metrica*, etc., 1740, in-8°; *Musæum richterianum*, etc., 1743, in-fol., figures; *Palæologia therapiæ*, etc., 1779, in-8°; *Voyage à Alger, à Tunis et Tripoli, fait en* 1732 (en allemand), dans les tomes IX, X, XI et XII du *Recueil des petits voyages* de Bernoulli, 1780 et années suivantes.

HEBENSTREIT (Jean-Chrétien), frère aîné du précédent, né en 1686, à Neuenhof, près de Neustadt, mort le 6 décembre 1756, fut professeur de théologie et d'hébreu à l'université de Leipzig. Il a laissé un grand nombre de dissertations, parmi lesquelles nous citerons : *De Pentecoste veterum*, Leipzig, 1715, in-4°; *De homicidio delirante ejusque criteriis et pœnâ*, 1723, in-4°, etc.

HEBENSTREIT (Jean-Chrétien), médecin et botaniste distingué, naquit à Klein-Iéna, près de Naumbourg en 1720, étudia la médecine à Leipzig, et l'exerça ensuite pendant un an à Naumbourg; mais, en 1749, il alla remplir la place de professeur d'histoire naturelle et de botanique à Pétersbourg. Il fut nommé en même temps membre de l'Académie impériale des sciences. Hebenstreit accepta, en 1751, les fonctions de médecin du comte Kyrila Rasumowsky, qui se rendait dans l'Ukraine en qualité d'hetman des Cosaques. Après être resté pendant 2 ans à Gluchow, résidence de l'hetman, il revint en Allemagne, et fut rappelé à Pétersbourg en 1755, d'où la rigueur du climat le força de revenir en Saxe. Il obtint sa démission en 1761; il exerça, depuis cette époque, son art à Leipzig, et y mourut le 27 septembre 1795. On a de lui quelques dissertations dans les *Nov. comment. acad. scient. Potrop.*

HEBENSTREIT (Jean-Paul), né à Neustadt en 1694, mort le 6 mai 1718, a publié en latin, sur la théologie et sur quelques objets d'histoire naturelle, divers ouvrages, que Jœcher indique dans son *Dictionnaire des savants*.

HEBENSTREIT (Pantaléon), musicien du 17e siècle, et l'inventeur de l'instrument connu sous le nom de *Pantalon* ou *Pantaléon*, fut en même temps un des plus forts violons de son temps. L'instrument qu'il inventa, ressemble à une cymbale : il est environ quatre fois plus grand qu'un tympanon, et se joue de la même manière, avec deux baguettes : il s'en distingue seulement par deux tables d'harmonie aux deux bouts, montées, l'une de cordes de métal, et l'autre de cordes de boyau. Hebenstreit, en 1697, n'étant encore que maître de danse à Leipzig, avait déjà acquis une telle habileté sur son instrument, qu'il excitait l'admiration des connaisseurs. En 1705, il alla à Paris, et se fit entendre à la cour de Louis XIV. L'année suivante il entra au service du duc d'Eisenach, en qualité de maître de chapelle et de maître de danse. Cet artiste vivait encore en 1730, à Dresde, où il avait été placé, 20 ans auparavant, dans la chapelle du roi de Pologne, en qualité de musicien de la chambre.

HEBER (sir Richard), bibliographe ou plutôt bibliomane anglais, né à Londres en 1773. Son goût pour les livres se manifesta au point qu'il commença, dès l'âge de 8 ans, à former une bibliothèque et acheter des livres dans des ventes. Il fit ses études à l'université d'Oxford, et ayant conçu le projet de publier les poëtes latins non compris dans la collection de Barbou, il commença par une jolie édition de *Silius Italicus*, 1792, 2 vol. in-12. Il fit imprimer ensuite *Claudianus*, mais sans le publier. Devenu, par la mort de son père, en 1804, possesseur d'une fortune considérable, il ne l'employa plus qu'à des achats de livres et se forma des collections immenses, surtout dans le genre philologique et dans celui de la littérature anglaise du moyen âge. En 1821, il fut obligé d'exercer les fonctions de shérif du Shropshire. Dans la même année il fut enfin élu représentant de l'université d'Oxford à la chambre des communes. Il ne prit jamais la parole dans les séances publiques; mais il fit partie de quelques comités; enfin il ne tarda pas à revenir à ses livres. En 1815, il avait fait un premier voyage sur le continent. Il y retourna vers 1825, et séjourna plusieurs années en France et dans les Pays-Bas. De Bruxelles il envoya, en 1826, sa démission de membre du parlement, et ne fut plus que bibliomane. Il continua d'amasser des livres; et, tandis que ses agents suivaient les ventes en Angleterre, et achetaient pour son compte, il en faisait autant sur le continent, où même il acquit des bibliothèques entières. C'est ainsi qu'il forma des dépôts à la Haye, Anvers, Louvain, Bruxelles, Paris, etc. Heber mourut le 4 octobre 1833, dans sa demeure de Pimlico, où les livres étaient entassés comme dans son manoir de Hodnet. On chercha pendant un an son testament. Après de longues perquisitions dans les 7 ou 8 bibliothèques qu'il possédait en Europe, on le trouva enfin dans celle de Pimlico derrière quelques bouquins. Il y disposait d'une fortune de 200,000 livres sterling sans faire aucune mention de ces prodigieuses collections. On fit en Angleterre sept ventes successives, qui durèrent 144 jours; encore la bibliothèque de Hodnet n'y était pas comprise.

On fit aussi plusieurs ventes à Paris, à des intervalles, pour ne pas causer une crise dans le commerce des vieux livres.

HÉBER (Réginald), frère consanguin du précédent, évêque protestant de Calcutta, né le 21 avril 1783 à Malpas, comté de Chester, fit d'excellentes études à l'université d'Oxford, voyagea en Allemagne, en Crimée et en Russie, obtint diverses dignités ecclésiastiques, fut nommé en 1823 évêque à Calcutta, et mourut à Trichinapali le 4 avril 1826. On a publié, après sa mort, la relation de sa visite aux établissements religieux de diverses provinces de l'Inde, et cet ouvrage a déjà eu trois éditions. Il a laissé en outre un vol. de *Sermons*, un autre d'*Hymnes*, et un 3e de *Poésies*. La *Revue Britannique*, année 1827, tome Ier, page 470, édition de Bruxelles, Meline, contient une notice biographique détaillée sur Réginald Héber, et le tome II de 1828, page 126, l'analyse de ses voyages.

HEBERDEN (Guillaume), médecin né à Londres, en 1710, et mort dans la même ville, le 17 mai 1801, fit ses premières études dans cette capitale et les termina à l'université de Cambridge, où il prit le grade de docteur en médecine, en 1739. S'étant fixé dans cette ville, il ouvrit des cours sur la matière médicale qui durèrent 10 ans. En 1748 il alla s'établir à Londres, et y acquit en peu de temps une grande réputation comme médecin praticien. Après avoir été nommé membre du collége des médecins de Londres, il fut également admis dans la Société royale, et celle de médecine de Paris le nomma, en 1749, l'un de ses correspondants. Ce fut lui principalement qui, en 1766, détermina le collége des médecins à publier des mémoires sous le titre de *Transactions médicales*, dont le premier volume parut en 1768, le deuxième, en 1772 et le troisième en 1785. Heberden a enrichi ce recueil de plusieurs mémoires intéressants, il a publié en outre : *Antitheriaca*, ou *essai sur le mithridate et la thériaque*, Londres, 1745, in-8°; *Commentarii de morborum historiâ et curatione*, Londres, 1802, in-8°, précédé d'une notice sur la vie de l'auteur.

HEBERER (Michel), voyageur allemand, né à Bretten dans le bas Palatinat, était par sa mère petit-neveu de Melanchton. Il fit ses études à Wittenberg, à Heidelberg, et fut, pendant 3 ans, précepteur d'un jeune seigneur suédois. Lorsque son élève l'eut quitté en 1582, Heberer voulut voir les pays étrangers, et il partit avec une famille française qui retournait en Bourgogne. Il poussa ses courses jusqu'à Paris, assista en 1584 aux grands jours de Troyes, puis ayant pris congé de ses protecteurs, qui lui donnèrent des lettres de recommandation, il alla s'embarquer à Marseille. Il était à Malte en 1585. Bientôt il s'embarqua sur une flotte de galères, qui devait croiser contre les Turcs, et vit les côtes de Tunis et de Tripoli. Dans un combat très-vif, Heberer et quelques-uns de ses compagnons sautèrent à bord d'une grosse galère turque qu'on avait prise à l'abordage. Ils étaient occupés de faire passer une partie de leurs prisonniers et de leur butin dans une chaloupe : tout à coup on signale une escadre ennemie bien supérieure en force ; les galères maltaises prennent le large ; les Turcs les poursuivent en vain, mais ils donnent la chasse à celle des leurs qui était au pouvoir des chrétiens, et qui, au bout de 10 jours, tourmentée par le gros temps, les vents contraires et le manque d'eau, fut abandonnée. Les chevaliers et quelques hommes se jetèrent dans des canots pour échapper aux dangers; d'autres s'emparèrent de pièces de bois à l'aide desquelles ils gagnèrent la côte voisine. Heberer fut du nombre de ces derniers. Il aborda dans les environs d'Alexandrie; le lendemain il fut, ainsi que ses compagnons, découvert par des Bédouins qui les conduisirent à la ville où on les mit aux fers. Heberer, réduit en esclavage, fut employé au Caire à porter des matériaux pour des bâtisses; de là il fut obligé de transporter des marchandises à Suez; puis ramené au port d'Alexandrie où, attaché au banc d'une galère, il tint la rame pendant trois ans. Il fit ainsi plusieurs campagnes le long de la côte de l'Asie Mineure, dans l'Archipel, à Constantinople, et sur la mer Noire jusqu'à Trébisonde. Au mois de novembre 1587, il fut affranchi par le cadi, quitta Constantinople le 12 avril 1588, vint débarquer à Naples, et regagna par terre sa patrie, où il obtint un emploi dans les bureaux du gouvernement. En 1592 il accompagna un ambassadeur palatin chargé d'assister au mariage de Sigismond II, roi de Pologne. La même année, il fit un voyage en Suède, pour le mariage de Charles, duc de Sudermanie, depuis roi, sous le nom de Charles IX. Revenu dans sa patrie, il y acheva paisiblement sa carrière vers 1610. On a de lui en allemand : *Ægyptiaca servitus ;* c'est-à-dire : *Relation véritable d'une servitude de trois années*, etc., Heidelberg, in-4°.

HÉBERT, écrivain français du 13e siècle, est connu par une traduction du *Dolopathos*, ou *Roman des sept sages*, ouvrage singulier et bizarre, attribué à Sandebad ou Sandebar, chef des sages de l'Inde, composé un siècle avant J. C., traduit de l'indien en persan, en arabe, en hébreu, en syriaque, en grec, en latin, et de là en français. Il ne reste de la traduction de Hébert que des fragments dans le recueil de Fauchet, dans la *Bibliothèque* de Duverdier, et dans *le Conservateur*, 1760. Le *Dolopathos* a été traduit depuis en français, en espagnol, en allemand, en italien, etc. On peut voir la *Notice* de Dacier sur un manuscrit grec de cet ouvrage dans les *Mémoires* de l'Académie des inscriptions, t. XLI.

HÉBERT (François-Louis), supérieur général des eudistes, conserva jusqu'à la mort, qu'il reçut dans les journées de septembre 1792, une foi inviolable à la religion, et un dévouement entier à la cause du roi Louis XVI, dont il avait été le confesseur, et qu'il n'abandonna pas un instant dans la nuit qui précéda le 10 août.

HÉBERT (Jacques-René), membre de la commune de Paris, né à Alençon vers 1755, avait perdu pour cause d'infidélité plusieurs emplois très-subalternes, lorsque la révolution vint lui fournir l'occasion d'exercer sa déplorable activité. Dès 1790, il publia *le Véritable père Duchesne*, en opposition à un journal constitutionnel qui portait le même titre. Cette feuille, dégoûtante par le cynisme des expressions, popularisa Hébert, qui fut nommé membre de la municipalité du 10 août, et peu de temps après procureur syndic. Plus tard, il se crut assez puissant pour comploter l'assassinat des députés girondins. Ceux-ci, parvenus un moment à reconquérir la majorité, le firent arrêter ; mais on fut obligé d'accorder son élargissement aux menaces des sections. Lors du procès de Marie-Antoinette, Hébert osa porter contre cette infortunée princesse une accusation tellement atroce

qu'elle révolta les juges. Maître du club des cordeliers, disposant à son gré de la populace, son pouvoir donna de l'inquiétude aux chefs de la Convention, qui résolurent de prévenir ses desseins. Arrêté avec quelques-uns de ses complices, il fut exécuté le 24 mars 1794. Il tomba plusieurs fois en défaillance devant le tribunal, dans la prison, et fut conduit à l'échafaud sans connaissance. Outre le *Père Duchesne,* il a rédigé *le Petit carême de l'abbé Maury,* 12 nos in-8°. On a publié : *Vie privée et publique de J. R. Hébert,* etc., Paris, an II, in-8° ; et *Procès instruit et jugé au tribunal révolutionnaire contre Hébert et consorts,* in-8°.

HÉBRAIL (Jacques), né à Castelnaudary en juin 1716, mort à la fin du 18e siècle, a rédigé avec l'abbé de Laporte *la France littéraire,* 1769, 2 vol. in-8°, qui fait suite à *l'Almanach des beaux-arts,* 1751-53, et à *la France littéraire,* par une société de gens de lettres, 1756-1769. Laporte a publié un supplément à cet ouvrage en 1778.

HÉCART (Gabriel-Antoine-Joseph), né à Valenciennes, le 24 mars 1755, fit pour ainsi dire lui-même son éducation. Dès l'âge de 24 ans, Hécart débuta sur la scène littéraire par des mémoires d'économie politique, qu'il rédigea pendant qu'il exerçait un emploi subalterne dans les bureaux d'un fonctionnaire de Valenciennes; par des lettres ou des vers adressés aux feuilles périodiques du temps, notamment à l'*Esprit des journaux ;* et par un *Traité de perspective linéaire,* imprimé, disait-il lui-même, à Charleville, en 1778. La botanique surtout l'occupa longtemps et utilement. De greffier de la commune de Valenciennes il devint secrétaire de la mairie, garda cet emploi sous tous les gouvernements jusqu'après la révolution de 1830, que son grand âge lui fit accepter sa retraite et une pension de la ville. En 1793, il était dans son premier emploi pendant le siége et le bombardement mémorable de Valenciennes, dont il traça une trop courte relation insérée dans les almanachs de cette ville, des années V et VI de la république. Il mourut le 19 novembre 1838. On a de lui : *Recherches sur le théâtre de Valenciennes,* 1816, in-8° ; *Coup d'œil sur les usages particuliers à la ville de Valenciennes,* 1825, in-8° ; *Notice sur les traductions françaises d'Épictète,* Valenciennes, 1826, in-16 ; *Serventois et sottes chansons, couronnées à Valenciennes,* tirées des manuscrits de la Bibliothèque du roi ; 2e édition, Valenciennes, 1833, in-8°; *Dictionnaire rouchi-français,* 3e édition, publiée à Valenciennes en 1834, etc.

HÉCATÉE *de Milet,* historien grec, né en Ionie, montra beaucoup de fermeté et d'habileté lors de la révolte des Ioniens contre Darius, l'an 504 avant J. C. Il avait composé une histoire dont il ne reste que des fragments recueillis par Creuser dans l'*Historicorum græcor. antiquissimor. fragmenta,* Heidelberg, 1806, in-8°. On peut consulter sur Hécatée de Milet les recherches de l'abbé Sevin, dans les *Mémoires* de l'Académie des inscriptions.

HECHTERMANS (Henri), né en 1606 à Bilsen ou Munster-Bilsen, petite ville de la Campine liégeoise, entra à l'âge de 15 ans chez les dominicains à Maestricht, fit profession le 4 août 1622, fut envoyé en Espagne pour y faire son cours de théologie, et à son retour enseigna cette science dans les couvents d'Aix-la-Chapelle, de Bruxelles, de Louvain et de Maestricht, où il mourut le 4 mai 1679. L'électeur Maximilien-Henri de Bavière l'avait chargé d'une mission auprès du roi d'Espagne Philippe IV.

HECKEL (Jean-Frédéric), savant philologue allemand du 17e siècle, visita une partie de l'Europe, séjourna quelque temps en Italie, où il se lia avec Magliabecchi et Cinelli, fut nommé recteur de l'académie de Zwickau, et mourut vers 1715. On a de lui un grand nombre de dissertations, lettres, notes, etc., sur des matières curieuses. La liste de ces écrits, qui prouvent une érudition très-étendue, mais un peu superficielle, se trouve dans la *Bibliothèque germanique.* Nous citerons : *Dissert. III hist.-philol. de Statuis,* etc., Rudolstadt, in-fol. ; *De osculis discursus philol.,* Chemnitz, 1675, traduit en allemand par Stassel, 1727, in-8°.

HECKEWELDER (Jean), missionnaire morave, né en Angleterre en 1743, de famille allemande, passa très-jeune en Amérique où il se livra aux travaux apostoliques. Il vécut pendant près de 40 ans parmi les indigènes, et plusieurs fois courut des dangers. Enfin il alla se reposer de ses fatigues à Bethléem, principal établissement des frères moraves, à 19 lieues au nord de Philadelphie. La Société philosophique établie dans cette ville, voulant obtenir des notions certaines sur ce qui peut avoir rapport à l'histoire des États-Unis et principalement à celle de la Pensylvanie, décida, en 1815, qu'il serait établi dans son sein un comité chargé de diriger tous ses soins vers cet objet. Ce comité ayant invité Heckewelder à lui faire part de ses observations sur les nations indiennes, pendant son long séjour parmi elles, ce missionnaire communiqua, en 1818, à M. P. E. du Ponceau, secrétaire du comité d'histoire et de littérature de cette société savante, le résultat de ses observations. Il parut, dans les Mémoires de cette compagnie, sous ce titre : *Histoire, mœurs et coutumes des nations indiennes qui habitaient autrefois la Pensylvanie et les États voisins,* traduit en français. Il l'a enrichi de notes explicatives, Paris, 1822, in-8°. Il a composé sur la langue des Indiens delawares un Vocabulaire assez ample, qui était resté en manuscrit à sa mort, arrivée en 1826.

HECQUET (André), né le 13 novembre 1659, à Abbeville, mort le 2 juin 1718, fut en 1688, pourvu d'un canonicat de l'église de St.-Wulfran, et 10 années après, élevé au décanat de cette église. Il a publié : *Histoire abrégée de l'Ancien et du Nouveau Testament,* 1707, et laissé manusc.: *Vie de David prouvée par les Psaumes.*

HECQUET (Philippe), médecin, né à Abbeville en 1661, fut reçu docteur en 1684 à Reims, alla perfectionner ses études à Paris, se retira en 1688 à Port-Royal-des-Champs, y vécut 10 ans dans la retraite la plus absolue, consacrant ses jours et une partie de ses nuits à l'étude et à des exercices pieux, puis revint à Paris, et reçu docteur en 1697, obtint la chaire de médecine légale, fut nommé en 1712 doyen de la Faculté, et mourut dans le couvent des Carmélites de la rue Saint-Jacques le 11 avril 1737. On a de lui : *Traité de la saignée,* Chambéri, 1707, in-12 ; *De l'Indécence aux hommes d'accoucher les femmes,* etc., 1708, in-12 ; *De la digestion et des maladies de l'estomac,* etc., ibid.,

1712, in-12, 1729 et 1730 ; *Novus medicinæ conspectus,* 1822, 2 vol. in-12 ; *la Médecine théologique, ou la Médecine créée telle qu'elle se fait voir sortie des mains de Dieu,* etc., 1733, 2 vol. in-12 ; *le Brigandage de la médecine,* etc., 1733, in-12 ; *la Médecine naturelle,* etc., 1738, in-12 ; *la Médecine, la chirurgie et la pharmacie des pauvres,* ibid., 1740-42, 3 vol. in-12, etc.

HECQUET (ROBERT), compatriote des précédents, né en 1693, mort en 1775, a gravé les *Travaux d'Hercule,* d'après le Guide, et un *Bain de femme,* d'après le Poussin. On lui doit en outre le *Catalogue des estampes de François de Poilly,* 1752, in-12 ; celui des *estampes d'après Rubens,* etc., 1760, in-12 ; et une *Notice* sur le graveur Lebas, à la tête du *Catalogue* de sa vente.

HÉDELIN. *Voyez* AUBIGNAC.

HEDERIC ou **HEDERICH** (BENJAMIN), savant philologue, né à Geithen en Misnie le 10 décembre 1675, mort en 1748, recteur de l'école de Grossenhayn, a publié : *Notitia auctorum antiqua et media,* 1714, in-8° ; *Reales schol. lexicon,* 1717, in-8° : c'est une encyclopédie donnant les notions générales de toutes les sciences ; *Lexicon mythologic.,* 1724 ; *Lexicon archæologic.,* 1743, in-8° ; *Lexicon manuale græcum,* 1722, in-8° ; la meilleure édition est celle de J. A. Ernesti, 1766, in-8°.

HEDIN (SUÉNON-ANDRÉ), médecin suédois, né le 19 août 1750, en Smolandie, où son père occupait la place d'intendant dans une manufacture de fer, se rendit en 1769 à Upsal où il rencontra Linné. En 1775 il fut promu au grade de docteur, se rendit ensuite à Stockholm où il fut peu de temps après nommé médecin de l'hôpital de la Reine. En 1785 le roi lui confia une mission en Danemark, et, de retour à Stockholm, le nomma premier médecin de la cour. En 1789, quand une grande épidémie ravagea les différentes garnisons, on choisit Hedin pour soigner les malades. C'est en exerçant cette fonction qu'il fit usage de l'*arnica montana*, et publia un traité sur l'utilité médicale de cette plante. Le roi le nomma en 1798 son premier médecin, et l'année suivante conservateur de la bibliothèque du collége de santé. Hedin favorisa la vaccination, et le roi lui accorda deux prix pour le zèle qu'il avait mis dans cette entreprise. Il fut, en 1812, nommé intendant de la vaccination en Suède ; et déjà il était membre de l'Académie des sciences et de celle des sciences militaires de Stockholm, de la Société médicale de Montpellier, et membre honoraire de la Société minéralogique d'Iéna. Il reçut le 28 juin 1807 l'ordre de Wasa, et en 1813 le titre de conseiller au collége de santé. Hedin mourut à Stockholm le 19 octobre 1821. Ses ouvrages publiés sont : *Introduction d'un traité sur l'avantage que les mères ont à nourrir eux-mêmes leurs enfants,* 1789 ; quelques *Observations* sur la pratique de la science médicale, 1788 ; *Documents scientifiques pour les médecins et chirurgiens,* 1793-1803, 7 vol. avec portraits ; *Manuel pour la pratique de la médecine,* 1795, etc.

HEDIO (GASPARD), l'un des premiers réformateurs, né à Etlingen en 1495, mort en 1552, a laissé un grand nombre d'ouvrages sur la théologie, l'histoire et la philologie, mentionnés par Melchior Adam.

HEDJADJ-BEN-YOUSOUF, célèbre général musulman, fut envoyé par le calife Abd-el-Melek l'Omniade en qualité de gouverneur des deux Iracs pour apaiser les troubles de ces contrées, vers l'an 965 de notre ère. Il y mit tout à feu et à sang ; 70,000 habitants de Cadessia furent massacrés en un jour par ses troupes et d'après ses ordres. Il se maintint dans sa puissance pendant 22 ans, et mourut l'an 95 de l'hégire (713-14 de J. C.).

HEDLINGER (JEAN-CHARLES), graveur de médailles, né le 28 mars 1691 à Schwitz, fut intendant de la cour et membre de l'académie des sciences à Stockholm, et mourut dans cette ville le 14 mars 1771. L'*OEuvre* de cet artiste a été publié par Haid, Nuremberg, 1781, et par Ch. de Mechel, Bâle, 1776-78, 2 parties grand in-4°, avec une *Notice* sur sa vie et ses ouvrages.

HEDOUIN (JEAN-BAPTISTE), religieux prémontré, né à Reims en 1749, mort prieur-curé de Retonvilliers en octobre 1802, fit paraître en 1777, malgré la défense de ses supérieurs, un extrait de l'*Histoire de la philosophie,* sous le titre d'*Esprit et génie de Raynal,* Paris, in-8° et in-12. L'autorité ayant ordonné des poursuites, pour se soustraire à la punition qui l'attendait, il pria l'un de ses parents, Hédouin de Pons-Ludon, capitaine d'infanterie, alors détenu au château de Ham en vertu d'une lettre de cachet, de se déclarer auteur de l'ouvrage incriminé ; celui-ci y consentit et garda le secret. On doit encore à Hédouin : *Principes de l'éloquence sacrée,* etc., Soissons, 1787, in-12.

HÉDOUIN DE PONS-LUDON (JOSEPH-ANTOINE), cousin germain du précédent, naquit à Reims, le 5 février 1739. Ayant achevé ses humanités à l'université de Reims, il servit sur mer, comme volontaire, en 1757, sous le capitaine Thurot ; se trouva à la bataille de Crévelt, en 1758, comme officier dans le régiment d'Eu ; devint aide-major en 1763, dans le régiment de Bourges, demeura 3 ans dans la capitale du Berri ; fut nommé lieutenant, en 1771, dans le régiment provincial de Champagne, et, après seize ans de service, fut enfermé au château de Ham, en vertu d'une lettre de cachet dont les motifs sont restés ignorés. Pendant son séjour dans cette prison d'État, son cousin Hédouin, religieux prémontré, publia l'*Esprit de Raynal.* Ce livre fut supprimé aussitôt qu'il parut, et le libraire menacé de la Bastille, s'il ne nommait l'auteur. Ce dernier alla voir son parent au château de Ham, et l'engagea à s'avouer auteur de l'ouvrage incriminé. Hédouin de Pons-Ludon envoya une déclaration au censeur de la police, et garda le secret jusqu'à la mort de son cousin. En 1778, il acheta la charge de conseiller-rapporteur du point d'honneur, au tribunal des maréchaux de France, qu'il perdit à la révolution. Incarcéré lui-même en 1794, la liberté ne lui fut rendue qu'après le 9 thermidor. Il mourut à Reims le 27 octobre 1817. On a de lui : *Essai sur les grands hommes d'une partie de la Champagne,* 1768, un vol. in-8° ; *Lettre d'un Rémois à un Parisien, sur ce qui doit payer les corvées en France,* 1776 ; *Mémoire d'un militaire au roi, sur ce qu'il a éprouvé de contradictions en son état,* 1776 ; et une foule de mémoires, pétitions, etc.

HÉDOUIN (CHARLES-FRANÇOIS), cousin du précédent, avocat au parlement de Paris, greffier de la chambre d'accusation de la même ville, où il naquit le 25 mars 1761, s'adonna de bonne heure à l'étude de l'antiquité et des sciences naturelles, et cultiva particulièrement la bo-

tanique, pour laquelle il avait un penchant très-décidé. Il mourut le 15 août 1826 dans le bois de Vincennes, où il était allé herboriser. Outre plusieurs collections de médailles et d'antiquités, il avait composé un magnifique herbier qui paraît devoir être le seul monument de ses travaux destiné à lui survivre. Parmi les manuscrits qu'il a laissés et dont le plus grand nombre est demeuré sans intérêt par la vente de ses collections auxquelles ils avaient rapport, nous citerons un *Veni mecum bibliographique du naturaliste,* différentes *Notices* de médailles anciennes et modernes, un petit traité *Sur les monstres dans le règne végétal,* et une *Flore de Boulogne* non terminée. On a publié *Notice des principaux articles du cabinet de feu M. Hédouin,* etc., Paris, 1826, in-8°, etc.

HÉDOUVILLE (Gabriel-Théodore-Joseph, comte d'), pair de France, né en 1745, au Petit-Loupy en Lorraine, étudia à l'école militaire, et obtint en 1773 le grade de sous-lieutenant. Les guerres de 1792 lui procurèrent un avancement rapide. Échappé à une accusation portée contre lui devant le tribunal révolutionnaire, il reçut en 1798 le commandement de l'armée des Côtes-de-l'Ouest. L'année suivante, il fut envoyé à Saint-Domingue par le Directoire, qui voulait tenter de rattacher à la France cette riche colonie; mais l'exaspération des esprits rendit nulle la mission du général, qui, peu après son retour en Europe, se rendit de nouveau dans les départements de l'Ouest, où les royalistes obtenaient quelques succès. Il eut la gloire de terminer ces hostilités par des négociations amicales. Nommé en 1801 ambassadeur à Pétersbourg, successivement revêtu des dignités de chambellan ordinaire, de sénateur, enfin ministre de France en 1805 près de la confédération du Rhin, Hédouville accompagna Jérôme Bonaparte dans la campagne de 1806 contre les Prussiens. Lors de la restauration, il vota la déchéance de Napoléon, et fut élevé à la pairie qu'il conserva après 1815, n'ayant occupé aucun emploi politique pendant les cent jours. Il n'y parut que rarement, et mourut le 31 mars 1825 au château de la Fontaine près Arpajon. Son *Éloge* a été prononcé à la chambre des pairs, par M. de Bourmont, qui avait été son adversaire dans la Vendée.

HEDWIG (Jean), médecin allemand, professeur de botanique, né à Cronstadt (Transylvanie), le 8 octobre 1730, exerça son art à Chemnitz en Saxe, alla en 1781 se fixer à Leipzig, y fut nommé professeur et intendant du jardin des plantes, et mourut le 7 février 1799. Nous citerons parmi ses ouvrages : *Fundament. hist. natur. muscarum frondosorum,* Leipzig, 1782-83, 2 parties in-4°, figures; *Theoria generationis et fructificationis plantarum cryptogamicarum Linnæi,* 1784, in-4°; 1798, in-4°, planches; *Stirpes cryptogamicæ,* 1785-95, 4 vol. in-fol., latin et allemand; *De fibræ vegetabilis et animalis ortu,* 1789, 1799, in-8°.

HEDWIG (Romain-Adolphe). fils du précédent, professeur de botanique à Leipzig, né à Chemnitz en 1772, mort le 1er juillet 1806, a publié : *Observ. botanicæ,* 1802, in-4°, figures; *Genera plantarum secundum characteres differentiales, ad Mirbelli edit. revisa et aucta,* 1806, in-8°. Il est l'éditeur du grand ouvrage de son père : *Filicum genera et species,* 1799-1804, 4 parties in 4°, figures.

HEDWIGE (Ste.) ou **AVOIE**, fille de Berthold, duc de Carinthie, épousa à l'âge de 12 ans Henri, duc de Silésie et de Pologne. Le ciel lui accorda six enfants, dont elle fit elle-même l'éducation. A sa prière, son mari fonda une abbaye à Trebnitz, où elle établit des religieuses de Cîteaux. Elle partagea sa vie entre les devoirs de mère et d'épouse, et les pratiques les plus austères de la religion, et mourut en 1243 dans l'abbaye de Trebnitz, où elle s'était retirée après la perte de son mari. Le pape Clément IV la canonisa en 1266; l'Église célèbre sa fête le 17 octobre.

HEDWIGE, reine de Pologne, née en 1371, était fille cadette de Louis de Hongrie. Après la mort de son père, elle fut choisie dans une assemblée des magnats, pour lui succéder au trône de Pologne, mais sous la réserve que l'époux qu'elle prendrait aurait l'agrément de la diète. Les nobles polonais élurent roi Zimovits, duc de Mazovie, qu'ils lui destinaient pour époux. Les palatins stipulèrent que dans le cas où Hedwige mourrait sans enfant, le trône de Pologne passerait de plein droit à sa sœur Marie. Ce traité déplut à Zimovits; et ayant échoué dans son projet de le faire déclarer nul, il porta lui-même la guerre dans un royaume qu'il était appelé à défendre. Son élection fut cassée : mais la Pologne n'en était pas moins en proie aux horreurs de la guerre civile et étrangère. Hedwige se rendit à Cracovie en 1384, la princesse n'avait alors que 13 ans. Un grand nombre de princes s'empressèrent de briguer sa main. Hedwige épousa en 1386 Jagellon, qui avait pris le nom de *Wladislas V;* elle partagea avec lui la gloire de convertir au christianisme les habitants de la Lithuanie, et mourut en 1399, d'une suite de couches. Elle voulut que le prix de ses pierreries fût employé pour soulager les pauvres et pour achever les bâtiments de l'université de Cracovie.

HEEM (David de), né à Utrecht en 1570, mort en 1632, fut bon peintre de fleurs et de fruits. Le musée de Bruxelles conserve de ce peintre un bouquet de fleurs.

HEEM (Jean), fils et élève du précédent, né à Utrecht en 1600, mort à Anvers en 1674, fut le plus grand peintre de fleurs et de fruits de son temps. On voit de ses tableaux au musée d'Amsterdam et à celui de la Haye.

HEEMSKERCK (Jacques van), amiral hollandais, se fit remarquer par son intrépidité et ses connaissances dans l'art nautique : c'est ce qui lui valut en 1595 le commandement d'une expédition formée pour chercher une route à la Chine et aux Indes par le Nord-Est; il avait pour premier pilote Guillaume Barentsz. Celui-ci avait déjà fait ce voyage l'année précédente, et s'était élevé jusqu'à la pointe la plus septentrionale de la Nouvelle-Zemble, qu'il avait nommée *Ys-Hoek* (cap des Glaces). Voyant qu'il n'y avait pas de possibilité d'avancer davantage à cause des glaces, quoique l'on fût au 31 juillet, il se rendit en Hollande. L'espérance qu'il fit concevoir de trouver le passage, engagea les États-Généraux et le prince d'Orange à tenter une nouvelle expédition sous les ordres de Heemskerck; 7 vaisseaux en firent partie : elle quitta le Texel le 2 juin 1595. Le 18 août, elle entra dans le détroit de Waigatz ou de Nassau, qui était rempli de glaces. Les Hollandais abordèrent plusieurs fois sur la Nouvelle-Zemble et sur le continent d'Asie, et eurent des communications avec les Samoïèdes. Ils essayèrent à diverses reprises d'avancer au nord et à l'est, au

delà du 71e parallèle : toujours les glaces les en empêchèrent; enfin le 25 septembre, elles arrivèrent en si grande abondance, les brumes devinrent si épaisses et les vents si variables, qu'ils se décidèrent à sortir du détroit. Le 18 novembre, tous les vaisseaux entrèrent heureusement dans la Meuse. Le conseil de ville d'Amsterdam arma plus tard deux bâtiments; Heemskerck et Barentsz furent encore à la tête de l'expédition. Ils partirent de Vlie le 18 mai 1596. Ce troisième voyage fut le plus malheureux. Arrivés sous les hautes latitudes, Barentsz et Jean-Cornelisz Ryp, capitaine du second bâtiment, différèrent d'avis sur la route à suivre. Le 19 juin, on vit la côte occidentale du Spitzberg, par 80° 11'. Les Hollandais crurent que c'était le Groenland. Ils abordèrent et eurent beaucoup à souffrir des ours blancs. Le 1er juillet, ils se trouvèrent par 76° 50'; Barentsz et Ryp, n'ayant pu s'accorder sur la direction qu'il fallait prendre, se séparèrent; ce dernier fit voile au nord, espérant qu'il parviendrait à passer à l'est des terres, Barentsz courut au sud à cause des glaces. Le 17, il eut connaissance de la Nouvelle-Zemble par 74°, et en suivit la côte. Le 15 août, le vaisseau se trouva pris dans les glaces contre l'île d'Orange au nord de la Nouvelle-Zemble : il parvint cependant à s'en dégager; mais ce fut pour s'y trouver de nouveau engagé, sur la côte orientale de cette dernière île, où il fut contraint d'hiverner. On ne peut s'imaginer tout ce que les Hollandais eurent à souffrir de la rigueur de cet affreux climat. Du 4 novembre au 24 janvier suivant, ils furent privés de la vue du soleil. Après des peines infinies ils s'embarquèrent, le 14 juin 1597, sur deux petits bâtiments qu'ils avaient construits pour remplacer leur vaisseau rompu par les glaces, et firent route au nord, puis à l'ouest. Le 19, Barentsz, malade depuis longtemps, mourut. Ses compagnons, après avoir lutté contre les glaces qu'ils étaient souvent obligés de traverser à pied, rencontrèrent le 18 deux barques russes à l'ancre dans une baie de la Nouvelle-Zemble; mais elles partirent le lendemain. Le 12 août, les Hollandais virent d'autres Russes, et en obtinrent des secours; et le 29, ils abordèrent près de Kola en Laponie, où ils retrouvèrent Ryp, qui s'était séparé d'eux l'année précédente, et qui les emmena sur son vaisseau. Ils entrèrent dans la Meuse le 29 octobre, et arrivèrent le 1er novembre à Amsterdam, revêtus des mêmes habits qu'ils portaient à la Nouvelle-Zemble. Ils ne restaient plus que 12. Le mauvais succès de cette entreprise ne détourna pas moins les négociants que les Etats de Hollande d'en essayer une autre. Heemskerck fit par la suite des campagnes dans la mer des Indes. En 1601, il combattit et prit une grosse caraque portugaise, richement chargée et montée par plus de 700 hommes; il l'amena en Hollande. En 1607, il partit comme amiral d'une flotte de 26 vaisseaux de guerre que les États-Généraux envoyaient contre les Espagnols. Il les attaqua le 25 avril, sous le canon de Gibraltar, quoiqu'ils fussent une fois aussi nombreux que lui, et protégés par la forteresse. Au milieu du combat, il eut la cuisse emportée par un boulet. Sa blessure ne l'empêcha pas d'encourager son monde, et de garder son épée jusqu'au moment où il expira. Les Hollandais remportèrent une victoire complète. Gérard de Veer a publié : la *Vraie description de trois voyages de mer par les navires de Hollande et Zélande, au nord par derrière Norwége, Moscovie et Tartarie, vers le royaume de Chine et Catay* (latin, hollandais et français), Amsterdam, 1598, in-fol.; la version française a été reproduite, Amsterdam, 1600 et 1609; et Paris, 1599, in-12.

HEEMSKERK (Martin van), peintre, surnommé *le Raphaël de Hollande*, né en 1498 à Heemskerk, était fils d'un maçon, et destiné à suivre la profession de son père; mais son goût pour le dessin le décida à quitter la maison paternelle; il étudia sous J. Schorel, fit d'étonnants progrès, et partit ensuite pour l'Italie, où il travailla d'après les chefs-d'œuvre des maîtres et les conseils de Michel-Ange. De retour dans sa patrie, il l'enrichit de ses productions; mais en 1572 les Espagnols s'étant emparés de Harlem ravagèrent cette ville, et les plus beaux ouvrages de cet artiste furent la proie des flammes. Il ne survécut que deux ans à ce malheur, et mourut en 1574 ne laissant qu'un petit nombre de tableaux, parmi lesquels on cite : *Saint Luc occupé à peindre la Vierge et l'enfant Jésus; Mars et Vénus surpris par Vulcain en présence de tous les dieux.*

HEER (Chrétien), né en 1715 à Klingnau, ville du ci-devant comté de Baden en Suisse, bénédictin du monastère de Saint-Blaise, bibliothécaire et inspecteur du cabinet des monnaies, mort en 1769. Conjointement avec Marquard Herrgott, il a publié la *Nummotheca principum Austriæ,* 2 vol. in-fol., Fribourg en Brisgau, 1752 et 1753, et la *Pinacotheca principum Austriæ,* ornée de 114 planches in-fol., dont la première édition parut en 1768, et la seconde en 1773.

HEEREN (Arnold-Herman-Louis), conseiller privé de justice, professeur d'histoire à Gœttingue, commandeur de l'ordre de Guelfe, etc., naquit le 25 octobre 1760 à Arbergen, près de Brême, où son père était pasteur. Il reçut sa première éducation à l'école du chapitre de Brême, et acheva ses études à l'université de Gœttingue. Il voyagea en Italie, en Suisse, en Hollande et en France, et recueillit, pendant ses voyages, une foule de matériaux précieux pour l'histoire de l'antiquité. Il fut nommé professeur extraordinaire en 1787, professeur ordinaire de philosophie en 1794, et enfin professeur ordinaire d'histoire en 1801. Il a publié : *Histoire des études classiques,* 1797, 1802, in-8°; *Idée du commerce et de la politique des anciens,* 1805, in-8°; *Idées sur les relations politiques et commerciales des anciens peuples de l'Afrique,* traduites en français par J. J. Desaugiers, Paris et Copenhague, 1800, 2 vol. in-8°; *Manuel de l'Histoire ancienne, considérée sous le rapport des constitutions du commerce et des colonies des divers États de l'antiquité,* 1808, in-8°, traduit en français par Al. Thurot, Paris, 1823, in-8°; 2e édition, 1827, in-8°; *Manuel historique du système politique des États de l'Europe et de leurs colonies depuis la découverte des Indes,* 1819, 2 vol. in-8°; 4e édition, 1822, 2 vol. in-8°, traduit en français, Paris, 1821, 2 vol. in-8°. Le premier volume a été traduit par M. Guizot, et le second par M. Vincens Saint-Laurent. Ses ouvrages ont été traduits dans la plupart des langues de l'Europe. Il mourut le 8 mars 1842.

HEERKENS (Gérard-Nicolas), médecin et poëte latin naquit à Groningue, en 1728, et mourut en 1801. Dans un voyage qu'il fit en Italie, il eut le bonheur de décou-

vrir la maison de campagne d'Horace; ce hasard heureux fit sa réputation. Il présenta à l'Académie des inscriptions et belles-lettres de Paris quelques fragments d'une tragédie intitulée *Tereus,* qu'il attribuait à Lucius Verus, poëte du temps d'Auguste; il allait obtenir l'honneur de la faire imprimer au Louvre, aux frais de l'État, quand on découvrit que cette tragédie était *la Progné,* de Grégoire Corrario, imprimée à Venise en 1658, et à Rome un siècle après. On a de Herkens : *De valetudine litteratorum,* poëme, Leyde, 1749, in-8° : *Satyra de moribus Parisiorum et Frisiæ,* 1750, in-4°; *De officio medici,* 1752, in-8°; *Iter Venetum,* 1760, in-8°, etc.

HEERS (Henri de), médecin, né à Tongres (Limbourg, Belgique) vers 1570, parcourut l'Allemagne, l'Italie, l'Espagne, la France et l'Angleterre, s'établit à Liége en 1605, devint premier médecin d'Ernest et de Ferdinand de Bavière, évêques de Liége, appela l'attention sur les vertus des fontaines de Spa, soutint à ce sujet une lutte opiniâtre avec J. B. Van Helmont, et mourut en 1636. On a de lui : *Spandacrene hoc est fons Spadamus,* etc., Liége, 1614 et 1622, plusieurs fois réimprimé, ainsi que la traduction faite par l'auteur lui-même.

HEERS. *Voyez* **RAES DE HEERS.**

HEERWICK (Gaspard-François, chevalier de), avocat à Liége, mort en 1783, fut emprisonné à l'officialité sans aucune forme de procès, pour avoir proposé à l'empereur Joseph II, une nouvelle décision du diocèse de Liége. Il a écrit : *Tableau de l'Église de Liége; Déduction des droits de la maison de Looz,* etc.

HEGEL (George-Guillaume-Frédéric), célèbre professeur de philosophie, né à Stuttgard le 27 août 1770, s'appliqua pendant quelque temps à l'étude des sciences physiques et naturelles, et voyagea en Allemagne et en Suisse. A la mort de son père, il se rendit à Iéna, où il s'appliqua avec persévérance au système de philosophie qu'il avait conçu, surtout depuis l'étude des principes de Fichte, travail auquel il se livra de concert avec Schelling, son ami, professeur dans cette ville. Ce ne fut qu'en 1806 qu'il commença à donner des leçons de philosophie, d'abord à Iéna, puis à Bamberg, à Nuremberg, à Heidelberg, et enfin à Berlin, où, en 1818, il remplaça Fichte. Il mourut du choléra le 14 novembre 1831. Les ouvrages de Hegel sont nombreux : nous citerons les principaux : *Différence de la philosophie de Fichte et de celle de Schelling,* Iéna, 1801; *Journal critique de philosophie,* Iéna, 1802; *la Logique,* Nuremberg, 1812-16; *Encyclopédie des sciences philosophiques,* Heidelberg, 1817, etc. On lui reproche un style dur, incorrect, difficile à comprendre et d'une construction pénible.

HÉGEMON. *Voyez* **GUIDE** (Philibert).

HEGENDORF ou **HEGENDORPH** (Christophe), théologien, jurisconsulte et philologue, naquit à Leipzig en 1500. Ses progrès dans les lettres furent très-rapides. Il assistait en 1519 au fameux colloque qui eut lieu dans sa ville natale, entre Luther et Eckius, et il célébra par une pièce de vers latins les talents de tous ceux qui avaient pris part à cette dispute. Il s'était déclaré pour Luther dont il ne tarda pas à embrasser la réforme; et, s'étant fait admettre au nombre des pasteurs de la nouvelle religion, il se partagea, comme la plupart de ses collègues, entre la prédication et l'enseignement. Chargé de l'éducation de quelques jeunes magnats, il avait déjà fait plusieurs voyages en Pologne. C'est à peu près vers le même temps qu'il fut nommé professeur en droit à l'université de Francfort-sur-l'Oder. Il passa depuis à une chaire de littérature de Lunebourg, et joignit à cette place celle de surintendant ecclésiastique. Il mourut à Lunebourg en 1540. On lui doit des *traductions latines* de la *paraphrase* de Nonnus sur l'évangile de saint Jean; de plusieurs *homélies* de saint Chrysostome; de quelques *harangues* de Démosthènes; de deux *opuscules* de Démosthènes : *De la brièveté de la vie et de la divination par les songes;* de l'*Éloge de la mouche,* par Lucien, etc. Il a donné des éditions, avec des notes, des *comédies* de Térence, et des *oraisons* et des *lettres familières* de Cicéron, etc.

HÉGÉSIAS, philosophe cyrénaïque, florissait vers le commencement du 3e siècle; il fut disciple de Péribate, et créa une nouvelle secte, qui de son nom prit celui d'*Hégésiaque*. Ce philosophe soutenait que le mal étant plus grand que le bien dans la vie, il était heureux de mourir; doctrine qui justifiait le suicide. Le roi Ptolémée fit fermer son école; mais Hégésias composa un livre dans lequel il appuya ses maximes des plus spécieux sophismes, et on prétend qu'après l'avoir lu, plusieurs personnes se donnèrent la mort.

HÉGÉSIAS DE MAGNÉSIE, orateur et historien, né dans le 5e siècle avant l'ère chrétienne, avait composé une *Histoire d'Alexandre* dont parlent Denys d'Halicarnasse et Longin.

HÉGÉSIPPE, le plus ancien historien ecclésiastique, était juif de naissance; il embrassa le christianisme, et mourut, suivant la chronique d'Alexandrie, vers l'an 180; il avait composé une *Histoire de l'Église* depuis la mort de J. C. jusqu'à son temps. Des fragments de cet ouvrage ont été conservés dans Eusèbe; Grabe les a insérés dans son *Spicilegium;* on les trouve aussi dans les *Illust. Eccles. orient. scriptor.,* et dans les *Acta sanctorum* de Henschenius. On a sous le nom d'*Hégésippe* un ouvrage intitulé : *De Bello judaico et excidio urbis hierosolymitanæ, libri V,* Paris, 1511, in-fol., plusieurs fois réimprimé, et traduit en français par J. Millet de Saint-Amour, Paris, 1551, in-4°. On croit que cet Hégésippe vivait un peu après le règne de Constantin; d'autres pensent que cet ouvrage est une traduction ou un extrait de l'histoire de Josèphe; enfin on l'attribue à saint Ambroise.

HEGEWISCH (Thierry-Herman), historien allemand, né dans le Holstein, vers 1760, fit ses premières études à Hambourg, et y fut élève du géographe Ebeling. Ayant ensuite complété ses études dans une université, il fut appelé à une chaire d'histoire à Kiel, où il publia un grand nombre d'ouvrages historiques. Hegewisch est mort vers 1815. On a de lui : *Histoire de la monarchie des Francs depuis la mort de Charlemagne jusqu'à l'extinction des Carlovingiens,* Hambourg et Kiel, 1779; *Histoire des Allemands depuis Conrad Ier jusqu'à la mort de Henri III,* Hambourg, 1781; *Histoire du règne de l'empereur Maximilien Ier,* Hambourg, 1782; *Caractère et mœurs des Germains du moyen âge,* Leipzig, 1786; *Aperçu général de l'histoire de la civilisation allemande jusqu'à Maximilien,* Hambourg, 1788; *Histoire du règne de Charlemagne,* Hambourg, 1791, etc.

HÈGIAS, sculpteur grec, vivait l'an 448 avant J. C. Parmi ses ouvrages on cite : une *Minerve*, un *Pyrrhus*, et deux *figures de Castor et Pollux*, que Pline dit avoir été placées à l'entrée du temple de Jupiter Tonnant.

HEGIUS (Alexandre), ainsi nommé du bourg de Heck, son lieu natal, dans l'évêché de Munster, régenta durant l'espace de 30 ans le collége de Deventer. Au commencement du 15e siècle, il a eu le mérite d'introduire le premier en Hollande les bonnes études classiques. L'école de Deventer acquit une grande réputation sous Hegius ; et dans le nombre des élèves distingués qui en sortirent, on signale surtout Érasme. On a de lui des dialogues *De scientiâ et eo quod scitur, contra academicos; De tribus animæ generibus ; De physicâ*, etc., et des poésies latines.

HEIBERG (Pierre-André), poëte dramatique et écrivain politique, naquit le 16 novembre 1758 à Vordingborg, petite ville de l'ile de Sélande. Ayant perdu de bonne heure son père, recteur de l'école publique de Vordingborg, il alla continuer ses études à Copenhague, où il commença sa carrière littéraire par une traduction en danois du *Phédon* de Platon, Copenhague, 1779. Plus tard il se fit connaître comme auteur dramatique et enrichit le théâtre danois d'un grand nombre de comédies et de plusieurs opéras-comiques. Les meilleurs ouvrages périodiques de Copenhague lui doivent un grand nombre d'articles littéraires et autres. Nous citerons surtout les *Mémoires de la société pour la vérité*, dont il fut un des fondateurs et dont il a été publié 5 volumes de 1798 au mois de février 1799, époque où Heiberg s'attira un procès pour certains traits satiriques qui furent qualifiés d'abus de la liberté de la presse. Ce procès fut terminé trois mois plus tard par un jugement daté du 24 décembre 1799 qui condamnait l'auteur à l'exil. Heiberg chercha un asile en France, et fut attaché, en 1803, au ministère des relations extérieures comme traducteur. En 1815, il devint chef du bureau de la traduction, sous le ministère du duc de Vicence. Cette place ayant été supprimée l'année suivante par M. le duc de Richelieu, Heiberg fut rendu à la vie privée et admis à la pension de retraite. Devenu aveugle, il acheva tristement sa vie dans une profonde retraite à Paris en 1838. Parmi ses œuvres dramatiques on doit citer sa comédie des *Sept tantes*, écrite à Paris et imprimée dans une collection publiée à Copenhague. La collection de ses œuvres dramatiques a été publiée à Copenhague, 1792-1794, 3 vol. in-8° ; 2e édition, Copenhague, 1818, 4 vol. in-8°. Parmi les écrits politiques de Heiberg on citera : *Aventures d'un billet de banque ; Considération sur la représentation nationale, particulièrement pour ce qui concerne la Norwége*, Christiansand, 1817, in-8° ; *De la peine de mort*, Christiania, 1820, in-8°, etc.

HEIDEGGER (Jean-Henri), théologien, né à Baarentswyl, canton de Zurich en 1633, mort en 1698, a publié entre autres ouvrages : *Historia sacra patriarcharum*, 1667, 2 vol. in-4° ; *Enchiridion biblicum*, 1680 ; *Historia Papatûs*, 1684 : cet ouvrage a été traduit en français par Aubert de Verse sous le titre d'*Histoire du papisme*, ou *Abrégé de l'histoire de l'Église depuis sa naissance jusqu'à Innocent XI*, Amsterdam, 1685, 2 vol. in-18. Il a lui-même écrit sa *Vie*, en latin, publiée après sa mort par le professeur Hofmeister, Zurich, 1698, in-4°, etc.

HEIDEGGER (Gothard), né à Zurich en 1666, mort en 1711, s'est fait connaître par un ouvrage intitulé : *Acerra philologica*, et par plusieurs autres écrits, la plupart en vers, mais peu remarquables.

HEIDEGGER (Jean-Conrad), né à Zurich en 1710, mort en 1778, remplit avec distinction plusieurs fonctions éminentes dans sa patrie, entre autres celle de bourgmestre. Ses négociations avec la France en 1715, 1752, 1764 et 1778, lui ont fait honneur. Il opéra la réforme des écoles de Zurich, et fonda la Société physique de cette même ville. Il cultivait les lettres avec goût.

HEIDEGGER DE HEYDECK (Jean-Conrad), fils du précédent, sénateur et tribun, conseiller d'État de l'électeur de Bavière, né à Zurich en 1748, mort en 1808, a publié plusieurs *Mémoires ou dissertations bibliographiques* dans les journaux de Murr et Meusel.

HEIDENHEIM (Wolf-Simson), juif allemand, né en 1757, à Heidenheim en Franconie, passa sa première jeunesse à Furth, puis alla à l'âge de 25 ans étudier à Francfort la langue hébraïque, le Talmud et la littérature rabbinique. Mais sa position pécuniaire lui défendait les distractions ; il avait un établissement de librairie à Bœdelheim, aux environs de Francfort, et les soins perpétuels qu'il lui donnait ne se conciliaient qu'à grand' peine avec des études profondes. D'excellentes éditions hébraïques sortirent de ses presses ; plusieurs ouvrages en tout ou en partie de sa main facilitèrent soit l'étude de la langue hébraïque, soit l'intelligence des livres saints. Heidenheim mourut le 23 février 1832 à Rœdelheim. On a de lui, entre autres : un *Traité de l'accentuation hébraïque* (Michpat Hattamim), 1808 ; une *Traduction des prières usitées dans la synagogue*, 1821, 9 vol.; les quarante premiers chapitres de la *Genèse*, accompagnés d'un *commentaire*, Offenbach et Rœdelheim, 1797 ; une édition abrégée du *Iéroth Chelomoh* de Pappenheim, Prague, 1804.

HEILBRONNER (Jean-Christophe), habile mathématicien d'Ulm, fit ses études à Leipzig, et s'appliqua d'abord à la théologie, mais l'abandonna bientôt pour ne s'occuper que des sciences mathématiques, qu'il enseigna dans la suite à l'université de cette ville. L'année de sa naissance n'est pas connue ; il mourut vers 1747. Cet auteur a publié soit en latin, soit en allemand : *Essai d'une histoire des mathématiques et d'une histoire de l'arithmétique*, Francfort, 1739, in-8° ; *Specimen historiæ aeris*, Leipzig, 1740, in-4° ; *Historia matheseos universæ*, ibid., 1742, in-4° ; *Problèmes géométriques avec leur résolution*, Leipzig, 1745, in-4°.

HEILMANN (Jean-Gaspard), peintre d'histoire, né en 1718 à Mulhausen, mort en 1760, fut élève de Boggeler, peintre suisse ; étudia ensuite à Rome, se rendit à Paris en 1742, et s'y fit remarquer par la manière large et hardie avec laquelle il peignit le portrait ; ses tableaux d'histoire sont estimés. Il a composé aussi quelques sujets d'église. Ses principales productions ont été gravées par Will, Chevillet et Watson.

HEILMANN (Jean-David), savant helléniste, né à Osnabruck le 13 janvier 1727, accepta en 1754 la place de recteur à Hameln, passa deux ans après à celle d'Os-

nabruck, puis en 1758 occupa la chaire de théologie à Gœttingue, où il mourut le 22 février 1764. Ce savant professeur a publié soit en latin, soit en allemand ou en français, un grand nombre d'ouvrages. Les principaux sont : *Specimen observationum quarumdam ad illustrationem Novi Testamenti ex profanis pertinentium*, Halle, 1749, in-4°; *Traits de parallèle entre l'esprit d'irréligion d'aujourd'hui et les anciens adversaires de la religion chrétienne*, en français, ib., 1750, in-8°; *De florente litterarum statu et habitu ad initia religionis christianæ*, ibid., 1755, in-4°; *Thucydide*, traduit du grec avec des notes, Lemgo et Leipzig, 1760, in-8°, etc.

HEIM (Jean-Louis), géologue et minéralogiste distingué, conseiller au consistoire du duché de Saxe-Meiningen, naquit à Solz, le 29 juin 1741. En 1774, il fut placé comme instituteur près du jeune duc, George de Saxe-Meiningen qu'il accompagna ainsi que son frère aîné, Charles, à l'université de Strasbourg. A son retour il fut placé au consistoire. Dans la dispute qui s'éleva entre les vulcanistes et les neptunistes, relativement à la formation du basalte, il se rangea du parti des premiers et publia à cette occasion son *Essai géologique sur la formation des vallées par les courants*, Weimar, 1791, in-8°; il fit paraître : *Description des montagnes de la Thuringe*, 1796-1812, 6 vol. Heim mourut le 19 janvier 1819.

HEIM (Ernest-Louis), frère du précédent, médecin allemand, naquit à Solz, duché de Meiningen le 22 juillet 1747. Il accompagna le fils de Muzel, médecin de Frédéric II, dans des voyages en Hollande, en Angleterre et en France. Il rechercha, pendant les trois ans que durèrent ces voyages, la connaissance des hommes célèbres en histoire naturelle et en médecine, et profita de leur expérience. Après ses voyages, Heim, sur l'invitation de son ami Muzel, s'établit en Prusse, et pratiqua la médecine d'abord à Spandau (1776). Bientôt sa réputation se répandit aux environs, et en 1780 il jugea à propos de s'établir à Berlin, où il était souvent appelé. On dit qu'il voyait souvent 70 à 80 malades par jour, et qu'il traitait environ 4,000 pauvres par an, indépendamment de quelques milliers de consultations qu'il donnait le matin chez lui. Il fut le premier médecin à Berlin qui pratiqua la vaccine; il fut aussi le premier à essayer les arséniates dans la pharmacopée. Presque nonagénaire, il se sentit affaibli au point qu'il désira la mort. Elle l'enleva à la fin de septembre 1834. La *Vie* de Heim a été écrite par G. W. Kessler, en 2 volumes, Leipzig, 1835. Un de ses élèves a publié les *Matinées du docteur Heim*; enfin le docteur Pætsch a mis au jour, à Leipzig, en 1836, les *Mélanges de médecine* de ce doyen des docteurs.

HEIM (George-Christophe), frère des précédents, pasteur à Gumpelstadt, se borna à l'emploi de collecteur d'échantillons minéralogiques; ce dont il fit un commerce assez lucratif, coopéra à la *Bibliothèque économique* d'André et à la *Gazette littéraire* d'Iéna. Il était membre d'un grand nombre de sociétés d'histoire naturelle. Il mourut le 2 mai 1807.

HEIM (Frédéric-Témothée), frère des précédents, né en 1751, mort le 5 juillet 1821, fut pasteur à Effelder dans le même duché de Meiningen, tint un pensionnat dans son presbytère, et s'adonna à la culture des arbres fruitiers. Il fut l'éditeur de la *Classification systématique et de la description des diverses sortes de cerises*, par le baron Truchsess de Wetzhausen, Stuttgard, 1819.

HEIN (Pierre), vulgairement appelé en Hollande *Piet Hein*, né à Delftshaven en 1570, doit être mis au nombre des plus illustres marins de la Hollande. Son père était matelot; et fait prisonnier par les Espagnols, il fut réduit chez eux au dur métier de galérien pendant 4 années consécutives. Il avait avec lui son fils qui, en gagnant quelque argent au tricot, adoucit ainsi leur misère. Le fils n'en devint pas moins marin à son tour, et fit preuve de beaucoup d'intrépidité dès son entrée au service : en Hollande même, on ne tarda pas à se servir de son nom, devenu la terreur de l'ennemi, comme d'une espèce d'épouvantail pour les enfants. En 1626, il fut chargé d'une expédition spécialement dirigée contre le Brésil. Il commandait 13 bâtiments avec lesquels, parvenu le 3 mai dans la baie de Tous-les-Saints, il battit complétement les Portugais, leur prit 13 vaisseaux qu'il brûla, à l'exception d'un seul, et leur enleva un riche butin. Peu de jours après, entré dans la rivière de Janeiro, il eut d'autres succès signalés. Mais son plus beau fait de guerre est la prise de la flotte espagnole, dite *la Flotte d'argent*, le 9 septembre 1628. La compagnie des Indes occidentales lui avait confié le commandement d'une escadre de 31 vaisseaux. Il se rendit à la Havane : peu de temps après, ayant eu connaissance de la flotte espagnole qu'il guettait, il courut à sa rencontre. Les Espagnols se réfugièrent dans la baie de Matanza, où le commandant hollandais les ayant attaqués, ils se rendirent presque sans coup férir. Le butin fut immense. De solennelles actions de grâces nationales eurent lieu à cette occasion dans les Provinces-Unies; et Hein se vit élevé au grade de lieutenant-amiral de Hollande. A peine de retour de sa glorieuse expédition, il fut envoyé pour croiser avec une escadre sur les côtes de Flandre. Il s'y trouva engagé dans un combat, où il prit à l'ennemi 3 vaisseaux; mais il paya cette victoire de sa vie, le 20 août 1629.

HEINE. *Voyez* **HEYNE**.

HEINECCIUS (Jean-Michel), ou plus exactement **HEINECKE**, théologien, né à Eisenberg le 14 décembre 1674, fut professeur au gymnase de Halle, et mourut le 11 septembre 1722. On a de lui : *De dialecticâ sancti Pauli dissertatio*, Helmstædt, 1698, in-4°; *Scriptores rerum germanicarum*, Francfort, 1700, 2 vol. in-fol.; *Nummorum goslariensium antiqui pariter ac recentioris ævi solidorum æque ac bracteatorum sylloge*, ibid., 1707, in-fol.; *De veteribus Germanorum aliarumque nationum sigillis syntagma*, ibid., 1709, in-fol.; *Tableau de l'Église grecque ancienne et moderne*, en allemand, Leipzig, 1711, in-4°, figures; *De ministris Cæsarum gentilium christianis*, Halle, 1712, in-4°.

HEINECCIUS (Jean-Théophile), frère du précédent, célèbre jurisconsulte, né à Eisenberg le 21 septembre 1681, professa le droit à l'université de Halle, et quitta cette chaire en 1724 pour aller occuper celle de Franeker; mais il reprit la première en 1733. Ses vastes connaissances et son immense renommée lui méritèrent la protection particulière du roi de Prusse, qui le combla d'honneurs et le nomma son conseiller intime. Il mourut le 31 août 1741. Parmi ses nombreux ouvrages on dis-

tingue : *Fundamenta styli cultioris unà cum sylloge exemplorum*, Halle, 1719, in-8°; Leipzig, 1761, 1766, 1791, in-8°; *Elementa philosophiæ rationalis et moralis*, etc., Francfort, 1728, in-8°; *Antiquitatum romanarum jurisprudentium illustrantium syntagma juxta seriem Institutionum Justiniani*, Halle, 1718, in-8°; *Elementa juris naturæ et gentium*, ibid., 1738, in-8°; Madrid, 1789, in-8°; traduit en anglais, 1742, in-8° ; et 1763, 2 vol. in-8° ; *Prælectiones academicæ in Sam. Puffendorf de officio hominis et civis*, Berlin, 1742; Vienne, 1757, in-8°; *Prælectiones academicæ in H. Grotii de jure belli ac pacis libros*, Berlin, 1744, in-8°; *Historia juris civilis romani ac germanici*, Halle, 1733, in-8°; Leyde, 1740, 1748, 1751, 1765, in-8°; *Elementa juris civilis secundum ordinem Institutionum*, Franeker, 1725, in-8° ; Strasbourg, 1727; traduit en français par Berthelot, Paris, 1806, 4 vol. in-12; *Elementa juris civilis secundum ordinem Pandectarum*, Francfort, 1756, 2 vol. in-8° ; Utrecht, 1772, 2 vol. in-8° ; Louvain, 1778, etc. Les *OEuvres* d'Heineccius ont été publiées par J. L. Uhl, Genève, 1744-1748, 8 vol. in-4°; 1771, 9 vol. in-4°, avec un vol. de supplément commun aux deux éditions.

HEINECCIUS (Jean-Chrétien-Théophile), fils du précédent, et jurisconsulte comme lui, né à Halle en 1718, mort en 1791 à Sagan en Silésie, a donné une bonne édition du *Dictionarium juridicum*, Halle, 1743-1744, in-fol.

HEINECKEN (Chrétien-Henri), enfant prodigieux, né à Lubeck en 1721, parla presque en naissant. Il savait, dit-on, à un an. les principaux événements du Pentateuque, à 13 mois, il connaissait l'histoire de l'Ancien Testament, à 14 mois celle du Nouveau Testament, et à 2 ans et demi répondait à toutes les questions sur l'histoire et la géographie. Le latin et le français lui étaient familiers à 3 ans ; à 4 ans, il fut présenté au roi de Danemark, qu'il complimenta. Henri ne vivait que du lait de sa nourrice; on voulut le sevrer, mais il mourut peu de temps après, le 27 juin 1725; résigné comme un sage des anciens temps, il exhortait sa famille à ne pas se lamenter. On peut consulter sur ce phénomène les *Mémoires de Trévoux*, janvier 1731; sa *Vie* écrite par Schoneich son précepteur ; une *Dissertation* de Martini, Lubeck, 1730, et enfin le tome XVII de la *Bibliothèque germanique*.

HEINECKEN (Charles-Henri), frère aîné du précédent, homme d'État, littérateur et amateur éclairé des arts, né à Lubeck en 1706, fut nommé conseiller intime de Pologne et de Saxe, reçut des titres de noblesse pour prix de ses services diplomatiques et administratifs, et mourut le 5 décembre 1792. C'est à ses frais que fut exécuté le magnifique ouvrage intitulé : *Galerie de Dresde*. On a de lui une traduction allemande du *Traité du Sublime* de Longin avec des commentaires, etc., Dresde, 1737, in 8°, ibid., 1742 ; *les Devoirs de l'homme, ou Résumé de toute la morale*, ibid., 1738, in-8°; *Recueil d'estampes d'après les plus célèbres tableaux de la galerie de Dresde*, avec un texte français, ibid., 1755-1756, 2 vol. in-fol.; *Notices sur quelques artistes et sur quelques objets d'art*, Leipzig, 1768-1771, 2 vol. in-8°; *Idée généreuse d'une collection complète d'estampes*, etc., 1770, in-8°, figures, rare et très-recherché ; et quelques autres écrits dont on trouve la liste avec la *Vie* de l'auteur dans le *Nécrologe* de Schlichtegroll.

HEINICKE (Samuel), instituteur des sourds-muets à Leipzig, né à Nauschutz (Saxe) en 1723, mort le 30 avril 1790, est l'un des premiers qui se soient occupés de l'enseignement des sourds-muets dans le nord de l'Allemagne, et sa méthode a été généralement adoptée dans cette partie de l'Europe. On a de lui : *Histoire sainte de l'Ancien Testament à l'usage des sourds-muets*, Hambourg, 1775, in-8°; *Observations sur les muets et sur la parole*, ibid., 1778, in-8°; *De la manière dont se forme la pensée chez les sourds-muets*, etc., Leipzig, 1780, in-8°; *Découverte importante en psychologie et sur le langage humain*, ibid., 1783, in 8°, et quelques autres écrits sur le même sujet. On trouve une *Notice* assez détaillée sur la vie et la méthode de cet instituteur dans le *Chronologue* de Weckhrlin, n° 6, pages 277 à 288.

HEINITZ (Antoine-Frédéric, baron de), né en Saxe en 1724, se destina à l'administration des mines de son pays, et à cet effet étudia cette partie à Freiberg, où est le siége de la direction des mines. Il quitta d'abord sa patrie pour un emploi dans le Brunswick ; mais, en 1763, le gouvernement de Saxe l'appela pour le charger de l'organisation d'un établissement de haute instruction pour les mines. En 1774, Heinitz quitta ses fonctions pour raison de santé, et fit des voyages. Le roi de Prusse, Frédéric II, l'appela dans ses États, le mit à la tête de l'administration des mines en Prusse et le nomma ministre d'État. Sous le successeur de Frédéric II, il fut aussi chargé de la présidence de l'académie des beaux-arts à Berlin. Il est mort en 1802. Les seuls ouvrages que l'on connaisse de lui sont : un *Essai d'économie politique*, Bâle, 1785, in-4° ; *Mémoire sur les produits du règne minéral de la monarchie prussienne*, etc., Berlin, 1786, in-4°. Cet ouvrage est anonyme et en français.

HEINSBERG (Jean de), d'abord chanoine de Liége et archidiacre de Hesbaye, fut élu évêque de Liége à l'âge de 23 ans. Son règne ne fut qu'une série de troubles et de guerres. Il était partisan de la maison de Bourgogne, et la France attisait en secret les dissensions dans l'évêché pour satisfaire sa haine contre les ducs de Bourgogne. En 1421, Jean de Heinsberg, ainsi que toute la noblesse du pays, prit la croix dans l'église de St.-Lambert et marcha contre les hussites en Bohême sur les instances du pape. En 1431 il adhéra à la paix imposée aux Liégeois par le duc de Bourgogne ; cette adhésion fut le prétexte de la conjuration des Anthins dont tous les partisans furent proscrits ou suppliciés. En 1444, sous prétexte d'un vœu pour la cessation des maux qui affligeaient son pays, Jean de Heinsberg résolut de partir pour la Palestine. Arrivé à Venise, il écrivit au dey de Tunis pour obtenir des passe-ports, et ayant essuyé un refus il revint dans son diocèse, abdiqua l'évêché en faveur de Louis de Bourbon, neveu de Philippe de Bourgogne, et mourut en 1459 à Diest. Ce prélat était versé dans les sciences et la littérature ; il passa la plus grande partie de son épiscopat à la cour de Philippe le Bon, duc de Bourgogne. On a de lui : *Statuta diœcesis Leodiensis, Reformatio cleri Leodiensis*.

HEINSE (Jean-Jacques Guillaume), littérateur allemand, né le 16 février 1746 à Langewiesen dans la

principauté de Schwarzbourg-Sondershausen, montra dès sa première jeunesse un goût très-vif pour la poésie, pour l'indépendance, et ne fit quelques études qu'avec beaucoup de répugnance. Heinse, âgé de 24 ans, composait force vers, mais il n'avait pas de quoi vivre, et il ne possédait aucun autre talent dont il pût tirer parti pour son existence. L'auteur d'*Obéron* le recommanda au poëte Gleim. Encouragé par Gleim, le jeune Heinse fit de nouvelles pièces de vers, et, faute de mieux, consentit à accompagner dans ses voyages un ancien capitaine danois, espèce d'aventurier qui voulait faire sa fortune par l'établissement de loteries, et qui avait besoin de quelqu'un pour rédiger ses projets. Au bout d'un an il l'abandonna pour reprendre le chemin de son village. Il implora de nouveau la compassion de Gleim, qui l'appela à Halberstadt, où il lui procura un emploi de précepteur dans une maison particulière. Étant encore avec son capitaine, il avait fait une traduction du *Satyricon*, de Pétrone, qu'il publia, et à laquelle succéda un ouvrage non moins libre, de son invention, *Laidion*, ou *les Mystères d'Eleusis*, Lemgo, 1774. En 1776, il quitta Gleim et sa société littéraire pour accompagner à Dusseldorf Jacobi, avec qui il devait coopérer à un ouvrage périodique, intitulé : *Iris*, et à la publication d'une Bibliothèque des dames. En 1780, il prit congé de Jacobi, de Gœthe, et de tous ses autres amis d'Allemagne, pour se rendre par la Suisse et le midi de la France à Gênes; de là à Venise, puis à Florence et à Rome. Il fit en 1782, avec le peintre allemand Kobel, le voyage de Naples, d'où il revint à Rome auprès d'Angélique Kaufmann et des autres artistes. Cependant ses ressources pécuniaires diminuaient. En 1784 il fallut songer au retour, faute d'argent. Il revint à Dusseldorf, ayant fait à pied la plus grande partie du chemin. Sa tête était remplie d'idées sur les arts, et il brûlait de trouver des moyens de retourner en Italie. En attendant, il dut s'estimer heureux d'être placé en qualité de lecteur et de bibliothécaire particulier auprès de l'électeur de Mayence. Il publia le roman d'*Ardinghello*, ou *les Iles infortunées*, Lemgo, 1787. A ce roman succéda celui d'*Anastasie*, puis celui d'*Hildegard de Hohenthal*, Berlin, 1795. Heinse entreprit encore plusieurs excursions, mais sans revoir l'Italie. Il perdit sa place par les révolutions qui détrônèrent l'électeur et firent de Mayence le chef-lieu d'un département français. Heinse mourut le 22 juin 1803. Une notice biographique et littéraire sur Heinse, par F. Lautsch, a été insérée dans le recueil *Zeitgenossen*, 3e série, vol. 2.

HEINSIUS (Daniel), célèbre philologue, né à Gand en mai 1580, étudia aux universités de Franeker et de Leyde, et eut pour maître Scaliger. Nommé en 1605 professeur d'histoire et de politique à Leyde, en 1607 il obtint la place de bibliothécaire de l'académie. Heinsius fut créé chevalier de Saint-Marc par la république de Venise; historiographe de Gustave-Adolphe, roi de Suède, et des États de Hollande, et enfin secrétaire du synode de Dordrecht en 1618. Ce laborieux et savant philologue mourut à Leyde le 25 février 1665. On lui doit des éditions nombreuses d'auteurs grecs et latins avec d'excellentes notes; on citera entre autres: *Crepundia siliana, sive notæ in Silium Italicum*, Leyde, 1600, in-16; une édition d'*Hésiode* et de son scoliaste, ibid., 1603, in-4°; *Paraphrasis Andronici Rhodii in Aristotelis ethica ad Nicomachum*, grec-latin, ibid., 1607, in-4°; *Maxime de Tyr*, avec des notes, ib., 1607, 1614, in-8°; *Sénèque le Tragique*, ibid., 1611, in-8°; *la Poétique d'Aristote*, etc., ibid., 1611, in-8°; *Theophrasti opera omnia*, ibid., 1611, 1613, in-fol.; *Horace*, avec des notes, etc., ibid., 1612, in-8°; *Térence*, Amsterdam, 1618, in-8°; *Tite-Live*, Leyde, 1620-1631, in-12, etc.; *Prudence*, avec des notes, Amsterdam, 1637, in-12; *Exercitation. sacræ ad Nov. Testament.*, Leyde, 1639, in-fol. Heinsius a laissé des *Poésies*, Leyde, 1602, in-4°; *Auriacus, sive libertas saucia, tragœd.*, ibid., 1602, in-4°; *Poemata*, 1613; *Orationes varii argumenti*, 1615, 1620, etc., in-12; *Rerum ad Sylvam-Ducis atque alibi in Belgiâ aut à Belgis anno 1629 gestar. hist.*, 1631, in-fol., etc., traduit en français par A. Rivel; quelques écrits facétieux, tels que *Laus asini, Laus pediculi* insérés dans des recueils de ce genre; on lui attribue aussi *Satiræ Menippeæ III*.

HEINSIUS (Nicolas), fils du précédent, né à Leyde le 29 juillet 1620, marcha sur les traces de son père, et devint l'un des plus illustres savants de la Hollande. Après avoir reçu une brillante éducation, il voyagea en Angleterre, en Belgique, en France, en Italie; les trésors de toutes les bibliothèques lui furent ouverts, et il y puisa abondamment. De retour en Hollande vers 1648, il quitta de nouveau sa patrie pour aller s'établir en 1650 à Stockholm, où l'attendait la protection de Christine. Chargé d'enrichir la bibliothèque de cette ville de tous les manuscrits qu'il pourrait acheter, il mit tant de désintéressement dans cette mission, qu'une partie de ses épargnes y fut employée, et il ne fut pas remboursé de ses avances. En 1656 la mort de son père l'ayant fait revenir en Hollande, on lui offrit plusieurs emplois diplomatiques qu'il refusa : forcé enfin d'accepter en 1667 une mission en Russie, il s'en acquitta avec distinction, revint dans son pays natal en 1671, et mourut à la Haye le 7 octobre 1681. On a de lui : une édition de *Claudien*, avec des notes, Leyde, 1650, in-12; et Amsterdam, 1655, in-8°; d'*Ovide*, avec des notes, ibid., 1652, 1661, 1668, 3 vol. in-12; de *Virgile*, Amsterdam, 1676, et Utrecht, 1704, in-12; de *Valerius-Flaccus*, ibid., 1680, in-12; et avec des notes, 1702, in-12; Leyde, 1724, in-4°; des *Remarques sur Silius Italicus, Pétrone, Phèdre, Quinte-Curce et Tibulle; Poemata*, dont la meilleure édition est celle de D. Elzevir, Amsterdam, 1666, in-8°. P. Burmann a publié *Nicol. Heinsii adversariorum libri V*, suivi de ses *Notes sur Catulle et Properce*.

HEINSIUS (Antoine), homme d'État, né vers 1641, de la famille des précédents, mort à la Haye le 13 août 1729, fut pendant 40 ans grand pensionnaire de Hollande et eut une grande influence sur les affaires politiques de l'époque. Associé de principes et d'intentions à Marlborough et au prince Eugène, créature et conseiller intime de Guillaume, prince d'Orange, il fut l'ennemi constant de Louis XIV, et saisit tous les moyens d'abaisser la grandeur de ce monarque qui déjà faiblissait. La guerre de la succession d'Espagne ne fut si longue, peut-être, que par les instigations et la fierté de ce chef de la république hollandaise. Cette haine contre la France venait, dit Voltaire, de ce que, après la paix de Nimègue,

Heinsius, envoyé en ambassade à la cour de Versailles pour l'exécution du traité relatif à la principauté d'Orange, et ne voulant pas obtempérer à toutes les demandes de Louvois, fut menacé par ce ministre d'être enfermé à la Bastille.

HEINZ (Joseph), peintre, né en Suisse dans le 16e siècle, obtint par son talent la protection de l'empereur Rodolphe, qui l'envoya se perfectionner en Italie, et il y devint un artiste habile. Plusieurs de ses tableaux se voient à Berne et à Zurich. Ce peintre mourut à Prague au commencement du 17e siècle, âgé de 44 ans. — Son fils, peintre comme lui, séjourna longtemps à Venise, et mérita la bienveillance d'Urbain VIII. Il a laissé de petits sujets de féeries et de métamorphoses qui sont gracieux et bien finis.

HEINZE (Jean-Michel), laborieux philologue et professeur saxon, né à Langensalza en 1717, fut recteur de l'école de St.-Michel à Lunebourg depuis 1753 jusqu'en 1779, qu'il fut nommé directeur du gymnase de Weimar; il mourut dans cette dernière ville le 6 octobre 1790. On peut voir dans Harles, dans Meusel, ou dans le Nécrologe de Schlichtegroll, le détail de ses nombreux ouvrages ou opuscules.

HEISS (Jean de) seigneur de Kogenheim, historien allemand, né dans le 17e siècle, suivit la carrière diplomatique, fut résident de l'electeur palatin à la cour de France, et mourut à Paris en 1688. On a de lui une *Histoire de l'empereur d'Allemagne*, etc., Paris, 1684, 2 vol. in-4°, la Haye, 1685, 3 vol. in-12, continuée par Bourgeois de Chastenet, Paris, 1711, la Haye, 1715; et depuis par Vogel jusqu'à l'an 1724, Paris, 1731, 3 vol. in-4°, ou 10 vol. in-12; Amsterdam, 1733, 2 vol. in-4°, ou 8 vol. in-12; un *Mémoire de tout ce qui s'est passé dans le pays de Cologne en* 1689, manuscrit in-fol. conservé à la Bibliothèque du roi à Paris.

HEISTER (Laurent), célèbre médecin, né à Francfort-sur-le-Mein le 21 septembre 1683, mort à Helmstædt le 18 avril 1758, professa l'anatomie à l'université d'Altorf, puis à celle d'Helmstædt, et laissa la réputation d'un très-grand praticien. On a de lui plusieurs ouvrages dont les plus estimés sont : *De hypothesium medicarum fallaciâ et pernicie*, Altorf, 1710, in-4°; *De cataractâ, glaucomate et amaurosi tractatio*, ibidem, 1713, 1720, in-4°; *Compend. anatomic. veterum recentiorumque observationes complectens*, ibidem, 1717, in-4°; traduit en français par Devaux, Paris, 1724, in-12; par Sénac, ibid., 1735, in-8°; augmenté par Goulin, ibidem, 1755, 3 vol. in-12; *De anatomes subtilioris utilitate præsertim in chirurgiâ*, Helmstædt, 1720, in-4°; *Institutiones chirurgicæ*, Amsterdam, 1739, 2 vol. in-4°, figures; traduit en français par F. Paul, Avignon, 1770 et 1773, 3 vol. in 4°; *Systema generale plantarum ex fructificatione*, etc., Helmstædt, 1748, etc.

HEISTER (Élie-Frédéric), fils du précédent, médecin, né en 1715 à Altorf, mort à Leyde en 1740, est auteur de l'ouvrage intitulé : *Apologia pro medicis atheismi accusatis*, Amsterdam, 1736.

HÈLALY, poëte persan, né dans le 15e siècle, a laissé un recueil de *metsnéwy* dans lequel on remarque surtout le morceau ayant pour titre : *le Roi et le Derviche*. Abid-Kan, prince Usbeck, fit mettre à mort Hélaly comme faisant partie de la secte des chiites, l'an 1529 de l'ère vulgaire (936 de l'hégire).

HELD (Willebold), abbé de Both en Souabe, ordre de Prémontré, et prélat immédiat de l'Empire, né à Erolzeim en 1724, mort le 30 octobre 1789, est auteur de : *Nemesis Norbertina, seu methodus corrigendi canonicos regulares præmonstratenses*, Augsbourg, 1757, in-8°; *Jurisprudentia universalis*, lib. V, 1768-1773; *Droits et prérogatives des prélatures immédiates du saint-empire*, Kempten, 1782-1785.

HÈLE (Thomas d'). *Voyez* **DHELL**.

HÉLÈNE (Ste), née vers l'an 247, au bourg de Drépane, dans la Bithynie, exerça d'abord la profession d'hôtelière. Constance-Chlore, alors garde prétorien, l'épousa; mais il la répudia quand il fut associé à l'empire par Dioclétien l'an 292. Constantin, son fils, devenu empereur, la rappela à la cour, lui donna le titre d'Auguste, et fit frapper des médailles en son nom. Cette princesse, qui avait embrassé la religion chrétienne, n'usa de son ascendant sur l'empereur que pour rendre les peuples heureux. En 325 elle visita la terre sainte, et y fonda plusieurs églises; on découvrit, en jetant les fondations d'un de ces édifices (l'église du Calvaire), des morceaux de bois que l'on jugea être la croix de J. C., et Hélène en envoya la plus grande partie à Constantin; le reste fut distribué aux fidèles. Cette princesse mourut à Nicomédie en 327; son corps est, dit-on, conservé à Rome dans l'église d'*Ara Cœli;* selon d'autres il aurait été inhumé à Constantinople et transporté à Venise en 1212. Hélène a été mise au nombre des saintes, et sa fête est célébrée le 18 août.

HELGAUD, HELGALDUS ou **HELGAUDUS**, religieux de l'abbaye de St.-Benoît-sur-Loire en 1004, a composé un *Abrégé de la vie du roi Robert*, imprimé pour la première fois avec la *Vie de Louis IX*, par Guillaume de Nangis, en 1577, puis dans les collections de Pithou, t. I, et de Duchesne, tome IV, 1641; et traduit en français dans celle de M. Guizot (*Mémoire relatif à l'histoire de France*, tome VI). On fixe la mort d'Helgaud au 28 août 1048.

HÉLI, grand prêtre des Juifs, descendait d'Ithamar, le second fils d'Aaron. Il succéda à Samson, dans la souveraine judicature : mais il manquait de la fermeté nécessaire pour faire respecter son autorité. Héli habitait Silo, ville de la tribu d'Ephraïm, où le Seigneur avait un temple. Son grand âge l'avait obligé de se reposer d'une partie de ses fonctions sur Ophni et Phinée, ses fils, tous deux honorés du sacerdoce. Il se tenait souvent près de la porte du temple, assis sur un siége élevé, d'où il rendait ses réponses à ceux qui venaient le consulter. Les fils d'Héli abusant de sa faiblesse, détournaient pour eux une partie de la chair des victimes destinées aux sacrifices, et introduisaient des femmes jusque dans l'intérieur du temple. Les chefs de famille lui portèrent des plaintes des désordres de ses enfants; mais ce père trop tendre les reprit doucement, et les engagea si faiblement à changer de conduite, qu'ils n'obéirent point. Dieu alors suscita un prophète qui se présenta devant Héli, et lui prédit les maux qui devaient fondre sur sa maison. Héli reçut cet avertissement avec soumission, disant: *Dieu est le Seigneur; qu'il fasse ce qui lui est agréable*. Bientôt

après, ce père malheureux perdit la vue. Les Philistins, dont Dieu employait souvent le bras pour châtier son peuple, déclarèrent la guerre aux Israélites. Ceux-ci ayant été mis en fuite dans un premier combat, demandèrent que l'arche d'alliance fût amenée dans leur camp. Héli céda à leurs instances, et ordonna à ses fils d'accompagner l'arche sainte. Le lendemain une nouvelle bataille s'engagea; mais contre leur attente, les Israélites furent encore vaincus. Ophni et Phinée furent tués, et l'arche resta au pouvoir des Philistins. Un homme échappé au massacre, les vêtements déchirés et la tête couverte de poussière, accourut à Silo annoncer cette triste nouvelle. Héli, entendant que l'arche de Dieu avait été prise, tomba de son siége à la renverse et se cassa la tête. Sa belle-fille, l'épouse de Phinée, mourut de douleur en mettant au monde un fils, qui fut nommé Ichabod. Héli était âgé de 98 ans, et il avait été juge d'Israël pendant 40 années. Les chronologistes placent sa mort à l'an 1159 avant J. C. Le prophète Samuel lui succéda dans toutes ses dignités.

HÉLINAND (Dans ou Dan), poëte du 12e siècle, né dans le Beauvaisis à Pruneroi, fut admis à la cour de Philippe-Auguste, et se fit ensuite moine à l'abbaye de Froidmont, où il mourut en 1223, selon d'autres en 1227, ou enfin en 1229. On a de lui un *Poëme sur la mort,* imprimé en 1594, in-8°, par Antoine Loisel; et une *Chronique universelle,* insérée en partie dans la *Bibl. cisterciensis,* du P. Teissier; 28 *Sermons,* 30 *Opuscules,* conservés par Vincent de Beauvais sous le titre de *Fleurs d'Hélinand ;* une *Vie de saint Géréon ;* un *Éloge de saint Bernard,* et un *Commentaire sur l'Apocalypse.*

HÉLIODORE, statuaire grec, cité par Pline comme l'un des plus célèbres, avait exécuté, entre autres morceaux, une *Lutte de Pan et d'Olympe,* que l'on voyait à Rome aux portiques d'Octavie, et qui passait pour le chef-d'œuvre de cet artiste.

HÉLIODORE, évêque de Tricca, né à Émèse en Phénicie, vivait sous le règne de l'empereur Théodose et de ses fils. On a de lui l'*Histoire æthiopique, ou les Amours de Théagène et de Chariclée,* traduite du grec par Amyot, Paris, 1547, in-fol., et 1559, in-fol.: l'édition de P. L. Courier est estimée: elle se trouve dans la collection des romans grecs traduits en français, publiée par Merlin, Paris, 1822 et années suivantes. Il existe d'autres traductions françaises de l'*Histoire æthiopique,* par Montlyard, Paris, 1623, in-8°; par l'abbé de Fontenu, Amsterdam, 1727, 2 vol. in-12; par Quenneville, Paris, 1803, 3 vol. in-12, etc. Les meilleures éditions de ce roman sont celles de Commelin, grec et latin, 1596, in-8°; Bourdelot, Paris, 1619, in-8°; de Coray, Paris, 1804, in-8°; de Mitscherlich, Strasbourg, 1806, 2 vol. in-8°. — Héliodore de Pruze est regardé comme le véritable auteur de la *Paraphrase des Éthiques à Nicomaque,* publiée sous le nom d'Andronicus de Rhodes.

HÉLIODORE *de Larisse,* mathématicien grec, vivait au commencement du 2e siècle, et professait les principes du platonisme. Le seul de ses ouvrages qui soit parvenu jusqu'à nous est un court traité d'*optique.* Des fragments assez étendus de cet opuscule furent publiés, avec une version latine, Florence, 1573, in-4°. Egnazio Danti en donna la même année une traduction italienne, à la suite de l'*Optique* d'Euclide. En 1610, Frédéric Lindenbrog reproduisit l'opuscule d'Héliodore, d'après l'édition de Florence (Hambourg, in-4°). Matani, professeur de mathématiques, a donné du traité d'Héliodore une édition grecque et latine, Pise, 1758, préférable à toutes les précédentes.

HÉLIOGABALE ou **ÉLAGABALE** (Varius-Antoninus), empereur romain, naquit à Antioche vers l'an 204, d'un commerce criminel de Caracalla avec sa nièce Sémiamied ou Soœmias. Son aïeule maternelle, Mœsa, le fit élever secrètement, et le plaça à l'âge de 5 ans dans le temple du soleil à Émèse, afin qu'il y fût instruit dans les lettres et les préceptes de la religion. Le mystère de sa naissance répandait un certain intérêt sur cet enfant; et la protection de Mœsa lui fit obtenir le rang de grand prêtre. Macrin, parvenu à l'empire par le meurtre de Caracalla, ne sut point ménager l'esprit des soldats, auxquels il devait son élévation. Sa trop grande sévérité excitait des plaintes dont le peuple attendait en silence les effets. L'ambitieuse Mœsa profita habilement de cette disposition des troupes : elle séduisit les chefs par des présents, et gagna les soldats en leur montrant, dans Héliogabale, le fils de Caracalla qu'ils regrettaient, et il fut proclamé empereur par la légion campée autour d'Émèse. Héliogabale, on doit en convenir, parut un instant digne de ce choix : il n'hésita pas à se mettre à la tête de cette poignée d'hommes armés pour venger la mort de son père; et il déploya un rare courage dans le combat qu'il soutint peu de jours après contre Macrin, dont la fuite honteuse lui assura la victoire et le trône du monde. Il écrivit alors au sénat une lettre pleine de modération, dans laquelle il promit de prendre pour modèle le sage Antonin, dont il se flattait de descendre. Le nouvel empereur ne tarda pas à faire évanouir les espérances qu'il avait données. Il partit, il est vrai, de Syrie pour se rendre à Rome; mais son voyage, interrompu par des fêtes ou par des jeux frivoles, dura plusieurs mois. Il s'arrêta l'hiver à Nicomédie, sous le prétexte que la rigueur de la saison l'incommoderait, et envoya cependant son portrait au sénat avec ordre de le placer sur l'autel de la Victoire. Il s'était fait peindre revêtu de ses habits pontificaux, couvert de celliers et de riches bracelets, et la tête ornée d'une espèce de tiare où brillaient les pierres les plus précieuses. Arrivé à Rome, son premier soin fut de témoigner sa reconnaissance au dieu Élagabale, pour la protection qu'il en avait reçue; et il fit élever en son honneur un temple magnifique sur le mont Palatin : il fit venir d'Émèse la pierre noire qu'on y adorait comme l'image du Dieu, la plaça avec respect sur un char attelé de six chevaux blancs, et la conduisit lui-même au temple par un chemin couvert de poussière d'or. Il institua de nouvelles fêtes pour cette divinité, en choisit les prêtres parmi les principaux personnages de l'État, et consacra des sommes immenses aux frais des sacrifices. Le jeune empereur joignait à ce caractère superstitieux toutes les passions de son âge, d'autant plus vives qu'elles étaient sans cesse exaltées par tous ceux qui l'entouraient. Sa mère elle-même lui donnait le honteux exemple de tous les désordres. Il lui décerna le titre de *Très-illustre*, et établit un sénat de femmes, qu'elle présidait, et où l'on discutait dans la forme des lois tous les moyens de varier

la volupté, et de ranimer les désirs éteints par l'excès des jouissances. Il eut, pendant le peu de temps qu'il souilla le trône, trois épouses, et les renvoya l'une après l'autre, sous les prétextes les plus frivoles. Mais bientôt, abjurant toute espèce de retenue, il poussa l'extravagance au point de vouloir changer de sexe; et il épousa, dit-on, publiquement un cocher du cirque, nommé Hiéroclès, qui devint le dispensateur de toutes les grâces. Prodigue, sans aucun discernement, il mit à l'encan tous les emplois publics pour satisfaire à ses caprices, ou en revêtit des esclaves, les compagnons de ses débauches. L'habile Mœsa prévit aisément que les vices d'Héliogabale le précipiteraient du trône; et profitant d'un moment favorable, elle le détermina à adopter son cousin Alexandre Sévère, sur lequel il pourrait se reposer du soin des affaires, et à le créer César. Il se repentit de la complaisance qu'il avait eue, en voyant le peuple l'abandonner entièrement, et reporter son affection sur le prince que les Romains s'habituaient à regarder comme leur libérateur; mais il tenta vainement de le faire périr par le poison ou par le fer des assassins. Il se décida enfin à rendre un édit qui privait Alexandre de son rang, et des honneurs qui y étaient attachés. Le sénat garda le silence à la lecture de cet ordre; mais les prétoriens, enflammés de colère, se rendirent au palais d'Héliogabale, qui ne les apaisa qu'en leur promettant de rétablir le jeune César dans ses dignités. Quelques jours après, il crut pouvoir hasarder de faire répandre le bruit de la mort d'Alexandre. Mais aussitôt une nouvelle sédition éclata parmi les prétoriens: les mesures de rigueur que Héliogabale employa pour la calmer, ne firent que les irriter davantage; ils se mirent à poursuivre l'empereur, et l'ayant découvert caché sous un tas de fumier, ils le massacrèrent avec Soæmias, sa mère. Son corps, après avoir été traîné dans les rues de Rome, fut jeté dans le Tibre. Le sénat dévoua sa mémoire à l'infamie. L'époque de la mort d'Héliogabale a exercé la critique de plusieurs savants; mais on s'accorde assez généralement à la placer au 10 mars 222. Sa *Vie* a été écrite par Lampride et par A. de Guevara; cette dernière a été traduite ou plutôt imitée en français par Allègre. On peut consulter aussi *Héliogabale, ou Esquisse morale de la dissolution romaine sous les empereurs*, par P. Chaussard, Paris, 1802, in-8°.

HÉLISENNE DE CRENNE. *Voyez* **CRENNE.**

HELL (Maximilien), jésuite, habile astronome, né à Schemnitz en Hongrie le 15 mai 1720, professa les mathématiques à l'école de Clausenburg, et fut nommé directeur de l'observatoire de Vienne en 1755. Il fit en 1768 un voyage en Laponie pour y observer le passage de Vénus sur le disque du soleil, et rapporta de ces contrées si peu connues des détails intéressants sur la géographie, l'histoire, la politique, les mœurs et surtout l'astronomie. Le P. Hell mourut à Vienne le 14 avril 1792. Ses principaux ouvrages sont: *Ephemerides astronomicæ ad meridianum vindobonensem*, 1757-1786, in-8°; *De satellite Veneris*, 1765, in-8°; *De transitu Veneris ante discum solis die 3 juin 1769*; *Wardehusii in Finnmarchiâ Observatio.*, Copenhague, 1770; Vienne, 1770, in-8°, etc. — Son frère, mécanicien à Schemnitz, a inventé un siphon propre à épuiser l'eau dans les mines, décrit dans les *Mémoires* de l'Académie des sciences, 1760, et le *Journal des savants*, 1771, juillet.

HELL (François), né à Kirsenheim en 1731, fut député aux états généraux par le bailliage de Haguenau, et à la fin de la session nommé l'un des administrateurs du Haut-Rhin. En 1792 il publia une *Instruction populaire* en allemand, rédigée dans le sens de la révolution, dont il ne fut pas moins une des victimes. Arrêté comme modéré, il fut conduit à Paris, et condamné à mort par le tribunal de la Terreur, le 3 floréal an II (1793).

HELLADIUS, grammairien grec, né à Antinoé en Égypte, vivait dans le 4e siècle. On ne connaît de lui que des fragments d'une *Chrestomathie* en vers ïambiques, conservés par Photius, traduits en latin par A. Schott, publiés avec des notes par Meursius, Utrecht, 1687. Il avait composé plusieurs autres ouvrages dont il ne reste que les titres; *Athènes; l'Égypte; Antinoé; la Victoire; la Renommée; l'Exhortation.*

HELLADIUS, autre grammairien, né à Alexandrie, vivait sous Théodose le Jeune vers le milieu du 5e siècle; il avait composé un *Éloge* de ce prince, une *Description des Bains de Constantin*, un *Traité sur l'Ambition* et un *Lexique grec*. Il est cité par Suidas et Socrate le Grammairien.

HELLADIUS, évêque de Césarée, a écrit une *Vie de saint Basile*. — HELLADIUS, évêque de Tarse dans le 5e siècle, a laissé des *Lettres* qui ont été recueillies par Chrétien Lupus. — HELLADIUS, archevêque de Tolède, mort en 615, est auteur de quelques ouvrages théologiques peu connus.

HELLADIUS (Alexandre), Grec de la Thessalie, vivant en 1722, s'est fait connaître par un ouvrage assez curieux intitulé: *Status præsens Ecclesiæ græcæ, in quo etiam causæ exponuntur cur Græci moderni Novi Testamenti editiones in græco-barbarâ linguæ fastas recusent: præterea additus est in fine status nonnullarum controversiarum*, Altorf, 1714, in-12, dédié à l'empereur de Russie.

HELLANICUS, de Mytilène, historien, né l'an 495 avant J. C., est l'un des premiers auteurs qui aient écrit en prose; il ne reste de lui que des fragments recueillis par M. F. G. Sturtz, Leipzig, 1787, in-8°, sous ce titre: *Hellanici Lesbii fragmenta*, 2e édition, 1826, augmenté d'une savante dissertation sur les différents personnages du nom d'*Hellanicus* cités par les anciens écrivains, et d'une autre de Canter, *sur la manière d'épurer les auteurs grecs*. Ce dernier morceau, que M. Sturtz a soumis à une révision nécessaire, avait été imprimé à Anvers en 1571.

HELLOT (Jean), chimiste, né à Paris le 20 novembre 1685, mort le 15 février 1766, membre de la Société royale de Londres et de l'Académie des sciences de Paris, a attaché son nom à plusieurs découvertes importantes. On a de lui: *Art de la teinture des laines et des étoffes de laine au grand et au petit teint*, 1750, in-12; une traduction du *Traité de la fonte des mines et des fonderies*, Paris, 1750-1753, 2 vol. in-4°, de G. A. Schlutter, et différents *Mémoires* dans le recueil de l'Académie.

HELMAN (Isidore-Stanislas), graveur, né à Lille en 1743, se rendit jeune à Paris pour se perfectionner dans son art; il entra dans l'école de Lebas, dont il devint l'un des meilleurs élèves. Il se fit d'abord connaître des ama-

teurs par un grand nombre de vignettes, gravées d'après Cochin et d'autres habiles dessinateurs. Depuis 1780 il reproduisit les plus beaux tableaux des diverses expositions. On trouve dans le *Manuel des curieux* de Huber la liste de ses principales productions jusqu'en 1789. Dans le nombre on doit distinguer les trois suites d'estampes qu'Helman a publiées sur l'histoire de la Chine : *Faits mémorables des empereurs de la Chine,* tirés des annales chinoises, grand in-4°, 24 planches ; *Abrégé historique des principaux traits de la vie de Confucius,* ibid., 24 planches ; *Victoires de l'empereur de la Chine,* 1785, 16 planches. Helman embrassa les principes de la révolution. En 1797 il fit hommage au conseil des Cinq Cents d'une *collection* de gravures représentant les principaux événements de la révolution (*Moniteur,* 8 floréal an VI). Il mourut peu de temps après.

HELME (Élisabeth), dame anglaise, morte en 1816, est auteur de plusieurs romans intéressants et de différents ouvrages d'éducation, qui ont obtenu quelque succès ; On citera : *Louise, ou la Chaumière dans les marais,* dont la 7e édition parut à Londres, 1801, 2 vol. in-12, traduite en français, 1787, in-12, et 2 vol. in-18 ; *Abrégé des Vies de Plutarque,* 1794, in-8° ; *Promenades instructives dans Londres,* etc., 1798, 2 vol. in-18 ; 1800, in-12 ; *Instruction maternelle, ou Conversations de famille,* etc., 3e édition, Londres, 1810, in-12 ; *St.-Clair des îles,* etc., tradition écossaise 1804, 4 vol. in-12 ; traduction libre en français par Mme de Montolieu, 1809, 4 vol. in-12 ; *Histoire d'Angleterre racontée par un père à ses enfants ; Histoire d'Écosse,* 1806, 2 vol, in-12, etc.

HELMERS (Jean-Frédéric), poëte hollandais, né à Amsterdam en 1767, se livra très-jeune à l'étude des langues, et montra des dispositions aussi heureuses que précoces pour la poésie. Mort le 26 février 1813, il n'a pas laissé un grand nombre d'ouvrages, mais plusieurs sont fort estimés de ses compatriotes, entre autres : *la Nation hollandaise,* poëme en 6 chants, Amsterdam, 1812-13, in-8°, qui est regardé comme un chef-d'œuvre. Ce poëme a été souvent réimprimé ; c'est sur la 6e édition que M. Aug. Clavareau l'a traduit en vers français, avec des notes, Bruxelles, 1825, in 8°. On a encore de Helmers deux odes, *la Nuit* et *le Poële,* publiées vers 1787 ; *Socrate,* poëme en 3 chants, 1790 ; un recueil de *poésies fugitives,* Amsterdam, 1809, 1810, 2 vol. in-8° ; un autre recueil de *poésies diverses,* ouvrage posthume, ibid., 1815, 2 vol. in-8°, 2e édition.

HELMFELD (Simon GRUNDEL, baron d'), sénateur et feld-maréchal de Suède, naquit à Stockholm en 1617, entreprit plusieurs voyages, et commença sa carrière militaire en Allemagne, sous le fameux Torstenson ; mais il se distingua surtout en Pologne pendant les campagnes difficiles que Charles X fit dans ce pays. Helmfeld fut chargé en 1656, de la défense de Riga, que les Russes assiégèrent peu après : il se maintint dans cette place malgré les attaques violentes de l'ennemi, malgré les blessures qu'il reçut, et malgré la famine et la peste qui régnèrent à la fois. Il eut, pendant quelques jours, 21 cadavres dans sa maison, parmi lesquels étaient ses trois fils. Les Russes ayant levé le siége, il les poursuivit et remporta sur eux une victoire signalée. Ce héros était avancé en âge, et vivait dans le repos, lorsque de nouveaux dangers l'appelèrent ; il suivit Charles XI dans la guerre contre les Danois, et reçut le commandement d'une partie de l'armée suédoise à la bataille de Landscron, qui eut lieu le 14 juillet 1677. Une balle l'atteignit à la poitrine et mit fin à ses jours.

HELMFELD (Gustave d'), fils du précédent, baron de Nyenhusen, né le 10 novembre 1651, a mérité une place parmi les enfants célèbres et les savants précoces. Dès l'âge de 10 ans, il savait le latin, le grec, l'hébreu et les neuf principales langues vivantes de l'Europe, avait des connaissances étendues en mathématiques et même en théologie. A l'âge de 18 ans, il soutint avec la plus grande distinction, à l'université de Leyde, une thèse publique *De occupatione,* fut reçu l'année suivante assesseur au tribunal suprême de Wismar, où il devint ensuite sénateur, avec le titre de conseiller du roi de Suède. Il mourut à Thorn le 27 mars 1674.

HELMONT (Jean-Baptiste van) naquit à Bruxelles en 1577, étudia la médecine avec passion, et à peine avait-il achevé ses examens de licence à l'université de Louvain, qu'il fut nommé à la chaire de chirurgie. Bientôt le jeune professeur eut l'ambition de réformer toute la médecine. Emporté par son imagination féconde, mais inconstante, il abandonna tout à coup sa patrie, et parcourut l'Europe pendant 10 ans. Le hasard l'ayant mis en rapport avec un élève de Paracelse, il s'enthousiasma tout à coup pour la chimie et revint à la médecine en s'intitulant *médecin par le feu.* Enfermé dans son laboratoire comme un prophète dans son sanctuaire, il y rendait des espèces d'oracles sous forme de consultation, distribuait des remèdes extraordinaires, s'occupant à la fois de manipulations chimiques et de théories sur l'organisation humaine. Malgré la réputation qu'acquit alors van Helmont, on a voulu qu'il ne fût qu'un ignorant en chimie et un fou dans l'application de ses découvertes. Mais le médecin brabançon figure surtout dans l'histoire des spéculations médico-métaphysiques, par sa théorie du duumvirat et de l'archée, décomposition ingénieuse de l'âme humaine qui distribue entre plusieurs principes d'une intelligence bornée le soin des diverses fonctions de nos organes. Enthousiaste de bonne foi et heureux de ses rêveries, il préféra son indépendance aux faveurs des princes qui voulurent l'attirer à leur cour, et mourut le 30 décembre 1644, à 67 ans, d'une pleurésie. Il avait épousé une demoiselle riche et noble comme lui, qui le rendit père de plusieurs enfants ; mais son fils François-Mercure fut le seul qui lui survécut. Ses œuvres ont été publiées sous le titre d'*Ortus medic.,* etc., Amsterdam, 1648-1652, in-4° ; Venise, 1651, in-fol. ; réimprimées depuis sous le nouveau titre d'*Opera omnia,* et traduites en hollandais, en français et en anglais.

HELMONT (François-Mercure, baron van), fils du précédent, né à Vilvorde vers 1618, fut médecin comme son père et s'appliqua plus spécialement à la chimie. Il se joignit à une troupe de bohémiens pour connaître leurs usages, parcourut avec eux une partie de l'Europe, fut arrêté en Italie et jeté dans les cachots de l'inquisition. Rendu à la liberté, il se rendit en Allemagne, où il publia qu'il avait retrouvé la langue que tout homme parlait naturellement avant la corruption de l'état social. Ce visionnaire, qui n'était dépourvu ni d'esprit ni d'instruc-

tion, mourut à Colln sur la Sprée, et selon d'autres, à Cologne, en 1699. On connaît de lui : *Alphab. verè naturalis hebraici brevissima delineatio*, etc., Sulzbach, 1667, in-12; *Opusc. philosophica*, etc., Amsterdam, 1690, in-12; *Seder Olam, sive ordo sæculorum, historica enarratio doctrinæ*, 1693, in-12; *Quædam præmedittæ et consideratæ cogitation., super IV priora capita libri primi Moisis*, etc., Amsterdam, 1697, in-8°, très-rare.

HÉLOISE ou **LOUISE**, nièce de Fulbert, chanoine de Paris, aumônier du roi Henri Ier. Belle, mais surtout spirituelle, elle se livra avec ardeur à l'étude des sciences, et se fit un nom dans le monde, dès sa première jeunesse, par une érudition, rare chez les femmes, plus rare encore dans le temps où elle vécut. Elle possédait à la fois la science de la philosophie et les langues latine, grecque et hébraïque. Après avoir été maîtresse, ensuite femme d'Abailard, elle devint religieuse, puis prieure au couvent d'Argenteuil; enfin première abbesse de Paraclet, où elle mourut le 17 mai 1164, âgée de 63 ans, et 22 ans après son mari (*Voyez* Abailard.)

HÈLOT, fils d'un officier des cent-suisses, n'est connu que comme auteur d'un livre scandaleux intitulé : *l'École des Filles* (Hollande), 1668, in-12 : l'auteur fut pendu en effigie, et son ouvrage brûlé publiquement par la main du bourreau.

HELSHAM (Richard), médecin anglais du 18e siècle, professeur de médecine et de philosophie naturelle à l'université de Dublin, est auteur d'un cours de leçons sur la philosophie naturelle, qui ont été publiées après sa mort par le docteur Bryan Robinson, 1739, in-8°. Helsham fut intimement lié avec le docteur Swift. Il mourut le 1er août 1738.

HELST (Barthélemi van der), peintre hollandais, né en 1613 à Harlem, mort en 1670, excellait dans le portrait : Falconet ne craint point de le placer dans ce genre au-dessus des Rembrandt, des Vandyck et des autres grands maîtres de l'école flamande; mais il est permis de croire que ces éloges sont fort exagérés. Le Musée de Paris possède de ce maître 2 *portraits*, dont un de femme, et un tableau représentant *les Bourgmestres distribuant les prix de l'arc*.

HELTAI (Gaspard), né en Transylvanie au 16e siècle, ministre protestant à Clausenbourg, établit dans cette ville une imprimerie d'où sont sortis entre autres ouvrages: une *Traduction de la Bible* en hongrois, 1551-1561, 5 vol. in-4°; *Histor. inclyti Mathiæ Hunyadis regis Hungariæ*, 1565, in-fol.; *Decretum tripartitum juris consuetudinarii regni Hungariæ*, 1574, in-4°; une *Chronique de Hongrie*, en hongrois, traduite en partie de l'ouvrage de Bonfini, 1575, in-fol.

HELVÉTIUS (Jean-Frédéric SCHWEITZER, en latin), né en 1625 dans la principauté d'Anhalt, mort le 29 août 1709, fut premier médecin du prince d'Orange, et s'appliqua aux vaines spéculations de l'alchimie. On a de lui : *De alchymiâ opuscula compl. veterum philosoph.*, 1650, in-4°; *Mors morborum*, 1661, in-8°; *Microscopium physiognomiæ medic.*, etc., 1664, in-4°; *Vitulus aureus quem mundus adorat et orat*, etc., 1667, in-12; *Diribitorium medicum*, etc., 1670, in-12.

HELVÉTIUS (Adrien), fils du précédent, né en Hollande vers 1661, se rendit à Paris pour y débiter des poudres de son père; mais elles n'eurent pas le succès qu'il espérait. Cependant un droguiste lui ayant cédé quelques livres d'une racine du Brésil dont il ignorait la vertu, Helvétius découvrit que cette racine, appelée *ipécacuana*, pouvait être employée efficacement dans la dyssenterie. D'après les ordres de Louis XIV, il publia ses observations, reçut du roi 1,000 louis de gratification, des titres, des honneurs, et plus tard le duc d'Orléans, régent du royaume, le nomma son premier médecin. Helvétius mourut à Paris le 20 février 1727. Bien que l'ipécacuana eût été apporté en France dès l'année 1672, il est le premier qui en ait indiqué l'usage. On a de ce médecin : *Remèdes contre les cours de ventre*, 1688, in-12; *Lettres sur la nature et la guérison du cancer*, 1691, in-4°; 1706, in-12; *Méthode pour guérir toutes sortes de fièvres sans rien prendre par la bouche*, 1694, et 1796, in-12; *Dissertation sur les bons effets de l'alun*, 1704, in-12; *Traité des maladies les plus fréquentes et des remèdes pour les guérir*, 1703-1707, in-12; *Remèdes spécifiques contre la peste*, 1721, in-12.

HELVÉTIUS (Jean-Claude-Adrien), fils du précédent et médecin comme son père, né à Paris le 18 juillet 1685, acquit la réputation d'un grand praticien et fut attaché aux rois Louis XIV et Louis XV. Ses soins efficaces pour ce prince, encore enfant, lui valurent une pension de 10,000 livres que lui fit accorder le régent, avec le titre de conseiller d'État et d'inspecteur général des hôpitaux militaires de Flandre. Il fut en outre médecin de la reine Marie Leczinska, et membre des principales académies de l'Europe. Il mourut le 17 juillet 1755, laissant les ouvrages suivants : *Idée générale de l'économie animale, et observations sur la petite vérole*, Paris, 1722, in-12, et en anglais, 1723, in-8°; *Éclaircissements concernant la manière dont l'air agit sur le sang dans les poumons*, 1728, in-4°; *Principia phys.-medic. in tyronum medicinæ gratiam conscripta*, ibidem, 1752, 2 vol. in-8°; Franfort, 1755, 2 vol. in-4°, etc.

HELVÉTIUS (Claude-Adrien), fils du précédent, littérateur et philosophe, né à Paris en janvier 1715, fit ses études au collége de Louis le Grand sous les jésuites, et obtint, par la protection de la reine, une charge de fermier général: il remplit avec désintéressement cette haute place de finance, fit dégrever les contribuables, diminuer les amendes, et employa son immense fortune à encourager et à soutenir les gens de lettres. Saurin, Marivaux, Dumarsais, l'abbé Sabatier, reçurent de lui de fortes pensions. Helvétius, réfléchi, penseur et cependant homme du monde, ne s'annonça que tard dans la carrière des lettres. Ses premiers essais furent quelques épîtres philosophiques, le poëme sur le *Bonheur* et des fragments d'une tragédie, *la Conjuration de Fiesque*. A ces ébauches succéda un ouvrage d'un genre bien plus élevé. Le livre *De l'Esprit*, séduisant par le fond du sujet autant que par le style et les accessoires brillants que l'auteur y prodigue, par la nouveauté et l'audace des sophismes, est par cela même un écrit éminemment dangereux : les bases des croyances les plus respectables y sont ouvertement attaquées; le clergé, la Sorbonne, le parlement, le pape enfin, lancèrent leurs foudres sur l'auteur. L'ouvrage fut brûlé le 6 février 1759. Helvétius, qui ne se doutait pas sans doute des dangers de son livre, parce qu'il l'avait

composé de bonne foi, rétracta hautement ses erreurs, et protesta de son dévouement aux vérités du christianisme. En 1764 il visita l'Angleterre et la Prusse, et y reçut un accueil honorable; les rois eux-mêmes voulurent le voir et l'entendre. De retour en France, il yreprit son genre de vie ordinaire, se livrant dans la matinée à la méditation, à l'étude, et le soir, cherchant un agréable délassement au milieu d'un cercle choisi, où présidait sa femme, si digne d'être associée à son inépuisable bienfaisance et à son goût pour les lettres. Il mourut à Paris le 26 décembre 1771. Les ouvrages d'Helvétius sont : *le Bonheur,* poëme en VI chants, Londres, 1772, in-8°; *De l'Esprit,* 1758, in-4°, et 2 vol. in-8°; *De l'Homme, de ses facultés intellectuelles et de son éducation,* 1772, 2 vol. in-8°, etc. Ses *OEuvres,* souvent réimprimées, ont paru complètes en 1795, 5 vol. in-8° et 14 vol. in-18. Chastellux a publié l'*Éloge d'Helvétius,* in-8° de 28 pages, et Lemontey une *Notice* dans la *Revue encyclopédique,* tome XIX, page 283.

HELVÉTIUS (Mme), femme du précédent, nièce de Mme de Graffigny, était née en 1719 au château de Ligneville en Lorraine. Consoler les malheureux, les aider de ses conseils et de sa bourse, visiter les malades, telles furent les occupations constantes de cette femme vertueuse, si distinguée d'ailleurs par les charmes de son esprit et sa grande instruction. A la mort de son mari, elle se retira à Auteuil, dans une maison qui devint le rendez-vous de toutes les célébrité politiques et littéraires. Un jour qu'elle s'y promenait avec le consul Bonaparte, elle lui dit : « Vous ne savez pas combien on peut trouver de bonheur dans trois arpents de terre. » Elle mourut le 12 août 1800, laissant la jouissance de sa maison à Lefebvre de la Roche et à Cabanis. Il a paru une *Notice sur Mme Helvétius,* par le médecin Roussel, Paris, 1800, in-8°.

HELVÉTIUS (Jean), fils d'un négociant d'Amsterdam, qu'on croit avoir appartenu à la même famille que les précédents, doit être compté parmi les bons poëtes latins de son temps. Il est mort dans un âge peu avancé. Son ami, Laurent Van Santen, a publié à Leyde, en 1782, *Helvetii poemata,* in-8°; ils sont partagés en *elegiaca* et *lyrica.* Son *Iter Britannicum,* antérieurement imprimé, en fait partie. Il a encore paru depuis, deux cahiers d'*Anecdota Helvetiana.* Le recueil de Van Santen, intitulé *Deliciæ poeticæ,* présente trois pièces d'Helvétius.

HELVICUS (Christophe), célèbre philologue allemand, né à Sprindlingen près de Francfort, le 26 décembre 1581, fut chargé d'enseigner le grec et l'hébreu à l'université de Giessen. Il mourut le 10 septembre 1617. On a de lui : une *Grammaire générale;* des *Abrégés* de grammaire latine, grecque, hébraïque, syriaque, et des *Lexiques* grec et latin; *Theatrum chronologicum, sive chronologiæ systema novum,* 1609, in-fol.; *Chronologia universalis ab origine mundi per quatuor sum. imper. ad ann. usque* 1612. Elle a été imprimée en 1618, in-4°, par les soins de Stenber; *Synopsis historiæ universalis,* Giessen, 1612, Grypswald, 1637, in-4°, etc.

HELVIDIUS, hérésiarque du 4e siècle, arien, disciple d'Auxence, évêque de Milan, rejetait la croyance en la virginité de Marie, et soutenait qu'elle avait eu des enfants de saint Joseph après la naissance de Jésus. Saint Jérôme a réfuté cette erreur.

HELWIG (Jean), né à Nuremberg en 1609, étudia la médecine, et se fit recevoir docteur à Padoue. Revenu dans sa patrie, il entra dans le collége des médecins, et exerça son art avec succès jusqu'en 1649 qu'il vint se fixer à Ratisbonne, où il mourut en 1674. On a de lui : *Alphabetum iatricum,* Nuremberg, 1651, in-fol.; *Observationes physico-medicæ posthumæ,* Vienne, 1680, in-4°.

HELWIG (Jean-Othon), médecin, né en Thuringe en 1654, se rendit à Amsterdam après avoir étudié son art à Erfurt, et passa ensuite à Batavia, où il séjourna plusieurs années. De retour en Europe, il en visita successivement les principaux États, fut créé baronnet par le roi d'Angleterre Charles II, conseiller de cour par le roi de Danemark, se fixa ensuite à Baireuth, et mourut en 1698. On a de lui : *Introitus in veram atque inaudit. phys.,* Batavia, 1678; Hambourg, 1680, in-8°; Heidelberg, 1680, in-12, et traduit en français, Londres, 1682, in-8°; *Centrum naturæ concentrat.,* Dantzig, 1682; *Judicium de virib. hermeticis,* Amsterdam, 1683, in-12.

HELWIG (Christophe), frère du précédent, né en 1663, mort à Erfurt en 1721, a laissé un grand nombre d'ouvrages, la plupart en allemand, sous les pseudonymes de Valentin Erauterman, Gaspard Schroeder et Const. Alitophile Hertyberger. Les principaux traitent des *Exotica curiosa,* 1711, in-8°; de l'économie rurale et domestique; des animaux et de la médecine vétérinaire; de la médecine des pauvres, etc.

HELWIG (George-André), naturaliste, né à Angerburg (Prusse), vers 1666, mort le 3 janvier 1748, prevôt et archiprêtre de sa ville natale, a publié : *Flora quasimodo genita, seu enumeratio plantarum indigenarum in Prussiâ,* etc., Dantzig, 1712, in-4°, avec une préface de J. P. Breyn; *Tractatus de lapidibus et fossilibus,* Kœnigsberg, 1717, in-4°; *Lithog. angerburg.,* ibid., 1717-20, 2 vol. in-4°; *Flora campana, seu pulsatilla cum suis speciebus et varietatibus,* Leipzig, 1719, in-4°, etc.

HÉLYOT (Pierre), savant religieux, connu sous le nom de *P. Hippolyte,* né à Paris en 1660, mort au couvent de Picpus en 1716, est auteur d'une *Histoire des ordres monastiques, religieux et militaires,* etc., Paris, 1714-21, 8 vol. in-4° : les 3 derniers sont du P. Maximilien Bullot. Cette édition est la plus estimée de ce format. On fait cas aussi de l'édition donnée par le chevalier de Roujoux, enrichie de figures gravées sur les dessins de Bouillon, Paris, 1829, 10 vol. in-8°. Le P. Hélyot est encore auteur de quelques ouvrages ascétiques, entre autres : *le Chrétien mourant,* 1705, in-12.

HEMANS (Félicie-Dorothée BROWNE, mistress), femme poëte d'un talent éminent, naquit à Liverpool le 25 septembre 1794, épousa M. Hemans, capitaine dans l'armée anglaise, passa tranquillement sa vie à l'ombre du foyer domestique, fut liée d'amitié avec W. Scott, lord Byron, etc., et mourut en Irlande le 16 mai 1835. On lui doit une foule de poésies fugitives, dont le premier recueil parut en 1808 et le 2e en 1812, sous le titre de *Domestic affections;* deux poëmes, *the Spectic,* 1820; *the Forest sanctuary,* 1825; des ballades, des hymnes, etc., publiées en 1833 et 1834. La sœur de Félicie a publié sa vie et ses œuvres; *Life and works of F. D. Hemans,* Londres, 1839, 7 vol. in-12.

HEMERÉ (Claude), bibliothécaire de Sorbonne, né

à Saint Quentin, mort en 1650, âgé de 70 ans, est auteur des ouvrages suivants : *De Scholis publicis*, etc., 1635, in-8°; *De acad. parisiensi : Qualis primò fuit in insulâ, et de episcop. scholis liber*, 1637, in-4°; *Augusta Veromanduorum vindicata et illustrata*, 1643, in-4°, etc.

HEMERT (PAUL VAN), écrivain et philosophe hollandais, né en 1756, à Amsterdam, commença ses études dans cette ville, et passa à l'université de Leyde, puis à celle d'Utrecht où il reçut le grade de docteur en théologie. Nommé successivement prédicateur à Baarn et à Wyck by Duurstede, il eut avec le consistoire des démêlés sur des matières doctrinales, publia quelques lettres à ce sujet et renonça enfin à ses fonctions ecclésiastiques pour se livrer uniquement à la littérature. Il remporta plusieurs prix à la Société Teylérienne de Harlem. Retiré dans les dernières années de sa vie à la Haye, il y mourut le 10 février 1825. Van Hemert était membre de l'Institut des Pays-Bas, et secrétaire de la Société de bienfaisance dont il seconda avec beaucoup de zèle les travaux de défrichement et de colonisation. Outre un discours en hollandais *sur le sublime*, et un opuscule *sur les opinions des premiers chrétiens et Pères de l'Église relativement à la personne du Christ*, publié en 1797, sous le nom de *Paulus Samosatenus*, on a de lui : *Éléments de la philosophie de Kant* (*Beginsels*, etc.), Amsterdam, 1796, 4 vol. in-8°; *Magasin critique*, etc., ib., 1798-99, 6 vol. in-8°; des *Mélanges de littérature, de philosophie et d'histoire*, 1807, 11 vol.

HEMEY D'AUBERIVE (NICOLAS-PHILIBERT), ecclésiastique, né à Châlons-sur-Marne en 1759, mort à Paris le 10 octobre 1816, est auteur des *Anecdotes sur les décapités*, 1796, in-8°. Il a, comme éditeur, donné des soins aux quatre premiers volumes des *OEuvres complètes de Bossuet*, Versailles, Lebel, ainsi qu'à la publication de la *Doctrine de l'Écriture sur les miracles, traduite de l'anglais de Hay par l'abbé Nagot*, Paris, 1808, 3 vol. in-12; il a laissé plusieurs ouvrages en manuscrit qui se trouvent dans la Bibliothèque du roi au Louvre; le plus important contient des *Recherches sur la Magie*. On trouve sur lui une *Notice* dans le t. V, p. 308, et t. VI, p. 49 de *l'Ami de la religion*.

HEMMELINCK (JEAN), peintre flamand, né à Damme, près de Bruges, en 1450, fut l'un des premiers maîtres de l'école flamande. On connaît de lui : *la Nativité de J. C.*, composée pour l'hôpital Saint-Jean de Bruges, où il avait reçu des soins; *la Châsse de sainte Ursule*, et *saint Christophe portant l'enfant Jésus*. Le Musée royal de Paris possède un tableau de ce maître, *l'Instruction pastorale*.

HEMMINGFORD (GAUTIER DE), historien anglais du 14e siècle, mort à Gisborough en 1347, était chanoine de l'abbaye de ce nom, près de Cleveland, dans le comté d'York. On a de lui une Relation historique qui commence à la conquête par les Normands, et finit au règne d'Édouard II, c'est-à-dire de 1066 à 1308. Gale l'a publiée dans ses *Veteres scriptores*, avec une Notice sur l'auteur; et Th. Hearne en a donné une édition en 1731, Oxford, 2 vol. in-8°.

HEMPEL (FRÉDÉRIC-FERDINAND), écrivain saxon, né à Meuselwitz en 1778, avait rempli les fonctions d'avocat aulique du duc de Saxe-Altenbourg, et s'était caché souvent sous les pseudonymes d'Esprit rude (*Spiritus asper*), de Pérégrin Syntaxe, de Simplicissime, de Nestorius, de Cèbes, lorsqu'il mourut le 4 mars 1836, à Pesth. Nous indiquerons parmi ses ouvrages : *le Duc de Saxe-Altenbourg et ses paysans*, Altenbourg, 1819; *Pensées nocturnes sur l'abécédaire; les Miracles politiques; Feuilles d'Orient; l'Almanach sans titre*; un *Dictionnaire de rimes; le Banquet* (recueil de chansons), Altenbourg, 1825, etc.

HEMPRICH (GUILLAUME-FRÉDÉRIC), naturaliste et voyageur prussien, né le 24 juin 1796, à Glatz où son père était chirurgien du cercle de la ville. Ses études furent interrompues par les soins qu'il donna aux blessés durant la guerre; il fit une partie de la campagne de France en 1814. Les fatigues qu'il éprouva altérèrent sa santé. A la paix il acheva son cours de médecine à Berlin. L'histoire naturelle et surtout la zoologie le captivèrent, et dès l'âge de 23 ans il publia sur cette science un ouvrage qui lui ouvrit les portes de plusieurs sociétés savantes. Vers le même temps, en 1820, il se lia d'une étroite amitié avec M. Ehrenberg, botaniste distingué, et tous deux furent désignés par l'Académie des sciences de Berlin pour se joindre comme naturalistes à l'expédition que le général Menu de Minutoli entreprenait pour faire des recherches scientifiques. On fit voile le 3 et on débarqua le 2 septembre dans le port d'Alexandrie. Depuis août 1821 jusqu'en février 1823, Hemprich et Ehrenberg suivirent en Égypte l'armée d'Ismaïl-Pacha, fils de Méhémet, et y firent d'amples récoltes en histoire naturelle. Ils entreprirent alors une course à Suez, au mont Sinaï et aux îles du golfe d'Akaba jusqu'à Mohilé; elle dura de mai 1823 à mars 1824. Cependant les ravages de la peste leur firent quitter Alexandrie; durant trois mois ils parcoururent le Liban et la Cœlesyrie jusqu'à Balbek; au commencement d'août ils revirent l'Égypte. Le 27 novembre ils s'embarquèrent à Suez pour Djidda, et de là ils allèrent vers la Mecque, afin de bien déterminer le fameux végétal qui donne le baume. Ils longèrent ensuite la côte de l'Arabie jusqu'à Loheia, et, le 24 avril 1824, atteignirent l'île de Massaouah sur la côte d'Abyssinie. Les premières tentatives pour recueillir des objets d'histoire naturelle dans ce pays furent heureuses; mais bientôt les choses changèrent de face. Plusieurs hommes de la suite des deux naturalistes tombèrent malades, quelques-uns moururent; Hemprich, fatigué d'une course pénible dans les monts Ghedam, fut pris de la fièvre; il expira le 30 juin 1825. On a de Hemprich en allemand : *Histoire naturelle pour les écoles supérieures*, Berlin, 1820, in-8°. Hemprich avait composé un grand ouvrage sur les amphibies; il allait le faire imprimer quand il partit pour le long voyage qui lui coûta la vie. M. Ehrenberg, qui a publié le résultat de leurs recherches communes, a joint sur le titre le nom de Hemprich au sien.

HEMRICOURT (JACQUES DE), gentilhomme liégeois, chevalier de Saint-Jean de Jérusalem, né à Liége en 1333, mort le 18 décembre 1403, a laissé deux ouvrages écrits en vieux français, et imprimés à Bruxelles en 1673 in-fol., avec une traduction presque aussi obscure que l'est l'original. Le premier a pour titre : *Miroir des nobles de Hesbaye*: c'est un recueil de généalogie de la noblesse liégeoise. L'autre est intitulé : *Abrégé des guerres d'Awans et de Waroux*. Cet auteur a encore laissé un *Traité*

de la temporalité, et autres curieux recueils. Henricourt avait été successivement bourgmestre de Liége, secrétaire de la ville et maïeur.

HEMSEN (JEAN-TYCHSEN), né dans l'île de Fœhr, duché de Sleswig, en 1792, était fils d'un capitaine de navire. En 1823 il fut nommé professeur extraordinaire de théologie, et second prédicateur de l'église et de l'université. Il mourut le 14 mai 1830. Ses principaux écrits sont : *Anaxagoras Klazomen., seu de vita ejus et philosophia,* Gœttingue, 1821 ; *Examen de l'authenticité des écrits de Jean l'évangéliste,* Sleswig, 1823 ; *l'Apôtre saint Paul, sa vie, ses actions et ses écrits,* publié après la mort de l'auteur par le docteur Lütke, Gœttingue, 1830.

HEMSKERK. *Voyez* **HEEMSKERK.**

HEMSTERHUYS (TIBÈRE), l'un des plus savants hellénistes du 18e siècle, naquit à Groningue le 1er février 1685. Il montra dès l'enfance les dispositions les plus remarquables. A 14 ans il était déjà entré à l'université. Après avoir passé quelques années à l'université de Groningue, il se rendit à Leyde, attiré principalement par la réputation de Périzonius. Le jeune Hemsterhuys fit de rapides progrès dans l'étude de la littérature et des langues savantes ; et sa réputation fut bientôt si grande, que les curateurs de l'université de Leyde le chargèrent de mettre en ordre les manuscrits de la bibliothèque. Cette marque de confiance faisait croire généralement que la chaire de grec qu'occupait Jacques Gronovius serait, si elle venait à vaquer, donnée à Hemsterhuys ; mais il en fut autrement : Gronovius mourut ; et il eut Havercamp pour successeur. L'athénée d'Amsterdam offrit en 1705, à Hemsterhuys la chaire de philosophie et de mathématiques. Vers cette époque il fut invité à terminer l'édition de Pollux, que Lederlin avait commencée. Encouragé par Grævius, il accepta cette tâche laborieuse, et s'en acquitta d'une manière satisfaisante ; mais deux lettres qu'il reçut de Bentley vinrent altérer la joie de ce succès, en lui ouvrant les yeux sur les imperfections de son travail. Hemsterhuys fut presque découragé. Pendant deux mois il n'ouvrit pas un livre grec. Réconcilié bientôt avec lui-même et avec les lettres grecques, il résolut d'acquérir, par de grands efforts, l'érudition qui lui manquait encore, et de prendre pour modèle le censeur même de ses premiers essais. Alors il se mit à lire tous les auteurs, commençant par le plus ancien, et s'avançant ainsi par degrés d'âge en âge jusqu'au plus moderne ; et il les lisait toujours la plume à la main, notant dans de vastes recueils et les choses et les mots, et les imitations et les passages corrompus, enfin tout ce qui lui semblait digne d'observation et mériter d'être retenu. Hemsterhuys introduisit dans l'étude du grec une méthode fondée sur l'analogie. Mais il a rendu aux écoles de son pays un service plus grand que celui de sa méthode. A l'époque où il entra dans la carrière littéraire, le grec était fort négligé. L'exemple d'Hemsterhuys produisit une révolution. Comme lui, on voulut réunir l'étude des deux langues, et les faire marcher de front. Hemsterhuys est mort le 7 avril 1766. On a de lui la continuation du *Pollux* de Lédérlin ; *Choix de dialogues* de Lucien, 1708 ; une édition de *Lucien* avec des *Commentaires,* terminée par Reitz et Gesner, 1720-37 ; le *Plutus* d'Aristophane avec des *Notes,* 1744 ; des *Harangues latines,* 1784 ; des *Notes* sur Xénophon ; une traduction latine des *Oiseaux*, d'Aristophane, etc.

HEMSTERHUYS (FRANÇOIS), fils du précédent, né à Groningue en 1720, fut premier commis de la secrétairerie du conseil des Pays-Bas, et mourut à la Haye en 1790. On a de lui : *Lettre sur la sculpture,* Amsterdam, 1769, in-4° ; *Lettre sur les désirs,* ibid., 1770 ; *Lettre sur l'homme et ses rapports,* ibid., 1773 ; *Sophyle, ou la Philosophie,* dialogue, 1778 ; *Aristée, ou de la Divinité,* dialogue, 1779 ; *Alexis, ou de l'Age d'or,* Riga, 1787 ; *Simon, ou des Facultés de l'âme ;* et quelques autres écrits moins remarquables. On a recueilli ses *OEuvres philosophiques,* Paris, 1792, 1809, 2 vol. in 8°.

HENAO (GABRIEL DE), jésuite espagnol, né à Valladolid en 1611, mort en février 1704, commença par se livrer à son goût pour la poésie ; entra dans la compagnie de Jésus, et y fut professeur de philosophie et de théologie à l'université de Salamanque, dont il devint recteur. Il y enseigna la théologie positive pendant plus de 50 ans ; et il faisait encore sa classe tous les jours à l'âge de 90 ans. Il est auteur d'un ouvrage tout à fait original, intitulé : *Empyrologia, sive philosophia christiana de empyreo cœlo duabus partibus,* in-fol., Léon, 1652. Outre cette *Philosophie chrétienne du ciel empyrée,* il a publié divers écrits de scolastique, dont le recueil forme 11 vol in-fol.

HÉNAULT (J.). *Voyez* **HESNAULT.**

HÉNAULT (CHARLES-JEAN-FRANÇOIS), historien, président au parlement de Paris, surintendant des finances de la maison de la reine, membre de l'Académie française, né à Paris le 8 février 1685, reçut une brillante éducation, remplit avec zèle ses devoirs de magistrat, et sut en même temps cultiver en homme de goût les lettres et les arts. Il connut le grand Racine, reçut des leçons et des conseils de Massillon, fut lié avec Voltaire, eut beaucoup d'amis et pas un seul ennemi. Il passait pour avoir l'une des meilleures tables de France, et recevait chez lui l'élite de la noblesse, de la magistrature et des littérateurs. Il mourut le 24 novembre 1770, laissant entre autres ouvrages : *Abrégé chronologique de l'histoire de France,* 1744, 1746, 1749 : la meilleure édition est de 1768, in-4° ; c'est le vrai titre du président Hénault à la célébrité. On a avancé, mais à tort, que l'abbé Boudot avait eu part à cet ouvrage ; l'abbé fut seulement chargé de faire des vérifications sur les manuscrits à la Bibliothèque royale. L'*Abrégé chronologique* a été traduit dans presque toutes les langues de l'Europe ; il en existe même, dit-on, une version chinoise. On a encore de Hénault : *Discours qui a remporté le prix d'éloquence à l'Académie française,* 1707, in-4° ; *François II,* tragédie historique en prose, 1747, 1768, in-8° ; *le Réveil d'Épiménide,* et d'autres essais dramatiques en prose et en vers, Paris, 1770, in-8°. On lui attribue les *Nouveaux mémoires du maréchal de Bassompierre,* Paris, an X, in-8°, ainsi que l'*Histoire critique de l'établissement des Français dans les Gaules,* publiée par Sericys, Paris, 1801, 2 vol. in-8° ; mais ces deux ouvrages sont très-probablement de l'éditeur lui-même, qui crut, en les parant du nom de Hénault, en mieux assurer le débit. Sericys a donné, sous le titre d'*OEuvres inédites du président Hénault,* 1806, in-8°, des pièces dont la plupart avaient

été déjà publiées dans des recueils, et d'autres évidemment apocryphes.

HÉNAULT (François), grand-père du précédent, libraire à Paris, a publié en 1664 une traduction des *Lettres choisies de Cicéron*, in-12, réimprimées en 1670 et 1691.

HENAUX (Étienne), poëte lyrique, né à Liége en 1819, mort à peine arrivé à sa 24e année, le 16 octobre 1843, avait obtenu en 1837 un prix de poésie pour un poëme intitulé: *Franchimont*, mis au concours par l'Association pour l'encouragement de la littérature en Belgique. Il n'a laissé qu'un volume de poésies sous ce titre : *Mal du pays*, et une *Ode* à l'occasion de l'inauguration de la statue de Grétry, publiée en 1842.

HENCKEL. *Voyez* **HENKEL.**

HENDERSON (Jean), célèbre acteur anglais, né à Londres en 1746, était d'une famille originaire d'Écosse. Il fit d'abord des progrès rapides dans le dessin, et remporta le prix de la Société des arts. La lecture de Shakspeare fit naître et décida son goût pour le théâtre. Rebuté par Garrick et par Colman à cause de sa voix trop grêle, il redoubla ses efforts, et parut avec succès en 1772, sur le théâtre de Bath. Ce ne fut qu'en 1777 qu'il fut admis aux théâtres de la capitale. Quelques années après il attira une grande affluence aux spectacles de Hay-Market, de Drury-Lane et de Covent-Garden. Il ne cessa d'obtenir les plus grands applaudissements sur ce dernier théâtre jusqu'à sa mort, arrivée le 3 novembre 1785. Il a laissé quelques *Essais poétiques* qui ne sont pas dépourvus de talent.

HENDERSON (Jean), savant irlandais, né en 1757 à Belle-Garance, mort à Oxford en 1788, enseigna dès l'âge de 8 ans le latin à l'école de Kingswood, et à 12 professa le grec au collége de Trevecka dans le pays de Galles. Le doyen de Glocester, émerveillé de ses dispositions, l'envoya perfectionner ses études à l'université d'Oxford. Son érudition s'étendait à tous les genres; mais il s'était plus particulièrement appliqué à l'étude de la théologie, de la morale, de la chimie et de la médecine. Il parlait presque toutes les langues vivantes; dans ses vêtements et dans les habitudes de la vie, il était d'une originalité bizarre. Cet homme extraordinaire, sur lequel on peut consulter le *Gentleman's magazine*, avril 1789, n'a laissé aucun ouvrage.

HENEL (Nicolas), historien silésien, naquit en 1582 à Neustadt, dans la haute Silésie, étudia le droit à Breslau et à Iéna, voyagea ensuite en Allemagne, en Hollande, en France et en Italie, et reçut à Bâle le degré de docteur en droit. A son retour, Henel fut nommé vice-chancelier du duché de Munsterberg, conseiller impérial, et dans la suite syndic de la ville de Breslau. Il mourut le 23 juillet 1656. Il est auteur de plusieurs ouvrages historiques sur la Silésie; quelques-uns ont été publiés : *Silesiographia* et *Breslographia*, Francfort, 1613, in-4°; *Commentarius de veteribus JCtis, quorum legibus justitiæ Romanæ templum exstructum est*, Leipzig, 1641, in-8°; ibid., 1654, in-8°, etc.

HENGIST, fondateur du royaume de Kent dans la Grande-Bretagne, était, ainsi que son frère Horsa, célèbre chez les Saxons par sa valeur, et par l'antiquité de sa race que l'on faisait remonter à Odin. Vers l'an 450, les Bretons, délaissés par les Romains, ne pouvaient défendre leur patrie contre les incursions des Écossais et des Pictes. Suivant l'avis de Vortiger leur roi, ils allèrent de l'autre côté de la mer demander du secours aux Saxons. Ceux-ci se félicitèrent d'être appelés dans un pays que, depuis longtemps, ils brûlaient d'envahir. Hengist et Horsa se mirent à leur tête; ils débarquèrent dans l'île de Thanet, à l'embouchure de la Tamise, marchèrent contre les ennemis des Bretons, et les défirent près de Stamford. La facilité avec laquelle ils avaient obtenu ce succès, leur fit juger combien il leur serait aisé de soumettre les Bretons eux-mêmes, qui n'avaient pu repousser d'aussi faibles ennemis. Hengist et Horsa envoyèrent donc en Saxe les rapports les plus séduisants sur la fertilité et la richesse de la Bretagne, et représentèrent comme immanquable la conquête d'une nation qui avait perdu depuis longtemps l'usage des armes, et dont les diverses tribus n'étaient pas unies entre elles. Hengist sut, en même temps, persuader aux Bretons qu'il convenait de faire venir des renforts de Saxe, pour s'opposer plus efficacement à toute tentative de la part de leurs ennemis du Nord. Quand les deux frères eurent reçu ces renforts qui consistaient en 5,000 hommes, ils cherchèrent querelle aux Bretons, sous prétexte qu'on ne leur payait pas leurs subsides et qu'on ne leur fournissait pas de provisions. Bientôt ils levèrent tout à fait le masque, firent alliance avec les Écossais et les Pictes, et en vinrent aux hostilités contre les Bretons. Ceux-ci indignés prirent les armes, et ayant déposé leur roi Vortiger, exécré pour ses vices et devenu odieux depuis le funeste résultat de ses conseils, ils déférèrent le commandement à son fils Vortimer. On fit la guerre avec acharnement. Horsa fut tué dans un combat livré près d'Eglesford, aujourd'hui Alisford. Hengist, resté seul chef, dévasta jusqu'aux coins les plus reculés de l'île. Les Bretons n'eurent d'autre ressource pour échapper à la mort, que de se soumettre au joug du vainqueur : quelques-uns se réfugièrent dans l'Armorique, à laquelle ils donnèrent leur nom. Vortimer mourut; il eut pour successeur, Ambroise, né Breton, quoique d'origine romaine. Ce nouveau chef réussit à rallier les Bretons contre les Saxons et à ranimer leur courage. Hengist conserva néanmoins le territoire qu'il avait conquis; et pour diviser les forces et l'attention des habitants du pays, il fit venir une nouvelle horde de Saxons, commandés par Octa et Ebissa, son frère et son neveu, qu'il établit dans le Northumberland. Pour lui, il resta dans une partie plus méridionale, et fonda le royaume de Kent, qui comprenait le comté de ce nom et ceux de Middlesex, d'Essex, ainsi qu'une partie du Surrey. Il fixa sa résidence à Cantorbéry, et mourut vers 488, laissant à sa postérité les États qu'il avait acquis. Les succès d'Hengist encouragèrent d'autres chefs saxons à venir s'établir en Bretagne; ce qui donna lieu successivement à la fondation des différents royaumes connus sous le nom d'Heptarchie.

HENISCH (George), né à Bartfelden en Hongrie, le 24 avril 1549, s'établit professeur de logique et de mathématiques à Augsbourg, y fut nommé président du gymnase et bibliothécaire de la ville après la mort de Jérôme Wolf, et exerça ces fonctions jusqu'à sa mort, arrivée le 31 mai 1618. Il a publié, outre une bonne édition

d'*Aréthée* de Cappadoce (Augsbourg, 1603, in-fol., grec-latin); une d'*Hésiode* (Bâle, 1580, in-8°, grec-latin), et une traduction latine du commentaire de Tzetzès sur ce poëte (ibid., 1574, in-8°) : *Institutionum dialecticarum libri VII,* Augsbourg, 1590, in-8°; *Præceptionum rhetoricarum libri V,* etc., ibid., 1593, in-8°, etc.

HENKART (Pierre-Joseph), né le 13 février 1761, à Liége, fit ses humanités chez les oratoriens du bourg de Visé; c'est là qu'il connut Reynière et Bassange. Sorti de ce collége, Henkart se rendit à l'université de Louvain pour étudier la jurisprudence. Plusieurs jolies pièces de vers qu'il avait composées pendant ses heures de loisir furent lues par le prince de Ligne, qui voulut voir l'auteur et l'emmena passer quelques jours à son château de Belœil où se trouvaient alors l'abbé Delille, le chevalier de Boufflers et quelques autres littérateurs français. Cette circonstance accrut la passion du jeune Liégeois pour les muses. De retour à Liége, il organisa, de concert avec ses anciens compagnons d'études, une association littéraire qui devint bientôt, sous l'heureuse influence du prince-évêque Velbruck, *la société d'Émulation.* Ce prélat, pour procurer à notre poëte une existence indépendante, le nomma chanoine de l'église collégiale de Saint-Martin, sans exiger toutefois qu'il s'engageât dans les ordres; il l'attacha presque en même temps à la chancellerie de son conseil privé. C'est vers cette époque que se formèrent des relations assez intimes entre Henkart et l'auteur du *Philinte de Molière,* Fabre d'Églantine, qui jouait la comédie à Liége. Aux jours de paix et de bonheur succédèrent bientôt, pour le pays de Liége, les troubles et l'agitation par suite du régime arbitraire que le successeur de Velbruck voulut introduire dans le gouvernement. Henkart fit partie de la députation que les Liégeois envoyèrent à l'assemblée constituante, en 1790; et lorsque les Prussiens s'emparèrent de Liége, l'année suivante, pour y rétablir le prince Honsbrouck, que le peuple en avait chassé quinze mois auparavant, il prit le parti de s'exiler en France, et ne rentra dans sa patrie qu'avec les armées républicaines. Il remplit successivement des fonctions administratives et judiciaires. Henkart mourut le 9 septembre 1815. Les poésies qu'il a laissées sont peu nombreuses; on les a réunies avec celles de Reynière et de Bassange, sous ce titre : *Loisirs de trois amis,* Liége, 1822, 2 vol. petit in-8°. On doit encore à Henkart quelques notices biographiques.

HENKE (Henri-Philippe-Conrad), théologien protestant, né le 3 juillet 1752 à Hehlen, duché de Brunswick, mort le 2 mai 1809, abbé du couvent de Konigslutter, a été le rédacteur de plusieurs recueils périodiques, tels que les *Archives de l'histoire ecclésiastique,* les *Annales de la religion, Eusébia,* etc.; mais ses deux principaux ouvrages sont : *Histoire de l'Église* (en allemand), 5 vol. in-8°, terminée par J. S. Vater, 1810, in-8°; *Lineamenta institutionum fidei christianæ,* Helmstædt, 1793, 1795, in-8°.

HENKEL (Jean-Frédéric), chimiste et minéralogiste, né en 1679 à Freiberg (Saxe), fut conseiller des mines du roi Auguste II, et mourut le 26 janvier 1744. On a de lui plusieurs ouvrages dont les principaux sont : *Flora saturnisans,* etc., Leipzig, 1722, in-8°; 1755, figures; *Pyritologia, ou Histoire naturelle de la pyrite,* etc., ibid., 1725, in-8°, et 1754, avec planches; traduite en français par le baron d'Holbach et Ad. Hen. Charas, Paris, 1760, 2 parties in-4°; *Introduction à la minéralogie,* Dresde, 1747, 1759, in-8°; traduite en français par d'Holbach, Paris, 1756, 2 vol. in-12.

HENKEL (Joachim-Frédéric), chirurgien, né à Preussisch-Holland, le 4 mars 1712, mort à Berlin le 1er juillet 1779, perfectionna ses études à Paris, et devint chirurgien en chef des armées de Frédéric II. L'art de l'accouchement lui doit une partie des progrès qu'il a faits dans le 18e siècle. Il a écrit un grand nombre de dissertations savantes sur cet objet, entre autres un *Traité des accouchements difficiles,* etc., Berlin, 1751, in-4°.

HENLEY (Jean), connu sous le nom de l'*Orateur Henley,* né en 1691 à Melton-Mowbray, dans le comté de Leicester, parvint à acquérir une sorte de réputation par une grande facilité à traiter tous les sujets qui se présentaient à son esprit. Il ouvrit à Londres deux conférences par semaine : le dimanche il parlait sur la théologie, et le mercredi sur les arts et sur les sciences. Son auditoire était nombreux; mais, s'étant permis quelques sorties contre de hauts dignitaires, on le manda devant le conseil privé, qui le fit sortir de Londres. Il mourut en 1756. Il avait composé un poëme sur *Esther,* une *Grammaire universelle,* et rédigé un ouvrage périodique intitulé : *Dr Hyp* (*the Hyp Dr*). Pope dans la *Dunciade* s'est ri de la vogue de ce singulier personnage, et Hogarth en a fait le sujet de deux caricatures.

HENLEY (Antoine), littérateur anglais, possesseur d'une grande fortune, se fit remarquer par les grâces de son esprit et son goût pour les lettres, qu'il encourageait de ses richesses, et qu'il cultivait avec succès. La légèreté de son caractère et sa galanterie l'éloignèrent longtemps des affaires publiques; enfin il entra au parlement en 1698, et mourut en 1711. On a de lui plusieurs ouvrages qui ont paru sous des noms supposés. Le *Tatler* et le *Meddley* renferment plusieurs poésies de cet auteur.

HENLEY (Robert), fils du précédent, occupa des charges éminentes dans le gouvernement, devint en 1761 garde du grand sceau, et fut nommé comte de Northington en 1764. Comme son père, il protégea les lettres.

HENNEPIN (Louis), religieux récollet d'Ath en Hainaut, né en 1640, fut envoyé missionnaire au Canada en 1675, et profita de son séjour dans ces contrées pour y suivre quelques découvertes géographiques. Il parvint par les grands lacs du Canada jusqu'à Michillimackinak, entra dans le lac Michigan, et fit bâtir un fort sur les bords de la rivière des Illinois. C'est lui qui signala le premier le grand fleuve *Meschacébé* (Mississipi), et le saut appelé depuis de Saint-Antoine. De retour en Europe en 1697, il mourut à Utrecht quelques années après. On a de lui : *Description de la Louisiane, avec la carte du pays,* etc., Paris, 1683, 1688, in-12, dédié à Louis XIV; *Nouvelle découverte d'un très-grand pays situé dans l'Amérique entre le Nouveau-Mexique et la mer Glaciale,* etc., Utrecht, 1697, in-12, 1712 et 1720, avec les voyages de Laborde aux îles Caraïbes; une *Suite à ces découvertes,* Utrecht, 1698, in-12, figures. Ces divers écrits ont été traduits en allemand et en italien.

HENNEQUIN (Aymar), évêque de Rennes, l'un des plus chauds partisans des Guise, se trouva aux barricades

de Rennes en 1589, fut ensuite nommé président du conseil des Quarante par le duc de Mayenne, et mourut en 1596. On a de lui les ouvrages suivants, devenus assez rares : *les Confessions de saint Augustin,* traduites en français, Paris, 1577 ; Lyon, 1618, in-8°; *Brevis descriptio et interpretatio cœremoniarum in sacrificio Missæ,* 1579, in-12 ; une traduction de l'*Imitation de J. C.,* de J. Gerson, Paris, 1582, in-16.

HENNEQUIN (Jérôme), frère du précédent, conseiller au parlement de Paris, zélé ligueur, a publié un recueil de sonnets intitulé : *les Regrets sur les misères advenues par les guerres civiles de France,* Paris, 1569, in-4°.

HENNEQUIN (Jacques), docteur de Sorbonne, chancelier de Troyes, né dans cette ville vers la fin du 16e siècle, passa pour l'un des plus habiles théologiens de son temps, et mourut en 1660. Il avait formé une bibliothèque de 10 à 12,000 vol., qu'il légua à sa patrie.

HENNEQUIN (Claude), de la famille du précédent, chanoine de Paris, a publié une édition de la *Vulgate,* avec des notes historiques, géographiques et chronologiques, Paris, 1751, 2 vol. in-fol.; *Mémoire sur les libertés de l'Église gallicane,* 1714, in-12 ; des *Lettres au cardinal de Rohan sur les affaires de la bulle* Unigenitus.

HENNEQUIN (P. A), peintre, né à Lyon en 1763, fit de bonne heure des progrès rapides dans l'art du dessin, et se rendit à Paris pour se perfectionner sous la direction des meilleurs maîtres. Admis à l'école de David, il devint un de ses bons élèves, gagna le grand prix, et fut envoyé à Rome. Il se trouvait dans cette ville lorsque la révolution éclata en France, et, s'étant déclaré en sa faveur, il fut forcé de quitter l'Italie. De retour à Lyon, ses opinions politiques lui firent courir de nouveaux dangers, après le 9 thermidor. Il vint alors se réfugier à Paris, y fut emprisonné de nouveau, et allait être traduit devant la commission du Temple, lorsque quelques amis et un ministre protecteur des arts vinrent à son secours. Ces dangers, auxquels il avait échappé avec tant de peine, l'éloignèrent enfin de la carrière politique. Il trouva la tranquillité et le bonheur dans l'exercice de son art, auquel il se livra tout entier. C'est alors qu'il produisit *Oreste poursuivi par les Furies,* composition pleine de vigueur, et non moins remarquable par la hardiesse des idées que par la perfection du dessin. On a de lui, indépendamment de son *Oreste,* plusieurs tableaux estimés, un *Plafond du Muséum,* des dessins et des gravures. Il sortit de France en 1815 et s'établit à Liége, où il trouva à employer utilement ses talents. Entre autres ouvrages, il entreprit un *Tableau* de la plus grande dimension, dont le sujet est tiré de l'histoire de ce pays : c'est le dévouement de 500 citoyens de Franchimont, qui périrent jusqu'au dernier pour la défense de leur cité. Hennequin reçut du gouvernement des Pays-Bas et du prince d'Orange de puissants encouragements pour achever cet ouvrage. Il en grava aussi l'esquisse. Hennequin se retira enfin à Tournai où il dirigea l'académie de dessin jusqu'à sa mort, en mai 1833.

HENNEQUIN (Antoine-Louis-Marie), avocat près la cour royale de Paris et membre de la chambre des députés, naquit à Monceaux près de Paris le 22 avril 1786, et commença son cours de droit à l'université dite de jurisprudence. A la paix de Tilsitt, Hennequin, qui avait abandonné l'étude pour les armes, se trouvait sous-lieutenant d'artillerie. Il revint en 1815 reprendre sa place sur les bancs de l'école, fut reçu avocat et se distingua bientôt dans cette carrière. Parmi les procès nombreux qu'il fut appelé à défendre, nous citerons celui de la ville de Liége réclamant le cœur de Grétry, la défense du ministre Peyronnet devant la chambre des pairs en 1830, la défense de la duchesse de Berry, etc. Élu député en 1824 dans le collége de Lille (Nord), Hennequin entra en 1839 avec M. Berryer et les autres députés légitimistes, dans la coalition qui lutta en faveur du gouvernement parlementaire. Une cruelle maladie l'éloigna de la chambre en 1839, et il mourut le 10 février 1840. Outre ses *Mémoires,* il a publié une savante dissertation *sur le régime des hypothèques,* 1822, une brochure *sur le divorce,* et son *Traité de législation,* resté inachevé. Un *Choix de ses plaidoyers* a été publié par M. Taillandier, 1824, in-8°, avec son portrait et une notice de l'éditeur. Les *Annales du barreau moderne,* tome VI, en contiennent plusieurs, entre autres sa défense de Fiévée, accusé d'avoir excité au mépris du gouvernement du roi dans sa *Correspondance politique et administrative,* et celle du commandant Berard, compromis dans la conspiration Nantil, qui fut acquitté et replacé dans son grade.

HENNERT (Charles-Guillaume), né à Berlin le 3 janvier 1739, servit pendant la guerre de sept ans, sous le prince Henri de Prusse qui, à la paix, le fit son ingénieur au château de Reinsberg. En 1785 Hennert fut nommé inspecteur en chef des constructions du département de l'administration forestière et quelques années après, conseiller privé de l'administration des forêts. Il mourut le 21 avril 1800. On a de lui : *Dissertation sur la cavalerie dans les temps les plus anciens,* Berlin, 1774 ; *Mémoires sur la science forestière,* Leipzig, 1783 ; plusieurs autres ouvrages sur l'art militaire et sur l'économie forestière.

HENNET (Albert-Joseph-Ulpien), né à Maubeuge en 1758, a consacré une grande partie de sa vie à l'étude des finances et des connaissances qui s'y rattachent. A l'époque du premier ministère de Necker, en 1777, il était surnuméraire dans les bureaux de M. d'Ailly, premier commis des finances. Hennet fut envoyé en 1801 dans le Piémont, pour y organiser les finances. En 1814 il reçut la croix de la Légion d'honneur, et eut le titre de commissaire royal du cadastre. Il mourut à Paris le 10 mai 1828. Voici la liste des écrits de Hennet : *Du divorce,* 1789 ; *Nouvelle grammaire italienne pour les dames,* Paris, 1790, in-4° ; *Complainte de Louis XVI, chantée à Paris dans la première quinzaine de janvier* 1793 ; *Poétique anglaise,* ibid., 1806, 3 vol. in-8° ; *Recueil méthodique des lois, décrets, règlements, instruction et décisions sur le cadastre de France,* Paris, 1811, in-4°, avec un atlas in-fol. ; *Observations sur l'acte constitutionnel* (*du sénat*), ibid., 1814, in-8° ; *Mémoire sur le rétablissement des finances,* ibid., 1814, in-4° ; *Réponse à un pamphlet manuscrit* (le rapport attribué au duc d'Otrante), ibid., 1815, in-8° de 6 pages ; *Éclaircissements sur le cadastre,* ibid., 1816, in-8° ; *Essai d'un plan de finances,* ibid., 1816, in-4° de 36 pages ; *Traité du crédit public,* 1816, in-4° ; *Fables pour l'enfance,* ibid., 1824, in-18, avec figures.

HENNIG (Jean-Gottlob), né en 1749 à Ober-Cunewalde dans la Lusace, avocat depuis 1777, avait obtenu à l'université de Wittenberg le titre de docteur en droit. Le consistoire de cette ville lui confia la charge de notaire de ce corps ecclésiastique, charge qu'il remplit jusqu'à la suppression du consistoire en 1815. Par cet événement, suite des guerres, il perdit sa principale ressource. Ce qui lui fut peut-être encore plus pénible, c'est la perte d'une pépinière qu'il avait fondée dans un des faubourgs de Wittenberg, et qu'il entretenait avec le plus grand soin. Il a rédigé beaucoup de mémoires sur la pomologie pour les recueils périodiques ; et en sa qualité d'avocat il a publié un traité *Des droits des parents, relatifs au mariage de leurs enfants*, 1797.

HENNIGES (Henri de), homme d'État et publiciste, né le 5 septembre 1645 à Weissembourg en Franconie, s'appliqua spécialement à l'étude du droit dans les universités d'Iéna et d'Altorf, et se fit d'abord connaître par quelques ouvrages qui attirèrent l'attention et lui valurent la protection de Frédéric de Iéna, ministre de l'électeur de Brandebourg. Henniges entra au service de ce prince en qualité de secrétaire intime, remplaça le secrétaire de la légation prussienne à la diète de Ratisbonne, fut ensuite ambassadeur du roi de Prusse au congrès de Francfort, et mourut le 26 août 1711. Ses principaux ouvrages sont : *Observationes politicæ et morales in Hug. Grotii de jure belli et pacis*, Sulzbach, 1673, in-8° ; *Liber de summâ imperatoris Romani potestate circa sacra*, Nuremberg, 1676, in-8° ; *De summâ imper. rom. potestate circa profana liber I*, ibidem, 1677, in-8° ; *Discursus de suprematu adversùs Cæsarin. Furstenerium*, etc., Ratisbonne, 1687, in-8°, sans nom d'auteur ; *Disc. de jure legationis statutum imperii*, ibidem, 1701, in-8° ; *Meditat. ad instrum. pacis Cæsareo Suecicum specimina* (sans nom d'auteur ni de lieu d'impression), 1706, 1712, in-4° ; *Observat. III de jure belli et pacis*, etc., dans les *Observat. selectæ Haleus.* J. S. Strebel a donné en latin la *Vie* de Henniges, Anspach, 1758, in-4°.

HENNIKER (sir Frédéric), voyageur anglais, né à Londres le 1er novembre 1793, commença ses études à Eton et les finit à Cambridge. Après avoir vu la France, la Suisse et presque toute l'Italie, il quitta Naples pour Malte, où il s'embarqua le 6 octobre 1819 pour l'Égypte, parcourut la terre sainte et revit sa patrie après 3 ans d'absence. Il mourut à Londres le 6 août 1825. On a de lui en anglais : *Notes recueillies durant une visite en Égypte, en Nubie, à l'oasis de Bœris, au mont Sinaï et à Jérusalem*, Londres, 1724, 2e édition, 1 vol. in-8°, figures.

HENNIN (Henri-Christian), docteur en médecine, mais moins connu sous ce rapport que comme érudit, naquit en Hollande dans le 17e siècle. Il joignit l'enseignement de son art à la pratique, s'établit à Duisbourg, et ensuite à Utrecht, où il mourut en 1703. On a de lui : *Græcam linguam non esse pronuntiandam secundùm accentus dissertatio paradoxa*, Utrecht, 1684 ; la *traduction* latine de l'*Histoire des grands chemins de l'empire romain*, avec les remarques critiques et des notes extraites des manuscrits de Bergier, dans le 10e volume du *Thesaurus antiquit. Romanorum*, de Grævius ; une édition très-estimée des *satires* de Juvénal avec des notes, Utrecht, 1685, in-4° ; une bonne édition des *Epistolæ itinerariæ* de Jacq. Tollius, Amsterdam, 1700, in-4°.

HENNIN (Pierre-Michel), diplomate, né à Paris en 1730, assista au congrès d'Augsbourg en 1761, fut envoyé ministre résident en Pologne en 1764, obtint, à son retour en France, la place de premier commis des affaires étrangères, et entra au conseil du roi. Il fut nommé en 1794 membre de la commission exécutive des relations extérieures, perdit cette place en 1796 sous le gouvernement directorial, et mourut à Paris le 5 juillet 1807. C'était un homme fort instruit en histoire, en géographie et en antiquités ; il savait presque toutes les langues de l'Europe, était d'un grand nombre d'académies et notamment de celle des Inscriptions depuis 1785. Il a laissé manuscrits plusieurs ouvrages parmi lesquels on cite une *Grammaire* et un *Dictionnaire* polyglottes ; une *Bibliographie des voyages* en 11 vol. in-4° ; un poëme intitulé l'*Illusion*.

HENNINGES (Jérôme), savant généalogiste saxon, né à Lunebourg, mort le 28 février 1597, a publié le résultat de ses longues recherches dans l'ouvrage suivant : *Theatrum genealogicum*, etc., Magdebourg, 1598, 4 vol. in fol., figures.

HENNINGES DE JESSEN est auteur d'un *Dictionnaire* de langue des Vénèdes, qui se trouve dans la bibliothèque de Wolfenbüttel.

HENNINGS (Jean-Christophe), savant professeur et bibliographe, naquit en 1708, à Ploen, dans le Holstein. Il voyagea dans la France et dans la Hollande, après avoir terminé ses études à Iéna et à Strasbourg. En 1738, Hennings fut nommé professeur de physique et de métaphysique à l'université de Kiel, et bibliothécaire dans la même année. Il obtint, en 1763, la démission de ses emplois académiques, et fit ensuite un voyage en Angleterre ; mais il revint à Kiel, et mourut vers l'an 1764. Ce professeur a publié : *Specimen planetographiæ physicæ, inquirens præcipuè, an planetæ sint habitabiles*, Kiel, 1738, in-4° ; *De existentiâ Dei ex pudoris affectu demonstratâ*, ibid., 1742, in 4° ; *Oratio de artium mechanicarum constitutione et dignitate*, ibid., 1751, in-4° ; *Inusitata eademque optima honestioris juventutis erudiendæ methodus*, 1752, etc.

HENNINGS (Auguste-Adolphe-Frédéric de), publiciste, né en 1746 à Pinneberg, dans le duché de Holstein, débuta dans la carrière littéraire, dès sa sortie du gymnase d'Altona en 1763, par une dissertation, *De legibus Danorum antiquissimis atque consuetudine judiciali*, Altona, 1763. En 1771, le gouvernement danois, que son père avait servi comme conseiller d'État, le nomma secrétaire-archiviste de la chambre des revenus allemands. L'année suivante, il fut envoyé à Berlin en qualité de secrétaire de la légation danoise ; quelque temps après, il exerça les fonctions de chargé d'affaires tant près la cour de Prusse que près celle de Saxe. Étant de retour à Copenhague vers la fin de 1776, il fut nommé conseiller de justice, et l'un des directeurs du magasin général. Conseiller d'État en 1779, il fut chargé de visiter le Jutland ; de retour en Danemark, il fut nommé par le roi gentilhomme de la chambre, puis directeur des fabriques, et député près du collége de commerce. Désirant pourtant se retirer dans le Holstein, sa patrie, il obtint

la charge de bailli de Ploen et Arensbœck, puis celle d'administrateur du comté de Rantzau, charges qui lui laissaient du loisir pour s'occuper de travaux littéraires. Il rédigea depuis 1794, 3 ouvrages périodiques, *le Génie du temps,* intitulé ensuite *Génie du 19e siècle;* les *Annales de l'humanité souffrante,* et enfin le *Musagète, compagnon du génie du temps.* Hennings est mort octogénaire le 17 mai 1827. Outre les ouvrages cités plus haut et un grand nombre de brochures, il a publié, en français : *Essai historique sur les arts et sur leurs progrès en Danemark,* 1778; *Olavides, avec des notes sur la tolérance et les préjugés,* Copenhague, 1779; *Essais philosophiques,* 1780, 2 vol. in-8°; *De l'administration financière en France,* 1781; *Histoire philosophique et statistique de l'origine et des progrès de la liberté en Angleterre,* 1783; *État présent des possessions des Européens dans l'Inde,* 1784-1786, etc.

HENNUYER (Jean le), évêque de Lisieux, né en 1497, à St.-Quentin, ou dans le diocèse de Laon, se serait, suivant quelques historiens, immortalisé par sa noble et courageuse opposition aux ordres qu'il reçut de faire périr les calvinistes de son diocèse à l'époque de la St.-Barthélemi. Mais les historiens contemporains n'en ont rien dit, et il paraît, au contraire, que J. le Hennuyer, l'un des ennemis les plus acharnés des calvinistes, aurait protesté violemment contre le célèbre édit du 17 janvier 1562, qui leur était favorable. C'est ainsi qu'en confondant 1562 avec 1572, on aurait donné à cet évêque une réputation de courage qu'il n'a point méritée. Le Hennuyer était directeur de Diane de Poitiers, confesseur de Catherine de Médicis, premier aumônier de Henri II, de François II, de Charles IX. Il mourut à Lisieux le 12 mars 1678. L. S. Mercier a mis sur la scène l'action héroïque attribuée à cet évêque dans un drame en 3 actes et en prose, Paris, 1772 et 1775, in-8°.

HÉNOCH. *Voyez* ÉNOCH.

HENOUL (Jean-Baptiste), né à Liége en 1755, fit ses études dans cette ville et s'y fit recevoir avocat en 1778. Il a coopéré longtemps à la rédaction du *Journal de la province de Liége,* où, dans des articles fort curieux, il a exposé l'origine de différents usages et de coutumes singulières du pays. Il mourut le 10 octobre 1821. Voici le titre de son livre : *Annales du pays de Liége depuis les derniers Éburons, jusqu'au règne du prince-évêque George-Louis de Bergh,* Liége, sans date, in-8° de 247 pag.

HENRI Ier, dit *l'Oiseleur,* roi de la Germanie ou de l'Allemagne, né en 876, fils d'Othon, duc de Saxe, prit la couronne en 919, s'empara de la Lorraine en 925, et la donna à Gislebert, son gendre, qui resta son tributaire. Il encouragea le commerce, fortifia les villes, bâtit Brandebourg, Meissen, Gotha, Erfurt, repoussa les invasions des Vandales, et affranchit l'Allemagne de la domination des Huns. Henri, vainqueur des Danois, leur imposa le christianisme comme gage de sa victoire. Il fit fleurir les arts, respecter et craindre ses armes, et donna à la religion un éclat inconnu jusqu'alors chez les peuples non civilisés; mais on lui reproche son goût pour les plaisirs et sa passion pour la chasse. Il mourut à Memleben en Saxe le 2 juillet 936. Sa *Vie,* par un anonyme, est insérée dans le *Thesaurus* de Canisius, et les événements de son règne ont été recueillis par Dithmar, Witiking et J. Conrad Dieteric. On a aussi : *De Henrico Aucupe liber singularis,* par Gundling, Halle, 1711, in-4°, et *Henricus Auceps, hist. auceps,* par Ludewig, ib., 1713, in-4°.

HENRI II, dit *le Boiteux* ou *le Saint,* arrière-petit-fils du précédent, né en 972, était duc de Bavière lorsque, écartant tous ses concurrents, il vint à la tête d'une armée se faire sacrer Empereur à Mayence en 1003, après la mort d'Othon III, son cousin. Il fit la guerre en Italie (contre Arduin, marquis d'Ivrée, et contre les Sarrasins), en Bohême, en Bavière, sur les frontières de la Pologne, fut couronné à Rome, ainsi que l'impératrice Cunégonde, sa femme, en 1014, eut une entrevue avec le roi Robert en 1023, entre Sedan et Mouzon, et mourut au château de Grône, près d'Halberstadt, le 14 juillet 1024. Ce prince, d'un caractère faible, mais d'une grande piété, s'occupa constamment d'améliorer le sort de ses sujets, établit un grand nombre de monastères et d'abbayes; l'Église l'a mis au rang des saints, et célèbre sa fête le 14 juillet. Sa *Vie,* attribuée à Adebold, évêque d'Utrecht, se trouve dans le *Thesaur. monument.,* de Canisius, avec des notes de Basnage. Elle a été réimprimée dans les *Acta sanctorum,* avec une introduction et un appendix. On peut consulter sur le règne de Henri II les historiens cités dans l'article précédent.

HENRI III, dit *le Noir,* né en 1017 à Osterbeck dans le pays de Gueldre, succéda en 1039 à l'empereur Conrad II, son frère. La guerre qu'il eut à soutenir contre les Bohêmes et les Hongrois n'offre rien de bien remarquable. Il fut couronné à Rome en 1046; ce fut lui qui donna aux princes normands l'investiture de la Calabre, de la Pouille et d'une partie du duché de Bénévent, et qui mit successivement en possession du saint-siége les papes Clément II, Damase II et Léon IX. Henri III mourut le 5 octobre 1056, dans le château de Botfeld, sur les confins de la Saxe et de la Thuringe.

HENRI IV, fils du précédent, né le 11 novembre 1050, n'avait que 6 ans lorsqu'il succéda à son père en 1056. Après la mort de l'impératrice sa mère, Agnès d'Aquitaine, les ducs de Saxe et de Bavière, oncles du jeune Empereur, s'emparèrent de sa tutelle pour régner sous son nom; mais Henri, à peine âgé de 15 ans, se dégagea de ce joug, et prit les rênes du gouvernement. Obligé de faire la guerre à ses oncles, et soutenu par les autres princes allemands, il obtint des succès contre eux, mit au ban de l'empire Othon de Bavière, dont il donna les États à Guelphe, marquis d'Italie, et fit construire des forts dans la Saxe pour en maintenir les habitants. La corruption des mœurs de l'Empereur excita les murmures de ses sujets, et sa querelle avec le pape, touchant les investitures des bénéfices, ne tarda pas à le brouiller avec le saint-siége. Les Saxons, révoltés en 1073, choisirent le pape Grégoire VII pour juge de leurs récriminations. Henri, de son côté, écrit au pontife pour le prier d'excommunier les Saxons comme sacriléges; il défait ensuite ces rebelles en Thuringe, et leur impose de dures conditions. Le pape cite à son tribunal l'Empereur, qui lui-même convoque une diète à Worms, et la consulte sur la conduite qu'il doit tenir avec le chef de l'Église. Grégoire lance l'anathème contre Henri, et délie les sujets de ce prince du serment de fidélité. L'Empereur vient en Italie, passe trois jours dans la cour du château de Canossa,

où se trouve le souverain pontife, et là, exposé en plein hiver aux injures de l'air pieds nus, couvert d'un cilice, il implore et reçoit l'absolution sous les conditions les plus humiliantes. Mais bientôt, excité par les représentations des seigneurs lombards, qui ne peuvent voir la dignité impériale ainsi avilie, Henri se prépare à tirer vengeance de Grégoire : le pape le fait déposer par ses partisans en Allemagne, et Rodolphe, duc de Souabe, est appelé au trône impérial. Henri triomphe de son compétiteur à la journée de Wolksheim, près de Géra, rentre en Italie en 1081, dépose Grégoire, fait élire à sa place Guibert, archevêque de Ravenne, s'empare de Rome après un siége de deux ans, et s'y fait couronner par son protégé. Il retourne ensuite en Allemagne et bat de nouveau les Saxons, qui ont élu Empereur Hermann, comte de Luxembourg. Mais pendant l'absence de Henri, Conrad, son fils, couronné roi d'Italie par le pape Urbain II, se révolte contre son père. Urbain appuyant les projets du prince, excommunie l'Empereur. Celui-ci convoque une diète à Aix-la-Chapelle, et demande que son second fils Henri soit élu roi des Romains à la place de Conrad; mais ce même fils Henri, au mépris du serment qu'il a prêté entre les mains de son père, gagné par les légats de Pascal II, successeur d'Urbain, lève une armée, convoque une nouvelle diète à Mayence en 1106, y fait venir le vieux Henri, le fait arrêter et renfermer dans le château de Bingenheim. La diète se déclare pour le fils perfide contre le père malheureux, et celui-ci est dépouillé de tous les ornements impériaux dont se revêt à l'instant l'usurpateur. Henri IV s'évade de la prison, se réfugie à Cologne, puis à Liége, où il meurt le 7 août de cette année (1106), appelant la vengeance du ciel sur la tête de son fils. Son corps fut exhumé par les ordres de ce même fils dénaturé, ou plutôt par ceux du pape, suivant quelques historiens, et porté à Spire, où il resta encore près de deux ans dans une cave, privé de sépulture. La *Vie* de cet Empereur a été écrite par plusieurs auteurs, entre autres, J. Aventinus, qui l'a publiée à Augsbourg, 1518, in-4°.

HENRI V, dit *le Jeune,* fils du précédent, né en 1081, enleva la couronne impériale à son père l'an 1106, par le conseil et avec l'assistance du pape Pascal II, auquel il fut d'abord soumis en esclave; mais le nouvel Empereur ne tarda pas à réclamer, comme l'avait fait son prédécesseur, le droit de disposer à son profit des bénéfices de l'Église, et, allant plus loin, il prétendit recevoir l'onction sainte des mains de Pascal II, qu'il venait d'irriter par ses prétentions. Le pape refusa de le sacrer, ou du moins imposa pour condition la renonciation à tout droit sur les domaines de l'Église. Henri entre en Italie à la tête d'une armée, fait arrêter et garder à vue le pape. Cet attentat excite un soulèvement général : on s'égorge dans les rues de Rome; mais les troupes allemandes triomphent aisément d'une populace indisciplinée. Pascal, prisonnier, consent à ce que l'Empereur exige, et Henri V est couronné par lui le 13 avril 1112. Mais à peine l'Empereur, rappelé en Allemagne par le soulèvement des Saxons, a-t-il quitté l'Italie, que le pape, protestant contre la violence de Henri, le frappe d'excommunication. Cette fois encore l'Empereur l'emporte; en 1116, il est de retour à Rome, dont il ravage les campagnes; il en chasse le pontife, et se fait sacrer de nouveau par Bourdin, archevêque de Braga, qu'il fait nommer pape sous le nom de Grégoire VIII, après la mort de Pascal. Les cardinaux, de leur côté, élisent Gélase II, auquel ils donnent de suite pour successeur Calixte II. Henri V, toujours entouré d'ennemis, fut obligé de signer la paix en 1122, et il se désista de ses droits aux investitures. Comme l'Allemagne n'avait pas cessé d'être en proie aux attaques de ses voisins, Henri crut faire une diversion utile en déclarant la guerre à la France, sous le prétexte qu'elle avait accordé un asile aux papes pendant ses querelles avec la cour de Rome. Il s'était rendu à Utrecht pour en presser les préparatifs, lorsqu'il y mourut le 22 mai 1125, atteint de la maladie contagieuse qui désolait l'Europe. Henri V, dit un écrivain célèbre, fut un fils dénaturé, un hypocrite sans religion, un voisin inquiet et un mauvais maître.

HENRI VI, dit *le Sévère,* empereur d'Allemagne, fils de Frédéric-Barberousse, né en 1165, fut nommé roi des Romains en 1168; monté sur le trône en l'an 1190, il passa en Italie avec Constance, sa femme, et s'y fit couronner en 1191. A la mort de Guillaume II, roi de Sicile et oncle de Constance, il voulut s'emparer de la Sicile; mais il échoua dans cette entreprise. De retour en Allemagne, il se rendit maître par trahison du roi Richard d'Angleterre, qu'il retint captif pendant un an; il encourut par là l'excommunication du pape, car Richard, qui revenait de la Palestine, était, comme croisé, sous la protection du saint-siége. Reprenant ensuite son projet de cette île, et se fit couronner à Palerme en 1194; mais il mourut à Messine le 28 septembre 1197, empoisonné, dit-on, par sa femme Constance.

HENRI VII, empereur d'Allemagne en 1308, successeur, par élection, d'Albert Ier, dont il fit punir les assassins, passa en Italie en 1311, se fit d'abord couronner roi de Lombardie à Milan, étouffa une révolte dans ce même pays, marcha ensuite sur Rome, dont le pape Clément V, son ennemi, avait fait fermer les portes, s'empara de cette ville, se fit sacrer de nouveau à St.-Jean de Latran par deux cardinaux, assiégea inutilement Florence, et, au moment de porter la guerre dans le royaume de Naples, mourut au milieu de cette guerre, à Bonconvento, près de Sienne, le 24 août 1313. On accusa un moine, nommé Politien de Montepulciano, de l'avoir empoisonné dans du vin consacré.

HENRI, surnommé *Raspon,* landgrave de Thuringe, fut déclaré empereur d'Allemagne l'an 1246, comme successeur de Frédéric II, que le pape Innocent IV avait déposé. On le surnomma *le Roi des prêtres,* comme ayant été élevé au trône par les ordres d'un pontife et les voix des évêques; Henri fit la guerre à Frédéric II, et, suivant les uns, fut tué d'un coup de flèche, ou mourut d'épuisement et de froid selon les autres, en 1247.

HENRI DE HAINAUT, frère de Baudouin de Flandre, empereur de Constantinople, né à Valenciennes l'an 1174, suivit les croisés à l'expédition de Constantinople dans l'année 1202. Après la défaite d'Andrinople il fut élu régent de l'empire latin, fondé par les croisés, et monta sur le trône impérial, lorsqu'on se fut assuré de la mort de Baudouin. Pendant tout le cours de son règne, il s'occupa de repousser les attaques des Bulgares,

et celles de Lascaris, empereur de Nicée. Les historiens contemporains ont loué sa bravoure et sa prudence : il fit de sages règlements pour l'empire, et rendit à ses sujets quelques jours de calme et de prospérité. Il régna dix ans, et mourut empoisonné en 1216. Il n'eut point d'enfants, et laissa la couronne impériale à la famille de Courtenai.

HENRI Ier, roi de France, fils aîné de Robert et de la reine Constance, monta sur le trône au mois de juillet 1031 : ce ne fut pas sans éprouver beaucoup de difficultés. Sa mère, femme impérieuse, avare, incapable de faire céder ses préventions à la sûreté de sa famille, s'était opposée pendant le règne de Robert à ce qu'il associât Henri à la couronne ; elle voulait obtenir cette faveur pour un autre de ses fils, qui portait aussi le nom de Robert. L'intérêt de l'État l'emporta sur sa volonté ; mais les événements prouvèrent qu'elle n'avait pas renoncé à ses projets. A peine le roi fut-il mort, qu'un parti puissant, soutenu par Constance, prit les armes contre Henri, qui se vit réduit à chercher son salut dans la fuite. Il se réfugia près de ce duc de Normandie connu dans l'histoire sous le nom de Robert le Diable. Celui-ci fit une guerre si vive au parti de la reine Constance, que cette princesse fut bientôt réduite à demander la paix : elle l'obtint, à condition de se tenir éloignée de la cour, et se retira à Melun, où elle mourut l'année suivante, trop tard pour le repos de la France ; car Eudes, autre frère du roi, profita de l'aigreur qui régnait encore dans les esprits pour se révolter à son tour : il fut vaincu, fait prisonnier, envoyé à Orléans, et Henri se trouva enfin paisible possesseur du trône. Pour s'attacher son frère Robert, en faveur duquel la reine Constance avait pris les armes, il lui céda le duché de Bourgogne : de ce prince est issue la première race royale des ducs de Bourgogne. Eudes ne fut pas si heureux ; il obtint sa liberté, mais resta sans apanage. Henri était alors veuf de Mathilde, nièce de l'empereur Conrad. Il épousa Anne, fille de Jarodislas ou Jaroslaw, duc de Russie : la 9e année de ce mariage, il eut un fils nommé Philippe, qui lui succéda. Robert le Diable, après avoir aidé Henri à soumettre les partis élevés contre l'autorité de ce monarque, forma le double projet d'aller en pèlerinage à Jérusalem, et de se donner pour successeur un enfant de 9 ans, qu'il avait eu d'une bourgeoise de Falaise : il assembla les grands de ses États, écouta leurs remontrances, persista dans ses volontés ; et tous les seigneurs jurèrent en sa présence de reconnaître, servir et défendre cet enfant, connu d'abord sous le nom de Guillaume le Bâtard, et par la suite sous celui de Guillaume le Conquérant. Robert mourut à Nicée, comme il revenait de son pèlerinage : cette nouvelle ne fut pas plutôt parvenue en Normandie, que les révoltes éclatèrent de toutes parts. Henri, qui avait promis de protéger le jeune Guillaume, crut pouvoir profiter de ces divisions pour reconquérir une des plus belles provinces de son royaume : mais il rencontra des obstacles qui ralentirent ses démarches ; et les ministres du jeune duc ayant su intéresser la gloire du roi à la défense de leur prince, il le soutint d'abord avec courage. Jaloux ensuite de la grande réputation de Guillaume, il devint son ennemi, et lui déclara la guerre. Henri eut presque toujours les armes à la main. Voyant sa santé s'affaiblir, il crut devoir associer au trône son fils aîné Philippe, qui n'avait alors que 7 ans ; il le fit sacrer à Reims en 1059 : ses pressentiments ne le trompèrent pas, car il mourut le 4 août 1060, dans la 55e année de son âge, et la 30e de son règne. Il laissa la régence du royaume, et la tutelle de ses trois fils, Philippe, Hugues, et Robert, qui mourut fort jeune, à Baudouin, comte de Flandre, époux de sa sœur.

HENRI II, roi de France, fils de François Ier et de Claude de France, né à St.-Germain en Laye le 31 mars 1518, parvint à la couronne le 31 mars 1547, à l'âge de 29 ans, et fut sacré à Reims le 25 juillet suivant. La duchesse d'Étampes, dont le crédit s'était soutenu jusqu'à la mort de François Ier, n'avait pas dissimulé la haine que lui inspirait Diane de Poitiers, maîtresse de Henri II. Celle-ci s'en vengea lorsque son amant devint roi. Il se fit un grand changement à la cour ; les ministres qui étaient en place furent renvoyés ; on rappela ceux qui étaient tombés en disgrâce sous le règne précédent. Henri II, après son couronnement, alla visiter la plupart des provinces de son royaume, afin de connaître par lui-même les abus auxquels il fallait remédier, et les ressources qu'il pourrait avoir pour lutter contre l'ascendant de Charles-Quint, alors dans tout l'éclat de la prospérité. François Ier avait introduit les femmes à la cour : Henri suivit l'exemple de son père ; et cet usage s'établit dans toutes les cours de l'Europe. En 1548, il y eut en Guienne des révoltes, qui furent apaisées avec beaucoup de fermeté. L'année suivante, Henri déclara la guerre aux Anglais, qui refusaient de rendre Boulogne, ainsi qu'ils en étaient convenus par le dernier traité fait avec François Ier. La paix fut bientôt rétablie entre les deux royaumes, et Boulogne revint à la France. En 1551, il s'élève entre le pape et le roi des discussions sur les duchés de Parme et de Plaisance : les hostilités commencent en Italie ; le pape réclame l'assistance de l'empereur Charles-Quint. Le roi défend, par un édit, d'envoyer de l'argent à Rome pour les bulles, et porte en même temps une loi sévère contre les luthériens. Brissac soutient l'honneur des armes françaises dans le Piémont ; le maréchal de Thermes se conduit avec habileté dans le Parmesan ; mais, comme il n'y avait point de guerre solennellement déclarée entre l'Empereur et le roi, il se fait en Italie une suspension d'armes. Toutes les pensées se tournent vers l'Allemagne, où les princes protestants venaient de former une ligue pour défendre leurs libertés. Henri s'en étant hautement déclaré le protecteur, marche à leur secours, et prend Toul, Metz et Verdun en 1552 ; mais, ayant appris que les Impériaux étaient entrés en Champagne, où ils causaient de grands ravages, il revient sur ses pas, les attaque, les chasse, et les poursuit jusque dans le duché de Luxembourg. Les princes protestants, profitant de l'humiliation qu'éprouve Charles-Quint par la prise de trois villes impériales, et du désir ardent qu'il montre d'en tirer vengeance, font la paix avec lui sans le consentement du roi, qui reste seul chargé du poids de la guerre. Charles, à la tête d'une armée nombreuse, entre en Lorraine, et assiége Metz, dont les fortifications étaient en mauvais état ; mais François de Lorraine, duc de Guise, qui venait d'être nommé commandant de

l'armée française, s'était jeté dans la ville, accompagné de l'élite de la noblesse : par son courage, son activité, sa prudence, il ruine l'armée de l'Empereur, et le force à lever le siége. L'Empereur, croyant réparer la honte de sa défaite, pille la Picardie, et prend la ville de Térouane, qu'il détruit de manière à n'en pas laisser de traces. Cette conduite barbare de Charles-Quint alluma la vengeance des Français, qui ravagèrent le Brabant, le Hainaut, le Cambrésis, et formèrent, en 1554, le siége de Renti. Les Impériaux livrèrent, près des murs de cette ville, un combat sanglant, dans lequel ils furent battus : cependant le siége fut levé. Les armes françaises n'étaient pas aussi heureuses en Italie, quoique Montluc y fît admirer son courage dans la défense de Sienne ; mais ce courage même était sans utilité depuis la perte de la Toscane, d'autant plus qu'il était impossible d'attendre des secours de France. L'épuisement des puissances belligérantes aurait amené la paix, s'il eût été possible de concilier des intérêts qui embrassaient une partie de l'Europe. Dans l'impossibilité réciproque de continuer la guerre avec quelque vigueur, on conclut, pour cinq ans, une trêve, qui fut signée à Vaucelles le 5 février 1556. La même année, Charles-Quint abdiqua l'Empire en faveur de son frère Ferdinand, déjà roi des Romains et remit la souveraineté de ses royaumes à Philippe II, le 21 septembre 1558. La guerre recommença dès l'année 1557, Philippe II étant secondé en Italie par les Farnèse et par le duc de Toscane, et en Picardie par Marie, reine d'Angleterre, son épouse. La bataille de St.-Quentin, livrée le 10 août 1557, fut fatale à la France. L'infanterie française fut entièrement écrasée ; l'élite de la noblesse, détruite ; le duc d'Enghien, blessé à mort ; le connétable, l'amiral de Coligni, le comte de Montpensier et le maréchal de St.-André, furent au nombre des prisonniers : les vainqueurs ne perdirent pas 100 hommes. Le roi ordonna au duc de Guise de quitter l'Italie, de revenir sans aucun délai : le duc arrive, il marche en Picardie, trompe les ennemis par des marches savantes, fait le siége de Calais avec tant d'activité qu'il s'en rend maître en huit jours, et réunit à la France, le 8 janvier 1558, une ville qui en était séparée depuis 210 ans qu'Édouard III l'avait prise sur Philippe de Valois. Le duc de Guise ne se ralentit pas ; il assiége Guines, qu'il prend, et se dirige sur la forteresse de Ham, dont la garnison s'enfuit à son approche. Ainsi, en moins d'un mois, et dans la saison la plus rigoureuse, il chasse entièrement les Anglais. Depuis cette époque, l'Angleterre, renonçant aux conquêtes sur le continent, chercha sa prospérité dans le commerce ; et sa marine s'accrut sans cesse, tandis que la marine française déclina, parce que sa principale destination était alors de s'opposer au débarquement des Anglais. Le duc de Guise, devenu l'idole des Français, ajoutait à sa gloire par la prise de Thionville : Brissac se soutenait en Piémont ; le duc de Nevers prenait Charlemont ; et le maréchal de Thermes Dunkerque, mais celui-ci perdit peu après la bataille de Gravelines, le 13 juillet 1558. Le roi de France et le roi d'Espagne étaient également fatigués d'une guerre dans laquelle les avantages et les pertes se balançaient trop pour qu'aucun des deux pût dicter la loi. Ils convinrent d'abord d'une suspension d'armes ; et, après de longues négociations, la paix fut signée à Cateau-Cambrésis, le 3 avril 1559 : la veille, l'Angleterre avait conclu son traité particulier. La France gagna Calais, Toul, Metz et Verdun. Henri II fut blessé à mort par le comte de Montgommeri, capitaine de la garde écossaise, dans un tournoi donné rue St.-Antoine, pour célébrer les mariages arrêtés à Cateau-Cambresis, entre Philippe II et Élisabeth, fille du roi, entre Marguerite, sa sœur, et le duc de Savoie. Montgommeri, ayant rompu sa lance, oublia d'en jeter le tronçon ; il en frappa si rudement Henri, contre lequel il courait, qu'il lui creva l'œil droit. Ce prince mourut de sa blessure, le 10 juillet 1559, dans la 41e année de son âge, et la 13e de son règne. Comme il était le second fils de François Ier, qui désirait s'acquérir des alliés en Italie, on lui avait fait épouser Catherine de Médicis, parente du pape Clément VI ; après être restée dix ans sans avoir d'enfants, elle en eut dix dans le même nombre d'année ; il en restait quatre fils et trois filles à la mort de Henri II : trois fils régnèrent successivement : François II, Charles IX et Henri III ; tous moururent sans laisser d'enfants : ainsi s'éteignit la branche des Valois, et la couronne passa dans la maison de Bourbon. L'abbé Lambert a publié l'*Histoire* de Henri II, Paris, 1755, 2 vol. in-12.

HENRI III, roi de France, 3e fils de Henri II et de Catherine de Médicis, né à Fontainebleau le 19 septembre 1551, porta d'abord le titre de duc d'Anjou. Il n'avait que 18 ans lorsque sa mère lui fit donner le commandement de l'armée destinée à combattre les huguenots, la réputation qu'il acquit par les victoires de Jarnac et de Montcontour, fut assez grande pour fixer les regards des Polonais, qui l'élurent roi en 1573. Charles IX étant mort le 31 mai 1574, la régence fut confiée à Catherine de Médicis jusqu'à l'arrivée du nouveau roi de France. Les Polonais, avertis par le prince de Condé, chef du parti des huguenots, firent tous leurs efforts pour retenir le roi. Henri III fut obligé de dissimuler l'impatience qu'il avait de les quitter ; et, la nuit du 18 au 19 juin 1578, il s'enfuit, faiblement accompagné. Peu s'en fallut qu'il ne fût arrêté en chemin. Lorsqu'il entra en France, il trouva son conseil divisé en deux partis : l'un désirait la paix avec les calvinistes ; l'autre voulait les réduire par les armes. Catherine de Médicis appuya le parti qui voulait recourir à la force : la guerre fut décidée, mais le même prince qui avait cherché la gloire, n'étant que duc d'Anjou, s'enferme dans son palais, lorsque la sûreté de sa couronne exigeait impérieusement qu'il prît le commandement de ses troupes : dès lors la guerre contre les huguenots ne fut qu'un nouveau moyen de fortune pour les favoris ; et l'on vit se former à la cour plus d'intrigues et de cabales, plus de projets désastreux pour l'autorité royale, qu'on n'aurait pu en compter dans le parti des rebelles. Les Guises profitèrent de cette disposition des esprits pour préparer la réunion des différentes ligues qui, depuis longtemps, s'étaient formées dans les provinces. Le duc d'Alençon, frère du roi, mécontent du crédit dont jouissaient les favoris Quélus, Maugiron, Saint-Mégrin, Saint-Luc, Joyeuse et d'Épernon, de plus naturellement ennemi du repos, sans avoir une tête assez forte pour diriger sûrement son activité, se retira de la cour. Le roi de Navarre, retenu à la cour depuis le mas-

sacre de la St.-Barthélemi, s'échappa en l'année 1576; et les mécontents eurent dès lors trois chefs, qui prétendaient également à les diriger, le prince de Condé, le duc d'Alençon, et le roi de Navarre. Henri III, qui n'avait pas su profiter de son avénement au trône pour ramener les rebelles, loin de tirer parti de leurs divisions pour les soumettre, se laissa entraîner dans des négociations, qui se terminèrent, au mois de mai 1576, par un nouvel édit de pacification, si favorable aux huguenots, qu'ils en conçurent eux-mêmes des alarmes. Toutes les ligues des catholiques se confondirent dans une ligue générale dont Paris fut le centre et régla tous les mouvements : le pape la soutint dans la crainte de voir la France rompre l'unité de l'Église ; et l'Espagne, pour empêcher les nouveaux religionnaires français de s'unir au parti que dans les Pays-Bas on appelait les *gueux*. Les huguenots, forts du traité de pacification qu'ils venaient de dicter, avaient insisté sur la convocation des états généraux dans l'espérance de s'y montrer triomphants. L'assemblée fut réunie à Blois, et s'ouvrit à la fin de 1576 ; mais les catholiques avaient repris un tel ascendant, depuis la *sainte Union*, que le roi, prévoyant qu'ils lui demanderaient hautement d'approuver la ligue qu'ils avaient formée, prit la résolution de s'en déclarer lui-même le chef. La cour leva deux armées, l'une fut confiée au duc d'Alençon, devenu duc d'Anjou ; l'autre au duc de Mayenne, frère du *Balafré*. Il ne se fit rien de considérable, et dès l'année 1577, on signa à Bergerac un nouveau traité, qu'on ne se mit guère en peine de faire exécuter. Le duc d'Anjou étant mort, l'attention des partis se fixa sur la succession au trône. Henri III n'ayant pas d'enfants, les huguenots voyaient dans le roi de Navarre l'héritier présomptif de la couronne : les catholiques ne purent voir en lui qu'un hérétique armé pour renverser la religion de l'État. Le duc de Guise saisit l'occasion pour se déclarer chef de la Ligue, et pour traiter avec l'Espagne. Ce ne fut qu'en 1587 que la guerre civile prit un caractère sérieux. Le roi de Navarre gagna, le 20 octobre, la bataille de Coutras, dans laquelle le duc de Joyeuse fut tué ; mais loin de profiter de sa victoire, il retourna en Béarn, attiré par l'amour. Paris appela le duc de Guise, qui, de son côté, reçut de Henri III l'ordre formel de ne pas entrer dans la capitale. Le duc ne tint aucun compte de cette défense, et fut accueilli par les Parisiens avec une joie impossible à décrire : suivi d'une foule qui augmentait sans cesse, il alla au Louvre présenter ses respects au roi. On se contraignit également des deux côtés, dans la crainte de faire éclater la guerre civile : mais Henri III ayant fait venir des troupes le lendemain 12 mai 1588, avec l'intention de se saisir des principales places de la ville, le peuple tendit des chaînes, et chassa les soldats de tous les postes; c'est ce qu'on appelle la *journée des barricades*. Le duc de Guise pouvait en ce moment s'emparer de la personne du roi : il se laissa séduire par Catherine de Médicis, toujours prête à négocier; et tandis qu'elle l'arrêtait par des propositions qui n'ont jamais été connues, Henri III quittait Paris à la hâte; il fuyait vers Chartres, d'où il se rendait à Rouen. C'est dans cette ville que sa mère lui fit signer l'édit de réunion, qui avait pour but d'éloigner de la couronne tout prince protestant, et qui semblait remettre en faveur le duc de Guise. Le roi se rendit à Blois, où il convoqua les états généraux, dont l'ouverture eut lieu le 10 octobre 1588 ; le duc de Guise s'y présenta malgré les avertissements secrets qu'il avait reçus : le roi et lui communièrent au même autel. Le duc fut assassiné le 23 décembre, et le cardinal son frère le lendemain, par ordre de Henri III. La plupart des seigneurs de la maison de Lorraine échappèrent à l'ordre qui avait été donné de les arrêter ; et la ville de Paris, en apprenant la mort du duc de Guise, leva l'étendard de la révolte, et proscrivit son roi auquel elle ne donna plus que le nom de Henri de Valois : exemple qui fut imité par les principales villes du royaume. Catherine de Médicis, depuis longtemps odieuse à tous les partis, mourut à l'âge de 72 ans, le 5 janvier 1589. On savait que Henri III venait enfin de se rapprocher du roi de Navarre : en voyant la couronne défendue par les huguenots, les catholiques ne se firent point illusion sur le sort qui leur était réservé. Paris surtout, redoutant la réunion des deux armées royales qui s'avançaient victorieuses, rappela le duc de Mayenne, généralement reconnu pour chef de la Ligue, depuis l'assassinat du duc de Guise son frère, et auquel on donna le titre de lieutenant général de l'État royal et couronne de France. Il ne put empêcher que le siége de Paris ne fût entrepris par l'armée des deux rois. Henri III était redevenu un héros depuis qu'il se laissait diriger par le roi de Navarre : en même temps qu'il se disposait à soumettre les factieux, il ne négligeait point d'employer les moyens avoués par la politique, pour diviser ses ennemis ou pour les regagner. La Ligue touchait à sa ruine, lorsqu'un dominicain, nommé Jacques Clément, alla trouver Henri III, dont le camp était à St.-Cloud, sous prétexte qu'il avait un secret important à lui communiquer : il fut admis en sa présence, et profita du moment où ce prince lisait avec attention une lettre qu'il lui avait apportée, pour lui plonger un couteau dans le ventre. Henri retira lui-même le couteau de sa blessure, et en frappa au front le meurtrier, que les courtisans massacrèrent avec une promptitude qui ne permit pas de connaître par quels ordres il avait agi. Henri III mourut le lendemain 2 août 1589, dans la 39e année de son âge, et la 16e de son règne. En lui finit la branche des Valois, qui avait régné deux cent soixante et un ans, et donné treize rois à la France.

HENRI IV, surnommé *le Grand*, roi de France et de Navarre, né à Pau le 13 décembre 1553, fils d'Ant. de Bourbon, roi de Navarre, et de Jeanne d'Albret, descendait directement de Robert de France, comte de Clermont, 5e fils du saint roi Louis IX. Sa mère, zélée calviniste, le fit élever dans cette croyance. Il avait 11 ans quand la reine Catherine de Médicis l'emmena du Béarn, où elle venait de faire un voyage avec son fils, à la cour de France. Le jeune Henri y resta jusqu'en 1566, sous la direction d'un sage précepteur, nommé la Gaucherie, et son esprit s'y enrichit de connaissances utiles et agréables ; Jeanne d'Albret, ayant ramené son fils à Pau, le conduisit bientôt à la Rochelle, où le parti calviniste, jusqu'alors dirigé par le prince de Condé, reconnut le jeune prince de Béarn pour son chef. Confié aux soins de son oncle (Condé) et de Coligni, Henri assista aux batailles de Jarnac et de Mon-

contour ; et, après la paix de St.-Germain, conclue le 11 août 1570, il fut attiré à la cour avec les plus puissants seigneurs de son parti. Catherine de Médicis le maria 2 ans après avec Marguerite de Valois, sœur de Charles IX, et ce fut au milieu des fêtes données à l'occasion de ce mariage que fut préparé l'horrible massacre de la Saint-Barthélemi. Henri de Navarre et le jeune prince de Condé, son cousin, enfermés dans une des chambres du Louvre, entendirent les cris des victimes et de leurs bourreaux. Les deux princes comparaissent ensuite devant le roi, apprennent de lui l'assassinat de Coligni. Charles leur présente pour alternative l'abjuration du calvinisme ou la mort. Les deux princes cédèrent à la force, mais ne songèrent qu'au moyen d'échapper aux bourreaux de leurs amis. Sur ces entrefaites Charles IX mourut et Henri III monta sur le trône. Le roi de Navarre parvint à s'évader, passa à la Rochelle, redevint maître du Béarn, et conquit une partie de la Guienne. Le duc d'Alençon n'avait pas tardé à s'évader aussi ; une partie de la noblesse se déclara pour lui. Cependant la reine mère négociait avec son fils rebelle. Henri III et son frère signèrent une paix honteuse. Le duc d'Alençon, tout occupé de ses avantages personnels, avait peu stipulé ceux du roi de Navarre. Cette paix avait rendu Henri III méprisable à ses sujets. Henri de Guise se mit à la tête des catholiques mécontents. Les états de Blois qui s'assemblèrent devinrent les organes de ses plaintes et les instruments de son ambition. On prêta de nouveaux serments de haine et d'extermination contre les protestants : la Ligue se forma. Les forces du roi de Navarre consistaient dans le secours de quatre à cinq cents gentilshommes ou soldats, les uns catholiques, les autres protestants. Il maintint leur union, excita leur zèle ; et par la rapidité de ses courses, par l'audace de ses attaques, il prévint les grands préparatifs qui se formaient contre lui. A la fin de la campagne il occupait beaucoup plus de villes qu'au commencement. Une paix, qui fut suivie de l'édit de Poitiers, aurait peut-être terminé le long cours des guerres de religion, si l'Espagne et le duc de Guise eussent pu consentir, l'une à laisser du repos à la France, et l'autre à laisser du repos à son roi. Bourbon, qui voyait combien Henri III était peu obéi, crut devoir rester sous les armes. Catherine de Médicis, pour les lui faire poser, vint le chercher dans son camp auprès de Nérac : elle amenait avec elle un essaim de jeunes et belles personnes, dont elle employait la coquetterie, les faiblesses, les prostitutions au gré de sa politique. Elles réussirent à détacher du roi de Navarre plusieurs des seigneurs catholiques qui s'étaient vouées à sa fortune, tels que Fervaques, Lavardin et Duras. L'une de ces dames obtint un plus grand succès, en séduisant un vieux gouverneur de la Réole, qui eut la lâcheté de livrer ce fort à Catherine de Médicis. Bourbon en apprit la nouvelle au milieu d'un bal que lui donnait la reine mère. Il se garda bien de témoigner aucune émotion ; mais, en sortant du bal, il appela ses plus vaillants gentilshommes, et vint à leur tête s'emparer, dans cette même nuit, de la ville de Flamarens. La guerre se ralluma : Henri conçut et exécuta une entreprise audacieuse, celle de surprendre la ville de Cahors, défendue par une forte garnison, et par Vezins, gouverneur aussi vigilant qu'intrépide. Le maréchal de Biron, le militaire alors le plus renommé, fut chargé de combattre le roi de Navarre. Henri montra, dans une guerre savante, toute l'étendue de ses talents militaires. Guise avait quitté Paris, mais en méditant un éclat terrible : un manifeste où la rébellion se couvrait du voile du fanatisme, déclarait le plan de la Ligue. La Champagne et la Picardie étaient déjà soulevées. Henri III tremblait dans Paris, et n'osait appeler le roi de Navarre à son secours. Habitué à céder, il plia encore une fois sous le duc de Guise, et se fit l'allié de son plus mortel ennemi. Quand Bourbon connut le traité de Nemours, qui renfermait les conditions de cette alliance, il désespéra pour la première fois de sa fortune. A la suite d'une rêverie où il était resté immobile la moitié de sa barbe avait blanchi. Quarante mille hommes sous le commandement du duc de Mayenne, frère du duc de Guise, viennent investir le roi de Navarre, qui n'en avait pas plus de 4,000 sous les armes ; une autre partie de l'armée catholique presse le prince de Condé dans le Maine ; une troisième partie attaque Montmorency dans le Languedoc. Henri, voyant le duc de Mayenne procéder lentement dans ses attaques, crut pouvoir se rendre dans le Béarn auprès de la comtesse de Guiche. Mayenne en fut instruit, fit une diligence inaccoutumée, et peu s'en fallut qu'il ne cernât le roi de Navarre dans le château de la comtesse, aux environs de Pau. Henri, un peu confus de sa faute, n'est point étourdi de son danger ; il s'évade lui troisième, et gagne Nérac, sa ville principale. On l'y assiége ; il sent l'impossibilité de s'y défendre longtemps : il redouble d'audace, tente des sorties, tient les assiégeants en haleine, se montre une nuit sur le rempart, à la lueur des flambeaux, et paraît disposé à faire une sortie nouvelle. Les assiégeants portent leurs forces sur le point menacé ; mais, pendant ce temps, Henri sort par une autre porte, enfonce avec ses troupes les lignes peu épaisses des ennemis, bat plusieurs détachements dans la campagne, et arrive à Sainte-Foi, où il donne rendez-vous à tous les siens. Son armée s'élève à 5,000 hommes et se croit invincible. Il reprend en une nuit des villes qui ont coûté 3 mois de siége à Mayenne ; puis, changeant de marche, il se dirige vers le Poitou, pour s'appuyer sur la Rochelle : il assiége Fontenai qui capitule, après avoir soutenu un terrible assaut. Les princes protestants d'Allemagne s'étaient fait un devoir de secourir ce prince belliqueux. Henri III, réveillé un moment de sa léthargie, part pour s'opposer à l'invasion de ses frontières. Joyeuse, l'un de ses favoris, est chargé d'aller combattre le roi de Navarre. Bourbon marche à sa rencontre : deux armées catholiques le suivaient par derrière. Il prend position dans la plaine de Coutras, auprès du confluent de l'Isle et de la Dronne. L'armée de Joyeuse fut détruite ; Joyeuse lui-même tué, ainsi qu'un de ses frères (1587). La victoire de Coutras établit solidement Henri dans plusieurs provinces de l'Ouest et du Midi. Tout l'effort de la Ligue était maintenant dirigé contre Henri III. Guise, aidé d'une populace furieuse, l'assiégea dans le Louvre : le monarque s'échappa en abandonnant aux chefs de la Ligue sa capitale et ses provinces. Pour préparer sa vengeance il feignit une réconciliation avec le duc de Guise, et le fit assassiner en 1588, au château de Blois, pendant la tenue des états. Ce meur-

tre, suivi de celui du cardinal de Guise, souleva tout le royaume. A peine sept villes restaient-elles fidèles au roi de France. La nécessité le força de recourir au roi de Navarre, qui, par la mort du duc d'Alençon, était l'héritier présomptif de la couronne. L'entrevue des deux monarques eut lieu au château du Plessis-lès-Tours. Les deux rois marchèrent ensuite sur Paris; et déjà ils menaçaient cette ville, des hauteurs de Saint-Cloud, lorsqu'un moine fanatique assassina Henri III. Les feux de joie allumés par les Parisiens à la nouvelle de cet attentat, firent connaître à Bourbon, devenu roi de France par la mort de Henri III, qu'il lui faudrait livrer autant de combats pour conquérir sa couronne, qu'il en avait soutenu pour défendre sa liberté. Les catholiques royalistes qui formaient la moitié de son armée, hésitaient à le reconnaître. Givri donna le signal de l'obéissance. « Ah! sire, s'écria-t-il en tombant aux genoux du roi, vous êtes le roi des braves, il n'y a que les poltrons qui vous quitteront. » Ces mots décidèrent plusieurs de ces nobles; mais d'autres se retirèrent. Il n'était plus temps de penser au siége de Paris. Cette ville, aidée de l'or de l'Espagne, fournit bientôt au duc de Mayenne une armée puissante, qui se mit en campagne. Henri s'était dirigé vers Dieppe, pour y prendre un secours qui lui était envoyé par Élisabeth, reine d'Angleterre. L'armée de Mayenne était de trente-deux mille hommes : Henri n'en avait que trois mille; il fit halte, et accepta le combat. Sa petite armée occupait des retranchements autour du château d'Arques, qu'il avait fait fortifier avec soin, et que défendait le maréchal de Biron, devenu l'un de ses plus zélés partisans. Un brouillard épais avait gêné les mouvements des deux armées : dès qu'il fut dissipé, Henri se retira un peu sur le flanc, pour attirer l'armée de Mayenne sous le feu des batteries du château. Pendant que Biron foudroyait l'armée de la Ligue, Henri en rompit les lignes par des attaques furieuses. La victoire fut complète. Le soir de cette journée il écrivit ces mots à Crillon : « Pends-toi, brave Crillon, nous avons combattu à Arques, et tu n'y étais pas. Adieu, brave Crillon, je vous aime à tort et à travers. » Le roi se rendit à Dieppe, et entra dans ce port au moment où l'on y signalait les voiles de la flotte anglaise. Sa petite armée fut ainsi accrue de 5,000 hommes. Reprenant bientôt l'offensive, il reconduisit le duc de Mayenne jusque sous les murs de Paris, observa cette ville, et désespéra de l'emporter avec 8,000 hommes; mais pour y laisser la terreur de son nom, il permit à ses troupes légères de faire une incursion qui les mena jusqu'au Pont-Neuf. Une armée espagnole, commandée par le comte d'Egmont, avait ranimé les espérances de la Ligue. Mayenne voulait encore une fois défier Henri IV. Les armées se rencontrèrent dans la plaine d'Ivri, sur les bords de l'Eure. Le combat s'engagea corps à corps. Henri tua de sa main l'écuyer du comte d'Egmont, et presque au même moment, le général flamand tomba sous d'autres coups. Une réserve amenée par Biron rendit la victoire décisive. Le roi criait dans les rangs : « Épargnez les Français » (1590). Mais les prédicateurs de Paris réparaient bientôt l'effet des défaites de Mayenne, et fournissaient des aliments toujours nouveaux au fanatisme. L'ambassadeur d'Espagne, le légat du pape, les princes lorrains, les Seize, opprimaient la ville rebelle, et défendaient le repentir sous peine de mort. Une horrible famine décima les assiégés. Ému de pitié, Henri relâcha la rigueur de ses ordres, et laissa entrer dans Paris, d'abord quelques charrettes de vivres, ensuite des convois. Farnèse, prince de Parme, le plus heureux et le plus habile des généraux de Philippe II, s'avança de la Flandre avec une forte armée, pour secourir Paris. Henri leva le siége pour marcher à sa rencontre. Le prince de Parme sut éviter le combat; il surprit la vigilance d'un des lieutenants du roi, se jeta sur Lagni, protégea l'arrivée d'un long train de bateaux qui venait sur la Marne, et entra en libérateur dans la ville affamée (1590). Après ce revers, Henri fut forcé de revenir à des entreprises partielles, qui exerçaient son armée sans augmenter beaucoup sa puissance. Il négociait au dedans et au dehors, et grossissait son parti. Il mit le siége devant Rouen, mais apprenant que Farnèse arrive pour secourir la place assiégée, Henri marcha à sa rencontre, essuie un échec près d'Aumale, répare cet échec près d'Yvetot, et force enfin Farnèse à regagner la Flandre. Cependant un nouveau cours de choses se préparait. Philippe II réclama le trône de France pour l'infante née de son mariage avec l'infortunée Isabelle, sœur des trois derniers rois de France. Plusieurs des seigneurs de la Ligue se souvinrent alors qu'ils étaient Français. Mayenne secondait secrètement leur opposition. Il avait perdu de son crédit sur le peuple en réprimant les Seize au milieu de leurs attentats. Ce fut alors que Henri manifesta le projet d'entrer dans le sein de l'Église catholique; il avait réussi à convaincre les protestants qu'en quittant leur religion, il userait toujours de son pouvoir pour leur assurer la liberté de conscience. Cette résolution jeta un nouveau trouble dans l'assemblée des états. Les Espagnols ne purent empêcher que des conférences ne s'ouvrissent à Surène, entre les commissaires du roi et des prélats jusque-là dévoués à la Ligue. Henri annonça que son abjuration solennelle serait reçue à Saint-Denis. Plusieurs curés de Paris eurent le courage de s'y trouver, malgré les menaces de la Ligue. La plus grande partie des habitants suivirent cet exemple. Cependant quelques chefs de la Ligue étaient encore assez aveugles et assez barbares pour vouloir faire supporter aux Parisiens les horreurs d'un nouveau siége. Henri bloquait cette capitale, mais en montrant plus que jamais les ménagements d'un père : il avait déjà su engager dans ses intérêts Brissac, gouverneur de Paris, la plupart des échevins, et tout ce qui restait du parlement. Le 22 mars il fit son entrée dans Paris. Les Espagnols n'avaient osé opposer de la résistance que dans un seul poste : une de leurs compagnies avait été taillée en pièces. Le roi fit signifier au duc de Féria, leur chef, qu'il était libre de se retirer à Laon auprès du duc de Mayenne. Ils sortirent : les ligueurs les plus forcenés se cachèrent dans leurs rangs; d'autres suivirent le cardinal-légat (1594). Henri, maître de sa capitale, ne l'était point encore de tout son royaume. Des négociations que Rosni suivit avec Villars, gouverneur de Rouen, lui soumirent cette ville et toute la Normandie. La Picardie offrait de grands obstacles; Mayenne y dominait, soutenu par l'armée espagnole des Pays-Bas. Le roi vint l'assiéger à Laon; Mayenne se hâta d'en sortir : mais pendant que le roi pressait le siége de cette ville, Mayenne revint sur

ses pas avec une armée espagnole, et eut recours à mille stratagèmes pour porter du secours dans la place. Henri, aussi actif que s'il avait eu à commencer sa renommée, battit trois fois les Espagnols, s'empara de Laon, puis d'Amiens, et de presque toute la Picardie. La Champagne rentra d'elle-même dans le devoir. Le 27 septembre 1594, vers sept heures du soir, le roi, au milieu de sa cour, recevait deux gentilshommes qui venaient, à ses pieds, abjurer leurs erreurs. Comme il se baissait pour les embrasser, il se sentit frapper à la bouche, d'un coup de couteau qui lui cassa une dent. L'assassin était un jeune homme de 18 ans, nommé Jean Chatel, fils d'un marchand de draps de Paris, et qui avait fait ses études chez les jésuites. Deux de ces pères furent gravement compromis dans l'instruction du procès. Le parlement de Paris prononça l'expulsion de cette société hors du royaume. Jean Chatel fut condamné au supplice des régicides. Deux ans auparavant, un autre scélérat, nommé Jean Barrière, avait tenté le même crime; mais il fut arrêté et jugé d'après la déposition d'un dominicain, son confesseur. Philippe II, encore secondé par plusieurs milliers de Français rebelles, continuait la guerre. Au commencement de l'année 1595, une armée espagnole descendait des Alpes, entrait dans la Franche-Comté, et se préparait à pénétrer dans la Bourgogne. Cette province était encore sous le joug des ligueurs. Mayenne, qui en était gouverneur, y commandait en roi. Henri se mit en marche pour aller combattre l'armée espagnole. Arrivé au village de Fontaine-Française, il découvrit des troupes qui se formaient sur les hauteurs. La retraite lui paraissait dangereuse; une compagnie qu'il avait envoyée à la découverte, revenait en désordre, vivement chargée par les cavaliers espagnols. Le roi avait à ses côtés le second maréchal de Biron. Il lui donne la moitié de sa cavalerie, s'élance avec le reste : tous deux étaient sans casque; les officiers et les soldats n'étaient qu'imparfaitement armés. Henri, avec 80 chevaux, attaque 3 gros escadrons, rompt le premier, et passe à travers le second pour aller culbuter le troisième. Biron, quoique blessé, obtient les mêmes succès. Henri poursuit les Espagnols; mais, arrivé au pied d'une colline, il voit se déployer 15,000 hommes d'infanterie : il se retire sans souffrir que l'ennemi l'approche de trop près, regagne, au petit pas, le village de Fontaine-Française, et a le bonheur d'y rencontrer 2,000 Français qui étaient accourus au bruit de son danger. La soumission de la Bourgogne, et la conquête d'une partie de la Franche-Comté, furent le fruit du combat de Fontaine-Française (1595) : mais les lieutenants de Henri n'avaient point été heureux dans la Picardie. Le comte de Fuentes les avait complétement battus auprès de Dourlens. Henri vint promptement réparer leurs revers et leurs fautes, et termina cette campagne avec honneur, par la prise de la Fère. Dans cette même année, Lyon avait reconnu son autorité. Marseille, dernier rempart de la Ligue, avait été délivrée de ses oppresseurs par le courage et l'habileté de ce jeune duc de Guise envers qui le roi venait de signaler sa clémence. Le duc de Mayenne s'était soumis lui-même : Rome enfin avait reçu l'abjuration de Henri. Hernando Tello, gouverneur de la citadelle de Dourlens, parvint à surprendre la ville d'Amiens. Des Espagnols, déguisés en paysans, amusèrent un corps de garde, en ouvrant un sac de noix : Hernando, pendant ce temps, entra dans Amiens avec sa troupe embusquée, et, par d'impitoyables rigueurs, fit presque un désert de cette cité. Henri, avec 5,000 hommes, assiégea, dans Amiens, une garnison qui comptait le même nombre de combattants, attendit de pied ferme une armée espagnole qui se mettait en route pour secourir Hernando Tello, en battit l'avant-garde, de manière à décider la retraite de cette armée, et recouvra, bientôt après, la capitale de la Picardie. Des conférences pour la paix générale se tenaient à Vervins, entre les envoyés de France et d'Espagne. Philippe II rendit Calais, qui restait encore en son pouvoir, et reconnut l'intégrité du royaume. Le roi abolit plusieurs impôts, adoucit celui de la gabelle, et remet à son peuple plusieurs millions sur les tailles. Les soins principaux de Henri IV et de Sully sont dirigés vers l'agriculture. « Je veux, disait Henri, que chaque laboureur de mon royaume puisse mettre la poule au pot le dimanche. » Un lâche assassinat vint mettre un terme à une vie aussi glorieuse. Henri IV était près de partir pour son armée; il avait résolu de déclarer la reine Marie de Médicis, régente pendant son absence, et avait formé un conseil formé d'hommes d'une foi et d'un talent éprouvés. La reine obtint de lui, qu'avant de partir il la fit sacrer et couronner à St.-Denis. Le roi, pendant cette cérémonie, avait montré une tristesse que le peuple semblait partager. Il était revenu à Paris pour y préparer l'entrée de la reine, qui devait avoir lieu le lendemain 15 mai 1610. De noirs pressentiments le poursuivaient depuis plusieurs jours. Après avoir passé la matinée dans un profond accablement, il annonça, vers quatre heures, la résolution d'aller voir à l'Arsenal le duc de Sully. Il monta en voiture, accompagné des ducs d'Épernon et de Montbazon, du maréchal de Lavardin, de Roquelaure, de la Fare, de Mirabeau et de Liancourt. Le duc d'Épernon était auprès de la portière; le roi, au milieu du carosse dont les mantelets étaient levés. Comme on était arrivé à la rue de la Ferronerie, le carosse fut arrêté par deux voitures, l'une de vin et l'autre de foin; les valets de pied travaillent à débarrasser le passage. Un assassin monte sur une roue de derrière, et frappe le roi d'un coup de couteau entre les côtes. Le roi s'écrie : *Je suis blessé*. L'assassin redouble, porte un second coup dans la poitrine, et perce le cœur. Henri IV mourut ainsi par la main de Ravaillac, le 14 mai 1610, âgé de 57 ans, dans la 21e année de son règne. Grand roi, grand guerrier, Henri IV eut les faiblesses inséparables de l'humanité; mais son amour pour les plaisirs, ses nombreuses infidélités ne nuisirent jamais aux grands intérêts de la France. C'est sous son règne que parut le célèbre *édit de Nantes* (avril 1598), gage de l'ancien attachement de ce prince pour les protestants, de sa justice impartiale, et qui depuis fut révoqué par son petit-fils Louis XIV. On peut voir dans la *Bibliothèque historique de la France* la liste des nombreux écrivains qui nous ont retracé l'histoire de ce monarque; nous renvoyons également à la *Bibliographie de la France*, 1826, page 628 et suivantes, et pages 928-29, même année, où l'on trouve une *Liste des pièces de théâtre dans lesquelles figure Henri IV, et qui ont trait à ce monarque*, par M. Beuchot. Il existe plusieurs



Vies de Henri IV ; la plus estimée est celle de Péréfixe. Dans sa première jeunesse, Henri avait traduit les 5 premiers livres des *Commentaires de César;* il nous reste de lui quelques chansons, ainsi que d'autres poésies réunies à la suite des *Amours du grand Alexandre.*

HENRI Ier, dit *Beau clerc,* roi d'Angleterre et duc de Normandie, 5e fils de Guillaume le Conquérant, né en 1068, succéda l'an 1100 à son frère Guillaume le Roux, au préjudice de Robert, dit *Courtecuisse*, son aîné, qui était alors en Palestine. Robert, étant revenu en Normandie, passa en Angleterre pour soutenir son droit par les armes ; mais il abandonna bientôt ses prétentions moyennant une pension de 300 marcs, dont son frère ne tarda pas à le frustrer sous différents prétextes; quelque temps après Henri traversa la Manche, et envahit la Normandie, dont Robert avait conservé la souveraineté. Celui-ci, vaincu à Tinchebrai, le 27 septembre 1106, fut fait prisonnier et dépouillé de son duché, qui fut réuni à la couronne d'Angleterre. Henri, pour légitimer son usurpation, donna aux Anglais une charte qui redressait les abus dont on s'était plaint sous les deux règnes précédents. Il établit l'uniformité des poids et mesures dans ses États, protégea les sciences et les arts, cultiva les lettres, ce qui lui valut le surnom de *Beau clerc*, et mourut à Saint-Denis-le-Forment, comme il se disposait à repasser en Angleterre pour châtier les Gallois rebelles, le 1er décembre 1135. Il eut pour successeur son neveu Étienne de Blois.

HENRI II, roi d'Angleterre, petit-fils du précédent, né au Mans en 1133, était fils de Geoffroi Plantagenet, comte d'Anjou, et de Mathilde, fille de Henri Ier; il succéda à Étienne de Blois en 1154; et, des droits de son père, de sa mère et de sa femme Éléonore d'Aquitaine, il ajouta à ses États l'Anjou, la Touraine, le Poitou, la Saintonge, l'Auvergne, le Périgord, l'Angoumois, le Limousin, la Guienne et la Gascogne; plus tard il joignit à ses vastes possessions la Bretagne et l'Irlande. Son mariage lui donnant des prétentions sur le comté de Toulouse, il avait mis le siége devant cette ville, lorsque le roi de France Louis VII le lui fit lever ; et depuis ce ne fut qu'une alternative de paix et de guerre entre les deux princes. Henri, qui avait signalé le commencement de son règne par des réformes utiles dans l'administration de l'État, voulut les étendre sur les priviléges du clergé. Il en résulta une lutte violente qui se termina par le meurtre de l'archevêque de Cantorbéry, Thomas Becket, que l'Église mit depuis au rang des martyrs. Le roi, chargé seul, aux yeux du peuple, de l'horreur de cet assassinat, fut forcé de jurer, sur les saints évangiles, que ce crime lui était étranger, et détourna par des concessions l'interdit que le pape était prêt à lancer sur le royaume. Henri, jusque-là toujours heureux, vit conspirer contre lui sa femme, ses enfants, ses vassaux, les rois ses voisins ; il fit face à tout, et se montra véritablement digne du trône qu'on lui disputait : son activité et sa prudence le firent triompher; il profitait du loisir que lui donnait la paix qu'il avait rétablie pour s'occuper de la police de ses États, et il avait déjà rendu de nombreuses et sages ordonnances, lorsque de nouvelles conspirations, formées au sein de sa famille, vinrent le replonger dans l'agitation. Il se vit contraint, par l'ascendant que prit sur lui le jeune et redoutable protecteur de ses enfants rebelles, le roi Philippe Auguste, d'accepter toutes les conditions rigoureuses qu'on voulut lui imposer; il reconnut entre autres formellement l'état d'indépendance dans lequel s'était placé son fils aîné, Richard, et paya 20,000 marcs d'argent au roi de France pour les frais de la guerre. Le chagrin que lui causèrent ces revers abrégea ses jours; il mourut à Chinon, en Touraine, le 6 juillet 1189. La *Vie* intéressante de Henri II a été écrite en anglais par lord Lyttleton, et M. Pastoret a inséré une excellente notice sur ce prince dans le t. XIV de l'*Histoire littéraire de la France.*

HENRI III, roi d'Angleterre, né le 1er octobre 1206, succéda en 1216 à son père, Jean sans Terre, sous la tutelle du comte de Pembroke, qui reçut le titre de protecteur. Agitée, pendant les dernières années du règne précédent, par suite du despotisme du roi Jean, par les prétentions de Louis, fils de Philippe Auguste, que les Anglais avaient appelé à la couronne, l'Angleterre était encore en proie aux fureurs de la guerre civile. Les sages mesures du comte de Pembroke, appuyées par la force des armes, écartèrent le prince Louis; mais ce régent étant mort en 1219, Henri, livré à sa propre faiblesse, à son inexpérience, ne fit plus que des fautes. Ayant entrepris une guerre contre Louis IX, roi de France, pour recouvrer la Normandie, il perdit, en 1242, la bataille de Taillebourg dont le résultat fut de borner ses possessions en France à la partie de la Guienne située au delà de la Garonne. Il ne fut pas plus heureux en Sicile, dont le pape lui avait promis la souveraineté, et ne recueillit de cette expédition, qui obéra ses finances, que de la honte et de grands embarras. Chaque jour vit naître en Angleterre des vexations nouvelles; le roi et le légat du pape se partageaient les impôts énormes dont le peuple était accablé; les barons anglais, fatigués de cette tyrannie, se révoltèrent; Simon de Montfort, comte de Leicester, beau-frère du roi, se mit à leur tête. Henri n'opposa qu'une faible résistance; ses troupes furent battues à Lews, et lui-même tomba avec son frère et son fils entre les mains des rebelles. Cette catastrophe amena un grand changement politique. On créa un parlement dans lequel devaient entrer quatre baronnets de chaque comté qui représenteraient le peuple. Cependant le comte de Glocester forma, l'année suivante, un parti contre Simon de Montfort, et ce rebelle fut tué à la bataille d'Evesham (4 août 1265). Henri recouvra la liberté, rentra dans tous ses droits, et mourut paisiblement à Londres en 1272, dans la 56e année de son règne.

HENRI IV, roi d'Angleterre, le 13e depuis la conquête, et le premier Plantagenet de la branche de Lancastre, naquit en 1367. Il eut pour père Jean de Gand, duc de Lancastre, troisième fils d'Édouard III. Il porta, dans sa jeunesse, le nom de comte de Derby. On le vit, dès l'âge de 20 ans, prendre une part très-active à la rebellion qui troubla les commencements du règne de Richard II. Le calme étant rétabli en Angleterre, Henri alla servir en Lithuanie contre les idolâtres, et s'y distingua par des actions brillantes : à son retour, il fut créé duc d'Hereford. Loin d'avoir conservé l'esprit de sédition qui régnait alors jusque dans la famille royale, Henri se montra sujet si dévoué, qu'il courut lui-même révéler à Richard un entretien secret où le duc de Norfolk s'était exprimé librement sur la personne de ce prince. L'accusé

donna un démenti à son dénonciateur; et le roi ordonna le jugement par combat singulier : mais au moment où les deux champions parurent dans la lice, le monarque leur signifia de sortir sur l'heure du royaume; le duc de Norfolk pour la vie; le prince seulement pour 10 ans. Henri témoigna une soumission si profonde, que Richard lui promit de le rappeler beaucoup plus tôt. Il lui fit même délivrer des lettres patentes, qui lui assuraient la jouissance immédiate de toute succession qui pourrait lui échoir pendant son absence. Henri se retira en France à la cour de Charles VI (1398); il rechercha la main de la fille du duc de Berri, oncle du roi. Ce projet d'alliance alarma Richard : il s'y opposa fortement, et saisit bientôt l'occasion de punir son cousin de l'avoir conçu, dans l'espoir de se rendre indépendant. Le duc de Lancastre meurt; son titre et ses biens étaient solennellement garantis à son fils. Le duc d'Héreford fait revendiquer ses droits : son procureur est saisi et condamné comme traître, l'héritage entier confisqué au profit du roi, et le bannissement du prince déclaré perpétuel. Cette sentence inique ne fit que hâter son retour. Richard II venait de passer en Irlande pour y combattre les rebelles. Les mécontents résolurent de profiter de son absence : ils font agir l'archevêque de Cantorbéry, qui était aussi exilé en France. A son instigation Henri s'embarque à Nantes (ou, selon quelques auteurs, à Vannes) avec une suite de 60 personnes seulement (4 juillet 1399). Il descend à Ravenspur, dans le Yorkshire; il jure solennellement qu'il ne vient que pour réclamer le duché de Lancastre. En peu de jours, il se voit à la tête d'une armée de 60,000 hommes, et il ne change point de langage. Le duc d'York, auquel Richard avait laissé la régence en s'éloignant, lève des troupes comme s'il eût voulu s'opposer à l'invasion de son neveu : mais ces troupes passent sous les drapeaux du duc de Lancastre; et, de ce moment, Henri est maître du royaume. Il se porte rapidement sur Bristol; trois des principaux ministres de Richard s'y étaient renfermés : il les force de se rendre; et les sacrifiant à la fureur populaire, il leur fait trancher la tête sans aucune forme de procès. Le roi repassa promptement en Angleterre; mais une partie de son armée l'abandonna. Le duc de Lancastre n'osa cependant point encore employer la force contre son souverain; il eut recours aux protestations les plus perfides pour l'engager à se livrer à sa foi. Richard eut l'imprudence d'y croire : Henri le conduisit en triomphe à Londres, et l'enferma dans la Tour. C'est au nom de ce roi captif qu'il convoqua un nouveau parlement. Forcé d'abdiquer, Richard remit à son ambitieux cousin les attributs de la royauté avec un écrit signé de sa main, par lequel il se reconnaissait indigne de régner. Le duc de Lancastre réclamait la couronne d'Angleterre, *comme descendant en droite ligne du bon roi Henri III*, et il fut proclamé roi le 30 septembre 1399. Dès lors l'Angleterre fut divisée en deux factions, celles d'York et celle de Lancastre qui prirent les dénominations de *rose rouge* et *rose blanche*. Richard II mourut, et sa mort donna le signal des conspirations contre le roi; il fut sur le point d'être enlevé à Windsor, par un corps de 500 gentils hommes à cheval. Il s'enfuit à Londres, rassembla la milice de cette ville, saisit quelques-uns des chefs de la conjuration, et leur fit trancher la tête sans jugement. Les Gallois et les Écossais franchissent leurs frontières : Henri envoie le comte de Northumberland pour s'opposer à leurs progrès; mais le comte se révolte lui-même et marche sur Londres. Il est attaqué d'un mal soudain : son fils Percy, connu dans l'histoire sous le nom de *Chaud-éperon* (*Hotspur*), prend le commandement de l'armée, et publie un manifeste sanglant contre Henri IV, qu'il n'appelle plus que Henri de Lancastre, et auquel il reproche tous ses parjures et ses nombreux attentats. Henri se porte à sa rencontre : la plaine de Shrewsbury devient le théâtre d'une des plus sanglantes batailles dont les annales britanniques aient conservé la mémoire. La mort du jeune Percy, assassiné pendant l'action, par une main inconnue, livra la victoire à Henri (21 juillet 1403). Il en usa lâchement; il fit déterrer le corps de son vaillant adversaire, et ordonna que ses membres fussent exposés sur les grands chemins : des prisonniers de guerre furent décapités, et leurs têtes plantées sur les ponts de Londres. A peine cette insurrection était-elle étouffée, qu'une autre éclata avec une nouvelle force. Brûlant de venger la mort de son fils, le comte de Northumberland rallia à sa cause l'archevêque d'York et plusieurs seigneurs qui avaient aussi des injures personnelles à venger. Ils rassemblèrent en peu de jours, une puissante armée : la perfidie du comte de Westmoreland, qui commandait les troupes de Henri, fit tomber les principaux conjurés en son pouvoir. Le grand juge refusa de procéder contre l'archevêque : Henri fit exécuter ce prélat sur-le-champ. Le duc d'Orléans, frère de Charles VI, lui avait envoyé un défi, dans lequel il le flétrissait des noms de traître, d'usurpateur et d'assassin de son roi légitime. Henri résolut de conjurer l'orage, en fomentant la division entre les ducs d'Orléans et de Bourgogne, qui se disputaient le suprême pouvoir pendant la maladie du roi : Il envoya quelques troupes au duc de Bourgogne (1411) : mais recevant bientôt après des propositions plus avantageuses de la part du duc d'Orléans, il fit passer sous les drapeaux de celui-ci un corps plus considérable. Quoiqu'il fût encore dans toute la force de l'âge, une maladie incurable le menaçait déjà d'une fin prochaine. Une des syncopes auxquelles il était sujet, s'étant prolongée au delà du terme ordinaire, le prince de Galles son fils s'empara de sa couronne, et l'emporta. Henri, en revenant à lui, s'en aperçut, et tomba dans un accès de désespoir que le prince ne put calmer qu'en remettant entre les mains de son père le signe extérieur d'un pouvoir qui allait lui échapper. Frappé de la prédiction qui lui avait été faite dans sa jeunesse qu'il mourrait à Jérusalem, il fit vœu de prendre la croix, et d'aller combattre les musulmans, si Dieu lui rendait la santé. Peu de temps après, pendant qu'il priait devant la châsse de St. Édouard, il fut frappé si subitement d'apoplexie qu'on n'eut que le temps de le porter dans l'appartement de l'abbé de Westminster. On raconte qu'il demanda où il était, et qu'un religieux lui ayant répondu que la chambre où on l'avait déposé s'appelait Jérusalem, il déclara que la prédiction était accomplie. Il fit appeler le prince de Galles, lui adressa un discours, où il ne dissimula point les scrupules qu'il emportait au tombeau, et expira dans la 46e année de son âge, et la 13e de son règne, le 25 mars 1413. Henri IV

est souvent appelé dans l'histoire d'Angleterre Henri de Bolingbroke, du lieu de sa naissance. Il avait été marié deux fois ; la première, à Marie de Bohun, fille du comte de Hereford ; la seconde, à Jeanne, fille du roi de Navarre, et veuve du duc de Bretagne. Il eut 6 enfants du premier mariage : l'aîné lui succéda sous le nom de Henri V.

HENRI V, fils aîné du précédent, né en 1388, monta sur le trône d'Angleterre en 1413. Après une jeunesse très-orageuse, ce prince ne parut plus occupé que du soin d'effacer de l'esprit de ses sujets le souvenir de ses erreurs. Son avénement avait d'ailleurs excité une joie d'autant plus vive, que son père était généralement haï et méprisé. Henri commença par éloigner de sa personne les compagnons de ses désordres, chassa de la cour les personnages qui avaient le plus contribué à l'usurpation de Henri IV, appela aux affaires les hommes les plus recommandables, dispersa, par sa fermeté, les partisans de l'hérésiarque Wikleff, connus sous le nom de *lollards,* qui voulaient renouveler les troubles dont le royaume avait été affligé dans les premiers années du règne de Richard II. C'était le temps où la démence de Charles VI, roi de France, livrait ce pays aux déchirements de deux factions rivales, les *Bourguignons* et les *Armagnacs*. Henri, après avoir étouffé une conspiration contre sa personne et en avoir envoyé le chef (le comte de Cambridge) à l'échafaud, voulut profiter de cette situation des choses sur le continent. Il traverse la Manche avec 1,500 bâtiments sur lesquels est embarquée une armée d'élite, prend et ravage Harfleur, gagne la bataille d'Azincourt (25 octobre 1415), y détruit en partie l'élite de la noblesse française, mais ternit l'éclat de son triomphe en faisant massacrer les prisonniers placés sous la garde de son corps de réserve. Il ne sait point profiter de la victoire, se hâte de gagner Calais, repasse en Angleterre, et bientôt après conclut une trêve de deux ans avec le roi de France. A l'expiration de cette trêve, Henri, qui pendant sa durée avait négocié avec le duc de Bourgogne, fait de nouveaux préparatifs, passe une seconde fois la mer, s'empare de Rouen et bientôt de toute la Normandie. Il a dû ces succès à la lutte, toujous existante, des factions d'Orléans et de Bourgogne. L'épouse de Charles VI, la reine Isabelle de Bavière, sert elle-même les intérêts du monarque anglais. Un traité conclu à Troyes le 21 mai 1420 livre la couronne de France à Henri V ; les conditions principales sont : que ce prince épousera Catherine fille de Charles VI, qu'il prendra le titre de *régent* et d'héritier du royaume, et sera reconnu roi après la mort de son infortuné beau-père. Henri ayant désigné le duc d'Exeter, son oncle, pour gouverner la France pendant son absence, le laisse à Paris et repasse en Angleterre pour rassembler de nouvelles forces, et arrêter les suites de la défaite et de la mort du duc de Clarence, son frère, tué à la bataille de Baugé (1421). Le Dauphin, depuis Charles VII, se voit réduit à se retirer avec l'armée française derrière la Loire. La naissance d'un fils dont la reine Catherine accoucha à Windsor, avait mis le comble aux prospérités de Henri V, lorsque la mort vint frapper ce monarque ; il la vit s'approcher avec calme ; et après avoir fait toutes les dispositions pour assurer à son fils, encore à la mamelle, les deux couronnes d'Angleterre et de France, il expira au château de Vincennes, le 31 août 1422, dans la 34e année de son âge et la 10e de son règne. Il était atteint d'une maladie (la fistule) pour laquelle la chirurgie de cette époque n'avait point encore de remède. Son corps, avant d'être transporté en Angleterre, fut exposé à Saint-Denis.

HENRI VI, fils du précédent, né à Windsor le 6 décembre 1421, n'avait pas encore 10 mois lorsqu'il succéda à son père. L'infortuné Charles VI ayant suivi de près Henri V au tombeau, le jeune prince fut proclamé presque à la fois roi d'Angleterre et de France. Mais la cause du Dauphin, qui prit le nom de Charles VII n'était pas perdue, tant qu'il lui restait des places et des troupes fidèles. Bedfort, oncle de Henri VI et régent, eut à soutenir une longue et sanglante lutte, dans laquelle la France et l'Angleterre eurent tour à tour l'avantage. Toutefois la journée de Crevant (1423), où l'Écossais Jean Stuart, connétable de France, fut fait prisonnier, et la prise de Verneuil (1424), allaient renverser les espérances de Charles VII, lorsque le secours inespéré du duc de Bourgogne, l'enthousiasme héroïque de la Pucelle d'Orléans, changèrent les destinées du royaume. Charles VII, conduit en triomphe à Reims, y reçoit l'onction royale, tandis que le duc de Bedfort, pour ranimer le parti de son neveu, fait venir ce prince à Paris, et le fait sacrer dans l'église de Notre-Dame (17 septembre 1430). L'exécrable conduite des Anglais à l'égard de Jeanne d'Arc, que la trahison leur avait livrée, acheva de perdre leur cause. Henri VI est reconduit en Angleterre. Le duc de Bourgogne scelle sa réconciliation sincère avec Charles VII par le traité d'Arras (1435). La reine, mère du monarque, l'implacable Isabelle de Bavière et le duc de Bedfort, meurent à peu de jours de distance ; et bientôt (tant les circonstances sont changées !) un ambassadeur anglais vient demander pour son jeune maître la main de Marguerite d'Anjou, nièce de la reine de France, et issue comme elle d'un frère de Charles V. Marguerite, que l'histoire a placée au rang des grands hommes de ce siècle, couronnée reine d'Angleterre (en mai 1444), s'empare de l'esprit de son époux, dont elle a reconnu la nullité. Outre le Maine, dont la cession à la France a été une des conditions du mariage de la nouvelle reine, Charles VII, secondé par cette princesse, recouvre la Guienne et la Normandie. Une grande partie de la nation anglaise, indignée du meurtre du duc de Glocester, trouvé mort dans le cachot où il a été jeté par les ordres de Marguerite, se soulève en faveur de Richard, duc d'York, qui prétend à la couronne comme descendant du 2e fils d'Édouard III, tandis que Henri VI ne descend que du 3e. Richard portait sur son écu une rose blanche, et Henri une rose rouge ; de là, les noms que l'on donna aux deux partis, dans cette querelle qui inonda l'Angleterre du sang de ses princes et de ses peuples. La fortune se range d'abord du côté du duc d'York. L'armée royale est complétement défaite à la bataille de St.-Alban (31 mai 1455), et Henri VI, blessé d'un coup de flèche, tombe lui-même entre les mains de son rival. Richard traite son prisonnier non-seulement avec égards, mais consent même à lui laisser tous les dehors de la royauté. La fière Marguerite d'Anjou ne peut consentir à ployer sous un maître ; après des négociations que la mauvaise foi de

l'un et l'autre parti rend inutiles, les hostilités recommencent; Henri VI perd la bataille de Northampton, par suite de la défection de l'un de ses généraux, et se trouve une seconde fois au pouvoir de ses ennemis. Le duc d'York convoque le parlement qui doit lui décerner la couronne; mais en voyant l'hésitation du prince qui, placé sur la première marche du trône, discute ses droits au lieu de les exercer, ce même parlement se borne à déclarer qu'il mérite de régner, et que Henri VI gardera la couronne. Marguerite parcourait alors le nord de l'Angleterre, son fils dans les bras, et levait une nouvelle armée. Le duc d'York, qui lui avait envoyé au nom du roi l'ordre de revenir à Londres, pense qu'un corps de 5,000 hommes suffira pour dissiper les forces déjà rassemblées par cette princesse; il s'avance à Wakefield, accepte la bataille qui lui est offerte, et la perd avec la vie (24 décembre 1460). Édouard, fils du duc d'York, venge son père, défait successivement les troupes de la reine à Towton (29 mars 1461), à Hexham (15 mai 1464), et fait enfin Marguerite prisonnière à la bataille de Tewksbury (4 mai 1471). Cette dernière victoire décida sans retour le sort de Henri VI. Tombé ainsi que sa femme au pouvoir d'Édouard, renfermé à la Tour, il ne survécut que peu de jours à cette troisième infortune. On n'a jamais bien su si sa mort fut naturelle ou violente; mais elle fut imputée dans le temps au duc de Glocester, depuis Richard III. Telle fut la fin d'un prince qui, portant dès son berceau une double couronne, avait passé les 50 années de sa vie tantôt sur le trône, tant dans les fers, toujours sous la tutelle de ses ministres ou de sa femme, indifférent sur les partis qui dominaient, pourvu qu'on le traitât avec quelques égards.

HENRI VII, 19e roi d'Angleterre depuis Guillaume le Conquérant, et 1er de la maison de Tudor, était fils d'Edmond Tudor (dont le père avait épousé Catherine de France, veuve de Henri V), et arrière-petit-fils de Jean de Gand, duc de Lancastre, frère d'Édouard III. Il naquit en 1458. Conduit en France par le comte de Pembroke, son oncle, pour être soustrait aux poursuites d'Édouard IV, le jeune Henri, portant le titre de comte de Richemont, resta plusieurs années éloigné de sa patrie, sous la protection du duc de Bretagne. Ce prince et le roi de France Charles VIII secondèrent les desseins d'une grande partie de la nation anglaise, qui, lasse de la tyrannie de Richard III, appelait le dernier rejeton de la maison de Lancastre sur le trône. Le comte de Richemont débarqua en 1485 sur les côtes de Galles, à la tête de 2,000 Français auxquels se joignirent bientôt un grand nombre de mécontents. Cette armée se trouva en présence de celle de Richard dans la plaine de Bosworth. Les troupes de Richemont ne s'élevaient pas au-dessus de 6,000 hommes; l'usurpateur en avait le double: mais au moment où l'action s'engagea, la défection d'un des principaux chefs de son armée entraîna la perte de la bataille, et Richard, au milieu de la mêlée, tomba percé de coups. Sa couronne fut détachée de sa tête et placée sur celle du vainqueur, aux cris de *vive le roi Henri VII* (22 août 1485)! Pour mieux légitimer ses droits au trône, le nouveau roi épousa, suivant la promesse qu'il en avait faite, la princesse Élisabeth d'York, fille d'Édouard IV; et il obtint du pape Innocent VIII une bulle qui reconnaissait la validité de son élection, et excommuniait quiconque oserait en douter. Henri ne resta pas longtemps possesseur tranquille de ses États. Des factions éclatèrent: deux imposteurs, Simnel et Perkin, se disant fils d'Édouard IV, excitèrent des soulèvements en Angleterre et en Irlande. La France et l'Écosse soutinrent les prétendants; mais les armes de Henri triomphèrent. Ces événements servirent de prétexte à la mort du jeune comte de Warwick, fils du duc de Clarence, et seul héritier de la maison d'York. Ce prince, enfermé à la Tour de Londres après la bataille de Bosworth, fut accusé de complicité avec Perkin, et eut la tête tranchée. Henri accabla ses peuples d'impôts, leva de nombreuses armées, menaça la France d'une invasion en 1492, et se fit payer une somme considérable d'argent par le roi Charles VIII. Il avait marié son fils aîné à Catherine, fille de Ferdinand le Catholique; et cette princesse étant devenue veuve, il la fit épouser à son second fils, depuis Henri VIII. Il donna sa fille Marguerite à Jacques IV, roi d'Écosse. Henri VII mourut au château de Richemont le 22 avril 1509. La passion dominante de ce prince était l'avarice. Effrayé lui-même du tableau de ses rapines, il avait ordonné, par son testament, de tardives restitutions, et s'était flatté de désarmer le ciel par des fondations pieuses. Son trésor, déposé dans des caves dont lui seul avait les clefs, se montait, suivant l'inventaire, à plus de 1,800,000 livres sterling en espèces, somme prodigieuse pour l'époque.

HENRI VIII, roi d'Angleterre, le vingtième depuis la conquête, naquit le 28 juin 1491; il était le second des trois fils de Henri VII et d'Élisabeth d'York, fille d'Édouard IV. Il succéda à son père le 22 avril 1509. Son avénement au trône excita des transports de joie dans toutes les classes de la nation, rebutée par l'avarice et la sévérité du feu roi. Un prince de dix-huit ans, de la figure et de la taille les plus avantageuses, d'une grâce et d'une adresse peu communes dans tous les exercices du corps, n'eut qu'à se montrer pour devenir l'idole du peuple. Tout semblait sourire au jeune monarque: réunissant sur sa tête les droits des deux *roses* si longtemps rivales, il n'avait plus de mouvements intérieurs à redouter. Les trésors entassés par son père lui offraient d'immenses ressources, et l'avantage inappréciable de se voir dans l'indépendance à l'égard du parlement. Henri, n'ayant encore que 12 ans, avait été fiancé à Catherine d'Aragon, veuve de son frère aîné, Arthur, prince de Galles, mort en 1502, après quelques mois de mariage. Le pape Jules II avait accordé aux sollicitations de Henri VII les dispenses nécessaires pour cette alliance inusitée. Il l'épousa le 7 juin 1509, et la fit couronner quelques jours après avec une pompe extraordinaire. Le cardinal Wolsey sut acquérir un si grand crédit sur l'esprit de ce prince, qu'il devint le membre le plus influent du conseil privé, et fut, avec raison, considéré comme premier ministre. Quoique plus âgé que Henri, il se faisait une étude particulière de flatter et de servir les penchants naturels de ce prince pour le luxe et les plaisirs de tout genre. Le pape Jules II avait amené les Français en Italie par la ligue de Cambrai: il voulut presque aussitôt en former une autre pour les en chasser. Il ne négligea rien pour captiver l'amitié de Henri; il lui envoya une rose d'or, ointe de saint chrême et parfumée de

muse. Enfin il lui fit insinuer par Ferdinand, son beau-père, que son dévouement aux intérêts du saint-siége serait récompensé du titre de *roi très-chrétien*, dont Louis XII allait être dépouillé. Henri demanda la restitution de la Normandie, de la Guienne, de l'Anjou et du Maine, comme faisant partie du domaine de la couronne d'Angleterre, déclara la guerre à la France et passa lui-même sur le continent, après avoir établi la reine Catherine régente pour le temps de son absence. Il assiégea Térouane; gagna la bataille de Guinegate, ou des *Éperons,* sur les Français qui étaient accourus pour en faire lever le siége, prit la ville, et la mit au pouvoir de l'empereur Maximilien, qui la fit raser. De Térouane, Henri marcha sur Tournai, qui appartenait alors à la France. La place se rendit. Wolsey, qui suivait son maître, se fit donner le riche évêché de Tournai. Les armes de Henri n'avaient pas été moins heureuses dans son propre pays. Jacques VI, roi d'Écosse, pour opérer une diversion en faveur de la France, dont il était le fidèle allié, était entré en Angleterre à la tête d'une puissante armée. Ayant rencontré les Anglais à Flowdenfield, il engagea la bataille, et la perdit avec la vie. Henri VIII en reçut l'importante nouvelle le jour même de la reddition de Tournai. Il tint une cour splendide dans cette ville. L'archiduchesse Marguerite, gouvernante des Pays-Bas, alla lui rendre visite: elle était accompagnée de son neveu l'archiduc Charles, depuis si fameux sous le nom de Charles-Quint. Le roi d'Angleterre ne reprit le chemin de ses États qu'après avoir signé divers traités, dont le but était de donner une nouvelle activité à la coalition contre la France. Dans celui qui fut conclu avec l'Empereur, Henri promettait à l'archiduc Charles la main de sa sœur Marie. Il ne tarda pas à s'apercevoir qu'il était joué par ses astucieux alliés. Le pape Léon X avait secrètement fait sa paix avec Louis XII. Le roi d'Espagne avait imité cet exemple; et l'Empereur, rompant tout à coup ses engagements personnels avec Henri, fit demander au roi de France la princesse Renée, sa fille, pour le jeune archiduc Charles. En apprenant cette dernière nouvelle, Henri laissa éclater sa fureur. Le duc de Longueville, qui avait été fait prisonnier à la journée des *Éperons,* profita habilement de la conjoncture pour lui rappeler l'amitié qu'il avait vouée jadis à son souverain. La négociation fut conduite si rapidement, qu'en cinq jours la paix avec la France, et le mariage de Louis XII avec la princesse Marie furent irrévocablement arrêtés (7 août 1514). Peu de temps après, Marie fut conduite en France; mais Louis ne survécut que trois mois à cette union. François Ier lui succéda: Henri renouvela les traités conclus avec son prédécesseur. Wolsey, qui de jour en jour devenait plus puissant, saisit cette occasion de se rendre agréable au nouveau monarque français: il avait besoin de son crédit à la cour de Rome pour obtenir le chapeau de cardinal, qui manquait à son ambition; et il le dut en effet à ses bons offices. Mais le monarque, dans la persuasion que le rétablissement d'un évêque français à Tournai pourrait amener plus promptement la restitution de cette ville, demanda des bulles pour le prélat qui venait d'être élu, au moment où Wolsey s'était emparé de ce siége. Le cardinal, furieux de perdre une si riche proie, jura de se venger. La victoire éclatante de François Ier à Marignan (septembre 1515) lui fournit le prétexte d'alarmer son maître sur les desseins ultérieurs d'un prince jeune et belliqueux. Henri se décida à faire une guerre sourde à François. Il offrit des subsides considérables à l'empereur Maximilien qui, selon son usage, prit l'argent et ne fit rien. Quelques lettres flatteuses, des présents d'un grand prix, ramenèrent Wolsey à des sentiments plus pacifiques envers la France; et Henri revint aussitôt à ses premiers projets d'alliance avec François Ier. Il signa un traité, dont les principales dispositions réglaient l'union future de la princesse Marie, sa fille, avec le Dauphin, la restitution de Tournai, et une prochaine entrevue des deux rois. Ce fut entre Ardres et Guines (7 juin 1520) qu'eut lieu l'entrevue décorée du nom de *Camp du drap d'or,* où les fêtes durèrent 17 jours sans interruption. Charles-Quint, au lieu de prendre part à la réunion des deux rois, était resté dans le voisinage à les observer. Henri ne voulut point repasser dans son île, sans rendre à l'Empereur la visite qu'il en avait reçue le mois précédent. Il alla le trouver à Gravelines, et le ramena à Calais. Mais Charles ne s'occupa que du soin de supplanter son rival dans l'esprit de Wolsey, dont il savait apprécier tout le pouvoir: il y réussit. La guerre ayant bientôt éclaté entre le roi de France et l'Empereur, Henri intervint dans cette querelle, bien moins comme médiateur que comme allié de Charles-Quint. Mais des discussions d'une nature bien différente vinrent absorber toute son attention. Luther avait levé l'étendard de la révolte contre le saint-siége: sa doctrine commençait à se répandre. Henri VIII, qui avait la prétention d'être un des premiers théologiens de la chrétienté, fit gloire de descendre dans la lice, et composa un ouvrage intitulé: *De septem sacramentis, contrà Martinum Lutherum, heresiarchon, per illustrissimum principem Henricum VIII.* Le livre fut présenté au pape en plein consistoire: Léon X le compara aux écrits de saint Jérôme et de saint Augustin. Un bref, souscrit par vingt-sept cardinaux, décerna au royal auteur le titre de *défenseur de la foi* (1521). Henri, pénétré de reconnaissance, n'osa refuser à Léon X d'entrer dans la ligue secrète que ce pape venait de tramer avec l'Empereur contre le roi de France. Charles-Quint fit un second voyage en Angleterre pour hâter le moment des hostilités. Henri, qui précédemment lui avait promis sa sœur, et l'avait donnée quelques mois après à Louis XII, lui promit cette fois sa fille, déjà engagée au Dauphin de France. La magnificence extraordinaire des fêtes qu'il avait données successivement à François Ier et à Charles-Quint, avait épuisé son trésor. Henri se vit réduit à convoquer un parlement. Wolsey y vint en personne demander 800,000 livres sterling: un morne silence lui fit assez connaître quelle était la disposition des esprits. Furieux de cette résistance inattendue, le roi manda un des chefs les plus influents de l'opposition: « Oh! oh! l'ami, lui dit-il, dès qu'il l'aperçut; vos gens ne veulent donc pas laisser passer mon bill? » Puis, mettant la main sur la tête du député qui, selon l'étiquette, était à genoux devant lui: « Que ma volonté se fasse demain, ajouta-t-il, ou demain cette tête est à bas! » Dès le jour suivant, les subsides furent votés. Les troupes anglaises, renforcées d'Espagnols et d'Allemands, envahirent la Picardie, et s'avancèrent sur l'Oise, jusqu'à 11 lieues de Paris.

Mais, à l'approche de l'armée du duc de Vendôme, les alliés battirent en retraite. Mécontent de l'Empereur qui l'avait joué deux fois successivement, en faisant donner à Adrien VI et à Clément VII la tiare qu'il lui avait promise, le cardinal Wolsey changea de nouveau d'affections, et en fit changer à son maître. Il méditait sa réconciliation avec François Ier, lorsque la fatale journée de Pavie (1525) mit ce monarque au pouvoir de Charles-Quint. Henri entra en négociation avec la régente de France : il exigea d'elle la promesse de ne consentir à aucun démembrement de la monarchie, pour la rançon du roi son fils. Il écrivit de sa main, une longue lettre à l'Empereur, pour lui demander la délivrance de son auguste prisonnier à des conditions équitables. A peine François Ier, eut-il recouvré sa liberté que, de Bayonne, il adressa au roi d'Angleterre des protestations de reconnaissance et d'amitié. Dans ces dispositions réciproques, une convention fut conclue sans peine le 8 août 1526. Il fut stipulé que le duc d'Orléans, second fils de François, épouserait la princesse Marie, qui avait été promise au Dauphin son frère. Par une seconde convention qui suivit de près la première, Henri VIII se désista de toutes les prétentions que, depuis Édouard III, les rois d'Angleterre s'attribuaient sur la couronne de France. Il conçut alors le projet de la dissolution de son mariage avec Catherine d'Aragon. Les uns prétendent que Henri ne forma ce dessein qu'après avoir vu la célèbre Anne Boleyn en 1527, les autres soutiennent que plusieurs années auparavant, le cardinal Wolsey, pour se venger de Charles-Quint, avait suggéré à son maître de renvoyer la reine Catherine, tante de ce monarque, pour épouser la duchesse douairière d'Alençon, sœur de François Ier. Déterminé à se servir de tous les moyens pour rompre des chaînes qui lui étaient devenues odieuses, il eut recours d'abord à l'arme la plus puissante : il fit parler la religion. Il se souvient que le savant archevêque de Cantorbéry, Warham, parlant à Henri VII en plein conseil, avait déclaré incestueux le mariage du beau-frère et de la belle-sœur; il se rappelle la protestation qu'on lui avait fait signer dans son enfance. Il n'hésite plus à attribuer la mort prématurée de ses deux fils à la malédiction du ciel; il s'alarme enfin de voir le trône sans héritier mâle. L'évêque de Lincoln son confesseur, excité par Wolsey, achève de semer l'inquiétude dans son âme. Henri lui-même consulte son casuiste de prédilection; et il trouve, dans saint Thomas d'Aquin, que le pape ne peut point donner de dispenses contre le droit divin : or, le Lévitique défendant les mariages tels que celui qu'il a contracté avec Catherine, il en conclut que les dispenses de Jules II sont nulles. Il compose un mémoire théologique, et l'expédie promptement à Clément VII. Clément VII, pressé en deux sens opposés, par le roi d'Angleterre qu'il aimait, et par l'Empereur qu'il craignait, promettait, se rétractait, temporisait, dans l'espoir que la passion du roi pour Anne Boleyn serait éteinte avant la fin de cette longue et fatigante controverse. Un de ses artifices avait été de nommer les cardinaux Wolsey et Campeggio, ses légats *à latere*, juges de ce grand procès, avec l'insinuation secrète au dernier de traîner l'affaire en longueur; mais ce furent ces longueurs mêmes qui irritèrent l'impatience naturelle de Henri. Il fixa le jour auquel il vouloit que la reine et lui comparussent en personne devant les légats (21 juin 1529). Cette scène indécente était préparée pour perdre Catherine : elle tourna entièrement à sa gloire. Sa noble fermeté triompha de la malice de ses ennemis, et réduisit son injuste époux lui-même au silence. Il n'avait plus que la force à employer; il y eut recours : la malheureuse reine fut reléguée dans un château près de Dunstable. Henri fit, de nouveau, solliciter le pape; mais Clément VII venait de se réconcilier avec Charles-Quint; et, sur ses instances, il évoqua l'affaire à Rome. Le roi, furieux, et encore aigri par Anne Boleyn, rendit son favori responsable de la fatale issue d'une affaire dont il avait dû prendre la principale direction. Frappé d'une disgrâce soudaine et complète, Wolsey fut dépouillé de ses immenses richesses, et mourut, peu de temps après, dans les remords et le désespoir. Un théologien, dont le hasard avait procuré la connaissance au roi, et qui depuis joua un grand rôle dans l'histoire de la réformation, Cranmer, commence à cette époque à paraître sur la scène. Par son conseil, Henri consulte, sur son mariage, les principales universités de l'Europe. La plupart, et nommément toutes celles de France, sont favorables à ses vœux. Craignant la résistance du clergé, il cherche à l'affaiblir, ou plutôt à l'humilier. Sans annoncer hautement le projet trop manifeste d'un schisme, il se fit décerner le titre de *protecteur et chef suprême de l'Église d'Angleterre*. Il ne faisait pas une tentative pour hâter la répudiation de Catherine, qu'il ne sentît la nécessité de prévenir le ressentiment de Charles-Quint, et de se rapprocher de François Ier. Les deux rois eurent à Calais et à Boulogne (1532) plusieurs entrevues presque aussi brillantes que celles qui avaient eu lieu 12 ans auparavant. Henri, à la demande de son royal ami, avait amené l'objet de sa passion sous le nouveau titre de marquise de Pembroke. Le galant François Ier fit présent à la belle Anglaise d'un superbe diamant, et lui promit d'accélérer, par ses instances à la cour de Rome, le moment où il pourrait la saluer comme reine. Henri ne négligea rien pour exciter son allié à suivre son exemple, et à se déclarer chef suprême de l'Église gallicane. Il remit entre ses mains le jeune comte de Richemont, son fils naturel, en témoignant le désir qu'il fût élevé à la cour de France. Henri, à son retour, épousa secrètement sa maîtresse; mais, quelques mois après, sa grossesse ne permit plus de tenir cette union cachée. Le roi se trouvait donc avoir deux femmes; et Rome faisait encore attendre sa décision. Cranmer, nouvellement élevé à l'archevêché de Cantorbéry, s'offrit à trancher la difficulté. Le 23 mai 1533, il prononce, en qualité de primat d'Angleterre, la sentence qui déclarait nul et non avenu le mariage de Henri VIII avec Catherine d'Aragon. Cinq jours après, une autre sentence reconnait Anne Boleyn pour épouse et reine légitime. Henri la fait aussitôt couronner avec une pompe extraordinaire. Indigné de l'audace avec laquelle l'archevêque de Cantorbéry avait empiété sur ses droits, le pape casse ses deux sentences, et menace Henri de l'excommunication, si avant un terme fixé, il n'a point tout remis sur l'ancien pied. Pour toute réponse, Henri déclare princesse de Galles Élisabeth, qu'Anne Boleyn venait de mettre au monde. Marie, fille de Catherine d'Aragon,

était enveloppée dans la condamnation de sa mère. François Ier, dans l'intervalle, s'était rendu à Marseille, auprès de Clément VII, qui y avait accompagné sa nièce, Catherine de Médicis. A la prière du roi de France, le souverain pontife se borna à demander que Henri VIII comparût à Rome par procureur, et s'engageât, par écrit, à se soumettre aux décisions du saint-siége. De son côté, le pape promettait de faire juger ce grand procès à Cambrai, par une commission qui ne serait point suspecte au roi d'Angleterre. François expédie promptement à Londres Jean du Bellay, évêque de Paris, pour presser Henri d'accepter cette proposition. Jean du Bellay, avec la même célérité, passe de Londres à Rome; mais il n'est chargé que d'une promesse verbale. Clément insiste pour que le roi produise une promesse écrite; et il fixe le terme auquel cet acte authentique doit lui être remis. Ce terme expire, et rien ne paraît. Le bruit circule à Rome qu'on vient de publier à Londres un libelle infâme contre le siége apostolique, et qu'on y a joué, en présence du roi lui-même, une farce indécente dirigée contre le pape et les cardinaux. L'évêque de Paris demande un délai de six jours, et il ne peut l'obtenir : la sentence est prononcée (23 mars 1534); l'union de Henri VIII avec Catherine d'Aragon est déclarée valide; il est sommé de la reprendre sous peine d'excommunication : et, deux jours après, arrivent en bonne forme toutes les pièces que l'on attendait; le courier avait été retardé par un accident. Le 30 mars, et conséquemment avant qu'il fût possible de savoir à Londres ce qui s'était passé à Rome le 23 du même mois, la session du parlement était déjà close; les sentences du primat Cranmer contre Catherine d'Aragon et en faveur d'Anne Boleyn solennellement confirmées, et les enfants nés ou à naître de ce second mariage reconnus seuls héritiers légitimes du trône. Il restait donc peu de chose à faire pour consommer le schisme, lorsque Henri reçut la nouvelle de sa condamnation. La mort de Clément VII, qui la suivit d'assez près, l'élection du cardinal Farnèse (Paul III) qui lui avait toujours été favorable, lui offraient de nouvelles chances de succès : il les dédaigna toutes, et convoqua aussitôt le parlement, qui, se piquant d'aller au-devant de ses vœux, s'empressa d'annexer à la couronne la plénitude des droits tant spirituels que temporels, jusqu'alors inhérents à la papauté. Une proclamation du roi défendit de donner désormais à l'évêque de Rome le nom de pape, et ordonna de l'effacer de tous les livres. Le vénérable évêque Fisher, le célèbre chancelier Thomas Morus, tous deux invinciblement attachés à la religion de leurs pères, payent de leur tête le refus de prêter le serment de suprématie. Anne Boleyn, fille d'honneur de la reine Catherine, lui avait enlevé son époux et sa couronne : Jeanne Seymour, fille d'honneur de la nouvelle reine, occupe tout à coup sa place dans la couche royale et sur le trône. Au milieu d'un tournoi où Henri présidait avec Anne, il se lève et s'éloigne furieux. Dès le lendemain, la reine est arrêtée, conduite à la Tour, accusée d'adultère, d'inceste, de complot contre la vie de son époux. Une commission, présidée par son oncle, le duc de Norfolk, la condamne à être brûlée vive ou décapitée, *selon le bon plaisir du roi*. Dix-sept jours la virent passer du trône à l'échafaud. Le lendemain de sa mort, encore tout couvert, pour ainsi dire, de son sang, il épousa la jeune et belle Seymour. L'archevêque Cranmer avait prononcé le divorce d'Anne Boleyn, lorsque déjà elle n'existait plus; il avait déclaré bâtarde sa fille Élisabeth : le parlement donna à ces actes force de loi. La couronne fut dévolue aux enfants à naître de Jeanne Seymour, ou de toute autre femme que le roi pourrait épouser dans la suite. En apprenant la mort tragique d'Anne Boleyn, le pape Paul III conçut l'espoir de ramener Henri VIII dans le giron de l'Église. Henri ne répondit à ses avances qu'en faisant mettre au rang des crimes de haute trahison tout écrit, tout discours, tendant à rétablir en Angleterre l'autorité de l'évêque de Rome. Henri, ne songeant qu'à consolider son pouvoir religieux, imposa, sous peine de mort, cette œuvre de sa volonté suprême. Les statues des saints renversées, les richesses du clergé confisquées au profit du trésor, les bûchers et les échafauds dressés pour les catholiques et les protestants, tels furent les auxiliaires de la réforme. Le 6 janvier 1540, Henri, par les conseils de Thomas Cromwell, contracta un nouveau mariage avec Anne de Clèves, qu'il répudia 6 mois après pour mettre à sa place Catherine Howard, nièce du duc de Norfolk. Celle-ci, convaincue d'avoir mené une vie licencieuse dans sa première jeunesse et accusée de n'avoir pas été plus sage depuis son avénement au trône, devint bientôt l'objet des fureurs de Henri, qui la fit condamner à mort par le parlement et exécuter le 12 février 1542. L'année suivante Henri prit pour 6e femme Catherine Parr, veuve de lord Latimer. Cependant ce prince croyait avoir eu à se plaindre du roi d'Écosse, et sous des prétextes assez futiles, il avait envoyé une armée à Leith. Mais Charles-Quint, l'ennemi de la France, détourna sur elle le poids des armes du roi anglais, qui assiégea et prit Boulogne. Le traité du 7 juin 1546 rétablit la paix entre Henri et François Ier. Pendant ce temps, la cour de Londres était toujours agitée et l'échafaud dressé. La nouvelle reine, par ses idées religieuses opposées à celles du roi théologien, était sur le point d'y monter, lorsque Henri, qu'elle sut apaiser par une condescendance étudiée, se prononça ouvertement en sa faveur contre ses ennemis. On les accusa de trahison, le jeune Surrey fut décapité; le comte de Norfolk, son père, allait être traîné au supplice, quand Henri expira le 28 janvier 1547 laissant pour successeur Édouard VI, issu de son mariage avec Jeanne Seymour.

HENRI Ier, fils d'Alphonse III de Castille (ou IX de Léon), dit *le Noble*, et prédécesseur de Ferdinand III, né en 1204, mourut le 9 juin 1217, d'une tuile qui lui tomba sur la tête; les trois années de son règne ne furent signalées que par les intrigues de la régence.

HENRI II, roi de Castille, fils naturel d'Alphonse XI et d'Éléonore de Guzman, né à Séville en janvier 1333, porta d'abord le nom de comte de Transtamare, sous lequel il est aussi connu dans l'histoire. Après de nombreuses tentatives pour s'emparer du trône échu de droit à son frère Pierre le Cruel, Henri parvint enfin à mettre dans ses intérêts le roi de France, qui lui envoya une puissante armée commandée par le connétable Duguesclin et le comte de la Marche. Des victoires successives amenèrent les Français devant Montiel (1368), où s'était retiré Pierre le Cruel. Henri ayant fait élever une muraille autour de cette ville, Pierre, qui n'avait plus d'au-

tre moyen de salut que l'intrigue, promit à Duguesclin des sommes énormes et plusieurs villes de l'Espagne s'il consentait à lui livrer le comte de Transtamare; mais le connétable dévoila ces propositions au prétendant, et consentit, sur les instantes prières de celui-ci, à attirer dans sa tente Pierre le Cruel, qui y fut massacré par son frère (1369). Le règne de Henri II fut remarquable par la sagesse et la prudence de ce monarque, qui, reconnaissant envers la France, lui prêta le secours de ses armes contre Charles le Mauvais. Henri mourut le 29 mai 1379, repentant de son fratricide, et regretté de ses peuples.

HENRI III, roi de Castille, surnommé *l'Infirme*, né à Burgos en 1379, monta sur le trône à la mort de son père, Jean Ier, le 10 octobre 1390. L'archevêque de Tolède, son premier ministre, sa tante dona Léonor et ses oncles, pendant sa minorité, le tinrent comme prisonnier dans son palais. Quand il fut en âge de secouer le joug, il lui fallut combattre ses ambitieux parents, et il les vainquit. Les querelles de Benoît XIII et de Boniface III, qui prétendaient ensemble au pontificat, troublèrent un instant la Castille. Henri s'était d'abord prononcé pour Boniface; mais ayant voulu régler lui-même les affaires ecclésiastiques de son royaume, le pape qu'il protégeait n'en lança pas moins contre lui une bulle d'excommunication : alors Henri se retourna du côté de Benoît XIII. A cette époque il fut obligé de se défendre contre l'agression des Portugais, dont il défit les troupes sur terre et sur mer. Ce prince mourut regretté le 25 décembre 1406. Il avait protégé les arts, embelli les villes du royaume, et fait respecter la justice.

HENRI IV, roi de Castille, dit *l'Impuissant* et *le Libéral*, fils de Jean II, lui succéda en 1454, alors âgé de 30 ans. Ses mœurs dissolues, la bassesse de son caractère et le mépris avec lequel il traita les grands causèrent des troubles dans le royaume. Henri avait répudié en 1454 Blanche de Navarre, pour épouser Jeanne de Portugal; une fille, Jeanne, était le fruit de cet hymen. Les grands refusèrent de la reconnaître, sous prétexte que Henri, impuissant, avait fait entrer dans le lit de sa femme Bertrand de la Cueva. Une insurrection, dont l'archevêque de Tolède était le chef, ayant éclaté, Henri IV fut déposé en 1465 avec un grand appareil au milieu du peuple assemblé, et la couronne décernée à l'infant don Alphonse; mais celui-ci étant mort peu de temps après, on proposa le trône à la sœur du roi, dona Isabelle, qui le refusa : cependant Henri IV défendait ses droits, et la Castille était en proie à une horrible guerre civile. Des concessions réciproques ramenèrent le calme : le monarque s'était engagé à reconnaître sa sœur pour son héritière; mais en mourant (20 décembre 1474), il déclara qu'il désignait sa fille Jeanne pour lui succéder. Ce prince vindicatif, débauché et cruel, avait régné 20 ans, et ses États furent continuellement livrés aux guerres étrangères ou aux dissensions intestines.

HENRI de Bourgogne, tige de la première branche des rois de Portugal, était petit-fils de Robert Ier, duc de Bourgogne, et neveu de Henri Ier, roi de France. Il naquit vers 1035, et passa, vers 1060, en Espagne, attiré, dit-on, par la renommée du Cid, le plus grand capitaine de son siècle. Il signala sa valeur dans plusieurs combats, et, après la mort de Ferdinand, roi de Castille, resta attaché à son fils Alphonse VI, qui le récompensa de ses services, en lui accordant, en 1072, la main de dona Thérèse, sa fille naturelle. Il obtint, par ce mariage, le gouvernement de Porto, et du pays entre Douro et Minho, qu'il avait conquis sur les Mores, et dont il fut fait comte souverain, en 1098. Après avoir pris des mesures contre les nouvelles tentatives des Mores, il s'embarqua, vers 1103, pour aller rejoindre, dans la Palestine, son cousin Renaud, comte de Bourgogne; et il rapporta, des lieux saints, de précieuses reliques, dont il enrichit la cathédrale de Braga. Il eut constamment les armes à la main pour attaquer les infidèles, ou pour repousser leurs agressions; et il mourut au siége d'Astorga, en 1112. Les exploits de ce prince forment le sujet de l'*Henriqueida*, du comte d'Ericeira. Son portrait a été gravé par Corn. Galle, d'après une ancienne peinture sur verre. Son fils Alphonse a été le premier roi de Portugal.

HENRI (le cardinal), 5e fils d'Emmanuel, roi de Portugal, né à Lisbonne le 31 janvier 1512, fut destiné dès son enfance à l'état ecclésiastique, devint successivement archevêque de Braga et d'Evora, cardinal, légat du saint-siége, et monta sur le trône à la mort de son neveu Sébastien. Il fit respecter la religion dans ses États, fonda des hospices et des universités; mais, faible et d'un esprit changeant, ce prince était peu capable de soutenir le poids d'une couronne. Il mourut au palais d'Almeyren le 31 janvier 1580. On a de lui des *Méditations sur les mystères de la vie du Sauveur*, Evora, in-8o; Lisbonne, 1574, in-8o; traduites en latin, Louvain, 1575, in-12; Lisbonne, 1576, in-8o, et plusieurs autres écrits ascétiques, indiqués dans la *Bibliothèque curieuse*, de David Clément, tome IX.

HENRI DE PORTUGAL, duc de Viseo, né à Porto le 4 mars 1394, 4e fils de Jean Ier, roi de Portugal, fit une étude approfondie de la géographie et de l'art de la navigation, et signala plusieurs fois son courage sur mer, notamment dans l'expédition de Tanger. Ce prince appelait autour de lui les marins et les voyageurs les plus célèbres de l'époque, et la découverte de l'île de Porto-Santo, de Madère en 1419, ainsi que plusieurs voyages dans la rivière du Sénégal, furent dus à ses soins. Il mourut le 15 novembre 1460. On lui attribue l'invention des cartes plates.

HENRI DE CHAMPAGNE, roi de Jérusalem, naquit en 1180 ou 1181. Après avoir institué son frère Thibaut son héritier universel au comté de Champagne, il se rendit dans la Palestine pendant la troisième croisade, et se distingua au siége de Ptolémaïs ou de St.-Jean-d'Acre. Richard Cœur de Lion, qui était son oncle, lui fit épouser Isabelle, veuve de Conrad, marquis de Tyr : son mariage et le consentement des seigneurs et des barons l'élevèrent au trône de Jérusalem. Il mourut dans la quatrième croisade (l'an 1197); il s'était placé à une fenêtre de son palais pour voir défiler les troupes qui marchaient au secours de Jaffa : la fenêtre s'écroula tout à coup, et l'entraîna dans sa chute. Isabelle, sa veuve, épousa Amaury, roi de Chypre, qui fut après lui roi de Jérusalem.

HENRI DE PRUSSE (le prince). *Voyez* **FRÉDÉRIC-HENRI-LOUIS DE PRUSSE**.

HENRI DE BOURGOGNE, surnommé *le Grand*, obtint en 987 de Hugues Capet, son frère, le duché de Bourgogne en propriété, après l'avoir possédé à titre de bénéfice depuis 965, comme fils de Hugues le Blanc. Ce prince, qui gouverna avec sagesse et sut entretenir la paix avec ses voisins, mourut au château de Pouilli-sur-Saône en 1002. Il avait épousé Gerberge, veuve d'Adalbert, roi des Lombards, et mère d'Otto-Guillaume, que Henri adopta.

HENRI Ier, roi d'Haïti. *Voyez* **CHRISTOPHE.**

HENRI DE RIMINI (Henricus Ariminensis), théologien, ainsi nommé du lieu de sa naissance, vivait au commencement du 14e siècle. Il embrassa la vie religieuse dans l'ordre de Saint-Dominique, et se distingua par son talent pour la prédication, à une époque où les véritables principes de l'éloquence n'étaient pas encore connus. On a de lui : *Tractatus de quatuor virtutibus cardinalibus*, imprimé à Spire vers 1472. Henri de Rimini est auteur de quelques autres ouvrages restés manuscrits. Les Pères Quetif et Échard en ont donné la liste dans les *Scriptores ordinis prædicatorum*, tome Ier, page 525.

HENRI *le Cacique*, jeune indien de Saint-Domingue, vivait sur la fin du 15e siècle. Il tomba entre les mains d'un maître barbare qui, joignant l'insulte aux mauvais traitements, lui ravit son épouse. Rebuté par le lieutenant du roi et par l'audience royale, auxquels il avait porté ses plaintes, et forcé de se faire justice à lui-même, il rassembla autour de lui un certain nombre de ses compatriotes avec lesquels il se cantonna dans les montagnes de Bahuruco, ancien patrimoine des Caciques, ses aïeux. Valençuche (c'était le nom de son maître) le poursuivit dans sa retraite, à la tête de quelques soldats espagnols. Il se disposait à l'attaquer, lorsque Henri le prévint et le chargea d'une manière si vigoureuse qu'il le força de se retirer avec perte. Des partis plus considérables envoyés à sa poursuite n'eurent pas plus de succès. Chaque triomphe valait au Cacique de nouveaux auxiliaires. Il arma ses gens le mieux qu'il lui fut possible, il les forma au maniement des armes, les soumit à une discipline sévère et parvint ainsi à se rendre formidable aux conquérants du nouveau monde. La colonie espagnole était dans l'abattement et la consternation, et comme la guerre était constamment malheureuse on crut devoir tenter la voie des négociations. Un vieil officier castillan, chargé de poursuivre Henri dans sa retraite, jugea plus prudent de négocier que de combattre. S'étant abouché avec lui, il proposa la paix et des conditions honorables, disant que l'intention de la cour de Castille était de lui assurer la libre jouissance de telle partie de l'île qu'il souhaiterait. Une suspension d'armes suivit cette conférence; mais bientôt la guerre se ranima plus fortement entre les Espagnols et le Cacique. Elle devint si dangereuse pour les premiers, qu'ils envoyèrent à la métropole des plaintes réitérées. Alors Charles-Quint leur envoya Barrio avec de pleins pouvoirs. Henri reçut avec respect les lettres de l'Empereur, qui lui accordait tel canton de l'île qu'il voudrait choisir, pour y vivre réuni avec les siens exempts de toute charge et dans une entière liberté. Quelque temps après l'acceptation du traité, le Cacique se retira avec ses compagnons dans un lieu nommé Boya dont on lui donna le territoire à titre de principauté héréditaire. Ce petit État était composé de 4,000 individus, Henri vécut paisiblement au milieu des siens. Après sa mort, les Espagnols reprirent bientôt leur ascendant.

HENRI DE SAINT-IGNACE, savant théologien de l'ordre des carmes, natif de la ville d'Ath, mourut en 1720 dans un âge très-avancé à la Cavée, maison de son ordre, au diocèse de Liége, après avoir rempli avec distinction les charges les plus considérables de son ordre. Il avait fait un long séjour à Rome sous le pontificat de Clément XI, qui l'estimait beaucoup. Le plus considérable de ses écrits est un cours complet de théologie morale en 3 volumes in-fol., intitulé : *Ethica amoris*, Liége, 1709. Celui de ses ouvrages qui est le plus connu, après le précédent, est intitulé : *Tuba maxima mirum clangens sonum ad SS. D. N. papam Clementem XI, imperatorem, reges*, etc.; *De necessitate reformandi societatem Jesu, per Liberium Candidum*, Strasbourg, 1717, 2 vol. in-12.

HENRI. *Voy.* **BAVIÈRE, BRABANT, CONDÉ, GUISE, HARCOURT, LORRAINE** et **NEMOURS.**

HENRI DE LIVONIE, premier historien de ce pays, vivait au commencement du 13e siècle, et accompagna Philippe, évêque de Ratzebourg, dans son voyage en Italie. On croit qu'il était prêtre ou religieux. On a de lui des *Annales*, de 1184 à 1225, dont l'original doit exister dans les archives de Suède. Jean-Daniel Gruber, en ayant eu une copie, les fit imprimer sous ce titre: *Origines Livoniæ sacræ et civiles*, Francfort, 1740, in-fol.; et Jean-Godefroi Arndt en publia une traduction allemande, Halle, 1747, in-fol.

HENRI. *Voyez* **ALKMAR, BUCHE, GAND, HUNTINGDON, KALKAR, SETTIMELLO, SUSON** et **SUZE.**

HENRIET (Israel), graveur, né à Nancy en 1608, reçut les premières leçons de dessin de Claude Henriet, son père, habile peintre sur vitraux. Il étudia ensuite sous Antoine Tempeste en Italie, et enfin sous le célèbre Callot, dont il a imité le faire, et dont il s'était chargé de vendre les ouvrages. Il fut nommé maître de dessin de Louis XIV, alors enfant, et mourut à Paris en 1661. On cite parmi ses estampes l'histoire de *l'Enfant prodigue*, suite qu'on a quelquefois attribuée à Callot.

HENRIETTE-MARIE DE FRANCE, reine d'Angleterre, fille de Henri IV et de Marie de Médicis, née à Paris en 1609, épousa en 1625 le prince de Galles, depuis roi sous le nom de Charles Ier, dont elle partagea les tristes destinées. Le catholicisme qu'elle professait fut la cause ou le prétexte de toutes les persécutions qu'elle eut à souffrir. Les troubles d'Écosse ayant éclaté, et redoutant avec raison les suites de la rébellion, elle s'embarqua secrètement en 1644 pour la France dans le dessein d'intéresser Louis XIII aux infortunes de Charles. On s'aperçut de son évasion, et les Anglais osèrent poursuivre à coups de canon le bâtiment qui portait leur reine. Les efforts d'Henriette furent inutiles; la France, au milieu des agitations de la Fronde, ne pouvait songer à secourir le roi d'Angleterre, et d'ailleurs les événements avaient pris une marche trop rapide pour qu'on pût l'arrêter; Charles Stuart venait de périr. La malheureuse reine, ne pensant plus qu'à se créer un asile, fonda à Chaillot le couvent de la Visitation, où elle se retira. Ce-

pendant les troubles de la Fronde agitaient toujours la France, et la reine fut obligée de suivre la cour de Louis XIV, alors plongée dans l'inquiétude, et déchirée par les dissensions intestines. La paix ayant succédé à cette agitation universelle, Henriette retourna au couvent de la Visitation. Elle n'avait cessé dans sa triste position de s'acquitter des devoirs de mère envers sa fille Henriette Anne et son fils, depuis Charles II. Cette courageuse princesse vit enfin ses malheurs réparés en partie. Cromwell était mort, et les Anglais, par une tardive justice, rappelèrent l'héritier légitime du trône. Henriette, qui voulait jouir du bonheur de son fils, passa en Angleterre, et revint mourir dans sa maison de Chaillot le 10 septembre 1669. Bossuet prononça son *Oraison funèbre*, Paris, 1670. On a une *Histoire de Henriette-Marie, avec un journal de sa vie*, par C. C., Paris, 1690 et 1693, in-8°.

HENRIETTE-ANNE D'ANGLETERRE, duchesse d'Orléans, fille de la précédente et de Charles Ier, née le 16 juin 1644 à Exeter, au milieu des troubles qui déchiraient alors l'Écosse et l'Angleterre, fut confiée par sa mère aux soins de la comtesse de Morton, sa gouvernante, qui la fit passer secrètement en France, où elle fut rendue à sa mère, réfugiée au couvent de la Visitation de Chaillot. Monsieur, duc d'Orléans, l'épousa sans avoir pour elle d'autre sentiment que l'amitié. Douée d'une beauté remarquable, Henriette ne put se garantir des séductions de la cour galante de Louis XIV; elle paya son tribut aux mœurs du jour, et on lui reproche avec raison de s'être conduite trop légèrement dans plusieurs circonstances. Sa correspondance avec le comte de Guiche, celle qu'elle entretint avec Louis XIV, par le ministère complaisant de Dangeau, ses rapports avec la comtesse de Soissons, sont autant de fautes dont son âge et la froideur de son époux ne peuvent la justifier. Elle était plongée dans toutes ces intrigues lorsque le roi la jugea digne de remplir une haute mission diplomatique. Il ne s'agissait de rien moins que de détacher l'Angleterre de la triple alliance qui unissait alors cette puissance à la Hollande et à la suède. Madame se rend secrètement à Douvres, s'y abouche avec son frère, réussit complétement dans sa négociation, et revient en France au bout de dix jours. Mais à peine a-t-elle remis au roi le traité important qu'elle a conclu, qu'elle meurt subitement à St.-Cloud le 29 juin 1670. On a prétendu qu'elle avait été empoisonnée, et ce problème historique est encore à résoudre. Bossuet prononça à St.-Denis l'*Oraison funèbre* de Madame le 21 août 1670. On sait que c'est un de ses chefs-d'œuvre. L'abbé Feuillet, qui assista la princesse dans ses derniers moments, a publié un autre *Discours funèbre*, précédé de la relation de sa mort, Paris, 1686; Mme de Lafayette a laissé une *Histoire d'Henriette d'Angleterre*, où il ne faut chercher l'exactitude que dans les détails de la fin de la princesse. Mme Sophie Gay vient de publier (1844) un roman historique, *le comte de Guiche*, dans lequel cette princesse joue un rôle important.

HENRION (Denis), mathématicien français, né vers la fin du 16e siècle, professa les mathématiques à Paris en 1607, devint ingénieur du prince d'Orange et des États-Généraux, et mourut vers 1640. Il fut l'un des premiers traducteurs d'Euclide, et fit connaître le premier en France la théorie des logarithmes, inventée par Neper. On a de ce savant, oublié dans la plupart des dictionnaires, entre autres ouvrages : *Mémoires mathématiques recueillis et dressés en faveur de la noblesse française*, Paris, 1612, in-4°, réimprimés avec augmentation, 2 vol. 1623-27, in-8°; *les XV livres des Éléments d'Euclide, traduits en français*, Paris, 1615, in-8°, 2e édition, 1621, in-8°; *les Éléments et les Données d'Euclide, traduits en français avec des commentaires*, 1632, in-4°: cet ouvrage et le précédent se trouvent réunis dans le suivant : *Éléments géométriques d'Euclide, trad. et commentés*, Rouen, 1649, 1676, 2 vol. in-8°; Paris, 1683-1689, 2 vol. in-8°; *Éléments sphériques de Théodose Tripolitain, traduits en français*, Paris, 1615, in-8°; *Collection*, ou *Recueil de divers traités mathématiques*, ib., 1621, in-4°, etc.

HENRION (Nicolas), antiquaire, né à Troyes le 6 décembre 1663, mort le 24 juin 1720, membre de l'Académie des inscriptions et professeur de syriaque au collége de France, a composé un grand nombre de dissertations dont on trouve des extraits dans les *Mémoires* de l'académie, entre autres, l'ébauche d'un *Nouveau système sur des médailles samaritaines*, qui présente des vues neuves. Un long et pénible travail sur les poids et les mesures des anciens épuisa les forces de ce savant, et lui coûta la vie.

HENRION (C.), littérateur médiocre et très-abondant, mort à Charenton en 1808, composa un grand nombre d'ouvrages dont on n'indiquera que les principaux : *la Champêtréide*, ou *les Beautés de la paix et de la nature*, poëme, Paris, 1795, in-8°, *Révélations d'amour*, ibid., 1796, in-8°; *les Incroyables et les Merveilleuses*, ouvrage impayable, ibid., 1797, in-12, etc.

HENRION DE PANSEY (Pierre-Paul-Nicolas), premier président de la cour de cassation, né le 28 mars 1742 à Treveray, près de Ligny (Lorraine), d'une famille de magistrature, fit son droit à Pont-à-Mousson, et alla en 1762 à Paris, où, l'année suivante, il fut reçu avocat. Inscrit sur le tableau après 4 années de stage, il ne surmonta qu'à l'aide des plus pénibles efforts les obstacles qu'il rencontrait à l'entrée d'une carrière où les succès ne dépendent pas moins du bonheur que des talents. Déjà l'utile emploi du temps que lui laissait le manque d'affaires l'avait rendu familier avec les meilleurs auteurs. Il commença à se faire connaître par des *Éloges* de Dumoulin, de Matth. Molé, puis par un *Plaidoyer* en faveur d'un nègre qui réclamait sa liberté comme ayant été conduit en France sans l'accomplissement, de la part de son maître, des formalités imposées par la législature d'alors pour le maintien de l'esclavage en terre franche (1770). Cette cause fit honneur au jeune avocat; mais c'était à la consultation, non à la plaidoirie, qu'il s'était destiné. Le *Traité des fiefs de Dumoulin, analysé et conféré avec d'autres feudistes*, qu'il publia en 1773, in-4°, décida la réputation de Henrion, qui, dès ce moment, vit abonder dans son cabinet les consultations sur les questions dans lesquelles il s'était montré si profondément versé. Les *articles* qu'il fournit sur les mêmes matières au *Répertoire*, achevèrent de le placer au premier rang des jurisconsultes. Les événements de 1789 l'arrêtèrent dans la publication de ses *Dissertations féodales*, dont il avait fait paraître les 2 premiers vol. Re-

tiré dans son domaine de Pansey pendant le régime de la Terreur, il accepta, sous le gouvernement directorial, la place d'administrateur du département de la Marne, passa depuis à une modeste chaire de législation à l'école centrale de Chaumont, et, lors de sa réorganisation, fut élu membre de la cour de cassation, dont il devint bientôt l'un des présidents. Alors parurent successivement ses traités *De la Compétence des juges de paix*, 8ᵉ édition, 1827, in-8°, traduit en allemand et en italien; *De l'Autorité judiciaire en France*, 3ᵉ édition, 1827, 2 vol. in-8°; *Des Biens communaux et de la police rurale et forestière*, 2ᵉ édition, 1825, in-8° (un supplément parut en 1827 sous ce titre : *Du régime des bois communaux selon le nouveau Code forestier*, etc., in-8°). Napoléon s'était empressé de l'appeler à son conseil d'État. Plus tard le gouvernement provisoire (1814) lui confia le ministère de la justice. Enfin il remplaça Desèze (1828) dans la dignité de premier président de la cour de cassation. Ce grand jurisconsulte, non moins distingué par les qualités de l'esprit que par la solidité de son instruction, mourut le 23 avril 1829, dans sa 88ᵉ année. Il préparait une nouvelle édition de son *Précis des assemblées nationales en France depuis l'établissement de la monarchie*, etc., imprimé pour la première fois en 1826, in-8°. On lui doit encore : *Du pouvoir municipal et de la police intérieure des communes*, 2ᵉ édition, 1824, in-8°.

HENRIOT (François), commandant militaire de Paris, sous le régime de la terreur, naquit à Nanterre en 1761. La pauvreté de ses parents l'obligea, fort jeune encore, de quitter la maison paternelle et de chercher à gagner sa vie. Il commença par être domestique chez un procureur de Paris, d'où quelques biographes assurent qu'il se fit chasser pour vol. Devenu commis aux barrières, sa mauvaise conduite lui fit bientôt perdre son emploi. La police l'enrôla parmi ses agents. Il subit bientôt un jugement correctionnel qui le condamna à expier dans les prisons de Bicêtre quelque autre méfait du genre de celui qui l'avait fait renvoyer de chez son procureur. La révolution étant survenue, au moment de l'expiration de sa peine, il figura dans tous les désordres populaires. Au 2 septembre 1792, il dirigea les assassins de la prison des Carmes. La municipalité du 10 août le nomma commandant de la force armée de la section des sans-culottes. Il parut constamment à la tête des sections les plus turbulentes pour appuyer les projets de la commune et réclamer la proscription des girondins. Au 31 mai, il parut à la barre de la Convention, pour y dicter en quelque sorte ses ordres au nom de la populace effrénée qu'il commandait. Il demanda la suppression de la commission des Douze, et désigna en même temps les vingt-deux députés du côté droit qu'il était impatient de livrer aux vengeances populaires. Le 2 juin il se mit à la tête d'un rassemblement nombreux qui s'était formé sur la place de l'hôtel de ville et marcha contre la représentation nationale. Toute l'assemble sortit du lieu de ses séances, conduite par Hérault de Séchelles, son président, qui essaya vainement de calmer la multitude par d'énergiques et sages exhortations. « Le peuple, lui dit Henriot, ne s'est pas levé pour écouter des phrases; ce sont des victimes qu'il lui faut. » Hérault insista néanmoins, et le somma de laisser sortir librement la représentation nationale. « Non, répliqua-t-il, personne ne sortira : soldats, aux armes! canonniers, à vos pièces! » Dans ce moment, Marat, abandonnant les rangs de la Convention, vint embrasser Henriot au milieu de son état-major, et le proclamer sauveur de la patrie. « Je saurai mériter ce nom et justifier tes espérances, » lui répondit le général des sectionnaires; et on l'entendit crier aussitôt, en traversant cette bande de furieux : « Camarades, point de faiblesse; ne quittez point votre poste, qu'on ne vous ait livré ces scélérats de girondins, ces ennemis du peuple. » Cette courte harangue terminée, il se précipita dans l'assemblée avec Marat et une centaine de sans-culottes, les plus forcenés de sa troupe, pour imposer enfin ses volontés à la Convention, qui lui accorda effectivement la proscription des victimes signalées par les pétitionnaires insurgés. Ce triomphe valut à Henriot le poste de commandant général de la force armée dans la capitale; mais bientôt la discorde éclata parmi les vainqueurs de la Gironde : la commune et Robespierre se brouillèrent. Henriot, satisfait de sa position et ne pouvant pas espérer de monter plus haut, se déclara contre les hébertistes et chercha à se maintenir par le crédit de Maximilien. Au 9 thermidor, il parcourut les rues de la capitale en criant : « Aux armes! les scélérats triomphent; vive Robespierre! » Mais arrêté bientôt lui-même par des gendarmes, il fut conduit au comité de sûreté générale d'où Coffinhal parvint à l'enlever. En retournant à l'hôtel de ville, Henriot et son libérateur rencontrèrent sur la place du Carrousel un détachement de canonniers et de gendarmes qui paraissaient incertains sur le parti qu'ils devaient prendre. Henriot eut d'abord l'idée de profiter de leur hésitation et de les décider, par un coup d'audace, à tirer sur la Convention. Il se jeta en conséquence sur le cheval de l'un des gendarmes et ordonna de pointer les pièces contre l'assemblée. Ce fut le dernier acte de vigueur de ce misérable. Il n'osa ni commander le feu, ni faire marcher sa troupe en avant. Donnant au contraire l'exemple de l'indécision et de la retraite, il revint à l'hôtel de ville, où Robespierre et ses collègues étaient rassemblés. Là, au lieu de mettre à profit les dispositions de la foule qui l'entourait, il s'enivra avec de l'eau-de-vie, et montra tant d'impéritie et de lâcheté que Coffinhal le jeta par une fenêtre, après lui avoir reproché, en termes injurieux, d'être la cause de la défaite de son parti. Henriot ne mourut pas de cette chute; il chercha même à se cacher dans l'égoût où il était tombé; mais ses cris plaintifs qu'il ne put contenir, le firent découvrir, et il fut exécuté le lendemain avec ses complices.

HENRIQUES DE ABREU (Pierre), curé de Saint-Pierre de Farinhapodre, dans le diocèse de Coïmbre, naquit à Évora de Alcobaça, l'*Eburobritium* des Romains. Il était très-versé dans l'érudition sacrée et profane. On a de lui : *la Vie et le martyre de Ste Quiterie et de ses huit sœurs, protomartyres de l'Espagne*, Coïmbre, 1651, in-4°.

HENRIQUET. *Voyez* **DUPONT.**

HENRIQUEZ (Henri), jésuite portugais, l'un des premiers compagnons de St. Ignace, né vers 1520, fut envoyé dans les Indes, où il se consacra pendant 45 années à la propagation de la foi, et acquit une grande connaissance des dialectes des différentes contrées où il exerça son ministère. Il en a publié des *Grammaires* et

des *Vocabulaires* qui sont bons à consulter. On lui doit en outre une *Vie de la Ste. Vierge*; plusieurs autres *Vies* des saints, et un traité *Contra fabulas ethnicorum*. Ce missionnaire mourut en 1600 dans un âge très-avancé.

HENRIQUEZ (Henri), aussi jésuite portugais et contemporain du précédent, mort en Italie en 1608, s'est signalé parmi les adversaires de Molina, dont il combattit les doctrines dans un grand nombre d'écrits, aujourd'hui oubliés. On connaît encore de lui une *Somme de théologie morale*, 3 vol. in-fol., et des traités de scolastique en latin. — Henriquez (François), navigateur portugais, a publié un *Voyage en Chine*, où l'on trouve des détails intéressants.

HENRIQUEZ (Henri), cardinal, né en 1701 dans le territoire d'Otrante, mort en 1756, protégea et cultiva les arts et les lettres, et remplit honorablement plusieurs missions diplomatiques de haute importance, entre autres celle d'apaiser les troubles de la république de St.-Marin. Les jésuites s'étaient mis sous sa protection. On a de lui des *Discours*, des *Élégies*, et une traduction italienne de l'*Imitation de Jésus-Christ*, Rome, 1754 et 1755, 3 vol. in-8°; Venise, 1775, 1782, 3 vol. in-12, etc.

HENRIQUEZ (L. M.), poëte et littérateur, né vers 1765, professa les belles-lettres au collége de Blois, et fut agrégé à plusieurs sociétés littéraires. Il mourut vers 1815. Il a publié : *le Pape traité comme il le mérite*, Paris, 1791, in-8°; *le Diable à confesse*, poëme, ibid., 1791, in-8°; *Voyages et aventures de Fronde-Abus, fils d'Herschellon, dans la cinquième partie du monde*, Paris, 1799, in-8°; ibid., 1801, in-12, figures; *les Grâces à confesse*, ibid., 1804, in-12; (avec Armand Gouffé) *le Chaudronnier de Saint-Flour*, comédie-vaudeville en un acte.

HENRIQUEZ DE GUZMAN (dona Féliciana), née à Séville en 1600, a laissé des églogues, des élégies, des madrigaux, etc., et une tragi-comédie intitulée : *los Jardines y campos sabeos*, Coïmbre, 1621, in-4°, et Lisbonne, 1627.

HENRIQUEZ DE SALAS (Jacques), né à Tolède, embrassa l'état ecclésiastique, et fut élevé à la dignité de cardinal. Il a publié un grand nombre d'ouvrages de théologie, parmi lesquels on cite avec éloge une *Instruction pour les prêtres*, et une *Somme de cas de conscience, avec des additions et annotations par André Victorello*. Ces deux ouvrages parurent en 1619.

HENRY (Jean), écrivain ascétique, vivait dans le 15e siècle, était chantre de l'église de Notre-Dame de Paris, et président en la chambre des enquêtes du Palais. Il mourut en 1483. On lui attribue : *le Pèlerinage de Notre-Dame et de Joseph de Nazareth en Bethléem*, Paris, 1506, petit in-8° gothique; *C'est le livre du jardin de contemplation*, ibid., sans date, petit in-8° gothique; *le Livre de réformation*, utile à toutes les religieuses, ibid., in-8°; *le Livre d'instruction*, pour novices et professes, ibid., in-8°, etc.

HENRY (François), avocat au parlement, né à Lyon en 1615, mort à Paris en 1686, se livra avec succès à l'étude de l'histoire naturelle, de la physique, de la géométrie et de l'astronomie; il a laissé plusieurs dissertations savantes : une édition des *Œuvres* de Gassendi, Lyon, 1658, 6 vol. in-fol., et une des *Ouvrages chimiques* de Paracelse, Genève, 1658.

HENRY (Mathieu), théologien anglais non conformiste, né en 1662, mourut à Nantwich, en 1714. On a de lui, outre des sermons : *Discours concernant la nature du schisme*, 1689; *Vie de M. Philippe Henry; Catéchisme de l'Écriture*, 1702; *Hymnes de famille*, 1702; *le Compagnon du communiant*, 1704, etc.

HENRY (Robert), historien écossais, né dans le comté de Stirling en 1718, mort en novembre 1790, ministre de l'Église presbytérienne en Écosse, est auteur d'une *Histoire d'Angleterre*, publiée de 1771 à 1793, 6 vol. in-4°. Cette histoire, qui finit à la mort de Henri VIII, est composée sur un plan entièrement neuf, et dont l'avantage est aujourd'hui généralement reconnu. Continuée en 1796 par James Petit Andrews jusqu'au règne de Jacques Ier, elle a été imprimée avec cette continuation, Londres, 1799, 14 vol. in-8°. Boulard et Cantwell en ont publié une traduction française, Paris, 1789-96, 6 vol. in-4°, fig., qui ne comprend pas la continuation.

HENRY (David), imprimeur, né près d'Aberdeen en 1710, mort à Lewitham le 5 juin 1792, eut pendant un grand nombre d'années la direction du *Gentleman's magazine*. On lui doit encore les ouvrages suivants : 20 *Discours* abrégés de Tillotson, 4e édition, 1779; *le parfait Fermier*, ou *Système pratique d'agriculture*, 1772. Cet ouvrage a été traduit en français par de Fréville, en tête du *Voyage agronomique*, d'Arth. Young, Paris, 1774, 2 vol. in-8°; *Tableau historique de tous les voyages autour du monde*, 1774, 4 vol. in-4°. Il a paru 2 vol. supplémentaires renfermant les voyages du capitaine Cook.

HENRY (Patrick), orateur américain, né le 29 mai 1736, dans le comté de Hanover en Virginie, de parents peu favorisés de la fortune, et qui avaient neuf enfants. Son père, étant à la fois président du comté, arpenteur et colonel d'un régiment de milice, lui enseigna les éléments du latin et un peu de calcul. Il le mit ensuite, vers l'âge de 15 ans, en apprentissage chez un épicier de campagne. Après y avoir passé une année, le jeune Henry, pensant qu'il valait mieux être maître qu'apprenti, s'associa avec un de ses frères aussi paresseux que lui. Ils ouvrirent une boutique d'épicerie; mais en peu de mois ils firent de si mauvaises affaires qu'il fallut fermer la boutique. Accablé de dettes et aussi insouciant qu'auparavant, Patrick n'épousa pas moins, à l'âge de 18 ans, la fille d'un petit fermier nommé Shelton, et prit lui-même une petite ferme, dans laquelle il mena une vie misérable. Il voulut essayer de nouveau si les chances de commerce ne tourneraient pas en sa faveur; pour la seconde fois, il fut marchand, et bientôt pour la seconde fois en faillite. Il avait 24 ans; ne sachant que devenir avec sa femme et ses enfants, il eut l'idée de se faire avocat. Il se prépara pendant 8 à 9 mois, ou selon d'autres, seulement pendant 6 semaines, à son nouvel état, et se présenta ensuite devant trois examinateurs dont le certificat suffisait en Amérique pour élever un étudiant au rang d'avocat. Henry Patrick fut en conséquence reçu au nombre des avocats. Mais ce n'était pas tout : il lui fallait avoir une clientèle, qui ne venait pas, apparemment parce qu'il n'inspirait guère de confiance. Dans cette position Henry demeura si pauvre que quand il n'avait pas à plaider, ce

qui arrivait souvent, il était obligé d'aider son beau-père, qui tenait une petite auberge près du tribunal, à faire le service de la table. Trois années se passèrent dans cette position humiliante; enfin un hasard révéla son génie. Le clergé eut un procès avec la paroisse au sujet de ses revenus qui, dans le principe, étaient de 160 quintaux de tabac, lorsque cette denrée valait 2 à 3 schellings le quintal. Plus tard le prix étant monté à 50 schellings, et la paroisse ne pouvant donner à chaque ministre de l'Évangile l'ancien taux, il s'agissait de l'indemnité à fixer par individu; le principe de la compensation était accordé; il ne restait que la quantité à régler. L'avocat de la paroisse, cédant à l'influence du clergé, abandonna la partie, et c'est alors qu'on eut recours à Henry, apparemment parce qu'il n'y avait pas d'autre avocat. Au jour de l'audience qui devait terminer le procès, la salle était remplie de monde. La cause fut appelée, le clergé en corps assistait à l'audience; le père de Patrick Henry présidait. L'avocat du clergé développe les prétentions de ses clients par une assurance et une force de logique qui paraissent n'admettre aucune réplique sérieuse. Arrive enfin le tour de Henry; il débute d'une manière lourde, embarrassée; le cœur bat vivement à son père; tout le monde prévoit l'échec du pauvre avocat; mais à mesure qu'il avance, sa diction devient nette, les paroles coulent comme de source, le visage de l'orateur naturellement commun s'anime, ses yeux étincellent, sa parole devient un torrent qui entraîne tout; il captive, séduit, émeut puissamment; l'auditoire est stupéfait de cette éloquence inattendue; le clergé qu'il attaque dans ses apostrophes fougueuses abandonne la salle, tout le monde est persuadé, et le jury fasciné oublie la justice due au clergé; il ne lui accorde qu'un penny pour toute indemnité. Enchanté de cette victoire, le peuple s'empare de l'orateur, et le porte en triomphe au dehors de la salle. On parla longtemps de ce plaidoyer qui mit Henry en crédit. S'étant établi auprès du tribunal du comté de Louisa, Henry demeura l'idole du peuple. Ami passionné de la chasse et de la solitude si favorable aux méditations, il continuait de parcourir pendant des journées entières les immenses forêts du pays; puis revenant en veste et en guêtres de cuir, il se rendait directement à l'audience, se chargeant de la première cause qu'on lui offrait, et plaidant avec cette éloquence irrésistible dont la nature l'avait doué. Bientôt les événements politiques portèrent l'avocat de Louisa sur un théâtre plus digne de son génie. Les colonies anglaises en Amérique étaient pleines d'agitation. La fameuse loi du timbre allait être proposée à l'adoption des assemblées coloniales. Henry fut nommé par le comté de Louisa membre de cette assemblée, où le parti anglais était encore puissant. Dans les années suivantes, il fut réélu à la chambre des *burgesses* de Virginie. Depuis 1765, il plaida à la cour royale de cet État; il y brilla moins, parce qu'il eut des rivaux plus versés dans la jurisprudence que lui. Il fut l'un des sept membres du premier congrès américain assemblé en 1774. Là, il put déployer de nouveau son talent oratoire. A la suite d'un discours qui produisit la plus vive sensation, la motion d'organiser et d'armer la milice de la Virginie fut adoptée sur-le-champ, et un comité fut nommé pour proposer un plan à ce sujet. Pendant que l'armement s'organise, Patrick étant retourné dans ses foyers, apprend que le gouverneur de Virginie, lord Dunmore, qui avait tenté de vains efforts pour faire échouer la motion de l'orateur, a enlevé à Williamsburgh 20 tonneaux de poudre appartenant à la colonie; aussitôt il soulève les habitants, et à la tête de 5,000 hommes, il marche sur Williamsburgh pour forcer le gouverneur à restituer les munitions. Celui-ci n'attendit pas l'arrivée de cet attroupement formidable; il entra en arrangement, promettant une indemnité. Patrick fit ensuite partie du congrès; et de retour chez lui, la province de Virginie le nomma l'un des deux colonels qui devaient commander la force armée de la colonie. Mais Henry n'occupa ce poste que peu de temps : il donna sa démission dans les premiers mois de 1776 par suite de quelques différends avec son collègue Woodford. En mai 1776, nous le retrouvons dans la convention de Virginie qui dota d'une constitution cette ancienne colonie. A la majorité de 60 voix sur cent, elle nomma Henry premier gouverneur du nouvel État, et il alla occuper le palais, où lord Dunmore l'avait naguère signalé au peuple comme un démagogue. Il fut réélu 2 années de suite gouverneur de la Virginie; au bout de ce temps, ne pouvant plus en exercer les fonctions, suivant la nouvelle constitution, il se retira avec sa seconde épouse Dorothée Dandridge, dans le comté qui a reçu d'après lui le nom de Patrick, et où il avait acheté 8 à 10,000 acres de terres labourables, après avoir vendu ce qu'il possédait dans le comté de Hanover. En 1780, il fut nommé membre de la chambre des délégués où il siégea pendant 4 ans. En 1784, il fut de nouveau élu gouverneur de la Virginie. Il n'aurait tenu qu'à lui de se faire réélire gouverneur à l'expiration du terme; mais ayant encore d'anciennes dettes à payer, et ne pouvant soutenir par sa fortune la dignité de cette place, il se retira, et refusa par le même motif de faire partie de la délégation de sept membres que la Virginie envoya à la convention de Philadelphie, et pour laquelle il venait d'être élu. Il alla s'établir dans le comté de Prince-Édouard, où il eut bientôt une clientèle considérable, parvint à éteindre ses dettes, et vécut dans l'aisance. Une convention devant s'assembler à Richmond, pour se prononcer sur la nouvelle constitution fédérale, le comté où il avait choisi son domicile le désigna pour le représenter. Le projet de constitution paraissant, à lui fervent républicain, accorder trop de pouvoir au président, il s'opposa à son adoption. Après la session de la convention virginienne, Henry ayant été nommé membre de la première chambre des représentants qui s'assembla en Virginie, il y empêcha par l'influence de sa parole l'élection de Maddison comme membre du sénat des États-Unis. Quoique après la session législative de la Virginie il se fût retiré des affaires publiques, il ne dédaigna pourtant pas en 1799, lors des élections des représentants au congrès national qui devait se prononcer définitivement sur l'adoption de la même constitution, de se présenter comme candidat dans le comté de Charlotte. Il fut élu presque par acclamation. Mais sa maladie ayant fait des progrès, il ne put remplir son mandat, et mourut à Redskill le 6 juin 1799, avant que le congrès s'assemblât. Sa Vie a été écrite par un de ses compatriotes, Guillaume Wirt, de Richmond en Virginie, sous le titre de *Sketches of the*

life and character of Patrick Henry, 2e édition, Philadelphie, 1818.

HENRY LE MÉNESTREL, connu aussi sous le nom de *l'Aveugle Harry*, poëte écossais du 14e siècle, a composé un poëme *sur les actions et la mort de William Wallace*, imprimé à Édimbourg, 1570, et à Perth, 1790, 3 vol. in-12, etc.

HENRY (Thomas), médecin et pharmacien anglais, établi à Manchester, fut un des fondateurs de la société littéraire de cette ville et un des membres de la Société royale de Londres. Particulièrement versé dans la chimie pratique, il traita, dit-on, le premier un sujet de grande importance pour le perfectionnement des étoffes de coton, l'emploi des mordants dans la teinture, et il s'empressa de recommander la nouvelle méthode de blanchiment. Les mémoires de la société de Manchester et d'autres compagnies savantes renferment plusieurs des résultats de ses travaux. Il a publié séparément : *Expériences et observations sur la préparation*, etc., *de la magnésie blanche*, 1773, in-8°; *Exposé d'une méthode pour empêcher l'eau de se putréfier en mer*, 1781, in-8°; *Mémoires du baron Haller*, 1783, in-8°. Thomas Henry est mort vers le milieu de l'année 1816, âgé de 82 ans.

HENRY DE RICHEPREY (Jean-François), né à Nancy en 1751, était destiné à l'état militaire; mais il accepta la proposition qui lui fut faite d'aller en Corse coopérer au cadastre de cette île, et dès lors successivement géomètre au terrier de la Corse, ingénieur et commis des finances, associé au voyage pittoresque de l'Italie, et enfin directeur du cadastre de la haute Guienne, il se fit remarquer par ses connaissances en géométrie, en histoire naturelle, en agriculture et en économie politique. En 1785, il partit pour l'île de Cayenne où la Fayette sacrifiait une habitation à un essai d'affranchissement des nègres: il y mourut en 1787. On a de lui une *Description des terres de la haute Guienne*, Ville-Franche, 1785; une *Description des mines de charbon de cette province*; des *Mémoires* sur la Corse, le Milanais, Naples, la Toscane, etc. Il a paru un *Essai biographique sur Henry de Richeprey*, Cahors, 1833, couronné par la Société royale d'agriculture de Paris en 1824.

HENRY (Gabriel), frère cadet du précédent, né à Nancy en 1753, se destina à l'état ecclésiastique et exerça ce ministère comme vicaire à Paris, puis comme curé à Laneuveville, près de Nancy, jusqu'en 1791. Il s'expatria, erra en Allemagne pendant plusieurs années et s'arrêta à Iéna où les catholiques le prirent pour leur curé. Après la bataille d'Iéna, en 1806, la ville fut livrée au pillage et Henry, reconnu pour Français, fut mandé au quartier général où l'accueil qu'on lui fit porta à croire que Henry avait indiqué des passages sûrs aux Français. Lors de la rentrée des Prussiens, en 1813, ceux-ci firent enlever Henry qui fut transféré en Silésie et accablé d'outrages. Rendu à la liberté, en 1814, il obtint une chaire de professeur de langue française à Aschaffenbourg, et mourut en 1833. On a de lui : *Correspondance de deux ecclésiastiques catholiques sur la question?* Est-il temps d'abroger la loi du célibat des prêtres, Paris, 1807; *Histoire de la langue française*, Paris, 1812, 2 vol. in-8°; *Petite bibliothèque française et allemande*, Stuttgard et Tubinge, 1820, 12 vol. in-12.

HENRY (Pierre-François), né à Nancy le 28 mai 1759, fut destiné de bonne heure à la carrière de la jurisprudence, et reçu avocat en sortant du collége. Il parut avec un certain éclat sur des théâtres d'amateurs et se crut appelé à la carrière dramatique. N'ayant pu débuter à Paris, il se rendit à Lyon où il essuya un échec, et il renonça pour toujours à cette carrière. Il retourna dans sa patrie, où il remplit, au commencement de la révolution, quelques fonctions administratives. En 1790 il fut envoyé à Paris, avec M. André, pour rendre compte, à l'assemblée nationale, de la malheureuse affaire de Nancy. Après l'accomplissement de sa mission, Henry revint à Nancy et retourna plus tard dans la capitale où sa seule occupation, tant que dura la Terreur, fut de fréquenter les différents théâtres; il vécut de ses travaux. Il mourut à Paris le 12 août 1833. Ses écrits originaux sont peu nombreux, et presque tous ont été publiés sous le voile de l'anonyme: *Histoire du Directoire exécutif de la république française*, depuis son installation de l'an IV (1795) jusqu'au 18 brumaire an VIII (9 novembre 1799), Paris, 1801, 2 vol. in-8°; *Histoire de Napoléon Buonaparte, depuis sa naissance jusqu'à sa mort*, Paris, 1826, 4 vol. in-8°. On doit encore à P. F. Henry un grand nombre de traductions d'ouvrages anglais: *OEuvres politiques de J. Harrington*, Paris, 1789, 3 vol. in-8°; *Voyage autour du monde par Sydney Parkinson*, ibid., 1797, 2 vol. in-8°; *Voyages en Norwége, Danemark et Russie, par Swinton et Thompson*, 1798, 2 vol. in-8°; *Voyage à Surinam et dans la Guiane, par Stedman et Thompson*, 1799, 3 vol. in-8° et atlas; *Voyage et découvertes à l'océan Pacifique, par Vancouver*, 1802, 3 vol. in-8°; *Vie de Washington, par Marshall*, 1807, 5 vol. in-8°; *Vie et pontificat de Léon X, par Roscoe*, 1808, 1813, 4 volumes in-8°; *Voyage au Pérou*, 1809, 5 vol. in-8°; *Histoire de la maison d'Autriche, par W. Coxe*, 1810, in-8°, etc. Henry a concouru en outre au recueil de *Géographie universelle*, publié par Mentelle et Malte-Brun dont il a fait environ trois volumes comprenant l'Italie, la Hollande, la Perse, l'Inde et l'Amérique. Il a fourni quelques articles à la *Biographie universelle* des frères Michaux.

HENRY (Jean), ministre du culte réformé en Prusse, était d'origine française et naquit à Berlin le 27 octobre 1761. Destiné de bonne heure à la carrière ecclésiastique, il y débuta en 1783, comme prédicateur à l'église française de Brandebourg. En 1795, il passa, pourvu du même emploi, à celle de Berlin, et en 1819 il devint président du synode provincial français. Il avait été nommé en 1795 directeur du Musée des antiquités, médailles et beaux-arts, et à cette place il joignit, de 1796 à 1816, celle de bibliothécaire du roi. Il mourut en 1831. On lui doit, entre autres écrits: *Adresse aux églises françaises de la Prusse* (en réponse à une lettre de M. Théremin intitulée: *Appel aux églises françaises*), Berlin, 1815, in-8°; *Considérations sur les rapports entre l'Église et l'État et sur la meilleure forme du gouvernement ecclésiastique* (suivies d'un sermon, etc.), Paris, 1820, grand in-8°; *Germon, ou Entretiens d'un père avec ses enfants sur l'histoire de la réformation et l'histoire du refuge*, Berlin, 1818; 2e édit., 1819; divers *Sermons*. Ces ouvrages sont tous écrits en français.

HENRY (Noel-Étienne), né à Beauvais le 26 novembre 1769, entra comme élève à l'Hôtel-Dieu de Paris en 1793, fut nommé en 1797 sous-chef de la pharmacie centrale, et à la mort de Demachy, créateur de cet établissement, devint titulaire de la place dont il exerçait les fonctions depuis plusieurs années. En 1804 il avait été nommé professeur adjoint à l'école de pharmacie, et chaque année il faisait encore dans l'établissement central un cours de chimie pharmaceutique pour les élèves des hôpitaux. En 1814 et en 1815 il fut chargé de l'organisation et de l'approvisionnement des hôpitaux temporaires établis à Paris et dans les environs. Nommé chevalier de la Légion d'honneur et membre de la Société royale d'agriculture, de la Société de l'industrie nationale et de plusieurs académies savantes, Henry voulut par des rapports et des mémoires concourir aux travaux de ces compagnies. Parmi ses ouvrages les plus remarquables, on cite: *Manuel de l'analyse chimique des eaux minérales; Pharmacopée raisonnée,* qu'il composa de concert avec M. Guibourt. Secrétaire de la commission des remèdes secrets, il fut un des collaborateurs les plus assidus du Code pharmaceutique. A la suite de quelques tracasseries Henry donna sa démission et mourut du choléra le 30 juillet 1832.

HENRYS (Claude), jurisconsulte, né à Montbrison en 1615, mort en 1662, fut avocat du roi au bailliage du Forez, et, de son temps, eut une très-grande réputation. Il a laissé un *Recueil d'arrêts et plaidoyers*, des *Harangues; l'Homme-Dieu, ou Parallèle des actions divines et humaines de J. C.* La première édition de ses *OEuvres* fut publiée en 1638, 2 vol. in-fol.; une 4e avec les observations de Bretonnier, 1708, 4 vol. in-fol.; une 5e par Terrasson, 1738; et enfin une 6e, Lyon, 1772. Les deux dernières sont les seules qui soient recherchées.

HENSCHENIUS (Godefroi), célèbre hagiographe, naquit à Venrad, dans le duché de Gueldre, le 21 janvier 1600. Après avoir terminé ses études au collége de Bois-le-Duc, il entra chez les jésuites, et professa les humanités à Courtrai, et dans d'autres villes de Flandre, avec beaucoup de succès. Il était très-habile dans la langue grecque. Le P. Bollandus, son ancien maître, le choisit, en 1635, pour l'aider dans la rédaction des *Acta sanctorum;* et ils publièrent ensemble les cinq premiers volumes de cette importante collection, comprenant les mois de janvier et de février. Henschenius se rendit ensuite à Rome, sur l'invitation du pape Alexandre VII; et il y passa près de trois années, uniquement occupé de fouiller les bibliothèques, et d'en extraire les pièces utiles à son entreprise. De retour à Anvers, en 1661, il disposa les matériaux qu'il avait rapportés de son voyage; et il venait de mettre sous presse le premier volume du mois de mars, lorsque Bollandus mourut. Alors on lui donna pour collaborateur le P. Papebroch. Ils terminèrent les 3 volumes de mars et les 3 d'avril; mais un incendie ayant détruit l'atelier de J. Blaeu, à Amsterdam, dans la nuit du 23 février 1671, les 3 volumes d'avril ne parurent qu'en 1675, à Anvers, chez Michel Knobaërt. Les matériaux se multipliant par les recherches des deux infatigables collaborateurs, ils divisèrent le mois de mai en 6 volumes, dont les 3 premiers furent publiés en 1680. Le grand âge d'Henschenius ne ralentissait point son ardeur; et il continuait de se livrer avec tout le zèle dont il était capable à l'examen des pièces qui devaient entrer dans le volume suivant, lorsqu'il mourut, presque subitement, à Anvers, le 22 septembre 1681, dans sa 82e année. Outre la part qu'il a eue aux 14 premiers volumes de ce précieux recueil, on a encore d'Henschenius : *Exegesis historica seu Diatriba de episcopatu Tungrensi et Trajectensi.* Anvers, 1653, in-4°; et réimprimé par Papebroch, dans le 7e volume des *Acta sanctorum,* du mois de mai; *Dagobertis Francorum regibus Diatriba,* ibidem 1655, in-4°; et dans le même recueil, 3e vol. d'avril; *Différentes Dissertations,* dont on trouvera les titres dans la *Bibl. Belgica* de Foppens, et dans la *Table* de la *Bibl. historique de France.* Henschenius est de plus l'un des éditeurs du recueil intitulé : *Imago primi sæculi Soc. Jesu,* Anvers, 1640, in-fol.

HENSLER (Philippe-Gabriel), médecin distingué, surtout pour ses recherches savantes sur les maladies de la peau, naquit à Oldenswort dans le duché de Sleswig, le 11 décembre 1733. Après avoir exercé la médecine à Altona et à Pinneberg, il fut nommé premier médecin du roi de Danemark, en 1775; et il enseigna, depuis 1789, la médecine à l'université de Kiel, où il mourut le 31 décembre 1805. Hensler contribua beaucoup à propager l'inoculation de la petite vérole. On a de lui : *Tentaminum et observationum de morbo varioloso satura,* Gœttingue, 1762, in-4°; *Lettre sur l'inoculation, dédiées au parlement de Paris,* Altona, 1765-1766, 2 vol. in-8°, etc.

HENTZ (Charles), conventionnel, né en Lorraine vers 1750, dans la petite ville de Sierk, embrassa avec chaleur la cause de la révolution de 1789, et fut nommé juge de paix en 1790. Nommé député à la Convention nationale par le département de la Moselle, dans le procès de Louis XVI, il vota contre l'appel au peuple, et opina pour la mort sans sursis. Envoyé à l'armée du Nord avec ses collègues Peyssard et Duquesnoy, il contribua à la défense de Dunkerque, et dénonça le général Houchard, qu'il fit arrêter. Envoyé dans la Vendée, il fut accusé d'avoir commis des atrocités, arrêté et amnistié. Il devint ensuite directeur de l'enregistrement dans le département du Nord, perdit cet emploi. La loi sur les régicides l'obligea ensuite de quitter la France; et il se rendit à Philadelphie, où il est mort.

HENZI ou **HENTZY** (Samuel), de Berne, fut capitaine au régiment des gardes du duc de Modène : de retour dans sa patrie, il s'occupa de mathématiques et de poésie. Conjointement avec d'autres bourgeois de la ville, il demanda, en 1744, au gouvernement de Berne, quelques changements dans les élections, sous le rapport du régime représentatif. Les 24 signataires de cette pétition furent tous bannis pour un temps plus ou moins long. Le bannissement de Henzi fut de 5 ans; il les passa à Neufchâtel, où, fidèle aux muses, il publia trois numéros de la *Messagerie du Pinde,* composa des couplets, des odes, etc. Revenu à Berne, il voulut emporter de vive force ce qu'il n'avait pu obtenir par les remontrances. Une conjuration eut lieu, dans le but de reconquérir d'anciennes libertés, de mettre fin à l'aristocratie du gouvernement, et de changer sa composition. Le complot fut découvert; plusieurs des chefs furent arrêtés et con-

damnés à mort. Quelques voix dans le conseil se prononcèrent pour la clémence, et ne furent point écoutées. Henzi se trouva parmi les condamnés. Il fut décapité le 16 juillet 1769. Jusqu'à son dernier moment il montra un grand courage. Lessing en a fait le héros d'une de ses tragédies. Flogel, dans son *Histoire du burlesque*, pages 216 et suivantes, regarde Henzi comme le premier des poëtes allemands dans ce genre de poésie.

HENZI (Rodolphe), fils du précédent, naquit à Berne en 1731, et mourut à la Haye, en 1803, gouverneur des pages du dernier prince d'Orange. Il avait entrepris, avec son compatriote Wagner, l'édition d'un grand et bel ouvrage, sous le titre de *Vues remarquables des montagnes de la Suisse, dessinées et coloriées d'après nature, avec leur description*, grand in-fol., Amsterdam, 1785.

HENZNER (Paul), jurisconsulte et voyageur allemand, naquit, en 1558, à Crossen, en Silésie, et mourut à Oels, le 1er janvier 1623. Il publia : *Itinerarium Germaniæ, Galliæ, Italiæ (annis* 1596-1600), Nuremberg, 1612, in-4°.

HEPBURN (Jacques-Bonaventure), philologue écossais, né en 1573, à Hamstocks, dans le comté de Haddington, fut élevé à l'université de Saint-André. Ayant embrassé la religion catholique romaine il visita la France et l'Italie, et voyagea ensuite dans diverses contrées de l'Orient. A son retour en Europe, il entra dans un couvent de minimes près d'Avignon, qu'il quitta pour passer dans le monastère de la Sainte-Trinité, du même ordre, à Rome. Le pape Paul V le nomma gardien des livres et manuscrits orientaux du Vatican ; emploi qu'il conserva 6 ans. On croit qu'il mourut à Venise, en 1621. On cite de lui : *Dictionnaire hébreu et chaldéen*, et *Grammaire arabe*, Rome, 1591, in-4°, et des traductions inédites de manuscrits hébreux.

HÉPHESTION, fils d'Amyntor, de la ville de Pella, fut un des 7 officiers attachés à Alexandre sous le nom de gardes du corps, et dont les fonctions répondaient à celles d'aides de camp. Il était en outre le favori d'Alexandre ; ce prince le regardait comme un autre lui-même, ainsi qu'il le dit à la mère de Darius, qui craignait de l'avoir offensé en prenant Héphestion pour le roi. Alexandre ne lui confia aucun commandement important avant que l'empire perse n'eût été entièrement abattu : mais la victoire d'Arbèle et la mort de Darius l'ayant rendu maître de l'Asie, il envoya Héphestion dans la Sogdiane pour y fonder quelques villes. Bientôt après, il le mit avec Perdiccas, à la tête d'un corps de troupes qui devait se rendre vers l'Indus, et faire les préparatifs nécessaires pour le passage de ce fleuve. Après la bataille contre Porus, et la paix conclue avec ce prince, Héphestion resta dans le pays avec une armée, pour soumettre un autre roi, nommé également Porus, et quelques peuples situés entre l'Hydaspe et l'Hydraote. Au retour de l'expédition de l'Inde, Alexandre s'étant embarqué sur l'Hydaspe avec une partie de ses troupes, pour gagner l'Indus et ensuite la mer, Héphestion et Cratère eurent le commandement de la partie de l'armée qui devait suivre l'escadre par terre. Après une marche pénible depuis l'Indus jusqu'à la Carmanie, Alexandre, ayant gagné les devants avec quelques troupes légères, chargea Héphestion de ramener le reste de l'armée en Perse. Lorsque ce prince voulut amalgamer les vaincus avec les vainqueurs, par le mariage des principaux Macédoniens avec des femmes perses, il leur donna l'exemple en épousant lui-même Roxane, fille de Darius ; et il fit épouser à Héphestion Drypétis, sœur de cette princesse. Héphestion mourut peu de temps après (l'an 325 avant Jésus-Christ), à la suite des fêtes et des sacrifices qui furent célébrés à Ecbatane, pour rendre grâces aux dieux de la protection qu'ils avaient accordée aux armes macédoniennes. Alexandre, inconsolable de cette mort, demeura 8 jours entiers sans vouloir prendre de nourriture, ni parler à personne.

HÉPHESTION, grammairien grec d'Alexandrie, vivait vers l'an 150 de J. C. Il reste de lui : *Enchyridion de metris et poemate græco et lat.* On recherche l'édition de Paris, 1553, in-4°, et celle d'Oxford, 1810, in-8°.

HÉRACLE, en latin *Heraclius*, un des plus illustres prélats de Lyon, né en Auvergne, était fils du comte Maurice de Montboisier, et frère de Pierre *le Vénérable*. Il fut reçu dans sa jeunesse chanoine de l'église de Saint-Étienne à Lyon, et ensuite élevé à la dignité d'archidiacre. Son frère Eustache lui ayant disputé sa part dans la succession de leur père, il lui fit une guerre longue, opiniâtre, et ne posa les armes que lorsqu'il l'eut forcé à capituler. L'an 1153, quelque temps après l'abdication d'Humbert de Baugey, Héracle fut élu archevêque de Lyon. L'année suivante, et par une bulle du 26 décembre, le pape Adrien IV confirma la primatie de son église, et le nomma son légat en France. Au mois d'octobre 1157, Héracle se rendit à Besançon, où Frédéric Barberousse tenait une diète. Il prêta serment de fidélité à cet Empereur, qui pour le récompenser d'un pareil dévouement lui donna, par diplôme daté d'Arbois le 19 novembre de la même année, l'investiture de la ville de Lyon et de toutes les régales établies en dedans et au dehors. Guigues III, comte de Forez qui, vers le même temps, était revenu contre un traité qu'Artaud IV avait fait avec l'archevêque Humbert Ier en 1602, prétendait être seigneur de Lyon et ne voulait reconnaître d'autre seigneur au-dessus de lui que le roi de France. Offensé de ce que l'Empereur avait été si libéral envers Héracle, il entra par surprise et à main armée dans Lyon, maltraita les partisans du prélat, et surtout les clercs dont il fit piller les maisons. Héracle ayant pris la fuite avec une partie de son clergé, alla chercher un asile dans la Chartreuse de Portes (en Bugey). Grâce aux secours qui lui arrivèrent de toutes parts, il parvint bientôt à chasser de Lyon ses ennemis vaincus et terrassés. Le noble prélat, malgré sa victoire, n'en resta pas moins toute sa vie en butte aux hostilités du comte de Forez. Vers ce même temps la paix de l'église de Lyon fut aussi troublée. Un marchand de cette ville, nommé Pierre de Vaud ou le Vaudois, devint le chef d'une secte qui subsiste encore dans les vallées du Piémont. Les prédications de ce fanatique, jointes aux tracasseries du comte de Forez, empoisonnèrent les derniers jours d'Héracle, qui mourut le 29 novembre 1163.

HÉRACLÉONAS, né en 626, était fils de l'empereur Héraclius et de Martine sa nièce. Son père, en mourant, l'associa à Constantin, qu'il avait eu d'un premier mariage, et les désigna ses successeurs à l'empire. L'ambitieuse Martine, irritée du peu d'égards que lui montrèrent les grands de l'État, empoisonna Constantin, dans

l'espoir de gouverner plus facilement sous le nom de son fils. Héracléonas, par ce crime, devint seul empereur d'Orient en 641, 4 mois après la mort de son père. Trop jeune ou trop faible pour retenir le pouvoir, il en fit l'abandon à sa mère, qui s'en servit pour satisfaire son désir de vengeance. Elle écarta des emplois tous ceux dont elle redoutait les lumières ou la probité, et fit exiler le grand trésorier Philagre, chéri de toute l'armée. A cette nouvelle, les gardes du palais se révoltèrent, et contraignirent Héracléonas à s'associer Constans, fils du malheureux Constantin. Quelques jours après, une nouvelle émeute éclata ; Héracléonas fut arrêté avec sa mère : les soldats furieux se portèrent, envers les deux prisonniers, à toute sorte d'excès : Martine eut la langue arrachée ; on coupa le nez à son fils ; et un décret du sénat les condamna tous deux à un bannissement perpétuel.

HÉRACLÉOTÈS (Denis), philosophe d'Héraclée, vivait 264 ans avant J. C. ; d'abord stoïcien, ensuite cyrénaïque, il a composé divers traités de philosophie, et quelques poésies.

HÉRACLIDE DE PONT, d'une famille riche d'Héraclée, étant venu en Grèce pour se livrer à l'étude de la philosophie, fut l'un des auditeurs de Speusippe ; suivant Suidas, ce fut de Platon lui-même. Il s'attacha ensuite à Aristote ; et Diogène Laërce le range parmi les philosophes péripatéticiens. A l'exemple de ces derniers, il se piquait d'une grande variété de connaissances ; il écrivit sur toute sorte de matières, et composa même des tragédies qu'il publia sous le nom de Thespis. Il ne reste de ses ouvrages que quelques fragments recueillis sous ce titre : *Heraclidis Pontici fragmenta de rebus publicis, edidit è cod.*, etc., *D. Kochler*, avec une version allemande, Halle, 1805, in-8°.

HÉRACLIDES, architecte grec, né à Tarente, vivait sous Philippe de Macédoine, père de Persée. Dans la guerre que ce prince fit aux Rhodiens, Héraclides, par un hardi stratagème, brûla les vaisseaux de ces derniers.

HÉRACLIEN, l'un des généraux d'Honorius, fit mourir Stilicon, et fut récompensé de ce service par le gouvernement d'Afrique et par le consulat en 413. Resté fidèle à son maître lors de la révolte d'Attalus, plus tard, il se laissa entraîner à l'ambition de devenir empereur : mais ses partisans furent défaits, et lui-même périt à Carthage, où il s'était réfugié.

HÉRACLITE *d'Éphèse*, célèbre philosophe grec, florissait vers l'an 500 avant J. C. On a peut-être exagéré son humeur chagrine ; cependant son nom est resté comme le type des pessimistes. Il avait étudié sous Hippase et Xénophane, et occupait une haute magistrature dans sa patrie. Une accusation d'impiété l'obligea de quitter Éphèse ; il se retira sur une montagne, se nourrissant d'herbes sauvages, et fuyant la société des hommes. Ce genre de vie lui causa plusieurs infirmités qui le dégoûtèrent à tel point de l'existence qu'il se laissa mourir de faim, âgé d'environ 60 ans. Ses écrits ne nous sont point parvenus ; le meilleur, dit-on, était un *Traité de la nature*, où il professait un matérialisme absolu. Quelques fragments d'Héraclite ont été recueillis par Henri Estienne dans sa *Poesis philosophica*, Paris, 1573, in-8°. Une édition de ces fragments a été publiée par Eichard Lubin, avec une version latine, Rostock, 1601, in-8°.

HÉRACLITE, *de Sicyone*, est auteur d'un livre intitulé : *De Incredibilibus*, publié à Rome en 1641 par Allatius. et réimprimé depuis à Londres et à Amsterdam. L'antiquité compte plusieurs autres personnages du même nom, poëtes, artistes et philosophes.

HÉRACLIUS, empereur d'Orient, fils du patrice Héraclius, exarque ou gouverneur d'Afrique, était originaire de la Cappadoce, et naquit vers l'an 575. Quoique d'une valeur éprouvée dans plusieurs combats, il n'avait jamais commandé une armée avant de parvenir au trône. Tout l'empire avait les yeux fixés sur son père, autrefois la terreur des Perses, et attendait en lui un vengeur ; mais dégoûté, par la vieillesse, des grandeurs humaines, il résolut de laisser à son fils, âgé de 35 ans, la gloire d'enlever, les armes à la main, la puissance suprême dont le tyran Phocas faisait un si affreux usage. Depuis deux années, Crispe, gendre du tyran, sollicitait Héraclius de venir délivrer sa patrie d'un joug insupportable. L'an 610, le gouverneur d'Afrique, cédant à ses instances réitérées, envoya, sous le commandement de son fils, une flotte dont tous les bâtiments arborèrent pour enseigne l'image de la sainte Vierge. Nicétas, cousin germain d'Héraclius le jeune, prit avec des troupes la route de terre. Le 3 octobre, la flotte parut devant Constantinople ; et à l'instant Crispe se déclara contre Phocas. Après une action des plus sanglantes où périt l'élite des soldats et des gardes du tyran, celui-ci se cacha dans la ville ; il fut découvert, saisi, dépouillé de la pourpre, couvert d'une méchante casaque noire, présenté en spectacle à toute l'armée, chargé d'imprécations, et conduit devant Héraclius qui lui dit : « Malheureux ! est-ce donc ainsi que tu as gouverné l'empire ? — Gouverne-le mieux, » répondit l'assassin de Maurice. Le vainqueur courroucé s'emporta au point de frapper, de terrasser lui-même l'usurpateur, auquel on coupa les pieds, les mains, et qu'on décapita (le 5 octobre 610), à la vue d'un peuple immense. La multitude, extrême dans ses passions, promena dans les rues, comme autant de trophées, les membres de Phocas, brûla son cadavre, se jeta sur les créatures, sur les parents de l'usurpateur, et les égorgea sans miséricorde. Le 7 octobre (ou suivant le plus grand nombre des écrivains le 5), Héraclius se fit couronner empereur, et, le jour même, épousa Eudoxie. Le nouveau monarque récompensa magnifiquement Nicétas, pour lequel il eut toujours de l'estime et de la tendresse, aussi bien que Crispe, auquel il ne conserva pas longtemps des sentiments de reconnaissance : il les investit tous les deux des plus éminentes dignités. Les événements les plus désastreux composent le lugubre tableau des onze premières années du règne d'Héraclius. La peste, la famine, des tremblements de terre, dépeuplèrent les plus belles provinces de l'Asie. Les Perses en Orient, les Abares, les Bulgares, les Esclavons en Occident, couvrirent de cendres et de ruines les pays de la domination romaine. A toutes ces calamités se joignirent les ravages de la petite vérole. Héraclius, enchaîné par la douleur, étourdi de ce spectacle de désolation, resta d'abord immobile, sans porter remède à tant de maux. Les Perses, déterminés à renverser l'empire, lui portaient chaque jour des coups mortels. Vainement Héraclius descendit aux supplications les plus honteuses pour obtenir la paix. Le fier Cosroës voulait que

les Romains, abjurant Jésus-Christ, adorassent le soleil. L'excès de la honte et du malheur éleva inopinément le prince au-dessus de lui-même : la nouvelle de la prise de Jérusalem, du massacre ou de la dispersion des habitants, et surtout l'enlèvement de la sainte croix, lui rendirent de l'énergie, et le métamorphosèrent en un autre homme. Héraclius enrôla sous ses étendards les Serves, les Croates, une foule de Kosars et de Huns, habitués aux armes. Il partit de Constantinople le 4 avril 622, et s'arrêta quelques mois dans l'Asie Mineure. Durant 6 campagnes consécutives, l'actif, l'infatigable Héraclius se montra constamment le premier à l'attaque, le dernier dans la retraite, et déconcerta la valeur naturelle des Perses par de hardies et de savantes manœuvres, par la rapidité de ses marches et de ses contre-marches, se multipliant au besoin et bravant les intempéries du climat. Il défit complètement Cosroës en personne, à Gauzac, aujourd'hui Tauris, entra dans cette ville, éteignit le *feu perpétuel*, détruisit le Pyrée où brûlait ce feu sacré, et de là pénétra dans le centre de la Perse, tandis que les Abares, profitant de son absence, assiégeaient Constantinople par terre et par mer. L'héroïsme du prince s'était heureusement communiqué aux sujets, qui repoussèrent les barbares, et les contraignirent de lever le siége. Sarbar, général de Cosroës, pour obliger l'empereur de revenir défendre cette grande cité, traversa l'Asie, campa une seconde fois devant Chalcédoine, bien décidé à faire une diversion capable de ravir à Héraclius tout le fruit de ses victoires. Ce souverain n'en poursuivit pas moins sa marche triomphante : il gagna une nouvelle bataille sur les bords du Zab, où il reçut plusieurs blessures, s'empara des trésors du monarque ennemi et s'approcha de Ctésiphon, capitale de toute la Perse. Sarbar aurait peut-être réussi dans l'exécution du projet qu'il méditait, si capricieux, la farouche Cosroës n'eut pas cruellement offensé ce général, qui se vengea de son maître par une révolution concertée avec les grands du royaume. Le monarque des Perses, ayant été précipité du trône, fut mis à mort par son fils et son horrible successeur Siroès. Aussitôt le parricide conclut la paix avec l'empereur, lui rendit les prisonniers, les provinces conquises sous le règne précédent, et lui remit la croix sainte. Héraclius retourne à Constantinople au mois d'octobre 628, monté dans un char attelé de 4 éléphants, tenant entre ses mains le signe vénérable de la rédemption des hommes, le successeur de Phocas triomphe avec le même faste que les généraux de l'ancienne Rome. Après avoir satisfait son orgueil, il repasse en Asie, va droit à Jérusalem, y fait une entrée solennelle, et porte lui-même, sur ses épaules, la croix du Sauveur jusqu'au sommet du Calvaire : pieux événement, dont cet empereur voulut transmettre le souvenir, en instituant, le 14 septembre, la fête dite de l'Exaltation de la Sainte-Croix. Ce fut la dernière action remarquable d'Héraclius. Il resta 5 années en Orient, plongé dans la mollesse. Son héroïsme et toutes ses qualités s'éteignirent entièrement, au milieu des subtiles erreurs du *monothélisme*, qui consistait à n'admettre en Jésus-Christ qu'une seule volonté en deux natures ; hérésie que le pape Jean IV condamna, dans un concile tenu à Rome. L'an 632, le victorieux Héraclius, devenu chef de secte, publia le fameux édit, appelé *ecthèse* (ou exposition de foi), rédigé par Sergius, patriarche de Constantinople ; édit qui favorisait les monothélites, et qui pourtant déplut aux deux partis. Les musulmans subjuguaient des provinces entières, pendant qu'il discutait la question des deux natures. Les infidèles, commandés par Caled, surnommé l'*épée de Dieu*, dispersaient devant eux les chrétiens comme un vil troupeau. Ce fut ainsi que vainquirent leurs ennemis, aux journées d'Aïnadin, de Damas, de Césarée et d'Yarmouck, qui coûtèrent 100,000 hommes à l'armée impériale, tant tués que blessés. Le faible empereur fuyait de ville en ville, à l'approche des conquérants. Il se contenta d'aller enlever la sainte croix de Jérusalem ; et, malgré les représentations, les prières des principaux officiers, il reprit lâchement le chemin de Constantinople. Au rapport de Théophanes et de Suidas, ce vainqueur des Perses ne pouvait, sans trembler, envisager les flots de la mer : il repassa dans la ville impériale, au moyen d'un pont de bateaux, construit à grands frais sur le Bosphore, et que l'on garnit de hautes branches et d'un épais feuillage, afin de lui dérober ce spectacle. Héraclius succombant enfin sous le poids des revers, des chagrins domestiques, attaqué d'une hydropisie qui le rendit d'une corpulence monstrueuse, expira le 11 février 641, après un règne de 30 ans.

HÉRACLIUS II (Constantinus), empereur d'Orient, indiqué mal à propos par quelques historiens, sous le nom de Constantin III, était fils d'Héraclius et d'Eudoxie, sa première femme, et naquit à Constantinople en 612. Héraclius, en mourant, lui laissa l'empire, ainsi qu'à son frère Héracléonas ; mais l'impératrice Martine, mère de ce dernier, voulut s'emparer de l'autorité, et retenir les deux jeunes princes sous sa tutelle. Le peuple et les sénateurs refusèrent de reconnaître Martine pour leur souveraine, et finirent même par proclamer seul auguste Héraclius-Constantin ; mais ce prince, au milieu d'une cour livrée aux erreurs du monothélisme, se montra sans ménagement opposé à cette hérésie, et s'attira la haine des hommes les plus puissants. De ce nombre était le patriarche Pyrrus, lié secrètement avec l'impératrice Martine. Héraclius-Constantin ne régnait que depuis trois mois, lorsqu'une maladie lente et inconnue le consuma et le conduisit au tombeau. Il mourut, le 22 juin 641, 103 jours après être monté sur le trône.

HÉRACLIUS Ier ou EREKLI, roi de Géorgie, issu de la famille des princes du Kakheth, était petit-fils de Teymouraz Ier. Il était encore au berceau lorsque son père Dathouna ou David fut tué (1648), en combattant contre le roi de Géorgie Chah-Nowaz Ier (Vakhtang IV), qui, soutenu par les Persans, avait envahi le Kakheth où régnait Teymouraz. Le jeune Héraclius fut alors emmené par son aïeul et par sa mère Hélène dans l'Imireth, dont le roi Alexandre II, avait épousé Daredjan, sœur de Teymouraz. Après la mort d'Alexandre et la conquête de l'Imireth en 1658, par Chah-Nawaz, le vieux Teymouraz ayant été envoyé en Perse, Héraclius se retira avec sa mère sur les frontières de Russie. Peu d'années après, ayant appris que son aïeul était mort, et que Chah-Nawaz avait donné le Kakheth à son fils aîné Artchil, il vint au printemps de 1664 avec une troupe de volontaires, attaquer Artchil ; mais il fut battu et se réfugia vers les

sources de l'Alaçan. Hélène, qui avait soutenu un siége de 7 mois dans la forteresse de Torgh, rejoignit son fils, et tous deux se rendirent à la cour de Russie, où le czar Alexis les reçut avec distinction, leur monta une maison digne de leur naissance, et donna une de ses filles à Héraclius. Cependant Artchil ayant en 1668 épousé Kethevan, sœur de ce dernier, céda aux instances de sa femme, rappela Héraclius dans sa patrie, et lui accorda un petit apanage; mais celui-ci s'ennuya bientôt de jouer un rôle obscur et passif dans un temps dont la souveraineté devait être son héritage, et où il craignait d'être victime de quelque piége de Chah-Nawaz ou d'Artchil. Ayant obtenu en 1671 un sauf-conduit du roi de Perse, Chah-Soliman, suzerain de la Géorgie, il alla le trouver à Cazwin, et lui exposa la justice de ses prétentions. Artchil fut dépossédé du Kakheth en 1672, et se retira d'abord à Tiflis auprès de son père Chah-Nawaz. Mais le roi de Perse, charmé de la bonne mine d'Héraclius, ne se pressait pas de le congédier: il lui avait assigné un revenu, et il se contenta de faire gouverner le Kakheth au nom de ce prince, par un lieutenant. Cependant le czar ne négligeait pas les intérêts de son gendre. Un ambassadeur russe, arrivé à la cour de Perse en 1674, fut chargé par lui de redemander la Géorgie pour Héraclius, comme héritier de son aïeul Teymouraz, et parce qu'elle ne s'était soumise à la Perse que sous la condition de n'être gouvernée que par des walis ou vice-rois issus de ce prince. Les négociations traînèrent en longueur, soit parce que Héraclius résistait aux sollicitations qui lui étaient faites de redevenir mahométan, soit parce que le vieux et rusé Chah-Nawaz, pour conjurer l'orage qui le menaçait, se mettait en état de défense et sollicitait les secours de la Porte Ottomane, tout en supposant que ses fils s'étaient révoltés contre lui. Ce prince étant mort en 1676 à Ispahan, où il avait été itérativement appelé, Artchil, son fils aîné, se retira en Russie. George X, second fils de Chah-Nawaz, ayant pris ce nom à la circoncision, succéda à son père dans le Karthli ou Karduel; mais ayant mécontenté le roi de Perse par plusieurs actes d'indépendance et de rébellion, il fut révoqué en 1678. La princesse Hélène se rendit cette année en Perse, et refusa d'abjurer le christianisme. Cependant son exemple n'arrêta point Héraclius qui, stimulé par l'assurance de voir son ambition satisfaite, se fit circoncire sous le nom de *Nazar-Ali-kan*, fut envoyé à Tiflis, installé wali de Géorgie et mis en possession de tous les biens de son prédécesseur. Sa mère, qui lui avait été honorablement ramenée aux frais du roi de Perse, se rendit médiatrice entre Héraclius et Artchil son gendre, qui était revenu en Géorgie. Mais Artchil s'étant joint à son frère George, pour conquérir l'Imireth, Héraclius, par ordre du monarque persan, marcha avec toutes ses forces au secours du roi d'Imireth, et Artchil retourna en Russie où il vivait encore en 1688, et où sa postérité s'est maintenue sous le nom de Bagration (issus de *Bagrat*, nom de plusieurs rois de Géorgie). Héraclius se distingua plus par sa justice que par sa valeur. Il lutta pendant tout son règne contre les entreprises de George, avec des chances diverses. Réduit vers 1703 à la principauté de Kakheth, il rentra dans le Karthli lorsque George eut été envoyé par le roi de Perse, Chah-Houçain, contre les Afghans rebelles du Candahar; mais il fut bientôt remplacé par Levan, frère de George dont la sœur était une des femmes du monarque persan. Héraclius mourut vers l'an 1708, laissant trois fils, neveux de Pierre le Grand, et dont le dernier fut Teymouraz II, père d'Héraclius II.

HÉRACLIUS II, roi de Géorgie, fils de Teymouraz II, et petit-fils du précédent, naquit vers 1720. Une partie de cette contrée payait tribut au Grand Seigneur, l'autre à la Perse. Après la mort de Nadir (1747), Héraclius réuni à son père, voulut profiter de l'état d'anarchie où la Perse était plongée, pour se rendre indépendant: il y parvint momentanément, soumit quelques petits États limitrophes, et ayant vaincu en 1752 Asad-Kan, l'un des prétendants au trône de Perse, il se fit céder tout le pays jusqu'au bord de l'Araxe. Mais Kérym-Kan étant devenu souverain de la Perse, Héraclius qui le redoutait s'en reconnut le vassal. Ce dernier eut pendant quelque temps un compétiteur nommé Alexandre, qui descendait des Bagratides, anciens princes du Karthli, et avait obtenu l'appui de Catherine II; mais il le lui fit perdre en se joignant à l'armée russe, commandée par le comte de Tottleben, qui marchait au secours de Salomon, roi d'Imireth, attaqué par les Turcs (1772), et par cette adroite politique, il s'attira à lui-même la bienveillance de la Russie. Fatigué de sa dépendance de la Perse, et continuellement harcelé par les Turcs et par les peuples musulmans du Caucase, Héraclius reconnut en 1683, par un traité authentique, la suzeraineté de la Russie. Dans les dernières années de sa vie, il eut à soutenir une lutte acharnée contre Agha-Mohamed, fondateur de la dynastie actuellement régnante en Perse. Vaincu par ce formidable ennemi qui revendiquait les droits de ses prédécesseurs sur la Géorgie, et forcé d'abandonner Tiflis qui fut livrée au pillage, Héraclius ne dut son rétablissement qu'à l'armée russe commandée par le comte Valérien Zoubow, et envoyée à son secours par Catherine II. Paul Ier lui continua la même protection. Toutefois Agha-Mohamed ne l'aurait pas laissé tranquille, s'il n'eût été assassiné lui-même par un de ses généraux en 1797. Héraclius mourut l'année suivante. Son fils George XI lui succéda et mourut en 1800. David, fils aîné de celui-ci, se retira à Saint-Pétersbourg, avec le titre de lieutenant général, après avoir cédé à Paul Ier la Géorgie qui fut réunie à l'empire russe en février 1801.

HÉRAUDEL (Jean), conseiller du duc de Lorraine, né à la Northe en 1585, suivit d'abord le barreau à la cour souveraine des grands jours de Saint-Mihiel, s'établit ensuite à Nancy, fut anobli par le duc Henri II en 1611, et mourut en 1660. Il a publié: *Élégie de ce que la Lorraine a souffert depuis quelques années par la peste, famine et guerres*, Nancy, 1660, in-4°, rare; *De serenissimi principis Caroli IV optatissimo reditu panegyris*, ib.

HÉRAULD (Didier), né vers 1579, fut d'abord professeur de langue grecque à l'académie de Sedan, prit part aux disputes qui troublaient l'Église protestante, se déclara pour les sentiments d'Arminius, et fut forcé de se démettre de sa chaire. S'étant rendu à Paris, il se fit recevoir avocat, publia en 1612 une dissertation contre les jésuites, se lia avec Saumaise avec lequel il ne tarda pas à se brouiller, et mourut au mois de juin 1649. C'était un des plus savants jurisconsultes de son temps, et un critique distingué. On a de lui: *Adversariorum libri*

duo, etc., Paris, 1599; *Animadversiones ad libros XII epigrammatum Martialis*, ibid., 1600; *De rerum judicatarum libri duo*, ibid., 1640; *Quæstionum quotidianarum tractatus*... ibid., 1650.

HÉRAULT (René), né à Rouen en 1691, fut successivement avocat au Châtelet, intendant de Tours, lieutenant général de police, et enfin intendant de Paris et conseiller d'État. En 1725, chargé de la haute police de Paris, il abusa souvent de son autorité, et, entraîné par les conseils de son frère, jésuite, il poursuivit avec acharnement le parti des jansénistes. Hérault entendait parfaitement la science de l'administration; il apporta quelques améliorations dans la partie qu'il dirigeait, et mourut le 2 août 1740.

HÉRAULT DE SÉCHELLES (Marie-Jean), petit-fils du précédent, né à Paris en 1760, débuta par être avocat du roi au Châtelet, et fut ensuite avocat général au parlement. Ayant embrassé avec chaleur les principes de la révolution, il fut nommé député de Paris à l'assemblée législative, et réélu à la Convention. Étant en mission dans le Mont-Blanc à l'époque du procès de Louis XVI, il écrivit à la Convention une lettre où il déclarait que Louis devait être condamné. Il eut une part très-active à la journée du 31 mai, et montra beaucoup d'acharnement contre les girondins. Rédacteur en partie de la constitution de 1793, il présida la cérémonie où elle fut jurée. Membre du comité de salut public, il y déploya toute l'exagération de ses principes. A la fin de 1793 il fut envoyé dans le Haut-Rhin, et sema sur sa route quelques guillotines qui, dit-il, produisirent un excellent effet. Enfin il fut impliqué par Robespierre dans la conspiration de Danton, et envoyé à l'échafaud le 5 avril 1794. Hérault était doué de toutes les qualités extérieures; son esprit était cultivé; il possédait le don de la parole, mais abusait trop de ces figures néologiques et ampoulées, enfantées par l'esprit de l'époque. Une soif insatiable de briller, et l'effervescence de l'âge l'entraînèrent à des excès dont sa naissance et son éducation auraient dû le préserver plus que tout autre. On a de lui: *Éloge de Suger*, 1779, in-8°; *Visite à Buffon*, 1785, in-8°, réimprimée en 1802 par les soins de M. Solvet sous le titre de: *Voyage à Montbar; Détail sur la société d'Olten*, 1790, in-8°; *Théorie de l'ambition*, 1802, in-8°; *Rapport sur la constitution de* 1793, etc. L'un des axiomes de Hérault était: *la force du peuple et la raison, c'est la même chose.*

HERBELOT (Barthélemi d'), savant orientaliste, né à Paris le 14 décembre 1625, voyagea longtemps en Italie, professa la langue syriaque au collége royal à Paris, et mourut dans la même ville le 8 décembre 1695. On a de lui: *Bibliothèque orientale, ou Dictionnaire universel*, etc., Paris, 1697, in-fol.; Maestricht, la Haye, 1777-82, 4 vol. in-4°. Il a laissé en manuscrit un *Dictionnaire arabe persan et turc*, 3 vol. in-fol., et quelques autres ouvrages tels qu'une *Anthologie*, etc.

HERBERAY (Nicolas de), seigneur des Essars, gentilhomme picard, vivait au 16e siècle. On a de lui: *le Premier livre d'Amadis de Gaule*, traduit nouvellement d'espagnol en français, 1540, in-fol.; *le Premier livre de la Chronique du très-vaillant et redouté dom Florès de Grèce*, 1552, in-fol.; *les Sept livres de Flavius Josèphe*, traduits en français; l'*Orloge des princes*, traduit de l'espagnol.

HERBERS, trouvère du 13e siècle. On ne connaît aucun détail de sa vie, si ce n'est qu'il a composé un roman en vers et qu'il l'a dédié à Philippe, fils de Louis IX, roi de France. L'ouvrage que Herbers a pris pour modèle est l'*Historia septem sapientum*, de Dam Jean, moine de Haute-Selve, dans lequel se trouvent les contes qui, venus en partie de l'Orient, ont passé ensuite dans la littérature de tous les peuples de l'Europe, et ont été souvent remaniés et reproduits avec des changements. Quoique Herbers n'annonce qu'une traduction, il s'est donné de grandes libertés à l'égard de l'original, et a mis dans sa composition beaucoup de contes pris ailleurs que dans l'*Historia septem sapientum*. Il a intitulé son ouvrage *Dolopathos*, d'après le principal héros qui est censé roi de Sicile. Bien que connu des littérateurs, ce poëme n'a jamais été publié. Il n'existe à la Bibliothèque du roi à Paris qu'un seul manuscrit complet du *Dolopathos*, provenant de la Sorbonne où il avait le n° 551.

HERBERSTEIN (Sigismond, baron de), diplomate et historien allemand, naquit, en 1486, au château de Wippach dans la Carniole. Il étudia d'abord la jurisprudence, embrassa ensuite l'état militaire, et se distingua dans la guerre contre les Turcs. L'Empereur le nomma commandant de toute la cavalerie de la Styrie, le créa chevalier, et lui conféra la dignité de conseiller aulique. Herberstein fut honoré de diverses missions. En 1516, on l'envoya en Danemark pour essayer de détourner Christian II de sa folle passion pour Duyveke. En 1516 et en 1526, il alla comme ambassadeur en Russie, et plus tard à Constantinople; enfin il parcourut la plus grande partie de l'Europe. Ses travaux furent récompensés par la dignité de conseiller privé et celle de président de la chambre des finances d'Autriche. Il renonça à la vie publique en 1553, et mourut le 28 mars 1566. On a de lui: *Rerum Moscovitiearum commentarii*, renfermant la description de l'empire russe, sa religion, ses mœurs, etc., Bâle, 1556, in-fol., figures et cartes; ibid., 1571; Anvers, 1557, in-8°; Vienne, 1557, etc., et en italien, Venise, 1558; il a été traduit du latin en allemand dans le *Rerum moscovitiearum auctores*, Francfort, 1600, in-fol.

HERBERSTEIN (Ferdinand-Ernest, comte d'), né à Vienne, mort à Prague le 6 mars 1720, a publié quelques *Traités* de mathématiques et de philosophie.

HERBERSTEIN (Charles, comte de), évêque de Laybach, né en 1722 en Carniole, mort le 7 octobre 1787, concourut de tous ses moyens à introduire en Allemagne les réformes qui ont signalé le règne de l'empereur Joseph II. Ce prélat se fit remarquer par son dévouement aux volontés du monarque; il encourut les réprimandes de la cour de Rome pour avoir soutenu que le temporel n'est pas du ressort des papes, et que les pontifes doivent reconnaître la suprématie des princes et se contenter de leur puissance spirituelle. Pie VI se plaignit à l'Empereur de l'audace de Herberstein, mais Joseph II n'en continua pas moins de le combler d'honneurs. Herberstein en mourant légua tous ses biens aux pauvres.

HERBERT, prieur de l'abbaye de Fécamp, fut nommé abbé de Ramsai en 1087, et évêque de Thetford

(Angleterre) en 1091. Il assista au concile de Londres en 1102, et mourut en 1119. On lui attribue : *Traité de la fin du monde ;* un autre *Sur la durée des temps ;* des *Sermons,* et des *Lettres* écrites en latin comme les ouvrages précédents.

HERBERT (Guillaume, comte de Pembroke, né en 1580, à Wilton dans le Wiltshire, encouragea les lettres et récompensa les savants. Il fut décoré de l'ordre de la Jarretière en 1604, et fut successivement gouverneur de Portsmouth, chancelier de l'université d'Oxford, et intendant de la maison du roi. Il mourut subitement le 10 avril 1631. On a de lui des *Poésies*, imprimées en 1660, in-8°. La bibliothèque Bodléienne d'Oxford lui a dû le don de 242 manuscrits grecs, qu'il avait achetés en Italie. C'est de lui que le collége de Pembroke a pris son nom.

HERBERT (le baron d'), diplomate autrichien, fut fait prisonnier de guerre avec son père en 1737 par les Turcs, resta longtemps à Constantinople, y apprit les langues orientales, devint interprète de l'ambassade autrichienne près de la Porte, et remplit cette fonction avec tant de distinction qu'il fut bientôt nommé secrétaire de la légation, et enfin ministre de l'Autriche à Constantinople. Il signa en 1791 le traité de paix entre sa cour et l'empire ottoman : c'est à lui qu'est due la délimitation des frontières de la Croatie. Le baron d'Herbert mourut en 1802.

HERBERT (Thomas), voyageur et écrivain anglais, né à York dans le 17e siècle, fut attaché à l'ambassade anglaise que Charles Ier envoya en Perse en 1626 ; il séjourna 4 ans dans ces contrées, poussa ses explorations jusqu'aux Moluques, et revint ensuite en Europe ; après en avoir parcouru plusieurs parties, il retourna enfin dans sa patrie. L'Angleterre était alors en proie aux troubles qui traînèrent Charles Ier du trône à l'échafaud. Herbert embrassa d'abord la cause des parlementaires ; mais, chargé d'une mission auprès du monarque, il se voua à ses infortunes et ne le quitta qu'à la mort. Rentré dans la vie privée, il ne songea plus qu'à ses travaux littéraires. Charles II lui conféra le titre de baronnet en 1660, et il mourut le 1er mars 1681. On a de lui : *Voyage de plusieurs années en Afrique et dans la grande Asie,* Londres, 1634, in-fol. ; ibid., 1638, 1665 et 1677 ; *Threnodia Carolina*, etc., Londres, in-16, réimprimé en 1813 : ouvrage dans lequel il donne la relation des deux dernières années de Charles Ier, etc.

HERBERT DE CHERBURY (lord Edward), né à Montgommery dans le pays de Galles en 1581, mort à Londres le 20 août 1648, joua un grand rôle dans les fastes chevaleresques de son temps : il brillait dans les tournois, cherchait les aventures et surtout les duels, et plaisait à toutes les dames. Mais, cette fougue de jeunesse passée, il fut jugé digne de remplir plusieurs fonctions diplomatiques dont il s'acquitta honorablement. Sa longue ambassade en France auprès de Louis XIII, ses démêlés avec de Luynes, ses bonnes fortunes, occupèrent longtemps la cour de France. Herbert fut récompensé de ses services par les honneurs dont le comblèrent Élisabeth, Jacques Ier et Charles Ier, dont il paraît qu'il abandonna la cause. Il a laissé : *De veritate, prout distinguitur à revelatione*, etc., Paris, 1624 ; Londres, 1633, etc. : ouvrage dont Gassendi a réfuté les principes ; *De religione Gentilium errorumque apud eos causis,* Amsterdam, 1633, in-4°, et 1700, in-8° : il en a paru une traduction anglaise en 1705 ; *De expeditione Bukinghami ducis in Rheam insulam,* Londres, 1658 ; *Histoire de la vie et du règne de Henri VIII,* en anglais, 1748, in-fol ; la *Vie de lord Herbert écrite par lui-même,* publiée pour la première fois à Strawberry-Hill en 1764, a été réimprimée par Dodsley, 1770, in-4°.

HERBERT (George), théologien et poëte anglais, frère du précédent, né dans le château de Mentgommery en 1593, fut nommé orateur de l'université de Cambridge, et montra un grand dévouement au roi Jacques Ier ; à la mort de ce prince, Herbert entra dans les ordres, fut nommé prébendier de l'église de Lincoln en 1626, devint en 1630 recteur de Bernerton, près de Salisbury, et mourut en 1633. On a de lui : *le Prêtre au temple* ou *Règles de vie sainte pour un ministre de campagne* et un poëme *le Temple.*

HERBERT (Guillaume) naquit, en 1718, à Hitchin, dans le comté de Hertford. Après avoir exercé, sans succès, l'état de marchand bonnetier, et formé quelques entreprises infructueuses, il partit, en qualité de commis-caissier, sur un bâtiment de la compagnie des Indes ; mais, arrivé à Tellichery, quelques circonstances de la guerre qui se poursuivait alors avec les Français, le détachèrent du bâtiment, et l'obligèrent à faire à pied un long voyage : ce ne fut qu'au bout d'un an qu'il rejoignit le navire, au fort St.-David. Herbert ayant eu par là occasion de voir beaucoup de pays, exécuta des plans des divers établissements ; ce qui lui valut une gratification de la compagnie des Indes. Il s'établit ensuite à Londres, comme graveur de cartes géographiques, et marchand d'estampes. Il commença à rassembler des matériaux pour une nouvelle édition qu'il projetait, des Antiquités typographiques par Ames, dont il avait acheté le manuscrit autographe, enrichi de notes. Retiré à Cheshunt dans sa province natale, il ne s'occupa plus guère que de cet objet. Le Ier volume de la nouvelle édition d'Ames, considérablement augmentée, parut, en 1785, in-4°, et fut suivi de deux autres en 1786 et 1790. Il en préparait une édition ultérieure, lorsqu'il mourut, le 18 mars 1795. Il eut beaucoup de part à un manuel intitulé : *New Directory for the east Indies,* in-4° ; et on lui doit une édition de l'*Histoire du comté de Gloecester*, par Atkins, 1769, ouvrage qui était devenu très-rare.

HERBIGNY (Henri-François LAMBERT d'), marquis de Thibouville, était fils de Henri Lambert, seigneur d'Herbigny, conseiller au parlement de Paris, qui après avoir été maître des requêtes, en 1660, intendant à Moulins, en 1666, à Grenoble, en 1679, à Montauban, en 1691, à Lyon, en 1694, puis à Rouen la même année, mourut conseiller d'État le 23 novembre 1700, âgé de 77 ans. Henri-François parcourut à peu près la même carrière que son père, et fut appelé plusieurs fois à le remplacer. Nommé conseiller au grand conseil, le 12 janvier 1682, maître des requêtes le 19 juillet 1687, intendant de Montauban, en 1691, de Lyon, en 1694, et de Rouen en 1702, il mourut le 29 juillet 1704. Il composa un *Mémoire sur le gouvernement de Lyon :* c'est une espèce de statistique de cette ville vers la fin du 15e siècle. Le

mémoire de d'Herbigny est resté inédit, mais il en existe de nombreuses copies dans les bibliothèques publiques et particulières.

HERBIGNY. *Voyez* **FAVART D'HERBIGNY.**

HERBIN (Auguste-François-Julien), orientaliste, né à Paris le 13 mars 1783, mort prématurément le 30 décembre 1806, a publié une *Grammaire arabe*, Paris, 1803, in-4°, suivie d'un recueil de phrases, de traductions interlinéaires de proverbes arabes, et d'un essai de calligraphie orientale; *Notice sur Hafiz*, avec une imitation en vers de quelques odes de ce poëte, 1806, in-12, rare. Il a laissé en manuscrit, entre autres ouvrages: *Dictionnaire arabe-français et français-arabe*, 2 vol.; *Histoire des poëtes persans; Traité sur la musique des Arabes; Essai sur les synonymes arabes; Fragments sur l'Indostan; Dissertation sur la manière de simplifier les caractères chinois.*

HERBINIUS (Jean), né à Pietschen (Silésie) en 1633, fut député par les luthériens de Pologne en 1664 auprès des Églises dissidentes de l'Allemagne, de la Suisse, de la France et de la Hollande, pour leur demander des secours dont ils avaient besoin. Il mit à profit ses longs voyages en recueillant de savantes observations sur l'histoire naturelle, passa en Prusse en 1672, et mourut à Graudentz le 14 février 1676. Nous citerons parmi ses écrits : *Dissertationes duæ de admirandis mundi cataractis supra et subterrancis, earumque principio*, etc., Copenhague, 1670; Amsterdam, 1678, in-4°; *Religiosæ kijovienses cryptæ, sive Kijovia subterranea*, Iéna, 1675, in-8°; *Tragico-comœdia et ludi innocui de Juliano, imper., Eccles. et scholarum eversore*, Copenhague, 1668, in-4°; *De statû Ecclesiarum augustanæ confessionis in Poloniâ*, 1670, in-4°, etc.

HERBOUVILLE (le marquis Charles-Joseph-Fortuné d') naquit à Paris en 1756, fut d'abord sous-lieutenant au régiment de mestre de camp cavalerie, capitaine dans royal-Navarre, officier supérieur des gendarmes de la garde, colonel et maréchal de camp, et tourna toutes ses vues vers la carrière administrative. En 1787, il fut membre de l'assemblée provinciale de Rouen, et, lors de sa première réunion, élu procureur syndic par le clergé et la noblesse. La révolution étant survenue, il fut nommé commandant de la garde nationale de Rouen, devint en 1790 président de l'administration départementale de la Seine-Inférieure. D'Herbouville fut arrêté, et rendu à la liberté après la chute de Robespierre, il vécut plusieurs années retiré dans ses terres, et ne s'y occupant que d'agriculture. Ce ne fut qu'après le 18 brumaire, que d'Herbouville fut nommé, en 1800, préfet des Deux-Nèthes, passa en 1806, à la préfecture du Rhône (Lyon). Il donna sa démission en 1810 et en 1814, fut nommé pair, lieutenant général et chevalier de Saint-Louis. Après le second retour du roi en 1815, il alla présider le collége électoral du département du Rhône. De retour à Paris, il fut nommé directeur général des postes. Remplacé au mois de novembre 1816 par M. Duplcix de Mézy, d'Herbouville se montra fort assidu à la chambre des pairs, et il y soutint avec beaucoup d'énergie l'opposition que formaient alors les royalistes contre le ministre Decaze. Il concourut plus tard dans le même sens à la rédaction du *Conservateur* avec MM. de Chateaubriand, de Bonald, etc. Éloigné alors des fonctions publiques, le marquis d'Herbouville passa dans la retraite les dernières années de sa vie. Il mourut le 3 avril 1829. Il avait publié divers *Rapports* sur des objets d'administration, une *Statistique du département des Deux-Nèthes*, et des *Mémoires sur l'agriculture.*

HERBST (Jean-Frédéric-Guillaume), naturaliste allemand, et entomologiste distingué, né le 1er novembre 1743, à Petershagen, dans la principauté de Minden, fut d'abord instituteur à Berlin, devint, quelques années après, aumônier d'un régiment d'infanterie prussienne, fut nommé successivement au ministère de la chaire dans différentes églises de Berlin et mourut le 5 novembre 1807. Il a laissé : *Essai d'une histoire naturelle des écrevisses et des crabes*, Zurich et Berlin, 1782-1804, 3 vol. in-fol.; *Introduction succincte à la connaissance des insectes*, Berlin et Straslund, 1784-87, 3 vol. in-8°, fig.; *Introduction à la connaissance des vers*, ib., 1787-89, 2 vol. in-8°, figures; *Système naturel des scarabées, des papillons, des insectes aptères*; ces ouvrages, imprimés et publiés séparément, ont été réunis sous le titre de : *Système naturel de tous les insectes connus, tant indigènes qu'exotiques*, Berlin, 1785-1804, in-8°, avec figures; *De la harpe, avec une instruction pour bien jouer de cet instrument*, Berlin, 1792, in-8°; plusieurs *Dissertations* dans les *Mémoires* des différentes sociétés savantes dont il était membre.

HERBST (Jean-George), théologien catholique, né le 13 janvier 1787 à Rottweill, mort le 31 juillet 1836, professeur de langues orientales et bibliothécaire en chef à l'université de Tubingue, a laissé entre autres ouvrages : *De Pentateuchi quatuor librorum posteriorum auctore et editore commentatis*, Gamund, 1817; *les Conciles d'Elvire, d'Ancyre, de Neocésarée, d'Arles*, ibid., 1821; *le Concile universel de Nicée*, ibid., 1822; *le Concile de Laodicée en Phrygie et de Gangre*, ibid., 1823; *le Concile de Sardique*, ibid., 1825; *Histoire de l'Église catholique d'Utrecht*, ibid., 1826, etc.

HERBURT DE FULSTEIN (Jean), noble polonais et historien, fut castellan de Sanok, sénateur et envoyé en France, comme ambassadeur, en 1574. On a de lui : *Statuta regni polonici in ordinem alphabeticum digesta*, 1567, in-fol.; *Chronicon sive historiæ polonicæ compendiosa descriptio*, Bâle, 1571; Dantzig, 1609, 1647, in-4°.

HERCULE. *Voyez* **ESTE.**

HERDEGEN (Jean), littérateur allemand, naquit à Nuremberg en 1692, étudia la théologie aux universités d'Altorf et de Iéna, et fut, depuis 1718, chargé successivement du soin de différentes paroisses dans sa patrie, où il enseigna aussi l'hébreu depuis 1742. Herdegen était déjà en 1720, sous le nom d'*Amarante*, membre d'une société littéraire qu'on appelait l'*Ordre des bergers et des fleurs*. Cette société le nomma son conseiller et son secrétaire en 1732. Ce littérateur mourut le 15 février 1750. Il a publié quelques dissertations et quelques poëmes de circonstance en allemand et en latin, et une *Notice historique sur l'ordre des bergers et des fleurs, établi sur la Pegnitz*, Nuremberg, 1744, in-8°, figures; *Notices authentiques des sociétés savantes pour le perfectionnement des belles-lettres*, etc.

HERDER (Jean-Godefroi de), né à Mohrungen, en Prusse, le 25 août 1744, fut successivement professeur à Kœnigsberg, à Riga, prédicateur de la cour, surintendant et conseiller consistorial à Buckebourg, enfin vice-président du consistoire et supérieur ecclésiastique du duché de Saxe-Weimar, et mourut le 18 décembre 1803. Pendant 40 ans il a puissamment agi sur les lettres et la religion en Allemagne. Ses ouvrages, recueillis par les soins de Heyne, de Jean de Muller et de son frère George Muller (Tubingue, 1806-1810, 45 volumes in-8° ; et 1827, 60 vol. in-18), forment trois séries distinctes : 1° écrits sur la philosophie de l'histoire; 2° écrits sur la religion et la théologie et 3° écrits sur les beaux-arts et la littérature. On distingue des *Dissertations sur la langue allemande, ses caractères et son perfectionnement ; sur l'histoire et la critique de la poésie et des arts du dessin ; sur les causes de la décadence du goût chez les différents peuples ; sur la littérature orientale ; Idées sur l'histoire de l'humanité* ; traduits en français par Edgard Quinet, 1827, 3 vol in-8° ; *De l'influence du gouvernement sur les sciences ; Lettres sur les progrès de l'humanité,* etc.

HERDER (Guillaume-Godefroi de), fils du précédent, médecin, né à Buckebourg en 1774, mort à Weimar le 9 mai 1806, a laissé quelques écrits sur l'art des accouchements, publiés en 1797 et 1803.

HÉREAU (Edme-Joachim), littérateur, né à Paris, le 3 mars 1791, quitta la France en 1809, avec un prince russe qui l'avait pris pour secrétaire, et devint ensuite professeur de littérature française à Saint-Pétersbourg. Une pièce de vers contre l'empereur Alexandre ayant paru à l'époque où Napoléon entreprit sa fameuse campagne de Russie, Héreau fut soupçonné d'en être l'auteur, et envoyé en Sibérie, dans la province de Vialtka. La langue russe, qui lui était devenue familière, lui rendit supportable ce rigoureux exil. Le gouverneur le nomma interprète des prisonniers français que la désastreuse retraite de Moscou amena dans les déserts de la Sibérie. Il résida quelque temps à Berlin, comme secrétaire d'un ambassadeur russe ; et ce ne fut qu'à la fin de 1819 qu'il retourna à Paris, où il se consacra entièrement à la culture des lettres. L'*Almanach des muses ;* l'*Almanach des dames*, etc., ne cessèrent de publier des vers de Héreau, et surtout des *fables*. Attaché dans les premiers mois de 1820 à l'entreprise de la *Revue encyclopédique*, il en devint caissier, puis secrétaire général, et il continua d'en être un des rédacteurs, même après qu'en 1826 il fut devenu secrétaire général de la direction et de l'administration du *Bulletin universel des sciences et de l'industrie,* auquel il resta attaché jusqu'à la chute de cette entreprise du baron de Férussac, à la fin de 1831. Un an plus tard, il fut appelé aux mêmes fonctions pour diriger la rédaction du *Dictionnaire de la conversation et de la lecture,* mais l'état de sa santé, altérée par l'excès du travail, et quelques discussions avec les éditeurs, le déterminèrent à y renoncer, en décembre 1833, lorsqu'on finissait la lettre E. Il s'occupa d'organiser une société en commandite pour la traduction des meilleurs ouvrages publiés en diverses langues européennes, et il en fit paraître le *Prospectus*. Ce projet ayant échoué, faute d'un nombre suffisant d'actionnaires, Héreau s'abandonna au chagrin, et, désespérant alors de subvenir aux besoins d'une nombreuse famille, il termina ses jours par un suicide, le 8 juillet 1836. Auteur d'un grand nombre d'articles de divers genres, mais principalement sur la critique, ainsi que sur l'histoire et la littérature russe, il a été fondateur et l'un des principaux rédacteurs du journal *la Causeuse,* en 1822, et il a donné quelques articles de théâtre dans la *Chronique de Paris,* en 1834. Il est auteur du tableau de la littérature russe et polonaise qui fait partie de l'*Atlas des littératures,* par M. Jarry de Mancy.

HEREDIA (Pierre-Michel de), né à Valladolid en décembre 1590, fut premier médecin de Philippe IV, et mourut à la cour de ce prince, en février 1659. Pierre Barca de Astorga, son disciple, et professeur de médecine à Alcala, publia ses ouvrages qui parurent à Léon, 1665, 4 tomes en 2 vol. in-fol.; Anvers, 1690, même format.

HÉRÉMON, premier roi connu d'Irlande, de la race Scytho-Milésienne, vivait, suivant les anciennes chroniques, 10 siècles environ avant l'ère chrétienne. Il fut le dernier enfant de Mileagh Easpain, plus connu sous le nom de Milésius, qui régnait en Espagne sur la colonie des Gadésiens, aujourd'hui la Galice. L'histoire de ce prince faisant partie de ce que l'on nomme les temps fabuleux, nous nous bornerons à dire que l'historien irlandais Ma-Geoghegan, que l'on peut consulter à ce sujet, fixe la mort d'Hérémon à l'an du monde 2996.

HÉRENNIEN, fils de la reine Zénobie, associé par sa mère à l'empire, fut, ainsi qu'elle, pris et mené en triomphe à Rome par l'empereur Aurélien.

HERESBACH (Conrad), surnommé le *Columelle de l'Allemagne,* né dans le duché de Clèves en 1509, mort le 14 octobre 1576, remplit pendant 40 ans la charge de conseiller intime du duc de Clèves. On lui doit des éditions de plusieurs ouvrages grecs et latins ; un traité *De educandis erudiendisque principibus*, etc., Francfort, 1570-92, in-4°; *Rei rusticæ lib. IV,* etc., Cologne, 1570, 1573; Spire, 1595, in-8°; *Historia anabaptistica de factione monasteriensi anno* 1534 *ad* 1536, etc., Amsterdam, 1637, 1650, in-8°, etc.

HERET (Mathurin), né en 1518, au Breil près Connerré, province du Maine, étudia les sciences médicales et le grec à l'université de Paris, y fut reçu docteur, et alla se fixer au Mans, où il exerça la médecine, jusqu'à sa mort arrivée en 1585. Il a traduit, du grec en français : *la Vraie et briève description de la guerre et ruine de Troie, anciennement décrite par Darès Phrygien,* Paris, Nivelle, 1553, in-12 : c'est la plus ancienne traduction française de cet ouvrage ; *les Problèmes d'Alexandre Aphrodisée,* Paris, 1555, in-8° ; *le Banquet de Platon,* Paris, 1556, in-8°.

HERHOLDT (Jean-Daniel), médecin, né à Apenrade dans le Sleswig, avait pour père un pauvre chirurgien chargé de famille. Il apprit de lui les premiers éléments, se rendit à Copenhague pour achever ses études, subit son examen en 1785 et fut placé l'année suivante comme premier chirurgien à bord d'une frégate danoise. De poste en poste il était devenu en 1795, chirurgien titulaire de division près du ministère de la marine, médecin en chef de l'hôpital Frédéric de 1819 à 1825, profes-

seur de thérapeutique, décoré de l'ordre de Danebrog et conseiller d'État en 1828. Il mourut le 18 février 1836. Ses principaux ouvrages sont, outre quelques dissertations et des articles dans la *Pharmacopée militaire* de Copenhague, des *Considérations sur les maladies de poitrine,* Copenhague, 1805, une traduction des *Recherches sur la vie* de Bichat, 1826, etc.

HÉRI (Thierri d'). *Voyez* **HÉRY**.

HÉRICOURT (Louis d'), savant jurisconsulte, né à Soissons en 1687, d'une ancienne famille, fut reçu avocat au parlement de Paris en 1712, acquit la réputation d'un habile canoniste, devint l'un des rédacteurs du *Journal des savants,* et mourut le 18 octobre 1752. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, dont les principaux sont: *Lois ecclésiastiques de France, mises dans leur ordre naturel,* Paris, 1719, souvent réimprimées: l'édition la plus récente est celle qu'a publiée Pinault en 1771; *Traité de la vente des immeubles par décret,* 1727, in-4°; *Coutume de Vermandois avec commentaires,* etc., 1728, 2 vol.; *Abrégé de la discipline de l'Église,* du P. Thomassin, in-4°; *OEuvres posthumes* (recueils de consultations savantes), 1759, 4 vol. in-12.

HÉRICOURT (Julien d'), aïeul du précédent, conseiller au présidial de Soissons, mort en 1705, fut le fondateur de l'académie de cette ville. On a de lui quelques écrits, dont le plus remarquable a pour titre: *De academ. suessionensi, cum epist. ad familiares,* Montauban, 1688, in-8°.

HÉRICOURT (d'), capitaine, aide-major au régiment du Roi, a publié en 1737 des *Éléments de l'art militaire,* in-12, réimprimés avec des additions, Paris, 1749, 2 vol.; 3° édition, augmentée, ibid., 1752, 6 vol. in-12.

HERIGER, l'un des savants les plus célèbres du 11e siècle, naquit dans le Brabant; fort jeune encore il embrassa, vers l'an 955, la profession monastique à l'abbaye de Lobbes de l'ordre de Saint-Benoît. Il y enseigna assez longtemps avec succès. Il avait partagé avec l'évêque Notger l'administration des affaires d'État pendant la minorité de l'empereur Othon II. Vers le commencement de l'année 990, il fut élu abbé de son monastère en remplacement de Folcuin, fut sacré par les évêques diocésains, fut 17 ans abbé, et mourut le 31 octobre 1009. Hériger a laissé les ouvrages suivants: *Gesta pontificum tungrensium, trajectensium et leodiensium a beato Materno, primo Leod. episcopo, usque ad B. Remaclum, episc. XXVII:* cette chronique est insérée dans le recueil de Chapeauville, tome Ier, pages 1-98; *De dissonantia ecclesiæ de adventu Domini; Lettre à Hugues sur diverses questions; Traité du corps et du sang de Jésus-Christ; Vie de saint Berlende,* insérée dans les *Acta sanctorum,* février, 3e jour, pages 377-384; *Histoire de saint Landelin,* fondateur de Lobbes, en vers; *Vie de saint Landoald,* compagnon de saint Amand de Maestricht, en prose; *Ratio abaci secundum D. Herigerum; Epistolaris responsio de cyclo pascali et ejusmodi contra Dionysium abbatem; Vie de saint Ursmer,* insérée par fragments dans les *Acta sanctorum* des bollandistes, et dans ceux de D. Mabillon.

HERIOT (Jean) né le 22 avril 1760 à Haddington (East-Lothian), fit ses études à Édimbourg, sollicita en vain une commission d'enseigne et prit enfin le parti de se rendre à Londres où il parvint à obtenir une commission à bord d'un vaisseau. Il fit les campagnes de 1779 et 1780, et fut en 1783 mis à la demi-solde; pour aider ses parents plongés dans la misère, il engagea sa demi-paie et se livra à la littérature. Il publia *les Peines du cœur,* Londres, 1787, 2 vol., et l'*Officier à la demi-paie,* ib., 1788, 3 vol. Il se lia bientôt avec les journaux, défendit la cause du ministère, fut mis à la tête du *Sun* et du *True Briton,* accepta en 1806 le poste de commissaire près de la loterie, en 1809 celui de député payeur dans les îles du Vent, retourna en Angleterre où il fut nommé contrôleur de l'hôpital de Chelsea et mourut le 20 juin 1833. Absorbé par la direction de deux feuilles quotidiennes, Heriot n'a rien publié, depuis les deux romans cités plus haut, sauf la *relation du siége de Gibraltar,* Londres, 1792, et celle de la *Bataille du Nil,* 1798.

HÉRISSANT (François-David), médecin, né le 29 septembre 1714 à Rouen, mort en 1773, et selon d'autres, le 21 août 1771, a fourni plusieurs *Mémoires* intéressants à l'Académie des sciences, qui l'avait nommé son associé en 1748.

HÉRIS. (Guillaume). *V.* **HERMAN DE SAINTE-BARBE.**

HÉRISSANT (Louis-Antoine-Prosper), médecin et littérateur, né à Paris le 27 juillet 1745, mort le 10 août 1769, est auteur des ouvrages suivants: *Éloge de Gonthier d'Andernach,* couronné par la faculté de Paris; *Poëme sur l'imprimerie* (en latin), 1764, in-4°; *Bibliothèque physique de la France, ou Liste de tous les ouvrages qui traitent de l'histoire naturelle de ce royaume,* 1771, in-8°; cet ouvrage publié par Coquereau, fait partie de la *Bibliothèque historique de la France,* édition de Fontette.

HÉRISSANT (Louis-Théodore), frère du précédent, né à Paris le 7 juin 1743, occupa quelques emplois dans les légations françaises près des cours d'Allemagne, et mourut à Paris le 20 mars 1811. Il cultiva les lettres avec fruit; ses connaissances étaient aussi variées qu'étendues. Hérissant a coopéré à l'édition de la *Bibliothèque historique de la France;* il a eu part à la *Bibliothèque de Société,* de Chamfort, dont il a été l'éditeur. Les *Nouvelles recherches sur la France,* 1766, 2 vol. in-12, contiennent plusieurs descriptions et observations de Hérissant. Il a augmenté, continué et publié la *Galerie française,* commencée par Gautier. On a encore de lui l'*Éloge du duc d'Orléans, régent,* 1778, in-8°; *Principes de style,* Paris, 1779, in-12. Barbier lui a consacré une *Notice* dans le *Magasin encyclopédique* (1812, tome VI, page 85), journal dont Hérissant fut un des collaborateurs.

HÉRISSANT DES CARRIÈRES (Jean-Thomas), de la famille des précédents, naquit à Paris en 1742. Obligé de quitter la France fort jeune et longtemps avant la révolution, pour des causes que l'on ignore, il se réfugia en Angleterre et s'y fit maître de langues par nécessité. Il y vécut ainsi pendant près d'un demi-siècle, et mourut en 1820 à Croydon, près de Londres. Il avait publié: *Catalogue des livres de la bibliothèque de Mme de Pompadour,* Paris, 1765, in-8°; *Histoire d'Angleterre par Goldsmith,* traduite de l'anglais, Londres, 1777, 2 vol. in-12; *Histoire d'un nain célèbre* (Jos. Borawlaski, gentilhomme polonais), traduite du français en

anglais, 1788, in-8° ; *Précis de l'histoire de France jusqu'au temps présent,* français et anglais, Londres, 1792, 2 vol. in-8° ; plus tard il donna un abrégé de ce *Précis,* qui va jusqu'en 1815 ; *le petit Parnasse français,* etc.

HERLICIUS (David), poëte, médecin et astrologue, né à Zeitz (Misnie) le 28 décembre 1557, professa les mathématiques à l'université de Gripswald en 1585, la physique à Stargard en 1598, et mourut dans cette ville le 15 août 1636. Il s'était fait une réputation par ses horoscopes. On a de lui un grand nombre d'écrits, parmi lesquels nous citerons : *De curationibus gravidarum, puerperarum et infantium,* Anclam, 1584, in-8° ; 1602, in-4°, et 1618, in-8° ; *Operis mirabilium tomus primus,* Nuremberg, 1614, in-4° ; *Exercitationes philosophicæ de lacrymis, risu,* etc., in-4°. Sa *Vie,* par Laurent Eischstad, se trouve dans les *Mem. medicor. sui ævi,* Francfort, 1676, in-8°, de Henning Witten.

HERLUISON (Pierre-Grégoire), ecclésiastique, né à Troyes le 4 novembre 1759, professeur à l'école de Brienne, bibliothécaire de l'école centrale de l'Aube, mort à Saint-Martin-ès-Vignes le 19 janvier 1811, a publié : *Dissertations sur la routine, le charlatanisme,* etc., dans les *Mémoires* de la Société littéraire de Troyes ; *la Théologie réconciliée avec le patriotisme,* 1790, in-12 ; Paris, 1791, 2 vol. ; *le Fanatisme du libertinage confondu, ou Lettres sur le célibat des ministres de l'Église* (sans nom), Paris, 1792, in-8° ; *De la religion révélée, ou De la nécessité des caractères et de l'authenticité de la révélation* (posthume), 1813, in-8° ; plusieurs *Discours* et *Éloges*, etc.

HERLYN (Michel), au rapport de l'historien de Thou, se signala, ainsi que ses quatre fils, dans la défense de Valenciennes contre les Espagnols, en 1566. La ville s'étant rendue le 24 mars 1567, il fut décapité, et huit jours après son fils aîné subit le même sort. Les trois autres se sauvèrent et se réunirent dans les bois aux soi-disant *gueux* flamands. En 1568, le prévôt Spelt les surprit nuitamment : il en fit pendre deux ; et, après avoir coupé le nez et les oreilles à Gautier, le seul qui restât, il le traîna à la suite du corps qu'il commandait, pour le faire brûler vif à Valenciennes. Gautier eut le bonheur d'échapper en route ; et il adopta depuis la règle barbare de mutiler, comme il avait été mutilé lui-même, tous les prêtres espagnols ou belges qui tombaient en son pouvoir, après quoi il les livrait aux flots.

HERMAN DE SAINTE-BARBE (Guillaume HÉRIS), plus connu sous le nom de Père), écrivain ascétique, naquit à Liége en 1657. Ayant embrassé la règle du Carmel, il partagea son temps entre les devoirs et l'étude, et mourut dans sa ville natale vers 1707. On a de lui : *Carmelus triumphans, seu sacræ panegyres sanctorum carmelitarum ordine alphabetico compositæ,* Louvain, 1688, in-8° de 400 pages, livre rare et singulier. Tous les mots de chaque panégyrique commencent par la première lettre du nom du saint qui en est l'objet ; *Recueil de dizains en l'honneur de saint Joseph, patron de la ville de Liége,* 1691, in-4° ; *Méditations sur l'oraison dominicale*, tirées des *OEuvres de sainte Thérèse,* Liége, 1705, in-8°.

HERMAN (Martial-Joseph-Armand), né à St.-Pol en Artois vers 1750, avocat général du conseil d'Artois à la révolution, fut successivement juge et président du tribunal de son département. Appelé à Paris pour faire partie de diverses commissions administratives, il accepta en 1793 la présidence du tribunal révolutionnaire, et y siégeait le jour de la condamnation de la reine Marie-Antoinette. Bien qu'il n'exerçât plus ses fonctions à l'époque du 9 thermidor, il fut arrêté comme complice de Robespierre, condamné à mort et exécuté le 7 mai 1795.

HERMANN, surnommé *Contract,* à cause de la contraction de ses membres, était fils d'un comte de Wehringen, et naquit l'an 1013. Malgré la faiblesse de sa constitution, il s'adonna avec ardeur à l'étude, dès ses plus jeunes années. Les sciences mathématiques fixèrent surtout son attention, et il excella dans l'astronomie, la musique, la géométrie. Suivant la coutume du temps, il embrassa la vie monastique pour suivre avec plus de liberté son penchant pour l'étude, entra dans l'ordre de Saint-Benoît, et habita successivement les monastères de Saint-Gall et de Reichenau, dont il devint abbé, et dans lequel il mourut en 1054. On a de lui : *Chronicon de sex ætatibus mundi ; Opuscula musica ; De compositione sive mensurâ astrolabii.*

HERMANN, dit l'*Allemand,* traducteur laborieux, quoique entièrement oublié par les biographes, vivait vers le milieu du 13e siècle. On voit, par les prologues, ou les notes finales de ses versions, qu'il se trouvait à Tolède vers 1240 ; qu'il y acquit la connaissance de l'arabe, et s'y occupa même à traduire divers ouvrages de cette langue en latin : il est l'auteur d'une version de l'*Éthique,* de la *Poétique,* et de la *Rhétorique d'Aristote,* faite d'après l'arabe, et imprimée à Venise, en 1483, in-fol.

HERMANN DALMATE, ou natif de Dalmatie, accompagna Robert de Retines, dans ses voyages en Europe, en Grèce, en Asie, au commencement du 12e siècle ; ils se fixèrent tous deux en Espagne, où ils perfectionnèrent leurs connaissances parmi les Mores, regardés alors comme les dépositaires des sciences. L'un et l'autre s'adonnaient à l'étude de l'astronomie et de l'astrologie, dans un lieu que les manuscrits ne désignent que sous le nom d'*Hiberum,* lorsque Pierre le Vénérable les connut, et les engagea à traduire le Coran ; ce qu'ils firent avec l'aide d'un Arabe ou d'un juif converti, nommé Maître Pierre. C'est cette traduction qui a été publiée à Bâle en 1543.

HERMANN ou **HERRMANN** (Emmanuel), de Berne en Suisse, était, en 1658, bailli à Gessenay. Très-versé dans les antiquités du pays, il a beaucoup aidé de ses lumières Plantin pour son ouvrage *sur l'Helvétie ancienne et moderne.* Hermann a laissé en manuscrit des *Recherches curieuses sur le pays de Vaud,* la *Généalogie des comtes de Gruyères,* etc.

HERMANN (Paul), célèbre botaniste, né en 1646 à Halle (Saxe), voyagea en Italie, puis dans les Indes orientales, professa en 1679 la botanique à Leyde, et mourut le 29 janvier 1695. Il avait introduit un nouveau système qui a eu peu de succès. On a de lui : *Horti academ. Lugd. Batavi catalogus, exhibens plantarum nomina,* Leyde, 1687, in-8° ; *Paradisus batavus,* etc., Leyde, 1698, in-8°, et 1705, in-4° ; *Musei indici catalogus,* ibid., 1711, in-8° ; *Cynosura materiæ medicæ,* etc., Strasbourg, 1710, in-4°.

HERMANN (Jacques), savant mathématicien, né à Bâle le 16 juillet 1678, professa quelque temps à l'uni-

versité de Padoue, voyagea en France, en Allemagne, en Russie, obtint une chaire de philosophie à Francfort-sur-l'Oder, puis de morale à Bâle, où il mourut le 11 juillet 1733. Il était associé de l'Académie des sciences de Paris, de celles de Pétersbourg et de Berlin. On citera parmi ses ouvrages : *De Phoronomiâ, sive de viribus et motibus corporum solidorum et fluidorum*, Amsterdam, 1716, in-4°.

HERMANN (Jean), savant naturaliste, né en 1738 à Barr en Alsace, professa d'abord la médecine, puis la pathologie à l'université de Strasbourg, obtint ensuite la chaire de botanique et de chimie, et mourut en 1800. On a de lui de nombreuses et intéressantes dissertations sur des objets d'histoire naturelle : *Tabula affinitat. animalium*, etc., Strasbourg, 1783, in-4°; *Observat. zoologicæ posthumæ*, in-4°, Strasbourg et Paris, 1804; des *Épigrammes latines*. La *Vie* de J. Hermann a été publiée en latin par M. Lauth, Strasbourg, 1801, in-8°. On y trouve la liste complète des écrits de ce savant.

HERMANN (Jean-Frédéric), frère du précédent, né à Barr, le 3 juillet 1743, dut à son mérite personnel d'être appelé à plusieurs emplois civils à Strasbourg, où il était en 1788. Secrétaire de la chambre des Quinze, membre du conseil des Cinq-Cents en 1792 et en 1799, il y défendit avec zèle les intérêts de ses commettants, et, après la session, fut nommé maire de Strasbourg; mais il se vit destituer en 1809. Les fonctions de professeur de droit dans la même ville occupèrent les dernières années d'Hermann, qui mourut le 20 février 1820. On a de lui : *Notice historique, statistique et littéraire sur la ville de Strasbourg*, 1818-19, 2 vol. in-8°.

HERMANN (Christian-Gotthilf), né à Erfurt en 1765, obtint, en 1789, une place à l'école des *Prédicateurs*, fut nommé l'année suivante professeur à l'université d'Erfurt, puis au gymnase évangélique, et deux ans après membre de l'Académie des sciences de la même ville. Lorsque la ville d'Erfurt fut soumise à la Prusse, il eut, en 1820, comme doyen, la surintendance de ce diocèse. Il est mort le 26 août 1823. Outre plusieurs dissertations et mémoires, il a publié en allemand : *Comparaison des théories sur le beau de Kant et d'Hemsterhuys*, Erfurt, 1792, in-8°; *Livre élémentaire de la religion chrétienne*, ibid., 1796, in-8°. Enfin, il a dirigé, de 1793 à 1800, les *Annales scientifiques d'Erfurt*.

HERMANT (Godefroid), docteur en théologie, chanoine de Beauvais sa patrie, et recteur de l'université, naquit en 1617, et mourut à Paris en 1690. On a de lui une défense du livre *De la fréquente communion* d'Arnauld, et ses *Apologies* pour l'université contre les jésuites; *Vies* de saint Athanase, de saint Basile, de saint Grégoire de Nazianze, de saint Chrysostôme, de saint Ambroise, et des *Traductions* de quelques ouvrages des Pères de l'Église.

HERMANT (Jean), curé de Maltot, diocèse de Bayeux, né en 1650, à Caen, mort en octobre 1725, est auteur des ouvrages suivants : *Histoire des conciles*, 4 vol. in-12; *Histoire de l'établissement des ordres religieux et des congrégations régulières et séculières de l'Église*, Rouen, 1697, 2 vol. in-12; *Histoire des religieux ou ordres militaires de l'Église et des ordres de chevalerie*, ibid., 1698, in-12; *Histoire des hérésies et des autres erreurs qui ont troublé l'Église*, Rouen, 1717, 4 vol. in-12; *Histoire du diocèse de Bayeux*, 1re partie, Caen, 1705, in-4°; cet ouvrage n'a pas été continué; des *Sermons* et des *Panégyriques* de saints.

HERMAS (St.), que l'on croit disciple de saint Paul, vivait dans les premières années de l'ère chrétienne, et, selon toutes les probabilités, habitait Rome. Il est auteur d'un ouvrage grec intitulé : *le Pasteur*, divisé en trois parties, qui sont les *visions*, les *préceptes* et les *similitudes*. Il écrivait ce livre vers l'an 92 de J. C. Cotelier en a inséré une version latine dans le recueil des *Monuments des Pères qui ont vécu dans les temps apostoliques*, Paris, 1672; elle a été réimprimée à Oxford, 1685, in-12, et traduite en français, Paris, 1717. La fête de saint Hermas est célébrée par l'Église le 9 mai, et par les Grecs le 8 mars et le 5 octobre.

HERMBSTÆDT (Sigismond-Frédéric), né à Erfurt le 14 avril 1760, se livra d'abord à la médecine, puis à la chimie, qu'il professa dans sa ville natale, et dont il étudia avec le plus grand soin les applications techniques et médicales. Bientôt il se rendit à Berlin, où il dirigea une officine considérable, et, en 1786, entreprit en Allemagne plusieurs excursions scientifiques, dans le cours desquelles il se lia avec les savants les plus distingués. Peu de temps après son retour à Berlin, il devint professeur de chimie pharmaceutique au collége médico-chirurgical, et fut successivement chargé de diverses fonctions importantes. On lui doit une foule d'excellents ouvrages sur la chimie, la technologie, la pharmacie, les sciences agricoles, qui la plupart sont devenus classiques en Allemagne. Ce savant mourut à Berlin le 23 octobre 1833. Il a enrichi le recueil des *Mémoires* de l'académie de cette ville, dont il était membre, d'une foule de *mémoires* intéressants, écrits en français.

HERMELIN (Samuel-Gustave, baron), minéralogiste, né le 4 avril 1744 à Stockholm, mort le 4 mars 1820, membre de l'Académie des sciences de cette ville, conseiller des mines, chevalier de l'Étoile polaire, etc., occupa pendant 54 ans les emplois les plus éminents dans l'administration des mines, et rendit d'importants services à sa patrie par la fondation de plusieurs usines et par différentes entreprises d'un haut intérêt pour la géographie, le commerce, la géologie et la statistique. Son *Éloge* a été imprimé dans les *Mémoires* de l'académie de Stockholm (année 1821, p. 409); Férussac en a inséré un extrait dans le *Bulletin des annonces et nouvelles scientifiques* (p. 167). Le baron Hermelin a publié, outre les 26 premières *Cartes géographiques et minéralogiques du royaume de Suède par provinces*, différents ouvrages parmi lesquels on cite : *Sur la fonte des minéraux de cuivre*, 1766; *Sur l'emploi des pierres que fournissent les carrières de Suède*, 1771; *Sur l'emploi des ressources des différentes provinces de Suède*, 1773; *Tableau de la population et de l'industrie de Westro-Bothnie*, 1801, etc.

HERMÉNÉGILDE, prince des Visigoths, fils du roi Leuvigilde, fut associé au trône d'Espagne par son père. Il était arien; mais ayant épousé Ingonde, fille de Sigebert, roi de France, il embrassa la foi catholique. Leuvigilde ayant menacé son fils de toute sa colère s'il ne revenait pas à la doctrine arienne, Herménégilde s'y refusa obstinément, prit les armes, fut vaincu et fait pri-

sonnier. Sommé une seconde fois de renoncer à sa foi ou de se résoudre à la mort, il préféra ce dernier parti, et eut la tête tranchée par le capitaine des gardes de son père. L'Église a mis ce prince au nombre des martyrs, et honore sa mémoire le 13 avril.

HERMENFROI, l'un des fils de Bazin, roi de Thuringe, hérita du tiers de ce royaume à la mort de son père. Jaloux d'un plus grand pouvoir, et poussé par les conseils d'Amalbergue, sa femme, il tua Bertaire, l'un de ses frères, dont les dépouilles furent partagées entre lui et Balderic, son second frère. Amalbergue, ne voyant pas encore son ambition satisfaite, usa d'un stratagème pour amener Hermenfroi à ses fins : chaque jour elle ne lui faisait servir sur sa table que la moitié d'un repas. Hermenfroi se plaignit, et Amalbergue lui répondit que, n'ayant que la moitié d'une couronne, il ne pouvait être servi qu'à demi. Hermenfroi déclara la guerre à Balderic : secondé par Thierri, roi de Metz, il s'empara du reste du royaume ; mais ayant refusé de le partager avec son auxiliaire, il fut vivement attaqué en 528 par celui-ci, qui, s'étant rendu maître de toute la Thuringe, fit précipiter, l'an 530, Hermenfroi du haut des murailles de Tolbiac ou Zulpich.

HERMENGARDE. *Voyez* **ERMENGARDE.**

HERMENRIC. *Voyez* **ERMERIC.**

HERMÈS (JEAN-AUGUSTE), théologien protestant, naquit le 24 août 1736, à Magdebourg. Ses études, commencées à Klosterbergen (1749-54), se terminèrent à l'université de Halle, où il passa deux ans, joignant à l'étude de la théologie celle de la philosophie et de l'histoire, et flottant de système en système jusqu'à ce qu'il eût cru trouver dans le piétisme la véritable base de la morale. Quand du village de Horschendorf, après cinq ans de séjour, il passa comme préposé à Wahren, ses idées se modifièrent. Mais l'expression en fut parfois téméraire. Une de ses questions surtout porta au comble le courroux de ses collègues. « Le Christ a-t-il satisfait pour les peines temporelles du péché ? » Hermès reçut ordre de comparaître devant le consistoire du Mecklembourg, et une enquête fut dressée sur sa doctrine. Au lieu d'être suspendu de ses fonctions, il fut nommé premier prédicateur et inspecteur spirituel à Jérichau dans le gouvernement de la Saxe prussienne. La recommandation de son ami Spalding le mit ensuite en relation avec l'abbesse de Quedlinbourg qui le proposa pour premier prédicateur à Dittfurt, et bientôt après pour premier prédicateur à l'église Saint-Nicolas et pour conseiller de consistoire à Quedlinbourg. Les tracasseries de ses ennemis empoisonnèrent l'automne et l'hiver de sa vie. En 1800, après la mort de Baysen, il prit sa place au consistoire principal comme premier conseiller ecclésiastique, et il fut nommé premier prédicateur de la cour. En 1807, l'université d'Helmstædt lui fit envoi du diplôme de docteur en théologie. Il était alors plus que septuagénaire. Il ne tarda point à recevoir sa retraite, lors de la dissolution du duché de Mecklembourg, et il fut placé sur la liste des pensions du royaume tout récent de Westphalie ; toutefois il conserva les fonctions attachées à la surintendance, et ne s'en démit qu'en 1821, peu de temps avant sa mort. On cite d'Hermès : *Histoire de mes opinions et des poursuites, etc., ... à l'occasion de la question,* le Christ a-t-il...., Berlin, 1777 ; *Manuel de la religion,* Berlin, 1779, traduit en anglais, danois, suédois ; et en français par la reine de Prusse, femme de Frédéric II, Berlin, 1789, 2 vol. in-8° ; *Bibliothèque universelle de théologie,* 1784-87 (en société avec H. M. Cramer).

HERMÈS (JEAN-TIMOTHÉE), probablement de la même famille que le précédent, mais d'une branche éloignée, naquit en 1738 à Petznick, aux environs de Stargard en Poméranie ultérieure. Il alla au collége de Stargard, puis à l'université de Kœnigsberg où il termina ses études par celle de la théologie, et où sa parfaite connaissance de la langue française le fit recevoir dans les premières maisons. Kant et Arnold le prirent en amitié. De Kœnigsberg il se rendit à Dantzig et ensuite à Berlin, où il publia un premier roman, *Fanny Wilkes*, 1766, 2 vol. in-8° ; quatre ans après parut le *Voyage de Sophie depuis Memel jusqu'en Saxe* (Leipzig, 1770-75, 5 vol.). Mais Hermès pensa que la sévérité du ministère évangélique lui défendait ces peintures dans lesquelles il excellait. Il avait troqué sa chaire de professeur à l'académie de cavalerie de Brandebourg contre les fonctions de prédicateur de campagne à Luben en Silésie, était venu de là comme prédicateur aulique au château de Pless qui était au prince d'Anhalt, et avait ensuite rempli à Berlin diverses fonctions ecclésiastiques. Abandonnant un genre toujours un peu profane, bien que Richardson, son modèle, eût aussi porté l'habit clérical, Hermès acquit le renom d'un théologien habile, d'un savant linguiste et d'un homme de bien. Après avoir habité la capitale de la Prusse 35 ans, presque sans interruption, Hermès prit la route de la Silésie, en 1808, avec le triple titre de surintendant des églises et des écoles de Breslau, de premier pasteur de Sainte-Elisabeth, et de premier professeur de théologie. Il ne comptait alors pas moins de 70 ans : il en vécut encore 13, et mourut le 24 juillet 1821.

HERMÈS (GEORGE), fondateur d'une secte nouvelle parmi les catholiques allemands, est né le 22 avril 1775 à Dreyerwalde, petit village dans les landes de l'ancienne principauté de Munster. Il fut envoyé au gymnase de Munster, passa en 1792 à l'académie, étudia la théologie, reçut les ordres et fut nommé professeur au gymnase en 1798. En 1805 il publia : *Recherches sur la vérité intérieure du christianisme.* Deux ans après il fut appelé à la chaire dogmatique de la faculté de théologie, passa en 1819 à celle de l'université de Bonn et mourut le 26 mai 1831. La base de son système était d'arriver à la foi par le moyen de la raison. Un de ses disciples M. Achterfeldt, professeur à Bonn, commença en 1834 la publication de la *Dogmatique chrétienne catholique* d'Hermès ; il n'en parut que 2 volumes et une partie du 3e. En 1835 une bulle du pape vint condamner les principes d'Hermès ; les hermésiens se défendirent, la lutte s'engagea avec vivacité, et l'hermésianisme a grossi le nombre des sectes dissidentes. On peut consulter *Denkschrift auf G. Hermes*, par le professeur Esser, 1832 ; c'est la biographie d'Hermès ; plusieurs articles dans le journal hermésien *Zeitschrift für Philosophie und Katholisch Theologie,* publié par cinq professeurs de Bonn ; *Acta hermesiana,* par Elvenich, 1836 ; *Acta romana,* par Braun et Elvenich, 1838, et enfin l'article *hermésianisme,* dans *le Semeur,* journal religieux, tome VII, n° 14. .

HERMESIANAX, poëte grec, natif de Colophon, florissait vers l'an 336 avant J. C.; il avait composé 3 livres d'*Élégies* adressées à sa maîtresse Léontium. Un fragment du 3e livre, conservé par Athénée, a été publié à Londres, 1784, in-8°, par Weston, dans ses *Conjecturæ in Athenæum,* avec une traduction en vers latins. Dans son *Epist. critic. II,* Ruhnken s'est exercé sur ce fragment, bien propre à faire regretter la perte de l'ouvrage. Van Santen en a donné aussi une traduction en vers latins.

HERMIAS, souverain de l'Atarnée, petit canton de Mysie, dans le 3e siècle avant l'ère chrétienne, fut d'abord esclave. Son maître Eubulus lui permit d'aller à Athènes suivre les leçons de Platon et d'Aristote. Celui-ci prit Hermias en affection et lui prodigua ses soins. Cependant Eubulus conspira contre le roi des Perses, alors souverain de l'Atarnée, et secondé par Hermias, se rendit indépendant. Eubulus, devenu paisible possesseur de cette contrée, accorda toute sa confiance à Hermias, et le nomma son successeur. Ses belles qualités ne se démentirent point sur le trône. Après la mort de Platon, Aristote vint chercher un asile à la cour d'Hermias. Il composa à la louange de son disciple un hymne que Diogène Laërce, Athénée et Stobée nous ont conservé, et qui a été traduit plusieurs fois en français. Hermias s'étant refusé à payer tribut au roi de Perse, ce monarque le fit arrêter et mettre à mort l'an 343 avant J. C. Aristote érigea à la mémoire d'Hermias, un cénotaphe qui se voyait à Atarne, et lui consacra dans le temple de Delphes une statue qu'il orna d'une inscription en vers, qui rappelait sa fin tragique.

HERMIAS, philosophe platonicien, né à Alexandrie dans le 5e siècle, épousa une des plus belles femmes de cette ville, et en eut deux fils Ammonius et Héliodore, qui acquirent aussi de la célébrité. Hermias professait une bonne morale, avait une mémoire prodigieuse, mais son génie était médiocre.

HERMIAS, philosophe chrétien, qui vivait au 2e siècle, est auteur d'un ouvrage, où il traite des principes des choses, de l'âme, de la divinité, et combat les opinions des sages du paganisme. Cet écrit intitulé : Διασυρμὸς τῶν ἔξω Φιλοσόφων, a été imprimé avec une version latine de J. J. Fugger, Bâle, 1553, in-8°; 1560, in-fol.; Paris, 1624, in-fol. Il se retrouve à la fin de presque toutes les éditions de Saint-Justin, et à la suite du *Tatien,* de Th. Gale, 1700, in-8°.

HERMIDA (Benito y Porras-Bermudez-Maldonado), né à Saint-Jacques en Galice le 1er avril 1736, voulut d'abord entrer dans la carrière des armes, mais sa faible santé l'obligea d'y renoncer; il étudia les mathématiques, les langues française, italienne, anglaise et latine, et encore des notions étendues sur le droit public. Gradué licencié, il entra au collége de Fonseca à St.-Jacques, en 1756, et s'y distingua tellement que, bien jeune encore, il fut nommé inspecteur de la librairie en Galice. En 1768, il accepta les fonctions de juge criminel de la chancellerie de Grenade. Aucun magistrat ne se montra plus habile dans la recherche des coupables. On le nomma juge à Aguas en 1775, et le roi lui donna la pénible mission de visiter l'évêché d'Alméria, et d'en examiner la comptabilité. Il y fit rentrer des créances dues depuis plus d'un siècle; organisa la perception pour l'administration des dîmes et prébendes, etc., avec un zèle sans exemple. Il dota six hôpitaux et six maisons d'enfants trouvés, et la chambre royale satisfaite ordonna que ce qu'il avait établi servît de modèle pour toutes les églises de patronage royal. Son désintéressement était tel, qu'il refusa 12,000 piastres (60,000 francs), que la chambre avait votées pour l'indemniser, et dont il fit l'abandon aux pauvres; il subvint même encore de ses deniers aux besoins de l'État par des prêts, qui ne se montaient pas à moins d'un million de réaux (250,000 francs). En 1782, il vint reprendre à Grenade sa place de juge, jusqu'en 1786. Nommé à cette époque président de l'audience de Séville, il devint, en 1792, conseiller de Castille et procureur royal de la chambre. Il fut chargé de beaucoup d'opérations importantes dans la guerre contre les Français en 1793, notamment de la reddition de Figuières. En 1799, il fut appelé à la chambre de Castille et nommé conseiller de la chambre du roi. L'année suivante, il demanda sa retraite; mais on l'obligea bientôt de revenir à Madrid, et il y demeura jusqu'en 1802. Le roi lui accorda alors sa retraite avec tous les honneurs et traitements d'usage. Devenu veuf, il alla rejoindre sa fille unique qui depuis peu de mois se trouvait à Saragosse, mariée avec le marquis de Santa-Coloma, alguacil-mayor de l'audience. Ce fut là que, pour la première fois, il jouit de quelque repos, consacrant ses loisirs à la traduction en vers libres du *Paradis perdu* de Milton. La révolution de 1808 vint troubler cette heureuse tranquillité. Aussitôt après la chute du prince de la Paix, l'abdication de Charles IV et l'avénement de Ferdinand VII, Hermida fut nommé à son ancienne place, malgré sa résistance fondée sur son âge avancée. Le nouveau roi le força d'obéir, ordonnant à ses enfants de l'accompagner. Il allait partir quand il reçut la nouvelle du malheureux voyage de Bayonne. Alors il écrivit à son souverain une lettre de dévouement qui ne parvint à ce prince qu'au moment où on l'entraînait prisonnier à Valençay. Resté à Saragosse, Hermida ne songea plus qu'aux moyens de résister à l'envahissement dont sa patrie était menacée; et, par ses conseils autant que par son exemple, il contribua à la mémorable défense de cette ville. Il était décidé à périr sous les ruines de la ville; mais sa fille, voyant l'extrême danger où il allait se trouver, le fit sortir de Saragosse. Hermida perdit alors ses manuscrits, ses tableaux et le plus riche mobilier. Il se réfugia avec son gendre au bourg de Monroyo, patrie du marquis de Santa-Coloma. C'est là qu'ils attendirent le sort de la malheureuse cité, travaillant l'un et l'autre à la défense des bourgs et des villes voisines, obligeant les habitants à s'armer et à apprendre l'exercice. C'est alors qu'Hermida inventa et fit exécuter une batterie volante, pour le transport et la manœuvre de laquelle deux hommes suffisaient; il en fit l'expérience avec le plus grand secret. La junte centrale le nomma à cette époque ministre de grâce et de justice; on ne lui donna pas le temps de s'excuser, et il dut se mettre en route pour Valence, d'où il partit bientôt pour Aranjuez, devant passer sous peu de jours avec la régence à Séville. Il supporta les peines d'un si long voyage et celle du cabinet bien plus grandes encore, sans archives, sans employés, et n'en voulant avoir que trois, pour ne pas

grever l'État. Lors de la dissolution de la junte centrale, il resta conseiller d'État. Hermida resta à son poste sans craindre ni les bombes, ni l'épidémie. Il soutint par la persuasion le courage de plusieurs députés, et les décida à ne point abandonner la défense de la patrie. Malgré son grand âge et ses infirmités, il écrivit encore des *Observations* tendant à désabuser et à instruire les députés des cortès extraordinaires. Enfin, le 14 octobre 1813, la capitale ayant été de nouveau évacuée par les Français, il se décida à y retourner, et partit sur une mauvaise charrette, disant qu'il allait réunir ses cendres à celles de son épouse. Dès son arrivée, malgré les grandes fatigues du voyage et sa santé dépérissante, il s'occupa de convaincre les députés des cortès ordinaires, à défaut des cortès extraordinaires, du besoin d'annuler tout ce qu'on avait décidé sans la sanction royale. N'ayant plus les moyens d'entretenir une voiture, il voulut faire à pied toutes les courses que lui commandaient ses fonctions et ses devoirs religieux. Pénétré par l'humidité et le froid, il tomba malade; et mourut le 1er février 1814. Il ne reste que trois ouvrages de tous ceux qu'avait composés Hermida : *Réflexions militaires d'un bourgeois* (Pensamientos militares de un paisano), Séville, 1809, un vol. in-12 ; *Exposé abrégé des cortès, gouvernement ou constitution du royaume de Navarre,* Cadix, 1811, in-8° ; le *Paradis perdu de Milton,* traduit de l'anglais, Madrid, 1814, 2 vol. in-12. Les autres productions d'Hermida furent perdues à Saragosse en 1804.

HERMILLY (VAQUETTE D'), né à Paris en 1705, entra d'abord au séminaire, qu'il abandonna pour la carrière des armes, servit longtemps en Espagne, où il étudia la langue et la littérature espagnoles, fut nommé inspecteur de l'école militaire et censeur royal, et mourut d'apoplexie à Paris en 1778. On lui doit des traductions de l'*Histoire générale d'Espagne*, de Ferreras, Paris, 1742, 10 vol. in-4° ; du *Théâtre critique,* du P. Feyjoo, 1745, 4 vol. in-12 ; de *la Lusiade*, de Camoens, 1776, 2 vol. in-8°, sous le nom de la Harpe, qui en a retouché le style ; *Dissertations sur les tragédies espagnoles,* etc., 1754, 2 vol. in-12 ; *Histoire du royaume de Majorque et de Minorque,* Maestricht, 1777, in-4°, etc.

HERMINGUES (GONSALVE), troubadour portugais, vécut vers le milieu du 12e siècle, et jouit de beaucoup de crédit à la cour d'Alphonse Henriquez, fondateur de la monarchie portugaise. On dit que ce guerrier poëte fut épris des charmes d'une femme more, nommée Fatime, qu'il fit prisonnière dans une escarmouche aux environs d'Alcacer do Sal selon quelques auteurs, ou dans les environs de Santaren selon d'autres, et qu'il finit par l'épouser après l'avoir convertie à la foi ; mais la mort la lui ayant enlevée, peu de temps après, il en conçut un tel chagrin qu'abandonnant la cour et le métier des armes, il se renferma dans le monastère d'Alcobaça, où il fit profession et mourut on ignore à quelle époque. Il n'existe de ses poésies que quelques fragments que l'on a recueillis dans le *Cancionero* de Rezende avec ceux de plusieurs autres poëtes des premiers temps de la monarchie.

HERMINIER (NICOLAS L'). *Voy.* **LHERMINIER.**

HERMITE. *Voyez* **ERMITE** et **LHERMITE.**

HERMITE (JEAN-MARTHE-ADRIEN L'), contre-amiral, né à Coutances en 1766, entra dans la marine comme volontaire d'honneur dès l'âge de 14 ans, et se distingua pendant la guerre de l'indépendance américaine. Aspirant à 21 ans, il reçut bientôt le commandement d'un vaisseau et continua de servir avec gloire, notamment au malheureux combat du 13 prairial. Malgré ses nombreux services, l'Hermite n'obtint qu'après 1806 le grade de contre-amiral, au retour d'une brillante croisière sur les côtes de l'Afrique. Depuis, il commanda une division de la flotte de Toulon, et exerça quelque temps les fonctions de préfet maritime de cette ville. En 1825 il obtint sa retraite motivée par les premières atteintes d'une grave maladie à laquelle il succomba en 1826.

HERMODORE ou **HERMODUS**, architecte, né à Salamine, vivait à Rome vers l'an 104 avant J. C., il construisit les portiques du temple de Jupiter Stator et le temple de Mars dans le cirque de Flaminius.

HERMOGÈNE, né à Alabanda, ville de Carie, est cité par Vitruve comme l'un des plus habiles architectes de l'antiquité. Il construisit un temple de Diane à Magnésie, et un autre à Bacchus dans la ville de Tros. Il inventa l'ordonnance pseudodiptère, et composa sur l'architecture un livre qui ne nous est pas parvenu. — HERMOGÈNE, de Cythère, fut un célèbre statuaire.

HERMOGÈNE, célèbre rhéteur, né à Tarse en Cilicie, florissait vers 180 de l'ère chrétienne. Dès l'âge de 15 ans, il improvisait publiquement des discours. De 17 à 24 ans, il publia sa *Rhétorique,* et plusieurs livres et traités sur *l'art oratoire.* Mais son génie précoce s'arrêta là : Hermogène perdit subitement la mémoire, tomba dans l'imbécillité, et mourut cependant très-âgé. Ses ouvrages ont été imprimés dans le recueil des rhéteurs grecs, Venise, 1508-1509, in-fol., puis Genève, 1570, in-8° ; Gasp. Auber en a donné une traduction latine avec des notes, Genève, 1614, in-8° : les *Exercices* de rhétorique (*Progymnasmata*), publiés pour la première fois par Heeren, ont été reproduits à Nuremberg, 1812, avec les notes de Weesenmeyer.

HERMOGÈNES ou **HERMOGÉNIEN**, jurisconsulte du 4e siècle, vivait sous Honorius et Théodose le Jeune ; il forma un recueil des *Constitutions des empereurs,* dont on trouve des fragments dans le recueil de P. Pithou, Paris, 1572, et dans la *Jurisprud. vetus antejustinianea,* par Schulting, 1717, in-4°.

HERMOLAUS, fils de Sopolis, d'une famille distinguée de Macédoine, était un des jeunes gens attachés au service personnel d'Alexandre ; leurs fonctions répondaient à celles de pages. Étant un jour à la chasse avec le roi, il voit approcher un sanglier, lui lance un trait, et le jette à bas. Alexandre, irrité de ce qu'il l'avait prévenu, le fit châtier ignominieusement en présence des autres pages, et lui ôta son cheval. Indigné de cet affront, le jeune homme résolut de s'en venger. Il communiqua son projet à quelques-uns de ses amis ; et ils devaient tuer le roi pendant son sommeil. Le jour était même arrêté ; mais le hasard voulut qu'Alexandre passât toute la nuit à boire, et ne rentrât que le matin. Le lendemain, leur conspiration fut découverte. Hermolaüs convint de tout, et fut sur-le-champ mis à mort avec ses complices, l'an 328 avant J. C.

HERMON, sculpteur grec, est cité par Pausanias et Pline comme auteur de plusieurs *statues de*

bois qui ornaient l'ancien temple de Trézènes, etc.

HERMONDAVILLE (Henri), médecin et chirurgien français, vivait au commencement du 14e siècle. Il avait d'abord enseigné la chirurgie à la faculté de médecine de Montpellier, où il fut le maître de Gui de Chauliac. Élève de Théodoric et de Lanfranc, il propagea la doctrine de ces deux grands chirurgiens, se rendit ensuite à Paris, et s'associa au collége de chirurgie que venait de fonder J. Pitard, premier chirurgien de saint Louis. Il jouit, dans la capitale, d'une grande réputation, et fut médecin de Philippe le Bel. Il composa, sur la chirurgie, l'ouvrage le plus complet qui eût encore paru : ce livre a servi de modèle à Gui de Chauliac, qui le cite fréquemment comme autorité. Il ne nous reste plus rien des livres d'Hermondaville, que les fragments qu'en a extraits Gui de Chauliac.

HERNANDEZ (François), médecin, fut chargé par Philippe II de visiter les colonies espagnoles de l'Amérique septentrionale, pour en observer les productions et les décrire. On ignore les circonstances de la vie de ce naturaliste et de sa mort. Le résultat de ses opérations parut d'abord en espagnol, sous le nom et par les soins de F. Ximenès sous ce titre : *Histoire naturelle et vertus des arbres, plantes et animaux de la Nouvelle-Espagne, notamment de la province du Mexique, telles qu'elles sont reconnues par la médecine,* Mexico, 1615, in-4°. Postérieurement, Fr. Cesi, fondateur et président de l'académie des *Lincei,* ayant fait l'acquisition de ses manuscrits, publia : *Nova plantarum, animal. et mineralium mexicanorum historia à Fr. Hernandez,* etc., Rome, 1651, in-fol., figures.

HERNANDEZ (Philippe), littérateur d'origine espagnole, né à Paris en 1724, mort en 1782, fut interprète du roi, attaché au ministère des affaires étrangères; adonné particulièrement à l'étude des langues vivantes, il en possédait 26, y compris les dialectes. On a de lui : *Voyage aux Indes orientales,* traduit de l'anglais de J. H. Grose, Londres, 1758, in-12; *Description de la généralité de Paris,* 1759, in-8°; *Aventures de Roderic Randon,* traduites de l'anglais de Smollett, 1761, 3 vol. in-12, en société avec de Puisieux. Hernandez a travaillé au *Journal étranger,* depuis 1755 jusqu'en 1779.

HERNANDEZ VELASCO (le docteur Grégoire) naquit à Tolède, vers l'année 1550. On a peu de détails sur sa vie; et on ne sait point l'époque de sa mort : il fut prêtre et docteur en théologie. Hernandez de Velasco a traduit en vers : la première et la quatrième *Églogues de Virgile;* l'*Énéide* entière, imprimée en différentes années à Madrid, Tolède, Alcala, Anvers et Saragosse; le poëme de Sannazar, *De partu Virginis,* imprimé plusieurs fois à Tolède, Madrid et Séville.

HÉROARD (Jean), premier médecin et conseiller du roi, naquit à Montpellier et fut reçu docteur en la faculté de cette ville en 1575. Il obtint, par le crédit du duc de Joyeuse, une place de médecin ordinaire de Charles IX, continua l'exercice de son art sous les règnes de Henri III et de Henri IV, et assista à l'ouverture du corps du dernier des Valois. Lorsque la grossesse de Marie de Médicis eut été reconnue, il obtint le brevet de médecin du Dauphin à naître. Après la mort de Henri IV, il monta naturellement à la première place, mais il eut beaucoup de peine à combattre les appétits déréglés de Louis XIII et son intempérance. Héroard mourut au siége de la Rochelle en 1627. On lui doit un ouvrage assez rare que Duverdier n'avait vu que manuscrit et qui a pour titre : *Hippostoléogie, c'est-à-dire, discours des os du cheval,* Paris, Mamert Patisson, 1599, in-4°.

HÉRODE LE GRAND, roi de Judée, naquit vers l'an de Rome 680, et 72 ans avant Jésus-Christ. Il était originaire d'Ascalon, et fils d'Antipater, qui était parvenu, à force d'intrigues, à la place de premier ministre du faible Hyrcan. Antipater, ayant rendu d'importants services à César, en fut récompensé par le gouvernement de la Judée, qu'il partagea entre ses deux fils Phasaël et Hérode. Celui-ci eut la Galilée, et il commença par la purger des brigands qui l'infestaient. Accusé cependant d'avoir excédé son pouvoir en condamnant des sujets d'Hyrcan, il fut obligé de comparaître devant le fameux sanhédrin, pour y rendre compte de sa conduite. Il vint à Jérusalem, accompagné de gardes; et les excuses qu'il donna, n'ayant point satisfait ses juges, il prévint leur arrêt, en se retirant auprès de Sextus-César, gouverneur de la Syrie, duquel il s'était ménagé la protection. Après la mort de César, il s'était attaché à Cassius; et il servit ensuite Antoine avec un zèle qui lui mérita sa faveur. Cependant Antigone, fils d'Aristobule, continuait à disputer à Hyrcan, son oncle, le vain titre de roi de la Judée. Repoussé de la Galilée par Hérode, il met les Parthes dans ses intérêts, et, avec leur secours, pénètre dans Jérusalem. Il se saisit d'Hyrcan, et de Phasaël, qui se brise la tête contre une muraille pour éviter une mort honteuse: mais Hérode lui échappe, s'enfuit sous un déguisement en Égypte, et de là se rend à Rome pour implorer l'appui d'Antoine, alors tout-puissant. Antoine le fait déclarer par le sénat roi de Judée, et lui fournit des troupes pour chasser les Parthes et Antigone. Tandis qu'Hérode pousse le siége de Jérusalem, il épouse Mariamne, nièce d'Antigone, et petite-fille d'Hyrcan, afin de fortifier par cette alliance ses droits au trône que les Romains venaient de lui donner. Jérusalem fut prise au bout de quarante jours, et saccagée : la fortune présentait à Hérode une occasion de se venger de ses ennemis, et il ne la laissa point échapper. Tous les membres du grand sanhédrin qui l'avait jugé, furent massacrés, excepté un seul dont l'opinion lui avait été favorable. Jamais prince ne fit couler plus de sang pour affermir son autorité. Il avait nommé grand prêtre Aristobule, son beau-frère, âgé de 17 ans; mais informé, peu après, que ce jeune homme conservait des partisans, il le fit noyer dans le Jourdain. A la demande d'Antoine, il déclara la guerre aux Arabes, et remporta sur eux une victoire signalée que suivirent des revers non moins éclatants. Apprenant que, dans le même temps, Hyrcan avait reçu un présent du roi des Arabes, il le fit mourir, sans respect pour son grand âge ni pour son ancienne dignité. Ce nouveau crime ajouta à l'éloignement que son épouse sentait déjà pour lui. Cependant la victoire d'Actium venait d'assurer à Auguste l'empire du monde; et ce prince pouvait nourrir de justes défiances contre les partisans d'Antoine. Hérode alarmé marche à la rencontre d'Auguste; mais, avant de partir, il donne l'ordre d'étrangler Mariamne, s'il ne revient pas. Arrivé à Rhodes, il se présente à l'audience de l'empe-

reur, sans diadème; et, loin de s'excuser de sa fidélité pour Antoine, il s'en fait un titre à la bienveillance du vainqueur. Auguste fut touché de son discours, et le confirma dans la possession de la Judée, à laquelle il réunit plusieurs villes qui en avaient été démembrées. Le froid accueil qu'il reçut de Mariamne à son retour, le persuada de la vérité des soupçons qu'on lui avait inspirés contre elle; et, peu après, il la fit empoisonner : mais son amour pour cette épouse chérie s'étant rallumé, il tomba dans une noire mélancolie; il erra, plusieurs mois, de ville en ville, poursuivi par des remords, qu'il ne connut que cette seule fois. Revenu enfin à Jérusalem, il fit périr Alexandre, mère de Mariamne, sous le prétexte qu'elle avait tenté d'exciter une sédition pendant son absence. Il construisit un théâtre et un cirque, et institua des jeux quinquennaux en l'honneur d'Auguste. Ces fêtes, contraires à la loi des Juifs, donnèrent lieu à des plaintes et à des soulèvements qui furent étouffés par de nouvelles barbaries. Cependant Hérode montra les qualités d'un bon roi dans la famine qui désola la Judée, 25 ans avant Jésus-Christ. Il fit fondre ses bijoux et sa vaisselle, vendit ses meubles les plus précieux, et acheta en Égypte assez de grains pour ramener l'abondance dans ses États. Ce fut alors, sans doute, que la reconnaissance lui décerna le nom de *grand*, que lui a conservé la postérité. Il se rendit à Rome, 6 ans avant Jésus-Christ, pour visiter les deux fils de Mariamne, Alexandre et Aristobule, qui y étaient élevés sous les yeux d'Auguste. Il fut accompagné dans ce voyage par Nicolas de Damas, philosophe ingénieux, mais courtisan adroit; et il profita de son crédit sur l'empereur, pour obtenir de nouveaux avantages. Il avait rappelé près de lui un fils nommé Antipater, qu'il avait eu, avant son mariage, de Doris, femme de basse condition; celui-ci ne put voir sans jalousie l'affection qu'Hérode portait aux enfants de Mariamne, et il résolut de les perdre dans son esprit : ils se justifièrent aisément des crimes qu'on leur imputait; mais Hérode, craignant qu'ils ne songeassent à venger la mort de leur mère, saisit le premier prétexte pour renouveler des plaintes qui n'avaient point été trouvées fondées. Auguste l'autorisa à faire examiner leur conduite; et les juges ayant eu la lâcheté de les déclarer coupables, il fit étrangler ses deux fils. Antipater, voyant ses droits au trône établis par la mort de ses frères, songea à s'en assurer la possession par un nouveau crime. Il fit part de son projet à la femme de Phéroras, son oncle; et elle se chargea d'empoisonner Hérode, tandis qu'il irait à Rome attendre l'issue du complot. Cette femme ayant fait l'essai du poison sur son mari, les soupçons d'Hérode s'éveillèrent, et il intercepta une lettre d'Antipater qui lui apprit le plan odieux qu'il avait formé. Il dissimula jusqu'au retour d'Antipater; et l'ayant fait arrêter, il instruisit Auguste de son crime. Hérode était malade depuis quelques mois : le bruit de sa mort, annoncée par les Pharisiens, s'étant répandu, quelques docteurs de la loi abattirent l'aigle d'or qu'il avait placé au-dessus de la porte du temple, ce qui était une profanation. A cette nouvelle, Hérode sentit renaître toutes ses fureurs; il fit arrêter les auteurs de cette sédition, et ils furent brûlés vifs. Cependant sa maladie empirait de jour en jour : les médecins lui conseillèrent l'usage des bains, qui, loin de calmer ses douleurs, les augmentèrent encore; il se fit transporter à Jéricho, où il reçut une lettre d'Auguste, qui le laissait libre de faire punir son fils : cette lettre le calma un peu; mais, au bout de quelques instants, les douleurs devinrent tellement insupportables, qu'il voulut se tuer avec un couteau laissé à sa disposition. Mais Achiab, son neveu, qui se trouva présent, lui arrêta le bras. Antipater, apprenant que son père était à l'extrémité, tenta de sortir de sa prison; mais Hérode donna sur-le-champ l'ordre de l'étrangler. Il ne survécut que cinq jours à ce dernier acte de cruauté, et mourut le 28 mars, l'an de Rome 750, quatre ans avant l'ère vulgaire, et un an après la naissance de Jésus-Christ.

HÉRODE-ANTIPAS, fils du précédent, obtint d'Auguste la Galilée, avec le titre de tétrarque, après la mort de son père. Il s'occupa d'abord de mettre ses États à l'abri des invasions, ferma de murailles Saphoris, dont il fit sa capitale, et fortifia Beratamphta, qu'il nomma *Juliade*, en l'honneur de Julie, fille d'Auguste. Il se maintint dans la faveur de Tibère, et donna le nom de Tibériade, en l'honneur de ce prince, à une ville qu'il bâtit sur les bords du lac de Génézareth, et qu'il rendit l'une des plus importantes de la Galilée. Il était marié à la fille d'Arétas, roi d'Arabie; mais il la répudia pour épouser Hérodias, sa nièce, dont la beauté l'avait séduit. Arétas, irrité de l'affront fait à sa fille, déclara la guerre à Hérode, et remporta sur lui plusieurs avantages. Hérode recourut alors à la protection de Tibère; ce prince donna l'ordre à Vitellius, son lieutenant dans la Judée, de marcher contre les Arabes, et de lui envoyer leur chef mort ou vif. Tibère mourut sur ces entrefaites; et Vitellius, qui haïssait Hérode, négligea d'exécuter les ordres qu'il avait reçus. Cependant Agrippa, fils d'Archélaüs, ayant été nommé roi de Judée, Hérodias, jalouse de la préférence accordée à son frère sur son mari, engagea Hérode à solliciter le même titre. Il céda aux instances d'une femme qu'il chérissait tendrement, et se rendit avec elle à la cour de Caligula; mais Agrippa, ayant été informé du motif de son voyage, fit partir aussitôt un affranchi avec une lettre pour l'empereur, dans laquelle il lui annonçait qu'Hérode était prêt à se révolter contre les Romains. Caligula, ému de colère à la lecture de cette lettre, se borna à demander à Hérode s'il était vrai qu'il eût dans ses arsenaux des armes pour soixante mille combattants : sur sa réponse affirmative, il lui ôta la Galilée, qu'il réunit au royaume d'Agrippa, et l'exila à Lyon. Hérodias, qui avait causé ses malheurs, demanda elle-même à les partager. Ils obtinrent, au bout de quelques années, la permission de passer en Espagne; et ils y moururent tous les deux dans l'obscurité. C'est Hérode-Antipas qui, à la demande de sa femme, fit périr saint Jean-Baptiste. Ce fut devant lui que Pilate renvoya J. C. comme étant né son sujet.

HÉRODE, roi de Chalcis, petit-fils d'Hérode le Grand, dut à l'amitié de son frère Agrippa la protection de l'empereur Claude, qui érigea pour lui la Chalcide en royaume. Ce bon frère lui donna une nouvelle preuve de sa tendresse en lui accordant en mariage sa fille Bérénice, princesse célèbre par sa rare beauté. Après la mort d'Agrippa, Hérode continua de jouir de la faveur de Claude, qui l'établit surveillant du temple de Jérusalem, et lui laissa le droit de nommer à la grande sacrificature, place

si importante chez les Juifs. Il mourut l'an 47 de l'ère vulgaire laissant trois fils, dont aucun ne lui succéda, la Chalcide ayant été réunie aux États d'Agrippa II.

HÉRODE AGRIPPA. *Voyez* **AGRIPPA.**

HÉRODES ATTICUS (Tiberius-Claudius), fils de Jules Atticus, né à Marathon, acquit bientôt la réputation du plus éloquent orateur de son siècle et se rendit à Smyrne pour y entendre le savant rhéteur Polémon. Fort jeune encore, il fut député vers l'empereur Adrien qui était alors en Pannonie; mais interdit à son aspect il ne put proférer une parole et fut sûr le point de se jeter dans le Danube. Cette disgrâce ne l'empêcha pas d'ouvrir à Marathon une école qui devint fameuse. Il eut pour élèves Adrien de Tyr, Chrestus de Byzance, Pausanias de Césarée et Aulu-Gelle. Hérodes étant allé à Rome, l'empereur Tite-Antonin le choisit pour enseigner Marc-Antoine et Lucius Verus, ses deux fils adoptifs. Cet emploi le conduisit à la plus haute fortune; il fut consul en 143 et ensuite préfet des villes libres de l'Asie et président des fêtes Panathénées. Il érigea plusieurs monuments publics à Athènes, fut en butte aux attaques d'un grand nombre d'ennemis et mourut à Marathon à 76 ans. On a de lui une *harangue* qui a été donnée en grec par Alde Manuce et traduite par Canterus. On la trouve en grec et en latin à la fin des harangues politiques grecques, que Gruter a fait imprimer à Hanau en 1609. R. Fiorvillo l'a donnée plus exactement et accompagnée d'autres fragments sous le titre : *Herodis Attici quæ supersunt*, Leipzig, 1801, in-8°. Burigny a publié sur la vie d'Hérodes Atticus un *Mémoire* dans le tome XXX du recueil de l'Académie des inscriptions.

HÉRODIEN, historien grec, né dans le 2e siècle de l'ère chrétienne, remplit plusieurs emplois honorables à Rome, et écrivit l'histoire de son temps, divisée en VIII livres. Elle commence à la mort de Marc-Aurèle, s'étend jusqu'à l'avénement de Gordien III, et renferme ainsi un espace de 58 années, de l'an 180 à 238. La première édition grecque est celle des Aldes, Venise, 1503, in-fol.; mais la traduction latine d'Ange Politien avait paru dès 1493, Rome, in-fol. Henri Estienne publia à Paris, 1581, in-4°, une édition grecque et latine qui a servi de base pour le texte à toutes les éditions subséquentes. T. G. Irmisch en a donné une édition, *cum notis variorum*, Leipzig, 1789-1805, 5 vol. in-8°. Parmi les traductions françaises, il suffira de citer celle de l'abbé Mongault, 1700, in 8°, et 1745, in-12.

HÉRODIEN, grammairien grec, fils d'Apollonius Dyscole, né à Alexandrie dans le 2e siècle de l'ère chrétienne, alla s'établir à Rome, et dédia à l'empereur Marc-Antonin une *Grammaire générale*, dont il ne reste plus que des abrégés inédits. On en a 3 fragments dans le 2e vol. des *Grammairiens* d'Alde, et un autre à la suite du *Phrynicus* de Panw. Il est encore auteur d'un petit *Traité des chiffres*, inséré dans le 4e vol. du *Thesaurus* de H. Estienne; d'un traité de la propriété et du choix des mots, intitulé : *Philetærus*, publié par Pierson avec Mœris, et d'un *Traité du barbarisme et du solécisme*, publié à la suite d'Ammonius par Walkenaer. On peut consulter, pour les autres ouvrages d'Hérodien, perdus ou inédits, la *Bibliothèque* de Fabricius.

HÉRODOTE, célèbre historien grec, né à Halicarnasse en Carie l'an 484 avant J. C., puisa de bonne heure le goût des lettres dans la direction de ses premières études et dans les exemples mêmes de sa famille. La lecture des écrivains qui s'étaient déjà exercés dans le genre historique, et dont on trouve la liste dans Denys d'Halicarnasse, fit concevoir à Hérodote le désir de visiter les pays décrits ou mentionnés dans leurs ouvrages. Sa fortune lui permit de satisfaire un goût qui distinguait alors les sages de la Grèce. Il parcourut l'Asie Mineure, la Syrie, la Palestine, l'Égypte, la Libye jusqu'aux colonnes d'Hercule, aujourd'hui détroit de Gibraltar, et revenant sur ses pas, il visita l'Assyrie, la Colchide, la Scythie, passa de là chez les Gètes, dans la Thrace, en Macédoine, descendit par l'Épire dans la Grèce, et se rendit dans sa patrie. Il espérait y jouir du repos nécessaire pour mettre en ordre les observations et les matériaux qu'il avait recueillis dans ses voyages; mais il fut déçu dans son attente. Un certain Lygdamis avait usurpé dans Halicarnasse l'autorité suprême; le sang des plus nobles citoyens avait cimenté sa puissance. Hérodote vint donc chercher un asile à Samos, où il forma le plan et composa le premier livre de son *Histoire*. Plus tard il reparut en libérateur dans Halicarnasse à la tête d'une troupe d'exilés qu'il avait réunis; mais les principaux de la ville, qui n'étaient entrés dans la conspiration que pour se substituer au tyran, établirent une aristocratie qui parut plus dure et plus oppressive que le gouvernement arbitraire de Lygdamis. Devenu odieux au peuple qui lui imputait ce nouvel ordre de choses, Hérodote s'exila encore de sa patrie, et se rendit en Grèce, où l'on célébrait la 81e olympiade. Il lut devant la multitude assemblée pour cette grande solennité le commencement de son histoire et les morceaux les plus propres à exalter l'enthousiasme et à flatter l'amour-propre national. Son succès fut complet; 12 ans après il renouvela dans la fête des Panathénées, l'an 444 avant l'ère chrétienne la lecture de son ouvrage, probablement terminé à cette époque; les Athéniens lui décernèrent pour récompense une somme de 10 talents attiques (154,000 francs). Hérodote se joignit ensuite à la colonie que les Athéniens envoyèrent en Italie, se fixa à Thurium et y mourut dans un âge très-avancé. Les meilleures éditions de l'histoire d'Hérodote sont celles de J. Gronovius, 1715, in-fol.; de Th. Gale, Londres, 1679, in-fol.; de Glascow, 1761, 9 vol. in 8°; de Wesseling, Amsterdam, 1763, in-fol.; de Schweighœüser, Strasbourg, 1816, 6 vol. in-8°. Ces deux dernières doivent être préférées. M. Gail en a publié une plus récente avec notes critiques et variantes, Paris, 1821, 2 vol. in-8°. Il existe deux traductions françaises d'Hérodote, sans parler de celle de Duryer, oubliée aujourd'hui : l'une de Larcher, Paris, 1786, 7 vol. in-8°; 2e édition, 1802, 9 vol. in-8°, avec des rectifications relatives à la chronologie; et l'autre de M. A. F. Miot, Paris, 1822, 3 vol. in-8°. On a sous le nom d'Hérodote une *Vie d'Homère*, dont les critiques modernes ne le croient pas l'auteur. Toutefois Larcher l'a réunie à sa traduction d'Hérodote. Le président Bouhier, à qui l'on doit d'excellentes *Recherches et dissertations sur Hérodote*, ne fait aucune difficulté de lui attribuer la *Vie d'Homère*, qu'il regarde comme un ouvrage de sa jeunesse. Gail a publié : *Géographie d'Hérodote*, 1823, 2 vol. in-8°, avec atlas.

HEROET DE LA MAISONNEUVE (Antoine), l'un des meilleurs poëtes français du 16e siècle, était de Paris, d'une famille alliée à celle du chancelier Olivier. Heroet, dans sa jeunesse, cultiva la poésie avec assez de succès pour mériter l'amitié de Marot qui le cite avec éloge. Heroet renonça de bonne heure à la poésie, jugeant sans doute que le culte des muses profanes s'accordait mal avec l'état ecclésiastique. Toutefois ce furent ses vers qui lui valurent la faveur de la cour. Pourvu d'abord de quelques bénéfices, il fut, en 1552, nommé à l'évêché de Digne. Il assista, en 1567, à l'assemblée du clergé dont il souscrivit les actes, et mourut à Paris, au mois de décembre 1568, soupçonné de pencher vers le calvinisme. Ses vers avaient été recueillis dans un volume intitulé : *Opuscules d'amour*, par Heroet, la Borderie et autres divers poëtes, Lyon, J. de Tournes, 1547, in-8° de 346 pages, rare.

HÉROLD (Jean-Basile), laborieux écrivain, né à Hochstedt dans la Souabe en 1511, mort à Bâle en 1581, est auteur de nombreux ouvrages dont les principaux sont *Pannoniæ chronologia*, à la suite de l'histoire de Hongrie par Bonfini ; *Orthodoxograph. theologiæ sacrosanctæ*, etc., grec-latin, Bâle 1555, in-fol., très-rare ; *Hæresologia, seu syntagma veter. theologorum*, ib., 1556, in-fol., non moins rare que le précédent ; *Leges antiquæ Germanor.*, ibid., 1557, in-fol. ; *De Germaniæ veteris veræ locis antiquissimis*, etc., ibid., 1557, in-8°, très-rare ; *Belli sacri continuatio, lib. IV.* C'est une suite de l'*Histoire de Guillaume de Tyr.* On doit à Hérold des éditions des *Chroniques* de Marianus Scotus, de Martin Polonus, etc.; des *OEuvres latines* de Pétrarque ; et il a traduit en allemand les *OEconomiques* d'Aristote et de Xénophon ; quelques opuscules de Plutarque ; plusieurs ouvrages d'Érasme ; *le Prince* et *l'Art militaire*, de Machiavel, etc.

HÉROLD (Louis-Joseph-Ferdinand), élève de Méhul, né à Paris le 28 janvier 1791, remporta, en 1812, le grand prix de composition de chant, et fut envoyé à Rome aux frais du gouvernement. Il y écrivit sa première partition, *la Gioventù di Enrico quinto*, qui fut représentée au théâtre de Naples, et dans laquelle les virtuoses ultramontains reconnurent les germes d'un talent qui devait se manifester plus tard. Peu de temps après, il donna *les Rosières*, *la Clochette*, qui fondèrent sa réputation. *Le Muletier*, *Marie*, *Zampa*, achevèrent de le faire connaître. Enfin *le Pré aux Clercs*, le meilleur peut-être de ses ouvrages, venait de mettre le sceau à sa renommée, lorsqu'une mort prématurée le frappa tout à coup le 18 janvier 1833. L'Opéra lui doit aussi de jolis ouvrages et la musique de plusieurs ballets. Il a composé d'agréables morceaux pour le piano.

HÉRON, dit *l'Ancien*, mécanicien, élève de Ctésibius, né à Alexandrie vers l'an 120 avant J.C., possédait de grandes connaissances en géométrie, en mécanique et en physique. Ses clepsydres, ses automates et ses machines à vent excitèrent l'étonnement des contemporains. Il avait composé sur les puissances mécaniques trois livres qui ne sont pas venus jusqu'à nous; mais il reste de lui un *Traité des machines à vent* ; un fragment de ses *Automates*, et un traité intitulé : *Belopœeca*, imprimé à Augsbourg, 1616, in-4°, avec des commentaires de Baldi, et une *Vie* de l'auteur, et depuis dans les *Mathematici veteres.*

HERON mathématicien, vivant à Alexandrie dans le 5e siècle, avait composé des *Traités élémentaires d'arithmétique et de géodésie.*

HÉRON dit *le Jeune*, autre mathématicien du 7e siècles, a laissé un traité *De Geodesiâ*, et un autre *De Machinis bellicis*, publié en latin par F. Baroci, Venise, 1572.

HÉRON (Robert), écrivain écossais du 18e siècle, montra de bonne heure du goût et de l'aptitude : le manque de fortune l'obligea, dès l'âge de 11 ans, de se livrer à l'éducation de plusieurs de ses condisciples à l'université d'Édimbourg. Le docteur Blair le distingua et l'encouragea. Destiné d'abord à la carrière ecclésiastique, il préféra ensuite se borner à cultiver la littérature et les sciences, soit en faisant des cours publics, soit en composant des ouvrages de différents genres. Il donna en 1792, des *Contes arabes*, traduits du français, 4 vol. in-12, et une traduction des *Voyages de Niébuhr en Arabie*, 2 vol. in-8°. Dans l'automne de la même année, il fit un voyage dans les comtés occidentaux de l'Écosse, et il en publia la relation quelques mois après, sous le titre d'*Observations faites pendant un voyage*, etc., 1793, 2 vol. in-8°. Héron donna en 1794 (Perth, in-8°), le premier volume d'une *Histoire générale d'Écosse, depuis les temps les plus reculés jusqu'en* 1748, précédée d'une préface étendue, où le mérite de divers historiens anglais est bien apprécié. Le sixième et dernier volume de cette histoire parut en 1799. Les offres avantageuses d'un libraire déterminèrent Héron à se rendre à Londres la même année. Il y fut attaché à plusieurs journaux, spécialement pour la partie politique et le rapport des débats parlementaires. La protection d'un des sous-secrétaires d'État lui valut la direction d'un journal publié en français, à Londres, avec un traitement considérable. Héron y ajouta en 1805, la rédaction du *British Neptune* : en 1806, il abandonna ses deux journaux pour en entreprendre un nouveau qui ne réussit point. Une *Lettre à W. Wilberforce*, qu'il publia en 1806, où il se montrait l'apologiste de la traite des nègres, lui attira de sévères critiques. Ces contrariétés, jointes à des embarras pécuniaires, eurent un effet funeste sur sa santé, dès longtemps minée par un travail de 12 à 16 heures par jour. Mis en prison pour dettes, il y composa, par un singulier contraste, un petit ouvrage intitulé : *Douceurs de la vie* (*The comforts of life*). Tombé dangereusement malade, il adressa de sa prison, aux directeurs du *fonds littéraire*, un exposé de sa situation, bien fait pour provoquer la pitié et l'intérêt, et que M. d'Israeli a inséré dans ses *Calamities of authors.* Cet exposé est daté du 2 février 1807. Héron mourut le 13 avril suivant dans un hospice de fiévreux. Nous citerons encore parmi ses productions, deux traductions de la *Chimie* de Fourcroy, et celle de la *Philosophie chimique*, Londres, 1800, in-8° ; des traductions des *Lettres de Savary sur la Grèce* ; des *Lettres de Dumouriez à Pache*, et un extrait de l'ouvrage de Zimmerman *sur la solitude.* Il a écrit en latin et en français. On lui doit aussi une édition des *Lettres de Junius.*

HÉRON (François), né à Versailles le 7 avril 1762, fils d'un fourrier des écuries de la Dauphine, mère de Louis XVI, fut lui-même l'un des fourriers des écuries du comte d'Artois, puis employé dans la marine. Ré-

voqué de cet emploi, il accourut à Paris dans les premiers temps de la révolution; se montra fort enthousiaste des innovations politiques, et, après avoir pris part aux insurrections du 10 août et de septembre 1792, entra en qualité de commis dans les bureaux du comité de sûreté générale. Ce fut surtout dans le département de Seine-et-Oise que, par ses dénonciations et des arrestations nombreuses, il servit avec le plus de zèle la cause des jacobins. Lors de l'insurrection du 1er prairial an III (20 mai 1795), traduit, avec plusieurs autres, au tribunal criminel d'Eure-et-Loire, Héron refusa d'en reconnaître la compétence; et l'amnistie décrétée dans la dernière séance de la Convention (26 octobre 1795) vint bientôt mettre fin à cette procédure. Peu de temps après, Héron mourut dans l'obscurité.

HÉROPHILE, célèbre médecin grec, et le plus grand anatomiste de l'antiquité, né à Chalcédoine en Bithynie, ou à Carthage (d'après Galien), vers l'an 344 avant J. C., était de la famille des Asclépiades et disciple de Praxagoras de Cos. Il fut le premier qui disséqua des cadavres humains, en ayant obtenu la permission du roi Ptolémée Lagus, qui lui fit livrer, dit-on aussi, des criminels vivants, sur lesquels il fit diverses expériences anatomiques. Il enrichit la science de nombreuses découvertes; c'est à lui que les physiologistes durent la connaissance exacte des nerfs du cerveau. Hérophile était de la secte des dogmatiques, et faisait un emploi presque immodéré des médicaments. Il avait beaucoup écrit sur l'anatomie et sur les diverses parties de l'art de guérir. Ses ouvrages, conservés jusqu'au 2e siècle de l'ère chrétienne, ont disparu, à l'exception de quelques fragments rapportés par Sextus-Empiricus. Hérophile eut un grand nombre de disciples qui propagèrent ses doctrines, et les transmirent à leurs élèves. Cette secte hérophilienne subsistait encore du temps de Galien.

HÉROUVILLE DE CLAYE (ANTOINE DE RICOUART, comte D'), né à Paris vers 1715, suivit la carrière des armes, et fit comme officier, dans divers régiments d'infanterie, les campagnes de Flandres et d'Allemagne, sous le règne de Louis XV. Il parvint au grade de lieutenant général, et mourut en 1782. On a de lui : *Traité des légions, à l'exemple des anciens Romains,* ou *Mémoires sur l'infanterie,* la Haye et Paris, 1757, in-24, 4e édit.

HÉROUVILLE (l'abbé D'), né dans la première moitié du 18e siècle, a publié, sous le voile de l'anonyme : l'*Imitation de la très-sainte Vierge, sur le modèle de l'Imitation de Jésus-Christ,* Paris, 1768, in-12. Il y en a un grand nombre d'éditions in-12, in-18, in-32, avec figures; *Neuvaine à l'honneur du sacré cœur de Jésus-Christ,* Avignon et Paris, 1770, in-24; l'*Esprit consolateur,* 1775, in-12, souvent réimprimé; *Lectures chrétiennes,* ibid., 1779, in-12.

HÉROUVILLE (JEAN D'), professeur de seconde au collége de la Marche à Paris, s'est fait connaître dans le commencement du 18e siècle, par une bonne traduction, en vers latins, de l'*Horloge de sable,* poëme de Gilles de Caux. On a encore de lui quelques autres poésies latines.

HERPORT (ALBERT), voyageur suisse, était né à Berne. Il raconte que dans sa jeunesse, après avoir appris l'art de peindre, il voulut visiter les pays étrangers, même les plus éloignés, afin de bien observer les grands tableaux de la nature, et d'étudier les mœurs des peuples. Il se mit donc en route pour la Hollande, et là s'engagea comme soldat au service de la compagnie des Indes orientales. Le 29 mai 1659, le navire qui le portait fit voile de la rade de Vlieland à l'entrée du Zuyderzée, et le 29 décembre laissa tomber l'ancre à Batavia. L'année suivante Herport fut embarqué sur une escadre qui portait des troupes au fort de Zelandia sur la côte de l'île Formose. En 1662, cette place assiégée par les Chinois capitula. Herport retourna à Java, et fit la guerre dans l'intérieur de cette île. En 1665, il partit pour la côte de Malabar et eut part à diverses affaires contre les rois voisins de Cochin; il passa ensuite à Ceylan, revint sur le continent; enfin il revit Batavia en 1666, après avoir obtenu son congé. Il quitta cette ville le 6 octobre 1667, et le 18 mai 1668 débarqua sur l'île de Vlieland. On a de lui en allemand : *Relation succincte d'un voyage aux Indes orientales,* Berne, 1669, in-12, figures.

HERRADE, abbesse du monastère de Hohenbourg ou de Sainte-Odile en Alsace au 12e siècle, était de l'illustre maison de Landsberg, qui faisait sa résidence à Niederehnheim. Elle succéda à l'abbesse Relindis, morte le 22 août 1167. Elle bâtit au pied du mont Sainte-Odile le monastère de Truttenhausen; y fonda un hospice, et y institua douze chanoines réguliers de l'ordre de St.-Augustin. Herrade ne négligea rien pour entretenir parmi les religieuses qui lui étaient soumises le goût des lettres et des arts que leur avait communiqué Relindis. C'est dans ce but qu'elle composa son *Hortus deliciarum* qu'elle exécuta elle-même avec un grand soin sur parchemin. Cet ouvrage, qui se compose de 648 feuillets, est orné d'un grand nombre de dessins et de figures coloriées destinées à éclaircir le texte et souvent à en tenir lieu. C'est une sorte d'encyclopédie abrégée des connaissances humaines sous le point de vue religieux, écrite en latin. La veuve de Tancrède, roi de Sicile, vint se réfugier en 1195 dans le couvent d'Hohenbourg. Herrade la consola, lui prodigua ses soins et adoucit ses douleurs. Mais elle-même mourut le 25 juillet de la même année. M. Christian Moritz Engelhardt a publié en allemand un très-bon mémoire sur cette abbesse, intitulé : *Herrad de Landsperg, abbesse de Hohenburg ou de Sainte-Odile, en Alsace, dans le 12e siècle, et son ouvrage* HORTUS DELICIARUM. — *Pour servir à l'histoire des sciences, de la littérature, des arts, des costumes et des armes du moyen âge,* 1818, in 8o, avec un *atlas* in-fol. de 12 planches.

HERRENSCHWAND (JEAN-FRÉDÉRIC), médecin, né à Morat, fit ses études à Strasbourg, à Iéna, à Halle et à Leyde, où il fut reçu docteur en 1757 : il exerça son art à Londres, à Paris et en Allemagne. Le duc de Saxe-Gotha, Frédéric III, le nomma son médecin; et en 1764, il devint médecin ordinaire du roi de Pologne, Stanislas-Auguste, qui lui conféra des lettres de noblesse. Depuis 1779, il vécut à Berlin, où il mourut en 1796 : sa *Médecine domestique,* in-4o, Berne, 1788, est le seul ouvrage qu'il ait publié.

HERRENSCHWAND, économiste suisse, frère cadet du précédent, naquit à Morat, au commencement du 18e siècle. Après avoir fait d'assez bonnes études dans son pays, Herrenschwand se rendit à Londres où il fit paraître le premier ouvrage que nous connaissions de lui,

écrit en langue française, comme tous ceux qu'il a publiés, sous ce titre : *De l'économie politique moderne, discours fondamental sur la population,* dédié à Louis XVI, Londres, 1786, réimprimé à Paris en l'an III. Postérieurement il publia en Angleterre plusieurs autres écrits sur le crédit public, sur la division des terres, sur le commerce extérieur, sur l'économie politique et morale et l'espèce humaine, et sur le vrai principe actif de l'économie politique ou le vrai crédit public. On rencontre dans ses écrits des vues ingénieuses et des données curieuses; mais si quelques-uns de ses compatriotes le comparent, comme on le dit, à Adam Smith, il faut avouer qu'ils s'exagèrent beaucoup son mérite. Herrenschwand est tranchant et paradoxal. C'était au surplus un *dilettante* plutôt qu'un homme solidement instruit. Il avait rempli les fonctions de juge supérieur dans les régiments suisses capitulés au service de France. On a peu de détails sur sa vie, on ignore l'époque précise de sa mort; en 1805 il vivait à Paris très-retiré et presque isolé. Il paraîtrait que c'est là qu'il a terminé sa carrière. Voici la liste de ses ouvrages : *De l'économie politique moderne,* dont nous avons déjà parlé; *Discours sur le crédit public des nations européennes*, Londres, 1787, in-8°; *Discours sur la division des terres dans l'agriculture,* Londres, 1790, in-8°; *Discours sur le commerce extérieur des nations européennes,* Londres, 1790, 1 vol. in-8°; *De l'économie politique et morale de l'espèce humaine*, ibid., 1796, 2 vol. in-8°; *Du vrai principe actif de l'économie politique, ou du vrai crédit public,* ibid., 1797, 1 vol. in-8°; *Du vrai gouvernement de l'espèce humaine,* Paris, 1803, 1 vol. in-8°.

HERRENSCHWAND, neveu du précédent et fils cadet du médecin, mort à Berne en 1858 avec le titre de conseiller d'État, est auteur d'un écrit sur l'invasion de la Suisse par les armées coalisées à la fin de 1813; événements dont il avait bien connu toutes les circonstances en sa qualité de chef d'état-major de l'armée de la confédération.

HERRERA (Gabriel-Alphonse), agronome, né à Talavera dans le 16e siècle, fut professeur de belles-lettres à Salamanque, et quitta la carrière de l'enseignement pour se livrer à l'économie rurale. Il est auteur d'un ouvrage intitulé : *Libro de agricultura,* etc., Tolède, 1520, 1546, 1551, in-fol. réimprimé à Madrid sous le titre d'*Agricultura general,* etc., 1777, in-fol.; traduit en italien par Mambrino Rosco da Fabriano, 1557, in-4°.

HERRERA (Ferdinand de), célèbre poëte espagnol, né à Séville en 1515, mort vers 1595, était versé dans la théologie, les langues et les sciences exactes; il s'adonna de préférence à la poésie, et fut surnommé *le Divin.* On a de lui un grand nombre de poésies, dont le recueil a été publié sous le titre d'*Obras en verso,* Séville, 1582, 1619, in-4°; *la Vie et la mort du chancelier Th. Morus* (en espagnol), ibid., 1592, 1625, in-8°; *Relation de la guerre de Chypre et du combat de Lépante* (id.), ibid., 1527; une *Histoire générale d'Espagne jusqu'à Charles-Quint,* et quelques autres ouvrages restés manuscrits. On lui doit encore une édition annotée des *OEuvres* de Garcilaso de la Vega, Séville, 1580, in-8°.

HERRERA (Antonio de **TORDESILLAS**, appelé du nom de sa mère), célèbre historien espagnol, né en 1559, fut d'abord secrétaire de Vespasien de Gonzague, vice-roi de Naples; ensuite Philippe II le nomma premier historiographe des Indes et de la Castille, et secrétaire d'État. Herrera mourut à Madrid le 29 mars 1625. On a de lui en espagnol : *Histoire générale des gestes des Castillans dans les îles et terre ferme de l'Océan de l'an 1492 à 1554*, Madrid., 1601-15, 4 vol. in-fol.; ibid., 1729-30, 5 vol. in-fol.: une partie de cette histoire a été traduite en français par N. de la Coste, 3 vol. in 4°, Paris, 1660-71; en anglais, par J. Stevens, Londres, 1725-26, 6 vol. in-8°; *Description des Indes occidentales,* Madrid, 1601, in-fol., avec cartes; traduite en français, Amsterdam, 1622, in-fol., et en latin par G. van Baerle, Amsterdam, 1622, in-fol.; *Histoire de ce qui s'est passé en Angleterre et en Écosse pendant la vie de Marie Stuart,* Lisbonne, 1590, in-12; *Cinq livres de l'histoire de Portugal et de la conquête des îles Açores dans les années* 1581 *et* 1583, Madrid, 1591, in-4°; *Histoire des affaires de France, de* 1585 *à* 1595, ibid., 1598, in-4°; *Histoire du monde sous le règne de Philippe II, de* 1584 *à* 1598, Valladolid, 1606, Madrid, 1615, 3 vol. in-fol.; *Traité et discours historique des mouvements de l'Aragon pendant les années* 1591 *et* 1592, 1612, in-4°; *Commentaire sur les gestes des Espagnols, des Français et des Vénitiens en Italie,* etc., *depuis l'an* 1283 *jusqu'à* 1559, 1624, in-fol. Écrivain consciencieux et impartial, Herrera peut être regardé comme l'un des premiers historiens de l'Espagne; on lui reproche cependant de la prolixité dans ses narrations, un peu de confusion dans ses divisions, et souvent trop de tendance à donner des causes surnaturelles aux événements les plus ordinaires.

HERRERA (François), dit *le Vieux,* peintre espagnol, né à Séville en 1576, fut élève de Louis Fernandez, et surpassa ce maître en se formant un style à lui : il fonda une nouvelle école d'où sortirent des artistes célèbres, notamment Diégo Velasquez, et mourut à Madrid en 1650, après avoir forcé, par l'âpreté de son caractère, ses élèves, sa femme et ses enfants à s'éloigner de lui. Les meilleures compositions de ce peintre se voient dans les églises de Séville; on cite entre autres son *Jugement universel,* dans l'église de Saint-Bernard. Il a peint aussi des tableaux de genre, appelés en espagnol *bodegonellos,* représentant des viandes, de la volaille et du poisson : ces tableaux sont fort estimés des Anglais.

HERRERA (François), dit *le Jeune,* fils du précédent, peintre et architecte, né en 1622, quitta de bonne heure la maison paternelle, alla continuer ses études à Rome, et s'y distingua par son habileté à peindre des poissons, ce qui lui fit donner le surnom de *lo Spagnuolo de' pesci.* A la mort de son père, il revint à Séville, où de plus grandes compositions lui méritèrent la place de second président de l'académie de peinture, établie en 1660 sous la direction du célèbre Murillo. Il abandonna la profession d'architecte, pour laquelle il n'avait qu'une faible vocation, pour se consacrer entièrement à la peinture, et mourut à Madrid vers 1680. On cite parmi ses tableaux les plus remarquables un *saint François,* un *saint Vincent Ferrier,* une *Cène,* et des fresques dans plusieurs églises de Madrid. — Il y a eu plusieurs autres artistes du nom d'Herrera, tels que Jean et Pierre, peintres, Antoine, sculpteur, Sébastien, peintre, sculpteur et

architecte distingué, mort à Madrid en 1671 : tous furent contemporains d'Herrera le Jeune.

HERRGOTT (Marquard), savant religieux de l'ordre de Saint-Benoît, né le 9 octobre 1664 à Fribourg en Brisgaw, s'adonna avec un zèle infatigable à déchiffrer les vieilles chartes, obtint le titre de conseiller impérial et d'historiographe de Marie-Thérèse, et mourut à Vienne le 19 octobre 1762. On a de lui, entre autres ouvrages : *Genealogia diplomat. augustæ gentis habsburgicæ*, etc., Vienne, 1737-38, 2 vol. in-fol., cartes et figures; *Monumenta augustæ domûs austriacæ, tom. I*, etc., *cum auctario diplomatum austriacorum*, ibid., 1750, in-fol.: la suite a paru sous le titre de : *Numotheca principum Austriæ, ex gazis aulæ Cæsareæ potissimùm instructa*, etc., Fribourg, 1752-53, in-fol., planches; *Pinacotheca principum Austriæ*, etc., Vienne, 1760, in-fol.

HERRICK (Robert), poëte anglais, né à Londres en 1591, a publié des poésies estimées de ses compatriotes, et réunies sous le titre d'*Hesperides*, Londres, 1648, in-8°. Un choix en a été publié en 1810 par le docteur Nott.

HERRLIBERGER (David), graveur, né à Zurich en 1697, mort en 1777, a publié : *Nouvelle description topographique de la Suisse*, Zurich, 1773, 3 vol. in-4°, contenant 323 planches; *Topographie particulière des Alpes*, 1774, nouvelle édition de l'ouvrage précédent, augmentée d'une section : elle n'a point été terminée; plusieurs cahiers d'un *Panthéon suisse*; les *Cris de Zurich et de Bâle*; un grand nombre d'autres gravures, et une édition des *Cérémonies religieuses*, avec de nouvelles estampes.

HERRMAN (François-Antoine), diplomate distingué, naquit le 30 mars 1758, à Schlestadt. Le père de Herrman, procureur général au conseil souverain d'Alsace, plus tard membre de l'assemblée des notables et de l'assemblée nationale, l'avait destiné à la magistrature. Herrman renonça à cette carrière et se destina à la diplomatie, mais d'une manière d'abord indirecte. Admis dans l'intimité du maréchal de Castries, ministre de la marine, il lui dut le poste de consul général à Londres. Son alliance avec l'une des premières familles d'Écosse ouvrit à Herrman les cercles les plus influents. Il fut si habile à se servir de ses relations, que sa mission devint bientôt toute politique. Plus d'une fois, il était arrivé au consul général de devancer l'ambassadeur et assez souvent d'avoir mieux su apprécier les circonstances et prévoir les événements. Louis XVI décida donc qu'à l'avenir la correspondance de Herrman serait lue en conseil. Lorsque éclatèrent les orages révolutionnaires qui devaient livrer la France à la famine en même temps qu'à l'anarchie, le roi lui donna des ordres directs pour l'achat d'un grand approvisionnement de grains. Le zèle que Herrman mit à répondre à ces dernières marques d'une auguste confiance le compromit aux yeux des autorités qui venaient de s'emparer du pouvoir souverain. A la cessation de ses fonctions à Londres, il reçut l'avis de ne pas rentrer en France. Pendant cet exil volontaire, il fut souvent employé par le comte *de Lille* (Louis XVIII) à des négociations. En 1801, il fut autorisé par le prince à rejoindre sa famille. Envoyé comme premier secrétaire d'ambassade à Madrid, Herrman s'y trouva bientôt chargé d'affaires et négocia en cette qualité un traité qui mit pour ainsi dire le royaume des Espagnes à la disposition du premier consul. Un différend assez grave s'étant élevé entre la France et le Portugal, Herrman parvint à l'aplanir et fut nommé consul général à Lisbonne. Lors de l'invasion de la Péninsule en 1808, l'empereur chargea Herrman de l'administration générale du Portugal avec le titre de ministre de l'intérieur et des finances. Rentré en France après l'évacuation du Portugal, Herrman fut envoyé en Prusse, sur l'ordre direct de l'empereur, pour présider à une importante et difficile opération. Il s'agissait de recevoir du cabinet de Berlin pour 20 millions de denrées coloniales confisquées sur le commerce anglais dans la Baltique, et dont la déduction serait à faire sur le montant des contributions extraordinaires imposées à la Prusse. Herrman s'acquitta de cette mission à la satisfaction des deux souverains. L'empereur nomma Herrman consul général à Kœnigsberg, et manifesta presque aussitôt l'intention de l'emmener avec lui en Russie. Herrman sut décliner la proposition. A la rentrée des Bourbons, il resta dans l'oubli. Ce ne fut qu'en 1822, lors de l'entrée de M. de Montmorency aux affaires étrangères, que Herrman fut rappelé au service comme sous-secrétaire d'État à ce département. Lorsque, de retour du congrès de Vérone, M. de Montmorency quitta le ministère, Herrman crut devoir se retirer avec lui, ne gardant que le titre de conseiller d'État en service extraordinaire. Herrman a publié : *Résultat de la politique de l'Angleterre dans ces dernières années*, Paris, thermidor an XI (1803); *Observations sur les discours prononcés dans la chambre des communes le 14 avril 1823, par M. Canning, et sur les dernières négociations qui ont eu lieu entre la France et l'Angleterre, relativement à l'Espagne*, Paris, 1823; *De l'état actuel de l'Espagne et de ses colonies, considéré sous le rapport des intérêts politiques et commerciaux de la France, et des autres puissances de l'Europe*, Paris, 1824. Après une longue et cruelle maladie, Herrman est mort à Paris le 29 septembre 1837.

HERRMANN (Frédéric), écrivain allemand, né en 1775 à Mytweyda, mort le 11 janvier 1819, avait été professeur au gymnase de Lubeck, et depuis 1807 avait cumulé avec sa chaire les fonctions de conseiller aulique du prince de Schwarzbourg-Rudolstadt. Parmi les ouvrages qu'on lui doit et dont plusieurs sont destinés à l'éducation de la jeunesse, nous remarquerons : *Voyage en Thuringe*, Leipzig, 1804, in-8°, figures; *la Famille Angéli*, histoire du temps de la révolution française, Lubeck, 1804, in-8°; *l'Espagne, ou Description de cette région*, in-8°; *Magasin d'histoire ancienne et moderne des États et des peuples européens*, Hambourg, 1816-1818, grand in-8°, 3 parties (en collaboration avec Ch. F. H. Hartmann); *Des pirates de la Méditerranée et de leur anéantissement*, Lubeck, 1815, in-8°, etc.; divers articles dans l'Encyclopédie de Gruber et dans plusieurs recueils périodiques.

HERRMANN (G. F.) d'Egerbach en Alsace, où il vit le jour en 1754, mourut en 1827, professeur de langue anglaise et française au lycée de Weimar, après avoir vécu d'abord à Weissenfels, puis enseigné (1803-1807) les langues modernes à Stralsund. Il a laissé, entre autres ouvrages élémentaires, une édition avec notes en allemand des *Nuits d'Young*, Weissenfels, 1800; des

grammaires française et suédoise à l'usage des Allemands, et un *Catalogue alphabétique* des villes, bourgs et autres lieux des grands-duchés de Mecklenbourg-Schwérin et Mecklenbourg-Strelitz, Rostock et Schwérin, 1819, in-4°.

HERSAN (Marc-Antoine), professeur de rhétorique à l'université de Paris, puis d'éloquence au collége royal, né à Compiègne en 1652, fut le maître et l'ami de Rollin, et partagea sa vie entre l'étude et la philanthropie. Ayant pris sa retraite, il revint habiter sa ville natale, y fonda une école pour les pauvres enfants, et mourut en septembre 1724. On a de lui : *Oraison funèbre du chancelier le Tellier*, en latin, Paris, 1686, et traduite en français par Bonavit, ibidem, 1688, in-4°; *Pensées édifiantes sur la mort*, etc., Paris, 1722, in-12; des poésies latines et quelques autres écrits peu remarquables.

HERSAN (Jacques-François), médecin, né à Chambois près Argentan, en 1758. Sa thèse de docteur-régent fut remarquée à cause des vues importantes qu'elle offrait *sur l'hydropisie de la poitrine*, et de l'emploi de la paracentèse. Il obtint à Caen en 1786, la chaire de clinique, et mourut le 5 décembre 1809.

HERSCHEL (Guillaume), célèbre astronome, naquit dans la ville de Hanovre le 15 novembre 1738. Son père, qui était musicien, le fit entrer en cette qualité, à l'âge de 14 ans, dans le régiment hanovrien des gardes. Vers l'année 1758, il alla en Angleterre avec un détachement de ce corps dont son père faisait partie. Celui-ci retourna bientôt dans sa patrie, laissant son fils dans ce pays où, par la protection du comte de Darlington, il eut le bonheur d'être choisi pour diriger et instruire un corps de musiciens des milices du comté de Durham. Son engagement étant terminé, il donna des leçons de musique dans le Yorkshire et conduisit l'orchestre dans plusieurs concerts et oratorios. Il consacrait en même temps ses heures de loisir à se perfectionner dans la langue anglaise et dans l'italien, et fit même quelques progrès dans l'étude du latin et du grec. En 1765 il fut nommé organiste à Halifax, et l'année suivante il fut engagé à Bath ainsi qu'un de ses frères, lui comme hautbois, instrument qu'il jouait d'une manière distinguée, et son frère comme violoncelle. Devenu peu après, organiste de la chapelle de cette dernière ville, il résigna son emploi à Halifax. Ses appointements étant très-modiques, il était obligé de donner des leçons et travaillait 14 et même 16 heures par jour. Ce fut alors qu'il chercha une distraction dans l'étude de l'astronomie et de l'optique. Un ami lui ayant prêté un télescope de deux pieds, il se mit à observer le ciel, et fut si enchanté de reconnaître les étoiles dont il ne savait jusque-là la position que par les livres, qu'il chargea un ami de lui acheter un télescope d'une plus grande puissance à Londres; mais le prix en étant trop élevé pour sa fortune, il résolut d'en faire un lui-même. Après mille tentatives infructueuses qui, loin de le décourager, ne firent que l'affermir dans sa résolution, il réussit en 1774 à construire un télescope newtonien de 5 pieds, avec lequel il eut la satisfaction d'examiner Saturne. Encouragé par ce premier succès, il fit plusieurs autres télescopes depuis 7 jusqu'à 20 pieds. Pour donner une idée de sa persévérance, il suffit de dire qu'avant d'avoir obtenu le réflecteur parabolique de son thermomètre de sept pieds aussi parfait qu'il le désirait, il en avait fondu deux cents. A mesure qu'il s'attacha à l'astronomie, il quitta ses autres occupations et borna le nombre de ses élèves. Vers la fin de 1779 il commença une revue générale du ciel étoile par étoile, et, après 18 mois d'observations assidues, il eut le bonheur de remarquer une étoile que Bode, dans son catalogue avait placée parmi les fixes et dans laquelle Herschel ne tarda pas à distinguer un changement de position; il s'assura bientôt que c'était une planète inconnue : cette découverte eut lieu le 13 mars 1781. Il nomma la nouvelle planète *Georgium sidus*, en l'honneur du roi George III; Lalande lui donna le nom de Herschel, mais celui d'Uranus a prévalu sur tout le continent et même en Angleterre. Il communiqua sa découverte à la Société royale de Londres, qui l'admit dans son sein et lui décerna la médaille d'or annuelle. Le roi lui ayant à cette occasion accordé des appointements considérables, Herschel abandonna la musique et se voua entièrement à l'astronomie. Il quitta Bath et s'établit d'abord à Datchet, et ensuite à Slough, près de Windsor. Ce fut dans cette dernière résidence qu'il entreprit de construire un télescope de 40 pieds de distance focale, qu'il termina en 1787; mais cet instrument ne répondit pas d'abord à l'attente de l'auteur; il fut trouvé trop massif et trop difficile à manier pour pouvoir servir à des observations suivies et prolongées, et c'est avec des instruments beaucoup plus petits et plus aisés à diriger qu'il fit les nombreuses et intéressantes observations sur les corps célestes qui ont immortalisé son nom. Le grand télescope dont il donna la description dans les Transactions philosophiques pour 1795, pèse plus de quarante milliers; le réflecteur, qui a quatre pieds de diamètre, pèse deux milliers : c'est le cent quarantième que Herschel avait fondu avant de réussir. Malgré sa longueur de 40 pieds, son énorme poids et son volume, cet ingénieux savant inventa un mécanisme au moyen duquel il pouvait aisément le diriger à son gré. C'est avec ce superbe instrument qu'il aperçut le 28 août 1789, le sixième satellite de Saturne qu'aucun astronome n'avait vu avant lui faute d'un instrument de cette puissance; le 11 septembre 1789, il découvrit le septième satellite de la même planète. Il avait, dès 1784, reconnu l'aplanissement de Mars, et en 1789, il détermina la rotation et l'aplanissement de Saturne. En 1802, Herschel présenta à la Société royale de Londres un catalogue de 5,000 nébuleuses, découvertes par lui, parmi lesquelles les unes sont des étoiles ou soleils, et les autres des planètes ou comètes. Il suppose avec la plus grande vraisemblance, que la plupart des nébuleuses sont des systèmes semblables au nôtre dans lesquels des planètes tournent autour d'un soleil, centre de leurs mouvements. Quelques-uns de ces systèmes sont si éloignés que la lumière de leurs étoiles ne met pas moins de deux millions d'années pour parvenir jusqu'à la terre, ce qui démontre que ces corps (et sans doute tous les astres de la même nature) doivent avoir existé il y a au moins deux millions d'années. Herschel a également fait de très-intéressantes recherches sur le soleil et la lune; il a rendu très-probable que le premier n'est point en état de combustion, et que c'est uniquement son atmosphère qui est la source de la lumière que la terre et les planètes en reçoivent, le

corps du soleil étant un noyau opaque. Il a découvert deux volcans en éruption dans la lune, et une montagne volcanique. Il a également fait sur la lumière des recherches qui ont été continuées avec le plus grand succès par son fils le docteur Herschel. L'université d'Oxford le nomma docteur en droit, et en 1816, le roi le créa chevalier de l'ordre hanovrien des Guelfes. Il est mort le 23 août 1822, laissant une fortune de plus de 30,000 livres sterling. Il avait épousé la fille de John Pitt, et eut d'elle un fils, le docteur Herschel, membre de l'université de Cambridge, à qui on doit un beau travail sur la lumière. Il était président de la Société astronomique, associé de l'Institut de France, astronome royal, etc. Miss Caroline Herschel a eu une grande part aux travaux de son frère, et a découvert plusieurs comètes. Les principaux écrits de Herschel sont : une traduction anglaise des *Éléments du calcul différentiel* de Lacroix ; *Catalogue des étoiles reconnues d'après les observations de Flamsteed, et non insérées dans le catalogue anglais* (en société avec miss Caroline sa sœur), 1798, in-fol., et une foule de *Mémoires* dans le recueil de la Société royale de 1782 à 1818. Son *Éloge* a été prononcé à l'Institut par Fourrier.

HERSENT (Charles), chancelier de l'Église de Metz, né à Paris vers la fin du 16e siècle, entra en 1615, dans la congrégation de l'Oratoire, nouvellement établie, et se fit une grande réputation comme prédicateur. Ses succès, en ce genre, lui donnèrent des prétentions qui le rendirent d'une société difficile à ses confrères. Furieux d'avoir manqué un prieuré que M. Miron, évêque d'Angers, avait fait unir au collége de l'Oratoire de cette ville, il sortit de la congrégation, et se déchaîna contre elle dans les 2 libelles suivants : *Avis touchant les prêtres de l'Oratoire, par un prêtre qui a demeuré quelque temps parmi eux,* 1626, in-12 ; *Articles concernant la congrégation de l'Oratoire en France.* L'oraison funèbre de la duchesse de Lavalette, qu'il prononça l'année suivante à Metz, lui valut la dignité de chancelier de la cathédrale de cette ville, que lui donna l'évêque, frère de la duchesse. Il publia en 1632, un *Traité de la souveraineté du roi à Metz, pays Messin,* etc. A l'époque des démêlés de la cour de France avec celle de Rome, Hersent composa son fameux ouvrage : *Optati Galli de cavendo schismate, ad ill. et rev. eccl. Gall. primates, archiep., ep. liber parænelicus.* Ce livre est daté de Lyon, le 1er janvier 1640 ; il est extrêmement rare. L'objet de cet ouvrage, dont il envoya un grand nombre d'exemplaires à Rome, était d'alarmer le public sur le projet attribué au cardinal de Richelieu de se faire déclarer patriarche en France ; sur la publication du traité *Des libertés de l'Église gallicane,* etc. Ce livre fut censuré par 16 évêques réunis à Paris, ayant à leur tête l'archevêque de la capitale, comme faux, scandaleux, plein de calomnies, et condamné, par le parlement, à être brûlé comme plus propre à exciter qu'à prévenir le schisme. Le cardinal de Richelieu y fit faire quatre réponses dont la meilleure est celle d'Isaac Habert. L'auteur, pour prévenir les effets du ressentiment du cardinal de Richelieu, s'il venait à être découvert, s'empressa de chanter la palinodie par un écrit dont il est fait mention parmi les manuscrits du chancelier Séguier, sous ce titre : *Optati Galli libellus pœnitentiæ ad ill. ecclesiæ Gall. primates,* etc. Dans un voyage qu'Hersent fit à Rome en 1645, il présenta au pape Innocent X un mémoire apologétique pour Jansénius, contre la bulle d'Urbain VIII. Ce mémoire, qui a été inséré dans le journal de Saint-Amour, est intitulé : *Super bullas Urbani VIII adversus Jansenium admonitiones quædam Innocentio X.* Cinq ans après, il prêcha dans l'église de Saint-Louis de la même ville, le panégyrique de ce saint roi, où il entreprit encore la défense de la doctrine de Baius et de Jansénius, récemment condamnés ; il le fit imprimer à Rome avec l'approbation du maître du sacré palais, et une épître dédicatoire au même pape : mais le tribunal de l'inquisition l'ayant cité à comparaître, il se sauva promptement en France ; ce qui n'empêcha pas ce tribunal de condamner son discours, et d'excommunier sa personne. Cet homme turbulent termina sa carrière au château de Largoue, en Bretagne, après 1660.

HERT ou **HERTIUS** (Jean-Nicolas), publiciste estimé du 17e siècle, naquit en 1652, à Oberklée près de Giessen, fut reçu docteur à Giessen en 1686, et nommé successivement professeur de droit public, doyen de la faculté de jurisprudence, assesseur du tribunal de la révision générale en Hesse, inspecteur du fisc académique, enfin chancelier de l'université de Giessen, et conseiller du landgrave de Hesse. Hert mourut le 19 septembre 1710. Ses ouvrages les plus estimés sont : *Elementa prudentiæ civilis, ad fundamenta solidioris doctrinæ jacienda,* Giessen, 1689, in-8° ; *Tractatus jur. publ. de statuum imperii R. G. jure reformandi,* Giessen, 1710, in-fol. ; *De fide diplomatum Germaniæ imperatorum et regnum,* ibid., 1699, in-4°. Jugler, dans ses Biographies des jurisconsultes, a donné la *Vie* de Hert au 5e vol. pages 131-152 ; et on y trouve aussi une *Notice* détaillée de ses ouvrages.

HERTZ ou **HERTZIUS** (Michel), bibliographe allemand, né en 1638 à Schmira près d'Erfurt, mort le 15 novembre 1713, s'appliqua successivement au droit et à la théologie, et exerça diverses fonctions dans l'enseignement jusqu'en 1685, où il fut nommé pasteur évangélique de Buckau près de Schneeberg. Il a publié une *Bibliothèque germanique* ou Notice des écrivains, etc., (en latin), Erfurt, 1674, in-fol. ; ibid., 1679, 1700, in-fol. On cite encore de lui : *Germaniæ gloriosæ seu Bibliothecæ Germanicæ sciagraphia,* Leipzig, 1693, in-4° ; c'est un abrégé de son grand ouvrage : *De victimis humanis dissertatio.*

HERTZ (Marc). *Voyez* **HERZ.**

HERTZBERG (Éwald-Frédéric, comte de), ministre de Frédéric II, roi de Prusse, né le 2 septembre 1725 à Lottin en Poméranie, fut chargé pendant près de 30 ans du département des affaires étrangères, et mérita par la sagesse de ses vues, par la prudence de ses conseils, la noblesse et la vigueur de ses mesures, la réputation de grand diplomate. Il était en outre conservateur des archives secrètes de la Prusse, dans lesquelles il puisa de nombreux documents sur l'histoire de son pays. Il négocia le traité de paix avec la Russie et la Suède en 1762, la paix de Hubertsbourg, en 1763, le recouvrement des possessions qui avaient été séparées du royaume en 1466, et eut le bonheur de réussir complétement ; le traité de Teschen, la pacification de la Belgique et de la

Hollande, et enfin le traité de Reichenbach en 1790. Cet homme d'État mourut le 27 mai 1795 ; on a de lui un assez grand nombre d'écrits, dont les principaux sont : *Histoire généalogique des premiers empereurs d'Autriche* (en latin) ; plusieurs *Mémoires* diplomatiques sur les événements de l'époque ; un *Mémoire sur la population primitive de la Marche de Brandebourg*, couronné par l'académie de Berlin en 1752 ; *Histoire de l'ancienne puissance maritime de Frédéric-Guillaume le Grand et de la compagnie africaine*, etc. (en français) ; *Recueil des déductions, manifestes, déclarations, traités et autres actes et écrits publics..., depuis le commencement de la guerre de sept ans*, Hambourg, 1789-1795, 3 vol. in-8°, et sous le titre d'*OEuvres politiques*, Paris, 1795, 3 vol. in-8°, publié par de Mayer ; plusieurs *Dissertations scientifiques* lues à l'académie de Berlin de 1780 à 1787, Berlin, 1787, in-8°.

HERVAGAULT (Jean-Marie), aventurier, né à Saint-Lô, le 20 septembre 1781. Son père exerçait le métier de tailleur : sa mère, fort jolie, avait été remarquée par le duc de Valentinois, et le jeune Hervagault passait pour le fils du duc. Hervagault montra, dès son plus jeune âge, un goût particulier pour les aventures, et quitta la maison paternelle dès l'âge de 15 ans. Alors il joua divers rôles, et se fit passer tour à tour pour le fils de M. de la Vancelle, du duc de Longueville, du prince de Monaco, puis enfin de Louis XVI et de Marie-Antoinette. C'était avec une touchante naïveté qu'il racontait son évasion du Temple : aussi intéressa-t-il à ses prétendus malheurs des personnages du plus haut rang, tels que l'évêque de Viviers qui s'était fait son précepteur. Le faux Dauphin trompa une foule de personnes au-dessus de la classe commune, dans les provinces de Bourgogne, de Champagne, de Bretagne et de Normandie. Il fut plusieurs fois arrêté ; mais son père, le tailleur, le réclamait, et la justice le lui rendait. Le tribunal criminel de la Seine-Inférieure l'ayant condamné, au mois d'août 1802, à 4 années d'emprisonnement pour escroquerie et récidive, il fut enfermé dans la prison de Rouen. Après l'expiration de sa peine, la persévérance et les intrigues de ses partisans, et surtout les mouvements que se donnait le même évêque de Viviers, déterminèrent le gouvernement à renfermer Hervagault dans une prison d'État. Il mourut à Bicêtre en 1812.

HERVAGIUS. *Voyez* **HERWAGEN.**

HERVAS Y PANDURO (le P. Laurent), laborieux et célèbre philologue, était né le 1er mai 1735, à Horcajo dans la Manche. Ayant embrassé la règle de Saint-Ignace, il fut chargé d'enseigner la philosophie au séminaire royal de Madrid, puis au collége de Murcie. Envoyé ensuite en Amérique, il y séjourna longtemps dans les missions et ne revint en Europe qu'en 1767, époque à laquelle ces établissements furent ôtés aux jésuites. Partageant le sort de ses confrères, il fut transporté en Italie, et s'établit à Césène, où l'étude des mathématiques et de la physique charma quelque temps les ennuis de l'exil. Il revint ensuite à la philosophie, et les jésuites espagnols ayant obtenu la permission de rentrer dans leur patrie, le P. Hervas en profita pour revoir ses parents et ses anciens amis. Forcé de nouveau de quitter l'Espagne, il fut accueilli par le pape Pie VII, qui le nomma préfet de la bibliothèque Quirinale. Il mourut à Rome le 24 août 1809. On a de lui : *Idea dell' universo, che contiene la storia della vita dell' uomo ; elementi cosmografici ; viaggio estatico al mondo planetario, e storia della terra*, Césène, 1778 à 1787, 21 vol. in-4° ; *De Vantaggi e svantaggi dello stato temporale di Cesena*, 1776 ; *Lettera sul calendario messicano*, dans le tome II de l'*Histoire ancienne du Mexique*, de Clavigero ; *Analisi filosofico-teologica della natura della carità*, Foligno, 1792, in-4° ; *Revoluzione religionaria francese*, Madrid (vers 1800). On a encore d'Hervas, en espagnol : *École espagnole des sourds-muets*, Madrid, 1795, in-12 ; 1799, *Catéchisme pour les sourds-muets, pouvant aussi servir à toutes sortes de personnes*, ibid., 1795, 1800, in-12 ; *Prééminence et dignité de la maison mère de Uclès et de son prieuré ecclésiastique*, Carthagène, 1801, in-4° ; *Description des archives de la couronne d'Aragon à Barcelone, et notice des archives générales de l'ordre militaire de Saint-Jacques à Uclès*, ibid., 1801, in-4°.

HERVAS (don Josef-Martinez), marquis d'Alménara, financier et diplomate espagnol, naquit au mois de juillet 1760, dans la ville d'Uxyar, au royaume de Grenade, et se fit d'abord connaître comme financier. Se trouvant à Paris dès avant la révolution de 1789, administrateur de la banque Saint-Charles, il continua d'y résider comme banquier, et fut nommé par le roi Charles IV, d'abord consul d'Espagne, puis après la retraite d'Azara, chargé de remplir auprès du gouvernement français les fonctions de ministre d'Espagne. En 1803, il maria sa fille au général Duroc, et fut créé, par Charles IV, marquis d'Alménara ; mais peu après ses affaires de banque s'embarrassèrent ; il fut contraint à la fin de 1805 de suspendre ses paiements pour la somme énorme de 40 millions, et il se retira en Espagne, où la faveur de son souverain le consola de cette disgrâce. Il fut nommé en 1806 envoyé extraordinaire à Constantinople, où il résida 2 ans. Lors des démêlés de la famille royale d'Espagne avec l'empereur des Français, et de l'invasion qui en fut la suite, le divan ayant demandé au marquis d'Alménara des explications sur les événements qui se passaient dans la Péninsule, il paraît que l'ambassadeur, indécis et flottant, ne put donner une réponse satisfaisante et reçut l'ordre de quitter sa résidence. De retour dans sa patrie en 1809, il eut part aux faveurs du nouveau gouvernement. Joseph Bonaparte le nomma membre de son conseil d'État, puis président du conseil de commerce ; enfin Alménara remplaça don Romuro au ministère de l'intérieur, et fut décoré du grand cordon de l'ordre royal d'Espagne. La chute de la dynastie napoléonienne entraîna la sienne : il accompagna Joseph Bonaparte, lors de son retour en France en 1814, et une ordonnance de Ferdinand VII le bannit du royaume. Après avoir passé quelque temps à Paris et dans une profonde retraite à Baugy en Picardie, il fit un voyage à Vienne en Autriche avec la duchesse de Frioul, sa fille (juillet 1816), et revint se fixer à Paris ; mais au bout de quelques années de résidence dans cette dernière ville, il fut rappelé en Espagne et ses anciennes fonctions de conseiller du roi, dans le conseil des finances et du commerce, lui furent rendues. Il les a conservées jusqu'à sa mort, arrivée à Madrid au mois de septembre 1830. Le marquis d'Almé-

nara a publié : *Éloge historique du général Ricardos*, en espagnol, et traduit en français la même année 1798, in-8° ; *Defensa de don Josef-Martinez de Hervas, contra la accusation de deslealtad*, etc., Paris, 1814, in-8° ; Cadix en 1815, et traduit en français par M. Esménard.

HERVÉ (Daniel), prêtre de l'Oratoire, né à Saint-Père, dans le duché de Retz, au diocèse de Nantes, entra dans la congrégation en 1642, âgé de 21 ans. Il s'y livra à l'étude des sciences profanes et sacrées, professa la philosophie et la théologie dans plusieurs colléges, remplit avec distinction divers autres emplois, et mourut à Rouen le 7 juillet 1694. On a de lui : *la Vie chrétienne de la vénérable sœur Marie de l'Incarnation* (Mme Acarie), *fondatrice des Carmélites en France*, etc., Paris, 1666, in-8° ; *Apocalypsis beati Joannis apostoli explanatio historica*, Lyon, 1684, in-4° ; *Sermons sur les Évangiles de tous les dimanches de l'année*, Rouen, 1692, 2 vol. in-8°.

HERVÉ, archevêque de Reims, et chancelier de France, d'une famille noble de Champagne, descendait par sa mère de la race impériale des Carlovingiens. Il fut promu, jeune encore, en 900, du consentement de tous les évêques suffragants, à l'archevêché de Reims, en remplacement de Foulques qui venait d'être assassiné. Le premier acte de son ministère fut de prononcer, dans un concile des évêques de sa province, une sentence d'excommunication contre les meurtriers de son prédécesseur. Une de ses principales occupations fut de rattacher les pays qu'il avait sous sa juridiction ecclésiastique aux Carlovingiens. Il ne négligea rien pour arriver à ce but : en même temps qu'il faisait fortifier Mouson, Coucy, Épernay, il parcourait les autres lieux de son diocèse pour maintenir les peuples dans le parti de Charles. Hervé tint des conciles pour arrêter les désordres et les violences qui se multipliaient dans ces temps malheureux. Il excommunia en 922 un comte nommé Erlebald qui, ayant élevé un château fort sur la Meuse, ravageait les campagnes et les villages de l'archevêché de Reims, et se retirait à l'abri dans sa forteresse. Les avertissements canoniques ayant été inutiles, Erlebald continuant ses déprédations, Hervé vint attaquer son château appelé *Maceriæ* (Maizières), et après un siége de 30 jours prit la forteresse et la détruisit. Les Hongrois ravageant la Lorraine, Charles le Simple entreprit une expédition contre eux (919). Vainement il appela à lui tous ses vassaux; Hervé fut le seul qui vint le joindre, lui amenant 1,500 de ses hommes. L'année suivante Charles, se trouvant à Soissons abandonné de tous les grands qu'il s'était aliénés en élevant Haganon au-dessus d'eux, n'eut encore d'autre défenseur que l'archevêque de Reims. Hervé, après le plaid général assemblé à Soissons et rompu par la retraite des seigneurs, conduisit le roi à Reims, le garda 7 mois dans sa ville, et parvint enfin à le faire reconnaître par les grands, à la condition qu'Haganon serait éloigné. Charles le Simple avait récompensé le dévouement de l'archevêque de Reims en le nommant grand chancelier en 911, après la mort d'Anscheric, évêque de Paris. Hervé exerça cette dignité jusqu'en 919 ou 920. On ignore pour quel motif Charles le Simple la lui retira pour la confier à l'archevêque de Trèves, et il est remarquable que cet événement coïncide avec le rappel d'Haganon. Les seigneurs, irrités du retour de cet homme, se réunissent et choisissent pour roi le plus puissant d'entre eux, Robert, duc de France, frère du roi Eudes. Il paraît qu'Hervé partagea le mécontentement des seigneurs, car ce fut lui qui sacra à Reims en 922 le roi nouvellement élu. L'archevêque ne survécut que 3 jours à cette cérémonie; il mourut le 2 juillet. Outre sa *lettre* à l'archevêque Witon, on a de lui la *sentence* d'excommunication qu'il prononça contre les meurtriers de son prédécesseur ; les *canons* du concile de Trosley de 909 qu'il rédigea lui-même. Sainte-Palaye a retrouvé en Italie quelques vers qu'on lui attribue.

HERVET (Gentian), savant et laborieux théologien, naquit en 1499 à Olivet près d'Orléans. Pendant un séjour à Paris, il se lia avec un Anglais nommé Thomas Lupset ; et ils publièrent ensemble les œuvres de Galien, traduites en latin par Th. Lynacre. Il suivit son ami en Angleterre ; et par son crédit il y fut placé comme précepteur du frère cadet du célèbre cardinal Polus : il accompagna son élève à Rome, et il y passa plusieurs années dans la maison du cardinal, occupé à traduire en latin différents ouvrages des Pères. De retour en France, son mérite le fit choisir pour enseigner les humanités au collége de Bordeaux. Il ne garda cet emploi que peu de temps, fit un second voyage à Rome, et, avec le consentement du cardinal Polus, accepta la place de secrétaire du cardinal Marcel Cervin. Il suivit ce prélat au concile de Trente, et y prononça plusieurs discours, dont un *Sur la sainteté du mariage*, qui décida, dit-on, l'assemblée à défendre les unions clandestines. Hervet portait l'habit ecclésiastique ; mais il ne se détermina qu'à l'âge de 57 ans à entrer dans les ordres. Son pasteur, l'évêque d'Orléans, le pourvut aussitôt d'une cure, et le nomma ensuite son grand vicaire. Hervet fut un des théologiens catholiques désignés en 1561, au colloque de Poissy : mais il n'y parla point. Il retourna au concile de Trente avec le cardinal de Lorraine ; et à la fin de la session, ce prélat le pourvut d'un canonicat de l'Église de Reims. Hervet mourut en cette ville le 12 septembre 1585. Nicéron a donné la liste de ses nombreux ouvrages dans ses Mémoires, tome XVII et XX.

HERVEY (James), théologien anglais, né à Hardingstone, comté de Northampton, en 1714, mort en 1758, curé de Weston-Favell, fut un prédicateur éloquent et un ecclésiastique instruit. On a de lui quelques écrits en prose, remarquables par l'harmonie et l'élégance ; en voici les titres : *Méditations et contemplations, contenant des méditations au milieu des tombeaux, des réflexions sur un jardin de fleurs*, etc. (en anglais), 1746, in-8° : cet ouvrage eut un très-grand succès en France, où il a été traduit par Letourneur, et par Mme d'Arconville ; Baour-Lormian en a mis plusieurs morceaux en vers ; *Contemplation sur la nuit et les cieux étoilés*, etc., 1747, in-8° : cet ouvrage a été mis en vers blancs anglais, à l'imitation des *Nuits* d'Young. Hervey a encore publié : *Remarques sur les Lettres de lord Bolingbroke*, etc., 1753, in-8° ; *Théron et Aspasie, ou Suite de dialogues et de lettres*, etc., 1755, 3 vol. in-8° ; des *Sermons* imprimés pour la troisième fois en 1759 ; une édition des *Méditations* de Jenks, avec une préface, 1757 ; *Onze Lettres* à Wesley ; *Lettres* à lady François Shirley, 1782, in-8°. On a publié à Londres, *the Beauties of Hervey*, 1782, in-8°. Le colonel Burgess

a fait imprimer *Lettres élégantes, intéressantes et évangéliques* de J. Hervey, Londres, 1811, in-8°.

HERVIEUX DE CHANTELOUP (J. C.), né à Paris en 1683, y fut longtemps commissaire ou inspecteur des bois à bâtir, et devint le doyen de ces fonctionnaires. Il est auteur d'un *Nouveau traité des serins de Canarie,* Paris, 1745, in-12, qui a eu plusieurs éditions. On a joint aux dernières le *Traité du rossignol et des petits oiseaux de volière.* Hervieux mourut à Paris le 20 août 1747.

HERVILLE (Jean-Baptiste-Michel-René DURAND, baron d'), né à Paris, le 19 avril 1749, entra sous-lieutenant au corps royal d'artillerie à l'âge de 19 ans, et deux ans après, passa, comme lieutenant, dans une des compagnies en service dans les Indes. Il reçut plusieurs blessures au siége de Pondichéry, et il rentra en France le 26 mai 1782. De retour aux Indes, il s'y distingua, le 13 juin 1783, à la bataille de Goudelour, et il prit part ensuite au siége de cette ville. En 1786, il était capitaine au régiment d'artillerie des colonies. Il fut fait chevalier de Saint-Louis en 1788, et chef de brigade en 1792. Nommé colonel le 14 juillet 1793, il a commandé l'artillerie dans les établissements français de l'Inde jusqu'à la reddition. Après avoir été un moment prisonnier de guerre, il arriva à l'île de France à la fin de cette même année. Rentré en France en 1797, au mois de juillet, revêtu des fonctions de directeur d'artillerie, il passa à l'armée du Rhin, en 1800, et à celle d'Espagne l'année suivante. En 1804, on le chargea de la direction du parc d'artillerie au camp de Brest, et ayant reçu la décoration de la Légion d'honneur, le 6 février, il en devint officier le 14 juin. Le colonel d'Herville a fait, à la grande armée, les campagnes de 1809; il a commandé l'artillerie à Glogau en Silésie. Le 8 janvier 1814, il passa, comme général de brigade, à l'état-major général de l'artillerie, et peu de jours après, il reçut le commandement de l'école d'artillerie à Douai. Nommé par Louis XVIII commandant de la Légion d'honneur, il fut admis à la retraite le 24 décembre 1814, et mourut le 19 juin 1830.

HERVILLY (Louis-Charles, comte d'), officier général, né à Paris en 1755, entra de bonne heure dans le régiment du Roi, se distingua en 1779 dans les guerres d'Amérique, devint colonel du régiment de Rohan-Soubise, fut nommé en 1791 commandant de la garde constituante à pied de Louis XVI, et veilla à la défense du monarque dans les journées du 20 juin et du 10 août 1792. il passa en Angleterre en 1793, où il obtint l'autorisation de lever un régiment français. Commandant, en 1795, la première division du corps d'émigrés destiné à opérer une descente en Bretagne, il débarqua, le 27 juin, avec 1,200 ou 1,500 hommes, à portée de Carnac, marcha sur ce village et y établit son quartier général. Il s'empara, deux jours après, du fort Penthièvre. Les différents chefs de corps qui faisaient partie de l'expédition, et nommément le comte de Puisaye, qui prétendait être commandant en chef de l'armée catholique et royale de Bretagne, étaient tous d'avis de marcher en avant : mais d'Hervilly, qui avait l'entière disposition de tout ce qui se trouvait à la solde du gouvernement anglais, objecta qu'il attendait des renforts, que son artillerie était peu nombreuse, que les chevaux manquaient pour la traîner, qu'enfin il ne croyait pas devoir s'éloigner de la protection de l'escadre, en voyant surtout que les paysans bretons, animés d'ailleurs d'un fort bon esprit, n'avaient aucune expérience militaire. S'il eût moins écouté les conseils de la prudence, et profité de ce que les forces du général Hoche n'étaient encore que de 7,000 à 8,000 hommes, le général d'Hervilly aurait pu se réunir à un corps considérable de chouans, déjà formé dans la province; il aurait trouvé en Bretagne, par des secours d'hommes et de vivres, les moyens d'assurer sa position; enfin il est probable qu'il serait resté maître des événements de cette campagne. Il se détermina, le 5 juillet, à abandonner Carnac, et à rentrer dans la presqu'île de Quiberon. Il ordonna aussitôt une reconnaissance générale pour s'assurer de la position des républicains. Dans la nuit du 6, il fit sortir sa troupe du fort Penthièvre. Au point du jour, il répondit avec ses deux pièces à un feu de mousqueterie et de canon; mais l'avantage resta à l'ennemi. Déjà le général Hoche, dont la troupe se grossissait de jour en jour, et qui s'était retranché, occupait les hauteurs de Sainte-Barbe : par ce moyen, il tenait la petite armée royale bloquée dans la presqu'île, où s'étaient réfugiés une multitude de royalistes. Le 11, on fit une sortie : un petit camp de républicains, placé en avant de ce poste de Sainte-Barbe, fut surpris. Ceux qui le défendaient furent tués ou faits prisonniers. Les royalistes s'avançaient en bon ordre et ne s'attendaient pas à être attaqués, lorsqu'on entendit tout à coup battre la retraite par ordre de d'Hervilly. La prise du petit camp avait donné du cœur à sa troupe, composée d'émigrés et de chouans; mais quelques obus lancés par les républicains avaient mis parmi elle un peu de confusion. Le 14, on fut informé de l'arrivée d'un convoi composé de 1,000 hommes, qui étaient commandés par M. de Sombreuil. On a beaucoup reproché à d'Hervilly d'avoir empêché le débarquement de cette deuxième division; et on a prétendu qu'il n'avait cédé qu'au désir d'avoir tout l'honneur de la bataille qu'il était résolu de livrer, le 16, aux républicains retranchés sur les hauteurs de Sainte-Barbe : mais avant de mourir à Londres, il a dit plusieurs fois qu'il ne s'était décidé à brusquer l'attaque, et à se priver du renfort venu d'Angleterre, que dans l'espoir de surprendre les troupes de Hoche. Le poste de Sainte-Barbe étant séparé du fort de Quiberon par une langue de terre très-étroite, on ne pouvait y marcher autrement que d'Hervilly en donna l'ordre. Il y avait à ce poste, très-fort et très-difficile à aborder, à travers deux lieues de falaises, 16,000 à 18,000 hommes, une artillerie formidable, enfin tout ce qui devait rendre douteux le succès : on le tenta. Les troupes furent dirigées en trois colonnes. On avait fait embarquer, dans un des ports de la presqu'île, des chouans commandés par le comte de Vauban, qui, après un grand détour sur mer, étaient descendus à terre, et devaient venir prendre l'ennemi par derrière, tandis que les troupes de ligne l'attaqueraient en avant. Hoche se serait ainsi trouvé entre deux feux. Il avait été convenu que des fusées, tirées par le corps que conduisait M. de Vauban, donneraient des signaux, le premier pour annoncer le débarquement; le deuxième pour faire connaître le moment où il serait arrivé derrière les républicains. Ces deux signaux

furent donnés, mais non pas un troisième qui devait avoir lieu dans le cas où cette troupe de M. de Vauban serait obligée de se rembarquer. Les chouans qui étaient sous les ordres de ce chef, lâchèrent pied aussitôt qu'ils eurent reçu le feu de l'ennemi, et ils regagnèrent la mer. Cette défection attira sur d'Hervilly toutes les forces des républicains, tandis qu'il les croyait attaquées sur leurs derrières. Les colonnes de droite, composées des régiments de la marine et de Dudrenay, se dirigeant mal, le général envoie un aide de camp, pour les empêcher de s'exposer au feu d'une batterie masquée ; mais cet aide de camp est tué en portant l'ordre : les deux colonnes, celle du régiment de la marine, sont écrasées par le feu de la batterie ; les deux régiments se trouvent dans un extrême désordre. Ils traversent, en se sauvant, la colonne de gauche, et se jettent dans la mer. On a dit que le feu terrible de l'ennemi avait fait perdre la tête à d'Hervilly, et qu'il ordonna la retraite avant que son régiment de Royal-Louis eût éprouvé la moindre perte. Les royalistes, accablés par le nombre, perdirent beaucoup de monde, et laissèrent sur le champ de bataille, 300 morts, et 15 pièces de canon. D'Hervilly, blessé mortellement en cherchant à rallier les deux colonnes de droite, se fit conduire au camp, ne cessant de donner des ordres tout le long de la ligne, et ne quitta le parapet pour aller se faire panser qu'après avoir vu son régiment effectuer sa retraite en bon ordre. Le 21, informé de la surprise du fort de Quiberon, et n'espérant plus rien, il retrouva la force nécessaire pour monter à cheval, et se rendre à la mer, où une frégate le reçut et le conduisit en Angleterre. Il mourut à Londres, le 14 novembre 1795.

HERWAGEN (Jean), en latin *Hervagius,* typographe renommé de Bâle, avait épousé la veuve de l'imprimeur Froben ; il fut lié avec le célèbre Érasme, et mourut de la peste en 1564. Parmi les ouvrages qu'il a donnés, on distingue la collection précieuse et rare des *Scriptores rerum Germanicarum,* imprimé en 1532. — Son fils Gaspard, mort en 1577, fut professeur de jurisprudence à Bâle.

HERWART DE HOHEMBOURG (Jean-George), chancelier de Bavière, était né dans le 16e siècle à Augsbourg, d'une famille patricienne. Il cultiva les mathématiques avec beaucoup d'ardeur et s'occupa depuis de chronologie. Devenu chancelier de Maximilien, Herwart entreprit, par l'ordre de ce prince, de venger la mémoire de l'empereur Louis de Bavière des inculpations du P. Bzovius qui, ne trouvant rien à répondre aux arguments de son adversaire, prit le parti de se rétracter. Herwart mourut vers 1625. On a de lui : *Tabulæ arithmeticæ prostaphereseos universales*, Munich, 1610, in-fol., manuscrit très-rare ; *Chronologia nova, vera et ad calculum astronomicum revocata,* ibid., 1612, in-4° ; *Ludovicus IV imperator defensus,* ibid., 1618-1619, 3 p. in-4°.

HERWART DE HOHEMBOURG (Jean-Frédéric), fils du précédent, a publié : *Admiranda ethnicæ theologiæ mysteria populata*, etc., Munich, 1626, in-4°, livre rare.

HERWYN DE NEVÈLE (Pierre-Antoine) naquit le 18 septembre 1753 à Hondschoote, où son père était bourgmestre. Après avoir fait ses humanités au collége des oratoriens à Furnes, il se rendit à Douai pour y suivre des cours de philosophie et de droit. De retour à Hondschoote, où il fut nommé conseiller pensionnaire de la ville et de l'arrondissement, il eut occasion de mettre à profit les connaissances agronomiques qu'il avait acquises. De vastes marais appelés *moëres belgiques,* situés sur la frontière de la Flandre française et de la Flandre autrichienne avaient été concédés depuis longtemps par les souverains des deux pays, à charge de dessèchement ; mais les travaux considérables entrepris à cet effet n'avaient jamais réussi. Enfin en 1780, les marais de la partie autrichienne ayant été cédés à M. Van der May aux mêmes conditions, Herwyn, avec l'agrément du concessionnaire, se chargea de cette opération difficile et dispendieuse. Aidé de son frère (le baron Herwyn), il fit construire des moulins à palettes et à vis d'Archimède pour élever les eaux ; il établit des digues, des saignées intérieures, des canaux de ceinture, des écluses, des ponts. Son entreprise fut couronnée d'un plein succès et terminée en 1787. L'évacuation des eaux stagnantes, en assainissant le pays, rendit à l'agriculture environ 3,000 arpents, dont jusqu'alors on n'avait pu tirer aucun parti. En 1789, le bailliage de Bailleul l'envoya comme député aux états généraux, où il vota avec la majorité ; il fut nommé et constamment réélu pendant toute la session, membre et secrétaire du comité d'agriculture et de commerce. De retour à Hondschoote, il eut le commandement d'un bataillon de la garde nationale. Au commencement de 1792, chargé des travaux de défense de la contrée, Herwyn protégea la retraite de l'armée française, se tint à l'arrière-garde avec son bataillon, qu'il ramena à Dunkerque, et prit une part glorieuse à la défense de cette ville. Il venait d'être nommé commissaire des guerres, lorsque sur un ordre du comité révolutionnaire, il fut arrêté à Hondschoote le 9 octobre 1793, et conduit à Dunkerque, puis à Arras, enfin à Douai avec sa femme qui n'avait pas voulu se séparer de lui. Après sept mois d'incarcération, Herwyn et sa femme comparurent devant une commission militaire comme prévenus d'intelligences avec l'ennemi, et ils furent acquittés. Sorti de prison, Herwyn reprit ses fonctions de commissaire des guerres ; il servit sous Pichegru et sous Moreau. Après la conquête de la Hollande, il résida pendant 4 ans, en qualité de commissaire ordonnateur, dans la ville de Bruges, et y fut durant quelques mois commissaire du Directoire près le département de la Lys. Dans ces divers emplois il atténua les mesures rigoureuses qui lui étaient prescrites, fit rendre à la liberté les prêtres qu'on avait arrêtés, et s'opposa fortement à l'enlèvement des otages qu'on voulait prendre à Bruges. En 1799, le département de la Lys l'élut député au conseil des Anciens dont il fut nommé secrétaire ; et après le 18 brumaire, il fut appelé au sénat conservateur. Vers cette époque, il se réunit encore à son frère pour recommencer les travaux de dessèchement des *moëres belgiques*, que les ravages de la guerre avaient entièrement ruinés, et en rétablir l'exploitation. Ils y consacrèrent de nouveau une partie de leur fortune, et terminèrent en 2 ans cette vaste entreprise, pour laquelle une médaille d'or leur fut décernée en 1802 par la Société d'agriculture de la Seine, qui les admit ensuite l'un et l'autre au nombre de ses membres. Vers 1804, 5 ans après la mort de sa première femme, Herwyn épousa Mlle van der Meersch, de l'ancienne famille belge de *Ne-*

vèle, dont il se fit légalement autoriser à prendre le nom et les armes. En 1814, il vota comme sénateur la déchéance de Napoléon, et entra à la chambre des pairs dès sa création. Louis XVIII le nomma comte héréditaire. Pendant les cent jours, Herwyn qu'on croyait en Belgique, mais qui n'avait pu suivre Louis XVIII à Gand, se tint soigneusement à l'écart. Après son retour, le roi le nomma grand officier de la Légion d'honneur. Il continua de prendre part aux travaux de la chambre des pairs : mais dans ses dernières années, une goutte nerveuse dont il était attaqué depuis longtemps, le força de mener une vie retirée; et à la suite de cruelles souffrances, il mourut le 15 mars 1824. On trouve dans les *Mémoires* de la Société royale et centrale d'agriculture (année 1824, page 124), une *Notice biographique sur Herwyn de Nevèle,* par M. Silvestre.

HÉRY (Thierry de), chirurgien, né à Paris au commencement du 16e siècle, s'adonna particulièrement au traitement de la maladie syphilitique, qui, nouvellement importée en Europe, y causait des ravages affreux. Il fut chargé par François Ier de suivre en Italie ses troupes que décimait cet horrible fléau. Après la bataille de Pavie il se rendit à Rome, s'enferma dans l'hôpital de St.-Jacques le Majeur, et là étudia avec un zèle soutenu les causes, les caractères, les progrès et les moyens de guérison de la syphilis; il retourna ensuite à Paris, où sa réputation l'avait précédé, et y mourut le 12 mai 1599, après avoir acquis une grande fortune. On a de lui : *Méthode curative de la maladie vénérienne*, etc., Paris, 1552, 1569 et 1654, in-8°.

HERZ (Marc), Israélite, professeur royal de philosophie à Berlin, a cultivé et enseigné d'une manière remarquable, la physique expérimentale et la philosophie. Né le 17 janvier 1747, d'un père qui n'était qu'un simple maître d'école, il eut à lutter contre la pauvreté, et contre les préventions attachées au culte qu'il professait. Il triompha de tous les obstacles, sut s'attirer, soit comme médecin, soit comme savant, une considération personnelle qui rejaillit sur ses coreligionnaires. Il fut le disciple de Kant et l'ami de Mendelssohn. Son principal ouvrage est une *Recherche sur le vertige*, imprimée en 1786. Ses *Recherches sur les causes de la différence des goûts,* et ses *Lettres aux médecins,* ont eu deux éditions. Il a publié en 1787, son *Cours de physique expérimentale.* En 1787 et 1788, il combattit dans le journal hébraïque le *Collecteur,* l'abus des inhumations précipitées, que la superstition maintenait parmi les Israélites. Il est mort le 19 janvier 1803, conseiller et médecin privé du prince de Waldeck. La médecine était la seule profession libérale que les lois de sa patrie permissent aux Israélites. Il s'y rendit célèbre par la pratique en même temps que par ses travaux théoriques.

HERZOGENBERG (de), général autrichien, mort en mars 1834, était fils d'un ancien membre du parlement de Rennes, et fut élevé à l'école militaire de Paris. La victoire des alliés le ramena dans cette capitale en 1814, et il y commanda pendant l'occupation. Herzogenberg était l'un des officiers les plus distingués de l'armée autrichienne.

HESCHAM (Aboul-Walid), l'*Isam* des historiens grecs, 16e calife et 10e de la dynastie des Ommiades, habitait Rusafa, ville qu'il avait fondée ou plutôt restaurée en Mésopotamie, près des bords de l'Euphrate, lorsque, à la mort de son frère Yézid II, qui l'avait déclaré son successeur, il quitta sa paisible retraite l'an 105 de l'hégire (724 de J. C.). Il se rendit à Damas où il fut installé dans la chaire califale ; mais il résida le plus souvent à Rusafa dont la position et la température lui offraient un séjour plus agréable. Son avarice sordide fut le fléau de ses sujets qu'il accabla d'impôts. On obtenait tout de lui avec de l'or. Il ne se montrait jamais qu'avec des vêtements déguenillés ; et sans le cortége dont il était entouré, on l'eût pris pour le dernier des musulmans. Il avait pourtant plusieurs garde-robes remplies d'habits, genre de luxe inconnu à ses prédécesseurs. Il poussait aussi jusqu'à la prodigalité la passion des chevaux, et quoiqu'il ne les montât jamais, il en nourrissait 4,000 dans ses écuries. S'il n'eut pas l'humeur belliqueuse, s'il ne commanda pas ses armées en personne, il sut trouver dans sa famille et parmi ses officiers, des généraux braves et habiles qui portèrent au loin la gloire et la puissance musulmanes, et maintinrent dans l'obéissance les nombreux et divers peuples soumis au joug du Coran. Hescham régnait depuis 15 ans, lorsque Zéid, arrière-petit-fils d'Aly, entreprit de faire revivre ses droits au califat comme descendant du prophète. Comptant sur les secours des Koufiens qui lui manquèrent de parole, il se laissa engager dans le désert de Bassora où, abandonné par ses troupes et réduit à la famine, il périt dans un combat avec les 14 hommes qui lui étaient restés fidèles, et sa tête fut envoyée au calife. La famille des Abbassides commença vers le même temps à élever des prétentions au califat dont elle ne devait pas tarder à s'emparer. La révolte des Berbères en Afrique, des factions et des guerres civiles en Espagne, troublèrent aussi les dernières années de Hescham, qui mourut d'une esquinancie l'an 125 (janvier 743). Sept ans après, Damas étant tombé au pouvoir des Abbassides, son corps fut exhumé, flagellé par la main du bourreau, puis brûlé et les cendres jetées au vent. De plusieurs fils que Hescham avait eus, il ne laissa que Soliman qui périt avec toute la race des Ommiades ; mais l'un de ces derniers, fils de Moawiah et petit-fils de Hescham, échappa au massacre et alla régner en Espagne, où lui et sa postérité ont figuré plus longtemps et plus glorieusement dans l'histoire que leurs ancêtres à Damas.

HESCHAM Ier (Aboul-Walid), et non pas *Hissem,* comme l'écrivent les historiens espagnols, second émir ou roi musulman de Cordoue ; de la dynastie des *Merwanides* ou *Ommiades,* succéda l'an 172 de l'hégire (788 de J. C.) à son père Abd-er-Rahman Ier, qui peu de temps auparavant l'avait fait solennellement reconnaître pour son héritier présomptif. Cette préférence excita le mécontentement de ses frères aînés, Soliman et Abd'Allah, qui se révoltèrent de concert dans leurs gouvernements de Tolède et de Lérida. Le premier, vaincu par Hescham, se réfugie dans le pays de Ladmir (Murcie et Valence), laissant la défense de Tolède à son frère Abd'Allah qui, après avoir soutenu un siége de 3 mois, se rend à Cordoue pour y implorer la clémence de Hescham. Le monarque le reçoit à bras ouverts, et lui accorde ainsi qu'à Soliman un pardon général. Celui-ci essuie une seconde

défaite près de Lorca, se soumet enfin; mais sa récidive lui avait fait perdre tous droits à une entière clémence. Banni de l'Espagne et nanti du produit de la vente de ses apanages, il se retire en Afrique et s'établit à Tanger en 174 (790-791). La révolte du wali de Tortose fut assoupie par celui de Valence qui vengea la défaite et la mort de son prédécesseur, en faisant couper la tête au rebelle. Après avoir triomphé d'une autre insurrection qui menaçait d'embraser l'Aragon et la Catalogne, Hescham envoya trois armées contre les chrétiens. L'une ravagea la Galice et les provinces d'Astorgo et de Lugo; les autres franchirent les Pyrénées, et ajoutèrent en 794 la conquête de Narbonne à celle de Gironde. Non moins cher à ses parents que redoutable à ses ennemis, ce prince mourut en 180 (796), dans la 40e année de son âge, et la 8e de son règne. Hescham établit à Cordoue et dans plusieurs autres villes d'Espagne des écoles où l'on enseignait l'arabe aux chrétiens, pour les obliger à ne plus faire usage du latin.

HESCHAM II (Al-Mowaied Billah) l'*Issem* des historiens espagnols, 10e roi merwanide d'Espagne et 5e calife de cette branche des Ommiades, n'avait que 11 ans lorsqu'il succéda l'an de l'hégire 366 (de J. C. 976) au sage Hakem II son père, par le crédit de sa mère, et sous la tutelle du célèbre Abou-Amer Mohamed Al-Mansour. L'enfance de Hescham se prolongea pendant plus de 32 ans, sous l'administration de ce premier ministre et de son fils Abd'el-Melek qui le remplaça. Mais cette époque fut très-brillante par les victoires de ces deux ministres sur les rois chrétiens de Léon, de Navarre, sur les comtes de Barcelone et de Castille, sur les rois musulmans de Fez et de Tunis, et par l'affluence d'étrangers, surtout de poëtes, de savants et de gens de lettres que leur munificence attirait à Cordoue. Après la mort d'Abd'el-Melek, en 399 (1008), le faible calife donna la charge de hadjeb à Abd-er-Rahman, frère du défunt. La mauvaise administration de ce jeune homme, la faveur dont il jouissait auprès de son maître qui n'avait point d'enfant, et son ambition qui ne tendait à rien moins qu'à devenir l'héritier du trône, excitèrent une grande révolution qui fut fatale au monarque, à son ministre et à tout l'empire. Mohamed, prince du sang des Ommiades, se révolta l'an 399 (1009), pénétra dans Cordoue, fit resserrer étroitement le calife, en répandant le bruit de sa mort, fit crucifier l'imprudent hadjeb, et s'empara du pouvoir en prenant le titre d'*Al-Mahdy*. Cet usurpateur ayant été chassé par un autre prince Ommiade, Hescham ne fit que changer de prison et de geôlier. Mais l'un des principaux officiers du palais, l'esclavon Wadhah-el-Ameri, fait sortir Hescham de sa prison, le 21 juillet 1011, le conduit à la grande mosquée et le fait proclamer publiquement légitime souverain. Par sa défiance il s'aliène l'affection des Cordouans, que ses liaisons avec les princes chrétiens avaient indisposés, et que la peste et la famine exaspérèrent en 1012. Ingrat envers Wadhah auquel il devait la liberté et le trône, il le condamne à mort sans l'entendre et sur de simples soupçons; mais, malgré la bravoure de Khairan, nouvel hadjeb et gouverneur d'Almérie, Hescham ne peut empêcher la prise de Cordoue par Soléiman, qui la fait saccager par ses troupes pendant trois jours. Son harem est profané, et lui-même, au milieu du désordre, disparaît, assassiné peut-être par ordre de Soléiman, et ne laisse après lui que l'anarchie et la guerre civile. Son premier règne avait duré 32 ans, et le second 1 an et 9 mois.

HESCHAM III Al-Motad-Billah (Abou-Bekr), 19e roi de Cordoue, 16e de la dynastie des Ommiades et 12e calife d'Espagne, fut proclamé en 417 (1026), après la mort de Yahiah al-Motaly; mais, connaissant l'inconstance et l'ingratitude du peuple, il refusa longtemps de quitter sa paisible retraite, et de venir prendre possession du trône. Toutefois, pour justifier son absence, il soutint pendant 3 ans la guerre contre les princes chrétiens qui, profitant des dissensions des musulmans, avaient fait des progrès sur tous les points. Ce ne fut qu'en décembre 1029 qu'il fit son entrée dans la capitale. Il ne put ranger sous son obéissance que quelques walis du second ordre. Une terrible sédition éclata en 422 (30 novembre 1031). Hescham abdiqua sans regrets, quitta aussitôt la ville avec sa famille et un détachement de sa garde, pour se retirer dans un château qu'il avait bâti, où plusieurs personnages distingués, savants et poëtes, s'attachèrent à sa mauvaise fortune, et il y mourut à la fin de 1036.

HESDIN (Simon de) fut chargé par le roi Charles V de traduire en français Valère-Maxime. On a trouvé, parmi les manuscrits de l'abbaye bénédictine de Rheinau en Suisse, cette traduction écrite sur papier, à l'exception du commencement et de quelques feuilles du milieu qui sont de parchemin. Elle est en 2 volumes in-folio, avec des peintures très-bien conservées. La même traduction se trouvait aussi en 1762, manuscrite, en 2 vol in-folio dans la bibliothèque des jésuites de Louvain; et elle existe également à la Bibliothèque du roi à Paris.

HESE (Jean de), voyageur néerlandais, était prêtre du diocèse d'Utrecht. Il se trouvait à Jérusalem au mois de mai 1389; de là, il gagna les bords du Jourdain, puis la mer Rouge et l'Égypte; ensuite il visita l'Éthiopie, l'Inde moyenne dont le roi, vassal du prêtre Jean, résidait dans une ville où l'apôtre saint Thomas avait prêché l'Évangile. Une navigation de 24 jours porta Hese à la capitale des États du prêtre Jean, et un voyage de 4 jours le fit parvenir à Houlna, lieu de la sépulture de saint Thomas. Il revint à Jérusalem et enfin regagna l'Europe. Sa pérégrination est contenue dans un volume intitulé: *Itinerarium Joannis de Hese presbyteria Jerusalem*, etc., petit in-4°, sans date ni lieu d'impression; sans date, Paris, Gourmont, in-4°; Deventer, 1504, in-4°; Anvers, 1565, in-8°. La rareté de ce livre fait son seul mérite.

HESER (George), jésuite, né en 1609 dans le diocèse de Passau, mort vers 1680, exerça avec quelque distinction le ministère de la chaire, et professa l'éloquence et la philosophie dans les colléges de son ordre. Mais c'est surtout comme bibliographe et comme critique qu'il s'est fait connaître à l'occasion de la dispute élevée sur le véritable auteur de l'*Imitation de J. C.* Heser soutint avec une grande érudition la cause de Th. A Kempis. On a de lui sur ce sujet plusieurs ouvrages dont on peut voir la liste dans le *Catalogue* que Barbier a placé à la suite de sa *Dissertation sur les traductions françaises de l'Imitation*, et dont le plus remarquable est: *Dioptra Kempensis*, Ingolstat, 1650, in-12. Heser a com-

posé en outre : *Theologiæ mysticæ summa,* extrait du livre de l'*Imitation,* Augsb., 1726 ; *Lexicon german.-thomæum.*

HÉSIODE, célèbre poëte grec, nous apprend lui-même que son père habitait un petit bourg au pied du mont Hélicon, et que ce bourg se nommait Ascra. Du reste les savants ne sont nullement d'accord sur l'époque où il vécut. A-t-il précédé ou suivi Homère? était-il contemporain de ce grand poëte? Voilà ce que probablement l'on ne saura jamais d'une manière positive. Des nombreux ouvrages attribués à ce poëte, trois seulement nous sont parvenus : *les Travaux et les Journées, la Théogonie,* et *le Bouclier d'Hercule ;* encore n'est-il pas bien prouvé qu'il soit l'auteur des deux derniers ; et le premier semble un fragment détaché d'un ouvrage plus considérable. *La Théogonie,* autre fragment sur la généalogie des dieux, sur leurs amours et leurs combats, est le plus ancien monument de la mythologie grecque ; et soit qu'on n'y voie que des symboles, ou qu'on lui suppose un fondement historique, ce document intéresse à la fois le philosophe, l'antiquaire et le savant. *Le Bouclier d'Hercule,* accordé par les uns, vivement disputé par les autres à Hésiode, n'est que l'épisode d'un poëme où il célébrait les héros nés du commerce des dieux avec les simples mortelles. L'impression a fréquemment reproduit le peu qui nous reste d'un écrivain qui a mérité d'être loué par Isocrate, Denys d'Halicarnasse et Quintilien, et célébré dans le langage des Muses par Manilius, Ovide et Virgile. *Les Travaux* furent publiés pour la première fois, Milan, 1493, in-fol., par les soins de Démétrius Chalcondyle ; mais *la Théogonie* et *le Bouclier* ne le furent que deux ans après par Alde Manuce, Venise, 1495. La première où la critique du texte ait appelé l'attention de l'éditeur, et celle de Henri Estienne, Paris, in-fol., 1566. Les plus justement estimées sont ensuite celles de Dan. Heinsius, Plantin, 1603, in-4°, reproduit un siècle après, Amsterdam, 1701 ; de Thomas Robinson, Oxford, 1734, grand in-4° ; elle réunit au luxe typographique le mérite de la correction du texte et quelques additions importantes ; elle s'est néanmoins encore améliorée entre les mains de Loësner, Leipzig, 1778, in-8°. Brunck a donné un excellent texte *des Travaux* dans son recueil *des Gnomiques grecs,* Strasbourg, 1784 ; et M. Heinrich, dans son *Bouclier d'Hercule,* Breslau, 1802, un *Specimen* qui fait vivement désirer la suite de l'édition. Les poëmes d'Hésiode forment le premier vol. des *Poetæ græci minores,* de Gaisford. Les dernières éditions complètes sont celles de Spon, Leipzig, 1819, in-8°, et de M. Boissonade, Paris, 1824, in-32 : il a cru devoir y joindre *le Combat* supposé entre Hésiode et Homère, sans toutefois en admettre l'authenticité. Les poésies d'Hésiode ont été traduites en prose par Bergier, Gin et Coupé. M. H. Patin les a traduites de nouveau. Lefranc de Pompignan a traduit en vers *les Travaux,* et Voltaire a donné une élégante imitation de la fable de Pandore.

HESIUS. *Voyez* **ESIUS.**

HESNAULT (Jean), poëte français du 17e siècle, était fils d'un boulanger de Paris. La date de sa naissance est ignorée; et les biographes écrivent son nom de différentes manières. Ami de Chapelle, il reçut avec lui les leçons du philosophe Gassendi. On croit que par la protection de Fouquet, il obtint d'abord dans le Forez une recette des tailles qu'il ne garda pas longtemps. Étant sans place, il alla tenter la fortune dans les Pays-Bas, en Hollande, en Angleterre, etc.; il espérait se fixer à Messine, lorsque des changements survenus dans le gouvernement de la Sicile, le contraignirent de la quitter ; de retour en France, il fut pourvu, dans le Bourbonnais, d'un nouvel emploi qu'il perdit encore ; il ne lui restait plus que l'appui du surintendant, dont la disgrâce éclata bientôt après. Hesnault fit alors contre Colbert, ennemi de Fouquet, un sonnet plein d'énergie. Il enseigna la littérature et la poésie à Mme Deshoulières, et mourut à Paris en 1682. On a de lui : *OEuvres diverses, contenant la consolation à Olympe sur la mort d'Alcimédon..., et autres pièces* (notamment le fameux sonnet de l'*Avorton*), Paris, 1670, in-12 ; une traduction en vers du commencement du poëme de Lucrèce *De naturâ rerum,* dans un *Recueil de pièces curieuses et nouvelles,* et dans le *Recueil de pièces choisies* de la Monnoye, 1714, 2 vol. in-12. On trouve une *Élégie* du même poëte dans *le Fureteriana.*

HESS (Jean-Rodolphe), magistrat à Zurich, né en 1646, mort en 1695, a continué jusqu'en 1693 la chronique du canton de Zurich, commencée par Bullinger et Haller, 3 vol. in-fol., et a laissé d'autres manuscrits relatifs à l'histoire de Suisse.

HESS (Félix), né à Zurich en 1742, mort en 1768, a laissé quelques traités de philosophie et de théologie.

HESS (Jean-Jacques), prédicateur protestant, né à Zurich en 1741, fit ses études sous la direction de Breitinger, Bodmer, Lavater et Zimmermann. Il fut nommé diacre en 1777 et en 1795 premier prédicateur et antistes ou doyen du clergé du canton de Zurich, et mourut le 29 mai 1828. On a de lui : *la Mort de Moïse,* poëme, Zurich, 1768 ; *la Vie de Jésus,* ib., 1768-1772, 6 vol. in-8° ; *Du règne de Dieu,* 1774 ; *Histoire des apôtres, de Jésus et de leurs écrits,* 1775, et *Histoire des Israélites,* 1776 à 1785, etc. Tous ses écrits ont été réunis en 23 vol. sous ce titre : *Hess'sches bibelwerk* (œuvre biblique), Zurich.

HESS (Charles-Ernest-Christophe), graveur, né à Darmstadt au commencement de 1755, était fils d'un facteur d'instruments. Il perdit son père à l'âge de 13 ans, fut mis en apprentissage chez un fourbisseur de Strasbourg, et en fut tiré au bout de deux ans par son beau-frère Hohleisen, orfévre ciseleur, qui le prit chez lui à Manheim. En 1776, Hess s'établit à Augsbourg et y commença ses premiers essais de gravure ; l'année suivante il fut appelé à Dusseldorf pour y graver plusieurs planches de la Galerie. Cinq ans après, il fut nommé graveur de la cour et professeur, fit un voyage en Italie, revint en Allemagne, et mourut à Munich le 25 juillet 1828.

HESS (Louis), né à Zurich en 1760, exerça d'abord la profession de boucher comme son père, s'adonna ensuite à la peinture, réussit dans le genre du paysage, et mourut en 1800. Ses tableaux, répandus en France, en Angleterre, en Allemagne et en Russie, sont fort estimés. M. Meyer a écrit la *Vie* de ce peintre, Zurich, 1800, in-8°.

HESS (Jean-Louis de), né à Stralsund, dans la Poméranie suédoise, vers 1760. D'abord soldat et ensuite officier dans l'un des régiments suédois qui formaient la garnison de Stralsund, il quitta bientôt le métier des

armes pour se livrer à la littérature. Il alla s'établir à Hambourg, et commença par enrichir de ses articles le journal d'Archenholtz, intitulé : *Minerve;* mais bientôt il fonda un ouvrage périodique, sous le titre de *Journal des journaux,* dont la publication dura deux ans; il coopéra aussi au journal de Reickhard, intitulé : *la France.* Ces différentes occupations ne l'empêchaient pas d'exercer gratuitement la médecine; il avait reçu le grade de docteur à l'université de Kœnigsberg. Lorsque les Français évacuèrent pour la première fois Hambourg, en 1814, Hess se fit remarquer parmi les patriotes les plus ardents; aussi fut-il chargé par le général russe Tettenborn de la formation et du commandement de la garde bourgeoise, et confirmé dans cette double fonction par un décret du sénat et de la garde bourgeoise. Lorsque les Français rentrèrent dans cette ville sous le commandement du général Davoust, Hess fut du nombre des 28 citoyens nominalement exceptés de l'amnistie; il employa le temps de sa proscription à voyager en Angleterre et en Danemark, et publia à son retour, en 1815, un ouvrage intitulé : l'*Agonie de la république de Hambourg en* 1813. J. L. Hess est mort à Hambourg, le 20 février 1823. Outre l'ouvrage déjà cité, on doit à cet écrivain : *Essai de voir,* 1796 et 1800, 2 vol.; *Voyage par l'Allemagne, les Pays-Bas et la France,* ibid., 7 vol. in-8°; 3ᵉ édition, 1802; *Description topographique, politique et historique de la ville de Hambourg,* ibid., 2ᵉ édition, 1812, 3 vol. in-8°, avec cartes.

HESSE (Philippe Iᵉʳ, landgrave de), dit *le Magnanime,* né le 13 novembre 1504, petit-fils de Louis II, landgrave de Hesse, n'était âgé que de 5 ans lorsqu'il succéda à Guillaume II, son père. Dès l'année 1524, il introduisit dans ses États la religion réformée qui s'y est maintenue. Il contribua puissamment l'année suivante à étouffer la rébellion, dite *guerre des paysans.* Allié d'Ulric, duc de Wurtemberg, qui avait été dépossédé de ses États, il réussit à l'y rétablir par la victoire décisive remportée à Lauffen le 13 mai 1534, et calma les troubles de Munster. Il fit prisonnier dans une bataille rangée Henri, duc de Brunswick, avec son fils Charles-Victor, et s'empara de la place de Wolfenbuttel. Philippe fut un des principaux chefs de la ligue protestante de Smalkalde, contre l'empereur Charles-Quint, et tint ferme, malgré les revers qu'éprouva cette ligue à la bataille de Muhlberg, livrée le 24 avril 1547; mais, deux mois après, à la persuasion de Maurice de Saxe, son gendre, et de l'électeur de Brandebourg, et sur la foi d'un écrit conçu en termes équivoques, il vint trouver l'Empereur qui le retint prisonnier, et il ne recouvra sa liberté qu'en 1552. Dès lors il ne prit plus aucune part aux troubles de l'Allemagne; mais il envoya en France un secours de troupes aux huguenots, commandés par le prince de Condé. Il aima les lettres et fonda l'université de Marpurg. Philippe mourut le 31 mars 1567. Il avait épousé en 1523 Christine, fille du duc de Saxe : cette union n'étant pas heureuse, il se fit autoriser par son Église à épouser en 1540 Marguerite de Saal, dont il eut quatre filles et cinq fils; deux seulement laissèrent postérité : Guillaume IV, dit le Sage, tige de la branche aînée de Hesse-Cassel, et George Iᵉʳ, tige de la branche cadette de Hesse-Darmstadt.

HESSE (Guillaume IV, landgrave de), fils et successeur du précédent, protégea les lettres, les arts, fit rendre la justice à ses sujets, et reçut d'eux le surnom de *Sage.* Ce prince, qui s'était adonné avec zèle à l'astronomie, mourut en 1592, âgé de 60 ans. On a publié ses observations sous le titre de *Cœli et siderum in eo errantium observationes Hassiacæ,* Leyde, 1628, in-4°.

HESSE (Maurice, landgrave de), succéda à son père Guillaume IV en 1592; il abjura le luthéranisme pour embrasser le calvinisme, et causa par là de violents troubles dans ses États. Ce prince possédait une rare instruction. En 1627 il se démit de sa puissance pour en revêtir Guillaume V, son fils, et mourut le 16 mars 1632.

HESSE-CASSEL (Charles, landgrave de), 2ᵉ fils de Guillaume VI, né le 3 août 1654, succéda en 1670 à Guillaume son frère; il fit bénir son règne par sa prudence, son amour pour ses sujets, et par l'encouragement qu'il donna aux lettres et aux arts. Il mourut le 23 mars 1730.

HESSE-DARMSTAD (Louis Iᵉʳ, landgrave de), né le 24 septembre 1577, refusa de se liguer avec les princes contre la maison d'Autriche. En 1624 l'Empereur lui donna Marbourg. Louis mourut le 27 juillet 1626.

HESSE-RHINFELS (Ernest, landgrave de), petit-fils de Guillaume le Sage, né le 8 décembre 1623, recouvra à son avénement une partie des possessions dont l'empereur Ferdinand II s'était emparé en 1624 sur Maurice, son père. Il se ligua contre l'Empereur, fut fait prisonnier à la bataille de Geiseke, abjura le luthéranisme pour rentrer dans le sein de l'Église romaine, et mourut au mois d'août 1693.

HESSE-CASSEL (Amélie-Élisabeth de Hanau, landgrave douairière de), née au commencement du 17ᵉ siècle, fut mariée, le 21 novembre 1619, à Guillaume V, dit le Constant, landgrave. Amélie devenue veuve en 1637, et régente pendant la minorité de Guillaume VI, son fils, âgé de 8 ans, trouva l'État obéré de dettes et engagé dans une guerre onéreuse. Dirigeant de son cabinet tous les mouvements de ses troupes, avec le talent d'un grand capitaine, cette princesse obtint pour son fils, à la paix de Westphalie, un accroissement de domaines composé de l'abbaye souveraine d'Hersfeld et des quatre bailliages de Minden, outre une indemnité de 600,000 écus. A sa mort, arrivée le 8 août 1651, elle laissa les finances du landgraviat dans l'état le plus prospère.

HESSE-CASSEL (George-Guillaume, landgrave de), sous le nom de Guillaume IX, puis électeur de Hesse-Cassel, sous le nom de Guillaume Iᵉʳ, né le 3 juin 1743, succéda, le 31 octobre 1785, au landgrave Frédéric II, son père. Il entra en 1792 dans la coalition contre la France, prit part au siége de Mayence avec ses troupes qu'il porta à 12,000 hommes, lorsque, le 10 avril 1793, il signa avec lord Elgin, plénipotentiaire anglais, un traité de subsides par lequel il mit 8,000 hommes à la disposition de l'Angleterre. La Prusse ayant signé, le 15 avril 1795, un traité de paix avec la république française, le landgrave en conclut un aussi avec cette puissance le 28 août de la même année, et garda la neutralité pendant les 11 années suivantes. D'après le recez de la diète de Ratisbonne du 25 février 1803, confirmé par

le traité des indemnités du 27 avril suivant, il obtint le rang d'électeur, et c'est alors qu'il se titra Guillaume Ier. L'électeur de Hesse se refusa à toute proposition hostile contre la France, en dépit du traité signé par son ministre à Berlin dans les premiers jours d'août 1806. Quand Napoléon eut remporté, le 14 octobre 1806, la victoire d'Iéna, il allégua le prétexte que l'électeur de Hesse avait livré passage par ses États aux troupes prussiennes. Il fit occuper Cassel le 31 octobre par le maréchal Mortier, et prononça définitivement le 6 novembre la séquestration de l'État entier qui devait entrer dans la composition du royaume de Westphalie pour son frère Jérôme. Guillaume, contraint d'abandonner la Hesse, se réfugia auprès du landgrave Charles, son frère, feld-maréchal au service de Danemark, gouverneur de Sleswig et du Holstein (c'est ce même prince qui est mort en 1836, âgé de 92 ans, et qui, en 1796, donna un asile à Dumouriez). Il y resta jusqu'en 1813, habitant successivement Gottorp, Rendsbourg et Itzehoë. Il avait pu sauver un trésor considérable, amassé de longue date et par toute sorte de moyens. Ce fut par les soins et aux frais de l'électeur qu'en 1809, le duc de Brunswick-OEls parvint à former le corps de volontaires, dit *le Corps Noir*. Il s'occupait aussi très-activement alors, avec ce duc et le prince d'Orange, de donner au Tugendbund une direction politique. Guillaume ne put rentrer dans ses États qu'en novembre 1813, après la bataille de Hanau. En rentrant dans sa souveraineté, Guillaume s'était mis en possession de toutes les propriétés publiques acquises sous le gouvernement westphalien. En conséquence de ce système, il avait publié, sous la date du 14 janvier 1816, une ordonnance par laquelle il dépossédait sans aucune restriction tous les propriétaires des biens et droits domaniaux vendus, et cassait tous les baux transmissibles à des héritiers, ainsi que les rachats de redevances féodales. Le gouvernement prussien protesta contre cette ordonnance, comme étant contraire aux stipulations convenues entre les puissances alliées, et cette discussion fut soumise en 1816 à la diète de Francfort. Guillaume mourut le 27 février 1821.

HESSE-PHILIPPSTHAL (Guillelmine-Hedwige de), surnommée *Heydon*, née le 7 octobre 1681, fille aînée de Philippe de Hesse-Cassel, tige de la branche apanagée de Philippsthal, enlevée par la petite vérole au mois d'août 1699, parlait plusieurs langues vivantes, possédait des connaissances étendues en théologie, en chronologie et dans l'histoire tant ancienne que moderne; cette princesse avait spécialement cultivé la géographie, et elle laissa des cartes manuscrites, d'une justesse et d'un travail admirables.

HESSE-PHILIPPSTHAL (Louis de), second fils du landgrave Guillaume II, né le 8 octobre 1766, fut marié en 1791 à une comtesse Bergh de Trips, qu'il perdit en 1806, et dont il n'eut qu'une fille. Entré au service de Naples, durant le ministère et par l'influence du chevalier Acton qui portait, dit-on, une tendre affection à sa femme, il ne se signala par aucune action d'éclat jusqu'en 1806, époque du siége de Gaëte, où il commandait, lorsque cette place fut bloquée par les Français, et dont la brillante défense est devenue pour lui un titre de gloire. La mort du prince Charles, son frère aîné, ayant eu lieu avant celle du landgrave Guillaume, arrivée en 1810, il succéda à ce titre de souveraineté alors purement nominal, car tous les domaines de sa maison faisaient partie du royaume de Westphalie, créé pour Jérôme Bonaparte. Aussi conserva-t-il les fonctions et le grade de capitaine général de l'armée napolitaine jusqu'à sa mort, qui arriva le 15 février 1816.

HESSE-RHINFELS-ROTHENBOURG (le prince Charles-Constantin de), né le 10 janvier 1752, entra jeune au service de France, devint colonel, fut fait brigadier en 1784, et maréchal de camp en 1788. Nommé commandant à Perpignan, il se réunit, en 1792, aux administrateurs de cette ville pour dénoncer à l'assemblée législative le ministre de la guerre Narbonne, qu'il accusait de laisser cette partie de la frontière sans défense. Promu, le 22 mai, au grade de lieutenant général, il remplaça quelques mois après le baron de Wimpfen (Louis-Franç.) dans le commandement de la 6e division militaire. Dirigé par les clubistes il changea tout son état-major et suspendit la plupart des officiers du génie. Il s'occupa d'ailleurs, avec beaucoup d'activité, de mettre Besançon en état de défense. Charles Hesse ne fut remplacé par le général Sparr qu'au mois de février 1793. Atteint par le décret qui renvoyait les nobles des armées de la république, il cessa peu de temps après d'être employé. Se trouvant sans ressource, il écrivit dans le mois d'octobre à la société des jacobins de Paris pour lui demander *du pain* ou son admission au nombre de ses membres. Mais le fougueux Dufourny fit rejeter sa demande d'après un arrêté qui ne permettait pas l'admission d'un prince dans la société. Ch. Hesse était en 1795 un des rédacteurs de l'*Ami des lois*, journal démagogique dirigé par Poultier et Sibuet. Il concourut ensuite au *Journal des hommes libres* avec Antonelle, et fut mêlé aux intrigues de Babeuf, comme à toutes celles de ce parti contre le Directoire. On le vit figurer ensuite dans les cercles constitutionnels, et dans le club du manége en 1799. Telle était sa réputation qu'après le 18 brumaire, il reçut l'ordre de sortir de Paris et fut mis en surveillance à Saint-Denis. Compris, après l'explosion de la machine infernale, dans le nombre des jacobins qui furent déportés par mesure de police, il fut conduit à l'île de Ré, où il resta prisonnier plusieurs années. Enfin il put se retirer en Allemagne; et, ayant obtenu quelques secours de sa famille, il s'établit en Suisse où il vécut longtemps oublié, s'occupant ou paraissant s'occuper exclusivement d'histoire naturelle. En 1811 il vint demeurer à Bâle. Dès le mois de juillet 1814 il annonça que Napoléon ne tarderait pas à quitter l'île d'Elbe pour revenir en France; mais, en même temps, que son nouveau règne serait de courte durée. La réalisation de la prophétie lui donna de la confiance dans ses idées; et, vers la fin de 1815, il prédit que les Bourbons seraient renversés, si le gouvernement n'adoptait pas une autre marche. Cet avis, qu'il fit parvenir au ministre de la police, fut regardé comme une nouvelle preuve de folie; et peu de temps après il reçut l'ordre de quitter Bâle. Il retourna alors à Francfort, d'où il continua vainement de solliciter l'autorisation de rentrer en France et le paiement de la pension qui lui était due pour ses services. Il mourut dans cette ville le 19 mai 1821, à 70 ans. On connaît du prince de Hesse

le Partisan (composé en 1788), imprimé en 1810, et avec des augmentations, en 1816, in-12 de 166 pages.

HESSE-DARMSTADT (George de), fils puîné du landgrave Louis VI, naquit le 25 avril 1669. Il combattit d'abord en Irlande, au service du prince d'Orange, devenu roi d'Angleterre, sous le nom de Guillaume III; puis, abjurant le protestantisme pour embrasser la religion catholique, il passa au service de Charles II, roi d'Espagne, qui lui conféra la grandesse de première classe, le décora de l'ordre de la Toison d'or et lui confia la vice-royauté de Catalogne. Le duc de Vendôme prit sur lui Barcelone en 1697. Après la mort de Charles II, il embrassa le parti de l'archiduc Charles, qui, en 1702, le chargea d'une mission en Portugal, dans le but de détacher le roi Pierre II des liaisons qu'il avait avec la France et l'Espagne. George fut ensuite promu par l'Empereur au grade de général de cavalerie; il se signala en 1704 et 1705, à la défense de Gibraltar, et fut tué le 14 septembre 1705, devant Barcelone, à l'attaque de Mont-Jouy.

HESSE-DARMSTADT (Louis X, comme landgrave de), ou Louis Ier grand-duc de Hesse et sur le Rhin, né le 14 juin 1753, prit dans sa jeunesse du service dans l'armée russe et y fit la guerre contre les Turcs, terminée le 22 juillet 1774, par le traité de Kutschuk-Kainardgi. Il obtint ensuite un congé avec le titre de lieutenant général, et en toucha la solde jusqu'à son avénement au gouvernement. Retiré à Darmstadt, il y cultiva les arts et spécialement la musique, qui fut pour lui une véritable passion jusqu'à la fin de sa vie. La mort du landgrave Louis IX, son père, l'appela à la souveraineté le 6 avril 1790. L'invasion de cette portion de l'Allemagne par l'armée de Custine eut lieu, et le landgrave Louis en devint une des premières victimes. Ses troupes combattirent avec les armées confédérées sur le Rhin, en Alsace et dans les Pays-Bas, pendant les années 1793 et 1794, tandis que lui-même s'était réfugié en Saxe avec sa famille. Il revint en 1797 dans ses États, où il fit rentrer aussi son corps d'armée; et une paix particulière conclue avec la France, en 1799, lui procura enfin quelque repos. Lors du recez de 1803, il dut céder au margrave de Bade la portion allemande de la seigneurie de Lichtenberg; mais il trouva une ample indemnité dans l'acquisition de l'électorat de Mayence, du duché de Westphalie et de plusieurs bailliages du Palatinat. Il reçut un nouvel agrandissement par l'acte de la confédération rhénane (1806), dont il fut un des auteurs, et par ses traités subséquents avec Napoléon. C'est à cette époque qu'il prit le titre de grand-duc avec rang royal, et dès lors il resta fidèle aux engagements qu'il avait contractés avec la France. Forcé de réunir ses troupes à celles de Napoléon, il eut la douleur de les voir essuyer de grandes pertes, notamment à Lutzen et à Leipzig, en 1813, où le prince Émile de Hesse qui les commandait fut fait prisonnier avec un grand nombre de ses soldats. Plus tard, Louis conclut avec les puissances confédérées la convention de Francfort du 5 novembre 1813. Quelques troupes de ligne et des volontaires hessois vinrent en France avec les alliés en 1814 et 1815, mais elles n'y jouèrent qu'un rôle insignifiant. Par suite des arrangements de cette époque, il perdit le duché de Westphalie, qu'il lui fallut céder à la Prusse, et il eut encore d'autres sacrifices de territoire à faire en faveur de Bade, de Hesse-Cassel et de la Bavière; mais il conserva Mayence et obtint un district considérable entre la Moselle et le Rhin, avec le titre de grand-duc de Hesse et sur le Rhin. Il protégea les sciences et les arts, augmenta les fonds des gymnases et établit de nouvelles écoles. Son goût passionné pour la musique lui coûtait annuellement 300,000 florins (750,000 francs). Avant l'avénement de Louis, les catholiques ne pouvaient se réunir pour le service divin que clandestinement en quelque sorte et dans des maisons particulières. Dès cet avénement, il leur fut permis d'exercer publiquement leur culte, et ils reçurent du prince d'abondants secours; enfin le grand-duc fut également tolérant sous le rapport politique et sous le rapport religieux; la ville de Darmstadt qui, en 1790, ne comptait que 9,500 habitants en a maintenant 22,000. Louis Ier mourut le 7 avril 1830.

HESSE-HOMBOURG (Frédéric, landgrave de), né le 30 mai 1633, était fils puîné de Frédéric Ier, tige de cette branche, et petit-fils de George Ier, landgrave de Hesse-Darmstadt. Il servit avec distinction dans les armées de Suède et perdit une cuisse devant Copenhague, lors du siége de cette ville par Charles X, en 1660. Il passa ensuite au service de l'électeur de Brandebourg qui lui confia le gouvernement de la Poméranie, et mourut le 24 janvier 1708.

HESSE-HOMBOURG (Frédéric), prince régnant de Hesse-Hombourg, gendre de George III, roi d'Angleterre, mort en 1829, s'est fait peu remarquer.

HESSE-HOMBOURG (Louis), frère et successeur du précédent, mort en 1839, gouverneur de Luxembourg, avait servi avec distinction dans les dernières guerres sous les drapeaux de la Prusse.

HESSE (Ernest-Chrétien), célèbre joueur de basse, né à Grosgottern (Thuringe), le 14 avril 1676, étudia d'abord le droit, devint conseiller du landgrave de Darmstadt, se livra ensuite à la culture de la musique, voyagea en Angleterre, en Hollande, en Italie, en France, où il prit des leçons de Marais et de Forquerai, fut nommé maître de chapelle de l'empereur d'Autriche, et mourut à Darmstadt le 16 mai 1767. On a de lui des *Oratorios*, des *Motets* et des *Sonates* pour la *viola di gamba* (basse). — Jeanne-Élisabeth Doebricht, femme du précédent, célèbre cantatrice, débuta au théâtre de Leipzig vers 1705. Elle est morte à Darmstadt.

HESSE (Élie), voyageur allemand, né à Ottendorf, village du bailliage de Pirna en Saxe, fut employé dans l'administration des mines. En 1680, il accompagna Benjamin Olitzch, métallurgiste habile que la compagnie hollandaise des Indes avait engagé à diriger l'exploitation d'une mine d'or à Silléda, sur la côte occidentale de Sumatra, au sud de l'équateur. On partit du Texel au mois de novembre. Olitzch ayant examiné la mine jugea qu'elle ne pouvait pas produire de bénéfices, il se disposa donc à revenir en Europe, mais il mourut le 29 mai. Hesse à qui il avait recommandé le seul fils qui lui restait, quitta Sumatra le 24 février 1683, et, après une traversée malheureuse, atterrit le 26 octobre au Texel. Il refusa les offres que lui firent les directeurs de la compagnie des Indes à Amsterdam, de retourner dans l'Orient, et rentra

le 12 décembre à Dresde, où il remit à ses parents l'enfant qu'on lui avait confié. Mal récompensé de ses soins, il se hâta de quitter la Saxe, passa au service de Brandebourg, prit ensuite parti dans les troupes envoyées à la république de Venise, et fit une campagne en Morée. On a de lui en allemand : *Relation d'un voyage aux Indes orientales*, ou *Journal de ce qui est arrivé de remarquable*, Dresde ou Pirna, 1687, in-12, 2e édition, soigneusement revue, corrigée et augmentée, Leipzig, 1690, in-8°; ibid., 1734, in-8°.

HESSE (Jean-Louis), pasteur luthérien mort le 21 août 1810, a laissé, outre des compilations peu intéressantes et un catéchisme à l'usage de l'église de Schwartzbourg-Rudolstadt : *la Vie du prince Louis-Gonthier de Schwartzbourg-Rudolstadt*, Rudolstadt, 1790, gr. in-8°; de nombreuses *poésies fugitives*, entre autres des *Ballades et chansons*, Rudolstadt, 1793, gr. in-8°; *De libris rarioribus bibliothecæ aulæ inferioris quæ Rudolstadii est*, Rudolstadt, 1782-84, in-4°; *Geographiæ antiquæ, mediæ et novæ summarium*, 12 tableaux, 1791-1809.

HESSELBACH (François-Gaspard), chirurgien et anatomiste allemand, né à Hemmelbourg, le 27 janvier 1759, mort le 24 juillet 1816, a écrit : *Introduction à l'anatomie du corps humain* (en allemand), Rudolstadt, 1805-1810, 2 vol. in-4°, figures; *Traité anatomico-chirurgical sur l'origine des hernies*, Wurtzbourg, 1806, in-4°, etc.

HESSELBERG (Jean-Frédéric), théologien luthérien, né le 17 décembre 1700 à Mittau, étudia aux universités de Wittenberg et d'Iéna, alla ensuite en Courlande, fut nommé pasteur à Wahnen en Livonie, passa de là en 1739 à Altausen, en 1741 à Aprichen, en 1750 à Grobin, où il devint membre du consistoire, et mourut le 21 mai 1759. On a de lui divers opuscules sur des points d'érudition et de théologie. Mais il s'est fait connaître surtout par ses écrits polémiques relatifs à la conversion universelle des juifs. Parmi ces derniers, nous indiquerons sa *Réfutation des assertions de Wolffer sur la conversion des Juifs*, 1745, et sa *Lettre à Schubert sur les preuves qu'il allègue contre la conversion*, etc., Hambourg, 1749, in-4°.

HESSELING (Gérard), né à Groningue en 1755, professeur de théologie au séminaire des anabaptistes d'Amsterdam en 1786, appelé à la chaire de philosophie dans le même séminaire en 1800, et mort en novembre 1811; a publié, outre une *Dissertation sur les volcans*, des *Mémoires* de théologie, de physique et d'histoire naturelle, un *Dictionnaire herméneutique du Nouveau Testament*, 2 vol. in-8°.

HESSELIUS (François), philologue hollandais, né à Rotterdam en 1680, y fut nommé en 1702, professeur d'éloquence et d'histoire. Il obtint en 1708, un des canonicats sécularisés du chapitre de Notre-Dame, à Utrecht où il mourut en 1746. Il a donné : une édition d'*Ennius*, Amsterdam, 1707, in-4°; une de *Vibius Sequester, de fluminibus*, etc., Rotterdam, 1711, in-8°; une des *Inscriptions* recueillies par Gudius, Leeuwarde, 1731, in-folio.

HESSELIUS (André), pasteur de la colonie suédoise établie en Amérique, était né en 1677, dans la paroisse de Skedvi. L'évêque de Skara, Jesper Swedberg, père du fameux Swedenborg, l'engagea en 1711, à se rendre en Amérique, pour être à la tête de l'Église suédoise. Cette église était composée des Suédois qui avaient passé en Amérique sous le règne de Christine, pour s'établir le long du fleuve Delaware, en Pensylvanie. Hesselius s'embarqua en Angleterre, et arriva au lieu de sa destination au mois de mai 1717. Hesselius fut rappelé en Suède en 1722 : il s'embarqua sur un vaisseau anglais, et arriva à Londres; mais une tempête violente survenue pendant le trajet, lui fit perdre ses livres, ses collections et tous ses effets. On lui procura cependant à Londres les moyens de passer en Suède, où il obtint une place de pasteur en Dalécarlie. Avant d'aller prendre possession de cette place, il eut une audience du roi et de la reine de Suède, en présence du sénat; et il remit sur l'état de la colonie suédoise en Amérique, une relation qui fut imprimée. André Hesselius mourut en 1733, laissant en manuscrit le *Journal des observations* qu'il avait recueillies en Amérique.

HESSELIUS (Jean), frère du précédent, docteur en médecine, membre de l'académie des sciences de Stockholm, mort en 1752, s'était appliqué avec succès à l'histoire naturelle. On a de lui des recherches très-intéressantes sur les productions du règne végétal en Suède, et sur la manière de les rendre utiles. Il découvrit près du lac Hielmar, une carrière de marbre blanc, avec des veines rouges, un des plus beaux qu'on trouve dans le Nord. Sa collection de serpents et de beaucoup d'autres reptiles, que son frère lui avait envoyés d'Amérique, est dans le cabinet d'histoire naturelle de l'université d'Upsal.

HESSELS (Jean), fut député au concile de Trente par Philippe II, avec le fameux Baïus (Michel du Bai), Jansénius, etc. Il naquit à Louvain en 1522; et il paraît qu'il y mourut d'apoplexie en 1563, ou plus vraisemblablement en 1566. Hessels eut beaucoup de réputation, et composa un grand nombre d'ouvrages de polémique et de théologie, tels entre autres, que des *Commentaires* latins sur l'évangile de saint Mathieu, sur la Ire épître à Timothée, la 2e de saint Pierre, et les épîtres canoniques de saint Jean, 1 vol. in-8°. Son meilleur ouvrage est un *Catéchisme*, également en latin, Louvain, 1595, in-4°.

HESSUS. *Voyez* **EOBANUS.**

HESYCHIUS, lexicographe grec, qu'on croit avoir vécu dans le 3e siècle, est auteur d'un dictionnaire compilé d'après les glossaires écrits avant lui pour l'intelligence des anciens orateurs. La première édition de ce *Dictionnaire* est celle d'Alde, Venise, 1514, in-fol., réimprimé avec les notes et observations d'un grand nombre de savants, par les soins de J. Alberti et de D. Ruhnkenius, Leyde, 1746-66, 2 vol. in-fol. Schow, savant danois, en a publié une 3e sous le titre suivant : *Hesychii lexicon, ex codice MS. biblioth. D. Marci restitutum*, Leipzig, 1792, in-8°.

HESYCHIUS, surnommé *Illustrius*, né à Milet, vivait dans le 6e siècle de l'ère chrétienne. Il reste de lui quelques extraits d'un livre sur les *Origines de Constantinople*, et un abrégé des *Vies* des philosophes, par ordre alphabétique, tiré en grande partie de Diogène Laërce. Ces deux ouvrages ont été réunis et publiés avec des

notes et une version latine, par Meursius, Leyde, 1613, in-8°. Les extraits des *Origines de Constantinople* ont été réimprimés dans la Byzantine.

HESYCHIUS de Milet n'est connu que par l'ouvrage suivant, qui parut en grec avec une traduction latine : *Hesychii Milesii de his qui eruditionis famâ claruère liber, interprete Hadriano Junio,* Anvers, 1572, in-8° : écrit médiocre et de peu d'intérêt.

HETSCH (Philippe-Frédéric de), peintre allemand, né en 1758, d'une famille de Souabe qui a produit beaucoup de musiciens, acquit quelque force sur la flûte ; mais, ayant reçu des leçons gratuites de dessin, toute son inclination se porta vers cet art, et à l'âge de 12 ans il courut à la Solitude, château du duc, pour le supplier de l'admettre dans l'institution fondée par lui, et dans laquelle étaient élevés Schiller et plusieurs jeunes artistes. Hetsch fit des progrès rapides, et obtint plusieurs prix. En 1780, il alla se perfectionner à Paris, et y forma son goût sur les ouvrages de Vien et de Joseph Vernet. Après un séjour de deux ans, il revint à Stuttgard et y fut nommé peintre de la cour, avec 300 florins d'appointements. En 1785 il se rendit à Rome, il y resta aussi longtemps qu'à Paris ; l'académie de Bologne l'admit au nombre de ses membres. De retour dans sa patrie en 1787, il se maria. Il retourna à Rome en 1795, avec sa femme et son enfant. Il obtint, en 1800, la direction de la galerie de Stuttgard. Peu de temps après, l'académie des beaux-arts de Berlin le nomma l'un de ses membres. Ce fut l'époque la plus laborieuse dans la vie de Hetsch. Il orna le palais de Stuttgard de plusieurs grands tableaux. Ayant perdu sa première femme, il se remaria ; mais un divorce demandé par les deux époux rompit bientôt ce nouveau lien. En 1809, il revint à Paris avec son fils, depuis architecte à Copenhague, et avec sa fille. Il acheva pendant ce séjour, et mit au salon d'exposition, un grand tableau d'autel, *la Résurrection,* destiné pour la chapelle du palais de Stuttgard. Depuis ce temps, Hetsch ne fit que peu de tableaux, puis il cessa entièrement de travailler. Dans sa vieillesse il devint irritable et morose, et sa vie s'éteignit le dernier jour de 1838.

HETZEL ou **HEZEL** (Jean-Guillaume-Frédéric), orientaliste allemand de Kœnigsberg en Franconie, naquit le 16 mai 1754, et jusqu'à l'âge de 15 ans montra fort peu de dispositions pour les langues : il touchait l'orgue volontiers. Aidé par son père, 2e prédicateur à Kœnigsberg, il fit cependant des progrès assez rapides ; puis, en 1772, il se rendit à l'université d'Iéna. Dès 1776, il annonça son dessein de publier un commentaire sur les passages les plus difficiles de la *Bible,* puis sur toute la *Bible ;* et bientôt 1,000 souscripteurs en répondant à son appel le sommèrent de se mettre à l'œuvre. Le duc Ernest-Frédéric de Saxe-Hidburghausen le nomma conseiller ; et, peu de temps après, le prince Gonthier de Schwartzbourg-Rudolstadt lui conféra un titre analogue (1770). Grâce à ces bienfaits et au mariage qu'à la même époque il contractait avec la fille de son ami Schwabe, Hetzel se trouva dans une position tolérable. A la mort de son beau-père, il hérita d'un bien de campagne aux environs d'Ilmenau ; et c'est là qu'en s'occupant de quelques essais d'agriculture il avança son grand ouvrage sur la *Bible.* La réputation que lui valut cette publication le fit nommer, en 1786, à la chaire de littérature biblique à Giessen. En 1800, il joignit à ce titre celui de bibliothécaire de l'université, l'année suivante il prit la route de Dorpat pour y remplir la chaire d'exégétique et de langues orientales. Hetzel mourut le 12 janvier 1824. Indépendamment de son ouvrage principal qui a pour titre les *Livres de l'Ancien et du Nouveau Testament,* avec des notes d'un bout à l'autre en guise d'éclaircissements, Lemgo, 1780-91, 10 vol., on a de ce savant beaucoup d'ouvrages dont plusieurs ne sont que des compilations ou des abrégés, tandis que les autres rentrent dans la classe des mémoires et dissertations.

HEULIT (Conrad), l'un des inventeurs de l'art typographique, était de Mayence, ainsi que Jean Fust et Pierre Schœffer, dont il devint le collaborateur. Il concourut à l'impression des *Épîtres* de saint Jérôme, 2 vol. in-fol., chef-d'œuvre de typographie, qui peut le disputer à la célèbre *Bible* de Mayence. On en voyait un exemplaire sur vélin, à la bibliothèque de Saint-Victor de Paris, qui en avait fait l'acquisition vers 1470, au prix de 12 écus d'or. Les trois imprimeurs furent depuis mis au nombre des bienfaiteurs de l'abbaye. Ils sont mentionnés dans son nécrologe, qui place leur anniversaire au 30 octobre de chaque année. Aucun des auteurs qui ont écrit sur l'histoire de l'imprimerie n'a parlé de Conrad Heulit. On trouve, à ce sujet, une lettre de M. Guiot, ancien bibliothécaire de Saint-Victor, dans le *Magasin encyclopédique,* 1807, tome Ier, page 61 et suivantes.

HEUMANN (Christophe-Auguste), né à Alstadt, dans le duché de Saxe-Weimar le 3 août 1681. En 1713 il fut nommé inspecteur du séminaire de Iéna, obtint ensuite la place de professeur de théologie en l'université de Gœttingue, donna en 1758, sa démission de cette place, ne voulant pas enseigner, sur la sainte Cène, un dogme qu'il regardait comme une erreur : mais il conserva cependant son rang, ses titres et le traitement. Il mourut le 1er mai 1764. Il a laissé un grand nombre d'ouvrages, parmi lesquels on distingue : *De Libris anonymis ac pseudonymis schediasma complectens obs. gener. et spicilegium ad Vincenti Placcii theatrum anonymorum et pseudonymorum,* Iéna, 1711, in-8° ; *Dissert. exhibens histor. litter. fragm. aliq.* 1738, in-4° ; *Conspect. reipubl. litter. sive via ad histor. litterar.,* 1718, 1726, etc. L'édition de 1791, 2 vol. in-8°, la plus complète, n'a malheureusement pas été terminée ; on est donc obligé d'avoir recours à celle de 1763. La *Vie* d'Heumann a été écrite en allemand par G. A. Cassius, 1768, in-8°.

HEUMANN (Jean), professeur de jurisprudence à Altorf, né en 1711, mort en 1760, a publié des *Dissertations* sur le droit et la diplomatique et entre autres : *Commentatio de re diplomaticâ imperatorum ac regum germanorum, inde à Caroli magni temporibus,* 1745, in-4° ; *Opuscula quibus varia juris germanici itemque historica et philologica argumenta explicantur,* 1747, in-4° ; *Exercitationes juris universi præcipuè germanici ex genuinis fontibus restituti,* 1749, in-4°, etc.

HEURNIUS ou mieux **VAN HEURN** (Jean), né à Utrecht en 1543, s'appliqua à la médecine dans sa patrie, à Paris, sous Duret, et ensuite sous les professeurs les plus célèbres de l'Italie. Revenu à Utrecht, il fut

nommé échevin, puis médecin du comte d'Egmont gouverneur de la province pour les Espagnols. Nommé professeur à Leyde en 1581, il y mourut en 1601. Ses *OEuvres* ont été publiées à Leyde, 1600, 11 vol. in-4°, et réimprimées en 1658.

HEURNIUS (Othon), fils du précédent, né à Utrecht en 1577, professa la philosophie et la médecine à Leyde, et mourut vers 1648. On a de lui : *Antiquitat. philos. barbaricæ lib. II*, Leyde, 1600, in-12 ; *Babylonica, ægypt., indica*, etc., *philos. primordia*, ib., 1619, in-12.

HEURTAULT DE LAMERVILLE (Jean-Marie), né en 1740 à Rouen, quitta la carrière militaire pour s'adonner exclusivement à l'agriculture, devint membre de l'assemblée constituante, et s'y fit remarquer par divers rapports et projets qui intéressaient l'économie rurale. En 1796, élu membre du conseil des Cinq-Cents, il en fut secrétaire et président. Il y fit plusieurs motions relatives à l'amélioration de l'instruction publique, et disparut en 1799 de la scène politique. Il était membre de la Société d'agriculture du département de la Seine et correspondant de l'Institut. Il mourut à Perisse le 18 décembre 1810. On a de lui : l'*Impôt territorial combiné avec les principes de l'administration de Sully et de Colbert, adaptés à la situation actuelle de la France*, 1788, in-4° ; *Opinion sur le partage des biens communaux*, an VII, in-8° ; *Observations pratiques sur les bêtes à laine du département du Cher*, 2e édition, an VIII, petit ouvrage excellent. Il a coopéré à la rédaction du *Cours complet d'agriculture pratique*, Paris, 1809, 6 vol, in-8°.

HEURTELOUP (Nicolas), chirurgien célèbre, né le 26 novembre 1750 à Tours, fut nommé en 1782 chirurgien-major des hôpitaux de la Corse, passa 4 ans après à Toulon dans le même emploi, puis en 1792 à l'armée du Midi ; l'année suivante il fut appelé au conseil de santé. Devenu premier chirurgien des armées, il remplaça en 1808 Percy à la grande armée d'Allemagne, malgré son âge, y déploya le même zèle et la même habileté que son prédécesseur, et reçut de Napoléon le titre de baron et la croix d'officier de la Légion d'honneur. Heurteloup ne se distingua pas moins par ses talents administratifs et par les améliorations qu'il apporta dans le service des hôpitaux que par ses hautes connaissances en chirurgie. Il mourut le 27 mars 1812. On a de lui : *Précis sur le tétanos des adultes*, Paris, 1792, in-8° ; *Traité complet des tumeurs*, manuscrit ; des *Dissertations* et plusieurs *Traductions* de l'italien et de l'allemand, entre autres celle de l'ouvrage de Giannini sur *la Nature des fièvres et de la meilleure méthode de les traiter*, Paris, 1808, 2 vol. in-8°.

HEURTIER (Jean-François), architecte, né à Paris le 6 mars 1739, obtint en 1764 le grand prix, et passa à Rome les 4 années de sa pension. L'unique titre de célébrité de cet artiste habile, dont la vie presque entière fut consacrée à soigner et à restaurer les monuments de Versailles, est la construction du théâtre de la place Favart. Cet édifice, érigé en 1782, au moment où Peyre et de Wailly venaient de construire la Comédie-Française, a été jugé avec beaucoup de sévérité : on n'a pas assez tenu compte à l'architecte de l'obligation où il fut de sacrifier ses dispositions premières à l'exigence des comédiens, qui ne voulurent pas que leur théâtre fût situé en vue des boulevards ; sur le terrain et dans la perspective qu'il avait choisis, son péristyle n'eût point encouru le reproche de lourdeur dont il est assez généralement l'objet. Heurtier, à son retour d'Italie, avait été nommé architecte du roi, inspecteur des bâtiments de la couronne ; depuis il conserva des fonctions analogues, fut admis à l'Institut lors de sa création, et mourut à Versailles le 16 avril 1822. M. Quatremère de Quincy a prononcé son *Éloge*.

HEUSINGER (Jean-Michel), né à Sundhausen près de Gotha, le 24 août 1690, s'est fait un nom estimable parmi les philologues. Après avoir été recteur de l'école de Laubach, et professeur à Gotha, il passa en 1730 à Eisenach, avec le titre de directeur du gymnase, et il conserva cette place jusqu'à sa mort, arrivée le 24 février 1751. Ses principaux ouvrages sont : une édition très-utile des *Césars* de Julien (Gotha, 1736), qui avait été commencée par Liebe, et qu'il termina ; une édition d'*Ésope*, Eisenach, 1741 ; une édition de *Cornélius Népos*, Eisenach, 1747 ; deux livres d'*Emendationes*, dans lesquels sont expliqués beaucoup de passages des écrivains grecs et latins. Ils parurent en 1751 après la mort de l'auteur. Ce fut son fils qui en fut l'éditeur : il se nommait Frédéric. Ce jeune homme avait en 1744, publié une dissertation sur une médaille des Gortyniens, et il promettait de soutenir dignement le nom de son père ; mais il mourut fort jeune, et sans avoir pu remplir les espérances qu'il avait fait concevoir. Il avait le titre de conseiller et secrétaire du duc de Saxe-Gotha, et avait pendant quelque temps dirigé le gymnase d'Eisenach. On doit encore à Heusinger des éditions de l'*Histoire de Cicéron*, par G. Fabricius, et de l'*Hellenolexia* de Vechner. Il a joint à ce dernier ouvrage (Gotha, 1733, in-8°) des additions, des remarques importantes et la *Vie* de l'auteur. Deux ans avant sa mort il avait publié un *Specimen* d'une nouvelle édition des *Offices* de Cicéron. Ses papiers passèrent à son neveu.

HEUSINGER (Jacques-Frédéric), neveu du précédent, né le 11 avril 1718, à Useborn dans la Wetteravie, co-recteur, puis recteur du gymnase de Wolfenbuttel, a publié une édition du traité de Plutarque *De l'éducation des enfants*, un traité inédit *De metris* par Mallius Theodorus, et plusieurs dissertations bibliologiques. Le meilleur titre d'Heusinger à la réputation de critique et de philologue, est son édition des *Offices* de Cicéron. Il la commença vers 1754, dans l'intention de compléter le travail que son oncle avait commencé. Ses recherches se multiplièrent, s'étendirent tellement, qu'il était à peine, en 1778, parvenu à mettre son édition en état de voir le jour ; mais il mourut cette année même. Son fils Conrad, encore fort jeune, se chargea de la publier ; et il fit paraître à Brunswick, en 1783, le travail si longtemps attendu de son père et de son grand-oncle.

HEUSSEN (Hugues-François van), provicaire d'Utrecht, né à la Haye le 26 janvier 1654. Après avoir passé plusieurs années dans la congrégation de l'Oratoire il revint en Hollande, et se fixa à Leyde, où on le fit pasteur ; il y bâtit une église et un presbytère. C'est chez lui que M. de Neercassel, évêque de Castorie, et vicaire apostolique en Hollande, demeura caché depuis la retraite des Français jusque peu avant sa mort : en récompense,

l'évêque le désigna, en mourant, pour son successeur, et le chapitre d'Utrecht l'élut en effet ; mais Rome n'approuva point ce choix. On savait Van Heussen fort lié avec Arnauld et les jansénistes de France ; et on exigea que les chanoines d'Utrecht présentassent d'autres sujets. Ils en présentèrent trois, entre lesquels Pierre Codde fut choisi et sacré archevêque de Sébaste. Celui-ci ayant été mandé à Rome en 1700, pour rendre compte de sa conduite, laissa en partant des pouvoirs de provicaire à Van Heussen, qui prenait aussi les titres de grand-vicaire et de doyen du chapitre d'Utrecht. Quand Codde eut été suspendu du vicariat, puis déposé par un décret du pape, Van Heussen consulta, dit-on, le père Quesnel pour savoir s'il devait obéir ; et la réponse fut qu'on ne devait pas prendre garde à l'interdit, et que la connaissance de cette affaire appartenait aux États-Généraux. En conséquence, Van Heussen continua de se regarder comme provicaire, et refusa de reconnaître ceux à qui Clément XI accorda successivement ce titre. Il profita de quelques intelligences qu'il avait dans les États, pour faire chasser de Hollande quiconque tenta d'y exercer la juridiction ; et, fort de l'appui du souverain protestant, il brava les défenses du chef de l'Église. Ce fut sous lui que le jansénisme se fortifia le plus en Hollande. Quesnel, Fouillon, Petitpied, et autres appelants, y résidaient et y propagèrent l'esprit de parti. Van Heussen mourut le 14 février 1729, laissant les ouvrages suivants : *Batavia sacra*, Bruxelles et Utrecht, 1714, in-fol.; *Historia episcoporum fœderati Belgii*, Leyde, 1729, 2 vol. in-fol., traduits tous les deux en hollandais par Van Rhyn. Il écrivit aussi un traité de controverse contre Michel Lœffius ; ce traité, écrit en hollandais, est intitulé : *Hand en Huis boek der Katholyken* ; et il a été réimprimé plusieurs fois sous différents noms.

HEUZET (Jean), professeur de belles-lettres au collége de Beauvais à Paris, né à St.-Quentin en 1660, mort le 14 février 1728, a donné de bonnes éditions à l'usage des colléges, entre autres celles de *Quinte-Curce*, 1720, petit in-12, et des *Conciones*, 1721, in-12. On lui doit aussi les deux recueils suivants, qui sont très-estimés : *Selectæ è Vet. Testamento historiæ*, etc., 1726, 2 parties in-12, traduites en français, ib., 1764, in-12 ; *Selectæ è profanis script. hist.*, etc., 1727, 2 parties in-12, plusieurs fois réimprimées, et traduites en français par Ch. Simon, 1752, 1754, puis par Barett, 1781, in-12 : cette traduction est la meilleure.

HÉVÉLIUS (Jean), célèbre astronome, naquit à Dantzig le 28 janvier 1611, et mourut le 28 janvier 1687. Son premier maître fut P. Kruger, qui l'engagea à se donner tout entier à l'astronomie. Hévélius était d'une forte complexion et doué d'une vue perçante. Pendant 50 ans il se livra au travail des observations. Il reçut des encouragements des rois de France, d'Angleterre et de Pologne : Colbert l'avait mis sur la liste des étrangers célèbres à qui Louis XIV faisait des pensions. Son observatoire fut visité par des rois, des princes et des savants de tous les pays. Il avait fait une étude particulière du dessin, de la gravure et de plusieurs arts mécaniques. Lui-même il construisit la plupart de ses instruments et plusieurs de ses lunettes. Il avait dans sa maison une imprimerie, en sorte qu'il put faire paraître plusieurs de ses ouvrages sans emprunter aucun secours étranger. Il entretenait habituellement un artiste et un imprimeur, par lesquels il se faisait aider dans ses observations. Plusieurs moururent dans la force de l'âge, et quand il venait de terminer leur éducation astronomique. Sa femme les remplaça souvent ; et, pendant dix années entières elle le seconda dans toutes ses observations avec un zèle, une patience et une dextérité qu'il n'avait trouvés dans aucun de ses collaborateurs. Devenue veuve, elle fit paraître les deux derniers ouvrages de son mari, le *Prodromus astronomicus*, et le *Firmamentum Sobescianum*, qu'elle dédia au roi de Pologne Jean III (Sobieski). Hévélius fut dix fois consul et orateur applaudi, six fois préteur, sans qu'aucun de ses jugements ait été réformé. En septembre 1679, un affreux incendie consuma, en son absence, les trois maisons contiguës sur lesquelles il avait établi son observatoire, et dévora en peu d'heures ses effets les plus précieux, son imprimerie, ses instruments, la plupart de ses manuscrits, et l'édition presque entière de la seconde partie de sa *Machine céleste*. On porta à 30,000 thalers la perte qu'Hévélius éprouva dans cet incendie. Les libéralités de Louis XIV réparèrent le dommage. Nous citerons parmi les ouvrages de ce savant : *Selenographia*, Dantzig, 1647, in-fol.; *Mercurius in sole visus*, 1662 ; *Prodromus cometicus, descr. cometæ, Mantissa prodromi cometici*, 1665 et 1666, in-fol.; *Cosmetographia*, 1668, in-fol.; *Machina cœlestis, partes II*, 1673-79 ; *Annus climactericus, sive observat.*, etc., 1685 : supplément à l'écrit précédent ; *Prodromus astronomiæ*, 1690 ; *Uranographia seu firmamentum Sobescianum*, 1690 ; plusieurs lettres (en latin), sur des éclipses de lune, de soleil, sur la libration de la lune, sur les comètes de 1647 et 1677 ; *Historia miræ stellæ in collo ceti*, 1662. Cette étoile, dont Hévélius a le premier observé les apparitions et les disparitions périodiques, a conservé le nom de *Mira*, qu'il lui avait donné.

HEVIN (Pierre) avocat, né à Rennes en 1621, et mort le 15 octobre 1692, a publié : *Arrêts du parlement de Bretagne*, de Frain, 3ᵉ édition, augmentée d'annotations, etc., Rennes, 1684, 2 vol. in-4° ; *Consultations et observations sur la coutume de Bretagne*, ibid., 1736 et 1743, in-4° ; *Questions et observations concernant les matières féodales, par rapport à la coutume de Bretagne*, ib., 1737, in-4° ; *Coutumes générales de Bretagne, et usements locaux de cette province*, etc., ib., 1744, in-4°.

HÉVIN (Prudent) naquit à Paris en 1715 : fils d'un chirurgien, il suivit la même carrière. Admis à l'hôpital de la Charité, il y remplit successivement la place de gagnant-maîtrise et celle de chirurgien-major. En 1737, il fut reçu maître en chirurgie au collége de Saint-Côme. A l'époque de l'établissement de l'Académie royale de chirurgie, il se distingua dans la place de secrétaire pour les correspondances. Peu de temps après il fut nommé professeur royal de thérapeutique aux écoles de chirurgie. Louis XV le choisit pour soigner la santé de Mesdames les Dauphines. Quelques années après, Monseigneur le Dauphin le nomma son premier chirurgien. En 1770, il obtint le même titre auprès de Madame. Pendant 45 ans il exerça ces différents emplois. En 1780, Hévin publia un *Cours de pathologie et de thérapeutique chirurgicales*. Ayant fixé en 1788 son séjour à Paris, il fut nommé la

même année, vice-directeur de l'Académie royale de chirurgie, et mourut le 5 décembre 1789.

HEWSON (Guillaume), anatomiste anglais, né en 1739 à Hexham en Northumberland, reçut de son père, chirurgien et apothicaire en vogue, les premières notions de l'art de guérir. Étant allé à Londres en 1759, il y suivit les cours des deux frères Jean et Guillaume Hunter; fit, sur les propriétés du sang, des observations et des expériences particulières, dont il publia les résultats en 1771. Une fièvre, qui était la suite d'une blessure reçue en disséquant le cadavre d'un sujet mort de maladie, l'enleva le 1er mai 1774.

HEY (George-André) naquit en 1712, à Strasbourg, où son père, natif de Bâle, était pasteur. Après avoir étudié dans cette ville, il fut créé docteur en droit, et suivit en 1736 une vocation pour Saint-Pétersbourg, où il enseigna au gymnase équestre les langues anciennes et les mathématiques. En 1743, il revint à Bâle, se fit médecin empirique et passa ses dernières années à Nuremberg et à Erlangen, où il mourut en 1761. Outre ses dissertations *De apotheosi imperatorum romanorum; De lege regia, de historico bono viro*, etc., il a publié : *Littérature amusante*, 1745; *Abrégé de l'histoire ancienne*, 1746; *OEuvres mêlées*, 1747, etc.

HEY (le révérend Jean), théologien anglican, né en 1734, acheva ses études à Cambridge, et fut de bonne heure agrégé à un des colléges de cette université, celui de Sidney-Sussex. Il y résida, en qualité de *tutor*, depuis 1760 jusqu'en 1779, et c'est à ce titre qu'il fit des leçons sur la morale auxquelles on vit assister d'autres auditeurs encore que les étudiants, notamment le célèbre Pitt. Hey fut un des prédicateurs attachés à la chapelle du roi, à Whitehall. En 1780, la chaire de théologie de l'université lui fut donnée, et il l'occupa jusqu'en 1795. Il était ministre de Claverton, dans le comté de Buckingham, lorsqu'il résigna ses divers emplois ecclésiastiques, et alla résider à Londres, où il mourut le 17 mars 1815. On a publié de lui : *Essai sur la Rédemption*, poëme, 1763, auquel fut adjugé un prix; un recueil de *Discours sur les sentiments malveillants*, 1801, in-8°; *Sept sermons prêchés en différentes occasions*, in-8°; *Leçons de théologie*, 1796-1798, 4 vol. in-8°; *Observations générales sur les écrits de saint Paul*, 1811, in-8°.

HEY (Richard), frère du précédent, avocat attaché à la société de Middle-Temple, à Londres, s'est distingué par sa bienfaisance et par le mérite de ses écrits, dont nous citerons : *Observations sur la liberté civile et les principes du gouvernement*, 1776, in-8°; trois *Dissertations* (couronnées) : sur le *jeu*, le *duel*, le *suicide*, 1783-1785; imprimées ensemble en 1812.

HEYDON (Jean), auteur anglais né en 1619, a publié en 1664, à Londres, en un gros volume in-12, un ouvrage intitulé : *Theomagia*, ou *le Temple de la sagesse*, en 3 parties, *spirituelle, céleste et élémentaire, contenant les pouvoirs occultes*, etc., par J. Heydon, gentilhomme, serviteur de Dieu, et secrétaire de la nature.

HEYKING (Henri-Charles-Hermann-Benjamin, baron de), homme d'État russe, naquit le 22 juillet 1752 en Courlande, dans la terre d'Oxeln, mais fit ses études en Allemagne, et au sortir de l'université entra au service de Prusse. Il n'y resta que quelques années, et en 1777, âgé de 25 ans, il revint en Courlande, d'où presque aussitôt il se rendit à Saint-Pétersbourg. Nommé major du régiment de cuirassiers de la garde impériale, il passa ainsi 7 ans en Russie. Ayant ensuite obtenu son congé, il prit la route de Varsovie et vint offrir ses services à Stanislas II, qui avec la clef de chambellan lui conféra les ordres de Malte et de Stanislas. Heyking, de plus, remplit aux diètes nationales de Pologne les fonctions de nonce, d'abord de 1784 à 1786, puis de 1790 à 1793; la première fois, au nom de la ville de Pilten, la seconde, au nom de la Courlande. La troisième et dernière catastrophe de la Pologne le fit retourner en Courlande : le duc l'y nomma premier maréchal. En 1795, il fit partie de la députation qui alla signer à Saint-Pétersbourg l'acte d'incorporation du cercle de Pilten à la gigantesque monarchie russe, et à cette occasion il reçut de l'impératrice le titre de conseiller d'État, auquel il joignit bientôt celui de président du tribunal civil de Mittau. Il fit encore sous Paul Ier des pas en avant dans les bonnes grâces des gouvernants. Nommé membre du sénat et admis au conseil secret dès 1796, il devint l'année suivante président du collége de justice proposé aux affaires de la Livonie, de l'Esthonie et de la Finlande. Obligé de résigner ses fonctions et de se rendre à Mittau; au bout de quelques années d'exil il revint à la cour; mais il survécut peu à sa réintégration et mourut le 18 octobre 1809. On a de lui, entre autres brochures, mémoires et notes diverses : *Sur le droit de légation* (en français), Varsovie, 1785; Berlin, 1786, in-4°; *De la diète actuelle de Courlande et du droit qu'a constitutionnellement le souverain de la proroger et de la limiter*, Varsovie, 1790, in-8° (en allemand), etc.

HEYLIN (Pierre), théologien anglais, né en 1600, à Burford, dans le comté d'Oxford, donna, étant au collége, des preuves de quelque talent pour la poésie dramatique, mais se livra ensuite à des travaux d'une utilité plus réelle. Il est le premier qui ait donné à l'université d'Oxford des leçons sur la cosmographie, leçons qui furent singulièrement goûtées et dont il forma son ouvrage intitulé : *Microcosmus*, ou *Description du monde*, publié en 1621. Cet ouvrage eut un grand succès et fut réimprimé en 1624, avec des additions considérables. Heylin fit en France (1625) un voyage de six semaines dont il publia une relation 30 ans après. Laud, alors évêque de Bath et Wells, le fit nommer, en 1629, l'un des chapelains ordinaires du roi. En 1631, la publication de son *Histoire de saint George de Cappadoce*, à laquelle il ajouta l'*Institution de l'ordre de Saint-George, nommé l'ordre de la Jarretière*, lui valut la cure d'Hemmingford au comté de Huntingdon, une prébende dans l'église de Westminster, et la riche cure de Houghton, dans le diocèse de Durham. Laud l'employa en 1639 à traduire en latin la liturgie écossaise; le collége de Westminster le choisit pour être son représentant à la convention. Mais le temps de la terreur arriva pour tous les défenseurs de la prérogative royale et ecclésiastique. Heylin se réfugia à Oxford, où il participa à la rédaction du journal intitulé : *Mercurius aulicus*, jusqu'en 1645, où, les affaires du roi étant presque ruinées, il alla à Winchester, et vécut ensuite, à la campagne, du produit de ses écrits. Le parlement avait confisqué tous

ses biens, et il était du nombre de ceux qui appelaient à grands cris la restauration. La restauration arriva sans améliorer sa fortune, et le sous-doyenné de Westminster fut tout ce qu'il put obtenir. Il mourut en 1662.

HEYM (Jean), savant lexicographe allemand, naturalisé en Russie, né en 1769 à Brunswick, dans la basse Saxe, mort le 28 octobre 1821 à Moscou, inspecteur de plusieurs colléges et instituts, et ancien recteur de l'université de cette ville, y avait professé successivement la langue allemande, les antiquités, l'histoire, la statistique, la science du commerce et la géographie. Il a publié, tant en allemand qu'en français et en russe, un assez grand nombre d'ouvrages. Les principaux sont: *Essai d'une encyclopédie géographique et topographique de l'empire russe,* Gœttingue, 1796, in-8°; *Nouveau dictionnaire complet de langue allemande, russe et française,* Moscou, 1796-97, 2 vol. in-4°; *Dictionnaire complet russe-français-allemand,* ibid., 1798-1802, 3 vol. in-4°, plusieurs fois réimprimé à Calcutta; *Grammaire allemande,* Moscou, 1802, in-8°; *Grammaire russe à l'usage des Allemands,* Riga, 1804, in-8°; 1818, 3e édition, *Esquisse de géographie universelle,* Moscou, 1811, in-8°, etc.

HEYMANN (le général), né en Alsace vers 1750, était avant la révolution officier dans l'un des régiments d'infanterie allemande alors au service de France. Il parvint assez rapidement aux premiers grades, et, lors de la révolution de 1789, il était maréchal de camp employé à Metz, sous le marquis de Bouillé. Ce général l'envoya secrètement à Berlin en 1790, avec des sommes considérables et une mission de Louis XVI qui le recommandait particulièrement. Compris dans le décret d'accusation contre Bouillé, Heymann le suivit dans son émigration, et il reparut à Berlin, où le roi lui fit une pension et l'employa dans son état-major. Heymann se trouva en position de servir en secret, et autant que la prudence le lui permit, les deux missions de Custine fils à Brunswick et à Berlin, et celle de Benoît auprès du duc de Brunswick. Peu de temps avant son départ pour l'armée, Frédéric-Guillaume l'envoya en observation à Francfort, où il dut s'aboucher avec Haugwitz, alors ambassadeur de Prusse. C'est de Francfort que Heymann fit des démarches pour être appelé aux conférences que sollicitait Mallet-Dupan de la part de Louis XVI. Ces conférences s'ouvrirent le 15 juillet, et le général-major Heymann y parut comme représentant du cabinet de Berlin. Revenu auprès de son nouveau souverain, Heymann l'accompagna dans la fameuse expédition de Champagne, en septembre 1792; et là il fut un des principaux instruments de la négociation qui s'ouvrit avec son ancien ami Dumouriez. Après la paix de Bâle, Heymann vécut encore quelque temps avec une retraite de général prussien. Il est mort dans les premières années du 19e siècle.

HEYNE (Chrétien-Gottlob), l'un des plus illustres savants de l'Allemagne, naquit à Chemnitz (Saxe), le 25 septembre 1729. Fils d'un pauvre tisserand, originaire de la Silésie, il ne pouvait attendre de sa famille aucun secours pour son éducation; mais à force de zèle, de patience et de veilles, il acquit bientôt une instruction profonde. Pendant la guerre de 7 ans, Heyne fut obligé de fuir de ville en ville; en 1763, il fut nommé professeur à l'université de Gœttingue, où il se fixa jusqu'à la fin de sa longue carrière, qu'il termina le 14 juillet 1812; il était membre de presque toutes les académies de l'Europe. Nous citerons, parmi ses nombreux ouvrages: les traductions allemandes *des poésies de Tibulle,* et du *Manuel d'Épictète;* un recueil de programmes et de dissertations, publié d'abord de 1763 à 1801, puis recueilli sous le titre d'*Opuscula academica,* Gœttingue, 1785-1811, 6 vol. in-8°; des éditions de *Diodore de Sicile,* Deux-Ponts, 11 vol. in-8°; d'*Homère* et de *Virgile,* avec des notes et de savantes interprétations, etc. Cette édition *de Virgile,* qui passe pour son chef-d'œuvre, a été souvent réimprimée. Amar a fait usage du travail de Heyne dans celle qu'il a donnée, Paris, 1824, 5 volumes in-12.

HEYNS (Pierre), poëte et géographe flamand du 16e siècle, eut de la réputation en son temps par son *Miroir du monde,* soi-disant poëme en langue flamande, tiré d'Ortelius.

HEYNS (Zacharie), fils du précédent, né en 1570, imprimeur et poëte, lui fut de beaucoup supérieur. Il a laissé un recueil d'*Emblèmes* en flamand.

HEYSE (Jean-Chrétien-Auguste), grammairien allemand, né le 21 avril 1764, à Nordhausen, passa sa vie entière livré aux travaux du professorat, et mourut le 27 juillet 1829, laissant divers ouvrages utiles, entre autres : *Essai critique sur l'éducation et l'instruction,* 1810, in-8°; *Idées à moi* (Originalideen) *sur les langues en général et sur la langue allemande en particulier,* 1811, in-8°; *Dictionnaire abrégé des expressions étrangères importées et naturalisées en Allemagne,* 3e édition, Brême, 1813, 4e, augmentée et améliorée, Hanovre, 1825; *Grammaire allemande, théorique et pratique,* 2e édition, 1822, etc.

HEYWOOD (Jean), l'un des plus anciens poëtes dramatiques anglais, né vers la fin du 15e siècle, dans le comté d'Hertford, ou selon d'autres à Londres, fut lié avec le chancelier Thomas Morus, jouit de quelque faveur à la cour de Henri VIII et de la reine Marie, crut devoir s'expatrier sous le règne d'Elisabeth, et mourut à Malines en 1565. On a de lui plusieurs pièces dans le genre de celles qui ont succédé aux mystères; un *Dialogue* en vers contenant tous les proverbes anglais; des *Épigrammes; l'Araignée et le Moucheron,* parabole, 1556, in-4°, avec fig., très-rare.

HEYWOOD (Ellis), fils aîné du précédent, entra chez les jésuites, voyagea en France et en Italie, et mourut à Louvain vers 1572. On a de lui un ouvrage italien intitulé *il Moro,* Florence, 1556, in-8°.

HEYWOOD (Jasper), frère du précédent, né à Londres en 1535, voyagea comme lui en France et en Italie, prit l'habit de jésuite à Rome, fut nommé provincial en Angleterre, et mourut à Naples le 9 janvier 1598. Il a laissé la traduction de 3 tragédies de Sénèque, des *Poésies* et *Devises;* quelques-unes ont été insérées dans *the Paradise of dainty devises,* 1573, in-4°.

HEYWOOD (Thomas), auteur et acteur anglais, né vers la fin du 16e siècle, vécut sous les règnes d'Élisabeth, de Jacques Ier et de Charles Ier, et composa plus de 220 pièces de théâtre, dont il ne reste plus que 24. On cite parmi ses autres écrits: *Défense des comédiens;* une *Vie de Merlin; la Hiérarchie des anges;* une *Vie de la*

reine *Élisabeth* ; une *Histoire générale des Femmes* ; des traductions de Lucien, d'Érasme et d'autres auteurs latins et italiens.

HEYWOOD (Olivier), théologien non conformiste, né dans le comté de Lancastre en 1629, mort en 1702, a laissé quelques opuscules de piété.

HEYWOOD (Élisa), née à Londres en 1693, morte le 25 février 1756, est auteur d'un grand nombre de romans, presque tous oubliés, et de quelques autres écrits plus estimables, tels que : *la Spectatrice*, traduite en français par Trochereau, Paris, 1751, 2 vol. in-12 ; *Épître pour les dames ; l'Heureux enfant trouvé*, un vol.; *Aventure de la nature*, un vol., etc. Pope a lancé quelques traits satiriques contre cette dame dans *la Dunciade*.

HEYWOOD (Pierre), navigateur anglais, naquit en 1772, dans l'île de Man, où son père exerçait les fonctions de *deemster* (juge). Élevé avec soin sous les yeux de ses parents, il fut, à la recommandation du receveur de l'île, beau-père de Bligh, embarqué sur *le Bounty*, que ce dernier commandait. A la révolte qui éclata, le 27 avril 1789, à bord du *Bounty*, Heywood fut un des midshipmen qui restèrent sur ce vaisseau. Lorsque *la Pandore*, sous le commandement d'Edwards, mouilla le 23 mars 1792, sur la rade de Taïti pour y chercher les révoltés du *Bounty*, Heywood et trois autres Anglais se rendirent volontairement à bord ; les autres furent amenés de force. Le 8 mai *la Pandore* partit et fit voile vers la Nouvelle-Hollande, le 28 août on aperçut les récifs qui bordent la côte : en voulant franchir ces écueils, la frégate toucha contre les rochers ; malgré tous les moyens employés pour la sauver, on fut obligé de l'abandonner au moment où elle s'engloutissait dans la mer. Les fers avaient été ôtés seulement à une partie des prisonniers ; il en périt 4, ainsi que 31 hommes de l'équipage. Dans cette catastrophe, Heywood ne put sortir de sa prison qu'au moment où l'eau y pénétrait : il sauta par-dessus bord et s'empara d'une planche ; il nageait vers un banc de sable éloigné de 3 milles, quand un canot le recueillit et l'y porta. Quatre embarcations réunirent les infortunés qui ne s'étaient pas noyés ; elles arrivèrent le 14 septembre à Timor. Le 6 octobre un navire hollandais partit avec les Anglais pour Batavia, où il débarqua le 7 novembre. Enfin, le 19 juin 1792, un vaisseau de guerre anglais les fit aborder à Spithead. Le surlendemain les prisonniers furent conduits à bord de *l'Hector*. Le 12 septembre ils parurent devant le conseil de guerre. Heywood fut condamné à mort ainsi que six des accusés, mais, avec deux d'entre eux, recommandé à la clémence du roi. Le 24 octobre il reçut la nouvelle que le roi lui faisait grâce. Heywood rentra ensuite dans la marine, mais avec le grade inférieur qu'il occupait au moment de la catastrophe qui avait failli lui être si funeste. Au bout de cinq ans sa bonne conduite le fit nommer lieutenant. Durant la longue guerre qui ne finit qu'en 1814, il se distingua dans tous les commandements qui lui furent confiés. Il était à peu près le doyen des capitaines de vaisseau de la marine royale, lorsqu'il mourut en 1831.

HIÆRNE (Urbain), médecin et physicien, né en Suède, dans l'année 1641, étudia la médecine à Upsal, sous le savant Rudbek, et acquit, peu après, l'amitié du comte de Tott, qui lui fournit les moyens d'étendre ses connaissances par des voyages. Il alla d'abord à Londres, où il devint membre de la Société royale, et ensuite à Paris, où il s'appliqua, pendant deux années, à la physique et à la chimie. Deux autres voyages, qu'il fit en Allemagne, eurent pour but la connaissance des mines. Hiærne fut ensuite nommé vice-président du conseil dirigeant cette partie. Il était en même temps à la tête du conseil de médecine, et premier médecin du roi. Il avait proposé l'établissement d'un laboratoire de chimie ; il en obtint la direction. Il mourut en 1724. Parmi ses ouvrages, il faut distinguer *Acta laboratorii chymici*, Stockholm, 1706 ; *Oryctographia Suecana*, ibid., 1716, et le *Traité* qu'il publia, l'année 1679, en suédois, sur les eaux minérales de Medevi, dont il avait fait la découverte.

HIAO-TSONG, 11e des empereurs chinois de la 19e dynastie dite des *Song*, est le nom que prit *Tchao-Ouei* en montant sur le trône par l'abdication de son père, Kao-Tsong, en 1161. La Chine était alors partagée en deux empires, et la dynastie des Song n'en possédait que la partie méridionale. Après de longues guerres contre les Kin, nation tatare, elle leur avait cédé, en 1141, toute la partie nord qu'ils avaient conquise. Hiao-Tsong, d'un caractère modéré, désirait conserver la paix, et son premier ministre ne craignit pas de l'acheter par les conditions les plus humiliantes ; mais pour triompher de l'opposition de ses collègues, qui voulaient maintenir la majesté impériale, il appela les Tartares qui gagnèrent une sanglante bataille sur les impériaux en 1164. Le perfide ministre, effrayé du supplice qu'il avait mérité par sa trahison, mourut peu après, et l'empire jouit d'une paix profonde jusqu'à l'abdication de Hiao-Tsong en 1189. Hiao-Tsong mourut en 1194.

HIAO-TSONG II, 9e empereur chinois de la 21e dynastie dite Ming, quitta le nom de Tchu-Yeou-Tang, lorsqu'il succéda en 1487 à son père Hien-Tsong, qui, livré au culte des idoles, s'était laissé prévenir en faveur des Tao-ssé et des Ho-chang, deux sectes d'imposteurs adonnés à la magie. Hiao-Tsong s'étant fait représenter le placet du mandarin Lin-Sun, injustement disgracié sous le règne précédent, pour avoir signalé les désordres des Ho-chang, fit informer contre eux, et les trouvant plus coupables et plus persévérants dans leurs désordres, il les condamna tous à mort. Mais il n'en resta pas moins opiniâtrément attaché aux erreurs des Tao-ssé, qu'il avait sucés dès sa jeunesse ; et tout en louant le zèle de ses ministres qui s'efforçaient de le désabuser, il resta toujours engoué de ces charlatans qui continuèrent de vanter leur breuvage d'immortalité et leur secret pour faire de l'or et de l'argent. Ce faible et crédule empereur mourut en 1505, et eut pour successeur son fils Ou-Tsong, dont le règne orageux fit passer le trône dans une autre branche de sa famille.

HICKES (George), savant philologue, et habile antiquaire anglais, naquit, en 1642, à Newsham, dans la partie septentrionale de l'Yorkshire. Il fit de brillantes études à l'université d'Oxford, reçut le degré de maître ès arts, et fut agrégé, en cette qualité, à l'université de Cambridge. Il entra ensuite dans les ordres sacrés, et remplit, pendant 7 ans, les fonctions de maître ou de lecteur au collége de Lincoln. L'excès du travail ayant affaibli sa santé, on lui conseilla de voyager pour la rétablir. Il

passa en France, en 1673, avec le chevalier Wheeler, son élève ; et, après l'avoir accompagné dans les provinces méridionales de ce royaume, Hickes revint seul à Paris, où il demeura près d'un an. De retour à Oxford, en 1675, il y prit ses grades en théologie, et fut pourvu aussitôt de la place de recteur de l'église Saint-Ebbe. Il accepta ensuite le titre de chapelain du duc de Lauderdale, et suivit ce seigneur en Écosse. Il fut envoyé à Londres en 1678, pour chercher à éclairer les ministres sur les plans des factieux. La révolution de 1688, ayant précipité du trône le faible et malheureux Jacques II, Hickes refusa de prêter le serment de fidélité à son successeur, et perdit, par là, toutes ses prébendes. Il afficha, sur la porte de l'église de Worcester, une protestation véhémente contre l'acte qui le dépouillait, et se rendit à Londres, où il demeura caché pendant quelques années. Il fut député vers Jacques II, par les prélats dissidents, pour régler, de concert avec ce prince, les affaires de l'Église, passa en France malgré tous les obstacles, et parvint enfin à terminer, d'une manière satisfaisante, la mission dont il était chargé. De retour en Angleterre, il fut sacré, dans une assemblée de prélats, évêque suffragant de Thetford. Il mourut le 25 décembre 1715. Outre des discours, des écrits théologiques, on lui doit : *Institutiones grammaticæ anglo-saxonicæ et mæso-gothicæ*, etc., Oxford, 1689, in-4°; *Antiquæ litteraturæ septentrion., lib. II*, etc., Oxford, 1703 et 1705, 2 vol. grand in-fol. Cet ouvrage, magnifiquement imprimé, est le plus complet que l'on ait sur les langues du Nord. Pougens en a publié un précis sous le titre de : *Essai sur les antiques du Nord*, 1797, in 8°.

HIDALGO Y COSTILLA (don Miguel), né au Mexique, de parents espagnols, embrassa dès sa jeunesse l'état ecclésiastique. Ayant obtenu la riche cure de Dolores, il s'y fit beaucoup d'amis, et par son éloquence et sa conduite acquit une grande influence sur les créoles et sur les indigènes. Il conçut le projet de secouer le joug de la mère patrie, dès l'aurore de la révolution espagnole, et se lia avec trois officiers patriotes qui formèrent à Mexico un club central pour diriger l'insurrection. L'arrivée de Venegas, nommé à la vice-royauté du Mexique par le gouvernement provisoire d'Espagne, et l'avis qu'il reçut de la capitale que le projet était en partie découvert, décidèrent Hidalgo à ne plus en différer l'exécution. Il en fut instruit le 14 septembre 1810, au moment même où il allait prêcher un sermon dans son église : profitant habilement de la circonstance, il prit pour sujet de son discours la tyrannie que les Espagnols exerçaient dans le pays, et parvint à exalter tellement ses auditeurs, qu'ils coururent aux armes et jurèrent de secouer le joug. Hidalgo se mit à la tête de l'insurrection, et sut inspirer une telle confiance, que bientôt deux escadrons du régiment de la reine se joignirent à lui. Il s'empara d'abord de la ville de Zelaya, où deux régiments espagnols vinrent grossir son armée, déjà très-considérable par le nombre, mais n'ayant encore qu'une ébauche d'organisation militaire. Dès le 29, il était maître de l'opulente ville de Guanaxuato. Il employa cet argent à armer ses soldats, et à se procurer le matériel, les munitions et les vivres pour sa nombreuse armée. Afin d'attacher plus fortement les indigènes à sa cause, il les affranchit de la taxe de la capitation imposée depuis la conquête. Il s'occupa alors d'organiser son armée ; arma de piques, de haches et de coutelas ceux qui n'avaient point de fusils ; composa son état-major, et fit battre monnaie au nom de la république mexicaine. Tenant d'une main l'épée et de l'autre le crucifix, il marcha sur Valladolid, où il fut reçu le 20 octobre aux acclamations unanimes des indigènes, des ecclésiastiques et des soldats. Deux régiments de milices se rangèrent sous ses drapeaux, et il fut proclamé généralissime à la suite d'une revue, par son armée, forte d'environ 80,000 hommes. Après avoir fait chanter un *Te Deum* en action de grâces, il marcha sur Mexico, et entra le 27 octobre à Toluca, qui n'en est qu'à 12 lieues. L'alarme était déjà répandue dans la capitale, et le vice-roi se croyant perdu, eut recours à l'archevêque pour qu'il excommuniât le chef des insurgés. Le prélat lança, en effet, les foudres de l'Église contre Hidalgo ; mais l'anathème fut sans effet ; il y répondit par une profession de foi, où il réfutait victorieusement l'accusation ridicule d'hérésie que lui reprochait l'archevêque. Hidalgo parut devant Mexico le 31 octobre ; mais au lieu d'entrer dans la ville, qu'il eût sans doute emportée d'emblée, tant la garnison espagnole était faible, il s'arrêta tout court, et campa sur une montagne presque triangulaire en face de la ville. Peu de jours après, le vice-roi Venegas étant parvenu à réunir 6,000 hommes de troupes, attaqua et mit aisément en fuite la colonne d'indigènes qui couvrait les hauteurs de Actluco, et qui ne sut point défendre cette position. L'affaire eut lieu le 7 novembre 1810. Hidalgo, accompagné de quelques officiers, après avoir essayé vainement de rallier les fuyards, se retira en assez bon ordre avec ce qu'il avait de troupes réglées. Il reprit même l'offensive, et se maintint dans les intendances de Valladolid, Mechoacan, Zacatecas, Guadalaxara, San Luis de Potosi et Sonora ; mais ayant été attaqué de nouveau par l'armée royale, qui venait de recevoir des renforts, le 17 janvier 1811, à Puente de Calderon, il essuya une déroute complète, malgré la bravoure qu'il déploya dans l'action. Vivement poursuivi par le général Calleja, il fut livré par des traîtres aux Espagnols. Dégradé de la prêtrise, Hidalgo fut fusillé le 27 juillet 1811.

HIELMSTIERNE (Henri de), savant danois, né dans la bourgeoisie, s'éleva par son mérite aux plus hautes dignités ; il fut grand justicier du tribunal suprême, président de l'académie des sciences, etc., etc. Il consacra tous les loisirs de sa vie à l'étude de l'histoire du Nord ; il n'a presque rien écrit ; mais ses conseils et ses secours ont été d'une grande utilité à tous les historiens danois. Il s'est immortalisé par la fondation d'un magnifique muséum public, qui est un des ornements de la ville de Copenhague, et qui est composé d'une bibliothèque, d'une collection de médailles, de tableaux, de cartes, etc. Il a paru un *Catalogue de la bibliothèque de Hielmstierne*, plein de recherches érudites, par M. Suhm, 3 vol. in-4°, 1782. Hielmstierne, né en 1715, mourut le 19 juillet 1780.

HIÉROCLÈS, nom de plusieurs personnages remarquables de l'antiquité. — Hiéroclès, né à Alabanda, en Carie, et son frère Ménéclès, sont cités par Cicéron comme les deux premiers orateurs de la Grèce asiatique : toutefois leur style, bien qu'abondant et fleuri, n'avait

point la perfection et la noble régularité de celui des grands orateurs. — HIÉROCLÈS, écrivain postérieur à Strabon, est mentionné par Étienne de Byzance, comme auteur d'un ouvrage intitulé : *les Amateurs de l'histoire;* les fragments qui en restent font connaître que c'était un recueil de fables. — HIÉROCLÈS, philosophe stoïcien, né à Hyllarium, ville de Carie, avait exercé la profession d'athlète, avant de s'appliquer à l'étude. Aulu-Gelle rapporte quelques-unes de ses maximes, qu'il avait recueillies de la bouche de Taurus, son disciple. — HIÉROCLÈS, jurisconsulte, est auteur d'un *Traité* de médecine vétérinaire, adressé à Cassianus Bassus. Cet écrit a été traduit en latin par J. Ruellius, et en français par J. Massé, sous ce titre : *l'Art vétérinaire, ou Grande mareschallerie de Hiéroclès, contenue en trois livres,* Paris, 1563, in-4°. — HIÉROCLÈS, grammairien du 7e siècle, est auteur d'une notice sur l'empire de Constantinople, ayant pour titre : *Synecdemus, ou le Compagnon de voyage,* publié par Banduri, dans son *Imperium orient.*, et reproduit par P. Wesseling, dans son édition des *Vetera Romanorum itineraria.* — HIÉROCLÈS, qu'il ne faut pas confondre avec le philosophe platonicien dont nous parlerons plus bas, a laissé un recueil de contes ou de naïvetés dans le genre de celles que Tabourot attribue au sieur Gaulard, prétendu gentilhomme de la Franche-Comté bourguignote ; ce recueil a été traduit en latin par un anonyme, et publié sous ce titre : *Facetiæ de priscorum studiosorum dictis et factis ridiculis nunc primùm editæ, græc. et lat.,* Lyon, 1605, in-8°, très-rare. Dacier a traduit quelques-uns de ces contes dans la *Vie* de Hiéroclès le philosophe, et on en trouve d'autres dans la réponse aux remarques sur le *Poggiana,* dans la *Bibliothèque germanique,* 1722, tome IV.

HIÉROCLÈS, de Bithynie, principal auteur de la persécution que souffrirent les chrétiens sous l'empire de Dioclétien, avait d'abord exercé les fonctions de juge à Nicomédie, et obtint pour prix de son zèle la place de gouverneur d'Alexandrie. Il 'adressa aux chrétiens un ouvrage en II livres intitulé *Philalethès.* Cet ouvrage a été réfuté par Eusèbe, et c'est aussi en partie pour y répondre que Lactance a composé son *Traité des institutions divines.* C'est par erreur que quelques critiques ont confondu ce persécuteur des chrétiens avec le philosophe dont l'article suit.

HIÉROCLÈS, célèbre philosophe platonicien, avait une école florissante à Alexandrie au commencement du 5e siècle. Damascius dit qu'il parlait avec tant de facilité et d'élégance, que ses auditeurs ravis croyaient voir revivre en lui ce Platon dont il était un si éloquent interprète. Aux qualités les plus brillantes de l'esprit, il joignait une grandeur d'ame et une fermeté peu communes. Dans un voyage qu'il fit à Byzance, il encourut, pour quelques mots indiscrets, la disgrâce des gouverneurs de la ville. Il fut amené devant leur tribunal, et condamné à être déchiré de coups de fouet. La douleur ne lui arracha pas une plainte : l'exécution finie, il recueillit du sang qui coulait de ses plaies, et le jeta au visage du juge, en prononçant un vers d'Homère, dont voici le sens : « Achève ton horrible repas, et bois ce vin, puisque tu t'es rassasié de chair humaine. » Le plus illustre de ses disciples fut Théosèbe. Hiéroclès cherchait à prouver qu'Aristote et Platon avaient la même doctrine sur les points les plus importants. Il passe pour l'auteur des ouvrages suivants : *De Providentiâ et fato, deque liberi arbitrii cum divinâ gubernatione convenientiâ commentarius,* dont il ne reste que des fragments consignés par Photius dans sa *Bibliothèque,* traduits en latin par Lelio Giraldi, Londres, 1673, et par Frédéric Morel, Paris, 1597, in-8°; *OEconomiques,* à l'imitation de celles de Xénophon, et un *Traité des maximes des philosophes;* Stobée a conservé des fragments de ces deux ouvrages ; *Commentaires sur les vers dorés de Pythagore,* publiés d'abord en latin, Padoue, 1474 ; Rome, 1475, in-4°, édition très-rare ; puis en grec, avec une nouvelle traduction latine de J. Courtier, Paris, 1583, in-12 ; Londres, 1673, in-8°. Cette édition contient tous les ouvrages d'Hiéroclès, Cambridge, 1709, in-8° ; cette dernière fait partie de la collection *Variorum*, etc. Le *Comment.*, etc., a été traduit en français par G. Rheginus ou Regnaud, sous ce titre : *Institutions divines contre les athéistes,* Lyon, 1560 in-8°, très-rare, et par Dacier, Paris, 1706, 2 vol. in-12. Il a été traduit aussi en italien et en anglais. Hiéroclès avait composé des *Commentaires* sur le *Gorgias* de Platon, et un *Traité de la justice,* dont Dacier regrette la perte.

HIÉRON Ier, frère et successeur de Gélon, qui, après lui avoir cédé le gouvernement de Géla, sa patrie, lorsqu'il parvint au trône de Syracuse, lui laissa, en mourant (l'an 478 avant J. C.), un sceptre qu'il avait, pour ainsi dire, rendu légitime par ses vertus. Dans les premiers jours de son règne, Hiéron fut regardé, suivant quelques historiens, plutôt comme un tyran que comme un roi légitime : ébloui par la grandeur, corrompu par la flatterie, et surtout soupçonneux à l'excès, il ne s'entoura d'abord que d'étrangers et de mercenaires. Son frère Polizèle lui portait particulièrement ombrage : c'était un prince chéri du peuple, qui se plaisait à le comparer à Gélon. Hiéron, inquiet, se croyant mal affermi sur le trône, ne voyait dans son frère qu'un ennemi de sa puissance, dont il désirait se débarrasser. La guerre qui s'éleva entre les Crotoniates et les Sybarites, lui fournit un prétexte pour mettre son projet à exécution. En confiant à ce frère le commandement des troupes envoyées au secours de Sybaris, il espérait que le sort des armes l'en délivrerait bientôt ; mais Polizèle, qui pénétra ses vues, refusa cette mission, et chercha un refuge à la cour de Théron, roi d'Agrigente, son beau-père. L'asile qu'il reçut, excita le mécontentement d'Hiéron : une guerre éclata entre les deux souverains : et ce fut cependant Hiéron qui la termina, en rendant à son ennemi un service dont celui-ci fut reconnaissant. Les habitants d'Himéra étaient gouvernés par Trasydée, fils de Théron : fatigués des vexations qu'ils éprouvaient sous ce prince, ils proposèrent à Hiéron de lui livrer leur ville. Le roi de Syracuse, loin de profiter de cet avantage, en instruisit Théron, qui ne voulut pas se montrer moins généreux, et qui lui offrit de mettre fin, par une paix durable, aux différends qui existaient entre eux. Hiéron reçut des mains du roi d'Agrigente sa sœur en mariage ; et Polizèle rentra dans les bonnes grâces de son frère. Hiéron eut peu d'occasions de faire paraître ses talents militaires : cependant il termina heureusement toutes les guerres qu'il fut forcé d'entreprendre. Il chassa les habitants de Naxos et de Catane,

peupla ces deux villes d'une nouvelle colonie, donna à cette dernière le nom d'Etna. Trasydée, fils de Théron, ne conserva point, à la mort de son père, les rapports d'amitié qu'il avait avec Syracuse : il faisait peser, sur les Agrigentins, le même joug dont il avait accablé Himéra. Au lieu de profiter des excellents conseils que lui donnait Hiéron, il s'en offensa, et leva une armée pour marcher contre Syracuse ; mais Hiéron le gagna de vitesse. Trasydée fut entièrement défait, et Agrigente recouvra ainsi sa liberté. Si quelques taches ont obscurci les premières années du règne d'Hiéron, ce prince a bien racheté ses premières fautes par les belles actions qui ont illustré sa vie. Il se plut à secourir ses alliés dans leurs guerres, et surtout à protéger les plus faibles. Il donna aux habitants de Cumes des secours contre les Tyrrhéniens ; mais ce qui le place au rang des grands princes, c'est la protection spéciale qu'il accorda aux sciences, et l'accueil qu'il fit à ceux qui les cultivaient. Une longue maladie qu'essuya Hiéron, fut la cause du changement qui s'opéra en lui. Ne pouvant s'occuper des soins de la royauté, et ayant besoin de chercher des délassements, il les trouva dans la société de gens instruits, qu'il rassembla autour de lui pendant sa convalescence. Hiéron apprit alors à connaître le charme des lettres ; il ne cessa de les honorer le reste de sa vie, et réforma, par leur culture, les défauts qu'il avait apportés sur le trône. Sa cour était le rendez-vous des hommes les plus célèbres de son temps. Simonide et Pindare devinrent ses amis. Eschyle, quittant la Grèce jaloux des premiers succès de Sophocle, alla finir ses jours auprès d'Hiéron. Bacchylides et Épicharme étaient admis dans sa familiarité. Hiéron fut plusieurs fois vainqueur aux jeux de la Grèce. Pindare a célébré ses victoires. Hiéron mourut à Catane (l'an 467 avant J. C.), laissant la couronne, qu'il avait portée 11 ans, à Trasibule son frère, qui ne sut pas la conserver; car il fut chassé de la ville avant d'avoir achevé la première année de son règne.

HIÉRON II, roi de Syracuse, postérieur de deux siècles au précédent, était fils d'Hiéraglès, qui prétendait descendre de Gélon. Il se fit remarquer par Pyrrhus, roi d'Épire, alors maître de la Sicile ; après la retraite de ce prince, les Syracusains décernèrent le commandement au jeune Hiéron, dont ils avaient aussi reconnu les éminentes qualités, et il ne lui fut pas difficile ensuite de parvenir à la royauté. C'est sous ce règne que commença la première guerre punique. Allié des Carthaginois, il joignit ses troupes aux leurs ; mais ayant été battu par le consul Appius Claudius, il fit sa paix avec les Romains, leur donna des preuves de sa fidélité dans les guerres suivantes, et mourut l'an 215 avant J. C. Cicéron dit que Hiéron établit des lois sages, ne travailla qu'au bonheur de son peuple, et encouragea les lettres, les sciences et les arts. Il était parent d'Archimède, qui illustra son règne par des travaux dont le récit fait encore l'étonnement des lecteurs.

HIÉRONYME, petit-fils et successeur de Hiéron, rompit les traités conclus par son aïeul avec les Romains pour s'allier aux Carthaginois, et s'aliéna le cœur de ses sujets, qui conspirèrent contre lui, le mirent à mort, et exterminèrent entièrement la famille royale l'an 215 avant J. C. On a de Hiéronyme des médailles très-remarquables en ce qu'elles sont les premières qui portent l'effigie d'un prince.

HIÉRONYME, théologien grec, est né entre le 4e et le 8e siècle. Il nous reste de lui deux dialogues : l'un, *Sur la grâce divine dans le baptême*; l'autre, *Sur la Trinité.*

HIGDEN (Ralh), ancien historien anglais, moine bénédictin de St.-Werberg, au comté de Chester, mourut en 1363, presque centenaire. On a de lui un ouvrage intitulé : *Radulphi Higdemi polychronici libri VII, ex anglico in latinum conversi, à Johanne Trevisâ, et editi curâ Gulielmi Caxtoni,* 1482, in-fol. Caxton y a ajouté un VIIIe livre. On appelle vulgairement l'ouvrage de Higden, le *Polychronicon:* il est souvent consulté, et cité comme une autorité par les historiens anglais.

HIGGINS ou **HIGINS** (Jean), ecclésiastique et instituteur anglais, qui vivait dans un âge avancé en 1602, était fort savant, et avait du talent pour la poésie, eu égard au temps où il florissait. Il a inséré divers morceaux dans la 4e édition du recueil intitulé le *Miroir des magistrats,* 1587. Les autres ouvrages principaux de cet auteur sont : les *Flosculi de Térence;* le *Dictionnaire* d'Holcot (anglais, latin et français), nouvellement corrigé, mis en ordre et augmenté d'un grand nombre de noms propres, 1572, in fol.; le *Nomenclateur* d'Adrien Junius, traduit en anglais, en société avec Abraham Fleming, Londres, 1585, in-8°.

HIGGINS (Godefroid), savant anglais, né vers 1771, passa sa vie sans événements remarquables, partageant ses loisirs entre ses propriétés rurales situées à Skellow Grange (comté d'York), et les fonctions de magistrat. Il mourut à Skellow Grange le 9 août 1832. Ce qui doit recommander plus fortement sa mémoire aux bénédictions de la postérité, c'est la persévérance avec laquelle il s'employa pour faire ouvrir aux aliénés pauvres un refuge analogue à celui qu'avaient les riches ; le résultat de ses demandes fut l'établissement de la maison de Wakefield. On a d'Higgins : *les Druides celtes,* 1827, in-4°; *Mahomet,* 1829, in-8°; deux *Lettres sur les abus de la maison d'aliénés du comté d'York,* 1814.

HIGGONS (Thomas), auteur anglais, né dans le comté de Shrop en 1624, fut nommé membre du parlement en 1658 et 1661, et mourut d'une attaque d'apoplexie le 24 novembre 1691, au tribunal du Banc du roi, où il avait été appelé comme témoin. On a de lui : *l'Oraison funèbre* de sa première femme, veuve du comte d'Essex, 1656; *Panégyrique du roi,* 1660, in-fol. ; *Histoire du pacha Ysouf,* 1684 ; une traduction anglaise de l'ouvrage intitulé : *le Triomphe de Venise.*

HIGGONS (Bevil), fils du précédent, historien et poëte anglais, né à Keso en 1670, se dévoua à la cause des Stuarts, suivit Jacques II en France en 1688, ne le quitta qu'après sa mort en 1701, et retourna alors en Angleterre. Se consacrant exclusivement au culte des muses, il obtint successivement une chaire de professeur à l'université d'Oxford et à celle de Cambridge, et mourut en 1735. On a de lui : *le Généreux Conquérant,* tragédie, Londres, 1782; *Remarques historiques et critiques sur les dernières révolutions d'Angleterre,* ibid., 1727, in-8°; *Abrégé de l'histoire d'Angleterre,* etc., 1727, traduit en français par de Redmont, la Haye, 1729, in-8°.

HIGHMORE (ANTOINE), juriste anglais, naquit à Londres en 1758. En 1785, à la tête d'un cabinet d'affaires et tout en rédigeant un grand nombre d'ouvrages, tant sur la législation que sur la procédure ou sur l'histoire de certaines matières liées de près ou de loin au droit, il se fit une clientèle importante et acquit une belle fortune. Non moins charitable que savant, il s'honora en s'associant aux efforts de Granville Sharp pour l'abolition de l'esclavage, et en secondant de son argent et de sa plume les sociétés de bienfaisance de la capitale. Après 40 années de cette vie active et utile, Highmore dit adieu aux affaires (1825), et se retira aux environs de Londres: pendant les 2 dernières années de sa vie, il fut en proie à de cruelles souffrances qui se terminèrent enfin par la mort le 19 juillet 1829. On a de lui : *Manuel de la doctrine des cautions, tant au criminel qu'au civil*, Londres, 1783, in-8°; *Revue de l'histoire de la mainmorte et des usages et coutumes charitables*, 1787, in-8°; *Classification pratique des lois de l'excise*, 1796, 2 vol. in-8°; *Traité sur la loi relative à l'imbécillité et à la folie*, 1807, in-8°; *Pietas londinensis*, ou *Histoire des établissements de bienfaisance de Londres et de ses environs*, 1810, in-12, etc.

HIGHMORE (NATHANIEL), né vers 1763, étudia successivement les langues classiques et les antiquités, la théologie et le droit à Gœttingue, sous les Michaelis, les Heyne et leurs collègues, se fit élève en médecine à Londres, à Leyde, à Édimbourg, et fut ordonné diacre en 1787, mais sans être promu aux ordres. Reçu docteur en droit civil à Cambridge en 1796, il se présenta muni du *fiat* de l'archevêque de Cantorbery à la cour ecclésiastique d'Écosse pour y plaider et y suivre des affaires, mais s'en vit opiniâtrément exclu à cause ou sous prétexte de son commencement d'ordination. De là une polémique dans laquelle il fit paraître, entre autres ouvrages, le *Jus ecclesiasticum anglicanum*, ou *le Gouvernement de l'église d'Angleterre, développé et mis en lumière par des exemples*, 1810, in-4°.

HIGT (ERNEST GUILLAUME), poëte latin, et bon philologue, était Frison de naissance, et après avoir fait d'excellentes études sous Hemsterhuis, Wesseling et Valckenaer, fut appelé au rectorat de l'école latine d'Alkmaar. Dans la poésie latine, il maniait, avec un talent tout particulier, le vers trochaïque. C'est dans ce mètre qu'il a traduit la complainte de Bion *Sur la mort d'Adonis*, et celle de Moschus *Sur la mort de Bion*, que Valckenaer a imprimées dans les *Theocriti, Bionis et Moschi carmina bucolica*, Campen, 1779, in-8°. Higt avait publié en 1758 : *Carmen trochaicum in reditum veris*, Alkmaar, in-4°. Il existe aussi de lui quelques poésies en langue frisonne. Il mourut dans la force de l'âge; mais on ignore l'époque précise de sa mort, aussi bien que celle de sa naissance.

HIGUERA (JÉRÔME-ROMAIN), jésuite, né à Tolède en 1538, mort dans cette ville le 13 septembre 1611, professeur de philosophie, possédait une grande érudition. Peiné du silence que les historiens ont gardé sur l'établissement du christianisme en Espagne, il eut recours à la fraude pour suppléer à cette lacune, et composa plusieurs fausses chroniques, qu'il décora des noms de Flavius Dexter, cité par saint Jérôme, de Maxime, de Luitprand, et fit annoncer qu'il avait recouvré ces manuscrits précieux, perdus depuis si longtemps. Quelques critiques crurent à leur authenticité; d'autres la rejetèrent, et de là de nombreuses controverses auxquelles Higuera n'eut aucune part, puisqu'il était mort avant la publication du *faux Dexter*.

HILAIRE (ST.), docteur de l'Église, évêque de Poitiers, né dans cette ville vers le commencement du 4e siècle, de parents païens, fit de grands progrès dans l'étude des lettres. La lecture des livres sacrés le porta à fréquenter les chrétiens, et il ne tarda pas à embrasser leur croyance. Sa piété, son érudition, ses vertus, fixèrent sur lui le choix des fidèles, qui l'élevèrent à l'épiscopat l'an 350 ou 355, quoiqu'il fût alors engagé dans les nœuds du mariage. Il se montra digne de la confiance générale par son zèle, et l'un de ses premiers actes fut d'adresser une requête à l'empereur Constance pour l'engager à mettre un terme à la persécution que souffraient les catholiques de la part des ariens. Toutefois ces derniers triomphèrent. Hilaire fut exilé en Phrygie. Appelé au concile de Séleucie en 359, ce saint évêque, malgré sa disgrâce, défendit avec quelques prélats égyptiens la consubstantialité du Verbe contre les demi-ariens et les anoméens, qui composaient plus des deux tiers de l'assemblée. Ses adversaires le firent renvoyer dans son diocèse pour se débarrasser de lui. De retour à Poitiers, il assembla plusieurs conciles, et fit rétracter la plupart des évêques des Gaules qui avaient souscrit le formulaire de Rimini. Hilaire passa ensuite en Italie, d'où l'empereur Valentinien, mécontent de son zèle, lui enjoignit de retourner à Poitiers. Il y mourut en 368. On a de ce docteur de l'Église, que saint Jérôme a nommé *le Rhône de l'éloquence latine*, plusieurs ouvrages qui ont eu un grand nombre d'éditions. Les meilleures sont celles de L. Lemire, Paris, 1544, in-fol.; de dom Constant, ibid., 1693. in-fol.; du marquis Maffei, Vérone, 1730. L'édition publiée à Wurtzbourg, 1781-88, 4 vol. in-8°, par F. Oberthier, fait partie de la collection des Pères latins, imprimée dans cette ville.

HILAIRE (ST.), évêque d'Arles, né en 401, fut élevé par saint Honorat, son parent, premier abbé de Lérins, et lui succéda sur le siége épiscopal d'Arles. Il assembla plusieurs conciles, et présida, en 441, celui d'Orange, qui déposa un évêque nommé Célidoine. Celui-ci en appela au pape saint Léon, qui cassa la décision du concile. Saint Hilaire mourut en 449, le 5 mai, jour auquel l'Église honore sa mémoire. On a attribué à ce saint évêque des ouvrages qui ne sont pas de lui. Les seuls qui lui appartiennent réellement ont été recueillis par le P. Quesnel, dans l'appendix de son édition des *OEuvres de saint Léon*. *L'Éloge* de saint Honorat, qui fait partie de ces opuscules, a été traduit en français par Dufossé.

HILAIRE ou **HILARIUS**, pape, originaire de Sardaigne, fut élu le 12 novembre 461, et succéda à saint Léon, qui l'avait fait son archidiacre et son légat au 2e concile d'Éphèse. Le pontificat d'Hilaire n'offre rien de remarquable. On sait seulement qu'il entretint la sévérité des règles et de la discipline, et qu'il rétablit des églises et des monastères que les Vandales avaient dépouillés. Ce pape mourut en 467, et eut pour successeur Simplicius.

HILARION (ST.), célèbre instituteur de la vie mo-

nastique, né près de Gaza en Syrie, vers l'an 292, fit ses études à Alexandrie, s'y convertit au christianisme, alla trouver ensuite saint Antoine dans le désert, revint en Palestine, accompagné de quelques moines, partagea ses biens entre ses frères et les pauvres, et se retira dans un désert affreux, qui n'était fréquenté que par des Bédouins. Il y fonda plusieurs monastères, quitta plus tard sa solitude, parcourut les déserts de l'Égypte, passa en Sicile, en Dalmatie et dans l'île de Cypre, où il termina sa carrière dans un ermitage, vers 372.

HILDANUS. *Voyez* **FABRICE.**

HILDEBERT, évêque du Mans et ensuite de Tours, né à Lavardin dans le Vendômois en 1057, étudia sous Bérenger et saint Hugues, et ne s'illustra pas moins par ses pieuses vertus que par son mérite littéraire. Il mourut le 18 décembre 1134. On a de lui des *Lettres*, des *Sermons*, des *Poésies latines*, parmi lesquelles on cite son *Épigramme* si connue sur un hermaphrodite, etc. L'édition la plus complète et la meilleure de ses *OEuvres* est celle de Paris, 1708, in-fol., par D. Beaugendre.

HILDEBRAND, roi des Lombards en Italie, régna de 736 à 744. Neveu du roi Luitprand, il fut associé par les Lombards, en 736, à ce prince atteint d'une grave maladie, et qui paraissait sur le point de mourir. Luitprand guérit cependant, mais il accepta son neveu pour collègue. Pendant 9 ans encore, les deux princes régnèrent ensemble; du reste autant Luitprand se faisait chérir du peuple par sa grandeur d'âme et sa sagesse, autant Hildebrand se rendait odieux par ses vices et son orgueil : aussi son oncle étant mort au commencement de l'année 744, les Lombards se lassèrent bientôt de lui obéir, ils le déposèrent vers le mois de septembre de la même année, et lui substituèrent Rachis, duc de Frioul.

HILDEBRAND. *Voyez* **GRÉGOIRE VII.**

HILDEBRAND, le jeune, écrivain du 12e siècle, est l'auteur du *Libellus de contemplatione*, qu'Edmond Martène a publié dans le tome IX de ses *monumenta vetera*. C'est lui aussi qui a composé un *Commentaire sur saint Mathieu*, manuscrit faisant partie de la bibliothèque de Lambeth, et que l'on a quelquefois attribué à Grégoire VII, qui, avant sa papauté, s'appelait Hildebrand.

HILDEBRAND (Joachim), savant théologien luthérien, naquit à Walkenried, le 10 novembre 1623, suivit les cours de l'université de Iéna avec beaucoup de distinction, se rendit ensuite à Helmstædt, où il donna des leçons des belles-lettres. En 1648, il fut nommé professeur de théologie à l'université de cette ville, et se chargea spécialement d'enseigner les antiquités ecclésiastiques. Il passa avec le même titre à Wolfenbuttel, fut fait enfin surintendant des églises du duché de Lunebourg, et mourut à Zell, le 25 octobre 1691. Il a laissé : *Oratio de fundatione academiæ Juliæ*, Helmstædt, 1658, in-4°; *De nuptiis veterum christianorum libellus*, ibidem, 1661, in-4°, etc.

HILDEBRAND (Frédéric), professeur et poëte lauréat, né à Walckenried, mort le 21 décembre 1688, a laissé : *Synopsis historiæ universalis ad annum usque* 1683, *cum Mantissâ seu versibus mnemonicis*, Leipzig, in-12; *Epistolarum quinque centuriæ*, ibidem, 1673, in-12; *Antiquitates romanæ ex Rosino*, Iéna, 1653, in-8°.

HILDEBRAND (George-Frédéric), médecin allemand, né le 5 juin 1754 à Hanovre, y fit ses études classiques, et étudia ensuite la médecine à Gœttingue, où il reçut le grade de docteur en 1783. Il se rendit de là à Berlin, où il connut le duc de Brunswick, qui le nomma professeur d'anatomie au collége médical de Brunswick en 1793. Il obtint la place de professeur de médecine et de chimie à Erlangen, où il mourut le 23 mars 1816. Hildebrand était laborieux. Ses ouvrages sont nombreux, et plusieurs sont estimés. Voici les principaux : *Dissertatio de pulmonibus*, Gœttingue, 1783, in-4°; *Manuel de mathématiques*, en allemand, Gœttingue, 1785, 2 vol. in-8°; *Essai de pharmacologie philosophique*, en allemand, Brunswick, 1787, in-8°; *Remarques et observations sur la variole dans l'épidémie de* 1787, en allemand, ibid., 1788, in-8°; *Manuel d'anatomie de l'homme*, en allemand, ibid., 1789-1792, 4 vol. in-8°, etc.

HILDEGARDE (Ste), première abbesse du mont Saint-Rupert, près de Bingen sur le Rhin, née sur la fin du 12e siècle, dans le diocèse de Mayence, mourut en 1178. Le pape Eugène III convoqua un concile à Trèves en 1147 pour examiner les révélations que cette femme pieuse prétendait avoir eues, et on lui en permit la publication. Elle a laissé en outre un *Commentaire* sur la règle de Saint-Benoît et un recueil de remèdes pour diverses maladies. Toutes ses *OEuvres* ont été publiées à Cologne, 1566, in-4°.

HILDEGONDE (Ste), de l'ordre de Cîteaux, née à Nuitz (diocèse de Cologne) dans le 12e siècle, fut emmenée par son père dans un pèlerinage qu'il se proposait de faire à la terre sainte; il avait fait prendre à sa fille le nom de Joseph, et l'avait cachée sous des habits d'homme. Il mourut en route, et Hildegonde fut confiée aux soins d'un voyageur, qui, arrivé à Jérusalem, la dépouilla entièrement et l'abandonna à sa misère. Hildegonde mendia son pain, et attendit que le ciel prît ses maux en pitié. Elle fut reconnue par un de ses parents, revint en Europe, parcourut l'Italie, l'Allemagne, et, sans reprendre les habits de son sexe, se présenta et fut reçue à l'abbaye de Schonauge, sous le nom de frère Joseph. On ne s'aperçut de son sexe qu'après sa mort, qui eut lieu en 1188. Les martyrologes de l'ordre de Cîteaux et de St.-Benoît placent sa fête au 20 avril; mais l'Église n'a point autorisé sa canonisation. La *Vie* de cette sainte, par Raderus, est la plus estimée.

HILDEN (Fabrice de). *Voyez* **FABRICE.**

HILDENBRAND (Valentin-Jean de), médecin allemand, né à Vienne le 8 avril 1763, nommé en 1793, professeur de clinique à l'université de Lemberg en Gallicie, fut appelé à Vienne en 1806, pour y remplir les mêmes fonctions, et il eut la direction de l'hôpital général, celle de l'hospice des Enfants Trouvés, celle des hospices et hôpitaux de cercles. Hildenbrand mourut à Vienne le 31 mai 1818. Il a laissé : *Manuel du chirurgien dans les possessions autrichiennes*, Leipzig et Varsovie, 1789, in-8°; *Institutiones pharmacologiæ sive materiæ medicæ*, Vienne, 1802, in-8°; *Institutiones practico-medicæ*, Vienne, 1817-1823, 4 vol. grand in-8°; *Ratio medendi in schola practica Vindobonensi*, Vienne, 1809-1814, 2 vol. in-8°, etc.; *Initia institutionum clinicarum, seu prolegomena ad praxim clinicam*, Vienne, 1807, in-8°; *Traité de la peste*, 1798, in-8°; *Traité du typhus conta-*

gieux, Vienne, 1810, in-8°; 2e édition, 1815, in-8°; traduit en français par J. C. Gasc, Paris, 1811, in-8°; *Coup d'œil sur la rage*, Vienne, 1797, etc.

HILDIBALD, roi des Ostrogoths en Italie en 540 et 541. Au moment où Bélisaire avait achevé la conquête de l'Italie, et où le roi Vitigès était déjà entre ses mains, il fut rappelé par Justinien pour faire la guerre aux Perses. Les Ostrogoths en profitèrent pour secouer un joug qui leur était odieux; ils s'assemblèrent à Pavie, et ils proclamèrent roi Hildibald, un des seigneurs de leur nation, qui possédait de grandes terres près de Vérone. Hildibald accepta la couronne, quoique ses fils, arrêtés par Bélisaire, eussent été conduits en otage à Constantinople. Son autorité fut reconnue par toutes les provinces situées sur les rives du Pô; et il l'affermit l'année suivante par une grande victoire sur Vitalien, qui commandait à Trévise pour l'empereur. Mais la nation des Ostrogoths désorganisée par ses précédentes défaites; la jalousie féroce des chefs et l'insubordination des soldats menaçaient l'État d'une prompte dissolution. Hildibald, excité par sa femme, qui avait une offense privée à venger, fit massacrer Wraia, neveu du dernier roi, et se rendit ainsi odieux aux Goths. Peu de temps après, un Gépide de sa garde, auquel il avait enlevé sa maîtresse pour la marier à un autre, étant placé derrière son siége, comme Hildibald donnait un festin aux grands de sa cour, abattit sa tête d'un coup de sabre. Tous les convives furent tellement effrayés de voir rouler cette tête sur la tableensanglantée, qu'aucun d'eux n'essaya de venger son roi, ou d'arrêter le meurtrier. Le peuple lui donna pour successeur Évaric, chef des Rugiens.

HILDUIN, abbé de Saint-Denis, de Saint-Médard de Soissons et de Saint-Germain-des-Prés, né à la fin du 8e siècle, mort en 842, était archichapelain du palais de Louis le Débonnaire, lorsqu'il trahit la cause de ce prince pour servir l'usurpation de Lothaire et de Pépin; étant revenu ensuite auprès de Louis, il le quitta pour se ranger de nouveau dans le parti de Lothaire. Il est connu par ses *Aréopagitiques*, imprimées dans les *Actes des saints*, de Surius. Hilduin confond dans cet ouvrage saint Denis, évêque de Paris, et saint Denis d'Athènes, en attribuant au premier les ouvrages du dernier.

HILL (Guillaume), savant critique anglais, né en 1619 à Cudworth dans le comté de Warwick, exerça la médecine à Londres, et fut maître d'école et ministre à Dublin. Il publia en 1658 une édition de Denys Periégètes; le *Commentaire* d'Eustache; des cartes et des Institutions géographiques en faveur des jeunes étudiants. Ce recueil intitulé: *Dyonisii orbis descriptio*, etc., in-8°, fut réimprimé en 1659, 1663, 1678, 1688. Guillaume Hill mourut en novembre 1667.

HILL (Joseph), lexicographe, né à Bromley près Leeds en 1625, fut élevé à Cambridge. Son zèle pour le puritanisme lui valut en 1659, lorsque le parti puritain était le plus fort, la place de procurateur de l'université de Cambridge, qu'il perdit en 1662 après la restauration, ne voulant pas se soumettre à l'acte d'uniformité. Il voyagea ensuite en France et en Allemagne, fut quelque temps pasteur de la congrégation anglaise de Middlebourg en Zélande, et mourut à Rotterdam le 5 novembre 1707. Il est principalement connu par son édition du *Lexicon* grec de Schrevelius, publiée en 1676, augmentée de 8,000 mots et purgée de presque autant de fautes. Cette édition, souvent réimprimée et perfectionnée depuis, est encore estimée.

HILL (Aaron), poëte anglais, né à Londres en 1685, fit dans sa jeunesse un voyage à Constantinople, où son oncle, lord Paget, était ambassadeur d'Angleterre, retourna dans sa patrie en 1703, s'adonna à la littérature dramatique, dirigea le théâtre de Drury-Lane, l'opéra de Hay-Market, quitta cette dernière direction pour se livrer à des spéculations commerciales, sans toutefois renoncer à la carrière des lettres, et mourut le 8 février 1750. On a de lui une *Histoire de l'empire ottoman*, des tragédies et des comédies, qui ont eu peu de succès; des poëmes, et quelques écrits sur l'économie politique. Nous citerons, parmi ses œuvres dramatiques, des imitations de *Mérope* et de *Zaïre*, de Voltaire.

HILL (Robert), auteur anglais, né en 1699 à Miswell près de Tring, dans le comté de Hertfort, exerça toute sa vie la profession de tailleur, à laquelle il ajouta celle de maître d'école. Il travaillait le jour et employait une partie de la nuit à l'étude: c'est ainsi qu'il acquit la connaissance du latin, du grec et de l'hébreu, bien lentement sans doute, puisque l'étude du latin prit 7 années de sa vie, et celle du grec 14 années; mais il apprit l'hébreu avec une grande facilité. Le docteur Spence, pour provoquer une souscription en sa faveur, publia en 1757 une notice où il établit un parallèle entre Robert Hill et le célèbre Magliabecchi. Cette notice a été réimprimée dans les *Pièces fugitives* publiées par Dodsley en 2 vol., 1761. Hill mourut à Buckingham en juillet 1777, après avoir été marié 3 fois sans en être plus riche. On a de lui des *Remarques sur l'Essai sur l'esprit*, par Berkeley; le *Portrait d'un Juif* et des *Critiques sur Job*.

HILL (Jean), écrivain anglais, né vers 1716, exerça d'abord la profession de pharmacien à Westminster, s'adonna à la botanique et publia la description des plantes du jardin royal de Kew. Il suivit ensuite la carrière du théâtre, n'obtint aucun succès, et se voua à la littérature. Quelques ouvrages qu'il publia le mirent en vogue; Hill prit alors une arrogance qui lui fit de nombreuses querelles: il rédigeait deux journaux, *le British magazine* et *l'Inspecteur*. Les sarcasmes qu'il lançait contre des gens en crédit, l'indiscrétion avec laquelle il insérait dans ses feuilles la chronique scandaleuse du jour, lui attirèrent des désagréments. Hill n'en continuait pas moins d'étaler un faste somptueux; mais il ne put le soutenir longtemps, retourna dans son officine, et se fit connaître par quelques remèdes, entre autres par des teintures de valériane et de bardane, ce qui le fit surnommer *Bardana Hill*. Il mourut de la goutte le 22 novembre 1775. Nous citerons parmi ses ouvrages une traduction du *Traité de Théophraste sur les pierres*, 1746; *Traité sur Dieu et la nature*, in-4°; *Histoire navale d'Angleterre*, in-fol.; *Histoire naturelle générale*, 3 vol. in-fol.; *Histoire de M. Lovell*, traduite librement en français par Eidous sous le titre d'*Aventures de M. Loville*, Paris, 1765, 4 vol. in-12, et quelques autres romans, etc. Le roi de Suède, en recevant une collection des œuvres de Hill, lui avait envoyé la décoration de l'ordre de *Vasa*: c'est depuis cette époque qu'il prit le titre de *sir John*.

HILL (sir Richard), baronnet anglais, théologien de la secte des méthodistes, né en 1733, accompagna le comte d'Elgin voyageant dans le midi de l'Europe, rentra dans sa patrie, et fréquentant plusieurs ecclésiastiques estimés, se mit à visiter les indigents et à composer de petits livres qu'il faisait imprimer et qu'il distribuait. Il a publié : *Pietas Oxoniensis; Tableau des douceurs de la polygamie; Apologie de l'amour fraternel et des doctrines de l'église d'Angleterre,* en une suite de lettres au révérend Charles Daubem, etc., 1798, in-8°. Sir Richard représenta le comté de Salop dans la chambre des communes depuis l'année 1780 jusqu'en 1807. Il mourut en 1809 à sa résidence de Hawkestone.

HILL (le révérend Brian), frère du précédent, auprès duquel il vivait à Hawkestone, est mort âgé de 75 ans, le 14 avril 1831 à Wem dans le comté de Salop. Il est auteur de plusieurs écrits : *Henry et Acaslo,* conte moral en vers avec une préface composée par son frère sir Richard, 1785, 4° édition, 1798; *Observations faites pendant un voyage en Sicile et en Calabre en l'année* 1791, 1792, in-8°, etc.

HILL (Roland) naquit à Hawkestone (aux environs de Shrewsbury) le 23 août 1744. A peine sorti des universités d'Eton et d'Oxford, il se mit à prêcher tantôt à Cambridge dans la prison ou dans des maisons particulières de cette ville, tantôt à Londres dans la chapelle de Tottenham-Court-Road, tantôt dans le tabernacle de Morfield. Il parvint à se faire conférer le diaconat. C'était au moment où la réputation de Whitfield avait atteint le plus haut degré de splendeur. Pendant les fréquentes absences du célèbre méthodiste et quelquefois même lorsqu'il était en Angleterre, Hill avait tenu la chaire dans les chapelles de la secte nouvelle et avait rompu des lances soit pour sa doctrine, soit pour le caractère du chef de cette église naissante. Quand Whitfield mourut en 1770, c'est sur Hill que les méthodistes jetèrent les yeux pour remplacer leur fondateur. Il refusa ces offres et ne s'en voua pas moins, bien que toujours membre nominal de l'Église établie, à la propagation et au triomphe des principes du méthodisme, dont il fut un des missionnaires les plus actifs et les plus éloquents. Pendant 12 ans, toujours en mouvement, il parcourut les comtés de Wilt, de Somerset et de Glocester. En 1782, il posa la première pierre de la chapelle de Blackfriars-Road où pendant 50 années il remplit les fonctions de prédicateur en chef, du moins en hiver, car chaque été il reprenait ses voyages apostoliques. Il parcourut ainsi la plus grande partie de l'Angleterre et du pays de Galles, visita Édimbourg, mit aussi le pied en Irlande, et partout, on peut le dire sans exagération, produisit une sensation très-vive. Il prêcha pour ainsi dire jusqu'au dernier moment; car le 31 mars 1833 il prononça encore un sermon à la chapelle de Surrey, et 11 jours après il expirait. Comme il improvisait toujours, ou peu s'en faut, on n'a de lui qu'un petit nombre de sermons. Mais il a laissé quelques ouvrages : *Réponse aux remarques* de J. Wesley sur l'*Apologie du caractère de Whitfield et de quelques autres personnages,* 1778, in-8°; *Avis aux professeurs,* ou *Observations aphoristiques sur la convenance des divertissements scéniques dans les villes manufacturières,* 1791, in-8°; *Journal d'un voyage exécuté dans l'Angleterre septentrionale et dans une partie de l'Écosse, avec des remarques* (en forme d'appendice), *sur l'état actuel de l'Écosse,* 1799, in-8°, etc.

HILLEL, dit *l'Ancien,* docteur juif, né à Babylone un siècle avant J. C., forma une école célèbre, et soutint avec zèle les traditions orales chez les Juifs contre Schammaï, qui prêchait que la foi était due seulement aux Écritures. Il est regardé comme le père des traditionnaires hébreux.

HILLEL, dit *le Saint,* président du sanhédrin à Jérusalem 30 ans avant J. C., avait fait une copie de la *Bible* que les Juifs estiment beaucoup. On prétend qu'il vécut 120 ans.

HILLEL, dit *le Prince,* arrière-petit-fils de Judas le Saint, composa vers l'an 260 un *Cycle* qui fut en usage jusqu'au règne d'Alphonse, roi de Castille. Hillel introduisit chez les Juifs l'usage de compter les années depuis la création du monde. Il mourut au commencement du 4e siècle.

HILLER (Mathieu), savant orientaliste, surnommé le *Bochart* de l'Allemagne, naquit à Stuttgard le 15 février 1646, et était fils du secrétaire du conseil de régence de Wittenberg. Après avoir terminé ses études, il obtint le grade de maître ès arts à l'université de Tubingue, et y fut retenu professeur suppléant, place dont il se démit pour aller exercer les fonctions de diacre à Herrenberg. Il fut ensuite chargé de l'enseignement à Babenhausen, et retourna en 1687 à Tubingue remplir la chaire de logique: il y réunit bientôt celles de métaphysique et d'hébreu, et fut enfin créé professeur ordinaire des langues orientales, et professeur extraordinaire de théologie. Nommé principal du collége ducal, et inspecteur d'une partie des écoles du Wurtemberg, il fut ensuite désigné abbé de Herrenalb, puis de Kœnigsbrunn, place importante et lucrative. Il mourut dans cette abbaye le 5 février 1725. On a de lui : *Institutiones linguæ sanctæ;* cette grammaire a été souvent réimprimée : l'édition la plus récente est celle de Tubingue, 1760, in-8°; *Lexicon latino-hebraicum,* 1685; *Onomasticum sacrum,* Tubingue, 1706, in-4°; *Syntagmata hermeutica quibus loca S. Scripturæ plurima ex hebraico textu novè explicantur,* ibidem, 1711, in-4°, etc.; *Hierophyticon sive Commentarius in loca sacræ Scripturæ quæ plantarum faciunt mentionem,* Utrecht, 1725, in-4°. Cet ouvrage, qu'on doit regarder comme le pendant de l'*Hierozoïcon* de Bochart, est rare et recherché: il ne parut qu'après la mort de Hiller, par les soins de Salomon Fister, son gendre, qui y ajouta une préface, dans laquelle il a donné des détails sur la vie de l'auteur.

HILLER (Louis-Henri) a publié à Ulm (1682, in-8°) : *Mysterium artis steganographiæ novissimum.* L'auteur eut pour collaborateur dans ce travail Christian Schorer, habile calculateur; et il en avait donné un premier aperçu dans son *Opusculum steganographicum,* publié à Tubingue en 1675.

HILLER (Jean, baron de), général autrichien, né en 1748, entra cadet dans le régiment d'infanterie du duc d'Hildburghausen, et servit successivement jusqu'au grade de colonel-commandant qu'il obtint en 1795, dans le régiment de frontière Kreuzer-Waradin. La guerre contre les Turcs lui avait fourni l'occasion de se placer

au nombre des officiers les plus distingués de l'armée autrichienne. La bravoure et les talents qu'il déploya dans différentes circonstances, et notamment à la prise de Novi, le 3 octobre 1688, à celle de Berbir et au siége de Belgrade, lui avaient valu la croix de Marie-Thérèse et le titre de baron. En 1790, Laudon le prit auprès de lui en qualité d'adjudant général. A la mort du feld-maréchal, il retourna à son régiment qu'il quitta en 1794, avec le grade de général-major. L'année suivante, il remplit les fonctions de commissaire général des guerres à l'armée d'Italie, puis celles de commandant d'une brigade de l'armée du Rhin ; mais le mauvais état de sa santé le força de quitter le service à la fin de cette même année. En 1798, il fut employé à l'armée réunie sur le Lech. Blessé d'un coup de feu au genou à l'attaque de Zurich en 1799, il chassa l'ennemi d'un bois à la tête du régiment de Bender. Un peu plus tard il fut promu au grade de feld-maréchal lieutenant, et envoyé au quartier général de Suwarof et de Korsakow, pour y porter, au nom des alliés de l'Autriche des représentations sur l'abandon que faisaient les Russes de leur position. L'année suivante (1800), Hiller eut le commandement d'un corps autrichien à Graubundten, et plus tard dans le Tyrol devenu la ligne de communication de l'armée d'Italie avec celle d'Allemagne. La guerre étant terminée, on l'envoya à Agram en qualité de divisionnaire chargé du commandement de la Croatie, et il fut nommé dans la même année colonel titulaire du 2e régiment de ligne hongrois archiduc Ferdinand d'Este, qui, à la mort de l'archiduc, prit le nom de Hiller, et en 1804, celui d'empereur Alexandre. A cette dernière époque Hiller, qui était général d'artillerie, reçut en échange le 53e régiment de ligne hongrois, connu auparavant sous le nom de Jean Jellachich. De la Croatie, il passa dans le Tyrol commandant militaire d'Inspruck. Nommé commandant général du Tyrol et du Vorarlberg, dans les premiers jours de 1805, il prit dans la même année, au midi du Tyrol, le commandement d'un corps de 10,000 hommes, avec lequel il défendit les débouchés de ce pays. Dans le mois d'octobre, il reçut l'ordre de se porter sur le Brenner avec 14 bataillons, pour couvrir le haut Etschshale et soutenir la position du Brenner. De nombreux renforts lui étant arrivés, il se trouva vers la fin du même mois, à la tête de 22,000 hommes, et établit son quartier général à Roveredo. Les événements d'Ulm l'obligèrent de mettre son artillerie et ses magasins en sûreté dans la ville de Clagenfurth d'où, après s'être mis en communication avec le corps de l'archiduc Jean, il dirigea huit bataillons d'infanterie et deux escadrons sur Rastadt, par le haut Trauthal, pour assurer la ligne de retraite des Autrichiens dans le Tyrol. Le reste de ses troupes eut ordre de se tenir prêt à se concentrer vers Trente, pour se diriger sur la vallée de la Brenta et y opérer sa jonction avec l'armée de l'archiduc Charles. Les désastres de l'Allemagne ayant nécessité la retraite de l'armée autrichienne, Hiller commença la sienne dans les premiers jours de décembre, et fut chargé de couvrir Brixen, point important, qui était le pivot de tous les mouvements et le rendez-vous de toutes les troupes en retraite. Toutes ces opérations s'exécutèrent avec une admirable précision ; et dès lors Hiller fut considéré comme l'un des plus habiles généraux de l'armée autrichienne. Investi du commandement des troupes à Clagenfurth jusqu'à leur jonction avec l'archiduc Charles, entre Windisch-Feistritz et Cilly, il resta placé entre Gonowitz et Cilly avec 16 bataillons et 6 escadrons, pour protéger la retraite de l'armée qu'il alla rejoindre dans le camp de Kœrmend, après avoir quitté sa position le 3 décembre. Le 9, il fut envoyé à Stein pour y prendre le commandement de l'avant-garde. Nommé commandant de Salzbourg, puis de la haute Autriche, en 1807, il devint conseiller intime et général commandant sur les frontières de la Croatie. Pendant la guerre de 1809, Hiller eut le commandement du 6e corps avec lequel il occupa tout le pays au-dessus de l'Enns sur les frontières de la Bavière. Renforcé par une division de l'armée et le deuxième corps de réserve, il battit à Neumarkt les Bavarois et les Français commandés par les maréchaux Wrede, Bessières, et les repoussa jusqu'à Landshut. La victoire de Neumarkt lui valut la croix de commandeur de Marie-Thérèse. A la bataille d'Aspern, où il fit des prodiges de valeur, il commandait l'aile droite de l'armée autrichienne près de Stammersdorf, et contribua puissamment au succès de la journée. Une indisposition l'empêcha de prendre part à la bataille de Wagram ; et, lorsque la paix fut rétablie, il reprit son commandement de la Croatie. Deux ans après il fut nommé au commandement de l'Esclavonie. En 1813, il fut envoyé sur la frontière d'Italie, ayant d'abord 32,000 hommes dont il ne conserva plus tard que 17,000, près de Clagenfurth. Malgré son infériorité il combattit avec succès les 50,000 hommes qui composaient l'armée du vice-roi d'Italie ; mais étant tombé malade, il fut obligé de remettre le commandement au comte de Bellegarde. En 1814, il fut nommé général commandant en Transylvanie et plus tard en Gallicie, où il mourut le 5 juin 1819.

HILLERIN (Jacques de), d'une ancienne famille du bas Poitou, né à Mortagne vers 1573, se fit recevoir avocat et alla à Paris suivre le palais. Peu de temps après il perdit son père, et des convenances de famille le décidèrent à traiter d'une charge de conseiller au parlement. En 1649, il accepta le titre de conseiller honoraire, et mourut à Paris vers l'an 1663. Voici la liste de ses ouvrages : *les Grandeurs et mystères du saint Verbe incarné*, Paris, 1635-1646, 4 parties ; *les Grandeurs de Marie la sainte Vierge*, 1648, in-fol. ; *Discours meslangez et actions diverses* faits en la cour du parlement de Paris, par J. de Hillerin, prestre, Paris, 1651, etc.

HILLIARD D'AUBERTEUIL, publiciste, naquit vers 1740, probablement à Paris. Après avoir achevé ses études, il travailla chez un procureur, et devait être fort jeune encore lorsqu'il s'embarqua pour Saint-Domingue avec le projet d'y solliciter une place dans les tribunaux, ou d'y exercer la profession d'avocat, très-lucrative dans les colonies. Il demeura 10 ans au Cap, employant ses loisirs à rassembler des matériaux sur les différentes branches de l'administration des colonies dont il se proposait d'écrire l'histoire. De retour à Paris, il y publia : *Considérations sur l'état présent de la colonie française de Saint-Domingue*, 1776, 2 vol. in-8°. Un arrêt du conseil l'ayant supprimé en 1777, il n'en fut recherché qu'avec plus d'empressement. Hilliard était déjà reparti pour

l'Amérique. Cette fois il n'alla point à Saint-Domingue. Il visita les colonies anglaises dont la lutte avec la métropole était déclarée; et lorsqu'il quitta Boston, en 1778, il y laissa des correspondants qui se chargèrent de lui faire parvenir des mémoires sur les provinces qu'il n'avait pu visiter, et de le tenir au courant des événements dont il était facile de prévoir l'importance. Un colon de la Martinique nommé Dubuisson, que l'on a confondu mal à propos avec l'auteur de *Thamas-Kouli-Kan*, fit paraître, en 1780, une réfutation du premier ouvrage d'Hilliard, sous ce titre : *Essais historiques et politiques sur les Anglo-Américains*, Bruxelles, 1782, in-4°, ou 2 vol. in-8°. Dans le courant de l'année 1784, Hilliard fut mis en prison par mesure de police; il paraît que ce fut sur l'ordre du maréchal de Castries, alors ministre de la marine, qui lui gardait rancune de son ouvrage sur Saint-Domingue, et qui saisit la première occasion de l'en punir. Quoi qu'il en soit, Hilliard recouvra promptement la liberté. Plus tard (1786), M. de Calonne soupçonnant qu'il pouvait être l'auteur d'un pamphlet, rédigé dans le but de faire baisser les actions de la compagnie des eaux, donna l'ordre de s'assurer, par une visite nocturne, si l'on en trouverait des exemplaires dans son domicile, et de l'arrêter s'il était reconnu coupable. Il travaillait alors à une Histoire des Provinces-unies des Pays-Bas, dont il publia le *Prospectus* en 1789. Le moment ne lui paraissant pas favorable pour donner suite à ce projet, il retourna vers la même époque dans les colonies. On prétend qu'il y fut assassiné par les menées de l'Américain Dubuisson, le même qui avait réfuté son ouvrage sur Saint-Domingue. Outre les ouvrages déjà cités, on a d'Hilliard d'Auberteuil : *Histoire de l'administration du lord North depuis 1778 jusqu'en 1782; et de la guerre de l'Amérique septentrionale*, Londres et Paris, 1784, 2 vol. in-8°; *Des mœurs, de la puissance, du courage et des lois, considérés relativement à l'éducation d'un prince*, Bruxelles et Paris, 1784, in-8°; *Miss Mac-Rea*, roman historique, Philadelphie (Paris), 1784, in-18.

HILSENBERG (Charles-Théodore), naturaliste et voyageur prussien, naquit le 11 mars 1802, à Erfurt, où son père était chirurgien de la ville. A peine âgé de 17 ans, il se rendit à Vienne. S'étant lié avec François Sieber, naturaliste passionné pour les voyages et récemment revenu d'Égypte, il quitta sa place au commencement de 1820, et le suivit en qualité de secrétaire. Tous deux allèrent à Munich; ensuite ils parcoururent en botanistes le Tyrol, et une partie de l'Italie et de la Suisse. Hilsenberg se mit en route avec Bojer, jardinier de Prague, passa par Vienne, Grætz, Laybach et Trieste où il s'embarqua pour Ferrare. Arrivé à Livourne, il se dirigea sur Marseille. Là, changeant brusquement de résolution, il monta, le 25 mars 1821, sur un navire destiné pour l'île Maurice, où il arriva le 7 juillet. Durant le reste de l'année et une partie de la suivante, il fit avec Bojer des excursions dans cette île, et dans l'île Bourbon : le 1er mai 1822, T. Farquhar, gouverneur de Maurice, qui l'avait accueilli avec bienveillance, le chargea d'une mission à Madagascar. Débarqué à Tamatave, port de la côte orientale de cette grande île, Hilsenberg gagna Tananarive, capitale de la province d'Émirne et résidence de Radama, roi des Ovas, qui s'efforçait de civiliser son peuple. Hilsenberg et Bojer y séjournèrent 18 mois, occupés à recueillir des végétaux et des animaux indigènes; le résultat de leurs recherches fut expédié à la Société linnéenne de Londres. En octobre 1823, Hilsenberg revint à Maurice. Le capitaine Owen, chef d'une expédition britannique qui explorait les côtes du continent africain et de ses îles, aborda à Maurice au milieu de 1824. Comme il avait perdu son chirurgien-botaniste à Séna dans la colonie portugaise de Mosambique, il engagea Hilsenberg à le remplacer. Celui-ci se rendit à cette proposition malgré les instances de ses amis, et le 15 juillet il s'embarqua avec Owen. Mais, dès le 18 août, la maladie nommée fièvre de Madagascar l'avait attaqué, et son état empira tellement qu'on le mit à terre le 8 septembre : il mourut le 11 à l'île Sainte-Marie, petit établissement français près de la côte nord-est de Madagascar. Des journaux allemands ont publié dans le temps des extraits de lettres de Hilsenberg.

HILTON (Walter ou Gautier), célèbre ascétique anglais, vivait sous le roi Henri VI, vers 1440. Suivant Pits (*De illustr. Angliæ scriptor.*), il habitait la chartreuse fondée par Henri V, aux bords de la Tamise, près Schen, sous le nom de monastère de Bethléem. Des écrivains critiques ont cru pouvoir revendiquer en sa faveur l'*Imitation de Jésus-Christ*, attribuée dans plusieurs manuscrits anciens à un chartreux. Parmi ses nombreuses productions, dont on trouve la liste dans le *Theatrum chronologicum* de Morozzi, son *Guide de la perfection*, publié par M. A. Wodhead (Londres, 1659), est plus connu.

HIMBERT DE FLEIGNY (Louis-Alexandre), né le 12 décembre 1750, jouissait avant la révolution d'un très-bon emploi dans l'administration des eaux et forêts. S'étant montré néanmoins partisan des innovations, il fut nommé, en 1790, maire de la Ferté-sous-Jouarre et, en septembre 1792, député à la Convention nationale par le département de Seine-et-Marne. D'abord secrétaire de cette assemblée, il y demanda dans l'une des premières séances la démonétisation des assignats à face royale, dans le procès de Louis XVI, se récusa d'abord comme juge, puis vota pour la détention provisoire, le bannissement à la paix, et enfin pour le sursis. Il ne parla guère ensuite que sur des objets de finances et d'administration, et fut envoyé au commencement de 1793 dans les départements voisins de Paris, pour y surveiller l'approvisionnement de cette capitale. Après la session conventionnelle il passa au conseil des Anciens. S'étant montré favorable à la révolution du 18 brumaire, il fut porté au tribunat. Après la suppression de ce corps en 1804, il fut nommé préfet du département des Vosges. Le zèle qu'il mit, en 1814, à faire exécuter les instructions de Napoléon pour la défense du territoire lui attira des persécutions de la part des alliés. Arrêté entre Épinal et Igny dans le froid le plus rigoureux, au milieu du mois de janvier, par une troupe de Cosaques, il fut emmené prisonnier à Bâle, puis à Ulm, et ne recouvra la liberté que lorsque la paix fut conclue. Alors il revint en France, mais ne fut point employé. Napoléon l'ayant nommé préfet de Tarn-et-Garonne en 1815, après son retour de l'île d'Elbe, il n'accepta pas et continua de vivre dans la retraite à la Ferté-sous-Jouarre. Il a écrit : *la Mort de Henri*

de Guise, tragédie en 5 actes, non représentée, imprimée en 1815, et distribuée aux amis de l'auteur. Himbert de Fleigny est mort à la Ferté-sous-Jouarre, le 11 juin 1825.

HIMÉRIUS, rhéteur et sophiste, né à Prusias en Bithynie dans le 4e siècle de l'ère chrétienne, parcourut successivement plusieurs villes de la Grèce, se fixa à Athènes et ouvrit une école de rhétorique où il eut l'honneur de compter parmi ses disciples saint Basile et saint Grégoire de Nazianze. Sur sa réputation, l'empereur Julien l'appela à Antioche et l'emmena dans son expédition de Perse. Himérius mourut d'épilepsie dans un âge fort avancé. Il avait écrit plus de 50 discours, dont Photius a conservé 36 morceaux choisis. Ces extraits et 34 discours, dont 24 sont entiers, ont été réunis, traduits en latin, commentés par Vernsdorf et publiés à Groningue, 1790, in-8°. Avant cette publication, outre les extraits de Photius, on ne connaissait que 5 discours d'Himérius.

HIMILCON, navigateur carthaginois, entreprit un voyage dans l'Océan septentrional, avant qu'aucun autre explorateur en eût indiqué la route, et employa près de 4 mois pour arriver aux îles connues aujourd'hui sous le nom de *Grande-Bretagne*. On trouvera des détails sur ce voyageur remarquable dans les *Recherches sur la géographie des anciens,* par Gosselin, tome IV.

HIMILCON, général et sénateur carthaginois, de la faction Barcine, insulta Hannon, chef du parti opposé, en plein sénat, à l'occasion de la victoire de Cannes, et insista fortement pour qu'on accordât les secours que demandait Annibal. Envoyé lui-même en Sicile avec une armée, pour secourir Syracuse, que bloquait Marcellus, il débarqua au port d'Héraclée, reprit, sur les Romains, Agrigente et plusieurs autres villes; mais il arriva trop tard devant Syracuse, et trouva Marcellus maître de deux quartiers de cette ville. Himilcon attaqua, avec beaucoup de vigueur, les retranchements des Romains, mais sans aucun succès. La peste étant venue ravager son camp, il perdit la plupart de ses soldats, fut atteint lui-même de la contagion, et en mourut devant Syracuse l'an 215 avant l'ère chrétienne.

HIMILCON, surnommé *Phamœus,* général de la cavalerie carthaginoise, défendit avec valeur les approches de Carthage, assiégée par les Romains; mais à la suite d'une entrevue secrète avec Scipion, il passa à l'ennemi avec 2,000 chevaliers, et contribua par sa défection à la ruine de Carthage, l'an 147 avant J. C.

HIMLY (Charles), médecin allemand, né le 30 avril 1772, à Brunswick, où son père était conseiller aulique, prit du service comme chirurgien dans les armées prussiennes sur le Rhin, et visita ensuite l'hôpital de Wurzbourg où il séjourna quelque temps. En 1795, il fut nommé professeur de clinique au collége médico-chirurgical de Brunswick et commença dès lors à s'occuper d'une manière spéciale de l'étude des maladies des yeux, sur lesquelles il a publié des travaux importants. En 1801, le célèbre Hufeland ayant été appelé à Berlin pour y être médecin du roi de Prusse, Himly fut choisi pour le remplacer dans la chaire de clinique de l'université d'Iéna. En 1803, il fut nommé professeur de médecine pratique à l'université de Gœttingue. Il occupa cette chaire pendant 34 ans, fut nommé successivement directeur de l'hôpital de Gœttingue, membre de l'Académie des sciences de la même ville, chevalier de l'ordre des Guelphes et correspondant d'un grand nombre de sociétés savantes. De 1809 à 1815, il fut l'un des principaux collaborateurs du *Journal* et de la *Bibliothèque de médecine pratique* d'Hufeland. Il mourut d'une attaque d'apoplexie, le 22 février 1837. Ses ouvrages sont : *Traité sur les effets de l'irritation morbide sur le corps humain,* Brunswick, 1795, in-8° (en allemand); *Traité sur la gangrène des parties molles et dures avec quelques esquisses de théorie médicale,* Gœttingue, 1800, in-8° (allemand); *Sur la vaccine* (allemand), Francfort, 1801, in-8°; *Observations ophthalmologiques,* Brême, 1801-1805, in-8° (allemand); *Bibliothèque ophthalmologique,* ibid., 1803-1807, in-8°, etc.

HIMMEL (Frédéric-Henri), maître de chapelle du roi de Prusse, naquit le 20 novembre 1765 à Treuenbrietzen, petite ville de Brandebourg, étudia d'abord la théologie et se rendit à Potsdam pour subir ses examens afin d'obtenir une place d'aumônier de régiment. Son habileté au piano lui mérita la protection de Frédéric-Guillaume II qui le nomma compositeur de sa chambre et lui donna de l'argent pour voyager. Himmel visita l'Italie et y fit représenter plusieurs opéras. Nommé maître de chapelle du roi de Prusse, il revint à Berlin, fit encore divers voyages en Russie, en Angleterre, en France, et mourut d'hydropisie à Berlin le 8 juin 1814. On distingue parmi ses ouvrages : *Fanchon la vielleuse,* opéra, paroles de Kotzebue; *les Sylphes,* opéra, 1807, des cantates, des sonates, etc.

HINCKELMANN (Abraham), savant orientaliste, né à Dobeln (Misnie) en 1652, mort le 11 février 1695, fut prédicateur, surintendant général des églises de Hesse-Cassel, et professeur honoraire de l'académie de Giessen. Il est principalement connu par son édition du *Coran,* la première en arabe, Hambourg, 1694, in-4°, assez rare. On a encore de lui une traduction allemande de l'*Apologétique* et du *Livre de la patience,* de Tertullien, quelques écrits de controverse et des *Dissertations théologiques*. On en trouve la liste dans la *Bibliothèque théologique* de Walchius, et dans le *Dictionnaire* de Chauffepié.

HINCKLEY (Jean), théologien anglais, né en 1617, dans le comté de Warwick, fut élevé dans les principes puritains, que les sermons du docteur Wentworth le persuadèrent d'abjurer; il fut vicaire de Coleshill, dans le comté de Berks; ensuite de Drayton, dans le comté de Leicester; et enfin recteur de Northfield, dans le comté de Worcester. Il mourut le 13 avril 1695. On a de lui, entre autres ouvrages, un volume de *Sermons,* publiés en 1657, in-8°, et *Fasciculus litterarum,* ou *Lettres sur différents sujets,* 1680, in-8°.

HINCKLEY (Jean), membre de la Société des antiquaires de Londres, avait un logement dans Gray's Inn, où il vivait avec une parcimonie sordide qui le faisait tristement remarquer; tout à coup on fut étonné de ne plus le voir sortir comme à l'ordinaire. Au bout de quelques semaines les gens de la maison ayant cru devoir pénétrer dans sa chambre au moyen d'une échelle, le trouvèrent mort dans son lit, en novembre 1814. On a de lui : *Réponse du peuple à l'évêque de Landaff,* 1798, in-8°; *Histoire de Rinaldo Rinaldini,* traduite de l'allemand de Vulpius, 1800, 3 vol. in-12, etc.

HINCMAR, 32e archevêque de Reims, né au commencement du 9e siècle, fut élevé à l'abbaye de Saint-Denis, dont il devint chanoine. C'est alors qu'il fit rendre pour ce monastère un règlement d'une excessive sévérité, mais auquel il se soumit le premier. Placé sur le siége de Reims, il y montra dans plusieurs occasions une rigidité qui approchait même de l'intolérance et de la cruauté. Il concourut à faire jeter en prison, d'où ce malheureux ne sortit jamais, le bénédictin Gotescalc, avec lequel il avait eu des différends au sujet des deux prédestinations. Il abusa de son pouvoir personnel et de son ascendant sur le roi Charles le Chauve pour satisfaire des vengeances particulières, notamment sur deux évêques et sur son propre neveu, et mourut à Épernay en 882. Ce prélat a laissé de nombreux ouvrages, parmi lesquels on cite un *Traité sur la prédestination*; un *sur le divorce du roi Lothaire et de la reine Thietberge*; un recueil de *Capitulaires*. Ses *OEuvres* ont été publiées par le P. Sirmond, jésuite, Paris, 1645, 2 vol. in-folio. Le P. Cellot ajouta à cette édition, qui est la meilleure, un 2e vol. en 1688.

HINCMAR, neveu du précédent, évêque de Laon vers l'an 858, remplit diverses missions de haute importance et assista à plusieurs conciles; mais il est connu surtout par l'opiniâtreté et la fougue de son caractère; il méconnaissait tout autre pouvoir que le sien, et il anathématisait quiconque osait s'opposer à ses décisions. Il excommunia son clergé tout entier, et le roi lui-même. Deux conciles s'assemblèrent sous la présidence de son oncle pour mettre ordre à cet état de choses. Dans le second, tenu en 871, Hincmar fut déposé, mis en prison, et on lui creva les yeux. Le pape Jean VIII, qui avait ratifié cette condamnation, eut plus tard pitié de Hincmar, et le rendit à ses fonctions. On ignore l'époque de sa mort. Il a composé quelques écrits peu connus.

HINOIOSA (Pedro de), gentilhomme de la chambre, et favori de Gonzale Pizarre, frère du conquérant du Pérou, l'excita à la révolte, fut nommé son amiral en 1545, parut devant Panama avec 11 vaisseaux et des troupes de débarquement, s'ouvrit les portes de la ville par une négociation adroite, s'empara de Nombre de Dios, de l'autre côté de l'isthme, et rendit Gonzale maître de la mer du Sud. Mais gagné l'année suivante par le licencié P. de la Gasca, envoyé par Charles-Quint, il abandonna Gonzale, livra la flotte, et fut récompensé de sa défection par l'emploi de général de terre et de mer. Après la défaite de Gonzale, en 1548, Hinoïosa eut en partage le département d'Indiens qui avait appartenu à ce chef, et qui rapportait plus de 100,000 ducats de rente. Nommé, en 1552, capitaine général de la province de la Plata, il y fut massacré, l'année suivante, par ses propres soldats, auxquels son humeur altière, sa vanité insupportable et son avarice sordide l'avaient rendu odieux.

HIPPARCHIA, native de Maronée, ville de Thrace, florissait sous le règne d'Alexandre le Grand. Issue d'une famille honnête, et douée de quelques charmes, elle se vit rechercher par plus d'un parti distingué. Mais ayant entendu plusieurs fois les discours du philosophe Cratès, elle se prit, pour ce cynique, d'une passion que rien ne put détruire. Ses parents firent de vains efforts pour la détourner d'une union aussi ridicule. Ils recoururent à Cratès lui-même. Le philosophe, pour plaire à la famille, déploya devant Hipparchia toute son éloquence. Il lui montra sa bosse; car il était difforme: il lui peignit sa misère; et, mettant à terre son manteau, sa besace et son bâton: « Voilà, dit-il, tout mon avoir, et les seuls biens que vous aurez en partage. — Que m'importe, reprit la jeune fille! je méprise l'opulence; c'est Cratès que je veux. Je ne trouverai jamais d'époux plus beau, ni plus riche que lui. » Cela dit, elle prend le costume des cyniques, et s'unit à Cratès. Celui-ci la conduisit sous le portique (on veut que ce soit le Pœcile); et, dans ce lieu, le mariage fut consommé, *coram luce clarissimâ*, dit Apulée. Un ami de Cratès les couvrit de son manteau, pour dérober leurs amours aux regards des curieux. Elle avait, dit-on, composé plusieurs écrits, mais aucun ne nous est parvenu. Suidas lui attribue des *Questions à Théodose*, des *Hypothèses philosophiques*, et *Epicheremata quædam*, et Ménage, d'après un passage de Diogène Laërce, des *Lettres* à son mari. P. Petit a fait un poëme intitulé: *Cynogamia, sive de Cratetis et Hipparchiæ amoribus*, Paris, 1677, in-8o. Il a paru en 1787: *Hipparchie et Cratès, conte philosophique* (par Dantal), in-12. On doit aussi à Wieland un roman intitulé: *Cratès et Hipparchia*, traduit par Vanderburg, Paris, 1818, 2 vol. in-18.

HIPPARQUE, fils de Pisistrate, tyran d'Athènes, lui succéda avec son frère Hippias, l'an 528 avant J. C. Insulté par Harmodius, il fit un affront public à la sœur de ce jeune homme qui, aidé de son ami Aristogiton, forma une conspiration contre les tyrans. Hipparque tomba sous leurs coups l'an 514 avant J. C. Hippias leur échappa.

HIPPARQUE, le plus célèbre astronome de l'antiquité, naquit à Nicée en Bithynie dans le 2e siècle avant J. C. On a peu de particularités sur sa vie, et l'époque de sa mort est ignorée. D'après Ptolémée, le principal siége de ses observations était la ville de Rhodes; mais dans tout ce qui nous reste de lui on ne voit rien qui indique précisément le lieu qu'il habitait. Il est l'inventeur de la projection que les modernes ont appelée stéréographique; et il est le premier qui reconnut et donna les moyens de déterminer les mouvements du soleil, ou ce qu'on appelle l'excentricité apparente de l'orbite solaire et le lieu de son apogée. Il détermina aussi les révolutions et les moyens mouvements des planètes. Son *Commentaire* sur Aratus, imprimé pour la première fois avec la traduction latine d'Hildéric, Florence (Juntes), 1567, in-fol., a été reproduit par Petau dans son *Uranalogion* en 1630 et 1705. Pline l'Ancien nous a conservé les titres des ouvrages d'Hipparque qui se sont perdus. Dans le nombre se trouvait un *Traité des levers et des couchers des étoiles*, dans lequel il démontrait, dit-on, ses principes de trigonométrie sphérique, science alors entièrement nouvelle, et sans laquelle il n'y a point d'astronomie.

HIPPEL (Théodore-Théophile d'), un des plus spirituels écrivains de l'Allemagne, naquit en 1741, à Gerdauen, petite ville de la Prusse orientale, où son père, d'une famille noble, mais qui était déchue par l'effet de la pauvreté, tenait un mince pensionnat. A 15 ans il se rendit à l'université de Kœnigsberg, pour y suivre les cours de théologie: la philologie, la philosophie, les mathématiques l'occupèrent en même temps. Hippel était fort lié avec un officier au service de Russie, le

lieutenant de Keyser; et, à sa persuasion, il le suivit en 1760, à Saint-Pétersbourg où la compagnie de son ami le fit admettre dans des cercles distingués. Il préféra revenir dans sa patrie, et accepta une éducation particulière dans une maison noble. C'est là qu'il sentit les premières atteintes d'une passion qui joua un rôle immense dans sa vie et à laquelle il dut en partie ce qu'il fut. La jeune personne objet de cet amour était beaucoup au-dessus de lui, par sa position et par sa fortune. Il jura de s'élever à son niveau; et la force de volonté, la pureté des moyens qu'il déploya pour arriver au but méritent de servir de modèle. Il commença par se dire que la jurisprudence serait pour lui la clef des richesses et des honneurs qu'il aspirait à posséder, et il se livra de toutes ses forces à cette science, sans toutefois abandonner son éducation particulière, si ce n'est en 1762. Libre de ce lien, il redoubla d'activité, suivit les tribunaux ainsi que les cours, subit de rudes examens. Décoré enfin du titre d'avocat, il établit un cabinet de consultation; et plaidant, conseillant, dirigeant tour à tour, il se fit un grand renom de probité, de savoir et de talent oratoire. Les honneurs, les fonctions administratives vinrent successivement, magiquement en quelque sorte, et comme il se l'était prophétisé à lui-même en se traçant un plan de vie, le chercher au milieu des dossiers et des clients. En 1780, il réunissait les fonctions de bourgmestre de Kœnigsberg et de directeur de police au double titre de membre du conseil de guerre et de président de la ville. Un diplôme impérial avait reconnu et ravivé sa noblesse. Les richesses aussi vinrent embellir cette position florissante. Mais, chose bizarre, ou simple peut-être, il avait renoncé depuis longtemps à la possession de celle dont l'image l'avait animé et poussé sur la route de la fortune. Lors de l'incorporation de Dantzig à la monarchie prussienne, il fut chargé de diverses négociations ou transactions par le gouvernement. Les contestations aplanies, il retourna à Kœnigsberg, et c'est là qu'il mourut, encore jeune, en 1796. Il laissait 140,000 thalers. Voici les principaux ouvrages d'Hippel : *Du mariage,* 1774; 5e édition, 1825; *De l'amélioration civile des femmes,* Berlin, 1792; *De l'éducation des femmes,* ibid., 1801; *Carrières humaines en lignes ascendantes avec les annexes A, B, C,* ibid., 1778-1791, 3 parties : c'est le plus excentrique des ouvrages d'Hippel; *Mon autobiographie; les Caravanes ab hoc et ab hac du chevalier A à Z,* Berlin, 1793 et 1794, 2 vol.; *Zimmermann Ier et Frédéric II,* ibid., 1790; *Des comédies et poésies diverses* (chants spirituels, tableaux idylliques de la nature, etc.), par H. Frédéric Quittenbaum (cognassier), sculpteur en bois. Reimer a publié une édition de ses œuvres, Berlin, 1827.

HIPPIAS, fils de Pisistrate et frère d'Hipparque, échappa aux coups d'Harmodius et d'Aristogiton. Ce dernier, mis à la torture, accusa faussement les plus chers amis d'Hippias, qui les livra sur-le-champ aux bourreaux. Depuis ce moment, Hippias ne voulut plus devoir sa sûreté qu'à sa barbarie. Athènes se remplit de proscriptions; les tourments les plus cruels furent mis en usage, et les femmes s'y distinguèrent par leur constance héroïque. Les citoyens poursuivis par la tyrannie se hâtèrent de quitter en foule une patrie dévouée à la mort. Bientôt ils sollicitèrent au dehors les puissances voisines pour être rétablis dans leurs propriétés. Les Lacédémoniens prirent enfin les armes en leur faveur. D'abord repoussés par les Athéniens, un hasard leur donna ensuite la victoire. Les enfants d'Hippias étant tombés entre leurs mains, celui-ci, père avant que d'être roi, consentit, pour les racheter, à abdiquer sa puissance et à quitter en 5 jours l'Attique (510 avant J. C.). Les Lacédémoniens, qui en s'armant pour les émigrés n'avaient eu d'autre vue que de s'emparer de l'Attique, voyant leurs espérances déçues, voulurent rétablir sur le trône celui qu'ils en avaient chassé. La réinstallation du tyran d'Athènes, proposée par les Spartiates au conseil Amphictyonique, en fut rejetée avec indignation; et le malheureux Hippias se retira alors à la cour du satrape Artapherne où bientôt, en attirant les armes du grand roi contre sa patrie, il ne fit que consolider la république qu'il prétendait renverser. Il mourut aux champs de Marathon, en cherchant à recouvrer sa couronne avec l'appui et le secours des Perses.

HIPPOCRATE, surnommé avec raison le prince des médecins, le fondateur de l'art de guérir, le père de la médecine, naquit à Cos, île de la mer Égée, consacrée à Esculape, qui y avait un temple fameux. Les renseignements qui nous sont parvenus sur la vie d'Hippocrate, se réduisent à peu de chose. Ses contemporains l'ont beaucoup loué pour son profond savoir et son expérience consommée, mais ne nous ont presque rien laissé sur les circonstances de sa vie. Hippocrate lui-même, dans ceux de ses écrits dont personne ne conteste l'authenticité, nous donne fort peu de détails sur les actions dont sa longue et honorable carrière dut être semée. L'auteur grec et incertain qui, sous le nom de Soranus, nous a transmis quelques fragments biographiques sur Hippocrate, nous apprend que le père de ce médecin se nommait Héraclide, et tirait, par une longue suite de descendants, son origine d'Esculape. Du côté de sa mère, qui s'appelait Praxithée, Hippocrate descendait d'Hercule. Il était donc de cette famille des Asclépiades, qui, de temps immémorial, s'était vouée exclusivement au culte du dieu de la médecine. On voit par la table de Meibomius (*Comment. in Hipp. jusjur.*), qu'il était le dix-septième des descendants d'Esculape, dont son aïeul, appelé Hippocrate I, était le quinzième. La naissance d'Hippocrate II, ou le *Grand,* est fixée par Soranus à la première année de la quatre-vingtième olympiade, époque qui coïncide avec l'an 460 avant Jésus-Christ : conséquemment il fut contemporain de Socrate et de Platon, un peu plus jeune que le premier, un peu plus âgé que le second, qui le cite souvent avec éloge; et son nom commença à devenir illustre pendant la guerre du Péloponèse, qui, comme on sait, dura depuis l'an 431 jusqu'à 404 avant J. C. Après avoir reçu à Cos sa première instruction de son père Héraclide, qui probablement lui enseigna l'art de traiter les maladies dans les temples, à la manière des Asclépiades, Hippocrate alla étudier à Athènes sous Hérodicus de Selymbre. Il eut aussi pour maître le sophiste Gorgias. Quelques autres prétendent qu'il fut, en outre, disciple de Démocrite : on ajoute même qu'il avait conçu pour ce philosophe une si haute estime, que, pour la lui témoigner, il écrivit ses ouvrages en dialecte ionique, quoiqu'il fût né Dorien. Hippocrate n'était pas moins instruit en

philosophie qu'en médecine. L'étendue de ces deux sciences, ou plutôt l'abus qu'on faisait déjà de la première, le porta, non pas à l'abandonner entièrement, mais à n'en réserver que ce qu'il crut nécessaire à la justesse du raisonnement dans la science médicale. Après la mort de son père, il voyagea beaucoup, suivant l'usage des médecins et des philosophes de son temps; et il finit par se fixer en Thessalie, ce qui l'a fait quelquefois appeler *Thessalien*. Soranus rapporte qu'Hippocrate vécut à la cour de Perdiccas, roi de Macédoine, et qu'il le guérit d'une consomption causée par l'amour malheureux de ce prince pour sa belle-mère Phila. Il paraît aussi avoir séjourné longtemps dans la Thrace; car il cite fréquemment, dans ses relations de maladies épidémiques, les villes thraciennes d'Abdère, de Datus, de Dorisque, d'OEnus, de Cardie, et l'île de Thasos. Il est également vraisemblable qu'il voyagea dans la Scythie et dans les pays limitrophes du royaume de Pont et des Palus-Méotides, parce que la description qu'il donne des mœurs et du genre de vie de Scythes, est extrêmement exacte et fidèle. D'après Soranus, les villes d'Athènes, d'Abdère et l'Illyrie, durent à Hippocrate le bienfait d'être délivrées d'une peste qui y causait de grands ravages. Quoi qu'il en soit, les Athéniens, reconnaissants des services que leur avait rendus cet illustre médecin, décrétèrent qu'il serait publiquement initié aux mystères de Cérès, que sa tête serait ornée d'une couronne d'or, qu'il jouirait du droit de citoyen, qu'il serait entretenu toute sa vie aux frais du gouvernement dans le Prytanée, enfin que tous les enfants nés dans la patrie d'Hippocrate, pourraient venir passer leur jeunesse à Athènes, où ils seraient traités comme ceux des habitants mêmes de la ville. Suivant Galien, ce fut en faisant allumer de grands feux et brûler partout des substances aromatiques, qu'Hippocrate parvint à arrêter la peste d'Athènes. Cependant la réputation du médecin de Cos s'étendait au loin : l'éminence de ses talents, l'éclat de ses succès, sa rare sagacité, son entier et continuel dévouement pour ses semblables, inspiraient la confiance générale même parmi les peuples étrangers à la Grèce. On assure qu'appelé à la cour d'Artaxerce Longue-Main, pour s'opposer aux ravages d'une épidémie qui moissonnait les armées de ce prince, Hippocrate repoussa les offres magnifiques par lesquelles on voulait le séduire, et fit cette réponse au satrape Hystane, gouverneur de l'Hellespont, chargé de la mission d'Artaxerce : « Dites à votre maître que j'ai de quoi vivre, me vêtir et me loger; que l'honneur me défend d'accepter les présents des Perses, et de secourir des barbares qui sont les ennemis des Grecs. » Artaxerce, irrité, ordonna aux habitants de Cos de lui livrer Hippocrate, et les menaça, s'ils s'y refusaient, de mettre leur ville à feu et à sang; mais les citoyens de Cos, bravant les menaces de ce roi des rois, lui répondirent que, pleins de confiance dans la justice des dieux, ils se plaçaient sous leur protection, et qu'ils préféraient la mort la plus cruelle au déshonneur de sacrifier leur illustre compatriote à la colère d'un homme tout aussi mortel que les autres hommes. Parmi les cures les plus éclatantes du médecin de Cos, on célèbre surtout celle de Démocrite, qu'il entreprit à la prière des habitants d'Abdère, aux yeux desquels ce philosophe paraissait avoir perdu la raison. Pénétrés de reconnaissance, les Abdéritains offrirent à Hippocrate 10 talents, qu'il refusa, en les remerciant de lui avoir procuré l'occasion de connaître, au lieu d'un fou, le plus sage des hommes. Hippocrate passa les dernières années de sa vie en Thessalie, à Larisse surtout, ainsi qu'à Cranon, à Phères, à Tricca et à Méliboca. On ne sait pas précisément en quelle année, ni à quel âge mourut Hippocrate. Au rapport de Soranus, c'est à Larisse qu'il termina sa longue et brillante carrière, dans sa 85e ou 86e année, suivant les uns; à 104 ans, suivant les autres: enfin, quelques-uns prétendent qu'il eut une longévité de 109 ans. Le vulgaire, qui ne veut voir naître ni mourir les grands hommes d'une manière commune, trouva merveilleux qu'un essaim d'abeilles fût venu déposer son miel sur le tombeau d'Hippocrate, et que les nourrices eussent rencontré, dans l'application de ce miel, un remède pour les aphthes des enfants. Hippocrate eut un grand nombre de disciples, qu'il initia libéralement aux principes de son art. Il exigeait d'eux un serment, qui est un monument trop remarquable pour n'en pas rappeler les principales dispositions : « Je jure, leur faisait-il dire, par Apollon, par Esculape, par Hygie, et les autres dieux et déesses de la médecine, de tenir religieusement la promesse solennelle à laquelle je m'engage. Je regarderai comme mon propre père celui qui m'aura instruit dans l'art de guérir. Je lui témoignerai ma reconnaissance en subvenant à tous ses besoins. Je considérerai ses enfants comme les miens et leur enseignerai gratuitement la médecine, s'ils ont le dessein d'embrasser cette profession. J'agirai de même envers ceux qui se seront engagés par le serment que je prête. Jamais je ne me laisserai séduire pour administrer, à qui que ce soit, un médicament mortel, ni pour exciter l'avortement... Mon unique but sera de soulager et de guérir les malades, de répondre à leur confiance, et d'éviter jusqu'au soupçon d'en avoir abusé, spécialement à l'égard des femmes. Dans quelque position que je me trouve, je garderai le silence sur les choses que j'aurai jugé devoir rester secrètes. Puissé-je, religieux observateur de mon serment, recueillir le fruit de mes travaux, et mener une vie heureuse, sans cesse embellie par l'estime générale! Que le contraire m'arrive, si je deviens parjure! » La première édition grecque des *OEuvres d'Hippocrate* a été publiée sous le titre d'*Opera gr.*, Venise, 1526, in-fol. : cette belle édition est rare, mais peu correcte; l'édition de Bâle, 1538, est plus complète. Les éditions grecques et latines les plus estimées sont celles de Foës et de Chartier; les meilleures versions latines sont celles de J. Culmann, Bâle, 1558, in-fol.; de J. Marinelli, Venise, 1575, in-fol.; de J. B. Paitoni, Venise, 1737-39, 3 vol. in-fol.; de Haller, Lausanne, 1769, 4 vol. in-8°. Les *OEuvres d'Hippocrate* ont été traduites en français par Tardy, 1697, 2 vol. in-12, peu estimée; par A. Dacier; par Gardeil, Toulouse, 1801, 4 vol. in-8°; par M. de Mercy, 1808-24, 10 vol. in-12. Plusieurs médecins ont aussi traduit divers traités de ce grand maître.

HIPPOCRATE. Outre le grand Hippocrate les auteurs en ont compté plusieurs auxquels ils ont même attribué quelques-uns des ouvrages de celui qui a rendu ce nom si illustre. — HIPPOCRATE Ier, était, dit-on, le père d'Hippocrate le Grand. C'est à lui que nous devons,

a-t-on prétendu, le *Traité des articulations*, le *Traité des fractures* et une partie des *Prénotions coaques*. — HIPPOCRATE II serait celui de l'article qui précède. — HIPPOCRATE III, petit-fils du second, aurait composé le livre des *Maladies*, ou la 2e partie du livre de la *Nature de l'homme*. — HIPPOCRATE IV, un des médecins d'Alexandre, guérit Roxane, sa veuve, et ajouta aux *Épidémies* d'Hippocrate le livre V de cet ouvrage. — Trois HIPPOCRATE encore sont cités comme des médecins-auteurs, mais sans désignation bien précise d'ouvrages. Thessalies et Dracon, fils d'Hippocrate, et Polyle, son gendre, peuvent être aussi nommés comme les successeurs immédiats de sa gloire.

HIPPOCRATE, vétérinaire grec, qu'il ne faut pas confondre avec le père de la médecine, vivait probablement dans le 4e siècle : en effet, il était contemporain d'Apsyrte, autre vétérinaire. On possède plusieurs fragments de ses ouvrages, dans la collection des Hippiatres grecs faite par ordre de l'empereur Constantin Porphyrogénète. On en trouve aussi un dans la collection des Géoponiques. Van der Linden a imprimé ces fragments dans son édition grecque et latine des *OEuvres du père de la médecine*; mais le docteur Valentini, premier médecin de l'hôpital du Saint-Esprit de Rome, en a publié une édition séparée sous ce titre : *Hippocratis veterinaria latine et italice reddidit et notis illustravit Petrus Aloysius Valentini*, Rome, 1814.

HIPPOCRATE DE CHIO, célèbre géomètre qui vivait dans le 5e siècle avant J. C. est particulièrement connu par la découverte de la quadrature de la lunule qui porte son nom. Il fut aussi le premier à démontrer que le problème de la duplication du cube tenait à l'invention de deux moyennes proportionnelles entre deux lignes données. Montucla a analysé les découvertes de ce géomètre dans son *Histoire des mathématiques* (tome Ier, page 152 et suivantes).

HIPPOLYTE (ST.), évêque, souffrit le martyre vers 240 de J. C., sous le règne de l'empereur Alexandre Sévère. On n'a presque point de détails sur la vie de ce saint personnage, dont l'Église célèbre la fête le 22 août. On sait seulement qu'il avait composé plus de 30 ouvrages, dont la plupart sont perdus. Il nous reste de lui : *Canon paschalis* (table qui servait à déterminer le jour de la fête de Pâques), publiée pour la première fois par Joseph Scaliger dans son traité *De emendatione temporum*, Paris, 1583, in-fol.; avec un *Commentaire*, Leyde, 1595, in-4o; *De Antichristo liber*, publié en grec par M. Gudius, Paris, 1661, in-8o; traduit en latin par le P. Combefis, et inséré avec des notes dans le XXVIIe vol. de la *Biblioth. Patrum*; *De Suzannâ et Daniele*, traduit en latin par le P. Combefis, à la suite du précédent; *Demonstratio adversus Judæos*, publié en latin par F. Turrian, et inséré dans l'*Apparatus sacer* de Possevin, 1606; *De Deo trino et uno*, etc., publié par Ger. Vossius, en grec et en latin avec notes, Mayence, 1606, in-4o; des *Fragments d'un commentaire sur la Genèse*; et quelques autres ouvrages conservés par saint Jérôme, Pallade, Théodoret, Photius et Nicéphore. Tous ces ouvrages ont été recueillis par Fabricius, Hambourg, 1716-1718, 2 vol. in-fol.

HIPPONAX, poëte grec, né à Éphèse dans le 6e siècle avant J. C., chassé de sa patrie par les tyrans qui la gouvernaient, alla s'établir à Clazomènes, où il termina sa carrière. Il exerça principalement son talent dans le genre satirique, et il ne nous reste de lui qu'un petit nombre de fragments.

HIPPONICUS, nom commun à plusieurs personnages qui ont eu quelque célébrité dans l'histoire d'Athènes. Le plus ancien était ami de Solon. — HIPPONICUS, surnommé *Laccoptontos*, descendant du précédent, se livra à l'exploitation des mines, et passa pour le plus riche particulier de la Grèce. Il fut tué au combat de Delium l'an 424 avant J. C., étant l'un des généraux des Athéniens. Une de ses filles avait épousé Alcibiade. — HIPPONICUS, petit-fils du précédent, épousa la fille d'Alcibiade, son oncle maternel. On trouve un mémoire sur cette famille dans le 3e vol. des Nouveaux Mémoires de l'Académie des inscriptions.

HIRAM, roi de Tyr, monta sur le trône à la mort d'Abibal, son père, vers l'an 1023 avant J. C. Chéri dans ses États, respecté au dehors, il fit jouir ses sujets d'une longue paix, qui ne fut troublée que par la révolte des Eycéens. Ces peuples ayant tenté de se séparer de leur métropole, Hiram les fit rentrer dans le devoir par la force des armes, et sut les y retenir par ses bienfaits. C'est la seule expédition militaire dont il soit fait mention dans son histoire. Hiram mérita de fixer, par son règne, les commencements de la monarchie tyrienne. Il agrandit différentes villes dans la partie orientale de ses États, fortifia sa capitale, en répara les temples. Contemporain de David et de Salomon, il s'empressa, à la mort du premier, d'envoyer une ambassade à Jérusalem pour féliciter le nouveau roi, et lui offrir la continuation de l'alliance qu'il avait contractée avec son père. Peu de temps après, Salomon ayant eu besoin de matériaux et d'ouvriers pour la construction du temple, le roi de Tyr lui fournit l'un et l'autre, et voulut contribuer de 120 talents d'or aux frais de l'édifice. Salomon reconnut cette libéralité par des présents annuels de blé et d'huile, auxquels il joignit dans la suite l'offre de 20 villes en Galilée. Hiram n'accepta point. Lorsque Salomon voulut envoyer chercher de l'or à Ophir, son généreux allié, auquel il eut encore recours, lui donna des ouvriers pour construire une flotte, et d'habiles pilotes qui la conduisirent à sa destination, et la ramenèrent, chargée de richesses, dans les ports de la Judée. Hiram termina à l'âge de 53 ans un règne qui en avait duré 38. Son fils, Bazor, lui succéda, l'an 985 avant J. C.

HIRAM, célèbre architecte et sculpteur, était fils d'un Tyrien et d'une Israélite de la tribu de Nephtali. Il fut envoyé par Hiram, roi de Tyr, à Salomon, qui lui confia la conduite des travaux du temple, et l'exécution de différents ouvrages en fonte. Il vivait 1000 ans avant J. C.

HIRET (JEAN), historien, né vers le milieu du 16e siècle à Chazé, dans l'Anjou, avait embrassé l'état ecclésiastique : il prend les titres de curé de Challain au diocèse d'Angers, et de chapelain de l'église de Paris. Hiret devait être sur le retour de l'âge lorsqu'il publia les *Antiquités d'Anjou*, Angers, 1605, in-12, dont il offrit la dédicace à Guillaume Fouquet de la Varenne, gouverneur pour le roi des ville et château d'Angers. Ayant revu depuis son livre, il en donna une seconde édition, 1618, in-12. Les *Antiquités d'Anjou* sont à pro-

prement parler les annales abrégées de cette province, depuis le déluge, car l'auteur remonte jusque-là.

HIRNHAYM (Jérôme), abbé du Mont-Sion, vulgairement *Strachow*, ordre de Prémontré, dans la ville de Prague, était né à Troppau en Silésie, l'an 1635, et fut élu abbé de Strachow en 1669. Il mourut dans son abbaye en 1679. On a de lui : un *Commentaire sur le discours de S. Norbert à ses frères ; Recta vitæ via*, ou *Méditations tirées de l'Écriture sainte, et distribuées pour tous les jours de l'année ; De Typho generis humani*, etc.

HIRSCH (Charles-Chrétien), savant ministre protestant et littérateur distingué, naquit en 1704, à Hersbruk en Bavière, obtint en 1734, la cure de Weitsbrunn, et en 1740, le diaconat de Saint-Laurent à Nuremberg, où il mourut le 24 février 1754. Ses principaux écrits sont : *Essai d'une histoire ecclésiastique de Nuremberg* (inséré dans les *Acta eccles.* de cette ville, part. 9, 10, 11) ; *Librorum ab anno I usque ad L. sæculi XVI typis exscriptorum ex libraria quadam supellectile, millenarii IV*, Nuremberg, 1746-49, 4 parties in-4°.

HIRSCH (Jean-Christophe), inspecteur des monnaies et conseiller de la chambre royale d'Anspach, mourut dans cette ville, le 28 mai 1770, âgé de plus de 80 ans. On distingue parmi les écrits qu'il a laissés : *Bibliotheca numismatica exhibens catalogum auctorum qui de re monetaria et nummis tam antiquis quam recentioribus scripsêre*, Nuremberg, 1760, in-fol. ; *Mémoires de la Société d'agriculture de Franconie*, 1765-67, 3 vol. in-4° ; *Archives numismatiques de l'empire germanique*, Nuremberg, 1766-68, 9 parties in-fol. ; *Traité sur l'éducation des abeilles en Franconie*, ibid., 1770, in-8° ; une première édition avait paru à Anspach, 1767, in-8°.

HIRSCHFELD (Chrétien-Caïus-Laurent), écrivain allemand, né le 16 février 1742, au village de Nüchel près d'Eutin, où son père était prédicateur, fut choisi pour précepteur de la princesse Holstein-Gottorp, Hedwige-Élisabeth-Charlotte, qui plus tard devint duchesse de Sudermanie, puis reine de Suède, et l'année suivante il remplit les mêmes fonctions près des deux princes ses frères, Guillaume-Auguste, et Pierre-Frédéric-Louis (celui qui fut évêque, prince de Lubeck et administrateur du duché d'Oldenbourg). Hirschfeld fut même désigné pour les accompagner avec les titres d'informateur et secrétaire de cabinet lorsqu'ils commencèrent leurs voyages en 1765. Une petite cabale le contraignit de quitter les deux princes à Berne, où pendant longtemps il leur avait continué ses leçons (1767). Il se rendit à Leipzig ; et là, dans le cours de quelques mois, il jeta sur le papier et livra bientôt à la presse quatre ouvrages qui prouvaient au moins beaucoup de finesse et un tour original dans les pensées, et qui presque tous ont eu les honneurs de la réimpression. Vers le commencement de 1769, il se trouvait à Hambourg, d'où par ses amis il sollicitait à Kiel la chaire de philosophie au *collége de Tutelle*, tout nouvellement érigé en cette ville. On l'en laissa remplir les fonctions comme professeur extraordinaire, et en 1773 il obtint le titulariat. Il échangea, en 1777, sa position de professeur contre celle de conseiller au tribunal de Kiel, devint en quelque sorte l'oracle de l'horticulture en Allemagne. C'est sous son influence, et à la suite du mouvement créé par lui, que fut érigée en 1784, par les ordres de Christian VII, l'école de culture des arbres à fruit à Düsternbrok, école dont il eut l'administration et qui parvint en peu d'années à un grand développement. Hirschfeld mourut au milieu de ses travaux le 20 février 1792. On a de lui : *Théorie de l'art des jardins*, Leipzig, 1779-1785, 5 vol. in-4°, gravures (traduite en français par Fréd. de Castillon, Leipzig, 1779-85, 5 vol. in-4°) ; *Remarques sur les maisons de campagne et sur l'art des jardins*, Leipzig, 1773, in-8° (traduites en hollandais, Utrecht, 1778, in-8°) ; *Almanach de jardins* (pour les années 1782, 84 et suivantes jusqu'à 1789), Kiel, 8 vol. in-12, et *Petite bibliothèque des jardins*, Kiel, 1790, grav. ; *Manuel de la culture des arbres à fruit*, Brunswick, 1788 et 1789, 2 vol. in-8° ; *la Vie rurale*, Berne, 1767, in-8° ; *l'Hiver*, Leipzig, 1769, in-8° (traduit en hollandais, Utrecht, 1779, grand in-8°) ; *Lettres sur les curiosités les plus remarquables de la Suisse*, Leipzig, 1769, in-8° ; *Nouvelles lettres sur la Suisse*, Kiel, 1785, 1re livraison in-8°, 7 grav. ; *Plan de l'histoire de la poésie, de l'éloquence, de la musique, de la peinture et de l'architecture chez les Grecs*, Kiel, 1770, in-8° ; *Du bon goût en philosophie*, Lubeck, 1770, in-8° ; *Considérations sur les vertus héroïques*, Kiel, 1770, in-8° ; *Essai sur le grand homme*, Leipzig, 1768 et 1769, 2 vol. in-8° ; *De l'hospitalité*, Leipzig, 1777, in-8° (traduit en hollandais, Utrecht, 1778, in-8°), etc.

HIRSCHING (Frédéric-Charles Gottlob), savant et laborieux professeur allemand, naquit à Uffenheim, le 21 décembre 1762, et mourut à Erlangen, le 11 mars 1800, professeur surnuméraire de philosophie dans cette ville. Il a publié : *Description des principales bibliothèques de l'Allemagne*, 4 vol. in-8°, Erlangen, 1786 ; *Dictionnaire des personnages célèbres du 18e siècle*, continué par J. H. M. Ernesti, Cobourg, 1794-1813, 17 vol. in-8° ; *Notice des tableaux et recueils d'estampes les plus curieux*, Erlangen, 6 vol in-8°.

HIRSCHING (Guillaume-Simon-Chrétien), médecin, né à Windsheim le 6 février 1726, mort à Uffenheim le 18 mai 1770, est auteur d'un *Essai physico-chimique sur la transmutation des métaux, considérée comme panacée universelle*, etc., in-8°, Leipzig, 1744.

HIRT (Jean-Frédéric), docteur et professeur en théologie à Wittenberg, naquit en 1719, à Apolda en Thuringe. Après avoir obtenu en 1748, la place de co-recteur du collége de Weimar, il devint en 1758, professeur extraordinaire en philosophie à Iéna, puis professeur en théologie, et surintendant en 1761. En 1775, il retourna à Wittenberg, où il avait été appelé aux mêmes fonctions, et y mourut le 29 juillet 1783. On a de lui un grand nombre d'écrits, parmi lesquels il suffira de citer : *Biblia hebr. analytica*, Iéna, 1753 et 1769 ; *Institut. arabicæ linguæ : adjecta est chrestomathia arabica*, ibid., 1770, in-8° ; *Varia sacra in primitiis acad. Wittenberg. maximam partem exhibita*, Wittenberg et Iéna, 1776.

HIRT (Aloys), archéologue prussien, né en 1759, à Donaueschingen, trouva moyen, lorsque ses études furent terminées, de voyager en Italie, et s'y livra longtemps à l'examen des plus beaux monuments d'architecture de cette contrée. Lorsqu'il revint en Allemagne, la comtesse de Lichtenau voulut l'avoir avec elle pour visiter en artiste les monuments de l'Allemagne ; et ce voyage

terminé elle lui fit confier l'éducation du prince Henri de Prusse. Hirt devint successivement membre du conseil aulique, professeur aux académies des arts, du dessin et d'architecture, professeur d'archéologie à l'université, et membre de l'académie des sciences de Berlin. On a de lui : *Du Laocoon* (plusieurs morceaux dans les *Heures* de Scheller, 1797, 10e et 12e fascic.); *Livre de dessins pour la mythologie, l'archéologie et l'art*, 1re partie, Berlin, 1805, in-4°; *Lecture sur le temple de Diane à Ephèse, sur celui de Salomon, sur le Panthéon à Rome* (dans le *Musée de la science des antiquités* de Wolf et Buttmann), *Éléments de la belle architecture*, Berlin, 1804; *l'Architecture d'après les principes des anciens*, Berlin, 1809, in-fol., 50 planches: c'est là l'ouvrage capital de Hirt; enfin divers articles dans les *Heures*, dans les *Archives du temps* et dans d'autres recueils périodiques.

HIRTEMBERG (Joachim PASTORIUS de), historien polonais du 17e siècle, était né dans le luthéranisme, et fut d'abord docteur en médecine et professeur à Dantzig. S'étant fait catholique, il devint chanoine de Culm, protonotaire apostolique, doyen, curé, et official de Dantzig, historiographe, secrétaire et commissaire du roi Jean Casimir. Ayant été anobli, à son nom de Pastorius il ajouta celui de Hirtemberg. Son premier ouvrage sur l'histoire de Pologne parut en 1679, à Dantzig et à Francfort, sous le titre de *Florus Polonus, seu Polonicæ historiæ epitome nova* : c'est un extrait et une continuation de l'histoire de Cromer. Il fit, quelque temps après un autre livre intitulé : *Bellum Scytico-Cosaticum contra regnum Poloniæ*, Dantzig, 1657. Ayant augmenté cet ouvrage, il le publia sous ce titre : *Historiæ Polonicæ plenioris partes duo*, Dantzig, 1685.

HIRTIUS (Aulus), d'une illustre famille romaine, s'appliqua dans sa jeunesse à l'étude de la rhétorique, suivit César dans la guerre contre les Gaulois, rechercha avec beaucoup d'empressement l'amitié de Cicéron et l'accompagna dans sa retraite de Tusculum. Il s'y exerçait à la déclamation, sous les yeux de cet illustre orateur. Cicéron envoya Hirtius au-devant de César revenant vainqueur de l'Afrique, et le chargea de faire sa paix avec le dictateur, qu'avait offensé la liberté de ses discours. Hirtius, soit affection, soit reconnaissance, fut toujours attaché au parti de César; mais, après la mort de ce dictateur, il se déclara contre Antoine. Désigné consul avec C. Vibius Pansa, il tomba malade, aussitôt après son élection. A peine rétabli, il partit avec son collègue pour attaquer Antoine, qui assiégeait Brutus dans Modène. Ils remportèrent sur lui une victoire, près de cette ville, l'an 711 de Rome, 43 avant J. C.; mais Hirtius périt dans le combat, et Pansa mourut quelques jours après de ses blessures. Hirtius a laissé un *Supplément aux Commentaires de César*, qui forme le huitième livre de cet ouvrage. On lui attribue aussi des *Commentaires* sur les guerres d'Alexandrie, sur celles d'Afrique, etc.

HIRTZWIG (Henri), poëte dramatique latin, oublié jusqu'ici dans toutes les biographies, vivait au commencement du 17e siècle et remplissait les fonctions de recteur du gymnase de Francfort-sur-le-Mein. On cite de lui deux pièces de théâtre : *Belzasar tragœdia*, Spire, 1615; *Lutherus drama*, 1617, in-8°. On croit pouvoir attribuer à Henri Hirtzwig : *Epistola ad Barth. Mentzer de præsente gymnasii Mœno-Francofurtani ratione et statu*; le *Catalogue* de la *Bibliotheca Bunaviana* en cite une édition de Francfort, 1654, in-4°.

HIRZEL (Jean-Gaspard), médecin, né en 1725 à Zurich, où il fonda plusieurs établissements de police médicale et d'éducation publique, fut sénateur et président de la Société civique, devint ensuite l'un des premiers de la Société helvétique, et mourut en 1803. On a de lui un *Traité d'économie rurale ; le Socrate rustique, ou Description de la conduite économique et morale d'un paysan philosophe*, 1763, in-12, traduit en français par Frey-Deslandes; des *Mémoires* et *Dissertations sur l'agriculture*, etc.

HIRZEL (Henri), né le 17 août 1766 à Weiningen, près de Zurich, occupa en 1789 une chaire d'histoire ecclésiastique et de théologie. En 1809, on le nomma chanoine et conseiller du conseil académique. Plusieurs *traductions* élégantes, en langue allemande, de voyages en Italie, sont dues à sa plume facile, et lui-même s'est plu à consigner les douces émotions que lui avaient fait éprouver cette terre classique et un voyage en Suisse et en Allemagne, dans un ouvrage plein de sentiment, publié pour la première fois en 1809, sous le titre de *Lettres d'Eugénie*. Une multitude d'*articles* répandus dans les journaux littéraire attestent son goût et son impartialité. Sa mort, le 7 février 1833, l'empêcha de mettre la dernière main à une *Vie de Galilée*, dont il rassemblait les matériaux depuis longtemps.

HIRZEL (Henri-Gaspard), né à Zurich le 3 septembre 1751, mourut à Saint-Gall le 10 juillet 1817, médecin de la ville de Zurich et conseiller intime de légation du prince de la Lippe. On lui doit plusieurs ouvrages de médecine, tels que : *Manuel de l'art des accouchements*, Zurich, 1784, in-8°; *Introduction à l'art de mettre l'homme à l'abri de la gelée et de traiter ceux qui ont été gelés*, ibid., 1789, in-8°; *Instruction sur l'épizootie qui frappe les bêtes à cornes*, ibid., 1790, in-8°, etc.

HIRZEL (Gaspard), savant de Zurich, né le 11 août 1785, mort le 21 janvier 1823, a publié : *Nouvelle grammaire française pratique*, Aarau, 1820, grand in-8°; 2e édition, 1822; 3e édition, 1824, ouvrage excellent; *l'Europe pendant la troisième période décennale du dix-neuvième siècle*, Zurich, 1820, in-8°; diverses brochures ou compilations grammaticales.

HOADLY (Benjamin), célèbre évêque anglais, né en 1676 à Westerham, dans le comté de Kent, commença de se faire connaître en 1706 et 1708, par quelques écrits contre le docteur Atterbury. Elevé en 1715 à l'évêché de Bangor, il n'osa jamais en prendre possession et continua de prêcher à Londres en faveur de ses opinions. Ce fut vers ce temps qu'il prononça un discours sur ces paroles de Jésus-Christ, *Mon royaume n'est pas de ce monde;* sermon qui produisit la fameuse controverse appelée *bangorienne*, qui occupa la presse pendant plusieurs années. Partisan de la plus grande liberté civile et religieuse, il peut être regardé, avec son ami Clarke, comme le chef d'une école dont le système religieux est très-voisin du déisme. L'évêque de Bangor fut transféré à l'évêché de Hereford en 1721, à celui de Salisbury en 1723, et enfin en 1734 à l'évêché de Winchester, qu'il occupa plus de 26 ans. Sa *Vie* a été écrite par son fils ca-

det, qui donna en 1773, une édition complète de ses ouvrages théologiques en 3 vol. in-fol.

HOADLY (Benjamin), médecin anglais, fils aîné du précédent, naquit à Londres en 1706. Élevé à l'université de Cambridge, il fut greffier de Hereford pendant l'épiscopat de son père, fut nommé médecin de la maison du roi en 1742, et de la maison du prince de Galles en 1745, et mourut à Chelsea le 10 août 1757. Il a laissé les ouvrages suivants : *Trois lettres sur les organes de la respiration,* 1737, 1740, in-4° ; *le Mari soupçonneux,* comédie, 1747 : c'est l'une des plus agréables comédies du théâtre anglais ; elle a été traduite par Laplace ; *Observations sur une suite d'expériences électriques,* 1756, in-4°. Il a travaillé avec Hogarth à l'*Analyse de la beauté*.

HOADLY (Jean), frère du précédent, né à Londres en 1711, mort le 16 mars 1776, fut chancellier de Winchester et chapelain de la maison du prince de Galles. On a de lui des sermons, des poésies et des pièces de théâtre ; parmi ces dernières on citera : *le Contraste,* 1731, inédit ; *la Vengeance de l'Amour,* pastorale, 1737 ; *Phœbé,* id., 1748 ; *Jephté,* oratorio, 1737 ; *la Force de la vérité,* idem, 1764.

HOAI-TSONG, 15e empereur de la Chine, de la dynastie de *Ming,* portait le nom de *Tchou-Yeou-Kien,* avant de succéder, en 1627, à son frère Hi-Tsong. La clémence et la bonté de Hoaï-Tsong lui gagnèrent bientôt tous les cœurs, mais les vertus de ce prince étaient insuffisantes pour empêcher la catastrophe qui devait terminer son règne et sa dynastie. Trop lent dans ses résolutions, il laissait à l'ennemi tout le temps d'exécuter sans obstacle ses entreprises. Défiant à l'excès il flottait dans une continuelle incertitude ; et, craignant d'être trompé par les bons conseils, il finissait toujours par suivre les plus mauvais. Tandis que les Mantchoux venaient battre une armée chinoise, aux portes de Pékin, l'empereur, ne connaissant d'ennemis que les eunuques de sa cour qui avaient abusé de leur pouvoir, leur faisait une sorte de guerre et forçait leur chef insolent à prévenir, par une mort volontaire, le supplice qu'avaient mérité ses crimes. Il fit en même temps exécuter publiquement, comme coupable de haute trahison, un général, qui peut être fut sacrifié à une cabale. Le nombre des rebelles qui mettaient les provinces à feu et à sang était si prodigieux qu'ils formaient huit grandes armées, sous différents chefs peu d'accord entre eux. La plupart de ces corps furent détruits ou dissipés par les troupes impériales, et leurs débris allèrent renforcer les deux chefs les plus redoutables qui convinrent de se partager la Chine. Mais l'un d'eux faisant la guerre en brigand se rendit exécrable par ses horribles cruautés. L'autre, Li-Tsé-Tchin, moins féroce et plus habile, acquit bientôt une telle supériorité qu'il se vit maître du tiers de la Chine et d'une armée d'un million d'hommes. Il prit alors le titre d'empereur et marcha sur Pékin. 150,000 hommes de garnison, des approvisionnements considérables, une artillerie dirigée par un jésuite expérimenté, le P. Adam Schall, natif de Cologne, et la présence du souverain auraient suffi pour faire échouer cette entreprise : mais le malheureux Hoaï-Tsong acheva de se perdre. Tout occupé de ridicules superstitions dans son palais, lorsqu'on vint lui annoncer l'orage qui le menaçait, il chargea trois eunuques de le conjurer. Ces trois généraux ne se présentèrent devant l'ennemi que pour mettre bas les armes ; et deux d'entre eux, renvoyés par l'usurpateur dans la capitale pour provoquer l'abdication de Hoaï-Tsong, ou pour introduire les vainqueurs dans Pékin, n'exécutèrent que la seconde partie de leur commission. A cette triste nouvelle l'impératrice, les reines ou femmes du second rang s'étranglèrent, et l'empereur, après avoir poignardé sa fille, alla se pendre dans un lieu retiré de son palais, tandis que les mandarins fuyaient avec les autres enfants du monarque. Cette catastrophe arriva le 19 mars 1644. Hoaï-Tsong avait régné 17 ans et fut le dernier empereur de la dynastie des *Ming*.

HOAMG ou **HOANGE** (Arcade), l'un des premiers Chinois que l'on ait vus en France, était né à Hin-Houa, dans la province de Fo-Kien, le 15 novembre 1679, de Paul Hoamg, Chinois converti, assistant impérial des provinces de Nankin et de Chamtum, et d'Apollonie Lasaule (en chinois Leou-Sien-Yam), fille du docteur Yan, qui était gouverneur de Kouansin dans la province de Kiam-si. Hoamg fut baptisé six jours après sa naissance par le père Arcade, jacobin espagnol, qui lui donna son prénom. Amené en France, vers 1710, par l'évêque de Rosalie, il demeura quelque temps au séminaire des missions étrangères à Paris, et fut ensuite attaché comme interprète à la Bibliothèque royale pour traduire les livres chinois que les missionnaires y avaient déposés. Il mourut le 1er octobre 1716, laissant pour tous matériaux 4 ou 5 dialogues chinois, quelques modèles de lettres, divers fragments de vocabulaires, le commencement de la traduction d'un petit roman chinois, et le *Pater,* le *Credo,* l'*Ave-Maria,* traduits en chinois. Mais son séjour à Paris fut surtout utile parce qu'il donna l'idée à Fourmont, et à Fréret d'étudier cette langue et leur en fournit l'occasion.

HOANG-TI, surnommé *Yeou-Hioung,* empereur et législateur chinois, monta sur le trône l'an 2698 avant J. C. Les traditions et les ouvrages des voyageurs nous représentent ce prince doué de tant de qualités et lui attribuent des découvertes si importantes dans tous les arts, qu'il est permis peut-être de douter de l'exactitude de ces récits. On fait remonter au règne de Hoang-ti l'invention de la boussole, la division de l'empire de la Chine par provinces et cantons, la découverte des phénomènes les plus surprenants de l'astronomie, le système de poids et mesures, l'invention de la monnaie, de la navigation, de l'écriture, de la musique, etc. Hoang-ti mourut vers l'an 2577 avant J. C., âgé de 111 ans. On possède à la Bibliothèque royale de Paris un manuscrit chinois sur les symptômes des maladies ; mais il y a lieu de douter que ce soit l'ouvrage composé par Hoang-ti sur le même sujet.

HOAR. *Voyez* BERTIE.

HOARE (Prince), artiste et littérateur anglais, naquit à Bath en 1755. Il reçut de son père, le peintre William Hoare, les premiers éléments de l'art auquel on le destinait. Envoyé ensuite à Londres, il profita des leçons données à l'académie royale, et partit en 1776 pour aller perfectionner son talent à Rome, où il eut pour professeur le célèbre Mengs, et pour condisciples Fuessli et Northcote. Lorsqu'il fut rentré dans sa patrie, il ne put exercer que peu de temps son pinceau ; sa santé était alors tellement altérée qu'il se décida à aller chercher à Lisbonne une température plus douce. Après son retour

en Angleterre il se mit à travailler pour le théâtre, débuta par une tragédie qui fut représentée à Bath en 1788, et produisit la même année un opéra-comique qui eut beaucoup de succès à Drury-Lane. L'académie royale lui assigna en 1799 l'emploi honoraire de secrétaire pour correspondre avec l'étranger; et c'est en cette qualité qu'il publia, en 1802, in-4°, des *Extraits d'une correspondance avec les académies de Vienne et de Saint-Pétersbourg.* Hoare est mort dans la maison qu'il avait à Brighton, le 22 décembre 1834. Ses ouvrages sont: *Voici ce qui s'est passé* (Such things were), tragédie fondée sur l'histoire des cruautés de Kirke, sous le règne de Jacques II, 1788; quelques petites pièces: *Pas de chanson, pas de souper,* opéra-comique, 1788; la *Serrure et la clef,* 1796; *les Soupirs,* ou *la Fille,* d'après Kotzebue, 1799, in-8°; *l'Indiscrétion*, comédie, 1799, in-8°; *Recherches sur la culture et l'état actuel des arts du dessin en Angleterre,* 1806, in-8°; *l'Artiste,* 1809-1810, 2 vol. in-4°, etc.; *Vie de Granville Sharp.*

HOBART (lord duc DE BUCKINGHAM), neveu du comte du même nom qui fut lord lieutenant du royaume d'Irlande, naquit en 1760. Après avoir servi en Amérique et y avoir obtenu le grade de capitaine, il repassa l'Atlantique en 1779, et fut aide de camp de son oncle en Irlande. Dix années plus tard, quelques différends étant survenus entre le lord lieutenant et le parlement irlandais, lord Hobart sut ménager habilement une réconciliation. On lui confia dès lors les fonctions de secrétaire général. Lord Hobart a rendu au peuple irlandais plusieurs services importants, au nombre desquels on peut compter surtout l'établissement d'une milice nationale. En 1794, Pitt le nomma gouverneur de Madras, ce qui semblait le désigner pour occuper ensuite le poste si important de gouverneur du Bengale. Ayant découvert les relations de la France avec Tippoo-Saïb, il retint un armement puissant prêt à mettre à la voile, que l'Angleterre envoyait à la conquête des Philippines espagnoles, et s'en servit avec succès sur d'autres points, ce qui lui fit donner le nom de *Sauveur de l'Inde.* Après avoir contribué de tout son pouvoir à la conquête de Ceylan et des îles hollandaises, le zèle avec lequel il défendait les intérêts de la compagnie et les efforts qu'il fit pour mettre, à la mort du nabab d'Arcot, cette riche province sous la protection de la Grande-Bretagne, amenèrent des différends entre lui et le gouvernement du Bengale, et ayant perdu l'espoir d'en obtenir le gouvernement, il se démit de celui de Madras, et retourna en Angleterre vers la fin de 1798. La compagnie des Indes, dont il avait surtout défendu les intérêts, lui assura une pension de 2,000 livres sterling, et obtint son admission à la chambre des pairs où il se montra habile orateur. On lui reproche d'avoir parlé en faveur de l'acte d'union destiné à soumettre l'Irlande à l'Angleterre. En 1804, il succéda aux titres et aux biens de sa famille, fut nommé, en 1805, ministre de la guerre, en remplacement de lord Melville, et créé, peu après, l'un des directeurs généraux des postes. Il fut ensuite nommé commissaire des affaires d'Irlande et mis à la tête du conseil d'examen. Lord Hobart mourut, le 4 février 1816, des suites d'une chute de cheval. Il avait épousé, en secondes noces, la fille de lord Auckland.

HOBBEMA (MINARD), peintre hollandais du 17 siècle, né à Anvers en 1611 d'une famille originaire de la Frise, élève du célèbre Ruysdaal, s'est fait une grande réputation dans le genre du paysage, et plusieurs de ses tableaux, dont on avait fait disparaître la signature, ont passé pour être de son maître.

HOBBES (THOMAS), célèbre philosophe anglais, né à Malmesbury en 1588, annonça de bonne heure les plus heureuses dispositions. Envoyé par ses parents à l'université d'Oxford, il y étudia spécialement la philosophie d'Aristote, devint ensuite précepteur du jeune comte de Devonshire, accompagna son élève en France et en Italie, et profita de ses voyages pour se lier avec les savants les plus distingués. De retour en Angleterre, Hobbes fut admis dans la société du célèbre Bacon, et continua de se livrer à l'étude des philosophes et des historiens anciens. Il fit ensuite deux autres voyages en France et en Italie, retourna en Angleterre, quitta cette île pendant la révolution parlementaire, alla chercher un asile en France, s'y lia avec Descartes, et y composa une partie des ouvrages auxquels il doit sa réputation. Il retourna en Angleterre en 1653, reçut une pension de Charles II à la restauration, se retira à la campagne en 1674, sans discontinuer ses longs travaux philosophiques, politiques et littéraires, et mourut le 4 octobre 1679 à l'âge de 92 ans. Les différents systèmes adoptés ou créés par Hobbes se rapportent tous à une idée principale, la doctrine de la force; toute sa philosophie est employée à légitimer la force, à la diviniser même, à justifier tout par la force seule. Selon lui, ce ressort terrible régit seul le monde moral dans les diverses sphères qui le composent. La justice n'est que la puissance, la loi n'est que la volonté du plus fort, le devoir, que l'obéissance du faible, etc., etc. Au surplus ces opinions n'eurent point, de son temps, l'influence pernicieuse qu'on en eût pu redouter. Elles n'agirent que sur le monde philosophique, où elles causèrent une très-grande commotion, mais plutôt favorable que nuisible aux saines maximes qu'elles tendaient à combattre. On peut dire que Hobbes a été le vrai précurseur de Spinosa. Ses ouvrages, au nombre de 42, sont indiqués dans les dictionnaires de Chauffepié et de Chalmers. La plupart ont été réunis sous le titre de *Moral and political Works,* Londres, 1750, in-fol. Les plus connus sont: *Éléments philosophiques du citoyen,* traduits par S. Sorbière, 1659, in-8°; *le Corps politique, ou les Éléments de la loi morale et civile,* traduit par le même, 1652 et 1653, in-12; *De la nature humaine,* traduite par d'Holbach, 1772, in-12: ces trois ouvrages ont été réunis sous le titre d'*OEuvres philosophiques et politiques de Th. Hobbes,* Neufchâtel (Paris), 1787, 2 vol. in-8°. Un *Traité de logique,* traduit par Destutt de Tracy, est à la fin de la 3e partie de ses *Éléments d'idéologie.*

HOBE (CHARLOTTE DE), la Sapho mecklembourgeoise, naquit le 29 novembre 1792 à Chemnitz, résidence de son père, alors maréchal de la cour de Schwérin. Élevée dans la maison paternelle, elle révéla de bonne heure son talent poétique par de petites pièces où brillait l'élégance unie à une grande facilité. L'obligeance de Mathisson la fit sortir de l'obscurité, en ouvrant à quelques-unes de ses pièces les colonnes de sa *Feuille du matin* (Morgenblatt). Mais déjà les souffrances physiques et morales avaient abattu son âme. Elle expira le 5 février 1829.

Elle avait toujours habité Neu-Strelitz avec sa mère. On a d'elle deux recueils : *Fleurs du Nord,* Berlin, 1818; *Poésies dramatiques,* Neu-Strelitz, 1822 ; ce vol. contient une tragédie en 5 actes, *Propertia,* et un drame en deux parties, *le Gondolier.*

HOBHOUSE (sir Benjamin), homme d'État anglais, né vers 1757, fit à Middle-Temple les études nécessaires pour rentrer au barreau et fut reçu avocat en 1781. En 1783 Hobhouse, dont le travail avait affaibli la santé, fit un voyage en France et en Italie pour la rétablir. Il en a écrit une relation sous le titre de : *Remarques sur différentes parties de la France, de l'Italie,* etc., *faites pendant les années* 1783, 1784 *et* 1785, *par Benjamin Hobhouse, avocat,* petit in-8°. A son retour en Angleterre (1785), il renonça définitivement au barreau, épousa Charlotte Cam, vécut avec elle pendant quelques années dans une terre qu'il possédait au comté de Wilt, et ce fut là qu'il publia plusieurs brochures presque toutes politiques, et un volume de lettres adressées au révérend F. Randolph sur les querelles des sociniens. Après la mort de sa femme arrivée en 1791, et qui laissa cinq enfants à sa charge, il épousa une sœur du docteur Parry, célèbre médecin de Bath; et encouragé par quelques amis, il se présenta en 1796, pour représenter au parlement la cité de Bristol. Son concurrent, beaucoup plus riche que lui, paraissant avoir des chances de réussite, Hobhouse n'hésita pas à se retirer avant la fin du ballottage ; mais il répara bientôt cet échec , car il fut élu presque immédiatement par Bletchingly, et introduit dans la chambre des communes au mois de février 1797, par Whitbread et W. Smith. Dès son entrée dans le parlement, Hobhouse se déclara l'adversaire du ministère, et il soutint avec énergie et souvent avec talent les principes du parti dont Fox était le chef. Ce fut le 28 février 1797 que Hobhouse débuta à la chambre des communes par un discours sur la suspension des paiements de la banque, dans lequel il soutint avec chaleur, mais sans succès, l'amendement de Shéridan, qui proposait une enquête sur les causes de l'ordre du conseil du 20 du même mois. Il s'éleva avec force contre la traite des nègres, et demanda la suppression de ce honteux trafic. Il résuma le 19 mai toutes les charges contre les ministres, et blâma surtout la manière dont ils s'étaient conduits depuis le commencement de la guerre contre la France, et leur refus constant d'écouter les propositions de paix faites par ce pays. Le ministère Pitt fut remplacé par un cabinet à la tête duquel fut mis Addington. Hobhouse accepta au mois de novembre 1803 le poste de principal secrétaire du bureau du contrôle, qu'il résigna en 1804, lorsque Addington fut forcé de se retirer après la rechute de George III ; événement qui plaça de nouveau les rênes de l'État dans les mains de W. Pitt. Hobhouse avait été nommé avant la chute du ministère Addington l'un des commissaires pour la vérification des dettes du nabab du Carnatic, et la manière dont il exerça cet office lui valut plusieurs fois les éloges de la compagnie des Indes orientales. Il paraît qu'il l'occupait encore à sa mort arrivée le 14 août 1831. La Société d'agriculture de Bath et de l'ouest de l'Angleterre, dont il avait été 12 ans le président, lui vota en 1817 un buste de marbre qui fut exécuté par Chantrey et placé dans la salle de ses séances.

HOBIER (Ithier), littérateur, était né vers la fin du 16e siècle, probablement dans le Berry, dont saint Ithier ou Ythier est un des patrons. Il remplissait en 1621 la charge de trésorier général de la marine du Levant; et dès cette époque, il employait ses loisirs à la culture des lettres. Plus tard il devint président des trésoriers de la généralité de Bourges. Hobier vivait encore en 1644. On a de lui : *Traité de la construction d'une galère et de son équipage,* Paris, 1622, in-8°; *la Vie d'Agricola,* traduite de Tacite, ibid., 1639, in-12, rare; *Tertullien, des livres de la patience et de l'oraison,* traduit en français, ibid., 1640, in-12 ; *les Quatre livres de l'imitation de Jésus-Christ,* traduits en français, ibid., 1644, in-12.

HOBSON (Edward), de Manchester, mort le 7 septembre 1830 à l'âge de 48 ans, était parvenu, à force de patience et de travail, sans autre éducation que la connaissance de l'écriture et de la lecture, à devenir un habile botaniste, un minéralogiste, un géologue et un entomologiste distingué. Son ouvrage intitulé *Musei britannici* lui avait mérité l'approbation des plus habiles naturalistes. Hobson était un homme simple, modeste, sincère et laborieux, dont la vie tout entière fut consacrée à l'industrie et à la science qu'il honorait.

HOCEIN, fils d'Aly et de Fatimeh, fille de Mahomet, succéda à Haçan, son frère, comme 5e iman, ou chef légitime de la secte des Chiites. N'ayant pas voulu reconnaître pour calife Yezyd, fils de Moawyah, il s'était retiré à la Mecque; les peuples de Koufah vinrent l'y chercher, lui offrant à lui-même le califat. Hocein céda à leurs instances et se mit en route accompagné de 100 hommes seulement ; mais Yezyd envoya à sa rencontre des troupes qui le massacrèrent dans les plaines de Kerbelâ. Le jour de sa mort (10 octobre 680 de J. C.) est regardé chez les Chiites comme un jour néfaste. Son anniversaire est célébré par un deuil public.

HOCEIN, surnommé *Alwaëz* (le prédicateur), célèbre astrologue et écrivain persan, mort à Hérat l'an 910 de l'hégire, a laissé un commentaire sur le Coran , intitulé : *les Pierres précieuses de l'explication; le Jardin des martyrs; les lumières de Canope,* ou rédaction nouvelle en persan de l'ouvrage de Calilah et de Dimnah : cet ouvrage a été imprimé à Calcutta en 1805, in-fol.; enfin *les Mœurs de Mohsen, traité de morale,* etc.

HOCHE (Lazare), général, né le 24 février 1768 à Montreuil, près de Versailles, de parents pauvres, ne dut qu'à lui-même son élévation. Après avoir acquis quelque instruction par la lecture des livres qu'il achetait avec le produit de ses économies, il s'engagea à l'âge de 16 ans dans le régiment des gardes françaises, où, sans négliger l'exercice des armes, il passait la moitié des nuits à continuer ses études dans les livres qu'il se procurait incessamment. Il était caporal lorsque la révolution éclata en 1789. Entraîné dans la défection, il passa dans la garde soldée de Paris, dont on forma 4 régiments. Il fit partie du 4e, fut nommé adjudant, passa plus tard lieutenant dans un régiment de ligne, se distingua au siége de Thionville, devint aide de camp du général Leveneur, et successivement adjudant général, général de brigade et général de division. Chacun de ces grades fut la récompense d'un acte de bravoure, de dévouement, et surtout de haute capacité, par lesquels il ne cessa de se signa-

ler. Il n'avait encore que 25 ans lorsque le comité de salut public lui confia le commandement en chef de l'armée de la Moselle. Hoche justifia ce choix par des succès. Après avoir isolé l'armée prussienne, il battit complétement Wurmser près de Weissembourg, débloqua Landau, et chassa les Autrichiens de toute l'Alsace. Un si grand service fut bien mal reconnu par le comité de salut public, qui, sur la dénonciation de Saint-Just, fit enfermer le vainqueur à la Conciergerie, d'où il ne serait sorti que pour monter à l'échafaud sans la révolution du 9 thermidor. Hoche, bientôt appelé au commandement de l'armée des Côtes-de-Brest, déploya dans la guerre contre les royalistes insurgés les talents de guerrier et de l'homme d'État. Alliant la fermeté à la douceur, il employa contre ses adversaires des moyens conciliatoires avant même que la Convention eût songé à pacifier ces contrées. Il réprima les désordres, et rétablit la discipline parmi ses troupes, jusque-là presque toujours commandées par des chefs incapables. Au système des cantonnements il substitua celui des camps retranchés. La justesse de ses vues décida le comité de salut public à lui confier le commandement des deux armées réunies des Côtes-de-Brest et de Cherbourg, qui occupaient le pays depuis la Somme jusqu'à la Loire. Il devine et déjoue les plans des royalistes, les bat à Quiberon, s'empare de tous les points militaires de la Vendée, isole Stofflet et Charette, qui sont livrés à des commissaires, et finit par pacifier l'Anjou, la Bretagne, le Maine et la Normandie. Hoche conçoit le projet de porter au sein de l'Angleterre la guerre civile, que son gouvernement alimentait en France, et de lui enlever l'Irlande. Le Directoire adopte ses plans et lui donne le commandement de l'armée expéditionnaire. Il met à la voile de Brest; mais, contraint par la tempête de regagner les ports de France, il n'y aborde qu'après avoir échappé comme par miracle aux croiseurs anglais. De retour à Paris, il reçoit le commandement de l'armée de Sambre-et-Meuse, ouvre la campagne de 1797 par le hardi passage du Rhin, et gagne successivement sur les Autrichiens les batailles de Neuwied, d'Ukerath, d'Altenkirken et de Diedorff. En 4 jours il avait fait parcourir 35 lieues à son armée, et avait triomphé dans 3 batailles et 5 combats; il ne fut arrêté sur les bords de la Nidda que par la nouvelle inopinée de l'armistice conclu entre Bonaparte et l'archiduc Charles. Quelque temps après il accepta la direction du mouvement que méditait le Directoire contre le parti dit *des Clichiens*, qui s'était formé dans les deux conseils. Dénoncé par Willot, Hoche allégua les ordres qu'il avait reçus du gouvernement, et provoqua lui-même l'examen de sa conduite et sa mise en jugement. Cette dénonciation n'eut pas de suite; et ce fut Augereau qui mit à exécution le dessein du Directoire. Hoche, retourné à Wetzlar, reprit le commandement de son armée; mais atteint tout à coup de douleurs violentes, il expira le 15 septembre 1797. Sa mort fut généralement attribuée au poison; et l'ouverture du cadavre en présenta, dit-on, les traces. Le Directoire, qu'on accusa de ce crime, honora la mémoire de Hoche par une pompe funèbre, et lui fit élever un monument à Weissenthurn. La *Vie* de Hoche, par Rousselin, a été imprimée en 2 vol. in-8°, et un vol. in-12 sans la correspondance.

HOCHE (J. G.), savant allemand, né dans le comté de Hohnstein à Gratzungen le 24 août 1763. Deuxième prédicateur à Groningue, dans la principauté d'Halberstadt, premier prédicateur en 1804, et surintendant en 1805, il reçut en 1812 le titre de conseiller du consistoire, et mourut le 2 mai 1836. Indépendamment de beaucoup de sermons imprimés séparément et de nombreux articles épars dans des recueils périodiques, on doit à Hoche : *Histoire détaillée du comté de Hohnstein*, etc., Halle, 1798; *Recherches historiques sur les colonies néerlandaises de l'Allemagne inférieure et notamment sur celles des Hollandais et des Flamands*, Halle, 1791; *Histoire du stathoudérat dans les Provinces-Unies, depuis son origine jusqu'aux temps les plus modernes*, Brême, 1796, etc. Hoche a rédigé, en collaboration avec J. C. Nachtigall, un ouvrage de morale qui eut beaucoup de succès, et qui a pour titre : *Heures de repos pour assurer la sérénité de l'âme et la paix domestique*, Brême, 1798-1800, 3 vol.

HOCHMUTT. *Voyez* **GILLE.**

HOCQUINCOURT (Charles de MONCHY, maréchal d'), né en Picardie en 1599, entra fort jeune dans la carrière militaire, et fit ses premières armes en Italie. Nommé maréchal de camp en 1639, il combattit à Morhange dans l'armée de Lorraine sous le comte de Hallier, puis en Picardie où il escorta le grand convoi destiné au camp d'Arras. En 1641, il eut un commandement à la bataille de la Marfée, et ensuite dans le Roussillon, où il conduisit avec beaucoup de succès l'arrière-garde du maréchal de la Mothe. Ayant passé à l'armée de Flandre, il se trouva au siége de Gravelines. Devenu lieutenant général, commandant à Péronne, Mont-Didier et Roye, après la mort de son père en 1645, il obtint encore la charge de louvetier du Boulonais, et se rendit en Allemagne pour y commander une division. Il se distingua particulièrement à Schorndorff, à Worms, à Tubingue et à Rethel, où il commandait l'aile gauche sous le duc de Praslin contre Turenne, qui y fut défait. Créé maréchal de France 15 jours après cet exploit (4 janvier 1651), d'Hocquincourt alla commander sur la Loire un corps d'armée que le prince de Condé surprit et dispersa complétement à Blenau. Nommé en 1653 vice-roi de Catalogne, et commandant en chef des troupes françaises dans cette province, d'Hocquincourt entreprit le siége de Girone, qu'il fut obligé de lever. La retraite s'exécuta néanmoins en bon ordre, et le maréchal prit sa revanche dans la même année, en conduisant un secours à la garnison de Roses. Attaqué par un corps espagnol, il le défit entièrement, et réussit à pénétrer dans la place. Ayant passé en Flandre l'année suivante, il concourut à forcer les lignes espagnoles devant Arras; mais bientôt (1655), égaré par l'exemple de Condé, il se réunit aux Espagnols. On a dit que dans cette circonstance il céda aux séductions de Mme de Châtillon, qui était du parti de la Fronde, et que peu de temps après, entraîné de nouveau par les charmes d'une autre dame (Mme de Montbazon), il tenta de livrer Péronne aux ennemis. Ce fut son propre fils, George de Monchy, gouverneur de la place qui, en faisant tirer le canon sur les troupes que le maréchal conduisait lui-même, l'empêcha de s'en emparer. Les Espagnols lui donnèrent le titre de grand bailli de Gand avec des appointements considérables, mais il paya bientôt ces

faveurs très-cher. L'armée du roi ayant assiégé Dunkerque, occupé par les Espagnols, don Juan et le prince de Condé s'approchèrent de la place pour la secourir. Il fallait reconnaître les lignes de l'armée française; le maréchal d'Hocquincourt, *s'étant avancé plus que les autres,* fut atteint de trois coups de mousquet. Il alla mourir une heure après, dans une petite chapelle où ses gens le portèrent, le 13 juin 1658.

HOCSEM (Jean de), né au village de Hocsem, près de Hoegarde en 1278, consacra sa jeunesse à l'étude de la philosophie, des sciences et de la jurisprudence, qu'il enseigna ensuite à Louvain et à Orléans. De retour dans sa patrie, étant entré dans les ordres, il fut reçu chanoine de la cathédrale de Saint-Lambert, et bientôt après nommé grand écolâtre. Hocsem traita continuellement les affaires les plus importantes du pays : député par son chapitre, il termina avec habileté différentes contestations soit avec le saint-siége, soit avec la cour de France et le duc de Brabant. C'est à sa fermeté et à son courage que l'Église de Liége dut la conservation du comté de Looz, que de puissants voisins voulaient lui enlever. Hocsem mourut à Liége le 2 octobre 1348. On a de lui : *Gesta pontificum leodiensium ab Henrico Gueldrensi usque ad Adulphum a Marcka,* 1246-1348, inséré aux pages 271 à 314 du second volume des *Gesta pontificum leodiensium* de Chapeauville, etc.; *Flores auctorum et philosophorum; Digitus florum utriusque juris ordine alphabetico*, etc.

HODE (le P. la Mothe, plus connu sous le nom de la), historien médiocre, né vers 1680 dans la basse Normandie, embrassa fort jeune la règle des jésuites, fut chargé de l'enseignement dans différents colléges, et finit par être appelé par ses supérieurs à Paris. Il était préfet du collége de Louis le Grand dans le temps que le marquis d'Argenson y faisait ses études. Plus tard se développa son talent pour la prédication, et il parut avec un certain éclat dans les principales chaires du royaume : il se trouvait à Rouen en 1715. Dans un sermon qu'il y prononça le 20 octobre à la cathédrale, il se permit de critiquer vivement la nouvelle marche de l'administration. Cette imprudence le fit décréter par corps. Les jésuites des différentes maisons de Paris s'empressèrent de désavouer la conduite de leur confrère; et dans une audience qu'ils obtinrent du régent, ils lui demandèrent ses ordres pour la punition du coupable. Le P. la Mothe fut interdit et relégué par ses supérieurs dans leur petite maison de Hesdin, où il remplissait les fonctions de procureur. Ennuyé de son exil, il s'avisa de demander de l'occupation au marquis d'Argenson, son élève, avec lequel il avait continué d'entretenir des relations. M. d'Argenson, qui faisait partie de la société de l'*Entre-sol,* avait préparé, pour lire dans ses réunions, une *Histoire du droit public ecclésiastique français;* il envoya la minute de son travail au P. la Mothe avec une petite bibliothèque de livres sur le même sujet. Quelque temps après, la Mothe s'enfuit en Hollande où, malgré les remontrances de M. d'Argenson, il publia cette *histoire* (1737, 2 vol. in-12) et, sous le nom de la Hode, se mit aux gages des libraires. La Hode travaillait depuis 10 ans à une histoire de Louis XIV; mais il mourut vers 1740, avant l'impression de cet ouvrage, dont la Martinière, son compatriote, fut l'éditeur. On connaît de la Hode : *Vie de Philippe d'Orléans, régent de France,* Londres (la Haye), 1736, 2 vol. in-12; *Histoire des révolutions de France, où l'on voit comment cette monarchie s'est formée et les divers changements qui y sont arrivés par rapport à son étendue et à son gouvernement,* la Haye, 1738, 2 vol. in-4° ou 4 vol. in-12.

HODGES (Guillaume), peintre anglais, mort en 1797, avait accompagné le capitaine Cook dans ses deux derniers voyages. On a de lui : *Choix de vues de l'Inde, prises sur les lieux pendant les années 1780-83*, avec la description en anglais et en français, Londres, 1786, très-grand in-fol., avec 48 planches; *Voyage dans l'Inde,* 1792, grand in-4°, traduit en français par Langlès, Paris, 1805, 2 vol. in-8° et atlas in-8°.

HODGSON (Bernard), théologien anglais, principal du collége de Hertford à l'université d'Oxford, mort le 28 mai 1805, a publié les traductions suivantes de Salomon : *le Cantique des cantiques,* 1785; l'*Ecclésiaste,* 1788; les *Proverbes,* 1791, le tout in-4°.

HODGSON (le révérend Henri), ecclésiastique et médecin anglais, né en 1755, près de Market Rasen, mort en novembre 1813. Indépendamment de quelques brochures écrites, pendant la guerre contre les colonies et ensuite contre la république française, en faveur des idées de liberté, on a de lui : *Lettres à mistress Kindersley sur l'esprit du papisme,* 1778, in-8°; *Sermons sur la bienveillance universelle,* 1778, in-8°; *Effusions du cœur et de l'imagination,* 1779, in-8°.

HODIERNA ou **ADIERNA** (J. B.), célèbre astronome, né en 1597 à Raguse, en Sicile, embrassa l'état ecclésiastique et se livra à l'étude des sciences exactes, dans lesquelles il fit des progrès si rapides, que son nom fut bientôt répandu dans toute l'Italie. Il employa ses talents en mécanique à fabriquer des instruments d'astronomie et de physique plus parfaits que ceux que l'on pouvait se procurer à cette époque, et s'en servit pour faire plusieurs découvertes importantes. Il mourut le 6 avril 1660. Ses ouvrages, très-nombreux, sont presque oubliés aujourd'hui. Mongitore en a donné la liste dans la *Bibl. sicula.*

HODIZ, comte allemand, remarquable par ses goûts singuliers, né vers 1710, avait, dans sa jeunesse, voyagé et même séjourné quelque temps en Italie : il y avait perfectionné son goût naturel pour les arts, surtout pour la poésie et la musique. Il connaissait la plupart des langues de l'Europe, composait des vers, et s'était plu, dans sa retraite de Roswald en Moravie, à ressusciter les jeux et les plaisirs de la vallée de Tempé. Cette nouvelle Arcadie, qu'il avait créée vers 1740, et qu'il n'avait cessé d'embellir, réunissait des sites charmants et variés, des bergeries, des fermes, des cascades, des bois, des vallons, des théâtres, des orchestres, des bergers, des musiciens et des acteurs. Jouissant d'environ 60,000 livres de rente, le seigneur de Roswald s'était plu à faire de sa demeure une sorte de féerie, et à s'entourer des délices de la ville et des champs. Ses vassaux, ses domestiques étaient ses architectes, ses décorateurs, ses acteurs, ses danseurs, ses musiciens, ses arcadiens, ses druides, ses ermites. La plus belle fête qui ait eu lieu à Roswald fut celle que le comte Hodiz donna au grand Frédéric. Le roi-poëte adressa à Hodiz une épître qui commence

par ces mots : « O singulier Hodiz, etc. » Hodiz avait perdu depuis longtemps une margrave de Bareith qu'il avait épousée, et qui ne lui donna point d'enfants. Peu de temps avant sa mort, sa fortune éprouva un échec fâcheux. Frédéric vint à son secours : il lui procura un asile honorable à Potsdam, où le comte Hodiz mourut en 1778, comme il avait vécu, au milieu des souffrances de la pierre et de la goutte, adoucies par les jeux, les chants, les ris, la musique. G. Sand, dans son roman de *Consuelo,* raconte en épisode, la fête donnée à Frédéric par le comte Hodiz et décrit en détail le château de Roswald avec son Arcadie.

HODY (Humphred), *Hodius*, archidiacre d'Oxford, professeur royal de langue grecque à l'université de cette ville, né le 1er janvier 1659 à Oldcomb, mort le 20 janvier 1706, a laissé entre autres ouvrages : *De Bibliorum textibus originalibus*, Oxford, 1705, in-fol.; *Dissertat. de Græcis illustr. linguæ græcæ litterarumque humanarum instauratoribus,* Londres, 1742, in-8°. Le docteur Jebb, éditeur de cet ouvrage, y a joint une *Notice* sur la vie et les écrits de l'auteur.

HOEGSTROEM (Pierre), membre de l'Académie des sciences de Suède, pasteur de Gellivara dans le Luleo-Lappmark, puis de Skelefteo sur les bords du golfe de Bothnie, fit, pendant son long séjour dans ces contrées, d'utiles observations sur les Lapons. Il mourut le 14 juillet 1784, après avoir publié les écrits suivants (en suédois) : *Description de la Laponie suédoise*, Stockholm, 1747, in-8°; traduite en allemand, ibid., et Copenhague, 1748, in-12, etc.; et plusieurs *Mémoires* lus à l'académie de Stockholm.

HOEL Ier, fils de Budic, duc de Bretagne, se retira en Angleterre, en 509, après le massacre de son père, ordonné par Clovis. Il revint, en 513, revendiquer les États de Budic, avec des troupes que lui avait fournies Arthur roi de la Grande-Bretagne, et parvint à chasser les Frisons, qui étaient maîtres du pays. Clotaire, apprenant ses succès, l'invite à venir à Paris. Hoel s'y rend, mais n'y est traité qu'en qualité de comte. De retour dans ses États en 541, il fonda, dans la ville d'Aleth, un évêché dont le premier évêque fut saint Malo, qui, depuis, a donné son nom à la ville. Il mourut en 545, et eut pour successeur son fils aîné.

HOEL II, fils et successeur de Hoel Ier, était déjà assez âgé lors des conquêtes de son père pour y avoir eu beaucoup de part; mais il fut inhumain et sans religion. Il persécuta saint Malo en 546, et fut tué en 547 dans une partie de chasse, par Canor son frère.

HOEL III, d'abord comte de Cornouailles, succéda en 594 ou environ, à Judicaël, son père, et prit même par la suite le titre de roi; il mourut en 612, à 52 ans.

HOEL IV, comte de Nantes, était fils naturel d'Alain IV, au fils duquel il succéda en 953. Il fut tué en 980 dans une partie de chasse.

HOEL V, duc de Bretagne, eut ce titre dès 1066, et mourut le 15 avril 1084.

HOEL VI, reconnu duc de Bretagne en 1148, par les habitants de Nantes et de Quimper, fut, en 1154, battu par Eudes, comte de Porhoet, son concurrent, et en 1156 chassé par les Nantais. C'est la dernière fois qu'il paraît dans l'histoire.

HOEI-TSONG, empereur de la Chine, 8e de la dynastie des *Song,* fondée par Taï-Tsou II, en 960, quitta le nom de *Tchao-ki,* en succédant, l'an 1100, par le crédit de l'impératice, à son frère Tché-Tsong, époux de cette princesse et mort sans postérité. Hoei-Tsong commença son règne par des actes de vigueur, mais bientôt la faiblesse et une inconstance presque sans exemple signalèrent tous les actes de son règne. Il se brouilla avec ses alliés, les Kin, qui exigeaient la cession de deux provinces et le cours du fleuve Hoang-ho pour limite des deux empires. Découragé par les premiers échecs des armées chinoises, Hoei-Tsong abdiqua la couronne impériale en 1125. Les succès des Kin furent si brillants et leurs progrès si rapides que, dès la seconde année du règne de son fils Kin-Tsong, ils s'emparèrent de Kaï-Fong-Fou, alors capitale de l'empire. Peu satisfaits de la soumission des deux empereurs et des énormes taxes qu'ils en avaient extorquées, ils les déclarèrent déchus de leur dignité et les emmenèrent en Tartarie, ainsi que plus de 3,000 personnes de la famille impériale, et avec eux leurs bagages et leurs trésors. Hoei-Tsong y mourut, en 1135, après 8 ans de captivité.

HOELTY. *Voyez* **HOLTY.**

HOEPFNER (Jean-George-Chrétien), savant saxon, naquit le 4 mars 1765, à Leipzig. Il entra dans la carrière ecclésiastique, et fut nommé à divers offices. En 1787, il obtint l'autorisation d'ouvrir un cours de philosophie dans les bâtiments de l'Académie. Bientôt après il fut pourvu d'une chaire à l'école supérieure de Giessen et en 1790, devint co-recteur du gymnase d'Eisleben. Une surdité à laquelle il avait depuis sa jeunesse une propension qu'il tenta inutilement de détruire, le força de quitter pour jamais la carrière de l'instruction publique vers 1800. Hœpfner mourut le 20 décembre 1827. On lui doit entre autres ouvrages: *Manuel de la mythologie grecque,* Leipzig, 1795; *Epitome theologiæ christianæ,* ibid., 1804; 2e édit., 1819; *Principes et théorie de l'art d'élever la jeunesse,* ibid., 1803; des éditions du *Cyclope* d'Euripide, 1789; des *Trachiniennes,* de Sophocle, 1791.

HOEPKEN (André-Jean, comte de), sénateur, né à Stockholm en 1711, mort en 1789, sut allier le soin des affaires publiques à la culture des lettres, et contribua à l'épurement de la langue nationale et aux progrès des arts et de la littérature. C'est à ses soins éclairés que l'on doit en partie la fondation de l'Académie des sciences de Suède. Il a laissé plusieurs *Éloges* et *Discours académiques.*

HOESCHEL (David), savant helléniste, né à Augsbourg en 1556, mort le 29 octobre 1617, fut professeur au collége de Lavingen, recteur à celui de Sainte-Anne, et bibliothécaire d'Augsbourg. On a de lui plusieurs ouvrages dont on trouvera la liste dans les *Mémoires* de Niceron. Les principaux sont : *Catal. codicum græcorum qui sunt in biblioth. August. reipubl. Vindelicorum,* Augsbourg, 1595, in-4°, et des *Additions au Dictionnaire grec et latin,* de Ruland.

HOEST (George), voyageur danois, né en 1734 à Aarhus, dans le Jutland, fit partie de la compagnie d'Afrique, fut en 1760 consul à Mogador dans le royaume de Maroc, occupa ensuite plusieurs emplois dans les possessions danoises aux Antilles, revint à Copenhague en 1776, fut nommé conseiller d'État, puis

secrétaire des affaires étrangères, poste qu'il occupait encore à sa mort, vers 1792. On a de lui (en danois) : *Relations de Maroc et de Fez, recueillies dans le pays, de 1760 à 1768*, Copenhague, 1779, in-4°; traduites en allemand par Sussmilch; *Histoire de Mahomet Ben-Abdallah, empereur de Maroc,* ibid., 1791, in-8°; *Mémoire sur l'île de Saint-Thomas et ses gouverneurs*, etc., ibid., 1791, in-8°.

HOFACKER (Charles-Christophe), jurisconsulte allemand, fils d'un employé wurtembergeois, naquit au château de Bœringsweiler en 1749. Il prit le degré de docteur, et débuta dans la littérature juridique par l'*Esquisse d'une nouvelle méthode de professer le droit romain* (en allemand). Il n'avait pas encore 25 ans lorsqu'il fut appelé à professer le droit à l'université de Tubingue. Il publia aussi plusieurs ouvrages de droit qui eurent du succès, tels sont : *Dissertatio ad fragmenta quæ ex Alfeni Vari libris XL Digest. supersunt,* Tubingue, 1775, in-4°. Il mourut dans la nuit du 19 au 20 avril 1793.

HOFER (Jean), né à Mulhausen en Alsace, l'an 1697, exerça la médecine à Bâle puis à Mulhausen dont il devent bourgmestre, et y mourut en 1781. On trouve de ses mémoires anatomiques et botaniques, dans les *Actes de la Société helvétique* à Bâle. En 1779, il fit paraître un *Manuale pharmaceuticum.*

HOFER (Josué), de la même famille que le précédent, jurisconsulte et syndic de la ville et république de Mulhausen, y naquit en 1721. Il fit ses études à l'académie de Leipzig, et fut élu syndic en 1748. Envoyé fort souvent en qualité d'ambassadeur à la diète helvétique, pendant la révolution française, il fut député deux fois á Paris, pour obtenir des arrangements et un traité de commerce pour la ville de Mulhausen, enclavée dans le territoire de la France. Cette ville ayant été contrainte, en 1798, de voter sa réunion, cet événement parut accélérer la mort de Hofer, qui termina sa carrière en 1799.

HOFER (Jean-Antoine), né le 19 mai 1742, à Kastelrath en Tyrol, entra dans les ordres en 1765, obtint en 1772 une chaire de rhétorique au gymnase de Brixen, dont postérieurement il fut préfet, devint successivement membre du consistoire de cette ville, où il professait alors le droit ecclésiastique, membre du conseil gouvernemental d'Inspruck et chargé des rapports en matière ecclésiastique près de ce conseil; et enfin revint en qualité de chanoine à Brixen en 1789, et y remplit derechef les fonctions de professeur jusqu'en 1809. Il mourut en 1820. Outre des *Sermons* en grand nombre, on lui doit : une *Introduction à la géographie des temps anciens et modernes,* Brixen, 1774, in-8°; un excellent abrégé du grand ouvrage de Van Espen, sous le titre de *Zeg. Bh. van Espen jus ecclesiasticum universale ad usum auditorum in compendium redactum,* Brixen, 1781, 4 vol. in-8°.

HOFER (Jean-Évangélis), curé des environs de Salzbourg, docteur en philosophie et en théologie, mort le 24 février 1817, est auteur du *De Kantiana interpretationis lege, appendix ad Gregorii Mayer institutionem interpretis sacri,* Salzbourg, 1808, grand in-8°.

HOFER (André), chef des insurgés tyroliens, était né à Passeyer en 1765. Il tenait une auberge dans cette petite ville (située à 3 lieues au nord de Méran); et il faisait en même temps un commerce assez considérable en blé, vin et bétail. La paix de Presbourg avait donné le Tyrol au roi de Bavière; mais la guerre s'étant rallumée en 1809, les habitants de ce pays se levèrent en masse pour chasser les Bavarois, et retourner sous la domination de l'Autriche. La richesse d'André Hofer, ses relations habituelles avec les principaux montagnards, sa haute stature, ses formes athlétiques et sa longue barbe, tout concourut à fixer l'attention sur lui, lorsque les insurgés s'élurent un chef. Hofer possédait une connaissance parfaite du pays : elle lui procura plusieurs avantages importants sur les Bavarois, qui, d'ailleurs, étaient en trop petit nombre pour résister. Après la paix de Vienne, qui assurait de nouveau le Tyrol à la Bavière, Hofer mit bas les armes. Mais bientôt, accusé d'avoir conservé des intelligences avec les Autrichiens, il prit la fuite, se réfugia dans ses montagnes, et y fut poursuivi : pris dans une petite cabane où il s'était caché, il n'opposa aucune résistance aux soldats qui l'arrêtèrent, et ne demanda que la vie de sa femme et de ses enfants. Transféré d'abord à Botzen, ensuite à Mantoue, il fut condamné à mort par un conseil de guerre, et exécuté sur-le-champ le 25 février 1810. Les Tyroliens révèrent André Hofer comme un saint et un martyr de la liberté. L'empereur d'Autriche a doté sa fille et anobli son fils; enfin on a fondé un hôpital sur la montagne où il a été saisi.

HOFF (Charles-Ernest-Adolphe de), savant et homme d'État, né le 1er novembre 1771, á Gotha. Hoff entra comme secrétaire de légation à la chancellerie secrète, à la section des archives, en 1792. Douze ans après, Hoff allait à Berlin, puis à Kœnigsberg, puis à Posen, apposer sa signature à l'acte de la confédération du Rhin. Il remplit encore diverses missions secondaires les années suivantes, et ses services lui valurent le titre de conseiller de chancellerie en 1813. En 1817 et 1818, il fit plusieurs voyages et un séjour à Iéna, où, conjointement avec Cotta, le délégué de Weimar, il dirigea la réforme de l'université. L'extinction du rameau ducal de Saxe-Gotha, par la mort d'Auguste en 1822 et par celle de Frédéric IV, son frère, en 1825, modifia la position de Hoff. Gotha avec son territoire devint le lot du rameau de Cobourg-Saalfeld, qui prit dès lors le nom de Cobourg-Gotha. Hoff garda ses fonctions sous le titre de conseiller de conférence au ministère secret, mais il fallut qu'il allât résider à Cobourg. Il n'y resta qu'un an, au bout duquel, ayant donné sa démission, il retourna à Gotha présider le consistoire supérieur. Cinq ans après, il fut nommé co-directeur des collections de sciences et d'arts. Ses connaissances profondes en minéralogie et en géologie le rendaient éminemment apte à cette place, qu'il occupa jusqu'à sa mort, arrivée le 24 mai 1837. On a de Hoff : *Description du Thuringerwald sous tous ses rapports,* Gotha, 1807-1812, 2 vol. en 4 parties; *Histoire des changements que la tradition ou les écrivains nous attestent être survenus à la surface de la terre*, 1822-1834, 3 vol.; *Magasin pour la minéralogie, la géognosie et la géographie minérale,* etc.

HOFFBAUER (Jean-Christophe), savant allemand, né le 19 mai 1766, à Bielefeld, mort le 4 août 1827. On a de lui, entre autres écrits : *Analytique des jugements et des résolutions*, Halle, 1792; *Traité du droit*

naturel, 1793 (2ᵉ édition, 1798, 3ᵉ, 1804); *Éléments de la logique,* 1794 (2ᵉ édition, 1810); *Recherches sur les objets les plus essentiels du droit naturel,* 1795; *Théorie naturelle de l'âme;* 1796; *Traité de droit politique universel,* 1797; *Éléments de philosophie morale,* 1799, etc.

HOFFMAN (François-Benoît), littérateur et critique distingué, né à Nancy le 11 juillet 1760, était fils de François Hoffman, ancien officier au service d'Autriche. Ses classes terminées, il fit son cours de droit à Strasbourg. Le jeune Hoffman, au lieu de suivre la carrière du barreau que lui interdisait, au moins pour la plaidoirie, un bégaiement fort pénible, s'engagea dans un régiment qu'il rejoignit en Corse. Sa famille l'ayant bientôt dégagé, il retourna à Nancy, où divers morceaux de poésie légère révélèrent ses talents et le firent accueillir dans plusieurs maisons où les lettres étaient en honneur, principalement chez la célèbre marquise de Boufflers. Un prix de poésie qu'Hoffmann remporta à l'Académie de Nancy, et peut-être quelques secours pécuniaires de ses amis, le mirent en état de se rendre à Paris, en 1784. Ses premiers essais poétiques parurent dans l'*Almanach des muses* de 1782. Il en publia un recueil en 1785, et ce fut à l'Académie royale de musique qu'il présenta son premier ouvrage dramatique, l'opéra de *Phèdre,* dont le succès, en 1786, décida probablement la vocation de l'auteur pour la poésie dramatico-lyrique. En effet, sur 44 ouvrages qu'il a mis sur la scène, on ne compte qu'un drame tombé et cinq comédies, dont deux seulement ont été jouées au Théâtre-Français : l'*Original* et le *Roman d'une heure.* Ses principales pièces sont : *Nephté,* 1789, *Adrien,* 1799; *la Mort d'Abel,* 1810; à l'Opéra-Comique : *Euphrosine et Coradin,* 1790; *Stratonice,* 1792; *la Soubrette,* 1794; *Azéline,* 1796; *le Jockey; le Secret; Médée,* 1797; *le Château de Monténéro; Ariodant,* 1799, *Bion,* 1800; *le Trésor supposé,* 1802; *la Ruse inutile,* 1805; *les Rendez-vous bourgeois.* Exempt d'ambition et peu soucieux de la fortune, il n'aspira ni aux honneurs, ni aux emplois. Les seules fonctions qu'il ait remplies sont celles de membre du conseil littéraire de l'Académie royale de musique depuis 1816. La seule récompense qu'il ait reçue, c'est la croix de la Légion d'honneur que Louis XVIII lui donna en 1821. Le talent d'Hoffman pour la polémique s'était manifesté, en 1802, dans sa querelle avec Geoffroy qui, dans les feuilletons du *Journal de l'Empire,* avait censuré avec beaucoup d'aigreur et d'injustice sa pièce de *Lisistrate* et la musique de son opéra d'*Adrien.* En continuant de prendre une part active à la rédaction du *Journal de l'Empire,* redevenu *Journal des Débats,* Hoffman travailla moins fréquemment pour le théâtre, auquel il semble même avoir renoncé dans ses dernières années. Mais la nouvelle carrière qu'il a suivie n'a fait qu'accroître sa réputation. Ses articles signés Z et ensuite H se distinguent par une critique judicieuse et saine, quelquefois dure, mais toujours consciencieuse; par une grande variété de connaissances, un style clair, pur et correct, et par des traits d'une plaisanterie piquante, toujours subordonnée au bon goût et aux convenances. Les articles où il a consigné son opposition au rétablissement des jésuites sont à la fois des monuments de goût, d'érudition, de raison et de patriotisme. Hoffman est mort le 25 avril 1828. Ses œuvres ont été recueillies en 10 vol. in-8°, Paris, 1828-29.

HOFFMANN (Gaspard), médecin allemand, né à Gotha en 1572, professeur de médecine théorique à l'université d'Altorf, mort le 3 novembre 1648. Parmi les 26 ouvrages d'Hoffmann dont les bibliographes ont laissé la notice, on cite celui qui a pour titre : *Apologia apologiæ pro Germanis contra Galenum,* Amberg, 1626, in-4°.

HOFFMANN (Maurice), médecin, né en 1622 dans le Brandebourg, fit ses études à Altorf, se rendit ensuite à Padoue, où il étudia l'anatomie et la botanique, reçut le bonnet de docteur, et obtint la double chaire d'anatomie et de chirurgie à l'université d'Altorf, créa dans cette ville un jardin botanique, un laboratoire chimique, un amphithéâtre, et mourut d'apoplexie le 20 avril 1698. On lui attribue la découverte du canal pancréatique. Il a laissé 13 ouvrages sur l'anatomie, la médecine et la botanique, dont on peut voir la liste dans les *Bibliographies médicales;* nous ne citerons que : *Floræ aldtorfinæ deliciæ sylvestres,* Altorf, 1662, in-4°.

HOFFMANN (Jean-Maurice), fils du précédent, né à Altorf en 1653, fut reçu médecin dans cette ville, acquit une grande réputation comme praticien, fixa son séjour à Anspach, et y mourut le 31 octobre 1727. On a de lui 7 ouvrages, et il a continué celui de son père : *Floræ aldtorfinæ deliciæ,* etc.; cette continuation a été imprimée à Altorf, 1703, in-8°. J. H. Schulze a fait imprimer un assez bon *Abrégé de médecine de J. M. Hoffmann,* ibid., 1742, in-8°.

HOFFMANN (Jean-Jacques), philologue allemand, né à Bâle en 1633, professa le grec et l'histoire à l'académie de cette ville, et mourut de marasme le 10 mai 1706. Le plus connu de ses ouvrages est : *Lexicon universale, historico-geographico-chronologico-philologicum,* Bâle, 1677, 2 vol. in-fol.; supplément, 1683, 2 vol. Hackius a réimprimé l'ouvrage, Leyde, 1698, 4 vol. in-fol. Cette édition est la seule qui soit recherchée.

HOFFMANN (Chrétien-Godefroid), jurisconsulte, né à Lauban (Lusace) en 1692, professa le droit naturel avec distinction à Leipzig et à Francfort-sur-l'Oder, où il mourut en 1735. Il a laissé un grand nombre d'ouvrages en latin et en allemand, parmi lesquels on distingue : *Hist. juris romani Justinianei chronologica,* Leipzig, 1720-24, 2 vol. in-4°; *Commentatio juris canonici de cœmeteriis ex urbibus tollendis,* ibid., 1729, in-8°; Francfort, 1775, in 8°, *Nova scriptorum ac monumentorum partim rarissimorum, partim ineditorum collectio,* ibid., 1731-33, 2 vol. in-4°; *Biblioth. juris publici germanici,* etc., Francfort, 1734, in-8° et in-4°. On doit aussi à C. G. Hoffmann une très-bonne édition des traités de Pancirole, etc.; *De claris legum Interpretibus,* Leipzig, 1721, in-4°. Son *Éloge* a été inséré dans les *Acta eruditorum,* année 1736, et dans le t. XXXIV de la *Bibliothèque germanique.*

HOFFMANN (Frédéric), célèbre médecin, né à Halle en 1660, étudia la chimie à Erfurt sous Gaspard Cramer, se fit ensuite recevoir docteur en médecine, et se livra entièrement au travail du cabinet. Un premier ouvrage, qu'il publia en 1682, sur le *Cinabre d'antimoine,* établit sa réputation comme chimiste. Nommé professeur à l'université de Halle, fondée en 1693 par Frédéric III, électeur de Brandebourg, sa renommée se

répandit dans toute l'Allemagne, et bientôt chez l'étranger : les académies les plus célèbres l'appelèrent dans leur sein; il fit plusieurs voyages dans diverses cours de l'Allemagne, où ses succès lui valurent des honneurs, des titres et de grandes récompenses. Sollicité par le roi de Prusse de se fixer à Berlin, il préféra rester à Halle, sa patrie, où il mourut le 12 novembre 1742. C'est à lui que l'on doit la préparation si connue sous le nom de *gouttes*, ou *liqueur anodine d'Hoffmann*, remède encore estimé comme un des meilleurs calmants. L'édition complète de ses ouvrages a été publiée avec une *Vie* de l'auteur, sous ce titre : *Hoffmanni opera omnia medico-physica, cum supplementis*, Genève, 1740-1753, 11 parties in-fol.

HOFFMANN (Christophe-Louis), médecin, né à Rhéda (Westphalie) en 1721, fut successivement attaché à l'évêque de Munster, à l'électeur de Cologne et à celui de Mayence, qui lui confia la direction du collége de médecine de cette ville. Vers la fin de sa carrière, il se retira dans la petite ville d'Eltviel, sur les bords du Rhin, et y mourut le 28 juillet 1807. Il a laissé plusieurs écrits qui jouissent de quelque réputation, et presque tous en allemand : *De la sensibilité et de l'irritation des parties malades ; Du scorbut et de la maladie vénérienne ; Des vertus médicales du mercure ; De la petite vérole ; le Magnétiseur*, Francfort, 1787, in-4°, et diverses *Dissertations* dans les *Mémoires* du collége de médecine de Munster, en latin.

HOFFMANN (Tycho), biographe danois, fut secrétaire garde des sceaux de Danemark, et membre de la Société royale de Londres. On a de lui : *Portraits historiques des hommes illustres de Danemark, remarquables par leur mérite, leurs charges et leur noblesse, avec leurs tables généalogiques*, 1746, 6 parties en 2 vol. in-4°; ce recueil rare et recherché est enrichi de gravures des plus célèbres artistes contemporains de Paris, de Londres, de Hollande et de Leipzig ; traduit en danois, Copenhague, 1777-79, 3 vol. in-4°, avec des additions.

HOFFMANN (Ernest-Théodore-Wilhelm), et non pas *Amédée*, naquit à Kœnigsberg le 24 janvier 1776. Son père était conseiller criminel et commissaire de justice près d'un siége provincial, sa mère fille d'un avocat célèbre, conseiller au consistoire. Le père, homme de beaucoup d'esprit, mais de mœurs peu réglées, quitta Kœnigsberg pour se rendre à son poste. Le jeune Hoffmann resta dans la maison de sa grand'mère, entouré de sa mère, d'une tante qui n'était pas mariée, et d'un oncle qui s'était retiré de la carrière judiciaire avec le titre de conseiller. C'est à lui qu'il dut les premières leçons de lecture et de musique. Dès l'âge de 7 ans, il suivit les cours de l'école réformée. Vers l'âge de 14 ans, son goût pour la musique et pour la peinture se manifesta de telle sorte qu'en peu de temps il dépassa tous ses condisciples et se rangea au nombre des petits prodiges, soit en improvisant, soit en jouant des morceaux de sa composition sur le clavecin, soit en dessinant avec une correction capable d'exciter la jalousie de son maître. A l'université, Hoffmann ne cultiva sérieusement que la jurisprudence. Il s'essaya au métier d'écrivain, composa deux romans, *Cornaro* et *le Mystérieux*, que les libraires ne daignèrent pas imprimer, et ne fut guère plus heureux quand il s'essaya au métier de peintre. Enfin, le 12 juillet 1795, il passa un premier examen, à la suite duquel il fut nommé auditeur à la régence de Kœnigsberg. Ne s'y trouvant pas assez occupé, au mois de juin 1796, il se rendit à Glogau, près d'un de ses oncles, attaché aux bureaux de la régence en qualité de conseiller. Là, il continua ses études, et fit connaissance avec plusieurs hommes éminents. Dans un voyage en Silésie, il lui arriva de jouer avec un bonheur effrayant. Lorsqu'il se disposait à quitter la salle, un vieil officier lui dit, en le regardant d'un œil sévère : « Jeune homme, vous eussiez fait sauter la banque, si vous aviez su jouer. Au reste, quand vous saurez votre métier, le diable vous emportera comme tant d'autres. » Ces paroles, ce regard, frappèrent Hoffmann, et il renonça au jeu pour la vie. Dans l'été de 1798, son oncle ayant été nommé conseiller intime au *Kammergericht* ou tribunal de Berlin, il y fut lui-même attaché avec le titre de référendaire. Deux ans après, il subit sa troisième et dernière épreuve, que l'on appelle en Prusse l'*examen rigoureux*, et à laquelle doit se soumettre quiconque aspire aux emplois de la haute magistrature. Hoffmann fut nommé assesseur de la régence de Posen avec voix consultative. Pour se désennuyer, il fit une suite de caricatures satiriques, contenant des allusions à la chronique secrète et scandaleuse de la ville. Découvert et dénoncé, le ministre, au lieu de signer sa nomination de conseiller de régence à Posen, l'envoya à Plozk. C'était au printemps de 1802. Avant de partir, Hoffmann épousa une jeune Polonaise qui le suivit dans son exil. Vers le commencement de l'année 1804, ses amis de Berlin réussirent à le faire nommer conseiller de régence à Varsovie. Durant son séjour à Plozk il avait beaucoup travaillé, beaucoup écrit, articles de journaux, ouvrages de théâtre, miscellanées ; il avait composé plusieurs messes et une grande sonate d'après les règles du double contre-point, esquissé des portraits, des caricatures, copié à la plume les tableaux des vases étrusques de la collection d'Hamilton. A Varsovie, les devoirs de sa charge, le tumulte d'une ville populeuse, l'enlevèrent d'abord à ses occupations chéries, mais il ne tarda pas à les reprendre. Un établissement musical venait d'être créé; il en fut la providence, le factotum. Cependant la grande armée française approchait de Varsovie, Hoffmann perdit son emploi, et se trouva d'abord le plus heureux des hommes : il lui restait quelque argent et il n'avait plus de dossiers à examiner, plus de séances à suivre. Son bonheur dura autant que son argent; puis les embarras, les chagrins, les désappointements se succédèrent en foule. Hoffmann traîna sa misère et ses espérances déçues de Varsovie à Berlin, de Berlin à Bamberg. Réduit à vivre de leçons de musique, et vivant mal, il se souvint de sa plume, et voulut y recourir. Il s'adressa à Rochlitz, l'éditeur de la *Gazette musicale* de Leipzig. Rochlitz répondit en l'invitant à écrire pour son journal un conte, dont le principal personnage serait un musicien devenu fou. Telle est l'origine de la biographie de Jean Kreisler et des contes fantastiques : telle fut l'introduction d'Hoffmann dans la littérature. Dans les 8 années qui s'écoulèrent depuis 1807, il compta plus de mauvais jours que de bons. D'abord une atteinte de fièvre nerveuse augmenta son irritabilité naturelle. Sa jeune fille mourut à Posen, où sa femme avait cherché un abri contre les

chances de la guerre. Plus tard il eut la douleur de voir celle-ci grièvement blessée par la chute d'une diligence sur la route de Dresde à Leipzig. Hoffmann fut tour à tour chef d'orchestre, journaliste, traducteur, décorateur, machiniste, répétiteur de chant, peintre à la fresque, chantre d'église. Il se lia intimement avec le compositeur Weber et avec le célèbre Richter. Il s'associa avec l'acteur Holbein pour diriger le théâtre de Bamberg, dont la prospérité lui permit de se livrer à son goût pour le plaisir. Il dépensait alors 50 florins par mois à l'hôtel de la *Rose*, et quelque temps après il vendait sa redingote pour avoir de quoi dîner. Par un des hasards de sa vie errante, Hoffmann dirigeait l'orchestre d'un théâtre de Dresde, lorsque Napoléon vint y livrer sa bataille. De retour à Leipzig au commencement de 1814, Hoffmann fut saisi d'une pleurésie accompagnée de rhumatisme goutteux. Dans ses plus grandes douleurs, il travaillait à des caricatures sur ces *maudits Français,* que les circonstances lui avaient fait prendre en horreur. A Leipzig il retrouva Hippel, son ami, devenu conseiller d'État. Dégoûté du théâtre, il voulut rentrer dans la carrière publique, et n'obtint d'abord qu'une place de surnuméraire dans les bureaux de Berlin ; mais, dans les premiers mois de 1816, il reçut sa nomination de conseiller au *kammergericht.* Son talent littéraire avait pris l'essor, et il se produisit avec éclat comme compositeur. A Varsovie, il avait écrit trois grandes partitions : *le Chanoine de Milan, l'Écharpe et la Fleur,* et *les Joyeux musiciens.* Ce dernier opéra, joué par de mauvais acteurs, n'eut pas de succès. Au contraire *Ondine,* opéra en 3 actes, dont la musique fut écrite sur un libretto que Lamotte-Fouqué, l'auteur du roman, avait arrangé lui-même, réussit à Berlin. Dès lors Hoffmann se trouva riche et heureux : il avait de l'argent et de la gloire. Comme tant d'autres, ce fut la fortune qui le perdit, en l'entraînant à des excès, qui profitèrent quelquefois à son talent, mais qui devaient bientôt compromettre sa santé et sa vie. La haute société le recherchait, mais il s'ennuyait promptement avec elle, et il ne savait pas lutter contre son ennui. Des salons cérémonieux il s'enfuyait au cabaret, où souvent le jour le trouvait encore. Quand le vin avait échauffé sa verve, sa conversation était éblouissante de saillies et d'épigrammes. Les étrangers qui voulaient le voir venaient à la taverne. Il ne buvait que des vins exquis et chers ; ce qui lui imposait la nécessité de travailler beaucoup et vite. Les libraires qui lui demandaient des contes les payaient jusqu'à 10 frédérics par feuille. Pour l'arracher à cette vie dévorante, Hitzig, l'un de ses amis, et qui devait être son biographe, imagina de fonder un club littéraire, dont les séances se tenaient une fois par semaine chez Hoffmann. Les membres de ce club étaient d'abord les deux fondateurs, ensuite Contessa, Chamisso et le docteur Koreff. Inaugurée le jour de Saint-Sérapion, la société transmit ce nom à un recueil, qui en était pour ainsi dire le procès-verbal, et qui avait Hoffmann pour rédacteur. Dans les *Frères Sérapion* se trouvent plusieurs de ses meilleurs contes. En 1820, il avait traduit le poëme d'*Olympie,* opéra français, dont Spontini avait composé la musique. Il s'occupait de continuer la biographie d'Abraham Tonelli, de Tieck : sa nomination de conseiller à la cour d'appel vint encore augmenter les avantages de sa brillante position. Mais une douloureuse maladie, connue sous le nom de *tabes dorsalis* (consomption de l'épine dorsale), s'était emparée de lui, et le soumettait à de terribles épreuves. Il mourut le 25 juin 1822. M. Loëve-Weimar a donné une traduction française de ses œuvres, publiée à Paris, en 20 vol. in-12, 1833. Une nouvelle traduction a été commencée par M. Henry Egmont : il n'en a paru que 2 vol. in-8°, 1836. M. Th. Toussenel a donné en 1838 une traduction nouvelle des *Contes de T. A. Hoffmann,* 2 vol. in-8°.

HOFFMANN (Frédéric), professeur de géologie à Berlin, où il mourut dans sa 39e année le 6 février 1836, avait recueilli dans ses voyages, tant en Italie qu'en Allemagne, de précieux matériaux pour la science. On a de lui : *Mémoires sur la géographie de l'Allemagne septentrionale,* Berlin, 1823, 1 vol. ; *Carte géologique de l'Allemagne nord-ouest,* en 24 feuilles, Berlin, 1829, admirable travail ; *Aperçu général de l'orographie et de la géognosie du nord-ouest de l'Allemagne,* Leipzig, 1830, 2 part. ; *Atlas géognostique du nord-ouest de l'Allemagne,* Leipzig, 1830 ; *De la constitution géologique des îles de Lipari,* ibid., 1832 ; *Géographie physique et introduction à l'étude de la géologie,* Berlin, 1836 ; *Ouvrages posthumes* d'Hoffmann, Berlin, 1837.

HOFSTEDE (Pierre), théologien calviniste, né à Rotterdam, a beaucoup écrit dans sa langue, entre autres à l'occasion de la *Dissertation sur le sublime et le naïf dans les beaux-arts,* traduite en hollandais, de l'allemand de Mendelssohn, par R. M. Van Goens, et dont la seconde édition parut à Utrecht, en 1774, in-8° ; le *Bélisaire* de Marmontel n'excita pas moins son zèle théologique. Cet ouvrage fut traduit en hollandais en 1768 et imprimé à Amsterdam. L'année suivante, Hofstede entra en lice et ne tarit sur ce sujet qu'en 1770.

HOGARTH (Guillaume), célèbre peintre et graveur anglais du 18e siècle, naquit à Londres en 1697. Il eut pour père un prote d'imprimerie, qui s'occupa peu de lui donner une éducation lettrée, mais qui, remarquant son goût pour le dessin, le mit en apprentissage chez un graveur sur métaux. Un jour que le jeune Hogarth se promenait avec son compagnon de travail, il vit, dans une rixe, deux buveurs dont l'un porta, sur la tête de l'autre, un coup violent d'un pot à bière : l'horrible grimace que faisait le visage sanglant du blessé, donna lieu à Hogarth de présenter, dans un croquis ressemblant, le portrait hideusement risible qu'il avait sous les yeux. Ce fut le premier indice du talent de peindre les passions, auquel la nature l'avait destiné. Aussi, en étudiant le modèle à l'académie de Martin's-lane, fit-il peu de progrès dans l'art d'imiter les traits de la nature morte ou sans mouvement. Les profits qu'il ne laissa pas de retirer de son apprentissage, furent plus utiles à sa famille qu'à lui-même. Devenu son maître, il lutta d'abord contre le besoin. Tourmenté pour 20 schellings par la femme chez laquelle il logeait, il fit d'elle une caricature piquante, qui ne le tira pas de l'obscurité. Il se mit à peindre des enseignes pour les marchands de Londres. Il grava aussi, pour les marchands, des cartes d'adresses, des armes parlantes ; et, pour les libraires, des frontispices de comédies, et des fleurons dans le goût des grotesques de Callot, tous objets qui décelaient l'imagination

gaie et plaisante d'Hogarth, mais qui se trouvaient perdus dans la foule des sujets insignifiants du même genre. Les figures qu'il peignit et grava en 1726 pour l'édition d'*Hudibras* avec le portrait de Butler, furent le premier ouvrage qui fit remarquer le génie de l'artiste, non moins original que celui du poëte : elles furent copiées dans l'édition donnée par Grey en 1744, et dans la traduction française de ce poëme, publiée en 1757. Leur succès le détermina à peindre des sujets comiques. Porté par goût à représenter des scènes de caractères et de mœurs, et s'attachant à réunir tout ce qui pouvait en faire ressortir l'expression, il fit des portraits peu flattés, mais ressemblants par le jeu de la physionomie. Mais le génie malin d'Hogarth ne tarda pas à déguiser ses traits sous le voile ingénieux et parfois obscur de l'allégorie, qui consistait plus, il est vrai, dans les accessoires que dans les figures principales, toujours reconnaissables malgré leur charge. Il n'avait point encore atteint ce comique vrai et moral, qui n'est ni la critique grossière, ni la satire mordante. Hogarth venait d'épouser, en 1730, la fille de James Thornhill, peintre du roi, auquel l'architecte Kent fut préféré pour peindre une maison royale, par lord Burlington, dont Pope avait loué le goût aux dépens du duc de Chandos. Ce fut le sujet d'une gravure burlesque et satirique, où Hogarth représenta Pope en maçon, occupé, avec le lord qui lui sert de manœuvre, à plâtrer l'architecture de Kent, en éclaboussant le carosse du duc. Peu de temps après son mariage, Hogarth s'étant lié avec le directeur du Waux-hall de Spring-garden, y peignit les *Quatre parties du jour,* dont Cowper a décrit le matin dans son poëme. Mais ce qui manifeste surtout le véritable talent d'Hogarth , et dans lequel il n'a eu ni maîtres ni rivaux, c'est la représentation morale des actions successives d'un même personnage dans une suite de tableaux. Les gravures qu'il donna en 1733 et 1734 de ses peintures (au nombre de six) de la *Vie d'une fille publique,* conduite, par toutes les vicissitudes des événements, du coche d'Yorkshire dans une auberge de Londres, d'un hôtel superbe dans un galetas, d'un lieu de débauche dans une maison de force, et enfin de l'hôpital au cercueil, eurent un succès extraordinaire et un débit prodigieux. La ressemblance parfaite d'un magistrat en fonctions, y fit souscrire tous les lords de la trésorerie. Cibber en mit les diverses scènes en pantomimes : la mode les figura sur les éventails ; et Nichols assure qu'on les peignit à la Chine sur des vases de porcelaine. La *Vie du libertin,* en 8 planches, le pendant de l'ouvrage précédent, offrait une nouveauté moins piquante, malgré des traits nombreux de satire. La *Conversation moderne à minuit,* ou les *Buveurs de punch,* représentant avec la vérité de la nature, sans bassesse ni exagération, les scènes variées de l'ivresse dans une orgie où figurent de doctes personnages des *quatre facultés,* parmi lesquels on croyait voir des portraits frappants, entre autres celui de l'orateur Henley, eurent un succès tel, que les copies s'en répandirent de toutes parts : on en orna gaiement des frontispices de poëmes ; on en fit des scènes de comédie ; on en modela des figures en cire, qui, promenées de bourg en bourg, attirèrent la curiosité publique. Le nombre de ces copies contrefaites fut l'occasion d'un privilége accordé, par un acte de la 8e année de George II, aux artistes, pour les productions du dessin et de la gravure, à la sollicitation d'Hogarth, et continué en particulier après la mort de l'auteur à sa veuve, pendant 20 ans. A l'époque de sa plus grande gaieté comique, celle où il peignit ses *Comédiennes ambulantes,* il dessina d'après nature et grava une suite nombreuse de *caractères,* aussi vrais que variés, et qu'on doit bien distinguer des *caricatures*. Cette planche servit de billet de souscription pour la suite de gravures du *Mariage à la mode* qu'Hogarth donna en 6 pièces, en 1745. On lui avait reproché de ne représenter le plus souvent que des scènes comiques tirées de la vie commune : il traita cette fois un sujet plus grave, pris dans les rangs élevés de la société. Le but moral est la peinture vive et forte des scènes de désordre et de terreur de la vie de deux époux, l'un noble, l'autre riche, dont l'union mal assortie et la conduite irrégulière les entraînent tous deux à une fin tragique. Le *Mariage à la mode* a fourni le sujet d'un roman et d'une comédie. Hogarth avait le projet de donner, pour pendant, le *Mariage heureux :* mais il ne fit que l'ébaucher ; et de premières esquisses coloriées furent tout ce qu'il produisit. Le vif et sensible Hogarth était plus propre à peindre les horreurs du vice que les charmes de la vertu. Ses *Scènes de cruauté* où il s'est montré avec tant d'intérêt l'avocat des animaux, ont été célébrées par Delille dans le poëme de *la Pitié.* On rapporte qu'un passant, dans une rue de Londres, voyant un charretier frapper rudement un de ses chevaux, s'écria : *Malheureux ! tu n'as donc pas vu le tableau d'Hogarth ?* Après la paix d'Aix-la-Chapelle, Hogarth s'étant rendu en France, y dessina la porte de Calais : on l'arrêta comme espion, et il fut reconduit en mer à trois lieues de la côte. Il eut du ressentiment de cette aventure, dont il fit une peinture outrée ; et on le vit, dans deux caricatures satiriques (*la France et l'Angleterre*), opposer ridiculement l'*urbanité,* la gaieté, et la bonne mine du peuple anglais à la *grossièreté* triste et maigre de la nation française. Cependant il n'a pas épargné John Bull dans ses quatre scènes d'une *Élection parlementaire,* et dans son *Combat de coqs,* qui en est l'image. Il n'attaque pas moins librement les sectes anglaises dans sa gravure satirique, *la Crédulité, le Fanatisme,* et *la Superstition.* Il n'épargne point non plus l'anglomanie des arts, dans ses *Cinq ordres de perruques* où la critique grotesque des *Antiquités d'Athènes* mesurées par Stuart, qu'il affuble d'une énorme coiffure composite surmontée d'un compas. Hogarth, devenu jaloux du grave Josuah Reynolds, voulut aussi être auteur. Il composa, aidé d'une main amie (le docteur B. Hoadly), son *Analyse de la beauté,* qu'il publia en 1753. Son livre, comme les tableaux d'histoire qu'il fit étant devenu peintre du roi par la démission de son beau-frère en 1757, lui attirèrent une nuée de critiques et de pamphlets. Hogarth, y répondit par des gravures ou même par des vers satiriques. Fielding et Garrick, excellant dans des genres comiques par des moyens différents du sien, restèrent ses amis ; mais il se brouilla avec Wilkes et Churchill, dont il attaqua par son burin hardi les opinions politiques. Ils répliquèrent par des diatribes. Ces traits aigrirent son naturel et altérèrent sa santé. Le dernier ouvrage qu'il peignit en 1764, fut ce qu'il nomma *la Fin de toutes choses,* où se voit la figure du Temps couché et assoupi sur des débris de colonnes.

Quand Hogarth eut achevé ce tableau, on rapporte qu'il brisa sa palette, et s'écria : *J'ai fini*. En effet, il cessa de travailler, et mourut peu de temps après d'un anévrisme, le 26 octobre 1764. Son *OEuvre* se compose de 250 pièces environ, dont il a peint et gravé une grande partie. L'édition la plus ample est celle de Londres, 1808, 2 vol. in-4°, avec 160 planches gravées par Cook, et des explications par J. Nichols et G. Steevens. On a de lui : *l'Analyse de la beauté*, Londres, 1753, traduite en allemand par Mylius; en italien, Livourne, 1761; et en français par Jansen, avec une *Vie* d'Hogarth et une notice chronologique, historique et critique de ses ouvrages de peinture et gravure, Paris, 1804, 2 vol. in-8°. Les principales biographies anglaises de Hogarth sont celles d'Horace Walpole (1771) et de Nichols (1782).

HOGENDORP (Gisbert-Charles, comte van), né le 27 octobre 1762 à Rotterdam. En 1773 il alla à Berlin, où il entra dans le corps des cadets avec son frère aîné Thierry, devint ensuite page du prince Henri de Prusse, et fit, en qualité d'enseigne dans le régiment de ce prince, la guerre de la succession de Bavière. A la paix il retourna dans sa patrie, et en 1782 le stathouder Guillaume V le plaça comme officier dans sa garde. L'année suivante Hogendorp obtint un congé, et s'embarqua pour les États-Unis d'Amérique, où il fut favorablement accueilli par Washington. Après avoir passé 7 mois à Philadelphie, il revint dans sa patrie en 1784, suivit les cours de l'université de Leyde, et fut reçu docteur en droit. Par attachement à la maison d'Orange, il quitta le service militaire lorsque le parti des patriotes eut le dessus, rendit de grands services à son prince, et fut nommé grand pensionnaire de Rotterdam, après le rétablissement du stathoudérat. Lorsque, en 1795, les Français s'emparèrent de la Hollande, Hogendorp rentra dans la vie privée, et refusa constamment d'accepter aucune place sous le gouvernement français. En 1802, il tenta d'établir, au cap de Bonne-Espérance, une colonie composée de partisans de la maison d'Orange; mais il fut bientôt forcé de renoncer à cette entreprise, qui lui coûta une grande partie de sa fortune. Plus tard il s'unit à Vander Duyn, Stirum, Repelaar, de Jonge, Changuion et autres, pour travailler dans le secret au rétablissement de la maison d'Orange. Lorsque, à la fin de 1813, les alliés pénétrèrent en Hollande, il réunit à la Haye tous les partisans du stathouder, et annonça par une proclamation l'établissement d'un gouvernement provisoire au nom du prince d'Orange, qui arriva le 30 novembre à la Haye, et fut aussitôt investi du pouvoir. Ce prince nomma Hogendorp président de la commission chargée de rédiger la nouvelle constitution, qui fut acceptée et jurée à Amsterdam en mars 1814, par les représentants de la nation et par le souverain. Il fut ensuite chargé du portefeuille des relations extérieures, et nommé vice-président du conseil d'État. Le ministre ne tarda point à voir souvent ses idées en opposition avec celles du roi : ne pouvant faire triompher les siennes, il prit le parti de se retirer (1814). Le monarque, en acceptant sa démission, lui témoigna ses regrets, le nomma vice-président du conseil d'État (1814), lui conféra le droit de joindre à ses armes le lion batave et le millésime 1813-1815, le créa en outre grand-croix de l'ordre du Lion néerlandais; enfin, lorsque en 1816 il lui permit de ne plus remplir ses laborieuses fonctions de vice-président du conseil d'État, il voulut qu'il en conservât le titre, les émoluments et tous les avantages. On mit sa démission sur le compte de sa santé; mais la preuve que cette cause ne fut qu'un prétexte, c'est que, membre de la 2e chambre législative des Pays-Bas, il assista et souvent se mêla aux délibérations, que pendant longtemps il fit une opposition très-vive aux ministres van Maanen, Appelius et Six, et parla des droits du peuple, de la liberté du commerce, de la publicité, en termes que n'eussent point désavoués les Benjamin Constant et les Foy. Dès 1815, il s'était prononcé en ce sens; et, député à la première chambre, il avait renoncé à siéger, parce que les débats de l'assemblée n'étaient point publics, contradiction formelle, dit-il, avec le principe du gouvernement constitutionnel. Hogendorp est mort en 1834. On de lui les ouvrages suivants : *Traité du commerce aux Indes*, 1801, 2 vol.; *Mémoires sur le commerce à Java*, 1804; *Considérations sur les finances à l'occasion d'un nouveau plan d'impositions*, Amsterdam, 1801; *Considérations sur l'économie politique du royaume des Pays-Bas*, la Haye, 1818-24, 9 vol.; *Opinion émise le 17 avril 1816, en suite de la réunion de la Hollande et de la Belgique* (traduite du hollandais par l'auteur), Amsterdam, 1830, in-8°; *Lettres sur la prospérité publique adressées à un Belge, dans les années 1829 et 1830*, Amsterdam, 1831, 2 vol. in-8°.

HOGENDORP (le comte Thierry van), frère aîné du précédent, naquit à Rotterdam en 1761, et dès l'âge de 12 ans fut admis, ainsi que son frère, à l'école royale des cadets de Berlin. Il entra de bonne heure dans la carrière des armes, et devint officier général. Plus tard il fut nommé ambassadeur de Hollande en Russie, et ensuite gouverneur d'une colonie hollandaise voisine de Java, d'où il fut rappelé à cause de quelques plaintes portées contre lui; mais il se justifia à son retour. En 1806, Louis Bonaparte, devenu roi de Hollande, le nomma ministre de la guerre, puis l'envoya comme plénipotentiaire à Vienne en 1807, à Berlin en 1809, et l'année suivante à Madrid. Au commencement de 1811, Napoléon le fit général de division et se l'attacha comme aide de camp. C'est en cette qualité que Hogendorp fit la campagne de Russie l'année suivante, et qu'il se trouvait au quartier général à Dresde, dans le mois de juin 1813, lorsque l'empereur le nomma gouverneur de Hambourg où Davoust commandait en chef. Le général Hogendorp ne put réussir à calmer les préventions et les mauvaises dispositions du maréchal, qui ne firent que s'accroître de jour en jour. Quand le maréchal fut informé, à la fin d'avril, de la chute du gouvernement impérial, il réunit chez lui tous les généraux de la garnison pour la leur faire connaître. Alors Hogendorp et le petit nombre de militaires hollandais, qui se trouvaient dans la place, déclarèrent que l'empire français étant dissous, et la Hollande, qui en faisait partie, rétablie comme État indépendant, les Hollandais ne pouvaient reconnaître le roi de France comme leur souverain. Le général Hogendorp partit pour la Hollande, dès les premiers jours de mai avec ses compagnons d'armes, et publia : *Mémoires pour servir de réfutation des bruits injurieux et des calomnies*

répandues contre lui dans des gazettes, journaux et pamphlets, pendant qu'il était gouverneur de Hambourg, lors du dernier blocus de cette place, Amsterdam et la Haye, 1814, in-8°. Dès qu'il apprit le retour de Napoléon en France en 1815, il se hâta d'aller le rejoindre. Après avoir été fort bien accueilli il le suivit à Waterloo. Hogendorp ne retourna pas dans sa patrie. Il se réfugia en Amérique, où il parcourut différentes contrées et finit par fonder un établissement agricole au Brésil, où il est mort vers 1830. Napoléon, qui l'avait toujours aimé et estimé, lui a laissé un témoignage dans son testament; le général Hogendorp y est porté pour un legs de 100,000 fr. On a de lui : *Système colonial de la France sous les rapports de la politique et du commerce,* Paris, 1817, in-8°; *Renseignements sur l'état actuel des possessions hollandaises aux Indes orientales, et du commerce qui s'y fait; Kraspoucol,* ou *Tableau des mœurs de l'Inde,* drame en hollandais; une tragédie en français, tirée de l'histoire des Pays-Bas.

HOGENDORP (le comte J. F. VAN), cousin des précédents, né à la Haye, ne se fit remarquer que vers la fin de l'année 1813, lorsque des mouvements se manifestèrent en Hollande pour le rétablissement de la maison d'Orange, et fut un des signataires de l'acte qui, au nom du prince Guillaume, investit le comte de Limbourg Stirum du gouvernement de la Haye, où quelques troupes françaises se trouvaient encore sous les ordres du général Bouvier. Il seconda les mêmes mouvements à Rotterdam dont il fut nommé bourgmestre; et, après la constitution du royaume des Pays-Bas, il entra à la première chambre des États-Généraux. Le roi, pour le récompenser de son dévouement, le nomma membre de l'ordre équestre de Hollande et le fit commandeur du Lion néerlandais. Hogendorp mourut au commencement de 1832, dans un âge très-avancé. Il a aussi écrit un ouvrage important sur la colonie de Java.

HOGG (JAMES), poëte et romancier anglais, ami de Walter Scott, naquit au village d'Ettrick en Écosse le 25 janvier 1772, et y mourut en 1835. Son père était berger, et lui-même si fier de l'être, qu'il ne voulut jamais prendre d'autre titre que celui de *berger d'Ettrick.* En 1805, étant encore inconnu, il publia un volume de chansons et de légendes, qui attira sur lui l'attention des hommes de lettres. Le duc de Buccleugh mit Hogg à la tête d'une des fermes de ses vastes domaines; mais le désir d'arriver au mieux par des routes différentes de celles que suivent les autres hommes le fit échouer dans cette administration, et il tomba dans la gêne. Parmi les ouvrages assez nombreux de Hogg, nous citerons : *la Veillée de la Reine* (Queen's Wake), poëme; *The perils of man* (les périls de l'homme), 3 vol. in-12; traduits en français par M*** (Dubergier), Paris, 1804, 5 vol. in-12; *The perils of woman,* 3 vol. in-12; traduit par le même sous le titre des *Trois écueils de la femme,* Paris, 1825, 4 vol. in-12; *Madone,* poëme en 5 chants; *Guide du berger,* 1 vol in-8°; *OEuvres poétiques,* 4 vol. in-12. Une des plus charmantes compositions de cet auteur est intitulée : *le Miroir poétique.* Dès son début dans la carrière littéraire, Hogg avait concouru à la rédaction de *l'Espion,* journal d'Édimbourg, et plus tard il fut attaché à celle du *Blackwood's Magazine.*

HOGUETTE (PIERRE FORTIN DE LA), né en 1582, commandait la place de Blaye en Guienne, et refusa de la livrer au comte de Gramont que Gaston de France avait dépêché vers lui. Le cardinal de Richelieu le récompensa par une pension. On a de cet officier, qui avait épousé la sœur de Hardouin de Péréfixe, depuis archevêque de Paris, un ouvrage d'éducation intitulé : *Testament, ou Conseil d'un père à ses enfants,* 1655, in-12.

HOGUETTE (HARDOUIN FORTIN DE LA), 2e fils du précédent, né en 1643, embrassa l'état ecclésiastique, devint successivement évêque de St.-Brieuc, de Poitiers, archevêque de Sens, fut fait conseiller d'État, et mourut en 1715. On lui doit de nouvelles éditions, supérieures aux précédentes, des livres à l'usage du diocèse de Sens.

HOHENHAUSEN (JOSEPH-SYLVIUS, baron DE), inspecteur des contributions directes du département de Fulda dans le royaume de Westphalie, mort le 31 mars 1822 à Herford, a laissé plusieurs ouvrages ou brochures politiques publiées sous le voile de l'anonyme, entre autres : *Coup d'œil sur les intérêts tant intérieurs qu'extérieurs du cabinet prussien et sur la situation politique actuelle de l'Europe,* 1792, et des *Remarques sur le soldat russe et sa manière de combattre.*

HOHENLOHE-WALBURG (GODEFROID III, comte DE), mort en 1254, se distingua dans toutes les guerres d'Italie et d'Allemagne sous l'empereur Frédéric II, lequel lui fit don, en 1221, du comté de Romaniole et de la ville de Ravenne. L'éducation du prince impérial, depuis Conrad II, lui fut confiée par l'Empereur.—ÉBERARD IV, né en 1535, mourut à la suite d'un bal de carnaval donné le 7 février 1570 : le feu avait pris aux habillements des hommes travestis en démons et couverts d'étoupes, et le comte expira dans d'horribles souffrances le 9 mars suivant.

HOHENLOHE-NEUENSTEIN (le comte WOLFGANG-JULES DE), né le 3 août 1622, 4e fils du comte Craton VI, entra fort jeune dans la carrière des armes, et prit beaucoup de part aux guerres qui troublèrent à cette époque le repos de la France et de l'Allemagne. Il conduisit lui-même au prince de Condé une troupe qu'il commandait à la célèbre bataille du faubourg Saint-Antoine le 2 juillet 1662. La paix ayant été faite après le renvoi du cardinal Mazarin, il fut créé maréchal de camp au service de France, et resta longtemps à la cour de Louis XIV. Mlle de Montpensier en parle dans ses Mémoires, où elle le désigne sous le nom de comte d'Holach. Son attachement au prince de Condé l'éloigna une seconde fois de la cour. Il le suivit en Espagne à la tête du régiment d'Erlach cavalerie, dont il avait été nommé colonel, et ne se rendit en France qu'après la paix des Pyrénées. Son régiment fut alors licencié, et le comte passa au service de l'empereur d'Allemagne. Il fit la guerre contre les Turcs, contribua beaucoup à la victoire de Saint-Gothard, et fut promu au grade de feld-maréchal. Il mourut sans postérité le 26 décembre 1698.

HOHENLOHE-BARTENSTEIN (le comte CHRÉTIEN DE), né le 21 août 1627, entra de bonne heure, comme son cousin, dans la carrière des armes, et de même que lui servit en France sous les ordres de Turenne; mais ce qui l'a rendu plus célèbre encore, c'est que ce fut lui qui, le premier de sa maison, revint au

catholicisme que ses ancêtres avaient abandonné. Ce fut au mois d'octobre 1667 que de concert avec son frère Louis-Gustave, il se rendit à Ratisbonne, puis à Mayence pour y abjurer solennellement le luthéranisme. Il mourut le 15 juin 1675.

HOHENLOHE-BARTENSTEIN (le comte Philippe-Charles-Gaspard de), fils du précédent, né le 28 septembre 1668, l'un des hommes d'État les plus distingués de son siècle, fut créé prince de l'Empire et nommé grand juge de la chambre impériale de Wetzlar, place toujours occupée par un prince. Il mourut en 1729.

HOHENLOHE-WALDENBOURG-BARTENSTEIN (le prince Louis-Charles-François-Léopold de), petit-fils du précédent, né à Siégen le 15 novembre 1731, était le filleul de Louis XV; il entra de bonne heure au service d'Autriche et fit successivement la guerre contre les Turcs et contre les Prussiens. Très-attaché à la France, et prince possessionné en Alsace, il se montra fort opposé à la révolution, accueillit avec beaucoup d'empressement les émigrés dans ses États, et au commencement de l'année 1792, malgré l'opposition de l'Autriche, de la Prusse et du cercle de Franconie dont il faisait partie, il reçut plusieurs de leurs corps armés, notamment la légion de Mirabeau, dans son pays et ses châteaux, où il pourvut à leur solde pendant plusieurs mois. Le prince Louis-Charles de Hohenlohe mourut à Henbach le 14 juin 1799, des suites d'une chute de voiture.

HOHENLOHE-WALDENBOURG-BARTENSTEIN (le prince Louis-Aloys-Joachim de), fils aîné du précédent, né le 18 août 1765, succéda à son père qui lui avait résigné la régence. Il entra au service de la maison palatine en 1784, et y fut colonel des chevau-légers de Linange. Il prit dès le commencement de 1792, le commandement de l'un des deux régiments des *Chasseurs de Hohenlohe*, que son père venait de lever dans sa principauté pour le service des princes frères de Louis XVI. Dans les campagnes de 1792 et 1793, le prince Louis combattit toujours à l'avant-garde du prince de Condé, et il se fit surtout remarquer au passage des lignes de Weissembourg et à l'attaque du camp retranché de Bowdenthal. A la fin de cette campagne, les régiments de Hohenlohe furent réunis en un seul, lequel passa au service de Hollande. Employé d'abord à la défense de l'île de Bommel, le prince Louis repoussa les attaques de l'armée aux ordres de Pichegru, et tint ce général en échec sur la rive gauche de la Meuse; mais les fortes gelées ayant permis à celui-ci de passer sur la glace, le corps de Hohenlohe, réduit à un très-petit nombre, fut enveloppé de toutes parts. Décidé à ne point se rendre, son brave chef se fit jour à travers de nombreux bataillons, et il parvint à se replier en bon ordre derrière le Wahal; puis il exécuta, au milieu de plusieurs corps ennemis, cette retraite de 14 lieues qui mérite d'être placée dans l'histoire à côté des plus beaux faits d'armes. De 1,500 hommes dont son corps était composé il n'en resta que 300. Le prince Louis ayant cédé le commandement de la légion à son frère le prince Charles, qui la reconduisit à l'armée de Condé où il fit encore plusieurs campagnes, passa lui-même au service de l'Empire, puis à celui d'Autriche, où il commanda, sous les ordres de Clairfayt, une nouvelle légion créée dans ses États. Il fut ensuite colonel du régiment de Kerpen, et fit sur le Rhin les campagnes de 1796, 1797 et 1798. En 1799, il fut promu au grade de général-major, et alla servir en Italie, où il mérita d'être fait lieutenant général. C'est en cette qualité qu'il eut en 1807 le gouvernement des deux Gallicies; mais dans le même temps, ayant refusé de faire partie de la confédération du Rhin, créée par Napoléon, il perdit ses États qui furent incorporés dans ceux du nouveau royaume de Wurtemberg. Resté au service de l'Autriche, le prince Louis commanda une division dans les campagnes de 1813 et 1814. Il combattit à Leipzig, puis en Champagne. Par une ordonnance du 9 juin 1815, le roi Louis XVIII le nomma commandeur des ordres de Saint-Michel et du Saint-Esprit; il lui donna le rang de lieutenant général dans son armée, avec le titre de pair de France, et il affecta à perpétuité à sa résidence et à celle de sa famille le château de Lunéville. Enfin, il le créa maréchal de France, et c'est en cette qualité que le prince Louis de Hohenlohe fit en 1823 la guerre d'Espagne, où il commandait le 3e corps de l'armée française. Il mourut le 4 juin 1829 à Paris. Il a fait imprimer, pour être distribuées à ses amis, *Réflexions militaires*, Lunéville, 1818, in-4°.

HOHENLOHE-BARTENSTEIN-JAXTBERG (Charles-Joseph-Justin-Ernest, prince de), lieutenant général au service de France, frère puîné du précédent, né le 12 décembre 1767, fut, jusqu'à l'âge de 18 ans, grand-comte de la cathédrale de Strasbourg, chanoine de la métropole de Cologne. A 20 ans, il quitta les ordres sacrés, et devint seigneur souverain d'Oberbronn, en Alsace. La révolution lui enleva cette seigneurie. Il entra au service du cercle de Franconie, et fut nommé colonel d'un régiment de dragons de sa maison; il quitta ce commandement en 1793, prit celui du régiment d'infanterie d'Hohenlohe-Schillingfurst. Il fit les campagnes de l'armée de Condé, jusqu'à l'époque où le prince Louis passa au service d'Autriche. En 1796, Louis XVIII nomma le prince Charles chevalier de Saint-Louis, et, l'année suivante, maréchal de ses camps et armées. Il suivit alors en Russie l'armée de Condé. En 1815, Louis XVIII le nomma lieutenant général, et, en 1823, il obtint pour indemnité de ses pertes, en Alsace, les bailliages wurtzbourgeois de Halthergsletten-Jaxtberg, Lauterbach-Bauspach, et une partie de Neuenkinchen. Il était chevalier de l'Aigle blanc de Pologne et de la couronne de Wurtemberg. Il est mort peu d'années avant son frère, et il a laissé un fils que Louis XVIII a tenu sur les fonts en 1796.

HOHENLOHE-LANGENBOURG-OERINGHEN (le prince Frédéric-Louis de), général prussien, de la famille des précédents, mais de la branche luthérienne, naquit le 31 janvier 1746, entra fort jeune dans la carrière des armes et fit à 16 ans les dernières campagnes de la guerre de Hanovre, dans une troupe du contingent que le cercle de Franconie envoya pour servir à l'armée d'Empire contre le roi de Prusse. Lorsque la paix fut conclue, il voyagea dans différentes contrées, et séjourna quelques mois à Paris. Étant ensuite allé à Berlin, il y fut remarqué par Frédéric II, fut nommé major dans le régiment de Tauenzien et se rendit à Breslaw où ses habitudes de luxe et surtout sa passion pour les chevaux

lui occasionnèrent des dépenses qui excédaient de beaucoup ses modiques revenus. S'étant distingué dans la guerre de la succession de Bavière en sauvant l'artillerie prussienne dans une retraite où il formait l'arrière-garde, il fut nommé colonel, puis général-major, gouverneur d'Anspach et Bareuth, de Breslaw, et enfin lieutenant général. Il eut le commandement de l'avant-garde du duc de Brunswick dans la fameuse expédition de Champagne en 1792. Dans les campagnes du Rhin en 1793 et 1794, il eut quelques succès à Oppenheim, à Weissembourg et à Kaiserslautern. Placé à la tête d'un corps prussien, le prince Frédéric combattit enfin les Français à la célèbre journée d'Iéna; mais toujours peu d'accord avec le généralissime duc de Brunswick, il manœuvra séparément de ce prince, et n'en fut point secouru. Avant de se rendre dans la vieille Prusse pour aller au-devant des Russes qui arrivaient à son secours, Frédéric-Guillaume nomma le prince de Hohenlohe général en chef de toutes ses troupes au delà de l'Oder; mais ne pouvant réunir les divers corps que le désastre du 14 octobre avait dispersés, il arriva le 26 avec les débris de son armée à Magdebourg. De là il voulut se diriger par la Marche-Ukraine et le pays de Mecklembourg dans la Poméranie, passer l'Oder vers l'embouchure de ce fleuve, et joindre son souverain en Prusse; mais battu par Murat à Zehdenik le 26, et ayant vainement espéré que Blucher, chargé depuis le 14 du commandement du corps qui avait été sous les ordres du prince Eugène de Wurtemberg, viendrait le joindre à Lychen, comme il le lui avait mandé, il fut obligé de se rendre prisonnier, avec 17,000 hommes par la capitulation de Prenzlau, près de Stettin le 28 octobre. Le prince de Hohenlohe se rendit alors dans son château d'OEringhen, puis dans celui de Schlavenschitz en Silésie, et il y vécut dans une retraite absolue. C'est là qu'il est mort le 26 février 1817.

HOHENWARTH (Sigismond-Antoine, comte de), prince de Gerlachstein, archevêque de Vienne, naquit en 1730 à Gerlachstein. En 1747, il entra dans l'ordre des jésuites, étudia ensuite à Graetz, fut d'abord professeur à Trieste et à Laybach, devint ensuite professeur d'histoire universelle au *Theresianum* de Vienne. Marie-Thérèse l'ayant choisi en 1778 pour être instituteur des 4 fils du grand-duc de Toscane, il passa 12 années de sa vie à la cour de Florence, et ne revint à Vienne qu'avec la famille de ce prince. C'est à cette époque qu'il commença son *Histoire de la maison de Lorraine*. En 1772, il fut nommé évêque de Trieste, en 1784 évêque de Saint-Poelten, et en 1803 archevêque de Vienne. En 1806, l'Empereur lui confia la présidence de la commission d'instruction publique, et en 1818, il lui conféra la grand'croix de l'ordre de Saint-Léopold. Il mourut à Vienne, le 1er juillet 1820.

HOHENZOLLREN-HECHINGEN (le prince François-Xavier de), feld-maréchal des armées d'Autriche, mort à Vienne le 5 avril 1844, à l'âge de 87 ans, était colonel de cuirassiers, en 1793, à l'armée des Pays-Bas, passa en 1796 à celle d'Italie avec le grade de général-major, et fut fait prisonnier sous Mantoue avec le corps aux ordres de Provéra. Échangé à la condition de ne point servir pendant un an, il fut de nouveau employé en Italie en 1799, et contribua à la prise du poste de la Rochelle, et au succès des Autrichiens auprès de Gênes. A la capitulation d'Ulm, il appartenait à la division Werneck, et fut fait prisonnier par le corps de Murat. En 1809 il commandait le 3e corps de l'armée autrichienne qui se trouva aux batailles d'Essling, de Grossaspern et d'Hinschottetein. Il disputa le terrain aux colonnes françaises. En 1812 il commanda la cavalerie de l'armée de la Gallicie, et en 1813, il fit la campagne de Saxe contre les Français. Il suivit tous les mouvements des alliés sur le Rhin, entra avec eux en France à la tête d'un corps de 56,000 hommes, bloqua Strasbourg, se répandit en Alsace, et y leva d'énormes contributions.

HOHLFELD, mécanicien allemand, établi à Berlin, exécuta en 1752 un instrument dont l'idée première appartenait à Euler, à l'aide duquel un air improvisé sur un clavecin se trouvait à l'instant noté sur du papier; Hohlfeld présenta sa mécanique à l'académie de Berlin, qui l'en récompensa par une somme d'argent. En 1754, il inventa et présenta au roi de Prusse un piano à archet.

HOKANSON (Olof), paysan suédois, né au village de Fy en 1695, parut avec éclat comme député de son ordre aux diètes qui s'assemblèrent de 1731 à 1769. Il fut nommé huit fois orateur, et la mâle vigueur de son éloquence toute naturelle, la sagesse de ses discours eurent une grande influence sur les déterminations de ces assemblées. Le roi Adolphe-Frédéric l'honorait de son estime, et lui fit une visite lors d'un voyage dans la province de Blekingie. Cet homme respectable mourut à Stockholm le 18 novembre 1769.

HOLAGOU. *Voyez* **HOULAGOU.**

HOLBACH (Paul Thyry, baron d'), littérateur, moins célèbre par ses talents, quoiqu'il en eût de remarquables, que par ses liaisons avec les encyclopédistes, né à Heidelsheim dans le Palatinat en 1723, reçut une éducation brillante à Paris, où il passa presque toute sa vie. Il possédait une érudition profonde et variée, avait étudié presque toutes les sciences et cultivait les arts avec succès. Moraliste, philosophe, homme du monde, il savait se plier à tous les genres de discussions, et sa maison était le centre des célébrités littéraires de l'époque. C'est dans les soupers somptueux du baron d'Holbach que les apôtres de la philosophie du 18e siècle venaient professer leur doctrine, et remettre chaque jour en question les principes les plus sacrés de la religion et de la politique. D'ailleurs tolérant, généreux, il encourageait les auteurs et les artistes. Son instruction, la variété de ses connaissances et son rang dans le monde ne l'avaient pas rendu plus vain de sa personne, et Mme Geoffrin aurait dit de lui: « Qu'elle n'avait jamais vu *d'homme plus simplement simple.* » Il mourut le 21 janvier 1789. D'Holbach a beaucoup écrit, mais sans rien signer. Les principaux ouvrages qu'on lui attribue sont: *Arrêt rendu à l'amphithéâtre contre la musique française*, 1752, in-8°; *Lettre à une dame d'un certain âge sur l'état présent de l'Opéra*, 1752, in-8°; *Chimie métallurgique*, etc., traduite de Gellert, 1758, 2 vol. in-12; *Minéralogie*, traduite de l'allemand de Wallérius, 1759, 2 vol. in-12; *le Christianisme dévoilé*, etc., 1767, in-12, attribué à Boulanger; *la Contagion sacrée*, etc., 1767, in-12; *Esprit du clergé*, etc., traduit de l'anglais de J. Trenchard et de Th. Gordon, 1767, 2 vol. in-12; *De l'imposture sacerdotale*, etc., traduit de

l'anglais, ib., 1767, in-12; *David, ou Histoire de l'homme selon le cœur de Dieu,* 1768, in-12; *Dernier chapitre du militaire philosophe,* etc., 1768, in-12; *Examen critique des prophéties qui servent de fondement à la religion chrétienne,* traduit de l'anglais de Collins, 1768, in-12; *Lettres à Eugénie, ou Préservatif contre les préjugés,* 1768, 2 vol. in-12: l'avertissement et les notes sont de Naigeon; *Lettres philosophiques,* etc., traduites de l'anglais de Toland, avec des notes de Naigeon, 1768, in-12; *les Prêtres démasqués,* 1768, in-12; *De la Cruauté religieuse,* 1769, in-8°; *l'Enfer détruit,* 1769, in-12; *l'Intolérance convaincue de crime et de folie,* 1769; *l'Esprit de judaïsme,* traduit de l'anglais de Collins, 1770, in-12; *Essai sur les préjugés,* etc., 1770, in-8°; *Examen critique de la vie et des ouvrages de saint Paul,* 1770, in-12; *Histoire critique de J. C.,* etc.; *Système de la nature, ou des Lois du monde physique et moral,* etc., 1770, 2 vol. in-8°: l'éditeur de cet ouvrage, publié sous le nom de Mirabaud, est également Naigeon: l'édition de 1780 contient le réquisitoire de M. Séguier contre différents ouvrages philosophiques, et la réplique de d'Holbach. M. de Roquefort en a publié une nouvelle édition avec des corrections par Diderot, Paris, 1820, 2 vol. in-8°; on trouve en tête de quelques exemplaires un *Discours préliminaire* qui est très-rare; *Tableau des saints,* etc., 1770, 2 vol. in-12; *De la nature humaine,* etc., 1772, in-12, traduite de l'anglais; *le bon Sens, ou Idées naturelles opposées aux idées surnaturelles,* 1772, in-12; *la Politique naturelle, ou Discours sur les vrais principes du gouvernement,* 1773, 2 vol. in-8°; *Système social,* ib., 1773, 2 vol. in-8°; *l'Agriculture réduite à ses vrais principes,* par J. G. Vallérius, traduite en français, Paris, 1774, in-12; *l'Éthocratie, ou le Gouvernement fondé sur la morale,* Amsterdam, 1776, in-8°; *la Morale universelle,* etc., ib., 1776, in-4°; *Éléments de la morale universelle,* Paris, 1790, in-8°, etc.

HOLBEIN (Jean), célèbre peintre, l'un des fondateurs de l'école allemande, naquit à Bâle en 1468. Quoiqu'il n'eût jamais reçu d'autres leçons dans son art que celles de son père, artiste médiocre, originaire d'Augsbourg, ses heureuses dispositions y suppléèrent; et déjà, fort jeune encore, il avait acquis, non-seulement du talent, mais même de la réputation. Érasme, avec lequel il s'était lié d'amitié, l'ayant sollicité de passer en Angleterre, Holbein s'y détermina d'autant plus facilement, que l'humeur acariâtre de sa femme lui rendait le séjour de Bâle désagréable. Arrivé à Londres avec des lettres de recommandation pour le chancelier Thomas Morus, et avec le portrait d'Érasme leur ami commun, il fut reçu dans la maison de ce ministre avec beaucoup de distinction. Henri VIII, étant venu à une fête chez son chancelier, et ayant eu occasion d'admirer les tableaux de cet artiste, il l'attacha à son service. Holbein exécuta pour le roi plusieurs beaux tableaux, dont ce prince fut tellement satisfait, qu'il le prit dans la plus grande affection, et lui en donna souvent des marques. Un jour qu'Holbein s'était enfermé seul dans son atelier, pour exécuter un tableau auquel il mettait le plus grand soin, l'un des premiers seigneurs de la cour voulut forcer sa porte pour le voir travailler: Holbein, après avoir épuisé tous les moyens que la politesse lui prescrivait, ayant été obligé d'employer la force pour se délivrer de ses importunités, ce seigneur fut renversé au bas des degrés, et se blessa. L'artiste, pour se soustraire à ses poursuites et à celles des gens de sa maison, fut obligé de se mettre sous la protection du roi. Ce prince, voyant que rien ne pouvait calmer l'animosité du gentilhomme, lui dit: « Monsieur, je vous défends, sur votre vie, d'attenter à celle de mon peintre; la différence qu'il y a entre vous deux est si grande, que de sept paysans je puis faire sept comtes comme vous, mais de sept comtes, je ne pourrais jamais faire un Holbein. » Ayant de plus en plus obtenu la faveur de la cour, Holbein fut chargé, non-seulement de faire le portrait du roi, ainsi que celui des princes et des princesses, mais aussi celui de tous les grands du royaume. Son talent ne se bornait pas au genre du portrait; on a de lui beaucoup de tableaux d'histoire. Holbein mourut de la peste, à Londres, en 1554: il était naturellement fort prodigue, et n'a pas laissé de fortune, quoiqu'il eût gagné beaucoup d'argent. On trouve sa Vie (par Gui Patin), ainsi que la liste de ses ouvrages, dans l'édition de l'*Encomium moriæ* d'Érasme, avec les commentaires de Lister. On prétend que cet artiste peignait aussi facilement de la main gauche que de la droite. Parmi ses tableaux on cite: *la Danse de village; la Danse des morts; la Richesse; la Pauvreté.* Le musée de Paris en possède quatre de ce maître: *l'Adoration des Mages; le Christ faisant la Cène; les Apprêts de la sépulture du Sauveur,* et *saint François recevant les stigmates;* et huit portraits dont ceux de *Morus* et d'*Érasme.* La *Collection* de ses portraits gravés par Bartholozzi a paru à Londres, 1792-1800, 2 vol. grand in-fol.

HOLBERG (Louis, baron de), auteur dramatique, né à Bergen en Norwége en 1684, d'une famille noble, mais pauvre, fut destiné de bonne heure à l'état militaire auquel il ne tarda pas à renoncer, entraîné par son goût pour les lettres. Il se livra d'abord à l'enseignement, puis voyagea en Hollande, en France, en Italie, en Angleterre, et revint dans son pays riche de connaissances acquises et d'observations. En 1714, il obtint une place de suppléant à l'université de Copenhague, alla plusieurs fois à Paris étudier les chefs-d'œuvre dramatiques, et en 1716 fut enfin nommé professeur à Copenhague. Dès lors, s'ouvrant un route nouvelle, il composa beaucoup de pièces qui lui méritèrent bientôt la réputation du fondateur de l'art dramatique en Danemark. Décoré du titre de baron en 1747, il mourut le 27 janvier 1754, laissant une immense fortune et une bibliothèque précieuse. Nous citerons parmi ses ouvrages: *le Potier d'étain homme d'État,* comédie en 5 actes, traduit en français dans le *Théâtre danois,* et la plus célèbre de ses pièces; *la Capricieuse,* comédie; *le Paysan métamorphosé en seigneur; le Onze juin,* en 5 actes; *l'Oisif affairé, ou l'Homme qui n'a jamais le temps,* en 3 actes; *Pierre Pors,* poëme épi-comique, 1790 ou 1791, in-4°; des *Satires,* des *Réflexions morales,* 1744, traduites en français par Parthenay, 1752, 1754, 2 vol. in-12; *Droit de la nature et des gens,* 1714, 1734, et 1741; *Histoire du royaume de Danemark jusqu'à l'an* 1670, 1732, 1785, 3 tom. in-4°; *État politique, ecclésiastique, géographique de la monarchie danoise,* 1749; *Histoire ecclésiastique universelle depuis J. C. jusqu'à Luther,* 2 vol. in-4°, etc. On a pu-

blié les *OEuvres choisies* de Holberg, Copenhague, 1806-1814, 21 vol. in-8°.

HOLCROFT (Thomas), auteur dramatique et romancier, né à Londres le 22 décembre 1744, exerça d'abord la profession de cordonnier, qui était celle de son père, et s'adonna ensuite à l'art vétérinaire. Bientôt son goût pour le théâtre lui donna le désir de faire quelques études; il apprit les langues vivantes, se fit acteur en Irlande, composa des comédies, eut peu de succès, et quitta la scène en 1781 pour se livrer entièrement à la littérature. Il mourut le 23 mars 1809. On a de lui les traductions de *la Vie privée de Voltaire;* des *Mémoires du baron de Trenck,* 3 vol. in-12; des *Veillées du château* de Mme de Genlis; *l'Histoire secrète de la cour de Berlin,* par Mirabeau, 2 vol. in-8°; Plusieurs romans, et entre autres: *Atwyns,* 1780, et *Brian-Perdue,* 1807; un *Voyage en Allemagne et en France,* 2 vol. in-4°; *le Sceptique, ou le Bonheur de l'homme.* On a publié ses *Mémoires,* écrits en partie par lui-même, Londres, 1815, 3 vol. in-12.

HOLDEN (Henri), savant docteur de la faculté de Paris, naquit en 1576, d'une famille honnête et considérée de la province de Lancastre en Angleterre. Après avoir fait son cours de théologie à Douai, il se rendit à Paris, y fit sa licence avec beaucoup de distinction et prit le bonnet de docteur. Attaché à la paroisse de Saint-Nicolas du Chardonnet, il partagea son temps entre l'étude et le ministère de la pénitence. Il mourut à Paris en 1665, avec la réputation d'un des plus habiles théologiens de son temps. On a de lui : *Divinæ fidei analysis,* Paris, 1652, in-8°; traduit en anglais par W. G., Paris, 1658, in-4°; *Tractatus de schismate; Tractatus de usura, Novum Testamentum,* avec des notes marginales courtes, mais estimées, Paris, 1660, etc.

HOLDER (Guillaume), ecclésiastique, né dans le comté de Nottingham, mort à Londres le 24 janvier 1697, est moins connu par ses ouvrages que par sa philanthropie; il essaya l'un des premiers de donner la parole à un sourd-muet de naissance, et il réussit dans cette tentative sur le jeune Popham, fils de l'amiral. Holder était aussi bon musicien; on connaît de lui entre autres ouvrages: *Éléments de la parole, ou Essai sur la formation des lettres, suivi d'un Appendix concernant les sourds et muets,* 1669, in-8°; *Traité des fondements naturels et des principes de l'harmonie,* 1694, in-8°; *Discours sur le temps,* avec l'application du jour naturel, du mois lunaire et de l'année solaire, etc., 1694, in-8°.

HOLDERLIN (Frédéric), poëte allemand, naquit en 1770 à Neislingen en Souabe. Se livrant sans réserve à sa passion pour la musique et la poésie qu'encourageait encore l'indulgente bonté de ses parents, il gagnait tous les cœurs par la douceur de son caractère, la noblesse innée de ses sentiments et l'extérieur le plus séduisant. Mais une destinée contraire le plaça dans un séminaire, où la jeunesse recevait une instruction toute théologique. Ce fut malgré lui qu'il dut se vouer à cette étude. A 16 ans, une première inclination vint enflammer son imagination irritable. Son goût pour la poésie en acquit une nouvelle ardeur. Plein de l'idée d'immortaliser son nom et de sortir enfin de l'étroite sphère où il se trouvait renfermé, il conçut le plan de son *Hypérion.* Ses études achevées, Holderlin quitta le Wurtemberg, et se rendit en France, où il devint précepteur dans une maison distinguée. La jeune mère des enfants dont il fut appelé à faire l'éducation ne tarda pas à éprouver la puissance de tant de moyens de séduction, et ce funeste amour fut bientôt partagé. L'époux de cette femme, ayant connu ses torts, força Holderlin de s'éloigner. Une correspondance secrète, même un rendez-vous dans un château de la famille suivirent cette séparation; et tout cela ne fit que rendre la blessure plus profonde. Dès lors cet infortuné eut un motif, un aliment pour la noire mélancolie à laquelle il n'était que trop enclin. L'ambition de la gloire littéraire pouvait seule désormais le distraire de ce chagrin, et ses amis en eurent l'espoir lorsqu'ils le virent achever et publier son *Hypérion* ou *l'Ermite en Grèce,* Stuttgard, 1797-1709, 2 vol. in-8°. Halderlin se rendit à Weimar et à Iéna à l'époque où plusieurs hommes célèbres s'y trouvaient réunis. Consumé d'ambition et du désir de se distinguer, il publia alors ses poésies les plus remarquables. Dans le même temps, Schiller l'avait pris en affection. Il fit tout pour l'obliger, et chercha à lui procurer une place de professeur. Mais l'emploi que Schiller demanda fut accordé à un compétiteur que Gœthe avait recommandé. Holderlin vit ses plus belles espérances anéanties; sa fierté et son amour-propre furent blessés au vif, et il regarda comme à jamais perdu tout espoir d'un meilleur avenir. C'est alors qu'il se rendit en Suisse, où il connut Lavater et Zollikofer. Il y composa encore quelques beaux morceaux de poésie. Sa mélancolie était si profonde qu'il s'enfermait souvent, qu'il fuyait tous les humains pour s'abandonner tout entier à sa douleur. On le vit ensuite prendre la résolution insensée de se livrer sans réserve à tout le tumulte des sens. Il se rendit alors en France, où il fut encore précepteur. Mais en peu de temps, ses facultés mentales se trouvèrent tellement ébranlées qu'il tomba fréquemment dans des accès de rage et de fureur. Tout à coup et sans qu'on ait su comment, il reparut dans sa patrie, se rendit à Neislingen chez sa mère, et dans un accès de démence, la chassa de sa maison ainsi que tous ceux qu'il y trouva. S'étant calmé, il resta néanmoins quelques jours auprès d'elle, et il eut quelques moments lucides, quoique toujours en proie à la plus sombre mélancolie. Puis une jeune personne ayant paru devant lui, une nouvelle passion réveilla son délire. On fut dans la nécessité d'éloigner ce nouvel objet qu'un de ses parents épousa. Cette circonstance mit le comble à sa folie; il prit en haine le nouvel époux; et suivant sa coutume en pareil cas, il affirma qu'il ne l'avait jamais vu. Vers cette époque, un prince ami de l'humanité, qui l'avait connu à Iéna, conçut l'idée de lui donner des occupations qui pussent le distraire et le guérir. Il le nomma son bibliothécaire. Mais Holderlin était perdu sans ressource; ses accès de frénésie devinrent de plus en plus fréquents et terribles. Il ne fut plus possible de demeurer avec lui; et sous prétexte qu'il lui fallait des livres, on l'envoya en chercher à Tubingen, où il fut placé dans une maison de santé. Après 2 ans de traitements sans succès, ses facultés s'affaiblissant de plus en plus, on le plaça dans la maison d'un menuisier, où il a habité une petite chambre pendant plus de 20 ans, sans que la moindre amélioration se soit fait remarquer dans son état. C'est

là qu'il est mort vers 1836. Ses *Poésies lyriques*, que l'on regarde comme son meilleur ouvrage, ont été publiées à Stuttgard en 1826, par Schwab et Uhland.

HOLE (Richard), littérateur anglais, fut recteur de Faringdon et d'Inwardleigh dans le Devonshire, se distingua par ses vertus et ses talents et mourut à Exmouth le 28 mai 1803. Il est auteur d'une traduction en vers du poëme de *Fingal*, à laquelle il a joint une ode *à l'Imagination;* une traduction en vers de l'*Hymne à Cérès*, attribué à Homère, 1781, in-8°; un poëme d'*Arthur*, accompagné de notes curieuses; une ode *à la Terreur*, une autre *à la Mélancolie*.

HOLFORD (George-Pierre), avocat anglais, membre de la chambre des communes, était frère de Robert Holford, membre de la Société royale de Londres, et qui est mort en 1838. George-Pierre fit ses études classiques à l'école d'Harrow, où il fut remarqué par son goût pour la poésie. Il passa de cette école à l'université de Cambridge et y prit ses grades de 1788 à 1791. En décembre 1802 le bourg de Rossiney le députa au parlement. Il fut, sous l'administration de Pitt, en 1804, sous-secrétaire de la commission nommée pour les affaires de l'Inde. Plusieurs localités le renvoyèrent successivement à la chambre des communes, notamment Queensborough en 1820. Un des objets qui fixèrent particulièrement son attention fut l'amélioration des prisons et la moralité des jeunes détenus. Plusieurs des discours qu'il prononça à la tribune nationale ont été imprimés, ainsi que les ouvrages suivants : *Poésies* (Poems); *la Destruction de Jérusalem*, (anonyme), 1805, in-8°; *Observations sur la nécessité d'introduire dans nos colonies des Indes un nombre suffisant de respectables ecclésiastiques, et d'établir dans ces contrées un collége pour l'éducation des hommes destinés à cet objet*, 1808. Holford est mort à Londres le 30 avril 1839.

HOLINGSHED ou **HOLINSHED** (Raphael), historien anglais, naquit au 16e siècle, à Borseley dans le Chetshire, d'une famille honorable. Ayant embrassé le ministère évangélique, il fut nommé pasteur de Bramcote dans le comté de Warwick, et y mourut vers la fin de l'année 1580. On a de lui : *Chronicles comprising the description and historie of England Ireland and Scotland*, Londres, 1577, in-fol. L'ouvrage reparut à Londres en 1586, 2 vol. in-fol. partagés en 3 tomes. Cette édition, dont il existe des exemplaires avec la date de 1587, est rare et fort recherchée des Anglais. Elle renferme de nombreuses additions de différentes mains, et la continuation de l'histoire générale jusqu'en 1586. La prudence en avait fait retrancher 44 pages de 1491 à 1536, qui contiennent des particularités dont la reine Élisabeth aurait pu se trouver offensée; mais elles ont été réimprimées dans le 18e siècle (Voyez le *Manuel du libraire* par M. Brunet). L'édition la plus belle et la plus récente des *Chroniques* de Holingshed est celle de Londres, 1808-1809, 6 vol. in-4°.

HOLKAR (Molhar-Raou), né dans le Dekkan, appartenait à la caste des Dzoundars ou bergers, l'une des trois dont se compose la nation maratte, en ajoutant les guerriers aux laboureurs. Le jeune Holkar, dédaignant la vie oisive de berger et de tisserand, prit le parti des armes à l'époque où la décadence de l'empire mogol releva la puissance des Marattes affaiblie par Aureng-Zeb. Il servait sous Khantadjy, l'un de leurs chefs, en 1721, lorsqu'ils envahirent et pillèrent deux fois le Goudzerat, qui leur fut cédé 2 ans après; et y obtint le commandement de 25 cavaliers. Après la chute de la puissance éphémère de Khantadjy, son étendard devint celui de la famille de Holkar, dont le chef avait commencé sous lui sa fortune. Devenu le gendre de Naraïn-Raou, oncle maternel du 3e radjah des Marattes, Molhar-Raou fut chargé du commandement supérieur par Baladjy-Raou et Badjy-Raou successivement peïchwah ou président de la confédération maratte, dont il devint un des principaux chefs, lorsque la défaite et la mort du soubahdar du Malwah, en 1732, ayant entraîné la conquête de cette vaste province, il y eut obtenu un fief considérable et héréditaire, dont Indour fut la capitale. En 1735, le peïchwah lui confia les intérêts des Marattes au nord de la rivière Nerbouddah, dans le Dekkan, et en 1738, après la conquête de Bhopal, à laquelle il avait puissamment contribué, il fut le principal négociateur de la convention qui assura aux Marattes la souveraineté de tout le pays entre les rivières Tchumbul et Nerboudah. L'année suivante il assista au mémorable siége de Baçain, qui fut enlevé aux Portugais. En 1751, Holkar seconda Ghazi-Eddyn vizir de l'empire mogol dans la guerre contre les Rohillas, avec lesquels il négocia un traité qui valut aux Marattes d'énormes avantages. Après la mort du vizir en 1752, il retourna dans l'Indoustan, où les fautes de la cour impériale furent mises à profit par les chefs de cette nation. A cette époque, Holkar se brouilla avec le Bhaou, frère du peïchwah, et l'animosité qui éclata entre eux eut une fatale influence sur les affaires des Marattes, en 1761, à la bataille de Pannipout, où leur nombreuse armée fut taillée en pièces par le roi des Afghans et les autres princes musulmans coalisés. Holkar et cinq autres chefs, échappés seuls à ce désastre, sauvèrent quelques débris de l'armée rassemblée pour la défense de l'empire et de la religion. Molhar-Raou Holkar survécut peu à cet événement. Inconsolable d'avoir perdu son fils unique Khandi-Raou, il mourut en 1765. Son petit-fils Mali-Raou, encore mineur, fut reconnu par le peïchwah pour son successeur dans son djaghir ou fief; mais il mourut avant d'avoir atteint sa majorité, et sa mère Ahiliah-Bhaï, veuve de Khandi-Raou, dirigea l'administration, et s'associa Takoudjy Holkar, son parent, qui n'appartenait pas à la famille de Molhar-Raou.

HOLKAR (Takoudjy ou Tokadjy), placé en 1767 à la tête de l'armée des États marattes d'Indour, dans le Malwah, les gouverna avec autant de talent que de bonheur. Ahiliah-Bhaï, qui avait fini par lui abandonner toute l'autorité, conserva jusqu'à sa mort en 1795, les prérogatives et les honneurs de la royauté. Dès l'année 1770, Takoudjy et d'autres chefs marattes se joignirent à Nadjib ed-Daulah, vizir de l'empire mogol et prince du Rohilkend, pour chasser les Seiks de la province de Douab; mais la mort du vizir fit avorter cette entreprise. En 1772, Takoudjy Holkar se joignit encore à Madadjy Sindiah et à d'autres princes de sa nation, pour profiter des troubles que la mort de Nadjib-ed-Daulah avait suscités à Dehly et dans le Rohilkend, où il s'empara d'Etayah et de quelques autres districts. Le nouveau vizir

appela les Anglais, et à leur approche les Marattes se retirèrent après avoir ravagé le Rohilkend. Ils revinrent l'année suivante, commettre les mêmes dégâts, et ils s'avancèrent jusqu'au Gange d'où ils furent repoussés par l'artillerie anglaise. Mais ces invasions hâtèrent la ruine des Rohillahs et le démembrement de leur pays. En 1774 Holkar fut un des membres du conseil de régence du gouvernement maratte de Pounah, et il prit part à une nouvelle guerre de Marattes contre les Anglais qui, cette fois, étaient les auxiliaires de Rakoubah, usurpateur de la dignité de peïchwah et assassin de son prédécesseur, dont l'enfant posthume, Madhou-Kaou, avait été reconnu peïchwah. Une victoire remportée en 1775, près de Pounah, par les Marattes, n'empêcha pas la continuation des hostilités, qui ne furent suspendues que par un traité de paix négocié en 1776, par le gouvernement de Calcutta; elles recommencèrent en 1778, avec des succès variés. Vainqueurs à Wergaoun l'année suivante, Holkar et Sindiah furent battus en 1782, par le colonel Goddard, qui venait de s'emparer d'Ahmed-Abad, capitale du Goudzerat; mais bientôt, la guerre que les Anglais soutenaient dans la péninsule de l'Inde contre Haïder-Ali et les Français les déterminèrent à faire la paix avec les Marattes. En 1786, Takoudjy Holkar soutint la révolte du nabab de Savanour contre le sultan Tippou, son suzerain, dont l'armée fut vaincue. En 1792 il introduisit la discipline et la tactique européenne dans son armée et y forma 4 bataillons d'infanterie régulière, commandée par le chevalier Dudernec. Ces corps sauvèrent son armée l'année suivante à la bataille de Lackaïri, qu'il perdit contre Sindiah; mais ils y furent presque entièrement détruits. Les affaires de Holkar commencèrent à décliner par suite de la dernière guerre et des divisions qui éclatèrent dans sa famille. Takoudjy prit part à une guerre des Marattes en 1794, contre Nizam-Ali, soubahdar du Dekkan; mais il ne figura point dans la révolution par laquelle Daulah-Raou Sindiah, neveu et successeur de Madadjy, s'empara, en 1796, de la personne du jeune peïchwah, Badja-Raou, fils de Rakoubah, et lui substitua Appa-Raou, son frère. Il contribua à la nouvelle révolution qui délivra Badjou-Raou et le rétablit sur le trône de Pounah, le 27 octobre 1796; et il fut membre du conseil de régence pendant la minorité de ce jeune prince qu'on peut regarder comme le dernier peïchwah. Holkar mourut après un règne de 31 ans, vers la fin de 1797, laissant deux fils légitimes, Khasseh-Raou et Molhar-Raou, et deux fils naturels, Witoudjy ou Ethedjy et Djeswent-Raou. Sindiah, sous prétexte de défendre les intérêts de l'héritier légitime Khasseh, s'empara de presque tous les États de la famille Holkar et les gouverna comme régent au nom du jeune Khandi-Raou dont le père Molhar-Raou avait péri dans un combat ou par un assassinat. Witoudjy et Djeswent parvinrent à s'échapper.

HOLKAR (Djeswent-Raou), fils naturel du précédent, avait échappé avec Witoudjy au désastre de leur frère Molhar-Raou, et se retirèrent dans le Dekkan. Witoudjy, après y avoir mené quelque temps une vie aventureuse et misérable, fut surpris en maraude et conduit à Pounah, où, par ordre de Sindiah, il souffrit une mort cruelle et ignominieuse. Djeswent crut trouver asile et protection à la cour du radjah maratte de Nagpour, qui le fit perfidement arrêter. Il parvint à s'évader au bout de six mois et erra pendant plus d'un an. Ayant rassemblé de nombreux partisans, il commença la guerre contre Daulah-Raou Sindiah. La réputation qu'il obtint par ses premiers succès, et surtout par sa brillante valeur, fit passer sous ses étendards, en 1801, l'armée entière de son frère Khasseh-Raou, et même les 4 bataillons d'artillerie avec leur commandant Dudernec. Il se déclara alors régent au nom de son neveu Khandi-Raou, qui était entre les mains de Sindiah, et il se flatta aussi de succéder à la régence que ce dernier avait usurpée à la cour du jeune peïchwah. Après une victoire remportée sur son rival, dont il détruisit presque toute l'infanterie régulière près d'Oudjein, il essuya à son tour une défaite près d'Indour, sa capitale, qui fut prise et saccagée par les vainqueurs. Forcé par la nécessité de faire subsister son armée, il pillait indistinctement amis et ennemis, et il ruina une grande partie du territoire de Sindiah et du peïchwah, Comme ses ressources commençaient à s'épuiser et qu'il craignait la défection ou la révolte de ses troupes, il les mena piller la riche cité de Rullam, puis le Radjpoutanah, d'où revenant sur ses pas il dévasta et mit à contribution la province de Candeich; et, poussant ses ravages jusqu'aux environs de Pounah, il y gagna, le 28 octobre 1802, une bataille décisive sur l'armée de Sindiah et du peïchwah qui prirent la fuite. La prise de Pounah et la retraite du peïchwah à Baçaïn, ville de la présidence de Bombay, avaient mis Holkar en contact avec le gouvernement britannique. Les Anglais firent signer au peïchwah, le 31 décembre, un traité d'alliance par lequel ils s'engagèrent à lui fournir 6 bataillons et le secours de leurs alliés, afin d'affaiblir l'influence de Holkar, dont ils ne redoutaient pas moins l'ambition que celle de Sindiah. Un corps de troupes anglaises envoyé de Hyderabad, avec un corps de troupes du Nizam, s'étant joint à une colonne partie de Maïssour, sous le commandement d'Arthur Wellesley (depuis duc de Wellington) qui prit le commandement de toute l'armée, s'empara sans résistance de Pounah, où le peïchwah Badja-Raou fit sa rentrée le 6 mai 1803. Holkar s'était replié sur Tchandor. L'intérêt commun rapprocha les chefs marattes qui se détestaient. Holkar, moyennant la cession de plusieurs territoires et l'abandon en sa faveur de la tutelle de son neveu Khandi-Raou, par Sindiah, vendit son alliance ou plutôt sa neutralité. Il ne prit aucune part à la guerre que commencèrent Sindiah et le radjah de Nagpour. Mais ensuite, soit qu'il craignit la destruction totale de l'empire maratte, soit qu'il eût la prétention de battre les Anglais après avoir vaincu Sindiah, il fit seul une levée de boucliers, et alla exiger des contributions dans le pays des Radjpouts, cédé par son rival aux Anglais, en attendant l'effet d'une coalition générale qu'il provoquait contre eux dans le nord de l'Inde. Un détachement de leurs troupes, sous les ordres du colonel Monson, s'étant imprudemment avancé dans le Malwah, fut battu, poursuivi et harcelé dans sa longue et désastreuse retraite, en juillet 1804, par Holkar qui ne renvoya les prisonniers qu'après leur avoir fait couper le nez et la main droite. Encouragé par ce succès, il osa former de plus grandes entreprises; et, négligeant de secourir ses États dans le

Dekkan et sa famille dans Indour, il tenta de s'emparer de Dehly et de la personne du Grand Mogol. Repoussé par la garnison anglaise, il entra dans le Douab, menaçant toutes les possessions récemment cédées par Sindiah au gouvernement britannique. Mais surpris le 17 novembre, devant Ferakh-Abad, par le général Lake, après avoir essuyé une décharge de mitraille, il se sauva avec quelques cavaliers, abandonnant son armée qui prit la fuite sur tous les points. Holkar essuya bientôt deux autres revers : il perdit la ville de Tchandor dans le Dekkan et la bataille de Dig, où le général Fraser, vainqueur, fut blessé mortellement. Holkar s'était réfugié dans la forteresse de Dig qui appartenait au radjah de Bhurtpour, l'un des principaux chefs des Djats. Avant que la place fût emportée d'assaut, le 23 décembre, il en sortit, mais il laissa son artillerie. Quoique son armée de 90,000 hommes, dont 19,000 d'infanterie et 7,000 d'artillerie, eût été réduite à 30,000, il continua les hostilités, soutenu par les radjahs de Bhurtpour et de Bundelkand. Il repoussa dans Bhurtpour plusieurs assauts des Anglais ; mais après une seconde défaite essuyée le 2 avril 1805, il fut délaissé par ses deux alliés. Holkar s'avança au nord-ouest de Dehly, suivi d'une bande de misérables, vivant de pillage et traînant une soixantaine de canons, la plupart hors de service. Il arriva dans le pays des Seiks, espérant mettre dans ses intérêts Rundjet-Sing, roi de Lahor. Si l'apparition subite de l'armée du général Lake empêcha les Seiks de fournir au prince maratte des secours d'hommes et d'argent, du moins, lorsque arrêté dans sa retraite à travers le Pendjab, par le fleuve Beayah, il eut recours à leur médiation, et obtint la paix qui fut conclue le 21 décembre, à Radjipour-Ghat. Quoique par ce traité il n'eût cédé aux Anglais que Tchandor et quelques territoires maritimes dans le Dekkan, il hésita encore et n'en envoya la ratification que le 6 janvier 1806. De retour dans le Malwah par la route qui lui avait été tracée, il mérita, par ses dispositions amicales, la restitution de la plupart des pays qu'il avait cédés. Bientôt, pour se délivrer de la crainte d'un rival dans la personne de son frère Khasseh-Raou, qui était son prisonnier, il le fit périr, et il ne tarda pas à se défaire de sa veuve qui était enceinte. Il fit aussi empoisonner son neveu Khandi-Raou, âgé de 11 à 12 ans. Il s'occupa ensuite de réorganiser son armée, avec une ardeur, une activité qui altérèrent sa raison. Sa férocité naturelle, augmentée par la vie agitée qu'il avait longtemps menée, rendit son aliénation mentale incurable. Le 1er mai 1808, Mir-Kan, un de ses généraux, s'empara de sa personne au milieu de son camp et le relégua dans un appartement reculé. L'infanterie régulière ayant manifesté des intentions séditieuses, et pointé ses canons contre le principal corps d'armée, les ministres coururent implorer la protection de Mir-Kan qui les fit arrêter. La régence de l'État et la garde de Holkar furent confiées à Toulsa-Bhaï, sa favorite : cette femme adopta Molhar-Raou qu'il avait eu d'une autre concubine, et le fit reconnaître souverain. Djeswent-Raou Holkar mourut à Bampourah le 27 octobre 1811. L'anarchie ne tarda pas à déchirer et à démembrer les États de Holkar.

HOLLAND (Henri), biographe et libraire anglais, sur lequel on n'a que des renseignements très-imparfaits, était un protestant très-zélé. Désirant, comme il nous l'apprend lui-même, rendre un juste hommage à ceux de ses compatriotes qui ont le plus contribué à soustraire la Grande-Bretagne au joug de la cour de Rome, il n'imagina pas un meilleur moyen que de publier les vies de ces illustres personnages avec leurs portraits exécutés par les artistes les plus distingués. Ce fut ce qu'il fit dans l'ouvrage intitulé : *Heroologia anglica, hoc est clarissimorum et doctissimorum aliquot Anglorum qui floruerunt ab anno Christi M.D. usque ad præsentem annum M.DC.XX, vivæ effigies, vitæ et elogia* (Arnheim), petit in-folio de 240 pages, 11 feuillets préliminaires et un feuillet pour la table. On connaît un second ouvrage de Holland ou plutôt publié par ses soins et à ses frais ; c'est un recueil des portraits des rois d'Angleterre, depuis la conquête des Normands, intitulé : *Baziliologia a Book of Kings*, etc., Londres, petit in-fol. Brunet en parle avec détail dans son *Manuel du libraire* ; il est encore plus rare que le précédent. Holland est l'éditeur des *OEuvres théologiques* (en anglais), de Richard Greenham, Londres, 1612, in-fol.

HOLLAND (Philémon), littérateur anglais, né à Chelmsford, comté d'Essex, mort en 1636, a laissé des traductions de Tite-Live, de Pline, de Suétone, d'Ammien-Marcellin, de la *Cyropédie* de Xénophon, de la *Britannia* de Campden, etc. Il a en outre traduit en latin la partie géographique du *Theatre of Great-Britain* de Speed, et la *Pharmacopée* (française) de Brice Bauderon.

HOLLAND (Henri FOX, 1er lord), homme d'État anglais, père du célèbre Ch. James Fox, naquit en 1705. Élevé à Eton avec W. Pitt, devenu depuis comte de Chatham, dont il fut toute sa vie l'antagoniste, il se fit distinguer comme Pitt par ses connaissances classiques. Fox, doué d'une constitution robuste et vigoureuse, eut jeunesse peu exemplaire. Après avoir dissipé la plus grande partie de son patrimoine, il se rendit sur le continent pour échapper aux embarras qu'il s'était lui-même créés. A son retour, il obtint en 1735, par le crédit de sa famille, un siége au parlement, où il représenta le bourg de Hendon. A peine entré dans la chambre des communes, il se déclara le partisan enthousiaste de Walpole qui tenait les rênes du gouvernement, et devint en 1737 inspecteur général du bureau des travaux. Dans le nouveau parlement, convoqué le 25 juin 1741, il représenta la ville de Windsor. Dans les premiers jours de mars 1742, lord Limerick ayant fait une motion pour demander qu'un comité d'enquête fût nommé à l'effet d'examiner la manière dont les affaires de l'État avaient été conduites pendant les 20 dernières années, et William Pitt l'ayant vivement appuyée, Fox l'attaqua avec non moins de chaleur, et parvint à la faire rejeter. Il ne fut point aussi heureux, lorsque, quelques jours après, lord Limerick présenta une nouvelle motion dans laquelle il restreignait la demande d'enquête aux 10 dernières années de l'administration de Walpole ; car, malgré l'opposition de Henri Fox et des autres partisans du ministère, la motion fut adoptée. Walpole, dégoûté de ces attaques sans cesse renouvelées, résigna toutes ses places, et il est probable que l'entrée de ses adversaires politiques au pouvoir força également Fox à se démettre de celle qu'il occupait. Quoi qu'il en soit, ses amis ayant repris, en

1746, les rênes du gouvernement, après la courte administration de Granville, Fox fut nommé secrétaire de la guerre, et il prêta serment comme membre du conseil privé. A la mort de sir Henri Pelham, arrivée en 1754, le duc de Newcastle, son frère, lui ayant succédé comme premier lord de la trésorerie, le poste de chancelier de l'échiquier que Pelham occupait également se trouva vacant. Henri Fox et W. Pitt, tous deux dans la force de l'âge, tous deux ambitieux, ayant commencé leur carrière politique presque en même temps, aspirèrent tous deux à diriger les débats de la chambre des communes. Pitt l'emporta, mais il ne tarda pas à se retirer par suite de dissentiment d'opinions avec ses collègues. Quoique rarement d'accord avec Fox, il se réunit cependant à lui en 1755, pour attaquer presque toutes les mesures adoptées par le secrétaire d'État Thomas Robinson, honnête homme, mais ministre inhabile, qui dut résigner et auquel Fox succéda au mois de novembre de la même année. Il occupait ce poste lorsque, en 1756, les Anglais s'étant emparés en pleine paix et sans déclaration de guerre de deux navires français, M. de Rouillé, secrétaire d'État des affaires étrangères de France, se plaignit vivement de cet acte de violence, demanda la restitution immédiate des bâtiments capturés et de leurs cargaisons, sauf à s'entendre ensuite sur les satisfactions ultérieures qu'il pourrait réclamer. Fox refusa positivement la restitution préalable comme condition préliminaire; et la France paraissant vouloir tenter une invasion en Angleterre, le ministère annonça aux chambres qu'il avait requis de la part du roi l'introduction d'un corps de troupes hessoises, et qu'il avait pris tous les moyens pour leur transport en Angleterre. Cette mesure, que les circonstances nécessitaient, fut non-seulement approuvée, mais Fox fit adopter en outre, à une grande majorité, dans la chambre des communes, l'introduction en Angleterre de 12 bataillons de troupes de l'électorat de Hanovre, ce que la chambre des lords approuva aussi à l'unanimité. H. Fox, qui en 1756 avait abandonné le poste de secrétaire de la guerre à W. Pitt, fut nommé en 1757 payeur général des troupes, fonctions qu'il exerça jusqu'à la fin du règne de George II (1760). Le 16 mai 1763, il entra à la chambre des pairs sous le titre de lord Holland, baron Holland de Foxley. Dans les dernières années de sa vie, lord Holland s'occupa beaucoup de constructions et fit d'énormes dépenses dans sa villa fantastique de Kingsgate près Margate. Il était aussi lord du conseil privé et *clerc of the Peels* en Irlande, emploi lucratif qui lui avait été accordé pour sa vie et celle de ses deux fils. Il mourut à Holland-House près de Kensington le 1er juillet 1774.

HOLLAND (George-Jonathas), né le 6 août 1742, à Rosenfeld, petite ville du Wurtemberg dont son père était pasteur, fut admis en 1761, au séminaire de Tubingue, et il y suivit pendant 5 ans les cours de théologie. Il était encore au séminaire lorsqu'il publia des essais de mathématiques qui révélèrent ses dispositions pour les sciences. Les curateurs de l'université de Tubingue s'empressèrent de lui adresser un diplôme de professeur extraordinaire de philosophie; mais il venait d'être attaché comme sous-gouverneur à l'éducation des trois fils aînés de Frédéric-Eugène, prince de Wurtemberg. Après avoir, en 1769, accompagné ses élèves à Montbéliard, puis à Lausanne et ensuite en Italie, vers la fin de 1775 il se rendit avec eux à Berlin où il fut accueilli par le grand Frédéric et se lia d'une étroite amitié avec l'astronome Lambert. L'aîné de ses élèves, le prince Frédéric-Guillaume, depuis premier roi de Wurtemberg, après le mariage de sa sœur avec le grand-duc Paul, étant passé au service de Russie, Holland fut chargé de l'accompagner à St.-Pétersbourg. Présenté à l'impératrice Catherine il en reçut l'accueil le plus bienveillant. Holland quitta bientôt la Russie pour rejoindre le cadet de ses élèves, le prince Eugène à Luben en Silésie. Sa santé ne tarda pas à s'altérer; il revint en 1783 dans le Wurtemberg. Il mourut à Stuttgard le 11 avril 1784. On a de lui: *Traités sur les mathématiques, les principes généraux du dessin et les différentes méthodes de calcul*, Tubingue, 1764, in-8°; *Précis de l'exposition du parallélogramme de Newton par le professeur Kaestner*, ibid., 1765, in-4°: cet ouvrage et le précédent sont en allemand; *Réflexions physiologiques sur le système de la nature*, Londres (Neufchâtel), 1772, 2 vol. in-8° ou in-12; 2e édition, corrigée, Neufchâtel, 1775, 2 vol. in-8°; traduites en allemand par Wetzel sur la 1re édition.

HOLLAND (le révérend John), ecclésiastique anglais, d'une secte de dissenters, mort à Preston en Lancashire, en 1826, âgé de 65 ans. On a de lui: *Système de géographie*, 1802, in-8°; 1813, 5e édition; *Essais sur l'histoire*, 1804, in-12; *Définitions, maximes et règles* (receipts) *sur la grammaire, l'arithmétique, la physique, la géographie*, 1804, in-12; le recueil des *Sermons du rév. Ralph Harrison*, avec une notice biographique sur l'auteur, 1813, in-8°.

HOLLAR (Wenceslas), dessinateur et graveur, né à Prague en 1607, voyagea en Allemagne, séjourna longtemps en Angleterre où il fut attaché au comte d'Arundel, fut obligé de quitter Londres à l'époque de la révolution, et y retourna dès que Charles II remonta sur le trône. Il y mourut en 1677 dans la misère malgré son grand talent; il excellait dans le paysage, les animaux, les portraits, les vues, etc. Son *OEuvre*, qui est très-considérable, contient près de 2,400 pièces.

HOLLEBEEK (Ewald), théologien hollandais, qui, de l'académie de Groningue, fut appelé à l'université de Leyde en 1762, a fait époque en Hollande, par la part qu'il a eue au changement de la méthode de prêcher que l'on y a suivie depuis la réformation. Il s'était peint lui-même dans sa harangue inaugurale. *De theologo non verè orthodoxo nisi verè pio*, Leyde, 1763, in-4°. Nommé recteur de l'université en 1764 et en 1780, il prononça, la première fois, un discours, *De divinæ revelationis in Belgio contemtu, atque causis ejus præcipuis*; la 2e, *De utilitate ex incredulorum contra sacras litteras conaminibus in religionem christianam redundante*. Hollebeek mourut à Leyde, le 24 octobre 1796.

HOLLING ou **HOLING** (Edmond), médecin anglais, natif du comté d'York, fit ses premières études au collége de la Reine à Oxford, d'où il alla les continuer au collége anglais de Rome. Son goût pour la médecine le conduisit à Ingolstadt: il y prit le bonnet de docteur dans cette faculté, et il y occupa une chaire publique jusqu'à sa mort arrivée le 26 mars 1612. On a de lui: *De chylosi*, Ingolstadt, 1592, in-8°; *De salubri studiosorum victu*,

ibid., 1602, in-8° ; *Theses de medicina ; Poemata varia; Orationes et epistolæ; Medicamentorum œconomia*, etc., 1610 et 1615.

HOLLIS (Thomas), littérateur et antiquaire, né à Londres en 1720, fit de brillantes études, voyagea ensuite dans une partie de l'Europe, se lia avec les savants, les hommes célèbres, les amateurs, les protecteurs des sciences et des arts utiles, revint en Angleterre en 1753, et commença dès lors une collection remarquable de livres, de dessins, de portraits et de médailles, « dans le but (comme il le dit lui-même) d'honorer et de soutenir la liberté, et de conserver la mémoire de ses défenseurs, etc. » Il y consacra son temps et son immense fortune, fit de riches présents aux bibliothèques de Berne, de Zurich, de Leipzig, de Leyde, de Gœttingue, de Hambourg, de Genève, etc., étendit ses bienfaits jusque sur les particuliers tant nationaux qu'étrangers, publia plusieurs éditions d'ouvrages anglais, fut membre d'un grand nombre d'académies et de sociétés littéraires, défendit constamment les libertés publiques, les droits de la nature et de la conscience privée, et mourut subitement en 1774 dans une de ses terres, où il s'était retiré depuis quelques années. Il avait ordonné par testament que son corps fût enterré dans une fosse de 10 pieds de profondeur, ouverte non loin de son habitation, et qu'on y fit passer immédiatement la charrue pour qu'il ne restât aucune trace de cette sépulture. François Blackburne a publié les *Mémoires de Thomas Hollis*, Londres, 1780, 2 vol. in-4°, avec des figures gravées par Bartolozzi ; le second volume contient plusieurs *Opuscules* de Hollis sur Milton, Algernon Sidney, Hubert Languet, Buchanan, etc. Le docteur Disney a publié en 1804 un *Index* pour ces *Mémoires*.

HOLLOWAY (Thomas), graveur anglais, naquit à Londres en 1748. Fort jeune encore il avait montré une grande prédilection pour le dessin ; il entra comme apprenti chez M. Stent, graveur de sceaux, distingué par son talent. Après avoir terminé son apprentissage, il abandonna en partie la gravure des sceaux et des médailles, et s'amusa pendant quelque temps à essayer différentes manières de graver. Il adopta enfin définitivement la gravure sur cuivre. Ses premiers sujets furent d'abord les portraits de particuliers et de ministres, et des ornements pour des ouvrages périodiques (*magazines*). Le premier ouvrage considérable qu'on lui confia fut la publication anglaise des Essais de Lavater sur la physionomie. A la même époque, les inclinations de Holloway se dirigèrent momentanément vers la peinture du portrait. Il illustra aussi de ses gravures des publications remarquables de Boydell, Macklin et Bowyer, ainsi que de belles éditions des classiques anglais. Ayant vu les cartons de Raphaël déposés à Windsor, il conçut l'idée de les reproduire par la gravure, établit son domicile à Windsor, puis à Hamptoncourt, fit paraître successivement *saint Paul à Athènes, Jésus donnant les clefs à saint Pierre, la Mort d'Ananias, Élymas, la Pêche miraculeuse*, et deux autres, et mourut en février 1827 à Coltishall près de Norwich.

HOLLOWAY, né à Wells (Somerset), entra en 1760, à l'âge de 18 ans dans la marine, et, après avoir monté divers vaisseaux, se trouva en 1778 premier lieutenant à bord du *Preston*. Holloway se fit remarquer de l'amiral Howe, qui se l'attacha particulièrement : il eut part aux opérations dans les eaux de Rhode-Island et de Newport, au combat du *Preston* contre *le Tonnant*, à la prise de Sainte-Lucie pour laquelle Howe détacha le commodore Hotham (1778), ensuite aux nombreuses rencontres entre Rodney et M. de Guichen, en 1779. Dans l'intervalle il avait été nommé capitaine en second. Il passa encore l'année 1780 avec Rodney, et fut présent par conséquent aux trois affaires des 17 avril, 16 et 19 mai, à la hauteur de la Martinique. L'année suivante, convoyant avec 5 voiles, 34 vaisseaux marchands pesamment chargés, il rencontra l'escadre française de la Mothe-Piquet, laquelle était beaucoup plus forte : ses efforts et ceux de Hotham ne purent sauver que les deux tiers du convoi. En 1782, il alla rejoindre la flotte anglaise sur les côtes d'Andalousie; et, bien que son vaisseau *le Buffle* fût en très-mauvais état, il aida au ravitaillement de Gibraltar. En 1795, il assista aux combats livrés par Hotham aux Français le 14 mars et 13 juillet ; enfin, en mai 1797, s'étant trouvé à Spithead lors de la redoutable insurrection des matelots, il contribua très-efficacement pour sa part à faire manquer l'émeute et à rétablir la discipline compromise. Ce service, joint à ceux qu'il avait déjà rendus, lui valut le brevet de contre-amiral. Les deux ans de guerre qui séparent cette époque de la paix d'Amiens lui fournirent encore l'occasion de montrer ses talents. Pendant la paix il resta en disponibilité. Le retour des hostilités, en 1803, le fit sortir du repos; après avoir stationné à Portsmouth, il eut à veiller sur une partie du littoral qu'on craignait de voir devenir le théâtre d'un débarquement, et notamment sur l'île de Wight. En 1804, il reçut le titre de vice-amiral et en cette qualité servit sous lord Keith jusqu'en 1807. Il obtint le gouvernement de Terre-Neuve et le commandement en chef des forces navales de ces parages jusqu'en 1809. La même année le vit promu au rang d'amiral: inscrit d'abord sur les cadres de l'escadre bleue, il le fut, en 1819, sur ceux de la rouge. Il mourut le 26 juin 1826, à Wells.

HOLMAN (Joseph-George), né aux environs de Banbury (Oxford), en 1764, entra au collége de la Reine, le quitta au plus vite pour se rendre à Londres où il put débuter au théâtre de Covent-Garden en 1784, mais il ne réussit que médiocrement. Mécontent de la tiédeur du public et de la médiocrité de ses appointements, Holman se rendit à Dublin et ensuite à Édimbourg, dont les habitants se montrèrent plus sensibles aux charmes de son jeu. Holman n'en tenta pas moins de reprendre pied à Londres, et il y parut sur le théâtre de Hay-Market ; mais il repartit bientôt après pour l'Irlande, et il devint copropriétaire du théâtre de Dublin, alors en veine de perte. Un mariage qu'il contracta en 1798, avec la fille d'un ministre anglican, le mit à l'aise ; il la perdit en 1810. Dans l'intervalle, il s'avisa de se rendre aux États-Unis : il y recueillit force applaudissements et force argent. Affriandé par cet essai, il crut faire une magnifique spéculation en montant un théâtre à Charlestown, capitale de la Caroline du Sud, et il retourna en hâte à Londres composer une troupe (1812) qui bientôt passa l'Atlantique à sa suite. Mais de durs mécomptes l'attendaient au débarquement. Malade, il prit avec ses acteurs malades la route

de New-York ; mais presque tous étaient atteints mortellement. Il expira le 24 août 1817, à Rockaway, petite ville de Long-Island : deux jours avant sa mort il avait épousé une de ses cantatrices, miss Latimer, qui elle-même le suivit de près au tombeau. Holman a laissé plusieurs pièces remarquables : 3 opéras-comiques, *Dehors et chez soi*, 1796, in-8°; *Quelle brioche!* 1800; *la Gazette extraordinaire*, 1814, in-8°; 2 comédies, *l'Amant de la dot* (Votary of the wealth), 1799, in-8°; *l'Amour qui donne l'alarme*, 1804, in-8°; un drame intitulé : les *Chevaliers de la croix Rouge*, 1799, in-8°.

HOLMSKIOLD (Théodore de), médecin et naturaliste danois, mort en 1793, est célèbre par son ouvrage sur les champignons, intitulé : *Beata ruris otia fungis danicis impensa*, 1790-99, avec planches, 2 vol. in-fol. Comblé d'honneurs par la reine douairière Juliane-Marie, Holmskiold était grand maître de la cour de cette princesse, conseiller des conférences, etc.

HOLMSTROEM (Israel), poëte suédois, mort en 1708 en Lithuanie, était attaché à Charles XII en qualité de secrétaire ; l'esprit plaisant et satirique du poëte avait su plaire au héros. Les épigrammes, les épitaphes, les poésies diverses d'Holmstroem sont assez estimées.

HOLOBOLUS (Manuel) vivait dans le 13e siècle, sous Michel Paléologue et Andronic son fils. Il fut grand protosyncelle, et orateur ou rhéteur de l'église de Saint-Sophie. On a de lui des vers adressés à l'empereur Michel et à son fils; et des scolies sur le second *Autel* de Dosiadas.

HOLONIUS (Grégoire), poëte latin, naquit à Hollogne, village aux environs de Liége, dans les premières années du 16e siècle. Ayant acquis des connaissances étendues dans les littératures grecque et latine, il occupa une chaire au collége Bartholoméen. Les succès qu'il y obtint engagèrent le baron de Berlaymont à lui confier l'éducation de ses enfants. Étant allé à l'université de Louvain avec ses élèves, il y fut reçu licencié en théologie et prit ensuite le bonnet de docteur dans une autre faculté. Selon Corneille Callidius il parvint à quelques dignités dans l'Église de Liége. Il vivait encore en 1580, mais la date précise de sa mort est restée inconnue. On lui doit: *Laurentias*, Anvers, 1556, in-8°; *Catharina*, Anvers, 1556, in-8°; *Lambertias, tragœdia*, Anvers, 1556, in-8°.

HOLOPHERNE. *Voyez* **JUDITH.**

HOLOPHIRA, épouse d'Orcan, est célèbre dans l'histoire des Ottomans, par l'événement qui la fit entrer dans la famille du fondateur de leur empire. Un gouverneur grec de Bilejiki, en Natolie, était père d'Holophira, et se préparait à célébrer ses noces avec un jeune homme de sa nation, Othman, la tige des sultans, souverain encore faible, mais brave, entreprenant, objet de jalousie et de crainte pour les gouverneurs grecs, dont les territoires étaient mêlés avec ses possessions concédées ou usurpées, Othman fut invité à la fête solennelle qui devait signaler ce mariage. Un commandant grec, dont il avait acquis la bienveillance, l'avertit qu'en l'invitant, ses voisins n'avaient cherché qu'à le surprendre, et à le faire tomber dans un piége où il devait laisser la vie. Othman opposa la ruse à la ruse, et pria le commandant grec de recevoir en dépôt dans le château de Bilejiki, ses femmes et ses trésors, affectant de craindre une invasion hostile, pendant qu'il serait absent de ses propres domaines. Les fêtes nuptiales devaient se passer en pleine campagne : Othman envoya à Bilejiki ses chariots couverts, qui étaient censés contenir ses effets les plus précieux, mais qui ne renfermaient que des armes et des flambeaux : sur les chariots se trouvaient quarante personnes cachées sous de longs voiles ; ces prétendues femmes étaient des soldats déguisés. Tout ce convoi ne fut pas plutôt introduit dans le château de Bilejiki, qu'Othman parut accompagné de peu de gens; mais, près du lieu de la fête, il avait disposé en embuscade 100 hommes déterminés, prêts à paraître au premier signal. Les soldats déguisés jetèrent leurs voiles, et saisissant leurs flambeaux et leurs armes, ils incendièrent le château et égorgèrent la garnison sans défense : à la vue de l'embrasement, l'embuscade se montra ; Othman, à la tête de ses soldats, fondit sur tous les convives, dont il ne punissait que la perfidie : le gouverneur de Bilejiki fut tué; la belle Holophira, sa fille, tomba au pouvoir d'Othman, qui la donna sur-le-champ pour épouse à son fils Orcan. Holophira devint mère du prince Soliman, qui passa le premier en Europe, et d'Orcan qui succéda à Othman premier. Cet événement eut lieu vers l'an de l'hégire 698, ou 1299 de J. C.

HOLSTEIN-GOTTORP (Charles-Frédéric, duc de), neveu de Charles XII, roi de Suède, né à Stockholm le 9 avril 1700, succéda en 1702 à Frédéric IV son père dans la possession des États de Holstein. Les Danois s'étant emparés en 1720 d'une partie de ce duché, le prince avec l'assistance de la Russie parvint en 1732 à intimider le roi de Danemark, qui lui proposa une riche rançon pour indemnité de ce qu'il avait perdu. Charles-Frédéric ne voulut pas consentir à ce traité, et continua ses vives réclamations, mais il mourut le 18 juin 1739 avant d'avoir recouvré ses domaines. Il avait épousé Anne, fille de Pierre le Grand, dont il eut le czar Pierre III.

HOLSTEIN (Jean-Louis-de), comte de Lethrabourg, ministre d'État en Danemark, né en 1694, occupa successivement des postes importants et honorables, mérita la confiance des rois Frédéric IV, Christian VI, Frédéric V, et se montra le protecteur des sciences, de l'instruction publique, de la religion. Il eut, avec le célèbre Gram, une grande part à la fondation de la Société royale des sciences de Copenhague, en 1742 ; et il en fut le premier président. Il établit, à Copenhague pour le Groënland, et à Drontheim pour la Laponie, des écoles de missionnaires. Il a laissé, en manuscrit, une traduction de Tacite, et des Mémoires français sur la vie de son père Jean-George de Holstein, et sur la sienne propre jusqu'à l'année 1727. Il mourut d'une maladie aiguë, le 29 janvier 1763.

HOLSTENIUS (Luc), en allemand HOLSTE, né à Hambourg en 1596, acheva ses études à Leyde, voyagea en Italie, en Sicile, en Angleterre, en France, et fut admis dans l'intimité des savants les plus illustres de l'Europe. Ayant embrassé vers 1625 le catholicisme, il s'attacha en 1627 au cardinal François Barberini, et alla se fixer à Rome, où il se fit rechercher par son rare savoir. Devenu bibliothécaire et chanoine du Vatican en 1636, il remplit honorablement plusieurs missions délicates que

lui confia la cour de Rome. Ce savant mourut en 1661, après avoir passé toute sa vie à extraire des vieux manuscrits de précieux documents destinés à entrer dans de grands ouvrages; mais il entreprit trop de choses pour les achever, et l'amas considérable de notes qu'il a laissées prouvent combien ses projets étaient exagérés, puisqu'il aurait fallu la vie de plusieurs auteurs pour exécuter ce qu'il avait conçu. Nous citerons de lui des *Poésies latines;* la *traduction* de plusieurs homélies dans l'édition de saint Athanase, Paris, 1627; une partie dans l'édition d'Eusèbe de 1628; une édition grecque et latine de la *Vie de Pythagore* et du traité de *l'Antre des nymphes,* par Porphyre, Rome, 1630; une édition grecque et latine des *Pensées de Démocrate, de Démophile et de Secundus,* 1638; Description d'un *Nymphæum;* une dissertation de *Pilà staffilari;* des remarques sur *le Milliaire d'or;* des *Notes* sur Étienne de Byzance, 1679; des remarques sur la *Géographie sacrée,* du P. Charles, de Saint-Paul, sur l'*Italie,* de Cluvier et le *Trésor,* d'Ortelius, Rome, 1666; des *Lettres,* publiées par M. Boissonade, Paris, 1817, in-8°, etc.

HOLTY (Louis-Henri-Christophe), poëte allemand, né le 21 décembre 1748 à Mariensée dans l'électorat de Hanovre, fut destiné par ses parents à l'état ecclésiastique, fit de brillantes études à Gœttingue, et suivit un cours de théologie; mais entraîné par sa passion pour les muses, il s'adonna entièrement à leur culte, et devint l'un des poëtes les plus distingués de l'Allemagne. Son imagination mélancolique, sa philosophie douce et simple, ont répandu sur ses poésies un charme inexprimable. Holty mourut le 1er septembre 1776, laissant des chansons, des ballades, des idylles, des élégies, et quelques traductions d'ouvrages anglais. Ses *OEuvres* ont été plusieurs fois imprimées; l'édition la plus complète est celle de Hambourg, 1814, in-8°.

HOLWELL (Jean-Sophonie), médecin et chirurgien anglais, membre de la Société royale, né à Dublin en 1711, suivit d'abord la carrière du commerce, qu'il quitta pour étudier la médecine. Ayant acquis de grandes connaissances dans cet art, il s'embarqua en 1752 pour le Bengale, et exerça sa profession à Calcutta. Revêtu en 1756 du commandement de cette place attaquée par le nabab Séradje-ed-Doulah, il se vit bientôt obligé de céder au nombre, et fut jeté par le vainqueur dans un cachot obscur et profond, avec 146 de ses compagnons d'armes. Le défaut d'air et de nourriture réduisit à 23 le nombre de ces malheureux. Holwell obtint enfin sa liberté, revint en Angleterre, fut nommé gouverneur du Bengale en 1759, occupa honorablement ce poste jusqu'en 1761, quitta l'Inde à cette époque, et vécut dans la retraite jusqu'à sa mort le 5 novembre 1798. On a de lui: *Relation de la mort déplorable des Anglais et autres personnes suffoquées dans le trou noir du fort de William, à Calcutta....., la nuit du 20 au 21 juin* 1756, Londres, 1757, in-8°; *Divers traités sur l'Inde,* 1765, in-4°; *Événements historiques relatifs au Bengale et à l'Indoustan,* etc., 1764-1771, 3 vol. in-8°; *Nouveaux essais sur la manière de prévenir les crimes,* 1786, in-8°; *Dissertations sur l'origine, la nature et les occupations des êtres intellectuels, sur la divine Providence, la religion et le culte,* 1787, in 8°, etc.

HOLYDAY (Barten), théologien anglais, né vers 1593 à Oxford, où son père était tailleur, se distingua éminemment comme prédicateur. Il devint chapelain du roi, et archidiacre d'Oxford. Au fort de la rébellion, il trouva un refuge aux environs de cette ville; mais lorsqu'il vit la défection du parti royaliste, il parut adopter le parti contraire, qui lui donna la cure de Chilton, au comté de Berk. Il rentra néanmoins dans son archidiaconat après la restauration, et mourut à Iffley, le 2 octobre 1661. Quoiqu'il eût de son temps de la réputation comme poëte, les traductions qu'il a laissées des Satires de Juvénal et de Perse sont absolument dépourvues de poésie. La deuxième édition de la traduction de Perse parut en 1616, et la 4e à la suite de celle de Juvénal, en 1673, in-fol. Les autres ouvrages d'Holyday sont: 20 *Sermons,* publiés à différentes époques; *Technogamia,* ou le *Mariage des arts,* comédie, 1630; elle avait été jouée en 1621, en présence du roi Jacques Ier, par les étudiants d'Oxford; *Philosophiæ polito-barbaræ specimen, in quo de anima et ejus habitibus intellectualibus quæstiones aliquot libris duobus illustrantur,* 1633, in-4°; *Description du monde,* poëme en 10 chants, 1661, in-8°.

HOLYOAKE (Francis), en latin, comme il signait lui-même, *Franciscus de Sacra-Quercu,* savant anglais, né vers 1567, à Nether Witilacre, dans le comté de Warwick, fut maître d'école à Oxford et dans son pays natal, recteur de Southam dans son comté, et membre de la convocation du clergé dans la première année du règne de Charles Ier. Après avoir beaucoup souffert pendant les guerres civiles par suite de son attachement à ce prince, il mourut le 13 novembre 1653. On lui doit un *Dictionnaire étymologique des mots latins,* publié en 1606, in-4°, imprimé pour la 4e fois en 1633, avec des additions.

HOLYOAKE (Thomas), fils du précédent, né près de Southam en 1616, mort le 10 juin 1675, a composé, sur un plan laissé par son père, un *Dictionnaire anglais-latin, et latin-anglais,* publié en 1677, en un gros vol. in-folio. L'auteur étudia à Oxford, devint chapelain de son collége, prit les armes pour la cause du roi, devint capitaine, et rendit de si grands services, que pour le récompenser on le fit docteur en théologie, ce qui paraît assez étrange. Après la reddition d'Oxford, il pratiqua la médecine avec succès dans son pays natal jusqu'à la restauration. Alors il prit les ordres, fut recteur de Whitnass, près de Warwick, et obtint ensuite quelques bénéfices considérables.

HOLZBAUER (Ignace), habile compositeur de musique, et conseiller de la chambre des finances de l'électeur palatin, naquit à Vienne en 1711, et non, comme le disent plusieurs biographies en 1718: il y reçut les premières leçons du célèbre Fuchs. Il se rendit ensuite à Venise, puis revint à Vienne. L'amour de son art le rappela bientôt en Italie; il séjourna deux ans à Milan. En 1745, il fut nommé directeur du théâtre de la cour de Vienne, et se fit connaître avantageusement par un grand nombre de compositions de différents genres. Il s'attacha depuis au duc de Wurtemberg, qui l'appela à Stuttgard, et le fit son maître de chapelle. Il le fut ensuite à Manheim. En 1756, Holzbauer fit un troisième voyage en Italie, et visita Bologne, Florence et Venise. Il mourut à Manheim, le 7 avril 1783. Ses principaux

opéras sont: *Il Figlio delle selve*, 1755; *Nitcti*, 1757; *Alexandre dans les Indes*, 1758. On a de lui : des *symphonies*, Paris, 1770; des *oratorios*, des *motets*, des *messes*, etc.

HOLZER (Jean-Rodolphe), né à Berne, s'acquit de la réputation par son application à l'étude de l'histoire de sa patrie. Il mourut en 1756. On a de lui un recueil des alliances des Suisses avec la France, publié en 1732, et un autre des alliances de différents cantons entre eux, Berne, 1737, in-4°.

HOLZHAUSER (Barthélemi), né à Langnau près d'Augsbourg en 1613, quitta, dès ses jeunes ans, la maison et la profession de son père, simple cordonnier, chargé de 11 enfants, pour suivre son goût qui le portait à l'étude et à la piété. Il allait, dans cette vue, sollicitant des secours sur sa route, en chantant des hymnes religieuses. Des personnes charitables s'intéressèrent à son sort. Il fut admis, comme enfant de chœur, dans une maison fondée pour les pauvres étudiants à Neubourg, et y suivit ses humanités. Ensuite, il obtint la nourriture au collége des Jésuites à Ingolstadt, où il fit sa philosophie. Ayant reçu le sacerdoce en 1639, il forma le projet de rétablir, pour les prêtres, la vie commune des temps apostoliques. C'est à Tittmoningen, près de Saltzbourg, que Holzhauser, de concert avec quelques zélés ecclésiastiques, fonda cet établissement : en même temps il érigea un séminaire dans cette dernière ville, afin de préparer les jeunes élèves à suivre l'esprit de son institution. Les soins auxquels il se livrait pour la diriger et l'étendre, l'exercice des vertus qu'il recommandait et pratiquait, le firent charger successivement de diverses cures, à Tittmoningen même, à Leoggenthal dans le Tyrol, et à Bingen près de Mayence, où il mourut en 1658. L'auteur anonyme de sa *Biographie* latine, publiée à Mayence en 1737, désigne un assez grand nombre d'ouvrages d'Holzhauser. On indiquera seulement : *Constitutiones cum exercitiis clericorum sæcularium in communi viventium*; un *Traité de l'amour de Dieu* (en allemand); *Opusculum Visionum variarum*.

HOMAIDAH, chérif de la Mecque, de la dynastie des Katadahides, qui après une domination de plus de 600 ans, a été dépouillée, de nos jours, par Méhémet-Alí, vice-roi d'Égypte, disputa à ses frères, les armes à la main, l'an 701 de l'hégire (1302), la succession d'Abou-Namy Mahomed dont il était le second fils. Il finit par s'accorder avec l'aîné, Romaïthah, et tous deux régnèrent en même temps et avec une égale autorité sur le Hedjaz dont la Mecque est la capitale. Mais le sultan d'Égypte, Nasser-Mohammed, dont ils avaient secoué la suzeraineté, les fit arrêter, l'année suivante, par l'émir Bibars qui conduisait la caravane des pèlerins dans la ville sainte. Bibars ayant mis sur le trône leur frère Abou'l Ghaïth, emmena au Caire les deux princes rebelles. Ils s'évadèrent en 1505, chassèrent Abou'l Ghaïth et recouvrèrent en commun la souveraineté; mais, au bout de 4 ans, la discorde se mit entre eux, ils se firent la guerre, et Homaïdah vainqueur resta possesseur du trône. L'an 715 (1314), le sultan d'Égypte envoya des troupes à la Mecque, dans le temps du pèlerinage, pour y rétablir Abou'l Ghaïth et y arrêter Homaïdah, qui la faisait gémir sous sa tyrannie. Le célèbre prince et historien Abou'l Feda, qui figurait dans cette expédition comme officier supérieur et comme pèlerin, reçut un ordre direct du sultan, pour se rendre maître par force ou par adresse de la personne d'Homaïdah : mais le rusé chérif avait abandonné sa capitale pour conserver au moins sa liberté. Abou'l Ghaïh fut donc encore rétabli dans la souveraineté de la Mecque qu'il ne sut pas garder; car, ayant imprudemment congédié le corps de troupes égyptiennes qu'on lui avait laissé, Homaïdah revint brusquement l'attaquer, le vainquit et le fit périr en 1314. Toutefois il eut la prudence de ne rentrer dans la Mecque qu'après le départ de la nouvelle caravane de pèlerins, et il en resta maître quelque temps sans opposition. Mais son frère Romaïthah s'étant rendu d'Arabie en Égypte, pour réclamer le secours du sultan contre le tyran de la ville sainte, Nasser Mohamed accueillit sa demande et le renvoya en Arabie avec un corps de troupes choisies. Homaïdah alla à leur rencontre à quelques journées de la Mecque, vers la frontière de l'Yémen, avec 12,000 hommes, et après un rude combat, livré à la fin de décembre 1315, il fut mis en déroute et se renferma, avec les débris de son armée, dans une de ses forteresses. Il y soutint un siége jusqu'à ce que se voyant réduit à toute extrémité, et craignant de tomber au pouvoir de l'ennemi, il s'enfuit secrètement avec 3 ou 4 hommes, abandonnant aux vainqueurs sa famille et d'immenses trésors, et à Romaïthah la dignité de chérif. Il se rendit l'année suivante à la cour d'Oldjaïton, kan mongol de Perse qui, pour le protéger, donna ordre au gouverneur de Bassora de mettre des troupes à sa disposition : mais la mort du monarque persan et les mesures que prit le sultan d'Égypte firent avorter cette entreprise et aggravèrent la position d'Homaïdah. Presque toutes ses troupes auxiliaires désertèrent : il ne restait plus à leur général que 300 Tartares et 400 Arabes, lorsqu'il fut attaqué près de Bassora, par le gouverneur qui lui avait succédé. Après un combat inégal, il parvint à se sauver avec 38 hommes. Homaïdah échappa aussi au carnage, mais il perdit son harem, ses trésors, et retourna en Arabie dans un dénûment absolu. Ses intrigues avec Romaïthah provoquèrent, en 1318, la disgrâce de ce chérif qui fut arrêté à la Mecque, emmené en Égypte et remplacé par leur frère Othaïfah. Sans ressources, sans espoir et voyant l'inutilité de ses efforts pour affranchir la Mecque et l'Arabie de la domination égyptienne, Homaïdah prit le parti de se soumettre et d'aller en personne à la Mecque se livrer à la discrétion de son suzerain; mais son projet contrariait les vues de 3 mameluks transfuges auxquels il avait accordé l'hospitalité, et qu'il croyait s'être attachés par la reconnaissance : ils l'assassinèrent pendant son sommeil, au pied d'un arbre, en juillet 1319; et dans l'espoir d'obtenir leur grâce ils portèrent sa tête à la Mecque, d'où elle fut envoyée au sultan.

HOMANN (Jean-Baptiste), géographe et graveur de cartes, né à Kamlach (Souabe) en 1664, fut le fondateur de l'établissement connu sous le nom d'*Officina homanniana*, d'où sont sorties beaucoup de cartes géographiques et astronomiques très-estimées, ainsi que des sphères, des globes et autres instruments propres à l'étude de la géographie. Il mourut le 1er juillet 1724, membre de l'académie de Berlin et géographe de l'empereur Charles VI.

On distingue parmi ses ouvrages un *Atlas method. explorandis juvenum profectib. in stud. geogr. ad meth. Hubnerianum accomod.*, 1719, in-fol.

HOMANN (Jean-Christophe), fils du précédent, médecin, né à Nuremberg le 22 août 1705, donna ses soins à l'établissement de son père, et mourut le 22 novembre 1730, léguant son fonds à Franz qui l'avait aidé à l'exploiter.

HOMBERG (Guillaume), médecin et chimiste, né à Batavia le 8 janvier 1652, d'une famille originaire de Saxe, étudia le droit à Iéna et à Leipzig, fut reçu avocat en 1674, exerça sa profession à Magdebourg, et s'adonna en même temps à l'étude de l'astronomie et de l'histoire naturelle; il quitta le barreau, voyagea en Italie pour s'y perfectionner dans les sciences, parcourut la France, l'Angleterre, retourna en Hollande, et se fit recevoir médecin à Wittenberg. Plus tard il reprit le cours de ses voyages, revit la France, où l'appela Colbert en 1682, y séjourna quelque temps, et alla pratiquer la médecine à Rome en 1685. De retour à Paris en 1691, il fut attaché comme physicien et médecin au duc d'Orléans, et mourut en cette ville le 24 septembre 1715. Homberg est connu dans le monde savant par des procédés pour faire le phosphore, par l'invention d'une machine pneumatique et par ses microscopes. Il a publié dans le recueil de l'Académie des sciences, à laquelle il était agrégé, un grand nombre de *dissertations* intéressantes sur la physique et la chimie; on trouve la liste de ses écrits dans le dictionnaire de Chauffepié, et dans les *Mémoires* de Niceron.

HOME (David), ministre protestant, né en Écosse vers la fin du 16e siècle, séjourna longtemps en France, y fut attaché successivement à l'église de Duras, dans la basse Guienne, puis à celle de Gergeau, dans l'Orléanais, et fut ensuite chargé par Jacques V, roi d'Angleterre, de rétablir la paix entre Tilénus et Dumoulin, au sujet de la *Justification*, et de rapprocher sous un même dogme les différentes croyances protestantes de l'Europe, ce qui fut reconnu impraticable. On a de Home : *Apologia basilica, seu Machiaveli ingenium examinatum*, 1626, in-4°. On lui attribue aussi *le Contre-assassin, ou Réponse à l'apologie des jésuites*, Genève, 1612, in-8°; *l'Assassinat du roi, ou Maximes du Vieil de la Montagne vaticane et de ses assassins, pratiquées en la personne de défunt Henri le Grand*, 1617, in-8°, deux ouvrages rares et très-recherchés des curieux.

HOME (Henri), lord Kames, écrivain et jurisconsulte, né à Kames (Berwick) en 1696, fut lord justicier du tribunal criminel d'Écosse en 1763, et mourut le 27 décembre 1782. Il a beaucoup écrit, et parmi ses plus importants ouvrages on distingue : *Essais sur les principes de morale et de religion naturelle*, 1751; *Traités de droit historique*, 1759, in-8°; *Éléments de critique*, 1762, 3 vol. in-8°; *Esquisses de l'histoire de l'homme*, 1773, 2 vol. in-4°; *Éclaircissements concernant le droit commun et statut d'Écosse*, 1777, in-8°; *Décisions de la cour de cession*, 1728-1741-1766-1768; *Quelques idées sur l'éducation concernant principalement la culture du cœur*, 1781, in-8°, etc.

HOME (Francis), médecin écossais du 18e siècle, professeur à l'université d'Édimbourg, a publié entre autres écrits une dissertation *De febre remittente*, 1750, in-4°; *les Principes de l'agriculture et de la végétation*, 1758, in-8°, traduits en français, 1761, in-8°; *Recherches sur la nature, la cause et le traitement du croup*, 1765, in-fol., etc.

HOME (John), écrivain écossais, né en 1724, mort à Édimbourg le 4 septembre 1808, fut contraint de renoncer aux fonctions du ministère ecclésiastique, pour avoir fait représenter en 1759 une tragédie de *Douglas* sur le théâtre d'Édimbourg; cette pièce, jouée avec succès à Londres en 1757, a été traduite en français par M. Amédée Pichot, dans les *Chefs-d'OEuvre du théâtre anglais*. On a de lui plusieurs autres tragédies moins estimées, et une *Histoire de la rébellion* (de 1745-46), 1802, in-4°.

HOME (sir Éverard), chirurgien anglais, était d'origine écossaise, et fils de Robert Home. Jean Hunter était à la fois son beau-frère et son guide. Il parvint à des emplois éminents, fut chirurgien de l'hôpital de Chelsea, chirurgien du roi, professeur d'anatomie et de chirurgie dans le collége royal des chirurgiens, admis dans la Société royale de Londres, et fait baronnet. Après avoir pratiqué avec succès, pendant plus de 40 ans dans la capitale, et publié un grand nombre d'écrits, il est mort dans l'appartement qu'il occupait à l'hôpital de Chelsea, le 31 août 1832, âgé de 76 ans. On a de lui, indépendamment des nombreux mémoires dont il a enrichi les *Transactions philosophiques*, et des articles intéressants insérés dans les journaux de médecine : *Dissertation sur les propriétés du pus*, Londres, 1788, in-4°; *Observations pratiques sur le traitement du rétrécissement de l'urètre*, 1795, in-8° de 119 pages; *Observations pratiques sur le traitement des ulcères aux jambes, considérés comme branche de la chirurgie militaire*, 1797, in-8°; *Observations sur le cancer*, 1805, in-8°; *Observations pratiques sur le traitement des maladies de la glande prostate*, 1811, in-8°, traduites en français par Léon Marchant, 1820, in-8°, avec 4 planches; *Leçons d'anatomie comparée*, où sont expliquées les préparations de la collection huntérienne, illustrées de 171 gravures, 1814, 2 vol. in-4°.

HOMEM DE MAGALHAES (Sébastien-François de Mendo Trigoso), né le 18 mai 1773 à Lisbonne, s'enrôla en 1797, dans le 2e régiment de la garnison de cette ville, conformément à la nouvelle loi qui imposait cette obligation à tous les premiers-nés des plus illustres familles du royaume. L'année suivante il fut nommé commandant supérieur des milices de Torres-Vedras, où étaient situées ses propriétés, et en 1818, secrétaire de l'Académie des sciences de Lisbonne en remplacement de Andrade (Joseph-Boniface), parti pour le Brésil. S'étant livré à l'étude de la littérature et de l'histoire de sa nation, il publia en 1813 : *Essai sur les découvertes et le commerce des Portugais dans les contrées septentrionales de l'Amérique; Mémoire sur la vie et les voyages de Martin de Bohême*. Il entreprit aussi la rédaction des mémoires pour l'histoire des nations d'outre-mer et la collection des Portugais dans les différents pays soumis à leur puissance. Enfin il a traduit en vers la *Phèdre* de Racine et l'*Hippolyte* de Sénèque, publié en 1813. Il s'occupait de la traduction des *Géorgiques* de Virgile et du traité *De re rusticâ*, de Columelle, ainsi que d'une histoire de Lisbonne, lorsque la mort vint interrompre ses travaux dans cette ville, le jour anniversaire de sa naissance, le 18 mai 1821.

HOMÈRE, le prince des poëtes grecs, le modèle et le désespoir de tous les autres. Rien de plus fabuleux que l'histoire prétendue de sa vie. C'est un tissu de contes plus absurdes ou plus invraisemblables les uns que les autres; à en croire Hérodote, et son docte interprète Larcher, Homère florissait 884 ans avant J. C.; suivant Velléius Paterculus, 968; et selon les marbres d'Arondel, 907. Le lieu de sa naissance n'est pas mieux connu: sept villes, Smyrne, Chio, Colophon, Salamine, Rhodes, Argos, Athènes, se disputaient l'honneur de son berceau. Tant d'incertitude et d'obscurité sur la personne d'Homère ont fait révoquer en doute jusqu'à son existence; et ceux même des critiques qui ne la rejetaient pas entièrement lui ont constamment disputé le mérite d'avoir conçu et exécuté seul les ouvrages qui ont immortalisé son nom. *L'Iliade*, la plus parfaite des compositions épiques, *l'Odyssée*, aussi parfaite peut-être dans son genre, mais moins généralement admirée, parce que ses beautés sont d'un effet plus doux et plus tranquille, voilà les titres d'Homère à l'hommage, à la vénération des siècles: c'est là, et là seulement qu'il faut chercher, et que nous retrouverons le génie d'Homère bizarrement défiguré dans la *Batrachomyomachie*, et dans la plupart des *hymnes* qu'on lui attribue. Ce fut Lycurgue, le législateur des Lacédémoniens, qui recueillit le premier, si l'on en croit Elien et Plutarque, quelques fragments épars des poëmes d'Homère, les réunit en un corps d'ouvrages, et les introduisit dans le Péloponèse; mais la gloire de les avoir distribués dans l'ordre où ils nons sont parvenus appartient à Pisistrate et à son fils Hipparque. De savants et illustres éditeurs, Cynethus de Chio, Callisthène, Aristote, Zénodote d'Éphèse, Aristophane de Byzance, et le judicieux Aristarque, présidèrent successivement à diverses publications de *l'Iliade* et de *l'Odyssée* jusqu'au règne d'Auguste. Les travaux de ces premiers éditeurs n'ont point été entièrement perdus pour nous; ils se sont retrouvés en partie dans un manuscrit du 10e siècle, découvert et publié à Venise, 1788, in-fol., par Villoison; il est fâcheux que ce précieux manuscrit ne contint que *l'Iliade*. Mais nous avions déjà le volumineux travail d'Eustathe, qui embrasse dans leur totalité les deux poëmes d'Homère, et qui fut publié à Rome, 4 vol. in-fol., vers la moitié du 16e siècle. C'est un simple extrait des scoliastes et des commentateurs qui avaient précédé le savant archevêque de Thessalonique. Nous n'entreprendrons point ici le catalogue des éditions d'Homère; nous nous bornerons à indiquer celles qui font époque dans l'histoire des lettres ou de la typographie. Les poésies d'Homère ont été imprimées pour la première fois à Florence en 1488, 2 vol. in-fol. Cette édition fut reproduite par *Alde l'Ancien*, Venise, 1504, 1517, avec quelques changements, et en 1525, sous la direction de Michel Bentio; celle de 1517 est la plus estimée. On estime également celles de Strasbourg, 1525, 1534, 1542 et 1550, 2 vol. in-8o; de Henri Estienne, dans sa collection des poëtes *héroïques*, 1566; de Spondanus, Bâle, 1583; elle est la première qui soit accompagnée d'un commentaire. Deux Anglais ont bien mérité d'Homère: Jos. Barnes, qui donna sa belle édition à Cambridge, 1711, 2 vol. in-4o; et Samuel Clarke, la sienne à Londres, 1729-32, 2 vol. in-4o. Cette première partie ne contient que *l'Iliade*; *l'Odyssée* ne parut qu'en 1740, par les soins du fils de l'éditeur. Jean-Aug. Ernesti la copia en Allemagne, Leipzig, 1759-64, 5 vol. in-8o; mais il y ajouta les variantes d'un manuscrit de Leipzig. Une nouvelle époque commence pour la biographie homérique, avec les éditions de Wolf. La première parut à Halle en 1784 et 1785, 4 vol. in-8o; elle offre déjà plusieurs corrections. Trois ans après, Villoison publia à Venise celle dont nous avons parlé, ce qui donna lieu à Wolf de développer son hypothèse sur l'origine des poésies attribuées à Homère; cette hypothèse, soutenue de sa part avec toutes les ressources de l'esprit, tout le secours d'une vaste érudition, a été presque universellement repoussée en France, en Hollande, en Angleterre et en Italie; elle n'a conservé quelques partisans qu'en Allemagne, où le nom de Wolf est d'une autorité vraiment imposante et mérite de l'être, sous tous les autres rapports. Heyne donna en 1802, à Leipzig, les 8 premiers vol. d'une édition nouvelle d'Homère; ils ne renferment que *l'Iliade*. C'est le travail le plus savant et le plus complet qui existe sur ce poëme. La plus belle édition grecque de *l'Iliade* est celle de Bodoni, Parme, 1808, 3 vol. grand in-fol. Des fragments de *l'Iliade* nouvellement découverts ont été publiés sous le titre suivant: *Homeri Iliados fragmenta antiquissima, cum picturis; item scholia ad Odusseam, edente Angelo Mario*, Milan, 1819, grand in-fol. Parmi les nombreuses traductions en français, nous nous contenterons de signaler, en français, celles de Mme Dacier, de Bitaubé, de Dugas-Montbel et de Lebrun; elles sont en prose: celles en vers, de Rochefort, d'Aignan, pour *l'Iliade* seulement; et quelques essais par l'abbé Talbert, Millevoie et M. Bignan; en anglais, celles de Pope et de Cowper. Les Allemands font un grand cas des versions de Bodmer, de Stolberg et de Voss; et les Italiens estiment encore celle de Salvini, bien surpassée depuis par Monti; mais ce dernier traducteur n'a publié que *l'Iliade*. On annonce en ce moment la tradution d'Homère en langue russe.

HOMMEL (Charles-Ferdinand), savant jurisconsulte, né à Leipzig le 6 janvier 1722, y professa successivement le droit civil, canonique et féodal, fut honoré de plusieurs charges de magistrature, et mourut le 16 mai 1781. On a de lui un grand nombre d'ouvrages dont la liste se trouve dans la *Biographie Germanique*; on citera les principaux: *Oblectamenta juris feudalis*, etc., Leipzig, 1755, in-4o; *Selecton juris civilis*, etc., 4e édition, 1767, réimprimé à Turin, 1784, in-fol.; *Litteratura juris*, Leipzig, 1761, 1770, in-8o; *Bibliotheca juris rabbinica et Saracenorum arabica*, ibid., 1752, in-8o; *Jurisprudentia numismatibus illustrata*, etc., ibid., 1763, in-8o, nouvelle édition augmentée par Klotz, 1765, in-8o; *Introduction complète à la pratique*, en allemand, Bayreuth, 1763, in-8o; édition augmentée, 1800, 2 vol. in-8o; *Corpus juris civilis, cum notis variorum*, Leipzig, 1767, in-8o; *Palingenesia librorum juris veterum*, etc., Leyde, 1767-1768, 3 vol. in-8o; *Sur les récompenses et les peines dans la législation des Turcs*, Berlin, 1770-1772, in-8o; *Pensées philosophiques sur le droit criminel*, en allemand, Breslau, 1784, in-8o; *De jure arlequinizante, seu de legibus ridiculis aut hist. jurisprud.*, Bayreuth, 1761, in-8o, etc.

HOMPESCH (Ferdinand de), dernier grand maître de l'ordre de Malte, né à Dusseldorff le 9 novembre 1744,

succéda au grand maître français de Rohan en 1797; lorsqu'en en 1798 les Français s'emparèrent de l'île de Malte, Hompesch non-seulement n'opposa point de résistance au vainqueur, mais encore lui fit de honteuses soumissions. Bonaparte, après avoir anéanti les signes de la puissance de l'ordre, fit embarquer le grand maître déchu sur une galère qui le conduisit à Trieste. Arrivé dans cette ville, il fit, mais inutilement, des protestations contre l'usurpation française. Quelque temps après, sur l'injonction de l'Autriche, il abdiqua sa souveraineté en faveur de Paul Ier, vécut pauvre en Allemagne, et, poursuivi par ses créanciers, il se retira à Montpellier, où il mourut en 1803.

HONAIN (Abou-Yezyd), fils d'Ishac, naquit à Hyrah, ville de la Mésopotamie, et appartenait à la tribu des Obadites, qui professaient le nestorianisme. Il eut pour maître en médecine Jean, fils de Massowieh, et, en grammaire arabe, le célèbre Khalyl-ibn-Ahmed. Comme il joignait à la connaissance de cette langue celle du grec, il fut choisi par les premiers califes abbassides pour traduire en arabe les ouvrages scientifiques des Grecs; et il fut l'un des traducteurs les plus actifs de cette époque. On dit même qu'il voyagea en Grèce de la part des califes, et y fit une ample moisson de livres sur toutes les parties de la philosophie. On lui doit des versions de la plupart des ouvrages d'Hippocrate et de Galien, d'Euclide, de l'Almageste de Ptolémée, etc. Outre ses traductions, il a composé un grand nombre de Traités sur la médecine et la dialectique. Casiri en donne la nomenclature (*Bibl. ar. hisp.*, tome I, page 286). Honain mourut en 260 de l'hégire (874 de J. C.)

HONDEKOETER (Melchior), peintre hollandais, né en 1636 à Utrecht, mort à Amsterdam en 1695, réussit à peindre les animaux et surtout les oiseaux. Ses tableaux sont très-recherchés : le Musée de la Haye possède 4 tableaux de cet artiste, celui d'Amsterdam 8, dont deux sont ses chefs-d'œuvre, et celui de Paris un seul représentant *deux paons, deux faisans un perroquet et un singe.*

HONDEKOETER (Gilles), grand-père du précédent, a peint des portraits et des paysages. — Gisbert, fils de Gilles et père de Melchior, né à Utrecht en 1615, mort en 1653, peignit avec vérité les oiseaux domestiques.

HONDIUS ou HONDT (Josse), géographe et graveur en cartes, né en 1546 à Wackène en Flandre, mort à Amsterdam en 1611, étudia à Gand, et séjourna longtemps en Angleterre, où il se fit remarquer par l'exécution habile de divers instruments de mathématiques, et par la fonte de caractères d'imprimerie. On a de lui un *Traité de la construction des globes,* 1597; des *éditions du grand atlas de Gérard Mercator ;* des cartes et des planches de la *Description de la Guyane,* par Walt. Raleigh, Nuremberg, 1599, in-4°, etc.

HONDIUS ou **HONDT** (Henri), dit *le Vieux*, fils du précédent, né en 1573 à Gand, mort à la Haye en 1610, graveur distingué, élève de Jean Vierin, a laissé une suite de 144 portraits d'artistes, etc.

HONDIUS ou **HONDT** (Henri), dit *le Jeune,* frère du précédent, graveur, né à Londres en 1580, mort vers 1644, a laissé : *Præstantissimorum aliquot theologorum protestantium effigies æri incisæ,* la Haye, 1602, in-fol.; *Theatrum honoris in quo pictorum Belgii insigniorum imagines,* etc., Amsterdam, 1618, etc.

HONDIUS ou **HONDT** (Guillaume), fils du précédent, graveur, né à la Haye en 1601, s'était établi à Dantzig, où il a exécuté des portraits estimés, d'après Vandyck.

HONDIUS (Abraham), peintre, né à Amsterdam en 1650, mort à Londres en 1709, a laissé des tableaux de chasse, des animaux, *l'Incendie de Troie,* et des paysages.

HONE (William), libraire et auteur à Londres, prit une part active aux luttes politiques que provoqua après 1815 le ministère Castlereagh. Il se jeta dans l'opposition, publia de petites satires, de petits pamphlets et, pour les rendre plus piquants, appela au secours de la plume le crayon spirituel de G. Cruickshanks dont il avait deviné le talent. Malheureusement Hone ne se contenta pas de faire la guerre aux torys, il la fit au clergé, il la fit presque à Dieu, qu'il soupçonnait de torysme tant les chances de la réforme étaient alors incertaines. Tout cela valut à Hone des procès qui firent du bruit. Condamné, emprisonné, ruiné à peu près, il se borna à écrire dans les *Magazines,* et mourut insolvable le 6 novembre 1842. Outre ses pamphlets et 2 volumes populaires, *le Livre de chaque jour* et *le Livre de l'année,* on a de Hone l'ouvrage suivant devenu assez rare ; *Ancient mysteries described, especially the English miracle plays, founded on apocryphal New Testament story,* etc., Londres, 1823.

HONERT ou **HONAERT** (Roch van den), diplomate et littérateur distingué, né à Dordrecht à la fin du 16e siècle, mort le 30 janvier 1638, a publié la *Relation* d'une mission politique qu'il remplit auprès des cours du Nord en 1627, Utrecht, 1632, in-4°, gravures; *Thomas,* tragédie latine, Leyde, 1611; *Moses nomoclastes,* autre tragédie, ibid.

HONERT (Jean, et Taco-Hajo), théologiens protestants de la famille du précédent, et professeurs à l'université de Leyde, morts l'un en 1740, l'autre en 1758, ont laissé de nombreux écrits dans le genre polémique.

HONESTE (St.), né à Nîmes, au commencement du 3e siècle, fut retiré de l'idolâtrie, éclairé des lumières du christianisme et ordonné prêtre par saint Saturnin, l'apôtre de la Narbonnaise, qui devint évêque de Toulouse. Le disciple alla prêcher l'Évangile dans la Navarre, dans la Biscaye : il convertit saint Firmin à Pampelune, et l'associa dès lors à sa pieuse mission. Honeste mourut en Espagne, l'an 260.

HONIGER (Nicolas), philologue allemand, était né dans le 16e siècle à Konigshoven, petite ville de Franconie. C'est à lui que l'on doit l'édition du *Dictionnaire grec* de Budé, Bâle, 1585, in-fol., avec des corrections. Il a traduit en allemand : *Description de l'empire ottoman,* avec l'*Histoire des Turcs,* Bâle, 1573-1583, 3 vol. in-fol.; une histoire abrégée des papes (*Speculum papæ romani*), ibid., 1586, in-4°. Les curieux recherchent de Honiger l'ouvrage suivant: *Propugnaculum castitatis ac pudicitiæ, fortitudinis constantiæque tam virginum quam uxorum,* Bâle, 1554 ou 1575, in-8°. Les deux éditions de ce livre sont également rares.

HONORAT (St.), 13e évêque d'Arles, fonda vers l'an 400 ou 410 le monastère de Lérins, qu'il gouverna pendant 35 ans. Il se rendit aux vœux du clergé et du peuple d'Arles sur la fin de sa carrière, en acceptant le

siége épiscopal de cette ville, et mourut en 429. L'Église célèbre sa fête le 16 janvier.

HONORAT (St.), 7e évêque de Marseille, né vers l'an 420, passait pour l'un des premiers prédicateurs et théologiens de son temps. Il ne reste de lui que la *Vie* de saint Hilaire, son maître.

HONORÉ DE SAINTE-MARIE (Blaise VAUZELLE, plus connu sous le nom de Père), religieux carme déchaussé, né à Limoges en 1651, fut employé dans les missions du Levant, séjourna plusieurs années dans l'ile de Malte, et mourut à Lille en 1729. On a de lui un grand nombre d'ouvrages dont on trouvera la liste dans la *Bibliothèque des carmes;* on citera seulement : *Traité des indulgences et du jubilé,* Bordeaux, 1701, in-12, plusieurs fois réimprimé; *Traditions des PP. et des auteurs classiques sur la contemplation,* Paris, 1708, 2 vol. in-8°, traduites en italien et en espagnol; *Des motifs et de la pratique de l'amour de Dieu,* ibid., 1713, in-8°; *Réflexions sur les règles et sur l'usage de la critique touchant l'histoire de l'Église,* etc., Paris, 1712, 1720, 3 vol. in-4°; *Dissertation historique et critique sur la chevalerie ancienne et moderne, séculière et régulière,* Paris, 1718, in-4°, avec figures; *Observations sur l'histoire ecclésiastique de Fleury,* Malines, 1726, 1729, in-12, etc.

HONORIA (Justa-Grata), fille de l'empereur Constance et de Placidie, naquit à Ravenne en 417. Elle n'avait que 3 ans lorsque son père mourut; et elle demeura sous la tutelle de Placidie, femme vaine et ambitieuse, plus occupée d'intrigues et de plaisirs, que de l'éducation de sa fille. Honoria était douée d'une rare beauté; mais son titre d'*Auguste* ôtait aux jeunes gens qui l'entouraient, l'espoir d'obtenir sa main. Elle se crut condamnée au célibat, et céda au penchant qu'elle ressentait pour Eugène, l'un des chambellans de l'empereur. L'imprudence de Placidie instruisit le public de la honte de sa fille. Honoria fut envoyée à Constantinople, où elle passa 14 ans, sous la garde des sœurs de l'empereur Théodose, uniquement occupée de pratiques religieuses et tellement surveillée, qu'aucune de ses démarches ne pouvait être secrète. L'ennui qui la consumait, lui fit prendre une résolution bien extraordinaire; instruite des succès d'Attila, et quoique ce barbare ne lui inspirât que de l'horreur, elle osa solliciter sa protection pour sortir de la captivité où elle gémissait. Elle lui fit remettre, par un eunuque, une bague pour gage de sa foi, et l'invita à la réclamer comme son épouse. Sa correspondance avec le roi des Huns ayant été découverte, Honoria fut enlevée de Constantinople, mariée à un particulier obscur, et reléguée au fond de l'Italie, où elle acheva sa vie dans un cloître. On ignore l'époque de la mort de cette princesse, dont on a une médaille d'or qui porte au revers le monogramme du Christ avec la légende : *Salus rei publicæ.*

HONORIUS I, élu pape le 14 mai 626, 6 mois et 18 jours après la mort de Boniface V, auquel il succédait, était originaire de Campanie, et fils du consul Pétrone. L'Église était affligée alors par l'hérésie du monothélisme, dont les sectaires ne voulaient attribuer qu'une opération et une volonté à J. C., quoiqu'ils reconnussent en lui deux natures. C'était détruire le mystère de l'Incarnation. Sergius, patriarche de Constantinople, était le chef de cette doctrine. Il l'exposa dans une lettre qu'il écrivit à Honorius, en lui faisant observer que cette opinion avait rallié beaucoup de schismatiques, surtout parmi les Eutychéens, qui s'empressaient de rentrer dans le sein de l'Église. L'empereur Héraclius favorisait aussi cette opinion : le pape se laissa séduire, et donna son approbation à Sergius. Le moine saint Sophrone, qui fut depuis évêque d'Alexandrie, écrivit avec force pour combattre cette erreur. Sergius revint à la charge, et Honorius persista dans les mêmes sentiments. Le 6e concile de Constantinople, tenu en 680, condamna cette doctrine, et anathématisa la mémoire d'Honorius. Cette sentence fut confirmée, en 767, par le second concile de Nicée. Honorius mourut en 638. Il eut pour successeur Séverin.

HONORIUS II, élu pape le 21 décembre 1124, était originaire du comté de Bologne. Son nom de famille était Lambert de FAGNAN. Sous le règne de Louis VI, on le vit prendre parti pour l'évêque de Paris contre son clergé, à l'occasion des réformes rigoureuses introduites par ce prélat dans son diocèse. C'est encore ce pape qui affecta la couleur blanche aux chevaliers du Temple. Honorius mourut au monastère de Saint-André le 14 février 1130. Plusieurs lettres de lui sont insérées dans la *Collection des conciles.*

HONORIUS III (Cencio SAVELLI), pape, né à Rome, succéda le 18 juillet 1216 à Innocent III, confirma les ordres de Saint-Dominique et des carmes, montra beaucoup de zèle pour le soutien des croisades, couronna empereur d'Orient Pierre de Courtenay, que détrôna peu de temps après Théodore Comnène, et en Europe parvint à éloigner de l'Angleterre le prince Louis, fils de Philippe-Auguste, qui réclamait la succession de Jean sans Terre au détriment de Henri III. Honorius intervint encore activement dans les querelles qui agitaient à cette époque la Sicile et le midi de la France, et mourut le 18 mars 1227. Innocent Ciron a publié ses lettres sous le titre : *Quinta compilatio decretalium,* Toulouse, 1645, in-fol.; et il a paru sous celui de : *S. D. Honorii papæ III adversus tenebrarum principem et ejus angelos conjurationes, extractæ ex originali Romæ servato anno* 1629, une misérable compilation plusieurs fois réimprimée sous le titre de *Grimoire d'Honorius.*

HONORIUS IV, élu pape le 2 avril 1285, succédait à Martin IV. Il s'appelait Jacques Savelli, noble romain, et était cardinal du titre de Sainte-Marie, de la nomination d'Urbain IV. La goutte qui l'incommodait vivement aux pieds et aux mains, lui rendait très-difficile la célébration de la messe, en sorte qu'il était obligé de se servir de certains instruments. Honorius IV confirma les décimes accordées par son prédécesseur au roi de France Philippe le Hardi, pour faire la guerre à Pierre d'Aragon, qui retenait en prison Charles II, roi de Sicile, et neveu de saint Louis : le pape, fidèle au système de ses prédécesseurs, favorisait ouvertement la maison de France. Honorius mourut le 25 avril 1287. On a dans les *Annales* de Wadding, et dans l'*Italia* d'Ughelli, quelques lettres de ce pape, qui eut pour successeur Nicolas IV.

HONORIUS (Flavius), empereur d'Occident, fils de Théodose et Flacille, né à Constantinople le 9 septembre 384, eut l'Occident quand Théodose mourant partagea le monde à ses deux fils : l'Orient échut à Arcadius. Ces

deux jeunes princes, sans esprit et sans capacité, se reposèrent sur leurs ministres du soin de leurs États. Dans l'Occident, Stilicon, tuteur d'Honorius, s'empara du pouvoir souverain, et le faible monarque se contenta de présider aux jeux du cirque. De ce règne peut dater la décadence entière de l'empire; on résista encore, mais assez faiblement, aux invasions des Goths, des Alains, des Vandales, des Suèves; et Honorius, perdant toujours du terrain, obligé de fuir de ville en ville, se réfugia à Ravenne. Lorsque Stilicon fut mis à mort par les ordres de l'empereur, sous prétexte de trahison, Olympius prit sa place. Le nouveau ministre abusa de même de son ascendance sur l'esprit d'Honorius, et les affaires n'en allèrent pas mieux. Les barbares, Alaric à leur tête, ravagèrent l'empire; Rome vit 3 fois leurs soldats dans ses murs, et acheta sa liberté incertaine à prix d'argent. Cependant Honorius, caché à Ravenne, ne savait prendre aucun parti; incapable de faire le bien et craignant de faire le mal, il voyait sa puissance ébranlée et son trône près de s'écrouler, lorsqu'il mourut d'hydropisie à Ravenne le 15 avril 423.

HONORIUS *d'Autun*, écrivain ecclésiastique du 12e siècle, enseigna la théologie et la métaphysique avec assez de succès pour se faire des ennemis. Il se démit de la charge de scolastique d'Autun, et se retira vers la fin de sa vie sur les terres du duc d'Autriche. On ignore la date de sa mort. Il a composé un grand nombre d'ouvrages, parmi lesquels on distingue : *Elucidarium*, abrégé de toute la théologie, divisé en III livres; *Expositio in Canticum canticorum*, dans la *Bibliothèque des Pères*; *Sigillum S. Mariæ*, Cologne, 1540, in-8°, et dans la *Bibliothèque des Pères*; *De prædestinatione et libero arbitrio dialogus*, Bâle, 1552, in-8°; Anvers, 1620, et dans la *Bibliothèque des Pères*; *Gemma animæ*, Leipzig, 1514, in-4°, réimprimé dans divers recueils; *Sacramentarium, sive de causis et significatu mystico rituum*, dans le *Thesaurus anecdot.*, du P. Pez; *Eucharisticon*, traité sur le dogme de l'eucharistie, imprimé à la suite du précédent; *Cognitio vitæ de Deo et æternâ vitâ*, dans l'*Appendix* à l'édition des œuvres de saint Augustin publiées par les bénédictins; *Imago mundi de dispositione orbis*, dans la *Bibliothèque des Pères*; *De luminaribus Ecclesiæ lib.*, Bâle, 1544, et réimprimé dans plusieurs recueils.

HONTAN (le baron DE LA), voyageur français, né en 1666 près de Mont-de-Marsan, embrassa jeune la carrière des armes, servit en Canada et obtint un rapide avancement. En 1693 il était lieutenant de roi à Terre-Neuve. Obligé de prendre la fuite pour avoir injurié le gouvernement, il se rendit en Portugal, d'où il revint en France; mais n'ayant pu obtenir du ministre la permission de justifier sa conduite, il passa en Espagne, et se retira enfin dans le Hanovre, où il mourut vers 1715. On a de lui : *Nouveau voyage dans l'Amérique septentrionale*, etc., la Haye, 1703, 2 vol. in-12; ibid., 1705, cartes et figures : cet ouvrage a été revu par Gueudeville; *Suite du voyage de l'Amérique*, etc., Amsterdam, 1704, in-12; *Réponse à la lettre d'un particulier opposée au manifeste de S. M. de la Grande-Bretagne contre la Suède*, 1716, ouvrage posthume publié par Leibnitz.

HONTHEIM (JEAN-NICOLAS DE), vice-chancelier de l'université de Trèves, conseiller et suffragant de l'électeur, évêque de Myriophite, etc., né à Trèves le 27 janvier 1701, se fit connaître par deux ouvrages intitulés : l'un, *Decas legum illustrium*, etc., Trèves, 1736, in-fol.; l'autre, *Historia trevirensis diplomatica et pragmatica*, etc., 1750, 3 vol. in-fol. : ces deux ouvrages furent suivis d'un troisième bien plus remarquable, ayant pour titre : *Justini Febronii, jurisc., de statu præsenti Ecclesiæ*, etc., *lib. singularis*, etc., Bouillon (Évrard), 1763, in-4°. Ce livre, dans lequel l'auteur s'élève contre le pouvoir temporel des papes, fut censuré par Clément XIII, mis plusieurs fois à l'index, et devint un sujet de controverse et de polémique entre les partisans et les ennemis de l'ultramontanisme. Traduit en allemand, en français, en italien, il eut de nombreuses éditions dans toute l'Europe. Hontheim, effrayé de l'orage qu'il avait lui-même soulevé, signa en 1778 une rétractation de sa doctrine, et l'envoya à la cour de Rome; il y joignit en 1779 une lettre pastorale aux fidèles du diocèse de Trèves, et fit paraître en 1781 l'ouvrage suivant : *Justini Febronii, jurisconsulti, commentarius in suam retractationem Pio VI P. M. submissam*, Francfort, in-4°. Hontheim mourut dans le duché de Luxembourg, le 2 septembre 1790.

HONTHORST (GÉRARD), peintre, né à Utrecht en 1592, élève de Bloemaert, étudia à Rome, passa ensuite en Angleterre, où il se distingua par son talent, surtout dans ses effets de nuit, et mourut à la Haye vers 1662. On cite parmi ses meilleurs ouvrages : *l'Enfant prodigue*; une *Vieille comptant son argent à la lueur d'une lampe*; *l'Arracheur de dents*; une *Descente de croix*; un *saint Sébastien*, etc. Le Musée royal de Paris possède de cet artiste 2 portraits, et 4 tableaux représentant *le Christ devant Pilate*, un de ses chefs-d'œuvre; *le Reniement de saint Pierre*; un *Concert*, et *le Triomphe de Silène*. Ce maître n'est connu des Italiens que sous le nom de *Gherardo della notte*.

HONTHORST (GUILLAUME), frère du précédent, mort à Berlin en 1683, a laissé des *Portraits*.

HONTIVEROS (BERNARD), cité parmi les théologiens les plus distingués de l'Espagne, était de l'ordre de Saint-Benoît, et professa la théologie à l'université d'Oviédo. Ses succès, ses talents, sa conduite, le firent parvenir au poste de général de sa congrégation, et ensuite à la dignité d'évêque de Calahorra. Son Traité contre les casuistes relâchés est très-estimé; il est écrit en latin, et a pour titre : *Lacrymæ militantis Ecclesiæ*. Hontiveros mourut en 1662.

HOOD (SAMUEL), amiral anglais, né en 1733, à Butleigh, paroisse du comté de Somerset, dont son père était ministre, s'embarqua, dès l'âge le plus tendre, à bord d'un vaisseau de guerre, comme aspirant de marine. Au commencement de la guerre de sept ans, il fut élevé au grade de capitaine, et obtint, bientôt après, le commandement de *la Vestale*, frégate de 32 canons, avec laquelle, après avoir quitté Portsmouth, sous les ordres de l'amiral Holmes, il s'empara de la frégate française *la Bellone*, le 15 février 1759, à la suite d'un combat de 4 heures. Il fut présenté au roi George II, par lord Anson, alors à la tête de l'amirauté, qui lui fit donner, comme une récompense, le commandement de *l'Afrique*, de 64 canons. Au commencement de la guerre d'Amérique, il se trouvait à la tête de la station de Boston : nommé baronnet

et amiral dès 1780, il combattit avec succès, le comte de Grasse en février 1782 ; mais il ne put cependant empêcher la prise de Saint-Christophe. L'amiral Hood commandait en second, sous sir George Brydges, depuis lord Rodney, au combat mémorable que celui-ci livra, le 14 avril suivant, au comte de Grasse, qui fut fait prisonnier. Sir Samuel Hood, qui, d'après les ordres de lord Rodney, avait été envoyé au passage de Mona, pour intercepter les bâtiments ennemis, s'empara, le 29 avril 1782, de deux vaisseaux de guerre et d'autant de frégates ; il alla ensuite croiser devant le cap Français, île Saint-Domingue, avec tous les vaisseaux de guerre capables de tenir la mer. La paix de 1783 vint mettre un terme à ses travaux. Il fut alors créé pair d'Irlande, et plus tard député. Chargé en 1792 de seconder les efforts des royalistes du midi de la France, il occupa le port de Toulon, qu'il fut bientôt obligé de rendre aux armes républicaines, embarquant sur ses vaisseaux tous les Français qui voulurent quitter leur patrie, et pour derniers adieux à la France livrant aux flammes 18 vaisseaux de guerre qu'il trouva dans le port et ne put emmener. En février 1794 il attaqua sans succès l'île de Corse. A son retour en Angleterre en 1796, il obtint le titre de vicomte, puis le gouvernement de l'hôpital de Greenwich, et mourut à Bath en 1816.

HOOFMAN (ÉLISABETH), née à Harlem en 1664, manifesta, dès son enfance, du talent pour la poésie. Elle essaya de rendre en hollandais les productions des anciens, et entre autres d'Anacréon et d'Horace, et cultiva avec succès la poésie latine. Ayant épousé un négociant de Harlem, nommé Pierre Koolaart, elle vit bientôt sa maison ruinée par le goût de son mari pour la dépense. Koolaart, nommé directeur du commerce par le landgrave de Hesse, se rendit à Cassel en 1721, et y mourut en 1732. Élisabeth y termina ses jours dans un état voisin de l'indigence en 1736. Guill. Kops de Harlem a recueilli et publié en 1774 les meilleures productions de sa compatriote.

HOOFFT (PIERRE, fils de CORNEILLE), historien et poëte hollandais, naquit en 1581. Son père, bourgmestre d'Amsterdam dans des temps difficiles, alliant la prudence à la fermeté, avait obtenu le surnom de Caton hollandais. Dès l'âge le plus tendre, Hoofft donnait les plus belles espérances, et rien ne manqua à son éducation. La langue hollandaise était alors dans l'enfance : il en devint un des créateurs ou plutôt un des restaurateurs les plus signalés. De bonne heure le goût de la poésie nationale se développa en lui ; et il s'associa à l'une de ces *chambres de rhétoriciens,* dans le sein desquelles le feu sacré s'entretenait avec plus de zèle que de goût. En 1598, il voyagea en France et en Italie ; et il dirigea sa route par l'Allemagne, pour revenir à Amsterdam, en 1609. Peu après la trêve conclue avec l'Espagne, le stathouder Maurice nomma Hooft *drossart* de Muiden (à 2 lieues d'Amsterdam), et bailli du Gooiland. L'ambition de Hooft s'est bornée à cette place. Le château de Muiden devint sa résidence principale : il y réunissait, en hommes et en femmes, la société la mieux choisie. Les deux sœurs Anne et Marie Visscher, et Françoise Duarte, que Hoofft appelait le *Rossignol français,* en étaient les muses chéries. Hoofft, quoique profondément religieux, ne se rangea sous la bannière d'aucune communion extérieure. Il partagea bien vivement les peines de son ami Grotius ; il lui demeura fidèle dans tous les temps, et, en 1632, quand l'illustre proscrit se fut hasardé à revenir en Hollande, Hoofft ne négligea rien pour obtenir qu'il y pût rester, et pour lui assurer un sort convenable. Depuis sa première production poétique, qui parut en 1602 ou 1603, Hoofft ne cessa de marquer sa carrière par de nombreux ouvrages, soit en prose soit en vers. Il mourut à la Haye, où il s'était rendu pour les obsèques du stathouder Frédéric-Henri, le 21 mai 1647. Hoofft a écrit en prose : *la Vie de Henri le Grand, roi de France et de Navarre,* Amsterdam, 1627, in-fol. ; l'*Histoire de Hollande, depuis que la souveraineté en fut dévolue à Charles-Quint, jusqu'à la fin de l'administration du comte de Leicester* (Robert Dudley), Amsterdam, 1677, in-fol.; *les Vicissitudes de l'élévation de la maison de Médicis,* Amsterdam, 1649, in-fol.; les *OEuvres de Tacite, traduites en hollandais,* 1684, in-fol.; plusieurs pièces de théâtre telles que : *Granida,* drame, 1602 ou 1603; *Gérard de Velsen,* tragédie en 5 actes; *Bato,* ibid., 1628; traduit en français par J. Cosson dans les *Chefs-d'œuvre du théâtre hollandais;* des *Poésies diverses,* 1636, un vol. in-12, etc.

HOOFFT ou **HOOFT** (GÉRARD), d'une famille patricienne d'Amsterdam, se consacra, dès sa plus tendre adolescence, aux muses latines, sous les auspices de Pierre Burman le second. En 1767, il publia, avec trois de ses camarades (Zacharie-Henri Couderc, Laurent Van Santen et Lambert Schepper), un recueil de *Juvenilia:* il fut enlevé par une mort prématurée le 18 décembre 1764 ; et, en 1770, Jérôme de Bosch a publié, séparément, ses poésies latines posthumes, accompagnées de sa vie et de son portrait, Amsterdam, in-8°.

HOOGE ou **HOOGHE** (ROMAIN DE), dessinateur et graveur hollandais, né à la Haye, obtint du roi de Pologne des lettres de noblesse en 1675, et fut nommé par le roi d'Angleterre Guillaume III, commissaire-inspecteur des mines et douanes de Lingen. On cite parmi ses meilleures gravures, qui sont pour la plupart des sujets allégoriques : *l'Entrée de Louis XIV dans Dunkerque ; Charles II, roi d'Espagne, rendant hommage au saint Sacrement; les Réjouissances et fêtes publiques en l'honneur de l'empereur Léopold après la prise de Bude;* les *figures* des *Contes* de la Fontaine, de Boccace, de la reine de Navarre, des *Cent Nouvelles nouvelles,* etc.

HOOGE ou **HOOCH** (PIERRE DE), peintre flamand, né vers 1643, mort dans les premières années du 18e siècle, était élève de Berghem. Parmi ses tableaux, qui sont très-rares en France, on cite une *Scène militaire* et deux *Intérieurs d'une maison hollandaise :* ces derniers sont au Musée royal de Paris.

HOOGERS (GOSUIN, ou THÉOPHILE), professeur de droit, d'éloquence et d'histoire à Deventer, où il fut le successeur de Grævius en 1661, a laissé un petit volume de *Poésies* et de *Harangues latines.* Hoogers paraît avoir voyagé dans les principales parties de l'Europe avant de se vouer à l'enseignement académique. Il séjourna pendant plusieurs mois à Caen, où il fut très-lié avec Bochart, Huet, Paulmier de Grentemesnil, etc. La tournure que prirent les affaires en Hollande ayant amené sa desti-

tution, l'estime de ses concitoyens l'appela, des fonctions professorales, à celles de bourgmestre; mais il mourut le 14 avril 1676.

HOOGEVEEN (Henri), habile helléniste, né à Leyde à la fin de janvier 1712, en 1732 fut nommé co-recteur de l'école de Gorinchem, et, 9 mois après, appelé à Woerden pour prendre la direction du gymnase qui venait d'y être fondé. En 1739, les magistrats de Culembourg lui offrirent à des conditions très-avantageuses la place de recteur de leur gymnase. En 1745, il quitta Culembourg pour le rectorat de Breda; puis, au bout de 16 ans, celui de Breda pour celui de Dordrecht, d'où il fut appelé par les magistrats de Delft, qui le mirent à la tête de leur école. Il mourut dans cette dernière ville en 1791, avec la réputation de grammairien consommé que lui avaient justement acquise ses Remarques sur les Idiotismes grecs de Vigier, tant de fois réimprimées, et son grand Traité des particules grecques (Leyde, 1769, 2 vol. in-4°).

HOOGSTRAATEN (Samuel van), né à Dordrecht en 1627, a laissé un bon ouvrage sur la théorie de la peinture, écrit en hollandais. Il célébra, à 23 ans, dans un recueil de poésies érotiques hollandaises, sa passion pour la *belle Rosalie*. L'année suivante, 1651, il voyagea en Italie et fit quelque séjour à Rome, d'où il passa en Angleterre: il avait été antérieurement à Vienne. Samuel était lui-même élève de son père Dideric ou Thierri, peintre et graveur, né à Anvers, en 1596, mort en 1640, à Dordrecht, où il s'était retiré à cause des troubles religieux de la Belgique. — Dideric avait un autre fils, peintre, du nom de Jean, frère puîné de Samuel.

HOOGSTRAATEN (Jacques van), dominicain, né aux environs de Breda, docteur et professeur de théologie en 1485 à Louvain, mort à Cologne le 21 janvier 1527, fut un des premiers antagonistes de la réformation de Luther. La liste de ses nombreux écrits se trouve dans la *Bibliotheca prædicat.*, des Pères Quetif et Echard.

HOOGSTRAATEN (David van), né à Rotterdam en 1658, reçu docteur en médecine à Leyde, exerça cette profession à Dordrecht, la quitta pour se livrer entièrement à la littérature, et mourut le 13 novembre 1724, des suites d'une chute qu'il fit, par un brouillard épais, dans un des canaux d'Amsterdam. On a de lui, entre autres ouvrages: *Dictionnaire hollandais et latin*, Amsterdam, 1704, in-4°; *Poemata*, Rotterdam, 1710, in-8°. Ses poésies latines sont très-estimées.

HOOGSTRAATEN (Jean van), poëte hollandais, a laissé un Recueil de poésies, 1726; *Triomphe de l'amour divin*, 1727; et quelques pièces de théâtre.

HOOGVLIET (Arnold), né à Vlaardingen, près de Rotterdam, le 3 juillet 1687, mort le 17 octobre 1763, s'est fait un nom par son poëme d'*Abraham le patriarche*, 1727, in-4°, placé par les Hollandais au premier rang de leurs poésies épiques; on a encore de lui une traduction en vers des *Fastes d'Ovide*, 1719 et 1730, in-4°; les fragments d'une *Messiade*, qui ont paru sous le titre de *Choix de mélanges évangéliques*, dans le 1er vol. de ses *Poésies mêlées*, 1737, 2 vol. in-4°; un poëme sous le titre de *Zydebalen*, qui est la description d'une maison de campagne de ce nom près d'Utrecht, etc.

HOOGVLIET (Nicolas), professeur de théologie, à Leyde, mort le 29 avril 1777, a publié un discours: *De oratoris sacri in refellendis revelationis divinæ contemptoribus prudentiâ;* et un autre *De ratione legis publicâ, non unico revelatæ religionis documento*, in-4°.

HOOK (Théodore), né à Londres le 22 septembre 1788, fils d'un compositeur, fut placé au collége d'Harrow où il fit d'assez médiocres études. Il devint ensuite l'associé de son père, composa quelques chansons qui furent prônées outre mesure, et fit sa société exclusive des musiciens de tout âge et de tout sexe qui fréquentaient le logis paternel. Son frère aîné, voulant l'arracher à cette vie périlleuse, démontra au vieux musicien qu'il fallait que Théodore continuât ses cours et entrât au barreau. Il le conduit à Oxford, et le présente au chancelier qui au moment de l'inscrire lui dit: Vous êtes bien jeune, monsieur: êtes-vous bien préparé à signer les 39 articles? — 39, répond Théodore, j'en signerai 40 pour peu que cela vous amuse. » Le frère aîné répara tant bien que mal la sottise du cadet, et la cérémonie s'accomplit. Mais Théodore prit un beau jour la clef des champs et laissa là son frère aîné. Il reprit son train de vie passé, se livra à la composition, fit jouer d'abord *le Retour du soldat*, opéra-comique, suivi d'une foule d'autres pièces qui eurent du succès et dont l'auteur n'avait pas encore atteint sa 20e année. En 1808 il publia sous le pseudonyme d'Alfred Allendale un roman en 3 vol. Mais ce qui entoura le nom d'Hook d'une certaine renommée, ce sont ses excentricités et les mystifications sans nombre dont il fut l'auteur et dont M. Mathews a tracé dans ses *Mémoires* de curieux récits. Devenu vers cette époque auteur et acteur de société, il se lia avec Thomas Sheridan le fils qui l'introduisit dans le monde fashionable. Invité, pour amuser le régent, à un souper donné à Manchester-square, Hook plut à ce prince qui le fit nommer, en 1812, receveur général et trésorier de l'île Maurice. En 1818, une erreur considérable fut dénoncée dans les comptes au préjudice du gouvernement. Hook, accusé par l'un des commis de la trésorerie qui se brûla la cervelle peu de jours après, fut arrêté, traîné en prison, renvoyé en Angleterre et arriva à Portsmouth en janvier 1819. Après examen des pièces du procès l'attorney général déclara que, sans juger si la conduite de Hook était régulière ou non et sans apprécier le plus ou moins d'équité qu'il y aurait à le poursuivre au civil, du moins devait-on s'abstenir de considérer l'affaire comme criminelle. L'accusé fut relâché, et rentra à Londres ne possédant que deux pièces d'or. On avait saisi et vendu tout ce qu'il possédait. Hook essaya la publication d'un magazine mensuel *l'Arcadian*, qui ne réussit pas. Tout à coup parut le *John Bull*, journal antidémocratique, que rédigeait Hook et qui obtint un immense retentissement, grâce aux incidents du procès de la reine Caroline. Ses attaques impitoyables lui suscitèrent une foule d'ennemis et entre autres l'alderman Wood et M. Jos. Hume surtout, qui usa de son influence parlementaire pour forcer l'*Audit Board* à presser les poursuites contre Théodore à propos de l'affaire de l'île Maurice. Enfin, au mois d'août 1823, Hook fut déclaré débiteur de la couronne pour une somme de 12,000 livres, arrêté et déposé dans une *spunging-house*, dont il sortit en avril 1824, et fut transféré dans l'enceinte de ce qu'on appelle le *domaine du Banc du roi*. Là, grâce à certaines tolérances passées en usage, il pouvait de temps en temps sortir de la prison. Il ne pro-

fita guère de la permission, se consacra tout entier à la rédaction du *John Bull,* publia son curieux ouvrage intitulé : *Sayings and doings,* obtint sa liberté en 1825 et reprit enfin son rang dans le monde. Devenu en 1836 rédacteur en chef du *New Monthly magazine,* il fit paraître en 16 années 38 vol., outre les travaux qu'imposaient la direction d'un journal hebdomadaire, et celle d'une revue mensuelle. Partageant les jours et les nuits entre ses travaux et les réunions du grand monde où il figurait avec une infatigable activité, Hook mourut criblé de dettes le 24 août 1841 à Ful.

HOOKE (Robert), géomètre et mécanicien anglais, né dans l'île de Wight, le 18 juillet 1635, s'est rendu célèbre par plusieurs découvertes importantes en astronomie et en mécanique. Il a exécuté diverses machines ingénieuses, et l'art de l'horlogerie lui doit de grands perfectionnements. Il s'occupa avec succès de recherches physiques, chimiques et acoustiques. Hooke possédait encore des connaissances en architecture : après l'incendie qui, en 1666, détruisit en partie la ville de Londres, il proposa un système de construction qui fut presque généralement adopté. L'hôpital de Hokton, le collége des Médecins, le théâtre qui l'avoisine ont été bâtis sur ses plans. Devenu secrétaire perpétuel de la Société royale, il mourut aveugle le 3 mars 1703. Nous citerons de lui : *Méthode pour mesurer la terre,* 1665 ; *Micrographie, ou Description physiologique des plus petits corps,* Londres, 1665-67, in-fol., figures; *Traité des hélioscopes,* ibid., 1676; *Lectiones cutlerianæ,* etc., 1678-1679, in-4°; *Expériences et observations philosophiques,* 1726, in-8°. Il passe pour l'inventeur du ressort spiral que Hautefeuille et Huyghens se sont attribué. Ses principales inventions mécaniques sont une lampe conservant toujours l'huile à la même hauteur; un instrument universel pour tracer toute espèce de cadrans; un micromètre ; un instrument pour perfectionner le sens de l'ouïe; une horloge barométrographe, etc.

HOOKE (Nathaniel), historien anglais, naquit vers 1690, à Dublin. De fausses spéculations ayant détruit sa fortune, il fut obligé de chercher, dans l'exercice de ses talents, des ressources pour subvenir aux besoins de sa famille. S'étant fait connaître comme écrivain, il fut prié par la duchesse douairière de Marlborough de rédiger ou de retoucher les mémoires qu'elle se proposait de publier sur sa conduite à la cour d'Angleterre. Ce travail lui fut payé plus de 100,000 francs. Il finit cependant par se brouiller avec la duchesse qu'il avait entrepris de ramener à l'Église romaine. Hooke mourut le 19 juillet 1764. On a de lui : *Roman history from the building of Rome* (Histoire romaine, depuis la fondation de Rome jusqu'à la ruine de la république), Londres, 1733-1771, 4 vol. in-4°; *Observations sur quatre écrits relatifs au sénat romain* (en anglais), Londres, 1758, in-8°.

HOOKE (Luc-Joseph), fils du précédent, né à Dublin en 1716, fut amené jeune en France par son père, et acheva ses études à Paris au séminaire de Saint-Nicolas-du-Chardonnet. Bientôt reçu docteur de Sorbonne, il fut, peu de temps après, nommé professeur de théologie. En 1751, il présida la fameuse *thèse* de l'abbé de Prades. Cette affaire causa beaucoup de chagrin à l'abbé Hooke, qui se hâta de demander lui-même la condamnation de la thèse scandaleuse. Cependant le cardinal de Tencin fit déclarer sa chaire vacante. Ses confrères, ayant réclamé contre une mesure trop rigoureuse, furent assez heureux pour en obtenir la révocation, et le parlement de Paris rendit en 1762 un arrêt qui le maintenait dans l'exercice du professorat; mais l'archevêque défendit aux élèves en théologie de suivre les leçons de ce docteur, sous peine d'être exclus du séminaire. Hooke finit par renoncer à l'enseignement. En 1791, il était conservateur de la bibliothèque Mazarine. N'ayant pas voulu prêter le serment exigé des fonctionnaires ecclésiastiques, il fut remplacé par Leblond, alla chercher un asile à Saint-Cloud, et y mourut le 12 avril 1796. On a de lui : *Religionis naturalis et revelatæ principia,* Paris, 1754; ibidem, 1774, 3 vol. in-8°; *Principes sur la nature et l'essence du pouvoir de l'Église,* ibidem (1791), in-8° de 24 pages. L'abbé Hooke est l'éditeur des *Mémoires* du maréchal de Berwick, Paris, 1778.

HOOKER (Jean), littérateur et poëte anglais du 16e siècle, mourut en 1543, au collége de la Madeleine d'Oxford. Il nous reste de lui : une comédie intitulée *le Pécheur ;* une *Introduction à la rhétorique ; Poema de vero crucifixo ; Epigrammata.*

HOOKER (Richard), théologien anglais, né en 1554, à Heavy-tree près d'Exeter, fut recteur de Drayton-Beauchamp, dans le comté de Buckingham, ensuite de Bishop's-Bourne, et mourut le 2 novembre 1600. On a de lui plusieurs ouvrages recueillis sous ce titre : *Hooker's works,* 1662, in-fol., avec la *Vie* de l'auteur. Le plus remarquable a pour titre : *Constitution ecclésiastique* (*ecclesiastical Polity*).

HOOLE (Jean), littérateur anglais, né vers 1727, à Tenderden, dans le comté de Kent, mort à Dorking dans le Surrey le 2 août 1803, a traduit en vers : la *Jérusalem délivrée* du Tasse, 1762, 2 vol. in-8°; le *Roland furieux* de l'Arioste, 1773-83, 5 vol. in-8°; une partie du *Théâtre* de Métastase, 1767, 2 vol. in-12, et 1800, 3 vol. in-8°. On lui doit encore les tragédies de *Cyrus,* de *Timanthe* et de *Cléonice*; une *Élégie sur la mort de mistress Woffingthon,* et une édition des *Critical essays* de J. Scott, avec une *Notice* sur la vie et les écrits de l'auteur, 1785, in-8°. — Son fils, Richard Hoole, prêtre anglican, est auteur de quelques poésies.

HOOPER (George), savant évêque anglais, né en 1640 à Grimley, dans le comté de Worcester, fut successivement chapelain de Morley, évêque de Winchester, de l'archevêque Sheldon, du roi Guillaume et de la reine Marie, prolocuteur de la chambre basse de convocation, évêque de Saint-Asaph, et enfin évêque de Bath et Wells. Il occupa ce dernier siége 24 ans et demi, et mourut le 6 septembre 1727. En 1685, d'après l'ordre du roi, il asssista le duc de Monmouth et eut de longs entretiens avec lui la veille et le jour de son exécution. Parmi plusieurs ouvrages qu'il a laissés on cite : *Discussion sur la première et principale controverse entre l'Église d'Angleterre et l'Église de Rome, concernant le guide infaillible,* 1689; *Discours concernant le carême,* 1694, etc. On a donné une édition complète des écrits de G. Hooper, Oxford, 1757, in-fol.

HOOPER ou **HOPER** (Jean), l'un des plus célèbres réformateurs de la Grande-Bretagne, né en 1495 dans le comté de Somerset, fut d'abord religieux de l'or-

dre de Citeaux, puis embrassa les principes de la religion protestante, et passa en Suisse pour se soustraire aux persécutions religieuses. Rentré en Angleterre à l'avénement d'Édouard VI, il fut promu au siége épiscopal de Glocester en 1550, et déploya un zèle extrême en faveur de l'établissement d'une discipline ecclésiastique conforme à celle de Genève. Hooper fut condamné au feu en 1555, par ordre de la reine Marie, et il subit sa sentence avec une fermeté remarquable. On a de ce prélat, dont la mémoire est honorée en Angleterre comme celle d'un martyr, différents écrits, parmi lesquels nous citerons : *A Declaration of Christ and his office*, 1547, in-8° et in-12 ; *A Lesson of the Incarnation of Christ*, Londres, 1549, in-8° ; *Twelve Lectures on the Creed*, ib., 1581, in-8°. La plupart des ouvrages de Hooper sont mentionnés dans les *Actes et Monuments* de Fox, et dans *l'Histoire de la réforme* de Burnet.

HOORN VAN VLOOSWYCK (Pierre-Nicolas, baron de), né à Amsterdam le 27 mars 1742, s'acquit quelque célébrité par son goût éclairé pour la recherche des antiques, et en forma un cabinet qui passait pour l'un des plus complets de l'Europe. Hoorn avait quitté jeune sa patrie, et après avoir longtemps voyagé en Italie, était allé se fixer à Paris, où il mourut le 5 janvier 1809.

HOORNE (Jean van), médecin et chirurgien, né en 1621 à Amsterdam, mort en 1670, professeur d'anatomie à Leyde, a publié sur son art plusieurs ouvrages, entre autres : *Exercitationes anatomicæ*, Liége, 1649, in-4° ; *Novus Ductus Chyliferus, nunc primùm delineatus*, etc., 1652, in-4° : dans cet écrit l'auteur se fait honneur de la découverte qui a immortalisé le nom de J. Pecquet, et dont il avait donné la description dans ses *Experimenta nova anatomica*, etc., Paris, 1651, in-12 ; *Microcosmus, seu brevis manuductio ad hist. humani corporis*, etc., ib., 1660, plusieurs fois réimprimé ; *Microtechne, id est brevissima chirurgiæ methodus*, ib., 1665, 1668 ; Leipzig, 1675, in-8° ; *Observationes anatomicæ-medicæ*, Amsterdam, 1674, in-12. La plupart des écrits de J. Van Hoorne ont été recueillis avec des notes par J. G. Pauli, sous le titre d'*Opuscula anatomico-chirurgica*, Leipzig, 1707, in-8°.

HOPE (Sir John), comte de Hopetoun, né le 17 août 1766, à Hopetoun-House (Linlithgow), entra au service en 1784, fut nommé lieutenant-colonel en 1793, se distingua dans les campagnes de 1795-1796, aux Antilles, dans le grade d'adjudant général de l'armée, faisant les fonctions de brigadier général. En 1799, il fit partie de l'expédition anglaise envoyée en Hollande, mais ayant été grièvement blessé au débarquement du Helder, il fut forcé de retourner en Angleterre. Il servit ensuite en qualité d'adjudant général dans l'expédition d'Égypte, sous le général Abercromby, reçut une blessure à la bataille d'Alexandrie, et fut employé successivement en Suède, dans l'expédition de Walcheren, et dans la guerre de la Péninsule. Après la blessure de sir David Baird et la mort du général Moore, il prit le commandement de l'armée anglaise, parvint à repousser les Français et effectua l'embarquement des troupes britanniques à la Corogne. Par suite de ce service signalé, il reçut du roi l'ordre du Bain, et son frère aîné fut créé pair. Il fut nommé général en chef de l'armée d'Irlande, et, en 1813, commandant en second de l'armée anglaise en Espagne. A la bataille de la Nive, il commandait l'aile gauche, et reçut une forte contusion. Lorsque l'armée de Wellington pénétra dans le midi de la France, ce général confia à sir John Hope le blocus de Bayonne, avec 14 à 15,000 Anglo-Portugais et 40,000 mille Espagnols. La garnison française était de plus de 12,000 hommes, commandés par le général Thouvenot, sir John Hope convertit le blocus en siége ; mais la prise de Paris et l'abdication de Napoléon, dont la nouvelle arriva au quartier général des assiégeants, paraissaient devoir mettre une fin aux hostilités. Cependant le général Thouvenot n'ayant point reçu d'avis officiel de ces événements, se décida à faire une sortie, et l'effectua avec le plus brillant succès dans la nuit du 14 avril 1814. Les assiégeants furent complétement surpris ; le général Hope, ayant eu son cheval tué sous lui, fut fait prisonnier, le général Hay fut tué ; les Anglais perdirent plus de 900 tués et un nombre très-considérable de blessés. A son retour en Angleterre, sir John Hope fut créé pair, et, en 1816, par suite de la mort de son frère aîné, il hérita du titre de comte de Hopetoun. En 1819, il fut fait lieutenant général. Il est mort à Paris le 27 août 1823.

HOPE (Thomas), écrivain anglais, était issu de l'ancienne famille écossaise des Hope de Craig-Hall (comté de Fife), dont les Hope d'Amsterdam sont une branche, et naquit en 1774. Thomas Hope réussit principalement dans les arts d'agrément, et une fois entré dans le monde il cultiva le dessin, tout en se livrant aux distractions de la société. La fortune considérable dont bientôt il hérita le mit à même de suivre son goût favori. Il entreprit un grand voyage artistique, et après avoir visité diverses parties de l'Europe, de l'Asie, de l'Afrique, il revint, son portefeuille plein de belles espérances. Ayant acquis dans Duchess-Street une vaste maison, il employa plusieurs années à en modifier la distribution et à l'orner d'après ses propres dessins. A la galerie de peinture et de sculpture, partie essentielle de l'édifice, il ajouta en 1820 une galerie de tableaux flamands. La maison Hope a eu les honneurs de la description dans les *Public Buildings of London*, de Britton et Pugin, et Westmacott a donné une vue de la galerie primitive, dans son *Account of the British galleries*. Hope mit ensuite la même magnificence à s'arranger une maison de campagne dans le site délicieux de Deepdene aux environs de Dorking. Celle-ci eut ainsi sa bibliothèque, sa galerie, et de plus, un amphithéâtre pour les antiquités. La collection de Hope en ce genre devint une des plus riches de l'Angleterre. Il employait beaucoup d'artistes dans tous ces embellissements. Le célèbre Thorwaldsen trouva en lui un patron généreux et enthousiaste. Le jeune Chantrey lui dut aussi de sortir d'une position inférieure et voisine de la détresse. Le peintre français Dubost, irrité d'un démêlé qu'il avait eu avec lui relativement à l'exécution et au prix d'un ouvrage, exhala son mécontentement dans un tableau où tout le monde reconnut une scène fameuse de la *Belle et la Bête* : la figure de la *Belle* était celle de mistriss Hope ; *la Bête*, qui versait à ses pieds les trésors pour l'attendrir, était le mari. Dubost exposa son ouvrage en percevant de ceux qui entraient un droit assez léger, mais qui ne laissait pas de produire au bout de la jour-

née environ 25 guinées. Tout allait au mieux pour le vindicatif artiste, quand le frère de Mme Hope (le révérend Beresford, fils de l'archevêque de Twam), mit en pièces le tableau. En vain Dubost lui intenta un procès, demanda 1,000 livres sterling de dommages-intérêts, le jury ne lui en alloua que 5 pour frais de canevas et de couleur. Hope mourut le 3 février 1830. Voici la liste de ses ouvrages : *Lettre à F. Anneley sur la suite de dessins proposés pour le collége Downing à Cambridge, Ameublement et décors de maisons,* Londres, 1805, in-fol ; *le Costume des anciens,* Londres, 1809, 2 vol. grand in-8° ; *Description de costumes modernes,* Londres, 1812, in-fol.; *Anastase,* ou *Mémoires d'un Grec moderne,* Londres, 1819, in-12 ; traduit en français par Defauconpret, Paris, 1820, 2 vol. in-8° avec carte ; *de l'Origine et des progrès de l'homme,* Londres, 1821, in-8°.

HOPFENGAERTNER (PHILIPPE-FRÉDÉRIC), médecin allemand, naquit à Stuttgard en 1771. Après avoir reçu le grade de docteur, il exerça l'art de guérir dans sa ville natale, et fut nommé en 1795 médecin de la cour de Wurtemberg. Son père avait eu avant lui la même place. Hopfengaertner se brûla la cervelle le 1er décembre 1807, dans le désespoir que lui causa la mort de son épouse. Ses ouvrages sont : *Quelques remarques sur le développement de l'homme et les maladies qui l'accompagnent* (en allemand), Stuttgard, 1792, in-8° ; *Essai d'une théorie générale et spéciale des maladies épidémiques* (en allemand), Francfort et Leipzig, 1795, in-8° ; *Observations et recherches sur la petite vérole* (en allemand), Stuttgard, 1799, in-8° ; *Recherches sur la nature et le traitement des diverses espèces d'hydrocéphale,* 1802, in-8°.

HOPKINS (SAMUEL), prédicateur anglo-américain, mort en 1755, ministre de West-Springfield (Massachussett), a laissé entre autres opuscules des *Mémoires historiques sur les Indiens Housetunnuck,* et une *Adresse au peuple de ces contrées,* etc., Boston, 1753, in-4°.

HOPKINS (DAVID), chirurgien anglais, attaché à la compagnie anglaise du Bengale, résida quelque temps à Bhagulpoore, comme agent de la compagnie, et fut ensuite surintendant général des forêts de tek, dans l'île de Java, où il mourut à Samarang, en 1814. On a de lui les *Dangers que l'Inde anglaise peut avoir à craindre de l'invasion et des établissements de missions françaises,* in-8°, 1809. Il y annonçait l'intention de publier une *Histoire générale de l'Inde* en 4 vol. in-8°, et un *Vocabulaire persan, arabe et anglais,* abrégé de l'édition du Dictionnaire de Richardson, donnée par le docteur Wilkins.

HOPKINS (ÉZÉCHIEL), évêque anglais, né en 1633 à Sandford, dans le Devonshire, fut élevé dans les principes des presbytériens et des indépendants, et se rendit populaire comme prédicateur parmi les fanatiques de son temps ; après la restauration il obtint la cure de Sainte-Marie d'Exeter. Lord Roberts, depuis comte de Truro, lui donna sa fille en mariage, l'emmena avec lui en Irlande en 1669, avec le titre de son chapelain, le nomma doyen de Raphoe, et lui procura en 1671 l'évêché de ce nom. Hopkins fut transféré en 1681 à l'évêché de Londonderry, d'où il fut chassé en 1688, par les troupes du comte de Tyrconnel. S'étant réfugié en Angleterre, il fut choisi ministre d'Aldermanbury, où il mourut le 22 juin 1690. On a de lui 2 vol. de *Sermons ;* une *Exposition de l'oraison dominicale,* 1691, et une *Exposition des six commandements de Dieu,* 1692, avec son portrait. Ces ouvrages ont été récemment réimprimés en 4 vol. in-8°.

HOPKINS (CHARLES), fils du précédent, né à Exeter en 1664, étudia à Dublin et à Cambridge. Lors de la rébellion de l'Irlande en 1688, il y retourna et déploya sa valeur pour la défense de son pays et de sa religion. Lorsque la tranquillité fut rétablie, il repassa en Angleterre, où il publia en 1694, des *poésies épistolaires* et des *traductions* qui ont été imprimées dans la *Collection choisie* de Nichols ; *Pyrrhus, roi d'Épire,* tragédie, 1695 ; l'*Histoire de l'amour,* 1695 ; l'*Art d'aimer ; Coup d'œil sur la cour ; Boadicée, reine d'Angleterre,* tragédie, 1697 ; l'*Amitié épurée,* ou *la Femme soldat,* tragédie, 1699. L'auteur mourut l'année suivante, épuisé par les plaisirs de la table et de la galanterie.

HOPKINS (JEAN), frère du précédent, né en 1675, consacra ses talents poétiques à chanter l'amour, et mourut aussi malheureusement que son frère. Ses ouvrages sont : les *Triomphes de la paix,* ou *les Honneurs de Nassau,* poëme ; *la Victoire de la mort,* ou *la Chute de la beauté,* vision pindarique (en vers), à l'occasion de la mort de lady Cutts, 1698, in-8° ; *Amasia,* ou *les Travaux des Muses,* collection de poëmes en 3 petits vol., 1700.

HOPKINSON (FRANÇOIS), écrivain politique, né en 1738 dans la Pensylvanie, mort en 1791, avait été successivement juge de l'amirauté de cette province, et juge d'une des cours de justice des États-Unis. Parmi les pamphlets ingénieux qu'il a publiés dans le but d'accélérer l'affranchissement de sa patrie, on cite : *Jolie hist.,* 1775 ; *Bataille des Ancêtres,* etc. Ses *Œuvres mêlées* (essais poétiques et politiques) ont paru en 1792, 3 vol. in-8°. Hopkinson maniait la satire avec habileté ; mais on peut lui reprocher les idées singulières qu'il a émises sur le mode d'éducation publique, et le ridicule qu'il a voulu déverser sur un système d'instruction admis par toutes les nations policées.

HOPPER (MARC), docteur en droit, naquit à Bâle, et y mourut de la peste en 1564. Depuis 1544, il occupait de nombreuses et différentes chaires à l'université de sa ville natale. Ce savant a bien mérité de la littérature par ses éditions de *Lucien* (4 vol. in-8°, 1563), et des œuvres d'*Apulée* 3 vol. in-8°, 1560, 1599 et 1604). Il soigna la collection des opuscules d'*Æneas Sylvius,* qui parut à Bâle, 1551, in-fol., et il eut part au *Dictionnaire grec et latin,* imprimé à Bâle en 1565, 1572 et 1584, in-fol. Il a aussi composé des préfaces pour une édition de *Strabon* et pour une d'*Eusèbe,* dont il a traduit en latin le 15e livre de la *Préparation évangélique.*

FIN DU NEUVIÈME VOLUME.

